





John Carter Brown.

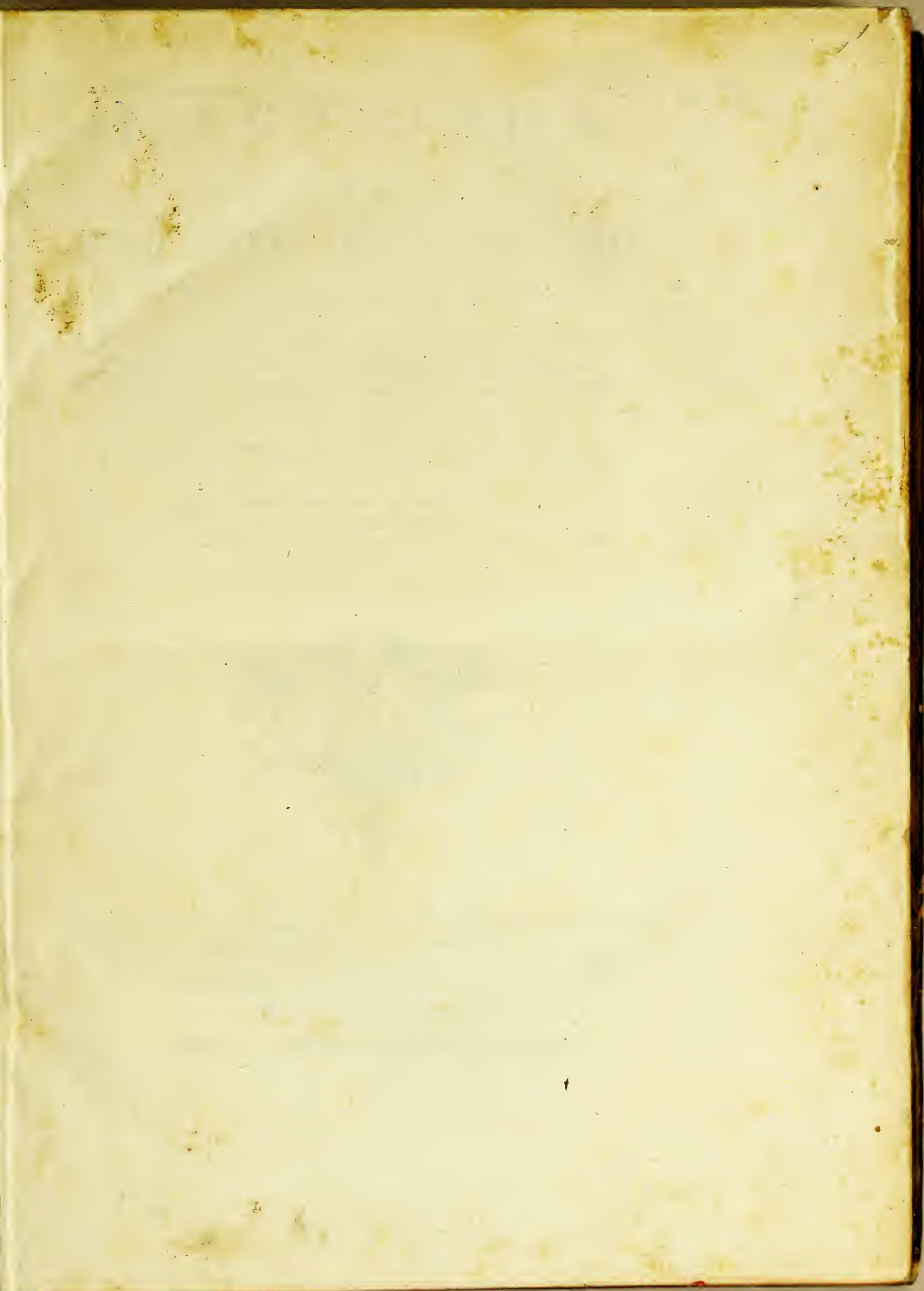




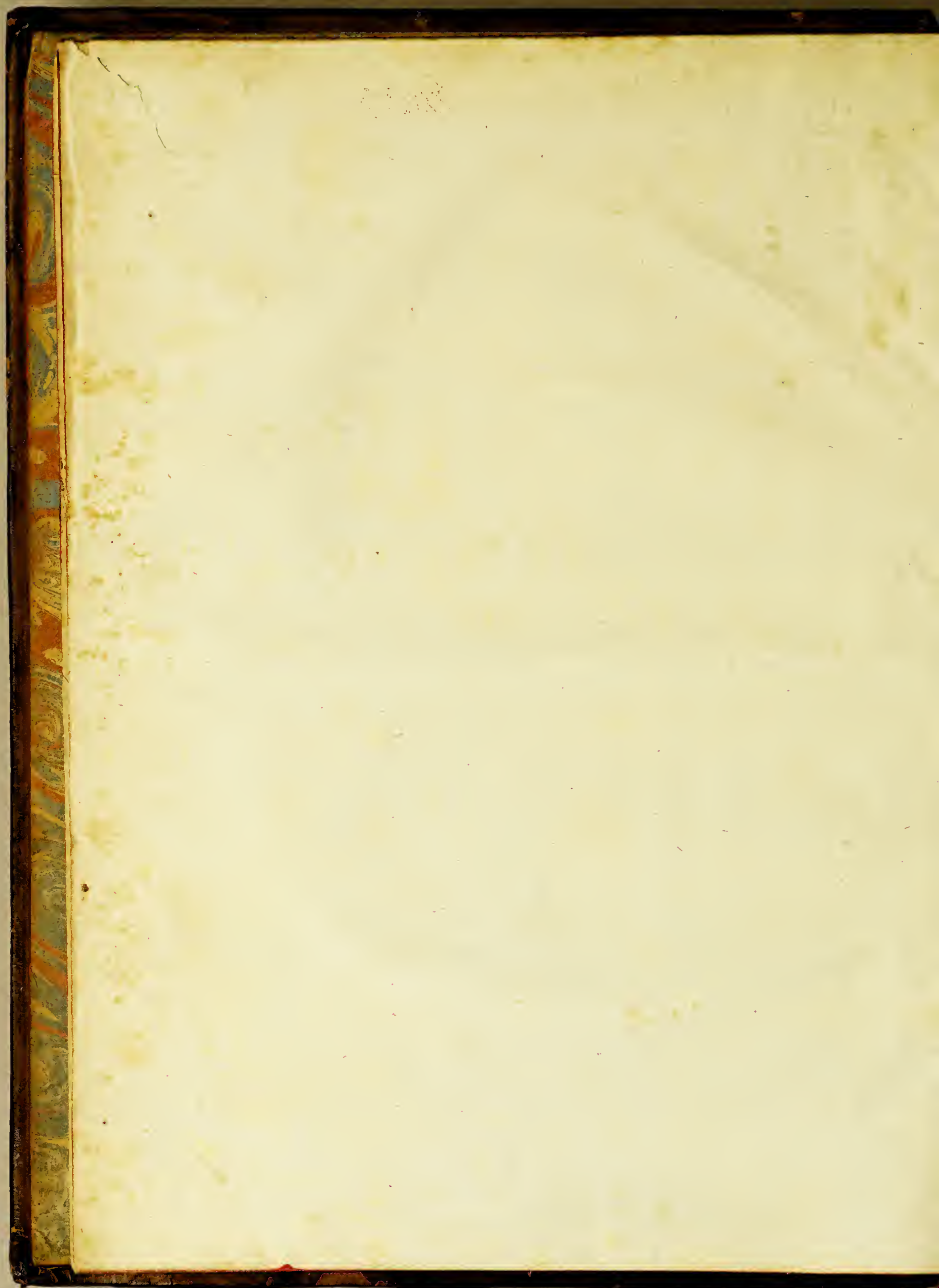


Alma











*George Carter*

# HISTOIRE

## GÉNÉRALE

### DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE;

*CONTENANT des Discours sur l'Histoire Ancienne des  
Peuples de ces Contrées, leur Histoire Moderne & la  
Description des lieux, avec des Remarques sur leur Histoire  
Naturelle, & des Observations sur les Religions, les  
Gouvernemens, les Sciences, les Arts, le Commerce, les  
Coutumès, les Mœurs, les Caractères, &c. des Nations.*

---

PAR M. L. A. R.

---

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez DES VENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue Saint-Jacques,  
vis-à-vis le Collège de Louis-le-Grand.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



HISTORICAL

THE FIRST AMERICAN  
BOOK OF THE

AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE

AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE



AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE  
AMERICAN BOOK OF THE





# HISTOIRE

## GÉNÉRALE

### DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

---

#### DISCOURS

*Sur l'Histoire Ancienne de l'Afrique.*

L'AFRIQUE a la forme d'un triangle irrégulier, dont le côté septentrional s'étend sur la Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'Isthme de Suez, entre 5 & 50 degrés de longitude, espace de 900 lieues; le côté oriental sur la Mer Rouge & l'Océan, depuis l'Isthme de Suez jusqu'au Cap des Aiguilles, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, & le côté occidental sur l'Océan, depuis le même Cap jusqu'au détroit de Gibraltar. Ces deux longues portions du triangle occupent 1540 lieues, 38 degrés au nord de l'Equateur & 39 au Midi. Il résulte de ces dimensions que l'Afrique est beaucoup plus grande que l'Europe.

*Tome IV.*

A

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



Elle a , dans sa plus grande largeur , depuis le Cap Verd jusqu'au Golfe Arabique , 1050 lieues , & 1200 dans sa plus grande longueur , depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Pomponius Mela disoit que ce pays étoit très-fertile par-tout où il étoit habité , c'est-à-dire , qu'il étoit habité par-tout où il étoit fertile , mais que le nombre de ses habitans ne répondoit nullement à son étendue , la plus grande partie des terres étant incultes & désertes , soit à cause des sables stériles dont elles sont couvertes , soit par la rareté des pluies & des rivières , soit parce que les animaux féroces & malfaisans s'étoient prodigieusement multipliés en plusieurs cantons.

Les Grecs comprirent long-tems l'Afrique dans l'Europe , & quelques nations orientales ne divisent encore aujourd'hui le monde qu'en deux parties. Les Romains & ensuite les Arabes , restreignirent souvent le nom d'Afrique aux seules contrées de la Presqu'isle soumise à leur domination : ce nom fut spécialement affecté au pays qui s'étend le long des côtes , depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la grande Syrie , que les anciens appelloient *Aræ-Philenorum* , c'est-à-dire , à la Mauritanie , à la Numidie , à la Tripolitaine , & à la Zeugitane. On donnoit aussi quelquefois à ces contrées le nom de Lybie , auquel celui de Barbarie a succédé. Ibni-Alrabiq , Auteur Arabe , dans son arbre généalogique des Africains , dit que cette troisième partie du monde a pris le nom d'*Africa* , d'un Roi de l'Arabie Heureuse , appelé *Melec Ifriqui* , lequel conduisit cinq tribus Sabéenes dans la Barbarie. Les naturels du pays l'appellent *Ifrikia* ou *Afrikia* , & les Turcs *Efrikia*. Joseph assure que le mot d'Afrique vient d'Afer , petit-fils d'Abraham. Bochart le dérive de l'Arabe Pherik , *Epi* , nom qui désigne que le pays est fertile en grains. On le tire aussi de *Favacha* , mot qui signifie séparé , détaché ; d'*Aprigia* , exposé au soleil & au grand air , &c. Les Arabes eurent anciennement des communications avec l'Afrique , puisque leur langue y étoit parlée long-tems avant les conquêtes des Califes. Les Mythologistes font descendre



## DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 3

les Africains d'un Afer, fils d'Hercule. Les parties méridionales de l'Afrique furent tout-à-fait inconnues aux Grecs & aux Romains; tout ce qui est au-dessus des sources du Nil & des montagnes de la Lune, n'a été découvert que depuis environ trois siècles. On n'avoit que des notions très-bornées sur les côtes occidentales. Quant à l'orient, Ptolomée le géographe, porte l'Afrique connue au promontoire *Prassum*, que les cartes placent à Mozambique, au quatrième degré & demi de latitude sud; & Arrien la borne au promontoire *Raptum*, qu'on fixe vers les dix degrés de cette latitude. Ainsi, au lieu d'avancer vers le midi, en suivant la trace des riches métaux jusqu'à Sofala leur source, on retrograda vers le nord. A mesure que la navigation & le commerce s'étendirent du côté des Indes, ils reculèrent peut-être du côté de l'Afrique; car un commerce riche & facile dut en faire négliger un moins lucratif & plein de difficultés. Si l'Afrique produisoit de l'ivoire & de l'or, elle ne fut jamais dans les parties dont il est question, aussi peuplée, aussi civilisée, aussi cultivée, aussi variée dans ses richesses que l'Inde. Cependant, les avantages supérieurs de ce dernier pays auroient-ils fait entièrement oublier la source de l'or, marchandise qui lui est étrangère; si cette source avoit été connue, si *Sofala*, que les *Septante* appellent *Sophira*, étoit l'*Ophir* jadis fréquenté par les flottes de Salomon, comme plusieurs sçavans le pensent, & comme une tradition du pays le confirme, à ce qu'on assure? Se seroit-on contenté de tirer l'or de ce Royaume par les mains des Ethiopiens, en supposant même que l'industrie y eût été poussée assez loin pour fabriquer ces belles étoffes que les flottes Juives rapportoient d'Ophir, après une navigation de trois années? Ces doutes ne détruisent point l'opinion sur laquelle on les forme; ils ne servent qu'à montrer combien il est difficile d'arrêter & de fixer son esprit par la conjecture. Que de nouveaux mondes à découvrir dans l'Histoire Ancienne! Il en est dont il reste encore quelques foibles vestiges; telle est l'ancienne Afrique. Il

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

en est dont l'oubli a enseveli pour jamais les débris mêmes. Où fût Troye, sont des champs.

Les Phéniciens, après avoir étendu leur commerce dans toute la Méditerranée, franchirent les colonnes d'Hercule, & on est porté à croire qu'ayant pris au sud du détroit, en suivant la côte d'Afrique, ils établirent dans plusieurs endroits des colonies & des comptoirs, pour la facilité de la navigation & de leur commerce. Il est certain qu'ils firent des établissemens sur les côtes de l'Océan; ils y fondèrent Tartesse & plusieurs autres villes. Bochart, dans son Canaan, a donné l'énumération des colonies qu'ils envoyèrent dans les pays baignés par la mer. Le Roi d'Egypte Nechao fit partir de la Mer Rouge des navigateurs de cette nation, pour reconnoître les côtes de l'Afrique, & vingt-un siècles avant que la boussole eût ouvert le même chemin aux Portugais, ces Phéniciens firent le tour de l'Afrique. Après trois ans de navigation, ils revinrent en Egypte par le détroit de Gibraltar; mais ils n'osèrent retourner sur leurs pas pour rentrer dans la Mer Rouge. Ces voyageurs n'apperçurent que des côtes, & ornerent de fables le récit de leur navigation. Eudoxe fuyant la colère de Ptolémée Lature, réussit dans la même entreprise, sans qu'on retirât plus de fruit de son voyage. Satas, sous Xercès, Roi de Perse, & Hannon, par ordre de la République de Carthage, tenterent de faire le tour de l'Afrique en sortant des colonnes d'Hercule; leurs efforts échouèrent. On attribue une pareille expédition aussi infructueuse aux Nasamones, anciens habitans du Royaume de Tunis.

Le point capital pour faire le tour de l'Afrique, suivant la remarque de l'Auteur de l'Esprit des Loix, étoit de découvrir & de doubler le Cap de Bonne-Espérance: si l'on partoît de la Mer Rouge, on trouvoit ce Cap de la moitié du chemin plus près qu'en partant de la Méditerranée. La côte qui va de la Mer Rouge au Cap est plus saine que celle qui va du Cap au détroit de Gibraltar.



## DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 5

Pour que ceux qui partoient des colonnes d'Hercule aient pu découvrir ce Cap, il a fallu l'invention de la boussole, qui a fait que l'on a quitté la côte d'Afrique & qu'on a navigué dans le vaste Océan pour aller vers l'isle Sainte-Hélène ou vers la côte du Brésil. Il étoit donc très-possible que l'on fût allé de la Mer Rouge dans la Méditerranée, sans qu'on fût revenu de la Méditerranée à la Mer Rouge.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Platon, dans son Timée, fait mention d'une grande isle nommée Atlantique, qui commençoit au sortir des colonnes d'Hercule, & qui avoit plus d'étendue que l'Asie & l'Afrique ensemble. De là, ajoute-t-il, on passoit dans d'autres petites isles qui étoient près du continent ou de la terre-ferme, voisine de la vraie mer; mais cette isle fut engloutie de manière qu'il n'en resta que des écueils & des bancs de sable, sur lesquels on n'a pu voguer pour aller au grand continent. L'Atlantide étoit divisée en dix Royaumes, partagés par Neptune à ses dix enfans, dont Atlas étoit l'aîné. La mer sur laquelle elle étoit située a retenu son nom. Des conquérans, lit-on encore dans le dialogue cité, venus de cette mer, envahirent presque toute l'Europe & toute l'Asie, lorsque le détroit étoit navigable. On a cru trouver dans ce passage le continent de l'Amérique qui touche à la vaste mer du sud. Il paroît du moins par là que la navigation passoit pour difficile & périlleuse au-delà des colonnes d'Hercule, & que cette opinion a dû long-tems arrêter les flottes de la Méditerranée dans l'intérieur du détroit, ou du moins les empêcher de se hasarder au-delà du détroit, à quelque distance des côtes. Les bâtimens des anciens étoient, d'ailleurs, si imparfaits, qu'avec des connoissances nautiques très-bornées, on n'osoit frayer des routes sur le vague immense de l'Océan, bien plus épouvantable que ces sables de la terre-ferme que l'on n'osoit reconnoître. Comme dans les pointes ou caps que forment les terres en s'avancant dans la mer, les eaux se pressent, s'enflent, s'agitent, la difficulté de les doubler intimidait les plus hardis. On remarque qu'un des premiers caps de l'Afrique qui se



présente du côté de l'Europe, porta jusqu'aux courses mémorables commencées par les Portugais, le nom de *Capnon*, à cause de l'impossibilité que l'on supposoit d'aller au-delà ou d'en revenir, si l'on franchissoit cette barrière.

Cependant, Aristote & Théophraste nous apprennent que l'an 356 de la fondation de Rome, un vaisseau Carthaginois ayant pris sa route entre le couchant & le midi, & pénétré dans une mer inconnue, découvrit fort loin de la terre une isle spacieuse & fertile; mais qu'une partie de l'équipage étant allée à Carthage rendre compte de cette découverte, le Sénat qui craignit les suites de cet événement, crut devoir l'ensevelir dans l'oubli, en faisant donner secrètement la mort à ceux qui lui avoient porté cette nouvelle. Diodore de Sicile nous apprend aussi que des navigateurs Carthaginois ayant essuyé dans l'Océan une violente tempête, furent poussés à l'occident, jusques vers une isle d'une grandeur prodigieuse, & que les Carthaginois réserverent pour eux cette connoissance, dans la crainte que quelqu'autre nation ne fût tentée d'envahir ces nouvelles terres.

Quoiqu'il en soit, de l'état ancien de l'Océan Atlantique & des courses faites de la Méditerranée sur cette mer, la relation punique d'Hannon nous donne seule des lumières sur les côtes occidentales de l'Afrique. Ce Carthaginois qui a écrit son expédition avec la sincérité & la simplicité qui conviennent au grand homme qui parle de grandes choses & de lui-même, a peint les habitans de cette contrée tels qu'on les voit dans les journaux de nos navigateurs. Il répandit trente mille Carthaginois depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné, lieu qu'il suppose aussi éloigné des colonnes qu'elles le sont de Carthage. Suivant cette détermination, il borna ses établissemens au 25<sup>e</sup> degré de latitude nord, 2 ou 3 degrés au-delà des Canaries vers le sud. Il étoit sur le chemin des mines; plus avant, il eût trouvé la côte d'or; mais faute de vivres, il fut obligé d'abandonner le projet de nouvelles découvertes vers le midi, après vingt-six jours de navigation sur les



côtes au-delà de Cerné. Les calamités des Carthaginois leur firent négliger ces établissemens ; la navigation d'Afrique cessa , & les villes bâties par Hannon à l'occident , tomberent.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ce célèbre capitaine ne put prendre beaucoup de connoissance du continent. Pomponius Mela dit qu'il n'y avoit aucune ville dans l'intérieur de l'Afrique , & que les mœurs des habitans étoient d'autant plus farouches , qu'ils étoient plus éloignés des côtes. Il ajoute qu'on y voyoit des peuples qui maudissoient le soleil à son lever & à son coucher , parce que ses rayons brûlans désoloient leurs campagnes , & en effet , cet astre qui , presque dans tous les autres climats , fut pris pour le Dieu de la nature , en paroissoit ici le fléau. Les femmes étoient en commun chez les Garamantes , caractère de l'extrême barbarie. Comme une grande partie de l'Afrique est située sous la zone torride , on s'imaginoit autrefois que les pays situés sous cette zone étoient inhabitables , à cause de l'ardeur excessive du soleil , ainsi que les deux zones glaciales , à cause de la rigueur du froid ; & l'on n'y plaçoit que des bêtes féroces. On ne connoissoit point assez la nature pour présumer qu'elle pouvoit , par une sage économie , modérer ici la chaleur par la fraîcheur des nuits , par les vents , par les brouillards , par les pluies. Si l'on rencontra des déserts sablonneux , on crut qu'ils ne pouvoient conduire à des terres couvertes de rivières , de bois , d'arbres fruitiers , comme il s'en trouve , même sous la ligne. On regardoit la zone torride comme une région de feu si dévorante , que les eaux qui en approchoient se convertissoient en torrens de flammes ou se dissipoient par l'excès de la chaleur. Les auteurs qui s'aviserent de donner des habitans à l'intérieur de l'Afrique , la peuplerent de nations si étranges , qu'on ne pouvoit guère les mettre au rang des hommes. Ils imaginèrent des Cynocéphales , qui avoient la tête , les pattes , le cris du chien ; des Blemmyes , monstres sans tête & avec des yeux & une bouche à l'estomac ; des Sciapodes , qui se garantissoient de l'ardeur du soleil avec la seule ombre de leurs pieds ;



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

& d'autres peuples aussi fabuleux. Je ne parle point des satyres. On se rappellera ici les merveilles du jardin des Hespérides, le mont Atlas élevé jusqu'au globe de la lune, inspirant une sainte horreur, & servant pendant la nuit de théâtre aux débauches infâmes des Satyres & des Egipans; la chaîne de montagnes qui unissoient Abila & Calpé, rompue par Hercule, & d'autres travaux de ce demi-Dieu; le rocher de la Cyrenaïque consacré au vent du midi, d'où s'élançoit un vent impétueux, qui agitoit les sables comme la mer agite les flots, lorsqu'on y portoit la main, & tant d'autres merveilles. La fable s'est toujours emparée des pays inconnus, & chez toutes les nations les poëtes ont été les premiers historiens.

On donne des origines différentes aux nations primitives de l'Afrique, connues autrefois des Grecs & des Romains. Mesraïm, fils de Cham, peupla, dit-on, l'Egypte, dont il fut le premier Roi sous le nom de Menès. Ses descendans se répandirent dans la Lybie. Chus, le premier des fils de Cham, est l'auteur des Ethiopiens. La Lybie & la Mauritanie furent d'abord habitées par les enfans de Phut, autre fils de Cham. Ces interpretes Latins de l'Ecriture Sainte ont traduit le mot Hébreu de Phuth par celui de Lybie. Josephe & S. Jérôme assurent qu'il y avoit dans la Mauritanie un fleuve nommé Phuth, & que le pays en tira le nom de *Phuthensis*. Du tems de Procope, on voyoit encore en Mauritanie deux colonnes de pierre, qui portoient l'inscription suivante en langage & en caractère Phéniciens: *Nous sommes les Cananéens qui avons pris la fuite devant Josué, fils de Nun, cet insigne brigand*. La postérité de Lud, arrière petit-fils de Cham, est désignée dans le dixième chapitre de la Génèse, sous le nom de Mauri & de Mauritani. Les uns dérivent ce nom de *Mav'ri*, mot Arabe, qui signifie voisin du passage par où les anciens entendoient le détroit d'Hercule; les autres le tirent de *Mahur* ou *Maur*, qui désigne un habitant de l'ouest, parce que la Mauritanie est à l'occident de la Phénicie. Il est à présumer que Sésostris ou Sésac,  
en



en subjuguant la plus grande partie des pays qui s'étendent depuis l'Egypte jusqu'aux bords de la Mer Atlantique, y laissa beaucoup d'Egyptiens. Après la mort de Sésac, Hercule y conduisit de nombreux essains d'Egyptiens & d'Arabes. Suivant une vieille tradition, quelques tribus Africaines croient descendre de peuples de l'Arabie Heureuse, qui, chassés de leur patrie par un ennemi puissant, chercherent un asyle dans cette contrée. L'Arabe Melec Infiriki y répandit aussi des peuplades de la même nation, comme on l'a déjà vu.

Salluste dit, sur la foi des livres puniques du Roi Hiempfal, qu'une troupe de Perses, de Médes & d'Arméniens ayant accompagné Hercule dans son expédition d'Espagne, s'établit après sa mort en Afrique, sur les bords les plus voisins de la Méditerranée, & que les Perses s'étant avancés un peu plus loin & s'étant mêlés par des mariages avec les Gétules, formerent avec ce dernier peuple la nation des *Numides*, nom qu'ils se donnerent à cause de leur vie errante & pastorale. Dans la suite, ajoute l'historien de Jugurtha, les Lybiens se joignirent aux Arméniens & aux *Médes*, & par une prononciation barbare, ils changerent ce dernier nom en celui de Maures. Les Phéniciens & les Carthaginois grossirent la nation des Numides. Les Massyliens & les Mafséyliens tenoient chez elle un rang considérable. Pomponius Méla rapporte que dans l'intérieur de la Numidie, il y a des plaines sablonneuses où l'on trouve des os de poissons, des coquillages, des cailloux marins, des ancres tenant à des rochers & d'autres choses semblables, qui font croire que la mer couvroit autrefois ce pays. Cette contrée étoit plus fertile & plus riche, quoique moins grande que la Mauritanie, pays ignoble, dit ce géographe, plus recommandable par son sol que par ses habitans, & enseveli dans l'obscurité par leur paresse.

Les Gétules qui habitoient au sud de la Mauritanie & de la Numidie, paroissent, à leur manière de vivre sauvage, être issus des Arabes. Plus loin dans le sud étoient les Monogétules ou Gétu-



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

les noirs, désignés aussi par le nom de *Nigritæ*. Ils sont incontestablement les ancêtres des Nègres de l'Afrique méridionale. Il est probable qu'ils descendent des Ethiopiens. Les Garamantès s'étendoient à l'est des Nigrites jusqu'aux frontières de l'Ethiopie. On infère du témoignage de quelques anciens, que ces peuples, ainsi que les Nigrites & les Marmarides, nations Lybiennes, leurs voisins, faisoient, par caravanes, un trafic considérable, à Carthage, à Cirta, & dans d'autres villes de l'Afrique septentrionale.

Les Grecs avoient aussi établi différentes colonies le long de la Méditerranée. Tels étoient les Cyrénéens placés entre la Lybie & l'Egypte. Leurs premiers ancêtres ayant, dit-on, à leur tête Battus, partirent de Théra, isle de la mer de Crète, & s'établirent dans un canton de la Lybie, nommé Irafà, où ils bâtirent Cyrène, (aujourd'hui Corène ou Cairoan,) auprès de la fontaine de Cyré, plus de six siècles avant J. C. Ce Royaume s'accrut considérablement, & il paroît que du tems d'Aristote, il étoit érigé en République. Parmi les nations Lybiennes, on distingue les Marmarides qui possédoient Ammon, ville fameuse par le temple de Jupiter, dont la statue avoit la forme d'un bélier. Les Nasamones, les Barcéens, les Psylles, &c. habitoient d'autres cantons de la Lybie.

Des nations Lybiennes occupoient la région syrtique, c'est-à-dire, l'espace renfermé entre les syrtes ou écueils, aujourd'hui seiches ou bancs de Barbarie, qui forment deux golfes, le plus grand à l'est de Tripoli, & le plus petit à l'ouest. Cette région s'étendoit au levant jusqu'à la Cyrénaïque, au couchant jusqu'à la Gétulie, au midi jusqu'au grand désert de Sahara. On connoît à peine aujourd'hui les noms de quelques-uns de ces peuples, quoiqu'il paroisse, par le témoignage des anciens, que plusieurs d'entr'eux, les Cinithiens, les Macés, les Gindanes, les Lotophages ou mangeurs de Lothos, &c. méritoient une considération particulière. Hérodote remarque que chez les Gindanes les



## DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. II

femmes mettoient autant de plis à leur robe qu'elles tenoient d'hommes sous leurs fers ; & celles qui en comptoient un plus grand nombre étoient les plus estimées. La plûpart des peuples de la Lybie étoient Nomades. Les Orientaux ont été long-tems assujettis à l'Egypte ; Carthage , dans ses beaux jours , avoit les Occidentaux sous sa dépendance.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Neptune , dit l'Histoire Ancienne des Maures , étoit Souverain d'un portion considérable de la Lybie ainsi que de la Mauritanie , & excellent homme de mer. Après sa mort , il devint une des plus grandes divinités de l'Afrique. Atlas & Antée ses fils , lui succéderent. Hercule les vainquit & soumit leurs Etats. Atlas très-versé dans l'astronomie , inventa , dit-on , la sphère , ou du moins en apporta la connoissance en Mauritanie : de-là la fable qui place le ciel sur ses épaules. C'est à lui ou à son pere qu'on attribue le premier usage des voiles sur les vaisseaux. Quelques sçavans ne font d'Antée & d'Atlas qu'un seul personnage.

Les Phéniciens avoient fondé la ville d'Utique environ trois siècles avant l'arrivée de Didon ou Elise dans l'Afrique , proprement dite. Il est certain que cette Princesse , sœur de Pygmalion , Roi de Tyr , conduisit dans cette contrée une colonie Tyrienne , mais il ne l'est pas qu'elle fonda Carthage ; elle ne fit peut-être que l'agrandir en construisant la citadelle de Byrsa. Les Carthaginois occuperent d'abord l'Afrique propre , qu'on divisoit en deux contrées principales , dont l'une s'appelloit Zeugitane , & l'autre Bizacium. Mais leur domination s'étendit de bonne heure , non-seulement en Afrique , mais encore en Espagne & sur les isles de la Méditerranée. Ils envoyèrent des colonies en Sicile , en Sardaigne , dans les isles Baléares & à Malthe. On parle encore leur langue dans cette dernière isle.

La plûpart des nations de l'Afrique étoient sauvages ou barbares. Assez riches pour se passer de travail , elles n'avoient pas les besoins qui enfantent les arts ; elles étoient entourées de déserts qui les maintenoient dans le goût & dans la possession d'une liberté



sauvage; elles laisserent établir sur leurs côtes des peuples commerçans, qui nourrirent leur paresse naturelle. Les Carthaginois avoient apporté de Tyr leur industrie; la barbarie des Africains originaires fut pour eux un fonds inépuisable de richesses.

L'Egypte placée dans une situation singulière, ne pouvoit subsister sans des efforts prodigieux de l'art; aussi fut-elle bientôt cultivée & policée. Elle forma le premier & le plus grand Empire de l'Afrique. Sésostris, premier Roi conquérant de ce pays, subjuga une grande partie de la Lybie à l'occident, & rendit au midi l'Ethiopie tributaire. Ses flottes firent des conquêtes sur la Mer Rouge. Les Ethiopiens, après avoir tenté plusieurs fois en vain de s'affranchir du tribut, parvinrent, sous leur Roi Sabacus, à s'emparer même du trône de l'Egypte. L'entrée de ce Royaume étoit alors fermée aux étrangers. Psammétique, qui succéda aux Rois Ethiopiens, l'ouvrit aux Grecs qui l'avoient mis en possession de l'autorité suprême. Après lui, Néchao appella des Phéniciens à son service, pour exécuter, par leur moyen, ses projets de commerce. Ces Asiatiques étoient alors, non-seulement les matelots les plus expérimentés & les plus hardis, mais encore les constructeurs de vaisseaux les plus habiles. Les successeurs de Néchao paroissent, dans l'histoire, moins occupés à suivre ses idées qu'à soumettre les Ethiopiens & les Cyrénéens. Une guerre malheureuse en Lybie excita des soulèvemens parmi les troupes; & ces révoltes firent tomber la couronne d'Egypte aux pieds des Rois de Perse.

La République de Carthage s'étoit, non-seulement délivrée du tribut dont Iarbas, Roi de Gétulie, avoit chargé sa fondatrice pour le terrain qu'il lui avoit cédé; mais elle avoit encore conquis beaucoup de pays sur les Maures & les Numides, sur les Insulaires & sur les Espagnols. Pendant que les flottes Grecques & Phéniciennes regnoient dans les parties orientales de la Méditerranée, les Carthaginois envahissoient tout le commerce de l'occident. S'ils ne tournerent pas leurs vues du côté de l'Egypte, c'est que le



commerce ne fleurissoit pas dans cette contrée avant les Ptolomées, & que les Cyrénéens, leurs ennemis, ainsi que les Grecs qu'ils auroient eu pour concurrens, leur opposoient une barrière difficile à renverser. D'un autre côté, la Sicile & l'Espagne offroient un vaste champ à leur cupidité. Si l'on en croit les récits populaires rapportés par Diodore de Sicile, ils trouverent tant d'or & d'argent dans les Pyrénées, qu'ils en mirent aux ancrs de leurs navires. On ne peut pas douter qu'ils n'ayent tiré des richesses inestimables des mines de l'Espagne. Maîtres du commerce de l'or & de l'argent, ils voulurent l'être encore de celui du plomb & de l'étain. Himilcon fut envoyé par la République pour former des établissemens dans les Isles Cassitérides, qu'on croit être celles de Silley. L'on conjecture que ce fut dans le même tems qu'Hannon étendit l'Empire ou le commerce Carthaginois sur les côtes occidentales de l'Afrique. Ces voyages en Angleterre & sur l'Océan Africain, ont fait penser à quelques-uns que les Carthaginois avoient l'usage de la boussole; mais il est clair qu'ils suivoient les côtes. Il y eut dans les premiers tems de grandes guerres entre Carthage & Marseille, au sujet de la pêche. Après la paix, elles firent concurremment le commerce d'économie. Marseille d'autant plus jalouse qu'égalant sa rivale en industrie, elle lui étoit devenue inférieure en puissance, s'attacha aux Romains.

Les Egyptiens, après avoir long-tems disputé par des révoltes leur liberté contre les Perses, tombèrent avec les Perses sous l'Empire d'Alexandre. La fondation d'Alexandrie, la découverte de la mer des Indes & les conquêtes faites par ce Prince, donnerent aux Ptolémées, ses successeurs, les moyens d'attirer en Egypte les richesses de l'Orient. Il y a apparence que ces Princes, maîtres de la Mer Rouge, se procurerent, par leurs flottes, l'Empire des mers du midi & de l'orient. Ils fondèrent Bérénice, qu'on prend pour le Kossir d'aujourd'hui, dans la vue d'établir la communication de la Mer Rouge avec les Indes. Ce fut dans ce port qu'on transporta les principales marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse



& de l'Ethiopie. De Bérénice, ces richesses venoient en trois jours à Coptos, & descendoient par le Nil jusqu'à Alexandrie, d'où elles se répandoient dans toute l'Europe par la Méditerranée. L'opulence de l'Egypte & les divisions des derniers Ptolémées, Princes aussi méprisables que leurs ancêtres étoient grands, offrirent aux Romains une proie précieuse & facile. Les armes à la main, ils présentèrent aux Egyptiens le testament par lequel leur Roi Ptolémée Alexandre donnoit le Royaume à la République, comme s'il eût été en droit d'en disposer; César & Antoine le donnerent, au nom de la République, à la fameuse Cléopâtre. Octave le réduisit en province Romaine. Ce Royaume étoit si riche, qu'Antoine avoit ruiné l'Asie pour égaler la magnificence de Cléopâtre, sans avoir pu y atteindre; & Octave en emporta des dépouilles immenses.

Avec l'Egypte, la Cyrénaïque & la Lybie orientale avoient subi le joug du peuple Romain. Déjà César s'étoit emparé de la Mauritanie, après la bataille de Thapse & la mort volontaire du Roi Juba, qui s'étoit signalé par son attachement inviolable au parti de Pompée. Le fils du Prince Maure fut conduit à Rome, où l'étude des sciences & la pratique de la vertu lui firent oublier la perte d'une couronne. Ses belles qualités gagnèrent l'affection d'Auguste, qui le jugea digne d'être rétabli sur le trône de la Mauritanie, & qui le maria à Silerie, fille d'Antoine & de Cléopâtre. Après sa mort, ses sujets heureux & reconnoissans jusqu'à l'idolâtrie, le mirent au rang des Dieux. Athènes érigea une statue à ce Prince aussi distingué parmi les sçavans que parmi les Rois. Le cruel Caligula envahit bientôt après la Mauritanie, & ôta la vie à l'infortuné Ptolémée, fils de ce grand homme. Ce fut alors que ce Royaume fut partagé en deux provinces, dont l'une reçut le nom de Mauritanie Césarienne, de la ville Julia Césarée, bâtie par Juba en l'honneur d'Auguste, son bienfaiteur, & l'autre fut nommée Tingitanie de Tingis, aujourd'hui Tanger, capitale de la province d'Habab, dans le Royaume de Fez.



Plus d'un siècle avant la réduction de l'Égypte en province Romaine, Carthage avoit péri, après avoir tenu pendant plusieurs siècles l'empire de la mer; après avoir donné des loix aux Espagnes, à la Sicile, à l'Afrique, &c.; après avoir étouffé les plus dangereuses révoltes de ses citoyens, de ses troupes mercenaires, des Africains, ses sujets; après avoir étendu sa domination sur des terres auparavant inconnues; après avoir fait presque tout le commerce du monde; après avoir disputé l'univers aux Romains, & les avoir réduits en Italie à la ville de Rome. Ses richesses avoient fait sa puissance. Dans la négociation avec les Romains à la fin de la première guerre punique, Hannon avoit déclaré qu'il ne souffriroit pas seulement qu'ils se lavassent les mains dans les mers de Sicile. Il leur fut défendu de naviguer au-delà du *beau promontoire*, & de trafiquer dans la partie de la Sicile soumise aux Carthaginois, en Sardaigne, en Afrique, excepté à Carthage; exception qui fait voir qu'on ne leur préparoit pas un commerce avantageux. En conservant son commerce, Carthage ne perdoit presque rien. Aussi, lorsqu'après les disgrâces de la seconde guerre punique, Caton & les autres commissaires Romains chargés de juger le différend qui s'étoit élevé entre elle & Maffinissa, Roi de Numidie, eurent vu l'opulence & la grandeur de cette République, sortant des plus profondes calamités; le Sénat Romain jugea que Rome ne pouvoit subsister, si Carthage n'étoit détruite. Après l'entière démolition de cette ville, il fut défendu au nom du peuple Romain d'y habiter désormais, & l'on ajouta d'horribles imprecations contre ceux qui entreprendroient d'y rebâtir. Marius ayant respiré l'esprit de Carthage sur ses ruines, fit redouter ces ruines aux Romains. Toutefois un des Gracques, Tribun du peuple, y conduisit une colonie de six mille citoyens pour la repeupler; mais ils n'y formèrent que de pauvres habitations. Auguste, suivant le projet de César, la releva. Strabon, qui vivoit sous Tibère, assure que de son tems elle étoit aussi peuplée qu'aucune autre ville de l'Afrique. Carthage fut toujours, sous les En-



pereurs Romains; la capitale de toute cette contrée, & elle subsista encore avec éclat pendant environ 700 ans.

Les Numides avoient pris beaucoup de part aux guerres puniques. Au commencement de la seconde, Syphax & Gala, pere de Massinissa, regnoient tous les deux en Numidie, Syphax sur les Massesyliens, Gala sur les Massyliens. Le premier embrassa le parti des Romains, le second fit ligue avec les Carthaginois. Les revers de Syphax & la mort de Gala changerent entièrement ces dispositions. Syphax devint Carthaginois & Massinissa Romain. Celui-ci ayant dépouillé son rival, osa disputer à Carthage un petit territoire: ce fut-là l'origine de la troisieme guerre punique. Massinissa contribua beaucoup à la ruine de Carthage. Les Romains le récompenserent magnifiquement, en lui cédant une partie des Etats que les Carthaginois avoient possédés en Afrique; il en fut le Prince le plus puissant. Cet homme, qui, le premier, fit sortir les Numides de la barbarie, fut un jour trouvé dans sa tente, après une grande victoire, faisant son repas d'un morceau de pain bis. Micipsa, son fils, imita ses exemples. Les enfans de ce Prince furent les victimes de l'ambition, de la perfidie & de la cruauté de Jugurtha, son neveu, qui connut si bien Rome, qui se joua si long-tems d'elle, qui la couvrit de honte, & qui ne reçut le salaire de ses crimes que par l'infidélité de Bacchus, Roi de Mauritanie, son beau-pere, par lequel il fut livré aux Romains.

Ce fut peut-être après ces conquêtes que les pays septentrionaux de l'Afrique, à l'exception de l'Egypte, reçurent le nom de barbarie; nom qui leur convenoit d'autant mieux, que les peuples de cette contrée étoient les plus sauvages, que les Romains accoutumés à traiter de barbares tous les étrangers, eussent encore soumis. Cependant Marmol dérive le nom de barbarie de Ber, qui signifie désert; parce que cette région étoit inhabitée lorsque les Arabes y arriverent. Pour confirmer cette étymologie, on allégué le nom de Béreberes, porté par une nation Africaine. Les habitans de l'Empire de Maroc ont succédé aux Maures & aux Gétules. Les Algériens



Algériens occupent la place des Numides & de quelques peuples de la Gétulie. Les Tunisiens sont sur le territoire de Carthage & autres anciens domaines de cette République. Les Tripolitains ont remplacé les Cyrénéens, les habitans des Syrtes, & d'autres nations Lybiennes.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'Afrique, province Romaine, resta sous la domination de l'Empire jusqu'au commencement du cinquième siècle. Le comte Boniface en avoit alors le gouvernement. Son mérite & l'envie rendirent ce général suspect à l'Impératrice Placidie, chargée de la tutelle de son fils Valentinien III, Empereur d'occident; elle fut injuste & ingrate à son égard; il se révolta; il appella les Vandales, qui, du nord étoient venus envahir une partie des Espagnes. Genferic, leur Roi, homme de courage, consommé dans la guerre, les fit embarquer avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs effets, abandonnant sans regret la Bétique ou Andaloufie. Il s'étoit emparé, en moins d'une année, de toutes les villes d'Afrique, à l'exception de Carthage, de Cirtha & d'Hippone, lorsque l'Impératrice Placidie, éclairée par le malheur sur l'innocence de Boniface, recourut à la grandeur d'ame de cet officier, qui, digne de cette confiance, offrit de grandes sommes d'argent à Genferic, pour l'engager à retourner en Espagne. Les Vandales, trop puissans alors en Afrique pour écouter ces propositions, obligèrent Boniface lui-même à se renfermer dans Hippone, qu'ils assiégèrent inutilement pendant quatorze mois. Rome & Constantinople envoyèrent en Afrique des forces conduites par le célèbre Aspar; Genferic les ruina dans une bataille, & Valentinien n'obtint la paix qu'en cédant une portion de la Numidie, la province proconsulaire & la Byzacène. Genferic, de son côté, qui s'engagea, suivant d'autres historiens, à payer un tribut pour ces provinces, remit aux Romains son fils Hunneric; on le lui renvoya, sur l'idée avantageuse que l'on avoit de sa bonne foi; néanmoins, quelques années après, il surprit la ville de Carthage, pendant que les



Romains étoient occupés dans les Gaules contre les Goths, & désola le plat pays de Sicile.

Théodose déterminé à assister son gendre, Valentinien fit équiper une flotte, que les négociations de Genferic arrêterent, & qu'une nouvelle invasion des Huns dans la Thrace rappella aussitôt à Constantinople. Le Roi des Vandales, au milieu du cinquième siècle, ne songeoit qu'à jouir de ses conquêtes, lorsqu'Eudoxie, veuve de Valentinien III, l'invita à venir la venger du tyran Maxime, qui l'avoit forcée à l'épouser, après avoir tué son premier mari. Genferic ôta la vie à Maxime, ravagea Rome, & conduisit l'Impératrice avec ses filles Placidie & Eudoxie en Afrique. Ensuite il acheva de subjuguier le reste de cette contrée, qui appartenoit aux Romains.

Ce Prince, après avoir conclu un traité avec Majorien, fit de nouveaux préparatifs de guerre. L'Empereur d'Orient, Léon, lui envoya des ambassadeurs pour le disposer à la paix. Il remit entre les mains de ce Prince Eudoxie & ses filles, mais il continua ses descentes en Italie & en Sicile, & même il étendit ses cruautés sur la Grèce & sur diverses contrées maritimes de l'Empire d'Orient. Léon rassembla une flotte & une armée formidable. Il sembloit que les Vandales alloient être punis & chassés de l'Afrique; cependant ils brûlerent la flotte Romaine, & l'armée de terre n'osa venir jusqu'à eux après cet échec. Genferic, avant que de combattre, s'étoit assuré du succès de la guerre, en corrompant Basiliscus, beau-frère de Léon, chargé de l'entreprise. Il ravagea sans relâche les côtes des deux Empires, jusqu'à ce que Zénon, successeur de Léon, eût renoncé, par un traité, à toutes ses prétentions sur l'Afrique.

Hunneric, Ganthamond & Thrasamond, fils de Genferic, regnerent après leur pere. Hilderic, fils de Hunneric, succéda à Thrasamond. Il gouverna les Vandales pendant sept ans, & ensuite il tomba du trône dans une prison, par une trame que Geli-



mer, héritier présomptif de la couronne, avoit ourdie contre lui en 533. L'Empereur Justinien cherchant un prétexte pour attaquer les Vandales, envoya Bélisaire en Afrique, comme vengeur d'Hilderic. La discipline rigoureuse que cet habile général fit observer à ses troupes, lui ayant attaché les Africains, il défit les Vandales; Gelimer se rendit, & on lui donna quelques terres en Galatie. Les barbares exterminés, il fut réglé que l'Afrique seroit divisée en sept provinces, & que Carthage seroit la résidence du Préfet du Prétoire. Diverses ordonnances touchant la religion & l'administration de la justice, n'empêcherent point qu'il ne s'élevât des troubles dans le pays. Les Maures, les Numides, les Lebanins & divers autres peuples, se révolterent : on les soumit. Cependant les Bereberes s'étoient donné des Rois de leur nation, & les Goths profitant de la foiblesse de l'Empire Grec, s'étoient établis dans l'une & l'autre Mauritanies, lorsque les Arabes commencerent leurs incursions & leurs conquêtes. Les Africains du nord qui adorèrent originairement les astres, avoient successivement adopté les Dieux de l'Egypte, de la Grèce & de Rome. Chrétiens sous les Empereurs Grecs & sous les Rois Vandales, ils deviendront Mahométans sous les Arabes. Si l'on en croit les Grecs & les Romains, ils furent toujours sans foi, sans pudeur, sans humanité. On a dit que l'Afrique ne produisoit que des hommes extraordinaires ou des brutes & des monstres, ou des prodiges d'esprit & de vertu.

Les Latins donnoient à tous les pays qui sont au midi & à l'orient de l'Egypte jusqu'au-delà de la Mer Rouge, c'est-à-dire, à l'Arabie même, le nom d'*Ethiopie*. La partie de l'Afrique que nous nommons ainsi fut souvent appelée *Inde* par les Anciens, source de confusion dans l'Histoire; & les Persans appellent encore aujourd'hui *Hindou* ou *Hindi* les habitans de cette contrée. Le nom d'*Habesh*, d'où celui d'*Abissin*, ne convient qu'à un peuple étranger, Sabéen d'origine, lequel passa, dit-on, de l'Arabie Heureuse dans la Haute Ethiopie, par le détroit de Babelmandel,



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

du tems des Juges, suivant les uns, ou même du tems de la transmigration des Israélites en Egypte, suivant les autres. *Habesh* signifie assemblage ou mélange d'hommes; ce qui semble indiquer l'union de quelque peuple nouveau avec l'ancien peuple. Les Abissins ont regardé pendant un tems ce nom que les Arabes leur ont affecté, comme une dénomination injurieuse; peut-être parce qu'il semble emporter le reproche qu'ils ne font que l'amas d'une populace superflue, rejetée d'un lieu sur un autre. Ils ne prennent point d'autre nom que celui d'*Itjopjavian*, & ils appellent leur pays Manghesta-It-Jopja, Empire d'Ethiopie. Voyez l'histoire d'Ethiopie par Ludolf, & les dissertations, lettres & mémoires que l'Abbé le Grand a ajoutées au voyage historique d'Abissinie par le P. Jérôme Lobo.

Une généalogie fabuleuse fait sortir de Chus, fils de Cham, 172 Rois Ethiopiens, entre lesquels on distingue Arvé, premier Roi des Abissins, suivant quelques-uns, adoré autrefois dans le pays sous la figure d'un grand serpent, & sous le nom d'Arvemder, qui désigne un animal de cette espèce. La tradition la plus suivie reconnoît pour chef de la famille Royale David Menilehec, fils de Salomon & de la Reine de Saba, que l'on nomme Makeda, Nicaula, Nitocris, Belkis, &c. fille de Hodhad, vingt-unième Roi de la Dynastie Arabe des Homérites, suivant Pocok. Cet illustre bâtard, après avoir été élevé à Jérusalem, fut, dit-on, sacré Roi d'Ethiopie, où des Israélites de la première distinction, allèrent à sa suite porter, non-seulement leurs loix, mais encore l'arche d'alliance & une des tables du Décalogue qu'ils avoient enlevées du temple, dont un miracle leur avoit ouvert les portes. Les plus nobles familles d'Abissinie prennent ces Juifs pour leurs ancêtres, comme les Négus ou Empereurs se donnent pour les enfans issus en ligne droite de David Menihelec, surnommé Ebn-el-Hakin, fils du sage, à qui sa mère céda, disent-ils, le trône d'Abissinie, aussi-tôt qu'il fut revenu de Jérusalem. Les Princes de cette race se sont qualifiés depuis un tems immémorial Princes des Israéli-



tes. Les Empereurs ont pour armoiries un lion tenant une croix, avec ces mots, *vicit leo de tribu Juda* ; si l'on veut qu'ils soient Juifs d'origine, il faut du moins supposer qu'ils n'ont adopté la croix que depuis leur conversion au Christianisme. On remarque une grande conformité entre leur administration politique & l'ancien gouvernement des Hébreux, sans parler de beaucoup de pratiques communes aux deux nations.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Tandis que des particuliers ont conservé soigneusement leurs généalogies depuis le regne du législateur Menilehec, la nation a négligé de graver dans ses annales les noms des successeurs de ce Prince, jusqu'à Bazen ou Phacen, qui regnoit lorsque Notre Seigneur vint au monde, & depuis Bazen jusqu'à Abreham & Atzbeham, autrement Abra & Azba, qui exerçoient ensemble sans dispute l'autorité suprême, vers l'année 327 de l'Ere Chrétienne. Ce fut pendant leur regne & vers l'an 330 de J. C. que Frumentius, sacré Evêque par S. Athanase, Patriarche d'Alexandrie, porta dans leurs Etats le flambeau de la foi. Ils seconderent avec tant de zèle les prédications de l'Apôtre de l'Ethiopie, qui fut appelé par les nouveaux Chrétiens Abba Salama, pere pacifique, que la Liturgie Ethiopienne leur attribue en partie la conversion des Ethiopiens. S'il est vrai, comme on le lit dans quelques chroniques, que le Christianisme eût déjà été annoncé dans le pays, soit par S. Mathieu, soit par l'Eunuque Ethiopien que le Diacre Philippe avoit baptisé, il n'est pas moins certain qu'il y étoit si imparfaitement connu, que la nation a toujours regardé Frumentius comme son premier Missionnaire. Après cet Evêque, un grand nombre de Moines passa d'Egypte en Ethiopie pour travailler à la propagation de la foi. Au sixième siècle, l'Eglise Ethiopienne se sépara de l'Eglise Grecque, en embrassant dans le grand schisme qui divisoit l'Orient, le parti des Eutichéens ou Jacobites.

Malgré les traces de Judaïsme que l'on trouve dans le culte présent des Abissins, le continuateur de Pufendorff dit, après d'autres Auteurs, qu'il est constant qu'avant l'établissement du Christianis-



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

me dans leur pays, ils ne connoissoient point le vrai Dieu ni les loix Judaïques. Leur ancienne religion, peu différente de celle de l'Egypte, deïfioit la lune sous le nom d'Isis, la nature sous celui de Pan, le soleil sous le nom de Jupiter Ethiopien, Hercule, Esculape, leur héros Arvé-Medr, &c. Il y avoit des impies qui maudissoient le soleil à son lever, à cause de sa brûlante chaleur qui desséchoit les campagnes, quoique cet astre, aidé secrètement par les prêtres, parut régulièrement consumer par la vertu miraculeuse de ses rayons, les monceaux de cannelle qui lui étoient offerts. » Diodore de Sicile, dit M. l'Abbé de Marfy, après les Auteurs de l'Histoire Universelle, » assure que les anciens Ethiopiens se » vantoient d'avoir eu des institutions religieuses avant aucune autre nation. Aussi étoient-ils persuadés que leurs sacrifices étoient » plus agréables au ciel que ceux des autres hommes; & c'est peut-être par allusion à ce préjugé qu'Homère suppose dans l'Iliade » que Jupiter, accompagné de tous les Dieux, assiste à un sacrifice » solennel des Ethiopiens ». Ils auroient donc été le premier peuple policé de la terre. Cette prétention donne lieu de conjecturer qu'ils étoient naturellement religieux.

On ne prend pas une idée avantageuse de leur jugement, ou du moins de celui de leurs Rois Atzfa, Atzfed & Amey, trois frères, co-successeurs d'Abraham & d'Atzbehah, quand on lit que ces Princes gouvernoient tour-à-tour l'Empire huit heures chaque jour, avec une autorité absolue. Cette convention a pu être formée, il y a des insensés; mais elle n'a pu avoir son effet, car elle eût au moins entraîné l'anarchie. Ces trois Princes n'ont pu vouloir désunir leur administration que pour jouir pleinement chacun à leur tour de la souveraine puissance; or, ils n'ont pu en jouir ainsi par une si bizarre division: un Roi de quelques heures ne regne point. S'ils avoient été entr'eux en bonne intelligence, ils auroient bientôt senti qu'un intérêt égal autant que la nécessité, les obligeoit à n'avoir qu'une opération commune, ainsi qu'une seule volonté. Si leur ambition se croissoit, ils ne pouvoient que



## DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 13

détruire mutuellement leur ouvrage & chercher à se détruire réciproquement. Dans le sixième siècle, le Roi Caleb ou Elesbaas mérita d'être mis au rang des héros & des saints. Il détruisit le Royaume des Homérites ou Sabéens d'Arabie ; juste vengeance qu'il tira de la mort de trois ou quatre cens Chrétiens immolés par la fureur Judaïque du Roi Dhunovas. Le suicide de ce dernier laissa l'Arabie au pouvoir des Abissins ; ils la gouvernèrent pendant environ 50 ans, jusqu'à l'année 575 du Christianisme. Gebra, successeur de Caleb, eut aussi la gloire de reculer les bornes de l'Empire. Les autres Rois d'Ethiopie sont inconnus jusqu'à Delnood, après la mort duquel les successeurs du fils de Salomon furent exclus du trône par une horrible révolution.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Dans l'Histoire Moderne de l'Afrique nous ne parlerons point de l'Egypte, quoiqu'elle en fasse partie, parce que ses révolutions sont confondues dans l'Histoire de l'Asie, comme on l'a déjà vu. Le même motif nous a engagés à en donner ailleurs la description.

*Fin du Discours sur l'Histoire Ancienne de l'Afrique.*





---

---

## HISTOIRE MODERNE DE L'AFRIQUE.

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'AFRIQUE est toujours barbare : à peine quelques-uns de ses peuples ont-ils conservé des monumens historiques ; nul n'a son histoire particulière ; la plupart n'ont même presque point de traditions. L'intérieur de cette vaste contrée est encore impénétrable & par conséquent inconnu. Quant aux côtes, à la vérité, les nations Européennes qui les ont fréquentées, ont porté dans leur histoire les traits de l'histoire de l'Afrique qui les intéressoient ; Des voyageurs ont publié des relations de quelques révolutions particulières de divers Royaumes ; des sçavans ont dépouillé des mémoires informes, tels que les écrits des historiens Arabes & les fastes de l'Abissinie ; mais avec ces foibles lumières, nous ne ferons qu'errer dans les ténèbres & dans la confusion d'un pays à l'autre. Nous n'annonçons donc ici qu'un essai très-imparfait d'histoire générale, dans lequel les nations Africaines paroîtront ensemble ou tour-à-tour sur un théâtre, où l'homme & la barbarie, conservant toujours le fond de leur caractère, ne prendront que des modifications différentes. Les peuples d'Afrique sont presque tous sauvages ou barbares ; les uns, parce qu'habitants de petits pays, entourés de pays inhabitables, ils sont privés de la communication presque aussi nécessaire aux nations qu'aux individus de l'espèce, pour s'élever à un état plus parfait ; les autres, parce que recevant immédiatement des mains de la nature des marchandises précieuses, ils se procurent sans travail le produit de l'industrie étrangère ; les autres, parce qu'ils sont abrutis tout à la fois par leurs superstitions & par le gouvernement. En général ils sont esclaves, soit que la chaleur du climat les rende naturellement lâches ; soit que la misère ayant contraint les particuliers à vendre quelquefois



quelquefois leur liberté, la servitude leur soit devenue familière; soit que la religion les mette sous la chaîne du despotisme; soit que la barbarie par elle-même, incapable des efforts d'esprit & de raison nécessaires pour combiner un système de gouvernement modéré, ait toujours défendu avec succès la tyrannie que semble autoriser une longue prescription. Quelle peut donc être l'histoire de ces peuples? S'il y a en Afrique des loix douces & raisonnables, c'est chez le peuple dont le Christianisme a depuis long-tems formé l'esprit, chez l'Abyssin : nous devons particulièrement aux Missionnaires Catholiques la connoissance du pays qu'il habite dans la partie orientale. Les Arabes ont porté le Mahométisme & son esprit dans quelques pays voisins, tels que le Royaume d'Adel & quelques cantons de la côte de Zanguebar où commence la région des Cafres, avec lesquels les Portugais ont lié un commerce. Ces Européens établis sur les côtes de Mozambique & de Sofala se sont si uniquement occupés de leurs intérêts, qu'ils n'ont donné presque aucune lumière sur cette contrée, en sorte que le vaste Empire du Monomotapa est inconnu. Les Hollandois n'ont trouvé aux environs du Cap de Bonne-Espérance que des barbares. L'esprit de curiosité, l'ambition, la soif des richesses que les Portugais communiquèrent au reste de l'Europe, avoient déjà successivement conduit à la decouverte de plusieurs isles de l'Océan Atlantique, & des côtes occidentales du continent, sçavoir, les côtes de Gambia & du Sénégal, la côte d'or & celle des esclaves ou la Guinée & autres Royaumes, Loango, Congo, Angola, Benguela & quelques autres pays situés sur l'Océan Méridional ou Ethiopien qui embrasse la Cafrerie, dont le Cap de Bonne-Espérance forme la pointe. Le Christianisme s'est répandu chez quelques peuples de cette côte; mais ils le professent en barbares qui ont plus de superstition dans l'esprit que de religion dans le cœur. Le Mahométisme regne avec la tyrannie, sur toute la côte septentrionale, à Maroc, à Tunis, à Alger, à Tripoli & dans toute la Barbarie, d'où les conquérans Arabes l'avoient porté dans les Es-

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

pagnes. L'Histoire Moderne de l'Afrique Septentrionale commence donc aux conquêtes de ce peuple dès le septième siècle; nous en avons déjà présenté quelques traits dans l'Histoire de l'Asie, elle est coupée par des vuides immenses: ce n'est que long-tems après, aux découvertes faites par les Européens dans le quinzième siècle, que l'on peut commencer celle des autres contrées, dont les peuples, à la réserve des Abyssins, ignorent eux-mêmes ce qu'ils ont fait dans les tems antérieurs; & les événemens postérieurs ne sont, à proprement parler, qu'indiqués dans les relations Européennes.

Ere Chrétienne.

647.

Par la conquête de l'Egypte, les armes des Arabes, en suivant leur pente naturelle, tomboient sur l'Afrique Chrétienne avec une force à laquelle elle ne paroissoit pas capable de résister: aussi, à peine Abdallah-ben-Saad, gouverneur de la nouvelle province Musulmane, eut-il demandé au Calife Osman ou Othman la permission d'étendre son Empire, que l'élite des tribus Arabes se mit en marche pour joindre les troupes de son gouvernement, qu'il destinoit à cette guerre. Dès que son armée entra dans le pays soumis aux Romains, il envoya vers Tripoli de Barbarie un de ses lieutenans, nommé Zuhri, qui n'eut pas plutôt fait les premières dispositions pour le siège, que l'arrivée d'une flotte Grecque l'obligea de le lever & de mettre toute sa gloire à faire trancher la tête à quelques prisonniers. A la première nouvelle de cette irruption, le Patrice Grégoire, haï dans son gouvernement, avoit levé une armée de 120 mille hommes. Après avoir rejeté avec dédain les deux propositions que le général Arabe lui faisoit, conformément à la loi Mahométane, d'embrasser l'Islamisme ou de se rendre tributaire, il soutint avec valeur à la bataille d'Yacoubé ou plutôt dans plusieurs combats qui se succéderent les uns aux autres pendant plusieurs jours, l'impétuosité de l'ennemi, sans vaincre & sans être vaincu. Les deux armées s'épuisoient. Grégoire fit publier dans son camp qu'il donneroit cent mille pièces d'or & sa fille à quiconque lui porteroit la tête du



général Arabe ; Abdallah fit annoncer dans son armée que celui qui tueroit le général Chrétien auroit pour récompense cent mille pièces d'or & la fille de cet officier. Comme les Grecs étoient plus à portée de réparer leurs pertes que les Arabes , Abdallah résolut de forcer la victoire à se déclarer. Suivant le conseil d'un des siens nommé Zobeïr , il engagea une action avec une partie de son armée , & lorsqu'il vit l'ennemi excédé de fatigue & de chaleur , il fit avancer un corps de réserve qui , ayant surpris les Chrétiens , en passa un grand nombre au fil de l'épée , & contraignit les autres à se retirer vers Soubaithala , résidence du gouverneur. Grégoire avoit été tué dans le combat par Zobeïr ; sa fille qui combattoit toujours à ses côtés , étoit prisonnière ; elle fut la proie de l'homme par qui son pere n'étoit plus. Le vainqueur emporta d'assaut Soubaithala ou Sabtélé , & la détruisit. Du butin fait dans cette place , chaque cavalier eut trois mille pièces d'or & chaque fantassin mille. La ville de Sfax se racheta du pillage , en donnant 300 livres d'or ; à son exemple , plusieurs places prévirent leur ruine , en consentant à payer le tribut. L'Afrique fut tranquille jusqu'au regne du Calife Moavias.

L'Empereur de Constantinople informé des progrès des armes des Musulmans dans cette contrée & des richesses qu'ils en tiroient , ordonna des levées d'argent si exorbitantes , que le peuple chassa ignominieusement le Patriarche Oulene , chargé du soin des exactions , & qu'Havadjé , chef du parti populaire , alla implorer le secours des armes du Calife. Aussi-tôt le général Moavias-ben-Khadidgé passa dans ce pays , où il battit un corps de trente mille Grecs qui couvroit une place , appelée par M. de Guignes , Santbarth , & par M. Cardonne , dans l'Histoire de l'Afrique sous la domination des Arabes , Camounié. La ville fut ensuite empoitée d'assaut. Djéloula ne fit qu'une foible résistance. Des dépouilles , il échut 300 pièces d'or à chaque soldat.

Oucha ou Akbé , fils de Naphi , lequel , après l'expédition d'Abdallah , avoit rassemblé dans quelques places les Bérébères ou

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

665.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

670.

Berbers qui avoient embrassé le Mahométisme, eut ordre, peu de tems après cette seconde expédition, d'étendre la domination Musulmane dans l'Afrique. Lorsqu'il fut las de conquêtes & rassasié de sang, il se proposa, pour fixer l'inconstance des Berbers Mahométans, qui cessoient de professer leur nouvelle religion, dès qu'ils cessoient d'en voir les Apôtres armés, de bâtir une ville forte dans un terrain vaste qui servoit d'asyle à tous les mécontents qui vouloient se soulever. Cette place fut appelée Cairoan, du nom de l'ancienne Cirène, dont les ruines furent vraisemblablement employées à sa construction. Le gouverneur de l'Egypte, poussé par une basse jalousie, résolut de faire tomber cette place, en transportant ses habitans dans une ville nouvelle; mais Oucba l'emporta sur l'envie, & après avoir fortifié Cairoan, il alla soumettre Bugie, battre les Grecs devant Mélich, obliger les habitans de la province d'Uzab de se jeter dans les forêts & dans les montagnes, recevoir la soumission d'Elias, gouverneur de Tanger; & après avoir traversé tout le pays des Grecs, attaquer les Berbers dans leurs provinces, tailler leurs armées en pièces, leur enlever Sous, leur capitale, & réduire les cantons de Mézata & de Gadamis jusqu'à la mer. Là, poussant son cheval dans l'eau jusqu'au poitrail, il s'écria, le sabre à la main: » Grand Dieu, » sans cet élément qui arrête mes exploits, j'irois chercher de » nouvelles actions chez qui ton nom est ignoré, & je le leur ferois connoître ». On voit que le zèle de sa religion animoit sa valeur: aussi, les Historiens Arabes assurent-ils que l'eau manquant à son armée dans des déserts, Dieu touché de ses prières, lui indiqua, par le ministère de son cheval, une source abondante: le nom de *source du cheval* est resté à ce lieu jusqu'à aujourd'hui.

Les Berbers & les Grecs se réunirent enfin contre l'ennemi commun. Kuscilé, chef d'une tribu Africaine, conduisit contre les troupes peu nombreuses d'Oucba, une armée capable d'intimider tout autre guerrier qu'un fanatique constamment fortuné, qui,



fier de ses victoires éclatantes, se croyoit invincible. Oucba bri-  
 fa le fourreau de son épée; ses soldats ayant suivi cet exemple, HIST. DE  
 chargerent l'ennemi avec fureur; Oucba périt, & le combat ne L'AFRIQUE.  
 finit que par la mort du dernier Musulman. Les Califes avoient  
 perdu Cairoan & presque toutes leurs conquêtes, lorsque le brave  
 & religieux Zuhéir-ben-Kirvan tenta de relever leur gloire avec  
 une alternative d'heureux & de malheureux succès, dans lesquels  
 la fortune, si l'expression m'est permise, ne parut s'agiter que pour  
 se fixer dans sa première situation; la défaite des Arabes par une  
 armée arrivée de Constantinople, ayant suivi la défaite des alliés  
 par ce nouveau général, & la mort de Zuhéir celle de Zuscilé. Il  
 étoit réservé à Hassan-ben-Nooman, gouverneur d'Egypte, d'être  
 le restaurateur de la Puissance Califale en Afrique. Ce général, à  
 la tête d'une armée nombreuse, se trouva trop redoutable après  
 la prise du Cairoan pour terminer là son expédition; suivant une  
 route que ses prédécesseurs n'avoient osé prendre, il alla mettre le  
 siège devant la ville la plus considérable du pays, Carthage, qu'il  
 emporta par escalade, pendant qu'on lui prédisoit une honte cer-  
 taine. Les Grecs se sauverent, les uns en Espagne, les autres en  
 Sicile, une partie à Safatoura & à Bizerte: ceux-ci s'étant joints  
 aux Berbers, furent battus de nouveau: il ne resta plus à l'Empe-  
 reur de Constantinople que la ville de Bugie.

Une Princesse nommée Kahinée ou Damia, se mit alors à la  
 tête des Berbers. Sous ses ordres, ces Africains remportèrent sur  
 les Musulmans une si grande victoire, qu'ayant laissé Hassan hors  
 d'état de s'opposer à leurs entreprises, ils s'emparèrent de toute  
 l'Afrique, c'est-à-dire, suivant les dénominations Arabes, de la  
 partie orientale de la côte de la Barbarie & du Mogreb, ou de la  
 partie occidentale de cette contrée; en sorte que dans l'espace de  
 cinq ans, les Musulmans eurent de nouveau perdu presque toutes  
 leurs conquêtes. Hassan attendit à Barca les secours que le Calife  
 devoit lui envoyer. A la nouvelle de la marche de ces nouvelles  
 troupes, Kahiné dit aux principaux des Berbers: » Nos villes,



» notre or , & notre argent attirent sur nous la fureur des Arabes :  
» détruisons ces villes , en fouillons ces trésors que nous mépri-  
» sons autant qu'ils les estiment ; contentons-nous des productions  
» de la nature. Nous n'aurons plus d'ennemis dès que nous n'au-  
» rons plus de richesses ». Bientôt les Etats de cette Princesse ne  
présenterent qu'un vaste désert chargé de ruines , comme si une  
cruelle guerre les eût dévastés : l'historien Abdoulrahman assure  
qu'avant cette époque ils étoient extrêmement peuplés , & que de  
son tems , on y voyoit encore les restes des places qui avoient été  
détruites. Toute la Barbarie est encore aujourd'hui couverte de  
monumens déplorables de la fureur fanatique des conquérans.  
Enfin , les Grecs & les Barbares s'étant désunis , Hassan n'eut qu'à  
paroître devant Velili , Constantilia , Sfax , &c pour y faire regner  
l'Alcoran ; & la Princesse Kahiné désespérant de la fortune , jugea  
qu'elle n'avoit plus qu'à mettre en sûreté la vie de ses enfans , &  
qu'elle ne pouvoit se flatter de les sauver qu'en les envoyant au  
général Arabe ; après quoi elle mourut glorieusement dans un  
combat. Si le dernier trait de l'histoire de cette Héroïne est vrai ,  
on ne sçauroit trop louer sa grandeur d'ame , ni trop blâmer son  
imprudence. Jamais on n'honora mieux l'humanité qu'en blessant  
ainsi la politique. C'est à un ennemi , à un ennemi qu'elle a hu-  
milié , à un ennemi qu'elle doit à l'instant combattre jusqu'à la  
mort ; c'est à un tel homme qu'elle va , cette magnanime Prin-  
cesse , confier le soin de ce qu'elle a de plus cher , sans pouvoir se  
départir du soin de sa gloire qu'elle veut couronner par le sacrifice  
de sa vie ! Alexandre le Grand , dans le plus beau moment de sa  
vie , dans le moment où il venoit de boire la coupe qu'on lui avoit  
dit être empoisonnée par son ami , en eût été jaloux. Après un  
trait si noble , on ne peut être surpris qu'Hassan reçoive avec bonté  
les Berbers , qui n'attendent leur salut que de sa clémence : & y  
a-t il des ames que de pareilles actions ne portent pas au bien &  
n'élèvent pas aux grandes choses ? Hassan traita donc les Berbers  
avec douceur. Pour affoiblir la haine qui regnoit entre les vain-



queurs & les vaincus, ou plutôt pour ôter à ceux-ci leurs meilleurs soldats, il en incorpora douze mille dans ses troupes. Depuis ce tems-là, les Berbers parurent plus tranquilles, & la plupart embrassèrent la foi Musulmane.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ces peuples étoient sans doute accoutumés à être gouvernés avec modération; car pour les tenir sous l'obéissance, il falloit gagner leurs cœurs, & ils s'exposèrent volontiers à la vengeance d'un vainqueur redoutable, plutôt que de servir un maître trop dur. La domination Musulmane leur paroissoit d'autant plus insupportable, que si elle ne violentoit pas absolument les consciences, elle les gênoit, ce qui se voit rarement dans les fausses religions; l'erreur tolère sans peine l'erreur. Elle étoit même cruelle, cette domination Musulmane, dès qu'elle jugeoit sa religion compromise, comme on le voit dans l'édit publié par Oucba, lequel condamnoit à mort les déserteurs de la foi Mahométane. Les Berbers s'étoient révoltés de nouveau, lorsque le Calife Valid donna le gouvernement de l'Afrique à Moufa-ben-Nafir. Ce général fit par lui-même ou par ses lieutenans plus de cent mille prisonniers ou esclaves, avec tant de rapidité, qu'il ne quitta les armes qu'après avoir forcé les rebelles dans leurs derniers retranchemens, dans leur capitale. Quand il se fut assuré de Sous & de Tanger par de nombreuses garnisons, & qu'il eut tiré des vaincus dix-neuf mille hommes de cavalerie pour recruter son armée, il n'oublia rien pour mettre les peuples dans l'impuissance de secouer le joug. La Mauritanie Tingitane étoit alors sous la domination des Goths; Moufa l'avoit attaquée, & le comte Julien avoit fait échouer ses armes devant Ceuta. Ce Seigneur Espagnol, après avoir négocié avec le général Arabe, parut vouloir disposer le Roi, son maître, à porter la guerre en Afrique. Ces événemens arriverent dans les premières années du huitième siècle de notre Ere.

En Espagne, les Goths étoient amollis, corrompus & divisés. Il y avoit eu de si fréquentes rébellions, que le Roi Vitiza, Prince aussi cruel que voluptueux, avoit désarmé ses sujets, ce qui pri-



voit le Souverain de secours dans le cas d'une invasion ; & démantelé ses places , ce qui le laissoit sans retraite , après une bataille perdue : & toutefois les Maures appelés , dit-on , par le comte Hervige , depuis Roi , lequel avoit disputé & enlevé la couronne à Vamba , avoient déjà infesté les côtes d'Espagne. Le trône n'étoit que le siège de l'usurpation chancelante sous des mœurs débordées : il n'y avoit donc qu'animosité , ressentiment , soif de vengeance , partis , guerres dans la nation. Rodéric ou Rodrigue ne put détrôner Vitisa , sans allumer une haine implacable dans les cœurs des enfans de ce Prince , qui allèrent en Afrique aiguïser contre lui les armes des Maures & des Arabes ; de l'Archevêque Oppas , leur oncle , qui mit tout en œuvre pour engager les peuples dans leurs intérêts ; & peut-être du comte Julien , le plus puissant Seigneur de l'Espagne , possesseur de plusieurs villes & gouverneur des provinces situées sur le détroit qui sépare la Méditerranée de l'Océan , intéressé dans la cause de ces Princes , comme gendre ou beau-frère de Vitisa. Par un amour effréné pour le plaisir , le Roi donna , dit-on , plus d'activité au feu dont il devoit prévenir l'éruption.

La plupart des Historiens assurent que Rodrigue déshonora la fille de Julien , & que ce Seigneur qui venoit de défendre avec gloire Ceuta contre les Musulmans , les engagea aussi-tôt à entreprendre la conquête de l'Espagne , pour tirer une vengeance signalée de cet affront. Pierre Mantouan , D. Joseph Pelicier , & plusieurs autres célèbres Historiens , soutiennent que ces faits sont faux , parce qu'Isidore de Badajoz , D. Alfonse le Grand , & le chroniqueur d'Almeida , les plus anciens Auteurs qui aient traité de l'invasion des Maures , n'en font aucune mention. Mais ces Auteurs ont renfermé leurs récits dans un cercle si étroit , ils ont si séchement dépouillé les événemens des circonstances les plus remarquables , jusqu'à ne pas spécifier les villes que les Maures conquièrent , ni la manière dont ils s'en emparèrent , qu'on ne peut rien conclure de leur silence. La tradition du viol & de ses suites est



est également consacrée par les Ecrivains Arabes & par les Historiens Espagnols : ce fut sur ce fondement que les Arabes donnerent à la fille du comte Julien, qu'on appelloit Florinde, le nom de *Cava*, fille violée, lequel a prévalu sur le premier. Enfin, suivant la remarque d'Herrera, puisque le comte Julien avoit combattu les Arabes avec autant de zèle pour son Roi, il n'a pu s'être déterminé à les conduire en Espagne, que par le ressentiment d'un outrage qu'il aura reçu, si la défense de Ceuta n'a pas été antérieure au regne de Rodrigue.

Quoiqu'il en soit, les enfans de Vitisa, l'archevêque Oppas, le comte Julien conspirerent contre Rodrigue, & leur conspiration détruisit l'Empire des Goths. Le Calife Valid goûta leurs offres & leurs projets qui lui furent communiqués par son lieutenant Moufa. Cet officier, dès qu'il eut reçu les ordres de son maître, arma quelques vaisseaux montés d'un petit nombre de soldats, pour éprouver la bonne foi des traîtres qui lui livroient leur patrie, & juger si l'événement répondroit à leurs magnifiques promesses. Le comte Julien ayant ouvert Ceuta aux Musulmans, ils firent une descente & enleverent du butin sur les côtes de l'Andalousie. Leurs efforts furent si bien secondés par les partisans de la famille de Vitisa, que Moufa fit partir un corps de sept mille hommes, sous les ordres de Tarik ou Thareq ben-Ziad, officier d'un mérite rare. Cette armée débarqua au pied du Mont Calpé, auquel il donna le nom de montagne de Tarik; en Arabe, Giabal Tarik, d'où, par corruption, on a formé le nom de Gibraltar. Les Historiens Arabes rapportent que Tarik, la première nuit après son embarquement, avoit eu un songe mystérieux, dans lequel le prophete Mahomet, suivi de ses compagnons armés, lui avoit promis la victoire, ce qui avoit échauffé l'ardeur de ses troupes. Ils ajoutent que parmi les prisonniers, il se trouva une vieille femme veuve, qui lui dit que son mari, habile devin, lui avoit assuré que l'Espagne seroit conquise par un homme de haute taille, qui auroit sur l'épaule gauche un signe velu : Tarik découvrit aussi-tôt son épaule, pour

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

710.

711.



convaincre ses soldats qu'il étoit l'objet de la prédiction. Il n'y a pas moins de crédulité dans les Historiens Espagnols. Ils rapportent que le Roi ayant fait ouvrir une tour enchantée, dans laquelle il croyoit qu'étoient ramassés des trésors immenses, il n'y trouva qu'une toile, sur laquelle on avoit peint des hommes d'une taille & d'un habillement extraordinaires, avec cette inscription : *L'Espagne sera envahie par des hommes semblables à ceux-ci, au moment où l'on entrera dans cette tour.* Immédiatement après la prise d'Héraclée, située sur le Mont Calpé, Tarik reçut d'Afrique un renfort de cinq mille hommes. A son armée, qui fut alors de douze mille combattans, se joignirent les troupes levées par les Mécontens en Espagne, au nombre de cent mille soldats, si l'on adopte les exagérations de Marmol. Ce fut en vain que Sanche-Inigo marcha pour arrêter les ravages qu'elles faisoient dans l'Andalousie & la Lusitanie. Avec des troupes mal armées & mal disciplinées, il combattit en téméraire présomptueux, quoique grand capitaine, & il fut tué.

Rodrigue rompit alors les chaînes du plaisir, pour déployer dans ce péril pressant la noble valeur & les hautes qualités auxquelles il devoit le trône. A la tête de cent-vingt mille hommes, il alla, impatient de décider de sa destinée par une grande action, chercher l'ennemi qui étoit campé en partie au pied des murailles de Xerès de la Frontière, autrefois Sadoyne, & en partie sur le bord méridional de la rivière de Leté ou Guadalette. Les Arabes ne desiroient pas moins ardemment une bataille, dont la perte n'étoit presque d'aucune conséquence pour eux, & dont le gain devoit leur procurer un pays auquel leurs possessions d'Afrique n'étoient pas comparables. Pendant huit jours les deux armées se préparèrent par des combats à une bataille décisive. Enfin, le sort de l'Empire des Goths fut jugé. On avoit versé beaucoup de sang, avec une ardeur égale, sans que la victoire se fût déclarée pour aucun des deux partis, lorsque l'Archevêque Oppas, par une trahison horrible, ayant tourné contre son Roi les forces qu'il com-



mandoit dans son armée, la fixa du côté des Arabes. Les Espagnols furent taillés en pièces; Rodrigue disparut, & l'on n'a point su de quelle manière il étoit mort. Ainsi finit par la bataille de Xerès l'Empire des Goths, qui subsistoit en Espagne depuis plus de trois cents ans. Cependant, les Espagnols soutinrent encore un combat des plus sanglans, sous les murailles d'Ecija, mais avec un succès aussi malheureux que les premiers. Tarik, suivant le conseil du comte Julien, partagea ses troupes en différens corps, dont l'un marcha vers Cordoue, l'autre vers Grenade, le troisième à Malaga, un quatrième à Tadmin, pendant qu'il alloit lui-même à Tolède, capitale du Royaume. Dans tous les lieux qui résistèrent à ces Barbares, le fer & le feu, le viol & le pillage, le ravage & la démolition désolèrent les peuples, qui, éperdus, sans Roi, sans chefs, sans armée, n'espéroient pas d'autre bonheur que de conserver leur vie par la perte de leurs biens. On rapporte que des religieuses s'étant déchiré le visage pour mettre leur virginité à couvert sous une figure hideuse, les Infidèles irrités de cette action, les passèrent toutes au fil de l'épée. La même année 711, ils s'emparèrent de Malaga, d'Eliberi, de Cordoue, de Grenade, &c. & l'année suivante, la plupart des villes des provinces de Murcie, de Valence, de Tolède, de Léon, des deux Castilles, se rendirent. Tarik s'arrêta aux montagnes des Asturies, pays stérile, dont il dédaigna la conquête, ou dont il redouta l'âpreté.

Moufa, enflammé par les succès de son lieutenant, s'embarqua pour enlever à Tarik l'honneur d'une si belle expédition, en achevant lui-même l'ouvrage & en effaçant la réputation de son rival. Conduit par le comte Julien, il prit Carmoune, une des plus fortes places de l'Andalousie, où le comte avoit des intelligences, emporta Seville d'assaut, après un siège de plusieurs mois, & reçut à composition Mérida, dont la famine borna seule la résistance, &c. Pendant qu'il portoit ses armes du côté de la Celtibérie, & qu'Abdolaziz son fils, faisoit des conquêtes dans le Royaume de Valence, les habitans de Mérida & d'Ilipula s'étant

712-15.



réunis, allèrent aider ceux de Seville à massacrer la garnison Arabe de cette place. Abdolaziz accourut aussi-tôt avec son armée, reprit Seville, châtia les rebelles, & rasa de fond en comble Ilipula. Une flotte Arabe menaçoit les isles de la Méditerranée; elle fit dans la Sardaigne un butin considérable. La basse passion qui avoit en partie conduit Moufa en Espagne, éclata lorsque Tarik vint se prosterner devant lui. Il se déshonora, en l'accablant de reproches, en le frappant de son fouet, & en le jettant dans les fers; il eût même consommé son infâmie par la mort de ce brave officier, si un envoyé du Calife n'eût mis un frein à sa fureur.

Un historien moderne prétend que les vainqueurs de Xerès n'abusèrent point du succès de leurs armes, & que satisfaits du tribut & de l'honneur de commander, ils laissèrent aux vaincus leurs biens, leurs loix, leur culte. Cette assertion est démentie par tous les monumens de l'Histoire. Il est vrai que quelques villes sauterent, par composition, leurs autels, leur code & leur fortune; mais dans la plus grande partie, les principales églises furent démolies ou converties en mosquées; les richesses & les terres des habitans furent la proie du vainqueur, même contre les dispositions des traités; des places en grand nombre furent ensevelies sous leurs ruines, & l'Espagne entière nagea dans le sang des Chrétiens. Tarik avoit été moins barbare que ne le fut l'avare Moufa; mais il avoit été barbare, & comme sa principale force consistoit dans le secours des Chrétiens, il s'étoit vu contraint de ménager le Christianisme: Moufa ne fit que détruire. Guadalaxara ruinée, Médina-Céli réduite en cendres, Bilbilis rasée, au point qu'il en est à peine resté quelques débris, Saragosse dévastée; dans la Carpetanie, tout le pays qui s'étend depuis le bord septentrional de l'Ebre jusqu'aux Pyrénées, dans un état déplorable; Tarragone, ainsi que plusieurs autres places de la Catalogne renversées sur leurs habitans égorgés; le Lampourdan, le Puicerdan, le Rouffillon, les vallées de Gugana & de Vielse couvertes des traces & de



l'inhumanité & de la barbarie ; dans la vieille Castille , Osma , Palencia , Avila , Ségovie détruites de fond en comble ; dans le Royaume de Léon , Astorga , Salamanque , Léon , Zamora , &c. démantelées & dépeuplées par le massacre ou l'esclavage de leurs habitans ; dans la Galice , Tuy , Orense , Britonia , Mondogredo , &c. saccagées & ruinées ; dans la Lusitanie , Brague , Porto & plusieurs autres villes réduites en cendres ; une si vaste désolation atteste que jamais conquérant ne fit un plus horrible abus de sa fortune. Aussi , pour ne pas regner sur un lugubre désert , les vainqueurs s'occupèrent-ils bientôt après , sous le gouvernement d'Abdalaziz , du soin de rétablir les villes ruinées , ou d'en bâtir de nouvelles. Calatayud , Cuença , Calatrava , &c. sont leur ouvrage. Il y eut quelques-unes de ces cités qui prirent le nom Arabe de *Médina* , c'est-à-dire , ville. Pour remplir les abîmes de la dépopulation , les gouverneurs attirèrent des colonies , non-seulement de l'Afrique , mais de l'Arabie & de la Syrie même. La tyrannie du vainqueur fut si insupportable , que la plupart des Chrétiens qui habitoient le centre , ainsi que les parties méridionales du Royaume , se retirèrent , les uns au nord , où la guerre n'avoit pas pénétré , d'autres , hors du pays , en France , en Italie , &c. au rapport de Marmol , jusqu'en Grèce. Le Calife lui-même fut indigné des cruautés & des exactions de ses généraux ; & son lieutenant Alahor , deux ou trois ans après la conquête , ne crut pouvoir commencer avec honneur son administration , qu'en ordonnant aux Mohométans de restituer aux Chrétiens les biens immenses qu'ils leur avoient enlevés , contre les conventions faites avec eux. Les Européens donnerent aux conquérans de l'Espagne le nom de Sarrazins , qui désignoit les Arabes , suivant ce que nous avons dit dans l'Histoire de ce peuple , & le nom de Maures , parce que la plus grande partie des troupes étoit tirée des deux Mauritanies. Ceux des Espagnols qui se confondirent avec leurs vainqueurs , soit par des alliances , soit par les manières , soit par la religion , furent appelés Mosarabes ou moitié Arabes.



Quelques historiens ont écrit que Mousa perça dans la Gaule Narbonnoise jusqu'à la capitale, où il fit dresser une colonne pour marquer l'étendue & le terme de ses conquêtes; cependant il paroît que les habitans du pays l'empêcherent de passer les défilés, & qu'il n'étoit qu'en Roussillon, lorsque l'envoyé du Calife qui lui ordonna de se rendre à Damas, le fit revenir sur ses pas, incertain du parti qu'il avoit à prendre. Plusieurs historiens Arabes assurent que ce vieillard avoit formé le projet de continuer le cercle des Etats Musulmans, d'Espagne, en France, en Allemagne, en Hongrie, en Servie, en Bulgarie, en Macédoine, en Romanie, & sur l'Asie mineure jusqu'à Antioche qui appartenoit alors aux Califes; & que sans la jalousie des Ministres & des généraux envieux de sa gloire, il auroit obtenu la permission de l'exécuter. A l'arrivée d'un second courrier du Calife, Mousa quitta l'Espagne, avec le regret de ne pouvoir aller à Damas par la route qu'il s'étoit tracée, laissant à son fils Abdelaziz le gouvernement de l'Espagne; à son fils aîné Abdallah, celui d'Afrique; à son troisième fils Abdelmalek, celui de Ceuta, de Tanger & des environs. Il faisoit conduire en Orient trente mille jeunes filles. Arrivé en Syrie, il présenta au Calife, pour lui prouver qu'il avoit fait la conquête de l'Espagne, le butin qu'il avoit enlevé à Tarik, dans lequel on distinguoit une table dont les pieds au nombre de 360, étoient d'or massif, garni de perles & de pierreries; elle étoit estimée 50 mille écus. Aben Raschid soutient que c'étoit la table de Salomon; d'autres prétendent que c'étoit celle sur laquelle Jesus-Christ soupa avec ses Apôtres. C'étoit Tarik qui l'avoit trouvée en Espagne, & qui avoit eu la précaution d'en arracher un pied auquel Mousa n'avoit fait substituer qu'un pied d'or. Le Calife ayant demandé la raison de cette différence, Mousa répondit qu'il l'avoit prise dans cet état, mais Tarik montrant aussitôt le véritable pied, se plaignit avec amertume de l'injustice & des mauvais traitemens qu'il avoit essuyés de la part du Gouverneur. Alors le Calife chassa ce méchant homme, le dépouilla de



ses emplois , & suivant quelques-uns le fit enfermer dans une tour.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Quel fut le sort des principaux personnages de cette horrible tragédie ? On a vu celui du Roi Rodrigue ; le Comte Julien , au rapport des historiens Espagnols , périt violemment ainsi que les fils de Virisa , dans une prison , soupçonné comme eux par Abdolaziz d'infidélité ; sa fille se précipita , dit-on , de désespoir du haut d'une tour ; sa femme fut lapidée par les infidèles ; l'Archevêque Oppas étant tombé entre les mains de Pelage qui conserva les Asturies , reçut un châtiment digne de ses forfaits ; Moussa mourut de chagrin , ceux de sa famille qui étoient en Afrique furent massacrés par ordre du Calife ; Abdalaziz après avoir fait de nouvelles conquêtes sur les chrétiens , affermir l'autorité Musulmane , peuplé les cantons déserts , établi l'ordre en Espagne , perdit la vie par les mains de quelques conjurés , indignés de ce que suivant les inspirations de sa femme Egilone , il affectoit la royauté , & peut-être , disent quelques-uns , de ce qu'il avoit abjuré secrètement le Mahométisme ; ou suscités par le Calife même , dont il ne reconnoissoit plus la loi , depuis qu'il avoit appris la disgrâce de son pere ; cette Egilone , Africaine de nation , veuve du Roi Rodrigue , & femme d'un homme dont le pere avoit fait périr son mari & réduit son pays en servitude , fut le jouet de la fortune cruelle à son égard , même dans les faveurs qu'elle lui accordoit ; Tarik subit le sort assez ordinaire aux hommes trop illustres , il tomba dans l'obscurité , dans l'oubli ; & alors peut-être commença-t-il à jouir de la tranquillité , de lui-même , avantages que lui avoient dérobé ses succès.

Mohammed-Ben-Yésid, successeur de Moussa ou de son fils dans le gouvernement d'Afrique , n'exerça son autorité que par le massacre de la famille de ce conquérant de l'Espagne. Son successeur Ismaël-Ben-Abdollah qui n'avoit d'autre vertu qu'un zèle ardent pour la propagation du Mahométisme , ne songea qu'à profiter de la paix pour faire des prosélites ; & il eut le plaisir de voir presque

716, & f.



HIST. DE  
L'AFRIQUE. tous les Berbers recevoir l'Alcoran. Yéfid-Ben-Abi-Muslem qui le remplaça, fut tué dans une sédition. Necrin Sétéran porta ses armes dans l'intérieur de l'Afrique, d'où il rapporta un butin assez considérable. Abido qui lui succéda, ayant commencé l'usage de son autorité par des persécutions, le Calife donna pour gouverneur à l'Afrique Oucba, & pour balancer sa puissance, établit en même-temps un chef suprême de justice.

719-20.  
721-27.  
728, & f. Sous l'administration d'Abdoullah-Ben-Hadjab, les sciences, les beaux arts & le commerce firent fleurir l'Afrique Musulmane. La ville de Tunis, entr'autres, fut décorée de magnifiques édifices; mais le gouverneur fut bientôt obligé de renoncer à ces soins tranquilles, pour arrêter une révolte générale des Berbers qu'Omar, commandant de Tanger, avoit foulés en avare Tyran, & qui dans leur premier feu avoient massacré l'auteur de leurs maux. La fureur des rebelles étoit si ardente, qu'ils égorgerent à Tanger leur chef Muséiré, parce qu'il n'avoit pas remporté sur Halid Ben-Habiben, général des troupes Arabes, une victoire que celui-ci ne put néanmoins s'attribuer. Sous la conduite de leur nouveau chef Halid-Ben-Elzenai, ils moissonnerent dans une longue bataille, la fleur de la noblesse Arabe, ce qui fit donner à cette action le nom de *journée des nobles*. Pendant qu'ils s'emparoiént des places fortes, le Viceroy fugitif reçut de Damas un secours de douze mille hommes, auxquels les gouverneurs d'Egypte, de Barca, de Tripoli joignirent les troupes de leurs provinces. Avec cette belle armée, disposée dans la plaine de Tanger à laver la honte de sa fuite, il soutint à peine le premier choc des rebelles. Emportés par la terreur, les Arabes de Damas ne se crurent en sûreté qu'en mettant la mer entr'eux & leurs ennemis; ou plutôt attirés en Espagne par la beauté renommée du pays, & par les promesses d'Abdoulmelik contre lequel les Maures s'étoient soulevés, ils abandonnerent le Viceroy d'Afrique, pour ne pas affoiblir leurs forces qu'ils se flattoient d'employer en Europe avec plus de fruit. En effet ils gagnèrent en Espagne trois batailles.



batailles, la première contre les ennemis d'Abdoulmelik, lesquels rentrèrent dans le devoir; la seconde contre Abdoulmelik lui-même, qui vouloit les forcer à retourner en Afrique, comme ils s'y étoient engagés, & qu'ils firent pendre avec un chien & un cochon pour rendre sa mort plus infâme; la troisième contre les partisans de ce gouverneur, dont ils sacrifièrent dix mille aux manes de leur chef Bélédi ou Belgi que les histoires d'Espagne donnent pour gouverneur à l'Afrique. Enchantés de la douceur du climat ainsi que de la richesse du lieu, ils s'établirent à Nérída d'où leur général Taalbé alloit assiéger Cordoue lorsque le nouveau gouverneur Aboulatar vint réunir les esprits.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Hantélé-Ben-Sefran, gouverneur d'Egypte, étoit allé en Afrique où Akkaché & Abdoulvahed, deux généraux des Berbers, avoient cherché à l'envelopper avec deux grandes armées, avant qu'il eût pénétré jusqu'à Cairoan; mais il avoit battu Akkaché, & ensuite un corps de quarante mille hommes, dont trente mille étoient restés sur le champ de bataille devant cette place. Enfin dans une journée des plus mémorables, il tua, dit-on, 160 mille hommes à Abdoulvahed dont l'armée étoit de 300 mille combattans; & l'Afrique fut pacifiée. Quelques Auteurs attribuent à Oucba ou Accupa, gouverneur d'Espagne, la gloire d'avoir rendu la paix à cette contrée; & vraisemblablement, il y eut quelque part. Cependant un officier Arabe qui avoit passé en Espagne, & qui y avoit envain formé une conjuration pour s'en emparer, jettoit en Afrique les semences d'une guerre civile; il s'appelloit Abdoulrahman-ben-Habib. Cet homme, aussi adroit & fourbe qu'ambitieux, s'empara, par ses intrigues, de l'importante place de Tunis. Au lieu de châtier ce rebelle, Hantélé se dépouilla de son autorité, pour ne pas tirer, dit-il, l'épée contre ses frères: cette pusillanimité peut passer pour une trahison, puisqu'Hantélé n'étoit pas Roi, & qu'il connivoit à une usurpation à laquelle sa place l'obligeoit de s'opposer. Après sa retraite, l'Afrique fut ravagée par une peste affreuse, pendant sept années consécutives. Il s'éleva

741, & s.



des troubles de tous les côtés. Les Arabes des montagnes & ceux de la plaine exercèrent beaucoup de ravages ; Tunis tomba sous le pouvoir des Maures. Aboucara-el-Maghili de qui descendent les Rois Zénètes, s'étant révolté à Telmesan, soumit une grande étendue de pays ; & au milieu de ces troubles, Abdoulrahman, avec une lettre de soumission, accompagnée de présens considérables, obtint du dernier Calife des Ommiades, le gouvernement que ce Prince n'étoit pas alors en état de lui ôter. Peu de tems après arriva la fameuse révolution qui fit passer le califat dans la maison des Abassides.

Jusqu'alors l'Espagne avoit été dépendante du Viceroy d'Afrique. Quelques-uns de ses gouverneurs ayant franchi les Pyrénées, s'étoient jetés sur la Gaule Gothique avec différens succès. Alahor ou Elhor en avoit fait la conquête vers l'an 718 ; Zama ou Elsemagh ayant mis le siège devant Toulouse en 721, Eudes, Duc d'Aquitaine, extermina son armée, & Zama, lui-même, périt dans le combat ; en 725 Ambisa envoya au delà des Pyrénées des troupes, dont ce Duc arrêta les exploits, ou, pour mieux dire, les ravages ; en 731, 32 & 33, Abdoulrahman ou Abdérame, à la tête d'une armée innombrable, entra dans le Royaume de France, défit le Duc Eudes auprès d'Arles, s'empara de plusieurs places de la Bourgogne, reçut un échec devant Sens par la valeur de l'Evêque Ebbon, passa dans l'Aquitaine, prit Bordeaux, battit une seconde fois le Duc, porta le fer & le feu dans le Périgord, la Saintonge, le Poitou, jusqu'auprès de Tours, où il périt avec plus de 300 mille Sarrafins, (si des historiens contemporains ne doivent pas être soupçonnés d'exagération) dans une bataille que lui livra Charles Martel, qui gouvernoit alors la France sous le nom de Maire du Palais, & qui reprit ensuite les places dont les Infidèles s'étoient emparés dans la Bourgogne & dans la Gaule Lyonnaise ; en 736 & suiv. Maurice ou Mauronte, comte de Marseille, ayant déjà livré Avignon aux Sarrafins, Oucba ou Aucupa, à la faveur des intelligences qu'il avoit à Lyon, en Pro-



vence, en Languedoc, se flattoit d'effacer la honte de la dernière bataille perdue par sa nation, lorsque Charles Martel vint le chasser des pays qu'il dévastoit, enlever Avignon & Narbonne, & détruire l'espérance d'envahir la France dont les Infidèles s'étoient bercés. Le Roi Pepin, fils de Charles Martel, leur enleva, dans la suite, toute la Gaule Gothique. Dans le cours de ces entreprises, les Viceroy d'Afrique avoient quelquefois nommé & déposé les gouverneurs d'Espagne; cependant, il ne paroît pas qu'ils aient pris beaucoup de part aux dissensions des Arabes & des Maures dans ce pays, lesquelles donnerent aux Chrétiens la facilité de porter leur trône hors des montagnes des Asturies.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Dans la proscription de la famille des Ommiades prononcée par Aboul-Abbas, premier Calife Abbasside, Abdoulrahman, Prince de la maison détrônée, eut le bonheur d'échapper au massacre. Après avoir long-tems erré dans la crainte d'être reconnu, il se flattoit de trouver un asyle en Afrique auprès d'Abdoulrahman-ben-Habib, qui devoit aux Ommiades son élévation. Mais à peine le gouvernement eut-il appris son arrivée, que loin de lui payer un tribut de reconnoissance, il se proposa de faire présent de sa tête au nouveau Calife. La tribu de Zenata eut la générosité d'accueillir favorablement à Tekvaré le Prince fugitif. Flottant entre la crainte & l'espérance, la vie & la mort, il se vit tout-à-coup élevé à une fortune à laquelle il n'auroit pu prétendre, quand même sa famille eût encore possédé le califat: trois principaux chefs des Arabes d'Espagne vinrent lui jurer, au nom de leurs concitoyens, une obéissance & une fidélité à toute épreuve. Vers le milieu de l'année 755, il part d'Afrique, & dès qu'il paroît en Espagne, il se voit à la tête d'une armée assez forte pour triompher du gouverneur Youfouf ou Joseph & des autres partisans des Abbassides. Son bonheur fut complet, il vainquit ses ennemis, il dompta les rebelles dans le cours de plusieurs années. L'Afrique fit quelquefois contre lui d'inutiles efforts, quelquefois aussi elle le secourut. L'Espagne fut perdue à jamais pour les Califes d'Orient, & le

749, & s.



nouveau Calife Ommiade la transmit à sa postérité. Sous son règne, la face de l'Espagne Musulmane changea. Sa cour devint le centre de la politesse & de l'industrie. Cordoue fut le séjour de la galanterie, des plaisirs, des talens, des arts, des sciences mêmes. Les Sarrafins, en se laissant aller à la volupté, s'adonnoient en même tems à des exercices qui les rendoient plus actifs & plus courageux. En s'amusant à des tournois, à des combats, à la barrière, aux spectacles de théâtre, ils s'animerent d'une vive émulation, par l'honneur qu'ils laisserent aux femmes d'être les juges de leurs jeux. La galanterie & la chevalerie, comme d'autres Auteurs l'ont remarqué, doivent les reconnoître pour leurs fondateurs & leurs modèles. Ces mœurs furent fatales au Christianisme ainsi que la douceur du gouvernement d'Abdoulrahman. Les Chrétiens & les Musulmans se mêlèrent par des mariages, les religions se confondirent, il n'y en eut bientôt presque plus. Les Espagnols qui étoient devenus Barbares pendant que les Barbares devenoient le peuple le plus policé de l'Europe, crurent s'honorer dans la suite en se formant à leur ressemblance. Quoique le Christianisme jouît d'un libre exercice, il fut quelquefois persécuté; il eut plusieurs martyrs, principalement sous le règne d'un autre Abdoulrahman, qui, la veille de sa mort, voulut avoir le barbare plaisir de contempler les membres de quantité de Chrétiens qu'il fit attacher à des poteaux sous les fenêtres de son palais.

Le gouverneur d'Afrique Aboulrahman-ben-Habib, après avoir d'abord proclamé Calife Aboul-Abbas, l'avoit ensuite déclaré usurpateur, parce qu'il n'avoit pu obtenir que l'Afrique fût exempte de tributs, comme ayant généralement adopté le Mahométisme. » Je dépouille Aboul-Abbas du califat, comme je me dépouille » de cette robe », avoit-il dit en jettant par terre le manteau que le Calife lui avoit envoyé pour l'investir du gouvernement général. Après ce coup d'éclat, il regna & il mourut en tyran. Son frère Elias fut son assassin, son fils Habib voulut être son vengeur; une bataille n'ayant pas décidé entr'eux, un traité de partage sem-



bla d'abord les réunir, mais une confusion générale en fut le fruit. Mille partis s'éleverent, qui tâcherent de s'entredétruire les uns les autres : ce ne fut que sièges & batailles. Les Barbaresques profitèrent de cette guerre civile pour se procurer la liberté & des Etats. Le Calife Aboudgiabar Almanfor fit partir de l'Asie 90 mille hommes, sous le commandement d'Yéfid, général consommé dans le métier de la guerre, lequel, avec un secours d'Africains, eut le bonheur de forcer dans des montagnes une armée, dont trente mille hommes perdirent la vie. Yéfid fit du champ de bataille sa place d'armes. De-là il envoya dans la campagne ses lieutenans, qui furent par-tout heureux. Ces succès le déterminèrent à assiéger Fez; il l'emporta d'assaut. Le pillage de cette ville répandit tant de terreur dans les autres places, que la plupart ouvrirent leurs portes au vainqueur; & les Berbers furent bientôt obligés de mettre bas les armes.

Yéfid n'ayant plus à gouverner que des peuples tranquilles, s'appliqua, dans Cairoan, à les rendre heureux. L'agriculture, le commerce, les arts, ranimés par son zèle, firent goûter au peuple les fruits de la paix & d'un gouvernement modéré. Autour des édifices publics qui s'élevoient dans la capitale, les artistes & les manufacturiers se rassembloient de toutes parts. Yéfid étoit déjà plus grand & plus célèbre par ses soins que par ses victoires, lorsque sa mort fit couler les larmes des peuples. Daoud, son fils, récompensé de ses importans services par le gouvernement d'Afrique, n'eut que le tems de prendre les armes pour dompter les Berbers, dont dix mille payerent de leur sang les troubles qu'ils avoient excités. Le Calife lui conféra aussi-tôt le gouvernement de l'Egypte, en donnant celui de l'Afrique à son oncle Rouh-ben-Hatam.

Les Schérifs ou Alides, descendans de Mahomet, avoient des prétentions trop légitimes au califat, pour être vus d'un œil tranquille par les familles qui s'en mettoient en possession. Ils n'eurent pas moins à souffrir de la haine des Abassides qu'ils n'avoient souff-

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

772, & s.

786, & s.



fert de celle des Ommiades. L'un d'eux nommé Edris, à la vue des malheurs de ses parens, tâcha de se soustraire au danger par la fuite. Sa fortune le conduisit en Afrique, où les Berbers des environs de Tanger, espérant une condition plus douce sous un Prince qui leur devoit la vie & une couronne, lui fournirent un corps nombreux de troupes avec lequel il s'empara de Tamefna, de Tadmil, de Chalet & de Trémésen; ce fut dans cette dernière place qu'on le proclama Calife. Ses Etats furent, en peu de tems, si considérables, que le Calife de Bagdad désespéra de se délivrer de ce dangereux rival à force ouverte, & s'en défit par le poison, crime inutile. Edris, fils d'Edris, reçut le serment des peuples qui avoient couronné son pere. Ce Prince, qui réunit toutes les qualités des grands Rois, fit les délices de ses sujets. Sa valeur égaloit son humanité, & sa magnificence décoroit ses triomphes.

788, & s. Ayant soumis à ses loix plus de 600 tribus Arabes, la ville de Vélili, sa résidence, lui parut trop petite pour sa brillante cour, & il bâtit une nouvelle capitale, à laquelle il donna le nom de Fez. Plein d'une ambition assez naturelle à son sang, il avoit conçu le projet d'enlever l'Espagne aux Ommiades lorsque la mort le surprit. Edris étoit venu en Afrique avec un autre Schérif nommé Soliman, qui laissa un fils appelé Mohammed, dont les enfans se disperserent dans le Mogreb, depuis Sous jusqu'en Ethiopie. M. Cardonne est le seul Auteur qui ait éclairci l'Histoire de la Dynastie des Edrissites, autant que la brièveté des Historiens Arabes le permettoit; cependant il est tombé dans une contradiction manifeste, lorsqu'il a dit qu'Edris s'étoit sauvé en Egypte & de-là en Afrique, pour éviter les persécutions du Calife Haroun-Raschid, (qui ne fut revêtu du califat qu'en 786) & que son fils posthume qui fut reconnu Souverain à l'âge de douze ans, bâtit Fez en 788, après avoir agrandi ses Etats par de vastes conquêtes.

Mohammed, fils aîné d'Edris-ben-Edris, partagea le pays entre ses freres, suivant les dernieres dispositions que son pere avoit faites. Alcasim eut Tanger & le château de Senahedgia;



Daoud, Houra & Taslit; Yahia, Tafila. Mais sous différens prétextes, Mohammed les dépouilla dans la suite de leur apanage. L'Histoire ne dit rien d'Ali, son fils & son successeur. Celui-ci eut pour héritier son frere Yaiah, grand Prince, qui fit des conquêtes importantes & décora Fez de bains superbes. La fille d'Yaiah fit bâtir dans cette ville une mosquée, qui surpassa toutes les autres en magnificence. Il eut pour successeur un fils de son nom, qui perdit la vie dans une révolte que sa tyrannie avoit excitée. On mit alors sur le trône Omar, fils d'Edris, qui rendit ses sujets heureux. Son fils Yaiah n'eût pas été moins grand, si le goût des sciences ne lui eût fait négliger les affaires de l'Etat : son application à l'étude lui fit perdre la couronne que lui enleva un de ses neveux. Le Royaume fut enfin envahi par les Fatimites, qui firent périr un grand nombre de Princes de cette maison dans le dixième siècle; cependant elle ne fut pas entièrement détruite. Au commencement du siècle suivant, l'Edrissite Naser-Ali, fils d'Hamoud, descendant d'Omar, frere de Mohammed & fils d'Edris, simple gouverneur de Sebta ou Ceuta, envahit l'Espagne Musulmane avec un bonheur perfide, également fatal à lui & aux siens; car il fut tué, son frere Mamoun Alcasim fut déposé, son fils Yahia perdit la vie à un siège, & sa famille fut éteinte ou ensevelie dans l'obscurité.

Depuis que les Abbassides étoient sur le trône de Syrie, les gouverneurs d'Afrique n'obéissoient aux ordres de la cour qu'autant qu'ils étoient favorables à leurs desseins : Ibrahim, fils d'Aglab, osa secouer entièrement le joug. La diminution des impôts, de s caresses séduisantes, l'abondance rétablie lui avoient gagné l'affection des peuples; une politique barbare mais sourde & colorée, l'avoit délivré de ceux dont il redoutoit les oppositions; la levée d'un corps considérable de troupes, l'établissement d'une garde composée d'esclaves exercés aux armes & dévoués à ses ordres par nécessité, l'érection d'un château revêtu de toutes les fortifications de l'art, un amas prodigieux de munitions de guerre & de bou-

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

800, & s.



che, le mettoient en état de soutenir son audace par la force, lorsque levant le masque, il fit substituer, dans la priere publique, son nom au nom d'Haroun. Ses troupes étoient prêtes à marcher; ainsi, quand Hamdénis, appuyé par les habitans de Tunis & par les Berbers, donna le signal d'une guerre civile, il fit voler Omar, son lieutenant, vers cette place, & une victoire scellée par la mort d'Hamdénis & le massacre des Tunisiens, dissipa l'orage. Cependant, une parole piquante échappe à Ibrahim contre le victorieux Omar, aussi-tôt ce général déterminé à se venger ou à périr, vient s'emparer de la ville de Cairoan, mais il en est bientôt chassé. Ibrahim, au milieu des embarras inséparables d'une usurpation, protégea & cultiva les sciences. Le Calife ne fit aucun mouvement.

811-17. A sa mort, son fils aîné Aboul-Abbas-Abdallah, vint de Tripoli recevoir la couronne des mains de son second fils, Ziadetalah, lequel succéda quelques années après à ce tyran, & fut tyran 817, &c. lui-même. Ce Prince crut le trône assez bien affermi pour s'abandonner à la cruauté qu'il excitoit par l'ivresse, sur-tout contre les gens de guerre qu'il haïssoit, parce qu'il les craignoit. Son favori, Omar-ben-Moairé, fut le premier rebelle & le premier malheureux qu'il écrasa. Cette révolte étouffée, les soupçons du Roi contre la fidélité de Mansour, gouverneur de Tunis, en excitèrent une autre qui éclata par la prise de cette place, par le massacre de la garnison & par le meurtre du nouveau gouverneur, parent du Souverain. L'armée royale se met en marche: le général Hallioun fait publier que ceux qui auroient la lâcheté de prendre la fuite seroient punis de mort. Les soldats se soulèvent à cet arrêt; on les appaise, mais ils se laissent battre, ils passent dans le camp ennemi, & une amnistie générale ne les ramène point. Une autre armée prend leur place, elle a le même sort. Enfin, Ziaderallah marche en personne, l'or à la main, mais c'est pour se retrancher dans un camp impénétrable. Il ne sort de-là qu'après qu'une terreur panique a emporté Mansour & ses soldats vers Tunis. Alors

il



il va mettre le siège devant Cairoan, s'en rend le maître, & adouci ou éclairé par l'adversité, il pardonne aux habitans. Pendant que Sufian, son général, aimé des Berbers & des Arabes, enleve des places aux rebelles, la jalousie met la division parmi les chefs. Omar fait couper la tête à Mansour, Abdoul-Selam bat Omar, & les Royalistes tuent Abdoul-Sélam dans un combat qui termine les troubles dont l'Afrique étoit agitée depuis treize ans. Ziadetallah, par des travaux publics & des mœurs douces, tâcha d'effacer le souvenir des premières années de son regne.

Constantin Patric, gouverneur de Sicile pour l'Empereur de Constantinople, avoit envoyé Euphème ou Phima sur la côte d'Afrique, pour la ravager. L'Empereur lui ayant ordonné de rappeler ce général, celui-ci se révolta, prit Syracuse, battit Constantin & se fit proclamer Roi. Le succès qu'avoit eu l'usurpateur contre le Souverain Platha, un de ses lieutenans, l'eut contre lui. Phima chassé de l'isle, vint implorer le secours de Ziadetallah, qui, charmé de pouvoir occuper avec autant de fruit que de gloire ses soldats turbulens, fit partir de Sous une flotte de 100 vaisseaux, sans compter ceux de Phima, montés de 10 mille hommes d'infanterie & de 700 cavaliers, sous le commandement d'Asad, fils de Pharath. Arrivés à Mazara, les Musulmans battirent Platha, qui se sauva dans la Calabre, où il fut tué. Asad étant mort, Mohammed, fils d'Abouldgiouari, les conduisit devant Syracuse, mais une flotte venue de Constantinople les obligea de se cantonner en différens endroits de l'isle. Battus en plusieurs rencontres & réduits à manger leurs chevaux, ils étoient sur le point de périr, lorsqu'Asbag, fils de Vakil, vint d'Espagne à leur secours. Ils se releverent, la Sicile succomba, & Ziadetallah en donna le gouvernement à Mohammed, fils d'Abdallah, fils d'Aglab, qui eut ensuite le titre de Roi. De la domination de cette branche des Aglabites, la Sicile passa dans la suite sous celle des Fatimites & enfin sous celle des Francs. Ziadetallah mourut peu de tems après, il s'appelloit Abou-Mohammed. Son successeur, Abouakkal-al-

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

827.

828-29.

830.

837-40.



- Aglab, n'étant traversé dans ses vues d'ordre & de justice, ni par des guerres étrangères, ni par des dissensions domestiques, pourvut, par de sages édits, à la tranquillité publique & à la conservation des biens de ses sujets. L'institution d'une solde réglée pour les troupes, arrêta les rapines par lesquelles elles se payoient de la fauve-garde des peuples. Le vin fut rigoureusement défendu.
- 841-74. Abou-Akkal eut pour successeur son fils Aboul-Abbas-Mohammed. L'historien de l'Afrique dit que ce Prince, qui ne regna que par ses ministres, remplit le trône jusqu'en 874, année où sa mort fit passer la couronne sur la tête d'Abou-Ischak-Ibrahim, son frere. Suivant l'Histoire des Huns, ce Prince mourut jeune, & Ahmed, son neveu, lequel fit bâtir le grand aqueduc & la mosquée qui sont à la porte de Tunis, mort en 863; Abou-Mohammed Ziadallah, frere d'Achmed, lequel ne survécut que six mois à Ahmed, Mohammed-Aboulghanaric, fils d'Achmed, lequel vécut jusqu'en 875, regnerent entre Aboul-Abbas-Mohammed, & Abou-Ischak-Ibrahim, fils d'Achmed, fils de Mohammed, fils d'Aglab: ce détail donne un poids prépondérant à la table généalogique de M. de Guignes sur la simple assertion de M. Cardonne. Vers le milieu du siècle, les Normands, avec une flotte de 60 voiles, après avoir porté la désolation sur les côtes d'Espagne & dans les Îles Baléares, étoient venus sur les côtes d'Afrique piller les villes & les villages, & les réduire en cendres.
- 875, &c. Ishak, dit M. C., fit bâtir une nouvelle ville, qu'il nomma Rifade, dans le lieu de l'Afrique où l'air étoit le plus pur, & il y fixa son séjour. Suivant M. de G. il transporta sa cour à Tunis, où il fit construire un palais: Rifade n'étoit peut-être qu'un château voisin de cette ville. La troisième année de son regne, Ahmed, son parent, pilla Syracuse, dont il répandit les immenses richesses en Afrique. Ishak étoit cruel; dans ses sujets, il eut des ennemis; & après une révolte de la nation des Mévalis causée par le supplice ou par le meurtre de leurs chefs, étouffée par l'activité du Roi, & suivie du massacre des principaux, contre la foi d'un



traité, il confia ses jours à une milice d'esclaves noirs. Ce fut à la tête de ces soldats qu'il repoussa les troupes d'Egypte, qui, après une grande victoire, avoient mis le siège devant Tripoli. Une famine par laquelle les malheureux Africains furent réduits à chercher dans les cadavres de leurs compatriotes, un soulagement à leur souffrance, sembla servir d'aiguillon à sa cruauté, comme si le ciel, par cette calamité, l'eut déclaré le fléau de son terrible courroux. Si on le justifie d'avoir fait périr dans les supplices des esclaves qui avoient conspiré contre sa vie & contre celle de sa mere, & d'avoir sévèrement puni la révolte que la vengeance publique avoit excitée contre lui à Tunis, à Alger, à Sanfour, à Ramondé, &c. on le voit avec horreur percer de sa lance cinq cens rebelles de la ville de Bacouffa, ses prisonniers, jusqu'à ce que la fatigue lui ait fait abandonner l'office de bourreau. Il paroît que la haine seule ou un simple soupçon lui fit verser le sang des principaux habitans de Balzémé. Pour le délit réel ou supposé d'un seul, il sacrifia toute une famille à son indignation. Il punit comme ennemi de l'Etat un Ishak, gouverneur de Tripoli, parce qu'il s'étoit fait aimer des peuples par sa douceur. 300 Eunuques lui parurent dignes de mort, pour une reprimande faite par leur chef à une esclave. Sans raison connue, il fit expirer 160 pages dans les tourmens. A l'égard de ses concubines, l'apparence d'une faute, couleur que l'œil du tyran donne si souvent à l'innocence, étoit un crime pour lequel il les faisoit écorcher vives, consumer par les flammes, enfermer entre quatre murailles bâties autour de leurs corps, de manière que leur tête seule étoit libre pour y mourir de faim, &c. La sanguinaire aversion qu'il avoit conçue contre le sexe, porta une affreuse sentence contre deux belles esclaves, dont il fit présenter les têtes à sa mere, à laquelle il avoit promis, par mille sermens, de les traiter avec douceur. Son caractère ombrageux abrégea les jours de huit de ses freres. Enfin, ses propres enfans n'échapperent point à ses fureurs, & si sa mere eut le bonheur de soustraire à ce parricide quelques-unes de ses

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

778, &amp; s.



filles, il ne fut pas plutôt informé qu'il étoit pere, que leur sang coula, se mêlant avec les larmes de leurs bourreaux. Qui pourroit s'empêcher de soupçonner que cet épouvantable tableau n'est que l'ouvrage d'une noire imagination, qui se plaît à créer des monstres pour déshonorer l'humanité? Ishak fut, sans doute, un très-méchant homme; ses grandes cruautés l'exposèrent à de grands dangers; on conspira contre lui, tout lui parut suspect, & la crainte arma ses soupçons. Il avoit peut-être éprouvé dans son ferrail, dans sa famille, des infidélités, des trahisons, & il ne se crut à l'abri de la perfidie que quand il ne vivroit qu'avec lui-même ou avec sa mere, qui l'aima toujours, & à laquelle il ne put refuser des égards. Sa méchanceté aigrie par les conspirations & les rébellions, la haine publique ne fit que rendre son caractère plus atroce. Tremblant comme un criminel menacé de toutes parts, il avoit augmenté ses esclaves noirs, jusqu'au nombre de cent mille. En vain leva-t-il des armées pour porter en Egypte la guerre par une vengeance légitime, les révoltes & les désertions ne lui permirent point de mettre le pied hors de ses Etats; toute sa colere tomba sur ses sujets. C'étoit un malade, dont le mal fut tous les jours envenimé par de nouveaux accidens; & l'on pourroit croire qu'il y avoit dans sa constitution physique quelque vice qui le jeta dans une noire frénésie. Il mourut d'une maladie violente en 902. Les peuples commencerent à respirer, sous le regne de son fils Aboul-Abbas-Abdallah, Prince doux, humain, équitable, qui supprima les impositions tyranniques & rendit lui-même la justice à ses sujets; mais ses jours consacrés au bonheur public furent bientôt tranchés par un fils dénaturé, qui, par ce parricide, sortit d'une prison dans laquelle sa mauvaise conduite l'avoit fait enfermer, & monta sur un trône sur lequel il ne devoit pas être long-tems assis; il se nommoit Abou-Nafr-Ziaderallah.

Il y avoit dans l'Alcoran une prédiction suivant laquelle le soleil devoit se lever du côté de l'occident, vers l'an 300 de l'Hegire: un descendant d'Ali & de Fatime résolut de l'accomplir en sa per-



sonne, & après s'être annoncé pour le Mahadi, ou chef des Musulmans promis par Mahomet, avec assez d'art pour s'attacher des profélytes, il entra dans Cairoan en 893, & s'y acquit assez d'autorité pour balancer la puissance des Aglabites haïs des peuples. Son parti devenant de jour en jour plus redoutable, on le vit reculer à chaque pas les bornes de son ambition, & prétendre à l'empire de l'Afrique. Il étoit déjà trop puissant lorsque le lâche Ziadetallah lui opposa des troupes, qui par une retraite précipitée lui céderent une victoire facile. Plusieurs villes ouvrirent les portes au vainqueur, il en emporta quelques-unes d'assaut. Les tribus Arabes se soumirent à l'envi, & Ziadetallah prit le parti de quitter l'Afrique & de passer dans l'Orient, où quelque-temps après il périt par le poison. A sa fuite, l'Aglabite Ibrahim tourna ses vues vers le trône. Secondé par Ben-Zénadé, général des armées, il entra dans Cairoan, se rendit maître du palais, & se crut Roi, mais le vainqueur de sa famille le défit & détruisit la dynastie : c'étoit Obeïdallah-Al-Mahadi-Abou-Mohammed-Abdallah, fondateur de la dynastie des Fatimites, lequel prit alors le titre de Calife & d'Iman, comme étant issu d'Ali & de Fatime, fille de Mahomet. Les Abassides, loin de convenir de cette origine, prétendoient prouver par des témoignages authentiques, qu'il descendoit d'un certain Abdallah-Ben-Salens, Egyptien de nation. Quelques uns assurent que c'étoit un Mage d'Orient. On dit aussi qu'il étoit de la tribu Arabe de Ketama établie aux environs de Fez. Sa dynastie s'empara du Royaume des Aglabites, des états des Edrissites, de l'Egypte, & de quelques principautés particulières. Les Fatimites ainsi nommés du nom de Fatimes, ont été aussi appelés Ismaëliens du nom du sixième Iman de la postérité d'Ali, Obéidites du nom de leur fondateur, Alides du nom du gendre de Mahomet, &c. Obéïdallah-Al-Mahadi, maître de la plus grande partie de l'Afrique Musulmane, fit entrer en 912 trois armées en Egypte; mais trois défaites les obligèrent de retourner sur leurs pas; une nouvelle armée força la ville d'Alexandrie. Le

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

908, &c.



chef des Fatimites voulut ajouter au titre de conquérant celui du fondateur d'une ville de son nom, supérieure à toutes les autres villes de l'empire, tant par ses fortifications que par la magnificence de ses bâtimens. Mahadie fut bâtie sur les ruines de l'ancienne Aphrodisium. Obéidallah regna ensuite paisiblement jusqu'à sa mort. La fondation de sa dynastie que nous attribuons avec quelques Auteurs à ce Prince, est attribuée par d'autres à Aboul-Casem son fils qu'ils distinguent de Caïmbamrillah dont les premiers ne forment qu'un seul personnage. Le trône Fatimite fut sur le point d'être enseveli avec Caïmbamvillah, par la révolte du premier ministre Abou-Yésid. Le Roi étoit assiégé dans Mahadie, lorsque sa mort laissa à son fils Mansourbillah - Abou - Thaër - Ismaël le soin de relever l'état. Masour victorieux bâtit la ville de Mansouria. On assure que ce prince possédoit à un degré éminent le talent de la parole. Ce fut son fils Moez-Leduvallah - Aboute-min-Maad qui conquiert entièrement l'Egypte, & qui fonda Cahérah la Victorieuse ou le Caire, pour en faire le siège de son empire. Voyez l'histoire des Arabes.

Pendant que cette dynastie étoit en Afrique, Abdoulrahman III, Roi de Cordoue, Prince guerrier & magnifique, s'étoit emparé avec une puissante flotte de Tanger, de Ceuta, de Segelmeste, & de toute la Mauritanie Tingitane qui resta long-tems sous la domination des Sarrafins d'Espagne. Plusieurs ambitieux y forgerent des armes contre leurs souverains ; il s'éleva des révoltes dans cette province ; elle fut souvent l'asyle des Princes malheureux sur qui tomboit le poids des révolutions ; & la puissance Sarrafine en tira de grands secours contre ses ennemis.

La famille Arabe des Zéirides, descendus des Rois de Saba, s'étoit formée un établissement considérable dans le Mogreb, avec l'agrément des Rois de Mahadie. Mouthna, fils de Masour, le premier de cette maison qui ait quitté l'Arabie, étoit venu dans l'occident, lorsque les Ethiopiens avoient détrôné les Hémiarites ou Homérites. On raconte qu'un moine Chrétien lui avoit assuré



que s'il choisiroit sa retraite en Afrique, il y acquerroit de grandes richesses, & sa postérité y regneroit. Un des petits-fils de ce Mouthna entendit fixer le tems de l'élévation de sa famille par la reconnoissance d'un pèlerin Mahométan, qui, pour prix de sa générosité, lui annonça la naissance d'un fils destiné par le ciel à porter une couronne. L'enfant naquit; on le nomma Zeïri comme son pere. Dès l'âge de dix ans, il prit, comme Tamerlan, l'empire sur ses compagnons, les exerçant aux armes, & les récompensant ou les punissant en Roi, suivant leur courage ou leur lâcheté. Dans un âge plus avancé, il eut l'art d'attacher à ses intérêts plusieurs tribus Arabes, & de les attirer après lui dans ses courses, par l'appas du butin qu'il leur distribuoit, sans paroître s'en réserver une portion. On se rangeoit à l'envi sous ses étendards. Ses rapines & ses victoires sur les Zenates & sur les Senahedgiens, le rendirent assez puissant pour fonder en 935 dans une contrée nommée Aschir, une ville du même nom, qui lui servit de résidence. Soit par crainte, soit par générosité, le Calife Caïm-Bramillah, lui envoya un fameux architecte pour en tracer le plan & en diriger les travaux. Sous un gouvernement très-doux, l'agriculture & le commerce répandent l'abondance dans Aschir, les sciences & les arts lui donnant du lustre, les peuples des environs y accoururent en foule. Alors Zeïri changea ses incursions en conquêtes. D'abord il s'empara d'Héraide ou Haraoua, ville de la dépendance des Rois Maures de Cordoue. Cependant, afin de ne pas donner de l'ombrage à Caïm-Bramillah, il parut ne chercher qu'à le servir & à captiver ses bonnes grâces, avec tant d'empressement & de générosité, que les Etats de ce Prince ayant été affligés par une famine, il lui envoya aussi-tôt mille chameaux chargés de grains. Cependant Kémat-ben-Médini, chef des Zenates, une des principales tribus Arabes, vint mettre le siège devant Aschir. Zeïri s'enferme dans la place, Kétab, son fils, presque enfant, se dérobe à ses surveillans, sort avec les plus braves de la garnison, & tue de sa propre main le général ennemi. Ce



jeune Prince termine avec le même succès une autre guerre déclarée par l'Arabe Sair-ben-Yousouf. Le puissant gouverneur de la province du Zab, possesseur de Masaila, mais dépendant du Calife Moez, nommé Dgiafer-ben-Ali, vint, secondé par les Zénates, essayer de détruire une famille qui excitoit la jalousie de tous ses voisins: Zeïri, à la tête des Senahedgiens & de ses autres troupes, alla lui présenter la bataille; mais au premier choc, son armée fut enfoncée, & il tomba percé de coups, l'an 970, laissant de ses concubines plus de 100 garçons en état de porter les armes, & accoutumés à le suivre dans ses expéditions. Il fut le premier qui fit battre monnoie dans ce pays; avant lui on ne trafiquoit que par échange & avec des bestiaux. Les Zénates mêmes le regretterent, & Dgiafer fut obligé de se retirer en Espagne auprès du Calife Hakim.

Aboul-Foutouh-Yousouf-Balkin, ou Talkin-el-Hemiari-Essenahedgi, son fils aîné, également impatient & de venger sa mort & de s'élever un trône sur les fondemens qu'il avoit jetés, alla poursuivre les Zénates & forcer leur ville. Après qu'il en eut fait périr un grand nombre, le Calife Moez arrêta son ressentiment, & à la sollicitation de ce Prince, il leur rendit le butin qu'il avoit fait avec une troupe d'esclaves. Le Calife, lorsqu'il alla lui rendre son hommage, se dépouilla de son manteau royal pour l'en revêtir, & en passant en Egypte, il lui donna l'investiture de l'Afrique, à condition qu'elle releveroit toujours de sa couronne. 971, &c. Yousouf accompagna son bienfaiteur jusqu'en Sardaigne. L'année suivante, il se mit dans la pleine possession des droits qui lui avoient été cédés. On le regarde comme le premier Prince de la Dynastie des Zeïrides.

Au commencement de son regne les peuples du Mogreb se révolterent. Yousouf ne leur ayant pas donné le tems de se fortifier, les défit en plusieurs rencontres, mit le pays à feu & à sang, & réduisit en esclavage les enfans & les femmes. Effrayés par le sort de leurs complices, les habitans de Trémésen se remirent à la



la discrétion du Roi, qui rasa leur ville; ils allèrent en élever une autre du même nom près d'Aschir. Il y eut aussi des troubles dans Cairoan. Les Berbers, avides de nouveauté, tirèrent aussi l'épée au signal que Khalak-ben-Khair leur donna, par la prise d'un château bien fortifié. Il en coûta la vie à sept mille hommes, qui, la place ayant été emportée en quatre jours, furent passés au fil de l'épée, & aux principaux chefs, qui, après avoir été promenés dans Cairoan, furent livrés à des supplices honteux. Parmi les prisonniers, quatre mille des plus braves furent incorporés dans l'armée royale; mais, par l'assassinat d'Ibrahim, oncle du Roi, homme aussi propre aux affaires qu'aux armes, ils ajoutèrent à leur premier crime un horrible abus de la clémence du Prince, & furent tous massacrés. Youfouf, lorsqu'il vit ses peuples contenus par le frein de la terreur, agrandit ses Etats par la conquête de Fez, de Ségelmessé & de presque tout le pays soumis aux Ommiades d'Espagne. S'il eut eu des vaisseaux pour attaquer Ceuta par mer, il eût fait tomber sur cette place tout l'effort de ses armes. Enfin, après la destruction entière de Basra, ville florissante, sous les Aglabites, une colique violente termina sa carrière. Ce Prince, aussi voluptueux que guerrier, avoit mille femmes; il en avoit eu, étant simple particulier, quatre cens. On rapporte qu'il lui étoit né dix-sept enfans dans le même jour.

Aboul-Casem-Manfour, fils d'Youfouf, reçut à Aschir l'hommage des habitans de Cairoan, & à Rifadé celui des principaux Seigneurs de l'Afrique. Plusieurs villes s'étant soulevées à la mort de son pere, il envoya des troupes pour les réduire; quelques-unes perdirent de nouveau leur liberté, d'autres la conserverent: c'étoit l'ouvrage de l'animosité des Zenates. A son avènement au trône, Aboul-Casem avoit dit aux principaux de Cairoan, en leur distribuant dix mille pièces d'or, que si son ayeul & son pere avoient tout subjugué par la force des armes, c'étoit par ses bienfaits qu'il vouloit gagner les peuples: il aimoit cette ville, & dès que le calme lui eut permis de s'abandonner à son humeur paci-

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

983, 65.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

fique, il y fit bâtir un palais, qui coûta 800 mille pièces d'or, sans y comprendre les meubles, pour y transporter sa cour. Ce Prince foible laissa regner Abdallah, son premier ministre; bientôt il se laissa persuader que son favori ou son tuteur ne travailloit qu'à amasser des richesses & à se former des créatures, dans le dessein de devenir l'usurpateur de l'autorité souveraine dont il étoit le dépositaire. Après avoir cabalé contre le ministre, on conspire contre lui, on l'assassine: le chef des Assassins, celui qui lui porte le premier coup de lance, c'est Aboul-Casem, un Roi; & ce Roi voyant à ses genoux un homme éploré qui le conjure d'accorder la vie à ce malheureux, tourne contre le suppliant sa main barbare, c'est le fils qu'il renverse mort sur le cadavre du pere: quelques-uns disent qu'Abdallah s'étoit autrefois révolté à Cairoan contre Youfouf. S'il étoit Aglabite, comme on l'assure, il pouvoit avoir conçu des projets sur l'ancien patrimoine de sa famille. Eut-il été coupable, ce n'étoit pas à celui qui peut tout punir par les loix, à se venger par des crimes.

Mais ce n'étoit là qu'un essai de la barbarie d'Aboul-Casem. A la recommandation du Calife d'Egypte, il avoit donné le gouvernement de la province de Kétamé à Aboul-Fehm, natif du Khorassan, qui, fier de la protection de l'Egypte, crut pouvoir être impunément ingrat & rebelle. Le Roi, justement indigné de cette perfidie, alla, mettant tout à feu & à sang dans les villes des Kétamites, combattre le Khorassanien, aussi téméraire à la tête d'une foible armée qu'audacieux avec un foible pouvoir. La victoire fut juste, & le vainqueur atroce. Le malheureux criminel est conduit devant lui; il fond sur ce prisonnier, le perce de plusieurs coups, l'abat à ses pieds, lui ouvre le ventre, en arrache le cœur palpitant & le mange. Les bêtes féroces de sa suite s'animent de sa furie, coupent le cadavre par morceaux, se les partagent & les dévorent. Après ce spectacle d'horreurs, on ne peut goûter de plus douce satisfaction que de voir arriver la mort d'Aboul-Casem.

296, 6 f. Abou-Mouned-Badis, fils de Casem, reçut en Sardaigne, ille



pépendante de son Royaume, l'hommage des principaux Seigneurs de l'Afrique. Son absence occasionna des troubles; les Berbers commirent beaucoup de désordres. En 999, Athiah, de la tribu des Zenates, assiégea la ville de Taherat, battit l'armée royale commandée par Mohammed-Aboularat, & pilla la ville d'Aschir; mais le Roi, par une victoire complète, rétablit enfin la tranquillité. Dans le dessein d'associer son fils à la couronne, Badis marqua au Calife d'Egypte un respect qui confirmoit les droits de cet ancien Souverain de l'Afrique. Le Calife se hâta de faire partir deux Ambassadeurs, par lesquels le jeune Prince fut revêtu des habits royaux, ceint du sabre, & proclamé Roi. Hamad, fils d'Yousouf & oncle de Badis, avoit rendu des services importans à l'Etat; on lui avoit donné la ville d'Aschir, il s'étoit formé une puissance, & il aspirait à un sort plus brillant. Jaloux de l'élévation prématurée du jeune Prince, il trama sourdement des intrigues avec Ibrahim, un de ses parens. Badis en fut instruit; il prit les armes, sans que la mort de son fils & les soumissions d'Hamad pussent adoucir sa colere. Après de légères escarmouches désavantageuses aux rebelles, les deux armées paroïssent sur le point d'en venir aux mains, lorsqu'une désertion générale causée par la terreur, le changement de Chataf-el-Khaïr, gouverneur d'Aschir, la foiblesse de la plûpart des villes révoltées, obligèrent Hamad à se renfermer dans un camp avantageux, d'où, forcé par Badis, il se sauva dans sa forteresse de Medjilé ou Maïfala. Ce Prince est le fondateur d'une Dynastie Zeiride assez puissante, dite des Beni-Hamad, qui regnerent au midi de la ville de Bugie, vers les montagnes où l'on voit encore, non loin de Maïfala, les châteaux des Beni-Hamad. Elle compte neuf Princes depuis sa fondation jusqu'à sa destruction, qui arriva au milieu du douzième siècle.

Badis mort, son fils Abou-Tamini-El-Moez, dans un âge fort tendre, fut couronné à Mahadie, malgré l'élection que trois puissans gouverneurs de province avoient faite de Kéranie, son oncle, qui pour des présens renonça volontairement au trône. Sa religion

1016, &amp;c.



ayant été séduite par ses ministres, il donna les mains au massacre général des Musulmans de la communion d'Ali. Ces malheureux périrent par le feu, par le fer, jusqu'au pied des autels, sans distinction d'âge ni de sexe. Hamad & Ibrahim persistant toujours dans leur révolte, ne craignirent point, quoiqu'abandonnés de plusieurs tribus Arabes, & menacés par une forte armée, d'irriter le Roi, en traitant indignement à Bugie les députés qu'il y avoit envoyés, à leur prière, pour entrer avec eux en négociation. Leur audace ne se soutint pas sur le champ de bataille, ou du moins elle fut mal secondée. Hamad défait recourut à la clémence du vainqueur, qui lui accorda son pardon, en prenant ses fils en otage. Les Zénates ne cessoient de renouveler les troubles.

Elkaïd-Méhéméd, premier Ministre, gouvernoit l'Etat avec un air si despotique que le jeune prince en étoit offensé, & avec un étalage si fastueux que les courtisans trouverent dans ses richesses une ample matière aux plus graves accusations. Moez lui fit trancher la tête pour confisquer ses biens. Plusieurs de ses parens furent aussi mis à mort, pendant qu'une armée marchoit contre son frère Abdallah, gouverneur de Tripoli, & contre les Zénates qui avoient embrassé sa vengeance. Abdallah fut pris dans un combat, & sa tête tomba sur un échaffaud. Le vainqueur entra dans la province de Zab où les Berbers des villes de Koura & de Koundoum furent passés au fil de l'épée. Les habitans de l'île de Harba ou Diabé eurent, quelques années après, le même sort. Il paroît que l'animosité subsistoit toujours entre les deux branches des Zeirides; Hamad, mort en 1027, l'avoit transmise à son fils

1040, &c. Caïd. Moez avoit pris l'inflexibilité de Badis, son pere. Ce Monarque mit le siege devant le château de Hamed, & resta deux ans devant la place, sans pouvoir s'en emparer. Caïd mourut en 1059. Son fils Mahafen fut tué l'année suivante. A ce prince succéderent Balkin, Nafer, Mansour, Badis, Aziz-Billah, Yahia, dernier prince de la branche Zeiride de Hamad.

La vanité ridicule de Mohammed-El-Hafan, Ministre du Sul-



than d'Egypte, auquel Moez avoit refusé un titre qu'il ne lui devoit point, alluma entre les deux nations, une guerre funeste à l'Afrique, & sur-tout à la dynastie dominante. Le Calife El-Monstanfir, à sa sollicitation, ordonna, par une lettre, à Moez, de se démettre de la Royauté: le Zeiride répondit que ses ancêtres lui ayant transmis leurs Etats & leur courage, on ne lui faisoit pas la loi. Cette réponse demandoit une prompte & vigoureuse résistance, en cas d'attaque; mais Moez, loin de se préparer à repousser les hostilités, souffrit, en faux brave, que les Egyptiens entraissent dans son royaume, & qu'ils se fortifiassent dans plusieurs places du Mogreb, sans s'opposer à leur entreprise & à leurs succès. Quatre ans après, les Egyptiens ayant reçu des renforts lui enleverent la ville de Tripoli. Mounis, gouverneur de la province de Cairoan, passa sous leur étendard, & devint l'ame de leurs opérations. Pour les détourner du dessein qu'ils avoient de s'emparer de cette province, placée au centre du Royaume, il étendit par terre un grand tapis & leur demanda si l'on pouvoit se trouver au milieu du tapis sans avoir marché sur ses bords. La chose ne parut pas possible. Alors Mounis roula les quatre coins du tapis, s'assit au centre, déroula les quatre coins, & se trouva au milieu, sans qu'il eut mis le pied sur les bords. » C'est ainsi, leur dit-il, » que si vous voulez que la capitale tombe d'elle-même, il faut » que vous vous rendiez maîtres des autres provinces ». Mounis avoit de l'esprit, mais il raisonnoit mal. Il n'avoit qu'un coin du tapis à ployer pour s'établir au milieu, d'où il auroit pu, à son choix, se transporter sur les trois côtés étendus, sans s'être embarrassé dans les soins d'une quadruple opération. La foiblesse avec laquelle Moez reçut les insolentes propositions de quelques officiers de l'armée Egyptienne, la remplit d'un mépris si profond pour sa personne, qu'elle crut n'avoir rien à craindre, quand elle ne mettroit point de bornes à ses ravages. Après avoir cruellement dévasté le pays, elle vit enfin arriver le Monarque Africain. Au commencement de l'action, les troupes réglées de Moez lâcherent

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1050-61.



le pied, il soutint toutefois l'effort de l'ennemi avec trente mille esclaves qu'il avoit lui-même exercés aux armes, & montra par une belle retraite qu'il ne cédoit qu'au nombre. Bientôt il revint sur ses pas. Pendant que les Egyptiens faisoient la priere dans leur camp, il les attaque, mais ils se mettent en ordre de bataille, il est vaincu, son armée tombe dans la consternation, & les Egyptiens entrent dans Cairoan, dont ils comblèrent les sources, détruisirent les palais, détournèrent la riviere, & effacerent tout le lustre. Ces revers conduisirent Moez au tombeau. Nasir son parent, avoit profité des troubles, pour s'emparer de plusieurs places; une puissance redoutable s'étoit élevée dans le Mogreb.

Sous le regne d'Aboubekr, premier Calife des Mahométans, les tribus Arabes de Lamthouna, de Dgioudala, de Lamtha, & plusieurs autres de la nation des Hémarites avoient passé en Egypte; & de-là s'étant avancées en Afrique jusques dans le Mogreb, avec Moufa, sous lequel se fit la conquête de l'Espagne, elles avoient suivi le général Tarik, jusqu'à Tanger, elles l'avoient quitté, pour chercher des habitations dans le désert de Sahara; là ces peuples perdirent, dans l'exercice du brigandage, presque toute idée de religion. Un des principaux de la tribu de Dgioudala, nommé Dgiouahar, éclairé par un commerce étroit avec des docteurs de la loi Musulmane, en attira quelques-uns dans le desert, pour instruire ses compatriotes. Abdallah-Ben-Yasin le suivit. Ces deux dévots personnages trouverent la tribu de Lamthouna docile à leurs instructions, & lui inspirerent le zèle de travailler par les armes à la propagation de leur secte. Les nouveaux prosélytes mirent à leur tête Aboubekr-Ben-Omar, parent de Dgiouahar, avec le titre d'Emir-El-Mousslimin ou Moumenin, prince des fideles. On marcha contre ceux qui refusoient d'adopter les maximes de la secte nouvelle, dont l'esprit étoit d'élever l'homme à la sublimité de la perfection, par cinquante degrés de discipline. Cependant Dgiouahar, auteur de la réforme de la loi & de l'élévation d'Aboubekr, regrettant de ne s'être pas emparé



du pouvoir, résolut de quitter la tribu & même d'abandonner la secte; mais il fut arrêté, & la nation assemblée le condamna, suivant les loix du Mahométisme, à la mort. Abdallah ayant été tué dans un combat contre les habitans du canton de Sous, Aboubekr n'eut plus de concurrent à redouter. La famine désola, en 1048, ces Arabes errans, & la mortalité leurs troupeaux; ils allèrent demander les armes à la main, des vivres à ceux de Sous, ils en obtinrent: ils en demandèrent de nouveau, on leur en refusa. Ils battirent les Soufiens. Segelmessé fut obligée, en 1061, de leur ouvrir ses portes & de leur abandonner ses provisions. Aboubekr, qui préféroit le séjour du désert à celui des villes, donna le gouvernement de cette importante place à Yousouf-Ben-Taschekin. La nation avoit pris le nom de *Morabethin*, c'est à-dire, particulièrement attachés à la Religion: d'où les Espagnols les ont appelés par corruption *Marabouths* & *Al-Moravides*. On les a nommés aussi *Molathemin*, c'est à-dire, couverts du voile *Litham* qui servoit à les garantir de la grande chaleur. On dit que la coutume de se couvrir le visage avoit été introduite dans cette nation, en mémoire d'une bataille dans laquelle les hommes avoient combattu voilés, afin que l'ennemi ne distinguât pas les femmes qui combattoient à leurs côtés, la face couverte, suivant la coutume de l'orient. Telle est l'origine de la fameuse dynastie des Almoravides qui, conquérans par fanatisme, devinrent si puissans en Afrique & en Espagne.

Tamini, successeur de son pere Moez dans l'héritage des Zéirides, étoit trop occupé des révoltes de ses sujets, & des menaces des Egyptiens, pour appercevoir ces dangereux ennemis. Sans parler 1063, & f. des avantages qu'il remporta sur Dgiamou qui avoit pris les armes dans Safacas ou Sfax, & sur la ville de Sous qui s'étoit aussi soulevée, il parvint par une victoire & par le siege de Tunis, sinon à dépouiller Nasir de la principauté qu'il s'étoit formée, du moins à l'amener à un traité de paix en 1066, & de-là il alla rétablir sa domination dans Cairoan. Quelques années après l'Arabe Malek,



filz d'Aloui, se rendit maître de cette ville ; mais il en fut aussitôt chassé par Tamim qui venoit de le forcer en 1073, d'abandonner le siege de Mahadi. Ce prince n'avoit pu empêcher que les Etats possédés par les Musulmans en Sicile ne devinssent la proie des Francs ; cependant il y avoit envoyé une flotte, commandée par ses deux fils, Ayoub & Ali. Mais en 1068, la flotte étant retournée en Afrique, les Francs n'avoient plus trouvé que de foibles obstacles à vaincre.

En 1069, Yousouf-Tascheffin, second prince de la dynastie des Almoravides par la mort d'Aboubekr, après avoir pénétré par des conquêtes rapides jusqu'aux bords de la mer Atlantique & du détroit de Gibraltar, fonda, jaloux de toute sorte de gloire, ou plutôt acheva sur le plan de son prédécesseur dans une plaine éloignée de 14 milles du Mont Atlas, une grande ville qui domina sur Salé & Sefi, villes des rivages de l'Océan ; sur Tanger & Ceuta, places de la côte de la Méditerranée, & sur toutes celles qu'il venoit de soumettre. Cette capitale des Etats Almoravides, reçut le nom de Maroc. Quelques auteurs modernes en attribuent la fondation à Aben-Taamon qui se sauva dans la Mauritanie Tingitane du tems du Calife Abdolmelik ; mais leur opinion ne doit pas l'emporter sur l'autorité des Auteurs nationaux, & de quelques inscriptions anciennes. Assez redoutable pour étendre sa secte par la seule crainte de ses armes, l'Almoravide invita les Zénètes & les autres peuples de la province de Tremesen à embrasser la nouvelle discipline. Ces Musulmans de la secte de Guemin, loin de donner la marque de foiblesse qu'il exigeoit d'eux, mépriserent assez les menaces cachées sous ses invitations, pour massacrer ses ambassadeurs ; mais ils armerent avec trop de négligence pour n'être pas étourdis & déconcertés par ses brusques attaques. Comme ils se retiroient du côté de Fez, Yousouf les poursuivit de place en place, & forcés par les peuples dont ils attendoient du secours, à revenir sur leurs pas, il les tailla presque tous en pieces sur le bord d'une riviere, à la réserve de ceux qui craignant



craignant de mourir de la main d'un ennemi si implacable , se jetterent dans les flots , ou se précipiterent du haut des rochers. Marmol assure que dans cette journée , il périt un million de personnes de tout âge & des deux sexes. Après s'être reposé de ses cruelles fatigues , Youfouf attaqua le Royaume de Fez , vainquit près de Miquenez les deux Princes qui le gouvernoient , & se rendit maître du pays sans autre résistance. De-là il alla chasser de Bugie les Beni-Hamad , dont le chef s'appelloit Nafer , fils d'Elias. S'il les remit dans la suite en possession de leurs Etats , ce ne fut vraisemblablement qu'après qu'ils se furent soumis à la croyance du conquérant & aux charges de la vassalité. Youfouf en usa de même à l'égard des Tunisiens , qu'il rangea parmi ses tributaires.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Sur le point d'être dépouillés par les Chrétiens , les Musulmans d'Espagne , qui avoient ruiné leur puissance par leurs propres divisions & par le partage de leurs Etats , appellerent alors à grands cris à leur secours , le conquérant qui dépouilloit tant de Princes Mahométans en Afrique. Youfouf se hâta d'entrer dans la carrière que lui ouvroit Mohammed-ben-Abad , Roi de Séville & de Cordoue , allarmé des préparatifs d'Alfonse le Grand , Roi de Léon , qui , depuis la prise de Tolède , s'étant flatté de conquérir des Royaumes avec de simples sommations , ou du moins de trouver dans les réponses des Maures des prétextes de guerre , avoit vu la hardiesse de ses demandes punie à Cordoue par la mort de cinq cens Chrétiens. Ce fut dans la plaine de Zalla ou Zélaka , près de Badajoz en Estramadure , que l'Espagne apprit ce qu'elle avoit à craindre du Monarque Africain. Ses troupes déterminèrent la victoire. A la vue des chameaux qu'il avoit amenés d'Afrique , les chevaux Espagnols effarouchés , mirent le désordre dans la cavalerie Chrétienne. Alfonse fut blessé , & peu s'en fallut qu'il ne fût pris par des Noirs , qui , dans cette journée , donnerent des preuves de la plus haute valeur. Youfouf , encouragé dans ses desseins secrets par l'enchantement dans lequel la beauté des campagnes & des

1086-87.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

viles d'Espagne avoit jetté ses courtisans & ses soldats, ne repassa en Afrique que pour revenir aussi-tôt avec de nouvelles forces secourir Mohammed ben-Abad, & Abdallah-ben-Talkin, Roi de Grenade, au siège de Lebatha, & profiter également des bons & des mauvais succès de ses alliés. Les trois Princes échouèrent dans leur entreprise. Pleins de défiances réciproques, ils se tendirent mutuellement des pièges, & pendant qu'Abdallah se flattoit de voir bientôt tomber Yousof dans ses embûches, ce Prince lui enleva le Royaume de Grenade, & l'emmena prisonnier avec ses freres à Maroc. Les historiens embarrassés par les différentes invasions des Almoravides en Espagne, ne s'accordent point sur la première époque de leur entrée dans ce pays. Nous suivons avec d'Herbelot les Auteurs Arabes, qui, seuls, ont bien distingué ces expéditions.

Les richesses de l'Espagne ayant détourné l'ambition d'Yousouf des sables de la partie orientale de l'Afrique Musulmane, Tamim, fils de Moez, depuis la soumission de quelques rebelles, avoit assez paisiblement joui du trône des Zeirides, lorsque les 1088, & f. Grecs ligués avec les Francs, aborderent sur une flotte de 400 voiles à l'isle de Cousira ou Corse, où ils brûlerent la ville de Zavila, & mirent tout à feu & à sang. Tamim, qui n'avoit pas une armée toute prête à leur opposer, racheta cette isle, moyennant une grosse somme d'or. Vers le même tems, un Turc nommé Schah-Malik, suivi d'une troupe de brigands, s'empara de Tripoli, d'où il fut chassé dans la suite. Les Francs acheverent enfin en 1091 la conquête de la Sicile. C'est de là que dans le neuvième siècle les Sarrafins avoient porté leurs ravages en Italie jusqu'aux portes de Rome, qu'ils menaçoient de transformer en une bourgade Mahométane, si le ciel n'eût dissipé leur flotte, & donné le cœur d'un héros au Pontife Chrétien, Léon IV.

1091, & f. Le Roi de Maroc, entraîné par la conquête de Grenade sur les Etats du Roi de Séville, envoya contre cette place une armée formidable, sous la conduite d'un général nommé Saïr, choisissant



ainsi pour premières victimes de son ambition ceux qui l'avoient introduit en Espagne comme leur défenseur. Non-seulement la fortune lui livra Séville, Cordoue, & les autres places de l'imprudent Mohammed-ben-Abad, mais même elle le rendit l'arbitre de la destinée de ce Prince & de ses enfans. En politique cruel, il le fit enfermer dans une affreuse prison à Amad en Afrique : en tyran inflexible, il poussa l'inhumanité jusqu'à lui refuser un esclave pour le servir, & à condamner ses filles à le nourrir du travail de leurs mains. La mort ne termina les malheurs de Mohammed qu'en 1096. C'étoit, dit-on, un des Princes de son siècle les plus accomplis, aussi cher à ses sujets qu'ils lui étoient chers à lui-même. Toutefois, quelques historiens assurent qu'Yousouf fut suscité contre lui par les officiers auxquels il avoit confié le gouvernement de l'Andalousie & autres provinces, révoltés ouvertement à cause de son penchant pour le Christianisme & de ses liaisons étroites avec Alfonse le Grand, à qui il avoit donné sa fille en mariage avec plusieurs villes pour dot. Suivant les Auteurs Espagnols, il appella lui-même, de concert avec son gendre, son ennemi secret, pour dompter, avec son secours, les rebelles; mais ce Prince ne fut pas plutôt en Espagne qu'il se joignit à eux. Quoiqu'il en soit, dans lui finit la Dynastie des Ben-Abad, qui avoit régné en Espagne l'espace de 60 ans. Ces Princes avoient protégé les sciences; Mohammed les avoit cultivées, & il laissa des ouvrages qui rappellent ses talens & ses malheurs.

Saïr continuant ses conquêtes, s'empara d'Alméric, gouvernée par Mohammed, fils de Samahed, qui se sauva à Alger auprès des Beni-Hamad, & se retira dans la ville de Tedles; de Badallos, soumise à Abou-Mohammed-Omar, qui fut mis à mort; & enfin de toutes les possessions des Mahométans, à la réserve des Etats des Beni-Houd, qui regnoit à Saragoſſe dans le Royaume d'Arragon. Suivant les historiens Espagnols, les Almoravides, après avoir vaincu le Roi de Séville par le moyen des gouverneurs de Murcie, d'Almérie & de l'Andalousie, avoient à l'instant tour-



né leurs armes contre ces rebelles , dont la peine avoit suivi de près leur criminel triomphe. Alfonse , ajoutent-ils , envoya contre eux une puissante armée , dans l'espérance de réparer , par une bataille , la faute qu'il avoit faite contre la politique , en acquiesçant à l'alliance de son beau-pere avec les Africains. Ses généraux ayant été battus près du bourg de Rueda , il marcha lui-même , soutenu par un corps de François , qui , dans ce siècle de Croisades , avoient volé en Espagne pour combattre l'ennemi commun des Chrétiens. L'ordonnance , le nombre , l'ardeur des troupes Espagnoles , effrayerent les Africains : n'osant confier leurs conquêtes au sort d'une bataille , ils se renfermerent dans leurs places , où les Chrétiens n'osèrent les insulter. Youfouf , que la plupart des historiens mettent à la tête de ses armées dans cette expédition , fit publier en Afrique la Gazie , espèce de Croisade , & de-là il envoya un renfort considérable à ses Généraux , qui allerent échouer devant Toléde. Ce ne fut qu'après la mort de Rodrigue Diaz de Birar , surnommé le Cid , l'effroi des Maures , que les Africains parurent reprendre la supériorité des armes sur les Chrétiens. En s'avancant vers Valence , ils battirent les troupes d'Alfonse , qui vouloient leur disputer le passage ; cependant , malgré cet avantage , ils ne purent prendre la place , & ce ne fut que deux ans après , quand les Espagnols l'eurent abandonnée , qu'ils s'en saisirent. Les habitants la leur avoient livrée quelques années auparavant , quoiqu'elle fût le dernier asyle d'Yaiah , dernier Roi de Toléde ; & le Prince détrôné par les Chrétiens avoit péri par les mains des Musulmans ; mais le Cid la leur avoit enlevée presque aussitôt. Les historiens Espagnols rapportent aux dernières années de l'onzième siècle , les événemens qui ont précédé le siège de Valence , & ce siège & ses suites aux trois premières années du siècle suivant. Youfouf , pour arrêter les murmures des Maures , ses nouveaux sujets , & pour légitimer ses usurpations , avoit obtenu l'investiture du Royaume d'Espagne , d'un des Califes de l'Orient , avec le titre de Prince des Musulmans de ce pays. Depuis l'an 1096 jusqu'à l'an 1100 ,



DE L'AFRIQUE ET DE L'AMERIQUE. 69

Tamim, Roi de la partie orientale de l'Afrique, avoit fait plusieurs conquêtes, celle de Cabes, sur son frere Amrou; celle des isles de Harba ou des Gerbes & de Majorque, sur des Sarrafins qui avoient formé une République de corsaires indépendans; celle de Tunis, sur un usurpateur; & enfin celle de Sfax, dont il contint les habitans en faisant raser ses fortifications.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'Afrique perdit presque dans le même tems ces deux Princes. L'Almoravide, peu connu comme Roi, très-fameux comme conquérant ou plutôt comme ravisseur, car la perfidie étoit le principal instrument de son ambition, mourut après avoir regné 38 ans sur l'Afrique occidentale, & douze sur l'Espagne. Le Zeïride, Prince moins célèbre, parce qu'il fut plus juste & plus humain, avoit exercé pendant près de 48 ans sur le trône de Mahadie, les vertus d'un grand Roi, lorsqu'il termina sa longue carrière. On raconte un trait remarquable de sa générosité. Il avoit acheté à grand prix une très-belle esclave d'un homme qui avoit cru pouvoir être plus heureux avec de l'argent qu'avec cette fille qu'il aimoit. Le marchand trompé par son avarice, tomba dans une mélancolie profonde. Tamim en fut instruit & aussi-tôt il lui renvoya son esclave couverte de diamans & d'habits magnifiques, en lui ordonnant de garder & ces bijoux & la somme qu'il lui avoit payée. Ce Prince laissa 100 garçons & 60 filles. Yahia, son fils aîné lui succéda. Le nouveau Roi illustra la première année de son regne par la prise de Calbina, place forte, qui avoit résisté aux efforts de son pere.

1106.

1107.

Yousouf porte de nouveau en Espagne ses ravages que le comte Henri arrête dans le Portugal, où déjà il s'est emparé de Lisbonne. Bientôt une flotte Espagnole le rappelle dans ses Etats. Alphonse, après avoir battu la flotte de Maroc, arrive sur les côtes de la Barbarie. Yousouf propose une trêve, Alphonse lui demande un tribut: la guerre continue, ou plutôt on se prépare à de nouvelles expéditions. L'Almoravide vient, selon sa coutume, débarquer à Malaga, d'où il va réduire en cendre les villages & les villes de la

1107, &c.



Castille & autres provinces. Alfonse, accusant sa vieillesse de ses disgraces, confie le soin de sa vengeance au comte Garcias & à une puissante armée, que la présence de Don Sanche, son fils, âgé de dix à douze ans, encourage. Les Africains étoient devant Tolède, que des divisions avoient affoiblie. Malgré ses fortifications & sa situation avantageuse, cette place alloit retomber sous leur pouvoir, sans le courage d'un cavalier appelé Alvarez Fannio, qui rendit une poignée de soldats invincible. Don Sanche & le comte Garcias obligent le Roi de Maroc à en venir à une action vers Uclès. Là se donne la célèbre bataille des Sept Comtes. Don Sanche est tué; Garcias périt en voulant sauver Don Sanche, & leurs troupes abbattues prennent la fuite. Cette victoire a tant coûté au Roi de Maroc, qu'il se retire bientôt en Afrique, emportant de riches dépouilles, & traînant après lui un grand nombre de familles Mosarabes & une foule prodigieuse de Chrétiens.

1110. Aboul-Hassan-Ali, fils aîné & successeur d'Yousouf (Joseph), moins belliqueux que son pere, ne songea d'abord qu'à élever de somptueux édifices.

1113. Quoique les Chrétiens d'Espagne fussent toujours armés les uns contre les autres, les Mahométans affoiblis par beaucoup de pertes, & vraisemblablement mal commandés, ne tirèrent aucun fruit de leurs divisions. S'ils entrèrent dans la Castille pendant que la guerre civile la désoloit, ils en furent incontinent chassés par l'Evêque de S. Jacques, Diegue Gelmirez; cependant, quelques

1114. Chrétiens leur livrèrent ensuite l'importante place de Coria. S'ils pénétrèrent l'année suivante jusqu'à Tolède, la valeur de Don Rodrigue Nugnez les repoussa. S'ils reprennent de nouveau leur

1115. dessein sur cette place, ils sont entièrement défaits. Leur général Amazaldi est tué, & sur les frontières de la nouvelle Castille, ils reçoivent encore deux terribles échecs. Enfin, s'ils infestent avec leurs flottes les côtes de Portugal, des Asturies & de la Galice, deux galères armées par l'Evêque de S. Jacques, vont porter sur leurs terres le même dégât.



Yahia, qui regnoit sur l'Afrique proprement dite, s'étoit acquis la réputation de grand astrologue; sa mort y mit le comble, car il l'avoit, dit-on, prévue; & il eut beau chercher à démentir les astres, il mourut subitement à table, au milieu d'une fausse joie, qu'il avoit anticipé sur la fin du jour marqué pour la catastrophe. Ali, son fils, n'eut pas plutôt reçu à Mahadie, le ferment de ses nouveaux sujets, qu'il fit équiper une flotte qu'il envoya contre l'Isle des Gerbes, dont les habitans, avec leur licence ordinaire, tenoient la mer, pillant indifféremment le Musulman & le Chrétien. Pendant que l'on châtioit ces corsaires, des Seigneurs François ayant emprunté des vaisseaux aux Génois & aux Pisans, à qui le commerce avoit formé une marine, punirent ceux de Majorque qui faisoient des courses continuelles sur les côtes de Catalogne, de France & d'Italie: cependant, l'Isle retomba, peu de tems après, sous le pouvoir des Mahométans.

En réfrénant sur mer la piraterie, Ali avoit des révoltes à éteindre sur terre. Les habitans de Tunis s'étoient révoltés, il les força de recourir à sa clémence, & sa justice ne s'exerça que sur les plus coupables: il fut plus sévère envers les habitans de Sebat, qui commettoient mille brigandages, sur-tout contre les caravanes; il les fit tous passer au fil de l'épée, & l'on rasa leur ville. Aux yeux d'un Prince qui aime ses sujets, ceux-ci étoient sans doute plus coupables que les premiers: ils affligeoient les peuples, tandis que les autres n'offensoient que le Roi. Le Monarque Zeiride fut bientôt menacé d'un plus grand danger de la part de Raphi, fils de Makan, gouverneur d'une riche province, lequel, servi par des tribus Arabes & appuyé par des troupes de Roger, Roi de Sicile, dont ses largesses avoient corrompu la fidélité, avoit arboré à Cables l'étendard de l'indépendance. Loin de pouvoir réduire Cables, Ali fut assiégé dans Mahadie. Le trône balançoit, deux victoires le fixerent; le chef des rebelles alla se réfugier à Cairoan, où, réduit aux dernières extrémités, il subit la loi de vainqueur.

En Espagne, les Mahométans n'avoient cessé d'inquiéter les

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1116.

1117.



1118.

Chrétiens; Alfonse, Roi d'Arragon, leur porta un coup terrible à Saragosse. La conquête de cette ville paroïssoit si importante, que le Pape accorda l'indulgence de la croisade à tous ceux qui iroient à cette expédition: il y vint un grand nombre d'étrangers & sur-tout de François, entre lesquels on comptoit plusieurs Seigneurs, suivis de leurs vassaux. D'un autre côté, les Sarrafins craignant que la perte de cette place si puissamment attaquée, n'entraînât la ruine de leur Empire en Espagne, se préparèrent à mettre toutes leurs forces en action pour la sauver: Tamim, fils du Roi de Maroc, accourut d'Afrique avec les meilleures troupes de l'Etat. L'armée Chrétienne étoit si redoutable, que les Africains l'ayant considérée des bords de la Guerva, petite rivière peu éloignée des murs de Saragosse, n'osèrent hasarder une bataille, & se retirèrent dans la Celtibérie. Cependant, un autre fils du Roi de Maroc reçut à Cordoue l'ordre de tout risquer pour tâcher de pénétrer dans la ville assiégée, il obéit: Alfonse marcha à sa rencontre, les Musulmans furent défaits, & Saragosse se rendit.

1119-20.

Tarragone, Alagon, Epila, Calatayud, Haziza, Aroca, &c. eurent le même sort que la capitale, dans les deux campagnes suivantes. On dit que les habitans de Cordoue indignés de la lâcheté des troupes Musulmanes, se souleverent, mais que le Roi ayant passé de Maroc en Espagne avec une puissante armée, & les ayant réduits à la nécessité de se soumettre, leur pardonna. D'autres placent une grande sédition à Grenade.

1120-29.

Le fanatisme commençoit alors à miner en Afrique le trône qu'il avoit élevé aux Almoravides. C'étoit l'instrument de l'ambition d'Abou-Abdallah-Mohammed, fils de Tomrut, de la tribu Arabe des Mossanéides, établis dans les montagnes de Sous, depuis que Moufa, fils de Nasir, en avoit fait la conquête. Ce chef de secte, après avoir fondé dans l'Orient les profondeurs de la théologie Musulmane à l'école des docteurs les plus habiles, étoit venu en Afrique éblouir les peuples par l'éclat de ses lumières, & les enflammer par le feu de son éloquence en faveur de sa nouvelle doctrine.



doctrines. On l'avoit admiré à Tripoli, à Mahadie, dans toute l'Afrique proprement dite, il entraîna le Mogreb. A ses pathétiques exhortations, à son extrême abstinence, à l'austérité de ses mœurs, à sa barbe longue & négligée, on le prit pour un prophète, pour le Mahadi ou douzième Pontife de la race d'Ali, attendu des Musulmans, & lui-même il prétendoit l'être, pour donner de l'autorité à sa mission. A Maroc, il se déchaîna contre les mœurs des Almoravides, qu'il accusoit de relâchement dans les points les plus essentiels de la loi. Le Roi Ali, (selon d'autres Brahem, fils d'Ali) en homme animé de l'ancien esprit *Marabouth*, au lieu de punir sa téméraire insolence, voulut, dans des disputes sur la religion, humilier son orgueil. Les docteurs s'assemblerent contre la nouvelle secte, Mahadi les terrassa, & enflé de son triomphe, il eut un jour la hardiesse de lever une main téméraire sur une Princesse Almoravide, à cause qu'elle se promenoit le visage découvert. Le Visir Malik-ben-Véheb qui voyoit le caractère de cet imposteur à travers le manteau de la religion, dont il couvroit ses desseins, représenta au Roi qu'il se repentiroit un jour de sa clémence, s'il ne le faisoit périr; Ali ne redoutoit pas assez Mahadi, ou redoutoit trop ses partisans, il se contenta de le bannir de Maroc.

Le faux prophète se retire dans la province d'Agmat, où ses disciples vont se rassembler & former un corps sous le nom de Mouahedin, par corruption Al-Mohades, c'est-à-dire, les Unitaires. Cette secte fut plus intolérante & plus féroce que ne l'avoit été celle des Marabouths. Le chef choisit pour les seconder douze hommes, qu'il revêtit du caractère de l'apostolat, & entr'autres Abdoulmoumen, qu'il avoit autrefois rencontré dans le bourg de Mélila, & qui se disoit inspiré. Lorsqu'il eut échauffé ses prosélytes contre le gouvernement des Almoravides, il délia les peuples du ferment de fidélité, par l'autorité que sa mission lui donnoit sur d'impies & cruels tyrans : on dit même qu'il se fit proclamer Souverain à Sous. Lorsque le Roi de Maroc, forcé de mesurer ses

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



armes avec un rival puissant pour n'avoir pas appesanti le glaive sur un foible criminel, se mit en marche, Mahadi, dans le dessein d'éprouver le zèle de son peuple, feignit de vouloir écarter, par sa retraite, les malheurs d'une guerre. Ses disciples ou ses peuples firent, selon ses vœux, éclater dans leur réponse toute l'ardeur du fanatisme ; ils en déployèrent toute la furie dans le combat. Mahadi victorieux, se permit les crimes les plus noirs, pour accélérer sa marche au trône de l'Afrique. Ayant attiré les habitants de Telmim dans une mosquée qu'il avoit fait bâtir près de cette ville, il les fit massacrer & s'empara de la place. Le coup porté, il craignit que le meurtre de quinze mille Musulmans, victimes d'une impie séduction, ne dessillât les yeux des siens, s'il ne les frappoit d'aveuglement par quelque prodige. Il fit jouer l'inspiré à un Véfinichi, qui, après avoir contrefait l'idiot, parut, dans une soudaine illumination, l'interprete des volontés du Très-Haut. Une voix sortit du fond d'un puits, annoncée par le fourbe comme l'écho du ciel, qui devoit confirmer ses révélations ; & afin que ce puits sacré ne pût être souillé à l'avenir, il ordonna qu'il fût comblé. Alors les peuples grossièrement abusés par cet artifice puérile, virent avec respect Mahadi & Véfinichi égorger, par l'ordre de Dieu, plus de 70 mille hommes, dont la fidélité leur étoit suspecte. Le docteur Abdoulmoumen, devenu général d'armée, partagea avec ces deux imposteurs l'autorité que soutenoit sa bravoure. Après avoir envahi une grande partie de l'Empire de Maroc, Véfinichi & Abdoulmoumen allerent, à la tête de 40 mille hommes, mettre le siège devant la capitale. Ali défendit cette place avec tout le courage d'un Roi déterminé à s'enfvelir sous ses ruines. Le gouverneur de Ségelmessé ayant rassemblé un corps de troupes, vint présenter la bataille aux assiégeans. On combattoit des deux côtés avec une ardeur égale, lorsque le Roi de Maroc fondit avec sa garnison sur les lignes de l'ennemi. Animés par cette diversion, le gouverneur de Ségelmessé redoubla ses efforts. Le brave Abdoulmoumen, quoiqu'il eût vu tomber Véfinichi &



ses plus braves officiers , soutint le combat jusqu'à la fin du jour, & profita de la nuit pour se retirer avec les débris de son armée. Le corps de Véfinichi que ce général avoit fait enterrer secrètement , pour que l'armée ne vît point le principal soutien de sa confiance abattu , ayant été vainement cherché par les soldats , ils s'imaginèrent que les Anges l'avoient enlevé. Le fils de Tomrut étoit alors malade , & le chagrin que lui causa cette déroute ayant aggravé son mal , il mourut en 1129 , après avoir nommé Abdoulmoumen pour son successeur. Tels furent l'origine & le premier éclat de la puissante Dynastie des Almohades. Nous avons déjà remarqué que des Auteurs placent cette révolution sous Brahem , fils d'Ali.

Taschefin-Elmasoudi , fils du Roi de Maroc , n'étoit pas plus heureux en Espagne que son pere en Afrique. En 1121 , en voulant arrêter les progrès rapides d'Alfonse le Batailleur , il avoit été vaincu dans une journée mémorable à Cotanda , près de Daroca , qui fut , pour les Chrétiens , le prix de la victoire. Cependant il alla mettre , dans une autre campagne , le siège devant Tolède , mais cette place fut encore une fois l'écueil des armes Musulmanes. En 1123 , le Roi d'Arragon , toujours victorieux contre les Infidèles , défit , à la bataille d'Arançuel ou Alcaraz , onze Seigneurs Mahométans , vassaux du Roi de Maroc. Ce Prince , entraîné par ses succès , porta le ravage jusqu'aux environs de Grenade , & l'année suivante , il se retira chargé de dépouilles avec dix mille familles de Chrétiens Mosarabes , qui , pour se jeter dans les bras d'un Monarque de leur religion , étoient descendus à l'envi des montagnes dans lesquelles ils étoient cantonnés. A la vue de cette émigration , les Almoravides transporterent en Afrique le petit nombre de Chrétiens qui restoit sous leur domination. La nouvelle du départ des Seigneurs François , qui , mécontents d'Alfonse , s'étoient retirés , ranima leur courage ; ils fondirent , en 1125 , sur les Etats du Roi d'Arragon. Ce Prince ne put arrêter leur impétuosité ; il promit avec serment aux chevaliers François



de leur donner des dignités & des terres pour prix de leur valeur, s'ils lui prêtoient un prompt secours ; à ces offres, ces héros accoururent ; Alfonse, enveloppé au milieu des montagnes du Royaume de Valence, se délivra de ses ennemis par une sanglante victoire, en 1126. Ces guerres donnerent naissance dans l'Espagne Chrétienne à plusieurs ordres de chevalerie, dont l'objet étoit de combattre les Infidèles. Le Roi de Sicile avoit envahi en 1125 l'île des Geibes, malgré l'ardeur guerrière des habitans, à la faveur des cabales qui troubloient la cour de Mahadie, pendant la minorité de Hassan, Roi de la partie orientale de la Barbarie, depuis la mort d'Ali son pere, arrivée en 1121. Les Insulaires que le fer du vainqueur épargna furent réservés pour l'esclavage & chargés de chaînes. Les Siciliens conçurent, à ce premier essai, des espérances que les Zeïrides, dans leur décadence, ne travaillèrent point à détruire.

1130-32. Le Roi de Maroc possédoit en Espagne l'Andalousie, avec Cordoue & Grenade, la partie méridionale du Portugal, les Algarves, la Murcie & le Royaume de Valence ; mais dans cette étendue de pays, il y avoit plusieurs places occupées par des Seigneurs Mahométans, qui n'étoient que ses vassaux, & les mécontents étoient en grand nombre. Parmi ces derniers, Zefadola, de la race des anciens Rois de Cordoue, trahit le Souverain d'une manière éclatante, pour se venger du dessein que le Prince Taschefin avoit, dit-on, formé de le faire périr avec toute sa famille. En passant au service du Roi de Castille & de Léon, Alfonse VIII, il lui livra le district de Rhoda, dans la Manche. Taschefin assemble aussi-tôt une nombreuse armée. Alfonse n'avoit qu'un petit corps de soldats à lui opposer, mais c'étoient des braves : ils surprirent pendant la nuit le camp des Maures, en égorgerent la plus grande partie sans qu'elle pût se défendre, & ne laissèrent au général que le tems de fuir honteusement, avant que d'avoir mis la première main à l'exécution de ses grands projets. Cependant cet échec n'étoit qu'une surprise ; il n'augmentoient point les



forces du vainqueur, il laissoit aux vaincus leur valeur & leurs ressources. Aussi la campagne suivante, les Almoravides s'avancèrent-ils presque sans obstacle jusqu'aux environs de Tolède. Alfonse qui étoit préparé à leurs incursions, envoya contre eux une armée, sous la conduite du comte de Rodrigue de Lara : la bravoure fit alors ce qu'avoit fait auparavant la ruse ; l'armée des Sarrafins fut taillée en pièces, & toutefois elle défit ceux de Salamanque, qui, encouragés par l'exemple, s'étoient imprudemment avancés pour partager la gloire du comte.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

On ne peut qu'admirer la constance & le courage des Almoravides. Battus, affoiblis, ils ne cessent d'entreprendre, d'attaquer. Ils font une incursion en Castille ; les Chrétiens font en Andalousie une diversion. Vaincus dans leur province, ils sont victorieux dans les Etats ennemis : chaque parti fouille ses triomphes par des cruautés. Ne dissimulons point que les Castellans avoient mérité en Andalousie d'être traités sans ménagement, puisqu'avant l'action, ils avoient poignardé leurs prisonniers : action aussi contraire à la politique qu'au droit des gens ; car si la barbarie effraye les lâches, elle anime les braves, elle aiguillonne leur courage par la vengeance & le désespoir. Taschefin triomphant, alla se présenter devant Tolède ; mais les sièges demandent un art qui n'est pas toujours nécessaire dans les combats ; & il paroît, par l'inutilité de plusieurs tentatives des Maures sur des places, qu'ils n'étoient point versés dans ces connoissances militaires. Taschefin se retira, Alfonse le poursuivit & le battit. Pendant ce tems-là l'Arragonois prenoit de son côté Mequinenza ; il assiégeoit Fraga.

La campagne suivante cette place étoit encore bloquée ; elle avoit mérité, par une belle défense, une capitulation honorable, qu'Alfonse le Batailleur s'étoit obstiné à lui refuser. L'armée Mahométane arriva & l'armée Chrétienne fut presque anéantie. L'élite de la noblesse Espagnole, une foule de chevaliers François, deux Evêques restèrent sur le champ de bataille ; Alfonse mourut quelques jours après. Il y a apparence que les Mahométans, après

1133, & s.



cette victoire, ne se feroient pas bornés au ravage de l'Arragon, si le belliqueux Taschefin n'avoit été appelé à Maroc par son pere, pour faire tête aux Almohades; & que les Chrétiens se feroient efforcés, non d'effacer leur honte, car ils avoient vaillamment combattus, mais de se relever de ce désastre, si la succession d'Alfonse ne les eût armés les uns contre les autres. Cependant, deux ans après, c'est-à-dire, en 1136, on vit les Castillans renouveler la guerre, pénétrer dans l'Andalousie & battre les Maures. Ils étoient encore dans cette province en 1138, où ils furent obligés d'abandonner le siège de Coria. Ils furent plus heureux l'année suivante devant Oreja, qui ne se rendit qu'après avoir inutilement attendu des secours qu'on lui avoit annoncés. On dit que l'armée Musulmane voyant la place perdue sans ressource, alla se présenter devant un château, dans la quelle la Reine de Castille, Berengère de Barcelonne, étoit enfermée; & que cette habille Princesse ayant représenté aux généraux qu'il ne convenoit point à des chevaliers d'attaquer une femme & une Reine, tandis que la gloire les attendoit sous les murs d'Oreja, où ils avoient un Roi à combattre, les Maures, par un excès de galanterie, qui donne une idée des mœurs de ce tems, se retirèrent, en célébrant les vertus & la beauté de la Reine, à laquelle ils n'avoient demandé que l'honneur de la voir.

Dans le même tems, le comte de Portugal, Alfonse Henriquez, après avoir obtenu divers avantages contre les Musulmans, se couvroit de gloire aux Plaines d'Ouriq, appelées depuis *Cabeças de Reies*, têtes de Rois; & ses troupes le proclamoient Roi sur le champ de bataille. Ecoutons le récit incroyable des Historiens Portugais. Ismar ou Ismaël, qui regnoit sur les provinces situées au-delà du Tage, s'approchoit de ce fleuve, au milieu des Rois de Sylvés, de Mérida, de Seville, de Badajoz, de Lisbonne, d'Algézire & autres, au nombre de vingt, pour arrêter, avec plus de 300 mille combattans, les courses de 13 mille Portugais. Alfonse ne fut point effrayé, le ciel l'échauffa par des prodiges, la fureur



de combattre s'empara de ses troupes miraculeusement animées, & leur valeur seule, sans aucun de ces accidens, qui produisent quelquefois les effets les plus extraordinaires, triomphe de 300 mille hommes conduits par des Rois, qui combattoient avec autant de prudence que de courage. Les Portugais distinguèrent dans leurs trophées les cinq étendards des cinq principaux Monarques Musulmans, & en formerent, suivant quelques Auteurs, les cinq écussons des armes du Portugal. Cependant, Ismar battu, humilié, fugitif, s'empare de Leiria, délivre Lisbonne des armes du vainqueur, unies à celles d'un gros corps de François nouvellement arrivés, bat les Chevaliers du Temple, &c. Quelque penchant que l'on ait pour le merveilleux, il suffit de prendre une légère teinture de l'histoire du tems, pour se convaincre que les Historiens Portugais, fortement prévenus par l'envie d'ennoblir l'origine de leur Monarchie, ont pris des Alcaïdes ou gouverneurs de places pour des Rois, & quelques milliers d'hommes pour une armée innombrable: nous ne parions pas des prodiges; il faut de sages & de grandes précautions pour les constater. Comment, dans des Etats très-bornés, après des guerres longues, sanglantes & malheureuses, soutenues sans le secours de l'Afrique, parmi des peuples divisés, amollis & mécontents, à la suite d'une dépopulation causée par le transport des Mosarabes à Maroc & au milieu d'ennemis infiniment plus redoutables que le comte de Portugal, les Musulmans auroient-ils levé plus de 300 mille soldats, & pour tomber sur un petit Prince dont la plus grande armée n'avoit pas été jusqu'alors composée de 12 mille hommes? Quand on outre & qu'on prodigue ainsi le merveilleux, on ne veut pas, sans doute, être cru. Mais ne nous amusons point à réfuter des absurdités, & suivons en Afrique, le Prince Taschefin, qui, pour opposer de bonnes troupes aux Almohades, avoit emmené avec lui le reste des Chrétiens Mosarabes, plus braves & plus adroits que ses Maures.

En 1133, Aboulmoumen, nouvel Emirelmoumenin dans la



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

partie occidentale de la Barbarie, après s'être rendu agréable à ses sujets par la douceur de son gouvernement & par la diminution des impôts, avoit étendu les Etats naissans des Almohades sur la ville de Badilé & sur les montagnes des Senahedgiens. Le torrent alloit engloutir l'Empire de Maroc, si une forte digue ne l'arrêtoit; Ali, Roi des Almoravides, ne crut pouvoir se reposer du soin de repousser le danger, que sur le bras de son fils Taschefin, guerrier courageux & exercé, quoiqu'il parût nécessaire en Espagne. Plusieurs années se passèrent en combats, sans qu'Abdoulmoumen pût se flatter de remplir ses projets ambitieux: il fut même obligé de se réfugier sur le Mont Atlas & de s'enfoncer dans la chaîne de montagnes de Ronata. Pendant que Taschefin étoit dans le plat pays, les pluies inonderent son camp, la disette & les maladies le désolèrent, & le froid devint si excessif, que ses soldats furent réduits à brûler les selles de leurs chevaux & les bois de leurs lances pour se chauffer. Il ne restoit plus dans l'armée Royale que des malheureux mourans & désarmés, lorsque Méhémet, 1140-49. gouverneur de Segelmesse, vint à son secours. Abdallah, lieutenant du Prince Almohade, vole pour empêcher sa réunion avec Taschefin, & bat les troupes de Méhémet, tué au commencement de l'action. Le Roi de Maroc survécut peu de jours à cette dernière disgrâce; & Taschefin, en lui succédant au trône, hérita de ses malheurs. Cependant le nouveau Roi voyant en 1142 les Almohades devant Trémécen, se présente devant l'ennemi avec une armée supérieure. Ils s'observent l'un l'autre; ils n'osent s'attaquer. Enfin, Abdoulmoumen leve le siège, l'année suivante, mais en détachant Heutati, qui va surprendre Oran, & l'abandonne à l'arrivée des Almoravides. Taschefin qui voit fuir les Almohades, se livre à une sécurité si excessive, qu'il est investi par Heutati dans une mosquée ou dans une maison de plaisance hors de la ville, sans avoir eu connoissance de son approche. Comme il tente de s'échapper, son cheval s'abat, il tombe du haut d'un rocher, ou selon d'autres, il pousse son cheval dans la mer, & il périt en



en 1145. D'autres disent qu'après avoir été battu, il s'étoit en-fermé dans une tour, & qu'il y fut brûlé. Aussi-tôt Oran est pris, & ses habitans, ainsi que les troupes qui s'y étoient réfugiées, sont passés au fil de l'épée. Trémécén ne peut résister long-tems; Fez soutint un siège de neuf mois, mais des traîtres ouvrent ses portes aux Almohades & sont cause de la mort de plus de cent mille hommes; Miquenez, Salé, Ceuta se rendent à composition; Maroc est assiégé.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Sur le trône qui s'écrouloit étoit un enfant nommé Ishak, fils d'Ali: il ne lui restoit qu'une place forte & gardée par de nombreuses troupes. Abdoulmoumen, jaloux de consommer son œuvre, & prévoyant que le siège seroit long & meurtrier, bâtit une ville pour lui servir de camp, afin que ses troupes eussent moins à souffrir de l'intempérie de l'air. Pendant onze mois on attaqua & on se défendit de part & d'autre, avec une ardeur égale & avec un mélange de bons & de mauvais succès. Après ce tems-là, quoique la famine eût encore emporté cent mille habitans, quoique la meilleure partie des troupes eût péri par une adroite manœuvre d'Abdoulmoumen dans une embuscade, quoiqu'il n'y eût presque plus dans la ville que des spectres si foibles & si languissans, qu'ils ne pouvoient donner la sépulture aux morts, ce ne fut que par la perfidie d'une compagnie de Francs appelés les Marantons, que les Almohades entrèrent dans Maroc, où ils ne mirent aucune borne aux désordres. Il n'échappa au fer du vainqueur qu'un petit nombre d'habitans, que la publication d'une amnistie fit sortir des souterrains dans lesquels ils s'étoient cachés: le Roi Ishak eut la tête tranchée; d'autres disent qu'Abdoulmoumen l'étrangla de ses propres mains, & qu'ayant juré de faire passer la ville de Maroc *par un crible*, il réduisit cette capitale en poudre. Ainsi finit vers l'an 1146, ou suivant d'autres, en 1149, la Dynastie des Marabouths ou Almoravides. Cependant, quelques-uns des principaux habitans de Maroc ayant aiguillonné les partisans de cette famille, & gagné quelques tribus Arabes, il se



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

forma une armée de cent ou deux cent-vingt mille hommes, avant qu'Abdoulmoumen eût conçu quelque crainte de leurs mouvemens. Cantonnés à Dankala ou Deukalé, ils faisoient des courses jusqu'à Maroc. L'usurpateur marcha droit à cette ville, & ayant évité les pièges de l'ennemi, il l'emporta d'affaut en 1149. Le carnage fut affreux, & le nombre des esclaves si grand, qu'une fille ne se vendoit qu'une dragme d'or. A ce nouveau succès du Roi des Almohades, les Africains effrayés coururent de toutes parts au-devant du joug. Quelques troupes de Maraboutis se retirèrent dans les déserts; d'autres s'établirent dans l'isle de Majorque.

La Dynastie des Zeïrides, Rois de la partie orientale de l'Afrique Musulmane, venoit de s'éteindre. Depuis l'an 1142 jusqu'en 1148, une famine horrible avoit désolé leurs Etats, qui, depuis long-tems, tomboient en décadence. Un grand nombre d'habitans, pour éviter une mort certaine ou pour ne pas se nourrir de cadavres, étoient allés chercher du pain en Sicile. Le Roi Roger, dont les troupes avoient déjà fait en 1146 la conquête de Tripoli, instruit par ces Africains de la disgrâce de leur patrie, fit équiper une flotte de 150 voiles, avec laquelle Géorgi, capitaine renommé, jeta dans Mahadie une telle épouvante, après l'avoir rassurée par de faux avis, que tous les Musulmans abandonnerent la place à son arrivée, à la réserve de quelques-uns qui se réfugièrent chez des Chrétiens. Quand l'avidité du soldat eut été satisfaite par le pillage, le général envoya une division de sa flotte devant Sfax, & l'autre devant Sous. Cette dernière ville capitula, la première ne se rendit qu'à la force; par-tout les vaincus furent traités avec l'humanité nécessaire pour les contenir & pour les rappeler dans les places. Le Roi de Sicile se vit ainsi en 1148 maître des côtes, depuis Tripoli jusqu'à Tunis. Hassan, dernier Roi de la Dynastie des Béni-Zeïri, passa dans le Mogreb, pour implorer le secours d'Abdoulmoumen, pendant que trois de ses enfans se retiroient auprès des Beni-Hammad, qui étoient de la même famille. Ab-



doulmoumen envoya son général Hassan dans les anciens Etats de son client, non pour y rétablir ce Prince, mais pour s'en emparer : en effet, la plus grande partie du pays fut soumise à sa domination, comme on le verra ci-après.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

En Espagne, sans parler de quelques combats entre les Maures & les Chrétiens, il étoit arrivé dès l'année 1145, une grande révolution dans les possessions des Almoravides. Les Arabes & les Maures établis en Espagne avant ces conquérans, & appelés dans ces derniers tems Agaréniens, avoient trop souffert sous le gouvernement Africain pour ne pas désirer avec ardeur l'occasion de donner un libre essor à leur jalousie & à leur haine. Pendant que le Roi de Maroc étoit tout livré à la guerre d'Afrique, il ne fut pas difficile à Mahomet, issu des Rois de Cordoue, & à Zafadola, dont les sentimens avoient déjà éclaté, de les engager dans une conspiration contre les nouveaux conquérans. A Tortose, à Murcie, à Valence, à Martola, à Mérida, &c. les Almoravides furent massacrés par Mahomet ; Zafadola extermina ceux de Grenade, de Jaën, d'Ubeda, de Baëza, d'Andujar, &c. Ces deux chefs se partagerent entr'eux l'Andalousie, & leur partage fut confirmé par une victoire qu'ils remportèrent sur Aben-Gama, lieutenant-général du Monarque Africain. Ce gouverneur ne fut pas plutôt instruit de ce qui se passoit en Afrique, que se jettant à son tour sur la Dynastie ébranlée, il se revêtit à Seville de la qualité de Souverain ; mais bientôt il fut obligé de se reconnoître vassal d'Alfonse, Roi de Castille, en lui remettant Cordoue, dont il venoit de chasser un Faquir qui avoit osé regner. Quelques années après il fut poignardé par les habitans de Jaën, comme il cherchoit à y attirer Alfonse pour le faire périr. Déjà les Castillans qui faisoient la loi aux rebelles en venant les secourir, avoient mis à mort Zafadola, auquel ils étoient venus prêter la main pour dompter le reste des partisans des Almoravides. Avec le secours des vaisseaux de Gênes & de Pise, & des forces du Régent d'Aragon & du comte de Montpellier, ils s'emparèrent, entr'autres



places, d'Almérie, où 20 mille Maures racheterent leur vie à prix d'argent. Dans la distribution du butin, il échut aux Génois un vase d'émeraude d'une grandeur si extraordinaire, qu'ils le conservent encore aujourd'hui comme une des pièces les plus curieuses de leur trésor. Dans ce tems-là le Roi de Portugal s'étoit rendu maître de Lisbonne & de plusieurs autres villes, par le moyen d'une flotte de Croisés. Le Régent d'Arragon prit ensuite, secondé par les Génois, tout le pays que les Maures possédoient dans la Catalogne. La révolte des Agaréniens ne fut donc qu'une révolution funeste à eux-mêmes & sur-tout à leurs chefs, si ce n'est à Mahomet; car l'exterminateur des Almoravides de Murcie, de Valence, &c. est sans doute le Mahomet Abenlop ou Abenzal, ou plutôt Abensaïd, surnommé le Roi Loup, Roi de Valence, de Murcie, &c. qui fit tête au chef des Almohades; quoique les Historiens, oubliant tout d'un coup le complice de Zafadola, donnent leur Mahomet Abenlop pour un personnage tout nouveau, parce qu'il paroît sur la scène avec un surnom. C'est sans doute aussi le même Mohammed, fils de Saïd, fils de Mardisch, ou Méhémed-Ibn-Merdenich, que les Arabes qualifient de Roi de Seville.

1150, &c. Abdoulmoumen étoit paisible possesseur des Etats de Maroc. Dès l'année 1147, à la sollicitation d'un parti de Maures Espagnols, il avoit envoyé en Espagne une grande armée commandée par Omar, fils de Saleh, avec une flotte sous la conduite de Yahia, fils d'Issa. Ses troupes ayant soumis la plupart des places de l'Andalousie, entreprirent d'envahir le Royaume de Murcie & de Valence, le Roi Mahomet se défendit vigoureusement. Alfonse, Roi de Castille, jugea les conjonctures favorables pour attaquer les places Musulmanes. Aussi-tôt il alla mettre le siège devant Cordoue; mais à l'arrivée de 12 mille Africains, il décampa. S'il est vrai qu'il remporta sur eux une victoire complète, il n'en retira point de fruit, & il n'en acquit pas plus de gloire. Les Historiens Espagnols, ardens à exalter ce Prince, suivant son carac-



rière vain qui lui faisoit prendre le titre ridicule d'Empereur de toute l'Espagne, donnent une très-petite idée de son habileté dans l'art de la guerre, en s'amusant à lui faire gagner des batailles & lever des sièges à la suite de ses triomphes. Le plus redoutable rival d'Abdoulmoumen, c'étoit Mahomet, qui, plusieurs fois victorieux, fut à la fin obligé de recourir au Roi d'Arragon, & ensuite à Alfonse, dont il se rendit tributaire; & ce fut à la faveur des armées de Murcie & de Valence, que le Castillan fit quelques conquêtes. Si immédiatement avant sa mort, qui arriva vers l'an 1157, les Almohades perdirent contre lui une bataille, incontinent après ils recouvrèrent presque toutes les places qui leur avoient été enlevées.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'Espagne n'étoit point l'objet principal de l'ambition du Roi de Maroc; il désiroit plutôt régner sur toute la Barbarie. Les Beni-Hamad possédoient encore Bugie & ses dépendances; les Siciliens étoient maîtres d'une partie des côtes; quelques peuples étoient demeurés fidèles à Hassam de la famille des Zëirides; (les Arabes balançoient:) l'Almohade pour surprendre la puissance qu'il vouloit opprimer, feignit en 1151 d'armer pour une expédition sur l'Espagne, la flotte qui se formoit à Ceuta. Elle partit faisant voile vers l'Europe; mais elle alla bientôt se présenter devant Bugie. Le Roi Yahia ne connoissoit que le plaisir; son ministre Maimoun n'étoit pas propre aux armes: en sorte que les Almohades furent maîtres de Bugie & autres places, sans avoir tiré l'épée. Yahia se retira à Constantine pendant que ses freres passoient en Sicile: ensuite il se rendit à Abdoulmoumen, qui le fit conduire à Maroc, & sa Dynastie fut détruite. Après la prise de Bugie, Abou-seïd, l'un des Généraux du Conquérant, ayant battu Abou-Kabida qui s'opposoit à ses progrès, la forteresse de Hamad fut abandonnée par ses habitans. Ces victoires donnerent de l'ombrage aux Arabes, dont les Tribus se rassemblèrent pour conjurer la perte d'Abdoulmoumen. Leur ardeur éclata dans leur marche, & leur courage dans le combat: toutefois ils furent défaits. Abdoul-



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

moumen, pour éteindre leur animosité par un procédé généreux ; leur renvoya les captifs que la victoire avoit livrés à ses généraux Aboufaïd & Issa : en suite ayant déclaré pour son successeur son fils aîné Mohammed, il distribua des gouvernemens à ses autres fils en 1556.

1157-58. Aboufaïd, celui de ses enfans qu'il avoit envoyé à Algesire en Espagne, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fit sommer Maimoun-Zéidans, Roi Almoravide de Grenade, de lui remettre tous les pays de sa dépendance. Maimoun étoit un Prince efféminé, il n'osa défendre sa couronne, & aimâ mieux aller vivre en Afrique dans l'obscurité. Ainsi finit en Espagne la Dynastie des Almoravides ; il ne leur resta que l'Isle de Majorque. Aboufaïd prit quelques années après Amerie par capitulation. Dans le tems qu'il étoit venu prendre possession de son gouvernement, son frere Abou-Yacoub, lieutenant-général en Espagne, conduisoit dans ce pays une armée Africaine. Le Roi de Castille, le Roi de Navarre, & le Prince d'Arragon étouffant leurs animosités particulières, se liguerent ensemble en 1158 contre leur ennemi commun, & ils se partagerent même les terres Musulmanes, par un traité auquel il manqua le sceau de la conquête, quoique la victoire parût aussitôt le leur promettre. Aux troupes d'Afrique, Abou-Yacoub joignit toutes celles qui étoient déjà sur pied en Espagne ; & toutefois, malgré la supériorité de ses forces, il fut mis en déroute après avoir vu tomber sur le champ de bataille Dalgen & Aben-Gamen, ses deux principaux lieutenans. Les Princes alliés se désunirent.

1159. Abdoulmoumen marchoit à la tête de 100 mille hommes à travers des déserts, dans lesquels il avoit fait enterrer des amas de bled, pour aller assiéger Tunis, d'où les Siciliens fatiguoient les Arabes & les Maures par de continuelles incursions. Sa flotte étoit en mer. On dit que la discipline qu'il faisoit observer étoit si rigide, que le soldat en passant dans les campagnes, n'auroit pas osé arracher un épi de bled. Quand il fut devant Tunis, il eut



à peine sommé le gouverneur de se rendre, que quelques habitants l'introduisirent dans la ville, sur la promesse qu'il leur faisoit de laisser à tous les citoyens la vie & leur fortune. Maître de cette importante place, il alla se présenter devant Mahadie, dont sa flotte bloqua le port, & dont il ferma les avenues sur terre par des murailles garnies de redoutes. Pendant le blocus, ses vaisseaux battirent une armée navale que le Roi de Sicile envoyoit au secours de la place, plusieurs peuples s'empressèrent à reconnoître son autorité; il imposa son joug aux villes de Sfax, de Tripoli, de Cables, & à tous les pays de l'ancien domaine des Zéirides. Enfin, les Mahadiens affamés capitulèrent. Les Chré-

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1160.

Abdoulmoumen ne voyoit plus d'obstacle du côté de l'Afrique à ses projets sur l'Espagne, si ce n'est l'inconstance des Arabes. C'étoit remplir un double objet que de transporter un gros corps de troupes de cette nation dans les pays Chrétiens; il séduisit les Tribus par la spécieuse représentation des triomphes de leurs ancêtres; elles se montrèrent jalouses de partager leur gloire; mais leurs troupes sur le point de s'expatrier, abandonnerent le Roi de Maroc, allèrent exciter la sédition dans le désert. Abdoulmoumen parut fermer les yeux sur leur conduite; mais dès qu'il vit la sécurité que son inaction leur avoit inspirée, il les fit subitement

1161-63.

attaquer par trente mille hommes, qui mirent les déserteurs en déroute, & leur enleverent femmes & enfans. Un traitement humain fait aux prisonniers & le renvoi généreux de leur famille acheverent de soumettre la plupart des séditeux; on les dispersa sur les frontières d'Espagne. Alors le Roi Almohade hâta ses préparatifs pour passer le pays où ses armées venoient de triompher des Castillans, & de laisser prendre plusieurs villes du Royaume de Grenade aux Rois de Valence & de Navarre. Pendant ce tems-là, il fit bâtir sur la côte de Gibraltar une ville très-forte;



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

mais la mort le surprit à Salé. On accuse ce conquérant d'avoir été cruel, tandis qu'on le représente toujours humain & même généreux envers les vaincus : on ne lui reproche point d'autre vice. Quelques auteurs font mourir Abdoulmoumen plusieurs années auparavant, & lui donnent pour successeur immédiat son fils Joseph, pere de Jacob, ou Yacoub. Suivant leur récit, Joseph ressembloit parfaitement à son pere : même courage, même haine contre les Chrétiens. Monté sur le trône, il appaisa quelques troubles dans son Royaume, & vola en Espagne au secours des Princes Maures. Son armée formidable étoit de soixante mille chevaux & de plus de cent mille hommes de pied. Le succès de son expédition ne répondit pas à sa valeur. Au bout de huit ans, il retourna en Afrique, où il n'eut qu'à paroître pour appaiser la révolte excitée par les Zénètes dans le Royaume de Tremecen. Il revint en Espagne avec une armée encore plus nombreuse que la première : ses conquêtes furent rapides. Le Pape publia une croisade, & la plupart des Princes Chrétiens marcherent contre ce redoutable ennemi. Joseph les voyant sur le point de fondre sur lui, pressa plus vivement le siège de Santaren, où il fut tué, dit-on, en 1171.

1163, & s. Abou-Yacoub, fils d'Abdoulmoumen & son successeur, ne fut pas plutôt sur le trône, d'où l'incapacité avoit exclu son frere aîné, suivant la volonté du feu Roi, que les Tribus Arabes d'Amaré & d'Ibn-Omar se révolterent. Plusieurs autres Tribus attendoient pour secouer le joug, le succès de leurs tentatives, lorsque Mef-tah, auteur des troubles, périt dans une défaite. Abou-Yacoub dispersa dans ses Provinces les Tribus qu'il venoit de dompter, & l'Afrique jouit d'un calme profond. En Espagne, pendant que le Roi Maure de Valence & de Murcie tenoit les Almohades en échec, les Princes Chrétiens faisoient sur eux des conquêtes, mais peu considérables & peu rapides. Les Portugais, dans le cours de plusieurs années, leur enleverent une grande quantité de petites places. Enfin, tous ces ennemis du Monarque Africain s'étant  
1169, & s. ligués



ligués ensemble, il envoya son frere Omar en Espagne avec des troupes qui furent très-malheureuses en Portugal, & qui ne furent pas heureuses dans les autres Etats Chrétiens & même dans les pays Mahométans de la domination de Mahomet Abenlop. Sur ces nouvelles, il passa lui même la mer avec cent mille combattans. Comme il marchoit droit à Seville, le Roi Maure mourut en 1171, accablé par une subite impression de terreur, si toutefois il ne fut point empoisonné. Les enfans de ce Prince remirent aussi-tôt son domaine au Roi de Maroc, qui ne fit contre les Chrétiens que des efforts inutiles, quoiqu'il ne cessât d'envoyer des troupes sur leurs terres. Des troubles le rappellerent en Afrique, après qu'il eut séjourné pendant quelques années à Seville.

Une troupe de Turcs, qui, sous le regne de Saladin avoient quitté l'Egypte, étoient venus en 1172 en Afrique sous la conduite de Tekieddin-Karakoufch. Avec l'aide de plusieurs Tribus Arabes, ils se rendirent maîtres de Tripoli & de quelques autres lieux. Ali-Ben-Elmari, Prince tributaire de Sfax, profita de cette révolution, pour secouer le joug, en massacrant dans sa ville tous les partisans des Almohades. Abou-Yacoub n'entreprit de se venger, qu'après avoir mis ses places frontières à l'abri de toute surprise. Ensuite il assiégea Sfax. Le siège duroit depuis trois mois, 1175, & s. lorsqu'Ali, craignant que la place ne fût emportée d'affaut, alla dans le camp des assiégeans se jeter aux pieds du Monarque, pour lui demander la grace des habitans & la sienne. Abou-Yacoub fut aussi généreux que la confiance du suppliant le méritoit; il exauça sa prière, & en dédommagement de la ville de Sfax, il lui donna des terres considérables dans le Mogreb. Le Monarque victorieux renouvella quelque tems après à Mahadie la trêve avec les Siciliens, craignant d'être détourné de la conquête de l'Espagne par quelque guerre étrangère. Dans ce Royaume, les Almohades resterent plusieurs années en paix, après qu'ils eurent été chassés de Cuença par le Roi de Castille, & battus sous les murs de Tolède en 1177. Les Portugais continuoient toujours avec avan-



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

tage la guerre contr'eux. Le Roi de Maroc, après avoir rétabli en Afrique la tranquillité, c'est-à-dire, après avoir laissé les Turcs dans la paisible possession de leurs conquêtes, se flatta d'humilier ces Chrétiens victorieux par la prise de Santaren; mais il périt par la lâcheté de son armée, qui, attaquée d'un côté par le Roi Alphonse, & de l'autre, par la garnison que commandoit l'Infant D. Sanche, lui laissèrent disputer la victoire avec sa Noblesse seule: il reçut de la main de l'Infant une blessure dont il mourut quelques jours après, l'an 1184. Mariana dit qu'il se noya dans le Tage. Abou-Yacoub-Yousouf n'avoit, dit-on, que des grandes qualités, sans presque aucuns vices.

1184, &f.

Almanfor-Abou-Yousouf-Yacoub, fils d'Abou-Yacoub, monta sur le trône, lorsqu'Ali-Ishak-Eli-Emeni, Roi Marabouth de Majorque, fit équiper aux Isles Baléares une flotte de 20 vaisseaux, avec laquelle il vint s'emparer de Bugie, où il ne put se maintenir. Les Turcs établis sur les côtes accueillirent le Prince Marabouth; les partisans de sa famille se déclarèrent alors ouvertement en sa faveur, & l'on attaqua les Almohades. Ceux-ci furent vaincus par la défection de quelques compagnies Turques, qui voyant devant eux leurs compatriotes, tournèrent leurs armes contre les généraux qui les conduisoient. Alors le Roi de Maroc se mit à la tête de ses troupes, battit ses ennemis, & enleva Fez

1189, &f.

aux Turcs, ainsi que Cables, Sfax, &c. Quelque tems après la prise de Sylvés par le Roi de Portugal, l'attira dans ce Royaume: il n'y fut pas d'abord heureux; mais il reconquit à la fin cette place & plusieurs autres villes, & revint à Maroc.

1194.

Une trêve suspendoit les hostilités entre les Chrétiens & les Mahométans; les Castillans la rompirent, en commettant dans l'Andalousie les plus horribles ravages. Almanfor-Abou-Yacoub fit aussitôt publier la Gazie à Maroc, ce qui attira sous ses étendards un si grand nombre de soldats, brûlant de se laver de leurs péchés dans le sang des Chrétiens, & de s'exposer à la mort pour gagner le Paradis, que le Roi de Castille implora, dans sa frayeur,



le secours de tous les Princes Espagnols. Le Roi de Maroc parut. Le Castillan, au lieu d'attendre ses alliés, lui livra bataille près d'Alarcos, avec le plus déplorable succès. Les Historiens Arabes prétendent qu'il périt plus de 140 mille Chrétiens; les Historiens Espagnols avouent qu'il en mourut vingt-cinq mille avec l'Elite des Chevaliers des Ordres militaires. Suivant les premiers, le vainqueur prit sur les vaincus, 46 mille chevaux, 40 mille mulets, & cent mille ânes. Ils assurent qu'Alfonse, de désespoir, jura de ne point dormir & de ne point monter à cheval, qu'il n'eût effacé la honte de cette défaite : circonstances apocryphes dont Mariana & les autres auteurs Espagnols ne font aucune mention. Un second combat que les deux partis se livrèrent l'année suivante, fut encore plus funeste aux Castillans que le premier, par ses suites; car le Monarque Africain, maître de la campagne, prit, pillà, détruisit plusieurs places de Castille; mais il échoua devant Talavera & devant Tolède. L'année d'après il n'eut pas un meilleur succès contre cette capitale, parce que la contagion, suite de la famine, désola son armée, qui ne pouvoit subsister dans un pays dévasté. Plusieurs autres villes lui résisterent avec le même bonheur. Il trouva moins d'obstacles dans les Asturies, où il auroit poussé vigoureusement ses conquêtes, si l'Afrique troublée n'eût demandé sa présence.

Sa mort suivit de près son arrivée dans ce pays. Quelques Auteurs travestissent la fin de son histoire en roman. Le gouverneur de Maroc, disent-ils, avoit corrompu la fidélité du peuple, & fait soulever les Arabes des campagnes voisines. Almanfor ayant emporté la ville d'assaut, après un long siège, fit massacrer tous les habitans, & défendit, sous peine de la vie, d'enterrer leurs cadavres, disant qu'il *n'y avoit pas de plus douce odeur que celle du sang d'un ennemi & sur-tout des traîtres*. Cependant le gouverneur s'étoit réfugié dans le fort, où, manquant de vivres, il recourut à un Marabout pour obtenir son pardon. Le Roi promit tout; mais lorsque le gouverneur & ses complices vinrent se jeter

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1195.

1196.

1197.

1198.

1199, &c.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

à ses pieds, il leur fit couper la tête. Alors le Marabouth lui reprocha si fortement cette violation de la parole royale & de la foi des conventions, que, déchiré de remords, il alla expier sa faute par une vie errante & humble, & mourir enfin en 1206 à Alexandrie, exerçant le métier de boulanger. Les Maroquins qui l'aimoient tendrement, s'étant persuadés qu'il étoit allé visiter le tombeau de Mahomet, confièrent le soin de l'Etat à Ibrahim son frere. Enfin, ils s'imaginèrent qu'il étoit mort dans son pèlerinage, & ils élurent pour Roi son fils Mahomet-Naser.

Naser-Ledin-Allah-Abou-Abdallah-Mohammed, en recevant la couronne, prit les armes pour abattre les Marabouths & les autres rebelles, tels que le gouverneur de Mahadie. On ignore le détail des expéditions par lesquelles il prépara la pacification de ses Etats. Dans cette guerre, se signala, sous l'étendard royal, Abou-Mohammed-Abdolouahed, qui, en récompense, reçut, l'an 1206, le gouvernement de Tunis & d'une vaste contrée dans laquelle sa justice, sa douceur & ses libéralités, jetterent, pour ainsi dire, les fondemens du trône qu'occupa sa famille, connue sous le nom de Dynastie des Abou-Haff. Il étoit issu d'Abou-Haf-Omar, qui, sous le regne du premier Roi des Almohades, avoit été gouverneur de Tunis. Abou-Haf étoit d'une tribu de Negres, descendue de Sinhadge, fils d'Amer, nommée Hentati, de la nation de Muçamada, l'une des cinq principales de l'Afrique.

1210-12. Le Roi Naser songeant à illustrer son regne par des conquêtes en Espagne, fit de si grands préparatifs dans ses différens Etats, que toute la Chrétienté en fut allarmée. Alfonso IX, Roi de Castille, obtint du Pape Innocent III, pour ceux qui se croiseroient contre les Almohades, des indulgences pareilles à celles que gagnaient ceux qui s'armoient contre les Mahométans de Syrie ou contre les Albigeois. Aussi-tôt toute l'Europe Chrétienne s'ébranle pour la religion ; toute l'Espagne Chrétienne se ligue pour la religion & pour la liberté. Le Roi de Maroc oppose la



gazie à la croisade : tout est en armes. Alfonse ravage l'Andalousie, Naser dévaste la Castille. Chaque parti ayant réuni ses troupes, le Roi de Maroc est à la tête de quatre, cinq, six cens mille hommes; Alfonse conduit 130 mille soldats aguerris & commandés par d'habiles généraux, armée supérieure à celle de l'ennemi par l'infériorité même du nombre. Les Musulmans, après avoir laissé rallentir l'ardeur des Chrétiens & affoiblir leur armée par les divisions & les maladies, s'avancerent jusqu'aux Vanes de Tolose, vastes plaines qui sont entre le Guadalquivir & la Sierra-Morena. Les Chrétiens s'engagerent témérairement dans les gorges des montagnes, où une poignée de soldats en eût exterminé cent mille; un berger les sauva; il les conduisit par un sentier sur le sommet des montagnes, d'où ils descendirent dans la plaine, au grand étonnement du Roi de Maroc, qui déjà se vançoit de les tenir enfermés comme des bêtes fauves dans un parc, & qui avoit, dit-on, écrit sottement au Pape que l'Eglise de Rome serviroit bientôt d'écurie à ses chevaux. Enfin, les deux armées s'ébranlent; les Infidèles sont enfoncés; le désordre se répand dans tous les corps, cette effroyable multitude ne peut être ralliée; on en fait un carnage épouvantable. Les Historiens Espagnols font monter le nombre des morts du côté des Musulmans à soixante, cent & deux cens mille; ils ajoutent qu'il n'y eut que vingt-cinq Chrétiens de tués, & pour rendre cette circonstance vraisemblable, ils rapportent divers signes miraculeux de la protection du ciel, entr'autres, l'apparition d'une grande croix de feu: merveilles que l'on n'oseroit croire quand elles seroient aussi bien attestées que la victoire même, lorsqu'on voit les vainqueurs aller, en barbares, inspirés par l'enfer, brûler dans les places Mahométanes, les malades, les infirmes, les femmes, les enfans; repousser à coups de pique dans les flammes les victimes qui cherchent à se sauver; & se livrer enfin à des excès plus incroyables que leur triomphe. Le Roi Alfonse écrivit au Pape que les Chrétiens étant restés deux jours sur le champ de bataille, ne purent employer



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

pour la cuisine & à d'autres usages, que la moitié du bois des flèches & des lances des ennemis. Cette fameuse bataille appelée par les Arabes *Akab*, & par les Espagnols *Vanos-Tolosa*, quoiqu'inutile aux Chrétiens divisés & affoiblis, fut une des principales causes de la chute de l'Empire des Maures en Espagne. Les Historiens Arabes reconnoissant qu'il en retourna très-peu de soldats en Afrique, la regardent aussi comme une des causes de la dépopulation de cette contrée; elle causa la ruine de la Dynastie des Almohades.

1213.

Plusieurs Seigneurs Africains affectèrent dès-lors l'indépendance dans leurs provinces. Abdolhak-Yahia-ben-Békir-ben-Mérin, d'une famille originaire de Téza, au Royaume de Fez, puissante par ses richesses & par ses alliances avec les principales tribus Arabes, sans se rendre absolu dans ce pays, s'y forma une puissance considérable, à l'exemple d'un de ses ancêtres nommé Abouca-rael-Maghili, qui, vers le milieu du huitième siècle, s'étant révolté à Tremeçen, avoit envahi le Mogreb. On dit qu'Abdolhak avoit vu en songe sortir de ses entrailles une flamme dévorante qui embrasoit la Mauritanie, augure que son ambition interpréta de manière à lui faire entreprendre de frayer à sa postérité la route du trône sur lequel monta son fils Abou-Yahia-Aboubekr, que l'on regarde comme le premier Roi de la Dynastie des Beni-Merin ou Merinites, autrement Zénètes.

1214, &c.

Nafer-Leddin-Mohammed ne survécut pas long-tems à sa défaite: accablé sous le poids du chagrin & chargé de l'indignation des peuples, il mourut, après avoir vu, non-seulement l'Afrique déchirée par des étrangers, mais encore l'Espagne Musulmane envahie par ses plus proches. Si l'on consulte l'ordre des tems, c'est à ce Prince que Mathieu Paris fait envoyer une ambassade par le Roi Jean d'Angleterre, pour lui demander du secours contre les François & contre ses Barons, avec offre de devenir son vassal & d'embrasser le Musulmanisme. Le Roi Maure répondit, suivant ce moine, qui ne devoit pas aimer Jean, puisque Jean abhorroit



les moines : » J'ai lu depuis peu les Epîtres de Paul ; elles me plaisent tant que si j'avois une autre religion à prendre , ce seroit la » Chrétienne. Mais chacun doit suivre jusqu'à sa mort la secte » dans laquelle il est né , &c. ». Son fils , Mostanser-Billah-Abou-Yacoub-Yousouf , ne s'occupa que de plaisirs. Ce fut sous le regne de ce Prince , aussi cruel que voluptueux , que S. François envoya cinq de ses disciples à Maroc pour y prêcher l'Evangile. Leur zèle choqua le Monarque sans convertir les peuples ; il les fit rembarquer pour l'Espagne. Ils revinrent une seconde fois , on les renvoya de nouveau ; ils reparurent encore. L'Infant D. Pedre de Portugal qui étoit à Maroc & qui leur avoit déjà sauvé deux fois la vie , ne put à la troisième fois obtenir leur grace ; le Roi de Maroc leur coupa la tête de sa propre main. Vers ce tems-là , les anciens Musulmans d'Espagne exterminèrent un grand nombre d'Almohades qui étoient dans ce pays. Mostanser-Billah , insensible à la gloire & incapable d'efforts courageux , mourut trois ans après , ayant précipité , par sa négligence & par ses profusions , la chute de son trône. Les Grands du Royaume élurent pour son successeur son grand oncle Abou-Mohammed-Abdoulouad , Prince qui avoit été dans le malheur & l'indigence , & qui néanmoins se plongea dans le luxe & la mollesse , tandis qu'on se flattoit que l'adversité lui auroit appris à supporter le bonheur. On lui ôta , l'année suivante , la couronne & la vie. Son neveu El-Adel-Abou-Abdallah , fils d'Abou-Yousouf-Yacoub , fut nommé Roi , & il essuya le même sort. Des séditieux pillèrent son palais , violèrent son serail , exposèrent ses femmes aux outrages d'une populace effrénée , le traînèrent en prison & l'étranglèrent. Qu'il me soit permis de dire en passant qu'en écrivant cette histoire d'horreurs , je parle de l'Histoire générale des Africains , le cœur brisé , le génie abattu ; je sens , à chaque instant , ma plume baisser avec l'humanité , sans cesse dégradée par l'erreur & le crime.

Abou-Zakaria-Yahia , fils de Naser , porté sur le trône par tant d'infamies , ne fut pas plus heureux que ces tristes victimes de



l'inconstance des Africains & du sort jetté sur la famille royale. Les peuples bientôt dégoûtés de son gouvernement, offrirent sa couronne convertée de sang à Aboul-Ola-Edris-Elmamoun, fils de Mostanser-Billah, qui se voyoit dépouiller en Espagne par les anciens Musulmans, du reste de puissance que les Almohades avoient conservé dans ce pays. Elmamoun vint en Afrique, entra dans Maroc & poursuivit Yahia sur les montagnes, où plusieurs tribus d'Arabes & de Berbers avoient embrassé la défense de ce Prince fugitif. Les deux rivaux se disputoient la couronne & la vie; aussi le combat fut-il opiniâtre; mais les Montagnards furent à la fin défaits, & le vainqueur sacrifia le Roi malheureux à sa sûreté. Elmamoun, pour venger la mort de son frere, ou pour se rassurer contre la légèreté de ses sujets, versa des torrens de sang, & tout ce sang étoit criminel. Cependant, l'esprit de révolte plus fort dans ce tems de révolution que la crainte des supplices, arma contre lui son frere, qui prit à Ceuta le titre de Roi d'Afrique, & pendant qu'il assiégeoit cette ville, les Maroquins qui ne respiroient que le crime & le changement, se révolterent. En revenant à Maroc, il mourut d'apoplexie l'an 1231. Ce Prince cultivoit les sciences avec autant de succès que d'ardeur. Mais qu'est-ce que les Historiens de ce siècle & des siècles suivans appellent les sciences? Des connoissances spéculatives, une philosophie barbare & une théologie plus barbare encore. Mais la science des Rois, la science de l'homme, celle du gouvernement des peuples, celle du bonheur, qui la cultiva, qui la connut? Deux ans auparavant le Roi d'Arragon avoit fait la conquête des Isles Baléares, l'asyle des Marabourhs.

1231, &amp; s.

Le fils d'Elmamoun, Abou-Mohammed-Abdolouahed, prit, en montant sur le trône, le surnom de *Raschid*, juste. Le choix de ce surnom semble désigner un homme qui cherche à s'attirer le respect & à gagner la confiance des peuples; mais le malheur des tems demandoit plutôt un homme qui se fît également redouter; car les peuples étoient devenus tyrans de leurs Rois, & ils



ils ne vouloient, ce semble, céder qu'à la force. Au milieu de tant d'ennemis domestiques & étrangers, il falloit un héros qui les étonnât & les consternât par un coup éclatant; & les Princes nés belliqueux prendront-ils le surnom de *Juste*? Cependant, le nouveau Roi eut le bonheur de sauver sa couronne des entreprises d'un de ses parens nommé Tarid-ben-Nafir, qui perdit la vie dans un combat. Ce triomphe ne lui assuroit que le titre de Roi, il falloit, pour ainsi parler, qu'il y attachât l'Empire qui tomboit en ruines de tous les côtés. Les Mérinites s'appesantissoient sur le Mogreb: Abou-Yahia-Aboubekr, fils d'Abdolhak, qui avoit transmis son esprit à ses enfans, agitoit le Royaume de Fez, qu'il parvint enfin à fixer sous sa domination. Les Abouhafs augmentoient leur autorité à Tunis; & Abou-Zakaria-Yahia, fils d'Abdoulouaed, le gouverneur chéri des peuples, mort en 1226, après avoir dépossédé ses deux freres Abdoullah & Aboul-Farès, s'élevoit jusqu'à l'indépendance. Les Béni-Zian fondoient un nouveau Royaume à Trémeçen, autrefois l'appanage des Senahedgiens: Abou-Yahia-Yagmour-Esen-ben-Zian, qui faisoit remonter son origine jusqu'à Ali & à Fatime, y prenoit le nom de Calife, dédaignant celui de Sulthan, & il en affectoit la pompe. L'usurpation de ce titre attira plutôt l'attention du Roi des Almohades que le danger dont sa capitale même étoit menacée par les Mérinites.

Raschid-Abdoulouahed avoit donc choisi le pays de Trémeçen 1242, & s. pour le théâtre de ses armes, lorsqu'il se noya, en se baignant dans une pièce d'eau de son jardin. Son frere Saïd-Aboul-Hassan-Barrak, qui lui succéda, suivit le plan qu'il avoit tracé, ou plutôt il fut engagé par nécessité dans la carrière que Raschid avoit ouverte. Abou-Zakaria, Roi de Tunis, ayant forcé le chef des Béni-Zian, Yagmour, à abandonner Trémeçen, & ses officiers en ayant refusé le gouvernement, parce qu'ils craignoient l'affection des peuples pour ce Prince, s'étoit déterminé à lui restituer sa ville & à se liguier avec lui pour attaquer les Almohades. Saïd-Aboul-Hassan,



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

prévenant la jonction des deux alliés, parut devant la capitale des Béni-Zian avant que leur chef fût en défense. Celui-ci alla se réfugier dans les montagnes: Saïd regardant comme vaincu un ennemi qui fuyoit, le poursuivit, s'engagea dans des gorges, & perdit la vie dans un combat en 1248. De tout le butin fait par le vainqueur, rien ne parut plus précieux qu'un Alcoran écrit de la main d'Osman, troisième successeur de Mahomet, que les Omniades avoient porté en Espagne. Les Rois de Maroc, de Tunis & de Grenade, lui en offrirent inutilement de grosses sommes, il refusa constamment de le leur céder. Abou-Zakaria, Roi de Tunis, mourut l'année suivante. Ce Prince actif & avide, avoit étendu ses conquêtes jusqu'à Tripoli, & cherché des contributions jusqu'au pays des Negres.

1258, & s.

Abou-Yahia-Aboubekr, Roi de Fez, méditoit la conquête de Maroc, lorsque la mort le surprit: cette gloire étoit réservée à son frere Abou-Yousouf-Yacoub. Abou-Haff-Omar-Ben-Ibrahim, occupoit alors le trône des Almohades, il lui fut ravi avec le jour en 1266, après un regne d'environ 19 ans, par son parent Alouatheq-Billah-Aboulala-Edris, connu sous le nom d'Abou-Dabbous. L'usurpateur ne goûta pas long-tems l'affreux plaisir du crime heureux. Obligé par le Roi de Fez de s'enfermer dans la capitale, il se défendit avec le courage du désespoir, qui cherche ou défie la mort. Sa témérité reçut sa récompense, il fut tué en 1269, & Maroc se rendit. Après ces événemens, Abdoumalek-Abdoul-Ouaed, fils d'Abou-Dabbous, passa en Espagne, où il périt lorsque les Beni-Abou-Haff y firent leur irruption. Son frere Aboufaïd-Othman s'empara de Cables & du pays de Tapharouah, d'où il passa chez les Arabes du désert. Ces peuples l'abandonnerent dans une incursion qu'il fit vers Tunis; & il se retira en Espagne. Ici finit la Dynastie des Almohades. Epuisée par ses efforts contre l'Espagne, abattue par la terrible bataille d'Akab, elle n'avoit pu reprendre assez de force pour se relever, il ne lui en étoit resté que pour se déchirer elle-même & augmenter sa foiblesse. Le mal



n'eut pourtant pas été sans ressource, si elle n'avoit appris aux peuples à se jouer de la vie des Rois. Mais dès que par la jalousie & les attentats de ses Princes, les peuples eurent connu l'étendue des forces de la sédition, elle devint l'esclave de l'Anarchie, & l'Anarchie la livroit à ses ennemis.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les Siciliens, comme on l'a vu, avoient possédé une partie des côtes de la Barbarie; il n'y avoit point de paix entr'eux & les Maures, & les hostilités n'étoient suspendues que par des trêves. Si l'on s'en rapporte aux prétentions de Charles d'Anjou, Roi de Sicile, les Tunisiens étoient tributaires de sa couronne, & depuis quelques années le tribut n'étoit plus payé. A sa sollicitation, Louis IX, Roi de France, son frere, plein de l'esprit du tems, & suivant quelques-uns, de l'espérance de convertir le Sulthan de Tunis, tourna contre ce Prince les armes des Croisés. L'Etat venoit d'être agité par des troubles domestiques. Abou-Abdoullah-Mohammed-Mostanser-Billah, fils & successeur d'Abou-Zakaria, étoit à peine assuré sur son trône, d'où ses oncles l'avoient déjà renversé, qu'il se vit sur le point de le perdre une seconde fois. La redoutable armée de S. Louis ayant abordé en Afrique, s'empara de Carthage ou de ses ruines; bientôt la contagion la désola. Campée devant Tunis, elle auroit infailliblement fait la conquête de tout le Royaume, suivant la conjecture de Tabari & de quelques autres Historiens Arabes, si le Roi lui-même attaqué de la maladie épidémique, n'eut succombé sous sa violence: il mourut en héros Chrétien. Le Roi de Tunis tremblant, malgré la consternation des Francs, leur proposa une trêve; & pour l'obtenir, il s'engagea à payer à Philippe le Hardi, fils aîné de S. Louis, & aux Barons François, une somme de 80 mille pièces d'or, en dédommagement des frais de la guerre. Le traité conclu & les conditions remplies de la part de Mostanser, les Croisés quitterent les côtes d'Afrique. Macrizi, Historien Arabe, prétend que c'est à S. Louis que le Sulthan avoit compté les 80 mille pièces d'or, pour le détourner de son expédition, & que le Monarque François, après

1270, & s.



les avoir reçues, n'en avoit pas moins porté la guerre à Tunis : noire calomnie démentie par l'idée que les Historiens mêmes de sa nation donnent du caractère du Saint Roi. S. Louis ne pouvoit commettre que des fautes de préjugé. Mostanser mourut quelques années après. Il eut pour successeur son fils El-Ouatheq-Yahia, qui fut détrôné par son oncle Abou-Ishak-Ibrahim ; & celui-ci le fut à son tour par un imposteur nommé Ben-Abou-Imaret, ou bien Ahmed-ben-Merzak.

Le conquérant de Maroc, Abou-Yousouf-Yacoub, avoit eu des succès trop rapides & trop glorieux pour que son ambition ne fût point ranimée par les offres que lui fit le Roi Maure de Grenade. On lui livroit Algézire & Tariffe, s'il vouloit concourir à la conquête d'une partie de l'Andalousie, sur Alphonse le Sage : le fruit précédoit les travaux. Abou-Yousouf eut bientôt passé la mer. 1275, & s. Après avoir vaincu Nugne de Lara, il marchoit à pas de conquérant vers Cordoue, pendant que son allié, vainqueur de Sanche d'Arragon, Archevêque de Tolède, étoit sous les murs de Jaën : l'Infant D. Sanche l'arrêta, l'affoiblit, le déconcerta, & le réduisit, sans l'avoir battu, à consentir à une trêve. Le Pape Nicolas III, choqué de ce que le Roi de Castille mettoit bas les armes, tandis qu'il levait des *Tierces* sur le clergé, en vertu de la concession du S. Siège, pour faire la guerre aux Infidèles, rompit le sceau du traité ; mais la fortune vengeait le droit des gens & l'honneur, en chargeant la honte d'Alphonse par de mauvais succès, en 1278. Ce Prince fut humilié devant Algézire. La flotte de Maroc ayant battu la sienne, & la place ayant été vaillamment défendue, il demanda le renouvellement de la trêve ; on ne sçait pourquoi le Roi de Maroc l'accorda, si ce n'est pour jouir du spectacle de la nouvelle Algézire qu'il avoit fait construire des débris de l'ancienne dans la place avantageuse où le Roi Chrétien avoit campé.

1282, & s. Ce fut pour défendre ce même Alphonse détrôné par les intrigues de ses proches, que le Roi de Maroc reprit les armes. On lui



prête de belles paroles. » Je viens, dit-il au Prince Chrétien, venger les droits sacrés des peres & des Rois, en combattant pour vous. Mais une fois rétabli sur le trône par mon épée, songez que je suis votre ennemi. Vous êtes Chrétien, je suis Musulman: je ne suspens ma haine que pour venger, comme homme & comme Prince, la nature & la majesté royale outragées en votre personne ». A ce discours, on croit voir Alfonse rétabli sur son trône; on attend du moins de grands efforts de la part d'Abou-Yousouf; mais Alfonse tombe d'une humiliation dans une autre; Abou-Yousouf le soutient foiblement & bientôt l'abandonne, parce que ses Dervischs lui font un crime de combattre pour un Roi Chrétien. A la mort de ce Prince infortuné, qui arriva en 1284, le Monarque Mérinite envoya, dit-on, proposer au nouveau Roi de Castille, Sanche le brave, le choix de la paix ou de la guerre. Sanche répondit qu'*il tenoit le gâteau d'une main & le bâton de l'autre*. Cette allégorie qui annonçoit, mais d'une manière un peu dédaigneuse, l'intention de se défendre en cas d'attaque, fut regardée par le Musulman comme une marque de mépris qui demandoit une déclaration de guerre. L'année suivante il se présenta devant Xerès de la Frontéra, place importante, que ses habitans sauverent par leur valeur, tandis que le Roi Sanche n'osa risquer une bataille pour la secourir. Enfin les Arabes furent obligés de se retirer. Yacoub qui craignoit d'être attaqué par les Espagnols dans sa retraite, passa le fleuve Guadaleté avec précipitation. Quelques Auteurs disent que sa flotte ayant été battue par une flotte Génoise qui étoit à la solde du Roi de Castille, il se sauva en Afrique dans une barque: cependant on le voit mourir à Algézire peu de tems après la levée du siège de Xerès, en 1286.

En 1282, Pierre, Roi d'Arragon, avoit répandu l'alarme sur les côtes d'Afrique, avec une grosse flotte qu'il avoit préparée depuis long-tems, sous prétexte d'une expédition, qu'il abandonna aussitôt qu'il eut appris la nouvelle des Vêpres Siciliennes qu'il atten-



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

doit. Vers ce tems-là étoit mort Yagmour, fondateur de la Dynastie des Beni-Zian à Tremecen, Prince qui n'avoit établi sa domination que par des travaux infinis, dans lesquels il avoit fait éclater également sa valeur & son habileté. On dit qu'il s'étoit trouvé à 62 combats. Quoique toujours dans le tumulte de la guerre, il avoit étudié les sciences, & sa cour étoit remplie de sçavans & de poëtes. L'Empire qu'il avoit formé fut sur le point d'être détruit sous son fils Aboufaïd-Othman, par les Mérinites ou Zénètes. Abou-Yousouf-Yacoub, second Prince de cette Dynastie, mort en Espagne, avoit laissé les Etats de Maroc & de Fez à son fils Aboul-Zaradat-Yousouf-Abou-Yacoub-Mérini : Aboufaïd se crut assez puissant pour envahir cette partie du Mogreb, il fut, non-seulement repoussé, mais même chassé de toutes ses villes, à la réserve de sa capitale, dans laquelle le vainqueur l'assiégea. Si l'on veut accorder les Auteurs Arabes avec l'Histoire d'Espagne, il faut placer le commencement de ce siège après l'année 1292 : car dans ce tems-là, suivant les Espagnols, le Roi de Maroc qui tenoit quelques places dans leur pays, ayant pris ombrage d'un traité conclu entre les Rois de Castille & de Grenade, fit une descente en Andaloufie; mais cette expédition lui coûta Ténériffe, & sa flotte fut battue : après quoi il repassa en Afrique, ou plutôt il s'y arrêta vraisemblablement pour s'opposer aux Béni-Zian.

Nous avons dit que l'usurpateur du Royaume de Tunis, Abou-Ishak, avoit été détrôné par un imposteur, nommé Ahmed-ben-Merzak. Celui-ci, fils d'un marchand de Nègres en Egypte, avoit des traits frappans de ressemblance avec le Prince Fadel, fils du Roi Yahia, lequel avoit été assassiné comme son pere par son oncle Abou-Ishak. Il voulut jouer le rôle du Prince Fadel, suivant les conseils & avec les instructions de Nasir, Eunuque noir, ancien gouverneur de celui-ci; les peuples qui détestoient les cruautés d'Abou-Ishak, l'avoient reconnu pour Souverain, & il avoit fait périr ce Prince à Bugie. Sans doute la couronne abattra presque toujours le masque de l'imposteur, car c'est un scélérat : il ne



ſçauroit regner avec aſſez de juſtice & de bonté pour intéreſſer toujours les peuples à ſe défendre du ſoupçon & à aimer leur et-  
 reur. Vengés du tyran, les Tunifiens ouvrirent les yeux ſur le  
 fourbe couronné. Il étoit depuis trois ans ſur le trône, lorsqu'hon-  
 reux d'avoir été fascinés par leur haine contre Abou-Iſhak & abu-  
 ſés par un homme vil & méchant, ils le maſſacrèrent pour donner  
 la couronne à Abou-Haſs-Omar, qui les avoit détrompés. Ce  
 Prince regna quelques années. En 1203 il eut pour ſuccéſſeur  
 Abou-Abdallah, ſurnommé Abou-Aſidé, fils d'Yahia, lequel,  
 déguisé en habit de fille par ſa mere, avoit échappé au coûteau  
 d'Abou-Iſhak. On ne ſçait rien de l'hiſtoire de ce Prince; il faut  
 préſumer qu'il travailla à faire le bien qui ſe fait ſans éclat.

Une de ſes armées ayant inutilement aſſiéé Tariffe, le Ma- 1294, & ſ.  
 roquin Youſouf remit volontairement au Roi de Grenade la ville  
 d'Algézire, renonçant à ſes prétentions ſur l'Eſpagne, pour ſe  
 donner tout entier au gouvernement de l'Afrique & vraisem-  
 blablement à la guetre contre le Roi de Trémeçen. L'entretien de  
 cette place lui coûtoit des ſommes prodigieuſes : en la gardant,  
 il s'engageoit dans des guerres continuelles; & il avoit beſoin de  
 toutes ſes forces en-deçà de la mer. Auſſi ne fit-il par les mains  
 d'un Infant de Caſtille révolté, qu'un foible effort pour recouvrer  
 Tariffe, & ce fut après avoir échoué qu'il ſe renferma dans l'en-  
 ceinte de l'Afrique, où il reſta pendant quatorze ans devant Tré-  
 meçen. Je ne ſçais ſi les ſciences paſſoient ci-devant d'Eſpagne  
 en Afrique, par la communication que l'Empire des Africains ſur  
 les deux côtes entretenoit; mais depuis que rejettés de l'Europe,  
 ils ſont retombés ſur eux-mêmes, on les voit replongés dans la  
 barbarie, à en juger du moins par leur hiſtoire, qui reſſemble ici  
 aux narrations d'un vieillard, dont l'âge a troublé & aſſoupi la  
 mémoire. Dans ſon déſordre & dans ſon ignorance, elle ne ra-  
 conte plus que des malheurs & des crimes. L'on diroit que les  
 Hiſtoriens n'ont trouvé à recueillir que quelques mots échappés  
 dans l'accès de l'effroi à des témoins d'une tragédie dans laquelle



les yeux frappés par un vaste & terrible spectacle, n'ont pu apper-  
cevoir un peu de bien.

Le Roi de Maroc, pour continuer plus facilement le siège de Trémecen, qu'il étoit déterminé à ne pas lever, fit bâtir une ville vis-à-vis de la place, ou peut-être ne fit-il qu'en donner la forme à son camp. Pendant ce tems-là, l'infortuné Abou-Saïd-Othman, 1303, & f. mourut, victime de son ambition. Son fils Abou-Zian-Mohamed ne lui survécut pas long tems. Les habitans, après avoir souffert tout ce que la famine a de plus affreux, étoient prêts à se rendre, lorsque la mort d'Yousouf mit fin à leurs malheurs. Le fils de ce Prince, Abousalem-Ibrahim, moins jaloux de gloire qu'impatient de recevoir l'hommage de ses sujets, se retira. Alors Abou-Hamou, frere & successeur d'Abou-Zian, releva les murailles de Trémecen & la remplit de munitions. Ensuite il alla reprendre Alger, Melikech, Margrave & toutes les places que son pere avoit perdues. La conquête fut aisée, parce que Maroc étoit dans le trouble & le désordre. Abousalem assassiné par la trahison d'Abou-Yahia-Aboubekr & d'Abou-Cabit-Umer; Abou-Yahia égorgé par Abou-Cabit qui vouloit regner seul; Abou-Cabit détrôné, disent quelques-uns, par Yacoub & ensuite rétabli, mais bientôt après mort à la fleur de l'âge; Ali, tué en disputant la couronne à Abou-Rabih-Soliman; Abou-Rabih mort à l'âge de vingt ans après trois ans de regne; tous ces Princes n'avoient pas eu le tems de 1310, & f. s'occuper d'ennemis étrangers. Abou-Saïd-Osman-El-Radi, ou Malek-El-Caïm-Othman, ne monta sur le trône qu'en échappant aux artifices du ministre Abdoullah, auteur des troubles, & ne se confirma dans l'autorité que par le supplice de ce malheureux. Le Roi de Trémecen, après avoir reconquis l'héritage de sa famille, songeoit à tirer vengeance de ceux qui l'avoient envahi. Dès qu'il eut bien fortifié ses places, il se mit en campagne à la tête d'une belle armée, avec laquelle il se flattoit d'avoir les plus brillans succès; mais cette même armée l'arrêta par une révolte; & forcé de



de revenir sur ses pas, il reçut la mort des mains de son propre fils Abou-Tafchefin-Abderahman, l'an 1313.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Depuis l'année 1309, le Royaume de Tunis possédé par les Mérinites, étoit un théâtre de révolutions aussi affreuses que celles de Maroc. Abou-Farés-Abdoulrahman, successeur d'Abou-Afidé, n'avoit regné que dix-huit jours. Haled-El-Munteheb, son assassin, avoit été mis à mort par Zakaria. Elleiani-Aboubekre, ayant entrepris de venger la mort de son frere Haled, étoit parvenu à chasser du trône Zakaria. Pendant que Zakaria s'enfuyoit en Egypte, Méhémed, son fils, plus courageux, avoit ranimé ses partisans à Bugie; enfin, après une guerre civile de plusieurs années, Aboubekre succomba, & Méhémed regna paisiblement à Tunis. Cependant les Tunisiens ruinoient, par leurs pirateries, le commerce des Espagnols. En 1314, Jacques, Roi d'Aragon, pour venger ses sujets de leurs brigandages, chargea Guillaume de Moncade d'une expédition contre l'Afrique, moins dans l'espérance d'y faire des conquêtes que dans le dessein de contenir les corsaires. Moncade réussit au-delà de ses desirs; car il fit la guerre avec tant de succès, que le Roi de Tunis ayant perdu plusieurs forts, se soumit à un tribut de cinq mille écus d'or envers l'Aragon.

Quelques années après, le Pape ayant accordé une croisade à D. Pedre, Régent de Castille, Ismaël, Roi de Grenade, en conçut tant de crainte, qu'il acheta le secours du Roi de Maroc & de Fez, par la cession d'Algézire & de quelques autres places. De part & d'autre, les conditions du traité furent remplies. Les troupes Africaines aidèrent puissamment Ismaël en 1319 à remporter, près de sa capitale, une victoire qui anéantit la croisade, & plongea la Castille dans la consternation par la mort des deux Infans qui commandoient l'armée Chrétienne. Le Roi de Maroc, Abou-Saïd-Osman, rendoit ses peuples heureux; mais il aimoit encore mieux son fils Abou-Saïd-Omar que ses peuples, puisqu'il descendit du trône pour l'y placer. Bientôt, comme tous les Rois qui



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

ont abdicé la couronne, il se repentit de sa démarche indiscrete. De bon Roi, de pere généreux, il devint sujet rebelle & presque parricide, soit qu'il eut mal connu son cœur, soit qu'il eut trop présumé de celui de son fils. Dans cette guerre plus que civile, Osman fut d'abord défait & obligé de s'enfermer dans Téka; & Omar attaqué d'une maladie violente au milieu de ses triomphes, fut ensuite contraint d'abandonner le siège de la place & de descendre du trône. Ainsi la fortune répara la faute d'Osman. Ce Prince eut toujours quelque influence sur l'Espagne. On le voit en 1327 envoyer des renforts au Roi de Grenade, dont Jean Emmanuel, du sang de Castille, introduisoit les armes dans sa patrie. Il est vrai que Geoffroi Tenorio battit sa flotte & enleva ses convois. Comment tous ces pays continuellement dévastés par des guerres étrangères & civiles, ne sont-ils pas enfin des solitudes & des déserts? Comment dans des siècles plus paisibles sont-ils des déserts & des solitudes? Le gouvernement intérieur étoit-il donc alors plus sage, plus économique, plus prospère, qu'il ne l'a été dans la suite?

1330. Aboul Hassan-Ali, second fils d'Osman, monta sur le trône de Maroc après lui. La rivalité d'un frere aîné qui avoit déjà régné, parut à ce Sulthan trop redoutable pour qu'il lui laissât la

1331. vie; il la lui arracha. Suivant l'exemple de son pere, il renouvela la ligue avec le Roi de Grenade, qui, voyant ses forces diminuer

1332. de jour en jour, étoit venu jusques dans son palais solliciter sa protection. Les troupes nombreuses, les sommes immenses & la grande quantité de munitions & de vivres avec lesquelles son fils Aboumelic passa en Espagne, indiquent l'étendue de sa puissance.

1333, &c. Dès que ses troupes furent débarquées, elles s'emparèrent d'Héraclée, moins par leur bravoure que par leur habileté, que par l'avarice du gouverneur qui s'étoit défait de ses provisions. Le Roi de Castille ne tarda point à venir assiéger la place, mais il fut obligé de voler à la défense de ses Etats, que le Prince Emmanuel mettoit à feu & à sang, & de demander une entrevue au Roi de



Grenade, dans laquelle on conclut une trêve de dix années. Aboul-Hassan étoit alors attentif aux coups que les Béni-Zian de Trémecén & les Béni-Haf de Tunis se portoient les uns aux autres. Il voyoit avec une joie secrète ces deux familles rivales s'affoiblir mutuellement & lui préparer des triomphes. Lorsque le Sulthan de Tunis Abou-Yahia-Khaled, presque entièrement dépouillé de ses Etats par le Roi de Trémecén Abou-Taschefin-Abdoulrahman, implora sa protection; il parut, avant d'employer la voie des armes, vouloir exercer l'office de médiateur, mais en prenant le ton impérieux & l'air d'un ennemi déterminé à la guerre. Son Ambassadeur ayant insolemment sommé le vainqueur de rendre ses conquêtes, celui-ci indigné que son égal voulût lui faire la loi, chassa le ministre avec mépris. Aboul-Hassan fut aussi-tôt à la tête d'une armée; la terreur lui soumit tout; à son nom seul, Trémecén lui ouvrit ses portes. Abou-Taschefin se défendit pendant trois ans dans la citadelle: enfin il fut pris, & il eut la tête tranchée, digne fin d'un scélérat qui avoit égorgé son pere. Le Roi de Maroc ayant mis un gouverneur à Trémecén, retint auprès de lui, pour mieux assurer sa conquête, tous les Princes du sang d'Abou-Taschefin, & leur donna des emplois dans ses armées. Quelqu'envie qu'il eut d'envahir l'Etat de Tunis, il eut assez de vertu pour respecter le bien qu'il venoit de faire en secourant le Roi.

1336.

Dans son repos troublé par l'ambition, il forma le projet de conquérir l'Espagne; & parce qu'il étoit assez puissant pour le tenter avec quelque succès, il crut être capable de l'exécuter pleinement. L'ambitieux doute quelquefois de ses forces, mais il ne doute jamais de ses talens. L'armement qu'il prépara étoit si formidable, que les troubles intestins de l'Espagne s'appaisèrent aussi-tôt qu'elle entrevit le péril. Son fils Aboumélis se jette sur l'Andalousie, pendant que Jaën est attaqué par son allié, le Roi de Grenade: ils sont battus tous les deux, le Grenadin à Silos, le Mérinide à Vega-Pagana; & celui-ci est tué dans la déroute. D'un

1337 38.

1339.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1340.

autre côté, la flotte Mahométane est aussi défaite à la hauteur de Ceuta par Cruillas, amiral d'Arragon, qui est tué peu de tems après dans une rencontre. Pour venger sa gloire & la mort d'un fils bien aimé, le Sulthan de Maroc ébranle toute l'Afrique Musulmane. Les Imans vont, prêchant de toutes parts la Gazie, secouant le flambeau du fanatisme & communiquant aux peuples leur fureur. Pendant cinq mois, les vaisseaux Musulmans portent sans cesse en Espagne de nouvelles armées, après avoir écrasé, dans le détroit, la flotte Chrétienne commandée par l'amiral Tenorio, de laquelle il ne se sauva que cinq galères. Enfin Aboul-Hassan arrive lui-même en Espagne, où il trouve, dit-on, 400 mille hommes de pied & 70 mille chevaux, auxquels se joint l'armée de Grenade, composée de près de cent mille hommes. Le Roi de Castille, Alfonse, n'a que soixante mille hommes, & il ne désespère point. Pour faire face aux 260 vaisseaux & aux 70 galères de la flotte Africaine, il rassemble les restes de sa marine; il emprunte celle de l'Arragon, il demande aux Génois, outre des navires, Boccanegra, le plus grand homme de mer qu'il y eut alors en Europe. Mais le Sulthan avoit renvoyé sa flotte dans ses ports; comme s'il avoit oublié que si les ennemis se rendoient maîtres du détroit, en interceptant les convois d'Afrique, son armée ne pourroit subsister dans un pays tant de fois dévasté. Il commençoit à craindre les suites de son imprudence, quand une tempête dispersa les vaisseaux Chrétiens, dont une partie échoua sur les côtes où ses troupes étoient campées. Ses actions de grâces au ciel furent d'égorger tous les prisonniers Chrétiens qui refuserent d'apostasier. Cependant la flotte d'Arragon va se poster dans le détroit vis-à-vis Tariffe, que les Musulmans assiègent. Bénévidés, gouverneur de la place, a ordre de fondre sur les assiégeans au premier signal du combat; le Roi de Portugal fait tête à l'armée de Grenade, & Alfonse se mesure avec Aboul-Hassan. Chaque nation animée par la présence & l'exemple de son Souverain, se bat long-tems avec une fureur égale. Pendant qu'elles sont



ainsi acharnées l'une contre l'autre, un détachement Espagnol, après avoir fait un grand détour, tombe sur le camp ennemi & le ravage. Les Maures se croient trahis, & bientôt cette effroyable multitude a le sort ordinaire des trop grandes armées. La confusion y regne, elle est en désordre, les femmes qui, au nombre de plus de cent mille, avoient suivi leurs maris, comme les Chrétiennes suivoient les leurs dans les croisades, achevent, en fuyant à travers l'armée avec les vivandiers, de rompre les rangs & d'y répandre la frayeur. Les Maures se laissent égorger, Aboul-Hassan fuit, le Roi de Grenade a le même sort. On dit que pendant le massacre, le Roi de Maroc avoit l'Alcoran à la main, tantôt encourageant ses troupes par la vue de cet étendard sacré, tantôt l'élevant vers le ciel pour obtenir sa protection & celle du prophète. Tel fut le succès de la fameuse bataille de Salado, où les Historiens à prodiges disent, comme sur la bataille des Naves de Tolose, que les Chrétiens ne perdirent que vingt-cinq hommes, tandis qu'il y eut plus de 200 mille Infidèles tués & presque autant de prisonniers, parmi lesquels se trouverent le fils & le neveu du Sulthan de Maroc & trois de ses femmes. Fatime, Sulthane favorite, fille du Roi de Tunis, fut du nombre des morts ou du moins des prisonniers. On dit que les Africains, persuadés du succès de l'entreprise, avoient apporté tant de richesses, dans le dessein de s'établir en Espagne, que par le butin fait sur eux, l'or baissa tout d'un coup d'un dixième. Alfonse Giralde célébra, dans un poëme, cette bataille, à laquelle il avoit assisté.

Aboul-Hassan avoit repassé en Afrique dans une petite barque pendant l'obscurité de la nuit, moins abattu de ce terrible coup que disposé à s'en venger. Il n'oublia rien pour intéresser tous les Princes Musulmans, jusqu'au Calife de Bagdad, dans une cause qui étoit celle de la religion. Jamais le Roi de Grenade, quoique réduit à offrir au vainqueur hommage & tribut pour obtenir la paix, ne voulut consentir à se détacher de son alliance, tant sa



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1342.

protection lui paroïssoit encore avantageuse & son ressentiment redoutable. Alfonse se préparoit à la conquête d'Algésire, d'où les armées Africaines inondoient l'Espagne. Boccanegra lui facilita ce triomphe par deux victoires navales, qui fermerent le détroit aux Maroquins. Mais il y avoit dans la place plus de 60 mille hommes échappés de la boucherie de Salado, une grande quantité de munitions & de vivres, enfin, des *tonneaux de fer avec lesquels on lançoit des tonnerres de feu*, suivant l'expression des Historiens du tems, c'est-à-dire, des espèces de canons, armes jusqu'alors inconnues, du moins aux Chrétiens, mais peut-être depuis long-tems employées par les Arabes, qui les tenoient peut-être des Grecs. Il paroît du moins certain que les Maures se sont servis d'artillerie avant les Espagnols, comme Mariana en convient, & très-vraisemblablement qu'aucune nation moderne ne s'en est servie avant eux : car on en attribue communément le premier usage aux Vénitiens, vers la fin de ce siècle. Les assiégeans ne combattoient donc point avec égalité de forces. On assure que dans la place, la tête d'Alfonse fut mise à prix, & que quelques fanatiques sortirent pour le poignarder, comme le fléau de leur religion.

1343.

Le siège d'Algésire continua pendant toute l'année suivante, sans que les Maures dont la défense excitoit l'admiration, fussent secourus par le Roi de Maroc, arrêté dans ce tems-là par une guerre contre un de ses fils révolté & ensuite contre un imposteur, qui, après la défaite & la mort de ce Prince, avoit pris son nom pour entretenir la révolte. Ces troubles calmés, Aboul-Hassan trouva, malgré la vigilance de Boccanegra, le moyen d'envoyer en Andalousie une armée de 40 mille hommes, sous la conduite de son fils Ali. Mais ces troupes, quoique jointes à 20 mille Grenadins, furent défaites sur les bords de la rivière de Palmoner par 20 mille Chrétiens, comme elles s'avançoient pour délivrer la place. Enfin elle capitula, par les ordres des Rois de Maroc & de Grenade, qui la cédèrent pour obtenir une trêve de dix ans.

1344.



## DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. III

Alfonse renvoya à Aboul-Hassan ses enfans & ses femmes sans rançon.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ce fut vers ce tems-là & non au commencement du siècle suivant, que les Européens commencèrent à faire les premiers pas sur une mer inconnue, à étendre la terre, à préparer l'étonnante révolution que la découverte des deux Indes a opérée chez tous les peuples de l'univers dans les mœurs, dans la philosophie, dans les arts, dans les intérêts politiques. Des aventuriers Génois, Majorquins, Castillans, Portugais, François & Anglois, naviguerent alors sur la Mer Atlantique, qui, sans doute, étoit fréquentée par les Maures, puisqu'ils y avoient des ports. N'en doutons point : ce peuple qui avoit déjà changé la face de l'Europe, porta en Espagne le flambeau dont la lumière guida nos navigateurs. Les Anciens, à la vérité, avoient eu quelque connoissance des côtes & des isles situées sur l'Océan Africain; ils parloient d'isles fortunées, Gorgades, Hespérides & Castitérides; mais on les consultoit peu. On recusoit leurs témoignages, & ces noms n'éclaircissent pas. Le préjugé subsistoit, que la mer Atlantique étoit intraitable, que les côtes de l'Afrique occidentale étoient inaccessibleles, qu'il ne pouvoit y avoir sous la zone torride que des terres brûlées & brûlantes. Ce ne fut point une heureuse témérité qui le détruisit, ce préjugé; car elle n'eut été animée par aucun motif, & d'ailleurs, ses rapports n'eussent trouvé aucune créance. Ce ne fut donc point aussi le hazard; car tant de peuples qui se confierent tous à la fois à une mer inconnue & redoutée, ne s'y feroient pas jettés à l'envi, à la suite d'un vaisseau égaré par une tempête. Un tel empressement ne pouvoit naître que d'une extrême confiance inspirée par des témoignages irrécusables. Ces témoignages irrécusables, quels pouvoient-ils être, si ce n'est ceux d'une nation familiarisée avec ces mers & ces côtes que nos peuples n'eussent osé fonder, d'une nation qui, recueillant par le commerce toutes les richesses de l'Afrique, montrait un appas à leur avarice en les éclairant? Croyons que ceux qui, dans le siècle suivant, exciterent



le courage & dirigèrent les pas de l'Infant de Portugal, D. Henri, sur-tout en lui donnant une carte géographique, dans laquelle la route des Indes autour de l'Afrique étoit marquée, avoient tracé la route ou du moins indiqué le terme, aux premiers aventuriers qui se hasarderent sur la Mer Atlantique.

Les Isles Canaries furent d'abord découvertes. Les Biscayens firent de bonne heure une expédition dans celle de Lançarote, d'où ils emmenèrent des habitans & rapporterent des denrées. Louis de Lacerda, Comte de Clermont, Prince du Sang d'Espagne & de France, alla demander au Pape Clément VI, résident à Avignon, le domaine de ces isles; le Pape l'en couronna Roi en 1344, à condition qu'il iroit en faire la conquête & y établir la Foi Chrétienne; mais cette couronne ne lui parut pas assez solide pour la préférer à un emploi dans les armées de France. Les Rois de Castille & de Portugal avoient consenti à cette donation; en se plaignant néanmoins de ce qu'elle avoit été faite sans leurs avis & à leur préjudice. Celui-ci prétendoit que les Canaries étoient à lui, parce que ses sujets les avoient découvertes: le premier les revendiquoit, fondé sur le droit naturel qu'il avoit, disoit-il, en style de Barbare & avec toute l'impudence d'un Roi pour qui tout est raison, de conquérir l'Afrique dont elles étoient une dépendance.

Quelques Auteurs assurent que dès ce tems-là les François formèrent des établissemens sur les côtes occidentales de l'Afrique, qu'ils avoient sans doute découvertes auparavant: nous rapporterons plus bas leur récit. Une tempête jeta, dans le même tems, sur l'Isle qui fut depuis appelée Madère, Macham, célèbre Anglois, comme il se fauvoit d'Angleterre en Espagne avec une femme qu'il aimoit. Etant descendu à terre avec sa maîtresse, ses compagnons partirent sans le rappeler. La femme y mourut de regret. Macham, après lui avoir élevé un tombeau sur lequel il grava sa triste aventure, s'abandonna à la mer sur un tronc d'arbre creusé en chariot. Il fut poussé sur la côte d'Afrique. Les Maures,



Maures, en le voyant sortir sain & sauf de ce chétif bâtiment, l'accueillirent comme un homme sur qui le ciel veilloit, & leur Sulthan l'envoya au Roi de Castille. Nous ne nous arrêterons pas sur les variations & les contradictions que l'on trouve dans les récits de cette inutile histoire.

Abou-Yahia, Roi de Tunis, étant mort, son fils Omar regna par la cruauté. Les grands & les riches menacés de plus près que le peuple, se jetterent entre les bras d'Aboul-Hassan, Sulthan de Maroc, qui n'attendoit que des conjonctures favorables pour dépouiller les Abouhafs. Ce Prince trouva les portes de Bugie, de Constantine, de Tunis, &c. ouvertes; la victime lui fut livrée; il l'immola. Omar tué, le vainqueur traita les peuples qui s'étoient donnés volontairement à lui, comme des sujets rebelles. Indignés de se voir opprimés par celui qu'ils avoient appelé pour les délivrer de l'oppression, les Tunisiens prirent les armes, massacrèrent la garnison du Sulthan, & remporterent sur lui vers Cairoan une victoire complète. Cairoan refusa de le recevoir après sa déroute; il fut poursuivi à Sous; enfin il se cacha dans des montagnes. Son fils, Abou-Anan-Farès s'étant emparé de Fez & de Maroc, il s'embarqua, mais il fit naufrage vers Bugie. Assez heureux pour avoir gagné à la nage un rocher, on vint du rivage le retirer entièrement du péril, & avec une petite armée que lui composèrent les Algériens & quelques tribus Arabes, il ne désespéra point de la fortune. Cependant les Tunisiens avoient mis la couronne des Beni-Zian sur la tête d'Aboufaïd-Osman, Prince de cette maison, & Aboul-Fadhl, fils d'Omar, étoit monté sur le trône de Tremecen: Aboul-Hassan marcha vers cette ville, dont les habitants allèrent aussi-tôt à sa rencontre; il fut défait & blessé. Nulle disgrâce n'abattoit ses espérances. Après cet échec, il rentra dans Maroc, où le rebelle Abouanan ne lui donna pas le tems de se fortifier. Il sortit de la place, attaqua son fils avec des forces inférieures, perdit la bataille, se réfugia sur une montagne. Pendant cette guerre, le Comte de Transamare & D. Tello, freres natu-

1347.

1348.

1349, &amp;c.



rels du Roi de Castille, Pierre le Cruel, révoltés contre ce Prince, avoient sollicité l'assistance du Sulthan toujours craint en Espagne; & Lacerda, leur envoyé, indigné de ses refus, s'en étoit vengé, en aidant son fils à remporter une victoire complète. Une troupe de chevaliers Castillans secourut puissamment le Prince rebelle. On dit qu'il leur avoit promis d'embrasser le Christianisme; mais que devenu maître de l'Empire, il leur déclara qu'ils étoient trop heureux de n'être point forcés à embrasser l'Alcoran.

Aboul-Hassan finit sa carrière dans son asyle. Né pour les grandes choses avec plus de prudence & moins de présomption, il eût relevé la gloire des Musulmans. Il conquit l'Afrique & fit trembler l'Espagne. S'il eût su se maintenir dans la possession de l'Afrique, avec des généraux aussi habiles que ses projets étoient vastes, il eût conquis l'Espagne & fait trembler l'Europe. Après d'heureux succès, le malheur ne l'étonna pas; loin de l'abatre, il l'animoit. Les revers n'étoient point pour son ame ferme des humiliations, car il n'en étoit pas moins entreprenant, & il parut toujours redoutable. La fortune le frappe dans tous les endroits sensibles, sans l'énervier; elle le punit de ses vices & de ses fautes sans le corriger. Lui seul, depuis les Almohades, a connu & fait connoître les forces de l'Afrique, quoique son génie ne secondât pas son courage. S'il eût été formé par un meilleur siècle, il eût pu être un grand homme; mais alors les mœurs affreuses du despotisme avoient étouffé l'esprit de chevalerie & le goût des sciences; la politique n'enseignoit plus que les forfaits; la guerre n'étoit que le choc de deux corps brutalement poussés l'un contre l'autre par des puissances aveugles; les conquérans avoient fait place aux pirates; il n'y avoit pas jusqu'au crime qui ne fût avili.

Aboul-Anan honora, à Salé, d'une pompe funebre & d'un magnifique tombeau les cendres de son pere, dont ses persécutions avoient causé la mort. Tranquille possesseur du trône de Fez & de Maroc, il alla détruire de fond en comble Trémeçen, dont



il fit décapiter le Roi Aboufaïd-Osman , sous prétexte que ce Prince , malgré ses prières , avoit puni de mort l'Emir Ali-ben-Raschid , Seigneur d'Alimédie & de Berchek , qui venoit de succomber dans une révolte. Abou-Sabit , frere du Roi de Trémeçen , entreprenant de relever le trône de sa famille , fut également vaincu , fait prisonnier , & mis à mort , comme il disoit au Sulthan Mérinite qui lui reprochoit sa révolte , qu'un Prince n'étoit pas rebelle , qui s'armoit pour chasser de ses Etats un usurpateur. Son neveu Abou-Hamou chercha un asyle auprès d'Aboul-Abbas-Ishak , Roi de Tunis , & successeur d'Ibrahim , assassin d'Aboul-Fadhl.

Le Sulthan victorieux qui prétendoit que toute l'Afrique lui appartenoit , parce qu'elle avoit été envahie par son pere , marcha aussi-tôt contre les Abouhafs. Bientôt il fut maître de Constan-  
tine , de Bugie , & enfin de Tunis ; il se contenta de faire enfer-  
mer dans la citadelle de Ceuta le Prince vaincu. Sa mort suivit de  
près cette conquête ; elle fut le signal d'une guerre entre ses en-  
fans ; Aboubekr-El-Saïd l'emporta. Pendant ce tems-là , le Ben-  
Zian , Abou-Hamou , étoit sorti de la retraite dans laquelle il  
s'étoit caché , après s'être sauvé de Tunis , & les peuples de Tré-  
meçen l'avoient reconnu pour Roi. Aboubekr ayant vainement  
tenté de détrôner ce Prince , aussi habile que courageux , fut lui-  
même dépossédé par Ibrahim-Mansour , neveu d'Abou-Anan , sou-  
tenu par quelques Maures d'Espagne ainsi que par les habitans de  
Ceuta & de Tanger. Cet usurpateur fut bientôt chassé par un autre  
usurpateur nommé Aboufalem , bientôt lui-même déposé , ainsi  
que son frere Abou-Omar-Taschefin. Celui-ci fit place à Abou-  
Mohammed. Ces Princes passerent tous sur le trône dans l'espace  
de trois ans. A Tunis , Aboul-Abbas à qui Aboubekr avoit  
rendu la liberté , regna obscurément ainsi que ses successeurs ,  
jusqu'au Sulthan Aboubark , qui fut détrôné par son neveu Yahia.  
Celui-ci perdit la vie dans un combat contre Abdoulmoumen ,  
vengeur d'Aboubark. Abdoulmoumen monta sur le trône. Son

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1356.

1357.

1358, & f.



successeur, Abouzamim, fut remplacé par Muley-Méhéméd, qui regna 33 ans. C'est-là presque tout ce que les Historiens Arabes nous apprennent de ces Princes, dans l'espace de près d'un siècle & demi.

A Trémeçen, Abou-Hamou rendit ses peuples heureux, en faisant regner la paix, les loix, la modération, l'humanité. Il conquît, non les Etats d'autrui, mais son propre pays, en l'attachant à la barbarie, à la stérilité, à la tyrannie. Il releva ses villes abattues, déchargea les campagnes du poids énorme des impôts, encouragea l'industrie, cultiva les arts, protégea les sciences, & son Royaume fut florissant. Ce pere des peuples fut détrôné par un fils dénaturé, aidé par le Roi de Maroc, & périt dans un combat en 1389. Abou-Taschefin ne porta que trois ans & quelques mois la couronne qu'il avoit arrachée à son pere. Ses fils Abou-Sabit & Hadjad-Yousouf, eurent à peine le tems de s'asseoir sur le trône. Leur successeur & leur frere, Aboz-Zian, après avoir regné quelques années, ne put se dérober aux fureurs de son frere Abou-Méhéméd, qui n'eut pas un sort plus heureux ; car il fut à son tour dépouillé par Abdoullah-Ibn-Koulé, auquel son fils Abdoulrahman succéda.

Les François disputent avec raison aux Portugais l'honneur des premieres découvertes des côtes occidentales de l'Afrique : il paroît certain qu'ils y firent les premiers des entreprises régulières de commerce, & même des établissemens sur le continent. Suivant Villault, vers l'année 1346, des marchands de Dieppe, après avoir rangé des côtes de l'Europe, s'avancerent jusqu'à celles de Nigritie & de Guinée, où ils jetterent des colonies, particulièrement au Cap Verd, dans la Baie de Riofresco ou Rufisco, & sur la côte du Poivre ou de Malaguette. Ils donnerent le nom de Baie de France à la Baie qui s'étend depuis le Cap Verd jusqu'au Cap Mosto ; celui de Petit Dieppe au village de Rio-Corse, entre Rio-Junco & Rio-Sestos ; & celui de Sestre-Paris ou Grand Sestre, à un autre village voisin du Cap Palmas. De tous ces lieux, ils ap-



porterent en France beaucoup de poivre & de dents d'éléphants. Ce fut alors que les Dieppois commencèrent à acquérir la réputation dont ils jouissent encore pour les ouvrages d'ivoire. Suivant Robbe, ce fut en 1364 que ces négocians Normands pénétrèrent jusqu'à Sestro-Paris sur la côte de Malaguette. On produit un traité d'association entre des marchands de Dieppe & de Rouen, conclu l'année suivante pour le commerce de l'Afrique occidentale. La nouvelle compagnie mit un an après en mer une flotte très-considérable, dans la vue d'étendre son trafic sur les côtes nouvellement découvertes, & de l'assurer par la fondation de plusieurs comptoirs où les naturels du pays trouveroient constamment des marchandises de leur goût, & les navires François des cargaisons toujours prêtes. Après s'être établie au Sénégal, à Rufisco & sur la rivière de Gambia, elle prit également possession du commerce de Sierra-Leona & de la côte de Malaguette, par la construction des deux villes ou plutôt de deux forts, dont l'un fut nommé le Petit-Paris, & l'autre le Petit-Dieppe. Villault & Robbe s'accordent à dire que vers l'année 1383 ses agens jetterent sur la côte de Guinée les fondemens de la Maison Forte ou du château de la Mina, nom dérivé de la grande quantité d'or qu'on y recevoit des Nègres, ou des mines que ces richesses indiquoient dans le pays. On bâtit encore les forts d'Acra & de Cormantin, & plusieurs autres. Il ne doit point paroître étrange, quoiqu'en dise Barbot, que les grands Historiens de France n'aient fait aucune mention de ces entreprises, quoiqu'elles méritassent une attention particulière, sur-tout dans un tems où les longs voyages de mer devoient être regardés avec autant d'admiration que d'effroi. Il faut considérer que la compagnie Normande n'étoit qu'une association privée, dont les intéressés & les Ducs de Normandie eux mêmes, s'ils l'avoient autorisée, avoient de grands motifs de cacher les vues & les succès au reste de la France, comme la nation en avoit de dérober ces vues & ces succès à la connoissance de l'Europe. Il n'est donc pas étonnant que l'entreprise

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1383, &c.



n'ait point eu l'éclat de la publicité , sur-tout dans un tems où les provinces communiquoient moins ensemble , & où il n'y avoit point de dépôt public de ces événemens journaliers. D'ailleurs , le fruit de ces expéditions de commerce ne fut que momentané , & le souvenir en put être enseveli dans les grands événemens des guerres civiles , qui , bientôt après causerent la ruine de ces différens établissemens.

Cependant divers monumens que le P. Labat a recueillis dans son Afrique occidentale , constatent l'existence de la compagnie Normande & ses succès sur la côte occidentale d'Afrique. Il est vrai que le traité d'association fut brûlé dans l'incendie de Dieppe sur la fin du dernier siècle ; mais on en trouve des témoignages irrécusables dans un manuscrit des annales de cette ville. Un des bastions du fort de la Mina conserve encore le nom de bastion de France , nom que les Portugais qui rebâtirent la place dans le siècle suivant , ne lui donnerent certainement pas ; on y voit encore distinctement les deux chiffres 13.., les premiers chiffres de la date de l'érection du fort par les Normands , nullement applicables aux ouvrages postérieurs des Portugais. Villault parle aussi d'une église dans laquelle on voyoit encore de son tems les armes & d'autres monumens de sa nation. Enfin , les Dieppois joignent à ces autorités l'affection que les Negres des mêmes lieux ont conservée pour la nation François , & le grand nombre de mots François dont ils ont grossi leur langue. Contre des preuves si directes & si positives , le silence de l'Histoire Portugaise sur l'entreprise des Normands , a bien moins de force encore que celui des Historiens de France. Enfin nous remarquerons , sinon pour constater ce point d'histoire , du moins pour appuyer les prétentions des François contre les Portugais sur l'honneur des premières découvertes , qu'on assure que l'Infant D. Henri de Portugal ne se fixa dans la résolution de faire chercher de nouvelles terres , que sur ce que des marchands de la Basse-Bretagne qui , portés par des tempêtes bien loin au couchant dans la Mer Atlantique , avoient



trouvé des pays nouveaux , lui raconterent de leurs aventures : ainsi que l'a écrit Odoric Raynaldi dans la continuation des Annales de Baronius.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Le commerce de la Mina fut très-florissant jusques vers l'an 1413 , tems auquel il tomba dans la langueur , non-seulement par le contre-coup des guerres civiles dont la France fut affligée , mais encore par la mort des principaux associés & par l'ambition des autres. Ceux-ci enrichis par un trafic qui eût enrichi tant d'autres marchands , si le cours n'en avoit été interrompu , envelopperent de titres oisifs de noblesse la source respectable de leur fortune. Ainsi les comptoirs de Mina , de Sestro , du Cap Monte , de Sierra-Leona , du Cap Verd , &c. furent abandonnés aux Portugais , aux Hollandois , aux Anglois , aux Danois & aux Courlandois ; en sorte que sur la fin du 16<sup>e</sup> siecle il ne restoit de tant d'établissmens , que celui du Niger ou du Sénégal. Du reste les entreprises des François eussent été plus célèbres , si au lieu de s'attacher à gagner l'affection des Negres , ils les eussent traités comme les Espagnols traitèrent peu de tems après les habitans des Canaries , si au lieu d'acheter leurs marchandises , ils les avoient terrassés , dépouillés & enchaînés.

Les isles Canaries ayant été négligées , quoique depuis long-tems connues , quelques marchands de Seville & de la Biscaye y descendirent , non en commerçans mais en brigands ; puisqu'ils chargerent de fers le seigneur de Lançarote avec sa femme & 160 de ses sujets , prélude de la conquête du Nouveau-Monde. Comment la nation Espagnole si grande & si généreuse , a-t-elle toujours été si cruelle à l'égard des peuples dans les mains desquels elle a trouvé des richesses sous un autre ciel ? Dans ce tems-là , elle resentoit encore l'impression des chaînes qu'elle avoit portées ; mais le malheur rend ils barbares les ames nobles ? Voudroient elles ressembler à leurs tyrans ? Son orgueil ne lui permet peut être point de voir ses semblables dans les hommes simples & bruts ? Mais quand ils seroient d'une espece inférieure à la sienne , écrase-t-on



des êtres subalternes, des animaux, si ce n'est pour n'être pas écrasés par eux? La cupidité ne verroit-elle que des ennemis dans des hommes que l'on croit riches? Mais il y a des moyens légitimes & doux de profiter de leurs richesses; si ces moyens sont plus lents, ils sont plus long-tems efficaces, ils sont moins périlleux. Disons que l'orgueil qui dédaigne les soins de l'industrie, rend l'avarice cruelle. Quant aux Canaries, les Castillans, suivant le principe de leur Roi Alfonse XI, prétendoient peut-être encore avoir le droit de les conquérir, *comme étant une dépendance de l'Afrique*, c'est-à-dire, de se venger des Maures sur tous les peuples qu'ils trouveroient trop foibles pour leur résister.

- Ces Africains Musulmans qui sous le nom de Barbaresques, ne figurent presque plus dans l'histoire que comme Corsaires, insultoient & pilloient les navires sur la Méditerranée & les côtes de l'Europe: le Roi d'Arragon envoya sur leurs propres côtes
1398. l'Amiral Rocaberti qui fut tué, après avoir eu la gloire de punir leur audace. Deux ans après, Henri III, Roi de Castille entreprit aussi de les réprimer. Sa flotte attaqua la ville de Tétuan qui fut
1400. prise, pillée & brûlée: on en fit tous les habitans prisonniers. Méhémed, Roi de Grenade ayant imploré le secours des Rois de Tunis & de Trémeçen, les Escadres combinées des deux Princes
1407. Africains furent dissipées par l'Amiral D. Alfonse Henriquez, qui avec treize galeres n'avoit pas craint d'en attaquer vingt-cinq. Muley Abouféid, fils de Méhémed-Abou-Zian, regnoit alors à Maroc dans les plaisirs. Les villes Espagnoles de sa domination en quelque sorte abandonnées par un Prince que la mollesse enchaînoit, se donnerent au Roi de Grenade Yousouf, pour ne pas subir le joug des Chrétiens. Quelque-tems après, les Maures de Gilbratar, mécontents de leur nouveau Souverain, supplierent
- 1411, &c. Aboufaïd qui avoit droit de les punir comme des sujets infideles, de les protéger comme ses anciens vassaux. Leur attente ne parut point trompée. Le Monarque Africain leur envoya trois mille hommes, sous le commandement de son frere Saïd, non dans le dessein



dessein de les soustraire à la tyrannie de Youfouf, mais dans l'espérance de se délivrer de ce frere, aimé de ses peuples, ou si ses armes étoient heureuses, de recouvrer les places détachées de son royaume. Saïd ne fut pas plutôt dans Gibraltar, que trop foible pour se soutenir contre le Roi de Grenade, il fut obligé de demander des renforts à son frere. Celui-ci ne mit en mer que quelques vaisseaux si mal équipés qu'ils céderent au premier choc des navires de Grenade. Gibraltar fut forcé; Saïd fut pris & enfermé dans une tour. Youfouf l'eût fait périr, si un sentiment de générosité, ou l'espérance de se servir un jour utilement de son prisonnier, ne l'eût engagé à rejeter les propositions du Roi de Maroc & de Fez. Dans le même-tems, une conjuration forçoit, à Trémeçen, le Sulthan Saïd, fils d'Abou-Hamou, haï de ses sujets à cause de ses débauches & de ses profusions, à céder à son frere Abdoulvahed, le trône qu'il avoit enlevé un an auparavant à Abdoulvahman, son petit neveu. Abdoulvahed regna d'abord avec assez de gloire & de tranquillité.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

On travailloit en Portugal à un armement terrible dont plusieurs puissances prenoient de l'ombrage, & dont personne ne soupçonna la destination. Le Roi Jean, après avoir fait secretement lever le plan de la ville qu'il vouloit attaquer, & sonder la côte sur laquelle elle étoit bâtie, se mit en mer avec une flotte beaucoup plus considérable qu'aucune de celles qu'on avoit vues jusqu'alors sortir des ports d'Espagne. Elle étoit composée de 230 vaisseaux, parés de flammes, de banderoles, d'étendards, & d'autres ornemens employés aujourd'hui dans les armées navales. Elle traverse le détroit, & s'arrête devant Ceuta, place importante du royaume de Maroc, une tempête la disperse, elle se rallie; les Portugais se préparent à descendre sur la côte: Zalabenzala, (c'est le nom que les historiens de Portugal donnent au gouverneur de Ceuta) se dispose à les repousser. On combat de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur; à la fin les Maures plient de tous côtés: les Chrétiens entrent pêle mêle dans la ville avec les vaincus, & la

1415, &c.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

saccagent. On dit que cette conquête tant disputée ne leur coûta que dix ou douze hommes ; il est certain qu'elle en enrichit un grand nombre. Il est rapporté que le Comte de Barcelos, depuis Duc de Bragance, tira du palais du gouverneur plus de 600 colonnes d'albâtre ou de marbre, qu'il fit transporter en Portugal. Les Rois de Maroc avoient fait de cette ville forte, opulente, & célèbre par son université, leur magasin d'armes & de munitions de bouche. Ceux des Maures qui s'étoient sauvés du sac parurent quelques jours après, sur les montagnes voisines. Le Roi défendit qu'on leur donnât la chasse, en disant qu'il étoit venu prendre une ville, & non faire une guerre. Le commandement de Ceuta fut accordé à D. Pedre de Ménézés, pour qui l'on n'auroit que du mépris, si l'on croyoit qu'il eut dit au Roi, en lui montrant un bâton qu'il tenoit à la main : » Avec cette arme seule, Sire, je » défendrai Ceuta contre toutes les forces des Maures ». Le redoutable bâton a été, dit-on, conservé jusqu'à aujourd'hui dans la ville. Quoiqu'il en soit, Ménézés étoit digne de la confiance dont l'honoroit son Roi.

La perte de Ceuta aigrit les Africains de Maroc & de Fez contre leur Souverain Aboufaïd, qui n'avoit pas osé s'attacher du sein des plaisirs pour voler au secours de la place ; ils se souleverent. Abou-Baba, son premier Visir, à la tête d'une foule de séditieux, força son palais & le poignarda, ainsi que six de ses enfans. Deux de ses freres, Yacoub & Saïd, faits prisonniers à Gibraltar, se disputèrent sa dépouille pendant quelques années ; ils la déchirèrent, si je puis ainsi parler, sans pouvoir se l'arracher l'un à l'autre ; & à la fin ils s'accorderent à en revêtir Abdoullah, fils d'Aboufaïd & d'une Chrétienne Espagnole, qui avoit eu le bonheur de s'échapper de Fez & de sauver cet enfant, dans le moment où l'on assassinoit son mari. Cette guerre civile donna aux Portugais le tems de se fortifier dans Ceuta. Quand elle fut terminée, leurs ennemis n'étoient plus à craindre. Envain le Roi de Grenade unit ses forces à celles de Fez & de Maroc pour assiéger



la place dans les formes : Ménezés triompha de tous ces Maures comme il avoit triomphé de tous les partis qui l'avoient harcelé depuis la conquête.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'Infant D. Henri, Duc de Viseu, brûloit depuis long-tems d'une vive passion de découvrir des contrées dont la géographie, le raisonnement, les Maures & divers navigateurs lui avoient confirmé l'existence & la communication avec les Indes. Les pilotes qu'il avoit envoyés le long des côtes occidentales de l'Afrique s'étoient, à la vérité, avancés soixante lieues au-delà du Cap Non ou Nam, qui, jusqu'alors, avoit été le terme de la navigation Espagnole, à 29 degrés de latitude nord; mais ils n'avoient osé doubler le Cap situé vis-à-vis de la Grande Canarie, appelé par les Anciens Ganaria, & nommé par ces timides navigateurs Bojador, c'est-à-dire, occidental, suivant les uns, à cause que sa pointe prend environ 40 lieues sur l'occident; ou tournant, suivant les autres, à cause que les terres, en rentrant dans la profondeur, y font un grand circuit. Effrayés par un courant qui s'enfle en se brisant contre les sables, ils craignoient d'affronter le péril, & ils n'imaginoient point de l'éviter en prenant le large. Cependant l'Infant ne se rebuta point. Les éclaircissémens que les habitans de Ceuta lui avoient donnés sur les Arabes du désert, les Jalofs & d'autres peuples voisins de la Guinée, avoient ranimé son courage. Il fit de nouvelles entreprises, mais elles ne furent pas plus heureuses. Enfin, deux gentilshommes de sa maison nommés Jean Gonzalez-Zarco & Tristan-Vaz-Teixeira, lui offrirent 1418, & s. d'aller reconnoître les terres, qui, suivant l'opinion des sçavans & les instructions des Maures, devoient s'étendre jusqu'à l'équateur. Leur bâtiment n'avoit pas encore gagné la côte d'Afrique, lorsqu'une tempête, en les jettant en haute mer, les porta sur une petite isle inconnue, à laquelle ils donnerent le nom de Puerto-Sancto, comme à un port que le ciel avoit ménagé pour leur salut. Cette nouvelle causa tant de joie au Prince Henri, qu'il fit partir de nouveau ses deux gentilshommes avec Barthelemi Perestrelo,



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

qui avoit obtenu la propriété de l'isle. On entreprit de la cultiver ; mais auparavant on y lâcha des lapins , & ces animaux qui multiplierent prodigieusement , ravagerent ensuite les plantations & les semences. Il fallut donc renoncer à l'espérance de la peupler d'hommes , parce qu'on l'avoit peuplée de lapins. Ainsi raisonne Perestrello dans l'Histoire.

De Puerto-Sancto l'on découvroit vers l'horison une espèce de nuée fort sombre & fixe , qui attira l'attention de Jean Gonzalez & de Tristan-Vaz. Ils soupçonnerent que c'étoit une terre. En dirigeant leur course vers ce point , ils trouverent une isle couverte d'arbres ; & comme elle présentoit l'aspect d'une forêt touffue , ils lui donnerent le nom de *Madère* , qui signifie *bois* en Espagnol. Pour récompense de leurs nouvelles découvertes & de leurs anciens services , ces chevaliers obtinrent chacun une portion de l'isle avec le titre de capitaines. On croyoit alors donner beaucoup en donnant de vastes friches ; parce qu'on n'avoit pas encore imaginé que la culture demande des avances , & que sans ces avances la terre ne vaut rien. Il falloit , pour rendre Madère susceptible de cultivation , la dégager des bois dont elle étoit entièrement couverte : on y mit le feu. La flamme s'y nourrit , dit-on , pendant sept ans entiers , en poussant une fumée mêlée d'étincelles , semblable aux éruptions d'un volcan. On y porta des cannes de sucre de Sicile & de Chypre , ainsi que du plan des vignes de Malvoisie. La terre engraisée par l'incendie des bois , récompensa si libéralement les premiers essais de la culture , qu'en 25 ou 30 ans l'isle fut en état d'entretenir huit cens hommes portant les armes. Barros assure que de son tems le quint seulement qu'elle produisoit en sucre à l'Ordre militaire de Christ , à qui D. Henri , propriétaire de l'isle & grand maître de l'Ordre , avoit affecté ce revenu , montoit quelquefois à plus de soixante mille arrobes ; l'arrobe pèse trente-deux livres.

On rapporte à l'année 1419 la découverte de Madère. Deux ans auparavant Jean de Béthancourt , gentilhomme François , avoit



obtenu de Jean II, Roi de Castille, par le crédit de Robin de Braquemont, amiral de France, la permission de conquérir les Canaries. Il subjuga celles de Langarote & de Fuerteventura. Massiot de Bethancourt, son neveu, qu'il y laissa pour les gouverner, pendant qu'il alloit en Europe chercher des fonds pour soutenir l'entreprise, soumit celles de Gomera & de Ferro, par son lieutenant Pereyra. Mais Jean ayant été retenu en France par ses infirmités & par les instances du Roi, & Massiot ayant eu des différends avec l'Evêque ou plutôt le Vicaire Général des isles, ils les cédèrent à l'Infant Henri pour des terres de l'isle de Madère, où leur famille se fixa & s'allia avec celle de Zarco, le principal capitaine du pays. Cependant il restoit plusieurs isles des Canaries à conquérir : quelques Auteurs disent que vers le milieu du siècle l'Infant y envoya, sous la conduite de D. Ferdinand de Castro, grand maître de sa maison, 2500 hommes d'infanterie & 150 chevaux, qui se répandirent dans ces lieux, y convertirent beaucoup d'infidèles & y manquerent de subsistance. Il y a apparence qu'il s'agit ici de l'expédition projetée par le Roi Alphonse V, mais elle n'eut point lieu. Le Roi de Castille, de qui Bethancourt avoit tenu ces isles à foi & hommage, avoit droit d'arrêter une entreprise qui ne pouvoit être faite sans son agrément, puisque l'Infant devoit être assujéti aux mêmes charges que celui par qui les isles lui avoient été cédées ; son droit primitif étoit la donation du S. Siège, & c'étoit celui qu'il faisoit valoir. La Cour de Portugal demanda plusieurs fois au Pape, qui dispoisoit alors des Pays Infidèles, la permission de s'en emparer, mais elle trouva toujours des oppositions invincibles de la part de l'Espagne. Cependant elle en fit don à D. Martin d'Atayade, Comte d'Antonguia, qui n'en jouit pas.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Toujours nouvelles révolutions chez les Barbaresques. A Fez, 1423, &c. un des principaux habitans assiégeoit le Sulthan Abdoullah dans son palais, lui ôtoit la vie, & s'emparoit de la couronne. Ainsi le Royaume des Mérinites auroit passé en des mains étrangères, si Seïd-Oataz, gouverneur d'Arzile, d'une branche cadette de cette



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

maison, n'eut répandu dans la place de si vives allarmes, que les peuples laisserent tomber du trône l'usurpateur qu'ils y avoient élevé. Les Beni-Oataz descendus du nouveau Roi Mérinite, & dépouillés dans la suite par les Schérifs, sont presque entièrement inconnus. A Trémeçen, le Sulthan Abdoulvahed, & Méhéméd, son neveu, se dépouilloient l'un l'autre. Avec le secours d'Abil-Faris, Roi de Tunis, Méhéméd mettoit son oncle en fuite, & Trémeçen le couronnoit. Avec le même secours, Abdoulvahed chassoit son neveu dans des montagnes, & ses sujets lui rendoient le trône. Le Prince fugitif attaque le Sulthan à l'improviste & lui donne la mort; il est forcé de retraite en retraite par Abil-Faris, & il perd la vie. Le Roi de Tunis prend le Royaume de Trémeçen & ne l'usurpe pas: c'est à Aboul Abbas-Ahmed, petit-fils d'Abou-Hamou, qu'il le laisse. Ce Sulthan avoit aussi contribué au rétablissement de Mahomet le Gaucher sur le trône de Grenade, dans le tems qu'Abdoulvahed perdoit celui qu'il lui avoit fait recouvrer & la vie, vers l'an 1429. Trois ans après il fut battu à l'isle des Gerbes par Alfonse le Magnanime, Roi d'Arragon, qui, maître de faire des conquêtes sur les côtes d'Afrique, aima mieux aller tenter de s'emparer de la couronne de Naples, après sa victoire plus glorieuse qu'utile.

1432-33.

Le succès qu'eut alors Gilles Anés, en doublant le terrible cap Bojador, étonna les peuples, encouragea les Portugais, & attira dans leur pays une foule d'étrangers de tous pays, & même du nord. L'entreprise avoit paru si périlleuse, que les écrivains du tems la mirent au-dessus des travaux d'Hercule. Dans le double motif d'autoriser les travaux, & d'exclure du bénéfice les autres nations, l'Infant demanda au Pape Martin V, pour la couronne de Portugal, toutes les terres que l'on découvreroit depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes inclusivement. Le Pape ayant égard à ses tentatives & à l'avantage de la religion, accorda libéralement aux Portugais, le droit de disposer par la force des biens des infideles, pour les convertir, avec indulgence plénierè pour l'ame de ceux



qui périroient dans ces pieuses expéditions. On rapporte communément à l'année 1432, cette donation & ce privilège qui furent dans la suite confirmés & augmentés par Eugene IV, Nicolas V, Sixte IV, &c. Les Portugais s'empresrent de gagner les indulgences. En deux ans, Gilles Anés, accompagné d'Alonso-Gonzalez-Baldaya, s'avança environ 40 lieues au-delà du cap; il donna le nom d'Angra de Ruyvos à la côte. On descendit à terre pour aller blesser quelques sauvages & enlever des choses de peu de valeur que l'on regarda comme les prémices d'un riche butin. On eut beau faire sur la côte de nouvelles recherches, on ne trouva que des filets étendus pour secher. Cependant pour ne pas retourner, les mains vuides, d'un pays dont il falloit promettre de grands avantages à la nation, on tua quelques loups marins. Les peaux de ces animaux étoient alors très-rares & par conséquent fort estimées. Il est étonnant qu'on ne s'aperçut pas que l'on étoit dans un pays inculte & par conséquent misérable; mais les terres d'or sont des misérables pays.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1434-35.

Le Roi Edouard en laissant à son frere Henri le soin de découvrir l'Afrique inconnue, s'occupoit du projet de mettre sous le joug ceux des Africains qui avoient si long-tems tenu l'Espagne dans les fers ou en allarmes. Seul d'entre tous les Princes chrétiens de cette contrée, il sembloit conserver du ressentiment des maux que leurs Peuples avoient soufferts : la vengeance lui paroissoit légitime. La Barbarie ouverte par la conquête de Ceuta, on crut qu'une armée de 15000 hommes suffiroit pour prendre Tanger. La première conquête des Portugais avoit laissé dans l'esprit des Maures, une si forte impression de terreur, que quand les Infans Henri & Ferdinand parurent sur les côtes de Barbarie, quelques peuples dans la crainte que l'orage ne fondât sur eux, leur offrirent de payer un tribut à la couronne de Portugal, pourvu qu'on n'attentât point à leur liberté, & qu'on ne ravageât point leur territoire : ce qui fut accepté. L'armée après avoir pillé Tétuan & quelques bourgs, campa devant Tanger. Les habitans ouvrirent les portes, non pour

1436.

1437.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

évacuer la place, comme on l'imagina, mais pour insulter les chrétiens. Zalabenzala, qui avoit vendu Ceuta, y commandoit. Les assiégeans eurent à peine livré le premier assaut, qu'ils furent menacés par une armée formidable. D'une part ils la mettent en fuite; de l'autre ils repoussent les assiégés. Après le second assaut, le Roi de Fez que les historiens Portugais appellent la vache, nom qui vraisemblablement est une corruption d'Al-Raschid, parut avec des forces que quelques Auteurs font monter à sept cens mille combattans. Les Portugais furent à leur tour assiégés dans leur camp, d'où à la première attaque, ils résolurent de gagner leurs vaisseaux, désespérant de résister à cette effroyable multitude, surtout dans la disette de vivres & d'eau qu'ils commençoient à sentir. Le lendemain l'ennemi fondit sur leurs retranchemens sans pouvoir les forcer; après huit attaques différentes, il y mit le feu. Leur perte étoit inévitable; le Roi de Fez leur accorda la liberté de se retirer, à condition que Ceuta lui seroit rendue. Pour la garantie du traité, les Maures donnerent en otage un fils de Zalabenzala, & les Portugais l'Infant Ferdinand.

1438, & s. Le conseil de Portugal jugea qu'on ne pouvoit rendre Ceuta aux infidèles, sur-tout sans une permission expresse du Pape, parce qu'il n'étoit pas juste de livrer tout un peuple à l'esclavage pour la liberté d'un seul homme; il étoit donc plus juste de violer le droit des gens, & de dérober à un ennemi trop généreux, la rançon d'une armée qu'il n'avoit tenu qu'à lui de sacrifier. Cet avis fut approuvé du Pape & de plusieurs Princes chrétiens. La peste qui ravageoit le Portugal, & qui fit périr le Roi, força les Portugais à renoncer à toute entreprise. Ainsi l'Infant Ferdinand traîna dans une prison de tristes jours, que les souffrances terminèrent à la cinquième année de son esclavage. Ses vertus furent admirées des Maures. On dit que le Roi de Fez en apprenant sa mort, s'écria, *que ce Prince étoit digne de connoître la loi du prophète...* les Portugais l'ont regardé comme un Saint.

1440-41. Après ce malheureux succès, l'Infant D. Henri chercha sa consolation



solation dans la découverte & la conquête des contrées inconnues de l'Afrique. Ses agens n'allèrent pas sans fruit chasser des hommes comme des bêtes fauves. Antoine Gonzalez en chargea son bâtiment ainsi que de peaux de loups marins ; Nugno Tristan le fécondait. Ils avoient à bord un Arabe qui entendoit la langue de ces Africains , & qui , par leur ordre , offroit aux sauvages de leur vendre ceux d'entr'eux qu'ils faisoient prisonniers. Tristan découvrit alors le cap blanc ( Capo Blanco. ) Dans un second voyage Gonzalez reçut des Africains , pour la rançon de deux jeunes gens , dix negres de divers pays , & une quantité considérable de poudre d'or : c'en fut assez pour donner à un vaisseau du lieu le nom de *Riodel Oro*, ruisseau d'or. Tristan découvrit l'Isle d'Adeljet , une de celle d'Arguim & celle de las-Garzas. Au retour de chaque vaisseau qui rapportoit en Portugal quelque fruit de sa course , le peuple venoit admirer les petites richesses que les aventuriers avoient enlevées ; tout retentissoit des éloges de l'Infant ; chacun demandoit à être employé sous ses auspices. Enfin les murmures des politiques cessèrent ; on regarda l'Infant comme le restaurateur de l'état , épuisé par les guerres de Castille & de Barbarie ; cependant il étoit loin de retirer du produit de ces courses ; les frais des armemens , & les campagnes du Portugal restoient en friche.

Sans parler des inconvéniens inséparables d'une entreprise extraordinaire , le pays nouvellement découvert étoit ou inhabité , ou misérable. Un désert de sable occupe la côte , l'espace de 60 journées de cheval jusqu'au pays des Negres , & ici l'on ne trouvoit que des hommes pauvres & farouches , qui n'offroient aucun butin plus précieux qu'eux-mêmes. Tous ces Africains , soit Maures , soit Negres , c'est-à-dire , plus ou moins civilisés , plus ou moins noirs , surpris à la vue des vaisseaux qu'ils prenoient pour des oiseaux , des poissons , des fantômes , des esprits , fuyoient à l'aspect d'hommes vêtus de fer & armés de foudre , qui , ne pouvant les entendre ni se faire entendre d'eux , expliquoient leurs desseins



à coups de canon & d'arquebuse. Les Portugais n'exercerent d'abord que la piraterie, enlevant quelques esclaves, pillant quelques cases, avec d'autant moins de remords, que ces peuples étoient plus pauvres, & qu'en les dépouillant de tout, on prenoit peu. Il ne put y avoir un commerce réglé avec ces nations qu'après que quelques Portugais eurent appris des langues Africaines, & leurs esclaves la langue Portugaise, après que les *Découvreurs* eurent apprivoisé les habitans & établi des comptoirs.

1444.

Lancelot, Gille Anés, Etienne Alonso, Rodrigue Alvarez & Jean Diaz, formerent, dans la ville de Lagos, pour la continuation des découvertes, une compagnie, sous le bon plaisir du Prince Henri, & aux conditions qu'il leur imposa pour la levée des droits. Ils firent partir beaucoup de caravelles. Leurs capitaines pillèrent les isles de Nar, de Tider & plusieurs autres, c'est-à-dire, qu'ils en emmenèrent des esclaves. Ces entreprises n'avoient point encore coûté de sang aux Portugais, mais aux isles

1445.

d'Arguim, le reflux de la mer ayant laissé à sec sur le rivage le vaisseau de Gonzalo de Cintra, les Maures en tuerent sept. Trois autres capitaines traiterent de paix, de commerce & de religion avec les Barbares, sans pouvoir rien obtenir, sinon qu'un d'eux

1446.

les suivroit dans leurs courses. Sur la foi de cet Africain, Jean Fernandez s'arrêta chez ces peuples, appelés Assenages, dans le dessein d'apprendre leur langue, de reconnoître leur pays & de les civiliser; mais il contracta leur grossièreté. Le langage & les caractères de ces Maures étoient les mêmes que ceux des Maures de la côte de Barbarie, avec aussi peu de différence, dit-on, qu'il y en a entre le Castillan & le Gallicien, ce qui prouve que les Barbarefques n'étoient point étrangers sur ces mers. Leur gouvernement avoit la forme républicaine. Ils étoient divisés en clans ou compagnies sous différens chefs. Leur stérile terroir produisoit quelques arbres, des herbes, des reptiles & une sorte de grain. Quand on leur présenta du bled, ils le dévorèrent sans aucune préparation.



Denis Fernandez découvrit le fameux Cap Verd, où il planta une croix de bois. Tous ces navigateurs gravoient ordinairement dans les lieux où ils abordoient la devise de l'Infant Henri : *Talent de bien faire*. Plusieurs capitaines de la compagnie de Lagos s'acquéroient alors la réputation de corsaires aux Canaries, ainsi qu'aux isles d'Arguim & sur le continent. Lorsque les Africains méprisoient les croix & les bagatelles qu'ils leur présentoient, c'étoit une offense qui méritoit la mort ou l'esclavage. S'ils ne rapportoient de leurs expéditions que peu de profit, ils s'en dédommageoient sur ceux qui les accueilloient avec douceur & qui leur prêtoient des secours. Lancelot, à son retour en Portugal, reconnut Lordeck, & le nomma *Sanaga* ou *Sénégal*, du nom d'un Maure qu'il avoit remis sur cette côte. Etienne Alonzo remonta, l'espace de quelques milles, cette rivière, que l'on prit pour une branche du Nil. Dans toutes ces expéditions, les Portugais ne perdirent qu'une vingtaine d'hommes & un petit vaisseau. Mais Nugno Tristan, qui s'avança soixante lieues au-delà du Cap Verd, jusqu'à Rio-Grande, fut tué avec presque tout son équipage sur cette rivière par des Negres, qui, montés sur des barques nommées Almadies, lancerent sur son vaisseau une nuée de flèches empoisonnées. Alvaro Fernandez alla quarante lieues plus loin que Tristan; il perdit la plus grande partie de ses gens, & fut blessé lui-même. Gille Anés fut également battu par les Negres au Cap Verd. Comme il avoit été plus heureux chez les Maures, il se jeta sur les isles. Cependant il auroit infailliblement succombé à Palma, si Diego-Gonzalez, après des prodiges de valeur, n'eût tué le chef des Insulaires qui les conduisoit une palme à la main, pour marque de sa souveraineté. Les Negres étoient plus redoutables que les Insulaires; car ils étoient toujours en guerre avec des bêtes féroces; les Portugais ne les effrayoient donc pas.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1447.

Diego-Gil-Homen, chargé par le Prince Henri de nouer un commerce avec les Maures de Messa, douze lieues au-delà du

1448.



Cap Verd, rapporta de son voyage un lion, & ce lion fit l'admiration de Lisbonne. La Cour envoyoit alors au Roi du Cap Verd un Ambassadeur pour y négocier un traité d'alliance & de commerce; c'étoit Ferdinand Alonso, accompagné de Ballarte, gentilhomme Danois, homme d'une grande capacité. En prenant terre, l'Ambassadeur vit venir les habitans armés pour s'opposer à sa descente. Il assura au farim ou gouverneur, par la bouche de deux Negres, ses interprètes, qu'il n'avoit que des intentions pacifiques & des desseins avantageux pour la nation: on commerca tranquillement sur la côte, pendant que le gouverneur alloit prendre les ordres du Roi. A la vue de quelques dents d'éléphans que les Africains montrèrent aux Portugais, Ballarte, curieux de voir quelques-uns de ces animaux en vie, prit un Negre pour guide; on connut alors toute la perfidie de cette nation. Le Negre conduisit Ballarte en un lieu écarté & l'assassina. Les Portugais, instruits par cette lâche trahison du danger qu'ils couroient, se retirèrent sans attendre l'arrivée des ordres du Roi.

L'ardeur des découvertes se rallentit, non que le Portugal eût changé de maître dans le courant de la même année, comme le dit l'Historien des Voyages, car Alphonse V regna depuis l'an 1438 jusqu'à l'an 1481; mais il y a apparence que le caractère jaloux & absolu de ce Prince, qui, par d'injustes préventions, jetta dans les derniers malheurs D. Pedre, son oncle, son beau-père & son tuteur ci-devant, mit des entraves aux opérations de son oncle D. Henri. Rempli d'ailleurs de projets dont l'exécution demandoit toutes les forces navales du Portugal, il ne devoit point les employer à des pirateries ou à des courses vagues. On avoit fait assez de découvertes; qu'avoient-elles produit? En avançant, on ne trouvoit que des ennemis dangereux à combattre; falloit-il chercher au loin des guerres infructueuses? Il valoit mieux former des établissemens sur les côtes reconnues, afin de retirer d'une manière moins odieuse des fruits plus assurés de ces premiers travaux, de faire, à loisir, de nouveaux pas avec moins de dan-



ger & plus d'avantage dans la route déjà frayée, & de tenir les  
clefs de la carrière ouverte à toutes les nations. Il valoit encore  
mieux cultiver son propre pays.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Quelques Auteurs ont écrit qu'Alfonse prépara, peu de tems  
après, un grand armement pour la conquête des Canaries & des  
côtes occidentales de Terre-Ferme; & qu'il abandonna ce dessein,  
parce que Jean II, Roi de Castille, prétendit que cette conquête  
lui appartenoit, par le droit que les Papes en avoient accordé de-  
puis long-tems à sa couronne. D'autres assurent que Gusman,  
Ambassadeur du Roi de Castille, ayant signifié à Alfonso que son  
Maître lui déclareroit la guerre, s'il ne lui rendoit hommage  
pour les côtes d'Afrique situées dans le ressort des conquêtes assi-  
gnées aux Castillans; le Roi de Portugal avoit répondu qu'il scau-  
roit soutenir ses entreprises par les armes & forcer le Roi de Cas-  
tille à se désister de ses chimériques prétentions. Quoiqu'il en  
soit, l'expédition contre les Canaries n'eut point lieu ou n'eut  
point de succès, & il n'y eut point de guerre entre les deux  
Rois. Alfonso réserva ses vaisseaux & ses troupes pour la croisade  
générale prêchée contre les Turcs qui venoient de s'emparer de  
Constantinople: ce nouveau projet s'évanouit comme le premier.  
Alors il fit passer son frere Ferdinand avec sa flotte en Afrique  
pour y enlever quelque place aux Maures. Ferdinand alla débar-  
quer à Ceuta: la peste qui ravageoit cette ville se répandit dans  
son camp; il fut obligé de se rembarquer. Le Roi de Castille pa-  
rut aussi menacer les Barbaresques; car il alla reconnoître la côte  
comme s'il avoit envie d'y porter la guerre.

1453-54.

1455.

1456.

Le souvenir des revers que les Infans Henri & Ferdinand  
avoient essuyés devant Tanger, inspiroit à Alfonso un desir ardent  
d'attaquer cette ville. Cependant, sur les représentations du gou-  
verneur de Ceuta, il résolut d'entreprendre le siège d'Alcaçar-  
Seguer, place importante quoique petite. Il s'embarqua lui-même  
avec ses troupes, accompagné de l'Infant Henri. La descente  
réussit, malgré la vigoureuse opposition des Maures; & avant

1457.

1458, &c.



que le Roi de Fez eût assemblé son armée, la place étoit rendue. Ce Prince ne se rebuta point. Il résolut d'assiéger la ville qu'il n'avoit pu secourir. Ses forces étoient si formidables, qu'Alfonse n'osa l'attaquer, ne put envoyer des secours au gouverneur D. Edouard de Ménézes, & repassa la mer. Ménézes fut abandonné à lui-même; & quoiqu'il manquât de vivres & de munitions, il soutint avec tant de valeur les assauts des Maures, qu'ils se retirèrent après avoir resté quarante jours devant la place. Le gouverneur se hâta d'élever une muraille depuis les remparts de la ville jusqu'au bord de la mer, afin de pouvoir, par ce moyen, recevoir facilement du secours, s'il étoit une seconde fois assiégé. Le Roi de Fez revint en effet avec une grande armée, & ne fut pas plus heureux. Alfonso, dans la joie du succès, se repaissoit d'idées de conquêtes. On disoit qu'il y avoit à Fez une épée, regardée par les Maures comme une espèce de Palladium, qui devoit pourtant tomber entre les mains d'un Prince Chrétien, suivant la tradition populaire. Alfonso ne douta point qu'il ne fût appelé à cet honneur; & ce fut, dit-on, dans cette vaine opinion qu'il institua l'ordre de l'épée.

Le trône de Trémecén essuyoit alors une révolution. Le Sultan Aboul-Abbas perdoit le Royaume que son frere Yahia lui avoit autrefois long-tems disputé, & que son parent, Abou-Zian-Méhéméd, avoit affoibli en lui enlevant Alger, Almédie & plusieurs autres places; mais qu'il avoit conservé, en cédant Oran à son frere, & qui s'étoit raffermi par la révolte des Algériens contre son second rival. Cet usurpateur, en regnant en tyran, avoit péri avec toute sa famille, à la réserve de son fils aîné Abou-Abdallah-Moutaouakel. Ce Prince échappé au massacre, s'étoit retiré dans les montagnes. Vingt ans après il eut l'art de ranimer les partisans de sa maison & le bonheur d'enlever à Aboul-Abbas, Oran, plusieurs autres places, & enfin Trémecén, l'an 1461. Il transmit la couronne à ses enfans.

1461, &c. L'ardeur des Portugais pour les découvertes se ranima sous les



auspices du Prince qui l'avoit excitée, & qui, par des lettres-patentes du Roi, jouissoit du droit de délivrer des permissions de passer le Cap Bojador, & de lever le quint ou le dixième de tout ce qui venoit des côtes ultérieures. Il fut aussi chargé de peupler les Isles Açores, ainsi appelées du grand nombre d'oiseaux que l'on avoit appercus, lorsque Gonzalo-Vello les avoit découvertes. Pour protéger le commerce de l'or & des Negres heureusement commencé aux Isles d'Arguin, on y bâtit un fort dont Suero-Mendez obtint le gouvernement. Jean de Santerem & Pierre de Escalone entreprirent, les premiers, celui de *Oro de la Mina*, l'or de la Mina, en poussant les découvertes depuis le Cap de Sierra-Liona, où Pierre de Sintra & Suero d'Acosta s'étoient arrêtés, ou plutôt depuis le Cap de Lope-Gonzalès, jusqu'au Cap Sainte Catherine, à deux degrés & demi de latitude méridionale : ce fut-là le terme le plus éloigné de la navigation Portugaise. Le commerce exclusif de la Guinée avoit été donné à ferme à Fernand-Gomez, pendant l'espace de cinq ans, pour la somme de 500 ducats, & sous la charge d'applanir la carrière à la nation. Ce traité fut dans la suite prorogé pour plusieurs années. Le taux de la ferme indique la modicité des profits. Cependant il faut convenir qu'il n'étoit pas dans une juste proportion avec le bénéfice, si, comme l'a écrit Alvise Cadamoste, un des employés de l'Infant, la seule traite des Isles d'Arguin conduisoit annuellement dans le Royaume de Portugal sept ou huit cens esclaves. Aussi Gomez gagna-t-il des richesses immenses. Il est vrai qu'il fut d'un grand secours au Roi dans les différens besoins de l'Etat. Le Prince récompensa ses services par des lettres de noblesse, suivant lesquelles il lui étoit permis de porter le surnom de la Mina, poste où par ses soins se fit le principal commerce de l'or, & de prendre pour armes un écusson au champ d'argent à trois têtes de Maures, accolées d'or avec trois anneaux d'argent, l'un au nez, les autres aux oreilles. Un des fruits les plus précieux des recherches sur le continent, ce fut la cochenille, autrefois appelée grai-



ne du paradis par les Italiens, qui la tiroient du port de Mundi-barca, dans la Méditerranée, où les Maures de cette partie de la Guinée la portoient, traversant le pays de Mandinga & les déserts de la Lybie. Antonio de Noli, Génois, envoyé par la République au Roi Alphonse, avoit trouvé les Isles du Cap Verd; Fernando-Po, l'Isle Hermosa ou la Belle, qui prit ensuite son propre nom; d'autres navigateurs, les Isles de S. Thomas, Anno-Bueno, principe, &c. Quelques-unes de ces découvertes furent négligées.

Le philosophe, premier auteur du grand système des découvertes, premier moteur de la grande révolution de l'univers, Henri n'étoit plus. La nature avoit départi à ce Prince le *talent de bien faire*; il en fit sa passion, & ce fut peut-être la seule dont son ame, toujours égale, réglée, maîtresse d'elle-même, parut susceptible. La candeur de l'homme de bien, la simplicité du grand homme, la bonté de l'homme sensible, toutes les vertus de l'homme étoient en lui rehaussées par les vertus du Chrétien: on ne lui reproche aucun vice. Il pensoit en grand. Dans ses mémorables entreprises, les obstacles ne le rebuterent pas; & le danger ne l'abattoit pas. On ne le distingua pas moins entre les sçavans qu'entre les guerriers; il fut peut-être le plus habile mathématicien de son tems. Il partageoit ses revenus avec les gens versés dans les sciences qu'il attiroit de toutes parts, avec les académies de sa fondation, auxquelles il abandonnoit ses propres palais. Vivant dans le célibat & dans la continence, il adopta pour sa famille la pauvre noblesse, dont l'éducation & la fortune furent l'objet de ses soins. Pour l'intérêt de la religion, pour la gloire de la nation, pour le bien de l'Etat, son économie domestique, l'autorité que son mérite & sa prudence lui firent conserver à la Cour pendant toute sa vie, son crédit sur l'esprit des peuples, lui procurerent des ressources inépuisables. On surnomma son neveu Alphonse l'Africain: c'étoit à lui que ce surnom étoit dû: il ne lui manqua que d'être Roi.

Après



DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 137

Après sa mort, Alfonse porta de nouveau la guerre dans les Etats de Fez. A l'attaque de Tanger, commandée par D. Ferdinand, frere du Roi, la fleur de l'armée périt; & le reste fut presqu'entièrement détruit dans une rencontre où le brave Edouard de Ménézès fut mis en pièces. Le Roi, lui-même, se trouva dans un si grand péril, qu'il eut beaucoup de peine à gagner Tétuan. Bientôt après il partit pour le Portugal. Ferdinand prit dans la suite Anafe, qu'il fit raser, parce qu'on n'auroit pu la garder qu'avec beaucoup de peine & de dépense. Enfin le Roi s'embarque de nouveau: il attaque, avec une armée de trente mille hommes, Arzile, appelée autrefois Zela, où les Maures périrent presque tous les armes à la main, à la réserve de cinq mille prisonniers, parmi lesquels sont deux femmes & deux fils de Muley-Scheïk: on fit un butin de 800 mille ducats. Le fort de cette place qui avoit été escaladée & pillée, pendant qu'on traitoit de la capitulation, épouvante tellement les habitans de Tanger, qu'ils abandonnent leur ville dans laquelle Alfonse établit un Evêque, après en avoir purifié la mosquée, comme il avoit fait à Arzile. Ces deux places sont sur l'Océan. Muley-Scheïk, qui, dans le tems de la descente des Portugais étoit occupé à reprimer des peuplades de Maures armés pour se soustraire à son obéissance, n'arrive que pour demander au Roi victorieux une entrevue, dans laquelle on conclut une trêve de trente ans. Pour la rançon d'un de ses fils prisonniers, il donna le corps de l'Infant Ferdinand, oncle d'Alfonse, mort dans les fers: l'autre fut élevé avec beaucoup de soin à Lisbonne. Lorsque ce Prince fut rendu à son pere, les Maures l'appellerent Mahomet le Portugais. La guerre qu'Alfonse entreprit ensuite pour la succession de Castille, ne permit de songer ni à des conquêtes, ni à des découvertes étrangères. Par le traité qui la termina, il fut convenu que les Portugais jouiroient du

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1464.

1468.

1471, & s.

1479.



droit exclusif de naviger & de s'établir en Guinée, & les Castillans aux Canaries.

Le Roi de Portugal, Jean II, fils & successeur d'Alfonse, bien instruit des profits du commerce de Guinée que son pere lui avoit autrefois assignés pour l'entretien de sa maison, ne fut pas plutôt monté sur le trône, croyant que les Etats s'enrichissoient comme un entrepreneur de commerce, qu'il fit partir D. Dague de Azambuja avec 600 hommes, tant soldats qu'ouvriers, pour aller bâtir un fort sur la partie de la côte appelée *la Mina*. L'amiral débarqua au commencement de l'année suivante, après avoir fondé les intentions de Karamança, Roi des Negres de cette côte; il arbora les armes du Portugal, & prit possession du pays sur une éminence propre pour la construction de la forteresse. Le Roi Negre se rendit sur la côte, au bruit peu harmonieux des instrumens du pays, & avec une escorte de ses sujets, nuds jusqu'à la ceinture. Il avoit les jambes & les bras couverts de plaques d'or. Son cou étoit entouré d'une chaîne, & de sa barbe pendoient de petites sonnettes. Son air paroissoit composé à la douceur & à la joie. Après quelques cérémonies, Azambuja lui expliqua les motifs de son voyage. Les avantages précieux de la religion Chretienne, l'utilité d'une ligue offensive & défensive entre les deux Rois, le prix d'une société de commerce, d'une espèce de communauté de biens qui verseroit dans les mains des Negres les richesses du Portugal, furent d'abord exposés dans son discours: il le termina par la demande de la permission de bâtir une maison pour loger les Portugais qui viendroient servir le Roi Negre & lui apporter des marchandises. Les offres de la religion furent sur le champ acceptées par Karamança; il n'en fut pas de même de la dernière proposition. Il prévint que cette maison se changeroit un jour en forteresse, & que ces amis deviendroient



des tyrans. Cependant, soit qu'il ne trouvât pas ses forces suffisantes pour résister aux Portugais s'ils entreprenoient de lui arracher par la violence son consentement, soit qu'il envisageât un intérêt présent, dont la considération prévalût sur la crainte de l'avenir, il se rendit aux instances d'Azambuja. Les Portugais mirent aussi-tôt la main à l'œuvre. On brisa d'abord un roc; malheureusement ce roc étoit un des objets du culte des Negres : ils prirent les armes pour le venger; mais on calma leur zèle par des présens. En vingt jours la place, que l'on nomma le Fort S. Georges, fut hors d'insulte. Considérablement accrue en peu d'années, le Roi lui accorda le titre & les privilèges de ville. Quelque tems auparavant, le fort de l'isle d'Arguim avoit été achevé.

C'étoit au commerce des Indes, & sur-tout au trafic des épiceries que tendoient principalement les entreprises des Portugais. A cette fin le Roi Jean obtint du S. Siège la confirmation des droits qui avoient déjà été accordés au Portugal sur toutes ces contrées. Suivant les Bulles des Papes, tout ce qui seroit découvert par quelque nation que ce fût, de l'occident à l'orient, devoit être du domaine des Portugais. On ne songea pas qu'il seroit peut-être possible de faire des découvertes dans les pays désignés, d'orient en occident. Dans ce cas, la donation des Papes ne formoit plus un titre en faveur du Portugal, elle lui étoit plutôt contraire. Après cet acte d'autorité temporelle du souverain Pontife sur l'univers, le Roi de Portugal prit la qualité de Seigneur du royaume de Guinée & de la côte d'Afrique. Jusqu'alors les *Découvreurs* s'étoient bornés, dans les nouvelles terres, à planter des croix sur les rivages, & à graver sur des arbres la devise de l'Infant, pour consacrer la mémoire de leur arrivée; il fut ordonné qu'à l'avenir on dresseroit des colonnes de pierres portant l'écusson de Portugal, le nom du Roi régnant, le nom du Capitaine, auteur de la découverte,



& l'année de l'expédition ; pour servir d'acte & de monument authentique d'une prise de possession du pays au nom du Roi & de la Couronne de Portugal. Diego Cam, qui, en 1484 ; s'avança du Cap Sainte-Catherine jusqu'à la rivière de Congo, nommée par les habitans *Zagre*, exécuta, le premier, cet ordre. Dans un second voyage, il s'éleva jusqu'au vingt-deuxième degré de latitude méridionale. En repassant à Congo, pour revenir en Europe, le Roi de ce pays le pria de mener en Portugal quelques-uns de ses principaux sujets pour les faire baptiser, & les renvoyer ensuite dans leur patrie avec des Missionnaires. Le Roi & la Reine tinrent sur les fonts leur chef, nommé *Zakuta*, & lui donnerent le nom de Dom Juan. « Je ne prétends point, dit un Auteur » Portugais, cité par l'Historien des Voyages, persuader au » monde que notre seul dessein fût de prêcher, pourvu qu'on » se persuade que le commerce n'étoit pas non plus notre » seul motif. »

On n'avoit point encore pénétré dans le royaume de Benin, quoique situé entre le fort Saint-Georges & Congo. Le Roi de cette grande région, jaloux de partager avec ses voisins les avantages du commerce des Portugais, feignit de l'inclination pour le Christianisme, mais ce n'étoit que pour acheter des esclaves Chrétiens. Jean III, Prince religieux, défendit dans la suite ce commerce. Les Ambassadeurs que le Roi de Benin avoit envoyés en Portugal pour demander des Missionnaires, avoient dit que 350 lieues à l'orient de leur pays, dans l'intérieur des terres, il y avoit un Monarque puissant, nommé *Ogane*, qui exerçoit tout à la fois la juridiction temporelle & spirituelle sur tous les Rois des environs ; & que les Rois de Benin recevoient de lui, pour l'investiture de leurs Etats, un bourdon en guise de sceptre, une espèce de casque pour couronne, & une croix de cuivre de la forme des croix de S. Jean de Jérusalem. Ils avoient ajouté que



ce Potentat, pendant l'audience qu'il donnoit à l'Ambassadeur de Benin, restoit toujours caché derrière un rideau d'où, à la fin, il découvroit un de ses pieds qu'il présentoit à baiser à l'Envoyé, pour marquer qu'il accordoit ce qui lui étoit demandé. Les Portugais ne douterent point que ce ne fût là le Prêtre-Jean, parce qu'au signe chrétien de la croix, ce Prince réunissoit une puissance & des pratiques que des relations attribuent au Prêtre-Jean de Marc Paul. Il est vrai que le Prêtre-Jean de Marc Paul, lequel n'eut jamais ni la qualité de Prêtre ou de Chrétien, ni le nom de Jean, étoit en Asie, & qu'il étoit impossible de trouver en Afrique ce Kham Tartare; mais alors on ne pouvoit distinguer l'Afrique orientale de l'Asie, & l'on vouloit un Prêtre-Jean, un Prince Chrétien dont l'alliance facilitât le commerce des Indes. Un Grand-Maître de Rhodes, dans une Lettre du 3 Juillet 1448, adressée à Charles VII, Roi de France, avoit donné ce nom à un Roi des Indes, qui menaçoit, disoit-il, les Mahométans, s'ils continuoient de persécuter les Chrétiens, de faire périr l'Egypte en détournant le cours du Nil pour la priver de ses eaux sans lesquelles elle ne peut subsister: ce qui ne convient qu'à l'Empereur d'Abyssinie, maître des sources de ce fleuve. Les Abyssins étoient Chrétiens, & si aucun de leurs Rois n'avoit été appelé Jean, quelques-uns avoient été Prêtres & grands Saints, entr'autres Abraham à qui des Anges apportent tous les jours, suivant la Liturgie du pays, le pain & le vin qu'il devoit consacrer dans le saint mystère. Enfin des Religieux Européens qui avoient voyagé dans la Terre sainte, & des Prêtres Abyssins même avoient accredité cette opinion. C'en étoit assez pour que le Souverain de l'Abyssinie, région que l'on a long-temps confondue avec l'Inde, fût reconnu pour le Prêtre-Jean. Le Roi des Jalofs assura aussi aux Portugais qu'il y avoit à l'orient du royaume de Tombut un Monarque puissant, qualifié



1486, &amp; f.

Roi des Mosaïques, qui professoit une loi semblable à celle des Chrétiens. Les Portugais s'enflammerent donc pour la recherche des Etats du Prêtre-Jean.

Barthelemi Diaz partit de Portugal avec trois vaisseaux, accompagné de Jean l'Enfant. On avoit alors non-seulement tracé la route de l'Orient, mais encore aplani les difficultés générales de la navigation. Les Auteurs Portugais prétendent que les Mathématiciens entretenus par le Roi pour imaginer des expédiens qui rendissent les voyages de mer plus aisés, avoient trouvé le moyen de prendre hauteur par l'Astrolabe, & fait des tables de déclinaison à l'usage des Pilotes. Avec ce secours, on cessa de ranger la côte, & l'on s'exposa en pleine mer. Diaz & l'Enfant découvrirent 350 lieues de nouveau pays. Ils s'étoient avancés 140 lieues au-delà du Promontoire qui forme la pointe de l'Afrique au sud-ouest; ils ne l'apperçurent qu'à leur retour. Quoique dans leur voyage, ils n'eussent trouvé que des peuples barbares, dont les langues étoient inconnues aux Negres mêmes qu'ils avoient sur leurs navires; quoique leurs équipages se fussent plusieurs fois révoltés; quoiqu'ils n'eussent appris aucunes nouvelles du Prêtre-Jean, & qu'ils n'eussent reçu aucune lumière sur l'Inde, le courage ne les abandonnoit pas; mais une partie de leurs gens avoit péri, les autres avoient souffert trop de fatigues pour s'exposer à de nouveaux dangers. Ils furent donc obligés de revenir en Europe. Ayant essuyé, à leur retour, une tempête à la pointe de l'Afrique, ils donnerent au Promontoire le nom de *Cabo tormentoso*. Le Roi changea ce nom en celui de *Cabo de buena Esperanza*, Cap de Bonne-Espérance, comme à un lieu d'un heureux présage pour la découverte des Indes. On avoit alors poussé la navigation autour de l'Afrique jusqu'à 750 lieues au-delà de l'ancien terme; & l'on avoit élevé dans cet espace neuf colonnes aux armes de Portugal.



Avant le départ de Diaz, la Cour de Lisbonne avoit envoyé deux Religieux nommés Antoine Lisboa & Jean de Montemajor, dans l'Orient : comme ils n'entendoient pas la langue Arabe, leur voyage fut inutile. Elle choisit alors, pour débrouiller la carte de l'Orient & du Midi, deux hommes de sa maison, nommés Pierre de Covillan, & Alfonse de Paiva, versés dans la connoissance de cette Langue, & doués d'un courage à toute épreuve. Leur commission étoit de chercher les Etats du Prêtre-Jean, le pays des épices qui enrichissoient les Vénitiens, la route du Cap de Bonne-Espérance aux Indes, &c. Les deux voyageurs se rendirent, en 1487, ensemble à Alexandrie, d'où ils allèrent à Aden. Là ils se séparèrent. Paiva prit le chemin de l'Ethiopie, & Covillan celui de l'Inde, après être convenus de se rendre ensuite au Caire. Paiva mourut dans ses courses. Covillan, le premier Européen qui ait vu la mer des Indes, après avoir visité Cananor & Goa, reprit sa route par Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique, pour y examiner les mines d'or. Ce fut là qu'il acquit des lumières sur l'isle de la Lune ou de Saint Laurent. Lorsqu'il fut de retour au Caire, deux Juifs lui remirent de nouveaux ordres du Roi. La fameuse ville d'Ormez, dont il entendit vanter le commerce, lui parut propre à remplir l'objet de sa commission; il s'y rendit. Après y avoir employé quelque tems à des recherches, il revint par la mer Rouge, & passa en Ethiopie. L'Empereur Abyssin le retint à sa Cour, où il forma les premières liaisons du Portugal avec ce Prince Africain. Pendant son séjour un Prêtre Ethiopien, nommé Lude Marc, fut chargé de passer en Europe. Le Roi de Portugal, encouragé par ses instructions, le renvoya en Afrique avec des mémoires pour l'établissement d'une correspondance entre les deux Cours. Covillan resta en Abyssinie jusqu'à l'arrivée de D. Rodrigue de Luna qui fut envoyé en ambassade au Grand Négus, c'est-



à-dire, au Monarque des Abyssins. Il est tems de parler de cette Nation.

Lorsque le voyageur Portugais parut à la Cour d'Abyssinie, le Prince régnant se nommoit Alexandre. Il étoit de la race de Menilehec qui, comme on l'a vu dans l'Histoire ancienne, passe pour fils de Salomon & de la Reine de Saba. Cette famille avoit été détrônée, vers l'an 900, par le crime d'une Reine impudique, avare, cruelle, sacrilege, nommée Tredda Gabez qui, pour couronner un fils qu'elle avoit eu d'un Viceroy de Bugna, fit une affreuse boucherie des Princes du sang royal. La nouvelle dynastie, dite de Zagé, fut, dit-on, si abhorrée des peuples, qu'ils lui refuserent l'honneur de conserver la mémoire de ses Rois. Cependant quelques-uns d'entr'eux méritèrent, aux yeux des Historiens, que la fable embellît leur vie. Tel fut l'Alibala, Prince canonisé dans la Lithurgie Ethiopienne. Le Ciel avoit, dit-on, annoncé sa grandeur par un essain d'abeilles qui l'avoient environné le jour de sa naissance, sans le blesser. Un Ange le protégea, dans son enfance, jusqu'à descendre du Ciel pour écarter les coups, quand on vouloit le frapper. Suivant la prédiction de ce gardien, il fit construire plusieurs temples, non à la maniere accoutumée, mais en pratiquant dans la roche vive, ou plutôt dans des carrieres de belles & grandes voûtes, laissant d'espace en espace des colonnes pour les soutenir. François Alvarez a donné de fort beaux plans de ces édifices que les Sarrafins ont dans la suite détruits. La race des usurpateurs s'étant éteinte au commencement du quatorzieme siecle, les Grands d'Ethiopie élurent pour Empereur Aikuna Amlac, descendu d'un Prince de la Maison de Menilehec, échappé à la fureur de la parricide Tredda. Ce fut vraisemblablement par ce Prince que furent envoyés les députés Ethiopiens qui, suivant Godigno & d'autres Ecrivains cités par Ludolf, allerent trouver Clément V à Brignen.

On



On vit plusieurs années après, au Concile de Florence, des Ambassadeurs de la même nation. Il est certain que les Abyssins ont eu anciennement à Rome une Eglise dans laquelle ils célébroient l'Office divin, suivant leur Lithurgie & dans leur Langue. Il étoit alors assez naturel d'imaginer à ces signes, que le Roi des Abyssins étoit le Prêtre-Jean de l'Orient. Vers le tems du Concile de Florence, régnoit Zer-A-Jacob-Constantin. C'est à ce Négus qu'il faudroit attribuer la grande victoire remportée par un Roi des Indes, maître d'affamer l'Egypte, sur les Mahométans, suivant la lettre du Grand-Maître de Rhodes au Roi de France Charles VII; si l'Auteur de la lettre ne paroïssoit aussi crédule que mal instruit de l'état des pays Musulmans dans ce siècle. Quelques Auteurs assurent que le Roi Baeda Marjam Cyriac, successeur de Constantin en 1465, touché des persécutions cruelles essuyées par les Chrétiens en Egypte, envoya une puissante armée à leur secours; ce qui déterminâ Mervan, Sulthan des Sarrazins, à traiter les Cophtes avec plus d'humanité: mais dans toute la liste des Mameluks, il n'y a pas un seul Mervan. Alexandre succéda à Cyriac en 1475.

Nous avons dit que les fils d'un Schérif descendu d'Ali, avoient conduit des peuplades Mahométanes du côté de l'Ethiopie; les révolutions de la Barbarie, & l'humeur vagabonde des Arabes y jetterent, en différens tems, de nouvelles Tribus. Les Arabes nommés Ommozades, ou sujets de Zaïd ou Seïd, bâtirent dans ces contrées orientales de l'Afrique, deux villes considérables, capables de les mettre à l'abri des insultes des Cafres. (C'est ainsi que l'on a appelé les naturels de la péninsule du sud, du nom de *Kafr* ou infidèles, que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne sont pas de leur religion.) D'autres Arabes du désert, dits Baduits ou Bédouins, étant partis des environs de la ville de Lavat, sur le golfe Persique, y vinrent fonder les villes de



Magadasho ou Magadoxa, & de Brava. Ceux-ci découvrirent les mines de Sofala, & se mirent en possession du commerce de l'or. Dans la suite ils se rendirent maîtres des royaumes de Quiloa, de Mombaça, de Mélinde, des Isles de Pemba, de Zenzibar, de Monfia, de Comore, &c. Quiloa devint une source de colonies nouvelles qui s'établirent en divers lieux, entr'autres à Madagascar. La Tribu des Maracatas s'arrêta dans le pays de Jubo, & auprès d'elle celle des Maschidas dont le Sulthan prétend descendre des Empereurs d'Abyssinie, quoique toujours en guerre avec cette Couronne.

Le royaume d'Adel fut principalement formé par les Ommozades. Ces peuples eurent de fréquens démêlés avec les Abyssins. Une haine invétérée animoit ces deux peuples : lorsqu'Alexandre monta sur le trône d'Abyssinie, les Adéliens se rendirent alors très-redoutables. Leur Sulthan, nommé Salatru, prétendoit descendre d'un Roi d'Ethiopie, qui, après avoir été détrôné, s'étoit retiré à Adel où il avoit épousé la fille du Roi, & embrassé le Mahométisme. Il fit ravager quelques provinces d'Abyssinie par son Général Maffudi. Cet Officier prenoit, pour attaquer les Abyssins, le tems où, exténués par un rude carême de cinquante jours, ils n'étoient point en état de se défendre. Il paroît par les témoignages rapportés dans le quatrième Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, que c'est la méthode ordinaire des Sarrazins d'Adel, & toutes fois la loi de la défense naturelle n'a pu triompher, en Abyssinie, du précepte pris à la lettre, & contraire, dans ce cas, au véritable esprit du Christianisme.

Alexandre mourut en 1491. Amda-Trejon son fils, ne lui survécut que six mois. Celui-ci n'ayant point laissé d'enfant mâle, Naod, frère d'Alexandre, fut retiré de la montagne d'Amba Geshen, pour être conduit sur le trône. Cette montagne forme une espece de forteresse de la province d'Amhara,



dans laquelle les enfans des Rois étoient tous relégués, depuis qu'un des fils d'Ayuma Amlac avoit conspiré contre ses freres qui devoient gouverner à leur tour, comme lui, l'Empire, pendant une année. Cet usage étoit devenu une loi fondamentale de l'Etat. Les enfans du trône sembloient ici, comme dans presque tous les Etats despotiques, naître avec un crime originel. Naod abrogea cette cruelle coutume. Un jour qu'il caressoit son fils âgé de neuf ans, un courtisan lui dit d'un air de remontrance, que cet enfant commençoit à bien grandir. Le jeune Prince eut assez de pénétration pour comprendre le sens de ces paroles; il se mit à pleurer, en s'écriant, qu'il alloit donc être envoyé à Amba-Geshen. Le Roi fut si sensible à ses plaintes, qu'il défendit qu'à l'avenir les fils des Souverains fussent conduits sur ces roches, les prisons d'Etat de l'Abyssinie.

La Cour de Portugal, en rejetant les services de Christophe Colomb, avoit exclu l'Amérique de ses recherches, pour ne pas se relâcher de ses tentatives sur l'Afrique; & s'éloigner de la route des Indes. En 1483, elle n'avoit eu besoin que de grands préparatifs de guerre, pour qu'Azamor, ville Africaine, se rangeât sous sa domination, en conservant routessois l'exercice de la religion Musulmane. Quatre ans après, Jacques Ferdinand d'Almeyda fut chargé d'une expédition, dont le prétexte étoit, dit-on, de secourir le Roi de Fez, contre lequel Barrascha & Almendarin, Gouverneurs, l'un de Tetuan, l'autre de Xevean, s'étoient révoltés. On tailla les Maures en pieces. Barrascha, guerrier renommé, loin d'en être abattu, porta le ravage jusques sous les murs de Tanger; mais il fut blessé dans un combat contre la garnison, & le Commandant Jean de Ménézès le fit prisonnier l'année suivante. Antoine de Norogna, Gouverneur de Ceuta, en faisant des courses sur les terres des Infidèles, eut le malheur de tomber entre leurs mains, après avoir vu périr



autour de lui ses plus braves Officiers. François Cotigno, Gouverneur d'Arzile, auroit eu le même sort par la perfidie d'un de ses espions, si par un effort de courage, il ne s'étoit dégagé du piège dans lequel le traître l'avoit conduit. Talaro, qui commandoit les Maures, ayant été obligé de lui rendre les armes, lui dit : « Ne t'enorgueillis point de ta victoire : » Dieu est Chrétien aujourd'hui, demain il sera Musulman. » Peu de tems après, la victoire couronna de nouveau les Chrétiens. Enfin Ferdinand-Martin Mascaregnas leur amene des renforts de Portugal ; alors ils font quelques conquêtes.

Parmi les isles que forme l'embouchure du Lixa, fleuve de la Mauritanie, il y en a une que l'on appelle *Gratiosa*, à cause de sa situation & de sa température. Les Portugais s'en emparerent en 1489, afin de pouvoir entrer à leur gré dans le territoire de Mequinez, & de quelques autres places des environs : on y bâtit aussi-tôt une citadelle. Le Roi de Fez n'eut pas plutôt appris les succès & les travaux de l'ennemi, qu'il se mit en marche pour détruire l'ouvrage qui s'élevoit. La citadelle résistoit à ses assauts, il résolut de la réduire par la famine. Les convois du Portugal furent arrêtés par les batteries disposées à l'entrée du fleuve. Bientôt les assiégés manquerent de vivres & de toutes les choses nécessaires pour la défense de la place. Le Roi Jean parut alors se disposer à passer lui-même en Afrique. Cependant il chargea deux Officiers de négocier la paix avec les Maures. Les assiégés, hors d'état de se défendre plus long-tems, furent d'avis d'abandonner l'isle & de détruire la citadelle, à cause des sommes immenses que son entretien coûtoit, & des maladies qu'on y essuyoit continuellement. Le traité de paix fut aussi-tôt signé, & le Roi de Fez resta maître de *Gratiosa*.

Sur la fin de la même année, Lisbonne célébra le triomphe du Christianisme, au baptême de Bemoi, Prince des Jalofs. Ces peuples sont établis entre les fleuves de Rio Grande,



ou Gamboa & le Sénégal. Bemoi, dans une guerre contre ses freres qui lui disputoient la couronne, appuyé d'abord par les Portugais, parce qu'il leur avoit promis d'embrasser le Christianisme; ensuite abandonné par eux, parce qu'il paroissoit les abuser par de fausses paroles, avoit été à la fin obligé de venir chercher un asyle & du secours en Portugal. Jean le reçut, non comme un chef de Barbares, mais comme un Monarque puissant, moins pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la Nation, que pour donner à l'Europe une haute idée de ses propres triomphes. Bemoi ayant été baptisé & armé Chevalier, fit hommage de ses Etats à la Couronne de Portugal dont il s'étoit déjà reconnu vassal à son arrivée, à la maniere de son pays, c'est-à-dire, en faisant semblant de tirer de la poussiere des pieds du Roi & de la porter sur sa tête. Après des fêtes brillantes, Bemoi partit sur une flotte de vingt caravelles, commandée par Pierre Vaz d'Acugna. A peine ces vaisseaux eurent ils paru sur la côte des Jalofs, que la terreur se répandit au loin; à peine eut-on posé les fondemens d'une forteresse sur la riviere du Sénégal, que le Général Portugais, obligé de l'abandonner à cause de la mauvaise qualité du terrain, & craignant d'être trop long-tems arrêté dans un pays mal sain & barbare, poignarda lâchement le malheureux Bemoi, sous prétexte qu'il tramoit une trahison. Un Historien de la nation ne dissimule point que d'Acugna n'avoit d'autre vue que de cacher par un crime si honteux, une lâcheté encore plus odieuse, celle d'être retourné en Europe sans avoir achevé son ouvrage. Le succès en étoit important, parce que les Marchands du Grand-Caire, de Tunis, d'Oran, de Trémeçen, de Fez, de Maroc, & autres lieux, fréquentoient beaucoup la côte de Tombut ou Tombuktu, qui est comme le dépôt de l'or de Mandinga.

Quoique le projet eut échoué, les Portugais se concilierent



néanmoins l'affection des habitans. Le commerce fut continué. La Cour de Portugal entretint des correspondances avec les Princes de Tukurol & de Tombut, avec ceux de Mandinfa & de Tamala, chefs de la Nation des Féalis, la plus belliqueuse de ces contrées; avec le Prince des Mofes, peuple fameux dans ce siècle; avec Mohammed Eba Manguzus, Roi de Songo, ville de Mandinga, Prince Mahométan, qui disoit que de 144 Rois dont il étoit descendu, il n'en connoissoit que quatre qui eussent été plus puissans, celui de l'Hiémen, ou l'Arabie heureuse, celui de Bagdad, celui du Grand-Caire, & celui de Tukurol. Le Roi de Portugal créa une Compagnie de Guinée avec les privilèges d'un commerce exclusif. Cette nouvelle Société fit bientôt des gains si considérables, que ses succès aggrandissant ses vues, elle bâtit le Fort S. André près d'Axim, un autre petit fort près d'Akra, un comptoir à Sama sur la rivière de S. Georges. La garde de ces Forts, ainsi que de la Mina, fut confiée, à titre de récompenses, à de pauvres Officiers & à des Soldats aussi accoutumés au pillage qu'aux combats. On y envoya aussi beaucoup de malfaiteurs: c'est à cette cause qu'il faut en partie rapporter les injustices, les violences, les inhumanités exercées ici par les Portugais, soit contre les habitans, soit contre d'autres Européens, soit contre eux-mêmes.

Quelque tems après le baptême du Prince des Jalofs, un Ambassadeur du Roi de Congo, converti à la Foi, étoit retourné dans son pays où plusieurs Seigneurs embrassèrent le Christianisme à son arrivée. Le Prince Africain, assis sur un fauteuil d'ivoire, avec une belle queue de cheval sur l'épaule, marque de la royauté, fit un accueil favorable à Ruy de Soufa, Commandant des Portugais. Non-seulement il lui accorda la permission de bâtir une église, mais il embrassa lui-même le Christianisme avec une partie de son peuple. Après la cérémonie de son baptême, qui fut faite



devant une assemblée de plus de 500 mille hommes, vers l'an 1491, il marcha contre les Rebelles avec une grande armée, sous un étendard précieux que le Pape Innocent VIII avoit envoyé au Roi de Portugal, & sous le signe de la croix dont Soufa le munit pour qu'il participât aux mérites de la croisade publiée contre les Infidèles: il fut victorieux. Bientôt l'intempérance, la luxure, & toutes les passions naturelles aux Negres, secondées par le zèle des Prêtres ou Devins du pays, ainsi que par les concubines dont le Christianisme avoit détruit les espérances, ranimerent les cendres des Idoles que les nouveaux Chrétiens avoient brûlées. Panso Aquitime, l'un des fils du Roi, fidèle aux fétiches, se déclara le chef du parti. Le fils aîné du Roi, baptisé sous le nom d'Alfonse, fut le défenseur de la nouvelle Religion, appuyé par sa mere Eléonore. Le Roi, nommé Jean, choqué de ce que l'Evangile lui refusoit plusieurs femmes, favorisa son second fils. A sa mort, les deux Princes rivaux prirent les armes. Alfonse l'emporta. Chrétien de nom, il ôta la vie à son malheureux frere, parce qu'il refusa de l'être aussi. Je dis qu'il ne fut Chrétien que de nom, car il ne fut point animé du véritable esprit du Christianisme, puisqu'en consumant par le feu tous les monumens d'une grossiere idolatrie, il ordonna, sous peine de mort, à tous ses sujets, de recevoir, c'est-à-dire, de profaner le baptême. On a tant dit aux Rois qu'ils étoient maîtres de leurs sujets, qu'ils ont cru l'être jusques de leur conscience, tandis qu'ils ne sont eux-mêmes paisiblement Rois que par la conscience de leurs sujets. Faut-il s'étonner que des Princes barbares commandent de croire sous peine de mort, eux qui s'imaginent tout pouvoir, parce que l'ignorance ne sçait user que de la force, quand elle en est armée? Ne soyons pas surpris que la Religion chrétienne n'ait pas fait des progrès dans ces contrées; il falloit instruire, & l'on séduisoit, & l'on corrompoit, & l'on persécutoit, & l'on em-



brassoit la vraie Religion comme on en auroit embrassé une fausse, & ses vaines apparences offusquées de crimes se dissipoient.

En 1491 Ferdinand de Ménézès, Gouverneur de Ceuta, avoit surpris Targa, ville d'Afrique sur l'Océan; &, joint aux Gouverneurs de Tanger & d'Alcaçar, il s'étoit emparé de Canice, place qui passoit pour imprenable dans l'esprit des Africains. Deux ans après, le Roi Jean, plein de dépit de voir passer dans les mains des Castillans un nouveau monde qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'acquérir, arma une flotte pour leur disputer les découvertes de Christophe Colomb, ou pour les empêcher de les continuer. La Cour de Castille, délivrée à la fin de ses plus implacables & plus redoutables ennemis, par la destruction du royaume Maure de Grenade, n'eût pas cédé son droit de conquête sur le nouveau Monde, que le Pape venoit de lui adjuger; on convint de s'en rapporter à la décision du S. Siege. Le Pontife traça la fameuse ligne de Marcation qui devoit borner la navigation des deux peuples, de l'un à l'Orient, de l'autre à l'Occident, sans protestation de la part des autres Nations de l'Europe contre ce partage de l'univers. Dans la suite, les deux Couronnes substituerent à la ligne d'Alexandre VI, la ligne de Démarcation qui déclinait de la première. Les Castillans commencerent alors la conquête des Canaries, & Alfonse de Lugo, chef de l'expédition, obtint, après quelques succès, le titre de Sénéchal. Les Juifs ayant été chassés de la Castille & de l'Arragon, le Roi de Portugal avoit fait embarquer, pour peupler l'isle de Saint-Thomas sur la côte d'Afrique, une grande partie des enfans de ceux qui s'étoient réfugiés dans ses Etats.

1497.

Enfin Vasco de Gama atteignit le but de la navigation portugaise. Le Roi Emmanuel I, surnommé le Grand, successeur de Jean, dévoré, comme ses prédécesseurs, de la passion ardente de trouver, par la mer, une route plus courte

&amp;



& plus sûre aux Indes orientales, ne doutoit point qu'après l'appianissement de tant d'obstacles, avec le secours de tant d'instructions, un homme prudent, courageux, ferme, intrépide, un navigateur expérimenté, ne s'élançât du Cap reconnu par Diaz jusques sur les pays dont les richesses passaient, par le Levant, dans les mains des Vénitiens. Tel étoit Gama, gentilhomme natif du port de Synis. Malgré les pronostics des esprits timides qui croyoient voir dans le Cap de Bonne-Espérance le siege éternel de la tempête; dans toutes les Puissances Mahométanes des ennemis intéressés à conjurer la ruine d'une nation si entreprenante; dans les Indes, un pays si éloigné & si impraticable, que le Portugal s'épuiseroit en efforts inutiles, la confiance du Roi fut si grande, qu'il signifiâ ses ordres à l'Amiral avec tout l'appareil de la solennité. Après lui avoir donné des Lettres de créance pour le Prêtre-Jean, pour le Zamorin, & pour plusieurs autres Princes de l'Orient, avec divers mémoires, & particulièrement un itinéraire de Pierre Covillan; il exigea de lui un serment de fidélité que Gama prêta sur la croix de son pavillon qu'un Secrétaire d'Etat avoit tenu déployé pendant le discours du Prince. Gama partit avec trois vaisseaux accompagnés d'une pinque chargée de provisions. Paul de Gama, son frere, Nicolas Coello, & Gonzale Nugnez commandoient, chacun, un bâtiment.

Avant que d'arriver au Cap de Bonne-Espérance, la flotte essuya de si mauvais tems, que plusieurs fois elle désespéra du succès, & l'équipage s'étant mutiné, Gama fut obligé de prendre lui-même le timon en main. Lorsqu'elle eut doublé le Cap, on apperçut dans les terres des villes & des villages. Soixante lieues au-delà, Gama fit décharger à la Baye Angra de San Blaz, toutes les provisions de la barque, & il y mit le feu, suivant l'ordre qu'il avoit reçu du Roi. Moyennant des sonnettes & des bonnets rouges, on tira des Negres



quelques bœufs & quelques moutons. Les deux nations dâferent d'abord enfemble ; bientôt la défiance les fépara. Gama fit élever fur le rivage , une colonne aux armes de Portugal , avec une croix : en s'éloignant de la côte , il la vit abattre par les Negres. Il reconnut le Roc de la Cruz où Diaz avoit laiffé la dernière marque de fa navigation. A fon départ de Lisbonne , on lui avoit donné plufieurs criminels pour les expofer , au lieu de fupplice , au danger de reconnoître des peuples barbares & des pays inconnus. Afin de prendre des informations plus amples fur les lieux , il en fit refter çà & là quelques-uns parmi les Negres , dans l'efpérance de les retrouver à fon retour , & de les employer utilement.

1498.

Au milieu de quelques Nations perfides , on en rencontra une fi douce , fi traitable & fi officieufe , qu'on donna au pays le nom de *Terre du bon peuple*. C'étoient des Negres qui aimoient le linge avec tant de paffion , que pour une chemife ils offroient une quantité prodigieufe de cuivre. On dit que , dans ce pays , le nombre des femmes l'emportoit du double fur celui des hommes. Au cap des Courans , pour éviter les eaux qui portoient à terre avec violence , on prit le large ; ce qui fut caufe qu'on paffa la riche côte de Sofala , fans l'appercevoir. Dans l'efpace immense que l'on avoit parcouru , il ne s'étoit trouvé aucun peuple qui parût connoître l'art de naviguer. Les Portugais virent pour la première fois des barques à voiles composées de feuilles de palmiers , fur une rivière qui arrofe un des plus beaux pays du monde. A ces fignes , on reconnut un peuple civilifé. Ces noirs ne furent ni étonnés de la grandeur des vaiffeaux des Portugais , ni affectés de leurs préfens ; ces vaiffeaux n'étoient pas pour eux un objet nouveau , & les préfens des chofes de prix. Ils traiterent fi affectueufement & fi noblement leurs hôtes , que ceux-ci donnerent à la rivière , le nom de *Rio de buenos fînags* , Rivière des bons fignes. Leurs femmes étoient jolies. Elles



avoient trois petits morceaux d'étain, passés dans les levres, parure extrêmement à la mode dans le pays.

Nos navigateurs arrivent à Mozambique. Cette petite île, située au quinzième degré de latitude méridionale, avoit été négligée sous la domination des naturels du pays, Cafres idolâtres du royaume de Quissoa ; mais elle étoit devenue une étape considérable pour le commerce de Sofala & des Indes, depuis que les Arabes s'étoient emparés de ces côtes. Je dis les Arabes & non les Maures ; car les Mahométans n'aimoient pas à être appelés de ce dernier nom. Ils avoient, dit-on, des boussoles & des cartes marines. Le Schah ou Scheikh, Gouverneur de Mozambique, pour Ibrahim Roi de Quiloa, demanda à l'Amiral Portugais s'il étoit Turc, s'il avoit des Livres de sa loi, & quelles étoient ses armes ? Gama répondit qu'il étoit d'un royaume voisin de la Turquie, & qu'il n'avoit pas de Livre de sa Religion : ensuite il lui montra des arquebuses qui furent déchargées en sa présence. Les Portugais firent aux Arabes plusieurs questions sur les Indes & sur les Etats du Prêtre-Jean. On apprit que le royaume de ce Prince étoit fort avancé dans les terres, & que de l'île à Calicat, on comptoit neuf cens lieues. Un Officier du Schah, né, dit-on, sujet du Roi de Fez & de Maroc, avoit déjà reconnu au pavillon des vaisseaux quels étoient ces étrangers, qui d'ailleurs se rendoient suspects par leurs réponses ambiguës, sous les apparences de la plus sincère amitié ; leur perte fut jurée. Mais la haine des Infidèles se trahit, on en vint à des hostilités, & le canon des Européens fit un tel effet sur les insulaires qu'ils gagnèrent presque tous, à la hâte, le continent.

De Mozambique les Portugais passèrent à l'île de Mombaça, où ils trouverent un Roi Mahométan, indépendant de celui de Quiloa ; des habitans richement vêtus, sur-tout les femmes qui ne portoient que des habits de soie ornés d'or



& de pierres précieuses ; une grande ville assez ressemblante aux villes Européennes , avec des maisons de pierre , de la forme de celles d'Espagne ; un commerce florissant en or , en argent , en ambre , en épices , & autres marchandises ; un terroir excellent & d'un aspect délicieux , sous un climat très-sain. Le peuple les reçut avec des démonstrations de joie extraordinaire , le Roi avec des marques d'affection. Cependant ce Prince ayant appris les hostilités commises par les Portugais à Mozambique , forma le dessein d'en tirer vengeance : Gama le découvrit , & mit aussi-tôt à la voile.

A Mélinde , ville bâtie sur la côte pierreuse de Zanguebar à trois degrés de latitude méridionale , ce ne fut , entre les Maures & les Portugais , qu'un commerce réciproque de politesse , de bonne foi , & d'amitié , quoique les Européens eussent été reconnus pour Chrétiens. Les Portugais n'avoient point encore vu de Cour aussi brillante , ni de femmes aussi belles , ni d'Africains aussi civils , ni de Pilotes aussi habiles , ni de place aussi marchande , ni de ville aussi bien bâtie , ni de Prince aussi facile , que ceux de Mélinde. A peine eurent-ils parlé d'un traité d'alliance , que le Roi fit éclater sa satisfaction , comme si cette proposition l'eût honoré , & qu'il envoya aussi-tôt des moutons , des oranges & des cannes de sucre à l'Amiral. Gama fut traité comme un Prince ; cependant il se tint toujours sur ses gardes , & n'osa point aller lui-même dans la ville. On lui permit de planter sur le rivage les armes de Portugal , comme un signe de l'alliance des deux Nations. On prétend que Gama , dans des conférences qu'il eut ici avec des Baniânes de l'Inde , apprit une nouvelle manière de prendre hauteur & de faire usage de la boussole ; & qu'un Pilote à qui il montrait un astrolabe , y fit peu d'attention , parce qu'il se servoit d'instrumens beaucoup plus parfaits , en usage sur la mer Rouge & sur les mers des Indes. Les Historiens Portugais conviennent que Gama trouva la



bouffole, le quart de cercle, & les cartes, dans les mains des Maures de cette côte. Ce fut sous la conduite d'un Gentilhomme de Guzarate, que dans l'espace de 23 jours les Portugais traversèrent le grand golfe d'environ 700 lieues, qui sépare l'Afrique de la péninsule de l'Inde. L'année suivante, lorsque Gama, à son retour en Europe, parut devant Mélinde, le Roi le pria de recevoir à bord l'Ambassadeur qu'il avoit promis d'envoyer au Roi de Portugal. L'Amiral n'avoit point eu d'autre vue en relâchant dans son Port. L'arrivée des *Découvreurs* de l'Inde à Lisbonne, fut célébrée par des fêtes. Pour prix d'un service si important & si glorieux, le Roi accorda à Gama la dignité d'Amiral des Indes, le titre de *Dom* pour lui & pour ses descendants, la permission de mettre dans ses armes une partie de celles de la Couronne, une pension annuelle de trois mille ducats, & le pouvoir de charger toutes les années, pour l'Inde, deux cens cruzades d'or en marchandises, exemptes de tous droits. Ses compagnons de voyage reçurent aussi des récompenses proportionnées à leurs services. Emmanuel, dans le transport de sa joie, prit le nouveau titre de *Maître de la navigation, de la conquête, & du commerce d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse & des Indes*.

La Cour ne laissa point ralentir l'ardeur de la nation : on équipa treize vaisseaux dont le commandement fut donné à Pedro Alvarez Cabral, à qui le Roi remit l'étendard de la croix, béni par l'Evêque de Viseu, & l'Evêque de Viseu, un chapeau béni par le Pape. L'Amiral, suivant ses instructions, devoit, avant que de se rendre aux Indes, toucher à la côte de Sofala pour prendre connoissance du commerce, visiter les Rois de la côte de Zanguebar, & sur-tout celui de Mélinde dont il ramenoit l'Ambassadeur; établir, s'il se pouvoit, quelques postes propres à servir d'échelle & d'entrepôt pour les voyages & les retours de l'Orient; enfin employer la

1499.

1500.



voie des armes, quand il le jugeroit utile, s'il trouvoit des cœurs mal disposés envers la nation & envers la Religion chrétienne. La fortune le conduisit au nouveau Monde, une tempête le porta au-delà du Cap de Bonne-Espérance. Là, on s'empara de deux vaisseaux chargés d'or, mais on les relâcha dès qu'on eut appris qu'ils appartenoient à des sujets du Roi de Mélinde. On avoit passé Sofala. On alla mouiller à Quiloa, lieu célèbre par le commerce de l'or, & gouverné par un Roi nommé Ibrahim, qui parut se prêter aux vœux des Portugais, tant qu'il ignora qu'ils étoient Chrétiens; mais qui ne l'eut pas plutôt appris qu'il rétracta toutes ses promesses, sous prétexte que les marchandises qu'on lui avoit offertes ne lui convenoient pas, & que des hôtes qui venoient pour conquérir son pays, lui convenoient encore moins. A Mélinde, Ayres Correa, principal Facteur de la flotte, chargé de porter au Roi les présents & la lettre de son Maître, fut reçu sur le rivage par un grand nombre de Seigneurs, & par des femmes qui tenoient des castolettes à la main. Lorsque le Roi vint en cavalcade visiter la flotte, quelques Maures tenoient un mouton vivant, dont ils ouvrirent le ventre & tirèrent les intestins, autour desquels le Prince fit un tour à cheval en prononçant quelques paroles. Dans l'impatience d'arriver au terme de sa course, Cabral ne tarda pas de lever l'ancre. A son retour, il fit reconnoître Sofala par Sanche de Toar. Les mers étoient alors couvertes de vaisseaux Portugais. Jean de Ménézès qui commandoit une flotte destinée à secourir les Vénitiens attaqués par les Turcs, se présenta devant le château de Massal-Quivir; mais, à la vue d'une armée Mauresque, il se rembarqua sans avoir pu l'attaquer.

1502. L'année suivante, les Portugais firent une tentative inutile sur Targa dans le détroit de Gibraltar. L'heureux Vasco de Gama établit deux comptoirs sur la côte de Zanguebar, l'un



à Sofala, l'autre à Mozambique, pour assurer aux flottes portugaises des provisions. La violence n'eut point de part à ces établissemens. En employant la perfidie, l'Amiral manqua son but à Quiloa. Dans le dessein d'en rendre le Roi Ibrahim tributaire, parce qu'il avoit rompu ses premières liaisons avec Cabral, il l'arrêta sur son bord lorsque ce Prince vint le visiter. Ibrahim menacé d'être à jamais dans les fers, s'il ne s'engageoit sur le champ à payer un tribut au Portugal, ne balançoit point à donner une parole par laquelle il ne se croyoit point lié; & il ne l'étoit pas. Les Portugais ne soupçonnant pas qu'il éludoit l'extorsion par l'artifice, acceptèrent pour caution un riche Seigneur dont il cherchoit l'occasion de se défaire. Dès qu'il fut rentré dans sa capitale, il déclara que ses fers rompus, ses engagements l'étoient. Il est vrai qu'il fut trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue que les Portugais sacrifieroient leur ôtage. Mais lorsque le prisonnier leur eut éclairci ce mystère d'iniquité, ils s'abstinrent d'une cruauté qui eût servi la haine de leur ennemi. Si l'on ne songeoit que la soif de l'or les portoit à ces périlleuses courses, on auroit pu attendre d'eux qu'ils auroient renvoyé leur captif sans rançon. Il paya la somme que son Maître avoit promise, & Gama la présenta l'année suivante au Roi Emmanuel comme tribut du Roi de Quiloa : c'est ainsi que sont trompés les Princes obligés d'en croire leurs agens. Le Roi de Portugal s'étoit proposé d'aller lui-même descendre dans les Etats de Maroc; il se contenta d'ordonner aux Gouverneurs d'Arzile & de Tanger, d'attaquer Alcaçar Quivir, d'où les Maures faisoient de continuelles incursions jusqu'aux portes de ces Places. Les deux Généraux n'ayant pas assez de forces pour former un siège réglé, tentèrent d'emporter Alcaçar par surprise : leur dessein transpira. Les habitans vinrent au-devant d'eux pour les combattre. Les Gouverneurs remportèrent une victoire inutile. On pillà quelques hameaux,



& on enleva quelques belles femmes que les Maures gardoient avec un soin extrême dans des lieux escarpés. Antoine de Saldagna croisoit alors sur la côte orientale de l'Afrique, entre le cap de Guardafu & la mer d'Arabie. Un de ses Capitaines, nommé Ruy Lorenzo Ravaſco, après diverses hostilités contre les Insulaires de Zinzibar, tua, dans un combat, le fils du Roi qui se vit alors contraint de payer tribut. La ville de Brava, espece de République, eut le même sort. Saldagna & Ravaſco se réunirent pour aller imposer la même loi au Roi de Mombaça, & l'obliger à faire la paix avec le Roi de Mélinde, qu'il ne cessoit d'inquiéter depuis que ce Prince s'étoit allié avec les Portugais.

1504.

Les Maroquins continuoient leurs pirateries auxquelles il paroît que les Portugais d'Afrique répondoient fidèlement par des incursions. Le Gouverneur d'Arzile, Jean de Ménézès, alla dans le port de Lavache reprendre cinq vaisseaux qu'ils avoient enlevés dans leur croisiere sur le détroit, & brûler les leurs. Des campagnes ravagées, des habitations détruites, des femmes captives, des bestiaux enlevés, quelques misérables dépouillés, tels étoient les trophées ordinaires du vainqueur dans ces guerres ou plutôt ces combats de corsaires à corsaires. Les dépenses étoient supportées par le Gouvernement; les Particuliers profitoient du pillage: c'est ainsi que les Européens ont toujours payés & payent tous les jours la peine de leurs conquêtes dans les pays lointains ou séparés de leurs Etats.

1505.

Emmanuel obtint, pour une expédition plus glorieuse sans doute, une croisade, & Ménézès remporta quelques nouveaux avantages sur les Maures vers les montagnes de Zara, mais presque sans fruit. Les Espagnols méditoient alors la conquête de quelques ports de la Barbarie, & sur-tout d'Oran, ville peuplée de Maures qui, chassés d'Espagne environ douze ans auparavant, ne cessoient de se venger de leur ancienne patrie



patrie par des courses & des dévastations. Le projet fut formé par le Cardinal Ximenès, premier Ministre de Ferdinand V, Roi d'Arragon, & l'exécution en fut confiée au brave Comte Navarro. Emmanuel fit bâtir l'année suivante Castillo-Real pour servir d'asyle aux vaisseaux Portugais contre les poursuites des Barbaresques. C'étoit pour les Indes qu'il réservait ces traits de force par lesquels une nation s'abbat ou s'élève d'une manière mémorable. On passoit même légèrement sur l'or de l'Afrique, pour s'attacher aux drogues des Indes, non par des considérations d'une prudence économique qui juge ce métal souvent moins précieux que des marchandises moins précieuses en apparence, mais par d'autres raisons politiques, & par l'effet des conjonctures. Les Indes paroissent enrichir quelques nations de l'Europe; on croyoit donc trouver un double avantage à y donner la loi, tandis que l'Afrique consommoit presque entièrement ses productions, ou si elle en communiquoit une portion à l'étranger, c'étoit principalement aux Indiens dont l'affervissement devenoit par-là plus important. Pour conquérir les Indes, le Portugal agissoit à grandes distances; il falloit donc qu'il déployât tout d'un coup plus de force, d'autant mieux que leurs Princes paroissent plus redoutables: au lieu que par rapport à l'Afrique, & sur-tout aux côtes occidentales, il étoit aisé de s'y établir, de s'y étendre de proche en proche, de s'y maintenir par la communication des postes entr'eux & avec la Métropole; & les Indes soumises, elle étoit pressée tout à la fois à l'orient & à l'occident par deux fortes Puissances. Aux Indes, on voyoit par-tout des peuples policés, on vouloit les subjuguier, pour exclure de leurs ports toute autre nation. Dans l'Afrique occidentale, on ne pouvoit que s'y établir, parce qu'on n'y trouvoit presque que des peuples sauvages, & que, dans l'impossibilité de les dompter, on ne devoit travailler qu'à prendre, pour le trafic, de l'avantage



sur les nations rivales. Enfin la réputation des Indes déterminoit les entreprises des Portugais comme elle avoit déterminé leurs recherches. Cependant l'or de Sofala excita bientôt la cupidité de la Cour.

D. François d'Almeyda, Comte d'Abrantes, en allant aux Indes exercer la charge de Viceroy, ravagea quelques villes dans lesquelles cet or circuloit; il livra Quiloa au pillage, parce que le Roi Ibrahim avoit trompé Gama. Il mit Mombaca en cendres, parce que le Sulthan n'avoit pas été plus religieux observateur de sa parole. Cette ville lui coûta cinq hommes, il n'en avoit pas perdu un seul dans l'autre expédition, & il avoit disposé de la Couronne en faveur de Mohammed Ankoni, qui avoit rendu de grands services à sa nation. Les Portugais admirèrent, & les Historiens admirent après eux, la générosité avec laquelle Mohammed déclara qu'il n'accepteroit point la royauté, si Alfudaïl, son ami & son parent sur lequel Ibrahim l'avoit usurpé, étoit vivant; & qu'il ne l'acceptoit qu'à condition que le fils de ce Prince feroit reconnu pour son successeur, au préjudice de ses propres enfans: beau sacrifice qui ne coûtoit qu'aux siens! Un ambitieux qui n'eût aimé que lui-même, eût pu le faire comme lui. S'il y avoit un héritier légitime, il n'étoit donc qu'un usurpateur dans ses propres principes, puisqu'il ne croyoit pas que le vainqueur eût le droit de couronner sa postérité. Cet homme là n'étoit qu'un hypocrite. S'il eût été généreux, il eût été juste.

1506. L'entreprise de Pedro de Agnaya fut la première qui eut pour objet direct les sources de l'or, quoique le fort de Quiloa, celui de Mozambique, & le comptoir de Mélinde, fussent dirigés vers ce but. Cet Amiral surprit, dans le sein de la confiance, le vieux Roi de Sofala, nommé Yousouf, qui ne lui accorda ce qu'il ne pouvoit lui refuser impunément, que dans l'espérance que l'air mal sain du pays affoiblirait



ces nouveaux hôtes , & les lui livreroit à discrétion. Ce Prince , autrefois vassal de Quiloa , avoit secoué le joug de la dépendance dans la dernière révolution de ce royaume. Les Rois de Quiloa avoient enlevé ce pays riche suivant nos idées , & misérable en effet , aux Arabes de Magadascho qui l'avoient détaché de l'empire du Monomotapa. Les Cafres , ses habitans naturels , travaillèrent avec les ouvriers Portugais à la construction du fort qui devoit le tenir sous la domination des Chrétiens. Lorsqu'une partie de la flotte d'Agnaya eut quitté la côte , & que les maladies eurent diminué la garnison , le Scheik , avec le secours d'un Prince Cafre , tributaire du Monomotapa , assiégea le fort dans lequel Agnaya , informé de ce projet par un riche Abyssin établi à Sofala , s'étoit prémuni contre la surprise. L'artillerie portugaise repoussa les assiégeans. Agnaya eut la hardiesse d'entrer dans la ville ; il pénétra jusqu'au palais , & le Roi fut tué. La discorde ayant mis ses deux fils aux mains l'un contre l'autre , Soliman , plus adroit que son frere , eut recours aux Portugais : il fut Roi & vassal. La contagion de l'air ne chassa point les Européens , comme on l'avoit cru , malgré la mort d'Agnaya qu'elle emporta : on jugeoit mal , dit un Historien , d'une nation à qui l'or tenoit lieu de santé & de bonheur.

Mohammed , Roi de Quiloa , de la création des Portugais , ayant été assassiné par un Prince allié d'Ibrahim son prédécesseur , & le fils d'Abulfail qu'il avoit fait nommer son successeur , n'ayant pas rempli le trône , Hussein , fils de Mohammed , & Mikan , neveu d'Ibrahim , diviserent non-seulement les Maures , mais encore les Portugais , dans leur concurrence. Fereira , Commandant du fort , protégeoit Mikan ; Nugnez Vaz Pereira , désigné pour remplacer Agnaya , couronna Hussein ; le Viceroy des Indes déposséda ce Prince insolent pour mettre à sa place le brutal Mikan ; enfin le perfide Ibrahim fut rétabli sur le trône par ceux qui l'en avoient



chassé. Sans amitié, sans estime, sans confiance réciproques, le vassal & ses maîtres vécurent, dit-on, en bonne intelligence; Ibrahim ne fut sans doute plus qu'un esclave, mais il valoit mieux être un esclave qu'un proscriit. Pour exercer en monopole le commerce de Sofala, l'on avoit publié à Quiloa une défense de transporter hors de la ville aucune des marchandises que l'on envoyoit dans le premier port. Si Nugnez ne se fût hâté de révoquer cette défense, il ne seroit pas resté à Quiloa un seul habitant. C'est sur-tout cette nation que l'on peut comparer ici aux Sauvages de la Louisiane, qui, pour cueillir le fruit, coupent l'arbre par le pied. Les Rois ont quelquefois accordé de pareils privileges de commerce dans des vues, à leur avis, politiques; mais les peuples, qui ne connoissent point d'autre politique que leurs intérêts, les ont toujours impatiemment soufferts: heureux les Rois qui écoutent le cri de l'intérêt de leurs peuples!

1507.

Tristan de Cunna ou d'Acugna, avec la flotte qui portoit Alphonse d'Albuquerque aux Indes, reconnut l'île de Madagascar où de S. Laurent, sans y trouver ce qu'on appelloit alors exclusivement des richesses, c'est-à-dire, des richesses en elles-mêmes superflues. Trompé dans son attente, il alla se charger ensuite de la vengeance du Roi de Mélinde, fidèle allié du Portugal, que les Rois d'Oja & de Lamo, pays anciennement peuplés par les Arabes, ne cessoient de troubler, soit pour des intérêts particuliers, soit à cause de ses liaisons avec des Chrétiens. Tristan parut devant Oja, & fit dire au Schah qu'il avoit des choses importantes à lui communiquer. Le Schah répondit qu'étant sujet du Sulthan du Caire, premier Calife de la Maison de Mahomet, il ne pouvoit traiter avec les ennemis de sa Religion. Alors les Portugais firent leur descente, poursuivirent les Maures dans la ville, & tuerent le Roi fuyant dans un bois de palmiers. On dit que Georges Sylveira ayant arrêté un Maure de très-bonne mine,



accompagné d'une très-belle femme, cette femme s'obstina opiniâtement à rester auprès du Maure, pour subir avec lui le sort qu'entraîneroit le combat ; & que le Portugais, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté, en disant : *A Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres.* Les Portugais mirent le feu à la ville avec tant de précipitation, que plusieurs d'entr'eux périrent dans les flammes. Le Roi de Lamo, effrayé de ce terrible exemple, envoya aussi-tôt le tribut à Tristan. De-là on passa à Braua dont les habitans révoltés avoient armé six mille hommes. Les Portugais ne furent pas plutôt débarqués, que, furieux d'être assaillis d'une grêle de traits, ils escaladerent & emporterent la place. Le sac fut si affreux qu'on ne put compter le nombre des morts. Pour ne pas perdre de tems à ôter aux femmes leurs bracelets & leurs boucles d'oreilles, on leur coupoit impitoyablement les oreilles & les bras : plus de huit cens furent ainsi mutilées. Quelques-uns de ces brigands périrent victimes de leur avarice, les uns dans l'incendie de la ville, d'où ils n'eurent pas le tems de sortir, les autres dans les flots où leur chaloupe, chargée de butin, enfonça. Je ne crains pas de le dire, on ne se console, s'il est possible, de tant d'abominations, qu'en voyant le crime ainsi puni. Magadascho fut sauvé par la bonne contenance de ses habitans : qu'avoient-ils de mieux à faire que de périr en combattant, s'ils étoient attaqués ? Tristan avoit ordre d'aller s'emparer de l'isle de Socotra, à l'entrée de la mer Rouge, pour en délivrer les naturels, Chrétiens, suivant le rit Abyssin, du joug des Mahométans ; c'est-à-dire, pour s'assurer du détroit, fermer ainsi aux Maures la communication de la mer Rouge avec les mers des Indes & de l'Afrique, & ouvrir une retraite aux flottes portugaises qui alloient croiser sur les côtes d'Arabie. L'isle ne fut pas conquise sans combat. A la prise du fort, on trouva un aveugle qui s'étoit retiré au fond d'un puits. On lui demanda



comment il avoit pu y descendre? *Les aveugles*, répondit-il, *voient le chemin de la liberté*. La liberté fut le prix de sa réponse. On est si étonné d'un acte de justice, simple en lui-même, indifférent dans ses suites, de la part de ces dévastateurs, que cette action paroît presque généreuse.

Dans ce tems-là Jacques Azambuja & Melo, aggrandissoient le domaine du Roi de Portugal, en Barbarie, par la prise de Safi, place des Etats de Maroc. Le Gouverneur de Mazarquavir, ville possédée par les Espagnols, avoit, avec un corps d'environ trois mille hommes, pénétré dans les terres du côté d'Oran, pillant & massacrant tout ce qui se rencontroit sur son passage. Le Roi de Trémeçen ayant levé à la hâte une multitude de Maures, écrasa, sous le poids du nombre, cette petite armée, pendant qu'elle se retiroit chargée de dépouilles. Le Général Espagnol alloit tomber entre ses mains; aussi tôt un escadron de 70 braves, charge les Maures avec furie, les enfonce, & rentre dans Mazarquavir avec le Gouverneur. Allarmé de cette défaite, le Roi Ferdinand fit partir une flotte. Si le secours de ces vaisseaux ne fut pas nécessaire à la place, ils servirent du moins à applanir la navigation, & à nettoyer les côtes d'Espagne. Les Barbaresques ne se bornoient pas à troubler la mer; attirés par les Maurisques, ils infestoient les terres maritimes du royaume de Grenade. Le Comte Pierre Navarre alla couler à fond quelques-unes de leurs fustes, s'emparer de quelques autres, poursuivre le reste jusqu'à l'isle de Velez de Gomère; & pendant que les Maures, dans la crainte d'une descente, se retiroient à la hâte en terre-ferme, il entra dans la forteresse de Velez, où il laissa une bonne garnison.

Zejam, Prince Maure de Miquenez, en feignant de vouloir livrer aux Portugais la ville d'Azamor, avoit attiré D. Jean de Ménézès, accompagné d'une petite troupe, sous le feu d'une puissante armée, qui parut se multiplier à mesure que



les Espagnols redoubloient d'efforts pour se dégager & se venger. Ménézès, après avoir tué 1300 Maures, alla sur ses vaisseaux se poster vers le détroit de Gibraltar, à la vue des places portugaises d'Afrique. Le Roi de Fez, à la tête de plus de 100 mille hommes, arrive devant Arzile qu'une foible garnison pouvoit défendre avec gloire, mais non avec succès. Aussi le Gouverneur Vasquez Contigno, Comte de Borba, fut-il obligé, malgré sa vigoureuse résistance, de s'enfermer dans la citadelle. Sur ces entrefaites la flotte portugaise, secondée par les vaisseaux espagnols du brave Navarro & de Ramire de Guzman, agit avec tant de bonheur qu'elle contraignit les Maures à évacuer la place avec précipitation. Lorsque le Roi Emmanuel offrit aux deux Généraux Espagnols le prix de ce service, ils répondirent qu'ils étoient assez récompensés par l'honneur que les armes de leur Maître avoient acquis.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Vers ce tems-là, un des plus grands guerriers du Portugal, le conquérant de l'Afrique orientale & des Indes, François Almeyda, périt, au cap de Bonne-Espérance sur la baye de Saldagna, dans une misérable querelle, avec les plus méprisables des hommes armés de pierres, de bâtons & de fleches. Plusieurs Capitaines, & un grand nombre de soldats, furent tués avec lui, & l'étendard royal resta dans les mains des Hottentots. On dit que pour se venger de cette disgrâce, des Portugais, instruits de la passion de ces Cafres pour le cuivre, descendirent deux ou trois ans après au Cap, avec une grosse piece de canon dont ils feignirent de vouloir leur faire présent. Pendant qu'une troupe de ces barbares la traînoit sur deux files, avec des cordes, les Portugais qui l'avoient chargée à cartouches, y mirent le feu. Ce coup de canon acheva de renverser l'espérance qu'ils pouvoient avoir de s'y établir. On croit que Ria del Nephanter fut le premier de leur nation, qui prit terre au Cap vers l'an 1498.

1509.



Il ne paroît pas que le pays ait été visité depuis jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

Le brave Comte Pierre Navarro, maître, après une grande victoire, de Mazarquivir, d'Oran, &c. poursuivoit glorieusement l'exécution du projet formé d'abord par le Cardinal Ximenès, contre l'opinion de Ferdinand. Affoibli par ses triomphes, il fut obligé d'attendre des secours d'Espagne pour étendre ses conquêtes. Dès qu'il eut reçu des renforts, il pénétra dans la province de Bugie. En vain les Maures déployoient toutes leurs forces pour l'arrêter, une célèbre victoire lui ouvre le chemin de la capitale, & la place ne résiste pas long-tems. Pendant que l'on bâtit de nouveaux forts dans le pays conquis, Navarro poursuit de tous côtés les Maures avec une rapidité & des succès si étonnans, qu'Alger, Tendoles, Guijar, & plusieurs autres villes de la côte se rendent vassales & tributaires de l'Espagne. Le Roi de Trémègen, Abou-Hamou, maître d'une partie du pays, inquiet de la révolte de ses neveux Abouzein Mesfoud & Abdallah, offrit l'hommage & le tribut à l'Espagne, si elle l'aidoit à dompter ces rebelles : l'offre est acceptée. Ses neveux sont battus & pris dans le combat ; il les fait étroitement enfermer dans le château de Trémègen. Navarro, avec une diligence incroyable, va s'emparer de Tripoli. Il hâtoit d'autant plus ses expéditions, qu'il sçavoit que D. Garcie de Toledé venoit en partager la gloire. Ces deux Généraux descendent avec dix mille hommes dans l'isle des Gerbes. Si la présomption, le mépris des Barbares & la cupidité, n'avoient aveuglé les Espagnols, ils auroient accepté les conditions avantageuses auxquelles les habitans propoient de se soumettre ; d'autant plus que leur armée étoit harassée de fatigues, & accablée sous le poids de la chaleur : aussi fut-elle vaincue, avec perte de quatre mille hommes. Garcie de Toledé fut du nombre des morts ; le Seigneur de l'isle  
ayant



ayant appris qu'il étoit parent du Roi, renvoya son cadavre en Espagne. Navarro qu'on accuse de n'avoir pas soutenu sa réputation dans cette journée, & qu'on pourroit peut-être accuser de n'avoir pas voulu faire servir ses talens à la gloire d'un rival, sauva la flotte & les débris de l'armée qu'il ramena à Tripoli. Au bruit de cet événement, la plupart des peuples qui s'étoient volontairement soumis, secouèrent le joug.

Quelques Historiens disent que ce pays avoit été depuis long-tems partagé entre quatre Princes d'une famille qu'ils appellent des Hosceins, lesquels régnoient avec le titre de Rois, l'un à Trémègen, l'autre à Tenez, le troisieme à Alger, le dernier à Bugie. Ils ajoutent que dans la suite Aboulferez, Roi de Tenez, avoit fait la conquête de Bugie & de plusieurs autres lieux avec tant de rapidité, que le Roi de Trémègen avoit consenti à être son tributaire. Enfin ils assurent qu'Aboulferez ayant formé à ses enfans des appanages, de Tenez, de Gigery, & de Bugie, le Roi de cette dernière ville, nommé Abdalanaliz, s'étoit acquis tant de gloire en combattant le Roi de Trémègen, que les Algériens, jusqu'alors tributaires du Prince vaincu, s'étoient soustraits à l'obéissance d'un si foible protecteur, pour transporter leur tribut à la Couronne de Bugie. Ce fut, dit-on, à l'occasion de ces troubles, que l'Espagne entreprit d'envahir la côte.

Fernandez Altayde, Gouverneur de Safi pour le Portugal, avoit obligé plusieurs peuples voisins à reconnoître la domination portugaise. Ceux d'Azamor, d'Almédine, & d'autres endroits, se liguerent ensemble pour lui ravir les fruits de son courage. Leur armée étoit nombreuse, mais Altayde reçut du secours, & quoique fort inférieur en forces, si la force consiste dans le nombre, il contraignit les Barbares à s'éloigner avec précipitation de Safi. Le Roi de Fez se préparoit alors à une grande expédition. Il vint mettre le siège

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1511.



1512.

successivement devant Tanger & devant Arzile; il échoua devant ces deux places. Les Espagnols secoururent puissamment, dans cette occasion, les Portugais, quoique leurs armes eussent reçu un nouvel échec dans l'isle de Querquenez, où Navarro avoit vu périr quatre cens hommes qu'il y avoit débarqués pendant la nuit; la terreur étoit toujours répandue sur les côtes d'Afrique, & à la vue d'une de leurs flottes, les Barbaresques leur renvoyoient les Chrétiens esclaves sans rançon, & se rangeoient sous leur dépendance. On comptoit parmi les vassaux de l'Espagne, les Rois de Trémègen & de Tunis. Ferdinand avoit eu dessein de se signaler en personne contre les Africains; les soins d'une guerre contre la France & l'Empire le détournèrent de ce projet. L'année suivante, il reçut des Ambassadeurs de Trémègen & d'Alger, fit passer à Oran six cens familles Espagnoles, entre lesquelles les maisons & les terres furent partagées, & laissa les Africains en paix.

1513.

La fortune suivoit toujours les Portugais dans les pays de Fez & de Maroc, où leur tyrannie sur les peuples soumis n'excitoit pas moins de troubles que leur humeur entreprenante sur les peuples libres. Ils n'observoient, envers les Barbares, aucun droit des gens, ils respectoient peu les droits de l'humanité. Il en étoit sans doute de même des Africains à leur égard; mais il paroît que les efforts de ces derniers étoient presque toujours ceux du désespoir & de la vengeance. On combattoit à armes inégales. Les Maures avoient pour eux le nombre & les lieux; les Portugais, la discipline & le courage qu'elle nourrit: la discipline sembloit disposer des événemens. Edouard de Ménézès, Gouverneur de Tanger, avec un simple détachement, arrête une armée nombreuse, qui, sous les ordres d'Ali-Barasch & d'Almandarin, après avoir ravagé les terres des tributaires du Portugal, s'avançoit vers la place: il leur tue 600 hommes & les



met en déroute. Quelques-uns de ces vassaux tentent de se délivrer du joug ; leurs efforts n'aboutissent qu'à le rendre plus dur. Fernandez d'Altayde, Gouverneur de Safi, a la gloire de vaincre le Roi de Maroc. Le Duc de Bragance, neveu du Roi, à la tête de 18 mille hommes, foumet Azamor. Divers détachemens répandent la terreur & la destruction dans les Etats infidèles jusqu'au mont Atlas. On dit que les habitans de Tanlé, dans le territoire de Xiatime, assiégés par Barriga, eurent recours à des essaims d'abeilles qui, de leurs ruches embrasées, allèrent, fidèles aux intentions des Tanléens, attaquer & mettre en fuite l'armée portugaise. Il est vrai que Barriga se retira blessé d'un coup de fleche. Les habitans d'Alméidine avoient repoussé un corps qui s'opposoit à leurs courses ; après la prise d'Azamor, ils se rendirent tributaires ainsi que ceux de Lita. L'Espagne & le Portugal réglèrent alors, par un traité, leurs prétentions respectives sur la conquête de l'Afrique septentrionale ; chaque Couronne eut son département. Les Portugais s'étoient jusqu'alors prévalus d'une certaine concession des Papes, pour exclure les autres Nations du droit de conquérir le royaume de Fez, droit du code de la barbarie. Disons néanmoins, pour la justification des Chrétiens, qu'ils ne concluoient jamais avec les Mahométans des traités de paix absolue. Il n'y avoit entr'eux que des treves plus ou moins longues, & quelquefois avec la réserve, pour chaque parti, de faire des incursions sur leurs terres réciproques, pourvu que l'on ne formât point de siege réglé. Enfin les Barbaresques ne cessoient de rallumer eux-mêmes la guerre par leurs brigandages & leurs pirateries. Il n'y avoit donc jamais de paix proprement dite, & c'est sans doute là le comble de la barbarie. L'on croyoit, ce semble, que l'Etat consistoit dans les villes, & que le ravage des campagnes & la destruction du commerce ne détruiroit pas les villes & l'Etat. Mais comment, hors de la portée du



canon, oloit-on ensemencer un champ? Ne doutons pas que la plus grande partie des terres ne fût négligée; & que cet abandon de la culture ne fût une des principales causes de tant d'excursions & de guerres sans cesse renaissantes. Je crois voir dans tous ces peuples des loups dévorans que la faim oblige sans cesse à sortir de leurs tanières pour s'arracher les uns aux autres la proie du jour.

Les Portugais entretenoient alors une étroite & constante amitié avec Alfonse, Roi de Congo; ils en profiterent pour faire sur la côte divers établissemens. Le bruit des exploits de cette nation, dans les Indes, se répandit en Abyssinie, empire alors gouverné par l'Impératrice Hélène, femme illustre, pendant la minorité de David, fils de Naod, mort en 1505. David avoit été mis sur le trône, parce qu'il n'étoit pas en état de régner; & l'on en avoit exclu son frere, plus âgé que lui, parce que celui-ci étoit, disoit-on, d'un caractère dur & féroce, (comme si l'on devoit juger des droits par les qualités morales de la jeunesse) outre qu'il étoit né avant que son pere fût Roi, règle jusqu'alors inconnue chez les Abyssins. Hélène, reprenant les desseins d'Alexandre contre lesquels Naod s'étoit déclaré, résolut de rechercher l'alliance de la nation nouvellement célèbre, par une ambassade dont elle chargea un Marchand Arménien, nommé Matthieu, homme de mérite, exercé dans les négociations, & un jeune Seigneur: divers événemens retinrent les Ambassadeurs aux Indes pendant trois ans. Enfin Alfonse d'Albuquerque les fit embarquer pour le Portugal. Comme leur équipage n'avoit rien de brillant, les Capitaines de la flotte sur laquelle ils passaient en Europe, les traiterent comme des imposteurs. Leur modération & leur simplicité auroient dû détruire ces injustes soupçons. A Lisbonne, le Roi à qui ils présentèrent leurs lettres de créance, avec un morceau de la vraie Croix, à ce que l'on assure, dans une boîte d'or, leur rendit tous



les honneurs que méritoit la majesté du Monarque avec lequel il desiroit passionnément de s'allier. Quelques mois après, Soavez eut ordre de les remener en Ethiopie, & d'y conduire Edouard Galvan, revêtu de la qualité d'Ambassadeur de Portugal. Dans le cours de l'expédition infructueuse de Soavez sur la mer Rouge, Galvan mourut : on lui substitua Rodrigue de Lima. Les Ambassadeurs des deux Cours furent obligés d'attendre aux Indes jusques vers l'année 1521, tems auquel Diego Lopez de Sequeira vint avec eux sur les côtes d'Abyssinie. Le Gouverneur de la province où l'on aborda, & le Gouverneur des Indes, jurèrent sur les Evangiles une espece d'alliance entre les deux Rois. Ensuite les Ambassadeurs se rendirent à la Cour. L'humeur brusque, les hauteurs singulieres, les procédés indécens de Rodrigue de Lima, & ses démêlés scandaleux avec les Portugais mêmes de sa suite, n'empêcherent point que le grand Négus ne lui accordât la liberté de bâtir des forteresses à l'isle de Maqua, à Suaquen & à Zeila, & lui promit de lui fournir, pour la construction, des ouvriers, des matériaux, de l'argent & des vivres. Suivant la relation de François Alvarez, Chapelain de l'ambassade portugaise, l'Empereur étala aux yeux des Européens une pompe extraordinaire sur laquelle on concevoit une trop haute opinion de sa grandeur, si l'on ne considéroit que dans ce fastueux appareil la vanité avoit affecté sans doute de grossir les objets, pour mettre un plus haut prix à son alliance.

En Barbarie, les Portugais continuoient leurs courses heureuses sur les Maures, sans faire de conquêtes. Ils pilloient & saccageoient les pays Infidèles, & le Portugal s'épuisait d'hommes & d'argent. Dans les combats ils comptoient le nombre des morts, & parce qu'ils le trouvoient infiniment plus grand du côté des ennemis que du leur, ils se félicitoient de leurs victoires. Ils ne s'appercevoient pas que combattant avec peu de troupes contre de puissantes armées,



la perte de cent soldats étoit plus considérable pour eux que celle de plusieurs milliers d'hommes ne l'étoit pour leurs ennemis. Ils ne levoient que très-difficilement des troupes, au lieu que les Africains rassembloient aisément des armées. S'ils emportoient beaucoup de butin, il sembloit que la guerre elle-même le dévorât. Ils étoient comme ces peuples brigands, toujours pauvres, quoique pillant toujours, parce que celui qui ne subsiste que précairement, par les rapines, a toujours plus de besoins que d'occasions de les satisfaire. Dans les hostilités, le mal que l'on fait est presque toujours incomparablement plus grand que le bien qu'on en retire; ainsi les Portugais, en ravageant dix villages de l'ennemi, ne se dédommageoient peut-être pas du pillage d'un seul de leurs hameaux; ils ne recouroient point une moisson perdue, en dévastant d'immenses campagnes. Souvent tous les habitans d'une ville étoient en course, ou du moins en armes; il n'y avoit donc plus ni laboureurs, ni artisans, la misère y régnoit donc bientôt. Pourquoi n'entreprenoient-ils pas des conquêtes? parce qu'ils n'avoient point d'armée; parce que leurs garnisons, propres à des excursions fugitives, n'auroient pu se réunir pour une guerre, pour une campagne, car elles auroient laissé les villes à la discrétion de l'ennemi; parce qu'une armée formée de ces garnisons n'auroit point eu de chef, car elle auroit eu autant de chefs qu'il y auroit eu de Gouverneurs de places. Qu'on ne soit donc point séduit par l'étalage imposant des triomphes des Portugais, ou étonné de voir qu'ils leur sont plus funestes qu'utiles. On leur laisse toute la gloire que mérite leur bravoure; on ne leur ôte que l'honneur d'une sage conduite, & d'une bonne politique. Ajoutons que les Maures étoient partagés entre leurs Princes naturels & les Portugais; & que les ennemis des Portugais & de leurs alliés s'affoiblissoient eux-mêmes par des guerres civiles.



Cette nation étoit secondée par divers peuples Africains ses tributaires, & par divers Princes Maures, ses alliés. Parmi ces derniers, Jeha-bentafuz se distinguoit par son dévouement aux Chrétiens, & par ses exploits contre ses compatriotes. Nugno Fernandez d'Atayde, Gouverneur de Safi, & Jean de Ménézès, Gouverneur d'Azamor, venoient de piller Tafuz & Tednest, lorsque ce Maure se joignit à eux pour éloigner des murs d'Azamor l'armée du Roi de Fez & du Prince de Méquinez, à qui l'on donne la qualité de Roi, & le nom de Naser. Les Infidèles laissèrent, dit-on, 2700 hommes sur le champ de bataille, & le nombre de leurs blessés ou de leurs prisonniers fut encore plus considérable. Cependant le Roi de Méquinez s'approche d'Azamor, mais Jeha-bentafuz a, dit-on, tari les sources des environs. Le Roi se retire; & sur ces entrefaites, l'allié des Chrétiens ayant gagné les Maures de Xerque, le met en déroute vers Taxarote. Le Comte d'Alcoutin, Gouverneur de Ceuta, faisoit aussi des irruptions sur les terres Musulmanes. Le célèbre Jean de Ménézès, Gouverneur d'Azamor, meurt dans cette ville.

D. Jean Coutigno a combattu avec succès les Alcaïdes ou Gouverneurs de Laroze & de Moley, & brûlé des hameaux vers le mont Farrobe; Loup Barriga a chassé les Maroquins du territoire de Xiatime; Nugno d'Atayde & Jeha-bentafuz ont égorgé beaucoup d'Infidèles, & pris beaucoup de bétail vers le mont Atlas, & un détachement de leurs troupes a passé au fil de l'épée, dans Azamor, plus de mille femmes, & un grand nombre d'enfans. En 1515 ces derniers, joints à D. Pedro de Souza, nouveau Gouverneur d'Azamor, se présentent devant Maroc; les habitans leur livrent un sanglant combat, ils se retirent. Le Roi Emmanuel envoyoit alors huit mille Portugais au lieu où la rivière de Mamora ou Sabur se décharge dans la mer, pour y bâtir un fort. Il en



périt quatre mille dans une action contre les troupes de Fez & de Méquinez ; les autres s'en retournerent à Lisbonne. L'Histoire assure que l'armée Musulmane étoit de plus de 200 mille hommes : elle détruit & rétablit à chaque instant une population innombrable.

Les Espagnols, quoiqu'engagés dans une terrible guerre en Europe, soutenoient en Afrique la réputation de leurs armes. En 1514, ils avoient bâti des forteresses à Oran & sur le rocher d'Alger, pour la sûreté de ces places, pendant que leurs vaisseaux chassoient des côtes de Valence, des corsaires Barbaresques. L'année suivante, Don Louis de Requesens, qui par sa qualité de Viceroi de Sicile, avoit l'inspection des côtes de la Barbarie Espagnole, détruisit la flotte d'un Corsaire Turc qui fut tué dans le combat. Deux autres Corsaires Turcs plus célèbres, Horruc Barberouffe & Airedin ou Chairadin, son frere, navigant autrefois sur un seul brigantin, & désolant alors les côtes d'Italie & d'Espagne avec des flottes, allèrent assiéger Bugie par mer & par terre, parce qu'un port étoit devenu nécessaire à leur fortune & à leurs projets. Les Espagnols étoient maîtres de la place. Tout ce qu'on peut attendre du courage le plus résolu, & de l'habileté la plus consommée, fut employé de part & d'autre. Le château fut forcé par les deux freres. Il sembloit que la ville alloit subir le même sort, lorsqu'elle reçut des secours ; & un coup de canon qui emporta le bras à Horruc, délivra les assiégés.

Les deux corsaires s'étoient retirés à Gigeri, sans toutefois renoncer à l'espérance de s'emparer de quelques ports. Le Prince d'Alger, nommé Selim Eutémi, leur en fournit l'occasion, en les appelant à son secours à la mort de Ferdinand Roi d'Espagne arrivée en 1516, pour s'affranchir du tribut qu'il payoit à cette Couronne. Horruc accourt. A peine est-il entré dans Alger, pour protéger le Sulthan, qu'il l'étrangle ;

&



& en s'asseyant sur le trône, force la garnison Espagnole du château, & l'armée de Diegue de Véva, à le laisser jouir de son usurpation: Véva perdit plus de quatre mille hommes. On lit dans quelques Histoires qu'Horruc ne s'étoit défaits de Selim Eutémi, Sulthan d'Alger, que pour jouir de la Sulthane Zaphire; mais que cette Princesse, quelque artifice qu'il employât pour faire retomber ce crime sur autrui, aimait mieux s'empoisonner que de s'abandonner à sa passion. L'usurpateur découvrit une conspiration qu'il étouffa dans le sang. Les environs d'Alger furent bientôt sous sa domination. Haï d'abord des Algériens, des Maures, des Arabes; il voit une ligue formidable se former contre lui, sous les auspices du Roi de Tenez & Halmida-al-Aabd; il la dissipe par une victoire, & Tenez se soumet.

Justifié par sa bonne fortune, aux yeux de la superstition, les habitans de Trémègen l'appellerent à leur secours contre leur propre Roi: ou, suivant d'autres Historiens, il écrivit secrètement aux principaux d'entr'eux, que si, comme bons Musulmans, ils rougissoient de porter le joug d'un esclave des Chrétiens, ils ne balanceroient point à l'accepter pour libérateur, & à reconnoître Abou-Zein-Mafoud, neveu de l'infidèle Abou-Hamou, pour Roi. Telles étoient les dispositions des sujets d'Abou-Hamou, qu'aussi-tôt qu'Horruc parut devant la capitale, les portes en furent ouvertes, & le Roi n'eut que le tems de se sauver à Oran. Les habitans, après avoir proclamé Abou-Zein Souverain, se félicitoient d'avoir appelé les Turcs, lorsqu'ils virent couler le sang du nouveau Roi, de sa famille, des traîtres qui avoient livré leur patrie. Horruc fut couronné par ses troupes; il se ménagea l'alliance du Roi de Fez. Cependant Habou-Hamou intéressoit les Espagnols dans sa cause. Comme victime de sa fidélité envers eux, il leur demandoit vengeance. C'étoit leur propre ennemi, un brigand prêt à envahir leurs conquêtes, qu'ils



immoloient en le servant. Le Marquis de Gomare eut ordre, en 1517, de marcher avec ce Prince à Trémecén. Les habitants, irrités contre l'usurpateur, reçoivent les Espagnols dans la ville, Horruc leur dispute le château, les fortifications sont ruinées, l'ennemi va donner l'assaut, Horruc s'échappe, avec des trésors immenses, par un conduit souterrain. A mesure que les Espagnols le poursuivent, il répand d'espace en espace de l'or, de l'argent & des pierreries, pour rallentir leur ardeur; rien ne les arrête, ils le joignent proche la rivière d'Haméda, il se retranche derrière des masures, il tient ferme avec ses 1500 Turcs, renverse tout ce qui se présente devant lui, & tombe mort d'un coup de pierre. Telle fut la fin du fameux Horruc Barberousse. Quelques jours après cet événement, le Roi de Fez parut dans le voisinage avec 20 mille cavaliers Maures. Sur la nouvelle de la mort de son allié, il se retira. Abou-Hamou fut remis sur le trône. Chairadin qui gardoit Alger pendant cette guerre, informé du sort de son frère, prit avec le nom de Barberousse, le titre de Roi d'Alger, vers l'an 1518. D. Hugues de Cordoue partit d'Espagne pour aller assiéger cette ville. Il différa le débarquement, une tempête fracassa ses vaisseaux à la vue du port, & quatre mille hommes périrent dans le naufrage. Chairadin étaya son trône par de nouvelles conquêtes. Il le mit ensuite sous la protection du Grand-Seigneur; & régna comme Viceroy.

L'Empire de Maroc changeoit aussi de face. Parmi les Arabes Bedoins de cette contrée, il y avoit eu un Molla ou Muley Méhérez qui, à la tête de plusieurs tribus, & avec la qualité vraie ou fautive de Schérif ou descendant de Mahomet, s'étoit distingué par ses courses sur les caravanes de Marchands ou de Pélerins. L'Empereur de Maroc fut obligé de conduire des troupes contre lui, & après l'avoir forcé à mettre bas les armes, il dispersa les brigands qu'il



commandoit, dans les provinces de Taflet, de Sahara, & de Dras. Ses enfans furent réduits, par l'indigence, à chercher des établissemens dans les provinces de Fez & de Maroc. Leur race se multiplia si prodigieusement, que le pays est encore aujourd'hui rempli de leurs descendans, très-misérables avec le titre de Schérifs. Vers l'an 1500, un de ces Princes, natif du village de Tigumedete, dans la province de Dras, & nommé Mohamed-ben-Ahmed, ou Méhémet-ben-Schérif, ou Hassan, s'acquit une grande réputation de sainteté, de science & de magie. Il donna une bonne éducation à ses enfans, Abdoulkébir, Muley Mohammed, & Ahmed, dans l'intention d'employer leurs talens à quelque grand dessein. Les trois freres allerent en pèlerinage à la Mecque; à leur retour, ils jouerent les illuminés. Le peuple fut séduit; le Roi de Fez lui-même, nommé Méhéméd Eloutas, Prince de la dynastie des Mérinites, fut si frappé des apparences de leur piété, & de l'éclat de leur mérite, qu'il confia à l'un l'éducation de ses enfans, aux autres des emplois distingués, des Gouvernemens de provinces, le commandement des armées opposées aux Portugais. Ces hypocrites ambitieux n'eurent pas plutôt en main les forces nécessaires à leurs desseins, qu'ils les tournerent contre leur bienfaiteur.

Avec les troupes d'une province & la confiance des peuples, ils tenterent d'abord, sans être exercés au métier des armes, d'enlever aux Portugais la ville de Safi. L'événement ne justifia pas leur témérité. Le pillage ne demande point d'art, ils l'exercerent; mais ils ne furent pas assez heureux pour tirer de leur butin la solde de leurs troupes. Ils cédoient à la mauvaise fortune, & se dispoisoient à congédier leur petite armée, lorsque les peuples séduits par leur sainteté apparente, leur zele pour la loi, la rigueur de leur discipline, s'accorderent à leur payer les dixmes pour les mettre en



état de continuer la guerre. Les habitans de Tarudante mirent le vieux Hassen à la tête de 500 chevaux pour qu'il les défendît contre les courses des Arabes. Mohammed, le plus entreprenant de ses fils, bâtit auprès de cette ville la forteresse de Saragza. Sur ces fondemens, sa puissance s'éleve avec rapidité, & un seul homme soupçonne ses desseins, c'est Muley Nasser, frere du Roi de Fez. Mohammed grossit ses troupes, attaque les Chezuares, partisans des Portugais, soumet la province de Dahra. Ses freres le secondent, on les admire, on les bénit; le Roi de Fez est rempli de joie & d'espérances. Ils paroissent défendre, contre les Chrétiens, les provinces de Hea, de Duquela, & de Tremegen, & les soumettent. La ville de Tednet leur résiste; elle est forcée: Mohammed la fortifie, y bâtit un palais, & se déclare Prince de Hea.

Les Bérebres & les Arabes, sujets des Portugais, appellent le Gouverneur de Safi pour les aider à arrêter les courses des Schérifs. Mohammed marche à leur rencontre, & leur avant-garde le met en fuite. Il n'ose rentrer dans Tednet; les habitans le suivent dans les montagnes. Les ennemis ne s'arrêtent pas long-tems dans cette place abandonnée, & Mohammed, secouru par son frere Ahmed, y rentre bientôt à la faveur d'un tumulte. Les Schérifs feignoient toujours de combattre pour le Roi de Fez. Leur haute réputation favorisoit tous leurs projets, lorsque Hassen leur pere mourut vers l'an 1516.

Le Roi de Portugal confioit une flotte de 60 vaisseaux à D. Diegue Lopez de Sequeira, à qui les Gouverneurs de Ceuta, de Tanger, & d'Arzile, devoient fournir des troupes pour assiéger la ville de Targa. La méfintelligence des Généraux empêcha la réussite du projet. Les Schérifs remporterent une victoire dans laquelle Abdelquivir, l'aîné des trois freres, perdit la vie. Pendant que Jeha-bentafuz, Maure



## DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

zé pour les Portugais , ramenoit par la conciliation à l'obéissance quelques peuples révoltés contre ces maîtres durs , & que Nugno-Mascarenhas en réduisoit d'autres par la force , une armée considérable de Fez marcha contre Safi , dont ce dernier avoit le gouvernement. L'arrivée d'un corps de troupes envoyé de Portugal , sauva la place. Les Schérifs faisoient tous leurs efforts pour détacher de l'alliance des Portugais leurs partisans Maures ; ils réussirent auprès de quelques-uns , soit par l'intrigue , soit par la violence. D'un autre côté , deux victoires remportées en 1518 , l'une par D. Alvarez Noronha , Gouverneur d'Azamor , l'autre par Vasco Fernandez un de ses officiers , engagerent de nouveau plusieurs peuplades à se mettre sous la protection des Chrétiens , qui toutefois perdirent beaucoup de monde dans deux autres sanglantes actions. Noronha & Fernandez continuèrent de se signaler la campagne suivante , principalement contre les Maures d'Euxovie. Après avoir pillé & saccagé les villes de Siner & d'Umbie , D. Alvar auroit péri dans une rencontre , si ses soldats , par des prodiges de valeur , qui entraînent la soumission de plusieurs Hordes , ne l'eussent retiré du danger. L'armée du Roi de Fez ne se présenta du côté d'Arzile que pour s'en éloigner aussi-tôt. En vain ce Prince engagea-t-il les Maures de Garabie à se soulever contre les Portugais. Nugno Mascarenhas fit assassiner son agent , auteur de la révolte , & força les Barbares à venir eux-mêmes demander grace , & à donner des otages de leur fidélité. Les Européens sont à peine descendus sur les côtes de Barbarie , qu'ils ont pris les mœurs de ses habitans.

En 1520 , Gomez de Silva , Gouverneur de Ceuta , secondé par ses deux fils , bat & repousse jusqu'à Tétuan des corsaires de cette ville , qui infestoient depuis plusieurs années les côtes de Ceuta , de Larache , & de Gibraltar. Le Roi de Portugal se proposoit de bâtir une forteresse à l'embouchure

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



de la rivière de Tétuan, pour tenir les pirates en respect. Après avoir préparé tous les matériaux, & tracé le plan de l'ouvrage, on l'abandonna, pour faire des courses jusques dans les montagnes de Benamarez. Vasco-Fernandez Cesar croisoit vers le détroit de Gibraltar, où il remporta, par l'habileté de sa manœuvre, une victoire sur une flotte Mauresque, que le calme ne lui permit pas de poursuivre. Le Roi de Fez venoit de donner un exemple terrible de sévérité, en faisant couper la tête à Ben-Adujar, un de ses anciens vassaux, qui s'étant repenti d'avoir passé de dessous son joug sous celui du Portugal, étoit rentré dans le devoir, mais sans présenter au Sulthan les Chrétiens qu'il avoit offert de lui livrer, pour réparer sa désertion par le sacrifice de ces victimes. Jeha-bentafuz, toujours soupçonné par les Portugais d'entretenir des intelligences avec ce Prince, ne cessoit de leur donner des preuves d'attachement, en réduisant les Maures sans cesse révoltés. Il fut poignardé, l'année suivante, par un de ses Officiers. A sa mort, la puissance des Portugais en Afrique déclina : leur activité se rallentit, & leurs alliés s'abandonnerent aux sentimens de la haine & de la barbarie. Les Maures de Garabie chargerent aussi-tôt de fers D. Rodrigue de Noronha, qui marchoit à leur tête. Si le Gouverneur d'Arzile pille Tinlan, Ahmed Lavoze, Alcaïde d'Alcacer, est aussi-tôt devant Arzile ; & si les Maures se retirent, c'est en donnant la mort à l'Officier Portugais, qui les force à la retraite. Simon d'Acunha réprimoit alors les corsaires. La Barbarie étoit affligée d'une affreuse disette ; un grand nombre de Maures se présenterent aux Portugais pour embrasser le Christianisme. Ces prosélytes de la faim furent bientôt ramenés dans les mosquées par l'abondance.

Après la mort du Roi Emmanuel, les Portugais laisserent la Barbarie en paix ; car l'expédition de Mandez Zacoto, Gouverneur d'Azamor, contre les Maures d'Euxovie, ne fut



qu'une excursion rapide dans laquelle les Infidèles perdirent assez de monde : leurs autres courses méritent peu de considération. Les Schérifs augmentoient tous les jours leur puissance. Leurs forces réunies, ils attaquèrent Safi & les Maures, alliés du Portugal. Garcie de Melo, Gouverneur de la place, vole au-devant des Infidèles : accablé par le nombre, il fuit, laissant dans leurs mains beaucoup de prisonniers, parmi lesquels son fils, & plusieurs autres Gentilshommes. Vers ce tems-là les Schérifs affectoient la souveraineté. Par la flatterie, ils avoient gagné le cœur du Roi de Maroc, nommé Nasser Bechentuf; ils s'en défirent par le poison, & Ahmed se fit proclamer Roi. La date de ces événemens est incertaine. Mouette place cette proclamation en 1519, M. de Guignes en 1529, &c. Il n'y a pas moins de confusion dans le récit des faits : nous avons cru devoir principalement suivre Marmol & Grammaye.

Quoi qu'il en soit, Ahmed, Roi de Maroc, promet un tribut annuel au Roi de Fez, Prince trop foible pour en exiger davantage. L'usurpateur insulte à sa foiblesse, en lui envoyant douze mauvais chevaux, ou chameaux, comme la part du butin qui lui revenoit de la destruction de deux tribus Arabes qu'il avoit taillées en pieces, après les avoir mises aux mains l'une avec l'autre, en leur promettant à l'une & à l'autre ses secours. Le Roi de Fez menaça, mais d'une voix impuissante, & mourut peu de tems après de chagrin. Son fils profita d'un échec que Mohammed reçut au cap d'Aguer, pour aller mettre le siege devant Maroc, capitale des États des Schérifs : Ahmed le repoussa, le poursuivit, & lui enleva deux provinces. Une révolte retint à Fez le Prince vaincu; il l'étoffa, & aussi-tôt il leva une puissante armée, dans la ferme résolution d'exterminer les Schérifs. Ceux-ci sont en défense : une grande bataille se livre sur le bord de la *riviere des Negres* ; les Schérifs triomphent &

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1522.

1524, &c.



recueillent les contributions de toute la contrée. L'année suivante, ils passent le mont Akas, s'emparent de Tafilet, soumettent tout ce qu'ils attaquent.

L'Empereur d'Abyssinie, David, avoit témoigné tant de regret de la mort du Roi Emmanuel, qu'il avoit ordonné un jeûne rigoureux de trois jours consécutifs, pendant lesquels il n'avoit pas été permis de vendre les choses les plus nécessaires à la vie. Lorsque le Portugais D. Rogrigue de Lima s'embarqua pour l'Europe, il fit partir avec lui un Ambassadeur nommé Tzagazaab, chargé de présenter au Roi Jean une couronne d'or & d'argent, & des lettres en langues Abyssine, Arabe & Portugaise. L'Ambassadeur fut reçu à Conimbre avec des honneurs extraordinaires. On prétend que dans un séjour de douze ans qu'il fit à Lisbonne, il ne put jamais obtenir la permission d'aller porter au Pape les lettres de son Souverain. Ce fut le Chapelain Alvarez, revêtu, ainsi que Tzagazaab, de la qualité d'Ambassadeur du Roi d'Ethiopie, qui, en 1529, trois ou quatre ans après son arrivée, rendit hommage, au nom de ce Prince, à Clément VII, dans un nombreux consistoire assemblé à Boulogne pour le couronnement de Charles-Quint. On ajoute que les promesses de soumission à l'Eglise Romaine contenues dans les lettres remises au Pape par Alvarez, furent désavouées dans la suite par les Abyssins. David régna glorieusement en Ethiopie, tant que l'Impératrice Hélène vécut. On reprima les Arabes d'Adel : leur Général Maffudi, après plusieurs défaites, fut tué dans un combat particulier, par un moine nommé André Gabriel. Il ne faut point s'étonner de voir ici un Religieux les armes à la main : les guerres entre ces deux peuples de religions ennemies, étoient des guerres de religion. Après la mort d'Hélène, l'Empereur négligea la défense de son royaume, pour s'abandonner aux plus honteux excès, & il en porta la peine.

Chairadin



Chairadin Barberousse, du consentement de sa milice, avoit offert au Grand-Seigneur de mettre le royaume d'Alger sous sa protection, & lui payer un tribut, à condition qu'on lui fourniroit les secours nécessaires pour s'y maintenir, ou de lui céder la souveraineté de ce royaume, pourvu qu'on l'en nommât Pacha ou Viceroy. La Porte avoit accepté la souveraineté d'Alger, & en même-tems, envoyé à Barberousse des Janissaires, qui, unis à sa milice, avoient forcé les Arabes & les Maures des environs à souffrir la domination des Turcs. Une foule de misérables du Levant, étoit venue grossir la foule des tyrans ou des esclaves. La prise du fort que les Espagnols avoient bâti près d'Alger, & la construction d'un mole pour former un port devant cette ville, ouvrage auquel Chairadin employa, sans relâche, pendant près de trois ans, trente mille esclaves Chrétiens, en imposèrent également aux Chrétiens, aux Arabes & aux Maures. En aggrandissant l'Etat d'Alger par des conquêtes, en l'affermissant par des travaux, Barberousse ne cessoit de s'enrichir par des pirateries. Un de ses Lieutenans nommé Haadin Chasse-Diable, intrépide corsaire, en prenant sur les côtes d'Espagne des Maures qu'il devoit transporter en Barbarie, ravagea quelques villes, d'où il emmena beaucoup de captifs Chrétiens. Rodrigue Portondo eut l'imprudence d'attaquer les Barbares avant que d'avoir rassemblé autour de lui toute sa flotte. Chasse-Diable fond sur lui, le tue, fait son fils esclave, & prend six galeres. Pour réparer cet échec, André Doria entre dans le port de Sargel, où il délivre beaucoup de Chrétiens, & prend deux galeres, & sept fustes. Mais pendant que quelques compagnies Italiennes s'amusaient à piller des villages, Hali Caraman les surprend, & tout est égorgé. Cependant Barberousse, furieux de la perte qu'il venoit d'essuyer, fait empaler Dominique Portondo, frere du Général, & condamne à des supplices affreux les Chrétiens.

1529.

1530.



qui refusent d'apostasier. Ce corsaire fortifioit Alger, de maniere à ôter à ses ennemis l'espérance de retirer leurs richesses de ce gouffre, sur lequel régnoit la barbarie. Quelque tems après, l'Empereur Charles-Quint donna la ville de Tripoli aux Chevaliers de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, auxquels il céda aussi l'isle de Malthe.

1532-33. Les Portugais n'avoient d'autre dessein, du côté de l'Afrique, que d'y conserver leurs possessions. Leur ville de Santa-Cruz, au cap d'Aguer, étoit vivement pressée par les Maures : ce fut de l'isle de Madère qu'elle reçut du secours. Simon Gonzalez de Camera, Gouverneur de cette isle, alla droit au cap d'Aguer avec six vaisseaux, délivra la place, & en fit réparer les fortifications. Les Maures vinrent de nouveau l'assiéger ; ils furent obligés de se retirer une seconde fois. Ces revers ne les rebuterent point. La place étoit ébranlée ; ses libérateurs s'étoient éloignés : l'armée Mauresque étoit considérablement grossie. A la troisieme attaque, Santa-Cruz fut au pouvoir des Infidèles. Les troupes que Camera envoyoit pour la défendre, n'arriverent qu'après que son sort fut décidé. Les Espagnols, plus heureux, emportoient d'assaut la ville Done près de Tremecen, enlevoient une flotte entiere aux pirates, & délieroient un grand nombre de Chrétiens. D. Alvar Bazan conduisoit cette expédition.

Muley Méhémed, Roi de Tunis, de la race des Aboutrafs, après avoir conservé pendant trente-trois ans le trône, avec une entiere incapacité, dans le sein de la débauche, au milieu des révoltes de sa famille, venoit d'être empoisonné pour avoir institué son héritier, Muley-Hassen, le plus jeune de ses fils. L'auteur de sa mort, étoit la Sultane, mere du jeune Prince, laquelle craignant l'inconstance du Roi, voulut assurer, par ce crime, la couronne au successeur qu'il avoit nommé pour lui complaire. Hassen s'établit sur le trône en homme qui s'y étoit monté par un parricide. Il



l'arrofa du fang de fes freres & de fes neveux. Cependant Muley Rafchid, un de fes aînés, alla fe réfugier à Alger, entre les bras de Barberouffe, toujours ouverts aux malheureux pour écrâfer par eux leurs ennemis, & les écrâfer enfuite eux-mêmes. Barberouffe lui promit le royaume de Tunis, fi l'on pouvoit obtenir du Grand-Seigneur, dont il n'étoit que le Lieutenant, la permission de s'engager dans cette conquête. Ils paffèrent enfemble à Conftantinople. Dès que Barberouffe eut fait goûter à Soliman le projet de s'emparer de Tunis, fous le nom de Rafchid, l'on arma 80 grandes galeres, & l'on équipa deux cents navires pour porter des troupes de débarquement. Au départ de la flotte, Rafchid fut fecrettement arrêté. Cependant Barberouffe, nommé Capitan-Pacha ou Amiral de la mer, arrive devant la Goulette, où il fait publier qu'il vient mettre le Prince fugitif, en poffeffion du trône. Après avoir corrompu la garnifon de cette fortereffe, à force d'argent, il prend le chemin de Tunis dont les habitans perfuadés que Rafchid vient à eux avec des Turcs, obligent Haffan à fe retirer. Barberouffe entre dans la ville, Rafchid ne paroît point : les Tunifiens furieux prennent les armes. Il n'étoit plus tems ; le Capitan-Pacha, maître du château & des principaux postes de la ville, étoit prêt à les foudroyer, s'ils ne reconnoiffaient Soliman pour leur Souverain. Auffi-tôt vingt mille Chrétiens font employés à élargir le port de Tunis, & à mettre la place hors d'infulte. Le Conquérant, dans toutes fes entreprifes, montre tant de grandes qualités, qu'on lui fouhaite des vertus & des caufes juftes.

Les Arabes armés, en faveur d'Haffen, n'effuyèrent que la premiere décharge de l'artillerie Turque. Le Sulthan perdoit toute efpérance de recouvrer le trône, quand un renégat Génois, nommé Ximaa, lui confeilla d'implorer le fecours de Charles-Quint, l'affurant que ce Prince embrasseroit

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1534.



avidement sa défense, & l'occasion de se venger de Barberousse. En effet, l'Empereur entraîné par les représentations de Ximaa, par les sollicitations du Pape Paul III, par les invitations des Arabes, par le ressentiment de ses propres injures, fit des préparatifs immenses pour porter la guerre en Afrique. Il envoya d'abord Louis Prélendes, Génois, pour examiner l'état de la place. Un Maurisque Espagnol dénonça cet Officier de l'Empereur, à Barberousse, comme un espion, & on lui coupa la tête. Cependant le terrible Conquérant n'avoit aucune espérance de recevoir des secours du Grand-Seigneur, qui employoit toutes ses forces dans la guerre de Perse; il ne s'en dispose pas moins à une vigoureuse défense, en rappelant tous les Armateurs Algériens, rassemblant les Turcs répandus sur la côte, & faisant de grands amas de munitions. Il envoya aussi des Ambassadeurs au Schérif de Maroc, son ancien allié, & aux Arabes du désert, pour les exhorter à réunir leurs armes contre l'ennemi du Mahométisme & de la Barbarie. La Goulette étoit la clef du royaume de Tunis, il la fortifia, il y porta six mille Turcs, des plus braves, sous les ordres de Chasse-Diable, & de Sinan le Juif, ses dignes élèves; pendant que l'Eunuque Hassen-Aga tiendrait la campagne avec trente mille hommes, il devoit garder lui-même Tunis, avec l'élite de ses troupes.

1535 - 36. Charles - Quint, accompagné de l'Infant D. Louis de Portugal, part avec une flotte de trois ou quatre cents voiles, chargée de vingt-cinq ou trente mille hommes de troupes à la tête desquelles sont Doria, le Duc d'Albe, le Marquis del Vasto, les Généraux les plus habiles, & l'élite de la noblesse d'Espagne, d'Italie & de Portugal; le débarquement se fait, sans opposition, à une portée de canon de la Goulette, dans l'endroit où Saint Louis avoit autrefois campé. On ouvre la tranchée. Pendant que trois batteries foudroyent par terre la forteresse, les galères, & sur-tout la grande Lavaque de



Malthe & un galion de Portugal, font de leur côté un feu terrible & soutenu. Dès que la brèche est ouverte, les Espagnols montent à l'assaut avec tant de furie qu'ils s'emparent de la Goulette, après une heure de combat. Chasse-Diable & Sinan le Juif, se retirent près Tunis, on les poursuit, & quinze cents Turcs périssent la même journée, soit dans l'assaut, soit dans la retraite. L'Empereur, en entrant dans la place, dit à Muley - Hassen, qui, après beaucoup de difficultés, avoit pénétré dans le camp des Chrétiens : *Voilà la porte de votre Etat ouverte*. Lorsque les Espagnols s'avancèrent vers la capitale, Barberousse prit le parti de les combattre : il auroit voulu auparavant égorger vingt-cinq mille esclaves Chrétiens, dont il craignoit les efforts : c'étoit aussi l'avis de Chasse-Diable, le plus cruel des Corsaires. Sinan, à qui un grand nombre de ces esclaves appartenoit, s'y opposa, & Barberousse réservant cette boucherie pour un coup de désespoir, les chargea de nouvelles chaînes, & mit des barils de poudre sous le château dans lequel ils étoient enfermés. Enfin les Musulmans sortent de Tunis, au nombre de 80 mille. A la première décharge de l'artillerie Espagnole, les Esclaves se débandent, les Maures les suivent, les Turcs sont entraînés, & Barberousse ne peut les rallier que pour camper sous les murs de la ville, dans le dessein de tenter de nouveau, le lendemain, le sort des armes. Alors les Esclaves Chrétiens brisent leurs chaînes ; Barberousse accourt, on l'accable d'une grêle de pierres, il gagne la ville de Bonne avec précipitation. Les troupes de l'Empereur entrent dans Tunis pour s'abandonner à tous les excès de la cruauté, de l'avarice, & de la lubricité. Il périt plus de 60 mille Tunisiens, sans parler de ceux qui, ayant fui dans les déserts, moururent consumés par la chaleur & par la soif. En joignant au nombre des morts celui des Esclaves, la perte des Infidèles fut de plus de 200 mille hommes. Il n'y eut pas un Espagnol qui ne



s'enrichît au pillage. On trouva dans la ville une grande quantité de livres de choix écrits en Arabe, & on les brûla, parce qu'on ne les entendoit point. Il y avoit aussi un magasin de drogues & de parfums précieux, ils furent négligés & perdus, parce qu'on ne les connoissoit pas. A la Goulette, arsenal de Barberouffe, on s'étoit emparé de plus de 300 pieces de canons de bronze, & de 87 vaisseaux à rames.

Muley - Hassan fut rétabli sur le trône à condition qu'il laisseroit à l'Empereur le fort de la Goulette, dont il payeroit lui-même la garnison; qu'il laisseroit aux Chrétiens l'exercice libre du commerce & de leur religion dans ses Etats; qu'il ne recevroit, à Tunis, aucun Corsaire, aucun ennemi de l'Espagne; qu'il envoyeroit, tous les ans, à l'Empereur, six chevaux Arabes, & douze femmes, en signe de vasselage. Il abandonnoit aussi, à Charles - Quint, plusieurs places qu'il falloit conquérir. Esclaves des Chrétiens, ses sujets & les Princes Musulmans le maudirent. Entre les principales villes du royaume, Souza, Monaster, Chahadie, Affacos, Calibie, se révolterent, les unes pour se soumettre à Barberouffe, les autres pour se gouverner elles-mêmes par des magistrats annuels. Un grand nombre de Tunisiens s'enfuit à Alger. Barberouffe nourrissoit le levain de mécontentement dans le cœur des peuples. Ce redoutable ennemi, toujours digne de vaincre, après avoir échappé aux poursuites de Doria, étoit allé avec 25 galères prendre Port-Mahon, infester les îles Baléares, ravager les côtes de Valence, d'où il s'étoit rendu à Constantinople avec beaucoup d'Esclaves, & de riches dépouilles. On accuse Doria de ne l'avoir point forcé à Bonne, dans la crainte que l'Empereur ne jugeât plus ses services nécessaires, si Barberouffe n'existoit plus. On a remarqué que ces deux grands hommes de mer paroissent s'éviter avec soin, & l'on croit qu'ils entretenoient ensemble une correspondance secrète.



Les Turcs étoient d'autant plus à redouter pour l'Afrique, qu'ils avoient enlevé l'Egypte aux Mameluks. De cette nouvelle conquête, leur puissance influoit non-seulement sur l'Occident de l'Afrique, mais encore sur l'Orient. Ennemis naturels des Princes Chrétiens, ils cherchoient de tous côtés à satisfaire leur haine contr'eux, pour la gloire de Mahomet. Le Roi d'Abyssinie, l'éprouva. Ce fut par les puissans secours qu'ils envoyèrent d'Egypte & des meilleures places de la mer Rouge, aux Mahométans d'Adel, que ceux-ci dépouillèrent Claude d'une grande partie de ses Etats. Mohammed ou Achmed, surnommé Ganhé, c'est-à-dire, le Gaucher, commandoit les armées Adeliennes que plusieurs Seigneurs d'Abyssinie soutenoient. D. Jean de Castro, dans le journal du voyage d'Etienne de Gama, dit que les Musulmans étoient au nombre de trois cens hommes dont leur chef maintenoit le courage & la fidélité, par le pillage. Pendant que s'engageant à délivrer les habitans de leurs taxes, il augmentoit ses forces par la rébellion des peuples. J'ai dit que David étoit enseveli dans les plaisirs. Abbattu par cette cruelle maladie, accablé par les Musulmans, il fut encore en butte aux traits d'une nation féroce, formée d'esclaves fugitifs, d'aventuriers, de bandits, qui s'étoient attroupés vers le royaume de Beli, dans l'intérieur des terres. Les Barbares, encouragés par des ravages impunis, se répandirent successivement dans les contrées de Gedma, d'Angot, d'Awava, de Weda, de Fatagara, d'Isata, de Guvaga, de Damot, de Walaka, de Bizama, &c. Après avoir jetté les fondemens de leur puissance sous le regne de David, ils eussent, sans doute, poussé plus loin leurs conquêtes, si les divisions des deux puissances n'en eût arrêté le cours. Ils feroient encore trembler l'Abyssinie, si dans ces derniers tems on n'avoit profité de leur méfintelligence pour attirer dans l'Empire quelques-uns de leurs Hordes, qui forment une barrière contre leur propre nation.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1537, & s.



David, voyant son Empire menacé d'une destruction prochaine, implora l'assistance du Roi de Portugal, par la voix de Jean Bermude, Portugais pour lequel il avoit conçu tant d'affection qu'il avoit engagé l'Abana ou Patriarche Marc, à le nommer son successeur, après l'avoir ordonné prêtre; ce qui fut approuvé par le Pape Paul III. L'Ambassadeur Tzagazaab étoit encore à Lisbonne. S'il négligea les fonctions de son emploi, si le Négus donna à Bermude des ordres précis de l'en punir, c'est ce que l'on conteste; c'est ce que Bermude prétend, & en conséquence il le fit charger de fers. Quoi qu'il en soit, le Portugais s'acquitta si heureusement de sa principale commission, que le Roi Jean craignant que l'Abyssinie ne retombât entre les mains des infidèles, ordonna au Viceroy des Indes d'y faire passer des troupes. L'Empereur mourut vers l'année 1537, avant l'arrivée de ce secours, dans des montagnes où il s'étoit retiré. Les Sarrazins, triomphans, s'avancerent à grandes journées vers les cantons qui touchent Magadascha & à Melinde, où les trésors de l'Abyssinie étoient gardés, & s'en emparerent. Après la mort de David, les Abyssins fidèles, élurent pour Roi son fils aîné, nommé Claude, & surnommé Atznat-Sadhed. La Couronne fut disputée au jeune Prince, par son oncle; ce qui acheva de ruiner les affaires des Abyssins. Les Adéliens contraignirent Claude à se retirer sur la montagne des Juifs qui possédoient un petit domaine tributaire de l'Empire. Sans les Portugais, l'Abyssinie tomboit toute entière au pouvoir du Sulthan, que ces Européens appellent Roi de Zeila.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, les Schérifs s'aggrandissoient aux dépens de leurs anciens maîtres, mais sur-tout des Portugais. En 1536 Mohammed enleve à ces derniers le cap d'Aguer, & venge indignement le sang de seize mille hommes qu'il a perdus devant la forteresse, en faisant main-basse sur toute la garnison. Monroy, Gouverneur de la place, est



est seul épargné, non à cause de sa bravoure, mais en faveur de la belle Dona Mencia, sa fille, qui est forcée d'épouser le conquérant, sous peine d'être exposée à la brutalité de ses Nègres, & qui, dans la fuite, fut empoisonnée, ainsi que son fils, par les jalouses concubines du Schérif. Les Maures & Arabes, alliés ou tributaires des Portugais, se déclarent pour le vainqueur. Le Roi de Portugal fait démanteler quelques places, & les abandonne. Mohammed, avec une armée formidable, assiége Saffi, ville si mal gardée, que le Gouverneur, pour tromper l'ennemi, fit prendre, dit-on, aux femmes, les armes & l'habit de soldat. Avec le secours de ces Amazones, les Maures furent repoussés lorsqu'ils monterent à l'assaut. Sur ces entrefaites, Samuel de Valence vint avec quelques troupes tirées d'Azamor, animer les assiégés par sa hardiesse extraordinaire. A la tête de cent hommes résolus, il pénétra dans le camp des Maures, sans avoir été découvert, & en fit, dit-on, un carnage horrible, sans avoir perdu un seul des siens. Enfin le Schérif, après cet échec, ne doutant pas, ajoute-t-on, que la place n'ait été secourue, leva le siège qui duroit depuis six mois, pour aller attaquer un de ses frères, ou plutôt se défendre contre lui. Il tenta néanmoins ensuite de ruiner Azamor & Mazagan, sans même pouvoir parvenir à couper la communication entre ces deux places, quoiqu'une sanglante victoire, remportée par Abouben-saoud, un de ses Généraux, lui en eût frayé le chemin. Marmol, qui est entré dans les plus grands détails sur l'histoire des Schérifs, dit que Mohammed s'empara de Saffi, d'Arzile, d'Azamor & d'Alcassar-Zeguir; mais qu'ayant osé prendre le titre de Roi, son frère Ahmed, Roi de Maroc, lui en témoigna un si vif ressentiment, qu'ils en vinrent à une guerre ouverte.

L'usurpation souffre impatiemment le partage. Les deux frères deviennent ennemis, dès qu'ils sont en état de se

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1540, & s.



mesurer l'un contre l'autre. Ahmed, couronné le premier, ne veut point reconnoître son égal dans son frere, qui jusqu'alors n'avoit point paru l'être. Cependant les deux Schérifs s'embrassent, mais au milieu même de ces embrassemens, la haine d'A Ahmed se trahit. L'un & l'autre croient avoir une injure à venger. Ils marchent au combat. Ahmed est engagé dans un défilé, vers la montagne de Boibon. On lit dans les histoires Portugaises, que Mohammed attaqua son rival par des conjurations si puissantes, qu'un bruit effroyable mit en fuite les Maroquins. Pour des usurpateurs élevés par le fanatisme, il est important de saisir la faveur des élémens, & de leur commander ce qu'ils exécutent. Quoi qu'il en soit, Ahmed perdit la bataille, huit mille hommes & la liberté. Un de ses fils, nommé *Muley Zeïdan*, se sauve à Maroc, où le désespoir lui inspire la résolution de demander du secours à Charles-Quint. Ses amis, ses ennemis, Mohammed lui-même, en sont allarmés. Cette crainte amene une négociation. Un Traité de partage est conclu, par lequel Mohammed demeure maître du royaume de Sus & des provinces qui sont au midi de l'Atlas, de la Numidie, & de la Lybie, avec une partie des trésors de son pere, & la succession des deux Etats assurée à son fils Harran.

A Ahmed ne sort des fers que pour rompre le traité. Il est de nouveau battu à Quéhéra, à sept lieues de Maroc. Sa capitale & ses trésors sont entre les mains du vainqueur. Il l'arrête, en implorant l'assistance du Roi de Fez. Mohammed, qui avoit usé de sa victoire avec modération, dissipe encore cet orage par un nouvel accommodement. Il traite Ahmed en frere, il promet de le traiter en roi, à condition qu'il restera, pendant quelque tems, tranquille à Tafclet. Le Schérif victorieux ne se repose que pour se préparer à attaquer le Roi de Fez, autrefois son élève.

Les Portugais humiliés dans cette partie de l'Afrique par



les Infidèles, se montroient redoutables à des peuples de la même religion à l'autre extrémité de cette contrée. Le Viceroy des Indes, Etienne de Gama, avoit choisi 400 hommes de ses meilleures troupes pour les envoyer en Ethiopie sous la conduite de D. Christofe de Gama, son frere. Les Portugais ne furent pas plutôt arrivés dans les plaines de l'Abyssinie que, sans attendre l'Empereur Claude qui étoit à l'autre bout du royaume, ils entrèrent en campagne avec quelques Abyssins & l'Impératrice Elisabeth, mere de Claude, dont la présence pouvoit servir à ramener quelques-uns de ses sujets fugitifs ou rebelles, & à contenir les autres dans la soumission nécessaire aux opérations des alliés. On chassa les Sarrafins de plusieurs postes d'un accès très-difficile, & particulièrement d'Amba-Sanet, forteresse si importante que sa perte avoit entraîné la ruine de plusieurs provinces. Après ce succès, que l'Impératrice & le Barhnagash, ou Gouverneur de la province maritime, avoient regardé comme impossible, on alla livrer bataille à Ahmed Ganhé, Général des Adéliens, qui s'avançoit pour prévenir la jonction des Portugais avec l'armée Impériale. Le sort des armes fut long-tems douteux. Une blessure dangereuse que Ganhé reçut en décida en faveur des Chrétiens. Cependant le Général Sarrafin ne craignit point de tenter, quelques jours après, la fortune d'un second combat, quoiqu'il fût obligé de se faire porter dans un palanquin. Battu de nouveau, il se retira dans des retranchemens où les Portugais n'osèrent l'attaquer.

Les deux armées resterent quelque tems dans l'inaction. Les Portugais attendoient l'Empereur; & les Sarrafins, des renforts que les Mahométans, voisins d'Adel, & le Pacha Turc ou les Emirs d'Arabie lui avoient promis. En 1542, Ganhé, à l'arrivée d'environ trois mille hommes, & d'un train considérable d'artillerie, entreprit de forcer les Portugais dans leur camp; il réussit, on ne fit point de quartier aux

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



Chrétiens. Gama, percé de blessures, vouloit périr les armes à la main ; on l'entraîna vers une montagne où un parti Turc le fit prisonnier. Conduit en la présence du vainqueur, celui-ci lui demanda ce qu'il auroit fait de lui en pareille occasion : « Je t'aurois fait trancher la tête & couper le corps » en quartier, répondit-il ; & tes membres, suspendus dans les lieux fouillés par tes ravages, auroient servi d'épouvantail aux tyrans ». La loi du Talion dicta sa sentence. Ganhé, après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'avanies, lui coupa la tête de sa propre main. Les Portugais l'honorent comme un martyr dont la mort fut accompagnée & suivie de miracles. Les Turcs qui l'avoient pris s'étoient flattés qu'on leur laisseroit la liberté de l'envoyer au Grand-Seigneur. Frustrés de cette espérance, ils abandonnerent le Général Adélien qui, croyant que tout étoit consommé par sa victoire, ne craignit point que cette désertion causât sa perte.

L'Empereur s'approchoit, il fut joint par une centaine de Portugais échappés du dernier combat. Ceux-ci brûloient de venger leur honneur & la mort de leur chef. Ils engagèrent Claude à accepter la bataille que les Adéliens lui présentoient dans la province de Dembée où ils étoient venus chercher les Abyssins. On combattit des deux côtés avec une égale furie. Enfin, les Portugais enfoncerent l'aîle que Ganhé commandoit, & Pierre Léon le renversa sur la place d'un coup d'arquebuse. Les Auteurs Portugais le nomment Gradamor ou Grada-Hamet, Roi de Zeïla. Le chef tombé, les Sarrafins ne combattirent plus, on les égorgea, & bientôt l'Empereur rentra en possession de tous les pays qui lui avoient été enlevés. Quelques Portugais retournerent aux Indes ; la plupart restèrent en Ethiopie, retenus par les libéralités du Prince. Le Patriarche Bermude qui avoit dirigé tous les mouvemens de l'armée Portugaise s'étoit servi des conjonctures pour obliger impérieusement le Roi à publier,



contre son propre sentiment , un Edit d'obédience au Pape. Dans la querelle élevée à ce sujet entre le Prince & le Patriarche , il avoit fallu , pour appaiser le Prélat , suivant sa propre relation , que l'Impératrice en pleurs se mît à ses genoux , & que l'Empereur lui demandât pardon , en lui baissant la main avec beaucoup d'humilité. Ces événemens arrivèrent en 1543.

Dans le tems que les armes des Chrétiens triomphoient avec tant de gloire des Mahométans en Abyssinie , les Mahométans venoient de les abattre sur la côte de Barbarie devant Alger. André Doria & Fernand Gonzague s'étoient emparés de Caramini , de Monaster , de Sus , & de plusieurs autres places de ce royaume ; d'Alvarez de Sande avoit battu en dernier lieu , avec trois mille Espagnols , une grande armée de Turcs & de Maures ; lorsque l'Empereur Charles-Quint , porté par tous ces avantages à se promettre des conquêtes plus importantes , parut devant Alger avec d'autant plus de confiance , qu'au moyen d'une simple forteresse bâtie dans une Isle vis-à-vis la place , on avoit long-tems tenu en bride Chairadin lui-même , & qu'avec une flotte de plus de 200 vaisseaux & plus de trente mille hommes de troupes choisies , on alloit attaquer une ville environnée d'une simple muraille , sans aucun ouvrage extérieur. Il n'y avoit dans Alger qu'une garnison de 800 Turcs & de cinq ou six mille Barbaresques , non disciplinés & mal armés. Et c'est cette expédition que l'on a regardée comme téméraire , imprudente , & peu digne de la politique de Charles-Quint , parce qu'une terrible tempête la fit échouer lorsqu'elle touchoit au moment du succès. Cependant , à la vue de cette armée , le Pacha Hassan-Aga , renégat Sarde , brave guerrier formé par Barberousse , n'avoit résolu , avec le Divan , de se défendre que pour obtenir une capitulation plus honorable , lorsque les troupes Turques , occupées à lever les taxes dans la



campagne, se seroient rassemblées dans la ville. On lit dans l'Histoire de Malthe de l'Abbé de Vertot, qu'Hassen répondit à l'Envoyé de l'Empereur qui l'exhortoit à se rendre & à rentrer dans le sein de l'Eglise : *C'est être fou de se mêler de conseiller son ennemi ; mais c'est être encore plus fou que de suivre les conseils qu'un ennemi donne.* Ce n'est point la réponse d'un homme qui ne délibéroit avec le Divan que sur la manière de se rendre. Les Espagnols éleverent un fort qui a retenu jusqu'à aujourd'hui le nom de fort de l'Empereur ; ce fut sous son canon que le camp se forma. Ensuite ils détournèrent une source qui fournissoit de l'eau à toute la ville ; & les habitans furent ainsi réduits à boire de l'eau gâtée. Sommé de se rendre à discrétion, s'il ne vouloit voir tous les Algériens passés au fil de l'épée, Hassen auroit demandé à capituler, s'il n'eût appris la marche des troupes du Gouvernement de l'Ouest. Charles-Quint n'ayant point reçu de réponse à sa sommation, & voyant que la disposition du terrain ne lui permettoit pas de bloquer la ville par mer & par terre, il résolut de donner l'assaut ; la garnison ne se défendoit plus que foiblement lorsqu'un Eunuque noir, révérend du peuple comme un prophète, bassoué des grands comme un imposteur, persécuté par les Marabouths comme un indigne concurrent, vint, dit-on, annoncer au Divan que le Très-Haut alloit déployer sa puissance à la confusion des Chrétiens, détruire leur armée & délivrer la ville. En effet, une tempête, accompagnée de tremblement de terre, brisa la flotte Espagnole. Le camp fut inondé. Les Algériens firent alors une sortie générale. L'Empereur, à la tête de ses gardes, les repoussa ; il sauva encore une fois son armée, lorsque les Infidèles l'attaquèrent dans le désordre du rembarquement. Charles-Quint s'arrêta vingt jours à Bugie. Le fameux Cortez & Martin de Cordoue, Comte d'Alcaudette, lui garantirent en vain la prise d'Alger s'il vouloit leur donner 20 mille



hommes ; il ne les écouta point. Ils ne présumoient pourtant pas trop d'eux-mêmes , quoiqu'on en dise : mais la disgrâce étoit trop affreuse & trop récente pour que Charles-Quint espérât des succès ; le trouble de la tempête étoit encore dans son ame : il ne voyoit Alger qu'à travers des vents furieux , des flots courroucés , & d'impétueux torrens. Peut-être craignit-il la gloire d'un sujet. Les Algériens , au rapport de Morgan , Hist. d'Alger , prétendent qu'il jeta sa couronne dans la mer , en disant : *Que quelque Prince plus heureux la rachete & la porte*. Ils ajoutent que les Rois d'Espagne regardent , depuis ce tems , leur couronne comme perdue , jusqu'à ce qu'ils se soient emparés d'Alger. Enfin ils disent que le nombre des prisonniers fut si grand , qu'on les donnoit à un oignon par tête.

Après la délivrance de la place , l'Eunuque Youfouf fut récompensé de sa prophétie , & déclaré le sauveur des Algériens. Les Marabouts & les gens de loi prétendent que le Ciel n'accordoit point une si grande faveur à un misérable tel que lui , & que c'étoit le saint Marabout Cid-utica qui , par une inspiration divine , ayant frappé la mer avec un bâton , avoit excité la salutaire tempête. Le solitaire fut donc honoré à son tour comme un second sauveur. Après sa mort , on éleva sur son tombeau une mosquée , & les Marabouts trouverent le secret de persuader au peuple que dans les grands dangers , il n'auroit , pour qu'une tempête le délivrât , qu'à battre la mer avec un os de ce saint personnage. Les Algériens le croient encore aujourd'hui. Il est à propos de remarquer que la prophétie de Youfouf , rapportée par Tassly & par Morgan , n'est garantie que par une tradition du pays. Marmol n'en parle pas ; il dit seulement qu'il couroit alors à Alger trois prophéties prononcées par une vieille femme ; que les deux premières avoient été accomplies par la défaite du Général de Véra , & par le naufrage de l'Amiral



Moncade ; & que la dernière annonçoit la ruine de la flotte & de l'armée de l'Empereur.

Le Pacha d'Alger, fier d'un pareil succès, obligea un Prince Arabe, ou, selon d'autres, le Roi de Trémeçen, vassal, à lui payer le tribut. Quelque tems après, il mourut d'une fièvre violente. La milice lui donna pour successeur Hadgi, vieux Officier, qui vainquit un Scheik Arabe, & le rendit tributaire, mais qui fut bientôt contraint de résigner sa place à Hassen, fils de Hairadin Barberouffe.

Dans l'espace d'environ trente ans, Alger devint la capitale d'un Etat fort considérable, qui se forma des ruines des royaumes de Trémeçen & de Tunis. Nous avons vu le Sulthan Abou-Hamou rétabli sur le trône de Trémeçen par les Espagnols. Après sa mort, Abdallah, son frere, à la sollicitation de Barberouffe, avoit mis ses Etats sous la protection du Grand-Seigneur. Quelques années après, ce héros des Corsaires dont le génie dominoit toujours à Trémeçen, donna la Couronne à Ahmed-Abou-Zein, fils d'Abdallah, au préjudice d'Abdallah son frere aîné. Le Prince, injustement exclus de l'héritage, se flatta de l'enlever à Ahmed, avec six cens soldats Chrétiens que le Comte d'Alcaudette, Gouverneur d'Oran, lui donna. Pendant qu'il attendoit l'effet des intelligences qu'il avoit dans la ville, sa petite troupe fut exterminée par une multitude innombrable d'Arabes & de Maures. L'honneur de le mettre sur le trône étoit réservé au Comte d'Alcaudette qui, à la tête d'environ dix mille

1544-60.

hommes, emporta d'assaut Trémeçen, après avoir battu Ahmed. Hassen, Pacha d'Alger, alloit à la rencontre du Comte, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son pere Hairadin, qu'un excès de débauche enleva subitement, au rapport de l'Abbé de Vertot, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, à son retour d'une course maritime. Abattu par cette perte, il consentit à laisser Abdallah possesseur du trône

&



& tributaire de l'Empereur. A peine les Chrétiens s'étoient-ils retirés, que le Prince dépouillé, avec une multitude de Béréberes & d'Arabes du désert, s'approcha du trône, mais il en fut éloigné par une défaite; Abdallah qui triomphoit en fut lui-même chassé par les habitans : ils fermerent les portes de la ville, à son retour, en lui reprochant de l'avoir livrée à la fureur & à l'avidité des Chrétiens. Ahmed reprend la Couronne, les Turcs la lui arrachent des mains, le Comte d'Alcaudette la lui rend, & par son adresse à se maintenir en bonne intelligence avec les maîtres d'Alger, sans donner de l'ombrage aux Espagnols dont il est tributaire, il la conserve jusqu'à sa mort. Les habitans avoient appelé les Schérifs de Fez, mais le Pacha d'Alger avoit battu l'armée de ces nouveaux conquérans, & livré Trémècen au pillage. Hassen, dépouillé du gouvernement d'Alger, fut remplacé par l'Arabe Salah-Raïz. Celui-ci se signala par la réduction & la dévastation de deux provinces de Numidie révoltées, le ravage des côtes de Majorque & d'Espagne, la destruction d'une escadre portugaise vers l'embouchure du détroit, la défaite du Schérif & son respect pour la famille & les filles de ce Prince, la prise de Bugie en 1555, & par ses préparatifs pour une expédition contre Oran, arrêtée par sa mort. Mollah Hassen, frère du dernier Roi de Trémècen, s'étoit mis sous le joug des Turcs, en cédant à Salah-Raïz les places fortes de son royaume. Lorsque par un repentir tardif, il voulut essayer de rompre ses chaînes avec l'appui des Espagnols, ses sujets, inspirés par Salah-Raïz, le chassèrent comme un vil esclave des Chrétiens. Après quelques années de séjour à Oran, il vit enfin les Espagnols déterminés à armer en sa faveur. Il jouit peu de ses espérances; la peste l'emporta vers l'an 1560 : selon d'autres, il fut tué dans un combat contre le Schérif. Dans le gouvernement d'Alger, le Corse Hassen, élu par la milice, avoit été cruellement mis



à mort par Tekeli, Envoyé de Constantinople; Tekeli avoit été percé à coups de lance par Joseph le Calabrois, ami d'Hassen; Joseph, mort de la peste, eut pour successeur Chajah qui céda bientôt la place à Hassen, fils de Hairodin, rétabli par la Porte. Hassen, battu par le Schérif qui ne poursuivit pas sa victoire, triompha du trop brave & malheureux Comte d'Alcaudette, Gouverneur d'Oran, qui perdit la bataille & la vie, & les Turcs restèrent maîtres du pays. Dans la personne de Mollah-Hassen finit la dynastie des Bem-Zian qui régnoit à Trémeçen depuis près de trois siècles. Cet Etat a fait depuis partie de celui d'Alger.

1544-70. La dynastie des Abou-Hafs, & le royaume de Tunis qu'elle possédoit, eurent à-peu-près dans le même-tems un sort pareil, après des révolutions semblables. Muley-Hassen, Roi de Tunis, par la protection des Espagnols, étoit allé en Europe implorer le secours de Charles-Quint, & autres Princes Européens, contre une foule d'ennemis secrets ou déclarés, qui conjuroient sa perte à cause de ses liaisons avec les Chrétiens. Pendant son absence, Hamida, son fils aîné, s'empare de la Couronne, en publiant qu'il étoit mort après avoir reçu le baptême. A cette nouvelle, Hassen, dans l'accès du désespoir, rassemble à la hâte deux mille bandits avec lesquels il va, séduit par des traîtres, tomber dans les filets d'un monstre qui, peu content de jouir de son trône & de ses femmes, comble ses crimes & sa joie en lui faisant crever les yeux avec une lancette ardente. Le Gouverneur de la Goulette feignit d'accepter l'hommage qu'Hamida offroit à l'Empereur, pour se mettre à couvert de son ressentiment: il n'eut pas plutôt reçu des troupes de Naples, qu'il alla faire proclamer Roi, dans Tunis, Abdoulmelek, frere d'Hassen, pendant que l'usurpateur étoit occupé à soumettre ceux de Biserte. Abdoulmelek mourut peu de tems après. Le premier usage qu'il avoit fait de sa puissance,



ç'avoit été de rendre la liberté à son frere qui alla chercher quelques consolations en Europe. Mehemet , fils d'Abdoulmelek , étant trop jeune pour gouverner l'Etat , on établit un Triumvirat pour le régir. Les peuples se lassèrent de l'administration des Triumvirs ; ils rappellerent Hamida qui sacrifia tous ceux que ses soupçons trouvoient coupables. Hassen , fils de Hairadin , trois fois nommé Pacha d'Alger , & destitué trois fois , avoit été rappelé à Constantinople , où il étoit mort trois ans après. Mohammed , son successeur , avoit eu la même destinée , peut-être pour avoir sévèrement établi un bel ordre dans son Gouvernement , sauvé les vaisseaux du port de la surprise audacieusement tentée par un aventurier Espagnol , nommé Jean Gascon , mérité l'affection des peuples , & excité la jalousie de la Porte. En 1568 , le renégat Calabrois , Uluchali , ou Ochali , ou Halifartaz , fut pourvu de ce Gouvernement ; & bientôt après , les Tunisiens , impatiens du joug du cruel Hamida , implorerent sa protection , en lui promettant d'abandonner ce Prince au milieu du péril d'une bataille. L'infortuné Hassen avoit quelque espérance d'être rétabli sur le trône , par le fameux Doria qui commandoit les escadres réunies d'Espagne , de Naples , de Sicile , de Genes , de Venise , de Malthe & du Pape , & qui sauva ou délivra Méhédie , Oran , Malthe , &c. des armes des Musulmans , & principalement du corsaire Dragut. Il suivoit les Chrétiens ; & il mourut pendant que Doria étoit devant Méhédie. La démolition de cette place , ordonnée par l'Empereur , avoit inspiré à Hamida une plus profonde sécurité. L'approche du Pacha d'Alger ne paroissoit qu'un orage facile à dissiper : mais , lorsque les deux armées furent en présence , Hamida vit ses principaux Officiers tourner leurs armes contre lui ; dans la suite , il trouva les Tunisiens prêts à se joindre à ces traîtres ; & la Goulette fut son refuge. Hali entra dans Tunis vers la fin de l'année 1569 , sa douceur , sa générosité ,



sa bonne administration, le rendirent agréable aux habitans. Muley Mahomet, frere d'Hamida, alla solliciter des secours en Espagne. Le royaume fut, peu de tems après, soumis par Sinan Pacha, à l'obéissance de l'Empereur de Constantinople, comme on le verra plus bas. Telle fut la fin de la dynastie des Abou-Hafs, ou plutôt Abi-Haffis, appelée par corruption Laffis ou Laffis. Il paroît qu'elle avoit été plus de 350 ans sur le trône de Tunis. Muley Hassan se vantoit d'être le trente-cinquieme Roi de sa famille qui avoit régné pendant près de 450 ans, & qui descendoit en droite ligne de Melchior, l'un des trois Mages, célèbres par l'adoration de Jésus-Christ.

Avant l'entiere destruction des deux dynasties des Abou-Hafs & des Bénizians, celle des Mérinites établis à Fez & à Maroc, avoit péri sous les usurpations des Schérifs. Nous avons déjà parlé de l'extinction de la branche de Maroc; & nous avons annoncé les préparatifs de guerre du Schérif Mohammed contre celle de Fez, après l'année 1543. Mohammed, en possession de Maroc d'où il avoit chassé son frere Ahmed, entra, sous un vain prétexte, dans le royaume de Fez, animant ses troupes avec ses encouragemens ordinaires, les divinations, les augures, les promesses du ciel. Il auroit peut-être eu besoin du fanatisme pour abattre les forces du courageux Sulthan Mohammed-Eloutas-Mérini, si ce Prince n'avoit été affoibli par la défection d'une partie de ses troupes. Le Schérif saisit avec habileté le moment de cette défection, pour l'attaquer, & triompha. Le Mérinite blessé eut le malheur de tomber entre les mains de son ennemi. Le Roi de Maroc, suivant le récit de Marmol, lui dit que, quoique la fortune l'eût fait son prisonnier, il se souvenoit qu'il avoit été son précepteur; qu'il ne vouloit que lui donner des leçons utiles; que sa disgrâce n'étoit causée que par sa négligence à punir les crimes, & à réprimer les abus dans



ses Etats ; que Dieu qui le frappoit par son épée, lui ordonnoit, par sa bouche, de rétablir la religion, les sciences, la justice dans son royaume, lorsqu'il le lui avoit rendu. Eloutas lui dit que puisqu'il lui parloit en précepteur, il lui répondroit en disciple ; que s'il avoit eu tort de ne pas arrêter les désordres dans ses Etats, il n'avoit aucun titre pour se charger du châtiment, lui que son pere, à sa sollicitation, avoit élevé de la condition de maître d'école à la puissance qu'il étendoit par la ruine de sa propre famille ; que puisqu'il avoit entrepris de le faire souvenir de son devoir, il devoit, avec sa dissimulation profonde, sçavoir faire le sien, &c. La même scene se retrouve dans les histoires de plusieurs autres usurpateurs, entr'autres de Tahmas-Kouli-Khan, soit qu'il soit naturel à des hommes placés dans les mêmes circonstances de concevoir les mêmes idées, soit qu'il soit assez ordinaire aux Historiens d'emprunter les uns des autres les ornemens de leur discours.

Quoi qu'il en soit, Mohammed exige de son prisonnier, pour rançon, qu'il lui remette la ville de Méquinez, & qu'il s'engage à lui remettre Fez, lorsqu'il lui plaira de la demander. Il est mis en possession de Méquinez, Fez le voit à ses portes. Eloutas differe de la rendre, il est assiégé par le Schérif. La place résiste pendant deux ans : à la fin les habitans, qui manquoient de vivres, ouvrent la vieille ville à Mohammed ; & le Roi est réduit à aller mener, à Maroc, une vie privée & pleine d'alarmes. Le vainqueur épouse une de ses filles. Irrité contre Ahmed, son frere, qui avoit osé envoyer une armée au secours du Mérinite, il l'exile à Taguret, dans le désert.

Mohammed remet alors ses armes toujours victorieuses à ses enfans. Il s'empare de Trémecen. Harran, son fils aîné, Prince brave & prudent, meurt après cette conquête. Ce malheur, époque des disgraces de Mohammed, lui annonce



la triste vieillesse des conquérans, & sur-tout des usurpateurs. Les Princes guerriers oublient qu'ils vieilliront, & que quand ils auront passé l'âge des armes, ils auront dans la génération naissante de leurs ennemis, des ennemis vigoureux & implacables. Mohammed ne se souvint pas de ce qui s'étoit passé entre son frere & lui, quand il partagea ses troupes & l'exécution de ses desseins entre ses enfans : leur mésintelligence coûta la vie à deux d'entr'eux. Les Algériens vainqueurs retournerent à Trémecen. En même-tems, la province de Derenderen brise ses fers. L'inquiet Mohammed, qui ne songeoit pas que l'oppression produit naturellement la révolte, soupçonna le malheureux Roi de Fez & son fils, d'avoir part à ce soulèvement, qu'il punit sur eux par un lâche assassinat. Cependant les montagnards défendent avec succès leur liberté, contre Abdallah son fils, contre lui-même. Buhanon, Ministre, Général, parent du feu Roi de Fez, & le Gouverneur d'Alger, s'avancent, pendant ce tems-là, vers sa nouvelle capitale, dont Abdallah son fils ne peut défendre l'approche, & dans laquelle le Schérif est lui-même repoussé, forcé, & réduit à n'attendre son salut que d'un coup heureux de désespoir : il se sauve en effet. Pendant que Buhanon, proclamé Roi de Fez, malgré la perfidie & les pratiques des Algériens, scelle son triomphe par la prise de quelques villes, & par une nouvelle défaite d'Abdallah; en 1555, Mohammed est obligé de marcher vers Taflet, dont Ahmed, son frere, s'est emparé à la faveur de ces troubles. Son ascendant sur cet ennemi ne se dément point; il l'effraye par de faux bruits qui le conduisent à ses pieds, & le fait enfermer dans un monastere Mahométan. Il profite de sa bonne fortune pour attaquer Buhanon, qui périt dans une bataille. Forcé de s'accommoder par un traité avec les rebelles de Derenderen, il va célébrer à Maroc de nouvelles noces, fidèle, dans sa vieillesse luxurieuse, à la coutume



qu'il avoit d'épouser tous les ans une nouvelle femme. Enfin il prend , pour quelqu'autre expédition , le chemin de Sus ; & dans la route , il est assassiné par un Turc qu'Hassen , Gouverneur d'Alger , avoit gagné pour le défaire de ce dangereux ennemi , à quelque prix que ce fût. Ainsi périt , en 1557 , le fondateur de l'Empire de Maroc , digne d'un rang distingué parmi les imposteurs , les scélérats , les conquérans & les tyrans. Sa cruelle politique fut la règle de ses successeurs. Abdallah , son fils , après avoir triomphé de ses assassins , recueillit son vaste héritage , qui s'étendoit du nord au sud , depuis le détroit de Gibraltar , jusqu'au pays des Negres Benais ; & du levant au couchant , depuis l'Océan Atlantique , jusqu'à Trémeçen , sans parler de quelques cantons de la Numidie , de la Lybie , &c. Ce Prince ne fut pas plutôt tranquille , que s'abandonnant au vin & aux femmes , sa vie ne fut , en quelque sorte , qu'une continuelle ivresse , souillée d'excès , d'injustice , de cruauté , de débauche , vice qu'il poussa jusqu'à violer sa propre sœur.

Le Prince Doria qui entretenoit des correspondances avec les Arabes , toujours indisposés contre les Turcs , s'étoit emparé de Monester & de Sus , en poursuivant le corsaire Dragut ; & après avoir rassemblé les galeres de Naples & de Sicile , il avoit débarqué devant Mèhédié le Viceroi Jean de Vega , & l'on y avoit fait dix mille esclaves avec un immense butin. L'Empereur Soliman se plaignant de l'infraction faite par la prise de cette ville , à la treve conclue entre la Turquie & l'Empire , donna , l'année suivante , une flotte de 150 galeres à Sinan Pacha , & à Dragut , qui , après avoir menacé la Sicile , insulté Malthe , ravagé l'île de Goze , allèrent se présenter devant Tripoli , en Barbarie , possédée par les Chevaliers de Malthe. Pendant que les Turcs étoient dans l'île de Goze , le Grand-Maître avoit envoyé à Tripoli des troupes , des munitions , & des vivres. Cependant



HIST. DE  
L'AFRIQUE

la ville fut prise par la faute d'une partie de la garnison. Marmol avec les Espagnols en rejette le blâme sur les François ; l'Auteur de l'Histoire de la Barbarie & les François, attribuent le mal aux Espagnols & aux Calabrois. D'Aramont, Envoyé de France, obtint que 200 Chevaliers François fortiroient libres de la place, & que les Chevaliers Espagnols se racheteroient. Quatre ans après, Salah-Raïz, qui avoit eu part à cette expédition, partit d'Alger pour aller assiéger, par mer & par terre, la ville de Bugie. Le succès fut prompt : il parut si honteux aux Espagnols, que le Gouverneur, D. Alfonse Peralta, fut condamné à perdre la tête sur un échafaud. L'Algérien en fut si énorgueilli, qu'il promit au Grand-Turc de le rendre maître d'Oran, s'il avoit une bonne flotte sous ses ordres : sa mort prévint l'entreprise. Mahomet-Bey son fils, avec autant de présomption, & moins de talens, suivit son projet, & échoua par la valeur du Comte d'Alcaudette. L'année suivante ce Gouverneur s'acquitt une nouvelle gloire, en repoussant celui d'Alger, nommé Hassen Corzo, qui, malgré des pertes considérables, ne se retira qu'après que le Grand-Seigneur eut rappelé sa flotte pour l'opposer à Doria, dans l'Archipel.

Les Portugais avoient insensiblement formé sur la côte occidentale de l'Afrique un grand nombre d'établissmens, dans lesquels ils se maintenoient par la religion qu'ils avoient donnée à divers peuples, par le commerce qu'ils y exerçoient sans concurrens, par les secours qu'ils prêtoient aux Princes leurs alliés, & par de petits forts, qui, dans ce pays, étoient de puissans boulevards. Sous le regne de D. Pedre, Roi de Congo, fils & successeur de D. Alfonse, le premier Roi Chrétien de ce pays, la navigation avoit fait de grands progrès dans les mers voisines, & le Christianisme avoit pris, en triomphe, la forme Hiérarchique de l'Eglise. Les Portugais ayant peuplé la petite île de Saint-Thomas, leur Roi y avoit  
envoyé



envoyé un Evêque. Le Prince & les peuples de Congo, dans le transport de la joie, avoient couvert de nattes la route par laquelle le Prélat devoit se rendre de la mer à la capitale, & le Roi, accompagné du Clergé & de sa Cour, étoit venu au-devant de lui en procession solennelle. Sous le regne de Don Diegue, qui monta sur le trône après D. François, successeur de D. Pedre, la Cour de Congo adopta les manieres Portugaises. L'exemple, le seul ressort à employer pour changer les courumes des peuples, eut d'autant plus de force sur l'esprit des sujets de D. Diegue, que ce Prince se faisoit aimer par sa douceur, & admirer par ses conquêtes. Sa magnificence poussée au point qu'il ne portoit qu'une ou deux fois les mêmes habits, répandit dans tout le royaume l'usage des draps d'or, des étoffes de soie, & des marchandises les plus riches. Son zele fut moins utile à l'Eglise, que les divisions des Ecclesiastiques ne lui furent funestes. A sa mort, qui arriva en 1550, la barbarie défendit l'accès ou la jouissance du trône à son fils, si généralement détesté, qu'une mort violente lui ravit aussi-tôt l'héritage que la naissance lui donnoit; à un autre Prince, aimé du peuple, & haï des Portugais, dont le parti le massacra au pied de l'autel; enfin à un troisieme concurrent, sur lequel le peuple vengea un horrible attentat par un autre. Les Africains, accusant les Européens des malheurs publics, fondirent sur ceux qui étoient dans la capitale: leur respect pour la religion sauva les prêtres de leur furie; l'adresse de quelques autres Portugais la trompa. D. Henri, frere de D. Diegue, fut couronné. Il ne fut pas plutôt chargé de la conduite du royaume, qu'il en laissa la régence à un jeune homme nommé D. Alvaro, pour aller soumettre les Anzikkis, ou Anxicains. Sa mort ayant éteint la race royale, à la fin de cette guerre, la nation, par un consentement unanime, se soumit au Régent, fils de la femme de D. Henri, par un autre Mani; (c'est le titre que



portent les Gouverneurs des provinces & des villes.) Alvaro, ayant déchargé les Portugais du blâme dont la haine publique les avoit couverts, employa heureusement l'autorité de l'Evêque de Saint-Thomas à rétablir la tranquillité dans le royaume, & la discipline dans le Clergé. Après la mort du Prélat, l'idolâtrie se releva insensiblement. Le Roi avoit donné toute sa confiance à de jeunes débauchés de son âge : ils souleverent ses passions contre une religion qui ne permet pas d'avoir plus d'une femme. Son apostasie, soutenue par les déclamations ouvertes de Don François Bullamatara un de ces favoris, fit fermenter le levain du libertinage dans toute la nation, qui ne regrettoit de ses anciens usages que la liberté de la polygamie. Lopez raconte dans la relation de Pigafetta, que ce Prince qui ne vécut pas long-tems, ayant été enterré dans l'Eglise de Sainte Croix, quoiqu'il eût renoncé au Christianisme, on entendit pendant la nuit un bruit affreux, & le lendemain on ne trouva plus son corps dans la tombe. Vers le milieu de ce siècle, un Sova, ou grand Gouverneur de la province de Dongo, nommé Angola, pour avoir rendu tributaires, avec l'assistance des Portugais, quelques petits Seigneurs voisins, avoit osé prendre la couronne sous le nom d'Inku, qui exprimoit la multitude de ses peuples, sans qu'il paroisse que le Roi de Congo, son maître, se fût opposé à des actes qui lui donnoient un rival d'une puissance égale à la sienne. Telle fut l'origine du royaume d'Angola. Angola-Inku mourut en 1560, & Dambi-Angola, son fils, ennemi mortel des Portugais, fut son héritier. Le pays de Loango, anciennement divisé comme celui de Dongo en plusieurs territoires gouvernés par des Seigneurs particuliers, s'étoit soustrait à la domination du Roi de Congo de la même manière. Le Comte de Sogno s'arrogea aussi la souveraineté de cette grande province vers le milieu du siècle.



Les négocians François, malgré les oppositions des Portugais, avoient renoué leurs anciennes liaisons de commerce avec les Africains occidentaux, mais sans laisser à la postérité les relations de leurs entreprises, comme si la passion de l'intérêt avoit étouffé en eux toute autre idée. C'est dans les journaux des Anglois, dont ils furent comme les précurseurs dans cette carrière, que l'on découvre quelques traces de leur navigation. Ceux-ci ne négligerent pas le soin de leur propre gloire, dont leurs fastes maritimes font remonter les titres jusqu'au moment où ils commencèrent à y aspirer, quoique leurs premiers projets n'eussent point eu leur exécution. Dès l'année 1481, sous le regne d'Edouard, Jean Tintam avoit fait équiper des vaisseaux pour tenter la fortune sur la côte de Guinée: Jean II, Roi de Portugal, avoit obtenu que sa flotte ne sortiroit point du port. Il paroît que vers l'an 1526, plusieurs autres marchands étoient en commerce réglé avec les habitans des Canaries. Cependant la nation tournoit ses grandes vues vers le nord, & ce ne fut que vers le milieu du même siècle qu'elle prit son essor du côté du sud, sur les traces du Capitaine Thomas Windham, qui, ayant conduit, en 1551, à Maroc, deux Princes Maures, se passionna pour le commerce de l'Afrique occidentale, dont Jacques Alday, domestique de Sébastien Cabot, paroît lui avoir donné la première idée. L'année suivante, il alla trafiquer dans quelques ports de la Barbarie situés sur l'Océan. Pendant que ses compatriotes honoroient ses foibles essais de grands applaudissemens, un Portugais nommé Antoine Anes Pinteado, lui promit une plus ample moisson de bien & de gloire, s'il vouloit le suivre sur la côte de Guinée. La Cour de Lisbonne avoit autrefois confié la garde des côtes du Bresil & de la Guinée, contre les entreprises des François, à ce voyageur exercé, qui, frustré dans la suite par les intrigues de l'envie, des fruits de son mérite & de son travail, étoit allé chercher



un asyle en Angleterre. Les deux nouveaux assés partirent ensemble de Portsmouth avec deux vaisseaux, en 1553. A peine Pinteado eut-il conduit la navigation jusqu'à l'isle de Madere, que Windham, enflé d'une vaine présomption, crut pouvoir prendre sur lui tout le risque de l'entreprise, pour s'en arroger tout l'honneur, & abuser de l'ascendant qu'il avoit sur un équipage composé d'Anglois, pour dépouiller l'étranger de la qualité de chef sous laquelle il eût partagé le succès. Si les avis du Portugais eussent été suivis, toute la cargaison eût été échangée ou pour une espee de poivre sur la grande riviere de Sesto, ou pour de l'or, sur la côte de ce nom. Windham voulut passer jusqu'à Benin sous la ligne, malgré les dangers de la saison, que Pinteado annonçoit à l'Equipage; & pendant que les Anglois se glorifioient de l'accueil que leur fit le Roi de Benin, qui leur permit de se tenir debout en sa présence, tandis que ses sujets, assis à plate terre, les coudes appuyés sur les genoux, & la tête appuyée sur leurs mains, n'osoient le regarder au visage, la plupart furent emportés par des maladies dans lesquelles des excès d'intempérance, & les moyens qu'ils employoient pour se soulager du poids de la chaleur, les firent tomber: Windham lui-même périt. Pinteado, pour avoir prédit ces malheurs, fut enfermé par l'Equipage dans la loge des valets, où il ne recevoit sa nourriture que de la pitié de ces misérables; il mourut de chagrin dans le vaisseau.

En 1554, le Chevalier George Burne, le Chevalier Jean York, Thomas Lok, Antoine Hickman, & Edouard Castelin, allerent sur trois vaisseaux en Guinée, d'où ils rapporterent, l'année suivante, au port de Londres, plus de 400 livres pesant d'or, à vingt-deux carats, 36 barrils de poivre, & 250 dents d'éléphants, avec la tête entiere d'un éléphant, dont les os & le crâne, sans y comprendre les dents,



pesoient environ 200 livres , au rapport d'Eden, Editeur des relations de ces différens voyages ; de sorte qu'au jugement de cet Auteur , la tête avec toutes les parties en auroit pesé plus de cinq cents. Il y avoit des *dents de la grosseur de la cuisse d'un homme*, & du poids de 90 livres. En 1555, 56, 58, le Capitaine Guillaume Towtson fit trois voyages sur la côte de Guinée, en qualité d'Agent d'une Compagnie. Dans ces courses, il découvrit beaucoup de villes, commerça avec plusieurs peuples, rencontra quantité de vaisseaux François, & les Portugais, ainsi que les Negres, lui livrerent divers combats. On apprit d'un Negre que les Portugais de la côte traitoient cruellement leurs prisonniers, & qu'ils avoient résolu de faire pendre les François & les Anglois qui tomberoient entre leurs mains. Dans toutes les villes de la côte, ils avoient des émissaires qui les informoient exactement des tentatives de ces nations rivales, ainsi que Towtson le reconnut à Samma, ville à laquelle il mit le feu, pour se venger de la dureté des Negres. Aux isles du Cap-Verd, les Anglois apprirent des habitans que les premiers vaisseaux d'Europe qui y eussent abordé, étoient François. Le Roi d'Abaam les avoit invités avec beaucoup d'instances à amener, à leur retour, des ouvriers pour bâtir un château près de sa capitale, sur la côte de Mina : la Compagnie, composée du Chevalier Gérard, de Winter, Gonson, Hickman Castelin, fit en 1561 des préparatifs pour profiter de ces offres ; mais on fut informé que les Portugais avoient en mer quatre gros vaisseaux destinés à arrêter les marchands Anglois, & l'on ne jugea pas à propos d'aller faire la guerre avec des bâtimens équipés pour le commerce. Ainsi s'évanouirent les espérances que la faveur du Roi d'Abaam avoit fait concevoir aux Associés. Towtson dit que la ville de ce Prince étoit aussi grande que Londres. Les avenues de la place n'étoient gardées par aucunes fortifications ; on les avoit seulement



entourées de cordes garnies de sonnettes, & au moindre son qu'on entendoit, une foule de Negres se présentoit en armes pour arrêter les voyageurs. Le voyage de William Rutter, en Guinée, en 1562, n'eut pas beaucoup de succès. Robert Baker, l'année suivante, essuya le sort le plus affreux, jusqu'au moment où deux Capitaines François, qui, au milieu des violences de la guerre, n'écoutèrent que les loix de l'humanité, le retirèrent des plus affreuses extrémités. La Compagnie Angloise de Guinée venoit d'éprouver que l'intelligence dans le commerce, & une vive passion de s'enrichir, ne suffisoient point pour le succès d'une grande entreprise : elle éprouva, en 1564, que la prudence & le courage même réunis à ces qualités, ne disposent pas de la fortune. En effet, de cinq vaisseaux qu'elle avoit envoyés sous la conduite du Capitaine David Carlet, un seul revint en Angleterre, après avoir été long-tems en butte à toutes sortes de décastres. Deux ans après, le Capitaine Georges Fenner fut chargé par de riches marchands, de reconnoître les isles du Cap-Verd ; les Portugais ne lui permirent point de remplir entierement sa commission, & ses pertes l'obligèrent bientôt à reprendre la route de sa patrie.

1557, &amp; s.

Pendant que les Anglois & les François s'efforçoient d'acheter une partie des richesses des Africains occidentaux, la Cour de Rome se flattoit d'épurer le Christianisme dans les contrées Orientales, & d'y étendre la domination de la véritable Eglise, suivant les dispositions que les Portugais avoient prêtées aux Abyssins. Cependant l'Empereur Claude, s'il n'eût craint d'offenser le Roi de Portugal, n'auroit pas même accordé aux Jésuites chargés de mettre ses *Etats sous les clefs de S. Pierre*, le libre exercice de leur culte & de leur ministère. Lorsqu'on lui proposa de se soumettre à l'autorité du Pape, il répondit que ses ancêtres n'avoient jamais reconnu d'autres Patriarches que les successeurs de S. Marc,



& que ses peuples étoient contens du gouvernement spirituel de leur Abuna. Cependant il ne refusa point aux Missionnaires la permission d'entrer en lice avec les Papas sur les matieres du schisme ; & plus éclairé que ses prêtres , il défendit lui-même la croyance de la nation avec tant d'esprit & de science , que les Jésuites , de l'aveu du P. Tellez , en furent plus d'une fois embarrassés. Suivant le sort ordinaire des disputes dans lesquelles les parties sont juges dans leur propre cause , chacun s'attribua la victoire. Oviedo , chef de la mission , accusa , dans un mandement public , les Abyssins de plusieurs hérésies. L'Empereur n'employant dans sa colere que les armes de la raison , refuta , dans une exposition de foi , le reproche qu'on leur faisoit de judaïser. A l'honneur de maintenir les dogmes de sa secte contre des adversaires redoutables , il joignit la gloire de rejeter hors de ses Etats de puissans ennemis. Il triompha des Sarrafins conduits par un Général expérimenté , que l'on nommoit Nur : il ne put néanmoins s'opposer aux courses des Galles. Sa mort fut illustrée par une grande victoire sur les Adéliens , en 1559.

Menas-Adamas-Saghed , frere de Claude , ne s'assit sur le trône qu'au champ de bataille , où la fortune lui livra Tazcar , son rival , qui fut précipité du haut d'un rocher. Plein d'aversion contre les Portugais , ce Prince révoqua toutes les permissions que son prédécesseur avoit accordées aux Missionnaires. Oviedo ayant osé répondre à la défense qu'il lui fit de prêcher les dogmes de l'Eglise Romaine , qu'il étoit plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes , il l'auroit tué de sa propre main , si la Reine n'eût arrêté les transports de sa colere. Oviedo & tous les Européens furent exilés à Frémone , où Claude leur avoit donné des terres considérables dans lesquelles ils formerent une peuplade d'environ 300 hommes. La férocité que Menas avoit , dit-on , contracté parmi les Turcs , chez lesquels il avoit été long-tems



prisonnier, lui coûta le trône & la vie. Isaac, Bahrnagesh, ou Gouverneur des provinces maritimes, plus féroce que lui, sacrifia l'Etat pour venger les peuples. L'Empereur fut tué, en 1562, dans une bataille, & les Adéliens restèrent maîtres de tous les ports de l'Ethiopie, qu'ils ont conservés jusqu'à aujourd'hui.

Le fils de Menas, Sertzadanghel, couronné Roi sous le nom de Malac-Saghed, un des meilleurs Princes de l'Abyssinie, chassa les Infidèles du royaume de Tigré; & peut-être auroit-il arraché de leurs mains Arkiko, Matçuan, & les autres places que la perfidie leur avoit livrées, si les Galles, qui envoyoient dans l'intérieur des terres, non des partis pour ravager les campagnes, comme ils avoient fait jusqu'alors, mais des armées considérables pour conquérir des provinces, n'eussent occupé ses forces loin de la mer, pendant tout le cours de son regne, qui dura 33 ans. Quoique très-attaché à l'ancienne discipline des Cophites, il n'en rendit pas moins justice aux talens & à la piété des Missionnaires, dont il disoit qu'il falloit imiter les mœurs, & rejeter la doctrine. Les Sarrafins ne souffrirent pas qu'aucun Religieux pénétrât en Abyssinie: ainsi les familles Portugaises établies dans le royaume, se trouverent sur la fin de ce regne si dépourvues de prêtres Européens, qu'elles n'avoient pas même un Chapelain pour leur dire la Messe.

1560, & s.

Les Mahométans & les Chrétiens n'étoient pas moins acharnés les uns contre les autres sur les côtes de Barbarie, que dans l'Afrique orientale. Le Roi d'Espagne, Philippe II, avoit donné ordre au Duc de Médina-Céli, Viceroy de Sicile, d'aller attaquer à Tripoli le corsaire Dragut, dont les hostilités désoloient les provinces maritimes. A l'approche des Espagnols le corsaire quitta l'île des Gerbes, pour aller couvrir cette place. Le Duc profita de son absence pour s'emparer de l'île: aussi-tôt il fut attaqué par une flotte Ottomane, que



que le Pacha Piali commandoit ; & son armée navale ayant été presqu'entièrement détruite , Tripoli ne vit point l'ennemi , & l'isle des Gerbes en fut délivrée. Cependant l'orgueil des Musulmans fut bientôt humilié de toutes parts : le Schérif de Maroc , à la tête de 80 mille hommes , ne put chasser les Portugais de la ville de Mazagan , deux ans après. L'année suivante , Hassen , Pacha d'Alger , fils de Hairadin , rétabli dans son gouvernement après en avoir été dépossédé une seconde fois , pour avoir trop favorisé les peuples de Couco , par égard pour sa femme , fille du Prince de Couco qu'il avoit soumis , parut sous les murs d'Oran avec un armement terrible , qu'il avoit formé avec les forces d'Alger , & les secours du Grand - Seigneur , de plusieurs Scheiks Arabes , & des Alcaïdes voisins. Le Comte d'Alcaudette , digne fils du Comte de ce nom , dont nous avons parlé ci-devant , & D. Martin de Cordoue son frere , défendirent courageusement cette place , & Mazarquivir. Sur la nouvelle de l'approche de la flotte Italienne , commandée par Doria , Hassen reprit la route d'Alger , où il prépara son expédition contre Malthe , de concert avec le fameux Dragut , expédition qui eut le même succès , & qui coûta la vie à ce dernier corsaire. Heureux dans la défense , les Espagnols ne le furent point d'abord dans l'attaque. D. François de Mendoza manqua de surprendre la flotte Musulmane par sa méfintelligence avec Doria. Il alla se présenter devant l'importante place du Penon de Velez de Gomere , & ne put la forcer. D. Garcie de Toledé , Viceroy de Catalogne , vint l'année suivante réparer glorieusement cet échec. A la vue de sa flotte formidable , les Maures abandonnerent la ville de Velez. Au feu terrible qu'elle fit sur le château du Penon , la plupart des Turcs prirent le parti de se sauver sur des esquifs ; les autres livrerent la place , où il y avoit beaucoup d'artillerie , de munitions & de vivres. Lorsque D. Garcie

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



fit embarquer ses troupes, les Maures l'engagerent dans deux combats, & deux fois ils furent repoussés. Afin d'ôter aux pirates une de leurs principales retraites, Philippe ordonna à D. Alvar Bazan de combler l'embouchure de Tétuan: ce qui fut exécuté avec un plein succès, malgré les efforts redoublés des Maures. En 1566, D. Garcie fit sur Alger une entreprise qui ne réussit point; les Turcs s'emparèrent même d'une partie de ses vaisseaux de transport.

La guerre de l'Espagne, soit contre les Ottomans, soit contre les Maurisques révoltés, ne jeta sur l'Afrique que de foibles étincelles, quoique les Barbaresques secondassent les Ottomans, & secourussent les Maurisques. En 1573 le victorieux D. Juan d'Autriche entra dans Tunis, où il donna à Muley Mohammed la qualité de Roi, dont il dépouilloit Muley Hamida son frère, & qu'il faisoit demander pour lui-même par le Pape au Roi Philippe, trop jaloux pour la lui accorder. L'année suivante, Sinan Pacha & Ulucciali y dissipèrent ses trophées, qu'une tempête l'empêcha de venir défendre. Ce fut alors que Sinan établit à Tripoli une espèce de gouvernement républicain, sous la protection du Grand-Seigneur. Pendant l'espace de plus de cent ans, la Vice-royauté passa par les mains de vingt-trois Deys, qui tous, à l'exception de cinq, furent dépossédés & mis à mort. Jusqu'au tems où la Porte rétablit l'usage d'envoyer à Tunis un Pacha, l'histoire de ce pays n'offre que tyrannique anarchie, brigandages au-dehors, pillages & massacres au-dedans. Les Algériens qui regardoient ce royaume comme leur conquête, se servirent souvent du prétexte des divisions intestines pour le ravager. L'autorité du Grand-Seigneur paroissoit contenir davantage leurs Pachas, & quelques-uns de ces Officiers furent justes & bons. L'un d'entr'eux, nommé Hassen Vénédic, Pacha en 1577 & suiv. exerça un genre de tyrannie, qui, pour être moins sanglant, n'en étoit pas moins terrible.



Dans un tems de disette , il se réserva à lui seul le commerce du bled , de l'huile , du beurre , du miel , des fruits , &c. de sorte que les Janissaires lui reprocherent en face qu'il ne se vendoit rien au marché que par lui , excepté les oignons & les choux. Il se fit boucher , banquier , courtier , &c. Cependant les Turcs ne porterent contre lui des plaintes à la Porte , que quand il voulut diminuer leur paie. La famine désoloit Alger. Jaffer , successeur d'Hassen , y rétablit l'abondance en accordant la liberté du commerce , & en invitant les marchands Chrétiens , avec les expressions de la justice , de la modération & de la bienfaisance , à y apporter des provisions. Des courses sur les côtes d'Espagne , & autres Etats Chrétiens , jusqu'aux Canaries ; des expéditions contre des Princes Arabes , quelques combats sur mer , font après ces révolutions les événemens les plus remarquables de l'histoire d'Alger , jusqu'à la fin du siècle.

Vers le tems de la ruine du royaume de Tunis , le Prince Vespasien Gonzaga , Viceroy de Navarre , chargé de visiter les places Africaines de la domination Espagnole , fit évacuer Oran , & fortifier Mazarquivir. La mort du Schérif Abdallah , 1574, & s. second Empereur de Maroc , fut la source d'une guerre mémorable par les révolutions qu'elle entraîna. Muley Mohammed , fils de ce Prince , n'eut pas plutôt la couronne sur la tête , qu'il recourut à des assassins , pour se délivrer de l'inquiétude que lui causoient quelques-uns de ses parens réfugiés chez les Turcs. Ses craintes furent justifiées , & ses attentats punis par son oncle Muley Moluc. Ce Schérif , qui s'étoit distingué au service du Grand-Seigneur , obtint des troupes de la Porte. Rabadan , Viceroy d'Alger , lui donna des secours ; & avec ces forces jointes à un corps de Maures que son frere Hamed avoit rassemblés , il prit le chemin de Fez , en 1575. Sa petite armée défit 100 mille hommes avec lesquels Mohammed étoit venu à sa rencontre. Ce premier triomphe le fit proclamer



Roi dans Fez : par une seconde victoire , il fut couronné à Maroc. Le Schérif détrôné se jeta dans les montagnes appelées Montes-Claros , d'où il se rendit à la forteresse Espagnole du Penon de Velez , pour implorer la protection du Roi d'Espagne : il ne put rien obtenir. Il alla à Ceuta , ou à Tanger , offrir les ports d'Arzile & de Larrache au Portugal , si le Roi le remettait en possession de ses Etats : D. Sébastien saisit avec transport l'occasion qu'il desiroit avec ardeur de se signaler contre les Infidèles.

Ce Prince , romanesquement épris depuis son enfance , de la chevalerie , ne soupiroit qu'après les aventures périlleuses , même sans gloire ; on eût dit qu'il ne cherchoit qu'à périr , ou qu'il se croyoit invulnérable comme les Paladins de la poésie romance. On l'avoit déjà vu chasser dans les montagnes d'Afrique avec aussi peu de précaution que s'il eût chassé dans les forêts de son royaume. Il s'étoit amusé à donner l'alarme aux Maures , pour avoir le plaisir de former un orage autour de lui. En vain l'on s'efforça de toutes parts de le détourner de la téméraire expédition qu'il projettoit contre l'Afrique , sans motif , sans force , sans expérience ; sa frénésie étoit incurable : on irritoit le mal en cherchant à le guérir. Plus on lui remontoit les dangers de l'entreprise , plus il la jugeoit digne de lui ; elle étoit en effet digne d'un insensé. Il est à remarquer qu'avec toutes les richesses que le Portugal tiroit de l'Afrique & des Indes , & après une très-longue paix , le Roi fut obligé d'imposer des taxes extraordinaires , tant sur le Clergé & sur la Noblesse , que sur le peuple ; de faire des emprunts aux Juifs ; de hausser le prix de la monnoie. On voit encore avec surprise qu'il ne put parvenir à former une armée de vingt mille hommes , quoi-qu'on eût fait en Espagne , en Allemagne , en Italie , des levées que l'on joignit aux troupes de Portugal , & dans cette armée il n'y avoit pas un seul Portugais capable de commander ;



tous les bons Généraux étoient aux Indes : enfin , malgré l'ardeur & l'activité du Roi , les préparatifs de l'expédition durèrent **plus** de deux ans. La flotte mit à la voile vers le milieu de l'année 1578. Avant le départ des troupes Portugaises , Muley Moluc avoit offert à Sébastien de lui céder quelques places , s'il vouloit abandonner les intérêts de son rival. Après leur débarquement , il lui proposa un terrain considérable autour des places de sa dépendance , s'il ne rompoit point la paix. Le Roi de Portugal persista opiniâtrement dans ses refus. *Eh ! bien , qu'il se perde , dit le Schérif , puisqu'il le veut.*

Ce Prince , aussi sage & aussi modéré que vaillant , étoit à la tête de près de 100 mille hommes , mais dangereusement malade. Quoiqu'il eût mérité l'affection de ses sujets , il prit les mesures les plus convenables pour prévenir les défections & les trahisons que la présence & les intrigues d'un concurrent détrôné lui donnoient lieu de craindre. Mohammed ne put amener que 800 chevaux à l'armée Portugaise , que Sébastien avoit considérablement affoiblie , pour laisser des garnisons dans quelques places. On eut beau annoncer au Roi de Portugal que la perte de son armée étoit inévitable , s'il s'enfonçoit dans le pays , il s'avança du côté d'Alcaçarquivir , dans la crainte de nuire à sa gloire , en suivant des conseils qui lui paroissoient timides , parce qu'ils étoient prudents. On se rangea de part & d'autre en bataille. Moluc , dans sa litiere , donna ses ordres en grand homme. Sébastien combattit en soldat. Le Schérif voyant balancer la victoire , se mit sur un cheval , dans le dessein de charger en personne l'ennemi. Il étoit mourant , ses gardes l'environnerent pour l'en empêcher. Frémissant de colere , il tira son sabre pour s'ouvrir un passage au travers des siens ; ses forces l'abandonnerent. On le porta dans sa litiere où il expira , en mettant le doigt sur sa bouche , pour recommander à ses gardes de



caché sa mort. Les Maures envelopperent entièrement l'armée Portugaise. Les Chrétiens furent tous tués, ou pris, ou noyés dans le Mucazene. Le Roi Sébastien couvert de blessures, & pressé de toutes parts, refusoit de se rendre, disant qu'un Roi devoit mourir, & non perdre sa liberté. Toutefois il fut pris. Quelques Maures qui se l'arrachèrent les uns aux autres, étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsqu'un de leurs Officiers s'en étant aperçu, leur cria : « Eh » quoi, misérables ! Lorsque Dieu vous donne la victoire, » c'est pour un prisonnier que vous vous égorgés ! » & tua, dit-on, le Roi d'un coup de cimeterre. Le Schérif Mohammed se noya dans la rivière de Mucazene, en fuyant. Muley Hamed, frère de Moluc, fut proclamé Roi par l'armée victorieuse avec la cérémonie ordinaire, qui consistoit en partie à courir l'étendard à la main, en prononçant le nom du Prince élu.

Le nouveau Monarque, en allant prendre possession du trône, fit porter en triomphe devant lui la peau de son neveu, remplie de paille, pour avilir la mémoire de ce Prince, & pour abattre par l'effroi l'esprit de révolte. Cependant les Maures murmurèrent lorsqu'ils le virent poser les armes, sans avoir tenté de chasser les Portugais des places qu'ils occupoient encore en Afrique. Il céda même, dit-on, par un traité de paix, le port de Larache au Roi d'Espagne, qui agissoit déjà comme maître de la couronne de Portugal, mise, pour ainsi dire, en dépôt sur la tête du Cardinal Henri dit *le Prêtre-Roi*. Philippe s'engagea de son côté à aider le Schérif de ses troupes & de ses vaisseaux, au cas que ce Prince fût attaqué dans ses Etats. Hamed, en considération de cette alliance, fit transporter en Portugal le corps du Roi Sébastien, que les Portugais prisonniers avoient cru reconnoître, tout défiguré qu'il étoit par des blessures. Outre qu'il avoit craint d'échouer devant les villes de la dépendance du Portugal,



pourvues comme elles l'étoient de munitions, de vivres & de soldats, & d'exposer par-là son autorité trop mal affermie, il avoit appris que Doali, brave Capitaine, à la tête des Turcs & des Maures d'Andaloufie, tramoit contre lui une conspiration qu'il se proposoit de faire éclater au premier échec que ses armes auroient reçu. La paix l'ayant mis en état de licencier les troupes suspectes, il fit arrêter & mettre à mort Doali. La plupart des complices subirent le même sort; quelques-uns obtinrent leur grace. Il paroît qu'on attribue mal-à-propos à ce Prince la cession du port de Larache à l'Espagne; elle ne fut faite qu'en 1610 par Muley Scheik, l'un des concurrens qui s'entre-disputerent le trône après sa mort.

Le royaume de Congo, depuis la mort du Roi D. François, avoit essuyé les plus affreuses disgraces. Les Jaggas ou Gindes, peuples barbares à l'excès, répandus aujourd'hui dans l'intérieur des terres depuis les confins de ce royaume jusqu'aux frontieres de l'Abyssinie, avoient plongé toutes les provinces dans les horreurs du carnage, de la dévastation & de la famine. Autour de la Capitale en feu, ils s'étoient divisés en petites armées qui avoient porté la flamme aux quatre coins de l'Etat & dans les pays circonvoisins. Les habitans, pour se dérober à la fureur des Barbares, fuyoient dans les montagnes & les déserts, où la misere & la maladie les faisoient périr. Le Roi, réfugié dans une isle de la riviere de Zaïre avec sa noblesse & son clergé, fut attaqué par la famine & la peste. L'on donnoit un esclave pour un morceau de viande; le pere vendoit son enfant pour se procurer la subsistance d'un seul jour; des Nobles du premier ordre & des Princes du sang royal se jetterent dans les chaînes pour se soustraire à ce fléau. Les Portugais de l'isle Saint-Thomas, avec des vaisseaux chargés de provisions, venoient, par un commerce qui n'avoit guere moins de barbarie, dit Lopez,



que les ravages des Jaggas, acheter le sang de ces malheureuses victimes. Enfin, le Roi ayant imploré la protection de la Cour de Portugal, Sébastien avoit fait partir François de Govea, avec un corps de six cens soldats auquel se joignirent un grand nombre de volontaires. Avec cette troupe, réunie aux Portugais de Congo & aux Negres armés du pays, Govea défit les Jaggas en plusieurs batailles, moins à la vérité, disent les Historiens, par la valeur des habitans qu'il avoit pris sous ses enseignes, que par l'effroi même des ennemis qui redoutoient les armes à feu. Dans l'espace de dix-huit mois, les Barbares furent presque tous détruits, & le Roi de Congo s'assit sur les ruines de ses Etats. Ce Prince, dont on ignore le nom, mourut peu de tems après. Son fils, D. Alvaro, qu'il avoit eu d'une concubine, lui succéda. Govea, qui passa quatre ans à la Cour de Congo après son expédition, vit arriver deux Portugais habiles dans l'art de découvrir & d'exploiter des mines, pour rechercher celles du royaume. Le Roi de Congo, craignant, sur les avis qu'il reçut, dit-on, du Portugais François Barbuto, son confesseur & son favori, que la découverte des mines par les Européens ne mît ses Etats en danger, donna aux deux Artistes de fausses instructions, & leurs vaines recherches dissipèrent leurs espérances. Les Marchands Portugais, dégoûtés d'un pays qui leur refusoit l'or qu'ils s'en étoient promis, négligerent le commerce de Congo. Ces événemens sont antérieurs de plusieurs années à la catastrophe de la dernière guerre de Maroc. Dans la suite D. Alvaro envoya divers Ambassadeurs en Portugal, pour demander des Missionnaires, en offrant au Roi Philippe la connoissance de plusieurs mines d'or, & la liberté du commerce pour les Portugais. Tous les Envoyés firent de tristes naufrages, & le Ciel ne permit point que ses vues fussent alors remplies.

Le Roi Sébastien avoit fait présent à Paul Diaz de Novais, pour



pour lui & pour ses héritiers, de tout ce qu'il pourroit conquérir sur la côte d'Angola, dans une espace de trente-deux lieues, & dans l'intérieur des terres aussi loin qu'il pourroit pénétrer. Diaz s'ouvrit un commerce considérable en plusieurs cantons du royaume, dont Loanda, aujourd'hui capitale des possessions Portugaises dans cette grande partie de l'Afrique, fut le principal marché, comme il l'avoit été jusqu'alors du négoce du pays. A la faveur de l'alliance renouvelée entre la Cour de Portugal & celle d'Angola, il s'introduisit dans plusieurs villes favorablement situées pour ses desseins. Cependant en 1578, le Roi Quilonge fit massacrer trente ou quarante Portugais que le commerce avoit conduits dans sa ville royale, ou dans son village de Kabazo, sous prétexte qu'ils étoient des espions occupés à chercher les moyens de s'emparer du pays. Les Jaggas avoient recommencé leurs courses; car, suivant Dapper dans sa description d'Afrique, traduite par Ogilby, ils s'avancerent dans ce tems-là jusqu'à Loanda, d'où les Portugais les repousserent jusqu'à Massangano, où les vainqueurs bâtirent un fort pour arrêter les Barbares loin de leur principal établissement.

Paul Diaz, qui n'attendoit qu'une insulte de la part du Roi d'Angola, entreprit, à titre de vengeance, l'exécution de ses projets de conquête. Il ne fut pas plutôt entré dans la rivière de Quanza au bruit d'une nombreuse artillerie, que la crainte soumit plusieurs Seigneurs au Portugal. Le Roi Quilonge avoit cru n'offenser que des Marchands dont le ressentiment n'étoit point à redouter. Lorsqu'il vit paroître les Portugais en soldats, il se hâta d'assembler une puissante armée. Paul Diaz, étonné à son tour des forces de l'ennemi, appella 120 Portugais répandus dans le royaume de Congo, qui marcherent à son secours avec une armée de 60 mille Negres de ce pays, conduite par D. Sébastien, Duc ou Main de Bamba. Avec ces troupes, il affoiblit les ennemis dans

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



les premières rencontres au-delà de la rivière de Bengo. Ils se releverent de leurs pertes ; la guerre traîna en longueur, & les maladies, suites de la famine, obligèrent les Alliés du Portugal de se retirer dans leur patrie. Ces contre-tems découragerent si peu le brave Diaz que, s'enfonçant dans le pays, il tenta la conquête des mines des montagnes de Kambamba. Les peuples d'Angola s'y opposèrent avec autant de vivacité que de constance. Cependant les Portugais ravagèrent long-tems le pays, assistés par environ 15000 rebelles ; & après des guerres opiniâtres, ils restèrent en possession de plusieurs places. Si l'on demande comment avec si peu de forces les Portugais firent tête à un million de Negres, Lopez répond, qu'un *seul d'entr'eux, à cheval & le pistolet à la main, faisoit partie égale contre cent hommes du pays*. Les Negres étoient nus & armés seulement d'arcs & de poignards, au lieu que les Portugais avoient la tête & le corps garantis par des bonnets & des vestes de coton doublées & piquées, avec de terribles armes offensives dont l'aspect seul, comme celui de leurs chevaux, effrayoit leurs ennemis. Il ne seroit pas étonnant que parmi tant de peuples barbares pour qui tout étoit Dieu, il s'en fût trouvé qui eussent pris pour le Dieu de la guerre, le fatal instrument de la puissance de l'Europe, l'arme à feu, dont ils éprouvoient les terribles effets, & qu'ils l'eussent honoré avec tout le zèle que la crainte inspire pour le culte des Dieux malfaisans.

Dans le tems que le Roi d'Angola avoit massacré les Portugais de Kabazo, la garnison Portugaise du fort d'Akra, sur la côte de Guinée, avoit été égorgée par des Negres des environs ; & le Gouverneur de Mina n'avoit pu remplir, comme Paul Diaz, ses projets de vengeance. Les Africains ne montrèrent pas moins de prudence à éviter les pièges de leurs tyrans, qu'ils n'avoient mis d'adresse à les prendre dans les leurs. Au rapport de Barbot, les Portugais écrasèrent les



peuples de cette côte sous leur joug. C'étoit l'avarice en fureur qui se déchaînoit contre les biens, la liberté, la vie de ses victimes tremblantes. Les Marchands conquérans, non contents d'avoir chargé d'impôts excessifs les provisions du pays, & d'empêcher les Negres, sous peine de confiscations & d'amendes, d'acheter des marchandises des autres nations, les contraignoient de recevoir ce qu'il leur plaisoit de leur vendre au prix que leurs facteurs avoient réglé; ils contraignoient les Seigneurs & les Rois mêmes de leur donner leurs enfans pour domestiques & pour esclaves. On n'entroit pas dans leurs magasins si l'on ne s'y présentoit avec quarante ou cinquante marcs d'or; & s'il se trouvoit dans l'or quelque mélange, il n'y avoit ni qualité, ni rang, ni fortune qui pût sauver le coupable du dernier supplice. Le Roi même de Comani n'eut pas le crédit d'obtenir la vie d'un de ses plus proches parens qui, par quelque supercherie, avoit blessé, non la justice, mais les loix iniques de la cupidité. Toutes les offenses contre l'avarice étoient des crimes irrémissibles de léze-majesté.

Depuis le massacre de la garnison d'Akra & la démolition entière de ses fortifications, le commerce des Portugais parut sensiblement décliner avec leur tyrannie. Plusieurs autres nations entrèrent en partage des richesses qu'ils avoient paisiblement envahies pendant plus d'un siècle. Les François, qui avoient recommencé leur commerce sur la côte de Malaguette, & sur la côte d'Or, n'avoient pu faire agréer aucune proposition aux Negres de Mina, à qui la terreur lioit les mains. Comme ennemis du Portugal, ils trouverent à Akra les plus grandes facilités. Bientôt l'exemple des Negres de ce canton enhardit ceux des côtes voisines. La crainte vaincue, leur ardeur à se soustraire ouvertement ou clandestinement au joug de l'avarice Portugaise, fut d'autant plus vive que les vaisseaux François étoient mieux assortis & leurs

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



marchandises moins chères ; ce qu'ils exprimèrent par le nom de *Borso changa* qu'ils donnerent à cette nation. Cependant le Gouverneur de Mina fit armer des barques pour courir le long de la côte sur les canots des Negres ; on lui envoya de Portugal des vaisseaux de guerre pour foudroyer les navires François. Il promit aux Negres une récompense de cent écus pour chaque tête de François qu'ils lui apporteroient ; & bientôt il para les murailles de Mina de ces horribles trophées. La Cour de Portugal enveloppa dans ses cruelles exécutions sur la côte de Guinée, non-seulement les autres nations Européennes, mais encore tous ceux de ses sujets qui exerçoient le commerce d'Interlope. Elle ordonna la confiscation de leurs vaisseaux & de leurs marchandises, avec peine de mort contre les équipages. Les Négocians François, dans la consternation, abandonnerent de nouveau le commerce de Guinée ; d'autres nations s'obstinèrent à y continuer leurs voyages.

1581, & s. — Après la mort du Cardinal D. Henri, Philippe II, Roi d'Espagne, monta sur le trône de Portugal. Les places Portugaises d'Afrique ; l'île de Madere, & plusieurs autres, reconnurent aussitôt sa domination. Les îles Açores lui résistèrent ; le Marquis de Santa-Cruz les soumit deux ans après. Les Anglois les ravagerent ensuite plusieurs fois, ainsi que les Canaries & les îles du Cap-Verd. Avec l'intérêt du commerce & d'autres intérêts politiques, la Cour de Londres avoit à satisfaire les ressentimens d'une juste vengeance, pour les outrages que la nation avoit essuyés de la part des Portugais sur la côte de Guinée & en divers autres lieux de l'Afrique. Au mépris de la paix, des promesses & des sermens, les Gouverneurs des places Portugaises ne voyoient jamais paroître sur les côtes des vaisseaux étrangers, sans employer la force & la trahison pour les détruire, comme si, dit un Historien, la donation du Saint Siege, qu'ils faisoient sans



ceffe valoit , eût rendu leurs poffeffions fi sacrées qu'on ne pût y jeter les yeux fans profanation. Les Espagnols fuivirent les maximes des Portugais. Il parut un ordre de la Cour de Madrid aux Gouverneurs de tous les ports , d'arrêter tous les vaisseaux de Hollande , de Zélande , d'Allemagne , d'Angleterre , & de toutes les provinces révoltées contre l'Espagne. Les expéditions navales de Foster , de Whiddon , de Drake , de Cumberland , de Greenwil , & de quelques autres Amiraux Anglois sur l'Océan Atlantique , quoique funestes , pour la plûpart , à leurs Auteurs , quoique moins utiles à la nation que nuisibles à ses ennemis , ont été regardées , même les plus malheureuses , comme les plus puissantes causes de l'établissement des Anglois aux Indes Orientales , par la confiance qu'elles inspirerent aux Marchands contre les forces redoutables que l'Espagne & le Portugal avoient sur la route. Les flottes Angloises s'étoient acquis tant de gloire , même dans leurs disgraces , qu'on ne douta plus qu'avec du courage , des efforts & de la constance , il ne fût possible d'applanir tous les obstacles. L'effroi se dissipa ; & l'on peut juger des espérances que les Anglois conçurent par les sociétés qu'ils s'empressèrent de former , comme si la carrière étoit déjà libre. Sans parler de celles qui concernent les Indes , il y en eut une qui , en 1585 , embrassa le commerce de la Barbarie. En 1588 , dans le tems que deux Marchands , nommés Bird & Newton , commerçoient à Benin , où aucun Navigateur de la nation n'avoit pénétré depuis Windham , une autre compagnie obtint le privilege du commerce le long de la côte occidentale d'Afrique , depuis la riviere de Sénégal jusqu'à celle de Gambia inclusivement. En 1591 , pendant que Jacques Lancastre justifioit du côté des Indes Orientales l'opinion publique , Richard Raynolds jeta sur la côte du Sénégal les fondemens du commerce de cette société. Le Portugal n'avoit fait élever des forts & des châteaux que sur les côtes



des pays riches en or ; dans les autres lieux , les sujets n'étoient reçus qu'à titre de marchands ; ils ne faisoient sur la riviere de Sénégal aucun trafic. Les François de Dieppe commerçoient sur cette riviere depuis plus de trente ans ; ils la remontoient dans des barques , pendant que leurs chaloupes alloient dans les ports de la côte. Ils n'approchoient point de la riviere de Gambia ou Rio d'oro , pour ne pas s'exposer à tomber entre les mains des Portugais fort jaloux de cette possession. Raynolds assure que toute l'espece humaine n'a point de scélérats aussi lâches & aussi dangereux que l'étoient les Portugais répandus sur le reste de la côte , la plupart criminels bannis ou fugitifs. Les François y trouvoient pour le commerce les plus grandes facilités. « L'avantage particulier » de leur nation , disent les Anglois dans l'Histoire des » Voyages , *t. I. l. II. c. XVII.* est d'avoir acquis l'amitié » des Negres , & d'en être aussi bien reçus que s'ils étoient » nés dans le pays. Plusieurs de ces Barbares font souvent » le voyage de France ; & comme ils ont la liberté d'en re- » venir , il se forme de ce commerce un lien encore plus » étroit ». Les Anglois , dans leurs voyages aux Indes , ne négligerent point les richesses de l'Afrique qu'ils rencontroient sur leur route.

1595, & s.

Jean Ericks ou Erickson , Hollandois , ouvrit dans ce tems-là le commerce de Guinée à sa nation , avec les avantages que toutes les nations pouvoient attendre d'un pays riche en or & en esclaves , & les dangers qu'elles avoient à craindre de la tyrannie Portugaise. Si les peuples de la côte d'Or se prêterent volontiers à des correspondances nouvelles , par dégoût pour le Gouvernement , ainsi que pour le prix & pour la qualité des marchandises des Portugais , ils se laisserent aussi tenter par les grosses récompenses que le Gouverneur de Mina promit à ceux qui détruiroient des bâtimens de la Hollande , ou qui lui fourniroient l'occasion de les surprendre.



Pour venger ses compatriotes de leurs trahisons , Matthieu Cornelius exerça sur leur côte de si furieux ravages , que son nom seul y devint un sujet d'effroi. Cependant la perfidie Africaine ne fut pas long-tems réprimée. Plusieurs Hollandois tomberent dans un affreux esclavage. Il n'étoit pas permis au Gouverneur de Mina de mettre ses prisonniers à mort , à moins qu'ils n'entreprissent de rompre leurs liens ; dans ce cas , ils étoient attaché à la bouche d'un canon auquel on mettoit le feu. En 1599 , cinq Hollandois , allant à Mawre ou Mauri dans un canot , furent arrêtés par le calme à la vue du château de Mina ; des Negres les attaquèrent , leur couperent la tête , & firent des tasses de leurs crânes ; & le Gouverneur , digne d'être né parmi ces barbares , suspendit leurs membres aux murs de la forteresse , pour effrayer par ce spectacle leurs compatriotes. Malgré la cruelle vigilance avec laquelle les Portugais continuerent d'exercer leur haine & leur jalousie , leur commerce diminua de jour en jour , parce qu'ils ne reçurent presque point de secours d'Europe. Réduits à demeurer enfermés dans leurs forteresses pour ne pas s'exposer à l'averfion des Africains nourrie par les intrigues de leurs ennemis , ils se virent attaqués en 1600 par les Negres de Commendo & de Fétu , auxquels les Hollandois fournirent des armes & des provisions. Pendant cette guerre qui leur fut fatale , les Républicains profitèrent de la faveur des Negres pour s'établir sur la côte d'Or. En 1599 , ils avoient porté leurs armes dans les Canaries ; bientôt ils parurent aux Indes en conquérans. Leur génie se développa d'une manière si rapide & si éclatante , qu'à peine libres , ils embrassèrent le commerce de l'Univers , & que l'or de toutes les nations servit de base à leur puissance. Les Anglois en conçurent tant de jalousie , qu'ils abandonnerent leur défense & firent la paix avec l'Espagne.

L'or attiroit également le Roi de Maroc , Muley Ahmed ,



vers la Guinée. Après avoir obligé, à la tête de soixante mille chevaux & d'un grand nombre d'Arabes tributaires, ses freres & ses officiers à prêter serment de fidélité à son fils aîné, Muley Moluch, il avoit entrepris la conquête des royaumes de Gago & de Tombuto; & par plusieurs victoires, il les avoit presque entièrement soumis vers l'an 1594, lorsque Muleg-Nasser, son neveu, appuyé par les Espagnols qui l'avoient long-tems retenu prisonnier, menaça Fez avec un grand parti de montagnards, de renégats & de vagabonds. Une victoire remportée par un de ses fils, le délivra de cet ennemi dangereux en 1595. La suite de son regne fut paisible. Respecté de ses sujets, il cultiva & protégea les sciences qui l'avoient servi dans son expédition au-delà du désert; car la bouffole & des observations astronomiques avoient dirigé sa marche. De l'un des deux royaumes dont il avoit entrepris la conquête, il rapporta, suivant les Auteurs cités par Davity, la charge de trente mulets en poudre d'or, & de l'autre, soixante quintaux du même métal.

Pendant que la puissance du Portugal déclinait sur la côte de Guinée, son Empire s'aggrandissoit sur la côte d'Angola, par le moyen de trois ou quatre cents bannis que le Gouverneur de Saint-Paul de Loarda employoit à des conquêtes. Le Seigneur de Sovonso, sujet du Duc de Bamba, & un autre Seigneur nommé Samani-bansa, s'étoient soumis sans résistance à cette petite armée. Le Mani de Kamba-Kalamba sembloit l'attendre de pied ferme; cependant lorsqu'il vit sa capitale en feu, il se joignit à elle avec un corps de trois mille Negres. Le Seigneur Sollan-ango ne se rendit qu'après un combat des plus opiniâtres. Les Portugais continuerent leurs expéditions pendant plusieurs années. Celle d'Outeiro ou d'Inkambo leur coûta beaucoup de sang. Ils entrèrent dans ce pays avec une armée de 15 mille hommes composée de leurs alliés & des peuples vaincus. Après avoir brûlé la ville d'Inkasia,



d'Inkasia, ils allèrent attaquer, sur le sommet d'une montagne, Inkambo, capitale du pays, qu'un Mani très-brave défendit avec vingt mille archers. La mousqueterie Portugaise fit encore cette conquête. Le Seigneur de la place désespérant de résister à des armes si terribles, se rendit en personne au camp des Portugais, dont il reçut un accueil honorable qu'il paya par des magnifiques présents. Les Européens ne cessèrent de faire des excursions dont ils rapportoient un grand butin.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les Jaggas, plus barbares que les Portugais en ce qu'ils mangeoient des hommes, à ce qu'on dit, & il est difficile, malgré les soupçons d'Halkins & autres voyageurs modernes, de ne pas le croire sur la foi de témoins oculaires, tels que le P. Cavazzi & Battel de Lopez, de Pigafetta, de Botter, de Mérollalu : les Jaggas, dis-je, parurent alors dans le royaume de Benguela. Les deux nations se lièrent d'amitié, parce que l'une avoit beaucoup d'esclaves à vendre, & que l'autre les lui achetoit à bas prix. Les Portugais prêterent aux Jaggas une chaloupe pour passer la rivière de Kova, par laquelle ceux-ci se propoisoient de faire leurs incursions dans le royaume; ils firent même feu sur l'ennemi pour favoriser leur descente. La belliqueuse & féroce nation Africaine fondit avec tant d'impétuosité sur les Benguelas qu'ils prirent la fuite avec beaucoup de confusion, laissant derrière eux un grand nombre de morts & de captifs. Parmi les morts étoient Hombiangymbe, leur Prince, & cent des principaux Seigneurs, dont les vainqueurs allèrent jeter les têtes aux pieds du grand Jagga leur Général. Les Barbares dévorèrent les morts, & les Portugais leur achetèrent leurs prisonniers. Cette nation vagabonde se remit en marche, marquant tous ses pas par des brigandages horribles. Après avoir erré pendant plusieurs mois sur des montagnes, ils entrèrent dans le territoire du Sova-Schillambansa, oncle du Roi d'Angola,



dont ils brûlerent la ville & dévasterent le pays. La province de Kafama se soumit sans résistance. Les Barbares trouverent un redoutable ennemi dans Kasock, Héros Africain qui, sept ans auparavant, avoit battu une armée de 800 Portugais & de 40 mille Negres. La victoire fut douteuse, & ils prirent le parti de bâtir, suivant leur coutume, un fort de bois d'où, pendant quatre mois, ils désolèrent le canton. La suite de leurs ravages dans l'ouest de l'Afrique est ignorée. La connoissance de ces détails est due à l'Anglois André Battel qui, dans une malheureuse expédition de commerce tentée en 1589, vers cette partie de l'Afrique, par Abraham Cokc, avoit été pris par les Portugais de l'isle Saint-Thomas. Diverses aventures l'avoient conduit à l'armée des Jaggas où il s'attira, par son fusil, tant de considération qu'il obtenoit tout ce qu'il desiroit, & qu'ils veilloient soigneusement à sa santé dans les combats. Comme il n'étoit qu'à trois journées du fort Portugais de Massangano, il s'échappa du camp des Jaggas, & se rendit heureusement à cette forteresse.

Don Juan de Coutingo, Commandant de Soanda, avoit obtenu du Roi d'Espagne, pour faire la conquête des mines ou des montagnes de Kombamba, la jouissance des droits royaux pendant sept ans, sur toutes les marchandises qui seroient exportées du royaume d'Angola, avec la condition qu'il bâtiroit trois forts; l'un à Damba où sont les mines de sel, l'autre à Kombamba qui contient les mines d'argent, le troisième dans la Baye des Vaches. La réputation de douceur & de générosité que ce Général s'étoit acquise, attira sous ses drapeaux un grand nombre de Negres & de Mulâtres. Il traversa sans opposition les cantons de Machimba, de Kovo, & de Molombe; les Seigneurs voisins se hâterent de rendre hommage à ses vertus. Cependant un Seigneur nommé Angoy-Kayongo, défendit l'entrée de son pays avec 60 mille combattans. Le nombre n'effraya point Coutingo, il en



fit un grand carnage, prit les femmes & les enfans du Prince, & se mit en possession de la capitale. Ce brave Officier mourut huit jours après son triomphe. Le Capitaine de Massangano poursuivant l'exécution & ses desseins, s'avança jusqu'aux pieds des montagnes de Kombamba où il bâtit, sur les bords de la riviere de Quoanza, un fort de bois & de terre, d'où il étendit sur tout le pays l'autorité du Portugal. Les mines furent ouvertes, mais avec si peu de succès qu'on suspendit le travail; & le nouveau Général traita si durement ses troupes, qu'abandonné de la plûpart des volontaires, il fut forcé de renoncer à son expédition & de retourner à Saint-Paul de Loanda, vers l'an 1603, après avoir laissé une garnison de 500 hommes dans le fort de Kombambo.

Nous apprenons du P. Cavazzi, Missionnaire, que les Jaggas, qu'il appelle aussi Muzimbes, après avoir déchaîné leur furie sur une partie de l'Afrique occidentale, se jetterent avec la même barbarie sur les peuples de l'Orient. Leur nombre avoit grossi avec leurs conquêtes, parce qu'ils incorporoient dans leurs armées une portion de ceux des vaincus, qui, pour sauver leur vie, consentoient à s'accommoder à leurs manieres & à les aider à faire d'autres malheureux. Une ligue avec une peuplade de Pasteurs appelés Menubis, habitans des rives où le Zaïre reçoit la Zacubise, avoit augmenté leurs forces au point de les rendre redoutables à toute l'Afrique. Après avoir mis le Monoémugi à feu & à sang, ils allerent prendre la forteresse de Tête que les Portugais avoient vers la côte orientale à 40 lieues de la mer. Une trahison leur ayant livré l'isle Mahométane de Quiloa, ils massacrerent les traîtres & trois mille Insulaires. Une flotte Portugaise leur fermoit le passage à l'isle de Mombaze; cette barrière fut renversée par une tempête, & les Barbares allerent dans l'isle faire le choix des habitans les plus délicats pour les manger. Ils se flattoient de renouveler cette



boucherie à Mélinde. Le Roi de ce pays sauva ses peuples de leur fureur antropophage par une victoire si complète qu'ils n'eurent plus qu'à songer à leur propre conservation. Cette nation, négligeant comme tous les Negres la précaution des convois, n'auroit pu entreprendre de si longues courses dans des pays pauvres & incultes, si la chair humaine n'eût servi à sa subsistance. On dit que pour paroître plus terribles, lorsqu'ils alloient au combat, ils portoient à la bouche quelques membres humains tout sanglans. Les Barbares, après leur défaite dans les Etats de Mélinde, craignirent que cette ressource ne leur manquât dans les contrées qu'ils avoient dépeuplées & ruinées. Ils prirent leur route par la Caffrie, & suivirent la côte depuis Mozambique jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, d'où ils tournerent vers l'Ethiopie occidentale.

Ces peuples étoient sortis du Monoémugi, suivant les uns, & suivant les autres, des sources du Zaïre & du Nil, ou des environs de Sierra-Leona. Leur principal chef s'appelloit Zimbo. Mérolla observe après Mafféi, que ce redoutable conquérant ayant tué à Congo un Dominicain, Chapelain de l'armée ennemie, se revêtit, par dérision, de ses habits & marcha, le calice à la main, à la tête de ses troupes. Après sa mort, ses Lieutenans, au nombre de dix ou environ, se disperserent çà & là. L'un d'eux, nommé Dongii, conquît le royaume de Matamba qu'il laissa en mourant à sa femme, Mussaffa, compagne de ses exploits. Cette Princesse, qui ne cédoit point en valeur & en férocité à son mari, confia le commandement des troupes à sa digne fille Tan-ban-dumba, la plus intrépide & la plus cruelle des Jaggas. Elle arracha bientôt à sa mere l'autorité souveraine. On attribue à cette Reine les loix les plus barbares que l'inhumanité ait jamais publiées. Par ces loix, les femmes prêtes d'accoucher, étoient obligées de sortir du chilombo (nom de leurs habitations),



sous peine de mort , pour ne pas le souiller par l'enfantement ; si elles mettoient au monde un mâle , il devoit être tué ou exposé aux bêtes féroces immédiatement après sa naissance , à moins que ses parens ne donnassent un autre enfant pour être sacrifié à sa place. Si quelqu'un de ces enfans étoit heureusement sauvé , il étoit noté d'infâmie , exhérédé , & banni du chilombo , jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'insigne privilège d'avoir les deux dents du milieu de la mâchoire inférieure arrachées ; marque caractéristique de la République Jaggue. Tous les jumeaux , tous les enfans à qui les dents de la mâchoire supérieure pouissoient plutôt que celles de la mâchoire inférieure , ceux qui étoient défigurés par quelque défaut naturel , on les sacrifioit , parce qu'en grandissant ils auroient pu causer la ruine de l'Etat. Les filles qui , à un certain âge , n'avoient point les marques d'une fécondité future , étoient mises à mort comme indignes de la vie qu'elles n'étoient pas encore capables de communiquer. Les femmes se choisissoient des maris parmi les prisonniers de guerre. Les élus entroient en participation des privilèges de la République , pourvu qu'ils jurassent l'observation des loix , & qu'ils se laissassent arracher les dents qu'un Jagga ne devoit point avoir. La pudeur n'étoit pas moins violée dans le code affreux de ces Amazones , que l'humanité.

Il falloit que ces horribles loix fussent données à des bêtes féroces accoutumées à se nourrir de chair humaine , & à s'exciter aux combats en buvant le sang de leurs ennemis. Il falloit que ces loix fussent données à ces Barbares comme les anciennes loix de leurs ancêtres qui , tombées dans l'oubli pour le malheur de la nation , devoient être rétablies pour relever sa gloire. Il falloit que ces loix leur fussent données par la plus abominable créature qui fût jamais ; par un monstre aussi redouté qu'épouvantable qui , pour leur persuader que de la chair & des os des petits enfans , on composoit un



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

onguent qui donnoit une force extraordinaire, s'il ne rendoit pas invulnérables, pile elle-même dans un mortier, en leur présence, son enfant qui venoit de la caresser, en forme une pâte dont elle se frotte le corps, & leur promet qu'ils seront invincibles s'ils ont le courage de l'imiter. Mais croira-t-on qu'une pareille femme ait jamais existé? Pour rendre ses excès vraisemblables, on la fait passer par tous les degrés de l'inhumanité avant que de l'élever jusqu'au comble. Ainsi on assure qu'au sein de l'impudicité la plus effrénée, elle n'avoit pas plus d'horreur de tuer ses amans dans ses bras que d'égorger ses ennemis sur le champ de bataille. Digne fille d'un pere & d'une mere plus féroces que les monstres de l'Afrique, digne Reine du peuple le plus atroce entre les peuples qui n'ont eu d'humain que la figure, c'est le démon de tous les crimes à la tête d'une troupe infernale. Un soldat, nommé *Culemba*, son amant & ensuite son époux, aussi cruel & aussi brave qu'elle, l'empoisonna pour prévenir les suites du changement qu'il avoit apperçu dans le cœur de cette horrible femme, & son cadavre donna la mort à un nombre prodigieux de victimes ou massacrées, ou enterrées vivantes à ses funérailles. *Culemba*, reconnu Roi, ravagea plusieurs autres Etats, jusqu'au moment où l'amour le retint dans les bras d'une de ses concubines, qui, devenue sa femme, lui inspira le goût du repos. Son successeur *Chingury* fut tué dans un combat. *Caluximbo*, successeur de *Chingury*, périt par les mains de ses infâmes sujets, parce qu'il étoit homme, & qu'il refusa constamment de boire le sang & de manger la chair de ses semblables. L'on sçait qu'après lui, l'Etat fut successivement gouverné par trente Princes, & l'on ignore si les effroyables institutions de ces peuples ne sont pas encore en vigueur.

Plusieurs troupes ou branches de cette barbare nation dévastèrent les parties orientales de l'Afrique. Nous avons



déjà parlé des excès commis dans l'Abyssinie par ces mêmes peuples, sous le nom de Galles. On les voit dans toute l'Ethiopie & autres contrées, exercer leurs fureurs sous des noms différens, Jaggas, Giagas, Gingas, Zimbás, Cumbas, Manes, Galles, &c. Quelques Auteurs les croient Cafres : cette opinion est assez vraisemblable. Quelques-unes de leurs Hordes ont, en différens tems, embrassé le Christianisme : le Roi de Tora, baptisé en 1607 par le P. Pereira, étoit de cette nation.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Il est tems de respirer. L'ame oppressée sous le poids de tant d'horreurs accumulées, je cherchois des vertus pour la soulager, & pour ménager à mes lecteurs un repos agréable après de si douloureux récits. Cette espérance s'est évanouie : nous parcourons un pays trop ingrat. Un nouveau siècle ne nous donnera pas des hommes meilleurs, des mœurs moins féroces, des révolutions plus heureuses. Les malheurs ne corrigeront pas toutes ces nations Africaines : elles ressemblent à des hommes nés dans un air mal sain, qui aiment mieux respirer la mort, que de chercher la vie sous un ciel plus doux. Le commerce des Européens ne les éclairera point : ces étrangers ne les visitent pas pour rendre leurs semblables plus heureux ; la cupidité leur persuade même qu'il est de leur intérêt de les tenir dans l'abrutissement. Et savent-ils qu'avec leurs privilèges exclusifs de commerce, ils tarissent la source de leur commerce même, en appauvrissant ces pauvres nations ? Ne pensent-ils pas, qu'en leur vendant au poids de l'or des bagatelles de nulle valeur, ils ont fait un commerce lucratif, comme si l'or étoit leur subsistance, & que le travail de ces bagatelles animât leur culture ? Se rappellent-ils que les violences, les perfidies, les artifices employés contre ces peuples ont toujours été funestes à leurs auteurs, lors même qu'ils n'ont pas été punis par l'artifice, la perfidie, la violence, & qu'ils ont seulement aggravé la



misère du pays dont ils veulent recueillir les richesses ? Dans la balance de leurs profits & de leurs dépenses , de leurs pertes & de leurs gains , calculent-ils tous les frais des recherches , des établissemens , des guerres sans cesse renaissantes ? Prévoyoient-ils , dans leurs premières entreprises , que toutes leurs Compagnies d'Afrique se ruineroient & se détruiraient , en faisant un commerce qui leur paroïssoit si avantageux ? Songent-ils qu'en dépeuplant sans cesse l'Afrique pour cultiver l'Amérique , ils dépeuplent sans cesse leur propre pays pour garder l'Afrique , qu'ils dévastent , & l'Amérique qui se détache d'eux ? Sçavent-ils que les droits sur les marchandises de ces contrées sont payés ou remboursés par les nationaux , & que ce n'est là qu'un nouveau genre d'impôt levé sur le territoire , & par de nouveaux frais ? Imaginent-ils que tout commerce , quoiqu'il enrichisse des marchands particuliers , n'est point avantageux à la nation dès qu'il ne contribue pas , par le débit des richesses territoriales , à l'augmentation de la culture & des revenus territoriaux , seules vraies richesses d'un Etat ? On veut un commerce florissant avec l'Afrique , & comment peut-il l'être si l'Afrique n'est pas elle-même florissante ? Et comment l'Afrique peut-elle être florissante , tant qu'elle demeurera plongée dans sa barbare ignorance ; tant que les lumières , la police , l'art d'exploiter son territoire , & les autres arts utiles de l'Europe lui seront inconnus ; tant que des étrangers privilégiés ne travailleront qu'à la ruiner par un commerce exclusif ; tant qu'on la dépeuplera ; tant qu'elle ne sera pas peuplée d'hommes , je veux dire d'hommes instruits , vertueux , laborieux , libres ? De quel secours l'Afrique ne seroit-elle pas à l'Europe , si par la communication des lumières de cette dernière contrée , par la connoissance & la restauration du droit naturel , par un commerce ouvert à toutes les nations , & dégagé de toutes sortes d'entraves , elle



elle mettoit son territoire & ses peuples en valeur ? La Barbarie, toute asservie qu'elle est à la dévorante tyrannie, aide & nourrit de ses grains une partie de l'Europe : quand je parle de subsistances, c'est à ceux qui savent que l'or n'est qu'un gage pour s'en procurer. Que seroit-ce donc, si ce pays connoissoit le droit de propriété, les avantages de la liberté, le prix & l'art de la culture ? Je ne dis pas qu'il soit au pouvoir des Européens de civiliser l'Afrique ; mais il est en leur pouvoir de ne pas la désoler, de ne pas la dépeupler, de ne pas la dévaster, de ne pas y violer les droits de l'humanité, de ne pas chercher à envahir ses biens & sa liberté, de lui offrir des instructions, des exemples, des arts bien-faisans & prospères, de paroître s'intéresser & de s'intéresser en effet à son bonheur : il est en leur pouvoir de leur communiquer ces secours ; & s'ils ne sont aussi barbares que les Africains eux-mêmes, ils comprendront qu'ils est de leur suprême intérêt de le faire. Entre nations comme entre individus, le bien est le prix du bien. Les nations policées ont commencé par être barbares ; la civilisation peut passer en Asie comme elle a passé en Europe : mais je chercherois en vain à inspirer des sentimens si conformes aux loix de la nature & aux intérêts de toutes les nations : c'est assez qu'on me pardonne des réflexions inspirées par la considération des scènes affreuses dont je retrace le tableau.

Vers la fin du seizième siècle, & au commencement du dix-septième, les royaumes Barbaresques que les armes des Turcs avoient réduits en provinces de l'empire Ottoman, s'érigèrent en Républiques ou Régences indépendantes, du consentement & sous la protection du Grand-Seigneur à qui l'on paya, pour la forme, un léger tribut. Les Pachas ou Vicerois qui les régissoient auparavant, au nom de la Porte, abusoient tyranniquement de leur pouvoir, non-seulement à l'égard des Maures & des Arabes qu'ils auroient pu vexer.



impunément, mais encore à l'égard des Turcs ou de la milice qu'ils ne pouvoient attaquer sans danger. Des députés choisis par ce corps, représentèrent à l'Empereur que ses Ministres détournant à leur profit toutes les richesses de l'Etat jusqu'à s'approprier les fonds qu'il envoyoit pour l'entretien de l'armée, toujours incomplète, il étoit à craindre que les Arabes & les Maures ne secouassent le joug, ou que les Espagnols n'envahissent le pays sans obstacles, si l'on ne donnoit à l'Etat un chef, homme de probité & de courage, qui, avec l'inspection sur toutes les parties du gouvernement, fût soumis à une sorte de nécessité de se conformer aux loix. D'ailleurs la milice s'engageoit, pour l'Etat, à n'exiger aucun subside de la Porte, & à maintenir le Pacha dans la jouissance des mêmes honneurs & des mêmes appointemens, pourvu qu'il ne se mêlât des affaires publiques qu'autant qu'il en seroit requis. Tel fut le projet que les Envoyés d'Alger présentèrent à la Cour de Constantinople; il y fut agréé; & la milice élut un Dey qui jura l'observation des loix qu'elle avoit faites, sous peine de la vie. Le Divan, l'armée, les Beys & les autres grands Officiers partagerent l'autorité souveraine, ou du moins la force. En 1601 Jean-André Doria entreprit de réduire cette place; il ne fit qu'augmenter le nombre des Généraux qui avoient échoué dans cette entreprise. Les Algériens, maîtres d'eux-mêmes, concurent & exécuterent alors le projet d'avoir des vaisseaux de ligne. Les François, leurs anciens amis, & les Anglois leurs nouveaux alliés, les Anglois sur-tout leur donnerent sur l'architecture navale & la navigation, des instructions dont ils profiterent si bien, qu'en 1616 ils mirent en mer une flotte de quarante gros vaisseaux, & qu'ils se rendirent redoutables à toutes les Puissances Chrétiennes, même aux Anglois & aux François leurs bienfaiteurs. Les Maures, chassés d'Espagne en 1609, contribuèrent aussi puissamment au prompt



accroissement de leurs forces maritimes. Comme ces pirates infestoient les côtes de Provence, Ch. de Beaulieu fut envoyé contr'eux avec une flotte de cinquante vaisseaux ou galeres, & dissipa leur principale escadre. Trois ans après, c'est-à-dire, en 1620, la Cour de Londres, à la sollicitation de celle d'Espagne, résolut d'armer contre les Algériens, & de les attaquer à Alger même. Les opérations furent lentes. L'Amiral de la flotte, Robert Monson, ne parut à la fin devant le port, que pour se retirer aussi-tôt, abandonner aux corsaires quarante vaisseaux, & laisser les Marchands Anglois & les côtes d'Espagne en proie aux violences d'un insolent & avide ennemi. Les Anglois furent si effrayés de l'offre faite, l'année suivante 1626, par les Algériens aux Hollandois, d'équiper contre l'Espagne soixante vaisseaux, si les Hollandois en armoient vingt, qu'il leur parût prudent d'acheter à tout prix une treve.

Dès les premières années de ce siècle, Tunis & Tripoli avoient également augmenté leurs forces navales. La même forme de république s'étoit établie à Tripoli; Tunis en avoit donné l'exemple plusieurs années auparavant. A un peuple barbare, esclave & sans vertu, faut-il tant de tyrans? Les différens pouvoirs ne se contrebalancent point, ils s'entre-détruisent; il ne regne qu'une féroce anarchie dans laquelle le plus fort fait la loi. A chaque élection de Dey, il y aura des factions & des guerres civiles. Au moindre mécontentement, la force & l'intrigue bouleverseront l'Etat. On vit à Tunis les Deys n'entrer sur la scène que pour être les victimes des divisions entre le Divan, l'armée & les Beys. Ces Princes ont été presque tous déposés, étranglés, empoisonnés. Le premier, qui se nommoit Khalife, fut assassiné après trois ans de regne. Son successeur Ibrahim se retira à la Mecque, pour éviter un pareil sort. Cara-Osman mourut du chagrin de voir son autorité méprisée. Yousouf ne jouit



que d'un vain titre. Le successeur de ce Dey, nommé Stamourat, fut un renégat Génois, qui étoit esclave lorsqu'on l'élut Dey, & à qui son patron ne voulut jamais accorder la carte franche, afin, disoit-il, d'avoir l'honneur de compter parmi ses esclaves le maître de l'Etat. Sous le Deilik de Carafman, le Bey Morat, renégat de l'isle de Corse, gendre de ce Prince, reçut un échec en combattant contre les Algériens. Son beau-pere, irrité de son malheur, lui donna un soufflet avec sa babouche. Outré de cet affront, Morat marcha contre les Algériens, les surprit, les battit, & les poussa si vivement, que les ayant chassés du royaume de Tunis, il conquit sur eux quelques provinces. En effaçant la honte de sa premiere défaite, il cherchoit à se laver de l'outrage qu'il avoit reçu du Dey, à humilier ce Prince, à s'en venger. Les cœurs des troupes & des peuples étoient à lui, il se fit nommer Pacha, il asservit Osman qui ne fut pas assez puissant pour détruire son propre ouvrage. Mais un nommé Coracaoux lui ayant enlevé la dignité de Pacha, il mourut lui même, comme son beau-pere, de frayeur & de chagrin. L'histoire des Deys & des Beys roule continuellement dans le même cercle de disgraces & de révolutions.

1503, & s. Le Roi de Maroc, Hamed, mourut en 1603, après un regne assez tranquille & doux. Dans l'espace de six semaines, quatre de ses fils furent proclamés Rois. Une guerre, plus que civile, ravagea le royaume pendant plusieurs années. L'Espagne qui, en 1606, avoit pris, près de Tunis, la ville d'Hamamet, favorisa Muley Scheikh, qui, en 1616, lui céda, pour cent mille ducats, le port de Larache, dont le Marquis de Saint-Germain la mit en possession par une victoire remportée sur les habitans. Ce Muley, Prince estimé & digne de l'être, après quelques avantages, après de très-grandes pertes sur terre & sur mer, entr'autres celle de trois mille volumes arabes sur la Médecine, la Philosophie, la Théologie,



perte que l'on cite parce qu'il en ressentit les regrets les plus vifs, sur-tout à cause qu'ils étoient tombés entre les mains des Espagnols ; ce Muley, dis-je, fut enfin forcé, ainsi que ses rivaux, d'abandonner la Couronne à Muley Zeïdan, le plus jeune des fils d'Ahmed, & soupçonné d'avoir empoisonné son pere. Ce Prince n'eut pas plutôt rétabli la paix dans ses Etats, qu'une troupe de pirates entra dans le port de Salé. Pour punir leurs insultes, & mettre fin à leurs déprédations, il envoya une grande ambassade à Charles I, Roi d'Angleterre : ce Prince lui fournit les vaisseaux demandés par son Ministre. Avec ce secours, il se rendit maître de Salé, & détruisit les pirates. On dit que pour reconnoître ce service, il envoya trois cents esclaves Chrétiens à Sa Majesté Britannique. Le regne de ce Prince fut long ; les particularités n'en sont pas connues. On sçait seulement qu'il fut souvent troublé par les Arabes des campagnes qu'il vint, à la fin, à bout de dompter ou de gagner. A sa mort, qui arriva en 1630, Muley Abdelmeleck, son fils aîné, le premier Schérif qui ait pris le titre d'Empereur, ordonna un deuil général & si rigoureux, que ses sujets furent obligés de porter jusqu'à des chemises bleues, couleur du deuil chez ce peuple. Les freres de ce Prince renouvelèrent avec lui les scenes tragiques que son pere & ses oncles avoient données pour la succession au trône. Odieux à ses peuples par son ivrognerie & sa cruauté, il fut tué dans sa tente d'un coup de pistolet par un esclave Chrétien qu'il vouloit réduire à l'état d'Eunuque. Tout dévoué aux renégats, il faisoit déchirer par des lions, il tailloit en pieces, à coups de sabre, les esclaves Chrétiens fermes dans la profession de leur Foi. Sa barbarie s'exerçoit sur-tout contre les esclaves François. Il avoit juré d'ôter la vie au premier Ambassadeur de cette nation, qui viendrait à sa Cour. M. Samson, Héraut d'armes, qu'on y envoya en cette qualité, n'échappa à sa fureur qu'en prenant



celle de simple Marchand ; & ce fut avec son successeur, Muley Elouali , ou Louzly , Prince doux , affable , bienfaisant, que M. Samson conclut un traité d'échange. Abdelmeleck n'avoit régné que quatre ans , Elouali son frere en régna environ douze. Muley Hamed Scheik , autre fils de Zeïdan , ne sortit pas de son ferrail , & fut tué dans Maroc par les Arabes qui élurent pour Roi Crumel Hak , un de leurs chefs, détrôné par Muley Schérif, Roi de Tafilet, quelques années après. Tous ces Princes sont si peu connus que nous avons jugé à propos d'en lier ici la succession , pour ne pas interrompre des récits plus intéressans par de seches annonces de nouveaux regnes sans événemens qui les accompagnent & en gravent le souvenir.

1603, & f. C'est sur un trône Chrétien que nous trouvons des actions éclatantes , & de grandes vertus. Vers la fin du siècle précédent, les Grands de la Cour d'Abyssinie , après la mort de Malac Saghed , avoient mis sur le trône un bâtard de ce Prince, nommé Jacob, au préjudice de son neveu légitime héritier, nommé Zadenghel. Les loix excluient Jacob du trône , à cause du vice de sa naissance ; l'ambition des Grands l'y plaça , parce qu'il étoit encore enfant. Tant qu'il fut gouverné par ses tuteurs , la couronne ne lui fut point contestée. Lorsqu'il voulut régner par lui-même, ils la donnerent à Zadenghel. Forcés d'obéir, ils aimerent mieux obéir à leur légitime Souverain qu'à un homme étranger au trône. Zadenghel ne suivit point, à l'égard de son rival , la barbare coutume d'affassiner ou de défigurer étrangement ceux qui pouvoient troubler le repos de l'Etat ; il se contenta de les éloigner de la Cour. Loin de marquer du ressentiment à ceux qui l'avoient d'abord privé de son héritage , il se montra reconnoissant de ce qu'ils le lui avoient rendu. Ce n'étoit pas assez que de gagner l'affection de ses sujets par des actes paternels, s'il ne méritoit leur estime par des actions glorieuses.



Les Galles, en trois corps d'armées, avoient ravagé l'Etat pendant que ces divisions le troubloient; ils venoient de battre le Gouverneur de Gojam. Le Roi se mit à la tête des troupes; il attaqua les Galles qui, animés par leur première victoire, reçurent l'assaut avec tant d'intrépidité que les Abyssins plierent. Ceux-ci prenoient la fuite, lorsque Zandenghel descendit de son cheval en leur criant : *C'est-là que je mourrai ou je vaincrai : fuyez, vous : peut-être éviterez-vous la fureur des Barbares ; mais il vous restera la honte d'avoir lâchement abandonné votre Roi.* Ces paroles, soutenues par sa valeur, frappèrent si vivement les Abyssins, que s'étant sur le champ ralliés, ils chargerent l'ennemi avec furie, & le mirent en déroute. Le Roi, pour profiter de cette victoire complète, marcha à travers des déserts & des montagnes, contre la seconde armée des Galles, la surprit & la défit entièrement. Leur troisième armée se cantonna dans des rochers, les Abyssins la forcerent & la passerent au fil de l'épée.

Ce Prince regnoit en homme qui, né avec de nobles sentimens, avoit éprouvé la bonne & la mauvaise fortune; l'intolérance le fit bientôt mettre au rang des tyrans. Le P. Pays ou Peëz, Jésuite Portugais, ayant convaincu les Papas d'ignorance & d'erreur dans une dispute publique, il embrassa la doctrine de l'Eglise Romaine. Son dessein ne fut pas d'abord de divulguer son changement, il le trahit lui-même par un zèle impétueux qui éclata dans différens Edits contre la sanctification du Sabbat, & d'autres points de la liturgie abyssine. Par cette conduite il avoit blessé la superstition du peuple; il avoit irrité le fanatisme des Prêtres. Par les graces qu'il répandit sans mesure sur les Portugais, il aliéna tous les esprits. Ses sujets souffrent impatiemment que des étrangers usurpent la place qu'ils doivent tenir dans le cœur de leur Souverain. C'est un outrage qu'un pere fait à ses



enfans & qu'ils ne lui pardonnent pas. On dit hautement que puisque Zadenghel abandonnoit sans scrupule le Dieu de ses ancêtres, on pouvoit l'abandonner lui-même sans remords ; & que puisqu'il soumettoit le pays au Pape, & qu'il se livroit à des Européens qui ne cherchoient qu'à y établir leur propre domination, on ne lui devoit plus l'obéissance. L'Abuna Pierre, dans un décret d'excommunication, délia les Abyssins du serment de fidélité. La plupart des Seigneurs, choqués du crédit des Portugais autant que les Prêtres l'étoient du triomphe de la Religion Catholique, corrompirent une partie des troupes. Le Roi s'avança imprudemment, & contre l'avis de Jean Gabriel, chef des Portugais, contre les rebelles avec une petite armée. Elle fut bientôt taillée en pieces ; il se vit environné par l'ennemi au milieu de ses gardes. Après avoir combattu en grand capitaine, il mourut en soldat intrépide en 1604. Les Portugais reconnurent alors quelle avoit été leur erreur & leur indiscretion, lorsqu'ils avoient dit hautement, contre l'avis du P. Pays, que la Religion Romaine ne s'établiroit jamais en Ethiopie que par la force. Zadenghel avoit espéré que sa conversion lui feroit obtenir du Pape, Clément VIII, & de Philippe III, Roi d'Espagne & de Portugal, des secours pour mettre ses Etats à l'abri des insultes des Galles & des Sarrafins. Dans sa lettre à Philippe, il lui demandoit en mariage, pour un fils qu'il avoit âgé de sept ans, sa fille, Anne d'Autriche, qui en avoit trois, en le priant de la faire passer au plutôt en Abyssinie, pour l'élever, avec son époux, dans la sagesse & dans la connoissance de l'Ecriture Sainte. Ludolphe élève des soupçons contre ces lettres écrites de la main du P. Pays.

Les chefs des rebelles furent alors les arbitres du sort de la famille royale & les dispensateurs du trône ; ils se divisèrent. Ras Athanase, Gouverneur de Gojam, couronna, dans son camp, Susnéjos, arriere-petit-fils de l'Empereur David.

Zaflacée,



Zaflacée, Viceroy de Dembea, fit proclamer Empereur par ses troupes, Jacob, ci-devant détrôné; & Athanase, que la crainte plutôt que l'attachement avoit soumis à Sufnéjos, se rangea sous l'étendard de Jacob. Sufnéjos se cacha dans des montagnes d'où il épia le moment de surprendre son rival. Il eut le bonheur de réussir, & ce succès attira Zaflacée dans son parti. Enfin par différentes ruses, il engagea l'ennemi dans un défilé où la victoire termina la querelle par la mort de Jacob, l'an 1605. La terreur fut si grande dans l'armée vaincue, que six cents cavaliers, fuyant pendant la nuit à toute bride, sans être poursuivis, tombèrent dans un précipice où ils périrent tous, à la réserve d'un Portugais, nommé Emmanuel Gonsalve, qui, dans sa chute, s'accrocha heureusement à une branche. Sufnéjos eut la générosité de pardonner à la plupart des chefs du parti contraire. Cependant il punit de mort un Turc nommé Mahardin qui avoit porté le premier coup à son oncle Zadenghel. Il fit enfermer dans une forteresse Zaflacée, homme factieux & insolent, qui se flattoit, sur la foi de son horoscope, de détrôner trois Rois, & qui se vantoit d'en avoir déjà détrôné deux. Quant à Athanase, il le laissa tomber dans la disgrâce & dans l'humiliation, tellement que sa propre femme, Princesse du sang royal, l'abandonna. On verra de nouveau, dans l'histoire de Sufnéjos, combien les Rois sont, pour ainsi dire, esclaves de la conscience de leurs sujets; combien il est dangereux de toucher avec le sceptre à une religion ancienne, même pour la réformer; combien la violence dans cette matière empêche sur l'esprit d'un peuple stupidement superstitieux, l'impression des plus belles qualités. Pendant ces guerres, plusieurs Missionnaires avoient parcouru une partie de l'Afrique, dans laquelle ils avoient donné le baptême à des Rois de Sierra-Leona, de Guinala, de Tora, & à leurs peuples. Le P. Barreira étoit à leur tête.



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1609, & f.

La Cour d'Espagne, après avoir long-tems éprouvé la résistance invincible que la conscience des Maurisques opposoit à son zèle pour la Religion Chrétienne, dépeupla l'Etat pour le purger de sujets suspects & d'une religion ennemie. Une grande partie des bannis chercha un asyle en Afrique sous l'ombre des Mosquées. Elle emportoit dans son émigration, avec beaucoup de richesses, les arts, le commerce & l'industrie; mais elle les porta dans une terre qui leur étoit trop étrangère, la barbarie les y étouffa. La prise de deux places de l'Empire de Maroc, celle de Larache, par le Marquis de S. Germain, en 1610, & celle de la forteresse de Marmora, à cinq lieues de Tanger, par Fanardo, en 1614, ne dédommagea point l'Espagne de la perte d'un million de sujets qui devenoient ses ennemis. Dans les autres contrées de l'Afrique, ses Gouverneurs maintenoient ou détruisoient sa puissance par la tyrannie. Ces petits Visirs, qui pour la plupart n'étoient rien dans leur patrie, traitoient en Sulthans avec les Rois vassaux de leur Prince, dès qu'ils avoient obtenu le commandement d'une petite forteresse. Eloignés de leurs Juges, & presque assurés de l'impunité, ils se hâtoient d'abuser de leur pouvoir illimité & passager, soit pour flatter leur orgueil, soit pour grossir leur fortune. Hazen, Sulthân de Mombaze, sur la côte orientale de l'Afrique, fut la victime des soupçons ou de la haine d'un de ces petits despotes dont il dévora long-tems les outrages, toujours exact à remplir ses engagements. Ce Prince avoit pour ennemi son oncle Munganase, qui s'insinua facilement dans l'esprit de Manuel de Melo-Pereira, Gouverneur de la citadelle Portugaise, parce qu'il accusa son neveu de méditer un massacre. Hazen, informé que les Portugais songeoient à l'arrêter, se retira, en 1613, parmi les Cafres, qui prirent les armes malgré lui pour le venger. Melo défit ces barbares, & ayant appris que le Sulthan avoit modéré leur courroux, il le rappella, en



lui donnant quelques satisfactions. Comme la conduite d'Hazen n'eut aucune apparence repréhensible, Melo & Mundanase lui imputerent une trahison secrète. Le Viceroy de Goa le jugea sur leurs lettres & le condamna. Hazen se réfugia une seconde fois chez les Cafres; ses ennemis corrompirent quelques-uns de ces barbares par lesquels il fut assassiné, en 1614. On envoya sa tête à Goa. Le Gouverneur nomma Sulthans, Mundanase & le Prince de Mélinde, frere d'Hazen. Ce partage déplut à l'assassin couronné, qui se défit de son second neveu comme il s'étoit défait du premier.

Rui de Melo Sampayo, Gouverneur de Mozambique, exerçoit alors des brigandages si crians, jusques sur les Portugais, que le Viceroy de Goa fut obligé de le révoquer en 1615. Son successeur, D. Salvador Vaz de Gama, n'eut pas plutôt mis le pied dans son Gouvernement qu'il envoya à la forteresse de Tête, un corps considérable de troupes, dans le dessein de poursuivre la découverte des mines du Monomotapa que l'Empereur de cette vaste contrée avoit cédées au Portugal en 1607, entre les mains de Diegue Simoens Madera, en récompense des services que la nation lui avoit rendus contre un de ses vassaux révoltés. Ce Prince, en guerre avec plusieurs Rois, avoit été dépouillé peu de tems après de ses Etats, par le Roi de Matuziane: les Portugais l'avoient rétabli dans son empire en 1609, & après plusieurs victoires, ils s'étoient établis dans la forteresse de Massapa. Il étoit ensuite survenu quelque différend entre l'Empereur & ses alliés: ceux-ci, joints aux Quisimbass, ses ennemis, battirent ses troupes; cependant ils furent obligés d'abandonner la forteresse de Massapa. L'Empereur dissimula son ressentiment. Alors Simoens se mit à la recherche des mines, en faisant la guerre aux Seigneurs Cafres, possesseurs de ces stériles trésors. Ces entreprises, des meurtres, la fuite du fils de l'Empereur de Monomotapa chez les Portugais qui l'avoient



converti, & d'anciens griefs, souleverent tout le pays contre les Européens; en sorte qu'ils furent réduits à s'enfermer dans une forteresse où on ne put les forcer. Après la retraite de l'ennemi, Simoens continua ses recherches; mais l'envie des Officiers Portugais le traversa; elle arrêta les renforts que la Cour d'Espagne lui envoyoit, après avoir vu les essais des mines qu'il avoit découvertes; enfin elle le fit condamner comme un lâche, un traître & un rebelle, vers l'an 1616. C'est ainsi que les Portugais se punissoient & se détruisoient eux-mêmes. Ils travailloient alors à s'établir dans l'isle de Madagascar.

1617, & f. Le commerce étoit dans le mouvement le plus rapide de sa révolution en faveur des Hollandois. Ces Marchands formoient divers établissemens en Afrique. Biram, Roi du Cap-Verd, leur céda l'isle de Gorée. Ils y bâtirent le fort de Nassau sur un roc; mais comme il ne leur parut pas ensuite propre à la défense de la rade, ils éleverent le fort d'Orange dans un endroit qui commandoit le lieu du débarquement. Les pratiques des Portugais les avoient éloignés de la côte d'Or où, en 1595, Bernard Erikz avoit disposé les Negres à leur commerce. Par des négociations secrètes, ils obtinrent du Roi de Sabo la permission de se fortifier à Mawri, à trois lieues à l'est du Cap-Corse. Leur ouvrage fut achevé en 1624. Ils tâchoient ainsi d'étendre leur puissance de la côte d'Or à celle de Benin & d'Angola; mais leur projet étoit de s'assurer d'une place pour se rendre maîtres de l'Océan & du passage des Indes orientales. Dans cette vue, ils attaquèrent, en 1625, le château de Mina, dont la situation paroissoit répondre à leurs idées. Leur Vice-Amiral, Jean Dirks Lamb, descendit dans le pays de Commodo avec 1200 hommes de sa nation & 150 Negres de Sabo dévoués à ses ordres. Les Negres de Mina se chargerent seuls de lui faire tête. En effet ayant surpris l'armée Hollandoise au pied d'une



montagne avant qu'elle fût rassemblée en corps, ils tuerent plus de 400 soldats ou matelots, sans compter les Negres de Sabo & les Officiers. Lamb, dangereusement blessé, ne dut la vie qu'au secours des Negres du petit Commодо. En 1609, une armée navale de la République avoit fait sur Mozambique, dans l'Afrique orientale, une tentative également malheureuse. Etienne d'Ataide, Gouverneur du pays pour le Portugal, l'avoit vigoureusement repoussée. Les attaques des Hollandois contre les Portugais n'avoient pas le même succès que leurs négociations avec les Africains; mais leur confiance, si elle ne triomphoit pas toujours pleinement, obtenoit du moins toujours quelque avantage. Leur exemple avoit excité les Marchands Anglois à représenter au Roi Jacques I, de quelle importance il étoit de ne pas négliger le commerce des côtes d'Afrique. Ce Prince accorda, vers l'an 1619, une charte à Robert Rich & à ses Affociés, avec un privilège de commerce fort étendu. Cependant la Compagnie essuya tant de pertes qu'elle abandonna l'entreprise. Ces disgrâces n'empêcherent point Nicolas Crisp, Humphry Hamer, & autres, de demander quelque tems après la concession des mêmes droits. En 1621, la France parut commencer à prendre un vif intérêt au commerce par la création d'une Compagnie des Indes occidentales, dont la navigation embrassoit la Guinée. Son établissement de l'Isle Saint-Louis sur le Sénégal est, selon quelques-uns, d'une origine beaucoup plus ancienne. Peut-être l'avoit-on formé dès le quatorzième siècle avec tant d'autres comptoirs après lesquels il subsista, parce qu'outre qu'il se trouvoit plus près de l'Europe, il étoit mieux défendu contre l'invasion des étrangers, parce qu'il étoit couvert par l'embouchure de la rivière, passage très-difficile. Voyez la folle cupidité d'une nation, comme elle donne le branle à celle de toutes les nations qui l'environnent!

Le christianisme regnoit toujours sur le trône de Congo.



Don Alvare II, septieme Roi Chrétien, avoit eu la satisfaction de voir un grand nombre de ses sujets descendre des montagnes où la crainte des Jaggas les avoit portés à se retirer, la Religion Chrétienne s'étendre par des progrès étonnans & étouffer le germe des révoltes ; enfin une paix profonde le conduire doucement au terme de sa vie, après un regne heureux de 27 ans. D. Bernard, son fils aîné, périt en défendant sa couronne contre son frere Alvare. Alvare III employa toutes les ressources de l'innocence pour se disculper de cette mort. Pendant un regne de sept ans, sa sagesse, sa modération, sa valeur, sa libéralité, sa piété, son zele pour la foi, son affabilité envers les étrangers, son amour tendre pour ses peuples, ne permirent ni à ses sujets, ni aux Portugais, ni aux autres peuples Européens, de chercher s'il étoit coupable. D. Pedre II, son fils & son successeur, en 1622, promettoit, par des traits de prudence, de générosité, de magnanimité, des vertus aussi douces & plus éclatantes que celle d'Alvare. On ne doutoit plus qu'il ne s'élevât au-dessus du grand & illustre D. Pedre I, son modèle, lorsque sa mort imprévue plongea le royaume dans le deuil. Après lui, D. Garcie I, se signala par les qualités que les sages mêmes estiment & admirent. Après D. Garcie, D. Ambroise se distingua par les sentimens que les gens de bien aiment & honorent. Les regnes de ces Princes furent très-courts. Après eux, la tyrannie, si l'on en excepte le regne inconnu de D. Alvare IV, mort en 1536, les jaloux Portugais respectèrent dans ces Princes, jusqu'à leur bonté & à leur bienfaisance envers les autres nations de l'Europe.

1621, & f. Tous les ennemis de l'Espagne & du Portugal étoient assurés de l'appui de la Hollande. Lorsque les Maures de Maroc voulurent assiéger Marmora, dans le tems que Philippe IV montoit sur les trônes d'Espagne & de Portugal, ils furent secondés par une flotte Hollandoise. Cependant, malgré ce



secours, leur armée, composée de 50 mille hommes, échoua dans son entreprise, après en avoir perdu 14 mille, par la bravoure de D. Alfonse Contreras. Attaqués de tous côtés sur la mer & sur les côtes de Barbarie par les Turcs & par les Maures, les Espagnols n'eurent presque que des succès. En 1622, D. Jean de Cardenas sauva la ville d'Oran; l'année suivante, le Chef-d'Escadre Ribeira, coula à fond une escadre Algérienne; une armée effroyable de Maures fut complètement défaite par Ménézès, Gouverneur de Mazagan; & les galeres de Sicile, commandées par Doria, détruisirent une autre flotte Mauresque, près de la Goulette. Deux ans après, Pimentel, avec les galeres de Naples, livra, au Corsaire Hassan, un combat qui dura neuf heures: les deux Généraux périrent dans l'action. La flotte du Corsaire fut vaincue. Une autre escadre Espagnole attaqua la ville d'Alger, mais en vain. Oran, menacée de nouveau par les Maures, fut délivrée de ses craintes par une troisième escadre devant laquelle l'ennemi se retira. Le Ministre Olivarés, homme d'esprit sans doute, mais d'une ambition trop démesurée, achevoit d'épuiser, par des efforts violens, le reste des forces de la Monarchie, pour rendre son maître le plus puissant potentat de l'Europe; tandis qu'il n'y avoit dans le royaume ni homme, ni argent, ni denrées.

L'Abyssinie éprouvoit alors les funestes effets d'une autre espece d'ambition dont il est plus mal-aisé d'arrêter l'essor, parce qu'elle est excitée par de plus puissans aiguillons; & qu'il est sur-tout difficile de la tenir sous le frein, lorsqu'elle s'exerce dans une carrière où l'on a droit de commander. Le Negus Susnéjos, surnommé Sulthan-Saghed, peu effrayé du sort de son prédécesseur, avoit accordé de grandes faveurs aux Portugais, dont il attendoit de l'artillerie si redoutée des Galles. Ces peuples féroces étoient entrés dans le gouvernement de Cella-Christos, son frère, pendant



que ce Prince poursuivoit un imposteur qui se disoit l'Empereur Jacob, & qui périt à la fin ainsi que divers autres rebelles. Délivré de tous ces ennemis, vers l'an 1609, l'Empereur ne s'occupoit que de la Religion. Le desir de rétablir l'ordre & la discipline dans le Clergé, l'avoit déterminé à protéger ouvertement les Jésuites, dont l'esprit, la science & les mœurs formoient le contraste le plus frappant avec la stupidité, l'ignorance & le libertinage des Papas. Ces Prêtres, qui avoient acheté le Sacerdoce à prix d'argent, étoient si peu dignes de leur ministère, qu'à peine quelques-uns d'entr'eux avoient-ils la capacité de lire l'Ecriture Sainte dans les Temples. Leur Abuna, seul Evêque du royaume, toujours étranger de naissance, ne savoit pas même souvent la langue Ethiopienne. Le Prélat Siméon, confondu par le P. Pays, se prosterna, suivi de son clergé, aux pieds de l'Empereur, pour le rappeler à l'exemple de ses ancêtres. Susnéjos fut inflexible; il publia divers Edits contre l'ancien rit. Siméon excommunia les Latins & leurs adhérens, ceux même qui oseroient disputer sur les matieres controversées. Ses partisans affichèrent un de ses décrets à la porte de la chapelle impériale de la ville, c'est-à-dire, du camp. Le Patriarche & les Moines, Emanachristos & plusieurs Seigneurs, s'engagerent par une ligue à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la Religion opprimée. La Religion Romaine avoit été publiquement embrassée par Ras-Seelachristos, autre frere de l'Empereur, & par un grand nombre d'Officiers de la Cour. Elius, Gouverneur du royaume de Tigré, & gendre de Susnéjos, prit les armes pour le Clergé & osa pénétrer, avec une foible escorte, jusqu'à la tente du grand Négus, dans le dessein de l'assassiner: il fut lui-même percé de mille coups. Sa mort dissipa ses troupes. L'Abuna Siméon fut pris & massacré, ainsi que l'eunuque Caslo, & l'on exposa les têtes de ces fameux rebelles en divers lieux.

L'Empereur,



L'Empereur, que cette victoire rendit plus entreprenant, porta de nouveaux Edits pour la réforme de l'ancienne Religion, & les fit sévèrement exécuter, malgré les prières de l'Iceg ou Général des Moines. Les Jésuites traduisirent divers ouvrages de controverse, avant de savoir assez la langue, pour que leur version ne fût pas ridicule. Ils entreprirent d'introduire l'usage des prières latines, en substituant aux lettres Romaines les caractères Ethiopiens. Le peuple, superstitieux & prévenu, craignit de prononcer des paroles magiques, s'il adressoit à Dieu des prières qu'il n'entendoit pas. Ces innovations servirent de prétexte à Jonaël, Viceroy de Bagembder, pour exciter une nouvelle révolte. Il y avoit à craindre que les autres provinces ne fussent entraînées par l'exemple. Le Roi se hâta de marcher avec ses meilleures troupes contre son gendre qui, forcé de se retirer chez les Galles, fut massacré, à l'instigation des Emissaires de la Cour. Ras - Seela - Christos eut beaucoup de peine à faire rentrer dans le devoir la province de Damot, également soulevée. Elle se calma, lorsqu'elle eut vu périr 188 Moines sur un champ de bataille.

Enfin, Sufnéjos abjura publiquement le schisme d'Alexandrie, entre les mains du P. Pays, & répandit un Manifeste théologique pour justifier sa soumission au siège de Rome. Pendant qu'il attendoit du Portugal un renfort de mille soldats, il vit arriver, en 1625, dix Missionnaires, quelques Musiciens, & des Maçons, que le P. Pays avoit demandés. Le Jésuite Alfonse Mendez étoit à la tête de la troupe, avec la qualité de Patriarche d'Ethiopie, dont Urbain VIII l'avoit revêtu. L'Empereur renouvela, l'année suivante, son abjuration avec éclat; sa famille & sa cour prêterent, par son ordre, le même serment entre les mains du Patriarche. La cérémonie fut terminée par la fulmination de l'anathème contre les relaps. Alors l'ancien culte fut entièrement pros crit,



& l'on enjoignit à tous les Abyssins d'adopter la Religion Catholique sous peine de mort. On réordonna les anciens Prêtres, quoique le Pape, Paul III, eût autrefois reconnu leur ordination valide. L'on rebaptisa même les nouveaux convertis, comme s'ils n'étoient pas déjà chrétiens. L'Empereur assigna aux Patriarches des revenus considérables, & deux résidences, l'une dans l'ancien camp impérial de Dancaz, & l'autre à Debsan, sur les confins de Dembée & de Bagemder. Les autres Jésuites, outre leur ancienne habitation de Frémone, obtinrent quelques maisons, la plupart dans le Gojam, une des plus belles contrées de l'empire, où ils établirent un séminaire. On dit qu'ayant fait jouer, par leurs Séminaristes, une comédie dans laquelle des diables paroissoient sur la scène, plusieurs des spectateurs, lesquels prirent ces personnages hideux pour de vrais démons, s'enfuirent remplis d'effroi, en criant : *Ah ! ils nous ont donc aussi amené des diables.* Les supplices étendirent l'hypocrisie dans tout l'empire.

L'oppression de la religion Jacobite fournissoit des armes à tous les mécontents. En 1626 le royaume de Tigré fut infesté par les sauterelles : quoique ce fléau y soit assez ordinaire, chaque parti jugea que le Ciel en frappoit les peuples pour les crimes de l'autre ; cinq mille familles, qui manquèrent de pain, en furent les principales victimes. L'année suivante, les Galles ravagerent le royaume de Gojam, dont ils surprirent & massacrèrent le Viceroy : poursuivis par Ras-Seela-Christos, ils repassèrent le Nil, au milieu de la nuit, pour se jeter dans leurs montagnes. En 1628, Tecla-Georgis, Gouverneur de Tigré, après s'être plaint à l'Empereur son beau-père, des infidélités publiques de sa femme, sans avoir obtenu justice, fit déclarer par un héraut qu'il étoit prêt à se mettre à la tête de tous ceux qui voudroient combattre pour le rétablissement de la foi d'Alexandrie. Lorsqu'il eut



donné le signal de la rébellion par le meurtre de l'Abbé Jacques, son aumônier, les Moines leverent de toutes parts des soldats pour lui composer une armée. Il n'eut pas plutôt rassemblé ses forces, que le Général de l'Empereur, Keba-Christos, remporta sur lui une victoire complète. Il fut pris & pendu, ainsi que sa sœur Adéro. Susnéjos exigea cruellement de la Reine & des autres Princesses qui avoient demandé la grace de cette femme, qu'elles assistassent à son exécution.

Le crédit des Missionnaires étoit à son plus haut période; il déclina, il tomba. Le Patriarche Mendez abusa de son pouvoir, jusqu'à porter des sentences d'excommunication dans des affaires temporelles. Ses entreprises offenserent l'Empereur : ses ennemis lui tendirent captieusement des embûches; & par une condescendance peu réfléchie, il porta lui-même une atteinte sensible à son autorité, en permettant aux Abyssins de se conformer au rituel Ethiopien dans les cérémonies ecclésiastiques, pourvu qu'ils adoptassent ses corrections. La plupart des Eglises rétablirent l'ancienne liturgie, sans aucun changement. Le peuple prit pour un ange envoyé du Ciel un visionnaire qui eut la folie d'ordonner à l'Empereur, de la part de Dieu, de retourner à la religion de ses peres. Un jeune Prince du sang royal, nommé Melca-Christos, à la tête des Agaus, peuple révolté de la province de Bagemder, remporta sur les armes Impériales d'assez glorieux avantages, bientôt suivis d'une entière déroute & de son supplice : on le fit mourir sous le bâton. Un autre Prince, nommé Laeca-Marjam, avoit soulevé la province d'Amhara; mais vaincu par Seela-Christos, il périt misérablement. Seela étoit le protecteur le plus puissant & le plus zélé des Missionnaires. On rendit sa fidélité suspecte à l'Empereur, son frere; les juges le déclarerent innocent, & l'Empereur le punit par la privation de ses emplois. Enfin, Susnéjos



affaibli sous le poids de l'âge, de l'infortune, des allarmes, permit, pour arrêter le feu qui du Gojam gagnoit les autres provinces, l'observation des pratiques non contraires à l'orthodoxie, sans désigner celles qu'elle condamnoit. Ainsi les Papas remirent en vigueur toute l'ancienne liturgie. Le Patriarche en marqua un ressentiment si vif, que l'Empereur mit à son Edit quelques restrictions, en déclarant toutefois aux Missionnaires qu'ils devoient se rappeler qu'il avoit lui seul, par ses ordonnances, introduit la religion romaine dans le royaume, à leur sollicitation à la vérité, mais sans leur aide, puisqu'ils n'avoient fait que des prédications infructueuses sans aucuns miracles, & que s'ils lui avoient supposé le droit de l'établir, ce n'étoit pas à eux à lui contester le pouvoir de la régler. L'Empereur marcha plusieurs fois en personne contre les Agaus des montagnes de Lasta, vainqueurs de la petite troupe envoyée pour les réduire, sous le commandement & contre l'avis de Ras-Seela-Christos, rentré en grace auprès de son frere. En 1632, il fondit sur eux, à la tête de sa cavalerie, avec tant d'impétuosité, qu'au premier choc ils prirent la fuite *comme des moutons attaqués par un loup*. Plusieurs de ces montagnards se précipiterent, pendant l'obscurité, du haut des rochers; en sorte que le lendemain on trouva huit mille morts sur la place. Quelques Jacobites zélés représenterent au Roi, en lui montrant la campagne couverte de ces cadavres sanglans, *que ce n'étoient point là des Mahométans, des Payens dont le massacre seroit pour lui un juste sujet de triomphe; mais que c'étoient des Chrétiens, des citoyens, ses sujets, ses parens, & les leurs, enlevés à l'Etat, à leur famille, à lui-même, pour une erreur, si toutefois leur religion en étoit une, & par la suite d'une injuste persécution, qui le laisseroit à la fin sans royaume & sans sujets*. L'Empereur en fut attendri; sa femme & son fils acheverent de le gagner par leurs larmes; & il permit,



fans restriction , l'exercice de l'ancienne religion nationale. Les Missionnaires se plaignirent en vain ; Susnéjos leur répondit qu'il n'étoit plus le maître dans son royaume. En effet, son fils Basilides , Jacobite ardent , avoit pour lui tous les cœurs , & la plûpart des provinces étoient en feu. Les Abyssins célébrèrent avec des réjouissances éclatantes le triomphe de leur foi : il en coûta même la vie à quelques Catholiques. Les Moines composèrent pour le peuple un cantique , dans lequel ils disoient que *les brebis d'Ethiopie avoient échappé aux loups voraces d'Occident*. La haine publique se déchaîna contre les Jésuites.

Nous avons parlé , au commencement de ce regne , de la révolte d'un Abyssin qui s'étoit donné pour l'Empereur Jacob , & de sa fin. Un nommé Zaga-Christos , qui se disoit fils de Jacob , alla courir le monde sous le nom de Prince d'Ethiopie. Son imposture réussit en France , où le Cardinal de Richelieu lui accorda une pension très - considérable. Il se rendit fameux à Paris par ses galanteries , & par l'enlèvement de la femme d'un Magistrat. Interrogé par le Lieutenant-Criminel sur ce délit , il répondit qu'un homme de sa sorte n'avoit à rendre compte de ses actions qu'à Dieu seul : on se moqua de ses prétentions , & on instruisit son procès. Le jugement n'étoit pas encore prononcé , lorsqu'il mourut des suites de ses débauches , ou d'un poison qu'il prit volontairement vers l'an 1635. On lui fit cette épitaphe :

Ci gît du Roi d'Ethiopie ,

L'original ou la copie.

Susnéjos Sulthan - Saghed finit ses jours en 1632 , dans la foi de l'Eglise romaine , après un regne de plus de vingt-cinq ans , aussi funeste à ses peuples & à lui-même , qu'il eût été avantageux à ses peuples , & glorieux pour lui , si un zèle inconsidéré ne l'eût emporté sur ses qualités naturelles. Affable , libéral , courageux , avec beaucoup d'habileté dans le



métier de la guerre, du discernement, de la sagacité, des connoissances étendues, une ame élevée, il désola son Empire, & empoisonna ses jours. Son fils Basilides Sulthan-Saghed, proscrivit le nouveau culte. L'exil de Ras-Seela-Christos, & de plusieurs Seigneurs, la mort du Prince Claude, l'un des fils de Sufnéjos, accusé d'entretenir des correspondances criminelles avec les Portugais, le martyre de plusieurs Catholiques Abyssins, ne lui parurent pas moins nécessaires au repos de l'Etat, que le bannissement des Missionnaires. Ces Religieux ne se retirèrent que pas à pas de leur résidence de Frémone, où les Portugais soutinrent un siège, dans une province maritime où Jean Akai, ancien rebelle, les reçut en vain sous sa protection. La plupart, en cherchant à s'embarquer à Matçua, furent pris par les Turcs, qui exigèrent d'eux une forte rançon. Les autres, attachés au salut de leurs prosélytes, aimèrent mieux voir leurs travaux couronnés par le martyre, que de fuir. Le P. Mendez alla proposer au Viceroi de Goa les moyens d'exciter en Abyssinie des troubles, au milieu desquels il eût été possible de travailler à la conversion du royaume. Tour à tour persécuteurs & persécutés, fidèles & rebelles, les Catholiques & les Jacobites se rendirent également coupables. Basilides, avide du sang des Catholiques romains, n'épargna pas celui de son propre frere Claude, soupçonné à la vérité d'entretenir des correspondances avec les Missionnaires, & d'avoir fait un traité avec les Portugais.

1632, &amp; s.

Cette époque sembloit être marquée pour l'abolition du Christianisme, & la ruine de la puissance Portugaise dans plusieurs autres contrées de l'Afrique orientale. Le Ciel, en punissant l'oppression, retiroit sa religion de ces pays où les oppresseurs & les opprimés la violoient également. D. Jérôme Chingulia, Roi de Mombaze, Chrétien en apparence, & Mahométan dans le cœur, ainsi que son pere, que l'on a vu



périr sous la persécution de Simon de Melo Pereira, donna l'exemple aux Rois ses voisins. Pour venger la mort de son pere, pour échapper aux fers que D. Pedro Leytam de Gamboa, Gouverneur de la forteresse Portugaise, lui préparoit, il résolut de surprendre son ennemi, en feignant de le visiter avec une suite de 300 Cafres dévoués à ses ordres. Lorsqu'il fut entré dans la citadelle, il tua de sa propre main Gamboa; ses gardes massacrèrent le reste de la garnison. On fit main-basse sur les Portugais répandus dans la ville, & l'on n'épargna pas ceux qui s'étoient rendus sur la foi d'un traité, que les Barbares ne crurent pas devoir respecter, puisque cette nation n'avoit pas respecté les traités conclus en leur faveur. Ainsi, le Portugal perdit une place importante pour son commerce de l'Afrique & des Indes. Le massacre des Portugais fut suivi de l'exil ou de la mort des Mombazans, constans dans leur foi; de la profanation des Eglises, & d'un soulèvement général des nations voisines contre les Européens. Ils furent à la fin ensevelis sous les ruines de leur religion. Cependant le Viceroy de Goa chargea son fils d'aller punir l'horrible attentat du Roi de Mombaze. La flotte Portugaise parut au commencement de l'année suivante à la barre de l'île: ses opérations furent lentes. Enfin, les troupes débarquerent: le siege, mal conduit, échoua. Lorsque les Portugais furent partis, Chingulia détruisit sa ville de fond en comble, & changea son pays en désert. Ensuite, après avoir couru avec toutes ses richesses sur les côtes d'Arabie, il alla, sous le nom de Sufo, à l'île de Madagascar, où, malgré la protection que le Roi de Massalaje lui accorda, il fut battu sur mer & sur terre par les Portugais de Mozambique. Pendant que Roque-Borge son vainqueur ravageoit les côtes de Madagascar, un autre Capitaine Portugais, nommé Botello, tâchoit de relever les ruines de Mombaze. Immédiatement avant ces révolutions, les Portugais



1637, &amp; s.

avoient souffert, par leur mésintelligence, de grandes pertes dans le Monomotapa, où, quoique l'Empereur D. Philippe fût leur ami, un riche Seigneur, infidèle à son maître, avoit été sur le point de les exterminer : celui-ci fut tué, & Dominique, frere de l'Empereur, prit possession de ses domaines. Les Historiens ne m'offrent que des malheurs à recueillir.

Les Hollandois ne négligeoient rien pour chasser cette nation de la côte occidentale de l'Afrique. Nicolas Van-Ypren, Commandant du fort de Nassau à Mawri, après avoir gagné plusieurs Princes Negres par ses intrigues & par ses présens, disposé les Kabaschirs ou Officiers civils du canton de Mina, à favoriser ses entreprises, & fait naître des divisions jusques dans le château Portugais, se hâta de donner avis au Comte Jean-Maurice de Nassau, occupé de la conquête du Bresil, de l'occasion qui se présentoit de mettre toute la côte d'Or dans la dépendance de la Compagnie Hollandoise. Aussi-tôt le Comte lui envoya le Colonel Hans-Coine avec neuf vaisseaux de guerre, & tous les secours nécessaires pour l'expédition. Les troupes débarquerent au Cap-Corse : il s'y forma une armée de 800 soldats & de 500 matelots, sans y comprendre les Negres auxiliaires. On tenta d'abord de s'emparer de la colline qui commande le fort de Mina. Le premier effort ne réussit point ; Coine y perdit un détachement considérable : mais le Major Bongarçon vint à bout de s'établir dans ce poste, d'où les Portugais tenterent en vain de le déloger. Au premier feu des Hollandois, à la première formation de Van-Ypren, le Gouverneur Portugais fit battre la chamade, & capitula. Les vainqueurs trouverent dans le fort 30 belles pieces de canon de fonte, & beaucoup de munitions, mais peu d'or & de marchandises. Tel est le récit des Hollandois, que Barbot a tiré de l'Afrique de Dapper ; il n'a point de conformité avec la maniere dont des Marchais raconte, d'après les Portugais, cet événement.

Les



Les Etats-Généraux, dit ce voyageur, par le conseil d'un de ses Capitaines comblé de caresses par le Gouverneur de Mina, fit fondre de petits canons fort courts, qui furent emballés comme des marchandises, & embarqués sur un vaisseau, avec des munitions & des armes cachées avec le même soin. Ils donnerent au Capitaine, au lieu de 30 ou 40 matelots, équipage ordinaire d'un vaisseau de 40 pieces de canon, 300 hommes résolus & disposés aux entreprises les plus périlleuses. Lorsque le vaisseau parut devant Mina, l'équipage feignit d'être attaqué par la maladie. Sous ce prétexte, le Capitaine Hollandois obtint du Gouverneur, son ami, la liberté de dresser des tentes sur le rivage. Sous un nouveau prétexte, il obtint la permission d'élever des barraques sur une colline voisine du château. Les Hollandois, à qui les Portugais prêtoient la main pour ce travail, transporterent aussi-tôt dans ce lieu leurs ballots d'armes & de munitions. Pendant ce tems-là, les Officiers du château étoient traités à bord avec autant de magnificence que de politesse. Enfin, on leur proposa une partie de chasse pour laquelle on emprunta d'eux des armes; & au retour, on les enivra dans les barraques. Pendant la nuit, cette espece d'hôpital devint un camp; les barraques tomberent, & l'on découvrit des batteries; les matelots malades furent des soldats vigoureux; les chirurgiens se métamorphoserent en Officiers; & dès la pointe du jour, on somma le château de se rendre, avec menace à la garnison de la passer au fil de l'épée, si les portes ne s'ouvroient dans une heure. Soit trahison, soit lâcheté, soit effet de la surprise, le Gouverneur capitula sans avoir tiré un coup de fusil; & les Officiers, le traité signé, à peine sortis de l'ivresse, furent embarqués pour l'isle de S. Thomas sous la ligne. Sur ces côtes les faits se passent, pour ainsi dire, sans témoin: chaque parti écrit ou pour sa



gloire, ou pour sa justification; il n'a point de juge, & l'histoire impartiale ne prononce pas.

Résolus de tirer avantage de la consternation qu'une si prompte conquête répandoit sur la côte, les Commandans Hollandois proposerent au Gouverneur de Saint - Antoine d'Axim d'évacuer volontairement sa place, avant que la force des armes l'y contraignît. Cet Officier répondit qu'il étoit prêt à recevoir l'escadre Hollandoise avec toute la vigueur que le Ciel lui avoit donnée. Une contenance si fiere, & la saison des pluies, engagerent Coine à renvoyer son expédition à un autre tems. Ce fort ne fut réduit par les Hollandois qu'en 1642 : ils s'étoient déjà emparés de l'isle d'Arguim, & de plusieurs autres places. Van - Ypren, par ordre de la Compagnie, faisoit sa résidence à Mina, embelli & fortifié par ses soins, avec le titre de Gouverneur général de Guinée & d'Angola. Cette dernière contrée, c'est-à-dire, une partie des établissemens que les Portugais y avoient faits, venoit d'être soumise à la Hollande par l'Amiral Cornelius Cornelison Jol, surnommé le Houtebeen, & par le Général Jacques Hinderfon, que le Comte Maurice y avoit envoyés du Bresil en 1641, avec 20 vaisseaux de différentes grandeurs, 900 matelots, & 200 soldats Brasiliens. A peine ces troupes avoient-elles pris terre dans l'isle de Loanda, qu'elles avoient battu César de Ménézès, Gouverneur de la ville. Victorieuses, elles étoient aussi-tôt entrées dans la place que ses défenseurs avoient abandonnée, laissant 29 canons de fonte, & 69 de fer, avec une grande quantité de provisions. L'eau y manquoit; les Hollandois furent obligés de bâtir une maison forte sur les bords de la riviere de Bengo. Ménézès forma sur la même riviere, de concert avec les habitans de Loanda attachés à sa fortune, des plantations qui, cultivées avec autant d'industrie que d'ardeur, fournirent à la subsistance de



la nouvelle colonie , & même à celle de la ville de Loanda. Déjà il avoit pris toutes les munitions de Massangano, doublé sa garde , armé ses troupes , & il n'attendoit , pour attaquer l'ennemi , qu'un renfort de deux cents hommes de Bahia , lorsque le Commandant Hollandois vint fondre à l'improviste sur sa colonie à l'entrée de la nuit , & renverser son ouvrage & ses espérances. Il fut fait prisonnier , & conduit au Bresil. Les Portugais réclamèrent en vain la treve conclue avant ces expéditions , entre la Cour de Portugal & la République de Hollande. Dans les révolutions de l'Amérique , où les conquérans ne trouvoient que des terres , la guerre passoit infailliblement de cette contrée sur l'Afrique occidentale , où ils voyoient des agriculteurs. Les Hollandois , maîtres du Bresil , avoient besoin d'esclaves pour le mettre en valeur. Le Comte de Nassau avoit remarqué que les Negres d'Ardra , de Kalabar , de Rio-Real , & de plusieurs autres lieux , ne suffisoient point pour la culture des cannes , l'entretien des moulins à sucre , les plantations du maniock , & autres végétaux ; il jugea très-important de s'emparer du pays plus fécond d'Angola , & l'Afrique continua d'être dévastée , parce que l'Amérique l'étoit. Le malheur est une contagion , & le crime se nourrit de crimes.

Les Portugais avoient secoué le joug de l'Espagne en 1640. Le Duc de Bragance couronné sous le nom de Jean IV , entroit aussi paisiblement en possession des anciens établissemens des Portugais en Afrique , qu'il étoit facilement monté sur le trône de ses ancêtres. Cette éclatante révolution sembloit n'être que la succession naturelle d'un fils à son père. Cependant les Espagnols firent un léger effort pour recouvrer Tanger sur la côte de Barbarie : l'intrigue fut le principal ressort de leur entreprise ; une tempête la fit échouer. Les traîtres payés pour leur ouvrir les portes de la ville , résolurent , en voyant leurs vaisseaux dissipés par les vents , de les

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1644, & s.



livrer aux Maures. La conspiration alloit éclater, dans l'instant où le remords conduisit un des conjurés aux pieds des Magistrats : l'on arrêta aussi-tôt les traîtres. Un des principaux Officiers de la place chargea de chaînes son propre fils qui avoit trempé dans le complot, & l'envoya en Portugal. Dans le cours de plusieurs années, D. Gaston Coutigno, Gouverneur, fit différentes courses sur les terres des Maures ennemis. Il y avoit parmi les Infidèles un Général très-distingué, nommé Moçaba ; Lopès Fernandès le terrassa dans une rencontre. Mourant, il vit son vainqueur s'empresse à lui donner des secours. « Qui que tu sois, lui dit-il, » laisses-moi mourir, tes intérêts le demandent ; il n'y a » que ma mort qui puisse t'assurer la victoire. » Un moment après, il expira. Pendant ces expéditions, l'Empereur de Maroc, Muley El Valid, laissa par sa mort le trône à son frère Muley Ahmed. Quelque tems après, Muley Ahmed fut détrôné par un usurpateur nommé Crommelhaïch, qui jouit pendant plusieurs années du fruit de son attentat.

Rendus à eux-mêmes, les Portugais s'animoient de ce noble courage qui, en effaçant la honte des humiliations, ne permet plus, en quelque sorte, de les regarder que comme des crimes du fort. Les premiers élans de leur liberté furent de généreux efforts pour relever & leur puissance, & leur commerce dans les lieux où ils étoient abattus par les attaques des Hollandois. Leurs succès dans le Brésil les engagèrent à poursuivre leurs ennemis en Afrique, pour le recouvrement de la traite des Negres. Salvador Correa de Saa, chassé par une tempête du port de Quicombo, province de Benguela, où il avoit ordre de construire un fort, alla dans l'île de Loanda, d'où les Hollandois donnoient des loix sur toute la côte, tenter de reconquérir l'ancien domaine de la nation, avec une petite troupe destinée à bâtir paisiblement un édifice. Par un stratagème, il déroba la connoissance de



sa foiblesse aux ennemis ; ils furent allarmés par son audace : enfin, son activité triompha dans une entreprise dont le succès ne pouvoit être heureux, s'il n'étoit rapide. Les Hollandois, après avoir perdu quelques postes, rendirent la ville par capitulation, & bientôt ils eurent évacué tout le royaume d'Angola. Cette conquête rétablit, en 1648, les Portugais dans leur ancienne prospérité, à l'île de Saint-Thomas, au fort de Benguela, & dans tous les postes qu'ils avoient eus autrefois sur la côte. Les Hollandois ne parlent point de cette expédition ; ils se bornent à dire que les Portugais rentrèrent dans Loanda par un traité.

Les deux nations avoient paru s'armer ; les Portugais, pour conserver la couronne d'Angola à un jeune Prince, légitime héritier du feu Roi, selon les uns ; les Hollandois, pour l'assurer à Anna Zinga, ou Singa, légitime héritière du même Roi, selon les autres. Les Rois d'Angola, ou Ngola, avoient presque tous péri de mort violente ; le fondateur du royaume, par la trahison de son premier Ministre, qui mourut bientôt après subitement ; Zunda-Riangola, sœur du premier Roi, d'un coup de poignard qu'elle reçut de la main de Tumba Rianga sa sœur, dont elle avoit égorgé les fils ; Bandi Angola, tyran sanguinaire, d'abord l'ami & ensuite l'ennemi implacable des Portugais, par l'épée de ses sujets révoltés ; Angola Bandi, appelé dans d'autres relations *Quilonge*, assassin des mâles de sa famille, par le poison, comme il étoit sur le point de tomber entre les mains des Portugais. Chilvagni, fils de la Princesse Tumba, conquérant renommé, mort de vieillesse, avoit laissé une postérité nombreuse, & mérité les regrets publics. Son fils, Dambi, indigne de lui succéder, & son petit-neveu Nginga, non moins indigne de régner que Dambi, ne vécurent pas assez long-tems pour être les victimes de la haine publique. Angola Chilvagni, prédécesseur du dernier, & successeur du premier, eut de si



grands succès dans ses entreprises soutenues par quelques qualités imposantes, qu'on oublia ses massacres, pour le placer parmi les grands hommes, & qu'il s'oublia lui-même, jusqu'à se placer au rang des dieux du pays. Dieu, qui mourut, dévoré du chagrin de n'avoir point d'enfant.

Tels avoient été les prédécesseurs de Zinga, soupçonnée d'avoir fait empoisonner son frere, après avoir inutilement réconcilié ce Prince avec les Portugais, & reçu solennellement le baptême. Zinga, détrônée pour avoir reçu en 1640 la couronne avec les cérémonies du paganisme, ou plutôt dépouillée de ses plus belles provinces par les Portugais, avoit été forcée, par la perte de trois batailles, jalouse de régner sous le nom d'un vain Roi, de se retirer à cent cinquante milles dans les terres, où sa constance réparant ses malheurs, elle avoit conquis une grande partie des immenses déserts des Jaggas. Reine de Matamba, ses nouveaux sujets fervirent sa vengeance. Battue par le Major Portugais Pavo Daronva, elle enleva, en 1646, pour l'esclavage la plupart des habitans du pays d'Oanda, & ceux de Quisama ne se racheterent que par un tribut. Les Portugais mirent successivement deux Princes, Jean & Philippe, sur le trône. Zinga ne cesse de les attaquer, de les troubler, de les poursuivre, de les effrayer même après ses défaites. Il paroît, par les Mémoires de Dapper, fondés sur le témoignage du Capitaine Fuller, Commandant d'une troupe envoyée au secours de cette Princesse par les Directeurs de la Compagnie Hollandoise; il paroît, dis-je, qu'elle avoit pris entièrement les mœurs de la barbare République formée à Matamba. Avec un mâle héroïsme dans l'ame, & toute l'ardeur voluptueuse de son sexe dans les sens, elle passoit sa vie dans un exercice violent des armes & du plaisir, portant un nom & des habits d'homme, au milieu de cinquante ou soixante jeunes amans, nommés & vêtus en femmes. On se feroit exposé à perdre



la tête, si l'on avoit osé ne pas dire comme elle, qu'ils étoient ses femmes, & qu'elle étoit leur mari. Dans cette ridicule idée, elle leur permettoit toutes sortes de familiarités avec d'autres personnes de son sexe, pourvu qu'ils égorgeassent de leurs propres mains les enfans qui en naissoient. Lorsqu'elle rouloit dans sa tête quelque grand dessein, elle offroit, dit-on, au diable le sacrifice de la plus belle fille qu'elle eût pu découvrir. Avant que de frapper la victime, elle sautoit avec une légèreté singulière, au bruit de son *engema* (instrument composé de deux cloches de fer) une épée au cou, une hache à la ceinture, un arc dans les mains, & le corps couvert de peaux de bêtes farouches. Après cette cérémonie, si son génie lui conseilloit la guerre, elle se passoit une plume au travers du nez; ensuite elle faisoit la victime, lui coupoit la tête, avaloit un grand verre de son sang, & en livroit le reste à ses principaux Officiers. Avec cette barbare superstition, elle avoit assez de générosité pour accorder grace à ses ennemis, & pour ne pas souffrir qu'ils reçussent la moindre insulte.

Les Portugais ne cessoient de faire des efforts, par des Ambassadeurs & des Missionnaires, pour l'engager à un traité, & la ramener au Christianisme. En 1656, Zinga, dans l'âge où les passions amorties laissent à la raison toute sa force, abjura ses erreurs; mais en Reine despotique, en femme vainé qui met sa gloire à réformer, avec un empire absolu, tous ses sujets sur son propre modèle. Ses Edits, humains dans l'abdition des loix affreuses de Matamba, sages dans la proscription des usages superstitieux, cruels dans les supplices ordonnés contre les infraçteurs, & contre ceux qui ne les dénonçoient pas, ne trouverent d'opposition que de la part des Gangas, ou prêtres, & des Singuillis, médecins & devins; car les peuples regardoient comme une infamie de n'être pas de la religion du Prince. Les bûchers



furent allumés pour ensevelir l'idolâtrie dans les cendres de ses sectateurs & de ses monumens ; on condamna plusieurs Singuillis aux mines de l'Amérique ; les Officiers peu zélés pour la réforme perdirent leurs emplois. Le P. Cavazzi, chargé de faire exécuter les Edits, dépose que les Missionnaires qui connoissoient la vanité de la Reine, avoient soin de l'entretenir dans sa résolution, en lui représentant combien sa gloire étoit intéressée à tenir la main à l'observation de ses ordres. Ayant vaincu en 1658 le Roi d'Aïacca, son voisin, elle bâtit plusieurs Eglises, & la ville de Sainte-Marie de Matamba, quatre ans avant qu'elle eût porté les derniers coups à l'idolâtrie.

En 1657, il avoit été réglé dans un traité de paix signé par la Reine & par le Viceroi d'Angola, que le fleuve Lucalla serviroit de limite aux royaumes de Matamba & d'Angola ; que l'on ne donneroit plus retraite aux esclaves fugitifs des deux Etats ; que le commerce seroit libre dans les deux royaumes à leurs sujets respectifs ; que la Reine ne payeroit au Portugal aucune redevance annuelle ; qu'elle remettroit entre les mains des Portugais le Jagga Calanda, révolté contre eux, &c. Zinga conseilla secrètement à Calanda de fuir : celui-ci assembla une puissante armée, & ravagea le pays. Zinga la détruisit, & le Jagga fut du nombre des morts. Paisible sur son trône, Zinga fonda, l'année suivante, une nouvelle ville sur le bord de la rivière Vamba. Enfin, toujours constante dans la foi, & toujours zélée pour la cruelle exécution de ses Edits, elle mourut en 1693, avec les marques d'une piété exemplaire, dans la 82<sup>e</sup> année de son âge. Barbara, sa sœur, ne fut à proprement parler que l'esclave de son époux, Mona Zinga, misérable fils d'une esclave, apostat barbare, qui tua dans un combat le Prince D. Juan, légitime héritier de la couronne, & perdit lui-même la vie dans une action contre D. François, le parent le plus proche de



de D. Juan, & le dernier Roi connu de Matamba. Aaril, Roi titulaire d'Angola, ne vécut pas long-tems. Son successeur Sédésio, ennemi des Portugais & du Christianisme, s'engagea dans une rude guerre qui lui coûta la vie. Les Portugais demeurèrent maîtres absolus du royaume, ou du moins de ses plus belles provinces.

En 1645, 1647, &c. une foule de Missionnaires Capucins s'étoit répandue dans les royaumes de Congo & d'Angola, & dans les pays circonvoisins, pour y travailler à la propagation de la foi. Le Pape les avoit envoyés, à la prière d'Alvare VI, Roi de Congo. On a vu fructifier d'abord les semences qu'ils jetterent jusques chez les Jaggas, ces peuples barbares, parmi les barbares mêmes. Ce fut dans le pays de Sogno que ces hommes pieux recueillirent de plus abondantes moissons, soit parce que le Christianisme avoit déjà poussé de plus profondes racines dans cette province, la première de la contrée où il eût fleuri; soit parce que le nombre des ouvriers évangéliques y fût plus considérable, soit parce que les Comtes souverains de cette Principauté, toujours zélés pour la religion, protégerent particulièrement leurs travaux. Ces Comtes étoient depuis long-tems en guerre avec les Rois de Congo, auxquels ils refusoient l'hommage depuis le milieu du dernier siècle, tems auquel un de ces Seigneurs avoit rendu la province impénétrable, en fortifiant la forêt de Fidenguella son boulevard. Le Roi Don Alvare V avoit perdu une bataille & la liberté en 1636, en tâchant de rétablir son Empire, avec le secours des Portugais, & il s'étoit racheté par la cession du territoire de Makuta. A la vérité, son vainqueur dont l'orgueil s'appesantit sur ses propres sujets, paya cher l'éclat passager du triomphe dont il abusoit. D. Michel, successeur de ce Comte, élu en 1641, fut dépouillé de la possession de Makuta par le Roi de Congo, & Sogno essuya tous les ravages de la guerre. Cependant, en 1643, il obtint



par deux grandes victoires contre D. Alfonse, fils du Roi D. Alvare, & contre le Duc de Bamba, la restitution des places & des pays qui lui avoient été enlevés. Si son respect pour les liens du sang ne l'avoit empêché de faire couper la tête à D. Alfonse son prisonnier, suivant l'usage du pays, la guerre auroit été terminée : mais après avoir épargné ses jours, il lui rendit la liberté pour prix du domaine qu'il recouvroit, & le jeune Prince, nommé Seigneur de Makuta, se livra aussitôt à son ressentiment. Pendant les nouvelles divisions, le Roi de Congo & le Comte de Sogno envoyèrent des Ambassadeurs avec des présens aux Hollandois, pour leur demander des secours. Les chefs des Etats-Généraux, en comblant de témoignages d'affection les Ministres des deux Princes Negres, qu'il étoit de leur intérêt d'affoiblir l'un par l'autre, défendirent à leurs Directeurs de Congo & d'Angola de prendre part à leurs querelles, sous prétexte qu'ils avoient les mêmes engagemens avec les deux partis. Villault parle de cette guerre, qui fut terminée, dit-il, par un accord en 1668. Alvare V avoit commencé à régner en 1636 : il fut tué dans une bataille contre le Duc de Bemba, couronné, après sa mort, sous le nom d'Alvare VI, Prince sage & pieux, assassiné ensuite par son frere D. Garcie II, bourreau de la famille royale, persécuteur des Missionnaires demandés par son frere au Pape Urbain VIII, timide esclave des devins & des magiciens, tyran jusqu'après sa mort, par le choix qu'il fit d'un de ses fils plus cruel que lui, (D. Antoine I) pour continuer ses parricides, & surpasser sa tyrannie.

La Compagnie de Hollande étendant ses vues au-delà des côtes de Congo & d'Angola, poussa ses établissemens jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où elle avoit depuis longtemps une maison dans laquelle ses Agens prenoient des rafraichissemens en allant aux Indes. Le chirurgien Van-Riebeeck, en revenant de l'Orient, avoit observé que le



pays des Hottentots paroissoit bon & susceptible de culture ; que les habitans étoient d'une humeur traitable , & qu'on y trouvoit un port sûr & commode. Par l'exposition détaillée de ces avantages , il obtint en 1650 , des Directeurs , pour l'exécution du projet qu'il avoit présenté , quelques vaisseaux , avec le titre de Gouverneur de la nouvelle colonie. En arrivant au Cap , il traita paisiblement avec les Hottentots. Ces peuples lui cédèrent la possession de leur pays pour 50 mille florins en marchandises ; & la condition remplie par les Hollandois , le Cap leur fut livré avec de grandes cérémonies. Le Gouverneur y éleva aussi-tôt un fort quarré : ensuite il choisit dans l'intérieur du pays , à deux lieues de la mer , un terrain considérable , pour y faire l'essai des semences & des plantes d'Europe , qu'il avoit cru propres à y être cultivées. Ce jardin répondit à ses espérances & à ses soins par une moisson si abondante , que la Compagnie offrit à tous ceux qui voudroient aller s'établir au Cap soixante acres de terre par tête , avec droit de propriété & d'héritage , pourvu que dans l'espace de trois ans , ils se missent en état de subsister de leur fonds , & de contribuer à l'entretien des troupes. Elle accordoit aussi à ceux qui , avant l'expiration de ce terme , se dégoûteroient soit de leur marché , soit du climat , la permission de disposer de leur terrain , & de se retirer. Ces propositions étoient si avantageuses , qu'on s'embarquoit en foule sur les vaisseaux destinés pour le Cap. Les colons qui manquoient de bestiaux , de grains , d'instrumens , & d'ustensiles , en recevoient à crédit de la Compagnie. Enfin , le Gouverneur engagea les Directeurs à pourvoir à un autre besoin pressant de son petit peuple. Sur ses représentations , les Etats-Généraux permirent qu'on levât dans les maisons de charité & dans les communautés des orphelines , une troupe de filles qui furent mariées au Cap. La colonie prit alors une forme domestique : elle fut bientôt florissante ; car deux



petites guerres qu'elle eut à soutenir, & qu'elle termina par la prompte confirmation des traités religieusement observés dans la suite de part & d'autre, ne retarderent pas sensiblement ses progrès. Elle s'accrut si rapidement, que dans l'espace de peu d'années, ses fondateurs furent obligés de construire de nouvelles habitations le long de la côte. Les Hollandois avoient aussi quelques maisons de retraite dans les isles de la même mer.

C'étoit dans ces isles que les François s'efforçoient de former de solides établissemens, pour assurer à leurs vaisseaux la facilité de pénétrer dans les Indes. En 1642, le Cardinal de Richelieu, en qualité de surintendant du commerce & de la navigation, avoit fait délivrer à une Compagnie de 24 intéressés à la tête desquels étoit Ricaut, Capitaine de Marine, un privilege exclusif d'envoyer des navires à Madagascar & dans les autres isles adjacentes. L'année suivante, Pronis avoit pris possession de ces pays au nom du Roi & de la Compagnie : on y jeta aussi-tôt les fondemens du fort Dauphin. Quelques années après, le chef de l'expédition enleva une centaine de Negres & de Negresses pour les vendre au Gouverneur Hollandois de l'isle Maurice ou Cirné : cette action indisposa les insulaires ; le commerce & l'établissement en souffrirent. En 1648, le sieur de Flacourt arriva à Madagascar, revêtu des qualités de Commandant général de l'isle, & de Directeur de la Compagnie. Il donna, l'année suivante, à l'isle de Mascarenhas le nom de *Bourbon*, n'en ayant pu trouver, dit-il, qui fût plus convenable pour représenter la bonté & la fertilité de son terroir. Cependant la plupart des colons périssoient, les besoins de la colonie augmentoient tous les jours, & la Compagnie hors d'état de la soutenir avec un fonds & des profits médiocres, l'abandonnoit, lorsque le Duc de la Meilleraye vint à son secours. Son nouveau protecteur s'assura des ressources pour la



formation d'une Compagnie nouvelle en 1656. Mais la fortune paroissoit déclarée contre cet établissement ; les naufrages & la mortalité dissipèrent les efforts & les fonds de ses Directeurs. Outre ces disgraces, l'accident le plus funeste fut la mort de Flacourt qui périt en mer, non en revenant en France pour y représenter la misère de ses colons, comme on le lit dans quelques ouvrages, mais en retournant à Madagascar pour y reprendre le commandement, ainsi qu'il est dit dans l'histoire de la Compagnie des Indes. Cependant, par l'arrivée d'un renfort, la colonie eut un moment d'éclat. Pronis & Flacourt avoient mis sous sa dépendance une portion considérable de cette grande isle de l'Océan Ethiopien.

Les Européens n'avoient plus d'influence sur l'Abyssinie, & les Missionnaires de l'Eglise Romaine n'y trouvoient plus d'accès. L'Empereur Basilides fut même en liaison si étroite avec les Arabes & avec les Turcs, qu'il donna lieu aux Catholiques de l'accuser d'avoir voulu introduire le mahométisme dans ses Etats. Dans la crainte que les Portugais n'entreprissent de se venger, il s'étoit ménagé l'assistance du Turc, en lui payant, dit-on, un tribut d'esclaves qu'il levoit chez les Goguis, établis au-delà du Nil, à l'ouest de la province de Narea. Ces peuples prirent les armes pour se délivrer de cette charge odieuse. L'esprit de révolte agitoit les troupes que le Négus conduisoit de la province de Begameder, où il avoit eu beaucoup de peine à se maintenir, dans le royaume de Gojam & dans le pays des Agaus, que les Galles ravagerent sous ses yeux, sans qu'il osât les attaquer. Son grand Général Bela-Christos, après avoir perdu une armée près des montagnes de Larta, essuya un revers encore plus terrible dans le pays des Anguis. Les Adéliens, informés de ces disgraces, se saisirent de quelques rochers, d'où ils ne cessèrent de se répandre dans différentes provinces. Ces guerres, qui durèrent jusqu'au-delà de l'année 1652, furent



suivies d'autres fléaux. Cependant, malgré tant de malheurs, peut-être exagérés, Basilides, si l'on en croit l'Abbé Grégoire cité par Ludolf, conquist une partie de la Nubie, & jamais Monarque Abyffin ne régna plus glorieusement. Ce Prince, surnommé Sulthan - Saghed, ou Adiam - Saghed, mourut en 1664. Thevenot dit dans son voyage du Levant, qu'en 1660 il avoit envoyé un Ambassadeur à Constantinople. Si son goût pour le mahométisme n'est pas constaté, comme les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle le pensent, il est du moins certain que tant de liaisons avec les Princes Musulmans donnent lieu de le soupçonner.

Depuis que la Porte avoit abandonné à eux-mêmes, sous une simple réserve de protection, les Etats Barbaresques qu'elle avoit eus autrefois sous sa dépendance, les Etats avoient peu souffert de guerres étrangères, mais ils étoient travaillés sans cesse par les vices de leur constitution. Sans leurs pirateries, il est assez vraisemblable qu'ils n'auroient pas été troublés par les Chrétiens. L'empire de Maroc recevoit quelques échecs de la part des Portugais établis sur les côtes, sans toutefois que l'Etat fût entamé. C'étoient toujours des courses terminées par des pillages. Le Comte D. Ferdinand de Ménézès, Gouverneur de Tanger, se distinguoit dans ces expéditions, que la conclusion du mariage de l'Infante de Portugal avec le Roi d'Angleterre arrêta en 1661. Tanger fit une partie de la dot de la Princesse. Les Anglois en prirent possession; & après avoir perdu quelques forts voisins, ils l'abandonnerent en 1684. L'empire de Maroc voyoit avec indifférence l'un ou l'autre peuple sur ses frontières. Ses plus dangereux ennemis étoient ses propres Princes. Muley-Schérif, successeur de l'usurpateur Crommelhaïch, avoit eu de ses femmes & de ses maîtresses 84 fils & 124 filles. Dans sa nombreuse famille il avoit choisi pour regner après lui Muley Mohammed, qu'il avoit eu d'une Negresse, pendant



qu'il étoit prisonnier chez le Prince d'Illech. Cette prédilection honore sa mémoire. Mohammed étoit d'un excellent naturel. Il gouverna ses peuples avec douceur. Archi, l'un de ses freres, homme ambitieux, fier, intrigant, ferme, grand homme enfin parmi les méchans, tenta de le détrôner, d'abord en soulevant la province de Dras, ensuite en se mettant à la tête de quelques Arabes vagabonds. Deux fois prisonnier, il rompit deux fois ses chaînes. Ses premiers partisans avoient péri sous le glaive de la justice. Après leur avoir coupé les jambes, on les avoit attachés à la queue d'une mule, & traînés dans les places publiques. Il punit lui-même l'esclave Negre par lequel il avoit recouvré la liberté dans sa seconde disgrâce, en lui coupant la tête d'un coup de sabre, pendant que ce misérable se baïssoit pour arranger ses éperons. Après avoir erré sous différens déguisemens dans les pays de Zaouias & de Quiviane, habités par des Arabes libres, il s'attacha au Scheik Ali Soliman, chef de la Tribu de la seconde de ces deux provinces. Lorsqu'assuré de la confiance de son maître, il eut en main la disposition des finances & de la justice, il le dépouilla de ses trésors, lui enleva la forteresse de Darmichal & ses autres places, & le massacra. Aussi-tôt, avec dix mille Arabes du canton, il marcha contre son frere Mohammed qui s'avançoit avec un corps de 14 mille hommes. Deux grandes victoires le conduisirent dans le royaume de Tafilet où siégeoient les Empereurs. Le Schérif, pour ne pas tomber vif au pouvoir d'un ennemi dont il n'attendoit aucune grace, se donna la mort. Tafilet ouvrit ses portes. Archi, couronné par les Emirs du pays, fut confirmé dans la souveraineté de l'empire, par une marche triomphante dans les provinces de Fez & de Maroc, à Miquenez, à Salé, dans les Algarbes, la contrée de Haha, la principauté de Sus, & plusieurs districts des montagnes. Il eut aussi le bonheur d'affujettir entièrement



les Chavanets, peuple Espagnol d'origine, qui avoit soutenu de longues guerres contre les Schérifs. Ces Chavanets ou Chaviens qui avoient pu armer jusqu'à 200 mille hommes, descendoient d'une troupe de captifs qu'Almanzor, Roi de Maroc, de la race des Almohades, avoit autrefois amenés d'Espagne, & qu'il avoit répandus dans la province de Temefna dans le mois de *Chaban*; circonstance qui fut l'origine de leur nouvelle dénomination.

Des intrigues & des guerres d'ambition ne cessoient de désoler d'autres parties de l'Afrique. La côte occidentale étoit continuellement troublée par des intrigues & des guerres de cupidité. Les Hollandois, depuis qu'ils avoient pris, dans les postes principaux de la Guinée, la place des Portugais, suivoient presque la même méthode de tyrannie, pour exercer les mêmes monopoles. Lorsqu'ils virent les autres nations, & particulièrement les Anglois, s'attacher à gagner les Negres, pour entrer par de solides établissemens en partage des richesses du pays, ils employèrent, à l'égard des habitans, au lieu des caresses par lesquelles ils avoient acquis l'empire dont ils jouissoient, toute la sévérité qui pouvoit leur ôter la pensée de favoriser leurs rivaux. Sous prétexte de soutenir leurs alliés contre les habitans des terres intérieures, qui les inquiétoient par de fréquentes incursions, ils les assujettissoient par de petits forts qu'ils élevoient partout où leur intérêt leur conseilloit cette précaution. Dans la suite, ils mirent des taxes sur la pêche d'Axim, de Dina, & de Mawri; ils s'arrogerent même par degrés une autorité absolue, jusqu'à s'ériger en juges des affaires civiles & criminelles des Negres, & en arbitres de la vie & de la mort; quoique pour la propriété du terrain de leurs établissemens ils payassent aux Rois du pays un tribut annuel. Cependant en traitant tous les autres Européens en ennemis, en sévissant contre les Negres liés par le trafic avec d'autres nations, comme



comme contre des traîtres & des rebelles, ils ne parvinrent point à concentrer dans leurs comptoirs la circulation du commerce ; & ils souleverent contr'eux, & les puissances commerçantes de l'Europe, & les naturels du pays.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Une guerre avec les Anglois leur inspiroit les craintes qui accompagnent l'usurpation ; & ces craintes ne leur suggéroient que les moyens tyranniques par lesquels l'usurpation a coutume de se maintenir. Rowland-Wilson & ses associés avoient obtenu, en 1651, de la République, le privilège du commerce d'Afrique ; mais cette Compagnie avoit eu le malheur de voir ses fonds dissipés, & les particuliers qui avoient continué le trafic, avoient perdu des sommes immenses en marchandises & en vaisseaux. En 1662, il se forma une société nouvelle qui, dans le plan de son négoce, embrassoit toute la côte depuis le détroit jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Deux ans après, le Parlement, sur les représentations des Négocians, invita Charles II à rétablir le commerce de la nation & à humilier l'orgueil Hollandois. L'Amiral Robert Holmes étoit en mer. Son escadre tomba 1664, & s. sur les établissemens de la République marchande. Dans une course rapide, elle lui enleva le fort Wilfen près de Tokorari, dans le pays d'Anta, le château du cap Corse vers Mina, une forteresse voisine du grand Cormantin, le fort de Nassau dominant la ville de Mawri, ainsi que l'isle de Gorée, l'isle d'Arguim, le château de S. André sur le cap Verd, & quelques autres postes. Le Chevalier Holmes donna le nom d'Yorck au fort du Cap-Verd, & celui de James à l'établissement Anglois de la riviere de Gambia, à l'honneur du Duc d'Yorck, depuis Jacques II, alors membre de la compagnie royale d'Afrique. L'isle de James fut fortifiée par cet Amiral.

L'Europe n'étoit pas un champ de bataille assez vaste pour ses peuples, & la fortune les renversoit les uns sur les autres



en Afrique. L'Amiral Ruyter, chargé de venger la Hollande avec une escadre de treize vaisseaux, dissipa, l'année suivante, les trophées des Anglois, leur arracha leurs conquêtes, ruina leurs comptoirs, & leur enleva beaucoup de vaisseaux. La prudence dirigea ses entreprises. Après avoir passé au fil de l'épée les habitans de Tokorari, & brûlé leur ville, il fit sauter le fort Wilfen, comme une place d'une médiocre utilité. Il ne débarqua point au Cap-Corse, parce qu'il s'aperçut que si le château n'étoit pas emporté en trois jours, on pourroit aisément lui couper l'eau & les vivres, & qu'il apprit que les Negres de Fétu paroissoient déterminés à tout tenter en faveur des Anglois. Etonné que ses compatriotes eussent laissé prendre à leurs rivaux une place si facile à défendre & si importante à conserver, il forma des entreprises moins périlleuses. Sa prospérité ne devoit point être sans mélange. En attaquant les ennemis sur leur propre terrain, il éprouva l'une & l'autre fortune à Anamabo & au grand Cormantin, place dans laquelle les deux nations avoient fait autrefois ensemble le principal commerce de la côte d'Or. Les Anglois avoient eu l'avantage sur leurs concurrents à Cormantin; mais les Negres, accoutumés au gouvernement de Hollande, & mécontents de la domination Anglaise, avoient rappelé les Hollandois pour les aider à bâtir le fort qui fut pris par l'Amiral Holmes. Les Anglois avoient eu beau verser l'argent dans les mains des Braffos ou chefs negres de Fantin & d'Akkanés; ces Princes, après avoir reçu leurs présens, ne remplirent pas leurs promesses. Cependant, comme ils s'aperçurent que les démêlés des Européens faisoient baisser le prix de leurs marchandises, ils encouragèrent les Anglois à se fortifier à Anamabo, pour faire tête aux Hollandois de Mawri & d'Aga. Ruyter résolut de prendre d'abord le poste d'Anamabo, mais il trouva des obstacles invincibles à son débarquement. Le jour même qu'il entreprit d'y



descendre, les Anglois détruisirent jusques aux fondemens, le fort d'Aga où l'hospitalité les avoit reçus, & où la trahison & la barbarie les avoient installés. Le fort Hollandois de Cormantin eut le même sort. Les Ecrivains de la République se plaignent amèrement des cruautés exercées contre leur nation, à ce qu'ils prétendent, par les Anglois. Ruyter étoit sur le point de renoncer à de nouvelles expéditions, lorsque Valkenburgh, Gouverneur de Mina, qui l'avoit puissamment secondé, se déclara pour l'attaque de Cormantin, soutenant avec force que cette place caufoit plus de mal à la Compagnie que l'Amiral Holmes ne lui en avoit fait l'année précédente. Sa résolution fut applaudie. Aussi-tôt il envoya de Mina 400 canots remplis de Nègres qui entrèrent avec la flotte dans la rade de Cormantin. L'armée fut grossie par les troupes des cantons d'Anamabo & d'Aga, suivis de trois mille de leurs alliés. La vue d'un ennemi si redoutable ne découragea point les Anglois. Ils firent un feu terrible & des sorties fréquentes. Leurs Nègres poussèrent la bravoure jusqu'au prodige. Enfin, Valkenburgh mit le feu à la ville, & les assiégés consternés, lorsqu'ils virent à travers les flammes les Hollandois s'approcher, la grenade à la main, arborerent le drapeau blanc & livrerent la forteresse. Les Nègres de Fantin se réjouirent du rétablissement des Hollandois dans leur canton, tant parce que les Anglois les avoient fort incommodés avec leurs troupes, & leur avoient vendu leurs marchandises à trop haut prix, que parce que les Hollandois leur payerent libéralement leurs services ainsi qu'à leurs alliés, & qu'ils leur promirent de leur donner 300 florins pour chaque vaisseau de la Compagnie qui viendrait commercer sur la côte, excepté pour la traite des Esclaves. Les Anglois furent aussi chassés du petit Cormantin; ils trouverent ensuite le moyen d'y rentrer, mais ils ne purent s'y maintenir. Ruyter, après son expédition sur la côte d'Or,



entra dans la rivière de Sierra-Léona, où il détruisit un fort que les Anglois avoient à l'isle de Tasso. La Compagnie d'Angleterre tenta de réparer cette perte en élevant un autre fort dans l'isle de Kegu. Après qu'elle y eut fait beaucoup de dépenses, les habitans, soit par mécontentement, soit par défiance, forcerent ses Agens à chercher une autre retraite. Enfin, en 1677, le traité de Bréda concilia les deux nations rivales. C'est à ce prix que les Européens achetoient sans cesse des privilèges exclusifs de commerce, qu'ils s'arrachotent les uns aux autres par des dépenses & des pertes continuellement renaissantes; tandis que la liberté générale du commerce les eut tous admis, sans frais, sans injustices, sans violences, à la participation des richesses de l'Afrique & de l'amitié de ses peuples, & à la gloire fructueuse de concourir à la prospérité de ces contrées & au bonheur de leurs habitans.

Pendant cette guerre, & même par une suite de cette guerre, le commerce des Portugais sur la côte de Malaguette, également envié des deux nations, déclina sensiblement. La Cour de Portugal y négligea bientôt ses possessions; elle les perdit. Les sujets de cette couronne furent contraints de se retirer dans les terres, où, pour s'y maintenir, ils s'allièrent avec les naturels par des mariages. De ces révolutions fatales au Portugal, à parler suivant les idées du tems, s'est formée cette race de Portugais mulâtres répandus sur la côte, reconnus pour Fidalgos ou Gentilshommes par leurs compatriotes, soit par politique, soit par affection, & admis, tant à l'ordre de Christ qu'au gouvernement des forts Portugais d'Afrique. Dans quelques cantons éloignés de la mer, ces Portugais Africains se sont rendus très-puissans. Leur autorité y est si grande qu'ils se font servir en quelques endroits par les enfans des Rois, & qu'ils conduisent les peuples à leur gré, sans qu'on les ait jamais vus se révolter contr'eux,



comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres nations Européennes. Ils ferment l'entrée de cette région aux étrangers, & commercent ainsi sans rivaux jusqu'au royaume de Benin l'espace d'environ 800 lieues. La tyrannie de leurs compatriotes avoit confirmé les Negres dans les sentimens de bienveillance que les François, les premiers des Européens connus sur cette côte, leur avoient inspirés. Villault prétend que ceux du canton de Sestos ont conservé pour leurs anciens alliés un fond d'attachement qu'ils font éclater par une joie extraordinaire à l'arrivée de leurs vaisseaux, & qu'ils n'ont jamais voulu souffrir que les Portugais & les Hollandois bâtissent dans leurs pays des places de guerre ou de commerce. Cependant les Anglois y établirent un comptoir.

Les François n'étoient pas moins aimés & regrettés dans le reste de la Guinée. S'ils y reparoissoient, dit le même Voyageur, ils seroient bientôt en possession de tous les avantages du commerce. La nation étoit si chère aux Negres de Commendo, que les Hollandois n'avoient pu obtenir d'être reçus chez eux, qu'après la mort du dernier des François qui s'y étoient fixés. Les tambours de ces Africains battoient encore une marche de France lorsque Villault les visita. Ce zélé patriote rappelle à sa nation qu'elle avoit été maîtresse d'Akra, de Cormantin, du Cap-Corse, ainsi que de Takorary, poste où les Suédois avoient élevé un fort sur les ruines du sien, mais où les guerres de Suede les avoient empêchés de se soutenir. Il observe que les Anglois, les Hollandois & les Danois, possesseurs de quelques places sur la côte, avoient, en décrivant l'air du pays, fait naître dans l'esprit des François un faux préjugé sur la qualité pernicieuse du climat, & que le préjugé prit l'ascendant sur leur courage au point de les dégoûter d'un commerce très-lucratif, sur une côte de 700 lieues d'étendue, depuis le Cap-Verd jusqu'au cap Lope-Conselvos. « Quel citoyen, s'écrie-t-il, peut être assez



» insensible pour voir sans douleur, le long de cette côte,  
 » un grand nombre de bayes que les habitans nomment  
 » encore bayes de France, telles que le petit Paris, le petit  
 » Dieppe, & plusieurs autres, entièrement oubliées des Né-  
 » gocians François? » Quel citoyen? Celui qui sçait que le  
 sol qu'on habite est celui qu'on doit cultiver.

Villault secondoit ainsi les vues du gouvernement, alors occupé du soin d'animer le commerce. En 1664, Louis XIV avoit obligé la Compagnie des Indes, établie en 1621, à vendre ses droits à une Compagnie nouvelle autorisée par des lettres-patentes, sous le titre de Compagnie des Indes occidentales, avec droit de commerce sur la côte d'Afrique, depuis le Cap-Verd jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Aidée des vaisseaux & des troupes du Roi, cette société ne manqua pas des secours nécessaires pour le succès de ses entreprises. En 1666, elle fit équiper en Hollande, pour son service, un bâtiment de 400 tonneaux nommé l'*Europe*, sur lequel Villault se procura l'office de contrôleur. Ce vaisseau parcourut toute la côte occidentale, depuis le Cap-Verd jusqu'à l'île Saint-Thomas. A Rio-Fresco, vulgairement Rufico, ville voisine du cap, dans le royaume de Kayor, les Negres se réjouirent de son arrivée en s'écriant en langue françoise, que les François valoient mieux que toutes les nations du monde. Cependant, malgré ces expressions d'amitié, malgré les prévenances de l'Alcaïde, nos Navigateurs, sur les conseils intéressés d'un Capitaine Hollandois, leverent l'ancre, après avoir acheté quelques denrées. Dans le royaume de Burré, sur la rivière de Sierra-Leona, ils conclurent avec le Roi une alliance qui fut célébrée avec une mutuelle satisfaction. Ce Prince Chrétien s'appelloit D. Philippe. Il donnoit un exemple rare de justice & de raison dans les pays despotiques & barbares, en laissant à ses sujets la liberté de conscience. Cependant, jaloux de leur conversion, il entre-



tenoit à sa Cour deux Missionnaires , dont le zèle avoit peu de succès contre la passion des Negres pour des femmes & le vin. Ces peuples avoient retenu quelques manieres des Normands qui avoient découvert leur pays. Nos François, attaqués par un Capitaine Anglois suivi de quelques Negres, résolurent de piller un comptoir que l'Angleterre, alors en guerre avec la France, avoit dans une des isles formées par l'embouchure de la riviere. Leur expédition ne réussit pas. On étoit alors aux premiers jours de l'année 1667. Villault reçut du Roi du Cap-Monte, l'accueil le plus flatteur. Ce Prince, en versant des larmes de joie, l'assura que les François seroient toujours favorablement traités dans ses Etats, quoiqu'ils fussent un peu vifs & capricieux. Il en avoit toujours eu plusieurs à sa Cour lorsqu'ils fréquentoient le pays. Une des femmes de son fils distingua aisément, à l'air de Villault & de son domestique, qu'ils étoient les seuls François de l'équipage.

Ce Voyageur, en suivant la côte de Malaguette, vit avec regret beaucoup d'anciens monumens des découvertes & du séjour de ses compatriotes. Il rencontra sur la côte d'Yvoire un Armateur de sa nation qu'un orage avoit séparé de vingt-six autres avec lesquels il étoit en course. Les habitans de la côte d'Or lui marquerent des sentimens de préférence pour les François. Le Roi du grand Commendo lui déclara même qu'étant établis dans son domaine depuis un tems immémorial, ils étoient les seuls qu'il voulût recevoir dans sa capitale. Au Cap-Corse, on apprit du Gouverneur du fort Danois de Frédérisbourg, que les Princes du pays se faisoient depuis quatre ans une guerre cruelle, dont les ravages détruisoient le commerce & affamoient les habitans au point qu'il étoit obligé de fournir à la subsistance de la garnison de Christiansbourg, autre fort Danois. Le Roi de Fantin avoit promis aux Anglois du Cap - Corse de les remettre en



possession du fort de Cormantin, & pour garant de sa parole, il leur avoit donné son fils en ôtage. Cependant, avant que d'avoir accompli le traité, il redemanda son fils; on le lui refusa; & dans l'espérance d'obtenir sa liberté, en livrant aux Anglois un Général ennemi, il fit enlever le Gouverneur Hollandois du fort. Les habitans d'Axim s'étoient aussi déclarés pour eux, ils avoient même tué le Contrôleur-Général de la République. On ignoroit alors sur cette côte le traité de Bréda. Le vaisseau de Villault reprit la route d'Amsterdam, après avoir employé neuf mois & demi dans le voyage, sans autre accident que la perte d'un homme mort d'une dyssenterie.

Depuis plus d'un siècle, les François avoient fait différentes tentatives pour mettre leur commerce en Barbarie, sous la protection de quelques places fortes. Dès l'année 1560, une compagnie de Marseille étoit parvenue à pourvoir ainsi à la sûreté d'un magasin à bled & de ses bateaux pour la pêche du corail sur la côte d'Alger; mais son fort avoit été quelque tems après démoli par les troupes Algériennes, sous prétexte qu'en achetant tout le bled du pays elle y avoit occasionné une famine. En 1628, Louis XIII y avoit envoyé des Ingénieurs pour élever un autre fort sous le titre de bastion de France; quoique leur ouvrage eût été détruit en sortant de ses fondemens, le projet fut accompli quelques années après. La guerre s'étant élevée entre la France & le royaume d'Alger en 1664, le Duc de Beaufort, Amiral de France, alla sur la côte de Gigeri où la Compagnie avoit une factorerie pour le trafic des cuirs, des bleds, & de la cire, travailler à la construction d'une forteresse pour tenir les Maures en échec. Après avoir pris Gigent & battu les corsaires, on avoit mis la main à l'œuvre, lorsqu'un corps d'Arabes s'avança pour s'y opposer. Le Duc de Beaufort les chercha, mais par des chemins difficiles, & pendant qu'il étoit



étoit en course sur les terres d'Alger, le fort fut emporté d'affaut. Les François du village, déterminés à frapper un coup décisif pour sortir d'un extrême danger, l'ennemi très-supérieur en nombre, les mit en déroute, & ils ne parvinrent à embarquer une partie de leur artillerie & de leur bagage qu'en sacrifiant 400 de leurs esclaves. L'année suivante, le Duc de Beaufort battit deux fois les corsaires sur mer. Cinq ans après, ils furent forcés, par le Marquis de Martel, à demander la paix. La Compagnie du bastion de France a acquis la liberté du commerce sur la côte d'Alger, avec une bonne place nommée la Calle. La nation avoit la permission de trafiquer dans les Etats de Maroc depuis l'an 1635, suivant un traité conclu par Chalard. Les Barbaresques, les peuples d'un même Empire, ne pouvoient conserver la paix avec eux-mêmes. A quitter le style de l'histoire, on pourroit les représenter sous l'emblème moral des vices, qui, après s'être unis pour faire le mal, tournent leur furie les uns contre les autres, révoltés à chaque instant contre la passion dominante qui les tyrannise sans cesse. En 1670, Hassen, Dey d'Alger, détruisit presque totalement la ville de Trémecen, pour châtier ses habitans d'une défobéissance.

La Compagnie Françoisse des Indes occidentales & du Cap-Verd, malgré les espérances données par Villault & ses autres Agens, malgré l'ardeur du Ministère, n'usoit de son privilege, relativement au commerce de Guinée, que pour vendre, par une réserve de cinq pour cent, des permissions d'acheter des Negres pour les isles de l'Amérique. Ainsi son privilege n'étoit plus que le droit de lever un impôt sur des Marchands plus industrieux qu'elle. On appelloit encourager le commerce, interdire le commerce à toute la nation, pour le réserver à une société qui ne l'exerçoit pas. Les Marchands particuliers ne furent pas fort empressés à exposer leur fortune pour le profit de la Compagnie; les isles manquerent



d'esclaves, & en 1669 elle fut obligée d'équiper deux vaisseaux, avec lesquels d'Elbée, Commissaire de la marine, fut chargé d'aller en Afrique pour travailler à prévenir les accidens dont ce besoin le menaçoit. Un Marchand étranger, nommé Carlof, qui du service des Hollandois avoit passé à celui de la Compagnie, devoit employer les connoissances qu'il avoit acquises en Afrique, & les liaisons qu'il y avoit formées, à lui procurer la faveur des Rois negres, & particulièrement celle du Roi d'Ardra, pays situé sur la côte des Esclaves. On étoit si persuadé du succès de ses négociations, que l'on nomma Dubourg Commandant du fort & du comptoir de la côte d'Ardra. Les deux vaisseaux jetterent l'ancre dans le port au commencement de l'année 1670. Carlof écrivit aussi-tôt au Roi, nommé Tofizon, pour lui rappeler que dans leur jeunesse, ils avoient bu souvent *bouche à bouche*, c'est-à-dire, dans le même verre & tous les deux à la fois. Un gage si sacré d'affection & d'estime chez cette nation, qu'il ne peut être *violé sans un prompt châtiment du ciel*. Malgré les intrigues des Hollandois, les François furent reçus avec des distinctions extraordinaires. Lorsque Dubourg eut demandé au Roi, dans la première audience qu'il eut à Assem, capitale du pays, la permission de bâtir une loge à Offra, en lui promettant que la Compagnie y enverroit chaque année quatre vaisseaux chargés de marchandises; ce Prince lui répondit que les Hollandois lui fournissoient tout ce qu'il demandoit, & que pour l'engager dans une alliance exclusive, ils lui offroient des avantages considérables qu'il avoit d'autant plus de raison d'accepter que les Anglois paroissent négliger son commerce, & que les François, après l'avoir autrefois cultivé, n'avoient pas été plus fidèles à leurs engagemens; faute que l'on ne pouvoit reprocher aux Hollandois: mais que néanmoins pour mériter l'amitié d'un aussi grand Monarque que le Roi de France, il avoit déjà donné



ordre à son grand Capitaine de bâtir à Offra un comptoir pour la nation, & d'en protéger le commerce. Dans la suite d'Elbée le supplia de permettre que ses gens construisissent eux-mêmes leur loge à son gré; le Roi le refusa. « Vous » commenceriez, lui dit-il, d'un air gai, mais gracieux tout ensemble, par dresser une batterie de deux pièces de canon; l'année d'après, vous en auriez une de quatre, & par degrés votre comptoir deviendrait un fort, & vous seriez maître de mon pays. » Il accompagna ce raisonnement de comparaisons fort justes & fort ingénieuses.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Carlof, pour ruiner le crédit des Hollandois, avoit mis le prix des esclaves un tiers plus haut qu'il n'avoit jamais été, & laissé à la volonté du Roi le prix des marchandises de la Compagnie. Cette politique réussit. D'Elbée eut plusieurs fois l'honneur de boire bouche à bouche avec le fils du Roi & avec le Grand-Prêtre, premier Ministre de l'Etat. Ce Pontife lui assura que six mois avant son arrivée, le Diable, dont il lui montrait la figure peinte en blanc, (couleur que des noirs ont dû naturellement lui donner, quoique les voyageurs s'en étonnent) lui avoit appris le dessein que les François formoient de tourner leur commerce vers Ardra. Sous des auspices si favorables, les vaisseaux furent bientôt chargés d'esclaves. Tout les servit, jusqu'aux contestations que les Hollandois éleverent. Elles déterminèrent le Roi à envoyer un Ambassadeur en France. Il choisit pour ce ministère Lopez Matteo, son interprète, personnage distingué à la Cour même par son office. Le spectacle de la Cour de France & de la capitale jeta Matteo dans une continuelle extase, au milieu de laquelle il ne cessoit pourtant de faire admirer son jugement & sa politesse. Il disoit souvent que *ses compatriotes le prendroient pour un imposteur lorsqu'il leur raconteroit ce qu'il voyoit; que le Roi lui-même douteroit de ce qu'il verroit de ses propres yeux, & qu'après avoir vu la*



*France, il n'y avoit plus rien à voir dans le reste du monde.*  
Quel succès cette haute opinion du Ministre d'Ardra ne pré-  
sageoit-il point à la Compagnie ?

C'est la méthode ordinaire des François dans leurs établisse-  
mens, dit l'Auteur de la relation du voyage de d'Elbée, im-  
primée dans les voyages de Desmarchais ; ils en jettent les  
fondemens avec beaucoup d'ordre & de sagesse, mais ils ne  
soutiennent pas leurs entreprises. En arrivant à Ardra, au  
mois d'Octobre 1672, Carlot & l'Ambassadeur eurent un  
démêlé au sujet des présens que Louis XIV & la Compagnie  
envoyoient au Roi. Matteo, blessé du refus que le Facteur  
fit de les lui remettre, employa tout son crédit pour ruiner  
les affaires des François. Le Roi étoit alors occupé à pa-  
cifier ses Etats, dans lesquels une guerre civile avoit inter-  
rompu le cours du commerce. Ces agitations & l'infidélité de  
Matteo déterminèrent Carlot à renvoyer les présens en  
France & à passer à Juida, alors le seul lieu de la côte  
propre au commerce des esclaves. Le Roi du pays, protec-  
teur des rebelles du Royaume voisin, donna volontiers à  
Carlot de fortes assurances d'une constante protection pour la  
nation François. Il lui permit, non-seulement d'établir  
des comptoirs à Sabi & dans les autres villes de sa domi-  
nation, mais encore de bâtir un fort à Grégoné, où le Ca-  
pitaine Wiburne en a bâti un pour les Anglois. La Compa-  
gnie des Indes occidentales ne jouit pas mieux de la faveur  
du Roi de Juida qu'elle n'avoit profité de celle du Roi d'Ar-  
dra ; & il ne faut pas se plaindre de ces Princes, s'ils juge-  
rent la nation François trop légère & trop inconséquente  
pour mériter toute leur confiance & leur estime.

La Compagnie des Indes orientales de la même nation,  
créée en 1664, après la mort du Maréchal de la Meilleraye,  
& la dissolution de sa société, échouoit dans ses projets sur  
Madagascar, malgré les sages mesures & les singulieres pré-



cautions que M. Colbert avoit prises pour peupler & fertiliser cette isle, nommée *Isle Dauphine*, par une Déclaration du Roi. Cependant Chamargou, Gouverneur du fort Dauphin, avec un renfort amené par le dernier vaisseau de M. de la Meilleraye, avoit levé, les armes à la main, les tributs que les Seigneurs de l'isle anciennement soumis, refusoient de payer, depuis qu'ils voyoient les François affoiblis, désunis, & en quelque sorte las de leurs succès. Assuré autour de lui de la soumission, il avoit détaché des partis pour reconnoître les cantons dans lesquels on n'avoit pas pénétré. On ne voyoit, dit l'Historien des Voyages après Rennefort, aucune raison de craindre que des expéditions si propres à répandre la gloire de la nation, pussent affoiblir le centre de sa puissance, lorsqu'il n'y avoit plus d'ennemis voisins, & que l'abondance y régnoit par les tributs de 200 mille hommes qui regardoient comme une faveur dans leur propre pays, que 160 aventuriers ne leur ôtassent pas la vie. Mais le zele indiscret d'un Missionnaire Lazariste, ébranla l'édifice jusques dans ses fondemens. Il y avoit dans l'isle un Seigneur nommé Dian Manangue, tributaire des François qui avoient cru s'affermir en augmentant sa puissance : c'étoit le plus vaillant & le plus spirituel des Princes de Madagascar. Le Missionnaire, dans l'espérance de recueillir de plus grands fruits de la conversion d'un homme si respecté, le menaça, non de la colere du Ciel, mais de la vengeance de sa nation, s'il ne se laissoit baptiser ; il lui déclara même la guerre. Manangue l'empoisonna, &, désespérant d'obtenir sa grace des François, il ne songea qu'à finir cette tragédie par leur entière destruction. Il communique sa fureur à son beau-frere, nommé Lavarangue, celui-ci massacre quarante hommes de la garnison dans une embuscade. Chamargou s'arme pour le punir, & la fortune ne sert pas sa vengeance. Dès la fondation de la colonie, on avoit vendu des munitions aux Insulaires ; les



Negres de Manangue s'étoient aguerris en combattant avec les Européens, ils avoient des armes à feu, ils étoient en grand nombre. Chamargou auroit infailliblement péri, si un brave homme, nommé le Vacher de la Case, au retour d'une course avec dix François & mille Negres accoutumés à vaincre sous ses ordres, n'eut mis en fuite l'ennemi. Pendant que ce libérateur de la colonie poursuivoit Manangue, celui-ci, déterminé à périr ou à détruire les Européens, vient à bout, en dérobant sa marche à son vainqueur, étranger au pays, de resserrer le Gouverneur dans son fort, & de le réduire aux dernières extrémités. La Case arriva, & la colonie fut une seconde fois sauvée. Enfin ce brave François, après avoir tué, pour son coup d'essai dans un combat singulier, un Prince puissant avec les armes du pays & à la vue de deux armées; après avoir forcé par de grandes victoires plusieurs autres Princes à fléchir sous la puissance étrangère, fut contraint, pour ne pas périr sous les persécutions & les attentats de l'envie, de se réfugier chez le Prince d'Ambouille qui lui avoit donné sa fille en mariage.

Tel étoit, en 1665, l'état des François de Madagascar, lorsque de Beauffe, frere de Flacourt, vint en prendre le gouvernement, avec la qualité de Président, Garde des Sceaux du Conseil souverain de la France orientale. La discorde divise aussi-tôt le Président, l'ancien Gouverneur du fort Dauphin, les Officiers, les Facteurs, & tous les Employés de la Compagnie. On ne sçait ni commander, ni obéir; les profits & les fonds de la Compagnie sont au pillage; les provisions sont consommées. De Beauffe meurt, Montauban lui succede, le même esprit regne, le mal s'aggrave. La Case, ce héros que les naturels appelloient Dian Pouffe, du nom d'un ancien conquérant de leur isle, se couvroit d'une nouvelle gloire, à la tête de trente François, & d'un corps considérable d'Ambouillois, sujets de sa femme, nommée Dian-



Nona. Le butin qu'il rapporta de son expédition, auroit soulagé la colonie, si le Conseil n'avoit eu la foiblesse ou l'infidélité de le laisser entre les mains de Chamargou. Celui-ci prétend le garder pour le Duc de Mazarin, fils du Maréchal de la Meilleraye. Cependant la Case est récompensé de ses services par une commission de Lieutenant. Accoutumé à ne recevoir pour prix de ses exploits que des traitemens odieux, il devint très-sensible à cet honneur. Supérieur à tout ce qui l'environne, mieux instruit de l'état de l'isle que ceux qui commandent, il promet la conquête entière de Madagascar; mais il la promet à un Conseil qui tremble dans son fort, & désespere du salut de la colonie. En 1666, au retour de Rennefort en France, il l'engage à assurer à la Cour & à la Compagnie que ce qu'il propose, il l'exécutera, pourvu qu'on lui envoie de médiocres secours, & qu'on lui en laisse la plus libre disposition. Ses paroles ne sont pas mieux reçues en France qu'elles ne l'avoient été à Madagascar. Ses hauts faits, une bravoure à toute épreuve, un désintéressement sans bornes, une conduite toujours aussi sage & irréprochable, que glorieuse, ses intelligences dans le pays, & l'affection des Insulaires, étoient les garans de ses promesses. Cet homme étoit presque nu lorsqu'il aspirait à l'honneur de cette conquête, quoiqu'il eût enlevé un riche butin, & il ne demandoit aucune récompense; vertu trop généreuse, peut-être, pour n'être pas suspectée, ou du moins enviée. Rennefort lui envoya des habits, qu'il n'accepta qu'en renvoyant en échange quelques pierreries, reste de sa fortune.

François de Lopo, Marquis de Mondevergue, revêtu par le Roi des charges d'Amiral & de Lieutenant Général des vaisseaux & places de France au-delà de la ligne équinoxiale, établit l'année suivante quelque police à l'isle Dauphine. L'union n'est pas plutôt formée, qu'elle est rompue. Le Gouverneur & les Directeurs de la Compagnie se divisent.



Ceux-ci passent aux Indes; le premier s'embarqua quelque tems après pour l'Europe. Cependant on s'étoit alors réconcilié avec Dian Manangue, le plus redoutable ennemi de la nation; & l'on avoit remporté de grands avantages sur les Negres à la faveur d'un cheval. On assure que les Insulaires, qui n'avoient jamais vu de ces animaux, furent si effrayés quand ils apperçurent celui-ci, qu'ils l'appellerent dian beliche, roi des diables. En 1670, de la Haie, avec la qualité d'Amiral & de Gouverneur de Madagascar, vint prendre possession de l'isle au nom du Roi, à qui la Compagnie l'avoit rendue. Chamargou en étoit nommé Lieutenant Général, & la Case, Major. A la premiere entreprise militaire, le Gouverneur reconnut qu'il se flatteroit inutilement de briser les ressorts secrets avec lesquels l'on arrêtoit son pouvoir & ses desseins. Il laissa l'empire à ceux qui en avoient joui, pour transporter le siege de l'autorité à l'isle de Bourbon en 1671. Ainsi, l'isle Dauphine fut abandonnée du Roi comme elle l'avoit été de la Compagnie, persuadée que ses farouches habitans seroient toujours difficiles à contenir, & que leur entiere soumission lui apporteroit peu de profit. La plupart des François quitterent l'isle; plusieurs autres furent égorgés par leurs *marmittes*, ou domestiques Negres. Les Insulaires ont prétendus que tous ces François avoient été tués ou pris par les Hollandois, & que ces Républicains avoient détruit leur établissement.

1672, & s. La Compagnie Angloise, après avoir perdu dans l'expédition de Ruyter la valeur de 200 mille livres sterlings en vaisseaux & en marchandises seulement, étoit dans un si déplorable état, qu'elle consentit, pour une somme d'argent, à remettre sa charte au Roi Charles II. Ce Prince créa la Compagnie royale d'Afrique. Les succès de la nouvelle société, quoiqu'établie sur le fonds modique de 110 mille livres sterlings, furent rapides. Ses Directeurs s'attachèrent d'abord à



à fortifier & à embellir le château du Cap - Corfe , le plus considérable de la côte après celui de Mina. Ils éleverent de nouveaux forts à Akra , à Dischove , à Winiba , à Sukkonda , à Commendo , à Anamabo , à Juida. Les Danois leur vendirent Frédéricksbourg. Enfin , malgré les oppositions des Hollandois , le commerce de cette Compagnie devint si florissant , qu'elle fournit plusieurs fois à crédit aux colonies Angloises de l'Amérique un grand nombre d'esclaves , & que de la poudre d'or tirée de ses établissemens , on frappoit tout à la fois jusqu'à trente & même cinquante mille guinées. Quelques légères disgraces , tel que le sac du fort de Winiba par les Negres en 1679 , n'arrêterent point ses progrès.

Les Hollandois , de leur côté , travailloient de toutes leurs forces , soit à tenir en bride leurs rivaux par la construction de plusieurs forts , soit à fixer les Negres sous leur joug en l'appesantissant. Le crime de l'oppression en entraîna bientôt la peine ; car les peuples de Mina , de Commendo , de Sabo , & de Fetu , briserent leurs fers , & poursuivirent leur vengeance jusques dans le centre de la puissance Hollandoise. Le château de Mina fut ébranlé ; & si l'art avoit secondé le courage des Negres , ils en auroient peut-être chassé pour jamais leurs tyrans. Le désespoir leur avoit mis la flamme à la main. Furieux de n'avoir pu réduire le fort en cendres , la plupart brûlerent leurs propres maisons , & abandonnerent cette partie de la côte. Les Hollandois les poursuivirent , pour exposer nus , sur les terrasses du fort , aux brûlantes ardeurs du soleil & aux froides rosées de la nuit , ceux qui tomberoient entre leurs mains. La Compagnie de Hollande étoit alors dans une situation trop critique pour songer au commerce de l'Abyssinie , que le Négus Af ou Aelaf-Saghed avoit offert , en 1673 , au Gouverneur de Batavia par un Arménien nommé Morad. Des intérêts plus pressans appelloient ses forces ailleurs , & elle n'auroit pas trouvé dans un pays



pauvre , bordé de Mahométans , & dépourvu de ports , ce qu'elle auroit négligé pour y établir des Comptoirs.

Lorsque Barbot parut aux environs de Mina , les malheureux Africains vinrent en foule le conjurer , à genoux , d'implorer pour eux la protection de la France. La fortune offroit à cette nation le moment favorable pour rentrer dans la possession d'une place dont elle avoit jetté les premiers fondemens avant que la côte fût connue des autres peuples de l'Europe. Mais , après avoir enlevé aux Hollandois les îles de Gorée & d'Arguim , elle s'étoit liée par un traité de paix. Les expéditions contre ces îles avoient suivi la fondation d'une Compagnie du Sénégal , à laquelle la Compagnie des Indes occidentales rendit , en 1673 , son privilege de commerce , depuis le Cap - Blanco jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; titre qu'elle n'avoit fait valoir que pour en éloigner tout commerçant François. En 1677 le Comte d'Estrées , avec une escadre de onze vaisseaux de guerre , força les Hollandois de l'île de Gorée à se rendre à discrétion. L'année suivante , ceux de l'île d'Arguim obtinrent une capitulation honorable de Ducasse , qui , avec un vaisseau & quelques barques , s'étoit présenté devant la forteresse. Les Hollandois tenterent ensuite inutilement de surprendre Gorée. Ducasse conclut , au nom de la Compagnie , avec les Rois negres de Rufisco , de Joal , & de Portodali , des traités , par lesquels ces Princes cédoient la propriété de trente lieues de côte , depuis le Cap-Verd , jusqu'à la riviere de Gambia , & six lieues dans les terres. Dans la même année 1679 , la Compagnie s'engagea , par contrat , envers le Roi & les Directeurs du domaine d'Occident , à porter chaque année , pendant huit ans , deux mille Negres en Amérique , & à en fournir un nombre suffisant pour les galeres de Marseille. Cependant avec cette apparence de prospérité , elle s'évanouit tout-à-coup. Elle avoit conquis des places , & acquis des alliés ;



mais elle n'avoit point fait de commerce ; & pour en élever les fondemens au milieu de la guerre , elle avoit fait des dépenses très - considérables. Aussi à la paix , elle ne fut point en état de relever les fortifications d'Arguim , & ses créanciers composèrent avec elle pour le quart de leurs avances. En instituant des Compagnies qui n'étoient point assez riches pour souffrir de grandes pertes , on ruinoit le commerce , on détruisoit les colonies de l'Amérique. On ruinoit le commerce , parce que plusieurs négocians y épuisoient leur fortune , pendant que les autres ne pouvoient faire valoir la leur , & l'on décourageoit la nation. On détruisoit les colonies de l'Amérique ; car ou ces sociétés ne fournissoient jamais les Negres nécessaires pour les cultiver , si elles étoient chargées de la traite ; ou les particuliers qui , à leur défaut , s'attachoient à cette branche de commerce , se trouvoient trop gênés & trop traversés dans leurs opérations , pour y jeter un assez grand nombre d'animaux de culture. Enfin , les frais des grandes expéditions militaires étoient supportés par le Gouvernement ; & l'on vouloit persuader à la nation que les Compagnies augmentoient la gloire & la puissance de l'Etat.

Les François , par le traité de paix , conserverent leurs conquêtes , qu'ils auroient facilement poussées sur la côte d'Or , vers les lieux où Barbot s'ouvrit un commerce , à en juger du moins par la relation de ce voyageur. On apprend dans sa description de Sierra-Léona , qu'une guerre ardente étoit allumée entre les vieux Capez & les Kombas-Manez. Depuis le commencement du seizieme siecle , les Manez , peuple de la race des Jaggas & des Galles , les fléaux de l'Afrique , étoient inhumainement acharnés contre les Capez , anciens habitans du pays , les plus civils de tous les Negres. Dans leur premiere irruption , ils n'avoient eu d'autre dessein que de vendre une partie des Capez , & d'en dévorer une



autre partie, sans s'arrêter dans leur pays; mais la fertilité du lieu les y fixa. Cependant la nation opprimée opposa la furie du désespoir à la férocité naturelle de ses ennemis. Quoique fort affoiblie, non-seulement par les ravages des Barbares, mais encore par la fuite d'un grand nombre des siens, dont plusieurs s'étoient rendus volontairement aux Portugais, elle se soutint, elle se releva; elle devint redoutable à son tour. Les deux peuples s'entredétruisoient. Toutefois le commerce des Européens ayant rendu les Manez plus traitables, leurs guerres furent dans la suite moins sanglantes. Ces peuples avoient été subjugués par un Roi de Quoja nommé Flansire, près du Cap-Monte, & conservoient toujours pour les successeurs de ce Prince une sorte de soumission.

Ce Flansire étoit un conquérant célèbre vers le milieu du dix-septième siècle, chef de la nation guerrière des Karrows, établis avec les Folgias, autrefois leurs ennemis, & ensuite leurs alliés, dans l'intérieur des terres attenantes à la côte de Malaquette. Flonikerri, son oncle, avec les forces de ces deux nations réunies, avoit subjugué le pays des Quabes vers Rio-Sestos, la région de Gala ou des Galles, & enfin les terres des Veys situées vers le Cap-Monte: les dards empoisonnés de ses troupes répandoient par-tout la terreur. Après avoir donné des Rois aux deux premières contrées, il plaça le siège de son Empire à Tombi, chez les Veys auxquels il avoit accordé la vie & la liberté, en les foulant aux pieds, suivant l'usage du pays, pour marque de sa victoire. Attaqué par le Prince de Gala, qu'il avoit couronné, il aima mieux périr que de sortir du cercle qu'il avoit tracé autour de lui, en voyant fuir ses Karrows, & en jurant d'y mourir, ou d'y vaincre. Killimanzo, son frère, le vengea, s'empara de Quoja & des contrées voisines, & dompta les Quilligas. Flansire, son fils & son successeur, héritier de la valeur de sa famille, soumit tout le pays situé à l'ouest, jusqu'à Sierra-Léona,



dont il laissa le gouvernement à un Seigneur nommé Quandadulla. Ce Dongah, ou Viceroy, fut contraint par Dogo-Falma, natif de Hongo, dans le pays de Hondo, de se retirer dans les isles Bananas. Au bruit de sa disgrâce, le Roi de Quoja n'attendit pas que ses troupes fussent rassemblées pour marcher à l'ennemi. La fortune balança long-tems à la fin, par le secours de quelques Blancs, elle couronna Flansire. Le vainqueur abattit, à coups de hache, les portes de la ville de Falmaba, & Dogo-Falma prit la fuite. Pendant qu'il rentroit dans la domination de Sierra-Léona, Gammana, son frere, régent du reste de ses Etats, avoit envahi son trône & son ferrail; & les Gebbes-Monus du Cap-Mesurado avoient brûlé plusieurs villes du pays de Doualla & du Cap-Monte. Flansire, après avoir invoqué la justice des Jannanias, c'est-à-dire, des esprits, dompta les rebelles par une victoire qui ôta la vie à l'usurpateur, & par le pardon qu'il eut la générosité d'accorder à leur repentir. Enfin, par le carnage des Gebbes-Monus & le ravage de leur pays, il se flattoit de jouir du repos qu'il recherchoit dans ses vengeance, lorsque Dogo-Falma l'obligea à conduire ses troupes victorieuses contre une flotte & une armée, aussi-tôt punies de leurs vaines menaces. Ce Prince, d'une bonté égale à sa valeur, eut pour successeur au trône de Quoja Flambure, son fils aîné. Dans la suite, la famille d'un Dongah de Sierra-Léona se divisa; ses guerres ruinèrent la puissance de ses maîtres dans ce pays, & les Kombas-Manez recouvrèrent leur liberté. Le grand désert garantissoit les Etats septentrionaux de l'Afrique des incursions de ces barbares; il y avoit dans ces pays assez d'autres bêtes féroces pour les ravager; les belles qualités mêmes de la nature n'y conservoient point le caractère de vertu. L'Empereur de Maroc Muley-Archii, mort en 1672, étoit le fléau des méchants; mais il les punissoit par



des crimes, puisque dans leurs supplices il violoit & la justice, & la pudeur, & l'humanité, & la majesté royale. Après qu'il eut publié de belles ordonnances pour la police des villes & pour la sûreté des chemins, il n'y eut point de scélérat dont la rencontre fût plus dangereuse que la sienne. Il trouve un jour en un lieu écarté un homme & une femme; il les soupçonne de débauche, & aussi-tôt il ordonne à ses Noirs de les brûler liés l'un à l'autre, en mettant le feu.... (la pudeur se refuse à ces détails.) Il foule lui-même ces misérables sous les pieds de son cheval. Jaloux de donner à la qualité de tyran les formes analogues au sens de ce terme, il exerçoit l'office de bourreau comme un des plus précieux & des plus agréables devoirs de la souveraineté. Deux cents des plus riches bourgeois de Fez ayant travaillé négligemment à la construction des casernes pour sa garde, il les fit attacher à des arbres dans la cour de son palais, & fondant sur eux le sabre à la main, il les mit en pièces. Arrêté dans cette exécution par un Seigneur Arabe, son beau-père, il condamna ces bourgeois, morts ou vifs, à une grosse amende. Les femmes de ceux qui avoient péri, pour avoir osé lui représenter que la peine ne devoit pas tomber sur leur famille, furent obligées de mettre leurs mammelles entre l'ouverture d'un coffre sur lequel il monta lui-même, pour leur arracher, par cette torture, la somme prescrite. Après qu'elles eurent payé, on alloit les jeter dans la rivière; le Seigneur Arabe les sauva. L'intrépide barbarie d'Archi, impénétrable à la sensibilité, trouvoit dans la compassion que l'on marquoit pour ses victimes une preuve de complicité, & un crime digne du même supplice. Quel étoit cet être monstrueux qui reconnoissoit l'homme à la férocité, qui la commandoit tyranniquement à ses sujets, & qui vouloit tirer les vertus paisibles de la société & de la sujétion? Archi récompensoit comme il punissoit; mais sans doute il



récompensoit ces qualités dures qui naissent d'une idée imparfaite de l'ordre, & dépourvue du sentiment de la bienveillance, qui se font haïr, & qui vont au bien par le mal ; il récompensoit des actions qui répondoient à son génie, des hommes qui lui ressembloient. Ses libéralités n'avoient point de mesure à l'égard de ceux qui témoignoit de l'attachement pour sa personne, c'est-à-dire, à l'égard des courtisans qui aimoient leur caractère dans le sien, ou qui le flattoient par crainte ou par ambition ; barbares les uns & les autres, ceux-là par une brutalité naturelle, ceux-ci par une politique horrible. Ce tyran faisoit malheureusement respecter & redouter sa cruauté par un esprit supérieur, & par un grand courage. Inexorable contre les ivrognes, il mourut ivre & par un acte d'ivresse ; il se fracassa le crâne, en voulant pénétrer à cheval dans une orangerie. Après sa mort, Ahmed, son neveu, se fit proclamer Souverain à Maroc ; Aran, autre Prince de son sang, à Taflet ; Ismaël, son frere, à Fez. Ismaël triompha de ses deux concurrens, sans toutefois pouvoir d'abord enlever à Ahmed l'Empire sur des peuples de Sus, sur les Chavanets, & sur plusieurs puissantes tribus Arabes. Il fut en tout semblable à son prédécesseur. Il avoit vécu en simple particulier à Méquinez, occupé à trafiquer par avarice, & à cultiver la terre pour ne pas paroître aspirer au trône : il y établit sa résidence. Afin d'ôter à ses sujets le loisir de réfléchir sur son cruel & avide despotisme, il les employa sans cesse à abattre & élever de nouveaux édifices, en disant : *Quand j'ai en main un panier plein de rats, il faut que je les tiennne dans un mouvement continuel, sans quoi ils rongeroient le panier pour en sortir.* S'il avoit connu les devoirs & les intérêts de la souveraineté, il auroit rendu son Empire florissant, & son trône inébranlable, en ouvrant des communications & des débouchés par le fructueux emploi des hommes & des revenus qu'il consumoit en stériles &



vains travaux ; il auroit contenu ses peuples en les enrichissant, & en s'enrichissant lui-même, par l'influence prospère des canaux, des chemins, des ports, sur la culture & le commerce ; il auroit satisfait son avarice, non en exprimant sans cesse, à force de taxes & d'exactions, le sang de ses peuples, mais en engraisant la terre, dont les fruits lui auroient payé ses avances avec usure ; il n'auroit pas été avare, car il auroit su que le Prince riche est celui qui confie son argent à ses sujets, & dont les sujets confient le leur à la terre ; il auroit soudoyé ses armées, & il n'auroit pas dit brutalement à ses Officiers : *Voyez-vous, chiens de Maures, les mules, les chameaux & les autres animaux de mon Empire, me demander quelque chose pour leur nourriture, ils la trouvent bien sans m'importuner ; faites-en de même, & marchez en diligence* : car il auroit su que les sujets sont hommes comme les Rois, & qu'ils doivent être traités en hommes ; que le Prince qui se regarde lui-même comme une bête féroce élevée pour dévorer de foibles animaux, anime la nature entière à conspirer à sa perte ; que les animaux que l'on ne nourrit pas, ne servent pas, & périssent, s'ils ne vivent de dévastations & de la substance même de leurs maîtres. Qui le croira ? ce monstre d'avarice, qui s'emparoit de tous les biens, & des vols mêmes, pour amasser des trésors ; ce monstre de cruauté, qui égorgeoit des hommes pour exercer son adresse ; ce monstre de jalousie, qui livroit les femmes de son nombreux ferrail aux entreprises brutales de ses Eunuques, & à la mort, sur la foi de ses soupçons, pour se les justifier ; qui le croira ? il régna cinquante-cinq ans, il régna presque sans trouble, & il mourut dans un âge très-avancé, de mort naturelle, sur un trône de Barbarie ! En 1678 la peste emporta plus de quatre millions d'habitans de ses trois royaumes, & le respecta.

Dans les Régences voisines de l'Empire de Maroc, les chefs



chefs n'étoient pas moins opprimés que les peuples. Les Deys, les Beys, les Divans, les Milices ne cessoient de se faire les uns aux autres une guerre de crimes, le fer & le poison à la main. Morat II & Méhémet, Deys de Tunis, avoient empoisonné vers l'an 1672, le Dey Caracaoust, l'auteur de la mort de leur pere. Le Divan s'efforça de resserrer le pouvoir arbitraire de leur charge. On vit souvent en un jour plusieurs Deys élus les uns par les Beys, les autres par le Divan, se succéder les uns aux autres, par un jeu sanglant de révolutions précipitées. Après la mort de Morat, & la fuite de Méhémet soupçonné d'avoir attaqué les jours de son frere pour se délivrer d'un collègue, Tunis fut le jouet de l'ambition, de l'avarice, de la cruauté des fils de Morat, nommés Ali & Méhémet, rivaux jaloux, hommes bisarres & extraordinaires, que les Tunisiens aimoient & haïssoient, chassoient & rappelloient alternativement, suivant le caprice & l'humeur du jour. Le Dey Hadgi-Abilas, successeur de deux Deys morts par le poison, osa tenter de créer lui-même un Bey avec l'assistance des Turcs, trois mois après avoir été mis sur le trône : on le coupa par morceaux. Le cruel Méhémet, assez avare pour ne pas appaiser la haine publique par des libéralités, étoit assez dévot pour faire la plus superbe mosquée qu'il y ait encore à Tunis. Dès qu'il se voyoit dépouillé de la dignité de Dey, il prenoit l'habit de Marabout, qu'il quittoit aussi-tôt qu'il pouvoit se revêtir de sa première puissance. L'Etat parut tranquille, lorsqu'il laissa de plein gré le gouvernement à Ali, pour se retirer à Cairoan, où il crut que son ambition lui permettoit de goûter le repos de la vie monachale.

Depuis long-temps, les Portugais avoient renoncé à des conquêtes en Barbarie ; ils paroissoient abandonner entièrement à d'autres nations Européennes la côte de Guinée voisine de l'Empire de Maroc. C'étoit à la côte de Congo &

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1680, & f.



d'Angola où ils se bernoient pour la traite des Negres, & qu'ils tournoient, les armes à la main, autour de quelques mines d'or. Un Roi de Congo, ayant eu besoin de leur assistance pour assurer la couronne sur sa tête, leur promit deux de ces riches sources & le comté de Sogno, pour récompense. Un si puissant intérêt les engagea aussi-tôt à rassembler toutes leurs forces. Soutenus par une armée royale & par le Kalangola, chef d'une tribu de Jaggas ou Galles d'Angola, ils attaquèrent le Comte de Sogno, qui après avoir vu périr un nombre prodigieux de ses sujets, perdit lui-même la vie dans une bataille. Le Seigneur élu à sa place, exhorta le peuple à ne pas s'effrayer des armes à feu qui, avec un bruit propre à épouvanter des enfans, n'avoient pas plus d'effet que leurs flèches, qu'ils avoient bien plutôt posées sur leurs arcs, que les Blancs n'avoient chargés leurs fusils : à ne pas s'arrêter puérilement aux couteaux, aux rubans, & aux colifichets que les Portugais jettoient dans leurs rangs pour les faire rompre, par l'avidité à ramasser ces bagatelles ; à tirer aux hommes, sans s'amuser aux chevaux qui ne devoient point paroître terribles à des braves accoutumés à combattre les lions, les tigres, les éléphants. Après avoir enjoint à tous les soldats de se raser la tête, & de se ceindre le front d'une branche de palmier, autant pour leur inspirer de la confiance par des apprêts extraordinaires, que pour leur apprendre à se reconnoître dans la mêlée : après avoir fait égorger, pour leur ôter des sujets d'inquiétude, les animaux domestiques, de maniere qu'après cette boucherie on donnoit une fille pour un veau, & une femme pour une vache ; après avoir ordonné que celui qui tourneroit le dos, seroit tué sur le champ par ses voisins ; enfin après avoir appelé à son secours les peuples des environs que l'intérêt commun eut bientôt rassemblés, il surprit l'ennemi que la confiance dans la victoire conduisoit sans précaution & sans ordre. Les Jaggas, & avec



eux les Negres de Congo , prirent la fuite. Les Portugais périrent tous à la réserve d'un seul , qui obligé par le vainqueur , à porter au Gouverneur de Loanda , cette nouvelle avec des bras & des jambes de ses compatriotes pour présent , sauva l'armadilla ou la flotte Portugaise , en lui apprenant qu'elle alloit tomber entre les mains des Barbares qu'elle venoit d'enlever pour la culture du Bresil. Le nouveau Comte de Sogno mourut de ses glorieuses blessures. Le pere Mérolla, Historien de cette guerre , parle d'un autre Seigneur de ce pays qui , pour avoir indignement traité les Missionnaires à cause de l'expédition de leurs compatriotes , fut jetté par le peuple dans la riviere de Zaïre , avec une pierre au cou. Cette brave nation publia , pour se justifier , que le Roi de Congo n'avoit pas dû donner un pays qui ne lui appartenoit pas , & que les Portugais n'avoient pas été moins ingrats qu'injustes , en acceptant l'usurpation du lieu qui leur avoit servi d'asyle , lorsque les Hollandois s'étoient mis en possession d'Angola.

Ces redoutables étrangers étoient entrés , peu de tems auparavant , en ennemis dans le royaume de Congo , tant par la nécessité de faire face au Roi D. Antoine , qui avoit juré de persécuter les Blancs , sans relâche , & de les bannir de ses Etats , que dans l'espérance de pénétrer jusqu'aux mines que la Cour leur promettoit sans cesse , & ne leur découvroit jamais. Réunis au nombre de quatre cents , & soutenus par deux mille Negres , la plupart esclaves , avec deux pièces de canon , ils avoient défait une armée de cent mille , on dit même , neuf cents mille combattans , & enseveli le Roi sous les ruines d'un rocher fracassé par un boulet. Ce Prince , souillé du sang de ses proches , du sang de sa femme qu'il avoit accusée d'adultere , pour en épouser une autre , du sang de son frere aîné qu'il priva de la vie , en lui imputant le projet d'un parricide , intrépide dans le crime , tremblant à



la vue d'un phénomène, subjugué par les devins, avoit regné environ trois ans. Après l'expédition de Sogno, plusieurs Seigneurs aspirant au trône de Congo, entretenrent le feu de la discorde. Enfin, après quelques batailles, le suffrage des Electeurs se réunit unanimement sur un seul; mais son couronnement fut différé, parce que les Portugais dans la guerre contre D. Antoine, avoient emporté la couronne que l'on employoit ordinairement dans cette cérémonie, & que le Pape Urbain VIII avoit envoyée à Congo par des Missionnaires. Cette précieuse couronne ne se trouva point à Loanda, & le Gouverneur D. Louis de Lobo en fit faire une autre à ses frais. Au milieu des troubles, un Prince méprisé par les derniers tyrans de Congo, quoique digne de leur sang, étoit parvenu à se faire proclamer Roi, sous le nom de D. Alvare VII. Ce nouveau monstre d'impiété, de cruauté, d'impudicité, fut aussi-tôt chassé du trône, en 1666, par ses peuples & le Comte de Sogno. Ce Comte engagea les Etats à couronner D. Alvare VIII, Prince de grande espérance, détrôné quatre ans après par le Marquis de Pemba, Seigneur aussi puissant qu'ambitieux. Lobo avoit entrepris une guerre contre la Reine Singa, (une de celles qui avoient succédé à la fameuse Anna-Singa, au royaume de Matamba) en représailles des ravages exercés par cette femme dans un territoire Portugais. Mérolla dit que le P. Antoine Laudati avoit converti la Reine, en lui prouvant que ses ancêtres n'étoient point les auteurs des merveilles de la nature, puisque dépositaire de leur pouvoir, elle ne feroit point tenir une paille droite, ce qu'en effet, dit le Capucin, elle essaya inutilement. Ce raisonnement convaincant, ajoute-t-il, porta la lumière dans l'esprit de la Princesse; & après avoir reconnu un Dieu créateur, il fut aisé de lui faire embrasser la foi Chrétienne, ainsi qu'à la plus grande partie de ses sujets.

Cet Ecrivain soigneux de recueillir les contes dans lesquels



il entre du merveilleux, prêcha l'Evangile dans le Comté de Sogno, depuis l'an 1683 jusqu'à l'an 1687. Dans ce tems-là, les Missionnaires Capucins reçurent une lettre du Cardinal Cibo, qui leur mandoit, au nom du sacré Collège, de mettre tout en usage pour arrêter la traite des Esclaves : glorieux & mémorable dessein, trop difficile à exécuter dans un pays où il n'y a que des hommes & de l'ivoire à vendre. Les Capucins se bornerent à demander au Roi de Congo, & au Comte de Sogno, que les Hérétiques fussent exclus de la traite, principalement les Anglois qui transportoient leurs Esclaves à la Barbade, où l'on ne leur inspiroit que de l'éloignement pour l'Eglise Romaine. Il valoit mieux, disoient-ils, traiter avec les Hollandois, parce qu'ils fournissoient des Esclaves aux Espagnols ; mais il falloit préférer les Portugais aux Hollandois. Les habitans de Sogno, quoique favorablement disposés pour les Missionnaires, n'avoient aucune envie d'accorder aux Portugais, ni la liberté de s'établir dans leur pays, ni celle de diminuer, par un commerce exclusif, le prix des Esclaves, déjà trop mal payé par cette nation ; & ils se flattoient de recevoir des autres Européens des armes & des munitions que ceux-là ne leur vendroient jamais : aussi trafiquèrent-ils, dans le même tems, avec les Anglois. Dans la suite, ces Insulaires, au rapport de Barbot le jeune, établirent un comptoir à Sogno, avec la permission des Missionnaires ; bien-tôt ils sortirent du port pour aller commercer avec plus d'avantage dans les contrées voisines, & sur-tout à Kipardi, où ils bâtirent une loge. Cette affaire occasionna une vive dispute entre le Comte de Sogno & Mérolla. Le Missionnaire excommunia le Comte, & le Comte est obligé de lui baiser les pieds, couvert d'un sac, une couronne d'épine sur la tête, la corde au cou, & un crucifix à la main. Le chef des Electeurs fut condamné à la même satisfaction envers le P. Benoît de Belvedere, dont il avoit reçu un soufflet, qu'il



auroit dû prendre, lui dit Mérolla, non pour une insulte, mais pour une salutaire exhortation à ne plus prêter l'oreille aux séductions des Hérétiques. Ce Religieux, dont les intentions étoient bonnes, étouffa les semences d'une guerre civile, qui s'allumoit entre les Princes de la famille régnante. Il nous apprend qu'un Roi Chrétien d'Angons, ayant ordonné, par une proclamation publique, aux Prêtres Idolâtres, de fortir de ses Etats sous peine du dernier supplice; son propre fils le livra, par crainte, à ses peuples révoltés qui le firent périr par la main du bourreau; le même sort tomba sur un Roi de Loango, pour avoir employé la force à persuader le Christianisme. Le Roi d'Oevri ne consentit à se faire Chrétien qu'à condition qu'une femme blanche consentiroit à l'épouser. Le P. Congelo eut beaucoup de peine à trouver une pauvre Portugaise qui voulût se marier avec un Roi Negre. Il réussit enfin; & l'union du Prince d'Oevri, avec cette Blanche, fut suivie de la conversion de ses sujets.

Les Portugais avoient acheté le fort Danois, de Christiansbourg, sur la côte d'Or, d'un Grec qui, après en avoir fait assassiner le Gouverneur, l'an 1670, en étoit resté possesseur pendant plusieurs années. Julien de Campo-Baretto, ancien Gouverneur de Saint-Thomas, avoit conclut le marché à sept marcs d'or; il commanda jusqu'à l'année 1682, tems auquel sa propre garnison le chargea de chaînes. Elle étoit alors dans une situation si déplorable qu'elle manquoit de pain. Les réparations de la place, alors appelée de Saint-François-Xavier, avoient coûté plus de cent livres d'or, & il n'y avoit pas dans les magasins pour la valeur de soixante livres sterling en marchandises. Aussi les Danois en ayant sollicité la restitution, l'obtinrent; mais toutefois pour une assez grosse somme; ils y rétablirent leur commerce en 1685, Herris-Lack, Directeur de leur Compagnie, vendit aux Anglois le fort de Fridericksbourg, qui fut nommé Fort-Royal.



DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 311

Par le traité il fut stipulé que la Compagnie Angloise auroit un comptoir fortifié près de Manfro, ville sur le Mont-Danois; & que les Danois auroient la liberté d'en établir un dans la ville d'Ogoua, sous le pavillon de Danemarck. Les Brandebourgeois ou Prussiens, bâtissoient alors, sur le cap Tres-Puntas, dans le royaume d'Axim, le fort Groote-Frédéricksbourg. En 1682, l'Electeur de Brandebourg avoit envoyé, sur la côte, deux frégates, dont l'un des commandans, nommé Philippeter Blanco, obtint, des Kabaschirs du lieu, la permission d'élever un fort, & d'établir un commerce réglé dans le pays. Outre la place forte du cap Tres-Puntas, on en bâtit deux autres à Dorothea, à Akoka, sans parler des comptoirs de Takrama ou Krema, & des loges de Papa & de Juida. Le Gouverneur de Frédéricshbourg eut la qualité de Directeur-Général. Les Hollandois & les Anglois virent d'un œil jaloux ces nouveaux voisins; les Hollandois les chassèrent de Dorothea, les Anglois leur enleverent le terrain de Dickscove, le fort Anglois de James, le fort Hollandois de Crévecœur, & le fort Danois de Christiansbourg, dans le pays d'Akra, servoient alors d'asyle aux anciens habitans du royaume chassés par les Aguambos, en 1680. Sans ce refuge, il n'en seroit peut-être pas échappé un seul à l'épée du vainqueur; du moins ceux qui auroient survécu à la ruine de leur patrie, n'auroient jamais été en état d'entreprendre le riche commerce qu'ils exercèrent dans le canton du petit Papa où ils se rassemblèrent & qu'ils nommerent du nom de leur ancien pays. C'étoit par la crainte des Aquambos que les Européens avoient déterminé le Roi d'Akra à permettre que leurs comptoirs fussent changés en forts, sous la protection desquels ses sujets & leurs biens seroient à l'abri de la furie de leurs ennemis mortels. L'événement servit mieux les Negres que les Etrangers ne l'avoient projeté: cependant, belliqueux comme ils l'étoient, s'ils n'avoient point eu de retraite assurée:

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



312 HISTOIRE DE L'ASIE,  
contre les Aquambos, la nécessité de vaincre eût exalté leur humeur martiale; ils eussent trouvé de grandes ressources dans le désespoir, & peut-être leur patrie auroit-elle été sauvée. Par l'établissement de plusieurs de leurs familles à Soko, cette ville devint une des plus belles & des plus considérables de la côte d'Or.

La Compagnie Françoisse du Sénégal, avoit vendu, en 1681, à une autre Société, ses droits sur cette côte & sur le reste de la côte occidentale, pour le prix d'un million dix mille livres. Dancourt, nommé Directeur-Général de la Compagnie d'Afrique, partit l'année suivante, pour travailler à relever le commerce. Suivant le témoignage de le Maire, il visita les comptoirs, examina la conduite des facteurs, & entreprit d'établir une parfaite correspondance avec les chefs des Negres. Il en coûta quatre cents mille livres à la Compagnie pour remonter le commerce, & toutefois recherchée pour les dettes de l'ancienne Société, qu'elle ne s'étoit point engagée à payer, elle se voyoit traversée dans la jouissance du privilege qu'elle avoit acquis. En 1684, on lui reprocha de n'avoir pas rempli ses engagements par rapport aux deux mille Negres qu'elle devoit porter tous les ans en Amérique, & de n'avoir pas répondu à l'attente publique, au sujet de la poudre d'or qu'elle auroit pu tirer de Guinée. Les Directeurs représenterent en vain, qu'outre les avances qu'elle avoit été obligée de faire, elle avoit fourni pour l'Amérique, en deux ans & demi, plus de quatre mille cinq cents Negres, & qu'il paroissoit par les registres de la monnoie, qu'en trois ans, elle avoit fait entrer dans le royaume quatre cents marcs d'or. En 1685, le Roi créa une Compagnie de Guinée dont le commerce exclusif devoit s'étendre depuis la riviere de Sierra-Léona, jusqu'au cap de Bonne-Espérance; elle s'engageoit à conduire aux colonies françoises, mille Negres chaque année, & à apporter en France, d'abord mille, & ensuite douze



douze cents marcs d'or. Ainsi la concession de l'autre Compagnie se trouva bornée à la côte qui court depuis le cap Blanc jusqu'à Sierra Léona. Les isles d'Arguim & de Gorée y étoient comprises. Les Hollandois gênés dans leur commerce depuis la prise d'Arguim, entreprirent de s'y rétablir, sans avoir l'apparence de violer le traité de Nimegue. On vit un de leurs vaisseaux, sous le pavillon de Brandebourg, travailler dans la baye à exécuter ce dessein; les François s'en emparerent, & leur projet fut dissipé. Ils ne se rebuterent point, & leurs nouveaux efforts eurent plus de succès. La guerre s'étant ensuite rallumée en 1688, ils réparèrent les anciennes fortifications de l'isle.

Cependant une défiance bien fondée avoit engagé les François à saisir tous les vaisseaux, tant Portugais, Anglois, Brandebourgeois, que Hollandois. Ducasse, avec quatre vaisseaux de guerre, alla tenter de former de nouveaux établissemens au pays de Commendo dont les habitans ne respiroient que la ruine des Hollandois. Après avoir construit un comptoir, il fit voile pour Alampi & Juida. Sur ces entrefaites, les Hollandois animerent les Negres, les uns contre les autres; le Roi fut tué, & le comptoir pillé. Les François ne renouvelerent plus leur entreprise. Six ans auparavant, le Roi du grand Commendo avoit invité Barbot à établir la nation François dans ses Etats, où il n'avoit jamais voulu permettre aux autres nations de bâtir des forts; Barbot avoit proposé au Ministere, en assignant le canton d'Ampeni, comme le lieu le plus propre à recevoir une place capable de brider le château de Mina. Dans ce tems-là, c'est-à-dire, en 1682, MM. des Haies, Voisin, Varin, & de Glos, Astronomes de l'Académie des Sciences, avoient donné de la célébrité à l'isle de Gorée, par leurs observations sur les émersions du premier satellite de Jupiter.

La Cour de France répandoit alors la terreur sur la côte



des Pirates, je veux dire de la Barbarie, par de terribles bombardemens. Les Tripolitains avoient eu la hardiesse de s'emparer d'un vaisseau François, & l'insolence d'en refuser la restitution. M. Duquesne eut ordre d'aller punir cette infraction aux traités. Il poursuivit, jusque dans le port de Scio, des navires de Tripoli battus par M. Danfreville. Là il se livra un rude combat, pendant lequel l'escadre Française jeta, dit la Croix, relation de l'Afrique, jusqu'à sept mille bombes qui détruisirent une partie de la ville & des vaisseaux. La Porte fut irritée de cette entreprise. Cependant Louis XIV donna ordre à M. de Guillervagues, son Ambassadeur auprès de cette Cour, de ne se relâcher sur aucun article de ses prétentions. Enfin, après des discussions très-vives, le Grand-Seigneur acquiesça aux propositions de la France; & il fut arrêté que le navire & les esclaves François seroient rendus, que les vaisseaux de Tripoli n'arrêteroient & ne visiteroient aucun vaisseau marchand sous pavillon de France; que les prises Françaises ne seroient vendues en aucun port de la Régence; que la France auroit un Consul dans la capitale; & qu'aucun Tripolitain ne pourroit faire des prises qu'à plus de dix lieues des côtes de France.

Depuis le commencement de ce siècle, les Algériens n'avoient cessé de troubler, par leurs courses dans la Méditerranée, le commerce des Puissances Chrétiennes, même des nations alliées avec la Porte, insultée elle-même, dans la personne de ses Pachas, ou trahie par ses Ministres liés d'intérêt avec les Corsaires. Vers le milieu du siècle, une escadre Française poussée jusqu'au port d'Alger à la poursuite de quelques vaisseaux, avoit en vain demandé l'élargissement des captifs de la nation; & les Algériens s'étoient vengés sur le bastion de France des menaces de l'Amiral, & de l'enlèvement d'un de leurs vaisseaux. Ils osèrent en même-tems former le projet de piller le trésor de Lorette. Le vent ne



leur fut pas favorable; ils se jetterent sur la Pouille, la Dalmatie, &c. d'où ils emporterent un immense butin. Les Vénitiens, attaqués, envoyèrent contr'eux une puissante flotte sous la conduite de Capello. L'Amiral ruina l'escadre d'Alger, sous le château de Valone, port de l'Empire Ottoman. La République arrêta ses exploits dans la crainte de s'attirer l'indignation du Grand-Seigneur; elle fut même obligée d'acheter la paix. On voit aussi-tôt les Corsaires aller chercher du butin jusque dans l'Islande, & bientôt mettre en mer soixante-cinq voiles, au rapport de l'Espagnol Morgan, alors esclave à Alger, outre les galeres & les bâtimens. La Porte vit elle-même leur puissance d'un œil jaloux: ses Pachas, lorsqu'ils tenterent par ses voies de les dompter, n'exciterent que des troubles, des révolutions & des crimes.

Ces Pirates portoient leurs ravages sur les côtes de la province de Languedoc, dans le tems même où les François attaquoient, à Scio, les Tripolitains. M. Duquesne fut chargé, en 1682, de bombarder Alger. Aux premières décharges de son artillerie, la ville fut en feu. Les habitans étoient sur le point de l'abandonner; lorsque les vents obligerent les François à retourner à Toulon. Ils eurent encore l'audace d'insulter les côtes de France. M. Duquesne revint l'année suivante devant leur ville. Le bombardement fut si violent que le palais du Dey, & presque toutes les maisons furent bientôt réduites en cendres, les batteries démontées, les vaisseaux coulés à fond. Les habitans massacrèrent leur Dey. Mezzomorto les entraîne à rompre une négociation entamée, égorge tous les François qui sont dans la ville, & fait piler le Consul, tout vivant, dans un mortier. Le bombardement recommence, la ville n'est que ruines. Mezzomorto fuit, le Divan demande la paix, les horreurs de Mezzomorto sont dévouées, & l'Ambassadeur Hagi-Giffer-Haga-Effendi, est aux genoux de Louis XIV (1684).



La Régence de Tripoli avoit refusé de se soumettre au traité conclu avec la Porte. Le Maréchal d'Estrées bombarda la ville en 1685, & n'accorda la paix demandée par Trik, ancien Dey d'Alger, qu'à des conditions plus dures. Les Ambassadeurs Kalil-Aga & Heister-Aga, vont, en 1687, rendre une espece d'hommage à Louis XIV, qu'ils voyent, avec surprise, *boire & manger comme les autres hommes*, au rapport de la Croix, qui avoit servi d'interprète dans la négociation. Le Schérif de Maroc avoit recherché la paix avec un vif empressement, effrayé de ces terribles expéditions; & persuadé, dit-on, suivant une tradition populaire, que l'on gardoit à Paris, une lettre du Prophete à un Roi de France, lettre qu'il avoit un jour proposée à un Religieux Espagnol, d'aller chercher, en lui promettant la liberté de tous les captifs François, détenus dans ses trois royaumes.

Nous avons vu ci-devant l'Angleterre humiliée par les Algériens au point qu'après avoir perdu 350 vaisseaux marchands, tandis qu'elle n'en avoit pris que 20, elle avoit été contrainte d'acheter la paix à prix d'argent & à force de munitions navales. Nonobstant toutes les *voies de douceur & de générosité* (ce sont les termes des Historiens Anglois) qu'elle employa dans la suite pour gagner l'amitié des Corsaires, ceux-ci n'avoient cessé de troubler la navigation de ses marchands jusqu'à l'année 1682, tems malheureux pour les Algériens, & dont Charles II profita pour conclure avec eux une alliance, confirmée, en 1688, par le Dey Chaban, dans le tems de la haute puissance des Pachas & de la foiblesse de l'Etat; renouvelée en 1700, après plusieurs infractions, par Mustapha, nouveau Dey; & respectée seulement après que les Anglois, qui devoient tout aux circonstances & à leur adroite politique, furent maîtres de Gibraltar & de Port-Mahon. Depuis plus d'un siecle, les Souverains de l'ancienne Mauritanie tentoient vainement de conquérir cinq ou six



villes que les Européens possédoient sur ses côtes. Ces guerres ne servoient qu'à occuper contre un ennemi étranger des peuples inconstans & séditieux. Cependant, en 1681, ils s'emparèrent de Mamora. Dans l'espace d'un demi-siècle, Oran, qui n'auroit pas tenu un mois contre une armée Européenne, soutint sept à huit sièges. En 1681 & 1684, ses Gouverneurs, le Marquis de la Ajalva & D. Diego de Bracamonte, furent tués sans que la place se rendît. La piraterie ne demandoit que de la bravoure; les sièges demandoient de l'art.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les Algériens, puissans entre les Barbaresques, alloient donner la loi jusques dans Tunis; Méhémet, ancien Bey de cette ville, qu'on a vu retiré dans la solitude à Cairoan, & que l'Amiral Ruyter força, en 1662, à conclure un traité avec la Hollande, avoit été rappelé par la vengeance aux travaux de l'ambition. A la nouvelle du meurtre de son fils par Ali son frere, à qui une cruelle interprétation de son horoscope, avoit fait égorger un neveu confié à sa bienveillance, Méhémet, animé par le Dey Achmet Chelebi, s'étoit avancé vers Tun's; Ali en sortoit, il fut battu & obligé de fuir. Méhémet qui croyoit entrer dans la ville en vainqueur, fut fort surpris d'en trouver les portes fermées; & d'entendre des députés de la milice & du peuple, lui déclarer que les Tunisiens las d'être le jouet de la rivalité de deux hommes qui les détruisoient alternativement, ne se soumettroient point à lui qu'il n'eût sacrifié son frere à la tranquillité publique. C'étoit là l'effet des intrigues du Dey, habile à profiter des circonstances pour rétablir l'honneur de sa dignité. Cet incident réconcilia les deux freres. Leur réunion ne déconcerta point le Dey Achmet Chelebi; il les attaqua & les défit. Pendant qu'il croyoit son triomphe complet par leur fuite, il vit arriver devant la place les Algériens & les deux Beys qui avoient acheté leur secours quarante mille piastrès.



Le siege dura depuis le mois de Septembre 1685, jusqu'au mois de Juin de l'année suivante, tems auquel les principaux chefs des Maures assiégés se retirerent dans les montagnes, & Cara Osman, Commandant de la cavalerie, passa dans le camp des Beys. Achmet fut pris & conduit à la tente d'Ibrahim, Dey d'Alger. Les Algériens commirent des excès si énormes jusques dans le palais, & sous les yeux de Méhémet, qu'Ali entreprit de les chasser de la ville. Ses succès entraînerent sa ruine; car les Turcs de Tunis, délivrés de l'oppression, ne reprirent courage que pour se livrer à leur haine contre les Beys zélés protecteurs des Maures contr'eux, & le tuerent. Déterminés alors à délivrer le Dey leur partisan, ils passerent, à la faveur de la nuit, au camp des Algériens; mais ils trouverent son cadavre devant la tente d'Ibrahim qui, instruit de leur dessein, l'avoit sacrifié à sa sûreté. Obligés, dans cette conjoncture, de se choisir un chef, ils reconnurent Méhémet. Celui-ci éloigna les Algériens moyennant quelques sommes d'argent, & ne s'attacha qu'à remplir de nouveau ses trésors, par les exactions les plus cruelles de la plus insatiable avarice. Son humeur dégénéra en un chagrin sombre & défiant. Il ne se crut entouré que d'ennemis, il devint l'ennemi du genre humain: il le fut de lui-même.

1690, & s. Quelque barbares que soient ces peuples & ceux de toutes les côtes que nous avons parcourues, ils ne portent peut-être pas encore la férocité aussi loin que certains peuples de l'intérieur de l'Afrique. C'est ici que la barbarie conserve toute sa force & tous ses caractères, & ses influences s'affoiblissent à mesure qu'elles agissent plus loin de son centre. Quand nous ne connoîtrions pas les fureurs des Galles, des Jaggas, & de quelques autres nations éloignées des côtes, nous pourrions conjecturer que des peuples misérables, brigands, vagabonds, mêlés avec les animaux farouches, entourés de pays inhabités & inhabitables, privés



de tout commerce capable de les polir, ne seroient que des troupeaux de bêtes féroces. Si l'histoire pénétrait dans ces contrées, elle nous offriroit un spectacle continuel de révolutions & de destructions, qui, même dans le souvenir des peuples, passent comme des torrens. Bosman, sur le témoignage de quelques Negres, rapporte une guerre des Africains d'Adom, pays situé derrière la côte d'Or, contre ceux d'Anta. Les premiers forment une espèce de république de brigands gouvernée par quelques Seigneurs, dont l'un néanmoins est si puissant, que, suivant le proverbe du pays, il pourroit porter le Roi de Jabi sur ses cornes. S'ils étoient capables de vivre entr'eux dans l'union, ils seroient la terreur de leurs voisins. Leurs sanglantes expéditions dans le royaume d'Anta, poussées sans relâche pendant trois ou quatre ans, le ruinerent sans le soumettre. Leur Général nommé Anqua, né avec tant d'inclination pour la guerre, ou pour le brigandage, qu'il ne pouvoit supporter la paix, & avec si peu de talens militaires, que si ses compagnons n'eussent été meilleurs soldats que lui, il auroit peut-être vu la fin de sa carrière dans ses premières attaques, ou ses retraites. Ce Général, dis-je, prenoit plaisir à déchirer de sang-froid ses prisonniers, & à respirer la fumée de leur sang. Un de ces malheureux fut percé de coups, par ses ordres, en mille endroits, pendant qu'avec une coupe il recevoit son sang ruisselant de toutes parts, pour en boire une partie, & offrir le reste à son Dieu. Au défaut d'ennemis, il traitoit de la sorte ses sujets & ses femmes. . . . Mais, pourquoi me condamner au supplice de pareils récits? J'ai promis d'écrire l'histoire des hommes, & j'écris celle des monstres. Cette nation étoit tout à la fois en guerre avec ceux d'Anta & les trois nations de la rivière d'Ankobar: celles-ci furent obligées d'acheter la paix par un énorme tribut.

Les Aquambos, leurs voisins, conquérans d'Akra, étoient



alors si redoutés, que leur Roi exerçoit sur les peuples des environs le même despotisme que sur ses sujets : ils avoient toujours les armes à la main. Les troupes, en tenant leurs vassaux dans la dépendance, commettoient toutes sortes de désordres, & la moindre offense faite à un soldat étoit punie avec la dernière rigueur. On disoit en proverbe qu'il n'y avoit dans Aquambo que deux sortes d'hommes; d'un côté, le Roi & ses amis; de l'autre, leurs esclaves. Ce que l'on a remarqué avec surprise, c'est que deux freres partageoient alors le trône, & qu'ils vécurent unis. L'un des deux animés par une haine invétérée contre les Européens, quoiqu'il reçût des Anglois, des Danois, & des Hollandois, une once d'or pour prix de la liberté du commerce, ne cessoit de troubler leurs opérations, & de les effrayer par des menaces, afin de s'attirer des satisfactions & des hommages lucratifs. Les Hollandois furent si rebutés de ses vexations, qu'ils n'osèrent mettre en œuvre des matériaux qu'ils avoient apportés d'Europe pour bâtir un fort : l'avenir leur apprit que la dépense n'auroit pas été compensée par les profits du commerce, quoique comblés alors de faveurs par le successeur de leur ennemi.

Les Negres sembloient avoir conspiré de toutes parts la ruine des établissemens Européens. En 1693 le Roi d'Akra, irrité par quelque insulte contre les Danois de Christiansbourg, engagea un Negre nommé Affemi, autrefois cuisinier dans un comptoir Anglois, & ensuite l'homme de confiance de la colonie Danoise, à servir d'instrument à sa vengeance, dans un tems où la maladie avoit affoibli la garnison du fort. Affemi assura au Gouverneur que des marchands Negres viendroient, en grand nombre, acheter des armes, dont il lui conseilla de hausser le prix. Il arrive, en effet, avec 80 hommes : on leur vend des fusils, des balles, & de la poudre. Ils chargent leurs armes, sous prétexte d'en faire l'épreuve,

&



& fondent sur les Danois , qui périssent , ou fuient. La dépouille de la garnison & des magasins valut environ sept mille livres sterling au Roi d'Akra. Assemi demeura possesseur du fort. Son succès fut célébré par une cérémonie singulière. Assemi , revêtu des habits du Gouverneur Danois ; reçut , sous le même titre , des complimens sur son élévation. Tant que le fort fut en son pouvoir , il exerça tranquillement le commerce avec les interlopes de différentes nations , principalement avec ceux de Hollande. Dans un repas qu'il donna à trois Anglois , le Capitaine Phillips , Buckerige , facteur du comptoir de Winiba , & Bloome , facteur du comptoir d'Akra , il avoit plusieurs Negres derrière lui , & un de chaque côté , le pistolet à la main , pour garder sa personne. En 1694 , deux vaisseaux Danois vinrent traiter avec lui pour la restitution de leur fort : il le leur céda par un acte solennel , dans lequel ils s'engageoient eux-mêmes , non-seulement à n'exiger de lui aucune réparation , mais encore à lui payer cinquante marcs d'or le jour qu'ils rentreroient en possession de leurs anciens droits. Les conditions furent fidèlement observées , & le nouveau Gouverneur remit la place en état de défense. Bosman dit à cette occasion , que les Danois reçurent des services importans des Hollandois , & qu'ils les payerent dans la suite de la plus noire ingratitude. Est-ce que les nations attendent les unes des autres de la reconnoissance ? Est-ce qu'elles rendent des services désintéressés pour en exiger ?

Les Hollandois , par leurs intrigues , avoient mis aux mains les peuples de Futtu ou Fétu , en commerce avec eux , & les Alkanis en commerce avec les Anglois du Cap-Corse. Toutes ces nations , au lieu de venger leur cause commune par un soulèvement , sans cesse mérité par ces étrangers , toujours prêts , amis ou ennemis , à les sacrifier à leurs intérêts , s'entredéchiroient au contraire pour servir la cupidité des



Européens. Les Alkanis, établis dans l'intérieur des terres, étoient obligés, pour se rendre sur la côte, de traverser Fétu. Les habitans de ce royaume, après leur avoir long-tems laissé le passage libre, entreprirent, à l'instigation des Hollandois de Mina, de leur fermer les chemins, afin de les forcer d'acheter d'eux à très haut prix des marchandises de moindre valeur, qu'ils tenoient eux-mêmes de ces Républicains. Les Alkanis exposés au pillage, & à toutes sortes de mauvais traitemens, pour avoir refusé de se soumettre à cette loi, demandèrent aux Anglois du Cap-Corse des armes & des munitions, louerent un corps de troupes du Roi de Sabo ou Sabu, attirerent d'autres peuples sous leurs drapeaux, & se vengerent. Leur Général Nimfa, suivi de vingt mille hommes, après quelques escarmouches, qui tiennent ordinairement lieu de bataille chez les Negres, réduisit le Roi de Fétu à la nécessité de chercher un asyle dans le château de Mina, & força les Kabaschirs du royaume à couronner son frere dans la capitale à demi-brûlée. Le nouveau Roi jura au château du Cap-Corse, par ses fétiches ou idoles tutélaires, de favoriser constamment les intérêts de la Compagnie Angloise, & d'accorder un passage libre & sûr aux Alkanis. A la cérémonie du serment terminée, le Prêtre des fétiches, en mêlant des poudres dans l'eau, déclara au Prince, qu'à la moindre infraction du traité, il tomberoit mort sur le champ *comme un clou de porte*, & celui-ci parut redouter l'effet de la menace.

Les Hollandois, pendant qu'ils excitoient ainsi les Negres contre le commerce des autres Européens, étoient eux-mêmes vigoureusement assaillis par des peuples dont leur tyrannie irritoit leur humeur perfide & farouche. La haine de ceux de Commendo avoit été suspendue par les bons offices d'un frere de leur Roi, employé au château de Mina, & par l'ascendant qu'avoit pris sur eux le Gouverneur Swerts.



Lorsque le fort ne fut plus commandé par cet Officier, & que l'on y eut maltraité le Negre médiateur, la digue fut rompue, & le torrent reprit son cours. A l'occasion de quelques essais de mines faits par des Hollandois, à deux lieues du fort de Wedenbourg, bâti par Swerts en 1688, l'essai de leur habileté sur une petite colline du pays de Commendo, religieusement honorée par ses habitans, ceux-ci attaquèrent les Mineurs, les dépouillerent, & les mirent aux fers. Le Gouverneur de Mina s'en plaignit au Roi de Commendo; le Prince en rejetta le blâme sur un Négociant Negre, autrefois domestique chez les Anglois du Cap-Corse, nommé Jean Kabes, alors établi près de Wedenbourg. L'accusé sortoit de son village pour aller se justifier, lorsqu'il vit son domaine ravagé par les troupes de Mina. Il y eut entre les deux partis une action très-vive. Kabes avide de vengeance, invita les Anglois à venir relever, avec son secours, un fort qu'ils avoient autrefois possédé. Pendant qu'ils travaillent à cet établissement, qui devint dans la suite très-considérable, le Gouverneur de Mina, secondé par les Negres de Juffer & de Kabestere, odieux à ceux de Fantin & de Sabu, fut réduit d'abord par plusieurs défaites à l'impuissance de former de nouvelles entreprises, & ensuite à la nécessité de recourir à la négociation, quoique le frere du Roi de Commendo, les Negres d'Adom, & d'autres, eussent passé dans son armée, à laquelle le Roi, par un stratagème, arracha une grande victoire. Traversé par les rivaux que Kabes avoit appelés à son secours, il offrit en vain de grosses sommes à différens peuples, retenus les uns par des affaires domestiques, les autres par les négociations des Anglois. Dans une situation si désespérée, il ne restoit aux Hollandois que la ressource de s'humilier devant le Roi, lorsque le frere de ce Prince, quoiqu'outragé par eux, leur procura un traité de paix honorable. La tranquillité rétablie, les Anglois assassinèrent,

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



dans une partie de plaisir, le brave Monarque dont ils avoient reçu tant de services : il se nommoit Abe Tocki. L'histoire, s'il m'est permis d'employer cette expression, bondit sans cesse d'un crime à l'autre. L'ordre est paisible, il entraîne sans agiter. Le crime est turbulent, il renverse avec éclat. L'histoire rarement instruite des pratiques qui en préparent l'explosion, ne s'en empare qu'à cette époque, & elle ne forme qu'une chaîne de maux. Tekki-Ankan, frere du Roi, & complice de sa mort, vint de Mina se joindre à ses alliés, pour tomber, avec d'autres alliés, sur les peuples animés à la vengeance de leur Roi. Tekki-Amo, Général de Com-mendo, quoique plus foible que ses ennemis, remporta sur eux une victoire signalée. Les Hollandois, au lieu de servir le ressentiment du vainqueur contre les Anglois, violèrent les droits les plus sacrés à l'égard des Fétus, sujets de Com-mendo, en tuant, enchaînant, pillant, sous un faux prétexte de meurtre, une foule de leurs marchands, dans le marché même de Mina, contre leurs intérêts, le vœu de la justice, & la garantie de la foi publique. Le coup retomba sur leur commerce ; il fut ruiné par le dépit des Negres de Com-mendo & de Fétu. Cet événement ranima les Anglois. Fortifiés par de nouvelles alliances, ils rallumerent la guerre avec l'avantage du nombre ; & une victoire décidée par la mort de Tekki-Amo, ils mirent Tekki-Ankan sur le trône. (Bosman remarque que cette révolution fut avantageuse aux deux nations Européennes ; mais qu'une meilleure conduite la leur auroit été bien davantage.) Eh ! sans doute, on n'appauvrit pas son ennemi, sans s'appauvrir soi-même ; on ne frappe pas sans être frappé ; on ne dévaste pas un pays sans ruiner son commerce. Les nations semi-policées ou semi-barbares, mesurent toujours leurs forces par la foiblesse de leurs ennemis, & en s'enorgueillissant de l'abatement de leurs ennemis vaincus, elles tombent avec eux. Bosman.



commandoit à Wedenbourg. Le fort avoit été attaqué en 1695, pendant qu'il étoit malade, & qu'il n'avoit avec lui que vingt hommes. Les Negres, après un combat de cinq heures, s'étoient retirés à travers les cadavres d'un détachement de Mina qu'ils avoient taillé en pieces. Cependant l'artillerie du fort étoit enclouée, effet de la négligence ou de la perfidie du canonnier. Si les Negres eussent donné un nouvel assaut, la place eût été infailliblement emportée. En s'éloignant pour prendre quelque nourriture, ils laisserent à Bosman le tems de pourvoir à sa défense. Deux ans après, il construisit à Apam, dans le royaume d'Akron, le fort de Leydsamheyde, nom qui exprime la *patience*, avec laquelle les Hollandois soutinrent les continuelles oppositions des Negres, sans se dégoûter de ce travail. Cependant si cette nation se flattoit de vaincre les Barbares par sa *constance*, & de se les attacher par sa politique, elle ne pouvoit se promettre de tirer beaucoup d'avantage du commerce de ce canton, & d'y laisser un monument de sa sagesse & de sa prudence.

Dans le tems que la guerre s'allumoit à Commendo, les Negres d'Anta avoient tué Johnson, facteur Hollandois de Sukkonda, ou Sukkandi, surpris le fort d'Orange, pillé les marchandises de la Compagnie, & massacré l'équipage d'un bâtiment de la même nation. Le fort bâti par le Capitaine Henri Hurse, pour la Compagnie Angloise, essuya le même sort en 1698, de la part des mêmes Negres, armés par les Hollandois de Mina. Un Capitaine de cette nation, alors dans la rade, ne craignit pas de dire aux Anglois, réduits à implorer son secours: « Ne voyez-vous pas que nous sommes envoyés pour nous rendre maîtres de votre fort? Comment pouvez-vous donc avoir recours à nous? Il faut donc périr, s'écrierent les Anglois. Périssez, leur répartit flegmatiquement le Hollandois, & que le Ciel ait pitié



» de vos ames ». Barbare ! comment oses-tu parler en Chrétien ? Le butin fut porté au fort d'Orange ; les facteurs de ce fort , au rapport de Bosman , eurent la lâche cruauté de refuser un asyle aux Anglois fugitifs , & de les railler sur leur infortune. Les Hollandois , quoique seuls maîtres du canton , recueillirent peu de fruit de ces entreprises , parce qu'ils ne cessèrent d'être troublés par des efforts que leurs concurrens firent pour s'y rétablir. Les Anglois bâtissoient alors un fort à l'extrémité du pays de Fantin. Moins constans que les Hollandois ne l'avoient été à Akron , & également traversés par les Negres , ils emporterent deux ans après leurs matériaux. Quoique les deux nations aient des forts dans ce pays , elles y sont si peu redoutées & si mal établies , que les habitans , au moindre sujet de mécontentement , bouchent les canaux du commerce , & leur coupent les vivres , jusqu'à ce qu'on les ait satisfaits. L'appât du gain rend la tyrannie esclave : c'est une compensation.

Le Capitaine Phillips qui parcourut en 1693 & 94 la côte de Guinée , pour trafiquer au profit de quelques Négocians Anglois , se plaint de ce que les Hollandois de Mina , s'efforçoient par toutes sortes de moyens de ruiner le commerce de sa nation. Cependant , quoique les Officiers de leur Compagnie traitassent avec la dernière rigueur , même les Marchands particuliers de la République , ainsi que les Negres , jusqu'à disposer souverainement de leur vie , la côte étoit presque toujours bordée de vaisseaux particuliers qui bravoient leurs défenses & leur cruauté , préparés à opposer la force à la force. Les interlopes Hollandois étoient si bien fournis d'armes & de munitions , montés sur des bâtimens si légers , & défendus par des hommes si résolus , tant les matelots que les soldats , qu'ils ne craignoient pas d'aller même devant le fort de Mina , exercer ouvertement le commerce à la rade pendant des semaines entières , comme pour affronter le



Gouverneur & la garnison. Phillips parle avec admiration de la police des Hollandois dans leurs comptoirs, & avec complaisance des concubinages tolérés sur la côte de Guinée, sous une apparence & le titre de mariages. Les Européens, dit-il, ont coutume d'associer solennellement à leurs plaisirs des filles du pays, sans autre engagement que celui de leur inclination. La liberté qu'ils ont d'en changer à leur gré, rend leurs compagnes douces, complaisantes, laborieuses. Elles se prêtent à tout, & leur entretien coûte très-peu. Quoique les Hollandois n'aient pas la permission d'introduire des femmes, pendant la nuit, dans leurs comptoirs, non plus que de coucher dehors, ces femmes, soit libres, soit esclaves, y sont admises.

Depuis la révolution arrivée en Angleterre, le commerce d'interlope n'étoit pas moins en vigueur dans les établissemens de la Compagnie Angloise, qu'il ne l'étoit dans ceux de la Compagnie de Hollande. Les aventuriers, en baissant le prix des marchandises d'Europe, & surpayant celles du pays, causerent tant de préjudice à la Compagnie, qu'elle se vit forcée d'implorer le secours du Parlement. Mais le cri public étoit alors pour la liberté du commerce; ce cri de la nature, de la justice, de la vraie politique, l'emporta sur les plaintes de l'usurpation privilégiée. Le Parlement ouvrit, en 1697, les côtes d'Afrique à tous les particuliers qui voudroient y négocier, pourvu qu'ils payassent un droit de dix pour cent à la Société royale, pour l'entretien des forts & des châteaux. La décadence des affaires de la Compagnie fut alors si rapide, qu'après avoir présenté, en 1700, au Parlement un mémoire qui démonstroît l'avantage du commerce des particuliers sur celui des Compagnies, il ne lui resta plus d'autre ressource que d'engager à un traité de neutralité la Compagnie Françoisse du Sénégal, pour ses établissemens entre le Cap-Verd & Sierra-Léona. Lorsque l'acte fut publié,



ses Agens achevoient de bâtir un fort à Dickscove dans le pays d'Axim, lieu d'où ils avoient arraché les enseignes de l'Electeur de Brandebourg. Les Negres du pays, aussi braves que perfides, s'ils ne parvinrent pas à emporter cette place, obligèrent du moins les Anglois à les laisser libres, même à les respecter, & à s'unir étroitement avec eux pour tromper les marchands, en altérant l'or qu'ils leur vendoient. On dit que ce lieu pouvoit être appelé la *fausse monnoie de l'Afrique*. Les Brandebourgeois du grand Frédéricksbourg, dépouillés de cette possession, recouvrèrent en 1698 le fort de Dorothea, que les Hollandois leur rendirent, après l'avoir considérablement augmenté. Mais la guerre s'alluma bientôt entr'eux & les habitans, par les intrigues ordinaires des Hollandois, au rapport de Barbot le jeune, qui mouilla au cap Tres Puntas en 1699.

Suivant les mémoires de ce voyageur, James Booker, Agent général de la Compagnie Angloise, s'étoit emparé en 1692 de l'isle du Sénégal, sans que le Gouverneur François, nommé Desmoulins, eût fait la moindre résistance, & le fort avoit pris le nom de William - Mary. Cet Officier n'eut pas le tems d'en assurer la possession à l'Angleterre, par des fortifications & par des alliances avec les Naturels; car cinq ou six mois après, au rapport de Labat, un Capitaine François, nommé Bernard, lui enleva sa conquête avec un seul vaisseau. L'établissement Anglois de Jamesfort sur la Gambra, dépourvu de magasins à l'épreuve des bombes, ainsi que de citernes, & par-là exposé aux incursions des François & des pirates, avoit été pillé plusieurs fois, & démoli, & enfin relevé par l'assistance du Parlement, lorsque le Comte de Gennes, avec une escadre François, prit le fort & le rasa en 1695. Une nouvelle Compagnie de Sénégal formée à Paris l'année suivante, munie des titres de l'ancienne, & chargée de payer ses dettes, s'occupa sérieusement  
du



du projet d'établir sur la Gambia un commerce réglé. Brue, nommé son Directeur général en Afrique, l'année suivante, reçut des ordres particuliers pour son exécution. Dès la même année les François y trafiquerent, & conclurent des traités avec le Roi de Barra, & les autres Princes du pays. En 1698, le Directeur général éleva des comptoirs à Albreda & à Jereja sur la riviere de Bintam ou Vintam, & plusieurs chaloupes Françoises remonterent la Gambia, pour négocier sur ses bords. L'Empereur de Foigny ou Fonia, irrité de ce que M. de Gennes, après la prise de Jamesfort, avoit brûlé deux bâtimens Anglois devant Bintam, sa capitale, ne vouloit point y recevoir les François. Cependant cette place étoit dans une position très-favorable pour le commerce. Brue, instruit de son importance, ne se rebuta point. Deux ans après, en allant d'Albreda à Kachao, il obtint cette grace de l'Empereur, & son comptoir balança le comptoir Anglois. La Compagnie de France avoit alors rendu Jamesfort à ses anciens possesseurs, en exécution du traité de Rîswick. A la paix, les commerçans particuliers d'Angleterre, en concurrence avec une Compagnie menaçante & redoutable, se hâterent de jouir de la faveur inconstante du Parlement, & d'épuiser les fonds du commerce de la Gambia, comme un fermier, pressé de recueillir, épuise le champ avec lequel il n'a qu'une alliance passagere. En 1699, ils acheterent 3600 esclaves dans l'espace de six mois, & pourvurent la côte de marchandises pour plusieurs années. En achetant à haut prix, en vendant à bon marché, en payant à la Compagnie dix pour cent de leurs marchandises, ils négocierent encore avec profit; ils réduisirent la Compagnie à l'impuissance de trafiquer avec avantage; ils ruinerent le commerce de la Compagnie d'Angleterre, & de celle de France.

Cependant Corker, Gouverneur de Jamesfort, travailloit



à multiplier les comptoirs de sa société. Il s'insinua dans la faveur du Damel, ou Roi de Kayor, du Roi de Sin, & de plusieurs autres Princes, & l'on vit bientôt de nouveaux magasins Anglois, non-seulement sur les bords de la Gambia, à Jereja, à Joal, &c. mais encore à Portodali, à Brigni, &c. Pour engager le Damel de Kayor à lui accorder une protection sans bornes, il lui envoya des facteurs chargés de lui vendre des marchandises fort au-dessous de leur prix, & de les accompagner de présens considérables. Ce Prince leur promit le commerce exclusif de ses Etats : mais en les traînant à sa suite de ville en ville, en renvoyant d'un jour à l'autre le payement de leurs marchandises, en leur rendant des audiences inutiles, en exerçant leur patience par le refus des choses les plus nécessaires pour leurs voyages. Enfin, ils prirent le parti de revenir sur leurs pas ; le Roi leur fit aussitôt défendre de paroître à sa cour : ils abandonnerent prudemment les comptoirs de Portodali & de Brigny, trop heureux de sauver ce qui restoit dans leurs magasins. Corker s'étoit flatté de relever le commerce de sa Compagnie, non-seulement par de nouvelles alliances & de nouveaux établissemens, mais encore par son attention à donner les marchandises au même prix que les vaisseaux d'interlope, & à fermer par la force l'entrée de la Gambia aux navires François. Ses mauvais succès le désabuserent ; il reconnut la nécessité d'entretenir la bonne intelligence avec la nation rivale : il invita sa Compagnie à traiter avec la Compagnie François, pour concilier les intérêts respectifs de leur commerce, régler leurs prétentions, ainsi que le prix des marchandises, & concerter ensemble les mesures propres à arrêter l'interlope. On entama des négociations ; elles traînèrent, la guerre les rompit. Jamesfort ayant été pris en 1703 par deux vaisseaux François, & pillé l'année suivante par un armateur de la Martinique, pendant qu'un Officier de France



raisoit le fort Anglois de Benfe sur la riviere de Sierra-Léona, elles furent renouées. Enfin, les deux Compagnies conclurent en 1705 un traité de neutralité, par lequel elles se promettoient plus qu'elles ne pouvoient tenir, non-seulement de vivre dans une union parfaite, malgré les démêlés des deux nations, mais encore de s'aider réciproquement contre les Negres, & contre quiconque entreprendroit de troubler leur commerce. Ainsi, l'intérêt réunissoit deux Compagnies rivales, de deux peuples ennemis, contre leurs propres concitoyens. Le commerce n'a point de patrie.

Brue, homme actif, négociateur habile, accrédité à la cour de plusieurs Princes, & redouté des autres, rétablit le commerce de la Compagnie de France. Mais la stabilité de son ouvrage dépendoit des secours de l'Europe, de la paix, du génie de ses successeurs, de l'administration de la société, de la conduite de la nation. Sans parler de ce qu'il avoit à craindre du caractère des Africains, & de la concurrence des nations Européennes, il falloit qu'il effaçât le souvenir des fautes, des imprudences, des infidélités, des outrages commis par ses compatriotes. La galanterie Françoisse, toujours indiscrette, & rarement impunie, n'avoit pas même respecté la couche des Rois. Le ressentiment ne cessoit de fermenter dans le cœur du Damel de Kayor; & souvent, malgré les présens & les menaces de Brue, il s'exhaloit avec assez d'éclat pour qu'on eût tout à craindre de la colere de ce Prince, & tout à soupçonner de sa faveur. Lorsque dans les accès de sa haine, il déclaroit qu'à lui seul il appartenoit d'ouvrir & de fermer ses ports, sans que la foiblesse de ses prédécesseurs fût un titre pour lui lier les mains; & que, maître de renverser à force ouverte les comptoirs du Sénégal & de Gorée, il étoit également en son pouvoir de les désoler par la famine; le Directeur François étoit obligé



d'appuyer ses réclamations par l'appareil de quelques vaisseaux de guerre, ou le don de quelques barrils d'eau-de-vie, raisons très-propres à persuader le Damel. Il lui déclaroit avec fermeté que les traités lui imposeroient la loi d'exclure du commerce toute autre nation que la sienne; que s'il tenoit quelque innovation, il pouvoit s'attendre à voir son pays plus cruellement ravagé qu'il ne l'avoit été par Ducasse; & que du reste la Compagnie pouvoit procurer, par d'autres voies, des vivres à ses garnisons; au lieu que ses Etats ne pouvoient tirer des marchandises que d'elle, puisqu'elle travailleroit efficacement à arrêter l'interlope dans toute l'étendue de ses concessions. Ces menaces étoient suivies de la prise des vaisseaux Anglois. Enfin, Brue employoit en dernier ressort le puissant crédit de la mere du Damel.

Ce Prince, nommé Latirfal Saukabé, n'étoit que Tin ou Roi de Baul, avant que le Burba Ghiolof, ou grand Roi des Jalofs, surchargé du poids de ses vastes Etats, eût perdu par les révoltes de ses Lieutenans plusieurs provinces, & particulièrement celle de Kayor, qu'il avoit recouvré par la mort de l'usurpateur tué dans un combat; & qu'il auroit conservé si, au lieu d'accorder des grâces & de répandre des bienfaits, il n'avoit agi en maître outragé & en juge inflexible. Les grands de Kayor, pour se soustraire à la vengeance de leur vainqueur & se rétablir dans le droit d'élire leur Souverain, avoient appelé à leur secours le Tin de Baul, qui ne les délivra de leur ennemi que pour les asservir en ennemi victorieux. Latirfal, après les avoir contraints, à la tête de son armée, de le reconnoître pour Damel, exigea d'eux l'hommage le plus humiliant, qui consiste à se prosterner, à quelque distance, sans autre habit que des hautes-chausses, & à fléchir trois fois les genoux en se jettant de la poussière sur la tête. Plusieurs d'entr'eux se retirèrent auprès du Burba-Ghiolof. Les deux Princes se firent la guerre à la manière des Negres, c'est-à-dire, par des



incursions & des pillages, sans combats, ou du moins, sans batailles. Si les mécontents de Kayor, réfugiés chez le Burba, eussent agi de concert avec lui, leur ennemi commun, haï de ses sujets, n'eût pas résisté à leurs efforts : ils se diviserent ; il triompha, c'est-à-dire, qu'il fit des esclaves & brûla des villages. Enflé par ces succès, il reprit, à l'égard des François, sa première hauteur. La Compagnie, en voyant la guerre s'allumer en Europe, donna ordre à son directeur, au lieu de lui envoyer des secours que cette circonstance rendoit plus nécessaires, d'acheter à quelque prix que ce fût l'amitié des Princes négres, & sur-tout celle du Damel. Elle lui recommanda particulièrement de laisser peu de marchandises dans les forts, & d'en mettre la plus grande partie en dépôt chez les Rois voisins. C'étoit, dit Brue, ou son Rédacteur, le P. Labat, faire présent à ces Princes de tous les fonds de la Compagnie ; car les Negres ne connoissent pas de loi qui les oblige à la restitution. Les hostilités ayant commencé entre la France & l'Angleterre sur la côte de Gorée, en 1701, Brue ne chercha plus qu'à engager le Damel à la paix. Ce Prince, comme il traitoit familièrement avec lui, le fit arrêter, ainsi que tous les François de Rufico & du Cap-Bernard. Le Directeur auroit eu la tête coupée si l'offre d'une rançon considérable n'eût tenté l'avarice de Latirfal. Il ne fut pas plutôt hors des fers, qu'il prit les armes pour défendre l'accès de la côte aux vaisseaux étrangers, tirer des vivres de tous les villages & protéger le commerce des habitans dans ses comptoirs, malgré le Prince alors menacé d'une révolte générale, & adouci par cette crainte. Enfin, le Directeur désespérant d'être dédommagé de ses pertes, ne songeoit qu'à trouver l'occasion de se saisir du Tyran pour l'envoyer en Amérique, lorsqu'il fut rappelé en France. Latirfal eut bientôt forcé le successeur de Brue à lui payer des droits exorbitans ; il mourut bientôt après, laissant le royaume de



Kayor à Mar-Iffafal, son fils aîné, & la couronne de Baul à Quekomba, son second fils.

Brue avoit embrassé, dans le commerce de sa Compagnie, les Etats du Bur ou Roi de Sin, du Bur de Salum, du Siratik ou Empereur des Foulis, du Brak ou Souverain des Jalofs, du Roi de Galam, &c. Dans un voyage qu'il avoit fait en 1697, sur le Sénégal, le Siratik-Siré lui avoit accordé la liberté d'établir des comptoirs dans toute l'étendue de ses domaines, & même d'y bâtir des forts pour leur sûreté. Ce Directeur observe que la multiplication des comptoirs avoit été très utile à la Compagnie, si elle y eût employé des Agens plus honnêtes & en plus petit nombre. Elle étoit nécessaire chez les Foulis, pour ruiner dans ce pays le commerce des Hollandois d'Arguim, & celui des Maures de Barbarie; & pour remplir ce dernier objet, il auroit fallu fournir les magasins de quantité de marchandises apportées par ces concurrents, & les vendre à plus bas prix. Les Princes negres aimoient trop passionnément le commerce des Européens, & sur-tout celui des François, plus complaisans que les autres nations, pour refuser des comptoirs. Mais le souvenir de la tyrannie des Portugais & des Hollandois leur inspiroit une horreur invincible pour toute apparence de fortifications. D'un autre côté, les Européens, instruits par une longue expérience de l'avidité des Princes & de la mauvaise foi des Negres, s'ils ne fortifioient leurs comptoirs, ne faisoient en quelque sorte qu'exposer des appâts à la rapacité des habitans, sans être assurés ni des retours ni de leurs propres fonds. Brue insistoit principalement sur cet article dont il sentoît toute l'importance. Il auroit encore désiré qu'on y eût envoyé de France de pauvres familles sur les bords du Sénégal, où elle les auroit attachées par la propriété de quelque terrain & des avances en marchandises.

Le Siratik des Foulis, ami bienfaisant des François, avoit



éloigné Sambaboa, fils de sa sœur, du trône où la loi, incertaine si les enfans des Rois sont de leur sang, l'appelloit par préférence à son propre fils. Les partisans de ce Prince, irrités de le voir dépouillé de la dignité de Kamalingo ou Lieutenant-Général, réservée à l'héritier de la couronne, s'étoient rassemblés autour de lui, & il avoit été contraint de livrer bataille à son compétiteur, dont l'armée, composée de Maures, fut entièrement défaire. Cependant Sambaboa, dans la crainte d'affoiblir sa nation par une guerre civile & de la livrer aux Maures, déjà maîtres du cœur du Roi, se retira sur les frontieres, & delà dans le royaume de Galam. Le Siratik, en vieillissant, devint si superstitieusement dévot qu'il se condamna pour le reste de ses jours, à porter au cou, malgré sa foiblesse, l'Alcoran & sa glose, en un gros *in-folio*. Sambaboa, lorsqu'il vit son oncle dans la décrépitude, s'approcha par degré de son héritage. Il se mit d'abord en possession de quelque pays sur le Sénégal, & à la mort du Roi du reste du royaume, en 1702. Par l'expulsion des Maures, la réforme des abus, & les soins propres à rendre ses sujets heureux, il se flattoit d'être heureux lui-même. Brue le cultiva. Ce Directeur eut le bonheur de réconcilier un Seigneur, nommé Lali, avec sa femme, fille de Siré, & Lali, par reconnaissance, lui céda le domaine absolu de l'isle de Sadel, pour y former une colonie sous la protection d'un fort. Sambaboa fut empoisonné, ou, comme disent les Negres, *ensorcelé* par les Maures; son successeur, Samba-Dondé, tué dans une bataille par Bubaka-Siré, son propre frere; & Bubaka, détrôné par son Kamalingo, Ghelonghaya.

En 1698, Brue avoit pénétré, par le Sénégal, dans le royaume de Galam; les Directeurs François s'étoient jusqu'alors arrêtés sur la frontiere. Après avoir découvert la fourberie d'un chef de village qui, sous le nom de Roi de Galam, percevoit des droits sur le commerce depuis l'année



1689, il se vit sur le point d'être forcé de les payer à deux concurrens qui se disputoient le trône. Tonka-Dukary l'emportoit sur l'ancien Roi, Tonka-Mouka; Brue reconnut le plus fort & méprisa le plus foible. La ville de Dramanet lui parut une place d'autant plus avantageuse pour le commerce, qu'en y établissant un comptoir, on épargnoit aux Negres la peine de porter par terre jusqu'à la riviere de Gambia leurs marchandises, dont la plus grande & la meilleure partie passoit dans les magasins Anglois. Lorsqu'il eut reçu des preuves non suspectes de l'affection des habitans, il choisit, entre cette ville & celle de Mankanet, un lieu susceptible de fortifications, sans être exposé, comme les terres voisines, aux inondations de la riviere; il y traça aussi-tôt le plan d'un fort, & son Ingénieur mit la main à l'œuvre. Les principaux marchands du pays étoient les Mandinges, les plus polis & les plus industrieux de ces peuples. Les Mahométans, si zélés pour leur religion qu'ils prennent tous le titre de Marabouths, se repentirent dans la suite d'avoir contribué à cet établissement, soit qu'il eût nui à leur commerce, soit qu'ils craignissent que les François ne remontassent jusqu'à la source de l'or, ou qu'ils ne se liguassent, comme on le prétendoit, avec les Maures de Maroc pour conquérir cette partie de l'Afrique. Brue ne fut pas plutôt parti qu'ils songerent à détruire son ouvrage. Soutenus par les Anglois, ils souleverent les peuples; le fort fut investi; & comme il n'étoit pas en état de défense, les François, après y avoir mis le feu, regagnerent, à travers mille dangers, l'isle Saint-Louis, en 1702.

Brue, en voyageant pour reconnoître le pays, & choisir les lieux propres à des établissemens, avoit passé du comptoir d'Albreda à Kachoa, en 1700, & l'année suivante à l'isle de Bissao, &c. A Kachoa, la principale place des Portugais dans le pays peuplé par les Papels, leurs mortels ennemis, il n'y avoit qu'un trafic passager à faire avec la colonie, réduite,



réduite, faute de marchandises du Portugal, à entrer en composition avec les autres Européens. Cette nation avoit nouvellement bâti un fort dans l'isle de Bissao. Elle prétendit exclure les François de ce canton, parce qu'il est compris dans les limites de la Compagnie Portugaise, quoique les François y eussent commercé long-tems avant qu'elle y fût établie. Le différend fut porté devant le Roi negre; ce Prince le renvoya *au jugement des Dieux*. Brue, se bornant à demander un comptoir comme un renouvellement de l'ancienne alliance des Insulaires avec la France, après avoir intéressé l'orgueil du Prince & acheté par des présens la faveur de ses femmes, des courtisans & des prêtres, les Dieux ne balancerent point. Le Sacrificateur, un doigt teint du sang de la victime, toucha la main à Brue; mystere sacré qui emportoit un serment d'alliance perpétuelle. Le Roi reçut alors les François sous sa protection, & le comptoir fut bâti. Le bruit s'étoit répandu, quelque tems auparavant, que les Portugais se proposoient d'abandonner leur fort; & c'étoit dans l'espérance de s'en mettre en possession que Brue s'étoit borné à la demande d'une loge. En entendant la messe dans l'Eglise Portugaise, il remarqua qu'une des peintures de l'autel portoit les armes de la Compagnie de France; ce qu'il fit observer au Gouverneur comme une preuve que sa nation avoit été maîtresse de cet établissement avant les Portugais. Il paroît que ceux-ci n'étoient dans l'isle que depuis que l'Empereur Bacompoloco avoit envoyé Batonto, son fils, en Portugal, pour y recevoir le baptême, demander la protection de cette couronne, & lui offrir du terrain pour couvrir de fortifications le commerce de ses sujets. Ce fait fut annoncé dans les nouvelles publiques en 1694. Bientôt après la construction du comptoir François, le commerce des Portugais ne fournit même pas à l'entretien de la garnison; la Cour de Lisbonne prit le parti de le faire démolir en 1703, plutôt que de le



vendre à la Compagnie de France. Le Portugal avoit encore plusieurs autres forts le long de la côte. Brue auroit désiré que sa troupe eût été assez considérable pour jeter une colonie à l'isle de Bulam, pays fertile, presque entièrement défriché, propre à la culture des productions des isles de l'Amérique, & abondant en esclaves à bon marché. Cette isle appartenoit au Roi de l'isle de Bissague ou de Ghinara; il en fit présent aux François: ils n'en profiterent point. Les Insulaires de Kazegut, l'une des isles des Bissagos, croyoient encore alors que les Blancs étoient les dieux de la mer; les mâts, des divinités motrices des vaisseaux, & les pompes, des instrumens miraculeux qui ôtoient à l'eau la propriété naturelle qu'elle a de descendre. Dans la décadence des affaires de la Compagnie, causée par divers contretens, Brue fut rappelé en France, l'an 1702, pour lui communiquer ses vues sur les moyens de les rétablir.

La Cour de France paroissoit plus jalouse de réprimer l'insolence des pirates Maures que de fixer l'inconstance des Princes Negres. A la vue d'une de ses escadres qui s'étoit présentée devant Salé, en 1698, sur la côte de Maroc, séparée du Sénégal par des déserts, l'Empereur Muley-Ismaël avoit envoyé Adallah, son Amiral, à Paris pour demander la paix, & elle avoit été signée l'année suivante. Le bruit courut en Europe, après le départ de l'Ambassadeur, que sur le portrait avantageux qu'il avoit fait à la Cour de Maroc, de Madame la Princesse douairiere de Conti, l'Empereur avoit écrit à Louis XIV pour l'obtenir en mariage, en proposant d'embrasser la religion Chrétienne. On crut ensuite que cette lettre avoit été supposée pour encourager les Missionnaires qu'on vouloit envoyer dans les Etats de ce Prince. Après la conclusion de la paix entre la France & l'Espagne, Louis XIV avoit offert à Charles II, une flotte pour délivrer Ceuta, que les Maures, après tant de tentatives inutiles, tenoient assiégée



depuis 1694. La Cour de Madrid la refusa, dans la crainte qu'un si généreux service ne rendit la Maison de Bourbon trop chère aux Espagnols. Le siège fut continué par les Maures, avec une constance rare, mais avec si peu de vigueur & d'habileté qu'au bout de vingt-six ans, ils furent obligés de l'abandonner. L'ambition & la fierté de l'Empereur de Maroc s'étoient accrues par le cartel de 1691, qui d'un autre côté flatta peut-être l'orgueil Espagnol, en mettant dans la balance de l'échange des prisonniers un Espagnol contre dix Maures; le traité donnoit aux deux nations un titre pour s'en glorifier, quoiqu'elles n'eussent pas également lieu de s'en applaudir.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Ismaël fournit des munitions & des vivres aux ennemis de Philippe V. S'il eût cédé aux instances des Anglois qui le pressèrent vivement d'envoyer à l'Archiduc une armée Musulmane, il auroit facilement recouvré les places que cette Puissance possédoit dans ses États, en vendant à ce prix ses secours aux uns, & sa retraite aux autres. Les deux partis ne pouvoient s'attacher à les conserver, dans le tems qu'ils ne pouvoient pas s'occuper du soin de les défendre, & l'Espagne auroit trouvé de l'avantage à se racheter ainsi de la furie de ses anciens conquérans, quoiqu'elle n'eût pas à craindre alors d'être ni subjuguée ni démembrée par des Barbares, qui n'avoient plus ni le fanatisme, ni l'art, ni le besoin de conquérir.

Muley-Ismaël, timide & malheureux vis-à-vis des Princes Chrétiens, fier & présomptueux vis-à-vis des Africains, eut la témérité de s'enfoncer, au milieu de l'hiver, dans les montagnes de l'Atlas, où ses troupes enfermées par les neiges, périrent presque entièrement de faim & de froid, sans pouvoir atteindre les Arabes. Il avoit insulté les Algériens. Leur Dey, Cheban, l'humilia, soit en remportant avec six mille Turcs & quatre mille Maures, une grande victoire, contre cinquante mille hommes qu'il commandoit en personne,



soit en lui imposant la loi d'envoyer son fils à Alger avec de riches présens pour obtenir la paix. L'Empereur, quoiqu'il eût agi en héros, se hâta de terminer la guerre, parce qu'il ne pouvoit compter sur ses troupes; le Dey, quoique victorieux, n'eut pas moins d'empressement pour la finir, parce qu'il craignoit un soulèvement de la part des Maures. Ismaël & Méhémet, Bey de Tunis, avoient conspiré la ruine des Turcs; mais ceux-ci, guerriers par état, & affermis dans la tyrannie par la pusillanimité de la nation Mauresque se reposoient sur la supériorité de leurs armes. La victoire semble attachée à leurs étendards, quelle que soit leur infériorité en nombre. On a vu, à Tripoli, deux mille Maures, armés par le Beyou-Derna, contre le Dey, mettre bas les armes, à l'approche de sept cents Turcs, & implorer leur clémence en leur offrant le payement d'une double taxe.

Cheban, pour venger ses compatriotes établis à Tunis des oppressions du Bey Méhémet, se mit en marche vers l'an 1694, avec huit ou dix mille hommes, vers les Etats du Bey, après avoir posté un camp sur les frontieres du royaume de Fez, pour défendre le passage dans le sien, aux forces de Maroc. Méhémet, à la tête de vingt mille hommes, sortit de Tunis avec l'éclat de la magnificence qui éblouit des ennemis lâches, & anime des braves. Lorsque les deux armées se rencontrèrent, les Algériens attaquèrent les Maures de Tunis avec autant de furie & de succès qu'ils en avoient eu contre ceux de Maroc. Maître de l'artillerie & des superbes tentes de l'ennemi, ils le poursuivirent jusqu'à sa capitale. Méhémet se défendit avec son courage ordinaire, pendant plus de quatre mois, malgré les renforts que Cheban recevoit d'Alger & de Tripoli. Mais, reconnoissant qu'il ne pouvoit plus se fier à ses sujets, il s'enfuit secretement dans les déserts de Tara, laissant ses Etats, ses femmes & ses esclaves à la merci du Conquérant. Son frere Ramadan, alors Pacha, & le



Dey Ibrahim, se sauverent sur un vaisseau François qui fit voile vers l'Archipel. Cheban, après avoir conféré le Beylik à Benchouquer, beau-frère de Méhémet, & le Deylik à Tatar, avec les prérogatives anciennement attachées à cette dignité, retourna dans ses Etats avec un butin de 20000 piaftres, un grand nombre d'esclaves Chrétiens, & des meubles ou bijoux d'une valeur immense.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'exemple de tant de Tyrans malheureux n'en diminue pas le nombre. L'humeur qui les produit ressemble, à certains égards, à la furie du soldat qui court à l'ennemi sur les cadavres de ses compagnons. Les deux nouveaux chefs de la Régence de Tunis firent regretter à leurs sujets la tyrannie de Méhémet. On le chercha comme un libérateur, il fut découvert dans le territoire d'un Scheïk dont il avoit justement fait mourir le pere. Le Scheïk, loin de punir sur un ennemi sans défense un acte dont il reconnoissoit sans doute la justice, eut la générosité de lui donner une armée que le mécontentement des peuples & les largesses du chef eurent bientôt grossie. Avec ce secours, le Prince fugitif défit Benchouquer, & rentra dans Tunis, où pendant cinq lunes il assiegea Tatar dans le château. Le Dey fut à la fin forcé de capituler, mais il ne put se sauver des mains de la populace furieuse, qui le mit en pieces & le dévora; acte horrible qu'un accès de rage peut produire chez les peuples les plus doux & les mieux policés. La mort de Cheban, Dey d'Alger, que la milice assassina, priva Benchouquer de la protection à laquelle il étoit allé recourir. Méhémet jouit alors paisiblement de son pouvoir dont il avoit commencé l'exercice par le rappel de Ramadan, son frere, réfugié en Toscane, & par l'élévation de cet ancien Pacha au Deylik, en 1696. Le nouveau Dey ramena vingt-cinq esclaves Italiens, à qui la servitude parut préférable à la pauvreté.

Méhémet étant mort, bien-tôt après, d'une attaque d'apo-



plexie, Ramadan, avec l'appui des Algériens, réunit dans sa personne les dignités de Dey & de Bey, malgré le penchant du Divan & du peuple pour son neveu, Cidy-Morat : pour se livrer aux arts mécaniques, & au plaisir de dormir le jour, il se déchargea du soin du Gouvernement sur un certain Mézaoul, violon Italien. Les Tunisiens murmurèrent : un parti se formoit en faveur de Cidy-Morat : le Ministre crut prévenir l'orage, en faisant aveugler & enfermer le jeune Prince. Soit mal adresse, soit pitié de la part du renégat François qui fut chargé de cette opération, la vue du Prince en souffrit peu, quoique ses yeux parussent étrangement défigurés. Ses bonnes qualités gagnèrent le cœur d'une partie de ses gardes : ils le délivrèrent dans le moment où des Spahis venoient de Tunis pour le mettre à mort. Ramadan marcha aussi-tôt vers les montagnes des Offoletis, lieu de sa retraite. L'armée Tunisienne, loin d'obéir à son chef, lui tourna le dos ; & Morat, triomphant sans combat, suivit sa fortune jusques dans la capitale. Sa vengeance annonça aux Tunisiens un regne barbare. Après avoir fait étrangler son oncle & brûler son corps, il porta la fureur jusqu'à en mêler les cendres dans sa boisson. La plupart des Conseillers de Ramadan périrent dans les supplices. On renferma Mézaoul dans une cage de fer où il fut déchiré pendant deux jours piece à piece : ensuite on jeta son corps au peuple dont la brutalité sembla ne pouvoir s'assouvir. Le Bey amusa sa cruauté, en faisant jeter en sa présence des sceaux d'eau sur le corps nu des Maraboutis & des gens de loi qui avoient signé l'arrêt porté contre lui par son oncle.

Son premier soin, après s'être vengé de ses ennemis domestiques, fut de satisfaire son ressentiment contre les Algériens. Ces anciens protecteurs de Ramadan venoient de refuser les présens qu'il leur envoyoit à son avènement à la Régence. Sa conduite ne se soutint point dans cette guerre.



Après avoir pris Constantine & battu le Dey d'Alger, il perdit lui-même une bataille, la ville de Kef & celle de Cairoan. Il craignoit pour Tunis, lorsque les Algériens dissipèrent eux-mêmes sa frayeur, en se retirant après avoir coupé la tête à leur Dey. L'année suivante, pendant qu'il s'amusoit à déposer le Dey Méhémet-Péli & à lui substituer un vieux domestique, âgé de quatre-vingts ans peu capable de songer à faire du mal, mais incapable de faire du bien : les Arabes des environs de Tabarca se révolterent, pour ne point lui payer le tribut, & par son imprudence, il sacrifia une partie de son armée, en les poursuivant dans un défilé. En 1702, comme il étoit en chemin pour une nouvelle expédition, Ibrahim-Schérif, Aga des Spahis, le poignarda. Ce tyran ne mettoit pas plus de bornes à ses profanations qu'à ses cruautés. Cependant, par une de ces bisarreries assez communes à des hommes conduits ordinairement par le caprice, tandis qu'il blasphémoit sa religion & toute religion, il invoquoit, dans une chapelle chrétienne, Sainte Lucie, pour la guérison de ses yeux, en lui promettant d'entretenir devant son image une lampe d'huile. L'Historien des Etats Barbaresques remarque que l'huile de cette chapelle étoit encore de son tems fournie par le Gouvernement. Morat avoit poussé le délire de la débauche jusqu'à épouser publiquement un jeune Turc. Le reste de sa famille fut exterminé : elle possédoit le Beylik, depuis que Morat avoit attaché à cette dignité la puissance suprême.

Cidy-Ibrahim, meurtrier de Morat, fut unanimement reconnu pour Bey ; &, après la déposition de deux ou trois Deys, il se fit revêtir de ce dernier titre. Ces places devenues, ce semble, par un abus constant, l'apanage de la Barbarie, il les auroit, pour ainsi dire, purifiées par ses vertus supérieures, à ce que l'on peut attendre d'un Turc Africain ; il leur auroit donné le caractère de droiture, de



justice & de bienfaisance qui convient au souverain pouvoir, si la destinée de l'Etat avoit pu souffrir longtems un homme de bien sur le trône. La gloire qu'il s'acquît en 1703 contre des Arabes du Gériid révoltés, en les réduisant sans perdre plus de deux hommes, affermit son autorité sur l'esprit des peuples déjà convaincus de sa bravoure. A peine eut-il reçu de Constantinople les lettres du Grand-Seigneur, qui, sans ajouter à la puissance du Bey, qu'elles confirment, inspirent pourtant du respect pour sa personne, qu'un mécontent engagea plusieurs tribus sous ses étendards. A la première rencontre des deux partis, la cavalerie Tunisienne, attirée dans un piège, se laissa défarmer. Ibrahim, sans se décourager, marcha aussi-tôt avec le reste de son armée, & les rebelles se retirèrent dans les montagnes. A son retour dans la capitale, il célébra ces événemens par des fêtes, comme s'il avoit entièrement détruit l'ennemi; & il installa Pacha son frère aîné, nouvellement arrivé de sa patrie, sans linges & sans habits.

Cali, Bey de Tripoli, enleve trois chevaux qu'une caravane amenoit du Caire à Cidy. Ce vol est le signal d'une guerre. Cidy triomphe sans peine; il est devant la capitale ennemie, & son armée se consume en vain sous les murs de la place. Obligé en 1705 de se retirer, il n'osa retourner tout de suite à Tunis. Cet échec ne fut que le prélude des disgrâces que la fortune lui préparoit. Les Algériens s'étant avancés sur la frontière du côté de Kef, il se jeta, par une ardeur précipitée, dans leurs fers. Un de ses frères, Aga de Kef, n'eut pas plutôt appris son malheur, qu'il remit la place à l'ennemi, quoiqu'elle fût pourvue d'une bonne garnison, & de provisions pour un an. Enflés de leur prospérité, les Algériens envoyèrent de la part de leur Dey, Mustafa Cogy, deux Cafetans à Tunis pour investir Ali-Cogy de la dignité de Bey, & Hassen-ben-Ali de celle de Dey, suivant le vœu  
du



du Divan & des troupes. Outre cette commission, ils chargerent leurs députés de demander 500 mille piaftres pour les frais de la guerre, & Porto Farina pour faire leur embarquement. La réponse des Tunisiens fut qu'ils ne pouvoient recevoir des Cafetans de la main d'un homme sujet, comme eux, de la Porte, & qu'ils préféroient la guerre à une paix honteuse. La lenteur des Algériens leur fut aussi funeste par la désertion, qu'elle fut avantageuse à l'ennemi par le loisir qu'elle lui donna de se fortifier. Repoussé dans plusieurs rencontres, leur Dey abandonna le siege de Tunis, au moment où un renfort & des convois relevoient son courage. Ses plus dangereux ennemis étoient à Alger.

Après sa retraite, le Dey & le Bey de Tunis se diviserent à l'occasion des tributs. Le premier avoit de l'or, & le second des troupes. L'or l'emporta, le Dey vint à bout de s'arroger toute l'autorité; mais il commit des fautes irréparables, sur-tout en refusant de payer la Milice, sous prétexte que le Bey envahissoit toutes les contributions, & tandis qu'il avoit des sommes immenses dans ses coffres: il lui en coûta la tête en 1706. Sur ces entrefaites, Ibrahim avoit obtenu la liberté, à condition qu'il payeroit 200 mille piaftres, & qu'il se rendroit tributaire d'Alger dès qu'il auroit recouvré sa dignité. Il faisoit voile vers Porto-Farina, dans l'espérance du secours que le Dey Ali-Cogy lui avoit promis; mais Hassen-ben-Ali, qui venoit d'abattre l'appui sur lequel il comptoit, le fit attaquer par deux bâtimens, & il périt dans le combat. Ce malheureux Prince avoit défendu aux prostituées d'attaquer, suivant leur coutume, les Chrétiens par des postures lascives, & de les poursuivre jusqu'à ce qu'ils leur eussent donné quelque piece d'argent. Hassen-ben-Ali régnoit encore à Tunis en 1733, lorsque M. de Saint-Gervais, Consul de France dans cette ville, en partit pour retourner en Europe. Le Docteur Pocoke, Evêque d'Ossory, qui



voyageoit alors dans ce pays, dit qu'il étoit fils d'un renégat Grec, & qu'il avoit d'abord été soldat. Quoiqu'âgé dans ce tems-là de 70 ou 80 ans, il se levoit deux heures avant le jour; & dès que le soleil paroissoit, il se rendoit à la cour de justice. Sa résidence ordinaire étoit au Bardo, palais situé à quatre milles de la capitale. Il visitoit Tunis deux fois par an, avant que de faire le tour de ses Etats, pour recueillir les tributs. Son âge ne l'empêchoit point de passer beaucoup de tems dans l'appartement des femmes, & même de se lever quelquefois la nuit pour s'y rendre. Il avoit quatre fils, dont l'aîné se nommoit Mustapha-Bey: le plus jeune, qui n'avoit pas douze ans, étoit déjà marié. On prétend, écrivoit alors le Docteur Pococke, que le Bey doit payer un tribut à Alger, & qu'il refuse de le faire.

Les Algériens enleverent enfin Oran aux Espagnols en 1708: cette importante forteresse les tenoit en bride, & ouvroit la porte de l'Etat à leurs ennemis. De ce port commode, les Espagnols tiroient beaucoup d'esclaves, de grains, d'huile, de cuirs, de cire, &c. Quoique la prise de la ville ne dût être attribuée qu'à la lâche trahison du Gouverneur, & aux embarras de Philippe V, les Algériens s'en réjouirent & s'en glorifièrent, comme si elle eût été l'ouvrage de la force & de la bravoure. Ils en réparèrent les fortifications, & la pourvurent de munitions de guerre, pour la mettre désormais à couvert des entreprises des Chrétiens. Les Espagnols ne les enchassèrent qu'avec peine en 1737, & les Deys firent ensuite d'inutiles efforts pour la reprendre. En 1710, Alger fut inondé de sang. Les peuples venoient d'appeller au Gouvernement Ibrahim, surnommé le fou, homme inflexible à l'égard de ceux qui violoient la justice, & si ardent à les découvrir, qu'il se déguisoit lui-même en esclave pour les surprendre; mais si débauché, qu'il ne respectoit aucune loi lorsqu'il vouloit assouvir ses passions. Informé par ses émissaires



de la beauté des femmes propres à ses plaisirs , il leur rendoit des visites nocturnes en l'absence de leurs maris , après s'être assuré du secret des esclaves , soit par menaces , soit par argent. Pendant que le Rais Mahmout , renégat Portugais , Capitaine de vaisseau , étoit en course , un esclave noir l'introduisit auprès de la femme du corsaire. Aussi vertueuse que belle , cette femme repoussa le suborneur avec toute la force que l'indignation peut donner. Lorsque son mari fut de retour , elle exigea de lui une prompte vengeance ; & rejetant le parti modéré qu'il vouloit prendre d'abandonner la ruine du Dey au mécontentement général prêt à éclater , « je croyois , » lui dit-elle , avoir épousé un Musulman ; mais je vois que » tu n'es qu'un Chrétien : je te forcerai bientôt à un divorce , » si tu ne me procures une satisfaction éclatante ». Ensuite elle communiqua son ressentiment à plusieurs femmes ; elles l'inspirèrent à leurs maris : Mahmout se mit à la tête de la conjuration , & sa femme exigea que le Negre qui avoit conduit Ibrahim dans son appartement , fût le premier auteur de sa perte. Le Negre tira deux coups de fusil sur le Dey , & le manqua. Les conjurés crièrent alors *chavalla* , Dieu demande justice. La populace s'ameuta ; on assiégea Ibrahim dans son palais , il périt. Baba-Hali son successeur , immola 1700 personnes à sa sûreté , tant ceux qui paroissoient disposés à venger la mort de leur ami , que ceux qui trouvoient dans ses exécutions des motifs pour former des cabales. On se représente ces Etats comme des volcans qui se minent par des feux intestins , se déchirent avec éclat , & s'ensevelissent sous leurs propres ruines. Ce Dey , d'une valeur éprouvée & d'un mérite reconnu , illustra son regne , & rendit sa mémoire chère au peuple , en le délivrant de la tyrannie des Pachas Turcs , & en élevant à l'indépendance , le chef de l'Etat , jusqu'alors simple allié de la Porte. En 1716 , après avoir puni d'une mort cruelle un Maure qui avoit donné un soufflet au Consul



Anglois, il renouvela l'alliance d'Alger avec l'Angleterre qui, dans le même tems, s'unissoit aussi plus étroitement avec les Régences de Tunis & de Tripoli. Hali mourut deux ans après, estimé & regretté. Méhéméd lui succéda.

Le Serrail allumoit des guerres dans l'Empire, dans la famille du Schérif. Muley, bourreau de ses femmes, fait pour être gouverné par la plus méchante d'entr'elles, étoit livré à une grosse esclave noire, nommée Laila Ajacha, & depuis Sulthane-Sidana, ou Sulthane-Reine, auteur de la mort d'une Géorgienne aussi douce que belle, rivale trop redoutable pour elle; auteur des disgrâces de Mahomet, fils de cette aimable Chrétienne, rival trop redoutable pour son propre fils, le cruel & débauché Zéidan. La Sulthane, par toutes sortes de ruses, tâchoit de rendre Mahomet coupable, du moins aux yeux du tyran. Après un combat à coups de bâton entre ce Prince & Maymon, un de ses frères, ordonné par leur père, à cause d'une dispute élevée entr'eux sur la préférence, ce père barbare l'auroit percé avec sa lance, parce que la colère avoit emporté ce malheureux trop loin, si un mouvement de tendresse ne l'avoit retenu, & il s'étoit contenté de le frapper, en lui disant : *Va, Chrétien, dans les veines duquel circule encore le sang chrétien, va manger du porc.* Mahomet, qui n'attendoit aucune récompense de sa fidélité & de ses victoires contre les ennemis de l'Etat, & qui, par l'artifice de la Sulthane, s'exposoit au courroux de son père, lors même qu'il croyoit exécuter ses ordres, se révolta. Il se saisit d'abord d'une grande quantité d'or qu'un Alcaïde apportoit de Guinée. Un stratagème le rendit ensuite maître de Maroc; l'arrivée des troupes du Roi, conduites par son ennemi Muley-Zéidan, l'obligea bientôt à se retirer vers Tarudant avec son butin. Trahi par ses propres confidens, il fut battu, assiégé dans cette ville & pris dans une embuscade, en 1700. Le Sulthan lui fit couper un pied & une main. *Eh*



*bien ! malheureux , connois-tu à présent ton pere ?* Le cruel ,  
 qui ne fait pas exercer un acte de justice sans le rendre odieux !  
 Il avoit lui-même coupé la tête à un boucher qui avoit re-  
 fusé de mutiler son fils , lui-même il tue d'un coup de fusil le  
 boucher qui lui a obéi. *Voyez le brave homme* , dit Mahomet ,  
 dans un état qui fait tout excuser , *voyez le brave homme qui*  
*tue celui qui exécute ses ordres comme celui qui ne les exécute*  
*pas*. Treize jours après l'exécution , la gangrene se mit à ses  
 plaies & il mourut.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Zeidan serroit de si près Tarudant qu'il y périt par la  
 famine plus de vingt mille hommes , & que le reste des ha-  
 bitans fut obligé de se rendre à discrétion. Le vainqueur en  
 fit un horrible carnage. Raffasié de sang , il assouvît , par le  
 pillage , son infame avarice. La terreur se répand de tous cô-  
 tés. Maures , Arabes , Béréberes , tous les habitans du pays  
 fuient dans les montagnes pour sauver leur vie : il ne reste  
 plus dans la ville de Santa - Cruz , quoique forte & très-  
 éloignée , qu'une vieille femme & un Juif aveugle. Le bar-  
 bare Sulthan est jaloux de son barbare fils ; ce fi's connoît  
 son pere qui tâche de l'attirer à Mequinez ; il élude ses ordres ,  
 il évite ses pièges , mais il n'échappera pas au sort que ce pere  
 lui prépare par les mains de ses propres femmes : elles l'é-  
 touffent dans son lit pendant qu'il est yvre. Quelque tems  
 après , un autre fi's de l'Empereur , nommé Muley-Abdelme-  
 lech , entreprend de regner en maître absolu dans son gou-  
 vernement de Sus , & refuse , avec le plus profond respect ,  
 le tribut même à son pere. En vain Ismaël a-t-il recours à ses  
 ruses ordinaires pour s'en délivrer. Trop avancé en âge pour  
 s'engager encore dans une guerre civile , il ne marqua son  
 ressentiment qu'en appelant au trône Muley-Hamet , un autre  
 de ses fi's , plus jeune qu'Abdelmelech.

Pendant que la cruauté donnoit ces horribles scenes sur  
 le théâtre de la Barbarie , l'imposture empruntoit les noms



de quelques Princes Africains pour jouer un rôle brillant aux yeux de l'Europe. On prétend que sur la fin du dernier siècle, Louis XIV avoit écrit à l'Empereur d'Abyssinie, Jassok-Adiam-Saghed, qui avoit succédé à Af-Saghed, son pere, en 1680, pour l'inviter à rétablir les missions dans ses Etats. Un Chirurgien françois, nommé Charles Poncet, que le Turc Ali, Facteur du Négus au Caire, avoit conduit à la Cour de ce Prince pour traiter son fils, s'avisa de concerter un projet d'ambassade avec un Abyssin qui prit le nom de Murat-Eben-Magdeloun. Ils se rendirent tous les deux au Caire où M. de Maillet, Consul de France, engagea l'Abyssin à s'arrêter & à remettre à Poncet les lettres & les présens dont il se disoit chargé par son maître. Poncet partit pour la France : il y arriva sur la fin de l'année 1701. On reconnut des signes de supposition dans les lettres qu'il présenta au Ministre ; mais sans approfondir l'affaire, on lui ordonna de repasser en Abyssinie avec des lettres & des présens pour le grand Négus. Après avoir étalé à Paris un bracelet d'or massif & une robe superbe qu'il prétendoit avoir reçus de l'Empereur, & débité mille fables avec l'assurance d'un homme qui ne craint pas d'être démenti, il retourna au Caire. Là il feignit de reprendre avec Magdeloun la route de l'Ethiopie. Après s'être embarqués ensemble à Suez pour Gedda, les deux Imposteurs s'éclipserent subitement ; ils passerent en Arabie, & le François alla se fixer dans la capitale de la Perse. L'année suivante, 1704, M. du Roule, Négociant du Caire, obtint de la Cour de France, la permission d'entreprendre le voyage d'Abyssinie, avec la qualité d'Ambassadeur. Arrivé à Sennar, dans la basse Ethiopie, gouvernée par un Sulthan dépendant alors du Pacha d'Egypte, il crut devoir se distinguer dans des réjouissances célébrées à l'occasion d'une victoire remportée sur des rebelles. Les glaces & les miroirs à facettes dont il décora sa maison, causerent une telle



surprise aux Barbares qu'ils le regarderent comme un magicien dangereux. Le Sulthán, frappé de sa magnificence, lui envoya demander sur le champ trois mille piastras ; & irrité de son refus, il le fit massacrer. Le Consul Maillet s'efforça d'engager le Pacha d'Egypte à punir cet attentat odieux & à faire restituer les effets de du Roule. Le grand Négus Taklimanout avoit envoyé des Officiers au-devant de l'Ambassadeur : il n'eut pas plutôt appris son funeste sort qu'il menaça le Gouverneur de l'Egypte, s'il ne le vengeoit, de couper le cours du Nil dont la *source, l'écoulement, & la crue étoient*, disoit-il, *dans ses Etats*. Il paroît, par les Mémoires de le Grand, qu'on avoit persuadé à la Cour d'Abyssinie que les François professoient la même croyance que les Abyssins & les Cophtes. Taklimanout n'étoit pas assez bien affermi sur le trône dont il avoit fait descendre son pere, pour songer à la vengeance du meurtre de du Roule ; ses soldats le massacrèrent en 1709. Tifilis, son successeur, fut déposé au bout de quatre ans de règne par Oustas. Cet usurpateur, qui n'étoit point de la famille royale, du moins du côté paternel, fournit par ses cruautés un nouveau motif aux Abyssins pour le chasser du trône. Après un an de guerre civile, il succomba. David, frere de Tifilis, regna depuis l'an 1715 jusqu'en 1719.

On s'accorde assez généralement à regarder comme un autre imposteur le Negre Aniaba, ou Louis Annibal, qui parut, sur la fin du dernier siecle, à la Cour de France, sous le masque de fils & d'héritier présomptif du Roi d'Issini, sur la côte d'Or. Il avoit reçu le baptême des mains de M. Bossuet, & la premiere communion de celles du Cardinal de Noailles. Louis XIV, qui avoit été son parrain, le combla de caresses & de présens. Il servit quelque tems en qualité de Capitaine de cavalerie. Avant que de retourner à Issini, il offrit à la Sainte Vierge un tableau, pour mettre ses Etats sous sa



protection, avec un vœu solennel d'employer tous ses soins à la conversion de ses sujets. Le Roi lui donna, en 1701, un équipage convenable à son rang, & deux vaisseaux de guerre pour l'escorter sous la conduite du Chevalier Damou. La Compagnie de Guinée en attendoit de grandes faveurs. Le fourbe n'eut pas plutôt pris terre au royaume d'Issini qu'il se dépouilla des mœurs françoises & des dehors de la Religion Chrétienne, en quittant les habits françois & le caractère de Prince. Il retomba dans son premier état, l'esclavage ou la vie misérable d'un Negre, sans rang & sans bien. Bosman dit qu'il rentra au service d'un Kabaschir, d'où les François l'avoient tiré pour le vendre en Amérique ; projet qu'ils n'avoient point exécuté, parce qu'ils lui avoient trouvé assez d'esprit pour l'amener en France. Le Chevalier des Marchais, qui l'avoit beaucoup vu, assure qu'il avoit été conduit dans ce royaume par le Capitaine Compere, en qualité de valet ; mais que certaines personnes le lui avoient enlevé pour le travestir en Prince. Suivant la relation du P. Loyer, Dominicain, le Roi Zenan l'avoit donné au P. Gonfalez, Missionnaire dans ce pays en 1687. Ce Religieux avoit passé avec lui à Issini dans le même vaisseau.

Akasini, Roi d'Issini, accorda, en 1701, au Chevalier Damou, avec de grandes marques d'estime & d'affection pour les François, la liberté de bâtir un fort dans la partie de ses Etats la plus commode pour leurs projets de commerce. La cérémonie de la donation du terrain fut faite par le Général Emon, fils d'Yamoké, frere du Roi & héritier de la couronne. Cet Officier planta en terre une branche d'arbre, à la vue d'une nombreuse assemblée ; & après que les François l'eurent touchée, il déclara, au nom du Roi & de la nation, qu'il leur livroit ce terrain pour y élever un fort ou pour l'employer comme ils le jugeroient à propos. Afin de donner à l'acte l'authenticité qu'il ne pouvoit recevoir de l'écriture, inconnue



inconnue à ces peuples, l'assemblée fut prise à témoin, suivant la formalité accoutumée, de la cession que le Roi faisoit aux François. Lorsque le fort fut en état, le Chevalier Damou partit, en promettant l'arrivée d'un secours considérable dans huit ou dix mois. William de Palme, Gouverneur de Mina, avoit usé de toutes sortes de moyens pour engager les Negres à se détacher des François, ou du moins à ne pas les secourir quand ils seroient attaqués. L'année suivante il assiégea le fort avec une escadre de quatre vaisseaux. Son feu fut terrible. Les François, dépourvus de munitions & de vivres, y répondirent foiblement. De Palme, persuadé qu'ils avoient abandonné la défense de la place, ordonna la descente; mais sa troupe fut vigoureusement reçue par les Negres cachés dans une embuscade; il n'en échappa pas un seul homme, malgré le feu continuel des vaisseaux. Le Général Hollandois leva aussi-tôt l'ancre, avec d'autant plus de chagrin & de honte, que le succès de l'expédition lui avoit paru infaillible. Cependant, par l'adresse d'un Kabaschir nommé Kofik, engagé au service de la Compagnie de Hollande, le Roi rembourra les frais de l'entreprise & renvoya les prisonniers sans rançon. Dans la compagnie du Kabaschir de Mina, il y avoit une femme nommée Asamusehn, Reine de Ghiomray, près du cap d'Apollonia, à l'est d'Issini. Elle demanda aux François quand ils comptoient recevoir des secours d'Europe: ils répondirent qu'ils en attendoient de jour en jour. « Si les François, leur repliqua-t-elle, avoient autant de fidélité dans » leurs engagements que de civilité dans leur conduite, toute » la côte d'Afrique seroit à eux. Mais comme ils tiennent » rarement ce qu'ils promettent, leurs amis ne peuvent pren- » dre beaucoup de confiance en leur parole, ni les servir » sans qu'ils s'y prêtent ». Les peuples d'Issini l'éprouverent alors. Fidèles à l'alliance aussi long-tems qu'ils eurent l'espérance de voir ce peuple fixé dans leur pays, ils attendirent



en vain pendant près de quatre ans, les marchandises & neuf vaisseaux qu'on leur avoit promis. La petite garnison oubliée par la Compagnie, & délaissée enfin par les Negres, étoit plongée dans la misere, lorsque le Capitaine Grosbois, avec un vaisseau de guerre & deux navires marchands, vint lui signifier l'ordre de retourner en France. Ainsi l'établissement fut livré à la discrétion des Negres, non moins irrités du brusque départ des François, que de la dureté de Grosbois. Les Hollandois, quoique haïs de la plus grande partie des Negres, avoient néanmoins des partisans très-zélés parmi ces peuples. David Van-Nyendael, qui voyageoit au royaume de Benin en 1702, rapporte un trait singulier du dévouement d'un Roi du pays à cette nation, & tout à la fois de la bisarrierie de la fortune. Beldsnyder, Facteur du comptoir de Meiberg, ville commerçante de Benin, avoit enlevé la femme du Gouverneur Negre : le mari le poursuivit avec quelques hommes armés, & le ravisseur mourut d'une blessure qu'il reçut dans sa fuite. Sa mort fut aussi-tôt vengée par un brigantin de Mina, avec toute la rigueur qu'un attentat inouï peut inspirer; le Directeur général de la Compagnie en ignoroit vraisemblablement la cause. Le Roi de Benin, informé du sac de Meiberg, remonta jusqu'à la source de ce cruel événement. Sa colere s'enflamma, non contre les Hollandois qui outrageoient ses sujets par de lâches enlevemens, & qui l'outrageoient lui-même par la désolation de son pays; mais contre les siens, victimes des passions & de la fureur de ces tyrans; contre le malheureux qui avoit été sensible à son déshonneur; contre sa race qui n'avoit contre'elle que le crime du Facteur. Il sembloit que ce barbare, en embrassant la cause des Européens, eût à venger la gloire du ciel à laquelle nul ne doit porter atteinte, quel que soit le coup dont il le frappe. Il fit couper en pieces le Gouverneur & toute sa famille. Leurs cadavres mutilés furent abandonnés aux bêtes,



& leurs maisons rasées, avec défense de les rétablir. Les Hollandois, étonnés sans doute du succès du crime de leur Facteur & de leur injuste exécution, reprirent leur commerce à Meiberg avec confiance, comme s'ils pouvoient tout oser sans avoir rien à craindre.

Le pays de Benin étoit fort dépeuplé depuis une guerre civile dont les ravages avoient duré dix ans. L'avarice du Roi l'avoit allumée, par la mort de deux chefs de quartier, trop riches pour qu'un maître avide ne leur imputât pas des crimes capitaux. Le même sort menaçoit un troisième chef, plus coupable que les premiers aux yeux du Prince, car il avoit, outre de grands trésors, le cœur du peuple. Il prit la fuite; les trois quarts des habitans le suivirent. On les attaqua; mais les troupes royales éprouverent combien ils étoient redoutables. Le Kabaschir dédaignant la gloire de souffrir sa disgrâce en homme innocent, s'engagea dans les entreprises auxquelles la fortune l'invitoit. En portant jusques dans la ville ses violences, il respecta le palais du Roi; ainsi sa vengeance s'exerça sur ceux qui ne l'avoient point offensé, & n'épargna que son persécuteur. Après cette expédition, ses partisans, toujours sous les armes, continuèrent pendant plusieurs années d'allarmer le Prince & de ravager le pays. Le peuple est presque toujours juste dans ses jugemens, il ne l'est presque jamais dans ses vengeances, parce qu'il juge de sang-froid & qu'il se venge dans la passion. Ses révoltes ne sont pas seulement des crimes envers le Souverain; elles en sont envers lui-même; car il est rare qu'elles ne fassent pas plus de malheureux que n'en eût fait la tyrannie. Si le Kabaschir avoit péri, plusieurs milliers d'hommes auroient été sauvés; s'il avoit perdu ses trésors, le pays seroit resté florissant. Enfin, par la médiation des Portugais, le Roi obtint la paix, en pardonnant aux rebelles; mais leur chef, par une défiance fondée sur son crime & sur le caractère du Prince,



refusa de rentrer dans la ville, & s'établit à deux ou trois journées avec une cour aussi brillante que celle du Roi. Quelques uns de ses amis eurent la hardiesse de retourner dans la capitale où ils furent distingués par des emplois & d'autres faveurs. Il y a apparence que si le Roi avoit réussi dans le projet qu'il avoit d'attirer auprès de lui le reste des rebelles, il n'auroit pas toujours été si humble, si clément, si généreux; il ne l'étoit que par crainte & par l'espoir de la vengeance.

Les Européens négligeoient le commerce de ce pays : la terre y étoit cultivée, on y connoissoit les arts, on y trouvoit des citoyens & des denrées; mais il n'y avoit ni or ni esclaves. L'opinion étoit établie que l'Afrique devoit fournir de la matière pour les monnoies d'Europe, & des animaux de culture pour l'Amérique. Cette opinion aveugloit tous les Européens; elle ne leur permettoit même pas de voir que cette contrée étoit couverte de cannes à sucre, d'indigo, & autres plantes qu'il auroit été facile de se procurer en abondance, à bon marché, & par un seul voyage. L'usage étoit d'aller acheter des Negres en Afrique, de les porter dans le nouveau Monde, de rapporter de cette région les fruits des travaux de la cinquième partie de ces esclaves échappée à la mort, & de répandre enfin une portion de ces fruits, par de nouveaux voyages dans toute l'Europe; tandis que, sans violer les droits les plus sacrés de l'humanité, on auroit tiré à bas prix des Negres laissés libres dans leur patrie, une plus grande quantité de cannes de sucre, plus grosses, plus succulentes, plus délicieuses que celle que l'on tire, à force de dépenses, de travaux & de dangers, du travail des Negres esclaves sous un ciel & un gouvernement meurtrier pour ces malheureux. On avoit alors la folie de croire qu'un pareil commerce étoit avantageux pour un Etat, parce qu'il tenoit en mer une grande quantité de vaisseaux, quoique tant de voyages maritimes enlevassent de fortes avances à la culture du



territoire & aux arts, & n'aboutissent qu'à offrir aux consommateurs une denrée très-chère par l'entassement des frais. On prenoit un grand trafic maritime pour un signe certain de la prospérité d'un empire, tandis qu'il est d'une suprême évidence que ce grand trafic peut être forcé par des grands besoins, & réduire les nations à des besoins encore plus grands. Enfin on négligeoit les cantons de l'Afrique, vraiment riches, c'est-à-dire, riches en denrées, les pays cultivés, les peuples policés, les seuls avec lesquels il soit possible de faire un riche commerce, un commerce sûr, un commerce durable.

Les Hollandois, seuls, fréquentoient le royaume de Benin. Ils jouissoient à la Cour d'une haute faveur, parce qu'on y estimoit les arts de l'Europe à leur juste prix, & qu'eux seuls les y faisoient connoître. La Compagnie Angloise souffroit de trop grandes pertes, pour songer à relever les comptoirs que la nation y avoit bâtis autrefois. Les Negres d'Anamabo & de Fantin avoient attaqué, en 1701, son fort avec tant de furie que, suivant les mémoires de Bloom, le Gouverneur, & les principaux Facteurs, saisis d'une vive alarme, s'étoient sauvés en chemise au Cap-Corse. Cependant quelques décharges d'artillerie dissipèrent les Negres, & les Anglois brûlèrent une grande partie de la ville. Par l'entremise du Roi de Sabu, les agresseurs, après s'être engagés à payer tous les dommages, jurèrent par les Fétiches une inviolable fidélité à la Compagnie. Ils donnerent même en ôtage quelques-uns de leurs enfans. Sur ces entrefaites, un vaisseau d'interlope leur offre un gain de dix pour cent sur les esclaves, & ils oublient aussi-tôt leurs sermens. On soupçonna les Hollandois de leur avoir fourni de la poudre. Ces Républicains, pour ôter à leurs concurrens le secours qu'ils tiroient de la baie de Tokarari, où ceux-ci formoient, avec des écailles d'huîtres, la chaux nécessaire pour leurs édifices,



1712, & f.

y construisirent, en 1707, un fort, dans le seul dessein de s'opposer à la pêche. On a déjà vu les établissemens Anglois de la Gambia & de Sierra-Léona, désolés par les François. Il étoit difficile que le traité de neutralité conclu entre ces deux Compagnies, subsistât long-tems, sur-tout au milieu de la guerre violente allumée entre les deux nations: aussi les François, avec quatre frégates, commandées par M. Parent, firent-ils, en 1709, une nouvelle entreprise sur Jamesfort, & avec leur succès ordinaire. Ils pillèrent le fort & se saisirent d'un vaisseau chargé d'esclaves. La même année leur Compagnie du Sénégal s'étoit associée une nouvelle Compagnie à laquelle tous ses droits passerent dans la suite.

La Compagnie d'Angleterre se flattoit enfin de remonter son commerce par l'abolition de l'interlope. L'acte du Parlement, favorable aux particuliers, expiroit. Les plaintes de la société n'empêcherent point qu'il ne fût renouvelé. « Alors, » lit-on dans l'analyse de deux mémoires faite par les Historiens des voyages, liv. vi, la Compagnie changea de » principes, & se persuada enfin qu'il n'y avoit point de » thode plus sage ni plus avantageuse pour elle-même & pour » le bien général de la nation. Elle reconnut que la véritable » cause de sa décadence avoit été l'opposition même qu'elle » y avoit apportée, & les efforts qu'elle avoit faits pour ex- » clure les particuliers du même pays. En effet, les violences » qu'elle avoit exercées contr'eux n'ayant servi qu'à les irriter, » ils s'étoient crus en droit de ne rien épargner pour ruiner » toutes ses mesures; & cette guerre avoit été presqu'éga- » lement funeste aux deux partis, tandis que personne ne » s'étoit mêlé de les réconcilier. La Compagnie, par la situa- » tion de ses forts, & par la facilité qu'elle avoit de pénétrer » dans les rivières navigables, pouvoit étendre son com- » merce dans l'intérieur de l'Afrique, & trouver ainsi le » débit d'une grosse quantité de marchandises. D'un autre



» côté, les particuliers étoient plus en état de fournir des  
 » Negres aux colonies de l'Amérique, parce qu'ils pouvoient  
 » équiper leurs bâtimens à moins de frais, sur-tout dans les  
 » pays étrangers. On ajoutoit qu'ils entretenoient un com-  
 » merce général avec les colonies Angloises ; qu'ils y avoient  
 » des correspondans, des parens, des associés, dont ils pou-  
 » voient espérer plus de justice & des retours plus fideles que  
 » la Compagnie n'en pouvoit attendre de ses Agens. Toutes  
 » ces raisons firent comprendre aux Directeurs de la Compa-  
 » gnie que le meilleur parti étoit de s'entendre avec les  
 » marchands particuliers ».

Les Hollandois étoient alors si surchargés du poids de  
 leurs établissemens du côté de l'Inde, qu'ils abandonnerent  
 celui de l'isle *Maurice*, près de Madagascar, nommée aupa-  
 ravant *Diégo Ruys*. Les François, en en prenant possession  
 quelque tems après, au nom de leur Compagnie des Indes,  
 lui donnerent le nom d'*Isle de France*. Leur Compagnie de  
 Guinée fut dissoute après le Traité d'Utrecht. Elle avoit  
 quitté son nom en 1702, pour prendre celui de l'*Affiente*,  
 lorsque Philippe V. lui avoit accordé le privilege de fournir  
 de Negres l'Amérique Espagnole, moyennant un droit qu'elle  
 s'engageoit à payer aux Fermes du Roi ; d'où lui vint le  
 nom Espagnol d'*Affiente ferme*. Après que la paix d'Utrecht  
 eut rendu cette traite aux Anglois, la Compagnie ne subsista  
 plus, même sous son ancien nom, parce que son privilege  
 étoit expiré depuis l'année 1705. La Cour ne jugea pas à pro-  
 pos de le proroger, persuadée par les représentations des  
 Négocians du royaume, qu'il convenoit au bien du com-  
 merce en général, & à l'augmentation des Isles de l'Améri-  
 que, que la côte de Guinée fût libre. Cette matiere fut ré-  
 glée par différentes Lettres-Patentes, dont les premieres sont  
 de l'année 1716. Les projets de la Compagnie du Sénégal sur  
 sa côte, avoient été dérangés par la mort inopinée des deux



derniers Directeurs qu'elle y avoit envoyés, pour réparer les dommages qu'elle avoit soufferts de la mauvaise administration d'une partie de ses Agens. Cependant Richebourg avoit commencé à élever à Mankanet, dans le royaume de Galam, un fort sous le nom de *S. Joseph*, qu'avoit porté celui de Brue.

Cet homme de génie fut mis de nouveau à la tête des affaires du Sénégal. Il soutint sa gloire par trois entreprises de la plus grande importance, l'applanissement de la route du lac de Kayor, le débrouillement du commerce des gommes, & la découverte des mines du royaume de Bambuk. Les François avoient fait autrefois des profits considérables sur le vaste lac de Kayor, éloigné de cinquante lieues du fort Saint-Louis, c'est-à-dire, de l'embouchure du Sénégal; mais dans les révolutions des Compagnies Françaises, l'idée de ce commerce s'étoit évanouie. Elle paroissoit chimérique, depuis que Chamboneau & Brue lui-même avoient échoué dans leurs tentatives, le premier en 1693, le second en 1699. Une épaisse forêt de roseaux avoit arrêté le Facteur de Brue dans le canal de Kayor : celui de Chamboneau, après avoir forcé cette barrière, étoit revenu précipitamment au fort avec sa troupe effrayée par un corps de Negres armés pour s'opposer à son débarquement. Quant au commerce des gommes dans le Zaara, les Officiers de la Compagnie entrelaçoient si artificieusement & si frauduleusement leurs intérêts particuliers dans les siens, qu'on n'en avoit que de fausses notions. Enfin, le royaume de Bambuk ou Bambouc, source des trésors que les Negres apportoit au Sénégal & sur les bords de la Gambra, avoit été jusqu'alors impénétrable aux Agens des différentes Compagnies, quelque soins qu'ils eussent apportés pour s'en ouvrir l'entrée. Comment les Sarakdez, habitans naturels du pays, & les Mandingos de Galam, leurs alliés nécessaires, auroient-ils dévoilé le secret de leurs richesses



richesses aux yeux des Européens dont ils connoissoient la cupidité, l'audace & la force, eux qui le déroboient soigneusement aux sujets mêmes du Siratik, leurs voisins, leurs pareils en couleur, leurs freres de religion, & rivaux peu redoutables ? C'étoit dans la vue de dévoiler ce secret important que Brue avoit entrepris autrefois de former dans le royaume de Galam une échelle de comptoirs, pour s'élever insensiblement jusqu'à la terre d'Or, qui répandoit son éclat sur toute la contrée. Des voyageurs conduits par la curiosité dans ce royaume, il n'en étoit revenu aucun.

Brue s'embarqua, pour le lac de Kayor, dès que la saison des pluies fut passée, c'est-à-dire, dans un tems où il avoit lieu de se flatter que les passages seroient plus ouverts, ou du moins qu'il seroit plus aisé de forcer les roseaux. Lorsqu'il fut arrivé dans le canal, plusieurs Seigneurs lui annoncerent que s'il n'achevoit pas son voyage en peu de jours, il falloit qu'il y renonçât, parce que les eaux se retiroient avec une promptitude étonnante. En effet, l'écoulement en fut si subit, que, malgré la petitesse de sa barque, il eut beaucoup de peine à descendre par le canal de Kayor dans le Sénégal. S'il ne consumma pas son entreprise, il acquit du moins des lumieres très-favorables au succès de ses desseins. Il avoit appris le tems le plus propre à la navigation; il pouvoit compter sur la protection & sur les bons offices des Seigneurs du pays; les marchands étoient venus, en si grand nombre, trafiquer avec lui, qu'il avoit été obligé d'en renvoyer une partie; enfin, les habitans desiroient avec ardeur qu'on leur épargnât la peine de porter leurs marchandises à Arguim, à Portendic, aux comptoirs du Sénégal.

Ne nous étonnons pas si la navigation d'un bateau forme ici presque toute l'histoire d'une immense contrée: nous parcourons le pays de l'ignorance & de l'oubli; les voyageurs, capables d'écrire, Commerçans ou Missionnaires, n'ont guere

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

1714.



écrit que des relations de leurs entreprises mêlées de guerres. Enfin, Brue, avec son bateau, pouvoit ouvrir une carrière aussi brillante, aux yeux de l'Europe, que celles que Gama & Colomb avoient applanies avec quelques navires : ce pays étoit le plus riche de l'univers en or ; & il auroit été infiniment plus aisé de s'y établir, que de défricher l'Amérique & de conquérir le commerce de l'Inde. Comment cette contrée échappa-t-elle donc à la cupidité des Européens ? L'Europe étoit-elle alors assez éclairée, pour savoir que la multiplication de l'or ne l'avoit point enrichie, & ne l'enrichiroit pas, puisque ce métal n'étoit qu'un signe ou un gage nécessaire aux échanges, & qu'il perdoit de son prix à mesure que la masse en augmentoit ; puisque la rapide circulation de ce gage produit seule tous les effets avantageux que l'on pourroit attendre de sa multiplication ; puisqu'enfin la grande abondance de ce métal avoit répandu & pouvoit répandre encore la stérilité sur tant de pays fertiles ? Non, sans doute, l'Europe ne le savoit pas ; non, elle n'étoit pas moins avide d'or ; non, elle ne savoit pas se suffire à elle-même ; elle ne travailloit encore qu'à se dégrader, mais elle avoit embrassé trop de soins : pour avoir voulu envahir l'univers, elle ne se possédoit pas elle-même, elle s'étoit épuisée ; elle étoit dans le délire & l'abbattement ; & l'Afrique étoit livrée à des Compagnies impuissantes.

Parmi les Seigneurs dévoués à Brue, il y en avoit un, nommé Riquet, riche en domaines, situés dans le royaume de Kobal sur le canal de Kayor. Ce Seigneur s'étoit distingué dans les guerres des Negres contre les Maures Mahométans ; il avoit même battu plusieurs fois les troupes de Maroc. Ces guerres avoient été allumées par l'ambition des Marabouts. Ces Apôtres du Mahométisme, à la faveur de l'extrême vénération que les Negres avoient pour eux, avoient résolu de tâcher de prendre sur des hommes si simples, dans



les affaires civiles , l'autorité qu'ils exerçoient en matiere de religion. La promesse qu'ils avoient faite à ces peuples paresseux de leur procurer , sans travail, le riz & le millet , par la vertu seule de leurs grisgris ou charmes , avoit donné tant de poids à leurs déclamations violentes contre le pouvoir absolu des Princes, que les Negres les mirent à leur tête contre leurs Princes. La mort ou la fuite de plusieurs Rois, laissa leurs Etats à la discrétion de l'ennemi. Les Maures enleverent une partie de leurs sujets pour l'esclavage , & pillerent tout le pays sans distinction. Pendant que les malheureux , trompés par les Marabouts , se consoloient de leur disgrâce , par l'attente d'une abondante moisson , la famine vint mettre le comble à leurs maux. Enfin , leurs folles espérances se dissipèrent ; ils ouvrirent les yeux , choisirent de nouveaux Princes , assemblèrent des troupes , & attaquèrent les Marabouts. Ceux-ci , abandonnés par le Roi de Maroc , se trouverent trop foibles pour résister. Le pays avoit tant souffert qu'à peine fournissoit-il , lorsque Brue y étoit , huit ou dix mille cuirs chaque année , tandis qu'il en sortoit auparavant 25 ou 30 mille. Pour rétablir l'abondance des bestiaux , les Rois , comme si le génie de l'Europe les eût inspiré , défendirent d'en tuer , excepté dans certaines occasions. Cette prohibition de disposer de ses propriétés , de les employer à son bien-être , de s'en servir dans la misere même , ne fut point aussi funeste dans ce pays qu'elle l'est en Europe , parce que le Nègre a très-peu de besoins personnels , & que ses foibles exploitations ne demandent presque point d'avances.

Brue n'entretenoit pas moins de relations avec les Maures qu'avec les Negres. En 1715 , Scham-Schi , chef des Marabouts Maures , nommés Serins , l'avertit du moment favorable pour envoyer ses barques vers le désert , pour le commerce des gommes. Brue se rendit au marché. Après un

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



accord conclu avec Fara-Pinda, grand Brack ou Roi de Hoval, il éleva un fort au milieu du marché même, pour prévenir les désordres pendant la foire, & se garantir des attaques des Maures. A l'arrivée des caravanes, les conditions furent réglées. Le traité supprima divers abus, entr'autres celui de pourvoir à l'entretien d'une multitude de Maures qui, sous prétexte de trafic, ne cherchoient que l'occasion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de satisfaire leur penchant pour le larcin. On convint que les François ne nourriroient que les vrais marchands, & en raison de leurs ventes. Dans le cours de la foire, Brue découvrit que les Officiers François avoient coutume de laisser à l'Interprête de Scham-Schi, un huitieme du profit destiné pour son maître, & que de son côté, il leur ménageoit le commerce de l'or & de l'ambre gris que les Maures portoient au marché. Le Général François, prévenu de tous côtés par les galanteries des Princes & des Princesses, entretint l'ordre & la tranquillité pendant toute la durée de la foire; il en tira plus de 400 mille livres de gommes, outre l'or, l'ambre gris, les plumes d'Autruche, l'ivoire & les esclaves.

Par le rétablissement du fort de Saint-Joseph à Mankanet, & la construction de celui de Saint-Pierre à Kayg-nura, le Directeur se flattoit de remettre le commerce de Galam sur un pied florissant. Mais ces succès ne remplissoient qu'une partie de ses vues, s'ils ne le conduisoient à une parfaite connoissance des mines d'une si riche contrée. Les Blancs avoient tant de risques à courir à l'entrée du royaume de  
1716-17. Bambuk, qu'un Facteur nommé *Compagnon*, depuis Architecte à Paris, osa seul affronter les dangers de l'entreprise. Sa conduite fut si mesurée, & soutenue avec tant de fermeté & de prudence, qu'il pénétra jusqu'au centre d'un pays dans lequel aucun Européen n'avoit eu jusqu'alors la gloire d'entrer ou le bonheur de sauver sa vie. En affectant un désinté-



resserment singulier , en traitant toutes les découvertes en artiste curieux plutôt qu'en agent de la Compagnie , en donnant à ses démarches les couleurs de la probité , de la générosité , de la sincérité ; en répandant à propos les présens chez les Farims ou chefs de villages ; en forçant enfin par les plus beaux dehors les Negres à lui accorder une confiance entière , il obtint , par la protection du Farim de Kaygnure , & par les instructions du fils de ce Seigneur , la liberté de voir le royaume de Bambuk. Malgré les obstacles renaissans à chaque pas , il en visita toutes les parties avec tant de soin qu'il semble n'en avoir pas laissé un canton inconnu. Non-seulement les Farims & le peuple même le virent avec plaisir prendre du ghingan ou de la terre dorée des mines , & en former des cassots ou têtes de pipes , travail auquel il feignoit de borner ses vues ; mais ils concurent par degrés tant d'affection pour lui , qu'ils lui rendirent à la fin présens pour présens. Compagnon reconnu que dans la plûpart des mines , sans creuser la terre & chercher les veines , en grattant seulement à la superficie du terrain l'extrémité des rameaux , & en séparant dans un vase d'eau les parties terrestres d'avec les parties métalliques , on avoit un or si pur qu'il ne s'y trouvoit aucun mélange de marcassite ou d'autres substances minérales , & que cet or pouvoit être mis en œuvre sans qu'il fût nécessaire de le fondre. On voit encore à Paris , dans plusieurs cabinets , des cassots envoyés par cet artiste.

Le pays connu, Brue se proposoit d'engager la Compagnie à en soumettre le commerce , par le moyen de trois forts. L'un de ces forts auroit été mobile ; & on l'auroit transporté de mine en mine , pour assurer , tant aux ouvriers qu'aux soldats , une retraite d'où les armes à feu auroient éloigné les Negres. Il n'y avoit pas lieu d'attendre que les habitans de Bambuk , aussi peu disposés à sortir de leur pays qu'à y recevoir des étrangers , viendroient , à travers des peuples jaloux ,



en possession de ce commerce, porter leur or sur les bords du Sénégal. Pour décréditer les Mandingos, les Guinéas, & autres Marchands, qui leur vendoient à des prix excessifs les choses les plus nécessaires à la vie, il falloit avoir sur les frontieres des magasins bien fournis, & leur prodiguer les marchandises pour les accoutumer à une forte consommation. Ce projet, dit le Rédacteur des Mémoires de Brue, entraînoit trop de lenteurs pour une nation impatiente de jouir. Le Directeur du Sénégal dressa donc un nouveau plan d'opérations. Il proposa la conquête de Bambuk, au moyen d'une armée de douze cents hommes & de deux millions de livres, pour leur entretien pendant quatre ans. On auroit été remboursé de ces avances, par l'extraction de quatre mille marcs d'or, à cinq cents livres le marc. Enfin, les mines en auroient rendu mille marcs chaque année. Mais le Mississipi l'emporta sur Bambuk.

Les Anglois, depuis qu'ils ont réuni la possession des bords du Sénégal à celle des rives de la Gambie, sous le nom de *Sénégambe*, paroissent avoir porté leurs vues sur les mines embrassées par ces deux fleuves. Ils n'ont néanmoins encore annoncé que des dépenses pour ces établissemens, des mortalités dans leurs garnisons, & la décadence de leur commerce. On a cru que la route d'or étoit aujourd'hui fermée aux François: cependant M. l'Abbé Demanet, ci-devant Curé dans cette contrée, assure, dans sa *nouvelle Histoire de l'Afrique Française*, que les deux rivières de Salum & de Cassamance, navigables même pour les gros vaisseaux, les conduiroient jusqu'au milieu des mines, par des voies plus courtes, plus aisées, plus sûres, plus praticables en tout tems, & infiniment moins dispendieuses que celle du Sénégal. L'embouchure de la rivière de Salum n'est qu'à vingt-quatre lieues à l'est de Gorée & dans son département. On n'a sçu qu'elle étoit navigable que par les tentatives d'un navire Anglois.



Tandis que par la route du Sénégal, il faut trois mois pour se rendre de la côte à Galam, on remonte par la Salum, en moins de trois semaines, jusqu'aux royaumes de Bambuk, de Bambarras & de Tombut, les plus riches en or. La route du Sénégal est de 340 lieues; le fleuve n'est navigable que dans ses débordemens; sa navigation est hérissée d'obstacles; on est obligé de transporter par terre les marchandises de traite, l'espace de quarante lieues. La Salum n'a pas les mêmes inconvéniens: M. Demanet en a fait sonder lui-même l'embouchure & le lit: il a vu, en 1764, un navire de l'Orient y entrer & en sortir sans difficulté. Enfin, il s'est assuré de tous ses avantages par les recherches les plus exactes. Il en est de même de la rivière de Cassamance, autrefois très-fréquentée par les Portugais, & distante seulement de 180 lieues des mines les plus abondantes. Ainsi la France pourroit aspirer encore, avec plus de fondement, à l'honneur de donner la loi dans le pays de l'or, si elle ne sçavoit que ses terres sont ses véritables mines, & qu'en employant ses richesses à l'amélioration de son territoire, ses denrées & ses marchandises attireront chez elle l'or de l'Afrique, sans qu'elle aille y chercher des soins dispendieux, des travaux & des guerres.

Les François, par le traité de Riswick, avoient conservé la possession du comptoir d'Albreda, sur la côte septentrionale de la Gambia, presque à l'opposite de Jamesfort. Lorsque le Roi de Barra s'aperçut que leurs forces lui résisteroient en vain, il les obligea, par des extorsions, à l'abandonner. Cependant, informé dans la suite qu'ils se fortifioient à Vintain ou Bintam, sur la rivière de Jereja, il désavoua ses Agens, lorsque Brue se plaignit de son injustice. Le comptoir fut aussi-tôt rétabli avec certaines précautions; mais un incendie l'a consumé en 1730. Le Directeur du Sénégal avoit obtenu de l'Empereur de Fogny, par un traité conclu



368 HISTOIRE DE L'ASIE,  
en 1718, la permission d'élever un comptoir dans le meilleur canton de Vintain. Après qu'il eut retabli le fort Saint-Joseph à Mankanet, les insultes continuelles d'un Alkaïde Negre, nommé Budel, lui inspirerent de vives craintes; il menaça, il arma. Ses préparatifs allarmerent les Negres; & ceux-ci traitèrent les François avec des égards extrêmes. La Régence d'Alger venoit d'être forcée, par une escadre, à accorder aux François, sur les droits d'entrée & de sortie, un rabais pareil à celui que les Anglois avoient obtenu depuis la prise d'Oran. En 1716, deux ans avant ce traité, la République avoit rompu son commerce avec les Etats-Généraux, pour relever la piraterie, soutien de la marine & de l'Etat.

Vers ce tems-là, la Cour de France réunissoit les différentes Compagnies privilégiées pour les différens commerces de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, dans l'espérance que leurs forces, combinées & dirigées par le même esprit d'une manière plus économique, concouroient plus efficacement à étendre le trafic qu'on appelloit *commerce de la nation*, à accélérer les progrès de la navigation languissante, & à relever la marine. Quoique l'on eût vu Louis XIV créer, pour ainsi dire, en un instant une marine militaire formidable, pendant que la France n'avoit presque point de marine marchande, on n'imaginait pas qu'une Puissance riche pût avoir, acheter, attirer à son service, des vaisseaux & des matelots, si les habitans du royaume ne les formoient eux-mêmes. On ne pensoit pas qu'une nation pût avoir un grand commerce, si elle n'alloit elle-même vendre & acheter aux extrémités du monde, quand même elle auroit fait dans ses ports des ventes & des achats immenses. On croyoit que le commerce consistoit dans le voiturage ou le transport des marchandises, sans songer qu'il prend sa source dans la production des denrées & des matières, & qu'il ne se termine qu'à la consommation; que les producteurs & les consommateurs y ont



ont un intérêt beaucoup plus grand que les voituriers qui obtiennent à peine la dixième partie du produit ; que les profits des marchands sont pris sur les uns & les autres ; que plus ils sont considérables , plus ils nuisent & à la production & à la consommation ; & qu'enfin , le plus grand intérêt du commerce de la nation étoit de rendre meilleur le sort des cultivateurs , des fabriquans , des manufacturiers , des propriétaires , & par conséquent de multiplier les acheteurs de leurs denrées & de leurs ouvrages , afin qu'ils les vendissent à plus haut prix ; & les vendeurs des marchandises étrangères , afin qu'ils les achetassent à meilleur marché. Le monopole étoit donc légalement institué , & les Compagnies privilégiées se détruisoient successivement elles-mêmes en l'exerçant , aux détrimens du trafic des particuliers & du commerce national. En 1718 , la Compagnie du Sénégal avoit remis son privilège au Roi ; il avoit été acquis par celle d'Occident. En 1719 , la Compagnie des Indes réunit , & les privilèges de la Compagnie d'Occident , & ceux des Compagnies des Indes orientales & de la Chine , & celui du commerce de Guinée , permis depuis 1713 aux Marchands particuliers regnicoles. On prétendoit que ces Marchands avoient ruiné le commerce de Guinée , quoiqu'ils le fissent avec avantage ; mais parce qu'une grande Compagnie , forcée à des dépenses proportionnellement beaucoup plus fortes , n'étoit point en état de soutenir leur concurrence. La nouvelle Compagnie des Indes embrassa donc dans son ressort toute la côte occidentale de l'Afrique , peu de tems avant que Brue quittât le Sénégal. L'Isle de France commençoit alors à recevoir des habitans.

Les mers d'Afrique étoient infestées de pirates Européens , Anglois pour la plûpart. Sans nous arrêter à décrire leurs courses contre les vaisseaux & sur les côtes , nous remarquerons que le Capitaine Howel Davis , se distingua dans cet odieux métier , principalement par une expédition singulière



contre Jamesfort. En 1719, la troupe de ce brigand, après avoir ravagé, sans utilité pour elle-même, la ville Portugaise de Saint-Jago, capitale d'une des isles du Cap-Verd, se rendit dans la riviere de Gambra. A la vue du château de Jamesfort, Davis cacha sous le tillac, tous les gens de son équipage inutiles pour la manœuvre. Cette précaution, & le pavillon Anglois, inspirerent de la confiance au Gouverneur du fort. Davis, sous la qualité de marchand de Liverpool, alla lui demander des esclaves pour de l'étain & du fer. Cet Officier l'invita à dîner; il retourne sur son bord, sous divers prétextes, & bientôt il revient avec quelques-uns de ses brigands, résolus & munis d'armes cachées. Dès que l'occasion d'arrêter le Gouverneur avec moins de danger se présente, il lui met le pistolet sur la gorge; ses compagnons se faisaient des gardes; la garnison étonnée laisse la salle d'armes à leur discrétion. A la vue d'un signal convenu le reste de la troupe fort du vaisseau, & l'isle est au pouvoir de Davis sans qu'il y ait une goutte de sang répandu. On n'y trouva que 2000 livres sterling en lingots, avec quantité de précieuses marchandises. Avant de s'embarquer, les pirates démolirent les fortifications de Jamesfort & enclouerent les canons. Davis, après s'être remis en course, s'affocia, pour de nouvelles expéditions, avec la Bouse, pirate François, & Cocklyn, pirate Anglois. Ces trois flibustiers allerent ensemble attaquer le fort de Sierra-Léona qu'ils emporterent après une foible résistance. La discorde se mit entr'eux; ils se séparèrent. Davis, avec les siens, alla jouer le rôle de Lord dans l'isle du Prince, où les Portugais, instruits de sa véritable qualité, le tuerent dans une embuscade. L'isle de James fut de nouveau pillée l'année suivante par le Major Masséy, que la Compagnie Angloise envoyoit pour rétablir & garder le fort. Le pirate Roberts s'empara de l'isle de Benfe & en enleva toutes les marchandises.



Quelques bandes de ces flibustiers s'étoient établies dans l'isle de Madagascar. Le Capitaine Johnson rapporte leur histoire dans le récit des aventures d'Avery & de sa troupe. L'alliance de ces brigands avoit d'abord été recherchée, dit-il, par les Princes du pays, parce que leurs armes à feu déterminoient ordinairement la victoire. Il suffisoit souvent que deux ou trois d'entre eux parussent à la tête d'un parti, pour que l'ennemi, quand il les appercevoit, prît la fuite sans avoir combattu. Chacun d'eux se composa un ferrail assez nombreux des plus belles femmes de l'isle. Leurs prisonniers leur servoient d'esclaves. Quelques cantons achetoient leur protection par un tribut. Lorsqu'ils furent devenus trop puissans pour rester unis, ils se séparèrent, pour vivre avec leurs femmes & leurs enfans comme autant de petits Princes. Bientôt la jalousie les arma les uns contre les autres : un danger commun les réconcilia. Leur soudaine grandeur les avoit portés de la piraterie à une tyrannie si cruelle, qu'ils punissoient de mort, dans leurs esclaves, la moindre faute, & qu'ils exerçoient sur leurs vassaux toutes sortes de vexations. Les Negres, poussés à la vengeance par tant d'oppressions, & invités à une pleine vengeance par la facilité d'y réussir, résolurent de surprendre leurs ennemis dans leurs habitations séparées, & de les exterminer tous en une nuit. Le complot auroit été exécuté, si une ancienne concubine d'un de ces pirates ne le leur eût découvert. Ils se rassemblèrent promptement : les Negres étonnés de les trouver sous les armes, se retirèrent sans les attaquer. Les brigands s'étudierent alors à fomentier les divisions entre les naturels du pays, pendant qu'ils demeuroient eux-mêmes tranquilles spectateurs de leurs guerres, s'ils n'avoient un intérêt à soutenir les plus foibles. En soufflant sans cesse le feu de la discorde ; en donnant aux uns les moyens de commettre des crimes heureux ; en accordant aux autres leurs conseils, leurs



secours, leur neutralité, ils s'attachoient les peuples. Leur puissance devint si redoutable, qu'aucun de leurs voisins n'eut assez de résolution pour les attaquer ouvertement: mais dans la crainte de quelque nouvelle trame sourde, chaque famille ou chaque tribu choisit pour son habitation quelque endroit couvert de bois & de ronces; l'on ne pouvoit arriver dans ces demeures que par un sentier étroit, & si tortueux, qu'il formoit un vrai labyrinthe. On environnoit la hute comme une citadelle, de fossés profonds, & de remparts escarpés. Cependant, malgré tant de précautions, ces bandits si redoutés vivoient dans une appréhension continuelle. Les chefs, en exerçant l'autorité souveraine, manquoient même de haillons pour se couvrir. Dépouillés d'arts, ils étoient privés des choses les plus nécessaires, lorsqu'il n'abordoient point de navire Européen. S'il en paroïssoit quelqu'un sur la côte, ils donnoient des esclaves en échange pour des marchandises. Ces prétendus Princes, autrefois artisans ou matelots, tous si ignorans, qu'ils ne sçavoient ni lire ni écrire, auroient voulu s'emparer de quelques bâtimens pour abandonner l'île & la souveraineté. De ces pirates & de quelques autres Européens, sortit un race de mulâtres assez nombreuse. Il est à croire que leur postérité, si elle subsiste encore, est devenue aussi sauvage que les naturels du pays. Les mulâtres étoient parvenus à vivre en bonne intelligence avec les Negres, moyennant des liqueurs & des habits qu'ils leur donnoient de tems en tems. L'on avoit représenté en Europe le Capitaine Avery comme un petit Roi, fondateur d'une nouvelle monarchie florissante par ses richesses & par son commerce, & aussi bien défendue sur terre par des forteresses, qu'elle l'étoit sur mer par des flottes remplies d'hommes de toute nation également braves & expérimentés. On ajoutoit qu'il avoit épousé la fille du grand Mogol: elle étoit en effet tombée entre ses mains comme elle alloit à la Mecque.



Ces bruits trouverent tant de créance en Angleterre , que divers projets furent présentés au Conseil , soit pour le détruire , soit pour le ramener à la soumission , dans la crainte que s'il augmentoit sa puissance , il ne ruinât le commerce de l'Europe avec les Indes orientales. Tandis qu'il jouissoit de cette haute réputation , dit l'Auteur de son histoire , il n'avoit pas un shelling ; & pendant que la voix publique le combloit de biens à Madagascar , il mouroit de faim en Angleterre. Parmi les autres expéditions des flibustiers sur la partie orientale d'Afrique , à peine peut-on placer dans l'histoire la prise d'un fort Hollandois par le Capitaine Taylor , sur la côte du Monomotapa , en 1720 : ce fort étoit nouvellement bâti. Il paroît que les Hollandois avoient dessein de s'approcher des mines.

Ces petits pirates n'osoient entrer dans la Méditerranée : ils craignoient d'y rencontrer de fortes escadres & d'autres corsaires. Les puissances Européennes se bornoient à y défendre ou leur commerce , ou leurs possessions. L'opiniâtre Empereur de Maroc dissipoit depuis vingt-six ans , ses forces & ses trésors devant Ceuta , sans autre avantage que celui de faire périr ou vieillir dans les travaux du siege ceux de ses sujets dont il craignoit les intrigues. Il eut recours à des Ingénieurs Anglois & François , & en peu de tems la place fut réduite aux dernières extrémités. Les Maures se préparoient à recueillir le fruit de leur patience , ou plutôt celui de l'art des Européens , lorsque le Marquis de Leyde vint de Cadix renverser leurs espérances par une bataille meurtrière. Leur camp offroit l'image d'une ville ; il tomba entre les mains des Espagnols. En vain les Maroquins se présenterent-ils deux fois devant le vainqueur pour venger leur disgrâce ; leurs efforts furent pour lui la matière de deux nouveaux triomphes. Le Marquis de Leyde voyoit , dans la Barbarie consternée , une carrière glorieuse à parcourir : il se



disposoit à la suivre lorsque le Roi d'Espagne, pour prévenir une nouvelle guerre en Europe, l'arrêta au milieu de sa gloire. Ses troupes, lorsqu'elles eurent repassé la mer, se trouverent si fort affoiblies, qu'elles avoient l'air d'une armée vaincue; non qu'elles eussent beaucoup souffert de l'épée des ennemis: mais la mauvaise qualité des vivres distribués par les munitionnaires, avoit coûté la vie à plus de 4000 soldats. Le Schérif Ismaël avoit perdu 100000 hommes devant Ceuta. Deux ans après, la tempête détruisit un grand armement qu'il avoit préparé pour une expédition dans l'Andalousie. Les Anglois, craignant que si les Espagnols conquéroient la partie méridionale du Détroit, leur commerce ne fût ruiné, & leur établissement sur l'autre bord moins assuré, secoururent le Schérif, & intimidèrent la Cour de Madrid, de manière que l'Espagne n'osa pousser plus loin sa vengeance. L'Auteur de l'*Histoire des révolutions de l'Empire de Maroc*, tirée du journal d'un Capitaine Anglois, suppose en divers endroits que la ville de Ceuta étoit, en 1727, au pouvoir des Maures, & dit expressément ailleurs qu'elle appartenoit aux Espagnols.

1721, &c.

La Compagnie Hollandoise des Indes avoit acheté les possessions du Roi de Prusse sur la côte de Guinée, en y comprenant le fort de Brandebourg, près du cap Tres-Puntas, abandonné depuis quelques années par les Danois. John Conny, principal Kabaschir du canton, étoit établi dans cette dernière place en 1720, lorsque les Hollandois se présentèrent avec quelques frégates pour y planter leur pavillon. Il leur en refusa l'entrée, en leur déclarant que quand les anciens possesseurs du fort le leur auroient en effet vendu, après avoir renoncé à tous leurs droits par une retraite volontaire, ils n'auroient pu disposer que du canon & des pierres, & non du terrain, puisque, par le paiement d'une vente, ils l'en avoient constamment reconnu maître. Les troupes de l'es-



cadre débarquerent aussi-tôt comme en triomphe. Elles croyoient marcher à une victoire assurée, lorsqu'elles tombèrent dans une embuscade où elles furent taillées en pièces. Conny fit paver l'entrée de son palais des crânes des morts, & garnir un de ces crânes d'argent pour lui servir à boire du punch. Cet horrible trophée ne subsistoit plus l'année suivante; Arkins ne vit que les mâchoires des Hollandois suspendues à un arbre dans une cour du palais. Conny, en barbare qui puise dans une ame féroce ses idées d'humanité, se glorifia devant cet Anglois d'avoir repris dans le calme de son cœur les sentimens naturels à l'homme, parce qu'il avoit fait enterrer les crânes des morts; tandis qu'il se repaissoit tous les jours du spectacle des mâchoires étalées par la barbarie. Ce Kabaschir aussi adroit & subtil, qu'il étoit fier & brave, employa fort habilement son pouvoir & ses richesses à s'emparer de tout le commerce du pays, & à réduire aux taux le plus bas les profits des Européens, qui, en s'efforçant de se supplanter les uns les autres, par le vil prix de leurs marchandises, contribuerent, autant qu'il étoit en eux, à remplir son objet. Cependant, au rapport de Smith, il fut enfin chassé du fort en 1724, & forcé de se retirer dans le pays de Fantin, pour éviter la vengeance de la nation qu'il avoit cruellement outragée.

Les Hollandois possédoient encore l'isle d'Arguim, sous le pavillon de Brandebourg, lorsque la Compagnie Françoise des Indes envoya M. de Salvert avec une escadre pour leur enlever ce poste. La défense du fort étoit alors confiée aux Maures. Un pareil ennemi, ignorant jusqu'à la manière de se servir du canon, n'étoit pas capable, malgré sa confiance & son courage apparens, de soutenir longtemps une attaque régulière: aussi se sauva-t-il bientôt par la fuite, & il se retira dans l'isle de Tidre, ou de Ner. M. de Salvert trouva dans le fort beaucoup de vivres & de munitions,



sans marchandises & sans meubles. Jean Reers, envoyé par la Compagnie Hollandoise avec des soldats, pour prendre le gouvernement d'Arguim, s'attacha, pour recouvrer l'isle, à persuader aux Maures qu'il étoit chargé par les Provinces-Unies de protéger leur commerce & leur liberté, que les François venoient envahir. Il leur promettoit les secours constans de la Hollande, dont ils éprouvoient, disoit-il, depuis long-tems l'affection, s'ils vouloient le seconder, & employer à la construction d'un nouveau fort les matériaux dont il s'étoit muni. Cet Officier usa si bien de l'ascendant qu'il avoit pris autrefois sur les naturels du pays, dans le tems qu'il gouvernoit l'isle d'Arguim au nom de la prétendue Compagnie de Brandebourg, que le Prince Alischandora, chef Maure de la tribu d'Etaraza, ou Roi du pays d'Addi, quoique lié avec les François par un traité, lui accorda la permission de bâtir un fort à Portendic, ou Portodali, avec promesse de le secourir contre quiconque entreprendroit de s'y opposer.

Les François ne songerent point à regagner l'esprit d'Alischandora, ou à le réduire par le moyen des Maures d'Ebreghener, irréconciliables ennemis de sa tribu. Au lieu d'attirer par de bons traitemens à Arguim ses anciens habitans, & d'y former un parti contre les Hollandois, Duval, Gouverneur de l'isle, exerça des hostilités imprudentes & des barbaries affreuses, sur ceux que leur bonne volonté y ramena. Il fit couper en pieces ses prisonniers, & l'on exposa les lambeaux de leurs cadavres sur des poteaux autour de l'isle, pour apprendre aux autres quel sort les attendoit. Le ressentiment des Maures excité par les Hollandois, parut implacable. La garnison fut bientôt privée de toutes communications & de tout secours, pendant que la dyssenterie & le scorbut la désoloit. Duval, dégoûté d'une commission qu'il avoit si mal remplie, gagna le Sénégal sur une barque ;

mais



mais il fut pris & tué par un Maure qu'il avoit comblé de faveurs. Cependant Nicolas Both, ancien Gouverneur Hollandois d'Arguim, alors attaché à la France, adoucit les Maures. Alifchandora feignit même de se réconcilier avec les François, & de chasser Reers de Portendic. Bientôt après il leva le masque ; & à la tête de 1500 Maures, il contraignit Both à lui remettre le fort. Ainsi Reers rentra dans Arguim en 1722, sans abandonner l'établissement de Portendic. Les Alkaïdes & les Bakarris des environs de Mankanet pouffoient jusqu'au massacre leurs outrages contre les François du fort Saint-Joseph. Sur ces entrefaites, Charpentier, Gouverneur de la place, reçut des renforts de Saint-Louis, battit l'ennemi en pleine campagne, lui enleva beaucoup d'esclaves & de bestiaux, & brûla le village. Cette vengeance sévère jeta les peuples dans de si vives allarmes, que les Seigneurs negres implorerent la clémence du vainqueur par la médiation des Marabouths de Drancanet, & de quelques négocians du canton, amis de la nation Française. Pour obtenir leur pardon, ils se reconnurent sujets de la Compagnie.

L'année suivante, M. de la Rigaudiere fit une nouvelle descente à Arguim. La France & la Hollande étoient en paix : on attaquoit les Maures, ou les Brandebourgeois, sous le nom desquels les Hollandois possédoient l'isle. Reers déclara que Both lui avoit vendu la place, & qu'il la tenoit du Roi de Prusse pour la somme de 30 mille rischdales, & qu'il la défendrait jusqu'à l'extrémité. La flotte Française manqua d'eau, & se retira, quoique Brue, nommé Commissaire général de la Compagnie, protestât contre la délibération des Officiers. M. de la Rigaudiere tourna vers Portendic. Les Maures étoient dans le fort Hollandois : Abou-Ali ou Bovali, leur Commandant, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Brue, qu'en l'appellant son pere, il jura

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



d'oublier tout ce qu'il avoit souffert de l'injustice des François, & le Commissaire général obtint la restitution de l'ancien fort François de Portendic, le rappel des Maures retirés dans l'isle d'Arguim avec les Hollandois, le commerce libre & exclusif pour la Compagnie. Quelque tems après, la garnison du fort pris sur les Hollandois se dégoûta du climat & du pays, au point que M. de Landouine fut obligé de la recevoir sur son vaisseau, & que personne ne voulut accepter le commandement de la place : on la démolit. Les Maures en furent mécontents, & les Hollandois s'y rétablirent.

En 1724, la Compagnie Françoisse donna le commandement d'une nouvelle escadre à M. de Salvert, avec toutes les munitions nécessaires pour attaquer Arguim avec succès. Le Commandant fit sa descente avec tant de diligence, que les Hollandois surpris, n'eurent pas même le tems de corrompre les citernes, pour jeter M. de Salvert dans l'embarras où s'étoit trouvé M. de la Rigaudiere. Les batteries furent bientôt dressées. Les attaques suivirent de près les sommations ; & le Gouverneur de l'isle, pendant qu'il protestoit de se défendre jusqu'à l'épuisement de ses forces, se rendit. De-là, M. de Salvert alla sur Portendic, nommé par les Maures Goura. Il ne fut pas plutôt débarqué, malgré le canon du fort, que la garnison se retira, quoique Alifchandra eût à deux lieues de-là six cents hommes tout prêts à la soutenir. Après cette expédition, les François conserverent dans la place un comptoir sous la dépendance d'Arguim. Tout favorisoit alors leurs anciens projets sur les royaumes de l'or, la connoissance de l'intérieur du pays, leurs établissemens sur le Sénégal, leurs alliances avec les peuples des bords de la riviere, l'impuissance ou l'inaction de leurs rivaux : on n'y songea pas. Cependant on cherchoit des mines, mais au Mississipi, où il n'y en avoit point.

Il étoit d'autant plus facile aux François de s'avancer sur



le Sénégal , que la Compagnie d'Angleterre n'étoit pas alors en état de les arrêter. Les Anglois de Jamesfort accordoient même , par une transaction avec les François de Gorée , à la Compagnie de France la liberté d'établir un comptoir sur la Gambia au-dessous de Jamesfort , pour y exercer toutes sortes de commerces , & en ne réservant pour leur société que la permission d'envoyer ses vaisseaux à Joalli & à Portodali. Nous apprenons de Moore que le Duc de Chandos , Directeur de la Compagnie , pour remonter son commerce au niveau de son fonds capital , prit la résolution de percer par de nouvelles voies jusques dans l'intérieur du pays. Le Capitaine Barthelemi Stibbs eut ordre de s'embarquer sur la Gambia , pour découvrir jusqu'à quelle hauteur cette riviere étoit navigable , & s'il y avoit des mines d'or dans les environs. Plus d'un siècle auparavant, le Capitaine Richard Jobson l'avoit remontée jusqu'à Tinda , sans avoir pu remplir l'objet de son voyage , & pénétrer dans la terre méridionale d'où l'on croyoit que les Maures de Barbarie tiroient leur or. La société des négocians de Londres , dont il étoit l'agent , avoit déjà chargé de la même commission Georges Thompson , en 1618 , l'année même qu'elle avoit obtenu sa charte. Thompson étoit non-seulement allé jusqu'à Tinda , mais il avoit encore envoyé un messager jusqu'à une ville nommée Jaye. Après avoir reconnu les traces des Barbaresques , & pris des mesures pour s'établir dans les lieux de leur trafic , il eut le malheur d'être tué par ses gens dans une émeute , & ses découvertes furent ensevelies avec lui. Jobson rapporta de sa course des informations sur les villes de Mombar , de Jaye , & de Tombokonda ; mais si imparfaites , qu'elles ne promettoient à la nation un commerce avantageux , que dans la supposition que Jaye n'étoit autre chose que Gayo , pays riche en or , & qu'il falloit prendre Tombokonda pour Tombuto ; conjecture fondée sur la seule ressemblance des noms.



Ces deux Capitaines formerent divers comptoirs sur la riviere. La principale ville qu'ils avoient trouvée sur leur route se nommoit *Barrakonda*. Il en restoit à peine quelques vestiges lorsque Stibbs arriva sur son sol : elle venoit d'être détruite par un Prince nommé *Slatti-Defouté*, qui avoit subjugué tout le pays de Woolli. Ce Capitaine s'éleva au-dessus des cataractes voisines de cette ville, où ses Negres à gages, nommés Gromettes, ou Laptots, domestiques libres, avoient voulu l'abandonner, persuadés que c'étoit-là le bout du monde, ou du moins qu'il n'y avoit au-delà que des déserts affreux, & des nations barbares. A une journée de Tinda, les basses l'arrêterent ; il fit des efforts inutiles pour les passer : &, informé par les habitans qu'il y avoit au-delà des obstacles encore plus difficiles à surmonter, il retourna sur ses pas, avec l'espérance d'applanir cette voie dans la saison des pluies, & d'être secondé par les naturels du pays. Une des observations les plus importantes de son journal, c'est que plus il avoit pénétré dans l'intérieur du pays, plus il avoit trouvé le climat sain & tempéré. Sur les montagnes, il avoit apperçu des apparences d'un métal qu'il n'ose donner pour de l'or, parce qu'il n'avoit pas eu les commodités nécessaires pour mettre ce minéral à l'épreuve. On ignore d'ailleurs les suites de ces recherches & de ces essais.

1742, &amp; s.

Une souscription de 200,000 livres sterling ; un appel de cinq pour cent, moyennant le dividende ordinaire de trois pour cent accordé aux Propriétaires, la rente d'un fond de 200,000 livres sterling, &c. ne sauverent pas la Compagnie d'Angleterre de la nécessité de recourir au Gouvernement, pour obtenir la permission de relever son commerce par l'exécution de quelque nouveau plan. Nul ordre dans ses comptoirs, nulle suite dans ses projets, confusion & décadence dans toutes les parties de son commerce. La misere regnoit jusques au Cap-Corse, suivant le rapport d'Alkins.



En 1726, ceux de l'isle d'York, sur la riviere de Scherbro, furent obligés de se retirer, maltraités par le Roi du pays, mais vengés; car ce Prince perdit d'abord la liberté par la vigoureuse hardiesse de Smith, & ensuite la couronne par le mécontentement de ses sujets. Le comptoir fut transporté à Jamaïque, ville voisine dépendante d'un Seigneur mulâtre, nommé Zacharie Cumberbus, fils d'un Anglois de l'isle d'York. Smith rendoit alors un service très-important à la Compagnie par la levée des plans, des dessins & des perspectives, des forts, des rivieres, des lieux de commerce. La Compagnie, forcée d'abandonner, en 1728, l'isle de Benise, entra en traité avec les François pour Jamesfort, au rapport de Moore. L'ancien château avoit sauté, en 1725, par un accident dont la cause fut ignorée. Le Gouverneur Rogers en bâtit un nouveau supérieur au premier. Ce chef-lieu des établissemens des Anglois sur la Gambia, auroit passé dans des mains étrangères, si le Parlement n'avoit accordé à la Compagnie des secours pour le conserver. En 1730, la chambre des Communes, en assurant la liberté du commerce aux particuliers, avec exemption de tous droits, pour tous les forts & établissemens de la Compagnie, résolut de pourvoir par des fonds à l'entretien de ces établissemens & de ces forts. Le Comité régla que la somme annuelle destinée pour cet objet feroit de dix mille livres sterling. Elle fut dans la suite régulièrement payée; la Compagnie jugea néanmoins qu'elle n'étoit pas suffisante, ainsi que ses livres de compte en faisoient foi. Cependant ses Agens éleverent aussi-tôt de nouveaux comptoirs sur la côte de Guinée, & son commerce se releva. Quelques politiques Anglois, pour montrer que cette société devoit être aidée des secours du public, ont rapporté l'exemple des François & des Hollandois à l'égard de leurs Compagnies. Le Roi de France, disoient-ils, accorde à sa Compagnie des Indes l'exemption de tous les



droits sur les marchandises qu'elle transporte en Afrique; l'exemption de la moitié des droits sur les marchandises qu'elle apporte d'Afrique en France, & en outre treize livres de ses propres fonds sur chaque Negre qu'elle conduit aux colonies, & vingt livres pour chaque once de poudre d'or qu'elle emporte dans le royaume, &c. Les Etats-Généraux des Provinces-Unies, pour mettre leur Compagnie en état de fournir à la dépense de ses châteaux, ajoutent-ils, lui ont assigné, sans parler d'exemptions, d'immunités, & de privilèges, plusieurs subsides extraordinaires, dont le produit total, année commune, est évalué à 25 mille livres sterling. L'expérience a convaincu d'erreur ceux qui croyoient que des vaisseaux stationnés seroient capables de produire le même effet que des forts. On a vu sur la côte des Gommès, un seul fort de la Compagnie François, malgré la supériorité des vaisseaux Anglois stationnés, sur les vaisseaux François, tenir les Maures & les Negres dans une telle contrainte, qu'ils n'ont osé entreprendre le moindre commerce avec les Anglois; & l'on a reconnu que sans forts, il étoit impossible de soutenir l'égalité du pouvoir & du crédit, d'assister dans l'occasion les naturels du pays, de protéger les marchands sur le rivage ou dans leurs voyages au-dedans des terres, de donner de la vigueur au commerce & du poids aux négociations dans les Cours des Negres. Ces observations ont été extraites par l'Historien des voyages, d'un Mémoire Anglois publié en 1744, & intitulé : *Importance de la Compagnie d'Afrique*. L'on concluoit de là qu'il falloit que la nation enlevât des sommes considérables aux besoins intérieurs de l'Etat, pour assurer à des Marchands privilégiés de gros profits sur elle-même; & l'on calcule aujourd'hui le produit des droits levés sur les marchandises d'Afrique, comme un tribut payé par l'Afrique elle-même, sans même défalquer les subsides appliqués à la protection du trafic des Marchands.



Un Prince , héros , selon les préjugés militaires , habile , selon la politique destructrice & dominante , grand , selon l'opinion qui sépare la grandeur de la justice & de la bien-faisance , Trudo - Audaty , Roi de Dahomay , s'élevoit fort au-dessus de l'idée que le peuple Européen a des Princes Negres , & au niveau de celle que ce peuple a des grands Rois. Il avoit en effet de hautes qualités ; & il étoit né pour remplir de hautes destinées dans des contrées plus heureuses & des tems de lumiere. Ses Etats étoient situés au nord des royaumes de Foingat - d'Ulumi , limitrophes de la partie septentrionale du royaume d'Ardra. Le nom de *Dahomay* étoit entièrement inconnu aux Européens ; il le rendit si célèbre que sa réputation s'en répandit dans toute l'Europe , avec les noms de plusieurs peuples que la jalousie des Negres , tant intérieurs que maritimes , avoit dérobés jusqu'alors aux Européens. Renfermés , pour ainsi dire , dans l'enceinte de la barbarie , ses peuples avoient si peu de commerce au-dehors qu'ils ignoroient jusqu'à l'existence des Blancs. Ces étrangers , si redoutés de leurs compatriotes , il les fit trembler & tomber à ses pieds , sans avoir été intimidé par leurs armes & arrêté par leurs forteresses. François , Anglois , Hollandois , Portugais , ils se réunirent tous , non pour se défendre & le repousser , mais pour implorer sa protection. Il la leur accorda , parce qu'il démêla leurs talens , & qu'il sentit les avantages de leur commerce. Sa puissance avoit paru méprisable jusqu'à ce qu'elle eût éclaté par des conquêtes. Le Roi de Juida , après lui avoir refusé la liberté du passage à travers ses Etats pour aller commercer sur la côte , déclara que si Trudo-Audaty osoit prendre les armes , comme on le disoit , il ne daigneroit pas le traiter suivant l'usage du pays , & lui faire couper la tête , comme aux autres Princes pris en guerre ; mais qu'il lui conserveroit la vie pour l'employer , en qualité d'esclave , aux plus vils offices. L'ambition du Roi de Dahomay



n'étoit pas celle de quelques conquérans sortis du centre de l'Afrique pour détruire ; elle sembloit n'avoir pour objet que de faire fleurir des pays bruts & barbares par leur réunion avec des pays cultivés & policés , sous une protection redoutable.

Avant l'année 1724, ce Prince , aussi habile que vaillant , avoit subjugué plusieurs peuples intérieurs & fait décapiter plusieurs Rois , sans s'être laissé emporter par la fougue de la victoire. Tranquille aux portes du royaume d'Ardra , il travailloit à s'assurer ses premières conquêtes , lorsque les sollicitations & l'argent du Prince Huffar , maltraité par le Roi d'Ardra , son frère , l'engagerent à hâter l'exécution de ses desseins. Ses troupes se signalèrent d'abord par l'entière défaite d'une armée de 50 mille hommes , & par la prise de la capitale. Le sac de cette ville fut horrible. Les cadavres sans tête , dit Lamb , étoient en si grand nombre dans les rues , qu'ils bouchoient les passages , & le sang n'y auroit pas coulé avec plus d'abondance s'il en étoit tombé une pluie du ciel. On empiloit les têtes des morts sur des grands échafauds. Le triomphe fut suivi d'un sacrifice. Le vainqueur rapporta la gloire de son succès à son Dieu , en immolant le Roi d'Ardra , à la tête d'une foule de victimes moins illustres. Les Dahomays auroient craint d'attirer sur eux la colère de leur divinité s'ils avoient négligé une pratique si respectée de tous les tems. Trudo obéissoit à la superstition ; & c'est à ces cruautés que les peuples attribuoient leurs victoires. Pour ces exécutions , religieusement barbares , le Roi choissoit entre les captifs , les plus âgés , tant parce qu'avec plus de lumières , de sagesse & d'autorité , ils étoient plus à craindre que les jeunes gens , que parce que la vieillesse leur ôtoit tout prix au marché des esclaves. Ces Barbares reconnoissoient que leur Dieu tutélaire étoit subordonné à un Dieu plus puissant , dont ils jugeoient que les Blancs avoient reçu des avantages extraordinaires ,



dinaires. Mais puisqu'il n'a pas plu, disoient-ils, à ce grand Dieu de se communiquer à nous, nous nous contentons de celui à qui nous avons toujours offert nos hommages.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Il s'étoit trouvé à Ardra, un Facteur Anglois nommé Bullfinch Lamb, député au Roi par le Gouverneur du fort de Jacquin. Le vainqueur fut aussi charmé que surpris de voir un homme blanc. Son génie élevé au-dessus des préjugés naturels à des noirs, reconnoissoit dans les différentes couleurs de l'espèce humaine, les différentes empreintes des climats; & il attachoit à la blancheur une sorte de prérogative, soit que cette couleur soit naturellement plus agréable à l'organe, soit que l'idée de l'industrie des Européens relevât, à ses yeux, jusqu'à la teinte de leur peau. Il croyoit que sa grandeur seroit rehaussée, s'il avoit des Blancs auprès de sa personne. Il traitoit comme un Kabaschir du premier ordre un mulâtre Portugais qu'il avoit acheté 500 livres sterling, des Papas, & qu'il ne chargeoit d'autre soin que de celui de raccommoder ses habits. Il disoit souvent qu'aucun Blanc ne manqueroit auprès de lui de tout ce qui pourroit être acquis au poids de l'or. Aussi demandoit-il 700 esclaves pour la rançon de Lamb. Il entretenoit des Nègresses au nombre de deux mille, avec plus de magnificence qu'aucun autre Roi du pays; mais le plus ardent de ses desirs étoit d'avoir une femme blanche ou mulâtre.

Une Lettre que Lamb écrivit de sa prison à M. Tinker, Gouverneur du fort Anglois de Juida, nous fournira des traits propres à faire connoître la puissance & le caractère du Roi de Dahomay. « Je n'ai qu'un seul moyen de me racheter; ce seroit de faire offre au Roi d'une couronne & d'un sceptre qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier Roi d'Ardra. Je ne connois pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui; car il est fourni d'une grosse quantité de vaisselle d'or en œuvre, & d'autres



» richesses. Il a des robes de toute espece, des chapeaux,  
» des bonnets, &c. Il ne manque d'aucune sorte de marchan-  
» dises. Il donne les bujis comme du sable, & les liqueurs  
» fortes comme de l'eau. Sa vanité & sa fierté sont excessives.  
» Aussi est-il le plus riche & le plus belliqueux de tous les  
» Rois de cette grande région; & l'on doit s'attendre qu'avec  
» le tems, il subjuguera tous les pays dont le sien est en-  
» vironné; il a déjà payé deux de ses principaux palais, des  
» crânes de ses ennemis tués à la guerre. Ces palais sont  
» néanmoins, aussi grands que le parc S. James à Londres,  
» c'est-à-dire, qu'ils ont un mille & demi de tour....  
» On voit ici (à Dahomay) ajoute Lamb, 25 pieces de canon  
» dont quelques-unes pèsent plus de mille livres. On croi-  
» roit qu'elles y ont été apportées *par le diable*, quand on  
» considere que Juida est à plus de 200 milles, & qu'Ardra  
» n'est pas à moins de 160. Le Roi prend beaucoup de plaisir  
» à faire une décharge de cette artillerie, chaque jour de  
» marché. Il fait travailler actuellement à construire des  
» affûts. Quoiqu'il paroisse fort sensé, sa passion est pour les  
» bagatelles & pour les amusemens qui flattent son caprice....  
» Des estampes & des peintures lui plairoient beaucoup. Il  
» aime à jeter les yeux dans les livres. Ordinairement il  
» porte dans sa poche un livre latin de prieres qu'il a pris  
» au Mulâtre Portugais; & lorsqu'il est résolu de refuser  
» quelque grace qu'on lui demande, il parcourt attentivement  
» ce livre, comme s'il y entendoit quelque chose. Il trouve  
» aussi beaucoup d'amusement à tracer des caracteres au ha-  
» zard sur le papier; & souvent il m'envoie son ouvrage,  
» pour imiter nos lettres ». Il avoit ordonné au Facteur de  
demander pour lui au Gouverneur du fort Anglois, un har-  
nois, un fouet, des éperons, avec un chien d'Angleterre,  
& des bouclès à fouliers; & il lui avoit pris son papier pour  
en faire des cerf-volans. Lamb remarqua que son pays étoit



fort sain, & que la vue en étoit charmante. A quel degré de gloire, cet homme, ne feroit-il point parvenu, s'il fût parti d'un trône d'Europe, appuyé sur nos arts, éclairé de la lumière de l'ordre, dirigé par les loix éternelles de la justice, pour élever son empire à la hauteur de son ame & de son génie?

Le Facteur Lamb, après avoir passé deux ans à la Cour de Dahomay, fut renvoyé par le Roi, avec un présent de 2280 livres sterling, & huit beaux esclaves, à condition qu'il reviendrait avec d'autres Blancs. Parmi ces esclaves, il y en avoit un nommé *Tom*, avec lequel il joua vers l'an 1731, en Angleterre, une comédie qui n'eut pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. Il revêtit ce *Tom* de la qualité d'Ambassadeur du Roi de Dahomay. La farce, dit Snelgrave qui démasqua les personnages, alla si loin que les spectacles de Londres furent représentés plusieurs fois pour ce prétendu Ministre d'un puissant Roi d'Afrique, & qu'on prit soin de donner avis dans les nouvelles publiques, que c'étoit en faveur du Prince Adomo Ornoroko *Tom*, &c. L'imposture fut reconnue par les Commissaires du commerce. On jugea néanmoins à propos de renvoyer le Negre dans son pays avec des présens considérables pour son Roi.

Lamb s'étoit vainement efforcé de détourner le Roi de Dahomay du projet d'envahir le royaume de Juida. Ce Prince n'en auroit pas long-tems différé l'exécution, après la conquête d'Ardra, si le puissant Roi d'Yô, pays fort éloigné de Dahomay, au nord-est, gagné par les enfans des Princes vaincus & mis à mort par *Trudo-Audari*, ne se fût mis en campagne pour les venger. On se battit dans un pays ouvert, les Dahomays avec de l'infanterie, les Yôs avec de la cavalerie seulement: les armes à feu sauverent les premiers en effrayant les chevaux de l'ennemi. Déjà les Dahomays se rebutoient d'une longue & inutile fatigue, lorsque leur Roi



prit le parti de se retirer pendant la nuit, laissant dans une ville voisine de son camp, une grande quantité de marchandises & d'eau-de-vie. C'étoit un piège qu'il tendoit aux Yos. Son stratagème réussit: les Yos s'enivrèrent, il les surprit dans le sommeil, & ils furent hachés en pièces. Cependant le Roi de Dahomay, cédant à la crainte que ses troupes avoient de la cavalerie des Yos, envoya de riches présents à leur Roi pour l'engager à rentrer dans ses Etats; résolu, s'il étoit poursuivi, de gagner les côtes où la peine de mort lancée par les Prêtres d'Yos contre ceux qui oseroient jeter les yeux sur la mer, fétiche de la nation, lui assuroit un asyle inviolable.

Délivré de cet ennemi, le Dahomay résolut, en 1727, de se jeter sur le royaume de Juida, pays policé, puisque l'agriculture y fleurissoit, ainsi que le commerce. Ses émissaires lui avoient appris que le Roi, nommé *Amor*, âgé de trente ans, ne régnoit que dans son ferrail; & que les Grands régnoient en usurpateurs pressés de jouir & d'abuser d'une autorité précaire & fugitive, sur des peuples amollis par le luxe, & divisés par la tyrannie. Ce royaume renfermoit, sur un très-petit espace de terre, une prodigieuse population, quoiqu'il fût un très-grand commerce d'esclaves, non parce que les femmes y sont très-fécondes, & les hommes très-vigoureux; car il ne suffit pas à l'homme de naître, il faut qu'il soit nourri; mais parce que le terroir, d'ailleurs très-fertile, étoit si généralement cultivé, qu'il n'y avoit pas un pouce de terre qui ne fût pas mis à profit; que le Roi & quelques Seigneurs se dispensoient, seuls, de travailler à la terre; que les cultivateurs étoient si laborieux, qu'une moisson finie, ils recommençoient à labourer & à semer; qu'enfin le royaume entier n'étoit qu'un vaste jardin tout couvert de gros villages ou de riches maisons rustiques, presque contigus, & liés les uns aux autres par de belles allées. L'agriculture



y étoit ainsi florissante , parce que les propriétés étoient assurées ; que la richesse du cultivateur n'attiroit pas sur lui les exactions ; qu'il étoit libre d'en jouir sans obstacle , de l'accroître & de la transmettre à ses enfans ; que l'éducation du peuple étoit agricole & enrichie de toutes les connoissances utiles à cet art , le calcul sur-tout ; que l'institution même des Grands étoit dirigée par le même esprit , jusques-là que l'héritier présomptif de la couronne étoit élevé à la campagne , & aux travaux champêtres ; que par la facilité des communications , la grande liberté du commerce , la protection accordée à tous les marchands étrangers , la multiplication des foires , &c. Le royaume n'étoit , pour ainsi dire , qu'un vaste & continuel marché , dans lequel chacun pouvoit vendre & acheter , sous l'inspection de la Police uniquement occupée à prévenir ou punir les délits , toutes sortes de marchandises & de denrées , soit même les plus nécessaires à la vie , soit pour la consommation intérieure , soit pour l'exportation hors du royaume ; parce qu'enfin le gouvernement & la nation sembloient être formés , au rapport des Voyageurs , sur le modele de la nation ou du gouvernement Chinois.

Mais le Roi Amor ne remplissoit pas les devoirs de la souveraineté. La cupidité administroit , l'autorité vexoit , la tyrannie & le désordre étouffoient l'instruction. Le commerce étoit arrêté par des entraves & des exactions multipliées ; la culture se dégradoit ; la population commençoit , par la ruine de l'art nourricier & des arts succursaux , à devenir surabondante & onéreuse , lorsque le Roi de Dahomay entra dans la partie septentrionale du royaume sur les terres d'Appragagh , Grand-Seigneur , Gouverneur héréditaire de la province. Le voluptueux & foible Amor , après avoir refusé de secourir le Roi d'Ardra , pour ne pas troubler ses propres plaisirs , refusa de défendre son sujet , à l'instigation de quelques courtisans , ennemis de ce Seigneur. Appragagh aban-



donné, se soumit au Roi de Dahomay à des conditions avantageuses. Alors l'armée ennemie n'eut à franchir, pour pénétrer dans le centre du royaume, qu'une barrière. La superstition consumma la ruine du pays. Les Juides avoient cent mille combattans pour défendre le passage d'une rivière que cinq cents hommes auroient gardé : ils se reposent sur la protection du grand serpent & des autres animaux de son espece. Imbus par une tradition très-ancienne de la fidélité de ce fétiche à répondre à leurs invocations, & à sauver le pays des plus grands dangers, ils se bornèrent à lui demander & à mériter par des sacrifices, qu'il rendît les bords de la rivière inaccessibles. Le Roi de Dahomay ne crut pas à leur folie ; il s'en prévalut. Son armée passa la rivière sans opposition. En s'avancant vers Sabi, ou Xavier, capitale du royaume, elle trouva une grande quantité de serpens si respectés des peuples, que leurs maisons mêmes étoient remplies de ces reptiles. Les soldats les soulevoient par le milieu du corps, en leur disant : *Si vous êtes des dieux, parlez, & défendez-vous.* Les serpens ne parloient pas, & ne se défendoient pas : on les éventroit, & on les mangeoit, après les avoir fait griller. La superstition détruisit donc un beau royaume affoibli par l'anarchie.

Le conquérant avoit fait déclarer aux Européens que s'ils demeuroient neutres, ils n'avoient rien à craindre de ses armes, & qu'ils auroient tout à espérer de sa faveur : mais que s'ils prenoient parti contre lui, ils devoient s'attendre à éprouver comme leurs alliés, les plus cruels effets de son ressentiment. Ils restèrent néanmoins dans la ville, de peur que le Roi de Juida ne les accusât d'avoir découragé ses sujets par leur fuite. Devoient-ils s'imaginer, dit Snelgrave, qu'une nation entière se laissât égorger, sans rien entreprendre pour sa défense, ou que le conquérant leur fit subir, comme aux vaincus, le sort de la guerre ? Cependant, à



l'approche de l'ennemi, le Roi de Juida se retira dans une île maritime où il ne craignoit point d'être poursuivi par les Dahomays, qui ne connoissoient pas même l'usage des canots. L'épée, le feu, la famine, désolèrent la ville & toute la contrée. Les campagnes étoient couvertes d'offemens. Les soldats apportoit au palais du Roi de longs cordons de têtes, que les Officiers leur payoient, & que d'autres Negres emportoient pour en élever des pyramides près du camp. Le dessein du Roi, disoit son interprète, étoit d'en composer un trophée de longue mémoire. L'on abbreuvoit les fétiches du sang de plusieurs milliers de victimes humaines : l'on faisoit même des festins de la chair de ces malheureux, ainsi qu'en juge Snelgrave sur les plus fortes apparences. Le chirurgien Robert Moore assure qu'en passant au marché, il vit vendre publiquement de la chair humaine. Mais Atkins soutient, contre le témoignage oculaire des voyageurs les plus sinceres & les plus graves, qu'il n'y a point de Cannibales, parce qu'il regarde cette supposition des races antropophages comme le reproche le plus odieux pour l'humanité, & un des plus offensans pour le Créateur. Il dit que si Moore n'a pas vu tuer & dépecer les hommes dont il prétend avoir vu vendre les membres, il a pu prendre de la chair de singes pour de la chair humaine. Cet apologiste de l'humanité, en s'empôrtant contre la crédulité de Snelgrave, lui reproche de donner comme certain, sur le rapport d'autrui, ce qu'il lui étoit si aisé de vérifier par ses propres yeux; comme si Snelgrave avoit dû être fort curieux d'aller chercher au marché un si affreux spectacle. L'interprète du Roi avoit appris à ce Capitaine que la tête des victimes étoit pour le Prince, leur sang pour les fétiches, leur corps pour le peuple, & que les soldats en avoient mangé un grand nombre. Les peuples de Juida excusoient leur découragement & leur fuite, par l'impuissance de résister



à des Cannibales, & la crainte de devenir leur pâture. Frémissant de la pensée d'être mangés par des créatures de leur espèce, ils protestoient qu'un pareil sort leur paroïssoit plus horrible que la mort la plus cruelle.

Trudo-Audati récompensa ses troupes en Roi. En gagnant les cœurs par ses libéralités, il excitoit le courage par des distinctions & des honneurs. Dans sa Milice on distinguoit quarante Negres grands & forts, parés de colliers de dents d'hommes pendantes sur leur estomac & leurs épaules : c'étoient les héros de la nation. Il n'étoit permis par la loi de porter ce glorieux ornement qu'à ceux qui prouvoient devant des Inspecteurs militaires, que chaque dent étoit celle d'un ennemi tué sur le champ de bataille. La différence de la grandeur des colliers marquoit celle des degrés dans l'ordre de la valeur. Chaque soldat avoit auprès de lui un jeune élève de la nation, entretenu aux dépens du public, pour le former aux travaux de la guerre. Ainsi, les troupes régulières ne manquoient jamais au Roi, & c'étoit par cette méthode politique qu'il avoit étendu si rapidement ses conquêtes. Ses sujets étoient si dévoués même à ses plaisirs, que l'on voyoit des Negres manger voracement pour l'amuser, de si grandes quantités de grains, qu'ils en étoient à la fin étouffés, & ces acteurs ne manquoient jamais de successeurs. Les Dahomays, à la vue des Blancs, Anglois, François, Hollandois & Portugais, avoient paru si effrayés, qu'ils n'avoient pas osé approcher d'eux. Lorsqu'ils eurent reconnu que c'étoient des êtres de la même espèce, ils les traitèrent sans ménagement. Snelgrave fut conduit au camp du Roi, ainsi que l'avoit été Lamb, par des soldats armés, dont les grimaces & les contorsions ridicules ne lui laissoient pas pénétrer les intentions. Il n'en tiroit pas un augure favorable, lorsqu'il vit le grand Capitaine & les autres Officiers s'approcher de lui & des autres Blancs, l'épée à la main, & leur



leur en appuyer la pointe sur l'estomac , ou la secouer sur leurs têtes , avec des sauts & des mouvemens extraordinaires. Cependant le Roi leur donna des témoignages d'une considération distinguée. En traitant avec Snelgrave des affaires du commerce, il déclara que , malgré ses droits de conquérant , il ne mettroit pas plus de taxes sur les marchandises que le Roi de Juida n'en levoit. L'Anglois répondit qu'avec une plus haute puissance , on se flattoit qu'il n'exigeroit pas des droits si forts. Le Roi répliqua qu'un plus grand Roi méritoit de plus gros tributs. *Cependant, ajouta-t-il, comme vous êtes le premier Capitaine Anglois que j'aie vu , je veux vous traiter comme une jeune mariée à qui l'on ne refuse rien.* En effet , il lui accorda la diminution de la moitié des droits ordinaires. Snelgrave enhardi , ne balança point à solliciter sa clémence en faveur des peuples de Juida , en lui représentant que la gloire & la force du Prince consistoient dans la multitude de ses sujets. Le Roi lui répondit qu'il sentoît la vérité de cette maxime , & qu'il avoit déjà offert aux habitans de les rétablir dans leurs biens ; mais à condition qu'ils lui livreroient leur Souverain mort ou vif , parce que la conquête du royaume ne pouvoit être assurée que par la mort de son ancien maître. Les Anglois furent bientôt assurés de la protection de Trudo-Audati ; car il fit couper la tête à des marchands Dahomays , par lesquels ils avoient été outrageusement insultés à Jacquin. Snelgrave ne découvrit dans ce Prince extraordinaire que d'excellentes qualités, sans barbarie , si l'on excepte le sacrifice de ses ennemis ; cruauté qu'il n'accordoît qu'à la politique. Nous pourrions le contredire sur son propre témoignage. N'est-ce pas un barbare, qu'un homme qui goûte un plaisir à voir ses propres sujets s'étouffer , & perdre la vie à force d'avaler du grain , pour le récréer ? N'est-ce pas un barbare , qu'un homme qui ne sent pas le prix d'un homme ; qu'un Roi qui abuse si horri-



blement du dévouement même de ses sujets ; qu'un insensé qui se réjouit de voir les siens devenir , pour lui plaire , ses propres bourreaux ? Disons que son caractère n'avoit pu surmonter l'habitude des Maures barbares de sa nation.

Ce conquérant , dans l'impuissance de se saisir de la personne du Roi de Juida , se retira bientôt à Dahomay , laissant sa conquête affermie par de nombreuses troupes. Son armée affoiblie , le Capitaine Ossus , un des Généraux du Prince vaincu , s'avança en 1729 vers Sabi , jusques sous le canon du fort François : mais , sur le bruit de la marche d'une armée nouvelle , il se réfugia dans le fort. Les Dahomays attaquèrent son asyle : défavantageusement armés , leurs efforts auroient vraisemblablement été vains , si le feu n'eût pris au chaume dont les maisons étoient couvertes , & réduit la garnison à la nécessité de se sauver par la fuite. Les François & les soldats d'Ossus gagnèrent le fort Anglois , dont l'artillerie éloigna l'ennemi. Toujours attentifs à ménager les Blancs , Trudo-Audati , en blâmant le Gouverneur François de s'être attiré cette disgrâce , protesta que loin de vouloir nuire à sa nation , il offroit de faire réparer la place par ses propres soldats. Sur ces entrefaites , il vit venir à lui le Roi d'Yo , à la tête d'une nombreuse armée , ardente à servir la haine du Roi de Juida , des fils du Roi de Wymey , & de plusieurs autres Princes réunis , pour soulever toutes les puissances contre *l'ennemi & le destructeur du genre humain*. Les Dahomays furent épouvantés. Leur Roi désespéra de vaincre. Forcé de céder aux circonstances , il employa la dernière ressource à laquelle les Princes Negres ont recours lorsqu'ils manquent de places fortes pour se couvrir ; il brûla ses villes , & s'enfonça dans les bois. Les Yos le cherchèrent en vain. Après avoir dépouillé Apragagh , ils furent obligés , par la saison des pluies , d'abandonner ces déserts. L'ennemi retiré , les Dahomays releverent leurs villes , & leur Roi offrit une



de ses filles au Roi d'Yo, & des présens aux grands de la cour de ce Prince. Habile dans la négociation, il obtint une paix avantageuse, & une des filles du Roi d'Yo.

Pendant qu'il étoit caché dans les forêts, les partisans du Roi de Juida s'étoient flattés de détruire dans ce pays conquis sa puissance chancelante dans ses propres Etats. Testesole, Gouverneur du fort Anglois, en conçut le dessein; les Papas, privés du commerce, le seconderent. On leva une armée de quinze mille hommes. Le Roi de Dahomay avoit perdu dans les bois une partie de ses troupes, & envoyé des détachemens en course pour enlever des esclaves, dans le tems que le reste de ses sujets travailloit à rétablir ses villes. Son génie seul lui restoit: il rassemble une troupe nombreuse de femmes, les habille & les arme en soldats, & les conduit avec tout l'appareil militaire, masquées par quelques rangs d'hommes. Les Juidas sont étonnés à l'approche de cette armée; le nombre les effraye: ils prennent la fuite avec un tel découragement, que leur Roi, la lance à la main, tente inutilement de ralentir leurs pas. Les femmes de Dahomay fondent sur eux, les massacrent, les enchaînent. Le Roi de Juida se jette dans le fort Anglois, d'où il repasse dans ses isles stériles & désertes. Testesole, auteur de la révolte, tint au vainqueur qui l'avoit comblé de bontés, des discours si outrageans, qu'il arma, pour sa perte, la Barbarie courroucée. On l'enleva, on lui déchira le corps; on versa dans ses plaies du jus de limon, avec du poivre & du sel: enfin, on lui coupa la tête, & ses bourreaux mangerent son cadavre. Le Roi défavoua cette barbarie en homme qui en sent toute l'horreur; mais s'il ne l'avoit pas autorisée, ou approuvée, il l'auroit punie, & il ne la punit pas, quoiqu'il en fût sollicité avec les plus vives instances. Cependant, avec sa dissimulation ordinaire, il donna des marques d'attachement à la nation Angloise, tandis qu'il auroit pu se venger sur elle de la



faute du Gouverneur par la prise du fort. Dans l'espace de quelques mois, ses troupes, par l'accueil qu'il fit à tous les brigands de toute nation, furent aussi nombreuses qu'elles l'étoient avant l'arrivée des Yos, & sa puissance ne parut pas moins formidable. Ce Prince donnoit pour le commerce des esclaves, la préférence aux Portugais, parce qu'ils payoient en or. Cette nation se rétablissoit alors sur la côte orientale de l'Afrique, dans les villes de Mombaze & de Melinde, d'où elle avoit été chassée sur la fin du dernier siècle.

Depuis l'année 1730, jusqu'à l'année 1732, le Roi de Dahomay eut toujours les armes à la main, soit pour augmenter, soit pour affermir ses conquêtes. Sa prudence se démentit; à la fin il perdit une partie de sa réputation, & sa modération l'abandonna dans le succès. Son ambition impatiente l'emporta d'abord aveuglement dans les bois & sur les montagnes des Yabus, nation qui ne l'avoit jamais offensé, qu'il étoit difficile de subjuguier, & qui n'offroit pas de riches dépouilles à un conquérant. Ses troupes se lassèrent d'une guerre infructueuse, & se souleverent: il les effraya par le supplice des principaux Officiers, instigateurs secrets de la révolte; une partie l'abandonna, & même l'un de ses fils se mit à la tête de quatre mille déserteurs. Loin de le dégoûter de l'entreprise, ces accidens le confirmèrent dans sa résolution. Dévoré du desir de justifier ses desseins par la victoire, il entraîna, dans sa furie, son armée mutinée, affoiblie, abattue; & par l'impulsion violente de sa bravoure & de son désespoir, elle força les Yabus dans leurs retranchemens: mais ce succès même lui découvrit toute son imprudence; car il ne put jamais suivre les Yabus dans leurs nouvelles retraites, & il fut obligé de retourner dans ses Etats, affoibli & haï. A cette nouvelle, le Prince & le peuple de Jacquin, sans commerce depuis la conquête du royaume de Juida, conçurent l'espérance & le dessein de briser leurs fers, & d'achever la ruine



du tyran, avec les secours du Roi de Winéy & de quelques autres Princes, qu'un Marchand Hollandois, nommé *Hertog*, animoit contre l'ennemi commun. Le Roi de Dahomay leva une armée avec beaucoup de diligence. Ses Généraux marcherent vers l'intérieur des terres du côté des Yabus. Mais la première nuit ils tournerent du côté de la mer ; & ils surmonterent avec tant de célérité les difficultés de la route, que le Prince de Jacquin étoit dans une sécurité profonde, lorsqu'ils arriverent devant sa capitale. Il n'y eut point de combat. A peine le Prince eut-il le tems de gagner, avec ses principaux sujets, une Ile fortifiée ; on fit main-basse sur les habitants ; les villes & les villages du pays furent réduits en cendres, & les forts Européens tombèrent avec eux.

La puissance de ce fameux conquérant étoit alors visiblement sur son déclin. Maître d'un pays immense, il manquoit de sujets. Il avoit dépeuplé son domaine par de continuelles levées de troupes, & ses conquêtes par d'horribles ravages. Au lieu de gagner la confiance des peuples subjugués, par la justice & la bienfaisance, qui font oublier le crime, l'usurpation, il les avoit irrités & forcés à la désertion, en ôtant la vie & la liberté à plusieurs milliers d'anciens habitans d'Adra & de Juida, dans le piège vers lequel il les avoit attirés par la promesse solennelle de leur rendre la jouissance de leurs biens & de leurs privilèges. Ils consentoient à oublier l'usurpateur, ils le reconnoissoient pour Roi. Il pouvoit être leur pere ; & sous le masque de bienfaiteur, il fut leur bourreau. Ses succès avoient rendu son ambition trop avide & son courage trop impatient ; il brusqua la fortune, qu'il ne tentoit auparavant qu'après l'avoir sagement disposée en sa faveur. Elle lui échappa plusieurs fois. La disgrâce altéra son caractère, elle affoiblit peut-être même son génie. Lorsqu'il eut perdu de sa réputation, partie de sa force, ses sujets naturels se refroidirent à son égard ; les peuples vaincus



s'enhardirent; il devint aussi cruel que soupçonneux envers les uns & les autres. Sa défiance fut nourrie par des révoltes, & sa cruauté par l'exercice continuel de la vengeance. Par la désolation des campagnes & la dépopulation des contrées maritimes, le commerce s'étoit anéanti. S'il en restoit quelque ombre, au rapport de Snelgraves, c'étoit du côté d'Apragagh, à cause que cette ville est défendue par une rivière & un marais. Cependant ce voyageur assure que dans la plus grande chaleur de ses conquêtes, non-seulement il permettoit, mais qu'il encourageoit même la traite des esclaves; & c'est sur des raisons peu solides qu'Atkins, Ecrivain très-porté au paradoxe, lui attribue, au contraire, le dessein de ruiner ce commerce. Quoi qu'il en soit, il est à présumer que ce pays sera resté dans la langueur & dans la misère pendant son règne. S'il y avoit transporté sa Cour, il ne lui auroit pas été difficile de le faire refleurir, & même de s'y établir solidement, sur-tout avec l'alliance & la protection des Européens; mais il craignit peut-être, ou quelque soulèvement de la part des Dahomays, ou quelque perfidie de la part des Juidas; peut-être sa férocité naturelle le retint-elle dans les lieux hérissés qui l'entretiennent. Il est à croire que haï de ses voisins & de ses nouveaux sujets, & craint moins comme conquérant, que comme tyran, il aura éprouvé jusqu'à la fin les peines intérieures, & effuyé tous les revers de la tyrannie, pendant que son humeur aigrie par l'âge & la disgrâce aura consommé la ruine des peuples.

Les Etats Barbaresques suivoient le cours ordinaire de leurs révolutions. A Alger, le Dey Méhémed, autrefois Prêtre en Egypte, homme brutal, grossier, & si ignorant, qu'il ne savoit ni écrire, ni lire, avoit été assassiné en 1724. Deux Officiers avoient été proclamés Deys tout à la fois dans ce trouble; le trône étoit resté à l'Aga Abdi le même jour, & avant la nuit, tout étoit aussi tranquille que s'il n'y avoit eu dans



la ville aucun mouvement. Deux ans après, la Régence conclut un Traité de paix avec les Provinces-Unies. Les Corsaires de Tunis & de Tripoli ne cessèrent d'insulter le pavillon François: Tripoli fut bombardé, en 1728, par M. de Grandpré; les Tunisiens se hâtèrent d'envoyer en France des Ambassadeurs; les Tripolitains après avoir vu détruire la plus grande partie de leur ville, implorèrent aussi la clémence du Roi l'année suivante. En 1731, la Compagnie Française des Indes céda le bastion de France dans le royaume d'Alger, & le commerce d'une partie de la Barbarie à une société de Négocians de Marseille. La famille royale étoit dans l'Empire de Maroc ce qu'étoit la milice dans les Régences. Cet Empire fut toujours agité, avant & après la mort de Muley-Ismaël, par les propres enfans de ce Prince. Il mourut en 1727, haï des peuples, détesté de ses enfans, abhorré de ses femmes. Comment au milieu de tant d'ennemis secrets ou déclarés évita-t-il, durant un très-long regne, le sort de ses pareils? Toujours redoutable & odieux, jamais il ne se montra méprisable. Il fut aussi artificieux que cruel. Plus sobre qu'aucun de ses sujets, il parut toujours jouir de sa raison, veiller autour de lui, & s'élever au-dessus de l'abîme que l'ivresse creusait sous les pas chancelans de ses prédécesseurs. Observateur rigide des pratiques de sa religion, il subjuguait les esprits superstitieux jusqu'à leur persuader qu'il prosterné pour recevoir les inspirations de Mahomet; lorsqu'il méditoit quelque entreprise importante, le Ciel se communiquoit à lui. Dans les révoltes, il se tenoit éloigné du péril, il envoyoit contre les rebelles les hommes les plus intéressés à les détruire, & par ses émissaires & ses agens, il étoit par-tout, il voyoit tout, il régloit tout. Sa garde, composée en partie de mulâtres, nommés Ludyvès, jouissoit auprès de lui de la plus haute faveur; les Nègres lui étoient entièrement dévoués. Par son activité, son adresse, sa vigueur, une santé ferme,



entretenu par la tempérance & l'habitude du cheval, il paroïssoit être, quant à la force du corps, autant au dessus de ses esclaves, qu'il l'étoit par le génie. Ses exactions plongeant, à la vérité, le peuple dans la misère; mais il favorisa le commerce; il entretint la paix avec les Princes Chrétiens les plus redoutables; il s'opiniâtra rarement à poursuivre des guerres malheureuses, il fit goûter à ses sujets de longs repos, il ne les laissa point en proie à la destructrice cupidité d'une foule de petits tyrans, il tira du pays de Tombuto, objet de l'ambition des Européens, des richesses immenses. On lit dans une lettre, placée à la tête des Voyages de François Moore, que les Negres qui jouèrent dans les révolutions suivantes un si grand rôle, étoient pour la plupart de ce pays. A sa mort, on trouva dans ses coffres cinquante millions en argent, sans parler des pierreries & autres choses de prix. On dit qu'il eut de trois mille femmes & cinq mille concubines, neuf cents garçons & trois cents filles. Nous avons rapporté assez de traits de sa barbarie, pour ne pas affliger nos lecteurs par de plus longs détails. Ceux qui désireront connoître jusqu'à quel point la barbarie peut pousser ses horreurs, n'auront qu'à lire la relation d'Ockley, l'histoire des Etats Barbaresques, celle de l'Empire des Schérifs, les révolutions de Maroc de Braichewait, &c.

Pour que la triste gloire de son regne fût rehaussée par le contraste d'un regne honteux, ou plutôt pour complaire à la Sultane favorite, & se venger de son fils Abdelmelech, il appella au trône Muley-Hamet-Deby, ou Dehaby, homme aussi dissolu que féroce. Ce choix attira sur sa mémoire la malédiction des peuples, quoique le nouveau Roi, muni des trésors de son pere, des bijoux des femmes du Serrail, de dix millions qu'il avoit amassés dans son gouvernement, eût publié une déclaration, par laquelle il promettoit à ses sujets de ne rien exiger au-delà du dixieme des biens accordés par la loi de Mahomet.

Les



Les peuples de Fez, de Tétuan, & de plusieurs autres cantons, prirent les armes tout à la fois, par haine contre leur nouveau maître & les Negres, confidens de ses débauches, dépositaires de ses richesses, & ministres absolus de son pouvoir; & par un esprit de vengeance contre leurs Pachas, cruels exacteurs des taxes excessives imposées par Ismaël. Ainsi l'oppressé mort les peuples se souleverent contre l'oppression. Le Gouverneur de Fez fut massacré. Les montagnards des environs de Tétuan ravagerent le pays des Rasseins. L'Empereur fut enfin menacé lui-même par deux de ses freres, Abdallah & Abdelmelech. D'abord Abdallah succomba. Abdelmelech, avec une armée de 60 mille hommes, mit en fuite Muley-Aly, frere de l'Empereur, né de la même mere. Maroc lui ouvrit ses portes, mais les Negres le défièrent dans une embuscade. Sur le bruit de sa mort, Fez composa; les Arabes révoltés mirent bas les armes. On étrangla un Pacha sédition, & son cadavre fut porté sur une mule & battu de verges dans les rues de Mequinez, pendant qu'un Héraut crioit : *Peuples, soyez fideles à votre Roi; voyez quel est le sort des traîtres.*

Abdelmelech vivoit : il demanda, pour vivre en paix, la moitié de l'Empire, des trésors, des chevaux & des arsenaux de son pere. Hamet eut acheté volontiers à ce prix, la liberté de s'abandonner à l'ivrognerie & aux excès les plus criminels; ses Ministres l'en détournèrent, & le trône ne fut pas moins souillé d'infamies & d'horreurs. Tous les jours les Eunuques le transportoient dans une galerie ouverte où il buvoit jusqu'à l'abrutissement. On assure que l'ivresse seule adoucissoit son humeur féroce, & que l'usage de sa raison étoit un continuel exercice de tyrannies. Un Negre étoit précipité du haut d'une terrasse pour avoir trop pressé le tabac dans sa pipe; il en condamnoit un autre à la berne, parce que ses chiens ne lui avoient point été amenés assez tôt. Il faisoit



arracher les dents à une de ses favorites, & lui envoyoit ensuite, pour la consoler, les dents de l'exécuteur de cet ordre. S'il abuse des femmes de ses sujets, elles sont punies de mort lorsqu'ensuite elles habitent avec leurs maris, & ceux-ci partagent leur supplice. Il s'éveille, le bras d'une Sulthane Juive passé autour de son cou, & coupe ce bras qu'on a l'audace de jeter au cou d'un Empereur. Tous ceux qui l'approchent n'ont d'autre ressource pour se dérober à sa furie que de le tenir dans une continuelle yvresse. Dans l'espace de deux mois, il n'est pas un instant assez maître de lui-même pour changer de linge. Le Serrail souleve contre lui ses Ministres, le Mufti, les Cadhis. Les Maures disent hautement qu'ils n'ont point d'Empereur. Les Eunuques noirs se liguent avec les gens de loi; les Negres de Salé leur envoient des troupes. Hamet est arrêté; Abdelmelech est élu Roi par les principaux Alcaïdes en 1728.

Le premier Eunuque, chef de la conspiration, se flattoit d'avoir toute la confiance du nouveau Souverain. Frustré de ses espérances, il entreprit de le renverser du trône où il l'avoit élevé. Abdelmelech, pour prévenir les suites de la conspiration qui lui fut découverte, donna ordre à son fils de faire crever les yeux au Prince détrôné. Son secret ne fut pas mieux gardé par ses Officiers que ne l'avoit été celui du grand Eunuque par les Conjurés. On fournit à Hamet le moyen de s'évader, & il se retira dans le désert. L'Empereur, ennemi juré & persécuteur cruel des Negres, lui fournit lui-même les moyens de rentrer dans ses Etats, en irritant ce corps redoutable. Hamet parut devant Mequinez avec une armée de 65 mille hommes. Par la trahison de quatre mille soldats de la garnison, il prit la place d'affaut. Le premier soin du Schérif victorieux fut de punir les auteurs de sa première disgrâce, & de les faire clouer vifs aux portes de la ville. Abdelmelech s'étoit sauvé à Fez; Hamet l'y poursuivit.



Les habitans, réduits à la famine, après un long siege, le livrerent au vainqueur ; pour mériter leur grace. La douceur avec laquelle Hamet traita d'abord son frere, fit une telle impression sur l'esprit des peuples qu'ils oublierent ses vices ; mais il s'y abandonna de nouveau, & il périt de ses excès, en 1729, quelques jours après avoir fait étrangler Abdelmelech. Une des femmes de Muley-Ismaël acheta la couronne des Negres pour son fils Abdallah. Ce Prince ne trouva pas de plus grand obstacle à son élévation que la résistance des habitans de Fez, qu'on préserva d'une destruction totale, en représentant au Roi qu'il s'attireroit l'indignation du Très-haut, s'il ne respectoit une ville fondée par un Santon chéri du ciel & révééré des peuples. Affermi sur le trône, il manifesta bientôt son humeur cruelle qu'il avoit cachée sous des apparences de douceur pour y parvenir.

L'intrigant Duc de Ripperda, obligé de quitter l'Espagne après lui avoir procuré la paix, vint à la Cour de Mequinez où, à la faveur de l'opinion que l'Amiral Perez, nouvellement arrivé de la Haye, répandit de ses talens ; il engagea l'Empereur à envoyer des troupes contre les villes Espagnoles d'Afrique, & à négocier une ligue avec les Régences Barbaresques pour attaquer l'Espagne même. On lui confia le soin des préparatifs & de l'exécution du projet sur Ceuta. Cet homme, autrefois commerçant, & ensuite Ministre, dirigea les opérations en habile militaire. Il n'avoit pas moins inspiré d'ardeur aux soldats que d'activité au Conseil. Mais le siege d'Oran fit évanouir son entreprise ; il reçut ordre d'aller secourir les Algériens, alliés de l'Empire. Le Comte de Montemar, avec 25 mille Espagnols montés sur 500 navires marchands, escortés par une flotte d'environ 50 vaisseaux ou frégates, galiotes & autres bâtimens de guerre, parut devant cette place, défendue par une armée de douze mille hommes. Il fit sa descente, malgré la valeur des Maures

1732, &amp; s.



qu'excitoient les discours & l'exemple du Pacha Ripperda. Les deux armées se mesurerent deux jours après dans la plaine de Mazarquivir. Les Maures, ranimés par les exhortations de Ripperda, fondirent sur les Espagnols avec tant de furie qu'ils renversèrent leur aîle droite. Aussi-tôt ils portèrent toutes leurs forces vers l'aîle victorieuse, sans examiner les mouvemens de la gauche des Espagnols : celle-ci s'empara des collines qu'ils venoient d'abandonner inconsidérément. Le Comte de Montemar, maître de ce poste, renforça sa droite, & les Maures, sur le point d'être enveloppés, prirent la fuite avec tant de confusion que rien ne fut capable de les rallier. Cette victoire ouvrit les portes d'Oran. Les Espagnols trouverent la place abandonnée, avec des magasins remplis de munitions, plusieurs milliers de tentes, une somme considérable d'argent, & 140 pieces de canons, tant de fer que de fonte, sans parler de quelques pieces de campagne. Cette expédition ne leur coûta que deux cents hommes. Ils s'emparèrent en même-tems de Mazarquivir.

Ripperda ne se décourage point ; & son génie élève les Maures au-dessus d'eux-mêmes. Il veut, & recouvrer Oran & enlever Ceuta. L'Empereur obéit à ses impulsions. Les peuples voisins sont encore en armes ; il leur offre des conditions raisonnables, pour en obtenir des secours & sur mer & sur terre. La ligue est conclue. Ripperda est à la tête des Barbaresques. L'ennemi paroît, le combat s'engage, la victoire balance ; quatre fois les Maures sont rompus, quatre fois Ripperda les rallie ; exemple unique chez ces nations, à la fin il triomphe. Pendant qu'il s'avance vers Ceuta, le renégat Ali conduit trente mille hommes devant Oran. Le Duc de S. Blas, Grand d'Espagne, périt avec un détachement. Le Comte de Cécil enleve un convoi de mille chameaux après en avoir taillé l'escorte en pieces. Sur ces entrefaites, la garnison de Ceuta reçoit un renfort. Les Maures, yvres de



leur victoire, sont éparés le long de leurs lignes, & endormis dans une fausse sécurité. Les Espagnols les surprennent, forcent leurs retranchemens, pillent leur quartier général, écrasent leur infanterie. La cavalerie Mauresque se forme dans la plaine; là elle soutient pendant sept heures l'effort de l'ennemi victorieux, à la fin elle cède. Ripperda se sauva, nu en chemise, à Tétuan. Sa tête, épuisée par tant d'efforts, se déränge. Cet homme singulier se met à prêcher une nouvelle religion; enfin il meurt de misère. Pendant que cet Aventurier Hollandois éprouvoit ces vicissitudes de la fortune chez les Maroquins, les Tunisiens aidoient de leurs forces, en armes & en argent, un Aventurier Allemand, le Baron de Neuhoff, couronné Roi de Corse, sous le nom de Théodore I, & réduit ensuite à quitter l'île pour aller vainement mendier des secours en Hollande.

Oran avoit été investi par une armée de cinquante mille hommes divisés en trois corps, sous le commandement du fils du Dey d'Alger, de Bigotillos, ancien Gouverneur de la place, & d'Ali, Général des troupes de Maroc. Leurs pertes furent d'abord si considérables qu'ils auroient levé le siège, sans l'arrivée de la flotte d'Alger, composée de 12 vaisseaux de ligne, de saïques, & de galiotes. Sur les instances réitérées du Marquis de Santa-Cruz, Gouverneur de la place, la Cour d'Espagne envoya d'Alicante un grand convoi escorté par dix vaisseaux de guerre. Ce secours fut dispersé par la tempête. Il étoit facile à la flotte Algérienne de l'enlever ou de le détruire; mais, troublée par l'effroi, elle précipita sa retraite, après avoir débarqué 2500 Turcs ou Renégats. Le Marquis de Santa-Cruz n'eut pas plutôt reçu du renfort qu'il fit ses dispositions pour attaquer l'ennemi. Sa prudence fut couronnée par un plein succès; il força les Maures de tous les côtés. Pendant que ses troupes pilloient le camp des vaincus, Ali revint à la charge avec furie. Le Général Espagnol se vit



contraint d'exposer sa personne pour retenir la victoire, retirer sa cavalerie d'un extrême danger, & déconcerter les Infidèles. Mais ayant été dangereusement blessé, il fut pris par des soldats, au moment où il alloit sceller sa gloire par un nouveau triomphe. Ces malheureux, en se disputant ses dépouilles, s'accorderent à le couper en pieces. Ainsi périt un des plus habiles politiques & des meilleurs capitaines du siècle. Les Espagnols, quoiqu'épuisés par douze heures de combat, consentirent, après quelques heures de repos, à marcher contre les Maures. Leur attaque imprévue, brusque & vive, dissipa l'ennemi sans délivrer la place. L'armée Barbarefque, sans cesse rafraîchie par de nouvelles troupes de Maroc, essuya, l'année suivante, 1733, trois combats. La première victoire, remportée par les Espagnols, eut peu d'effet. A la seconde, les vaincus, loin de se décourager, s'approchèrent de plus près de la place. Enfin, à la dernière action dans laquelle le Marquis de Miromesnil, Colonel François au service d'Espagne, mourut sur ses trophées, ils tombèrent dans la consternation. Oran fut délivré. L'année suivante, D. Gabriel d'Alderette battit une armée navale d'Alger. Les Barbarefques se renfermerent dans les bornes de leurs Etats.

Muley-Abdallah méritoit, sur le trône de Maroc, une place distinguée parmi les monstres couronnés. Les Alarbes, & les habitans de Dara révoltés, avoient battu ses Généraux. Pour se consoler de leur première défaite, il opprima les habitans de Fez, en disant à sa mere, que *ses sujets n'avoient d'autre droit à leur vie que sa volonté, & que son plus grand plaisir étoit de les détruire de sa propre main.* Il punit cruellement ses officiers d'une seconde défaite, quoique leur conduite fût irréprochable: il coupa lui-même la tête à plusieurs de ces infortunés, pour donner une leçon au Bourreau qui, à son gré, s'acquittoit lourdement de son office. Enfin, vainqueur des Alarbes, il releva, pour la première fois, son



triomphe , par un acte d'humanité. La vue de quatre mille malheureux dépouillés de leurs habits excita dans son cœur quelques mouvemens de compassion : il leur donna des vêtemens. Aussi téméraire que féroce , il courut les plus grands dangers dans une guerre contre les Montagnards de Fez , & dans une expédition contre les habitans de Tafilet. En poursuivant les premiers sur leurs montagnes , il perdit une armée de 30 mille hommes , & ne revint qu'avec 400 soldats. Ceux de Tafilet furent encore plus près de venger les peuples & l'humanité.

Ce monstre attende aux jours de sa mere , qui l'a fait Roi , mais qui voudroit adoucir sa tyrannie. Il frémit de n'avoir pas comblé la mesure de ses crimes , lorsqu'il apprend la fuite de cette femme. Affez d'innocentes victimes tombèrent sous ses coups. C'est un usage à Mequinez que les nouveaux mariés prennent , dans leurs divertissemens , le titre de Roi , lorsque leurs femmes se trouvent vierges , & qu'ils imposent sur leurs amis des taxes légères. Abdallah voit , dans cette coutume , une usurpation de son autorité , un crime de leze-Majesté ; huit jeunes gens expirent , traînés à la queue d'une mule , pour l'avoir suivie. Chacun tremble pour sa vie ; aussi tremble-t-il pour la sienne. Ennemi du genre humain , il ne voit autour de lui que des ennemis. Il suspecte le Général des Negres : celui-ci , pour sauver ses jours , lui arrache la couronne. Le barbare détrôné cherche son salut dans la fuite : le pays des Alarbes lui offre un asyle ; toujours furieux , comme s'il regnoit , il s'en ferme l'accès , par le massacre de quelques Alarbes députés pour lui rappeler les devoirs des Rois & le sort des tyrans.

Muley-Ali , frere d'Hamet - Deby , proclamé Roi , fait poignarder la mere de son prédécesseur dans les bras de sa gouvernante. Ce Prince s'abrutit par l'usage trop fréquent de l'archica ou opium , & les Negres le jugerent indigne



de la couronne qu'ils lui avoient donnée. Auteurs de la disgrâce d'Abdallah, ils le furent de son rétablissement en 1736. Mequinez vit aussi-tôt couler le sang de sa garnison. Le Gouverneur, désespéré du meurtre du plus jeune de ses fils, égorgé sa femme & ses autres enfans, pour les dérober à la main plus barbare de l'Empereur bourreau, & se donna la mort. Un autre Roi fut proclamé par le Général des Negres, dont les jours étoient menacés; mais le peuple ne soutint pas son élection. Les Negres livrerent eux-mêmes leur Commandant à l'ennemi public. « Celui-ci, dit l'Historien des Etats Barbaresques, eut recours à un stratagème dans lequel il crut » trouver une sûreté parfaite. Il se réfugia dans une Mosquée » où il prit les habits du prétendu saint à qui elle étoit dédiée; » & de-là il se laissa tranquillement conduire devant Abdallah » sous cet habillement respectable. Ce Prince, après avoir » baisé religieusement l'habit, ordonna qu'on en dépouillât » l'infortuné Général, lui plongea sa lance dans le sein, & » demanda une coupe pour boire de son sang. Mais son premier Ministre l'en détourna, en lui représentant combien » ce breuvage étoit indigne de Sa Majesté; & en le priant, » pour lui prouver son dévouement, de lui laisser avaler ce » sang qui ne déshonorait point un sujet ». Quel Prince! quel Ministre!

Sidi, couronné par un parti trop foible, trouva de braves défenseurs à Fez, & des partisans secrets dans les Negres mécontents du tyran. Celui-ci, pour prévenir un sort plus triste que le détronement, se retira dans les montagnes, avec son trésor, ses enfans les plus chéris de ses femmes, & quelques esclaves. Le peuple ne fut pas plus heureux pour avoir changé de Maître: le même génie régnoit. La tyrannie de Sidi fut si active, qu'elle excita aussi-tôt un soulèvement général. Abdallah parut de nouveau; Sidi fut battu & blessé; & son rival remonta sur le trône. Vers l'an 1740, il se trouva  
tranquille



tranquille possesseur du pouvoir absolu de commettre des crimes ; car c'est sous cet aspect qu'il considéroit la royauté. L'historien de l'Empire des Schérifs nous apprend que la barbarie lui doit l'invention d'un nouveau genre de supplice qu'il fit subir à un Alkaïde , peu de tems après son avènement au trône. La Cour assemblée dans la grande place de Mequinez , ce malheureux fut conduit devant elle avec un bœuf. On coupa le cou à l'animal , & on lui ouvrit le ventre ; ensuite le coupable fut enfermé dans le corps du bœuf , de manière que sa tête sortoit par l'ouverture du cou , & il fut resserré dans cette prison par six grands cercles de fer. On le laissa dans cet état , la tête exposée aux injures de l'air , & le corps rongé par les vers qui s'engendroient dans les chairs corrompues du bœuf. Pour prolonger ses souffrances , on lui jettoit de tems en tems quelque nourriture dans la bouche. Il mourut enfin à demi-pourri & dévoré par les insectes. Ce tableau paroît inventé à plaisir , pour représenter le gouvernement despotique dans toute sa tyrannie. Une éternelle horreur habite donc dans ces climats ; c'est l'image de l'enfer. Le cœur trouve rarement à se soulager , dans cette histoire , des terribles effets de tant de noires tragédies , par les douces émotions de la sensibilité : l'Afrique semble ne produire que des monstres.

L'Européen , sur les côtes de cette région , nous distraît de la tristesse que ces spectacles laissent dans l'ame , s'il ne nous console pas. L'avarice le conduit , mais l'humanité l'accompagne presque toujours , du moins ses passions ne sont jamais si monstrueuses. Les Agens de la Compagnie Angloise travailloient avec soin à maintenir ses établissemens sur la Gambra. François Moore , l'un de ses Facteurs , voyageur exact , curieux & scavant , les visita dans différentes courses qu'il fit sur la rivière , depuis l'an 1731 jusqu'à l'an 1735. Le commerce souffroit en divers lieux , là de l'infidélité des

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



Negres, ici de l'imprudence & de l'injustice des Anglois. L'union n'étoit parfaite nulle part. Quelques comptoirs avoient été détruits ; Moore & ses compagnons travaillèrent à les relever , en tâchant de gagner ou d'intimider les Negres. Dans leur voyage, ils rencontrèrent un Empereur de Jecnarrew détrôné, qui , en leur racontant les circonstances de sa déposition, se félicita de trouver plus de contentement dans sa retraite , qu'il n'en avoit jamais goûté dans sa grandeur. Les peuples de ces cantons étoient continuellement en dispute , en querelle , en guerre les uns avec les autres , les sujets avec leurs Souverains , les freres avec leurs freres ; & les Anglois craignoient toujours les suites de ces divisions. Il paroît que leurs établissemens étoient trop foibles , pour résister aux orages qui s'élevoient dans ce pays ; & dès-lors le trafic ne pouvoit pas leur être fort avantageux. Je ne sçais s'ils se flattoient toujours de remonter jusqu'aux sources de l'or. Mais ou ils n'étoient pas dans le vrai chemin , ou il ne leur étoit pas possible de l'applanir. Dans ce temps-là , un Seigneur Negre , nommé Job-Ben Salomon , se fit admirer en Angleterre. Il étoit de la nation des Jalofs , & né à Bunda , ville du royaume de Futa , bâtie par son grand-pere , à qui le Roi Abubeker en avoit accordé la propriété avec le titre d'Alfa ou de Grand-Prêtre. Des Negres l'avoient enlevé & vendu au Capitaine Pyke. Esclave à Maryland , on l'avoit ensuite conduit à Londres où des personnes généreuses payèrent sa rançon , & la Compagnie remboursa les frais de son passage. Le Roi , la Reine , les Princes & plusieurs Seigneurs , entr'autres le Duc de Montagu , l'accablèrent de caresses & le comblèrent de présens. De retour en Afrique , il s'emporta contre ceux qui l'avoient vendu ; mais bientôt il dit en se calmant, qu'il devoit leur pardonner , puisque sans cet accident il n'auroit pas appris la langue Angloise , connu tant de choses précieuses , & vu un pays tel que l'An-



gleterre, habité par des hommes si généreux. Lorsqu'il apprit que pour le venger, Sambo, Roi de Futa, avoit déclaré la guerre aux Mandingos, auteurs de son esclavage, il protesta qu'il auroit souhaité pouvoir l'empêcher, parce que c'étoit Dieu, & non cette nation qui l'avoit envoyé dans une terre étrangere. Cet homme peut être regardé comme un phénomène parmi les Negres, par son jugement, sa sagacité, son adresse, sa pénétration, son sçavoir, sa probité, sa bonne foi, sa douceur, son amour ardent pour la vérité. Au terme de sa carrière, se trouve un homme, mais il n'est pas Roi, & sa vie privée n'est point liée aux événemens publics.

M. Bomer, voyageur Danois, rapporte dans sa relation moderne de la côte de Guinée, une singuliere guerre entre deux petits Seigneurs de cette côte, pompeusement parés du titre de Rois. L'un s'appelloit Guillaume, & l'autre Martin. Guillaume vit avec indignation Martin s'égalier à lui en se revêtant des marques de la royauté. Tous les deux soutinrent leurs prétentions réciproques en Potentats. Résolus de ne céder qu'à la force, ils armerent l'un & l'autre quelques Negres. Ces petites troupes, avec un appareil de grandes armées, ravagerent les plantations ennemies érigées en royaumes. La guerre se fit dans toutes les regles : chaque parti conçut dans ses succès de hautes espérances. Enfin, le champ de bataille fut pris, & l'action générale s'engagea. Dans ce combat décisif Martin perdit cinq hommes, & s'avoua vaincu, parce que Guillaume n'en avoit perdu que trois. La loi du vainqueur le contraignit de renoncer au titre de Roi, & à l'honneur de porter des bas & des fouliers lorsqu'il iroit à bord des vaisseaux d'Europe : mais son malheur fut adouci par la distinction que sa fille reçut en épousant Guillaume, qui lui donna rang au-dessus de ses autres femmes. Aussi tôt le vainqueur, pour jouir de sa gloire, alla, en bas & en fouliers, à bord d'un vaisseau Danois, où il acheta des soieries,



& un bonnet de grenadier dont la nouvelle Reine Anne se para. Martin la trouva si belle, en la voyant ornée de ces singuliers atours, qu'il oublia sa disgrâce.

1743, & s.

L'histoire ne nous présente plus jusqu'à la dernière guerre de l'Angleterre avec la France, que le renouvellement de quelques scènes ordinaires dans la Barbarie. Les corsaires de Tunis ayant commis des hostilités contre des vaisseaux François, le Roi de France envoya M. de Massiac avec quatre vaisseaux de guerre pour bloquer leur port. La Régence se hâta de reconnoître sa faute, & d'en demander pardon par ses députés. En 1752 les Tripolitains se soumirent à la même cérémonie, qui n'humilie ni ne lie ces Barbares. Le Dey d'Alger périt deux ans après par une conjuration, scène renouvelée depuis sur le même théâtre. Le tremblement de

1755, & s.

terre qui renversa Lisbonne ébranla l'Empire de Maroc : une peuplade entière d'Arabes fut engloutie. Une guerre s'élevait alors entre les puissances Barbaresques. Les Tunisiens, alliés avec la Régence de Tripoli, ravagèrent une partie des terres d'Alger. L'année suivante, les Algériens unis aux Tripolitains, assiégèrent & saccagèrent Tunis. Au commencement de la guerre entre les François & les Anglois, ceux-ci perdirent un fort sur la côte du Sénégal ; bientôt après ils désolèrent les établissemens de leurs rivaux. Par le traité de paix conclu en 1763, l'Angleterre a restitué à la France l'île de Gorée, & la France lui a cédé la rivière du Sénégal, avec les forts & comptoirs de Saint-Louis, de Sodor & de Galam, ainsi que les droits & les dépendances de cette rivière. La Compagnie Française des Indes a rétrocédé au Roi les côtes d'Afrique, ainsi que les îles de France & de Bourbon. Le bombardement de Salé par des vaisseaux François a obligé l'Empereur de Maroc à réprimer l'insolence des corsaires de ce port, & à demander grâce. Tunis a subi le même sort. Le Danemarck se venge de la même



maniere des injures des Algériens. La guerre de la Russie avec la Porte favorise & encourage les pirateries des Barbaresques. Tout concourt à détruire. Heureux les Européens, si jamais un génie bienfaisant apprend aux Barbaresques & à la plûpart des Negres à cultiver leurs terres fertiles, à ouvrir leurs marchés à toutes les nations, à défendre leurs propriétés & leur liberté, à connoître les droits & les intérêts des peuples ! L'Afrique seroit à l'Europe ce que la richesse est à la richesse, son appui, sa ressource, une cause active de sa prospérité : elle lui offriroit & les productions les plus nécessaires de nos contrées, secours dans nos disettes, & les productions les plus utiles des deux Indes, épargne dans les frais de notre commerce. L'alliance la plus naturelle & la plus profitable est entre des peuples voisins ; le commerce le plus avantageux est entre des voisins riches. La plus haute prospérité découle d'une alliance éternelle & d'un commerce florissant entre des voisins riches, qui, en s'ouvrant réciproquement des débouchés faciles & assurés pour le débit de leurs marchandises & de leurs denrées respectives, concourent constamment par leurs échanges & leurs secours mutuels, à maintenir & à accroître & les avances de la culture, & les fonds du négoce, les uns des autres.

*Fin de l'Histoire de l'Afrique.*





## DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'AFRIQUE,

*Avec des Remarques sur l'Histoire naturelle, les Religions,  
le Gouvernement, les Arts, le Commerce, les Mœurs, &c.  
de ses peuples.*

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'AFRIQUE, comparée par les Géographes à un cœur, à un triangle, à un arc, est une grande presqu'île entourée par la Méditerranée, l'Océan occidental, l'Océan oriental, & la mer Rouge, jusqu'à l'isthme de Suez, qui la joint à l'Asie par une langue d'environ soixante & dix milles de longueur : du nord au sud, du Cap-Bon dans la Méditerranée, au trente-cinquième degré de latitude septentrionale, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, au trente-cinquième degré & demi de latitude méridionale, elle a soixante-dix degrés & demi, ou 1400 grandes lieues. Sa plus grande largeur d'occident en orient, du Cap-Verd à celui de Guardafu, à l'extrémité du détroit de Babelmandel, est de soixante-quinze degrés, ou 1500 lieues. Les deux tiers de ses terres sont situées sous la zone torride.

On pourroit diviser l'Afrique en trois parties ; 1<sup>o</sup>. le pays des Blancs, au nord, qui comprend l'Egypte, la Barbarie, le Biledulgerid, ou la Numidie, & le Sahara, ou désert ; nous avons parlé de l'Egypte dans la description de l'Empire Ottoman : 2<sup>o</sup>. le pays des Noirs, de la Nigritie, la Guinée, la Nubie, au couchant : 3<sup>o</sup>. l'Ethiopie basse & haute ; la basse comprend les pays de Congo, Angola, Loango, &c. sur l'Océan occidental ; & la haute, l'Abyssinie, & autres Etats sur la mer Rouge. Nous suivrons la division des côtes. Les



elles formeroient une autre partie; mais nous les lierons aux côtes vis-à-vis desquelles elles sont situées. Nous ferons le tour de cette grande contrée, en commençant par le nord.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES  
SUR LA BARBARIE.

Les principales parties de l'Afrique septentrionale sont les royaumes de Tripoli, de Tunis, d'Alger, & de Maroc. Quelques observations générales précéderont la description particulière de ces lieux; elles sont en partie tirées de Shaw.

L'air de la Barbarie est en général si tempéré, que le thermometre n'est presque jamais à la gelée, & qu'il est fort rarement au grand chaud. Le barometre, quelque tems qu'il fasse, ne varie guere que d'un pouce. Le vent que les Barbaresques nomment *Labetch*, l'*Africus* des anciens, qui souffle avec impétuosité du sud-ouest vers les équinoxes, amène ordinairement l'orage. Les vents d'ouest & de nord sont accompagnés de pluie en hiver; ceux d'est & de sud sont presque toujours secs, quoiqu'ils portent de gros nuages. Les pluies commencent en Septembre. On sème le froment en Octobre, & la recolte se fait à la fin de Mai. Les Barbaresques, incertains de la jouissance des droits de la propriété, toujours exposés aux usurpations d'un gouvernement tyrannique, dégoûtés d'un bien qu'on ne sçauroit cacher, ou emporter avec soi, soumis à des impôts arbitraires & destructeurs des avances de la culture, gênés dans le commerce de leurs denrées, ne prêtent point à la terre tous les secours qu'elle demande au laboureur pour déployer sa fécondité. C'est sans doute par cette raison qu'un boisseau de grain n'en rend que depuis huit, jusqu'à douze, dans les terrains ordinaires, & que le produit est bien loin de monter presque au centuple, à ce qu'assure Shaw; pendant que, si l'on en croit les anciens,



l'Afrique propre rapportoit jusqu'à 150 pour un. Cette terre est donc un désert ; c'est une vraie solitude là même où elle est cultivée , si l'on compare sa population telle qu'elle est avec ce qu'elle peut être. Cependant ce désert est un des magasins de l'Europe ! La tyrannie qui le dévaste est donc un fléau pour l'Europe elle-même : tant il est vrai que le bien & le mal d'un peuple , d'une contrée , frappe par contre-coup les autres peuples & les autres contrées , & qu'ils ont tous un grand intérêt à ce qu'ils soient tous également gouvernés par la justice !

Les Barbaresques , ainsi que les Turcs , ont conservé la méthode très-ancienne & très-expéditive de fouler les bleds : par-là le grain se charge d'impuretés , & l'on perd la paille qui , chez les Chinois , est la seule ou presque la seule nourriture des bestiaux : mais nos Africains ont , pour leur bétail , d'immenses étendues de pays vagues & incultes. Ils serrent le bled dans des matamores , caves souterraines faites en entoanoir renversé , si étroit par le haut , qu'un homme a beaucoup de peine à s'y glisser avec une échelle de corde. Lorsqu'on ouvre ces caves , il en sort des exhalaisons si violentes , qu'il y auroit de la témérité à y descendre ce jour-là. Les Maures & les Arabes y enferment leurs autres provisions , & quelquefois , en tems de guerre , ils y cachent leurs meilleurs effets. Les Polonois & autres peuples enferment aussi leurs grains dans des caveaux : il paroît , en effet , qu'un des moyens de les conserver , c'est de les garantir des impressions de l'air.

Parmi les graines des marais , les garvangons , espece de pois chiches , sont les délices des Africains , sur-tout lorsqu'ils sont cuits sous la cendre , ou rôtis dans une poêle : on les nomme alors *leblebi*. On en mêle dans le pilau & le couf-couffou : le pilau est connu ; le couf-couffou est une pâte de farine pareille au macaroni des Italiens , mais réduite en grains de



de la grosseur des pois ordinaires. Entre les fruits, on donne le premier rang aux dattes. Les Africains forment de la fève du dattier distillée, une eau spiritueuse & agréable, qu'ils appellent *araki*, du nom général des liqueurs passées à l'alambic, & commun dans tout l'Orient. Shaw croit que le *seedra*, arbrisseau particulier à l'Afrique, & dont le fruit est une espèce de jujube succulente, n'est autre que le *lotus arbor* des anciens. La plupart des fruits de la Barbarie n'approchent pas de la qualité des nôtres : cependant les pêches y ont un parfum admirable ; elles pèsent ordinairement neuf ou dix onces. Le vin d'Alger est très-bon. On ne fait guère à Maroc que du *vin de passe*, ou de raisin cuit : c'est la boisson ordinaire des Chrétiens & des Juifs établis dans ces quartiers.

Les Arabes & les Maures de la campagne élèvent avec soin des troupeaux nombreux de toute espèce ; c'est leur richesse principale. Il y a des particuliers qui nourrissent trois ou quatre cents chevaux, & des milliers de chameaux, de bœufs, & de brebis. Leurs bœufs, malgré leurs soins & l'apparente bonté des pâturages, sont moins gros & moins succulents que les nôtres. Leurs vaches ont peu de lait, & cessent d'en avoir quand elles perdent leurs veaux. Le beurre, ou *mantegue* du pays, est d'une médiocre qualité. On fait ordinairement les fromages de lait de chèvre, & de brebis. On estime beaucoup la laine des brebis à grosse queue du royaume de Tunis ; mais leur chair a peu de qualité, à l'exception de la queue. Les chevaux numides, si fameux chez les anciens, ont beaucoup dégénérés, les Arabes ayant négligé les meilleures races, parce que les Turcs leur enlevoient leurs bons chevaux. Le dromadaire, ou *mai hari*, a ici tant d'agilité, que les Arabes disent qu'il peut faire en un jour autant de chemin que le meilleur cheval en dix : c'est une manière de parler que quelques voyageurs ont pris à la lettre mal-à-propos.

Shaw prétend que le nombre des bêtes sauvages est



tellement diminué dans la Barbarie depuis plusieurs siècles, qu'elle ne donneroit pas la cinquantième partie de celles que les Romains en tiroient pour leurs spectacles. On attribue cette destruction aux peuplades d'Arabes établies dans des lieux autrefois déserts, & à l'usage des armes à feu. Mais en général, cette partie de l'Afrique est beaucoup moins peuplée qu'elle ne le fut à l'époque dont on parle; & je croirois que des hordes innombrables rejetées dans l'intérieur par les révolutions continuelles des côtes, réduites à une vie errante, & condamnées à une guerre éternelle contre ces animaux, soit pour vivre de leur chair, soit pour se défendre de leurs attaques, en ont détruit une grande partie. Quant à ces monstres, que les anciens faisoient naître tous les jours de l'accouplement de différentes especes, Shaw pense, avec raison, que la nature, par-tout la même, attache par un instinct fixe & invariable les individus à leur espece, sans permettre des mélanges qui nuiroient infailliblement à leur multiplication.

Les lions, s'ils ne sont affamés, insultent rarement ceux qui ne les provoquent pas, & qui ne leur donnent point par la fuite un signe de faiblesse. Aussi les Arabes continuent-ils tranquillement leur route en présence de ces animaux, qui s'arrêtent pour les regarder. Jeunes, on les apprivoise assez facilement, jusqu'à les faire paître avec les animaux domestiques. Les Africains estiment leur chair, qui approche, dit-on, pour la couleur & pour le goût, de celle du veau.

Après le tigre & la panthere, l'animal le plus carnacier & le plus cruel, c'est le *dubbah*, qui paroît être l'hyène des anciens. Il exhume les corps morts avec les griffes dont ses grands pieds sont armés. Son poil est d'un brun sombre, coupé de raies d'un brun encore plus foncé. Il a le corps aussi grand & plus allongé que le loup. On assure qu'il boite naturellement d'une jambe de derrière, & que toutefois il est plus



difficile à prendre à la course que le sanglier. Il a le cou si peu flexible, qu'il ne peut regarder de côté sans tourner tout le corps. Les Arabes, lorsqu'ils prennent un de ces animaux, enterrent soigneusement sa tête dans un lieu caché, de peur qu'on n'en employât la cervelle pour des maléfices.

Le jakal, ou deeb, espèce de renard, chasse, dit-on, ici comme aux Indes, avec le lion, en lui servant à épier sa proie. Le judicieux Shaw croit que cette prétendue intelligence n'est fondée que sur ce que le *jakal* cherche à butiner dans les mêmes lieux que le lion, & à vivre des restes de sa proie. Entre les espèces rampantes, le serpent appelé *thaibanne* a quelquefois jusqu'à quatre toises de long. On n'est pourtant pas obligé d'employer contre ces reptiles des machines de guerre, comme les Historiens latins disent que Regulus en employa contre un de ces serpens long de 130 pieds.

Jugeons par ces bêtes féroces des peuples de ce climat; je parle de ceux qui habitent les campagnes, ou plutôt les déserts. L'homme, toujours environné de dangers, est celui qui les craint le moins, & qui sçait le mieux s'en tirer ou s'en garantir. Cependant, accoutumés à faire cause commune avec leurs semblables contre ces animaux, ils ne contracteront pas dans ces guerres un caractère d'inhumanité, proprement dite, si ce n'est par rapport à leurs ennemis; & en général ils seront plus farouches que féroces.

Quant aux oiseaux, on distingue le *houbaara*, renommé par les ruses qu'il met en œuvre devant l'épervier pour lui échapper; le *rhaad* ou *tonnerre*, ainsi appelé à cause du bruit qu'il fait lorsqu'il prend son vol; la *grive* verte, oiseau de passage, dont le plumage est plus singulier que celui d'aucun oiseau de l'Amérique; le *capsa*, petit oiseau dont le chant surpasse en douceur celui des serins & des rossignols. L'aigle & l'autruche y sont très-communs. Les Arabes prennent un



grand plaisir à la chasse des oiseaux. Ils sont si légers à la course qu'ils prennent des perdrix & des sangliers, en les épuisant par la fatigue. Les insectes sont quelquefois une de leurs plus terribles plaies. En 1724, le territoire d'Alger fut entièrement ravagé par les sauterelles. Les Arabes disent que la mer est le tombeau des insectes ailés. En effet, ils s'y précipitent souvent d'eux-mêmes, après qu'ils ont rempli l'impénétrable dessein de la nature. La mer de Barbarie n'offre aucun poisson curieux.

Le pays peut être considéré, en quelque sorte, comme une grande saline ; car la plupart des rivières ont leurs eaux salées ou faumaches, & quelques-unes charrient en été de grands quartiers de sel, & même des morceaux de nitre purifié. La nécessité & l'habitude rendent l'usage de ces eaux supportable aux Africains. Les grandes salpêtriers de Trémecen, de Doufan, de Cairoan, produisent environ six onces de nitre sur un quintal de terre. Les salines d'Arzew, dans le royaume d'Alger, forment en hiver un lac de deux lieues d'étendue : en été, la chaleur les cristallise. Le lac des Marques est une espèce de saline au bout de laquelle il y a une montagne remplie d'un sel rougeâtre ou violet. Le mailah-haïg, ou sel vif, est un salpêtre préparé pour la composition de leur *barout* ou poudre à canon, avec du soufre & de la cendre de burvac. Cette poudre a si peu de force qu'il en faut quatre onces pour produire autant d'effet qu'une once de la nôtre. Nous rappellerons ici que l'Egypte est également une terre de sel. Mais tous ces sels sont d'une qualité très-inférieure à celle des sels de France, les plus estimés en Europe, & jadis une des plus grandes richesses du royaume.

Le nombre des sources minérales répond à l'abondance des matières sulphureuses & nitreuses. Quelques-unes sont si chaudes qu'il n'est pas possible de s'y baigner. Les eaux de celle d'Hamman Meskouteen, dans le pays d'Alger, sont si



corrosives qu'elles calcinent les roches sur lesquels elles laissent des traces assez profondes pour représenter divers objets. L'imagination vive des Arabes y voit des tentes, des animaux, & des hommes. Telles sont peut-être, suivant l'observation de l'Auteur de l'histoire moderne, les prétendues pétrifications de Rassem, célébrées par M. le Maire. On reconnoît dans la qualité des terres & des eaux de ce pays la cause des tremblemens de terre qui, en automne, y sont si fréquens, après les grandes pluies.

La Barbarie orientale n'a d'autres métaux connus que le fer & le plomb. Les mines sont en général très-négligées, parce que les particuliers n'aiment point à travailler pour le Souverain qui s'en arroe la propriété. Il y a dans le royaume d'Alger des mines de plomb, dont un seul quintal de matière rend quelquefois 80 livres de métal. Fez a des mines d'argent. L'or, si commun dans l'Empire de Maroc, vient de la haute Guinée. On trouve en divers lieux de la Barbarie, des pierres tendres, parsemées de paillettes qui ressemblent à l'or & à l'argent. En broyant le plâtre, on y découvre aussi des parcelles luisantes de la même couleur. Le talc, le crystal, la pierre d'iris, les felenites, pierres blanches, légères & transparentes, sont assez communs dans les montagnes, ainsi que beaucoup d'autres cailloux figurés. La Méditerranée dépose sur les côtes, du corail, des madrépores & autres plantes marines.

Le vaste champ des sciences est en friche sous ce climat, où il fut si florissant. Si dans l'esprit brut de ces Africains l'on découvre du jugement & même du génie, c'est le caillou brut dont on tire des étincelles. La race de ces hommes qui éclairerent l'Europe, est tellement dégradée, qu'elle ignore les élémens de l'astronomie, de la chymie, de la médecine, de l'algebre, de toutes les sciences qu'elle enseignoit autrefois aux nations. En chassant les Arabes des villes, on a détruit



les sciences. Un peuple, tout occupé des premiers besoins, ne peut sortir du cercle des opérations animales. Les Maures, habitans actuels des cités, paroissent moins favorisés de la nature que les Arabes. Abrutis par la servitude qui réduit en quelque sorte toutes leurs passions à l'avarice, ils semblent n'obéir qu'à l'instinct d'une fordide corruption : l'avare n'apprend qu'à compter. Les Turcs, oppresseurs d'une partie de cette contrée, conservent précieusement l'ignorance de leur ancienne & de leur nouvelle condition, de la bassesse licencieuse & de l'orgueilleuse tyrannie.

Les Arabes & les Maures de la campagne ne donnent à leurs enfans aucune espece d'éducation ; leur genre de vie n'en demande ni n'en permet. Les Turcs & les Maures citadins envoient leurs enfans aux écoles publiques pour y apprendre à lire & à écrire. Lorsqu'un enfant a fait ses études avec distinction, c'est-à-dire, lorsqu'il est parvenu à bien lire l'Alcoran, ses camarades le promènent en triomphe dans les rues sur un cheval richement caparaçonné ; & sa famille reçoit avec joie les complimens de ses amis. Ces sçavans, après avoir passé trois ans dans les écoles, embrassent le commerce, les armes, ou quelque métier, & bientôt ils oublient le peu qu'ils avoient appris. Ceux qui s'adonnent à l'étude ne perfectionnent leur esprit que par la lecture de l'Alcoran & des commentaires mystiques de cet ouvrage.

Shaw assure que le meilleur Astronome d'Alger sçait à peine tracer régulièrement un cadran solaire. L'habileté des premiers Chymistes ne s'étend pas plus loin que la distillation de l'eau de rose. Ces peuples ont quelques mauvais livres de géographie, des chroniques romanesques sur les tems anciens, & des mémoires passables sur leur histoire moderne. Quant à la navigation, ils ne connoissent que superficiellement l'usage de la boussole qu'ils appliquent à de mauvaises cartes marines. S'il y a dans les cabinets des Astrolabes, des



quarts de cercle & d'autres instrumens mathématiques de très-bonne main, avec d'anciennes cartes astronomiques très-exactes, ils les regardent comme de vieilles & bisarres curiosités. Ces hommes dégradés ne savent donc même pas lire les titres de noblesse de leurs ancêtres.

L'aversion que le Mahométisme inspire pour les horloges & les cloches jette la conscience des dévots Musulmans dans de terribles inquiétudes; car comme ils sont réduits, lorsque le soleil est caché, à s'en rapporter, pour les heures des prières, ou à des clepsidres réglés sur des méridiens fort inexacts, ou à l'estimation arbitraire des Muezins, crieurs des Mosquées; il leur arrive souvent de ne pouvoir s'assurer du tems prescrit par la loi. Dans la crainte de violer les décrets de la prédestination, comme si dans leur système ces décrets pouvoient être violés, la plupart s'obstinent à respirer un air empoisonné par les épidémies, par respect pour la providence. C'est par cette raison que le peuple, aussi superstitieux que quelques sçavans, rejette la méthode de l'inoculation pratiquée ici par ceux qui ne croient pas tenter Dieu par cette opération; cependant, ferme dans ses contradictions, ce peuple ne cesse de tenter lui-même Dieu, par ses talismans & ses amulettes. Les Thalebs ou Sages lui persuadent qu'avec une certaine combinaison de nombres & de figures, ils opèrent des merveilles, & dans le physique, & dans le moral. Le pays est rempli de gens, magiciens de profession; les Marabouths l'emportent sur tous les autres en prestiges grossiers, soutenus par la réputation qu'ils ont de converser avec Dieu & le Diable, de recevoir des inspirations fréquentes, de lire distinctement l'avenir dans les prophéties d'Ali ou par le moyen d'une espece de cabale. On attribue la plupart des maladies à la colere de certains génies femelles appelés *Jenoune*, Etres mitoyens entre les Anges & les Démon, lesquels se plaisent à errer dans les bois & autour des fontaines,



sous la figure de différens insectes. Si l'on blesse une de ces fées sans la connoître, on est exposé aux plus cruels accidens, & l'on ne peut l'appaiser qu'en lui immolant, par les mains d'une magicienne, une poule, un coq, une brebis ou un mouton. Ces peuples attachent une grande vertu à la figure d'une main ouverte; c'est un puissant charme contre ce qu'ils appellent *leur malin*. Avec ces folles idées, la médecine ne peut être que l'art de fasciner la crédulité: elle ne sçait qu'employer quelques remèdes anciens, & exercer des pratiques superstitieuses.

La musique des Bédouins est d'une monotonie insupportable, car leurs airs ne roulent que sur une octave, sans accord de parties. Leur *tarr*, fait d'un cercle couvert d'une peau de parchemin, ressemble au tympanon des Anciens. Les Maures ont une musique plus harmonieuse & une plus grande variété d'instrumens. La musique des Turcs est moins vive que celle des Maures, & plus travaillée que celle des Arabes. Ces peuples se distinguent dans la préparation des cuirs & dans les ouvrages d'ozier. Les étoffes grossières qu'ils fabriquent ne suffisent pas à leurs besoins.

Les Mosquées donnent une idée avantageuse de l'intelligence de ces peuples dans l'architecture. La nécessité de se procurer de la fraîcheur a maintenu chez eux, ainsi que chez les Levantins, l'usage des grands vestibules, des cours environnées de galeries, des terrasses & des fontaines. Dans la plupart des grands hôtels, il y a un bâtiment isolé dans lequel le maître se retire pour se livrer plus librement à la réflexion ou au plaisir. Les Arabes nomment ces réduits *oleah*, petite maison; il en est fait mention dans l'Ecriture sainte. Le principal bâtiment s'appelle *dar* ou *beet*. La dureté du ciment des anciens nous étonne; on la retrouve dans le leur: divers secrets des anciens ne sont perdus pour nous que parce que nous ne connoissons pas nos voisins. Les bonnes  
murailles



murailles ne sont construites que de ce ciment & de sable ; & l'on assure que cette maçonnerie est plus solide que la pierre. Ils usent aussi , pour la menuiserie , d'une colle que l'eau ne peut dissoudre. Les Bédouins ou Arabes nomades , habitent des *maisons de poil* ; c'est ainsi qu'ils nomment leurs tentes , dont un assemblage forme des douars ou adouars , especes de villages ambulans. Les gurbies ou chaumieres des Cabiles , anciens peuples d'Afrique , sont communément bâties de pierre : leurs villages se nomment *dashkra*. On les place sur les montagnes , au lieu que les douars sont épars dans les plaines. Sur les grandes routes , il y a des douars fixes dans lesquels les voyageurs sont logés & nourris sans frais. L'Etat reconnoît ce service par une exemption générale de tributs. Il n'y a d'ailleurs dans la Barbarie aucune commodité pour voyager. A peine trouve-t-on dans les villes quelques *fondac* ou caravenserais , sans provisions & sans lits. L'on n'entretient des correspondances d'une ville à l'autre que par le moyen de couriers que chacun dépêche pour ses affaires. Ces couriers font une extrême diligence ; les rivières ne les arrêtent point.

Dans tout le nord de l'Afrique , on trouve encore des monumens des anciens Romains , & l'on y voit à peine quelques vestiges de ceux des Chrétiens , quoiqu'il y eût dans cette contrée , comme on l'a observé , plus d'Evéchés qu'il n'y en a dans la France & dans l'Espagne tout ensemble. Tandis que d'un côté les anciens édifices résistoient mieux par eux-mêmes à la destruction que les nouveaux , la fureur superstitieuse des Arabes s'acharnoit davantage contre le christianisme qui disputoit l'empire à l'Alcoran , que contre le paganisme qui lui cédoit sans effort. Les Barbaresques n'ont pas même aujourd'hui l'idée de la religion que les monumens idolâtres figurent ; ils les voient sans les connoître , c'est pour eux un amas de pierre & de marbre ; pendant que

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



les symboles des Chrétiens rappellent à leur souvenir leurs plus dangereux ennemis, & le zèle leur fait un devoir de les mettre en pièces. Une dispute s'étant élevée à Maroc entre des Catholiques & des Protestans François sur leur croyance, le Schérif leur fit donner la bastonnade, & leur défendit, sous peine de mort, de se troubler les uns les autres, parce que *ce n'étoit point à des esclaves à manquer entr'eux de tolérance, pendant qu'il permettoit, lui despote, à chacun de suivre la religion qu'il vouloit.*

Laugier dit que les inclinations de ces peuples sont assez bien exprimées dans un de ses proverbes : un *cheval*, une *femme*, un *livre*. Le cheval est sur-tout la passion des Arabes & des Cabiles. Les Barbaresques se livrent tous à l'amour des femmes, avec tant d'emportement, qu'ils ne conçoivent pas comment les loix Européennes défendent aux Négocians de mener des femmes dans les échelles de Barbarie & du Levant. *Vos gens*, disoit un jour un Maure au Directeur d'une factorerie Française, *sont, à ce que je vois, des malfaiteurs à qui l'on interdît le commerce des femmes pour les punir de leurs forfaits. Mais un homme de votre rang, comment peut-il se soumettre à une loi si gênante?* Laugier n'explique point ce qu'il faut entendre par le livre dont parle le proverbe. A considérer la superstition de ces Africains, on peut croire que c'est l'Alcoran ; à se fixer sur leur avarice, l'on diroit que c'est un livre de compte, quoique ces peuples n'entendent guere l'arithmétique. Leur cupidité s'annonce par un de leurs proverbes : *vinaigre donné est plus doux que miel acheté.* On a déjà parlé de leur superstition. Ils ont toujours sur eux des passages de l'Alcoran. Un Marabouth qui allume adroitement des étoupes sous le burnoose dont il s'enveloppe, leur paroît vomir des flammes, en recevant l'inspiration. Shaw vit un de ces *Magiciens* qui, avec une barre de fer massive dont l'explosion bruyante avoit l'effet du canon,



suivant plusieurs Scheiks Arabes, avoit, dit-on, un jour mis en fuite une armée Algérienne. Mais ce fut en vain que Shaw & ses compagnons employèrent les raisons les plus puissantes pour engager le Marabouth à hasarder sa réputation & celle de la barre de fer en leur présence. Le nombre cinq passe pour si malheureux chez ces peuples, qu'ils n'ont pas de plus grande imprécation que ces mots : *Cinq dans vos yeux.*

Les Barbaresques des campagnes menent la vie que menoient leurs ancêtres. On retrouve en eux les anciens Patriarches & les héros d'Homere, Abraham qui dans sa tente régale ses amis, Saül sur son trône l'épée à la main, ces Princes & Princesses de la Grece qui préparent eux-mêmes leur repas. En conservant la coutume de marcher seulement avec des sandales, ils ont retenu l'ancien usage d'offrir de l'eau aux étrangers pour se laver les pieds. Cependant la bonté naturelle n'a point de part aux caresses dont ils accablent leurs hôtes, car ces voleurs dépouilleront le soir sur le grand chemin, celui qu'ils ont reçu le matin avec de grandes démonstrations d'amitié. Leur inclination au pillage les jette indifféremment sur tous ceux qu'ils trouvent sans défense : de là ces haines implacables & héréditaires qui regnent éternellement entr'eux. Leurs Princes prennent les titres de Sheik & Kibeer, grand Seigneur, & d'Emeer, Emir, si leur autorité s'étend sur plusieurs adouars. Le pain est presque l'unique nourriture des trois quarts des Barbaresques. Les Turcs & les Maures riches vivent splendidement. On sert dans leurs festins jusqu'à deux cents plats. Les Bédouins ne connoissent point d'autre régal que le couscouffon ; ils n'ont pas même les ustensiles nécessaires pour de somptueux repas. Deux ou trois plats de bois, avec un pot & une chaudiere font toute la batterie de cuisine du plus grand Emir.

Les Arabes sont aussi amoureux du repos que de l'indé-

H h h ij

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



pendance. Lorsque la saison ne leur permet pas de courir les campagnes à cheval, ils passent leur tems à fumer, dans une posture immobile, sans daigner s'entretenir avec leurs femmes & leurs enfans. Les Turcs, quoique tirés de la lie du Levant, ont de la franchise, de la droiture, de la bravoure, & de la douceur avec leurs égaux : mais ils sont ennemis de toute application, fiers & durs envers leurs inférieurs, & infectés de tous les vices que la débauche entraîne. L'emploi le plus agréable de leur tems est de discourir, la pipe à la main, dans les cafés, les bazars, & les hafeffs, boutiques de barbiers. La nature a doué les Maures d'une mémoire heureuse, d'une belle imagination, & d'un esprit plein de saillies. L'éducation & les mœurs publiques les plongent dans tous les vices honteux, la fourberie, l'ingratitude, la crapule, le vol. On ne peut louer dans leurs femmes que la beauté.

Les Juifs sont en très-grand nombre dans la Barbarie, surtout dans l'empire de Maroc. Leur zèle pour la Religion, leur constance dans les anciens usages, leur haine contre les autres peuples, leur charité pour les pauvres de leur nation, leur attachement à la lettre plutôt qu'à l'esprit de la loi, leur habileté dans le commerce, enfin leur génie, s'est conservé ici sans altération comme dans tous les autres pays du monde. Le commerce fait passer toutes les richesses par leurs mains sans qu'ils demeurent riches ; car leurs nombreux enfans, & des impôts excessifs les ont bientôt épuisés. Il n'y a point de peuple que l'on se plaise tant à maltraiter & dont les femmes soient plus fécondes. A leur mariage, il faut après la célébration que le mari passe sept jours de suite sans sortir de sa maison, & la femme quarante.

Entrons dans la description particulière des quatre grands Etats de la Barbarie.



## ÉTAT DE TRIPOLI.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ce pays, très-peu connu, est situé dans la partie la plus orientale de la Barbarie. Il a l'Egypte au levant, les Etats de Tunis au couchant, la Méditerranée au nord, & le Désert de Sahara au midi. Sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 200 lieues, si l'on ne compte pas les inflexions des côtes, les golphes, &c. Du nord au sud, sa largeur s'étend depuis 40 jusqu'à 50 lieues.

La ville de Tripoli, capitale & port, dans l'ancienne région Syrtique, appelée ensuite *Tripolitaine*, parce qu'on y comptoit trois principales villes, se divise en vieille & en nouvelle villes. La première est presque totalement ruinée; la seconde, qui en est à quelque distance, est très-peuplée, quoique d'une grandeur médiocre. Elle a plusieurs bonnes fortifications à la moderne. Dans un cimetière, près des anciens murs, on trouve des urnes, des cercueils, des médailles & d'autres curieux restes d'antiquité. On y voit aussi un superbe arc-de-triomphe dont la moitié est enterrée dans le sable. Cette ville est exposée à manquer d'eau & de subsistances: d'un côté, elle n'a ni puits, ni fontaines; de l'autre, son terroir, à plusieurs milles à la ronde, n'est que sable. La mer a inondé ou ensablé ses terres autrefois très-fertiles. Il y reste néanmoins encore de jolies campagnes cultivées par des esclaves Chrétiens. Les Franciscains ont dans cette ville une fort belle église, un couvent & un hôpital. Marmol, Davity & Dapper, remarquent que ses corsaires, en très-petit nombre, sont si hardis & si habiles à profiter de leur situation, qu'ils parviennent à troubler tout le trafic de l'Egypte, de l'Italie & de l'Archipel.

La plupart des anciennes villes de cette contrée sont ruinées & désertes, tant à cause des vicissitudes qu'elles ont éprouvées sous les nations barbares venues du Nord, que



par les incursions auxquelles elles sont encore exposées aujourd'hui de la part des Arabes des montagnes. Ainsi Capez, l'ancienne Tacapé, n'est plus habitée que par un petit nombre de pauvres pêcheurs & d'artisans; Zaora, l'ancienne Posidone, n'est qu'un triste asyle où des misérables subsistent par la pêche, la piraterie, la préparation de la chaux. Dans la Cyrenaïque, les cinq fameuses villes qui firent donner à cette province le nom de Pentapole, sont presque entièrement détruites.

Le terroir de ce pays est sablonneux & stérile; on recueille néanmoins le long des côtes des citrons, des limons, des oranges, d'excellent safran, du lotus dont on fait une très-bonne boisson. Ses meilleures productions sont le safran, les dattes, le séné, la cire, & le miel. Les taxes & les oppressions consomment la misère des Tripolitains. Dans cet état ils se soutiennent moins par le commerce que par les pirateries. Leur principal négoce consiste dans la vente des cendres que les Européens achètent pour faire du verre & du savon. Les François & d'autres nations ont des Consuls dans la capitale où il se fait un assez grand trafic de safran & d'étoffes. La marine de Tripoli consiste en un vaisseau & quelques galiotes. La stérilité de cette vaste contrée, sur-tout des parties méridionales, la peste que l'Egypte lui communique souvent, & la barbarie qui fait les solitudes, permettent à peine d'y lever 40 mille hommes. Ce royaume, ou plutôt cette république, sous la protection du Grand-Seigneur, suit la même administration qu'Alger, & ses Beys sont également exposés aux insolences & aux fureurs de la soldatesque. On fait monter à 360 mille écus les revenus ordinaires de l'Etat. Les observations que l'on trouvera plus bas sur le gouvernement, le commerce & les coutumes de Tunis, conviennent à Tripoli, si ce n'est qu'on attribue à ce dernier Etat une plus grande exactitude à garder les traités, soit par droiture, soit par faiblesse.



Le pays de Derne, ancienne Marmarique, voisine de l'Egypte, est gouverné par un Bey qui a sous sa domination trente mille douars, ou tentes d'Arabes, habitations de ces peuples qui, quoique tributaires de Tripoli, vivent dans une assez grande indépendance pour se faire la guerre d'une montagne à l'autre. Sous le climat inégal de ce pays, il y a des cantons arides & peu habités, & des cantons très-peuplés, riches en miel, en cire, en chevaux. De ce gouvernement dépend le désert de Barca; la ville de Barca, autrement Tolometa ou Ptolémaïs, est près du golphe de la Sidre, connu anciennement sous le nom de Syrtes, fameux écueils. Le désert d'Augila ou Ouguela, ville, est une suite de celui de Barca; une chaîne de montagnes le sépare de l'Egypte. Siouah, ville sur la frontière au levant, se gouverne en forme de république, & relève de Tripoli. Au couchant d'Augila est un pays encore plus sauvage, nommé Raffem ou Razim, *pétrifié*, parce qu'on y trouve engloutis sous des monceaux d'un sable épais, quantité d'objets comme des arbres, des plantes, des animaux, des hommes, qui ont, à ce qu'on dit, éprouvé une pétrification parfaite, sans changer de forme ni de couleur. Les Géographes placent parmi les contrées occidentales Fesan dépendant de Tripoli. On donne à cette province plus de cent villages, des dattes & du féné.

## É T A T   D E   T U N I S.

Cet Etat a la Méditerranée au nord, la même mer & le pays de Tripoli au levant, au couchant le royaume d'Alger, au midi le Sahara, dans lequel il a des possessions. Il a 220 milles de large, depuis l'isle des gerbes qui est à 33 degrés & demi de latitude, jusqu'au cap Serra qui est à 37 d. 12 min. Sa longueur est de 170 milles depuis la ville de Sbekkah située au 8<sup>e</sup> degré jusqu'à Clypea, située à 11 d. 20 min. de longitude de Londres, suivant les Voyageurs & les Géographes



les plus exacts. On le divise en circuit ou quartier d'été, & en circuit ou quartier d'hiver, suivant les saisons dans lesquelles le Bey va lui-même à la tête d'un camp de trois mille hommes présider à la levée des tributs, en hiver dans les provinces méridionales, & en été dans celles du nord. Le quartier d'été est mieux habité qu'aucune partie des Etats voisins, parce que le sol en est plus fertile; & le peuple y est plus gai & plus doux, peut-être, parce que le gouvernement y est moins dur. Il y a peu d'endroits dans le quartier d'hiver où le sol ait une certaine profondeur.

La partie du nord est séparée de l'Etat d'Alger par la rivière de Zaine, la Tusca des Anciens. Les lieux les plus remarquables sont Tabarca auprès d'une île que les Génois ont affermée de la Régence, pour la pêche du corail, aujourd'hui considérablement baissée; le cap Negro où les François ont un établissement fortifié, & où les Zenati, les Mogodi, les Niphijéens & autres Arabes ont des habitations au milieu des rochers, des marais, & des bruyeres; le cap Bianco, le beau promontoire des Anciens; Bizerte, l'ancien Hippozaritus, ville agréablement située sur un grand lac qui communique avec la mer par un canal; le port d'Hippone, qui, aujourd'hui ruiné, seroit dans d'autres mains ce qu'il fut autrefois, un des plus beaux & des plus sûrs de la côte; le golphe de Bizerte, *Sinus Hipponensis*, vaste baye au fond sablonneux, qui borne un pays aussi fertile qu'il est agréable par ses bosquets & par ses plantations d'oliviers; Porto-Farina, autrefois Ruscinona, sur un bassin spacieux & navigable, formé par la rivière Méjerdah ou Bagrada qui, après avoir arrosé un pays riche, amoncelle de la vase & du sable, & resserre la mer; Cothon, île auprès de Port-Farine, où l'on trouve les forces navales de Tunis. Utique étoit dans le voisinage; & si l'on convient, comme la chose est probable, que la mer a été resserrée de trois ou quatre milles par les vents



vents d'est & par l'accroissement des terres, on pourroit fixer sa situation à Boo-Shater, où l'on voit des bâtimens superbes, de belles-citernes, & un grand aqueduc.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

La cité la plus célèbre de l'Afrique, la ville la plus grande & la plus puissante de l'univers, selon Suidas, la rivale de Rome, Carthage n'est plus que ruines & ruines *ignobles*, si l'on en excepte quelques édifices souterrains, & des vestiges du magnifique aqueduc qui prenoit ses eaux à Zouvan & à Zunggar, situés à 16 ou 17 lieues de Carthage. Il en reste au village d'Arriana, à deux lieues de Tunis, des arches entières qui peuvent se soutenir encore dix siècles, si la main de la barbarie n'entreprend de les renverser. Elles ont 70 pieds de hauteur, & leurs pilastres 16 pieds en quarré. Cet aqueduc étoit supérieur à celui de Rome. A Sakarah, qui touchoit vraisemblablement aux fauxbourgs de l'ancienne ville, il y a une suite de réservoirs & de canaux si industrieusement disposés, que l'eau s'y introduit par filtration. Les édifices souterrains, appelés *Etables des éléphants*, sont encore ornés de débris de colonnes de marbre & de porphyre, qu'on peut prendre pour des appartemens d'été, pratiqués sous les palais, plutôt que pour des étables. Cependant ce que les Historiens disent des étables d'éléphants que l'on voyoit sous les tours des murs du côté de la citadelle de Byrsa, justifie le nom que l'on donne aujourd'hui aux bâtimens qui subsistent encore. Le peuple de la campagne s'en sert actuellement pour ferrer ses récoltes. « Pendant que j'étois-là, dit » plaisamment Mire de Montagne, il accourut de la ville de » Tenez, qui n'en est pas éloignée, une foule de femmes qui » vouloient me voir, & nous eûmes de part & d'autre le » plaisir de nous contempler. Par leur posture quand elles » sont assises, la couleur de leur peau, leurs cheveux noirs » tombant brusquement aux deux côtés du visage, leurs traits » & la forme de leurs membres, elles different si peu de



» leurs compatriotes, les singes, qu'il est difficile de ne pas  
» confondre ces especes. Je croirois presque qu'il s'est fait  
» autrefois des alliances entr'elles ».

La Goulette, en Arabe Halck-el-Wed, gorge de la riviere, est un petit canal qui joint le lac de Tunis à la mer, & qui est défendu de chaque côté par un assez bon fort. Le lac étoit autrefois assez spacieux & assez profond pour contenir une grande flotte : à peine donne-t-il actuellement au canal, en Eté, six ou sept pieds d'eau. Il abonde en poissons, dont les œufs pressés & desséchés composent la boutargue, mers très-estimé en Afrique & dans le Levant.

Sur la rive occidentale de ce lac est située Tunis, l'ancienne Tunes, capitale, bâtie de pierres blanches, & sur des terres qui, du côté de la mer, paroissent avoir la blancheur de la craie ; d'où elle a été appelée *Tunis la Blanche*. Les marais bourbeux qui l'entourent rendroient l'air mal-sain, si leurs exhalaisons n'étoient corrigées par l'odeur des plantes & des gommes aromatiques que l'on brûle dans les poëles & dans les bains, & si la mer n'envoyoit tous les jours, à midi, un vent frais qui les dissipe, & tempere la chaleur naturelle du climat, d'autant plus vive, qu'aucun ombrage ne la modere. Les maisons de Tunis sont basses & désagréables, & les eaux de ses puits saumâches. Ses citernes, que les pluies remplissent au mois de Septembre, ne sont pas assez considérables pour fournir une quantité d'eau suffisante : on en va chercher à Bardo, éloigné d'une demi-lieue. On compte à Tunis dix mille familles, & plus de trois mille boutiques de draperie, ou lingerie. Chaque corps de métier a son marché. Les différends y sont terminés par des gardes-mâtres. Les cordonniers forment le principal corps. Le bled y est souvent fort cher, parce que son terroir sec n'est arrosé que par des puits à roue, & que les Arabes brigands ne laissent souvent d'autres récoltes que celle des champs enfermés de



murailles , ou des terrains cultivés dans les fauxbourgs. On moule les grains avec des moulins à bras. De la farine de froment , on fait d'excellens gâteaux qui servent de pain aux riches : celui du peuple est fait de farine d'orge paitrie dans de l'eau & du sel qu'il trempe dans de l'huile ou du beurre , avec un peu de vinaigre , ou de jus de citron. Les pauvres se nourrissent de farine d'orge crue , & trempée dans de l'eau & de l'huile brouillées ensemble. A quelque distance de la ville , il y a une si grande quantité d'oliviers , qu'on en fait du charbon , & que malgré la forte consommation d'huile que font les habitans , ils en vendent beaucoup à l'étranger. Les draps & les toiles de Tunis sont les ouvrages les plus recherchés de leurs manufactures. Ses toiles passent pour les meilleures de l'Afrique , le fil en est fin & beau ; la méthode de filer en laissant tomber le fuseau du haut d'une galerie à terre , le rend , par la pesanteur du fuseau , plus ferme & plus uni.

Les Tunisiens permettent à leurs femmes , quoique belles , de s'entretenir avec les étrangers. Ils passent pour le peuple le plus civilisé de toute la Barbarie ; & moins jaloux de s'enrichir par la piraterie que par le commerce , ils aiment à cultiver l'amitié des Chrétiens. Il n'y a point dans leur ville de restes d'antiquités remarquables. La plupart des bâtimens du château commencé par Charles - Quint , & achevé par D. Juan d'Autriche , tombent en ruines. Le Divan , édifice plus singulier que beau , contient un tribunal pour la justice , l'arsenal des armes , & le trésor de l'Etat. On distingue entre les mosquées celle des Laffis , sépulture des Beys.

On trouve encore dans les provinces du nord , Rhades , Hamman - Leef , lieu très - fréquenté à cause de ses bains chauds , la petite ville de Seliman , de beaux restes de Nisua , & Lawa-Reah ou Aquilaria , &c. Il y a aux environs de ce dernier village une fameuse carrière dans laquelle on a



praticqué plusieurs ouvertures souterraines , en soutenant les terres par des arches & de très-gros piliers. Shaw croit que c'est ce lieu que Virgile a voulu décrire dans son Eneïde par ces vers : *Est in secessu longo locus* , &c. Le Cap-Bon , Rafador chez les Maures , l'ancien promontoire de Mercure , forme avec le Cap-Zibee à l'opposite , les bornes du golfe sur lequel étoient situées Utique & Carthage. De son sommet on peut , par un beau tems , appercevoir les montagnes de Sicile. *Marfa* , lieu où étoit anciennement le port de Carthage , est un village assez beau entouré de palais & de jardins agréables , maisons de campagne des gens de distinction de Tunis. Son terroir est fertile en bled , en fruits & en cannes de sucre.

La partie orientale du royaume offre d'abord de misérables cabanes nommées *clubea* , restes de *Clypea* , qui avoit la forme d'un bouclier. Il y a des antiquités curieuses à *Gurba* , ou *Curubis*. *Nabal* , autrefois *Neapolis* , est une ville fameuse par ses poteries & par l'activité industrielle de ses habitans. *Hounamet* donne son nom à un golfe. *Herkla* est l'*Heraclea* du bas Empire , & peut-être l'*Adrumetum* des anciens. Le commerce qui se fait en huiles & en toiles à *Susa* , sans parler du débit du miel , de la cire , du poisson salé , du thon , &c. met cette ville au rang des plus remarquables du royaume. Ses marchands drapiers , & autres , trafiquent dans le Levant. Il suffira de nommer *Monasteer* , *Lempta* ou *Lepks-Parva* , *Demass* ou *Thapsus* , *El-Medea* ou *Mahadie*. *Elalia* est un champ de ruines situé à l'entrée d'une plaine fertile. *Cammart* , autrefois *Valachie* , selon Marmol , *Ariane* ou *Abderane* , &c. sont des lieux peuplés de jardiniers qui vont vendre des fruits & des herbages à Tunis. Autour de Cammart , il y a beaucoup de cannes à sucre que l'on va vendre dans cette capitale ; mais l'art d'en tirer le sucre n'y est pas connu , ou du moins pratiqué. La côte n'offre ensuite que des ruines jusqu'à *Capoudia* , langue de terre où commence la petite Syrte , si



dangereuse par les bancs de sables. La province d'Orient finit avec ces écueils à l'île de Jerba, ou des Gerbes. Avant que d'arriver à ce terme, on trouve Asfax, les îles de *Kerkineff*, *Gab* ou *Tacape*, voisine d'un fleuve du même nom, le Triton des anciens. Ces derniers lieux, depuis Heraclea, appartiennent au quartier d'hiver.

Les provinces du midi & du couchant sont dans l'intérieur des terres. Celle du midi commence au lac de Bizerte. On n'y trouve que des villages, des débris de villes anciennes, des monumens ruinés jusqu'à Zouvan, petite ville fameuse par son commerce, ses teintures en écarlate, & les sources de l'aqueduc de Carthage. Il y a un siècle que les habitans de *Feradeefc* étoient les meilleurs corsaires & les marins les plus expérimentés du pays; mais ils ont quitté ce lieu pour aller s'établir à Hamamet, depuis que le commerce fleurit dans cette dernière ville. Je passe diverses places sous silence. Cairouan, ou Cairvan, est la seconde ville du royaume. On y voit une magnifique mosquée, soutenue par cinq cents colonnes de granit: cet édifice passe pour le plus beau temple de la Barbarie. Cette ville est estimée si sainte, que les Grands s'y déchauffent avant que d'y entrer: c'est leur sépulture ordinaire. La plupart des habitans s'occupent à préparer des peaux d'agneaux, dont les principaux Arabes & les peuples intérieurs de la Numidie font des camisoles. Le commerce enrichiroit cette ville, si elle n'étoit sans cesse appauvrie par des taxes énormes. Les Tunisiens se rendent de toutes parts aux bains chauds d'*El-Hammah*.

Dans la province d'ouest, une des principales villes qui se présentent en s'éloignant de la Zaine, c'est *Baijah*, la *Vacca* de Salluste, autrefois l'un des plus grands marchés de la Numidie, comme elle l'est encore aujourd'hui. Ses environs produisent assez de bled pour en fournir tout le royaume: ceux de Tunis ont coutume de dire que s'il y avoit encore



une ville pareille à Baijah, le bled seroit aussi commun que le sable. On croiroit que ces peuples pensent comme la plupart des Européens, que c'est aux villes que l'on doit jusqu'aux productions brutes de la terre. Les plaines de *Busdera* forment la plus riche portion de son territoire. Il s'y tient sur les bords de la *Mejerdah* une foire à laquelle les Arabes se rendent des cantons les plus éloignés avec leurs familles & leurs troupeaux. Au voisinage de Tuburbo, il y a des plantations d'arbres à fruits séparées suivant leurs especes. La variété régulière de ces bosquets charmans de pêchers, d'orangers, de citrons, &c. est l'ouvrage d'un Bey qui se nommoit Mahomet. Le bourg de Jemme est précieux par ses antiquités, sur-tout par des restes d'un superbe amphithéâtre dont ce Bey fit sauter quatre arcades, parce que des Arabes révoltés s'y étoient retranchés comme dans une forteresse : c'est la *Tisra* de César. *Keff*, la troisième ville du royaume pour la richesse & la force, est la même que *Sicca veneria*, ainsi surnommée par les anciens, à cause d'un temple de Vénus où les filles du pays alloient en dévotion se prostituer pour de l'argent, dans la vue, dit Valere-Maxime, de se procurer un établissement honnête par des moyens qui l'étoient si peu. Les Bédouins des tribus de Matthi, d'Yacoub, & de Boogulf, habitent les contrées voisines. Ces derniers établis sur la frontière sont sans cesse aux prises avec les Arabes Woorgah du royaume d'Alger. A juger d'Hidrah par la vaste étendue de ses ruines, cette ville a été une des plus considérables du pays. Ce qu'elle offre de plus curieux consiste en autels, en mausolées, & en débris d'un arc-de-triomphe élevé en l'honneur de Sévere-Pertinax. Il n'est point de lieu dans la Barbarie où l'on trouve plus d'antiquités qu'à *Spaitla*, ou *Susfetula*. *Truzza*, ou *Tyrzo*, est devenue fameuse par ses étuves naturelles, qui consistent en chambres voûtées remplies de vapeurs très-chaudes, & semblables aux grottes



brûlantes des environs de Naples. *Feranah* n'a de l'ancienne splendeur de *Thala*, la plus grande ville du *Bizacium*, que quelques colonnes de granit. Quand l'œil a la liberté de s'étendre au midi, à travers quelque échappée étroite entre les rochers ou les vallées de son territoire, il n'apperçoit d'autre perspective que celle d'un vaste désert brûlé par le soleil, & affligé d'une éternelle sécheresse. *Gassa*, ou *Capsa*, est située au milieu d'un paysage riant : c'étoit aussi une des places les plus considérables de Jugurtha.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Le royaume de Tunis est placé sous un beau ciel. L'air y est fort pur, mais très-vif, & les fraîcheurs du matin & du soir y causent des maladies mortelles. L'hiver & l'été se succèdent immédiatement : depuis le milieu du mois d'Avril, jusqu'à la fin d'Octobre, il ne tombe pas une goutte de pluie. Plus de la moitié de ce vaste pays est en friche : le reste est si mollement cultivé, qu'on y reconnoît à peine, si je puis ainsi parler, la main de l'homme. On commence à labourer après les premières pluies de Septembre, ou d'Octobre. S'il en tombe en Avril, on est assuré de la récolte qui se fait à la fin de Mai, ou au commencement de Juin. Deux boisseaux & demi de froment suffisent pour ensemençer un acre de terre, mesure d'Angleterre ; & chaque boisseau, toute chétive qu'est la culture, en rend dix, plus ou moins, suivant la qualité du terroir. Les Tunisiens s'appliquent beaucoup plus à l'agriculture que les Algériens. Asservis aux pratiques de leurs ancêtres, ils ne perfectionnent pas l'art ; ils prêtent néanmoins volontiers leurs maisons de plaisance aux Chrétiens, afin qu'ils y fassent des améliorations.

Une tradition du pays rapportée par Shaw, renferme une belle leçon pour les hommes d'Etat. Le Bey Mahomet entendoit assez la chymie, & amassoit assez d'or, pour que le peuple attribuât ses richesses à la pierre philosophale. Détrôné par ses sujets, le Dey d'Alger lui promit de le rétablir



dans ses Etats , à condition qu'il lui communiqueroit son secret. Le Dey remplit sa promesse; le Bey remplit la sienne en lui envoyant , en grande pompe , des bèches & des focs de charrue : *la culture est la pierre philosophale des Rois & des nations ; elle convertit tout en or.*

Les Tunisiens prennent peu de soin de leurs bestiaux. Cependant ils regardent comme un crime énorme de surcharger le chameau qui leur rend tant de services avec si peu de dépenses ; & en zélés Musulmans , il y en a qui se frottent religieusement le visage avec son écume. Ils négligent les métaux , les minéraux , & tous les fossiles.

Les chevaux barbes, ou barbaresques, quoique de moyenne taille, sont infatigables, & leur force se maintient jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans. Leur défaut est de porter au vent, & d'avoir la bouche dure. On connoît l'adresse des Turcs & des Maures à manier un cheval. Le bœuf, nourriture ordinaire des Tunisiens, n'est bon que six mois de l'année. On ne tue point de veaux en Barbarie, & l'on y trouve étrange que les Chrétiens égorgent dans un âge tendre un animal qui, dans sa maturité, seroit une fois plus gros. La volaille a besoin d'être engraisée. Les légumes, le lait, le beurre, & le fromage, ne sont ni aussi bons, ni aussi abondans qu'en Europe. Leurs meilleurs fruits, les figues, les amandes, les abricots, & les grenades, ne valent pas les nôtres. Leurs oranges & leurs citrons n'ont point de saveur. La mer de Tunis n'est rien moins que poissonneuse.

La peine de planter paroît déjà trop grande aux Maures, pour qu'ils s'occupent d'arrangement & d'élégance dans leurs jardins. Ils n'ont que des enclos d'arbres confus : ce désordre leur donne un air d'abondance & de grandeur.

Les Européens tirent de Tunis des grains, de l'huile, de la cire, de la laine, du marroquin, & des cuirs communs. On y porte des laines d'Espagne, des draps, du sucre, des épices,



épiceries , de l'acier , des clincailleries , du papier , des vins & des eaux-de-vie. Les Juifs d'Italie , qu'on appelle ici *Livournois* , fournissent la maison du Bey d'étoffes de laine , de soie , d'or & d'argent. Ils payent dix pour cent pour leurs marchandises , tant à l'importation , qu'à l'exportation , & les François trois pour cent. Tous les bâtimens qui prennent ou laissent leur chargement dans le royaume , payent différens droits , soit au Gouvernement , soit au Consulat , ou à l'Echelle. Les vaisseaux qui trafiquent au Levant en caravanes , ne sont assujettis envers le Gouvernement qu'à la moitié des droits ordinaires. Ils ne se bornent pas toujours à convoier des marchandises qui ne leur appartiennent pas , & à transporter des passagers Barbaresques d'une Echelle à l'autre ; quelquefois on leur confie des fonds pour acheter des marchandises , & les négocier en Europe en qualité de facteurs. Les Capitaines François ont leur commission limitée à deux ans : on a craint que les matelots , s'ils perdoient trop long-tems leur patrie de vue , ne fussent tentés de s'établir dans les Echelles. Les Anglois font la caravane avec plus d'avantage , soit parce que leurs commissions sont pour dix ans , soit parce qu'ils ont des équipages moins nombreux. Il part tous les ans de cette Echelle 120 bâtimens François.

Le Bey s'est emparé du commerce du bled , de l'orge , & de l'huile ; & la main qui sème retient , autant qu'il est possible , la semence qui doit fructifier pour autrui. Les Tunisiens envoient au Levant des étoffes de laine , de la poudre d'or , du plomb , des sequins , & des balles de bonnets. Ils font leurs retours en étoffes de soie , en toiles de coton , en fer , en vermillon , & en alun. Leurs vaisseaux chargent pour l'Egypte de l'huile , du savon , des bonnets , de la poudre d'or , & des piastras de Seville : ils en rapportent des toiles , du café , du riz , du coton , & du lin. Les caravanes de Salé répandent tous les ans dans Tunis la valeur d'un million ,



soit en poudre d'or, soit en sequins. Celles de Gademe, canton méridional de la Mauritanie, à trente journées de Tunis, y transportent de la même poudre, & des Negres. Les Gademmes, ou Cadenfis, trafiquent avec les Negres de leur voisinage, suivant la maniere usitée chez ces nations méridionales dès le tems des Carthaginois. Les Cadenfis laissent leurs ballots sur une montagne, & quand ils se sont retirés, les Negres mettent sur les marchandises une certaine quantité d'or. Si à leur retour l'échange leur paroît avantageux, ils emportent l'or, & laissent les ballots. Lorsque le prix leur paroît trop bas, ils ne touchent point à l'or, & le Negre est forcé ou de renoncer à l'acquisition de la marchandise, ou d'ajouter à sa premiere estimation.

Comme les Barbaresques n'embarquent sur leurs bâtimens ni coffres, ni matelats, ni d'autres commodités de ce genre, & que leurs provisions se réduisent à du biscuit noir, de l'eau, & quelques barrils d'huile & de beurre, trois cents piastras leur suffisent pour équiper un vaisseau de quarante canons, & pour l'entretenir pendant un mois. La Régence a pour toutes forces maritimes quatre ou cinq vaisseaux, depuis vingt jusqu'à quarante canons, & vingt-cinq ou trente galiotes, depuis vingt jusqu'à 120 hommes d'équipage. Ces bâtimens sont en grande partie commandés par des renégats; des esclaves Chrétiens en font la manœuvre. Les Rais ou Capitaines, loin de recevoir aucun salaire, entrent eux-mêmes dans les frais de l'armement. Le corps de chaque navire qu'ils prennent en course appartient, avec la moitié de la cargaison, au Bey, déduction faite des frais: le reste est distribué à l'Equipage. De dix esclaves, le Divan en prend un. Les captures que font les armateurs particuliers tournent uniquement à leur profit. Un Capitaine de vaisseau de la Régence qui seroit convaincu d'avoir manqué une prise par sa faute, recevrait à son retour cinq cents coups de bâton, &, après



l'avoir ainsi disposé à mieux s'acquitter de son devoir, on le renvoyeroit en course à la première occasion.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ces corsaires ne sont portés par aucune considération à respecter les pavillons du Pape, de Sardaigne, de Malthe, de Corse, de Genes, & de Venise; aussi sont-ils toujours en guerre avec ces Puissances. Mais ils sont intéressés à ménager les François & les Anglois, qui concourent à faire fleurir leur commerce, & qui sont en état de tirer vengeance d'une insulte. L'Etat de Tunis a tout à craindre des Algériens, voisins puissans & guerriers, qui ont déjà formé des entreprises sur son repos, & qui fomentent ses dissensions intestines. La politique exige de la Régence qu'elle empêche leurs intrigues au-dedans, qu'elle veille sur la conduite des Scheiks des campagnes, & qu'elle entretienne des liaisons secrètes avec les Beys de la province de Constantine qui recherchent avec empressement son amitié, dans la vue de rendre de plus en plus leur pouvoir indépendant de la Régence d'Alger. Le plus grand danger de l'Etat naît de ses fréquentes divisions, principalement causées par la corruption & par la violence que les Beys employent pour s'élever au trône. Les François rassemblés dans le comptoir de Fordoue, sont les seuls Européens qui forment un corps de nation. Les Anglois, les Hollandois, les Génois, &c. y entretiennent aussi des Consuls. L'Etat n'a sur pied que huit mille hommes de troupes réglées, la plupart Turcs ou *Coulolis*, c'est-à-dire, fils d'un Turc & d'une Mauresque. En cas d'une guerre avec l'Etranger, il peut lever une armée de cent mille hommes, Maures ou Arabes.

Le Grand-Seigneur ne prend aucune part aux démêlés de la Régence de Tunis avec les Princes Chrétiens, depuis qu'elle a borné sa soumission à des témoignages extérieurs de respect. Le Pacha que la Porte nomme ne partage plus avec le Divan l'administration des affaires. Si la monnoie se bat à



son coin , si on le nomme dans la priere publique , si l'Etat lui donne de l'argent & des vivres , si ses ordres sont publiés au bruit de l'artillerie en plein Divan , ces honneurs ne servent qu'à rappeler le souvenir de l'ancienne dépendance des Tunisiens. Les Beys ont achevé d'abattre la puissance des Turcs , & d'humilier leur orgueil , en refusant de recevoir à leur service tous ces Levantins vagabonds & audacieux qui cherchoient leur fortune dans les troubles , & en élevant les Maures aux premiers emplois de la milice & du ministère. C'est là le changement le plus important qui soit arrivé dans la forme du gouvernement établie par Sinan-Pacha.

Le Bey , aujourd'hui maître absolu , & autrefois grand Trésorier , affecte de tempérer son autorité , en consultant , dans les affaires importantes , le Divan & les Gens de loi , pour qu'ils approuvent ce qu'il a résolu sans leur participation. Quand il craint qu'une injustice n'attire sur lui la censure publique , il le fait passer par la bouche des Magistrats subalternes. Avec une excessive bigoterie , le tyran deviendra l'idole des peuples. Le Bey rend la justice dans son palais nommé *Baydo* , à quelques milles de Tunis. Les Arabes plaident eux-mêmes leurs causes avec cette éloquence , dit un voyageur , qui rend les objets présents & les peint , indépendamment des secours de l'art & des préceptes. Les troupes sont payées du produit de ses jugemens. La maison du Bey est composée d'un Chiaya , Intendant du palais ; d'un Casnador , Trésorier ; d'un Sapatape , Garde des sceaux ; d'un Chiaya du camp ; des Agas Turcs & Maures , Commandans de la garde ; de Chaoux ou Messagers ; de Chalers ou Estafiers ; & d'une troupe de Pages renégats. L'Oldak-bachi est Capitaine des gardes. Ce Prince mange avec ses principaux Ministres qui n'oseroient rompre le silence pendant le repas. Il peut avoir plusieurs femmes légitimes , & un nombre de concubines illimité. Quand il va lever les tributs sur les Arabes



& les Maures des provinces, il ne s'écarte de la capitale que de deux ou trois journées; mais ses Lieutenans sont chargés de porter ses violences jusqu'aux extrémités du royaume.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

On a mis en pari quelques tributs, dans les mains d'Officiers Maures appelés *Cayes*, qui, pour exercer librement leurs vexations, sont tout à la fois juges & fermiers dans leur district. On leve sur les femmes publiques une taxe annuelle de quatre mille piastrès. La milice élit ordinairement pour Bey celui des concurrens qui lui promet une paie plus forte; & s'il ne remplit pas religieusement ses promesses, il sera infailliblement déposé.

Le Dey, aujourd'hui appelé *Doleti*, Turc, Général & Juge des soldats de sa nation, a perdu le premier rang dans l'Etat. Tous les matins il tient son tribunal au château de Tunis, sa résidence. Le Chiaya, Officier qui commande à Tunis en l'absence du Bey, rend la justice aux Maures, aux Chrétiens & aux Juifs. Cet emploi, qui donne un pouvoir peu inférieur à celui du Bey, peut être exercé par des Maures & par des Renégats.

Le Divan, Conseil général de la nation, seroit composé de quatre cents personnes, Chaoux, Bachaoux, Oldak-bachi, Boluk bachi, Ecrivains & Agas, si la plûpart de ces officiers n'étoient répandus dans tout le royaume pour l'administration des principaux emplois. L'Aga, Gouverneur de Tunis, en est le Président. Le Chera, tribunal subordonné au Divan, est fort respecté du peuple, parce qu'il est composé de Cadhis, de Muftis, de Marabouths & autres membres revêtus d'un caractère religieux. C'est la seule justice qui condamne à mort. Les Schérifs ou Emirs, prétendus descendans de Mahomet, n'en reconnoissent point d'autre. On assure que les affaires, tant criminelles que civiles, y sont expédiées promptement & à peu de frais. Tel est le gouvernement des villes. Les Scheiks, sous l'œil, & même sous la direction des Maures



ou Renégats, créatures du Bey, régissent les campagnes, moyennant un tribut réglé. C'est ordinairement le Bey qui les nomme; leur district s'appelle *Neige*. Il y a aux extrémités du royaume des Scheiks puissans qui, vivant dans une espece d'indépendance, à la tête de leurs pâtres, obligent le Bey à de grands ménagemens, & méprisent les Princes voisins des villes, esclaves de la Cour.

Les peuples errans de Tunis ont chargé le Mahométisme de superstitions. Les Turcs & les Maures, en le conservant dans sa pureté, ont introduit des singularités dans leurs fêtes. Le jour du *Melou*, consacré à célébrer la naissance du Prophète, les hommes & les femmes courent pendant toute la nuit dans la ville; le jour de sa mort, on allume des feux de joie. Aux deux Beiram, le Bey se montre au peuple. Les lutteurs en sa présence donnent un spectacle, & le vainqueur obtient, avec la qualité de chef, une paie plus considérable jusqu'à ce qu'il soit supplanté. Ces athletes combattent tous les vendredis dans la place publique, à l'heure de midi; les portes de la ville sont alors fermées; c'est un usage fondé, suivant S. Gervais, sur une tradition qu'à pareil jour, & à la même heure, les Chrétiens se rendront maîtres de Tunis.

Les Cadhis, les Muftis, les Directeurs des Mosquées, & tous les autres Prêtres du premier ordre, ont des appointemens considérables. Les Talbes, Ecclésiastiques subalternes, reçoivent un salaire si médiocre, qu'ils sont obligés d'exercer quelque métier pour vivre. Les Mosquées ont des especes de prébendes. Les malfaiteurs y trouvent un asyle dont il n'est pas permis de les arracher. On donne le nom de *zarvis* à des chapelles particulieres où reposent les corps de quelques saints Marabouths. Les Religieux étoient autrefois des Hermites qui erroient sur le bord de la mer, dans le dessein d'exercer un zele barbare sur les Chrétiens que la tempête pourroit jeter sur les côtes. Insensiblement plusieurs d'entr'eux



s'accoutumerent à venir dans les villes jouir des avantages que l'estime publique devoit leur procurer. Leur conduite édifiante les rend dignes des privileges & des richesses qu'on a accordés, ou à leur personne, ou aux lieux qu'ils desservent. Loin d'être animés de l'esprit féroce de leurs fondateurs, ils assistent charitablement les esclaves Chrétiens. Les Marabouths des campagnes sont des misérables qui, sous les haillons, affectent un air de forcénés & d'imbécilles, pour couvrir leur ignorance & leur libertinage. Le peuple les admire stupidement dans leurs folies, & les honore ridiculement après leur mort.

Ces Barbares rompent les liens du mariage pour des causes très-légères. Lorsque c'est le mari qui répudie sa femme, elle jouit du douaire qui lui a été promis, & de sa dot qui consiste ordinairement en diamans & en un trousseau. Si c'est la femme qui se sépare du mari, elle perd & sa dot & son douaire. Elle peut se remarier trois mois après le divorce, & le mari trois jours après. Les noces commencent par des festins & des fêtes. Le jour de la conclusion du mariage, le marié voit son épouse pour la première fois; elle se dévoile à son arrivée, observant de ne lui parler qu'après en avoir reçu un présent. C'est lui qui la déshabille pour la mettre au lit.

Dès qu'un homme a fermé les yeux, sa femme, ou sa plus proche parente, entre toute échevelée dans l'appartement en battant un tambour par intervalle, fait une espece d'éloge funebre du défunt, que ses parentes, ses amies & ses esclaves, interrompent par leurs cris, & par les coups redoublés qu'elles se donnent. Si c'est une personne riche, on fait des aumônes pendant plusieurs semaines. C'est un usage parmi les gens de distinction d'affranchir en mourant quelques esclaves. Les femmes vont tous les matins, pendant quarante jours, pleurer sur le tombeau de leurs maris. Les vendredis, les cimetières sont illuminés des cierges qu'elles y brûlent.



Les maisons sont ici basses, petites & tristes, sans fenêtres sur la rue. Les femmes passent, dans la belle saison, une partie du jour sur le toit qui est en terrasse. On ne voit guere dans les maisons d'autres meubles que des nattes & des tapis communs. On ne connoît point l'usage des tapisseries, & la loi défend celui des statues & des tableaux; ainsi les peintures en mosaïque font tout l'ornement des palais. Les temples & les bazars sont distingués entre les édifices publics. Les bagnes sont les prisons des esclaves qui ne sont point exposés à des traitemens affreux dans tous ces Etats, comme on a voulu nous le persuader. L'Historien des Etats Barbaresques, qui a résidé plusieurs années dans ce pays avec un caractère public, dépose, comme témoin oculaire, contre le bruit commun. D'ailleurs, ce ne seroit pas aux peuples, aux bourreaux des Negres, à se recrier sur le malheur des Chrétiens captifs. Les esclaves du gouvernement ne sont pas plus malheureux ici que dans beaucoup d'autres pays, les domestiques & les ouvriers, comme on le verra dans l'article d'Alger. Ceux qui servent dans les maisons particulières jouissent ordinairement d'un sort assez doux pour pouvoir s'amasser un petit pécule avec lequel ils rachètent, tôt ou tard, leur liberté. Aux bagnes sont annexés des tavernes, dans lesquelles les Turcs, les Maures, les Juifs, & les Chrétiens, boivent pêle mêle sans scrupule. Le Bey leve des droits considérables sur ces cabarets, tenus par des esclaves Chrétiens. Les Taverniers ont la liberté d'aller dans la ville vaquer à leurs affaires. Leurs profits sont assez grands pour les mettre en état de se délivrer bientôt de l'esclavage; mais l'habitude de la débauche les conduit souvent à l'apostasie.

Les Chrétiens peuvent s'écarter sans crainte dans les campagnes, s'ils ont la précaution de se faire accompagner d'un soldat Maure. Les chemins sont sûrs, depuis qu'on a soumis à une amende les habitans des cantons où l'on commet un meurtre



meurtre ou un vol. Un Maure qui assassine un Turc perd la vie après avoir payé 400 piastras. Un Turc qui aura tué un Maure, en fera presque toujours quitte pour le *prix du sang*; cette amende n'est que de 300 piastras, pour la vie d'un Maure. Il y a dans les villes des patrouilles réglées qui font la ronde toute la nuit.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Une longue veste, une camisole très-courte, un manteau à capuchon, nommé *bernus*, une chemise, & une ceinture, sont l'habillement ordinaire des Turcs & des Maures, avec un turban sur la tête & des babouches aux pieds. Les Turcs portent à leur ceinture deux couteaux, par un privilege particulier. Les femmes mettent plusieurs chemises, de longues vestes, & des caleçons qui descendent jusques sur les pieds. Leur coëffure ou *couffie*, est un bonnet entouré d'un mouchoir orné de broderies & de pierres. Elles ont les bras & les pieds chargés d'anneaux. Leurs cheveux sont nattés & flottans sur leurs épaules. Avec un visage couvert de vermillon, elles noircissent leurs levres pour relever la grande blancheur de leurs dents. Quoique leurs sourcils soient très-noirs, elles forment encore tout au tour des cercles de la même couleur; & pour les adoucir, elles les rendent encore plus rudes, en les couvrant de filets d'or. Les extrémités de leurs pieds & de leurs mains sont peintes en rouge. Elles se parfument le corps des plus fortes odeurs. Il leur est permis de se fréquenter entr'elles, & d'aller au bain une fois le mois. Quand elles vont faire des emplettes chez les Marchands Chrétiens, elles levent leur voile sans scrupule, sur-tout lorsqu'elles sont jolies. On vante leur éclat, leur fraîcheur, la grandeur de leurs yeux, la vivacité de leurs regards, & la blancheur de leurs dents. On assure que l'embonpoint est une qualité si estimée dans les femmes que, pour se rendre agréables aux hommes à cet égard, elles mangent de jeunes chiens, de jeunes chats, des boulettes de pain & de viande, & tout ce



qu'elles jugent propre à leur procurer cet agrément. Leur vie paresseuse seconde merveilleusement leurs soins : aussi sont-elles extrêmement puissantes. Elles sont sujettes à des mouvemens convulsifs qu'on nomme *janou*, & qu'on attribue, suivant le génie de la nation, à la possession du Diable. Pour chasser ce malin esprit, elles sautent & tournent en frappant sur un tambour, jusqu'à ce qu'elles tombent sans connoissance. On leur applique ensuite des aromates, & des caractères magiques pour consommer leur guérison. Les Médecins Maures n'emploient guère d'autres remèdes que les simples. Les grands recourent volontiers aux Médecins Européens, Chrétiens ou Juifs, mais c'est pour les frustrer de leurs salaires.

La Dame Angloise que nous avons déjà citée, vit dans les campagnes de Tunis les paysans manger, chanter & danser au son de leur musique sauvage, dans les nuits de leur Ramadan. Elle les peint comme les plus effroyables créatures qui portent la figure humaine. Ils n'avoient pour vêtemens qu'une pièce de grosse serge. Leurs femmes avoient les bras, le cou & le visage, ornés de figures imprimées avec de la poudre à canon, ce qui ajoutoit considérablement à leur laideur naturelle, quoiqu'on fasse grand cas de ces agrémens dans le pays.

Les Turcs & les Maures font un grand usage de l'opium, du tabac à fumer, du café & des liqueurs fortes. Une imprécation qui leur est familière c'est : *Allah arquebouc*, Dieu brûle ton père & ta mère. Ils l'emploient indifféremment contre des animaux & contre des hommes. On parle dans le royaume, l'Arabe, langue des actes publics, le Turc & le *Petit-Franc*, Italien corrompu. Les Cabiles, anciens peuples de ces contrées, ont un langage particulier appelé *Shoviah*, qui pourroit être l'ancien Africain. Le génie des Tunisiens a changé fort avantageusement. Ils ont les mœurs plus douces & le commerce plus sûr que leurs voisins ; mais le préjugé de



religion qui les tient sans cesse en guerre contre les Chrétiens, les fera toujours croupir dans la barbarie, en mettant la piraterie au-dessus de l'agriculture & des autres arts. D'ailleurs, leur avarice est incompatible avec la probité, & leur passion pour les femmes est trop brutale pour que leur humeur ne porte point le même caractère dans la société.

## É T A T D' A L G E R.

Il est borné au levant par la rivière de Zaine, au couchant par les montagnes de Trara, au nord par la Méditerranée, au midi par le Sahara. Selon les derniers & meilleurs calculs, sa longueur est de 460 milles depuis Twunt, au bas des montagnes de Trara, 16 minutes, ouest de Londres, jusqu'à Tabarca sur la Zaine, 9 d. 16 min. au levant. Sa largeur est depuis 40 milles jusqu'au-delà de 100, du 36<sup>e</sup> d. au 44<sup>e</sup> de latitude septentrionale. Le nombre des villes ne répond pas à cette étendue. Les campagnes sont habitées par de nombreuses tribus errantes qui forment des adouars ou campemens particuliers, suivant les saisons & la commodité des pâturages. Le climat y est tempéré. On y trouve des plaines très-fertiles & beaucoup de lieux incultes. Les arbres ne perdent jamais leur verdure, quoique le terrain soit en général sablonneux & aride. Les quartiers montagneux de Tena, Bugie, Alger, &c. produisent beaucoup de grains & de fruits. Vers Tremecen & autres parties septentrionales, on trouve des pâturages excellens. Le midi est un repaire d'animaux sauvages.

Les Turcs ont divisé ce royaume en trois gouvernemens; celui de Constantine au levant, celui de Gigéry vers le sud, & celui de Tremecen au couchant. Chaque gouvernement obéit à un Bey qui relève du Dey d'Alger.

La province de Constantine commence du côté de l'est au pied du fort de Tabarca, du domaine de Tunis. Les



François ont près de-là, dans un petit endroit nommé *la Calle*, un comptoir muni d'artillerie dans lequel ils se sont établis, en abandonnant un fort voisin qu'ils appelloient le *Bastion de France*. Le Dey leve sur ce comptoir des droits, pour le privilege exclusif de certaines marchandises qui a été accordé aux François. Ce lieu est une des stations des bateaux pour la pêche du corail.

Bonne, à quelque distance de l'ancienne Hippone, est appelée par les Arabes *Blaid-el-aneb*, ville des jujubes, parce que ce fruit est commun dans son territoire. A une petite lieue de cette ville, l'on voit dans un jardin de figuiers, les ruines d'un édifice qu'on dit être celles de la cathédrale de Saint Augustin. Les Maures pendent aux branches de ces arbres des chapelets de figues fanées ou ameres, persuadés qu'elles attirent toute l'amertume de l'arbre, & qu'elles rendent par-là le fruit beaucoup meilleur. Les matelots Chrétiens ne manquent jamais de boire de l'eau d'une source que les gens du pays appellent la *fontaine de S. Augustin*. Le port de Bonne n'est point praticable.

Entre Cull ou Collops & Gigel, villes ruinées, il y a des rivières dont les plus connues se nomment la *Weld-el-kibeer*, la *Rummel* & la *Zoore*. Les environs de la *Zoore* sont habités par les Cabiles ou Arabes, *Welled - Attyah* & *Beni-Friganah*, qui se retirent, non dans des cabanes comme les autres Africains errans, mais dans des cavernes pratiquées sous les montagnes. Ils rançonnent tous les passagers que la tempête jette sur la côte, & c'est peut-être pour cette raison que les Italiens ont donné le nom de *Boujarone* à ce parage.

Bugie ou Bujeiah, très-beau port, est défendue par trois châteaux, & par une garnison qui tient en respect les Cabiles du voisinage, accoutumés à causer de grands désordres dans la ville, principalement les jours de marché; cependant ils



y apportent de l'huile & de la cire qu'on débite en Europe & dans les Echelles du Levant. Les habitans de Bugie trouvent dans les mines de fer des montagnes la matiere d'un grand commerce en instrumens de ce métal. Toutes les places dont on vient de parler sont situées sur la mer. Plusieurs des peuples Arabes répandus sur cette côte escarpée ne paient point de tribut; & la plûpart des autres ne satisfont aux taxes que lorsqu'on les exige à la pointe de l'épée. Les lieux suivans sont dans l'intérieur des terres.

Cucurin ou Constantine, l'ancienne *Certac*, une des plus fameuses & des plus fortes villes de la Numidie, capitale de la province, donne par ses ruines une haute idée de sa première magnificence. Ses habitans sont riches, fiers & braves. A quelque distance de Constantine, la *Rummel* se perd dans un canal souterrain que la nature semble avoir pratiqué pour l'écoulement de ces eaux; car sans ce passage, elles auroient formé un lac prodigieux & submergé le pays, avant que de pouvoir trouver une issue. Elles sortent ensuite de ce lit souterrain en formant une belle cascade, dans laquelle on précipite les criminels, suivant une ancienne coutume du pays. L'on trouve auprès de cette cascade des sources tiedes. Aux environs de Constantine, il y a une grande quantité de tortues que les femmes du pays prennent pour des démons, l'auteurs de tous les fâcheux événemens, quoiqu'il n'y ait point d'animal plus pacifique & moins malfaisant dans la nature. Les villes ou les ruines de *Gimmeleah*, de *Meelahou-Milevam*, de *Seteefou Sitifi*, &c. sont dans ce canton. Je me bornerai à rapporter les noms de Jigbah, Mesleelah, Nickouse. Les Arabes se persuadent que cette dernière ville renferme les tombeaux des *sept dormans*, bons Musulmans, si on les en croit, quoique ces personnages dont on a fait tant de contes aient vécu long-tems avant Mahomet.

Le Bey de Constantine a une garde de 300 Spahis & de



1500 Maures qu'il entretient à ses frais. Sa province égale presque les deux autres en grandeur. On voit dans l'intérieur des terres un mélange agréable de collines & de plaines, au milieu des hautes montagnes qui entrecoupent ce district. Les Arabes préfèrent ces lieux inaccessibles à des séjours plus commodes, où ils sentiroient davantage le poids de la tyrannie. Ils sont si unis par l'amour de la liberté, que si le Bey de Constantine viole quelque convention faite avec quelques-uns d'entr'eux, tous les Scheiks unissent leurs forces contre lui. Ils leveront des armées de trente ou quarante mille hommes. Les femmes qui, par mécontentement, passent d'une montagne à l'autre, occasionnent entre ces peuples de fréquentes guerres. Les peuples de l'ouest bravent tous les efforts du Viceroy; ceux de l'est, tenus en crainte par un camp volant de Turcs, rendent quelque apparence d'hommage. Les Zuovah, les Cabiles les plus puissans de la province, incommodent souvent les villes par leurs incursions. La Tribu d'Ammer, dans le ressort de Seteef, est aussi très-nombreuse: elle a l'infâme coutume de prostituer ouvertement les femmes & les filles. Les Veled-Abdenore ont plusieurs fois résisté à la puissance des Algériens. Les Beni-Boo-Taleb seroient très-riches, s'ils sçavoient faire valoir les mines de plomb de leurs montagnes. Les Henneishah, établis au midi de Constantine, dans une des meilleures contrées de la Numidie, sont une horde brave & magnanime, qui a rendu de grands services aux Algériens dans leurs guerres contre le royaume de Tunis. Shaw donne une longue nomenclature de ces Dashkras ou Tribus Africaines, pour ne rien laisser à désirer à ceux qui aiment à tout sçavoir.

Les principales montagnes que l'Atlas forme ici du nord au sud sont, Gibbel-Youf, district des Raigah; Mustevah, qui appartient aux Abdenore; Gibbel-Aureffe, le jardin du royaume d'Alger, suivant Shaw. Le Dey envoie tous les ans,



dans la partie septentrionale , une petite armée pour lever les garames ou tributs. Ces soldats s'avancent rarement du côté du midi où sont des peuples guerriers & défendus par la nature des lieux. On remarque que les habitans du mont Aurefs ont une physionomie qui les distingue des autres Africains , & qui fait juger qu'ils descendent des anciens Vandales. Ils ont le visage blanc & les cheveux roux , au lieu que les Cabiles & les Arabes ont le poil fort noir.

La portion du désert qui répond à la province de Constantine comprend plusieurs habitations , dont les plus considérables sont , *Wurglah* , qui paie à la Régence d'Alger un tribut de 40 Negres ; *Engoufah* , franche de tout impôt ; *Wadreag* , sujette à la même taxe que *Wurglah* ; *Zaab* , dont les communautés sont presque indépendantes. Le pays de *Zaab* , autrefois *Zela* ou *Zebi* , portion de la Gétulie ou Mauritanie de Sitife , a pour capitale de ses nombreux villages , *Biscara* , qui est dans les mains du Bey de Constantine. Les Arabes du canton déposent leur argent & leurs effets précieux à *Lyæna* , pour les soustraire à l'avidité des Turcs qui ont fait jusqu'ici de vains efforts pour soumettre le pays. Les féroces habitans de *Zaab* sont friands de la chair de chien , comme les anciens Carthaginois , les Canariens , & d'autres peuples d'Afrique. La contrée de *Wadreag* est si dépourvue d'eau , que ses habitans sont obligés quelquefois de creuser des puits de deux cents brasses de profondeur. Ils se sont persuadés qu'il y avoit sous la terre , un vaste réservoir qu'ils appellent la *mer souterraine*. On peut suivre , dans toute cette province , les traces des Romains aux inscriptions à demi-effacées , & aux débris des monumens qui ont échappé en partie à la fureur des Arabes.

Shaw assure que de toutes les croupes qui forment le mont Atlas , il ne s'en trouve guere , si même il s'en trouve , qui puissent égaler la hauteur de quelques-unes des montagnes



de l'Angleterre. Il n'en a vu aucune qui puisse être mise, à beaucoup près, en parallèle avec les Alpes. Figurons-nous, dit-il, une suite de montagnes de 200250300 toises de hauteur perpendiculaire, dont la pente est douce & facile, où des bosquets d'arbres à fruits, & des bois de haute futaie se succèdent & s'élèvent en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, & nous aurons une juste idée des montagnes de l'Atlas. Pour rendre la description plus parfaite, ajoutons-y, d'espace en espace, l'aspect de rochers taillés en précipices, une éminence escarpée, & des villages de Cabiles; nous n'aurons pas besoin de charger le tableau de feux nocturnes, de sons mélodieux, & de ces êtres chimériques que l'imagination des anciens a placés sur ces montagnes.

Le gouvernement du couchant, ou la province de Tremegen, s'étend depuis les frontières de Maroc jusqu'à la rivière de Mazaltran: c'est la portion la plus fertile du royaume. On y trouve, de l'ouest à l'est, en suivant la côte, *Tackumbreet*, l'ancienne *Siga*, résidence des Rois de Numidie; *Andalous*, bâtie par les Maures Andalousiens chassés d'Espagne au commencement du dernier siècle; *Oran*, ou *Warran*, place importante & forte dans un paysage charmant; *Marsalquivir*, le meilleur port de la côte, soumise, ainsi qu'Oran, à l'Espagne; *Arzew*, l'*Arsenaria* des anciens, lieu très-remarquable par ses antiquités, par la fertilité de son terroir, & par d'abondantes mines de sel, qui feroient un trésor inestimable sous un autre Gouvernement; *Mustigannim*, ou *Mostagan*, située à quatre lieues de l'embouchure du Shellif, le plus grand fleuve du royaume, lequel se précipite dans la Méditerranée à vingt-sept lieues de sa source, qui est dans le Sahara, après avoir reçu dans son sein beaucoup d'autres rivières; *Tnis*, ou *Tennis*, capitale d'un petit Etat avant la conquête de Barberousse, habitée par les plus adroits frippons de l'Afrique, de la race des forciers qui furent opposés



opposés à Moïse par Pharaon , si l'on ajoute foi à une tradition des Maures ; *Shershell* , peut-être la *Julia Cesarea* des Romains , fameuse par ses poteries & par son acier , & remarquable par des antiquités précieuses. Cette place est environnée de tribus Africaines qui la bloquent en quelque manière , & lui coupent , quand il leur plaît , la communication avec le reste du royaume. Ses hautes murailles la mettent à l'abri des insultes de ces Barbares. Le reste de la côte n'offre que des villages & des ruines.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Dans l'intérieur des terres , *Nedroma* se distingue par la beauté de sa situation , & par son commerce de poteries. Tremçen , la *Lanigera* de Ptolomée , selon Shaw , est la résidence du Bey de l'ouest , depuis la perte d'Oran. On ne trouve plus que misère & ignorance dans cette ville exaltée par les Historiens anciens pour sa splendeur & sa littérature. Parmi les Arabes de ce canton , les Tagiah forment une société nombreuse qui ne paye point de tribut à la République ; mais quand elle a besoin de leur secours , ils servent en qualité de volontaires dans ses armées. El Callah fait un grand commerce de tapis & d'étoffes ; les Turcs y ont une citadelle , & une garnison. La plupart des habitations que l'on voit ensuite sur les bords du Sahara n'ont pu être soumises par les Algériens. Les Maures ont bâti *Mazouna* à quelque distance du Shellif. *Nador* & *Gojeeda* , dans les montagnes de Gétulie , appartiennent au Sahara. *Maliana* est dans les montagnes de l'Atlas. Il est inutile de nommer des lieux ruinés , & des hordes obscures , la plupart indépendantes ou franches de tout impôt. Les habitans d'Alger ont dans les plaines de *Meltigiah* de belles maisons de plaisance , & de bonnes métairies qui fournissent à la capitale une grande partie des provisions qu'on y consomme.

Le gouvernement du sud , ou la province de Totteri , ou Gigeri , ne comprend que le territoire d'Alger , & quelques



dépendances vers le sud. Le Bey de cette contrée n'a qu'un très-petit département, parce que les environs de la capitale relevent immédiatement du Dey qui les régit par des Kaïdes, ou Commandans particuliers. Le pays est plus uni, mais beaucoup moins étendu que les autres provinces. On y trouve peu de villes. La plûpart de ses habitans vivent sous des tentes divisées en adouars, camps errans. Le Bey se conforme lui-même à ce genre de vie.

Alger, *Al Gezeira*, que quelques-uns prennent pour *Jol*, ou *Julia Cefarea*, & Shaw pour *Ilosum*, forme le centre du gouvernement : elle contient près de 120 mille habitans dans une enceinte de demi-lieue. Assise sur le penchant d'une colline, elle forme, en descendant vers la Méditerranée, un bel amphithéâtre. La vue libre qu'on a des terrasses de ses maisons sur la mer, offre un aspect charmant, & la blancheur de ces terrasses donne à la ville, vue d'une certaine distance, l'apparence d'un vaste terrain couvert de linge. Les rues sont si étroites, que deux personnes n'y sçauroient marcher de front à leur aise. Cette incommodité est rachetée par l'avantage d'être garanti, par cette disposition, des ardeurs du soleil, & peut-être des violens effets des tremblemens de terre auxquels la ville est sujette. Ses fortifications n'auroient rien de redoutable pour une armée Européenne. Ses principaux édifices publics sont le château, quelques forts, le palais du Dey, des bagnes, des mosquées, des bains publics, le mole qui forme le port, les casernes des soldats Turcs non mariés. Les maisons ont des dehors agréables ; mais elles sont petites, & meublées très-pauvrement. La loi oblige les Algériens à blanchir leurs appartemens & leurs terrasses, chaque année. Il est d'usage d'avoir sur les terrasses un cabinet destiné à y traiter d'affaires, ou à y jouir de la vue de la mer ; plaisir auquel les Algériens sont fort sensibles, sur-tout quand il est animé par l'espérance de voir leurs corsaires amener des



prises dans le port. On compte aux environs d'Alger jusqu'à 18000 métairies, dont les Turcs & les Maures font cultiver les terres par des esclaves.

Le *Harathe*, le *Budvove*, le *Corfoe*, & quelques autres rivières coulent entre le mont Atlas & la mer, en baignant les habitations de diverses hordes tributaires de la République. Du côté du sud, dans le voisinage de l'Atlas, on trouve les petites villes de *Bleeda* & de *Medea*. Les *Summata*, qui vivent sous la protection d'un Prince particulier, habitent les montagnes situées à l'occident de ces deux villes. Dans l'Atlas, le *Gurjura*, le *Titteri*, & les autres chaînes de rochers, il y a d'autres *Daskhras* de *Cabiles* trop bien retranchés dans leurs retraites, pour que les Turcs puissent les forcer à payer le tribut. Les vastes plaines qui sont au-delà de ces montagnes comptent parmi leurs habitants des familles de *Marabouths* très-révérées, & gratifiées de l'exemption de toutes taxes. Au-delà sont des montagnes & des sauvages.

Le gouvernement d'Alger est la tyrannie sous une forme autant aristocratique que monarchique : il ressemble parfaitement à celui des *Mameluks* d'Égypte. Quoique le Dey soit l'arbitre de la paix & de la guerre, le distributeur des grâces & des emplois, l'administrateur de la justice & des finances, & l'ordonnateur souverain du politique & du civil, le pouvoir réside essentiellement dans le corps des gens de guerre. Tout, jusqu'à l'élection du Dey, se fait, pour ainsi dire, à coups de sabre. Il est lui-même en butte à la furie d'une soldatesque effrénée, comme les peuples le sont à sa propre férocité. Souvent il a beau tâcher de la contenir dans le devoir par un mélange prudent de sévérité & de clémence, la conduite la plus irréprochable ne l'empêche pas de chanceler sur le trône, sur-tout s'il se laisse intimider par les menaces & les clameurs. La force & le soutien de l'Etat consiste dans la Milice, composée de douze mille Turcs, suivant



Laugier de Tassy, ou de 6500 fantassins Turcs, & de 2000 cavaliers Maures, suivant Shaw, gens sortis pour la plûpart de la poussière par le crime. C'est de ce corps Turc que sont tirés tous les grands Officiers, tant civils, que militaires, le Dey lui-même. Lorsque la Milice s'affoiblit, quant au nombre, on va faire des recrues dans le Levant; & les bandits qui s'enrôlent, dès qu'ils ont gagné de quoi acheter un bonnet, des souliers, & des couteaux, prennent le titre d'*Effendi* ou *Seigneur*, avec un orgueil qui leur fait dédaigner & maltraiter quiconque n'est pas de leur corps. Dans le cas de nécessité, d'autres scélérats, les renégats Chrétiens, sont admis à l'honneur de la milice Turque; les Maures & les Arabes en sont absolument exclus. Exempts de toute taxe, revêtus du privilege de n'être point punis en public, & de l'être rarement en particulier, unis par un intérêt commun, & armés de toutes les forces de l'Etat, électeurs du Dey, ces Turcs sont d'autant plus indociles & insolens, qu'ils se regardent comme les pairs de leurs Officiers, & que chacun d'eux peut se regarder comme l'héritier du trône. Qu'un soldat ait assez de résolution pour aspirer ouvertement au délik, il lui suffit d'être en état de se défendre avec le cimeterre qu'il aura la hardiesse de plonger dans le sein du Prince régnant. Mais où le nombre des prétendans peut être si considérable, il ne sçauroit presque y avoir d'élection sans effusion de sang. L'on a vu six Deys élus & massacrés en un seul jour par des partis opposés. Quand les suffrages se sont réunis sur un des concurrents, on lui jette un castan sur les épaules, & le Mufti lui lit à haute voix une instruction sur la royauté, & la cérémonie de l'installation finit par quelques coups de canons qu'on tire du château. Si le Dey s'est élevé au trône par la violence, il se défait de ses ennemis. Mais d'une tête coupée, il en renaît une infinité d'autres qui conspirent également sa perte. S'il apprend, quand il est sur son tribunal, que quelque



Officier du Divan alors assemblé, en veut à sa vie, on ferme les portes du palais, & le Dey tue lui-même le conspirateur, ou le fait massacrer par ses gardes. On n'est point maître de refuser ni de résigner la couronne. Il arrive de-là que le Souverain est souvent obligé d'employer les confiscations, les bannissements, & les meurtres, pour sa sûreté. Comme la plupart de ceux qui s'engagent dans les conspirations sont des Turcs qui ne possèdent dans le pays aucun patrimoine, on ne peut les punir que par les supplices. Celui qui assassine le Dey pour avoir retardé, fût-ce d'un seul jour, la paye des troupes, ou occasionné la rareté de provisions, ou quelque autre disgrâce, ne souffre aucune peine. Ces usages sont regardés comme des conditions du contrat entre le Souverain & les peuples; & le tems leur a donné force de loi.

Quand le Dey est venu à bout de s'attacher la milice, par un juste tempérament de douceur & de sévérité, par des largesses, & l'exactitude à payer la solde, il gouverne arbitrairement; & s'il convoque quelquefois le Divan avec solennité, ce n'est que pour la forme. La Porte Ottomane n'a pas même conservé ici le droit d'avoir un Pacha pour marque de son ancienne domination. Le Dey jouit de toutes les prérogatives de la souveraineté. Il réside à Alger dans un palais public, d'où il ne sort que dans certains jours de cérémonie. Le trône sur lequel il rend la justice à tous ceux qui la lui demandent, fût-ce un esclave accusateur de son maître, est construit de pierre & de brique, & couvert d'une peau de lion qui peut être regardée comme le symbole du gouvernement. Ce Prince mange seul. S'il est marié ou s'il a des concubines, il faut que toutes les femmes soient logées dans une maison séparée. Il est rare qu'un Dey contracte, avec le sexe, des liens ou même des habitudes connues; parce que l'on craint la dépense que des femmes occasionnent & l'ascendant qu'elles prennent. Lorsqu'un de ces Souverains



est massacré , s'il a des femmes & des enfans , les unes retournent à leur première condition , & les autres sont réduits à la paie de simples soldats , sans espoir de s'élever à aucun poste. Si sa mort est naturelle , ce qui peut passer pour miraculeux , il est révééré comme un saint , & sa famille est traitée avec beaucoup d'égard. En général tous les enfans des Turcs ne peuvent posséder des charges ; ils sont même exclus des privilèges de la milice , quoiqu'ils y soient reçus ; & les soldats qui se marient perdent eux-mêmes ces avantages. Loin d'encourager les mariages , le gouvernement en dégoûte les soldats , dans la crainte que des familles qui se perpétueroient avec leur puissance , par l'intérêt particulier , si ce n'étoit par amour pour la patrie , ne vinssent à la fin à bout de changer la constitution. Les Turcs Algériens suppléent à cette privation par des concubines qu'ils choisissent parmi les beautés du pays ou parmi les esclaves chrétiennes. Les dangers qui assiegent le trône ont engagé certains Deys à aller chercher une condition plus tranquille dans l'obscurité des montagnes de Couco. Mais il faut qu'une pareille résolution soit conduite avec le dernier secret , sans quoi , la soldatesque qui en seroit instruite , persuadée que son Dey auroit le projet d'emporter avec lui de grosses sommes d'argent , s'il n'en avoit déjà fait passer dans sa retraite , ne manqueroit pas de l'égorger. Plusieurs Beys frustrèrent ainsi l'avarice du Dey en se retirant dans des pays indépendans. Ces Gouverneurs des provinces exercent un pouvoir despotique dans leurs départemens respectifs , quoique la constitution de l'Etat ait mis des bornes à leur autorité. Le Souverain n'arrêteroit pas leurs rapines , parce qu'il espere acquérir , par la confiscation , les richesses qu'ils auront accumulées. Lorsque ces Officiers viennent à Alger , ils ont toujours à craindre d'y trouver la mort , sur-tout si le trône a changé de possesseur. Cependant , leur devoir est d'y porter les tributs qu'ils ont



levés dans leurs gouvernemens. Souvent pour s'en dispenser ils prétextent des maladies, ou des complots formés par les Maures & les Arabes contre le gouvernement, & ils chargent des Officiers subalternes d'être les porteurs de leurs remises. Il est difficile, vu leurs forces & leur pouvoir, de les déplacer, à moins qu'ils ne se rendent d'eux-mêmes dans la capitale, ou qu'on ne les enleve par surprise.

Les revenus de la Régence consistent dans les garames ou taxes sur les Maures & les Arabes, les droits des douanes & des marchés, les fermes du sel, des cuirs, de la cire, & autres droits domaniaux; les taxes sur les boutiques & sur les corps de métiers, les prises de mer & les autres bénéfices casuels. Dans cette partie, tous ces Barbares ressemblent assez aux Européens. De Tassfy n'évalue la totalité des revenus de l'Etat, les présens & quelques autres articles à part, qu'à 650000 piastras courantes: c'est la moindre portion de ce qu'on leve sur les peuples; les Gouverneurs & les Officiers se réservent le reste. Le Dey envoie en présent des jeunes garçons & des choses de peu de valeur à la Porte, qui les reçoit comme tribut. Tous les ans trois camps partent d'Alger pour aller joindre les troupes de chaque Bey, & exiger avec elles les contributions l'épée à la main. Ces camps répandent par-tout la terreur. Il est rare que leurs Généraux ne cherchent point à soumettre quelque nouvelle peuplade, & qu'ils ne ramènent pas beaucoup d'esclaves de leur expédition. Les divisions intestines des tribus facilitent aux Beys les moyens de les assujettir. Les troupes subsistent aux dépens des lieux par lesquels elles passent. Il est à remarquer que dans ces opérations, qu'on peut appeller des brigandages, s'il se livre quelque combat, les Turcs ne pilleront jamais l'ennemi, ils abandonnent les dépouilles à leurs Esclaves & aux Maures. Un soldat qui s'écarteroit de la discipline en ce point, seroit noté d'infamie. Celui qui est convaincu de



poltronnerie ou de quelque faute notable, est remis à la petite paie & à la queue du corps.

L'Aga ou Commandant des troupes en quartier à Alger ne va point à l'armée. On parvient à ce poste par rang d'ancienneté, & l'on ne l'occupe que pendant deux lunes. Ceux qui l'ont exercé jouissent tranquillement de leur paie sans être astreints à aucun service, mais aussi sans espérance de posséder aucune charge. S'ils ont séance dans le Divan ils n'y ont point de voix. Dans les jours de cérémonie, ils sont auprès de la personne du Dey : on les appelle Mezoul-Agas. Tous les ordres, relatifs à la discipline des troupes, à la garde des portes, & à la sûreté des forts, s'expédient au nom de l'Aga en exercice. C'est dans l'hôtel de cet Officier que les Turcs reçoivent la peine de leurs délits. Le Chiaya ou Bachî Boluk-Bachi, doyen des Capitaines, destiné à remplacer l'Aga, préside à un Tribunal composé de vingt-quatre Capitaines vétérans ou retirés du service, qui forment la portion la plus considérable du Conseil souverain de la République. Ces Officiers, appelés Aga-Bachis, sont assemblés dans le palais, pendant que le Dey donne ses audiences, pour juger les causes qu'il renvoie à leur Tribunal. Les Boluk-Bachis, Capitaines en pied, administrent la justice dans les places de guerre dont ils ont le département. Ils ont pour Lieutenans les Oldak-Bachis qui parviennent, avec le tems, au grade de Capitaines. Le Dey ne pourroit renvoyer cet ordre sans exposer sa vie. Les Peis & les Sollacks sont les plus anciens oldaks ou soldats. Les Sollacks forment la garde du Dey. Le corps des Sagaïrdgi, soldats armés de lances, ont pour office de fournir l'armée d'eau. On appelle Vekilards, les vivandiers ou pourvoyeurs des troupes. Les Caïtes sont des soldats chargés du gouvernement de quelque adouar Maure, ou de l'inspection de quelque foire.

La paie de la milice est inégale. Elle va depuis huit saïmes, qui



qui valent environ deux pistoles de France, jusqu'à 80 saïmes ou vingt pistoles pour deux lunes. La paie du factionnaire augmente chaque année ; & dans les fêtes ou les événemens favorables. Le soldat a, outre sa paie, du pain, la viande à meilleur marché, & son logement dans les cachers ou casernes, à moins qu'il n'ait perdu ces droits par un mariage. Pour la distribution du prêt, l'Aga fait l'appel dans la grande place du Divan, en commençant par le Dey, premier soldat de la République. Les invalides jouissent de leur solde entière jusqu'à la mort. On compte les armées par tentes. Lorsque les troupes sont en marche, le soldat ne porte que ses armes ; la République fournit à chaque tente des mulets pour le bagage. Les équipages précèdent les troupes, afin que chaque soldat n'ait, en arrivant, d'autre soin que de prendre de la nourriture & du repos.

Les Turcs ne donnent au Dey que la qualité d'*Effendi* qu'ils prennent eux-mêmes : les Consuls Européens sont dans le même usage. Les Arabes, les Maures, & tous les étrangers qui n'ont point de caractère, le nomment *Sulthan*. L'Algérien de la plus haute naissance, s'il n'est Turc, ne reçoit que le titre de *Cidi*, qui répond à celui de *Monsieur*.

Les Kojas-Bachi, au nombre de quatre, sont les fonctions de Secrétaires d'Etat aux départemens de la guerre & des dépenses, des douanes, des autres revenus, & des affaires étrangères. Assesseurs du Prince, lorsqu'il est sur son Tribunal, ils écrivent ses décisions & expédient ses ordres. Le Dey a des égards pour les avis qu'ils lui donnent en particulier, & rarement devant les parties. Le Cadhilesker, Juge des causes ecclésiastiques, est nommé par la Porte Ottomane, & reçoit ses provisions du Mufti de Constantinople. Comme ces Prêtres ne viennent ici que pour s'enrichir, il est aisé de les corrompre. Mais quand il s'agit de causes importantes, le Dey en renvoie la connoissance au Divan, en y appelant



néanmoins les gens de loi. Le Caznadar, grand Trésorier, rend ses comptes au Divan. L'ignorance des Officiers de ce Conseil, dont quelques-uns ne savent ni lire ni écrire, peut faire juger de l'exactitude de ces comptes. Le Chekelbeled & le Mezouard ont l'intendance de la police. Le premier est chargé de l'entretien des édifices & des chemins publics, de la punition secrète des femmes de distinction qui méritent, malgré leurs fautes, qu'on ménage leur honneur, & de la garde des esclaves étrangères dont on attend une bonne rançon. Le Mezouard veille à la sûreté publique. Il leve le tribut imposé sur les filles de joie; & s'il surprend dans des intrigues galantes des femmes qui n'ont point payé les droits de prostitution, il les enferme dans sa maison, pour les louer aux Turcs & aux Maures. Les filles qui desirent sortir pour faire usage de leur talent dans la ville, en obtiennent la permission, moyennant une petite somme pour chaque course. Le Mezouard est le bourreau d'Alger; mais il fait exercer son office par des domestiques. Ce poste le plus lucratif de tous est si dédaigné, qu'il n'est occupé que par des Maures. Le Bethmagi ou Pitremelgi, Directeur de la chambre du domaine, recueille les successions, que la mort ou l'esclavage des sujets qui n'ont ni enfans ni freres, fait tomber dans la masse des biens de la couronne. Les Chaoux, Huissiers & Messagers d'Etat, commandés par le Bachaoux, exécutent tous les ordres émanés de la bouche du Dey; ils n'arrêtent que les criminels de distinction, c'est-à-dire, les Turcs; car ils croiroient déroger à leur dignité s'ils mettoient la main sur un Maure, un Chrétien, ou un Juif. Quoiqu'ils ne portent aucune sorte d'armes, il n'y a point d'exemple qu'un Turc leur ait résisté, même pour se soustraire à la mort. Outre les douze Chaoux Turcs, il y en a d'autres pour les autres nations. La dignité de Bachaoux conduit souvent au délik. La place de grand Bachi ou Directeur des Bagnes, donne



aussi un grand crédit dans l'Etat. Le dragoman, Interprète, & tout à la fois garde des sceaux, tient également à la cour un rang distingué. On compte 80 Kaja ou Ecrivains subalternes aux ordres des quatre Secrétaires d'Etat. Le Rais de la marine ou Commandant du port, connoît de tous les différends qui s'élevent entre les gens de mer; il les juge sans appel. Les Rais ou Capitaines corsaires, forment un corps très-accrédité, comme doit l'être le plus ferme soutien de l'Etat.

La justice, tant dans les causes civiles que dans les causes criminelles, s'administre sans frais, sans écriture, & ordinairement sans appel. Les fautes légères sont punies par la bastonnade. Shaw dit, que pour les grands forfaits, & sur-tout pour le crime contre nature, commun parmi les Algériens, on frappe le coupable sur les muscles de l'abdomen, ce qui lui cause ordinairement la mort. Il est certain que si la loi condamne la pédérastie, cette corruption est devenue trop générale pour n'être pas impunie. Le Dey & les grands, que des raisons politiques éloignent du mariage, & que l'embarras & les divisions d'un ferrail dégoûtent des concubines, s'attachent principalement à séduire de jeunes esclaves Européens.

Un homme qui altère les especes est condamné à perdre la main. La même peine est infligée aux voleurs qui n'ont point usé de violence; on le fait ensuite promener sur un âne avec leur main pendue au cou. Les banqueroutiers frauduleux ne sçauroient éviter un supplice capital. Les Maures & les Arabes coupables d'un meurtre, d'un vol sur le grand chemin, ou de quelque autre grand crime, sont empalés ou pendus aux créneaux des remparts, ou précipités du haut d'une muraille hérissée de crochets de fer où ils restent suspendus jusqu'à ce qu'ils expirent, quelquefois pendant trente ou quarante heures. Ce supplice s'appelle la *ganche*. Pour les mêmes crimes, les sujets Juifs ou Chrétiens sont brûlés vifs



hors des portes de la ville. Les Maures de l'ouest se servent encore du supplice barbare de scier les criminels par le milieu du corps. On n'expose point aux yeux de la populace les femmes dignes de mort ou d'autres peines. Si leur crime est capital, on les lie dans des sacs & on les jette à la mer. Quand un criminel a échappé aux recherches de la justice, ceux qui auroient sçu le lieu de sa retraite, sans l'avoir dénoncé, seroient sujets à la même peine que lui.

Lorsqu'un malfaiteur a reçu sa sentence, il est conduit sans fers, au lieu de l'exécution, par un seul Chiaoux, sans que le peuple fasse aucun mouvement. Les Algériens marquent une extrême surprise au récit du tumulte qui accompagne les exécutions en Europe. Ils ont peine à croire qu'un peuple entier quitte ses occupations pour voir donner la mort à un de ses semblables; & ils ne sçavent comment appeler la coutume de louer des places près du lieu de l'exécution, pour voir à son aise les tourmens d'un malheureux que la prédestination a, disent-ils, conduit à l'échafaud. Quelque humains que soient les sentimens que Laugier met ici dans la bouche des Algériens, ce n'est pas à dire que leur conduite procède d'un cœur plus sensible que celle des Européens. Elle est fondée sur un principe faux & superstitieux qui leur fait voir dans tous les criminels des hommes plus malheureux que méchans; & dans tous les supplices, un sort auquel la fatalité, qui sous un gouvernement tyrannique, paroît avoir tous les jours de si dures influences, peut les conduire à chaque instant.

Les Chrétiens libres n'ont d'autres juges que leurs Consuls, si ce n'est dans les procès qu'ils ont avec les Turcs ou les Maures. Dans ce dernier cas, l'affaire doit être jugée par le Dey, & le Consul est appelé au jugement pour défendre l'accusé. Lorsque les différends se terminent à l'amiable devant le Souverain, les Chrétiens sont plus favorisés que les



Maures. Les Juifs sont aussi jugés entr'eux par des Magistrats nationaux.

Les vols nocturnes, sur-tout avec éfraction, sont très-rare à Alger. Outre la patrouille que fait le Mezouard, il y a un guet composé de Biscaras, Arabes du midi de la Numidie, qui sont responsables de tous les vols. Ceux qui avoient leurs postes devant le magasin du Bazar volé, sont mis à mort. Ainsi l'on peut compter sur l'exactitude du guet. Laugier assure que loin que cette garde soit onéreuse à l'Etat, elle paie au Dey un tribut annuel pour ce privilege; elle a donc d'autres bénéfices qui compensent ses risques & ses charges.

Le commerce d'Alger ne mérite aucune attention. Les Juifs sont un monopole de toutes les marchandises qu'ils achètent de la première main. Le pays offre si peu de ressources aux plus habiles Négocians, & les Maures, ainsi que les Juifs, trafiquent avec tant de mauvaise foi que les François, établis à Alger & dans les autres ports du royaume, sont à peine quelques chargemens, quoiqu'ils aient le privilege d'envoyer annuellement deux vaisseaux exempts de tous droits. Les Hollandois ont abandonné l'établissement qu'ils avoient dans la capitale. Le comptoir Anglois fournit le gouvernement Algérien de munitions navales & militaires, ce que les marchands Catholiques ont eu la délicatesse de refuser. Les marchandises d'importation sont les étoffes d'or, d'argent & de laine; les épiceries & des drogues; des bois de Brésil & de Campêche; du plomb, de l'étain & du vif-argent; des agrêts de navire & des munitions de guerre; du papier, des cartes, des clincailleries, du riz, du sucre, &c. Il n'y a point de marchandise plus lucrative que les piastras. Les marchandises d'exportation sont, la cire, les plumes d'autruche, les laines brutes, les cuirs, les dattes, les mouchoirs brodés, les couvertures de laine, les esclaves, &c.



On trouve ici quelquefois du fret pour les Echelles du Levant. Lorsque les prises abondent chez ces Barbaresques, il y a beaucoup à gagner, en leur payant comptant leurs marchandises. La vente des esclaves forme la principale branche du commerce des Algériens. Les droits onéreux, l'incertitude des payemens & des retours, les exactions fréquentes & les basses pratiques des Juifs, ne permettent point aux Chrétiens de fonder de grandes espérances sur le commerce d'Alger. Tous les vaisseaux étrangers sont admis dans ce port, mais avec cette différence que les Européens, qui ont des traités particuliers avec la Régence, ne paient que les droits stipulés par ces actes, au lieu que les autres sont sur le même pied que les propres sujets de l'Etat. Les nations en guerre avec les Algériens ont la liberté de commercer dans le royaume, en payant un double ancrage. Les monnoies du pays sont les sultanins, pieces d'or moins fortes que les sequins d'Allemagne; l'aspre, qui vaut un sou de France; le temin, de la valeur de 29 aspres; le caroube ou demi-temin; la pataque-chique & le saïm, sont des valeurs idéales, dont la première est de 232 aspres, & l'autre de 50. Les faux monnoyeurs sont ici brûlés vifs.

Le corps de la marine a un grand pouvoir dans la République, non qu'il se mêle des affaires d'Etat, mais parce que les réglemens maritimes se forment sur ses conseils, & que les croisières des Capitaines sont une des principales sources du revenu public. Le gouvernement n'a en propre qu'un seul navire de haut bord; on l'appelle le vaisseau du Dey; il porte le pavillon amiral. Les autres navires appartiennent à des particuliers qui, au moyen des prises, ont leurs magasins toujours bien pourvus, & arment pour leur propre compte. Le Dey ne leur refuse jamais de permission de se mettre en mer, à moins que leurs bâtimens ne soient nécessaires pour le service de l'Etat. C'est une maxime fondamentale de la



République ; que ses forces ne souffrent jamais d'affoiblissement. Delà , quand un vaisseau est pris ou perdu , les propriétaires sont obligés d'en équiper un nouveau du même port.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les courses les plus longues sont de trois mois. Les Turcs n'ont pour bagage qu'une couverture , & les Maures, leur Barnus ou grande cape. Ces derniers sont sans armes. Leur service se réduit à aider les canonniers & à prendre soin des cordages sur le tillac : les Turcs & les esclaves Chrétiens font le reste de la manœuvre. L'équipage est principalement composé de volontaires ; & il est plus ou moins nombreux, suivant la réputation du Capitaine. Une particularité assez remarquable , c'est que s'il se trouve des passagers à bord du corsaire , ils ont part aux prises , de quelque nation ou religion qu'ils soient, quoiqu'ils n'aient été que simples spectateurs du combat ; comme si, par une disposition secrète du ciel , leur présence avoit influé dans le succès. Le Dey choisit lui-même, pour le gouvernement, la huitieme partie des esclaves & de la cargaison du navire ennemi. S'il ne trouve pas à vendre avantageusement sa portion, il oblige les riches marchands Juifs ou Maures à l'acheter à juste prix. La vente du corps du vaisseau se fait dans le palais même du Dey.

Suivant les maximes regnantes, l'intérêt du gouvernement est d'être toujours en guerre avec les Princes Chrétiens, parce que la piraterie fait la principale richesse de l'Etat ; que la marine ne se soutient que par les prises des corsaires ; & que telle est la constitution d'Alger , que certains événemens de guerre pernicioeux aux autres Etats, tournent ici à l'avantage du gouvernement. On a déjà vu que les pertes des corsaires ne diminuoient point le nombre des vaisseaux ; les recrues ont bientôt réparé les troupes. Si dans les combats, un Turc ou un Maure est fait esclave , la loi le regarde comme mort , & ses biens , s'il n'a ni enfans ni freres, sont confisqués au profit



du gouvernement. Lorsqu'Alger vient à être bombardé, les maisons détruites doivent être rebâties dans l'année, ou l'Etat s'empare de tous les débris. Dans la guerre malheureuse des Algériens contre les Hollandois, lorsque le Dey parla de paix, les officiers & les soldats de mer s'y opposerent, en disant qu'il seroit inutile d'armer, quand on ne pourroit point attaquer les trois nations commerçantes; que leur perte étoit peu considérable, en comparaison des fruits qu'ils recueilloient de la guerre; & qu'il *ne falloit pas semer, quand on craignoit les moineaux*. Si quelque raison peut inspirer au Dey des vues pacifiques, c'est la crainte d'une révolte, dans le cas d'une guerre malheureuse. Il lui en coûte souvent la vie. Si un Roi d'Alger cultive, par ce motif, l'amitié des Princes Chrétiens, pour éviter tout soupçon de corruption ou de lâcheté, il doit être le premier à paroître desirer la guerre. Ces pirates consentent rarement à la paix, à moins qu'on ne l'achete à prix d'argent. C'est ce qu'ont fait les Anglois & les Suédois; c'est ce qu'ont fait les Hollandois, après de grands succès, par le traité qui les engageoit à un don considérable de vaisseaux. La conduite de la Suede a paru surprenante, vu que les Algériens rencontrent rarement des vaisseaux de cette nation. S'ils vont quelquefois croiser sur l'Océan, s'ils ont fait des prises jusques dans le Texel, ce n'est pas assez pour inspirer de la crainte aux Suédois. Les Hollandois entretiennent une bonne intelligence avec Alger par une espece de tribut annuel; cette méthode a été jusqu'à présent efficace. Les Algériens aiment les Anglois, par la raison que nous avons dite plus haut; ils redoutent la France, dont ils ont malheureusement éprouvé les forces. Les Juifs étrangers, les Arméniens, & d'autres Commerçans, se mettent sous la protection du Consul François, & soumettent leurs différends à son arbitrage. Ce Magistrat n'a pas, comme le Consul Anglois, la liberté de commercer.



La raison, dit Shaw, n'est pas toujours goûtée dans une Cour où le premier Ministre est cuisinier, & où une soldatesque insolente n'a que trop souvent l'inspection sur les Conseils. C'est pourquoi dans les circonstances critiques, il faut soutenir son droit par des négociations délicates & par l'adresse du Consul, qui doit savoir les moyens de flatter les inclinations de ceux qui ont l'oreille du Dey, & sur-tout employer à propos la force invincible des présens; car c'est une maxime ancienne & infaillible que *si vous bouchez un œil à un Algérien avec une piastra, il souffrira pour la gagner que vous lui creviez l'autre avec un couteau*. Les premiers Officiers avouent volontiers la bassesse de leur origine. « Ma mere, » disoit le Dey Mahomet à un Consul, vendoit des pieds de » mouton, & mon pere des langues de bœuf; mais ils auroient eu honte d'exposer en vente une aussi mauvaise langue » que la vôtre ».

Il importe extrêmement à la Régence d'entretenir une parfaite harmonie avec les Etats voisins: parce que ses troupes sont toujours assez occupées, tant à monter les corsaires, qu'à lever les garrisons, à garder les villes, à défendre le plat pays des incursions des hordes montagnardes, & même à contenir l'ennemi domestique. Elle a d'ailleurs à craindre que les Arabes & les Maures, qui souffrent impatiemment la domination Turque, & qui forment la partie la plus considérable des sujets de la République, ne profitent de cette occasion pour se donner aux Rois de Maroc & de Tunis, Maures comme eux. Mais il faudroit que ces puissances réunissent leurs forces contre Alger, & qu'ils intéressassent dans leurs querelles les Maures Algériens, pour être en état de réduire & d'exterminer les Turcs. Tous les habitans du royaume, Turcs, Maures ou Arabes, s'accordent parfaitement ensemble, lorsqu'il s'agit de défendre les côtes contre les invasions des Chrétiens que leur religion leur fait appeller l'ennemi



*commun.* La moindre allarme se communique en un instant dans les différens adouars, & aussi-tôt une armée tumultueuse, sans attendre l'ordre du gouvernement, s'assemble & s'avance vers le rivage.

Il paroît d'abord étrange que les Turcs, qui ne forment pas un corps de douze mille hommes en état de se servir des armes, soient parvenus à subjuguier & à contenir plusieurs centaines de milliers de Maures & d'Arabes : mais il faut considérer que ces dernières nations sont partagées en petites tribus, divisées d'intérêt, & souvent en guerre pour les limites des pâturages. Elles formoient des peuplades & non un peuple : les Turcs trop foibles pour rompre le faisceau, ont aisément fait plier les verges éparfées. Le gouvernement fomenté avec soin la mésintelligence entre les adouars ; & s'il craint un soulèvement, il n'oublie rien pour armer les tribus les unes contre les autres ; & lorsqu'elles sont aux mains, ses troupes vont faire pencher la balance.

Les peuples de ce royaume peuvent être divisés en cinq classes ; sçavoir, les Turcs, les Maures, les Arabes, les Juifs & les Chrétiens.

Quoique le titre de Soldat renferme ici l'idée d'association au gouvernement, d'honneur, de noblesse & de courage, les Turcs Algériens sont si souverainement méprisés en Turquie, que les Ottomans qui leur donneroient leurs filles en mariage, se couvriroient d'ignominie. Les Turcs du Levant tiennent tous les gouvernemens Barbaresques, pour autant de réceptacles de scélérats, & sur-tout celui d'Alger, qui n'est en effet qu'un ramas de proscrits. Aussi ne voit-on pas dans ce pays beaucoup de femmes Turques. Cependant la soldatesque Algérienne trouveroit son sang avili par un mélange avec celui des Maures. Quelquefois ils épousent des esclaves Chrétiennes, & alors leurs enfans sont réputés vrais Turcs. Les Chrétiens renégats qui entrent dans la milice, jouissent des



mêmes privilèges qu'eux. J'ai dit combien la pédérastie étoit commune chez ce peuple. Les grands s'y livrent ouvertement, sur-tout depuis qu'ils ont découvert que quelques-uns de leurs prédécesseurs avoient été détruits par leurs maîtresses. Leur habillement diffère peu de celui des Turcs du Levant. Les jeunes gens portent, au lieu de turban, une calotte de laine; ils se rasent la barbe à l'exception des moustaches. Les dames ont la tête, la gorge, les bras & les mains, couverts de pierreries. Les femmes d'une autre condition, qui par-tout affectent d'imiter celles d'un état supérieur, portent, au lieu de perles & de diamans, du corail & de l'ambre jaune, avec des bagues & des bracelets d'argent.

Les Maures, dans la classe desquels il faut comprendre tous les anciens peuples Africains de ces cantons, doivent être distingués en deux espèces; ceux des villes & ceux des campagnes. La plupart de ceux qui habitent les villes, tirent leur origine des Mahométans chassés d'Espagne par Philippe III. On remarque qu'ils sont plus industrieux que les naturels du pays. Ils ont acquis & amélioré de vastes terrains, & ils s'enrichissent par le commerce des esclaves. Lorsque l'on considère ce trafic odieux dans les mains des Africains & des Asiatiques, & que l'on se rappelle que s'il y a des nations Chrétiennes qui ne retiennent pas les prisonniers Mahométans en servitude, elles les vendent à d'autres; on ne trouve entre les deux espèces de trafiquans d'hommes d'autre différence, sinon que les uns sont barbares par religion, & par la force d'une coutume immémoriale, & les autres, malgré la plus douce & la plus humaine des religions. Les Maures des villes vivent en société avec les Turcs. Quelques-uns entrent dans la milice & dans les finances; d'autres s'adonnent aux arts mécaniques. Ils portent ordinairement l'habit Turc, mais avec quelque différence.

Les Maures de la campagne méprisent ceux-là comme de



vils esclaves, soumis aux caprices des Turcs. Ils aiment mieux errer loin des villes sous les Scheiks qu'ils ont élus, & camper sous des tentes avec leurs troupeaux. Aussi pauvres qu'indépendans, ils ne possèdent aucune terre en propre; mais chaque adouar ou camp ambulant, prend à ferme des campagnes dont il paye la rente en fruits aux propriétaires. Les tribus sont taxées à une capitation proportionnée à leur nombre, & à la bonté de leurs habitations. Indociles & fiers, lorsque l'Aga d'une ville leur fait quelques injures, ils prennent aussi-tôt les armes. Les bourgeois, craignant alors de manquer de vivres, ou d'être en butte à leurs déprédations, engagent par de vives remontrances le Gouverneur à les satisfaire sur leurs griefs. Leurs armes sont le poignard & la zagaie, lance très-courte. Tous les soirs les chefs de famille s'assemblent à cheval dans une prairie, pour délibérer avec leur Scheik sur les intérêts de la tribu. Ces Maures sont excellens cavaliers.

Les hommes s'occupent du soin de cultiver la terre, & de vendre les denrées: ils sont robustes & fort basanés. Les femmes sont chargées du ménage, du bétail, & des ruches à miel. Les enfans vont tout nus jusqu'à l'âge de huit ans. Dès leur plus tendre enfance, on ne les couche que sur des feuilles ou de la paille. Ils commencent à marcher dès l'âge de cinq ou six mois. Une femme qui a des enfans à la mamelle, les porte sur son dos, dans une espece de sac, & leur donne à téter par-dessus l'épaule, lorsqu'elle va au travail. Un garçon qui a obtenu une fille en mariage, doit donner à son beau-pere des vaches, des bœufs, des moutons & des chevres. Lorsqu'il entre avec ses troupeaux dans la tente de sa prétendue, on lui demande *combien lui coûte sa femme*; à quoi il répond qu'une femme sage & laborieuse n'a point de prix. Les jeunes femmes de l'adouar chantent une espece d'épithalame, pendant que la mariée boit une coupe



de miel & de lait, dans lequel on a mis un morceau de la tente qui est de laine. Après cette cérémonie, elle enfonce devant la tente un pieu, en disant que, *comme il n'y a que la force qui puisse arracher ce bâton du lieu où elle le met, la violence seule pourra la séparer de son époux*. Ensuite elle fait paître pendant quelque tems les troupeaux, par une espece d'installation dans son office. Enfin les réjouissances finies, on la laisse, le soir, dans les bras de son mari. Il y en a qui deviennent meres à neuf ans.

Le vêtement ordinaire des hommes consiste en une piece de laine blanche appelée *Kaïk*, dans laquelle ils s'enveloppent. Le Scheik & les autres Maures de distinction, se couvrent le corps d'une chemise & d'un manteau de laine sans coutures, nommé *Barnus*, surmonté d'un capuchon. Lorsqu'il pleut, ils étendent leur barnus par terre, & s'asséyent dessus pour le garantir de l'humidité. Les femmes s'habillent d'une piece d'étoffe de laine qui descend depuis l'épaule jusqu'au genou. Leurs ornemens sont des dents de poissons, du corail, des bracelets de bois ou de corne, & des figures imprimées sur le visage, les bras & les cuisses, avec de la poudre à canon; c'est là un agrément singulier pour les beautés Mauresques.

Le pain des Maures est en forme de gâteaux plats, d'une farine pétrie sans levain, & cuite sous la cendre. Ils mangent beaucoup de fruits & peu de viande. Leur régal le plus friand est de tremper leurs gâteaux dans de l'huile & du vinaigre, quand ils ont le bonheur de s'en procurer. Ces peuples sont aussi sobres que simples. Leur langue est une corruption de l'Arabe.

Un vrai Musulman auroit de la peine à reconnoître le Mahométisme dans leur religion, tant ils l'ont défiguré par des superstitions & des pratiques étranges, qui ne sont appuyées d'autre autorité, que celle de la coutume & de leurs Mara-



bouths. C'est une opinion presque générale parmi ces Barbares, qu'il n'y a point d'œuvre plus méritoire devant Dieu, que de sacrifier un Chrétien. Les braves croient qu'il faut tuer le Chrétien à combat égal; les autres prétendent que la manière de le faire périr est indifférente. Les Maures nomades volent sans scrupule, pourvu que ce ne soit pas un homme de leur nation. Dépouillés & réduits à la dernière misère par les Chrétiens & ensuite par les Turcs, le malheur & le sentiment de la vengeance, les ont conduits à penser qu'ils pouvoient exercer contre eux le droit de représailles, toutes les fois qu'ils en auroient l'occasion & la force. Ils ont soin d'inspirer à leurs enfans ces principes dans lesquels la pauvreté & le désespoir les entretiennent.

Les Arabes des campagnes d'Alger, lorsqu'ils se virent accablés par les Turcs qu'ils avoient appelés pour les défendre, transporterent pour la plupart leurs troupeaux & leur liberté dans les montagnes, pendant que ceux des villes subissoient volontairement le joug, & que d'autres tribus tomberoient dans une affreuse servitude. Ces hordes vivent à la manière des Maures nomades, sans se mêler avec aucun autre peuple, s'estimant la plus noble nation de l'Afrique. Lorsque les armées d'Alger se mettent en campagne pour les forcer à payer les gages, elles enterrent leurs grains & leurs effets, & s'enfoncent dans les lieux les plus sauvages du désert & de l'Atlas, pour échapper à l'avidité des Turcs; mais s'ils sont surpris, on les rançonne sans ménagement. La chasse, les travaux de la campagne, le soin des bestiaux, exercent toute leur industrie. Ceux qui commercent avec les Etats de Maroc & de Tunis, vivent dans une grande aisance. Le goût de la poésie & de l'astronomie s'est conservé parmi eux. Un poète célèbre ne manque jamais de recevoir du Scheik des récompenses, & des distinctions honorables. On apprend aux enfans les meilleures pièces, comme une des



parties principales de leur éducation. Ces Arabes sont aussi polis & aussi grands complimenteurs entr'eux, qu'ils sont farouches & brutaux vis-à-vis des autres nations, par une idée ridicule de leur prééminence. Dans la chasse continuelle qu'ils font des bêtes féroces, ils acquierent une dextérité singulière à manier la lance & la javeline. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils menent avec eux leur famille, afin que la présence de ces objets si chéris, excite chaque soldat à combattre tout à la fois en citoyen, en père & en époux. Leurs femmes ne sortent jamais sans un masque. Elles se teignent les paupières, les sourcils, la gorge & le bout des doigts; elles ne croient pas que leur santé puisse être plus avantageusement rehaussée que par des figures imprimées sur leurs joues. La nourriture de ces peuples sobres consiste en légumes, en lait & en miel. Dans les occasions extraordinaires, on ajoute à ces mets un agneau. Leurs tentes & leurs tapis sont travaillés avec goût. Curieux en chevaux, ils possèdent les plus rares, tant en beauté qu'en vitesse. Leurs forêts nourrissent au milieu des bêtes féroces, des chevaux & des ânes sauvages, d'une légèreté si extraordinaire, qu'on ne peut les prendre qu'avec des toiles. La chair de ces animaux, surtout celle de l'âne, leur paroît délicieuse.

L'établissement des Juifs dans le pays est très-ancien. Il y en a de toutes les contrées, & chaque nation a sa synagogue & ses chefs; ils sont si méprisés ici, qu'on ne leur permet pas d'habiter parmi les Mahométans, quoique ce privilège soit accordé à tous les autres peuples. Ils ont leur quartier dans la ville. Ils vivent sous le poids de la servitude. On les condamne au feu, non-seulement pour des crimes capitaux, mais encore pour la moindre infidélité, & même pour une banqueroute frauduleuse, sur-tout lorsqu'elle intéresse des Turcs. Ils ne peuvent sortir du royaume, sans avoir consigné une somme, pour gage de leur retour. Lorsque le Dey a besoin



d'argent, il l'exige des Juifs & des Maures qui se sont enrichis par le commerce, ou dans les fermes, en leur disant qu'il est de l'équité que le peuple déjà trop pauvre, ne soit point foulé par des taxes extraordinaires, & que l'État dans ses nécessités, puise dans les trésors de ceux qui recueillent tous les profits. Un refus de leur part ne feroit qu'augmenter le poids de la demande, & leur attirer un traitement plus rude. On les astreint à porter le noir, couleur dédaignée des Turcs. On oblige leurs femmes à aller le visage découvert, pour les distinguer des Mahométanes qui sont voilées. On n'admettoit autrefois aucun Juif au mahométisme, qu'il n'eût auparavant embrassé le christianisme, conformément à la succession des trois religions. Il suffit aujourd'hui que le profélite suive quelques usages des Chrétiens, comme de manger publiquement du porc.

Tout le commerce du pays est entre les mains des Juifs libres ou étrangers, qu'on appelle *Judeos Francos*; on ne loue pas leur droiture. Ils s'associent avec les principaux Juifs d'Alger, pour la ferme des impôts dans laquelle ils font un gain immense. Les Turcs regardent les Traitans avec autant d'horreur que d'envie. Un Juif étranger s'exposeroit au dernier supplice, s'il partoît avant que d'avoir acquitté ses dettes. Ces marchands sont habillés comme les Chrétiens de leurs pays respectifs.

Il y a très-peu de Chrétiens libres à Alger; mais le nombre des esclaves de cette religion est si considérable, qu'il leur feroit aisé de s'emparer des villes, s'ils pouvoient se concerter ensemble, & s'ils n'étoient point retenus par les terribles supplices qui sont infligés au moindre soupçon de révolte. Loin que leurs patrons tâchent de les attirer au mahométisme, soit par des mauvais traitemens, soit par des caresses, ils seroient très-fâchés de leur apostasie, non qu'elle leur procurât la liberté, comme en Turquie; mais elle frustreroit



frustreroit leur maître de la rançon qu'ils attendent des peres de la Rédemption. Souvent même la circoncision leur est refusée, suivant l'opinion où l'on est, qu'un mauvais Chrétien ne sçauroit faire un bon Mahométan. Quelques-uns de ces esclaves vivent si agréablement du fruit de leur industrie, qu'ils achètent même le droit de demeurer dans leur servitude, en payant à leurs maîtres une partie de leur rançon, sans jamais acquitter le reste. Comme leurs patrons les méprisent trop pour les craindre, & les prennent plutôt pour des animaux domestiques que pour des hommes, ils ont la liberté d'approcher des femmes Mahométanes, lesquelles naturellement disposées à préférer pour le plaisir les Européens à leurs époux circoncis, attachent par leurs amours les esclaves à la servitude. On assure qu'il regne parmi eux un extrême libertinage. Si leur débauche leur attire quelquefois des châtimens, est-ce cruauté de la part de leurs maîtres ? Ils sont, en général, plus respectés à Alger que les Chrétiens libres. Ceux-ci sont continuellement en butte aux injures des Turcs, des Coulolis & des Maures, sans avoir un parti plus sage à prendre que celui de les supporter, au lieu qu'on ne maltraitera jamais les autres, de peur de s'attirer le ressentiment de leurs patrons. Les Algériens préfèrent les Catholiques à tous les autres Chrétiens, à cause du précepte de la confession. La conscience des captifs est si peu gênée, que quelquefois les maîtres eux-mêmes les mènent aux chapelles Chrétiennes, les jours de solennité. Le système général du pays est la tolérance : chaque religion y est publiquement & librement exercée. Si quelques esclaves excitent le zèle musulman de leurs maîtres, ce sont de jeunes enfans au-dessous de douze ans que les gens riches achètent, pour les élever d'une manière honorable, & les adopter même quelquefois pour leurs enfans. Il y a aussi des Turcs débauchés, qui ne les achètent que pour abuser d'eux.



Le Dey choisit parmi les esclaves du gouvernement les plus jeunes & les mieux faits pour lui servir de pages. Ceux-là sont bien nourris, bien vêtus, & leur poste leur procure des présents considérables. Les esclaves des bagnes exercent leurs métiers, s'ils en ont, & on leur laisse une partie du profit. Ceux qui sont employés sur les vaisseaux, ont une portion dans les prises. On n'impose jamais de corvées trop pénibles à ceux qui servent dans les travaux publics. Ils ont alternativement un jour de travail & un jour de repos; & lorsqu'ils sont malades, on les traite avec beaucoup de soin, moins peut-être par humanité que dans la crainte de les perdre. Lorsque les peres de la Merci se présentent pour racheter des captifs, le Dey règle le prix & le nombre de ceux qui doivent être pris dans les bagnes de l'État. On conçoit que si, dans les captures, il s'est trouvé des personnes de distinction au partage, elles sont tombées dans le lot du Dey.

Le sort des esclaves des particuliers dépend de leur conduite & du caractère de leurs patrons. Il est toutefois rare qu'on les surcharge de travail, parce qu'on craindrait de les jeter dans des maladies qui pourroient les enlever. Lors même qu'ils ont mérité des châtimens, on évite avec grand soin les excès de sévérité, parce qu'ils pourroient leur faire perdre leur prix. Plusieurs de ces esclaves ont dans la maison de leurs maîtres beaucoup d'autorité, & on les traite comme s'ils étoient de la famille. Ils exercent les offices ordinaires des domestiques. On les envoie quelquefois en course pour participer à la part qu'ils ont aux prises. On les loue aussi aux Consuls & aux familles Chrétiennes. Les femmes du commun ont le malheur d'être vendues à des particuliers; & leur vertu tient rarement contre la séduction & la brutalité de leurs maîtres.

Les esclaves destinés à être revendus tombent ordinairement



dans les mains des *Tagarins*, descendans des Maures Espagnols, lesquels rendent leur servitude aussi dure qu'il est possible, sur-tout lorsqu'ils peuvent en attendre une rançon considérable. Ces malheureux ne retirent aucun profit de leurs travaux, & on les accable de mauvais traitemens, afin de les obliger à faire les plus grands efforts pour se racheter. Les *Tagarins* ont une merveilleuse adresse pour leur arracher le secret de leur naissance & de leurs talens. Les Ecclésiastiques tentent sur-tout l'avarice de ces Maures. Les nouveaux esclaves qui arrivent à Alger, ne peuvent pas être trop en garde contre les anciens captifs, devenus généralement plus corrompus par la servitude. Les derniers, sous prétexte de s'affliger avec les autres, leur arrachent toutes les particularités qu'il importe à leur patron de sçavoir. Les maîtres leur payent cette perfidie, & se réglent sur leur rapport.

Une dissolution générale dans les mœurs, quelquefois masquée par l'hypocrisie; une sordide avidité dans des âmes assez basses pour l'avouer sans honte; un orgueil & une insolence barbares envers les étrangers, fondés sur l'habitude de commander à des esclaves de toutes les nations; l'économie & la simplicité qu'engendre en partie la misère ou la crainte des dangers auxquels l'apparence des richesses expose; la gravité que la tyrannie ou la servitude, l'ennui ou les soins de l'avarice, le défaut de société, & l'abrutissement concourent à donner, forment le caractère général des habitans du royaume d'Alger. Les Turcs & les Maures qui ont été dans les pays Chrétiens, ont moins de vices, ou ils sont moins brutaux. Ils se sont sur-tout défabusés du préjugé qu'ils avoient conçu de leur grandeur & de la destination naturelle des autres peuples à la servitude: ils sont plus sociables. Les gens en place sont dans un état si précaire & si chancelant, qu'ils cherchent à captiver, par la modération & par la douceur, la bienveillance de tout le monde, & principalement



de la soldatesque. La même crainte des révolutions engage chaque famille à enfouir un trésor pour se ménager une ressource dans le malheur. M. Cole, Consul Anglois, faisoit un jour des représentations au Dey, sur des insultes que des vaisseaux de sa nation avoient reçues des Algériens : *Cesse*, lui dit le Dey, *de te plaindre au Capitaine des voleurs, d'avoir été volé.* Tel est le génie de la nation, & de toutes les nations Barbaresques en général. Ce n'est point cette espece de barbarie qui s'ignore elle-même, c'est celle de la corruption qui se connoît & se glorifie de ses vices.

On assure que les Algériens regardent un bienfait qu'ils ont reçu, comme un titre pour en exiger d'autres. Il est certain que les Officiers du Divan & ceux de la Marine, attendent les présens des Consuls & des Marchands Européens, comme une dette à laquelle la coutume les a engagés. Laugier raconte qu'un marchand Grec, établi à Alger, qui avoit coutume de donner tous les jours l'aumône à un Maure estropié, ayant été absent pendant cinq ou six mois, fut cité devant le Dey, à son retour, par le mendiant, pour lui payer les arrérages qu'il lui devoit depuis le jour de son départ. Le motif de la demande du Maure étoit qu'il avoit justement fondé sa subsistance sur ce don, puisque le travail lui étoit devenu impossible, que le marchand ne lui avoit point donné avis que la pension alloit cesser, & que publiant cette charité, il avoit achalandé sa boutique. Le Grec fut condamné à payer les arrérages de l'aumône, avec une piastre d'amende; il lui fut seulement permis de déclarer que son intention étoit de ne pas continuer ses dons. Quand on fait un présent à un Algérien, il faut que ce soit conditionnellement, & sans tirer à conséquence pour l'avenir; sans quoi ils se croient en droit de *demande l'usage.* Un Turc que vous aurez invité une fois à dîner, se mettra, chez vous, à table, toutes les fois qu'il s'y trouvera à l'heure du repas. Il croiroit outrager le maître de la maison, s'il ne lui faisoit cet honneur.



Lorsque les Algériens vont en visite, ils commencent par envoyer leurs noms à celui qu'ils demandent à voir. On présume que quiconque ose entrer dans une maison, sans s'y faire annoncer, a quelque dessein sur les femmes, s'il n'y vient pas pour voler. C'est une faveur particulière d'être admis dans l'intérieur du logis, quoique les femmes soient cachées dans leurs appartemens. Les hommes ne sont pas moins exacts à se tenir à l'écart, lorsque les femmes se rendent visite entr'elles. Des murs blanchis proprement, des nattes fines, un sofa & quelques tapis, font tout l'ornement des maisons opulentes. Il est rare d'y trouver de la vaisselle d'argent & des tables pour manger. Il n'y a d'autres lits que des matelas très-minces, garnis de couvertures & de coussins. Les Algériens passent leur tems à fumer, à prendre du café, & à converser avec leurs femmes & leurs domestiques. Ils ne connoissent que le jeu des échecs & celui des dames, & il ne leur est permis d'y jouer que quelques tasses de café ou de sorbet, & un peu de tabac.

On montre ici aux enfans à lire & à écrire, tout à la fois, suivant l'usage général des Levantins. Non-seulement on estime la coutume de fouetter les enfans, indécente & scandaleuse, mais même on la regarde comme un crime. Le maître punit de la bastonnade les fautes de ses disciples. L'éducation laisse ici les hommes dans une crasse ignorance, & les plonge dans la superstition.

Les cérémonies religieuses des Algériens sont assez conformes à celles des Turcs. Les Chefs les font observer avec régularité, & ils se conduisent eux-mêmes, au-dehors, avec décence, pour ne point scandaliser le peuple. On traite avec la plus haute distinction, les *Hagis*, c'est-à-dire, ceux que le voyage de la Mecque a sanctifiés. Les dévots Musulmans condamnent la pratique de la Médecine, parce qu'ils disent que c'est tenter Dieu, que de prendre des remèdes pour guérir.



Cependant on a dans les familles l'usage de certains médicaments. Le Ramadan est à Alger une espèce de carnaval nocturne pour la jeunesse & pour les libertins, mais beaucoup plus décent que celui des Chrétiens, qu'ils appellent *la saison folle du Christianisme*. Les bons Musulmans, loin de prendre part aux danses & aux chants de leurs frères corrompus, dans ce tems de pénitence, se couvrent le visage d'un linge, pour ne point respirer l'odeur des viandes & des liqueurs fortes.

Les femmes n'ont presque point d'idée de religion. Les hommes leur persuadent, comme ils en sont persuadés eux-mêmes, qu'elles n'ont été créées que pour le plaisir de l'autre sexe, & la propagation du genre humain. Cette opinion achève d'éteindre en elles les sentimens de vertu que le climat a déjà fort affoiblis. L'esprit de libertinage les possède. Aussi leurs idées & leurs conversations ne roulent-elles que sur les délices & sur les raffinemens de l'amour. Elles tâchent de prévenir par leurs artifices le dégoût de leurs maris, & de reculer les effets de l'âge, si pernicieux pour leur bonheur. Car le meilleur traitement auquel elles puissent s'attendre, c'est d'être rejetées dans quelque réduit, où elles seront nourries comme des animaux domestiques, des restes de la table du maître, dès qu'elles auront cessé de lui procurer les satisfactions sensuelles qui seules leur attiroient son estime. Pour relever leurs charmes, elles se peignent en bleu le bout des doigts, avec le suc de l'herbe appelée *Gueva*. Elles se noircissent les cheveux & les sourcils avec de l'antimoine réduit en poudre très-fine. Ce sont là leurs cosmétiques les plus recherchés. Quelques-unes, pour inspirer aux hommes des passions plus vives, leur font prendre de la poudre de furnag, racine très-chaude, qui croît dans la partie occidentale du mont Atlas. Les Algériens lui attribuent une efficacité si surprenante, qu'ils croient que c'est assez qu'une fille s'en approche pour perdre sa virginité.



## EMPIRE DE MAROC.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Cet empire, qui comprend la Mauritanie Tingitane & une portion de la Mauritanie Césarienne, est borné au septentrion par la Méditerranée, au couchant par l'Océan Atlantique, au midi par le désert de Sahara, au levant par l'Etat d'Alger. Il est situé dans la partie la plus occidentale de la Barbarie, entre 7 & 19 degrés de longitude, 28 & 36 de latitude septentrionale. Ainsi de l'orient à l'occident sa longueur est de 220 lieues, du midi au nord de 140. Ses principaux Etats sont les royaumes de Maroc, de Fez, de Taflet & de Sus.

Le royaume de Maroc, qui s'étend principalement sur les côtes de l'Océan, comprend six provinces : Hana, au couchant, pays montueux, couvert de bois, fertile en pâturages, riche en cire & en miel; distingué par la préparation des peaux connues en Europe sous le nom de *Maroquins*; habité par des peuples farouches & belliqueux, dont les femmes sont assez jolies & très-voluptueuses; orné d'une douzaine de villes, dont la capitale, nommée Tednest, peut bien avoir trois mille maisons: Dukuda, sur les bords de l'Océan Atlantique, pays plus uni, abondant en grains & en bestiaux, & renfermant environ vingt villes, *Safie* ou *Azazi*, *Azamora*, *Mazagan*, ville dépendante du Portugal, &c. Maroc, à l'orient de ces deux provinces, au nord de l'Atlas, contrée très-grasse, arrosée de nombreuses sources, remarquable par ses dattiers, ses orangers & ses autres arbres, ainsi que par sa capitale que nous décrirons plus bas: *Gésula*, au midi de l'Atlas, province sans villes, mais remplie de gros villages, cultivée principalement par les Béréberes, ancien peuple Africain: *Escula*, au nord, sur le mont Atlas, fertile en grains, en olives, en raisins, en toutes sortes de fruits, très-commerçante en maroquins & en draps: *Tedla* ou *Tadela*, plus remarquable par sa fertilité que par son étendue.



Maroc, ville bâtie par les Marabouts, sur la fin du XI<sup>e</sup> siècle, est située avantageusement, entourée d'une bonne muraille, & fermée de 24 portes. On y comptoit autrefois cent mille habitans, elle n'en a pas aujourd'hui plus de vingt-cinq ou trente mille. Son château passe pour le plus beau de l'Afrique. Mouette donne au palais & à ses jardins deux lieues de circonférence. Muley - Alimed - Deibit ayant décoré une de ses salles par la représentation des signes du Zodiaque, les Maures étonnés de cette merveille, crurent que leur Schérif avoit voulu imiter l'ouvrage de la création, & que pour une entreprise si criminelle, il seroit tourmenté en enfer jusqu'au jour du jugement.

Du tems de *Léon*, & même de celui de *Grammaye*, il y avoit à Maroc quarante-cinq grandes rues qui se coupoient à angles droits, & étoient entrecoupées d'un nombre prodigieux de petites rues. Les riches y ont des maisons de pierre, entre lesquelles le peuple loge dans des habitations de terre ou des masures. De vingt-quatre portes qu'elle avoit autrefois, il n'en reste que cinq ou six. Une partie du sol est en jardins, une autre en friche.

Le royaume de Fez, au nord de Maroc, sur l'Océan & sur la Méditerranée, arrosé par la Mulul & le Subu, se divise en sept provinces. *Hasbat*, la plus septentrionale de toutes, & l'une des meilleures contrées de la Barbarie, a plusieurs villes sur le détroit de Gibraltar. La ville de Tanger, à deux milles du détroit, est sur une baie peu sûre & peu profonde. Du côté de la mer, elle a la forme d'un camp placé sur la pente d'une montagne. C'est une des villes de l'Afrique où les ardeurs de l'été sont plus sensibles, parce que les maisons n'y ont qu'un étage, & qu'une montagne y concentre la chaleur. Outre cela le fumier & les cadavres des animaux, y infectent les rues. Le commerce y est tellement tombé, qu'un Marchand Chrétien ne trouve pas à y gagner sa vie. Quelques Juifs



Juifs y subsistent du trafic des cuirs cruds, & de la rognure du peu d'espèces qui circulent dans le pays. Les Espagnols possèdent ici *Ceuta*, au levant de Tanger. Tétuan est la ville la plus agréable de cet empire. Le commerce des Chrétiens a civilisé le peuple de cette ville, & en général tous les habitants des côtes; mais les Tétuanois forment la portion de l'empire la plus spirituelle & la plus polie. Plus on s'éloigne de la mer plus on trouve le peuple grossier. Tétuan est située sur un roc, d'où elle a pour perspective le pays le plus riant, & le mieux cultivé. On y compte trente mille habitants, quoiqu'elle n'ait qu'un mille de longueur sur un demi-mille de largeur. A voir la quantité d'hommes oisifs assis dans les rues depuis le matin jusqu'au soir, un étranger a peine à comprendre comment ces peuples peuvent pourvoir à leur subsistance, quoique l'on connoisse leur sobriété.

La province de Fez, au midi d'Hasbat & au centre du royaume, abonde en fruits, en légumes, en troupeaux. Ses forêts servent de retraite aux lions les plus féroces de l'Afrique. Fez sa capitale, se divise en deux portions qui ont été bâties l'une après l'autre, & qui forment deux villes très-distinctes. La vieille-ville, ou Fez-Belé, bâtie au neuvième siècle, n'a pas plus de trois milles de circonférence, quoique Mouette lui donne quatre lieues, en y comprenant les jardins. On prétend qu'il y a près de quarante mille hommes en état de porter les armes. Ce peuple a toujours fait de grands efforts pour se garantir de l'esclavage, & Muley-Ismaël n'a jamais pu le réduire au même état que ses autres sujets. Comme cette ville est le centre du commerce, ses habitants ont acquis des richesses immenses pour un pays pauvre, & leur opulence & leur industrie leur ont procuré de grands privilèges. Les rues sont étroites à Fez, comme dans toute la Barbarie, mais propres, ce qui est très-rare dans ces pays. La rivière qui baigne ses murs, se répand dans son territoire



par six canaux, qui font tourner plus de trois cents moulins, & qui fournissent de l'eau en abondance dans toutes les maisons. Ses fortifications tombent en ruine. Sa principale mosquée est le plus beau temple de l'Afrique Musulmane, sans doute le plus riche, si elle a, comme on a voulu le dire, huit cents mille ducats de revenu. Ses manufactures de soie & de coton, ont rendu cette ville fameuse. Son commerce s'étend jusqu'aux provinces de l'empire les plus reculées. Ses principaux marchands sont descendus des Maures d'Espagne. Fez - Gédide ou la ville neuve, a été bâtie vers la fin du treizieme siecle, & très-bien fortifiée pour tenir l'ancienne en respect. Elle n'est presque habitée que par des gens de guerre, commis à la recette des revenus de l'Empereur. Son circuit est d'un mille & demi : elle est très-peuplée. Il y a très-peu de villes dans l'empire, eu égard à son étendue ; mais ce petit nombre fourmille d'habitans. On trouve des merveilles surprenantes dans certaines descriptions de l'un & l'autre Fez.

M. Brathwait qui passa par Fez en 1727, dément, dans ses *Révolutions de Maroc*, toutes les descriptions exagérées.

Mikenés ou Méquinés, résidence des derniers Empereurs de Maroc, est située dans une très-belle plaine & sous un beau ciel. Cette ville n'a point de manufactures, & le terrain de tout le canton est trop bourbeux pour que l'on puisse y former des communications & des chemins commodes pour le commerce. Cependant il s'y tient toujours un grand marché, où les Arabes viennent porter leurs peaux, leur miel, leur cire, leur beurre, leurs dattes, &c. Mikenés a peu d'étendue, & on lui donne néanmoins une immense population. C'est une place de peu de défense. Ses maisons sont mal bâties & très-basses. L'hiver la boue rend les rues impraticables ; l'été elles sont couvertes de poussière. Le palais & les ferrails peuvent passer pour une ville considérable : ils renferment



plus de terrain que le reste de Mikenés, & ils sont divisés en quartiers indépendans. L'Empereur y renferme non-seulement ses femmes, ses gardes, ses ouvriers, mais encore toutes ses richesses & ses munitions de guerre. Ses palais, en y comprenant les jardins, ont trois ou quatre milles de circonférence. Un Capitaine Anglois dit que le parc est incomparablement plus beau que l'Hide-park de Londres.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les Juifs, exposés aux plus cruelles avanies, sans espoir de vengeance, jouissent ici, comme dans plusieurs autres villes de l'empire, du privilege d'en fermer les portes la nuit, peut-être à cause de l'influence qu'ils ont dans le commerce. Cette ville & quelques autres du même empire, ont été fort endommagées par le tremblement de terre du premier Novembre 1755.

Au sortir de Mikenés, on trouve la *ville des noirs*, qui est à peu près de la même étendue. *Salé* ou *Célé*, à dix lieues plus loin, sur l'Océan, est bâtie sur les deux rives du fleuve *Buragrag*. Dans l'enceinte de la partie méridionale, il y a un grand champ où l'on pourroit semer assez de bled pour nourrir cinq cents personnes. La place a deux châteaux & d'autres fortifications. On voit au sud-est, la tour d'Hascens, qui sert de signal aux vaisseaux. Au pied de la montagne du même nom, est un abri pour les navires, avec un chantier. La principale richesse de Salé, vient de ses pirateries; les corsaires Saletins passent pour les plus hardis & les plus adroits pirates des côtes Barbaresques. Son havre, le principal de l'empire, a cette incommodité irréparable, que dans les marées basses il est quelquefois à sec. Les droits d'entrée & de sortie, sont de dix pour cent.

Asgar, troisième province de Fez au nord, passe pour la plus fertile contrée du royaume. Quelques géographes comprennent les provinces d'*Asgar* & d'*Hasbat*, sous le nom d'*Algarbe*; la province d'Errif, à l'est d'Hasbat vers le nord,



& sur la Méditerranée, est un pays coupé de montagnes, & de plaines occupées par des Arabes & des Béréberes errans. Ses principales habitations sont dans les contrées de Chécuan, Beniguelid, Benigamir, Beniguazeval, Benigariagal, Benimalgilda, cantons garnis de villages tributaires de Maroc, & capables d'armer plus de 60 mille hommes. Pegnon de Velez, petite forteresse bâtie sur un écueil de la Méditerranée en face de Malaga, appartient aux Espagnols.

*Chau* ou *Cust*, la plus orientale & la plus grande de ces provinces, n'a que deux villes remarquables, *Tezar* sa capitale, & *Teurert*; ses montagnes membres de l'Atlas, ont pour principaux habitans, des Béréberes appelés Zénètes, peuple belliqueux & indisciplinable. *Garet* ou *Alcalaya*, contrée stérile du Levant, a des montagnes peuplées de Béréberes, & des déserts occupés par les Arabes. *Tézut* sa capitale, est une place maritime, ainsi que *Mélille* & *Cacaca*. *Temefna*, province qui s'étend sur l'Océan dans la partie la plus occidentale du royaume, est encore moins connue que *Chaer*. Les Chariens ou Chabénets, ses habitans, sont, suivant Mouette, descendans des captifs emmenés d'Espagne par Almanzor, Roi de la race des Almohades, pour la construction de divers ouvrages. Ils ont soutenus de longues guerres contre les Schérifs, avant que d'avoir été assujettis. Leurs forces sont d'environ 60 mille hommes; ils pouvoient en armer deux cents mille. Leurs femmes sont blanches pour des Africaines.

Le royaume de Tafilet est le plus grand & le moins connu de l'empire de Maroc. Il a au nord le royaume de Fez, au couchant celui de Maroc dont il est séparé par l'Atlas, au sud le désert. *Tafilet*, au centre; *Segelmesse*, dans la partie du nord; *Taragale*, *Timeskit*, *Tinzulin*, &c. dans la province de Dras au midi, sont ses principales villes. Tafilet fait un grand commerce d'étoffes rayées à la mauresque, d'indigo,



de maroquins , de tapis. La contrée manque d'eau ; elle est sablonneuse & assez peu fertile , si ce n'est en dattes , presque la seule nourriture de ses Béréberes & de ses Arabes. On y rencontre beaucoup d'autruches & de dromadaires.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

La province de Gesula ou Guzula , comprise dans ce royaume , n'a point de villes proprement dites : toutefois on dit qu'elle peut mettre en campagne 60000 hommes. Ses habitants pauvres , grossiers & épars , fabriquent toutes sortes d'ustensiles avec le fer & le cuivre qu'ils tirent de ses mines. Ils tiennent tous les ans , pendant deux mois , dans une vaste plaine , une foire qui est fréquentée par les marchands de toutes les parties de la Barbarie , & du pays des Nègres. Les étrangers y sont nourris avec leurs esclaves & leurs bêtes aux dépens du public. Le pays produit beaucoup d'orge & de dattes ; il a de fort bons pâturages & beaucoup de bétail. Les Guzules sont plutôt alliés que sujets du Schérif.

Le petit royaume de Sus à l'occident de Tafilet , au midi de Maroc , au nord du désert , s'étend sur l'Océan depuis Aguader-Aguer ou Sainte-Croix , jusque vers le Cap-Non. La rivière de Sus le coupe en deux parties presque égales , & arrose ses plus belles habitations. Ses peuples passent pour plus braves & plus industrieux que les autres Barbaresques de l'empire. On nomme entre ses villes , la capitale *Tarudant* , place de grand commerce , république autrefois ; *Tagáoft* qui contient plus de 8000 maisons , dans un pays de bled ; *Techait* , autre grande ville dans une campagne fertile en grains & en cannes de sucre , *Mesla* ou *Temesse*. Aguader-Aguer , bon port sur l'Océan , où les Portugais ont possédé la forteresse de Sainte-Croix , a été ruinée en 1731 , par un tremblement de terre. Les Berbers ont des villages vers le midi. Ils tirent de la terre des légumes , des grains , des fruits , & des cannes de sucre en abondance. Ils recueillent aussi de l'indigo , de l'alun , de la calamine , & du cuivre rouge.



La plupart des villes, autrefois célèbres de cet empire, n'ont aujourd'hui rien de remarquable que leurs noms. Alcaçar est ruinée, Arzile est dans un état de décadence, Tanger n'est qu'une pauvre retraite de pêcheurs, &c. Sur la même côte occidentale, les Portugais entretiennent assez bien Mazagan & Larache. Ceuta, située à l'entrée de la Méditerranée, est encore assez considérable dans les mains des Espagnols; l'extrême pauvreté des habitans des environs, les rendent extrêmement actifs.

L'empire de Maroc jouit d'un air tempéré. Ses campagnes arrosées par les sources de l'Atlas, forment un jardin continuel entrecoupé de plaines, de collines, de bois, & de belles eaux. Dans les mains d'un peuple plus industrieux & mieux gouverné, ce pays seroit un des plus riches de l'univers; on tireroit en abondance des provinces septentrionales toutes les productions de l'Europe, & des contrées méridionales celles des Indes. Quelques auteurs disent que plusieurs cantons donnent trois récoltes par an, sans que la terre ait besoin de se reposer les années suivantes; mais la *Relation de trois voyages* des Religieux de la Mercy, porte que si le sol ne demande pas beaucoup de travail, on observe de ne cultiver les mêmes endroits qu'après un repos de plusieurs années; & Shaw n'a jamais oui dire qu'aucun district de la Barbarie produisît plus d'une récolte par an. Laugier de Tassy assure qu'à trois lieues des villes, la terre reste sans propriétaires. L'Empereur, ajoute-t-il, a du bled en terre pour nourrir tout le pays pendant cinq ans. Le commerce des grains, dit-on encore, répandroit seul de grandes richesses dans l'empire, si le gouvernement, à l'exemple des autres Etats Barbaresques, dispensoit les habitans de la loi de Mahomet, qui défend le transport des grains hors du pays. Cette loi n'est pas si généralement observée en Barbarie, comme on l'a vu aux articles d'Alger & de Tunis. Elle



borne la culture des terres à la subsistance des peuples & au paiement des taxes. La nature oppose ici de grands obstacles au commerce maritime; il n'y a que peu de ports capables de recevoir des vaisseaux, & peu de lieux commodes pour en creuser. C'est que si ces ennemis des Chrétiens avoient une ressource si nécessaire pour exercer la piraterie, ils infesteroient les mers de vaisseaux. Ils laissent aux Européens tout le commerce du dehors. Les Juifs sont les principaux facteurs & négocians du pays. S'ils font dans le négoce des profits considérables, le gouvernement les leur enlève par des taxes exorbitantes.

Le commerce de terre se fait principalement par caravanes. Il en part une tous les six mois pour la Mecque & pour Médine. Elle y porte de l'indigo, de la cochenille, des peaux, des plumes d'autruches, des étoffes de laine, &c. Elle en rapporte des soies, des mouffelines, des drogues. Les Européens pourroient faire tomber ce commerce en transportant par mer les soies de Turquie en Barbarie. L'Empereur les favoriseroit, soit pour retirer les droits de douane que lui payent les Européens, soit pour empêcher qu'un nombre prodigieux de ses sujets n'allât, comme il arrive dans ces courses, s'établir sous des gouvernemens moins tyranniques. Les Maroquins envoient aussi tous les ans en Guinée des caravanes de plusieurs milliers de chameaux, dont une partie porte les provisions nécessaires quand on traverse des déserts stériles. Cette traite se fait en sel, en étoffes de drap, en soies, marchandises qu'on échange pour de la poudre d'or, de l'ivoire, des plumes d'autruches & des Negres.

Les Européens vendent ici des draps, de la toile, du fer, du soufre, du plomb, de la poudre à canon, des armes, &c. Ils reçoivent en retour du cuivre, de l'étain, des cuirs, de la laine, du miel, de l'indigo, des gommes, des dents



d'éléphants, des raisins secs, des dattes, des olives, des plumes d'autruches, de belles nattes, &c. Ils ne sçauroient prendre trop de précautions, pour s'assurer de la fidélité des Maures, par l'examen des poids, des mesures, de l'argent, &c.

Et c'est ici, c'est dans ce pays barbare, c'est chez un peuple sans vertu, c'est dans le gouvernement le plus tyrannique, que la politique tient pour maxime sacrée & inviolable que le commerce doit être généralement libre dans tous ses ports, à toutes les nations amies ou ennemies, dans tous les tems, en paix comme en guerre. Peut-être trouvera-t-on que c'est une preuve de barbarie, que d'étendre ainsi les moyens de multiplier ses échanges, de s'assurer, & d'offrir toutes sortes de secours dans tous les cas; de vendre ses marchandises au plus haut prix & d'en acheter au meilleur marché; de dissiper une cause éternelle de haines & de guerres; de resserrer les liens de la paix par les avantages d'une communication réciproque; de regarder les marchands qui vous serviront le mieux comme les vrais marchands de la nation; de traiter tous les hommes en frères: mais qui pourra voir sans un sentiment d'admiration & de bienveillance, une nation accueillir dans ses ports, admettre à son commerce, assurer dans la jouissance de toutes leurs propriétés, comme des alliés & des amis, les Consuls & les marchands de la nation avec laquelle elle est en guerre ouverte? Ce peuple seul a vu que les commerçans n'étoient d'aucun pays; qu'ils étoient les marchands proprement dits de ceux dont ils achetoient, & à qui ils vendoient; qu'ils ne pouvoient refuser leurs services sans se nuire à eux-mêmes autant qu'à leurs ennemis; & que s'il falloit faire la guerre, il falloit la faire de la manière la moins barbare & la moins désastreuse.

Il ne seroit pas difficile d'anéantir les forces maritimes de Maroc, puisqu'un Capitaine Anglois nommé *Delgarno*, les avoit ruinées avec un seul navire, & qu'il avoit inspiré tant de



de frayeur aux Maroquins, que les femmes de Salé & de Mamora, appaïsoient les cris des enfans, en les menaçant du nom de *Delgarno*. La marine de Maroc consiste en trois ou quatre vaisseaux de seize ou vingt petits canons, & quelques barques de corsaires. L'Empereur a la dixieme partie des prises, des captifs, des bestiaux, des fruits, des grains & de toutes les productions de la terre.

Depuis que les Schérifs regnent dans l'empire de Maroc, le despotisme s'y montre dans toute son horreur. Avant l'usurpation de ces Princes, chaque territoire étoit sous la direction d'un Caïde ou Alcaïde, (en confondant à la maniere Européenne l'article avec le nom) commandant féculier, ou d'un Marabouth qui, choisi par le peuple, s'appliquoit à le rendre heureux. Le commerce, l'agriculture, & les arts apportés par les Arabes y fleurissoient. Mais tout est tombé dans la plus épaisse barbarie, depuis qu'une nation cruelle tout à la fois & esclave, a commencé par y plonger le trône.

Les Schérifs prétendent cruellement à la propriété de tous les biens, & souvent ils se l'arrogent à coups de fabre.

L'Empereur est le premier bourreau du pays. Cette coutume est de la superstition autant que de la barbarie. Les Miramolins descendans prétendus de Mahomet, les premiers que les Schérifs condamnerent à mort, demanderent comme une grace de mourir de la main de leur maître, dans l'espérance d'une expiation plus pure. Cet abominable usage s'est si bien conservé, que Muley-Ismaël, dans son long regne, a exécuté de sa main plus de dix mille hommes. Un de nos Consuls lui ayant dit un jour que nos Rois se croiroient indignes du nom d'homme, s'ils se couvroient ainsi du sang de leurs sujets : *Vos Rois*, lui répondit-il, *sont bien plus heureux que moi ; ils commandent à des hommes, & moi je commande à des bêtes*. Ce barbare ne s'appercevoit point que si ses sujets n'étoient pas des hommes, c'est qu'ils avoient



une bête féroce à leur tête. Un auteur Anglois appelle la cour de Miquenés, un chenil de dogues destinés à combattre des ours; il auroit pu la définir un repaire d'ours furieux qui se jettent sur des ours enchaînés. Les Maures sont si abrutis, si avilis, si fourbes, si méfians & si misérables, qu'il n'est guere possible qu'ils se liguent pour former une conspiration. Si quelqu'un se rend suspect au despote par ses richesses ou par son crédit, ses biens, ses femmes, ses enfans, ses esclaves, tombent avec lui sous la ferre du tyran. S'il n'est mis à mort, il est captif avec toute sa famille. Malgré cette tyrannie, on assure que les Maroquins montrent beaucoup de courage, quand il s'agit de défendre leur pays. Si c'est contre les Chrétiens, ce n'est point une chose surprenante, la religion les inspire: mais si c'est contre des Mahométans, comment craignent-ils de changer de maîtres? Je les vois comme ces bêtes féroces qui caressent la main qui les a accoutumées à la chaîne, & qui se lanceroient sur ceux qui voudroient leur donner, ou d'autres fers ou la liberté.

Les Negres remplissent aujourd'hui les premières charges de l'empire. L'Empereur leur confie la garde de ses richesses, de ses femmes, & de sa personne: Muley-Ismaël, fils d'une Négresse & né dans le midi de l'empire, se sert de ce peuple pour assujettir ceux du nord qui étoient plus indociles, & pour peupler une partie de cet empire, où l'on voit dans tous les cantons la terre & l'Etat demander des hommes. On ne leur apprend que l'exercice des armes. Ces soldats, sortis de la Guinée dans une âge si tendre qu'il ne leur reste aucune idée de leur patrie, se trouvent dans un nouveau climat, sans parens, sans amis, sans autre ressource que la protection de l'Empereur qui, par cette raison, les trouve toujours prêts à se sacrifier pour son service.

Dans les plus grandes villes, il n'y a que deux juges, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les causes criminelles.



Pour obliger un homme à comparoître à leur tribunal , il suffit que sa partie lui dise , *venez en justice* ; s'il résistoit à cette sommation , il s'exposeroit à être lapidé par le peuple. Le Hacquim , juge criminel , a dans le vestibule de son hôtel des rateliers garnis de sabres , de scies , de cordes , de bâtons , & d'autres instrumens pour le supplice des coupables. Il y a devant sa maison des ganches , grandes perches garnies de fer auxquelles les criminels sont suspendus. Un voleur a une main coupée pour le premier vol ; au second , il perd l'autre ; le troisieme est puni de mort. On a établi une si bonne police pour la sûreté des chemins , que toute l'avidité des Arabes se trouve frustrée dans ses efforts. La loi défend même de ramasser un effet perdu , quand ce feroit dans le dessein de le rendre à son maître.

Chaque nation a ses chefs particuliers , Scheiks ou Alcaïdes. Les Béréberes , habitans des montagnes , sont les plus libres & les moins méchans de ces peuples. Les Arabes & les Maures ressemblent , quant au caractère , aux Barbaresques des contrées voisines. On y traite également les Juifs comme le peuple le plus méprisable de la terre. On les oblige aux mêmes travaux que les esclaves ; les riches ne sont dispensés de ces corvées qu'en mettant un homme à leur place. Les renégats sont sans contredit les plus méchans des sujets de l'empire. Leur apostasie les fait détester par les Maures , qui regardent la constance , en matiere de religion , comme une des marques distinctives de l'honnête homme. S'ils n'entrent dans la milice , ils tombent dans la plus affreuse misere. Cependant Muley-Ismaël , pour peupler ses Etats & contenir les Maures , les combloit de faveurs. On a vu sous son regne , un Espagnol nommé Perez , Amiral ; Pilet , François de naissance , gouverneur de Salé , l'Irlandoise Shaer , concubine du Prince. Carr , né en Irlande , favori du même Empereur , avoit refusé les premieres places de l'Etat.



L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes, conduit toujours un grand nombre d'Européens dans les autres parties du monde. Il est à remarquer que Muley-Ismaël dépouilla Pilet de son gouvernement, donna sa concubine Shaer à un soldat Espagnol, avec laquelle il mourut de faim, & fit éprouver à la plupart des renégats qu'une grande fortune, chez des Barbares, n'étoit qu'un grand malheur.

L'auteur de la relation publiée par Ockley, instruit des rigueurs de la servitude des esclaves de Maroc, assure qu'on leur impose des travaux au-dessus de leurs forces, qu'on exerce contre eux les plus horribles cruautés, & qu'on fait moins de cas de leur vie que de celle des plus vils animaux. Laugier qui s'est inscrit en faux contre l'opinion commune du malheur des esclaves d'Alger, accuse aussi les Maroquins d'une barbarie extrême envers leurs captifs; mais il parle d'Alger, comme témoin oculaire, & il paroît avoir emprunté d'autres Relateurs ce qu'il dit de Tunis. Le Capitaine Anglois Braithwait, qui avoit voyagé à Maroc avec le Consul Ruffel, prétend au contraire que même sous le regne d'Ismaël, les esclaves Chrétiens n'ont pas été dans une situation aussi triste que les renégats, & que l'on a singulièrement exagéré leur misère. Lorsqu'ils ont été employés aux édifices publics, leur tâche, dit-il, n'a jamais été aussi rude que celle de nos ouvriers à journées. S'il est vrai que l'Empereur ne leur fasse distribuer que de mauvais pain, ceux d'entr'eux qui tiennent cabaret, sont obligés de fournir aux autres les nécessités de la vie. Quand ils sont malades, les religieux Espagnols établis, par la permission d'Ismaël, à Miquenés, moyennant un tribut annuel, leur fournissent tous les secours nécessaires jusqu'à leur guérison parfaite. On les enferme à la vérité, mais dans des lieux qui ne ressemblent point à nos prisons. S'ils n'ont pour habillement qu'une casaque sans chemise, sans caleçon & sans bas, le peuple n'est guere mieux vêtu, car il ne porte



pour l'ordinaire qu'une espece de camifole sans manches, appelée *citharie*. Un grand nombre de ces captifs vivent ici avec plus d'aisance qu'ils n'en auroient pu attendre dans leur patrie. Il y en a qui ont des mules & des domestiques à leur service. Quand ils reçoivent de l'argent de leur pays, ils sont assurés d'en jouir, à moins qu'ils ne soient volés par leurs camarades. Il y en a beaucoup qui emportent de Barbarie des sommes considérables.

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

« Ce n'est pas, dit l'Auteur que j'ai cité, dans son histoire  
» des révolutions de l'empire de Maroc, le seul article étran-  
» gement défiguré dans les mémoires des Voyageurs; & si  
» je voulois faire une comparaison juste de l'état présent de  
» cette contrée avec ce qu'on a écrit seulement depuis  
» soixante ans du regne de Muley-Ismaël, du pouvoir, de  
» la grandeur, de la beauté, des richesses du pays, & de la  
» magnificence des édifices, en vérité, le lecteur seroit surpris,  
» de ne trouver dans ces récits pompeux, que des descrip-  
» tions romanesques de lieux & de palais imaginaires. Je  
» conviens qu'il y a eu des exemples tragiques de la cruauté  
» de cet Empereur, envers les Chrétiens captifs; mais aussi  
» je suis convaincu qu'ils y avoient souvent donné lieu. Ce  
» que je dis n'est pas dans la vue de faire l'apologie des  
» Maures, ni d'en donner une idée plus avantageuse qu'ils  
» ne méritent, je n'ai d'autre dessein que de rapporter la  
» vérité toute nue, & je proteste que je n'avance rien que de  
» très-incontestable ». La misere des esclaves n'est donc  
peut-être que la misere de tous les sujets.

Je ne parlerai point de la religion, des mariages, des funérailles, des usages, des mœurs, &c. des Maroquins, pour ne pas répéter ce que j'ai dit des autres Barbaresques avec lesquels ils ont la plus grande ressemblance. On ne trouvera ici que quelques remarques particulieres.

L'on pratique dans cet empire une superstition plaisante,



lorsque les femmes sont dans les douleurs de l'enfantement. Quatre petits enfans courent & chantent dans les rues, en tenant les quatre coins d'un drap, dans chacun desquels ils ont enveloppé un œuf de poule. Les Maures, à leurs cris, sortent de leurs maisons pour jeter de l'eau dans le milieu du drap. Par cette mystérieuse opération, la femme en travail doit être heureusement délivrée. Comme l'embonpoint est le charme principal des femmes, le goût de leurs ajustemens répond en partie à cette idée. Leurs caleçons forment tant de plis dans toute leur longueur, que leurs jambes paroissent d'une grosseur monstrueuse.

Ceux qui seroient surpris, urinant debout, seroient privés du droit de témoigner en justice.

La simplicité des habits regne à la Cour comme dans les villes & dans les campagnes. L'Empereur n'est presque point distingué de ses sujets par les vêtemens. Lorsque Pidou de S. Olon, Envoyé de France, reçut sa première audience à Miquenez, le Monarque parut à la porte de son alcaïssave ou palais, vêtu très-simplement, le visage couvert d'un mouchoir à tabac assez sale, les jambes & les bras nus, assis à terre sans tapis, entre deux piliers de bois qui soutenoient le portique du palais. Les enfans du Prince ne reçoivent aucune éducation ; les aînés jouissent de quelque gouvernement : les autres n'ont guère pour appanage qu'un cheval, une lance, & un Negre, une ration de viande & de pain chaque jour, & quelquefois un petit château avec un petit territoire. La multitude de ces Princes est trop considérable, pour que l'on puisse leur former un état convenable. Le pays est rempli de ces personnages qui exercent les plus vils métiers, & qui même ne rougissent pas de demander l'aumône. Ils sont ordinairement insignes frippons. On assure que les femmes des Empereurs sont quelquefois réduites à faire des bassesses pour se procurer le nécessaire.



Loin que les défauts du corps exposent ici à aucun ridicule, plusieurs personnes se désignent elles-mêmes par les surnoms de bossu, boiteux, &c. afin qu'on les distingue de leurs pères & de leurs frères. Chez les nations les plus barbares, on remarque des traits d'humanité, & chez les nations les plus humaines & les plus policées, des traits de barbarie.

Dans les querelles particulières, ils ne se poignent pas, à l'Européenne, les uns les autres : ils n'en viennent même jamais à se frapper.

Les enfans ont tant de respect pour leurs parens, qu'ils n'oseroient ni parler, ni s'asseoir en leur présence, à moins qu'on ne le leur ordonne. Même hommage des inférieurs envers leurs supérieurs, des frères cadets envers leurs aînés, &c.

Leur langue n'a pas même de terme pour exprimer le blasphème.

Il reste par-tout des traces d'humanité, de justice & de sagesse.

« Dans quelque abrutissement que ces peuples soient tombés, observe un célèbre Auteur, jamais l'Espagne & le Portugal n'ont pu se venger sur eux de leur ancien esclavage, & les asservir à leur tour. Oran, frontière de leur empire. . . n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger qui pouvoit être une clef de l'empire, fut toujours inutile. Ceuta n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avoient accablé toute l'Espagne, & les Espagnols n'ont pu encore que harceler les Maures. Ils ont passé la mer Atlantique, & conquis un nouveau monde, sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés, indisciplinés, esclaves sous un gouvernement détestable, n'ont pu être subjugués par les Chrétiens. La véritable raison est que les Chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auroient-ils pu passer



504 HISTOIRE DE L'ASIE,  
» en Afrique avec de grandes armées & dompter les Mu-  
» sulmans, quand ils avoient les François à combattre, ou  
» lorsqu'étant unis avec la France, les Anglois leur pre-  
» noient Gibraltar & Minorque » ? Qu'on se rappelle ici les  
projets de D. Juan d'Autriche, & la cause qui les fit échouer.

*Côte occidentale de l'Afrique, depuis le Détroit jusqu'au  
Cap-Blanc, appelée Côte de Barbarie.*

Le Cap-Spartel forme la pointe du détroit au 35<sup>e</sup> degré de latitude. Les villes de Tanger, d'Arzile, de Larache, de Mamora, de Salé, d'Azamor, de Mazagan, sont situées entre ce cap & le Cap-Cantin, qui est à 32 degrés. Au-delà, on trouve Safi, Maroc, &c. Sainte-Croix est plus loin que le cap de Geer ou Guer, vers le 30<sup>e</sup> degré. Depuis ce cap, ou plutôt depuis l'Atlas, un vaste désert regne jusqu'au-delà du Cap-Blanc & vers le Sénégal. Les anciens lui donnoient le nom de désert de Lybie; il est appelé désert de Barbarie par quelques voyageurs modernes; les Maures le nomment *Sahara* ou *Zara*. Il s'étend au midi, sur toute la longueur des Etats Barbaresques. De l'ouest à l'est, on ne peut le traverser à cheval en moins de cinquante jours. Sa partie baignée par l'Océan renferme les Caps-Non, Bojador & Blanc. Les Géographes distinguent le grand désert en deux parties, le Biledulgerid & le Sahara proprement dit.

*Désert de Sahara.*

Léon, Marmol, La Croix, Baudrand, Moll, le P. Labat, M. de l'Isle, &c. & les autres Historiens & Géographes, donnent des divisions très-différentes de ce vaste pays: ils l'étendent, ils le resserrent; ils y ajoutent des provinces, ils en retranchent. Nous ne chercherons pas à débrouiller ce cahos, & nous ne jetterons qu'un coup-d'œil sur cette mer de sable.

De



De l'orient à l'occident, le Biledulgerid a le pays d'Ouguela & de Siouah, portion du désert de Barca, sur les frontières d'Egypte; ensuite les royaumes de Bassem & de Faïfan; le Biledulgerid propre, pays assez habité, contenant les villes de Tonsera, Tecort, Gadeune, &c. & des terres assez fertiles; le Zab, dont la capitale, nommée Pescara du Teulachar, est habitée par un peuple plus civil pour les étrangers que leurs voisins; le Tégorarin, rendez-vous d'un grand nombre de caravanes, qui vont commercer en Nigritie; enfin Segelmesse, Tafilet & Sus, dans l'empire de Maroc. Le nom de *Biledulgerid* signifie, selon les uns, pays de dattes, selon les autres, pays sec, pays du Dey, des fauterelles, &c. Les habitants de ces grossières bourgades, font un commerce considérable de dattes, dont le marché principal se tient à Tofer ou Teuzar. Shaw assure que pour deux ou trois quintaux de ce fruit, ils ont en Ethiopie un esclave. Ces peuples font un mélange d'anciens Africains & d'Arabes sauvages, chasseurs & brigands. Ils se nourrissent de dattes, ainsi que de chair d'autruche, de chameau & de chevre. Leur boisson est l'eau, le lait, le bouillon; la bonne eau est plus rare dans ces déserts que le lait. Ces peuples vivent long-tems, sans maladies & sans incommodités, quoiqu'ils se rident de bonne heure; ils ont tous les signes extérieurs de la vieillesse, avant que leurs forces paroissent décliner. La peste, si commune en Barbarie, & la petite vérole, aussi mortelle dans les pays chauds que la peste même, n'infectent pas ces déserts.

Le Sahara, c'est-à-dire, désert, distingué du Biledulgerid, est situé entre le 14<sup>e</sup> & le 27<sup>e</sup> degré de latitude. On le divise en plusieurs cantons; sçavoir, Taga, Gaoga, Borno, Bardoa, Lempta, Targa, Zuenziga, Zanhaga, &c. L'air, quoique très-chaud, y est fort sain, comme dans le Biledulgerid, excepté dans quelques vallées. Barbot dit qu'on y porte les malades comme à la source de la santé & de la vie. Un homme



à soixante ans, est à la fleur de son âge; il se marie, il procrée des enfans comme un Européen à trente. Cependant d'autres assurent qu'ils sont sujets au scorbut, & que cette maladie se répand sur tout le corps, de manière que leur aspect inspire autant de dégoût que de pitié. Ils ont les yeux fort rouges, à cause de l'ardeur du soleil, réfléchi par un sable blanc, & des tourbillons de poussière que les vents ne cessent d'élever. Souvent la surface de ces déserts est bouleversée au point, que là s'ouvrent des vallées profondes, où l'on voyoit des collines, & les vallons se transforment en montagnes. « Ainsi, dit Solin, la terre du continent tient de » la nature des mers voisines; & je ne sçais dans lequel de ces » lieux les tempêtes sont les plus dangereuses, puisque les éléments conspirent avec la même furie de part & d'autre, à » la perte des voyageurs ». Dans cette vaste solitude, où aucune route n'est tracée, on se gouverne, comme sur la mer, par l'aiguille aimantée, par l'inspection des astres, & par le vol de certains oiseaux, qui passent régulièrement d'un pays à l'autre en différens tems. Les voyageurs, pour éviter les chaleurs excessives, ne marchent ordinairement que la nuit, & leur traite n'est que de six ou sept lieues. On est souvent exposé à mourir de soif. Sur le chemin qui conduit de Dara, dans l'empire de Maroc, à Tombuto, dans la Nigritie, on voit deux tombeaux, l'un d'un marchand Européen, qui paya une cruche d'eau dix mille ducats, & l'autre du voiturier qui la lui avoit vendue. Toutefois on trouve quelques sources dans les endroits moins sauvages, & c'est-là que les caravanes de Maroc & de Tarudante s'arrêtent pour se rafraîchir. Les œufs & les plumes d'autruche sont une de ses principales richesses. C'est dans le désert que se fait le commerce de la gomme, dont nous parlerons à l'article du Sénégal.

Ce pays est habité par des tribus de Béréberes, de Maures & d'Arabes. Léon nomme les Sanagas ou Zanhagas, les



Souezingas ou Zuezingas , les Fuergas , les Lamphins , les Bardoas & les Levatas , placés dans cet ordre de l'occident à l'orient. Les Sanagas & les Souezingas , établis sur la mer , possèdent le pays qui produit la gomme & qui renferme Arguimet, Portendic, au sud du Cap-Blanc. On connoît aussi dans ce dernier canton les tribus Arabes de Terarza , d'Aulad-al-Haji & d'Ebraghena. La plupart de ces nations composent de petites républiques. Leurs querelles s'apaisent aussi facilement qu'elles s'élèvent. Les chefs & les principaux des tribus sont presque tous Marbut ou Marabouths. Leurs grisgris ou charmes , redoutés des peuples , les rendent plus respectables que leurs mœurs , quoique religieuses en apparence. Les Européens leur ont trouvé tant de fourberie , de cruauté , d'ingratitude , d'avarice , de superstition & d'ignorance , qu'on les a regardés comme les Pharisiens du Mahométisme. La cupidité & l'ambition les portent à parcourir les terres , pour faire des prosélites , ce qui leur réussit sans peine chez les Negres. Les Arabes sont les plus méchants de ces peuples. La passion de l'or leur fait entreprendre de longs & dangereux voyages , sans craindre la fatigue & les périls , & leur fait commettre toutes sortes d'injustices & de crimes , sans remords. Amis ou ennemis , tous ceux qu'ils rencontrent , ils les traitent en brigands. Ils ressemblent , dit-on , à ces vaisseaux qui exercent tout à la fois le commerce & la guerre. Il leur arrive souvent d'enlever les Negres qui trafiquent avec eux. Les usages des habitans du Sahara sont assez semblables à ceux des Maures & des Arabes de la Barbarie. La plupart n'ont pour habitation que des adouars. M. Adanson , dans son Histoire Naturelle du Sénégal , dit que leurs tentes sont de figure conique , couvertes d'une toile épaisse , faites de poil de chevre & de chameau , & impénétrables à la pluie. Elles sont rangées en cercle & attachées avec des bandes de cuirs à des piquets , un pied au-dessus de terre , à la manière



des tentes des gens de guerre en Europe. L'usage des mara-  
mores ou puits à ferrer les grains, est commun parmi eux.  
Leurs femmes, dit-on, ne connoissent pas la galanterie; ap-  
paremment, ajoute-t-on, parce qu'elles n'en trouvent pas  
l'occasion. En effet, elles ne sortent jamais seules, & la cou-  
tume veut que les hommes, quand ils les rencontrent, dé-  
tournent la tête. Le privilege de coucher & même d'entrer  
dans les tentes des femmes, n'est accordé qu'aux chevaux ou  
plutôt aux jumens, animaux aussi honorés ici qu'en Arabie.  
Quelques-uns ont des chevaux barbes d'une beauté admirable.  
Les armes à feu ne leur sont pas d'un grand usage, parce  
que la chaleur & l'humidité du climat les ont bientôt cou-  
vertes de rouille, & que l'art de les nettoyer leur est in-  
connu. Habitues à vivre en pleine campagne, ils apprennent  
le cours des astres, & ils en parlent assez raisonnablement:  
c'est toute leur science. Il n'y a presque que les Marabouths  
qui sçachent lire l'Arabe. Ceux qui campent du côté du Sé-  
négal, pourroient y recueillir beaucoup de grains, si leur  
changement continuel de demeure ne leur ôtoit le goût de  
l'agriculture. Leur pain est de farine de millet. Dans leur  
repas, ces peuples mangent successivement le pain & la  
viande, & ils ne boivent qu'en se levant de table. Ils ne  
mangent que de la main droite, à cause des exercices moins  
propres auxquels ils employent la main gauche, qu'ils ne  
lavent jamais. Ce détail tiré principalement de l'Afrique  
occidentale du P. Labat, ne convient vraisemblablement,  
dans toutes ses parties, qu'aux peuples maritimes & placés  
entre le Cap-Blanc & le Sénégal.

Cada Mosto donne aux Azanaghis, les mêmes que les  
Sanaghas, la coutume de porter autour de la tête une sorte de  
mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche,  
comme des canaux fort sales, qu'ils se croient obligés de  
cacher aussi soigneusement que d'autres parties auxquelles



on attache la même idée dans des pays moins barbares. Ces peuples, ajoute-t-il, ne reconnoissent point de maître; mais comme ils sont très-pauvres, ils distinguent les riches par des témoignages de respect. Ce voyageur comprend sous le nom d'Azanaghis, tous les Barbares établis entre le Cap-Blanc & le Sénégal. M. Adanson dit que l'habit des hommes & des femmes consiste en une chemise qui est ordinairement de toile noire, & un pagné que les femmes & les hommes roulent de différentes manières. Ils se couvrent la tête d'un bonnet rouge, entouré d'une bande de coton blanc. Par-dessus leurs vêtements, ils portent un *Kaïk*, casaque sans manches, de laine blanche, fine, ferrée & frisée, avec un capuchon pointu, au bout duquel est un long cordon avec une houppe. Les pauvres s'enveloppent le corps d'un morceau d'étoffe.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Isle de Madere, ses productions, &c.*

Vis-à-vis de la côte dont nous venons de marquer les principaux points, on voit l'isle de Madere & les isles Canaries. L'isle de Madere répond, en latitude, au Cap-Cantin; elle est vers le 32<sup>e</sup> degré, à 80 lieues du continent. Les Portugais la nommerent *Madera*, bois, à cause de la grande quantité d'arbres dont elle étoit couverte. Les cendres de ces arbres la fertiliserent au point qu'elle rapporta, suivant Owington, 60 pour un en bled, & 70, suivant Cada Mosto. Les vignes donnerent plus de grappes que de feuilles, & des grappes qui avoient jusqu'à deux ou trois palmes de long. Enfin la beauté & l'abondance de ses productions la firent nommer la Reine des isles. Son rapport est aujourd'hui de 25. Ses habitants se verroient souvent dans le danger de la famine, s'ils ne tiroient des pays étrangers une partie de leurs provisions. Dans plusieurs endroits la terre demande un repos de trois ou quatre ans; & lorsqu'elle ne produit rien après ce terme, on la croit frappée de stérilité. Cependant on ne sçauroit voir



encore aujourd'hui sans admiration, la fertilité des lieux mêmes les plus hauts de cette île montagneuse. Des rivières & des sources excellentes, répandent de toutes parts la fraîcheur & la fécondité. Un printems perpétuel y entretient un air sain : le ciel y est aussi pur que les paysages y sont agréables.

Le Docteur Heberden a remarqué dans le LVII<sup>e</sup>. vol. des Transactions philosophiques de Londres, qu'il ne mourait annuellement à Madere qu'une personne sur cinquante, que la probabilité de la vie d'un enfant nouveau-né, est de 39 ans ; que les deux tiers de ces enfans vivent jusqu'après avoir été mariés, & que la population y avait doublé en 84 ans ; tandis qu'à Londres, à Paris, dans toutes les grandes villes d'Europe, la population va toujours en décroissant si elle n'est recrutée ; qu'il y meurt au moins deux fois plus d'habitans, & que la plupart des enfans nouveaux-nés n'y passent pas l'âge de l'enfance. La fertilité du pays, la température du climat, la première simplicité rustique des mœurs donnent la solution de ce problème.

La diminution de la culture des grains, les préjugés absurdes sur la stérilité de certaines terres, l'imperfection de l'agriculture, l'incontinence générale, les abus de l'autorité ecclésiastique, &c. ont dû arrêter cette heureuse progression dans la population du pays. On ne compte guère, dans cette grande île, que 25000 habitans, ou tout au plus 50000.

La multiplication des denrées de première nécessité, n'étoit pas l'objet des découvertes. Les plantations de sucre prévalurent sur la culture des grains, au point que le Capitaine Uring affirme que l'île ne produit guère de bled que pour nourrir trois mois ses habitans. Le sucre de Madere passe pour le meilleur de l'univers : cependant la culture de la vigne l'emporta bientôt sur celle des cannes, soit parce qu'on s'imagina que ce qui ravageoit les plantations de sucre,



étoit un ennemi habituel & indestructible des cannes, soit parce que les vins furent plus recherchés des étrangers & plus productifs pour la couronne.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Il y a quatre sortes de vins à Madere. On croit que celui qui est appelé *Tinto* est teint, comme son nom le porte. Le vin nommé simplement de *Madere*, se bonifie à la chaleur du soleil. La *Malvoisie* est délicieuse, elle passe pour un cordial admirable : année commune, il s'en recueille 20000 pieces, au rapport d'Owington, 30000, suivant Uring. Il s'en consomme 8000 dans le pays : les colonies Angloises de l'Amérique en consomment une grande quantité. En échange pour cette denrée, ce que les habitans reçoivent le plus volontiers, c'est la farine, le bœuf, le hareng, le fromage, le beurre, le sel, l'huile, & ensuite des chapeaux, des perruques, des chemises, des bas, de grosses étoffes, des draps fins, sur-tout noirs, couleur favorite des Portugais ; sans parler des meubles & des ustensiles, du papier, des écritoirs, &c. On y fait quantité de confitures vantées, entr'autres du *sucket*, composé de citrons, dont il part tous les ans quelques petits vaisseaux pour la France. La banane y est si estimée que le peuple pense que c'est le fruit défendu, source des maux du genre humain. Cette opinion lui paroît d'autant plus vraisemblable, que les feuilles du bananier sont assez larges pour avoir couvert la nudité de nos premiers parens. La superstition qui crée des crimes absurdes, sans utilité pour les mœurs, condamne celui qui couperoit une banane avec un couteau, parce que l'on croit voir ensuite dans le fruit, quelque ressemblance avec l'image du Sauveur crucifié. Un avantage de cette île, c'est de ne produire aucun animal venimeux. On prétend même que si l'on y porte de ces bêtes dangereuses, elles meurent en peu de jours. D'un autre côté les lézards y nuisent beaucoup au raisin & aux autres fruits. L'île abonde en bestiaux, en perdrix, en faisans, &c. On assure que dans l'origine



de l'établissement des Portugais, les pigeons, dont le nombre étoit infini, se laissoient prendre avec un lacet que l'oiseleur, qu'ils regardoient stupidement, leur jettoit au cou.

Funchal est la capitale de l'isle, & le siege d'un Evêque, suffragant de Lisbonne. Il y a encore deux autres villes, dont l'une se nomme Santa-cruz, & l'autre Machico, Moncerico ou Marafylo. Le caractère des habitans paroît être le même dans toutes les conditions: passion désordonnée pour le plaisir des sens, extrême frugalité dans les repas, gravité dans les dehors, simplicité dans les maisons, fierté dans l'une & l'autre fortune, penchant violent au meurtre, tels sont leurs vices & leurs vertus: ce n'est que par une extrême sobriété qu'ils corrigent les effets de leur libertinage. Les femmes, autorisées par l'exemple des hommes, ne se refusent point à l'occasion de satisfaire leurs inclinations voluptueuses, particulièrement avec les étrangers: désordre dont Owington rejette une partie sur l'usage établi de se marier sans se connoître, & souvent sans s'être vus. Le climat y influe beaucoup. Ce peuple flétrit ses vertus par l'affectation ou la puérilité. Il n'oseroit uriner dans les rues, de peur de s'exposer au reproche d'intempérance, mais il se glorifiera d'un meurtre; il acquerra même par-là du renom, sans encourir d'autre peine que la prison ou le bannissement, s'il n'a ni le tems de se réfugier dans quelque chapelle, ni le moyen de se racheter par des présens aux Juges. Aussi est-on toujours armé d'une longue épée & d'un poignard; jusques-là que les laquais vous servent à table, l'assiette à la main & l'épée au côté. Le voyageur que nous avons cité plusieurs fois, croit que c'est par déférence pour le clergé, que les Portugais portent communément le noir. La modération l'abandonne lorsqu'il parle de la puissance, des richesses & des mœurs des Ecclésiastiques. Il étoit Ministre de la Religion Anglicane, & les Jésuites avoient converti quelques-uns de ses matelots. Atkins  
dit



dit que les habitans de Madere sont un mélange de Portugais, de Noirs & de Mulâtres, que le commerce rend égaux; de maniere qu'ils ne font aucune difficulté de s'allier par des mariages, pourvu toutefois qu'ils professent la même Religion.

La petite isle de Puerto-Santo, située à 12 lieues au nord-est de Madere, suffit à ses habitans, dont l'économie, en ménageant un terrain fertile, les rend indépendans de leurs voisins. Ils ont la plus belle cire & le meilleur miel du monde, mais en petite quantité. L'isle fourmille de lapins. Entr'autres arbres, on y distingue le dragon, dont le fruit jaune & semblable à la cerise, est d'un très-bon goût, & dont la sève épurée forme le *sang de dragon*, employé dans la pharmacie. Ses côtes sont fort poissonneuses. Les Anglois & les Espagnols la comprennent avec l'isle précédente, sous le nom d'isles Maderes. Plusieurs voyageurs ont parlé d'une isle de S. Brandon ou Baranora, que les habitans des Canaries ont inutilement cherchée: ce qui a fait croire aux uns que c'étoit une isle enchantée, qui se jouoit de la curiosité des matelots, aux autres que c'étoit un fantôme chimérique, créé par l'imagination de quelques navigateurs, ainsi que l'isle d'O-Bresil; aux derniers enfin, que les courans empêchent les vaisseaux d'en approcher d'assez près pour la voir à travers les nuages dont elle est enveloppée. A six lieues de Madere, du côté de l'est, il y a des isles nues, stériles & hérissées de rochers, que l'on nomme Déserts ou Serters. Entre Madere & Ténérife, on en trouve deux autres qui sont appelées Sauvages ou Selvages.

Nous ne dirons qu'un mot des Açores, que des Géographes & des Historiens refusent de renfermer dans l'enceinte de l'Afrique. Ces isles du domaine du Portugal, sont au nombre de neuf; Tercere, Saint-Michel, Fagal, Sainte-Marie, Saint-George, la Gracieuse, le Pic, Flores & Corvo. Elles sont en général fertiles & bien peuplées. Angra, capitale de



Tercere, est bien bâtie. La noblesse accordée à des familles bourgeoises, a fait négliger dans cette île, la culture & le commerce. Le bled, le vin, le lin, le bétail, le gibier, les fruits, le poisson, sont les principales richesses de ces îles, plus voisines de l'Europe que Madere; car elles sont situées entre les 38<sup>e</sup> & 40<sup>e</sup> degré de latitude, à trois cents lieues des côtes d'Espagne, & environ cent vingt de celles d'Afrique.

*Isles Canaries.*

Les îles Canaries, au nombre desquelles quelques Auteurs rangent celle de Madere, sont entre le 27<sup>e</sup> & le 30<sup>e</sup> degré de latitude, vis-à-vis de la côte du promontoire de Guer, à différentes distances du continent, dont la moindre est de plus de quarante lieues. On en distingue sept principales. Il paroît qu'elles ont tiré leur nom, de celle à laquelle il est encore particulièrement affecté. Ptolémée appelle formellement de ce nom, l'une de ces îles fortunées; par où il est très-vraisemblable que les Romains désignerent les Canaries, comme les Arabes les désignent encore aujourd'hui. Quelques Ecrivains prétendent que le nom de *Canarie* vient du grand nombre de chiens qu'on trouve dans l'île de ce nom, quoique ses habitans assurent qu'elle n'en produit pas plus que tout autre pays: il auroit mieux valu dire que c'est parce que les Insulaires se nourrissoient de chiens, que leur pays reçut cette dénomination. Suivant d'autres Auteurs, les Espagnols, en la subjuguant, la nommerent de la sorte, à cause de ses cannes de sucre, quoiqu'elle n'en eût point dans le tems de la conquête. Enfin, d'autres trouvent l'origine de ce nom, dans une autre espece de cannes, dont le jus empoisonna quelques-uns des premiers conquérans: c'est ce que Nicols prétend avoir appris de leurs compagnons mêmes. Cependant cet événement n'avoit pu être prévu par Ptolémée; & il n'y a pas d'apparence qu'au milieu des singulieres beautés



de ces isles merveilleuses, les conquérans soient allés chercher un poison dans des cannes, pour leur donner un nom.

Le voyageur Anglois qu'on vient de citer, n'a rien trouvé de plus vraisemblable sur l'origine des Canariens, ou Canariens, que l'opinion qu'ils descendent de certains Africains que les Romains avoient bannis de leur patrie, après leur avoir coupé la langue, pour avoir blasphémé les Dieux de Rome. Cependant il n'a reconnu dans le langage que ces hommes muets ont transmis à leur postérité aucune trace ni du latin ni de l'arabe. Le Chevalier Scory assure qu'il ressemble beaucoup à celui des Maures de Barbarie. Les Canariens avoient une langue commune à toutes les isles; mais chaque peuple avoit un langage particulier que les autres n'entendoient pas, au rapport de Cada Mosto, ce qui prouveroit la différence de leur origine. La langue générale fut sans doute répandue par la conquête, ou par le commerce. Suivant Nicols, ces peuples regardoient l'effusion du sang avec tant d'horreur, que quelque forte que fût leur haine contre les Espagnols leurs ennemis, ils n'avoient pas trouvé de plus rigoureuse vengeance que d'employer ceux qui tomboient entre leurs mains, à garder les chevres. Suivant Cada Mosto, ils avoient entre eux des guerres très-sanglantes; mais c'étoit par un mépris extrême qu'ils condamnoient leurs prisonniers Espagnols à l'office de nettoyer les chevres, & de tuer les mouches dont ces animaux étoient tourmentés; exercice qui passoit dans leur esprit pour très-vil, comme le dit Nicols lui-même. Les Espagnols les enlevoient pour l'esclavage; ils arrêtoient les Espagnols pour cet emploi; la vengeance répondoit à l'offense, & il n'y avoit peut-être pas plus de mépris pour l'ennemi, que d'horreur du sang dans cette conduite. On leur a attribué neuf sortes d'idolâtries, parce que là l'on adoroit le soleil, ici la lune, ailleurs les planètes, &c.: comme si le même culte adressé en divers cantons à des objets

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



de la même espece pouvoit former des religions différentes. Bétancourt qui conquist le pays, les représente comme des especes d'Athées qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu: le Chevalier Scory assure qu'ils reconnoissoient une puissance suprême sous les noms de très-grand, très-sublime, conservateur des êtres, &c. Ils regardoient le volcan de Ténérife comme l'enfer des méchans, & la vallée de Laguna comme le paradis des bons. Chaque communauté, si l'on en croit Nicols, avoit toujours deux souverains, l'un vivant, l'autre mort. Lorsque le chef vivant venoit à mourir, on plaçoit, dit-il, son corps debout dans une caverne, avec une espece de sceptre à la main, & deux cruches à ses côtés, l'une pleine de vin, l'autre pleine de lait, comme une provision nécessaire pour son voyage; mais est-ce à dire que ce cadavre régnoit encore sur la nation? Quand, consulté dans les affaires d'état, il auroit rendu des oracles, quand ces oracles auroient été des loix pour le peuple, quand la soumission à ses loix auroit été accompagnée d'honneurs, il faudroit conclurre delà, non qu'un Roi étoit encore souverain après sa mort, mais qu'il étoit encore respecté, & qu'il étoit regardé comme une puissance tutélaire. Quant à la cruche de vin que l'on voit dans cette cérémonie, elle n'a guere pu y être employée qu'après la découverte, puisque les Espagnols ne trouverent point de vin dans le pays. Le docteur Sprat assure que leurs descendants n'en boivent pas. Ce qu'on peut conclure de cette pratique, c'est que les Canarins avoient l'idée d'une autre vie. Nicols assure qu'ils n'avoient pas même l'usage du feu, tant ils étoient barbares. Cependant vers le tems des conquêtes des Espagnols, ils durcissoient au feu le bout de leurs lances, &, suivant le témoignage du Chevalier Scory, leur giffio ou goffia, espece de pain d'orge, étoit cuit au feu. Il n'est pas étonnant que sous un climat chaud, un peuple vêtu de peaux de boucs, ou de chevres, toujours oint de plusieurs couches



de suif mêlé avec le jus de certaines plantes, accoutumé à faire sa principale nourriture de lait, de fruits & d'une farine d'orge paitrie dans du lait & du miel, & logé dans des cavernes sous les rochers, ne fit pas un grand usage du feu. Cependant il mangeoit de la chair, & cette chair devoit être ou cuite ou boucanée; car on n'a pas observé qu'il la mangeât crue. Durret dit qu'ils étoient si grands mangeurs, qu'un seul homme dévorait quelquefois dans un repas, vingt lapins & un chevreau. Cette singularité auroit été généralement remarquée par les voyageurs, si elle étoit vraie. Un tel appétit auroit eu bientôt affamé le pays. Il ne s'est pas perpétué non plus que ce goût pour la viande, s'il faut en croire le docteur Sprat, qui assure qu'elle tente peu les Guanches, (c'est ainsi que les Espagnols ont nommé les descendans des anciens Canarins.) Telles sont la philosophie & la fidélité des voyageurs que l'on copie sans examen.

Les Canarins, au défaut de fer, se servoient de pierres tranchantes pour se raser le menton & la tête, & de cornes ou d'os pour armer leurs traits. La terre se cultivoit avec des cornes de bœufs. La polygamie étoit en vigueur dans ce pays. La forme des mariages consistoit presque uniquement dans le consentement des parens donné avec quelques cérémonies : ce lien se rompoit aussi facilement qu'il avoit été ferré. Les nouvelles mariées se croyoient fort honorées, lorsque leur Seigneur daignoit user, la première nuit de leurs noces, du droit que la loi lui donnoit sur leur virginité : les maris eux-mêmes en étoient flattés. Cette faveur étoit un hommage rendu à la beauté des femmes, & un témoignage favorable au choix des maris. Rien n'est plus bizarre que les préjugés d'honneur. Chaque peuple a les siens; il n'y en a aucun qui n'en ait de ridicules, & qui ne trouve tels ceux des autres peuples opposés aux siens; parce que dans les choses arbitraires, au défaut de principes & de règles invariables,



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

on met ordinairement ses propres maximes en principes & ses coutumes en regles. Là ce sont des malheureux, couverts d'opprobre, qui cueillent les prémices des femmes; ailleurs ce sont les Dieux, ici ce sont les Seigneurs: c'est un honneur dans ces derniers pays, une infâmie dans les autres. Chez tels peuples, il est honteux d'épouser une vierge; chez les autres, on regarde comme une tache de prendre une femme déflorée: ces nations opposées dans leurs préjugés, traitent leurs usages réciproques de barbares & d'intensés, parce qu'elles jugeront les autres sur les préjugés, sur lesquels elles se jugent elles-mêmes, comme s'ils étoient la loi universelle. Les Canarins observoient une autre pratique singulière & vraiment barbare. Lorsqu'un Seigneur entroit en possession de l'autorité souveraine, plusieurs de ses sujets lui offroient, pour honorer son avènement, le sacrifice de leur vie. Le Seigneur plus barbare qu'eux, souffroit que quelques-uns passassent de l'offre à l'exécution. Il donnoit une grande fête, à la fin de laquelle les victimes, après quantité de cérémonies & de paroles mystérieuses, se précipitoient du sommet d'un rocher, à la vue de la nation assemblée. Pour récompenser ce sanglant hommage, le Seigneur étoit obligé de répandre toutes sortes de biens & d'honneurs sur les parens des morts; ce qui fait douter, comme un voyageur l'a remarqué, si le sacrifice ne se faisoit pas plutôt à la tendresse du sang, qu'au respect pour le Souverain. Cette pratique étoit pour les sujets, une leçon de dévouement au Prince, dans la cérémonie du suicide; & pour le Prince une leçon de justice & de libéralité envers ses sujets, dans les récompenses versées sur les familles des victimes.

Ces peuples renouvelloient, à leur mariage, leur serment de soumission à leurs chefs, comme en se disposant à donner des citoyens à l'Etat, ils avoient contracté de nouveaux engagements à la fidélité. Ils avoient l'usage d'une espece de



baptême. Lorsqu'un enfant venoit de naître, une femme lui versoit de l'eau sur la tête, & par-là elle se lioit ainsi avec la famille du nouveau-né par une sorte d'affinité qui ne lui permettoit pas d'épouser un homme de la même race. Les jeunes gens s'exerçoient au saut, à la course, & sur-tout à la danse, dont les Guanches font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire. La mort étoit la peine inévitable de ceux qui faisoient violence à une femme. Le sexe étoit modeste. Il regardoit comme une indécence d'avoir le sein & les pieds découverts. La nation faisoit de fréquentes réjouissances auxquelles le Roi présidoit. Dans la saison d'ensemencer les terres, il distribuoit entre les hommes des lots de chaque canton. Ces peuples étoient d'une taille haute & d'une bonne complexion. Scory fait mention d'un cadavre de quinze pieds, dont la tête avoit 80 dents, lequel avoit été trouvé dans la caverne sépulchrale des Rois. Ce fait demanderoit des témoignages incontestables.

Les Guanches ont conservé les mœurs simples & rudes de leurs ancêtres, avec la plus grande partie de leurs usages. Tous les biens sont, dit-on, communs entr'eux; c'est-à-dire ajoute-t-on, les alimens; car ils ne connoissent point d'autres richesses. Ils font allaiter leurs enfans par des chèvres. Les deux sexes se peignent le corps en verd, en rouge, en jaune, avec le jus de certaines herbes; & cette variété de couleurs passe chez eux pour un ornement distingué: c'est leur habillement. Ils sont si légers & si agiles qu'ils vont avec rapidité de rochers en rochers, avec le secours d'une longue pique dont ils se servent pour s'élancer, ou pour glisser, ou pour briser les angles qui s'opposent à leur course. Le Chevalier Richard Hawkins rapporte qu'il les a vus franchir des lieux escarpés dont la seule perspective l'effrayoit. Il ajoute, & les Espagnols l'attestent comme lui, qu'ils ont une manière si extraordinaire de siffler qu'elle se fait entendre à cinq milles



de distance. Un Guanche ayant sifflé près de son oreille, il fut plus de quinze jours, sans entendre parfaitement. Cada Mosto & Sprat assurent que ces Barbares lancent une pierre avec tant de justesse, qu'ils sont sûrs de toucher toujours au but marqué; & avec tant de force qu'on la perd de vue en l'air, & que d'un petit nombre de coups, ils brisent un bouclier. Quoique le Roi d'Espagne ne possède proprement que les îles cultivées, ses Officiers exercent leur autorité sur les autres, sous prétexte de garantir les vassaux de l'oppression de leurs Seigneurs.

Les Canaries, par l'heureuse température de l'air, & la fécondité du terroir, méritent le nom d'*Isles fortunées*: les Anciens ne pouvoient placer leur Elisée dans un lieu plus convenable. Toutes les relations s'accordent sur leur richesse, tant pour les choses agréables que pour les choses nécessaires à la vie; mais elles s'attachent particulièrement à relever leurs bestiaux, leur bled, leur vin, leur miel, leur cire, leur sucre, leur fromage, leurs peaux, leurs fruits, leur poix gomme résine, appelée *Brai*, qui, ne fondant jamais au soleil, est très-propre aux gros ouvrages des vaisseaux. Les vignes y ont été plantées par les Espagnols; ils y ont aussi porté toutes sortes de grains. Dans quelques cantons, il y a deux moissons chaque année. L'eau y est vraisemblablement d'une bonté médiocre, puisque les habitans se servent de certaines pierres poreuses pour la purifier par la filtration. La plante qui produit la graine de Canarie, appelée *ovifelle*, y demande beaucoup de soin, quoiqu'elle croisse sans peine en Europe: mais les serins n'ont nulle part un son aussi doux, & un plumage aussi beau que dans le lieu de leur origine. Il y a dans toutes ces îles des marais & des fossés que la mer, dans les hautés marées, remplit d'eau, & où, par l'évaporation de l'eau, il se forme un beau sel fin. Entre les poissons, l'esturgeon y est si commun qu'il fait l'aliment des pauvres,



pauvres : le maquereau n'y est pas moins abondant. Ces observations conviennent à toutes les Canaries. On vante particulièrement la grande Canarie, Ténérife & Palma, pour les vins, Lancerota pour les chevaux, Fuerte-ventura pour les oiseaux de mer, Gomera pour les daims. Les marchandises étrangères dont la vente est la plus assurée, sont les épées, les pistolets, les couteaux, les peignes, les montres, les pendules, le beau drap noir ou gris, les rubans & le linge.

Les sept principales isles Canaries sont la Canarie proprement dite, Ténérife, Gomera, Palma, Ferro ou Hiero, Lancerota, Fuerte-ventura. La Canarie est à la tête des autres par la seule raison qu'elle est le siege de la Justice & du Gouvernement. Toute l'autorité réside dans le Gouverneur & les trois Auditeurs qui composent la Cour souveraine. La capitale se nomme en Espagnol *Ciudad das Palmas*, & communément *Palme* ou *Canarie*. On y compte trois autres villes, Telde, Galder, & Guia. Le vin, dans le terroir de Telde, est d'une bonté singuliere. L'isle a douze *Enganios* ou Manufactures que l'on prendroit, à la multitude des ouvriers, pour autant de petites villes. Un bon champ produit en 18 ans neuf récoltes de sucre. On y recueille deux moissons d'excellent froment. On remarque parmi ses arbres le plantain dont les fruits exquis croissent non aux branches, mais au sommet du tronc, & en grappes, dont le nombre est depuis seize jusqu'à trente ou quarante. Lorsqu'ils sont dans leur maturité, la peau, jaune auparavant, devient noire; si on l'enleve, on trouve au-dessous une chair couleur d'or. Ce fruit a la forme du concombre; il est plus gros. Le tronc de l'arbre ne produit qu'une fois; on le coupe ensuite; de la racine il en naît un autre, & ainsi successivement. L'isle est composée d'un sable qui rend les chemins si propres, qu'on y marche en souliers de velours, après la pluie. Sa situation

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



est à 27 degrés, son étendue en tout sens de 13 ou 14 lieues, & sa circonférence de 40.

A 12 lieues au nord de Canarie est l'isle de Ténérife, au vingt-septieme degré & demi de latitude. On lui donne 20 lieues de long, plus ou moins, depuis trois jusqu'à 15 lieues de large, & environ 60 lieues de circuit. Ses villes sont Lagane ou Laguna, Santa-Cruz, Larotava, Rialejo, & Garachico. La capitale doit être un séjour délicieux, suivant la peinture que Dampierre fait de sa situation & de ses agréments. Sir Edmund Scory juge que le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, & la perspective plus riante que le centre de la vallée où cette ville est bâtie. Ce canton, dans une lieue de circonférence, rassemble les meilleures productions; les grains, les fruits, les vins, soie, chanvre, lin, cire, miel, sucre, &c. & leur abondance n'est pas moins surprenante que leur excellence. L'isle, dit ce voyageur, est partagée par une chaîne de montagnes qui ressemble beaucoup à la nef d'une Eglise, dont le pic fait comme le clocher. Selon la divise en douze parties; il n'y en a que deux en terres labourables, le reste n'est que vignobles, bois, montagnes impraticables, ou rochers: cependant elle surpasse toutes les isles voisines en fertilité, comme en beauté & en grandeur. Lorsque le bled manque dans les environs, c'est leur grenier d'abondance: l'orge & le riz y sont également en prodigieuse quantité. Elle produit trois sortes d'excellens vins, connus sous les noms de Canarie, de Malvoisie, & de Verdona, ou vin verd. Dans une seule année, on a porté en Angleterre jusqu'à 16 mille muids de vin de la premiere espece, produit par des vignes dont les premiers ceps ont été tirés du Rhin. La Malvoisie est meilleure & plus abondante à Ténérife que dans l'isle de Candie, lieu de son origine: sa bonté augmente dans le transport. Plusieurs voyageurs, tels que le Maire, Dampierre & Durer,



Iui donnent la préférence sur tous les autres vins de l'univers. Le Verdon est fort estimé dans les Indes occidentales où il s'adoucit considérablement. Le prix d'une pipe de Malvoisie ne surpasse pas ordinairement vingt ducats, & les droits d'exportations montent à dix-sept réaux, au rapport de Dellon. Ainsi, pour environ 89 livres de France, l'on a 480 pintes de ce vin délicieux. Herbert dit que l'isle fournit 28 mille barrils de vin tous les ans. Il faut remarquer que les Espagnols établis dans les Canaries sont, autant par mollesse que par orgueil, d'une extrême paresse. Le plus petit bourgeois de Laguna aimera mieux languir fièrement dans le besoin, que d'agir pour se procurer une vie plus aisée. Scory, en parlant de la soie, de la cire, & du miel de Ténérife, dit que si ces trois sortes de richesses y étoient cultivées avec soin, elles l'emporteroient sur celles de Florence & de Naples. On y tire une gomme du pin. L'orchel, mouffe qui croît sur les rochers, est bonne pour les teintures. On y recueille de l'aloës. Le Capitaine Robert y a vu un arbre de corail, le plus grand peut-être, à ce qu'il dit, qui ait jamais été connu dans le monde, & il assure qu'à la pointe de Negos il se trouve une mine d'or. Dampierre fait monter à quinze mille hommes le nombre des habitans de Ténérife, & il ajoute ensuite que l'isle peut en mettre douze mille sous les armes; contradiction.

L'écrivain Anglois dont la relation a été insérée par le Docteur Sprat, dans l'histoire de la Société Royale de Londres, avoit obtenu des Guanches, à raison des services qu'il leur avoit rendus en qualité de médecin, la liberté de visiter les cavernes sépulchrales qu'ils ont dans l'isle de Ténérife. Un Etranger exposeroit sa vie au dernier péril, s'il vouloit se procurer ce spectacle malgré eux, parce qu'avec le respect qu'ils ont pour les corps de leurs ancêtres, ils traitent de profanation la curiosité sur cet objet. L'Auteur compta dans différentes caves, trois ou quatre cents cadavres, conservés



presque entiers dans des peaux de chevres exactement proportionnées à la forme du corps : les uns étoient debout , & les autres couchés sur des lits de bois , que les Guanches ont l'art de rendre si durs , qu'on ne peut pas le percer avec le fer. La tribu Sacerdotale possédoit seule le secret de les embaumer : elle fut presque entièrement détruite par les Espagnols , & leur art se perdit avec eux. Pour chaque sexe , il y avoit un Officier public revêtu de la qualité d'Embaumeur. L'accès des caves n'étoit alors permis qu'aux Ministres des funérailles. Dans ces lieux funebres , on a trouvé des vases de terre si dure , qu'on ne peut venir à bout de les casser. On ne sçait à quelles marques le Chevalier Scory pouvoit avoir reconnu que les momies qu'il avoit vues à Ténérife étoient ensevelies depuis mille ans. Les Guanches , dont la ville de Guimar est presqu'uniquement peuplée , sont fiers malgré leur pauvreté , si jaloux de leurs usages , & si entichés de l'esprit national , qu'ils dédaigneroient de prendre en mariage des Espagnoles.

Le fameux pic de Ténérife , appelé dans le pays pic de Teythe , Teyda , ou Terreira , est une des plus hautes montagnes de l'univers. On l'apperçoit en mer de 40 , 50 , 60 lieues , & même , dans un tems fort serein , de 300 milles , si l'on en croit Herbert. Sa hauteur perpendiculaire est au moins de deux milles & un quart , suivant les observations faites sur le barometre. Du sommet , la vue s'étend à l'infini sur la surface de l'Océan. Quoique l'isle soit si remplie de rochers , qu'on en compte jusqu'à 20 mille , elle a l'air d'une belle plaine divisée en différentes parties par des bordures de neige ; & la distance de Ténérife à Gomera , qui est de sept lieues , ne paroît pas plus grande que la largeur de la Tamise. De sa base au sommet , on compte deux journées & demie de chemin , dont une partie se fait à pied avec beaucoup de difficulté : d'où il résulte que ces deux journées &



demie se réduisent peut-être à une seule, style de mesure. Ce pic a la forme d'un pain de sucre : son dos, aux dix premiers milles, est orné des meilleurs arbres de toutes les especes, & arrosé par des sources qui forment d'abord d'agréables ruisseaux. Ces ruisseaux, par leur réunion, descendent en torrens jusqu'à la mer, sur-tout après des pluies violentes, ou la fonte des neiges. Au-dessus des forêts, une neige éternelle couvre cette masse énorme jusques à deux lieues du sommet, & là le froid est insupportable. Plus haut, l'on ne trouve que de la cendre & des pierres de ponce : ces cendres & ces pierres annoncent le volcan, & la chaleur extrême que l'on ressent quelquefois dans ce lieu marque une effervescence extraordinaire dans les entrailles du roc. La pointe du pic peut avoir un demi-mille de tour. M. Edens observe que c'est une erreur de penser, avec les Auteurs de quelques relations, que la respiration y soit difficile; il assure qu'il n'y respira pas moins librement qu'au pied du pic. Dans le centre de cet espace est un gouffre qui vomit des tourbillons de feu, de fumée, & de soufre, avec un bruit terrible : les Espagnols lui ont donné le nom de chaudiere du diable. Sa forme est celle d'un entonnoir. M. Edens, qui, en 1715, descendit dans le fond du gouffre avec quelques autres curieux, trouva vers quarante toises de profondeur, des pierres si grosses, que plusieurs surpassoient la hauteur d'un homme, avec une terre si molle, qu'on peut la paîtrir comme une sorte de pâte, & si inflammable, que si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, elle brûle comme du soufre. Au-dedans & au-dehors de la chaudiere, il y a des endroits si chauds, qu'il n'est pas possible d'y tenir la main appliquée. Ils exhalent souvent une fumée & des vapeurs capables de suffoquer ceux qui s'y exposeroient inconsidérément. Le Chevalier Scory, qui fit le voyage du pic vers le commencement du dix-septieme siecle, dit que si l'on jette une pierre dans la



chaudiere, elle retentit comme un grand vaisseau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuse grosseur.

Atkins représente cette curieuse montagne comme un amas pyramidal de rocs bruts, qu'un embrasement souterrain, qui dure encore, a incrustés ensemble. Il y a apparence, suivant la conjecture d'un médecin dont le voyage au pic a été inféré dans l'Histoire de la Société Royale de Londres, par le Docteur Sprat, que le sol de Ténérife étant imprégné de soufre, un feu violent s'est allumé dans les entrailles de la terre, où concentré de tous côtés par les eaux de la mer, il a été contraint de s'ouvrir une issue par la surface, soulevant des masses de rocs, qui, dans l'explosion, ont volés en éclats sur tous les cantons de l'isle. Le principal effort de cette mine naturelle a été sur le centre, où le soufre étoit sans doute plus abondant : c'est-là principalement que la terre a vomî des torrens de rochers qui ont roulé pêle-mêle les uns sur les autres au milieu des fleuves de soufre, dont on voit encore les traces entre les vastes amas de ces rocs calcinés & couchés autour du pic. Il paroît que dans cette grande éruption, il sortit du fourneau plusieurs mines de métaux différens, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, dont la terre porte encore çà & là des empreintes sensibles.

L'isle de Gomera située au vingt-septieme degré de latitude, à l'ouest & à six lieues de distance de Ténérife, n'a pas plus de huit lieues de longueur. On lui donne le titre de Comté : l'isle de Fer en dépend. Les vaisseaux des Indes s'arrêtent volontiers dans l'excellent port de sa capitale, pour y prendre des rafraîchissemens. A douze lieues de Gomera au nord, est l'isle de Palma, qui n'a pas moins de 25 lieues de circuit : ces deux isles portent les noms de leurs capitales. On vante l'abondance des vins & des sucres de Palma. Vers le milieu du dernier siecle, il s'y forma un volcan,



dont la première éruption fut entendue comme un coup de tonnerre, de Ténérife, où le tremblement de terre se fit sentir. Pendant plus de six semaines, on vit de la même île une flamme aussi brillante dans l'obscurité de la nuit qu'une chandelle allumée dans une chambre. L'île de Ferro, d'Hiéro, ou de Fer, à deux lieues à l'ouest de Palma, n'a qu'environ six lieues de tour : c'est par cette île que les Géographes tracent ordinairement leur premier méridien. La plupart des voyageurs disent que les habitans n'ont pas d'autre eau douce que celle qui découle des feuilles d'un grand arbre sans cesse couvert de nuées ; c'est-à-dire, que la rosée reçue par cet arbre merveilleux suffiroit pour les besoins de huit mille hommes, & de cent mille animaux, suivant le récit de Louis Jackson. Le Chevalier Richard Hawkins rapporte que l'arbre est placé dans une vallée, au milieu d'un bois épais de hauts pins, qui, défendus une partie du jour par des montagnes contre l'ardeur du soleil, se chargent des vapeurs de la vallée, après qu'elles se sont épaissies en nuages, pour les verser (ce qui n'est pas facile à comprendre) sur l'arbre du milieu, d'où elles tombent dans des citernes. Le Maire, sur le témoignage de quelques Insulaires, à ce qu'il assure, traite de fable cette merveille, que Jackson atteste comme témoin oculaire. Cependant il confesse que d'autres Insulaires lui ont garanti l'existence de plusieurs arbres de cette nature, mais en ajoutant qu'ils ne donnent pas une aussi considérable quantité d'eau qu'on l'a publié. Hawkins en suppose également un grand nombre dont les habitans tirent le même service, sans toutefois que ce secours de la nature les dispense de ramasser l'eau de la pluie avec beaucoup de soin. Barbot prétend que l'histoire du grand arbre est reconnue aujourd'hui pour une fiction. Il résulte de ces témoignages différens qu'il y a dans l'île un arbre dont les Insulaires reçoivent de l'eau, mais qu'il n'est pas unique, & que



cette ressource ne leur suffit point : ainsi le merveilleux s'évanouit presque entièrement. On observe que le même arbre croît dans l'isle de S. Thomas. Les Insulaires de l'isle de Fer l'appellent *Garoe*, & les Espagnols *Santo*.

L'isle de Lancerota ou Lanzarota, à 29 degrés de latitude & à 18 lieues sud-est de la grande Canarie, n'a pas moins de treize lieues de long sur neuf de large, & de 40 de circonférence. On lui donne le titre de Comté : l'isle de Fuerte-ventura ou Forte-ventura, est dans son district. On compte que Fuerte-ventura n'est éloignée du promontoire de Guer que de 50 lieues. Elle est à 24 lieues à l'est de la grande Canarie. Sa longueur est de 25 lieues sur une largeur fort inégale ; car elle est composée de deux péninsules jointes par un isthme : ce qui lui donne 60 lieues de tour. On trouve sur ses côtes les villes de Lanagla, Tarafalo, & Pozzo-negro. Ces dernières isles ont très-peu de fertilité. Autour de Lancerota, il y en a six autres que l'on nomme Graziosa, Rocca, Allegranza, Santa - Clara-Infierno, & Lobos ou Vecchio-marino. On peut encore mettre dans le nombre des Canaries, les Selvages dont nous avons parlé plus haut.

*Côte occidentale de l'Afrique, depuis le Cap-Blanc jusqu'à la Riviere de Sierra-Léona, ou Côte du Sénégal, ou Guinée septentrionale.*

Cet espace peut-être divisé en trois parties, dont la première s'étend depuis le Cap-Blanc jusqu'à la riviere de Sannaga ou du Sénégal ; la seconde depuis le Sénégal, jusqu'à la riviere de Gambra ; la troisième depuis la Gambra, jusqu'à la riviere de Sierra - Léona. Quelques peuples Maures, Berbers, Arabes qui roulent autour du Cap-Blanc jusqu'aux environs du Sénégal, ont déjà trouvé place dans un autre article sous la qualité d'habitans du désert. Les Serins forment une des principales nations de ce canton.

*Arguim,*



*Arguim, &c.*HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Le Cap-Blanc, ainsi appelé à cause de la blancheur de son sable, forme avec le Cap-Mirik, où Cirie, situé quarante lieues plus loin, un golfe auquel l'île d'Arguim a donné son nom. Cette île, placée avec deux autres îles plus petites & aussi stériles, est appelée Ghir par les Arabes. Sa longueur est d'environ une lieue & demie, & sa largeur d'une lieue, à la distance d'une lieue du continent. On ne peut y aborder qu'avec les chaloupes : mais il y a entre l'île & la terre ferme un canal où une frégate de vingt pièces de canon peut demeurer à l'ancre sous le fort, situé sur la pointe d'un roc, au nord-ouest. Le fort est en partie, environné par la mer. Il a une citerne & un magasin à l'épreuve de la bombe. Il y a dans l'île deux autres citernes dont la plus grande contient 1400 tonneaux. Le poisson est la seule chose qui y abonde, ainsi qu'à Portendic, autrement Porto-d'Ally, Gioura, Penha, Baalgat, place de la dépendance d'Arguim, située sur une baie de son nom au 18<sup>e</sup> degré de latitude. Ces lieux possédés aujourd'hui par les François, ne sont en eux-mêmes d'aucune valeur.

*De la Nigritie & des pays de l'or.*

Quelques Ecrivains désignent sous le nom de Nigritie tous les pays situés entre le dixième & le vingtième degré de latitude septentrionale, & entre le quinzième & le quarante-sixième de longitude : ils lui assignent pour bornes la Guinée au midi, la Nubie & l'Abyssinie à l'orient, le Sahara & la Barbarie au nord : le Niger la traverse de l'orient à l'occident. On peut, d'après Léon l'Africain, y compter, en prenant du midi au nord, & de l'orient à l'occident, vingt royaumes, Bito, Tenuamia, Dauma, Médera, Gaurania, Nube ou Nubia, Gaoga, Burnum, Guangara, Zanfara, Zegres, Casena,



Gano, Agades, Guber, Gago, Tumbutum, Melli, Ginea, Galata. Ces pays sont presque inconnus. Nous nous arrêterons sur les mines & le commerce de l'or. Le plus puissant par lequel les Portugais furent engagés à s'établir sur cette côte, au rapport de Cada Mosto, ce fut l'or qui, du pays des Azanaghis, peuples de cette contrée, passoit à Hoden, ville située derrière le Cap Blanc, dans l'intérieur des terres, à six ou sept journées d'Arguim. Au sud-ouest de Hoden, autrement Guiden ou Whaden, on trouvoit à une pareille distance une autre ville nommée Teggazza, c'est-à-dire, caisse d'or. Les marchands Maures, ou Arabes portaient dans ces deux places de commerce, de la soie de Grenade & de Tunis, de l'argent, & d'autres marchandises; ils y menaient des chevaux barbes. De là leurs marchandises étoient transportées à Tombuto, au sud-est, & à 40 ou 50 journées de cheval de Teggazza, & à Melli au sud-ouest, & à 30 journées de Tombuto: là on recevoit de l'or en échange. Les caravanes se chargeoient principalement de sel pour ces pays, parce qu'il y est rare, & que la chaleur du climat le rend absolument nécessaire à leurs habitants. Les marchands de Melli assurèrent à Cada Mosto que sans ce préservatif, leur sang se corromproit bientôt, & que pour conserver leur santé, ils prenoient chaque jour un gros morceau de sel, dissout dans un vase d'eau: c'est à ce régime qu'ils attribuoient leur conservation & leurs forces. Ces peuples alloient eux-mêmes donner du sel pour de l'or à d'autres Nègres avec lesquels ils trafiquaient sans leur parler & même sans les voir. Dans certains tems, on se rendoit de part & d'autre sur le bord d'un lac ou d'un fleuve, où les premiers déposoient leur sel en différens tas, & où les seconds, après que ceux-là s'étoient retirés, venoient mettre une somme d'or sur chaque monceau. La caravane de Melli emportoit ensuite l'or, si la quantité lui en paroissoit suffisante; si elle n'en



étoit pas satisfaite, elle laissoit les deux marchandises : les autres augmentoient la somme ou la reprenoient, & le marché étoit ainsi conclu ou rompu, sans que les marchands s'abouchassent ensemble. L'Empereur de Melli fit une fois enlever un de ces négocians invisibles, mais on ne put en tirer aucune parole ; & aussi pénétré de sa disgrâce, qu'obstiné dans son silence, il rejetta toutes sortes de nourritures, de manière qu'il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement persuada aux Negres de Melli que leurs négocians étrangers étoient muets. Cada Mosto, homme de beaucoup d'esprit & d'intelligence, ne fait pas difficulté de croire tous ces faits, quoiqu'il les reconnoisse pour fort étranges, & il ajoute qu'on ne peut pas les rejeter comme fabuleux, après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés. Suivant sa relation, le royaume de Melli est situé près de la ligne ; il n'y a point de quadrupèdes, & les alimens pour les bêtes y sont si rares, que de cent chameaux d'une caravane, il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq.

L'or de Melli & de Tombuto, transporté à Hoelen, passoit de cette ville, avec des esclaves Negres, à Maroc, à Fez, à Oran, &c. & il est vraisemblable qu'il suit encore à peu près le même cours. Lorsque les Portugais eurent commencé leur commerce à Arguim, ils en attirèrent une partie à eux, par le moyen des tapis, de l'argent, des draps & autres étoffes qu'ils vendirent aux Azanaghis. De la même source, cette marchandise précieuse se distribue sur toute la côte de la Barbarie, par différens canaux, à Tunis, à Tripoli, ainsi qu'en Egypte. Les caravanes de Tripoli se rendent à Tombuto par le royaume de Faïfan ; elles font cinquante jours en chemin, & l'on conjecture que leur voyage est de 450 lieues. Les Mandingos & d'autres peuples voisins du Sénégal, vont puiser dans la même mine. Il seroit bien étrange que tant de nations différentes attestant, l'or à la main, la



réalité de ce commerce dans la Nigritie & particulièrement à Tombuto, la richesse de ce pays, en métal, fût imaginaire; & il est sans doute plus ridicule de douter de ce fait, qu'il ne le seroit de se tromper, après de pareils témoignages, quand nous n'aurions pas ceux de Léon, de Marmol, & de quelques Européens, qui ont été eux-mêmes à Tombuto ou aux environs. L'Ecrivain anonyme, d'une lettre jointe au voyage de Fréjus en Mauritanie, imprimé en 1671, entre dans quelque détail sur le commerce de l'or, entre Maroc & Tombuto. Il suppose cette dernière ville éloignée de la première de 800 milles au sud. Suivant les éclaircissémens recueillis au Sénégal, par Brue, le royaume de Tombuto, non-seulement est riche de son propre fonds, mais il est encore l'entrepôt de l'or de Gago, de Zanfara, & de plusieurs autres régions; & l'on peut le regarder comme le centre du commerce, pour toutes les parties de l'Afrique. D'ailleurs la nature, en lui prodiguant l'or, ne lui a pas refusé, comme à tant d'autres pays abondans en métaux, les richesses réelles & nécessaires à la vie, telles que les grains, les fruits, les bestiaux; tous les biens y abondent. Brue regrettoit que ce pays fût si peu connu; il étoit persuadé qu'il n'auroit pas été difficile à la compagnie Françoisse d'y introduire ses agens par terre, avec le secours des marchands Mandingos, ainsi que d'y pousser son commerce, par ses propres facteurs, avec un bon nombre de Negres armés, pour la sûreté de leur voyage. Les Portugais, désespérant de pouvoir arriver à Tombuto par terre, avoient songé à s'ouvrir une route par la rivière de Gambia, en faisant sauter le roc de Barakonda; mais leurs peines & leurs dépenses furent perdues. L'Ecrivain anonyme de la lettre que nous avons déjà citée, croit que les maladies causées par le climat, la méchanceté des Maures, & les rocs qui traversent le Sénégal & la Gambia, sont trois obstacles qu'il n'est pas possible de surmonter, pour s'approcher de



Tombuto par ces deux voies : cependant les François & les Anglois n'ont échoué , dans leurs efforts pour remonter ces rivières , que contre les rocs & les cataractes : mais quand ils parviendroient à vaincre cette difficulté , ils n'auroient pas rempli le principal objet de leur entreprise , si la Gambia & le Sénégal ne sont pas des branches du Niger ; & quand ils feroient des branches du Niger , s'ils ne conduisoient pas du côté de Tombuto. Plusieurs voyageurs doutent que ces rivières appartiennent au Niger , & il paroît par le témoignage rendu à Brue , par plusieurs marchands Negres , que Tombuto n'est pas situé sur ce fleuve. Ce riche pays , ainsi que le royaume de Gago , a été conquis autrefois par les Maures , comme on le lit dans le second tome de la collection de Hakluyt , & il est gouverné par un Pacha , au nom de l'Empereur de Maroc , à ce que dit l'auteur d'une lettre insérée dans le recueil des voyages de Thomas Moore , sur le témoignage de l'Amiral Perez , Ambassadeur de Maroc à Londres , dans ces derniers tems.

Par la cession du Sénégal aux Anglois , il avoit été jugé que la France ne pouvoit espérer un grand commerce dans cette partie du monde. M. l'Abbé Demanet , ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi , en Afrique , assure , dans sa *Nouvelle Histoire de l'Afrique Française* , publiée en 1767 , après un long séjour & des recherches exactes ; assure , dis-je , que la partie Française est susceptible d'un commerce très-étendu , & même que par les rivières de Salum & de Cassamance , que l'on croyoit impraticables , elle peut participer au commerce général de l'intérieur de l'Afrique , & porter les vaisseaux jusqu'aux mines d'or , par des routes beaucoup plus courtes , plus aisées , plus sûres que celle du Sénégal. Il a vu en 1764 , un navire de l'Orient entrer dans les embouchures de la Salum , & en sortir sans difficulté. A la tête des îles formées par ces six branches , est un canal , large & profond ,



capable de porter de gros navires. De là il est facile de remonter jusqu'aux mines. Par cette rivière, branche de la Gambie, qui est une branche du Niger, on se rendroit en trois semaines à Galam, tandis qu'il faudroit trois mois pour s'y rendre du Sénégal. Le village de Cahone, situé au lieu où la rivière de Salum sort de la Gambie, est très-propre à l'établissement d'un comptoir. C'est-là que les Mandingos & autres Africains s'arrêtent pour porter à la traite, sur la Gambie, leurs marchandises : on enleveroit ainsi ce commerce aux Anglois. De là il seroit aisé de s'avancer dans l'intérieur de l'Afrique. Dans le même tems, un Negre Chrétien d'Albreda, naviga sur la Cassamance, autre branche de la Gambie, avec une grande pirogue, & il y fit le trafic le plus avantageux. Sur le rapport de ce Negre, & divers autres témoignages, M. Demanet ne doute point que cette rivière n'ouvre aux François un autre chemin pour les mines d'or, comme nous l'avons déjà dit dans notre Histoire. L'Auteur accumule les preuves qui donnent du poids à son assertion, & les instructions qui faciliteroient le succès de l'entreprise.

*Le Sénégal, & les pays qu'il arrose.*

Le Sanaga ou Sénégal, fut regardé par les Européens, dès qu'ils en eurent fait la première découverte, comme une branche du Nil; moins sans doute parce qu'ils apprirent qu'il venoit de fort loin à l'est, que parce qu'il est sujet aux mêmes accroissemens périodiques, & qu'il produit des animaux semblables à ceux du Nil; quoique la ressemblance de quelques animaux ne prouvent rien, & que les pluies qui tombent régulièrement entre les tropiques, aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, doivent également enfler deux rivières différentes, à l'ouest comme à l'est. Les Sçavans, suivant le récit de Cada Mosto, donnerent une plus haute origine au Sénégal; ils le firent sortir, non du Nil, mais



comme le Nil, du Ghion, fleuve du Paradis terrestre. On s'accorda généralement à le reconnoître pour le Niger des anciens : Léon, qui voyagea sur ce dernier fleuve, l'assure de la manière la plus positive ; quoique ses lumières sur la source & sur le cours du Niger paroissent douteuses, superficielles, mêlées d'erreurs, & fondées sur des rapports d'un poids fort médiocre. L'identité du Niger & du Sénégal supposée, on se partagera sur l'origine du fleuve. Sur le témoignage du Géographe Nubien & des Abyssins cités par Ludolf, la plupart se persuaderent que c'étoit un bras du Nil ; mais les uns le firent venir de l'est & les autres de l'ouest. A ceux-là, il parut sortir d'un lac, à ceux-ci, il parut le former. Quelques-uns le virent couler sous terre. A chaque nouvelle relation, sa source changea, ainsi que son cours. Enfin ce fleuve parvint à produire, non-seulement le Sénégal, mais encore la Gambia, la rivière de Faleme, la rivière Sainte-Anne, celle de Kafamanfa, Rio-das-otras, San-Domingo, Rio-Grande, &c. & pour le mettre en état de fournir une carrière de quatre, cinq & même neuf cents lieues, ainsi que de remplir tant & de si vastes lits, on y versa une infinité de fontaines, de marais, de lacs, de torrens, en un mot, toutes les pluies d'une immense région. Quoi qu'il en soit de ces variations, le Sénégal est le *Niger* des Latins, & ses communications avec la Gambia, sont particulièrement marquées dans la carte de M. Adanson : mais l'origine des deux rivières est entièrement inconnue.

Les différens peuples du Sénégal donnent à cette rivière les noms d'Ordeck, de Senedek, de Mage, de Kolle, de Zimballe, d'Iza, &c. Il a reçu celui de Sanaga ou de Sénégal, des Portugais, qui le lui appliquèrent, parce qu'ils trouverent sur sa rive septentrionale, un Prince Maure nommé Sanaga, ou plutôt la nation des Azanaghis ou Sañagas. Cada Mosto marque une extrême surprise sur la grande



différence qu'il trouva entre les habitans & les terres, dans un petit espace. Au nord de la riviere, sur la côte qu'il nomme Anterota, ce sont des Maures bafanés, maigres, petits; & leur pays est sec & stérile. Au sud, ce sont des noirs, grands, bien faits & robustes; & leur pays est couvert de verdure & d'arbres fruitiers. La riviere divise presque continuellement les deux contrées. Elle coule avec rapidité, dans un canal fort étroit, l'espace de trois cents lieues, depuis les cataractes de Galam jusqu'à son embouchure, près de Biyurt ou Bieurt, où elle se décharge dans l'Océan à 15 degrés 55 minutes de latitude. On croit généralement que les François n'ont pas pénétré au-delà des cataractes. Cependant Barbot rapporte, sur le témoignage d'un Gentilhomme François, que le Chevalier Desmarchais surmonta cet obstacle, par le moyen de quelques barques plates; qu'il continua de remonter la riviere l'espace de cinq cents lieues; qu'il y établit un commerce fort avantageux, par un grand nombre de comptoirs qu'il forma sur ses bords, & qu'il y trouva quelques nations presque blanches: mais cette expédition n'est pas connue, non plus que la relation que Barbot suppose imprimée par ordre de Louis XIV.

*Isles du Sénégal.*

L'embouchure du Sénégal est large d'une demi-lieue; mais elle est masquée par un banc de sable mouvant, à travers lequel la force du courant & celle de la marée ouvrent deux passages. Dans l'espace de vingt-cinq lieues, la largeur de la riviere augmente d'une lieue jusqu'à deux lieues & demie. Sa profondeur est depuis dix-huit pieds, jusqu'à vingt-cinq. Après avoir passé la barre, son cours devient aussi agréable que l'entrée en a paru difficile: elle roule un eau fort claire & fort unie. L'isle du Sénégal, nommée par les François, isle de S. Louis, est à seize degrés cinq minutes de latitude,

au



au milieu de la rivière, à deux, trois, ou quatre lieues de l'embouchure, suivant la variation de la barre. Quelques voyageurs lui donnent une lieue de circonférence. On n'y trouve qu'une terre plate & sablonneuse, avec des mangles, (arbres dont les racines demandent d'être toujours dans l'eau) un petit bois qui donne de l'ombre aux moutons & aux chevres du fort, & une herbe fort courte, bonne pour engraisser les bestiaux. Il y a beaucoup de porcs autour de ses étangs. Dans le tems des inondations, l'eau y est assez bonne : dans les tems secs ; on est obligé d'ouvrir, au milieu du sable, des puits dont l'eau saumache n'est potable qu'après qu'elle a été filtrée au travers d'une pierre qui vient de Canarie. L'eau de ces puits devient salée lorsque celle de la rivière devient douce ; & au contraire la rivière commence à prendre une teinture de sel, lorsque les puits commencent à la perdre. C'est durant la mousson du sud, depuis Décembre jusqu'au mois de Juillet, que l'eau de la rivière est salée. Le fort S. Louis n'avoit pas de meilleure défense que sa situation naturelle. La Compagnie de France y envoyoit ordinairement 200 hommes, que le Gouverneur ou Directeur général, distribuoit dans les établissemens qu'elle avoit sur la côte. Les Anglois sont aujourd'hui maîtres de cette île, & de toutes ses dépendances.

On trouve quantité d'autres îles en remontant le Sénégal. Celle de Bifescha, à deux lieues au-dessus du fort S. Louis, n'a pas moins de 28 lieues de long, sur huit dans sa plus grande largeur. Les inondations enrichissent son terroir. Il abonde en maïs, en riz, en légumes, en tabac, en indigo, en coton, en bestiaux, en volailles, en gibier, en bois, &c. Le froment n'y croît qu'après la seconde moisson, comme s'il avoit besoin de s'y naturaliser. Le pays est très-peuplé. L'île de Morfil ou d'Ivoire, à cinquante & quelques lieues du fort S. Louis, a quarante-quatre lieues de long, sur trois,



quatre, cinq & six de large. Elle nourrit un grand nombre d'éléphants, qui errent paisiblement en troupeaux de quarante ou cinquante, sans attaquer les hommes, mais non sans ravager leurs plantations lorsqu'ils peuvent y entrer. Les Negres employent pour les prendre la méthode de creuser des fosses qu'ils couvrent de branchages. La chair de ces animaux leur paroît délicate. L'isle de Bilbas n'est séparée de la précédente que par un bras de la rivière; elle est aussi bien cultivée, & n'est pas moins riche sur-tout en ivoire. Au rapport de L'abat, les dents d'éléphant s'y achetoient sur le pied de six sols pour le poids de dix livres; les cuirs, quarante sols; les moutons & les chèvres, trois sols, & les alimens à proportion. Mais si les Negres vous font un présent, ils s'attendent à recevoir le double de leurs marchandises. S'ils vous donnent, par exemple, un bœuf, ils comptent en recevoir cinq ou six aunes d'étoffes, tandis qu'au marché, le bœuf ne vous auroit coûté que 25 ou 30 sols. Tous les peuples, les Princes mêmes de ces contrées, se rendent si importuns par leurs demandes, que les mendiants les plus effrontés de l'Europe, pourroient, à ce qu'on assure, prendre d'eux des leçons. L'isle de Kaygnu ou Kagnoux, nommée par les François Orléans ou Ponchartrain, n'est pas éloignée des cataractes de Felu. Son terroir est bon & fertile. A ces sauts, la rivière tombe de la hauteur de 30 toises, après avoir coulé dans un canal étroit, entre les montagnes. Au-delà on trouve l'isle de Kaffan ou Kaffu, longue de 60 lieues, & large de six. Je ne parle pas de beaucoup d'autres isles moins considérables, quoique riches & commerçantes.

*ROYAUMES situés sur le Sénégal. Royaume de Hoyal ou des Jalofs.*

Dès qu'on a passé la barre du Sénégal, on trouve un très-bon canton du territoire de Byust, nommé *terre de Guinée*,



c'est-à-dire en langue du lieu , *pays du Diable* , reste de la contrée , appelée par Marmol , Léon , & plusieurs autres , Ghinea ou Gehenoa. C'est peut-être par cette raison que quelques Géographes étendent jusqu'ici la côte de Guinée. Cette terre appartient au royaume de Kayor dont nous parlerons plus bas , parce qu'il est principalement situé sur la côte maritime en tirant au sud. La pointe de la grande île de Bifescha forme les limites de ce pays & de celui de Hoval. Le royaume de Hoval appelé par quelques voyageurs , royaume du Sénégal , est coupé par la rivière en deux parties. Il s'étend de l'est à l'ouest l'espace d'environ quarante-six lieues. Au nord ses bornes ne sont point fixes , parce que les Maures les dérangent par leurs incursions. Au sud du Sénégal , il embrasse un plus vaste terrain à l'est ; le grand lac de Kayor , éloigné du fort S. Louis d'environ 50 lieues , le sépare du royaume de Foulis. Ses principaux habitans sont les Jalofs , ou plutôt Oualofs , suivant le témoignage de M. Adanson. Le Roi de Hoval porte le titre de grand Brack , ou Roi des Rois. Il fait sa résidence dans une grande ville nommée Angherbel qui a , vis-à-vis , un village nommé Ingherbel , vers lequel la rivière Portugaise qui vient du lac de Pania Fuli , ou Fouli , entre dans le Sénégal au sud , à 37 lieues de l'Océan. Le lac est un des receptacles des eaux du fleuve dans ses débordemens ; lorsque le déluge cesse , il reverse les flots dans leur lit naturel. Alors il demeure presque entièrement à sec , & son bassin produit , ainsi que ses rives , d'abondantes moissons de maïs , de riz , de tabac & de légumes. Cependant les ravages des sauterelles & la paresse des habitans engendrent quelquefois la famine dans ce pays aussi peuplé que fécond. On dirait que c'est par un esprit de vengeance que les Negres mangent ces insectes dévorans ; mais la quantité en est trop grande , pour qu'ils puissent être détruits , avant qu'ils aient défolé les plantations. Il s'en élève quelquefois des nuées

---

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



dont l'air est obscurci, & dans les lieux où ils ont passé, il ne reste pas la moindre verdure. Le Sénégal reçoit du nord un peu plus haut le marigot ou la petite rivière de Kayor, découlant du lac de ce nom, formé de même que le lac précédent.

*Royaume des Foulis.*

Avant que de descendre dans le royaume des Jalofs, ou de Hoval, le Sénégal arrose celui des Foulis, ou plutôt Peuls, suivant le témoignage de M. Adanson, lequel depuis le lac de Kayor jusqu'au village d'Embakané, a de l'ouest à l'est environ 196 lieues d'étendue. Du nord au sud, ses dimensions sont moins connues, parce que les François se sont bornés à commercer sur la rivière, sans chercher à pénétrer dans le pays. On sçait qu'il est fort peuplé, & que ses terres sont fertiles. Le Roi porte pour titre de Majesté le nom de *Siratik*. Le siege de son empire est à Gumel, ville située à dix lieues de Ghiorel, port du royaume, sur une rivière qui tombe dans le Sénégal vers ce grand village. Layda, à 40 lieues au-dessus de Ghiorel, est une ville d'un grand commerce, au-delà de laquelle, on trouve le village d'Embakana, près du village de Betel, qui est sur la frontière du royaume de Galam.

*Commerce des Gommès, &c.*

Au-dessous de ces lieux, entre le port de Ghiorel & les isles de Bilbas & d'Ivoire, il y a, sur la rive gauche, un village nommé Laly, voisin du terrier Rouge, distant d'environ 70 lieues de l'embouchure du Sénégal, lieu célèbre moins encore pour la beauté de ses plaines, que pour le commerce des gommès. C'est-là que se rendent les Maures de la tribu d'Ebreghena. La tribu de Hadalagi exerce le même trafic à la pointe du désert au nord de la rivière, à deux lieues au-dessous de la capitale du royaume de Hoval. Il n'est



pas étonnant que toutes les nations commerçantes de l'Europe se soient efforcées d'établir leur commerce aux environs du Sénégal, même dans les cantons les plus ingrats & sur les côtes les plus dangereuses, tels qu'Arguim & Portendic; puisque ce n'est que dans cette région que les peuples de l'Afrique apportent une marchandise d'un très-grand usage, dans les manufactures de laine, de soie & autres, dans les teintures, & la pharmacie, une marchandise qui se vend à très-bas prix dans le pays & fort cher en Europe. Les Hollandois, pour l'attirer à Arguim, faisoient des échanges à perte. On lui donne le nom de gomme du Sénégal. La gomme Arabique est la même; il en vient encore du Levant; & l'on en tient le prix très-haut, sous prétexte qu'elle est d'une qualité supérieure à la première. Les marchands font hardiment passer pour véritable gomme d'Arabie, les gros morceaux les plus blancs, & les plus secs de la gomme du Sénégal. La grosseur ne met néanmoins aucune différence dans la qualité des pièces, & toute l'habileté dans le choix consiste à distinguer la plus sèche, la plus nette, & la plus transparente. Quoique la gomme de nos cerisiers, de nos pêchers, de nos pommiers, de nos pruniers, &c. ait les mêmes propriétés que la gomme Arabique, comme plusieurs expériences l'ont prouvé, on continue par une prévention nuisible, de donner la préférence à la drogue étrangère surtout pour la médecine. La gomme dissoute dans l'eau, donne un mucilage très-adoucissant: on l'emploie dans les maux de poitrine. C'est un spécifique contre la dyssenterie & les hémorragies. Mêlée avec le sucre d'orge, elle est bonne pour le rhume. On s'en sert aussi pour épaisir les humeurs séreuses, & les empêcher d'entrer dans la masse du sang. Les Negres qui la recueillent, & les Maures qui la portent aux marchés, s'en nourrissent par goût, en l'adoucissant par le mélange d'un peu d'eau; ils en regardent l'usage comme excellent.



Brue la trouvoit agréable. On peut, avec une teinture, lui donner le goût que l'on desire.

Cette drogue n'est que la sève de l'acacia, arbre assez petit & toujours verd; elle transpire par les pores de l'écorce, ou en découle par des incisions. Dans le tems des pluies & la saison froide, la sève plus abondante s'extravase d'elle-même, & le soleil l'épaissit & la perfectionne, sans lui donner trop de dureté: aussi celle qu'on recueille au mois de Décembre est-elle d'une qualité meilleure & en plus grande quantité. Depuis cette saison jusqu'au mois de Mars, la chaleur excessive sèche l'écorce de l'arbre; il faut la percer, & il n'en découle par ce moyen qu'un suc gluant & moins transparent. Suivant le tarif réglé par Brue, tant au Désert qu'à Terrier-rouge, la compagnie avoit un quintal de gomme (le quintal à cinq cents, & jusqu'à sept cents livres poids de Paris,) pour quatre piastras à 48 sols la piece, pour 24 perles d'argent uni, à cinq sols & demi la piece, pour six onces d'ambre jaune, pour huit aunes de serge noire & bleue, pour deux aunes de drap commun rouge ou bleu, pour une once de corail, pour 20 mains de papiers à 20 feuilles la main, pour 80 cloux de girofle, pour six aunes de toile blanche, pour cinq pagnes de coton du pays, pour deux barres de fer plates de huit à neuf pieds, pour une chaudiere, ou deux chaudrons, ou quatre bassins de cuivre, pour cinq aunes & demie de calico ou toile des Indes, pour 40 grains de verre rouge de moyenne grosseur, ou 18 de verre rayé, ou 600 de verre jaune, ou 40 grains jaunes massifs, ou 24 mille petits grains de différentes couleurs. Le prix de ces marchandises au Sénégal étoit le double, plus ou moins, du prix de France. Les Hollandois d'Arguim achetoient le poids de 220 livres de gommes pour la valeur d'une piastra d'Espagne. Leurs Interlopiers donnoient mille pieces de draps de laine bleue à 21 livres 5 sols la piece, pour 21250



quintaux de gommes, à 220 livres le quintal ; 500 douzaines de petits miroirs à 7 sols la douzaine, pour 175 quintaux ; 500 douzaines de peignes de bois à 6 sols la douzaine, pour 150 quintaux ; enfin pour 500 quintaux, 2000 cadenats ou 2000 couteaux de Flandres à cinq sols piece. On voit par ce détail quelles sont les marchandises qu'il convient de porter au Sénégal, les draps, les serges, des toiles, la verroterie, la clincaillerie, des instrumens de fer, le corail, &c. à quoi il faut joindre des eaux-de-vie, du sel, de la biere, des coris ou petites coquilles des Maldives, &c. On retire en échange, outre la gomme, l'ivoire & la poudre d'or, des cuirs, des plumes d'autruche, de l'ambre gris, des esclaves, &c.

M. Adanson, dans sa curieuse histoire naturelle du Sénégal, dit que les autruches qu'il a vues dans les sables brillans au nord du Sénégal, sont d'une grosseur monstrueuse, & aussi légères à la course qu'elles sont fortes. Un de ces animaux porta sur son dos, deux jeunes garçons, l'espace de plusieurs lieues avec une rapidité qui surpassoit la vitesse du cheval le plus agile. M. Adanson fit monter deux Negres sur une autre autruche qui, quand elle fut échauffée, sembloit égaler la rapidité du vent dont elle avoit pris la direction. On peut juger de quelle utilité ces oiseaux seroient, si l'on pouvoit les apprivoiser, & les dresser comme des chevaux.

*Royaume de Galam ou des Saracolez, Bambuk & autres lieux.*

Le royaume de Galam, à l'est du pays du Siratik, remonte le long de la riviere, l'espace d'environ 45 lieues, depuis la ville de Ghildé, située sur la rive gauche au-delà du 14<sup>e</sup> degré de latitude jusqu'au rocher de Felu, ou au royaume de Kaffon. Le Tonka où le Roi réside, à l'opposite de Ghildé du côté du sud, dans une ville appelée Tuabo, renommée pour ses carrieres de beau marbre. Ce pays, outre l'or de Bambuk, a beaucoup de fer, de cristal de roche, de



marbre , de pierres transparentes , de bois de couleur , &c. Les principaux du pays ne sont pas plutôt parvenus au gouvernement d'un village , qu'ils s'érigent en petits Rois sous le titre de Siboyez. Le commun des habitans porte le nom de Sarakolez ; le mot *Kolez* signifie riviere. Ils sont si turbulens , que sous les moindres prétextes ils détrônent leurs Rois , & si paresseux , qu'à peine vont-ils chercher à cinq journées de Felu , des esclaves dans le pays de Jaga , ou recueillir de l'or à Bambuk , province méridionale de leur royaume , suivant le mémoire de Labat. Dans le sein du royaume , les Mandingos originaires de Jaga & de Mandingo , contrée extrêmement peuplée , composent une espece de république , qui n'a pas plus de considération pour le Roi qu'elle ne juge à propos d'en avoir. Tout le commerce est entre les mains de ce peuple Mahométan , marchand & missionnaire tout à la fois. Dramanet tient le premier rang entre leurs villages ; on prétend que leur capitale se nomme Kongur. Les habitans de Dramanet exercent le commerce avec tant d'ardeur qu'ils vont jusqu'au royaume de Tombuto , & jusqu'aux établissemens des Anglois sur la Gambia. On doit attribuer à la rare fécondité des femmes de Mandingo , & à l'usage de ne vendre pour esclaves que les criminels , ce nombre prodigieux d'habitans dont les essains , obligés par la nécessité , de quitter le pays , ont peuplé tant d'autres contrées. Dans le pays de Bambuk , ils ont si absolument prévalu sur les naturels , nommés Malinkops , qu'ils ont en quelque sorte englouti cette nation , sans en avoir presque laissé de trace sensible.

M. Bluet , dans les mémoires de Job-Ben-Salomon , fait mention d'un royaume de Futa situé sur les deux bords du Sénégal , d'où il s'étend jusqu'à la riviere de Gambia. Si cette position est exacte , ce pays est le même que Galam. Moore dit que Futa est à quatre journées de Fatatenda , ville de la Gambia



Gambra très-avancée à l'est. Le premier Auteur, sur ce qu'il avoit recueilli des récits du Prince Negre, lui donne pour capitale Tombuto; mais il confond sans doute, Tombuto avec Tomba-aura, le canton le plus riche de Bambuk. Dans ce pays, la loi défend aux femmes de paroître sans voile aux yeux de leurs maris, pendant les trois premières années de leur mariage. Les peuples sont Mahométans. Outre la circoncision pour les mâles, ils ont l'usage d'une sorte de baptême pour les deux sexes. Le septième jour après la naissance, les parens & les amis assemblés, le prêtre, après un grand festin, lave l'enfant dans l'eau pure, transcrit son nom sur un morceau de papier, & le lui attache autour du cou, où on le laisse jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

La rivière de Falemé qui se décharge dans le Sénégal au-dessous de Tafalifga, ville très-commerçante de Galam, & vers le village de Donghuma, forme une île très-vaste qui renferme les contrées de Bambuk, de Makanna, de Jaka ou Jaga, de Gadda, lieux-dépendans de Galam ou de Kasson, & quelques autres pays orientaux inconnus aux Européens. Elle coupe, vers le sud, les royaumes de Kontu, de Kombregudu, &c. A l'occident, elle a le pays de Bondu & autres dont on sçait à peine les noms. Compagnon, dans son voyage à Bambuk, ne découvrit quelques signes de mines d'or, dans l'espace de 14 ou 15 lieues, depuis la jonction de Falem avec le Sénégal, qu'à une habitation ruinée, nommée Furkarane. Il en trouva deux autres à 25 & à 50 lieues de l'embouchure de la rivière, à Sambanura & à Segalla. Cinq lieues plus loin, le canton de Ghinghi-faranna lui parut presque uniquement composé d'or. Les marigots de ce terrain en charrieroient assez pour enrichir les Negres s'ils étoient moins paresseux. Ses montagnes sont composées d'un gravier doux, couvert de paillettes d'or. Les Negres négligent la mine riche & facile de Nian-sahanna, parce que le minéral demande



d'être fondu, art dont ils n'ont aucune notion, & qu'il est mêlé de soufre, d'arsenic dont ils ne savent pas empêcher l'effet sur leur santé. C'est au centre du royaume, entre les villages de Tamba ou Tomba-aura & de Nettoko, à 30 lieues de la rivière à l'est, & 40 du fort. C'est à Kaygnure sur la même rivière, qu'est placée la mine la plus abondante de l'or le plus pur que les Negres travaillent ordinairement. Quelques Auteurs ont pris le pays de Tomba-aura pour le royaume de Tombuto. Vingt lieues au-dessus de Kaygnure, on connoît dans les terres de Tomana Niakanel, une excellente mine que les Negres ont abandonnée, dans l'opinion superstitieuse, qu'il n'est accordé qu'aux femmes & aux Blancs de l'exploiter sans perdre la vie. Les femmes n'osent se croire exceptées de la loi qui retient leurs maris. Ainsi, conclut l'Auteur du voyage de Compagnon, elle paroît réservée aux Blancs, à qui l'intérêt seul est capable de faire mépriser les superstitions.

Les terres des mines sont argilleuses & de différentes couleurs. Les Negres ne font que laver le ghingan ou minéral pour en tirer l'or. Comme ils ne creusent pas à plus de huit pieds de profondeur, faute d'industrie pour soutenir les terres ou former des échelles, ils ne pénètrent jamais jusqu'aux principales veines. Ils sont persuadés, dit Labat, que l'or est un être malin qui se plaît à tourmenter ceux qui l'aiment, & qui par cette raison change souvent de domicile. Aussi quand, après avoir remué quelques poignées de terre, ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances, ils se disent l'un à l'autre sans aucune plainte, *il est parti*; ensuite ils vont chercher fortune dans un autre lieu. Les Farims ou Elémanni, chefs des villages, ne permettent la recherche ou le travail des mines qu'en certains tems, soit pour leur intérêt, soit en faveur du public. La moitié de l'or leur appartient, ainsi que tous les grains qui excèdent une certaine grosseur. Ces Seigneurs sont indépendans les uns des



autres , mais ligués pour le bien commun. Ils sont obéis de leurs sujets comme s'ils avoient le titre de Rois , pourvu qu'ils respectent les anciens usages de cette especé d'aristocratie.

Dans ce pays misérable au milieu de sa fausse richesse , les lieux qui ne sont point fertilisés par des rivières , sont si secs & si stériles , qu'il n'y croît ni riz , ni millet , ni légumes. Quoique les habitans ne souffrent aucune incommodité de l'air , il est très-dangereux pour les étrangers , non-seulement à cause de la chaleur du pays situé entre 12 & 13 degrés de latitude , mais encore parce que les hautes montagnes dont il est environné , y tiennent les vapeurs nuisibles d'un fond chargé de métaux & de minéraux , constamment renfermées comme dans un gouffre. On trouve dans ce pays d'excellentes pierres d'aimant ; il paroît avoir des mines de fer , de cuivre , d'étain , de plomb & d'argent. On y voit des singes d'une blancheur beaucoup plus brillante que celle des lapins blancs de l'Europe. Les pigeons y sont verts , ce qui les fait prendre souvent pour des perroquets. Le ghiamala est un animal extraordinaire de ce pays , de l'espece des chameaux , plus haut , dit-on , de la moitié que l'éléphant , mais beaucoup moins gros , pourvu de six petites cornes de deux pieds , & extrêmement féroce : les Negres trouvent sa chair excellente ; ils mangent aussi celle de leurs renards blancs dont ils vendent la peau. Dans les pays de Bambuk & de Galam , on trouve des merles fort extraordinaires pour les Européens , les uns blancs , les autres marquetés. L'oiseau de paradis appelé *Monoceros* , n'y est pas rare. Le royaume de Galam possède l'Abel-mosh , autrement la graine de musc ou l'ambrette , sans la cultiver & même sans en faire usage , quoique les femmes soient si passionnées pour les odeurs , qu'elles en portent ordinairement des paquets autour du cou , particulièrement des cloux de girofle. Cette graine rend une odeur de musc fort agréable quand elle est fraîche. Si les Negres



venoient à en prendre le goût, les marchands étrangers perdroient une des branches de leur commerce, le débit du girofle. Nos parfumeurs sont accusés d'employer cette semence, pour falsifier leur musc. Elle est d'une qualité très-chaude, & d'un excellent usage dans certaines maladies. La bataule, qui tient lieu de beurre & de lard aux habitans, est une graisse tirée d'un fruit excellent, rond, gros comme une noix, ferme comme le gland, couvert d'une coque & d'une peau brillante, d'un blanc rougeâtre, & d'une odeur aromatique. Cette graisse sans être aussi blanche que celle du mouton, a la même consistance. Les Blancs lui trouvent le même goût qu'au lard. Elle est employée par les Negres, non-seulement dans leurs sauces, mais encore dans divers remèdes pour les rhumatismes, les sciaticques, les douleurs de nerfs, & autres maladies de cette nature.

*Royaume de Kassou.*

A l'est & au nord-est de Galam, on trouve le royaume de Kassou, Kasson, ou Kassan, entre les rochers de Felu & de Govina. Le Segadora ou Sagedora, réside ordinairement à Gumel dans la grande île, ou plutôt la peninsule de Kassou formée, au nord du Sénégal, par la rivière Blanche & par la rivière Noire, qui, après un cours de 60 lieues, se réunissent dans un lac. On prétend que ce Prince possédoit anciennement le pays de Galam & la plus grande partie des Etats du Siratik; & les peuples de Galam, & de plusieurs autres contrées voisines lui payent encore le tribut. On ajoute que les Mandingos de Bambuk & de Tombuto sont aussi ses tributaires, s'ils ne sont pas ses sujets. Ses Etats dont on ne connoît pas les limites au nord, s'étendent au sud jusqu'aux pays de Godova & de Jaga. Les marchands Negres du pays disent qu'ils embrassent à l'est plusieurs journées au-delà du rocher de Govina, jusqu'aux frontières d'un royaume qui



touche à celui de Tombuto. Il y a dans ce pays des mines d'or, d'argent & de cuivre, si riches que le métal paroît presque sur la surface. Sur la Gambia, vers l'endroit jusqu'où les grands vaisseaux remontent, il y a une ville & un royaume de Kassar.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*ROYAUMES de la Côte maritime, depuis le Sénégal jusqu'à la Gambia. Royaume de Kayor.*

Retournons à l'embouchure du Sénégal pour suivre au sud la côte maritime, jusqu'à la Gambia. Le royaume de Kayor ou Kayllor, s'étend depuis le canton de Bigurt sur le Sénégal, jusqu'au village nommé par les François, le grand Brigni, au-delà du Cap-Verd. Il est fort éloigné du lac du même nom, puisque le lac se trouve au nord du Sénégal dans le Sahara. La ville de Bigurt est le séjour des Officiers établis par le Damel ou Roi, pour la perception des droits & des taxes. Ses habitans sont si paresseux, que laissant tous les travaux à leurs femmes, ils n'occupent leur oisiveté qu'à des débauches avec les matelots Européens. Il paroît que leurs femmes n'aiment pas moins qu'eux à se réjouir avec les étrangers, suivant le témoignage de le Maire, qui assure que comme tout le commerce se fait par leur entremise, elles couvrent du prétexte du négoce des visites dont le plaisir est l'objet. Les peuples de Kayor, aussi pauvres qu'indolens, ne vivent, pour la plûpart, faute de grains, que de racines, dans leurs huttes de pailles, inhabitables pour d'autres que pour des Negres. Au milieu de leurs hameaux, il reste encore quelques vestiges des anciens établissemens des Portugais. On trouve quelques-unes des maisons de ces étrangers dans le village de Sanyeng, autour duquel des torrens répandent une eau pernicieuse, si l'on en croit les Negres, aux chameaux & aux dromadaires, quoique bonne pour les autres animaux. Le Damel tient sa cour, une partie de l'année, à Mangor,



& ses principales femmes à Emboul dans un édifice spacieux, séparé de la ville par une haie de roseaux. Ces femmes sont distinguées des autres par le nom de Sogona; il est défendu aux hommes d'approcher de leur demeure à plus de cent pas. La ville de Rufisco ou Riofresco, située au-delà du Cap-Verd à trois lieues de l'isle de Gorée, est le port de commerce du royaume; elle en est aussi la capitale, suivant Loyer: aussi les maisons y sont plus grandes & plus commodes, & l'on y en compte deux ou trois cents. Le pays est si bien pourvu de bestiaux, de volailles, de poissons, & de marchandises commercables, qu'on prétend qu'il n'y auroit rien que d'avantageux à en dire, si la chaleur n'y étoit insupportable. On feroit de même des habitans, si les hommes n'étoient pas extraordinairement menteurs & les femmes excessivement libertines. Comme leurs maris les prostituent pour une bagatelle, & même gratis, elles invitent elles-mêmes les étrangers au plaisir, jusqu'au milieu des rues: les filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, suivent cet exemple. Quant à la chaleur, elle y est extrême; on n'y ressent jamais le moindre souffle, & le long de la côte dans la basse marée, le sable brûle les fouliers, & la réverbération écorche le visage. Cet endroit est de plus, mortellement infecté par une quantité prodigieuse de poissons que les Negres y laissent pourrir, pour leur donner du goût & de l'odeur; ils n'en mangeroient pas, s'ils n'étoient entièrement corrompus. Il en est de même de la viande; ils ne la trouvent bonne, que quand les vers commencent à s'y mettre. Labat remarque qu'il y a une espèce de sympathie entre les serpens & les Negres; mais cette sympathie n'est que dans l'imbécillité des Negres qui, aimant mieux se reposer de leur sûreté sur les enchantemens de leurs Marabouths que d'y veiller eux-mêmes, laissent entrer librement ces animaux dangereux dans leurs cabanes, au risque de leur vie; car s'ils sont mordus par les serpens, leur



mort est infailible , lorsqu'ils n'appliquent pas le feu assez promptement à la partie blessée. Les Séreres prennent ces animaux dans des trapes , & mangent leur chair avec sensualité.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Cette nation passe pour si barbare , que les autres Negres croient recevoir un outrage , quand on leur en donne le nom. Cependant elle est simple , honnête , douce , généreuse , charitable envers les étrangers , laborieuse , très-habile dans la culture des terres ; il est vrai que ces Sauvages sont entièrement nus ; qu'ils ne paroissent avoir aucune idée de religion ; qu'ils n'ont pas d'autres loix que celles de la nature , & qu'ils n'entretiennent aucune correspondance hors de leurs tribus. On leur reproche la perpétuité de leurs haines qui , transmises à leur postérité , éclatent tôt ou tard par une cruelle vengeance. Ils enterrent leurs morts dans des huttes , de sorte que ces édifices forment un second village à côté de leurs habitations , & que les tombes des morts occupent plus de terrain que les maisons des vivans. Sur la sépulture des hommes , ils mettent une fleche & un arc , symbole de leur occupation ordinaire qui est la chasse ; celle des femmes est distinguée par un mortier & un pilon , à cause qu'elles sont principalement employées à piler du riz & du maiz. Les Séreres vivent indépendans & divisés en petites républiques. Ils sont répandus autour du Cap-Verd. Cada Mosto mêle avec eux les Barbasins , en disant indistinctement des deux peuples qu'ils sont d'un caractère fort cruel , idolâtres , sans loix & sans maîtres , & dans une égalité qui n'est rompue que par la différence des richesses & des qualités personnelles. Il ajoute que leur pays étant impénétrable à cause des bois , des lacs & des rivières , excepté par des défilés fort étroits , ils ont merveilleusement défendu leur liberté , à la faveur de ces boulevards , & que les Rois du Sénégal qui ont tenté plusieurs fois de les subjuguier , n'ont remporté de leurs entreprises que



de la honte. Le Maire fait aussi mention des Barbasins, comme d'un peuple soumis au Roi de Joval ou Joal.

Le Cap-Verd, ainsi nommé parce qu'il est couvert d'arbres, dont la verdure s'entretient sans cesse par le renouvellement non-interrompu de leur feuillage, forme une terrasse dont la perspective est si belle, tant au nord qu'au sud, que des voyageurs attestent qu'ils n'en ont jamais vu de semblable. Il communique par des allées aussi régulières, que si l'art les avoit plantées, avec le Cap-Emmanuel, qui présente, à la distance de cinq lieues, un amphithéâtre orné de la même décoration. Le pays aux environs des deux caps est rempli de volailles, de gibier, & de bêtes à cornes. Le Cap-Verd est situé entre le 13<sup>e</sup> & le 14<sup>e</sup> degrés de latitude. Les habitans le nomment Besecher. Le Hollandois Vanden-Broeck, dans la relation du voyage qu'il fit au Cap-Verd au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, attribue aux peuples du pays, un caractère méchant, du penchant au larcin, la qualité d'excellens cavaliers, une légèreté surprenante à la course, une adresse extraordinaire à nager & à pêcher, une passion extrême pour l'eau-de-vie & les autres liqueurs fortes; passion à laquelle ils se livrent sur-tout avec excès aux funérailles de leurs amis. Ils croyoient que leurs morts devenoient blancs, & commerçoient ensuite avec les Européens. S'ils remportoient une victoire, au rapport de ce voyageur, ils coupoient à leurs ennemis la tête & les parties naturelles qu'ils apportoitent en trophée à leurs femmes. Les femmes, chargées non-seulement des offices domestiques, mais encore de la culture des terres, n'avoient pas l'honneur d'être admises à la table de leurs maris; elles mangeoient leurs restes dans la cuisine. C'étoient sans doute des peuples belliqueux, qui regardoient les armes comme le seul métier digne de l'homme, & les femmes comme une espece subalterne destinée à servir le sexe né pour la guerre. Tandis qu'ils ne portoient qu'un arc & des

flèches,



flèches, leurs femmes les accompagnoient, chargées de plusieurs cuirs sur la tête, & souvent d'un enfant sur le dos, lors même qu'elles étoient enceintes. Elles auroient été sans doute capables de les seconder dans les combats; car le travail les rendoit si robustes, qu'aussi-tôt qu'elles étoient délivrées d'un enfant, elles alloient se laver dans la mer ou dans la rivière; & sans le moindre intervalle, elles recommençoient à vivre avec leurs maris comme auparavant. Ces mœurs paroissent s'être conservées, du moins en partie, dans le royaume de Kayor.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Isle de Gorée.*

L'isle de Barfaguiche, à une portée de canon du continent, au sud & à une petite distance du Cap-Verd, fut nommée isle de Gorée par les Hollandois, du nom d'un village de Hollande. Elle n'a pas plus de 425 toises de longueur & de 120 de largeur; ce qui lui donne une circonférence d'environ deux milles d'Angleterre. Les rocs qui l'entourent la rendent presqu'inaccessible de tous côtés, excepté vers l'est-nord-est, où elle est ouverte par une baie de 130 toises de large, sur 70 de profondeur. Elle peut tirer facilement & à bon marché ses provisions de la ville seule de Joal; quoique cette isle soit dans la troisième zone torride, ainsi que s'exprime M. Adanson, l'air y est fort tempéré pendant toute l'année, parce que les jours & les nuits y sont égaux, & que les vents de terre & de mer y donnent de la fraîcheur. Par les soins de M. de Saint-Jean, on y a découvert des sources d'eau douce dont on manquoit, on a planté des arbres fruitiers dans les jardins, on y a cultivé toutes sortes d'herbages & de légumes en abondance; & d'une isle aride & stérile, on a fait un des plus agréables & des plus importants établissemens de l'Afrique, au rapport de M. Adanson. Il faut que la terre y soit bien fertile, malgré ce qu'en dit Barbot, puisqu'au



rapport de M. Demanet & autres, pendant les quatre mois de la haute saison, elle produit deux récoltes différentes, quoiqu'on ne l'engraisse pas, & qu'elle ne soit remuée que par un petit morceau de fer enchassé au bout d'un bâton semblable à une houlette de berger.

Le fort Saint-Michel, assis sur un rocher, ne peut guere être pris aujourd'hui que par surprise ou par famine, si les habitans de l'isle & la garnison concourent à le défendre. La garnison du fort est composée en partie de Laptots, autrement Gromettes, Negres libres. Le département de son comptoir comprend le commerce du royaume de Kayor, & de quelques autres royaumes qui s'étendent du côté de la Gambia. Les Astronomes François que Louis XIV y envoya en 1687, déterminèrent sa latitude, par l'observation des hauteurs du soleil & des étoiles fixes, à 14 degrés 40 minutes. Ils trouverent que la longueur du pendule étoit de deux lignes moindre qu'à Paris. Ils remarquerent que le barometre étoit ordinairement plus haut quand le thermometre étoit plus bas, & que la hauteur du premier étoit de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit; il recevoit moins d'altération du soir au matin que du matin au soir. L'aiguille aimantée y varie depuis un jusqu'à quatorze degrés, mais déclinant toujours au nord-ouest. On attribue la cause de ces variations à des mines de fer & à une source d'eau minérale. Les plus hautes & les plus basses marées, y arrivent un jour ou deux après la pleine lune & son changement. Leur différence est d'environ cinq pieds. Lorsque les vents soufflent avec violence du continent, elles s'élèvent un ou deux pieds plus haut.

Suivant les mémoires de Brue, l'isle de Gorée tire chaque année du royaume de Kayor deux ou trois cents esclaves, 20 mille cuirs, & 250 quintaux de morfil ou d'ivoire. Il y a trois tarifs de commerce pour son département; l'un regle le



trafic avec le Prince, l'autre avec les grands, le dernier avec le peuple. Les marchandises du peuple se payent les unes un quart, les autres un tiers ou environ, moins que celles du Prince. Quelquefois aussi le taux est le même. Ainsi du Prince ou des sujets, on a un esclave pour un sifflet ou pour un cornet d'argent. Les principales marchandises pour l'échange, sont le makaton, boîte d'argent, haute & quarrée, garnie de quatre anneaux aux quatre coins, & pesant quatorze onces; le cornet d'argent, de six onces quatorze grains; les mortaudes, grains d'argent creux & de figure ovale, du poids de 40 ou 50 grains, lorsqu'ils sont unis, & de 70 jusqu'à 80 lorsqu'ils sont travaillés; les bujis ou Koris, coquilles des Maldives, servent de monnaie sur les côtes de Sénégal & de Guinée. Les grelots d'argent de 60 à 70 grains; les sifflets de même métal du poids de deux onces & demie; des barres de fer plates de la longueur de neuf pieds, sur deux pouces de largeur & quatre lignes d'épaisseur; les émaux & les verres de toutes sortes d'espèces, de couleurs & de figures. Le débit de cette dernière marchandise est prodigieux, à cause qu'elle entre dans les colliers, les bracelets, & autres parures, tant des hommes que des femmes & des enfans. Les Negresses s'attachent des grelots aux pieds, parce qu'elles s'imaginent que leur jeu donne plus de grace à la danse. Elles forment des colliers de mortaudes, mêlés des grains de corail & d'ambre. Les Negres separent des makatons & des cornets qu'ils portent pleins de parfums en bandoulière. Ils mettent aussi dans le makaton leurs bagues, leur or, & d'autres choses précieuses.

Les prix d'un esclave, dans le tarif pour le commerce avec le Souverain, sont d'un grand makaton avec la chaîne, ou de trois livres d'ambre jaune, de quatre livres d'épices, de 100 balles de mousquet, de trois paires de pistolets, de quatre fusils communs, ou deux fusils garnis de cuivre jaune,



de 240 couteaux de Hollande, de trente barres de fer, de 100 pintes d'eau-de-vie, de deux tambours, de douze rames de papier, de trente petits bassins de cuivre, de quatre écharpes de taffetas à franges, de quatre aunes de drap écarlate, de trente livres de laine de la même couleur, de trente aunes d'étoffes rouges & jaunes, de cinq rangs de grains de verres petits & gros, de mille au rang, &c. C'est-là ce qu'on estime un homme; le moindre défaut diminue sa valeur. Deux enfans passent pour un homme fait, ou trois pour deux, & c'est sur-tout dans le ménagement de cet article que consiste l'habileté des facteurs; disent les mémoires de Labat. Le tarif est le même pour le royaume de Sin que pour celui de Kayor. On peut se procurer au port de Joal, dans le premier de ces deux royaumes, près de 200 esclaves, plus de 3000 cuirs, 12 ou 1500 quintaux d'ivoire, & quatre ou cinq cents quintaux de cire jaune. A Fakiju, autre port distant du premier, de 13 ou 14 lieues, on ne paye le sel transporté à bord que la valeur de trois livres le baril en marchandises; de sorte qu'on a pour 36 livres 300 livres de sel. Les possesseurs de l'isle de Gorée trouvent beaucoup d'avantages à entretenir la division entre les Princes de la côte; mais ils ne doivent pas être moins attentifs à se rendre redoutables à ces Rois, par de bonnes troupes, & aux Interlopiers par des vaisseaux bien armés. Il faut aussi que leurs magasins soient toujours remplis des marchandises d'Europe. Nous avons parlé des comptoirs François de Portodali & de Joal, de même que de ceux d'Albreda, de Vintain, de Jereja, & de Bissao, formés par Brue dans le district de l'isle de Gorée. Voyez l'histoire du Sénégal, & la nouvelle histoire de l'Afrique Française.

*ROYAUMES de Baul, de Sin, de Barsalli, de Barra.*

Le royaume de Baul, Baol, ou Jain, donne à son Prince le titre de Tin. Il suit la côte depuis Brigni jusqu'à Serenæ,



l'espace de 15 lieues. Loyer lui donne les Séreres pour habitans. Celui de Sin dont le Roi s'appelle Bur, n'a que douze lieues de côtes jusqu'à la riviere de Brusalum, Borfallo, Burfalli ou Baifalli, où commence le royaume de ce nom, qui finit à quatre ou cinq lieues de-là à la riviere de Betonda ou Battonte. Le royaume de Barra, tributaire de Barfalli, s'étend aussi le long de la mer, l'espace de cinq lieues, depuis cette riviere jusqu'à celle de Jignack ou de Janock d'un côté, & à l'embouchure de la Gambra de l'autre. Le terroir de Sin est fertile & bien cultivé, à l'exception des frontieres que les incursions des Sujets du Tin & du Damel ont dépeuplées. Ses habitans sont fiers & brutaux, mais ils aiment le commerce; ils ont beaucoup de fruits & de coton. Le royaume de Barfailli ou Salum, peut rendre le village de Kahoné ou Callone, une place d'un grand commerce, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, parce que les Mandingos s'y arrêtent avec l'or, les esclaves, & l'ivoire qu'ils tirent des régions orientales, par les comptoirs d'Albreda, de Jilfray, &c. Si les François avoient un comptoir dans ce village, ils leur épargneroient cinq ou six journées de chemin, & des droits considérables qu'ils payent au Roi de Barra pour sept ou huit cents esclaves, trois ou quatre cents marcs d'or, & une grosse quantité d'ivoire. Les Anglois de la Gambra, pour enlever ce commerce aux François, vont en remontant la riviere, à la rencontre des Mandingos; mais la plupart de leurs facteurs périssent dans ce voyage, soit par leur intempérance, soit par la qualité du climat, & rarement sont-ils remplacés par d'autres agens assez hardis pour courir les mêmes risques, ou assez forts & assez sages pour se sauver du danger, ou assez habiles pour commercer avantageusement avec les Mandingos. Ces marchands préfèrent ordinairement les François aux Anglois, parce que ceux-là ont la réputation d'avoir de meilleures marchandises, & d'être plus civils que leurs



concurrens. Ainsi le commerce se partage, ou du moins se partageoit autrefois entre le comptoir François d'Albreda & les comptoirs Anglois.

*La Gambia & les pays qu'elle arrose.*

La Gambia, autrement Gambu, Gambea, Gamboa, Gambie, est ordinairement appelée par les Negres Gée ou Ji, qui signifie en général une rivière ou simplement de l'eau. Elle se jette dans l'Océan vers les 13<sup>e</sup> degrés 20 minutes de latitude, entre le Cap-Verd & le Cap-Roxo ou Rouge; ou, pour parler avec plus de précision, entre les isles des oiseaux au nord, & le cap Sainte-Marie au sud. Sa largeur entre ces derniers points, est de six lieues. Dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, depuis le mois de Décembre jusque vers celui de Juillet, des bâtimens de 150 tonneaux peuvent la remonter, l'espace de plus de 500 milles, jusques vers Barakonda. Pendant le reste de l'année, il est presque impossible de surmonter l'impétuosité des flots, même à la voile avec un bon vent. On compte dix lieues depuis les isles des Oiseaux jusqu'à l'isle Charles ou aux Chiens, & deux jusqu'à la pointe de Lamei ou le Maine; deux jusqu'à Albreda, & d'Albreda jusqu'à Jilfray, situé vis-à-vis l'isle James, une demi-lieue.

Moore place sur la rive nord, de l'ouest à l'est, le royaume Mandingo de Barra, 20 lieues le long de la rivière; celui de Badelu, également gouverné par un Prince Mandingo, 20 lieues d'étendue; celui de Sanjally, Mandingo comme les précédens, 14 lieues de côtes; Bursalli ou Bursalum, royaume Jalof qui, enveloppant les pays de Barra, de Kolar, de Badellu, va régner sur les bords de la rivière, l'espace de 15 lieues; la grande région de Yani, partagée entre les Rois de Bruko & de Yamyamakonda, & bordent la rivière pendant 80 lieues; le pays de Woolli fort étendu, à travers



lequel les marchands sont obligés de passer pour se rendre à Kover, port de Joar, ville très-commercante du royaume de Bursalum. Vers la ville de Fatatenda, à 500 milles de l'embouchure; la rivière est aussi large que la Tamise au port de Londres. Environ 60 milles au-dessus, son cours est interrompu vers Barakonda par des cataractes. Le même Voyageur met sur la rive sud dans la même direction, le royaume de Kumbo, sur onze lieues de côtes; le pays de Fonia qui n'ayant que sept lieues sur la Gambia, s'élargit si prodigieusement dans l'intérieur des terres, qu'il forme le domaine de deux puissans Empereurs de la race des Bagnons; le pays de Kaën, gouverné par un Empereur & par un Roi Mandingos, & présentant dans l'espace de 23 lieues les villes célèbres de Tankroval & de Tendebar; le canton de Jagra renommé par le naturel laborieux de ses habitans, & par sa richesse en riz & en bled; le royaume d'Yamina, sur une côte de 14 lieues; celui de Jemarow, soumis à un Empereur Mandingo, étendu 32 lieues sur la rivière, & contenant entr'autres villes celle de Bruko, habitée par des Mandingos très-zélés Mahométans; la grande contrée de Tomani, distinguée par le nombre de ses villes, & par le commerce de celle de Yamyamakonda, 26 lieues de côte; le royaume de Kantor, a les villes de Fatatenda, de Kolâr, &c.

La description de Labat diffère de celle de Moore, quant aux noms, à l'étendue, & quelquefois la situation des lieux. Suivant ces notions, les royaumes du nord sont Barra, dix lieues de côtes; Guiokanda, cinq; Badiffa, vingt; Salum, dix; Guiania, deux; Kuha, quatre; Guiania, ou haut Yani, trente; Ouli, quatre-vingt-dix. Ces pays comprennent en droite ligne 179 lieues, auxquelles si l'on ajoute 71 lieues pour les détours de la rivière, on aura 250 lieues, depuis la pointe de Barra jusqu'à Barrakonda, l'extrémité du royaume d'Ouli. Le même Auteur range sur la côte du sud le royaume



de Kumbo, huit lieues sur la rivière; l'empire de Foigny, onze lieues; le royaume de Kiana, vingt; Jiagra, dix; Iamana, quinze; Kiakonda, quarante; Tamana, huit; Kantor, vingt lieues de pays connu. Ces pays donnent 165 lieues en ligne droite, & avec 80 lieues de détours, 250 lieues, depuis le cap Sainte-Marie jusqu'à l'extrémité du royaume de Kantor. Du tems de Jobson, les pays arrosés par la Gambia étoient moins divisés, & soumis à trois principales puissances, le grand Roi de Kantor au sud, les Rois de Barfalli & de Woolli au nord, tous les trois dépendans d'un Potentat qui demeurait plus loin dans les terres.

*Etablissemens Anglois sur la Gambia.*

L'isle de James ou James - fort, située à douze milles de l'embouchure de la rivière, est le principal siege de la compagnie d'Angleterre. Le Roi de Barra en retire une redevance ou un tribut, & les Anglois, en entrant dans la Gambia, sont obligés de saluer une touffe d'arbres, plantée sur la rive gauche, à laquelle on a donné le nom de Pavillon du Roi. L'isle n'a pas un mille de circonférence. Son fort étoit ci-devant garni de quarante-cinq pieces d'artillerie, distribuées dans ses quatre bastions; la plupart des soldats qu'on y envoie d'Angleterre, périssent par l'usage excessif des liqueurs fortes. Le lieu qui commande la rivière tire une partie de ses provisions du royaume de Kumbo, par le comptoir que les Anglois ont bâti pour cet objet sur la rivière de Kabata. Jilfray ou Gillefrée, autre comptoir sur la rive gauche près de l'établissement François d'Albreda, lui fournit des légumes: c'est là que l'on paye les droits au Roi de Barra. Il se fait un commerce de cire, d'ivoire, & de cuirs à Bintam ou Vintain, comptoir bâti sur la rivière du même nom dans le pays de Fonia, à six lieues de James - fort. Celui de Jereja, sur la même rivière, ne donne en abondance que de la cire médiocre.

Cette



Cette marchandise est le fonds du trafic de l'établissement de Tankroval. Les Anglois n'ont point ici de meilleur comptoir que celui de Joar au nord, parce que c'est à la pointe de Rumbo, voisine de cette ville, que les marchands Mandingos & Guinéas apportent les richesses de Galam & de Tombuto. La compagnie a encore des maisons de commerce à Yani Marrow, à Vallia, à Yamyamakonda, & à Fatatenda. Elle y achete principalement de l'ivoire & des esclaves. C'est un usage avantageux que de mettre ses comptoirs sous la protection de quelque ville dont l'Alkaïde qui, sur la Gambia, prend la qualité de Tobanda Mensa, Roi des Blancs, a soin de veiller à leurs intérêts, & de venger leurs injures, moyennant un droit sur les marchandises qu'ils achètent. L'Auteur anonyme d'une lettre imprimée dans les Œuvres posthumes du Docteur Hook, prétend avoir trouvé des terres fécondes en or sur les rives de la Gambia les plus fréquentées, ce que nul autre Voyageur n'a apperçu.

HIST. DE.  
L'AFRIQUE

*Commerce de la Gambia.*

L'or, les esclaves, l'ivoire & la cire forment le fonds principal du commerce de la Gambia. L'or y est d'une bonne qualité. Les junkos ou marchands Negres l'apportent de loin en lingots de la valeur de dix jusqu'à quarante schellings. Dans certaines années, ils amènent jusqu'à deux mille esclaves, la plupart des misérables nations des Bumbrongs ou Bambarros, & des Pecharis. Ces malheureux sont conduits en cordons, de trente ou quarante liés par le cou avec des lanières de cuir, à trois ou quatre pieds de distance l'un de l'autre, & chargés non-seulement de leurs provisions, mais encore d'un sac de bled ou d'une dent d'éléphant, &c. Outre ces esclaves étrangers, les Anglois en achètent quelquefois jusqu'à mille des pays même qui bordent la Gambia, les uns prisonniers de guerre, les autres criminels condamnés à



l'esclavage, les autres enlevés par la perfidie de leurs voisins. Depuis que ce commerce s'est introduit dans ces contrées, la justice y a traité les fautes les plus légères comme des crimes, comme le meurtre, le vol, l'adultère; les familles entières ont été quelquefois envoyées au marché pour la méchanceté, la fragilité, l'erreur d'un seul; & les peuples n'ont été la richesse des Princes que comme des troupeaux de leurs maîtres. Moore raconte que dans le royaume de Kantor un Negre fut vendu avec sa mere, ses trois freres & ses trois sœurs, au profit du Roi, pour avoir tué un homme en tirant sur un tigre qui mangeoit sa chevre. Les esclaves abondent sur-tout pendant les guerres; ce trafic en est quelquefois le principe & l'aliment. L'ivoire & la cire ont rang dans le commerce, après l'or & les esclaves. Les Negres trouvent beaucoup d'avantage dans la chasse des éléphants, parce que les dents de ceux qu'ils tuent leur appartiennent ainsi que leur chair. Qu'elles soient blanches ou jaunes, cette différence de couleur n'en met point dans le prix; mais leur cherté augmente à proportion de leur grosseur, en sorte qu'une dent du poids de cent livres a plus de valeur que trois dents qui en peseroient cent quarante. Le poids des pains ou masses de cire, est depuis vingt-jusqu'à cent vingt livres. On les éprouve avec la sonde, pour connoître s'ils sont nets; c'est en quoi consiste principalement la beauté de la cire. Le commerce de la gomme étoit médiocre sur la Gambia. Les Anglois le voyoient d'un œil jaloux, exercé, pour ainsi dire, en monopole, par les François sur le Sénégal. On trouve sur la Gambia de la gomme adragante, ou sang de dragon. Sur toute la côte & dans le reste de l'Afrique occidentale, les marchandises s'estiment ordinairement par barres. Ce mot indiquoit dans l'origine une valeur égale à celle d'une barre de fer. C'est aujourd'hui un nom vague qui désigne une certaine quantité de marchandises dont on convient dans le



commerce. Vers l'an 1730, une barre, dans le commerce Anglois, étoit en marchandises du pays l'équivalent d'une once d'argent, ou de deux livres de poudre, ou de 200 pierres à fusil. Elle ne monte quelquefois qu'à un schelling. On entend par chefs d'argent ou têtes de commerce, les colliers de cristal, les barres de fer, les dollars à aigles éployées, les bassins de cuivre, & les arrangos, parce que ce sont les marchandises les plus chères.

Moore pensoit qu'il feroit également de l'intérêt de la compagnie Angloise & des commerçans particuliers, que James-fort fût constamment pourvu d'esclaves & d'autres productions du pays, en assez grande quantité pour fournir tous les vaisseaux qui se présenteroient, en recevant leurs cargaisons en échange. La compagnie s'assortiroit ainsi commodément de marchandises d'Europe, de manière à pouvoir acheter avec avantage ce qu'elle appelle *les biens secs*, c'est-à-dire, l'or, l'ivoire, la cire, les gommes, &c. & ses propres navires ne seroient pas obligés de s'engager sur la rivière dans de longs voyages qui, si l'on en croit l'Auteur, ne tournent point à son profit. Quant aux négocians particuliers, ils auroient beaucoup moins de hasards à courir, de dépenses à faire, de pertes à effuyer, de tems à employer dans leurs opérations; & ils profiteroient de l'avantage que la compagnie a sur eux, dans le tarif des droits à payer aux Princes & aux Alkaïdes. Outre le commerce de la Gambia, James-fort est en trafic réglé avec divers lieux voisins, tels que les isles du Cap-Verd, où elle porte du bled pour en rapporter du sel & des chevaux.

Depuis que les Anglois sont maîtres du Sénégal, ils ont formé de leurs possessions sur ce fleuve & sur la Gambia, une province sous le nom de *Sénégalie*. La nation s'étoit flattée de retirer de grands avantages de cette réunion; déjà elle croyoit avoir envahi, non-seulement tout le commerce de



la gomme, mais encore celui des esclaves & de l'or. Le Parlement a affecté des sommes considérables à cet établissement, on y a envoyé de nouvelles troupes, on a formé des plans vastes. Cependant par tous les écrits publics, il paroît, non-seulement, que l'on ne recueille pas le fruit qu'on s'étoit promis de ces dépenses & de ces soins; mais que le commerce, le crédit, les forts, les comptoirs de la nation, tout tombe en décadence, les garnisons périssent, les bâtimens s'écroulent, les Negres s'éloignent, & les illusions ne se dissipent pourtant pas: une partie de la nation attend encore de l'Afrique la prospérité de l'Etat, tandis que le reste se partage entre l'Asie & l'Amérique, pour porter sa puissance au plus haut degré possible, à mesure qu'elle décline par les efforts que l'on fait pour l'élever, loin de son centre, dans ces différentes régions.

Le comptoir d'Albreda est le plus considérable des établissemens François sur la Gambie. Le fort James en arrête le commerce. Les François & les marchands d'interlope emploient ordinairement pour leur trafic, des Portugais établis dans le pays, en leur accordant un gros bénéfice. Leur confiance est rarement trompée; ces Portugais, répandus dans la plûpart des grandes villes, entendent très-bien les échanges, & connoissent même la première valeur des marchandises de l'Europe. Ils exercent sur-tout un grand commerce à Vintain, à Jergia, & à Tankroval. Cette race, par ses alliances avec les Mandingos, est devenue aussi noire que les anciens habitans. Il s'en trouve pourtant quelques-uns que l'on prendroit encore pour des natifs de Portugal; d'autres sont mulâtres. Comme ils affectent le nom de Negres aux esclaves, ils s'offenseroient, si on le leur appliquoit. Leur manie est de passer pour Blancs & pour Chrétiens, quoiqu'ils n'ayent, pour la plûpart, d'autres droits au titre de Blancs que la couleur de leurs peres, & à la qualité de Chrétiens, qu'un grand chapelet



qu'ils portent autour du cou. Cependant quelques-uns reçoivent le baptême des Prêtres des îles du Cap-Verd. Leur ignorance égale la dépravation de leurs mœurs. Les vrais Chrétiens les regardent avec horreur, & les Mahométans avec mépris; ils passent généralement pour un peuple sans religion. Le Maire dit qu'ils sont moitié Juifs, moitié Chrétiens, & qu'ils ont tous les vices des Portugais, sans avoir une seule de leurs bonnes qualités. Labat leur accorde de l'adresse, de la capacité, de la hardiesse, de l'art à se servir des armes à feu. Moore assure que c'est une race de renégats & de bannis: leurs mœurs semblent le confirmer. Par rapport aux Princes du pays, ils sont, au rapport de Jobson, sur le même pied que les Foulis & les Mandingos; ainsi lorsqu'ils meurent sans avoir disposé secrètement de leurs biens, le Roi s'en empare, & leur famille tombe dans l'indigence: de-là cette foule d'orphelins qui, abandonnés à la charité publique, se forment aux mœurs des Negres, mais sans renoncer à la qualité de Blancs. On croit que s'ils étoient moins déréglés, s'ils prenoient quelques sentimens d'honneur & des principes de religion, on pourroit se servir d'eux utilement pour pousser jusqu'au centre de l'Afrique les découvertes & le commerce. Les Anglois les ont souvent attaqués & pillés, comme des agens des François; mais leur défense a toujours été vigoureuse, & leur ressentiment terrible.

*Observations sur les Peuples établis entre le Sénégal  
& la Gambia.*

Les Jalofs, les Foulis & les Mandingos sont les plus considérables des nations établies entre le Sénégal & la Gambia. La côte maritime est principalement occupée par les Jalofs qui ont les Foulis au nord & à l'est, & les Mandingos à l'est & au sud. Les Foulis sont rassemblés en nation sur les bords du Sénégal, ou dispersés en pelotons du côté de la



Gambra. Toute la contrée fourmille de Mandingos, ils dominent vers le midi.

Les Jalofs, Ghiolofs, ou Jolloifs, n'ont ni le nez large ni les grosses lèvres qui semblent être les attributs des Noirs. A l'exception de la couleur, ils ont les mêmes idées de beauté que les François. Les traits de leurs visages sont très-réguliers : ils ont la taille bien prise, & leur peau est d'un très-beau noir. Leur constitution forte & vigoureuse ne s'exerce que dans la débauche. L'intempérance, la lasciveté, une excessive paresse, ne leur laissent, pour subsister, que les ressources de la fripponnerie dans le commerce, de l'assassinat, du vol, & de la vente, soit des étrangers, soit de leurs compatriotes, & même de leurs parens qu'ils enlèvent de force ou qu'ils livrent subtilement aux Européens. Labat observe, en parlant de ceux du Sénégal, que c'est sur leurs pieds, non sur leurs mains, qu'il faut avoir les yeux ouverts. Habitues à marcher sans chaussure, ils acquièrent une adresse singulière à se servir de leurs pieds, pour ramasser à terre ce qu'ils se proposent de prendre. Lorsqu'avec le gros orteil, ils ont saisi leur proie, ils lèvent la jambe par derrière jusqu'à leurs pagnes, & leurs mains font ensuite leur office, pour cacher le vol. Ceux d'Yaca excellent dans cette manière de dérober, au rapport de Barbot. Ceux de Joalli & de Portodali ne sont pas moins grands voleurs. Leur extrême pauvreté paroît dans ce qui constitue parmi eux la richesse. Les plus opulens ont à peine de l'or pour la valeur de douze pistoles, cinquante pièces de bestiaux, trois chevaux & autant d'esclaves. La famine les réduit quelquefois à la nécessité de se vendre eux-mêmes. Quand ils sont parvenus à se procurer des liqueurs fortes, ils ne sortent pas de l'ivresse, jusqu'à ce que la boisson leur manque. Ivres, ce sont des bêtes furieuses. Dans leur bon sens, ils ressemblent à des bêtes brutes. On assure que non-seulement ils ne connoissent ni leur âge, ni les jours



de la semaine pour lesquels ils n'ont même pas de noms, mais encore qu'à peine ils comprennent que deux & deux font quatre : mais ce ne peut être là qu'une manière de parler. Comment une longue habitude du commerce ne leur auroit-elle pas donné des connoissances si simples & si nécessaires, tandis qu'elle les a tant adoucis & civilisés, & qu'elle a introduit parmi eux des langues étrangères ? S'il est vrai que leurs interpretes jettent de l'embarras dans tous les marchés, comme il est aisé de se le persuader, c'est souvent infidélité de leur part ; leurs méprises peuvent aussi provenir du peu d'analogie entre ces deux langues, & de l'imperfection des langages Negres : d'ailleurs l'ignorance de ces interpretes ne prouve pas leur incapacité. On prétend que ces peuples n'ont aucune notion de la nécessité de restituer ; il est plutôt à croire qu'ils n'ont aucun remords du larcin ; puisqu'un voleur convaincu est, suivant leurs loix, puni par l'esclavage, ils ont du moins l'idée du juste & de l'injuste. On ajoute qu'ils n'ont pas la moindre teinture des devoirs civils, c'est-à-dire, qu'ils les violent avec impudence & qu'ils n'en respectent aucun : cependant on leur accorde au moins l'habitude de l'hospitalité. Leur profonde soumission aux ordres de leurs Princes n'est que l'effet de la crainte. La moindre désobéissance seroit punie du dernier supplice, de la confiscation des biens, de l'esclavage de toute la famille du coupable ; ils n'irritent point la tyrannie. Leur orgueil se concilie parfaitement avec leur stupidité. Quoiqu'ils soient d'une humeur fiere & martiale, qu'ils entretiennent par divers usages, on les accuse en général de lâcheté : la bravoure militaire est compatible avec la bassesse des sentimens, comme la bassesse des sentimens l'est avec l'orgueil qui n'est qu'une fausse opinion de soi-même. Il est à propos de remarquer que nous ne connoissons guere les Negres que par des facteurs ou autres voyageurs suspects : nous n'avons donc des lumieres



certaines, touchant la partie de l'Afrique qu'ils occupent, que pour ce qui concerne le commerce, &c.

Au rapport de Vasconcelos, cité par Barbot, le gouvernement est beaucoup mieux réglé chez les Negres de la côte que chez les peuples du Sénégal; la politique, mieux entendue, le plan de conservation & d'aggrandissement, plus profond; le conseil, plus secret, & la distribution des récompenses & des châtimens plus conforme à l'équité. Le Prince prend toujours l'avis des anciens; ils ne s'éloignent jamais de sa personne. Les Juges sont des hommes renommés pour leur discernement & leur expérience. Ce n'est pas là le caractère d'un peuple aussi imbécille que méchant. Dans les pays des Jalofs où la couronne est héréditaire, l'ordre de la succession est celui des neveux par les sœurs des Monarques: tel est l'usage du royaume de Kayor, usage fondé sur ce que la propagation du sang royal n'est certaine que par cette voie; cependant il y a d'autres royaumes dans lesquels le frère succède à son frère, & le fils de ce dernier à l'autre. Dans les principautés électives, trois ou quatre grands personnages nomment le Souverain, en se réservant le pouvoir de le déposer & de le bannir, s'il manque à ses obligations; mais un Roi qui sera dépouillé, prétendra, les armes à la main, avoir rempli ses devoirs & obéi aux constitutions de l'Etat. De-là des guerres civiles. L'autorité des Souverains est absolue. Sur la Gambra, les peuples les regardent comme des forciers & des devins du premier ordre; ils peuvent du moins être les plus habiles de leur royaume. On parle d'un ancien Roi du grand Kassar, nommé Magro, lequel par le secours des Diables qu'il invoquoit en embrassant la terre, mettoit en pièces avec son souffle tout ce qui se trouvoit autour de lui. Walla-Filla, Roi de Jaal, rassembloit dans un moment toutes ses forces militaires, des quatre coins de ses Etats. Ce Prince passoit, dit-on, pour le plus grand magicien &



& pour le plus redoutable empoisonneur du pays, c'est-à-dire, qu'il passoit pour magicien, parce qu'il étoit habile empoisonneur. La forcellerie a beaucoup de crédit sur ces peuples; elle est exercée par les Prêtres qui s'attribuent le pouvoir de commander aux serpens & aux monstres. Il y a apparence que ces imposteurs possèdent quelques secrets naturels, dont quelques épreuves heureuses nourrissent la crédulité de la nation. La justice fait usage des épreuves. Un Negre qui est accusé de vol, & qui n'en est pas convaincu, n'est déclaré innocent, qu'après qu'il a touché trois fois un fer rouge sans se brûler. Sur la Gambia, l'eau bouillante est l'épreuve admise pour le vol. Au milieu de ces superstitions, la corruption se glisse dans la justice. Les présens déterminent ordinairement la balance. On a vu le Damel vendu successivement à deux petits Rois ses tributaires, révoquer authentiquement un jour l'arrêt qu'il avoit solennellement rendu la veille, & le peuple souscrire à ces variations par des satires contre celui des deux rivaux qu'il venoit de combler de louanges.

Les Jalofs donnent aux Grands & aux Princes du sang le titre de *Tenhalas*, à leurs Nobles celui de *Sahibobos*, au Lieutenant général du royaume & généralissime des armées, celui de *Kondi*, au Chef de la justice celui de grand Jerafo, au Trésorier de la couronne celui d'*Alkair*, *Alkade*, ou *Alkaïde*, &c. Les grands Officiers ont des subalternes dans chaque canton. Le Kondi & le grand Jerafo visitent les provinces pour se faire rendre compte de la conduite des Alkaïdes, ou gouverneurs des villes & des villages. Ceux-ci levent les droits & les revenus royaux; ils sont comptables au grand Trésorier. Lorsque le Damel est à la tête d'une armée, c'est aux femmes à lui fournir des vivres par-tout où il passe. Ses troupes ne montent guere à plus de 1500 hommes; il n'a pas assez de chevaux pour former 200 cavaliers. La

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



cavalerie a pour armes la zagaie, longue javeline, des dards dentelés, le cimeterre, un long coutelas à la Mauresque, & un bouclier rond d'un cuir fort épais. Elle est aussi bardée de grisgris, de sorte qu'un cavalier démonté ne peut pas faire quatre pas. Les armes de l'infanterie sont le cimeterre, la javeline, les fleches dentelées & empoisonnées. Les Negres, en général, tirent de l'arc avec tant d'adresse, que de cinquante pas ils sont sûrs de donner dans un écu. Les armées marchent sans ordre & combattent sans discipline. Lorsque l'infanterie a lancé ses fleches & la cavalerie ses dards, on en vient à la zagaie, & le premier choc décide ordinairement de la victoire. Quoique ces combats ne soient que des escarmouches, quoique l'on y ménage l'ennemi dans l'espérance de faire beaucoup d'esclaves, les guerres sont sanglantes, parce que ces soldats sont nus, & fort adroits à manier les armes, & plus disposés à perdre la vie qu'à s'exposer au reproche de lâcheté & à tomber dans l'esclavage. Dans les traités de paix, il n'y a jamais de composition pour les prisonniers; ils sont tous esclaves sans exception d'âge ou de rang. Dans les royaumes de Barfailli & du bas Yani, le Roi ne prend du butin que ce qui est nécessaire à ses besoins, & chacun de ses soldats y a la même part. Aussi-tôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre, il est obligé pour satisfaire son avidité & celle de ses gens, de courir les armes à la main, après une nouvelle proie. Tous ces Princes n'ont besoin que d'un léger prétexte, pour entreprendre une guerre. C'est par le canal des Marabouths qu'ils traitent de paix; ils la jurent sur l'Alkoran.

Les Foulis, sujets du Siratik, occupent dans l'intérieur des terres, un pays vaste & fertile, d'où ils pourroient tirer le fonds d'un commerce très-avantageux, si leur industrie égaloit leur application au travail. Cependant ils sont très-bons fermiers pour des Negres; & la beauté extraordinaire



de leurs bestiaux, ainsi que l'abondance de leurs moissons de millet, de coton, de tabac & de légumes, sont des témoignages aussi favorables de leur intelligence que de leur laborieuse activité. Avec un air délicat, ils sont si propres à la fatigue, qu'après des jours entiers d'un travail ou d'une chasse pénible, ils prennent comme un délassement, l'exercice de la danse pendant trois ou quatre heures. Ils doivent à leurs soins, l'avantage de vivre beaucoup mieux que les Jalofs; ils ont aussi l'esprit plus vif & les manières plus civiles: leur taille, quoique bien prise, n'est pas si haute que celle des Jalofs; ils sont aussi moins robustes. Passionnés pour les merceries de l'Europe, ils accablent les marchands de caresses, en tâchant de les tromper ou de les voler; car pour la friponnerie, la différence entre les Negres, n'est, dit-on, que dans le degré. Leurs cuirs sont très-beaux & à bon marché. Propres dans leur habillement & curieux dans le choix des étoffes, ils préfèrent le jaune au rouge, qui est la couleur favorite de leurs voisins. La musique est si goûtée & si honorée parmi eux, qu'il feroit honteux pour les personnes distinguées de ne pas sçavoir toucher de quelque instrument; au lieu que les Seigneurs Jalofs croiroient déroger par de pareils exercices. Cette opposition d'usages dans les deux nations paroît être l'expression de l'antipathie. Les femmes des Foulis sont belles, bien faites, délicates dans leur complexion, aussi recherchées dans leurs parures qu'avidées de divertissemens. Elles ont l'esprit vif, l'humeur douce, les manières polies. Si l'on s'en rapporte aux mémoires de Labat, elles entendent aussi bien que les femmes des peuples les plus galans, l'art de tirer parti, pour leur propre intérêt, de la faiblesse des hommes. On est surpris de ce que les Européens ne tentent pas d'introduire parmi elles l'usage de la soie.

Le Lieutenant Général du royaume du Siratik se nomme *Kamalingo*. Le P. Labat rapporte beaucoup d'autres titres



de dignité, mais sans en expliquer la signification. Ceux qui en sont revêtus fournissent au Roi, lorsqu'il s'élève une guerre, leur contingent de troupes, moyennant le privilège qu'ils ont de faire esclaves tous les Negres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs Seigneuries ou de leurs départemens. Comme le Siratik tire beaucoup de chevaux des Maures, son armée n'est pas moins forte en cavalerie qu'en infanterie. Ce Prince puissant, compte parmi ses vassaux & ses tributaires, le grand Brak & tous les Seigneurs du royaume de Hoval. Le trône descend du Roi à son frere ou à son neveu par sa sœur, ou même par sa sœur utérine. Les Reines sont fort sujettes à la galanterie ; & s'il y a eu autrefois des méthodes établies pour les forcer à déclarer la vérité sur la qualité de leurs enfans, ces usages ne sont plus en vigueur. Les Foulis sont en général d'un brun très-foncé ; on en voit peu d'un beau noir. On prétend que c'est par leurs alliances avec les Maures que leur peau s'est imbue de cette couleur imparfaite.

Les Foulis de la Gambra sont également basanés, avec de longs cheveux, beaucoup moins frisés que ceux des vrais Negres. Les femmes sont encore mieux faites que les hommes : on vante la beauté de leur taille & la régularité des traits de leur visage. Elles sont si propres que, dans le commerce du lait & du beurre dont elles sont chargées, elles croiroient leur honneur flétri, s'il se trouvoit un cheveu dans leur marchandise. Quelques bandes de ces Foulis menent avec leurs troupeaux une vie errante. S'ils ne tuent pas leurs animaux secrètement, les Mandingos, leurs tyrans, leur prennent la meilleure partie de leur viande. Jobson ne met pas de différence entr'eux & leurs bestiaux. Moore, qui les nomme Pholeys ; en fait un très-beau portrait ; il assure qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes, & qu'ils sont en général plus versés dans la langue Arabe que les Européens ne le sont dans la



langue Latine, quoiqu'ils aient leur langage propre. Leur industrie pour élever les bestiaux ne lui paroît pas moins digne de remarque. Les Mandingos leur confient les leurs, & tirent d'eux par des échanges une partie de leurs provisions. C'est le seul peuple de la Gambra qui ait l'art de battre le beurre, & de qui l'on puisse acheter des troupeaux. Il est vrai que la superstition leur est commune avec les autres Negres. Ainsi dans l'opinion que l'action du feu peut s'étendre jusqu'à leurs vaches, si on en fait bouillir le lait, ils cessent de vendre cette denrée, lorsqu'ils apprennent qu'on l'achète pour cet usage. Ils ne s'habillent qu'avec les étoffes de coton de leurs manufactures. Il n'y a pas moins de propreté dans l'intérieur de leurs cabanes, que de régularité dans la forme de leurs habitations. Leur frugalité ne le cède point à leur industrie; elle leur procure un superflu qu'ils vendent à bon marché, après qu'ils ont pourvu aux besoins de leurs pauvres, des vieillards, des infirmes, & même des malheureux qui ne sont pas de leur nation. Si l'un d'entr'eux tombe dans l'esclavage, aussi-tôt ils s'empressent de contribuer au rachat de sa liberté. Dans les tems de famine, un grand nombre de Mandingos tiennent la vie de leur charité. Aussi leur voisinage passe-t-il dans le pays pour une bénédiction du Ciel, & les Rois leur permettent volontiers de bâtir des villes dans leurs Etats, sans prétendre les assujettir. Les Negres de ces contrées n'étant pas fort attachés à la culture, & même à la propriété des terres, la bienfaisance des Foulis leur paroît un bien plus précieux que le terrain qu'on leur cède. Ces étrangers y acquièrent tant de considération, qu'on se déshonorerait en les insultant. Si l'offense leur étoit faite par le Roi ou par la nation, ils détruiraient leur ville pour aller s'établir dans un autre lieu; ils repousseraient même plus vigoureusement un outrage qu'aucun autre peuple Africain; car leur douceur n'est point foiblesse. Les Jalofs même n'oseraient les



attaquer. Ils se servent avec beaucoup d'adresse de la lance, de la zagaie, de l'arc, du fong ou coutelas, & même du fusil. L'humanité est l'ame de leurs sociétés, & la vertu paroît être le ressort de leur gouvernement. Leurs chefs, dit Moore, les gouvernent avec tant de douceur, que chacune de leurs décisions paroît venir d'un peuple entier plutôt que d'un seul homme.

Nous avons déjà parlé des Mandingos ou Mundingos, comme de la nation la plus répandue dans cette contrée, la plus versée dans le commerce, la plus civilisée & la plus zélée pour le Mahométisme. Labat en parlant du Sénégal, leur donne un excellent caractère, le goût de l'hospitalité, & avec l'application au travail, une égale intelligence du trafic, de l'agriculture, & de l'entretien des bestiaux. Jobson assure que ceux de la Gambia passent la plus grande partie du tems assis à l'ombre des bois, la pipe à la bouche, ou occupés, non au commerce, mais à des jeux puérils, sans autre souci que celui de semer & de recueillir, dans l'espace de deux mois, pour les nécessités de la vie. Là, ils ne forment qu'un peuple subalterne, ils n'y sont que tolérés : ici, l'empire est à eux, ils ont des peuples qui les nourrissent, & qu'ils foulent : c'est là peut-être la première cause d'une différence si singulière entre des tribus de la même nation. Il est certain que ce peuple, sorti de l'intérieur des terres, & accoutumé aux transmigrations, a plus de facilité qu'aucun autre pour le commerce, par l'avantage qu'il a de connoître & de fréquenter les sources de la grande richesse de l'Afrique. Ceux de la Gambia ont trouvé dans le pays, assez d'esclaves à faire pour se procurer les marchandises de l'Europe, & ils auront abandonné les longs & pénibles voyages que ceux du Sénégal sont obligés d'entreprendre, pour fournir à leur besoin, & obtenir de la considération dans des royaumes où ils n'existent que précairement. Les Rois de la Gambia, quand ils ont besoin des



marchandises des Européens, ne se donnent pas d'autres soins que d'envoyer dans les villes & villages intérieurs, des troupes de gardes, qui enlèvent le nombre d'habitans nécessaire à leurs desseins. Cet exemple est suivi par les particuliers, en proportion de leurs forces. Cependant l'esclavage est en général assez doux chez ces Mandingos. Les riches traitent si bien leurs esclaves, qu'ils semblent les regarder comme leur famille, les femmes sur-tout, qui paroissent n'avoir point d'autre occupation que celle de se parer. Tandis que dans la plupart des pays de l'Afrique, les maîtres vendent les esclaves nés dans leur maison, les habitans de la Gambra croiroient se souiller d'un crime, s'ils en agissoient de la sorte, à moins que ces esclaves n'aient commis une faute qui mériteroit un pareil traitement, quand ils seroient nés libres. Cet acte, sans cause suffisante, seroit bientôt suivi d'une désertion générale des autres esclaves, qui trouveroient facilement une retraite dans les royaumes voisins. Dans le domestique, les femmes ont droit de vendre pour leur profit, tout ce qui reste de riz & de volaille, après qu'on a pourvu à la subsistance de la maison. Il paroît que ces peuples, quoique brouillons, sont naturellement sociables, s'il est vrai qu'ils donnent aux disputes le nom de combat, & qu'ils parlent d'une querelle mêlée de termes injurieux, comme d'une grande bataille : idées heureuses qui arrêtent la main, & qui éloignent les voies de fait ! Aussi est-il très-rare qu'ils en viennent aux coups ; mais si l'emportement engage l'action, elle ne finit que par la mort de l'un des combattans : ces crimes ne sont que de fureur, & la fureur trouve accès dans les âmes les plus douces & les plus sensibles. La vivacité de ces Negres est la source de leurs démêlés ; cependant l'enjouement fait leur caractère. Ils passeroient vingt-quatre heures à danser au son de leurs instrumens, c'est-à-dire, à former quelques mouvemens réguliers, entre des sauts & des postures bisarres,



dans lesquels ils déploient toute la souplesse & l'agilité de leurs membres, pour se surpasser les uns les autres. L'émulation anime ces peuples. Sur le point d'honneur & sur la naissance, ils poussent la délicatesse aussi loin qu'aucune autre nation. Tous les Mandingos ont un couteau suspendu à leur ceinture. Les uns sont armés de la zagaie, les autres d'un dard ou de fleches. La plupart portent une épée sur l'épaule gauche. Ceux du haut de la Gambia, quoique leurs mœurs se soient rapprochées des regles de la police & des loix de l'équité, ont conservé des traces de quelques usages qui embarrassent & inquiètent les marchands. Qu'ils aient vendu quelque chose le matin, ils peuvent vous redemander leur marchandise, en en restituant le prix; & l'on court beaucoup de risque, si l'on n'est pas en état de les satisfaire.

Les Mandingos ont les levres grosses & le nez plat. Il paroît par le témoignage des Voyageurs modernes, que c'est sans fondement que Jannequin a avancé que la forme de leur nez & de leurs levres, venoit du soin que l'on prend, à leur naissance, de les élargir. Quelquefois on peint sur le visage & sur la poitrine des enfans, différentes figures, en forme d'ornemens. Les femmes sont très-fécondes. La santé est un bien commun chez ces peuples, quoiqu'ils soient sujets à différentes maladies dangereuses. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de la force, leurs jambes s'enflent quelquefois de la grosseur du corps; ce que Moore attribue à l'usage dans lequel ils sont, à cette saison de la vie, de mêler avec leurs alimens certaines herbes mal-saines, qu'ils jugent propres à inspirer l'amour ou l'amitié. Quelquefois il leur sort des vers très-longs de différentes parties du corps: c'est un effet, disent-ils, des mauvaises qualités & sur-tout de l'épaisseur de l'eau qu'ils boivent. Leurs remedes ordinaires sont les grisgris.

Le premier degré d'honneur connu sur la Gambia, est celui de Manfa ou Roi. Les titres de Farran, de Farrambra, & de Bo-john



Bo-john ou Bojan, appartiennent à des Princes distingués par la noblesse de leur sang, & par l'autorité qu'ils exercent dans leurs provinces. Les Rois ne sont pas ici aussi fastueux, même dans les cérémonies d'appareil, que sur le Sénégal; leur pompe consiste à se faire grater ou chatouiller les pieds, par deux de leurs femmes: plaisir auquel ils paroissent fort sensibles. Leur principale richesse consiste en esclaves. Ils peuvent passer, dit-on, pour mendiants comme les derniers de leurs sujets, dont il est difficile de les distinguer par l'habillement. Lorsqu'ils n'ont rien à craindre de la force, ils prennent aux étrangers tout ce qu'ils trouvent de leur goût. La loi leur permet de se lier avec sept femmes, par un mariage formel, & d'entretenir outre cela des concubines, mais en leur défendant de coucher avec elles, depuis l'instant où leur grossesse est connue, jusqu'à ce qu'elles aient sevré leur enfant. Le premier point de la loi découle nécessairement du second, qui, suivant Jobson, est fondé sur la constitution des Negres; elle est telle, si on l'en croit, que s'ils approchoient de leurs femmes pendant leur grossesse, il n'y auroit point d'accouchemens heureux; preuve infaillible, ajoute-t-il gravement, qu'ils descendent de Chanaan, qui, pour avoir découvert la nudité de son pere, fut frappé, suivant les écoles, de la malediction de Dieu sur cette partie. Ce Voyageur cite là-dessus Ezechiel, chap. XXIII, vers. 20. Dans cette supposition, il auroit dû expliquer comment cette *race de Chanaan* se perpétue; car les Negres aiment le plaisir, il n'y a parmi eux que peu de Rois qui puissent avoir tant de femmes pour se dédommager de la privation de celles qui sont enceintes, & les Négresses accouchent pour l'ordinaire fort heureusement.

Les villes de la Gambra ont deux champs communs, l'un pour le maiz, dont la culture est le partage des hommes, l'autre pour le riz, dont le soin est du ressort des femmes & des filles. Les Alkaïdes distribuent la moisson, comme ils



ont réglé le travail. On rapporte une coutume singulière du royaume de Baul : lorsqu'il est question de délibérer sur une affaire importante, le Roi assemble son conseil dans une forêt autour d'un grand trou, vers lequel chacun dirige ses paroles; la séance finie, on bouche soigneusement le creux, comme si l'on y ensevelissoit tous les discours. La moindre indiscretion étant punie du dernier supplice, les desseins sont impénétrables jusqu'au moment de l'exécution.

*Suite de la Côte, depuis la Gambia jusqu'à Sierra-Léona.  
Pays des Flaps & autres.*

La côte qui s'étend depuis le Cap Sainte - Marie ou la Pointe-sud de l'embouchure de la Gambia, jusqu'au village de Bulol, à l'entrée de la rivière de San-Domingo, vers le Cap-Roxo ou Cap-Rouge, est habitée jusqu'à six lieues, dans l'intérieur des terres, par les Flaps, Floops ou Flouppes, nation sauvage, mortelle ennemie des Mandingos, toujours en guerre contre ses voisins, & peu en commerce avec les Blancs. Les Portugais les appellent *Bravos*. Les Negres des autres nations n'oseroient traverser leur pays, s'ils ne trouvoient l'occasion de suivre des Européens qui n'y passent pas eux-mêmes, sans être en état de repousser une insulte. Cependant le Roi de Jereja, un des Princes de Fonia ou Foigny, Empereurs des Bagnons, en ont subjugué quelques tribus; il y en a d'autres qui sont soumises aux Portugais de Kachao. Ces Flaps assujettis sont plus civilisés que le reste de la nation qui vit dans l'indépendance, soit en forme de République, sous le gouvernement des Anciens; soit en corps monarchique, sous l'autorité d'un Roi national, à qui la Souveraineté n'est dévolue que parce qu'il étoit le plus puissant des sujets de son prédécesseur. Ceux des environs de la rivière de Zamanée ou Kasamanfa, branche de la Gambia, ont aussi un Prince sans aucune succession établie. Ils passent pour les



plus barbares des Flups. Aucune nation n'entretient de commerce avec eux. On rapporte même qu'ils ne font point de quartier aux Blancs, & qu'ils en dévorent la chair. Mais il y a apparence que les Blancs craignent d'être mangés par ces Negres, avec aussi peu de raison que certains Negres en ont à croire que les Blancs sont capables de les manger. Ces peuples recueillent du millet & du riz. Leurs richesses consistent dans de grands troupeaux de vaches & de chevres. Leurs villages sont fortifiés de pieux flanqués de terre, bien peuplés & très-peu éloignés l'un de l'autre. On trouve çà & là des cabanes de Bagnons, habitans naturels de l'empire de Foigny. La ville de Jamez, Jam ou Gam, située près de la rivière de Kafamansa, à sept ou huit lieues de l'embouchure de Rio-San-Domingo est un marché d'où les Portugais tirent une grande quantité de cire brute : plusieurs familles de cette nation s'y sont établies : ce qui prouve que les Flups n'y sont pas si féroces. Le Gouvernement est une espece d'Aristocratie. Le caractère général de la nation, au rapport de Moore, la rend également capable d'oublier les bienfaits & incapable de pardonner les injures. Elle est idolâtre.

Les Portugais ont sur la rivière de Kafamansa un fort consistant en deux bastions & deux demi-bastions. La rivière est assez large & assez profonde pour recevoir de gros vaisseaux ; mais son embouchure est coupée par une barre si dangereuse, que les plus petits bâtimens n'y entrent pas sans péril. Ces Européens ont encore ici quelques autres lieux fortifiés, tels que le village de Bagto. Le pays divisé par des rivières & des torrens que vomit un lac formé par les pluies, paroît principalement peuplé dans l'intérieur de Negres-Bagnons. Leur Roi réside dans un village voisin de Ghinghin, ville située à cinq lieues au nord de Kachao, sur un ruisseau qui sort de la rivière de Kafamansa, vers le village de Bulol, d'où il va se jeter dans celle de San-Domingo. Ghinghin a

Dddd ij



pour habitans des Bagnons & des Portugais. Ces derniers y ont un magasin fortifié : l'accès en est très-difficile, à cause des marais & des arbres au milieu desquels il est situé, ainsi que celui de Kafamanfa. Ces deux places seroient, dit-on, assez défendues par des légions de Mosquitoes qui suffiroient pour détruire une armée. Les Portugais en tirent annuellement cent ou cent vingt quintaux de cire jaune. Ils font cultiver leurs plantations par des Gromettes ou domestiques Negres. Le pays est agréable; on y voit des abeilles de toutes parts; les singes n'osent attaquer leurs ruches, quoiqu'ils ravagent les champs. La Kafamanfa forme, en tournant, à cent cinquante lieues de son embouchure, un coude qui donne le nom de Cabo à un grand royaume voisin. C'est un des chemins par lesquels M. Demanet croit que les François peuvent remonter jusqu'aux royaumes des Mines. Au commencement de ce siècle, celui de Cabo étoit gouverné par un Prince plus riche & plus fastueux que tous les autres Princes de la côte. Avec six ou sept mille hommes qu'il tenoit constamment sur pied, il imposoit silence à ses voisins qui n'osoient lui refuser le tribut. A force de loix & de peines, il avoit si bien corrigé ses peuples du penchant naturel que les Negres ont au vol, que les négocians auroient pu sans crainte laisser leurs marchandises sur le grand chemin. Ses sujets ne pouvoient même rien exiger d'un étranger, sous peine d'être vendus. Lorsqu'il apprenoit l'arrivée d'un Blanc, il le faisoit défrayer dans tous ses Etats; & si pour obtenir audience, il falloit lui offrir la valeur de trois esclaves, il rendoit toujours plus qu'il n'avoit reçu, & il avoit la galanterie de donner aux négocians, à leur départ, un Negre ou deux marcs d'or pour leurs femmes. Les Portugais achetoient de lui tous les ans six cents esclaves à quinze ou dix-huit barres par tête, en différentes especes de marchandises, telles que des armes à feu, des sabres courbés avec de belles poignées,



des liqueurs , des fauteuils de velours & autres meubles, des selles de France, &c. Ses esclaves n'étoient point à la chaîne. Dès qu'ils avoient reçu la marque du marchand, il n'y avoit pas à craindre qu'ils se dérobaient par la fuite ; la garde étoit trop exacte sur les frontieres , & la discipline trop rigoureuse dans toute l'étendue de ses Etats. Ce Prince avoit quatre mille marcs de vaisselle d'or. Ces remarques ne donnent pas une idée moins avantageuse du pays que de la personne du Roi.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Kachao , pays des Papels , &c.*

Rio San - Domingo , autrement la riviere de Kachao , a de l'est à l'ouest un cours de plus de 200 lieues. Son embouchure est à trois lieues au sud de celle de Kafamanfa , couverte par des rocs & des bancs qui ne permettent pas aux bâtimens de la premiere grandeur d'y entrer , quoique vingt lieues au - dessus les eaux soient encore assez profondes pour les recevoir , & qu'il y ait plus d'un quart de lieue d'un rivage à l'autre. Les deux bords de la riviere sont ornés d'arbres d'une grosseur & d'une hauteur étonnantes. De leur tronc , on feroit un canot d'une seule piece , capable de porter dix tonneaux & vingt-cinq ou trente hommes. On assure que les caymans ou crocodiles , si terribles ailleurs , sont si doux dans Rio San-Domingo , que les enfans en font leur jouet jusqu'à leur monter sur le dos & à les battre , sans en recevoir aucune marque de ressentiment. Cette douceur , dit Labat , leur vient peut-être du soin que les habitans prennent de les nourrir & de les bien traiter. Mais il resteroit alors à expliquer pourquoi ces animaux , si peu sensibles ailleurs aux mêmes soins , déposeroient ici par un sentiment de reconnoissance ou d'intérêt , leur férocité naturelle , jusqu'à endurer les mauvais traitemens. On n'ose croire à la bonté morale des crocodiles de la riviere de Kachao , quand on les



trouve si redoutables dans les rivières voisines qui prennent avec elle leurs eaux dans une source commune.

La ville de Kachao, peuplée par une colonie Portugaise, est bâtie sur la rive sud à vingt lieues de l'embouchure de la rivière, & à onze degrés de latitude. On n'a rien négligé pour la fortifier, parce que les Papels, naturels du pays, portent aux Portugais une haine mortelle. Elle est entourée de marais avec quelques petits cantons de terre labourable, qui ne fournissent pas assez de maïs & de riz pour l'entretien des habitans. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle *le pot de chambre de l'Afrique*. Il s'y fait annuellement un commerce de deux ou trois cents esclaves, de cent quintaux de cire, & autant d'ivoire. Ses habitans, quoiqu'obligés pour leurs moindres besoins jusqu'à celui de l'eau, de sortir de leurs remparts avec une garde sans laquelle ils seroient exposés aux insultes des Papels; ses habitans, dis-je, sont si indolens, qu'ils ne prendroient pas la peine même d'élever de la volaille dans leurs maisons. On ne peut sortir pendant la nuit sans courir risque d'être assassiné par des aventuriers dont le bizarre équipage annonce le métier qu'ils exercent. La cotte de maille sur le corps, un petit bouclier au bras gauche, des pistolets & des poignards accrochés à un tablier de cuir, l'épée à la main droite, la carabine avec une charge d'un quarteron de poudre & de 20 ou 30 petites balles, posée sur un bâton fourchu, les lunettes sur le nez, ils font feu sur l'homme qu'ils attendent, en lui disant de prendre garde à lui. Si l'infortuné qui a reçu le coup n'est pas tout-à-fait mort, ils l'exhortent à dire *Jesus, Maria*, en achevant de le tuer à coups de poignard. La patrouille que le Gouverneur fait marcher pour empêcher le désordre, ne sert qu'à l'augmenter; car ces gardes ne sont eux-mêmes que des voleurs d'autant plus redoutables, qu'ils sont en grand nombre, & comme privilégiés. C'est une extrémité à laquelle le gou-



vernement réduit la garnison, en négligeant de la payer, comme en ne fournissant pas assez de marchandises aux habitans, il les oblige à entrer en composition avec les nations étrangères. On n'est guère plus en sûreté dans les maisons que dans les rues, parce qu'elles ne sont ni solidement bâties, ni exactement fermées. Aussi l'on y tient des lanternes allumées pendant la nuit, des domestiques en sentinelle, chargés de tirer sur tout ce qui se présente aux environs, & des chiens dont l'aboïement les avertit de se mettre sur leurs gardes. Ces chiens y sont amenés d'Europe, parce que ceux du pays n'aboient presque point.

La plupart des familles de Kachao sont de race mêlée & d'un teint mulâtre, ou même si noir qu'on auroit peine à en distinguer un grand nombre des Negres mêmes. Comme la jalousie des maris passe pour une marque d'estime & de tendresse, les femmes blanches sont beaucoup plus étroitement resserrées; elles n'ont pas la liberté de sortir pendant le jour, même pour aller à l'église. Si, dans une visite qu'on rend à un Portugais, on paroît curieux de voir sa femme, ou même de sçavoir comment elle se porte, on s'exposeroit à un duel à la Portugaise, c'est-à-dire, à une rencontre de la nature de celles dont on vient de parler, où l'on exposeroit la femme au danger d'être poignardée ou empoisonnée. Ces Européens, en se mêlant avec les Negres, ont contracté & leur couleur & leurs vices, sur-tout l'amour désordonné des femmes que les deux nations poussent à l'excès. Ceux des Papels qui se sont assez familiarisés avec les Portugais pour s'établir au milieu d'eux, à Kachao, ont pris à leur tour une apparence Portugaise dans leurs usages. Les uns & les autres ne mangent de la chair qu'à leur *jentar* ou dîner. Tous leurs repas commencent par le fruit. On assure que les autres colonies Portugaises ne valent pas mieux pour la police, les mœurs & le gouvernement, que celle de Kachao. La ville



de Farim , située à 45 lieues au-dessus de Kachao , sur la même rive , est un autre marché de la même nation , mais beaucoup moins considérable. Les villages placés entre ces deux villes sont peuplés de Gromettes Negres , domestiques libres qu'on appelle *Laptots* sur le Sénégal. Leur emploi est de ramasser du coton. Quelques - uns de ces Gromettes se sont mis en possession des *Trois-Isles* que l'on trouve au sud de l'embouchure de San-Domingo. Ils ne permettent pas l'approche de leur isle aux canots étrangers , mais ils vont eux-mêmes commercer avec les Papels du continent dans un village nommé *le Bot*. Ce village est à trois lieues de distance de l'embouchure de la riviere. On trouve à l'entrée même de San-Domingo , du côté du sud , un bois appelé *Matta-formosa* , qui renferme un village habité par des Flups moins barbares que ceux de Kafamanfa. Leur terroir produit du riz en abondance. On achete d'eux des provisions & des esclaves. Le Roi des Papels du continent fait sa résidence à cinq ou six lieues dans les terres.

*Isles de Buffi & de Bissao.*

Cette nation possède les deux isles de Buffi & de Bissao , séparées du continent par un canal d'une demi-lieue de large. L'isle de Buffi , Buffisi , ou Boissifi , est très-peu connue , parce que ses habitans sont d'un caractère si méchant , si jaloux , si défiant & si farouche , qu'il n'y a point de sûreté dans leur commerce. Cependant on tire d'eux des bestiaux , quelques provisions , & des noix de palmier , dont on nourrit les esclaves , après qu'on en a exprimé l'huile. Il faut , dans ce trafic , apporter beaucoup de précaution contre la surprise & la fraude , & même repousser par la violence les canots negres s'il s'en présente un certain nombre. Le Roi de Buffi ne jouit pas d'une grande autorité. L'isle a dix lieues de circonférence ; elle est à deux lieues au nord de celle de Bissao.

Celle-ci



Celle-ci n'a pas moins de trente-cinq à quarante lieues de circuit ; plusieurs vaisseaux de 60 pièces de canon peuvent mouiller ensemble sans incommodité dans le principal de ses ports. Le terroir est si fertile qu'on prendroit le riz & le maïs pour des arbustes, à considérer leur hauteur. Les habitans ne font pas leur pain avec du maïs, ils le mangent grillé, ainsi que le manioc, que les Portugais leur ont apporté du Brésil. Cependant quelques-uns en forment des barangos, espèces de gâteaux, très-propres à exciter l'appétit, quand ils sont frais. Leur *fonde* est une pâte d'un grain particulier réduit en farine, & mêlé avec de la graisse ou du beurre. Les bœufs & les vaches sont d'une grosseur extraordinaire ; on les vend assez cher. Les vaches servent de monture au lieu de chevaux, dont on manque dans l'isle. On prétend que l'herbe y est si pernicieuse pour ces animaux, qu'ils meurent aussi-tôt qu'ils en ont goûté. Les patates & les ignames sont la nourriture ordinaire des habitans. Ces fruits, ainsi que les bananes, les guaves, &c. y sont en si grande abondance, qu'ils ne peuvent être à meilleur marché : il en est de même du vin de palmier & du lait. Les oranges n'y sont pas moins communes. Il y a peu de cabanes qui ne soient environnées de bananiers & de guaviers. A la réserve de quelques petits bois de palmiers sous lesquels on se met à l'abri de la chaleur, l'isle est entièrement cultivée. De la côte, elle s'élève insensiblement jusqu'au centre, où l'on découvre des collines entre lesquelles il se trouve des vallées & des sources de rivières. Si l'on en excepte deux petits villages bâtis autour de l'église & du couvent des Portugais, elle ne paroît avoir aucune habitation régulière ; les Papas logent dans des cabanes dispersées. La paroisse est composée d'environ quatre cents femmes & cent cinquante Nègres noirs comme des corbeaux, originaires du Portugal, si on les en croit. L'isle est extrêmement peuplée ; quoique les Biáfaras,

HIST. DE.  
L'AFRIQUE.



les Balantes, les Bissagos & les Nalus, ne cessent d'infester les côtes. Ces barbares ne connoissant point les traités de paix, les intervalles mêmes de repos, n'établissent entre eux aucune correspondance. Leurs incursions sont brusques & courtes. Si l'entreprise est heureuse, les vainqueurs retournent dans leurs pays, traînant après eux leurs prisonniers, qu'ils forcent à chanter leurs louanges : c'est une espece d'ovation, qu'ils appellent *Cavalarze*. On décerne aux morts des honneurs publics, dans lesquels leurs femmes, par des expressions sanglantes du désespoir, répandent une horreur funebre. La moisson d'esclaves passe ensuite dans les mains des Européens.

La plûpart des Ecrivains donnent au Souverain de l'isle de Bissao la qualité d'Empereur, parce que l'isle est divisée en huit provinces, & régie sous ses ordres par huit Seigneurs, dont le titre répond peut-être à celui de Rois, quoiqu'ils ne soient proprement que des Gouverneurs. L'autorité du Chef suprême est despotique. Lorsque le tocsin sonne, c'est-à-dire, lorsque l'isle retentit de ses bombalons, espece de trompettes marines très-longues, mais sans corde, tous les habitans s'empressent de recevoir & d'exécuter ses ordres, sans quoi ils seroient vendus pour l'esclavage : quelquefois l'Empereur se plaint de leur ardeur à le servir. Les idoles sont toujours consultées par des sacrifices, avant que les entreprises se forment ; mais l'Empereur est l'ame de ces Dieux de bois & d'argile, ils répondent à sa volonté. Une maniere assez étrange qu'il employe pour avoir de l'argent, c'est d'autoriser ses sujets à lui donner la maison de leur voisin. Le propriétaire se venge de son ennemi de la même façon, & ils sont tous les deux réduits à la nécessité de racheter leurs cabanes, ou d'en bâtir d'autres. La haine est assez forte dans des ames barbares, pour que ces Negres goûtent de la satisfaction à nuire à ceux qui en sont l'objet, en se nuisant à eux-mêmes.



A la mort de l'Empereur, on ôte la vie & on donne la sépulture auprès de son cadavre, à celles de ses femmes qu'il avoit aimées le plus tendrement, & à ceux de ses esclaves qui lui avoient été les plus fidèles, afin qu'ils lui procurent les mêmes plaisirs, & qu'ils lui rendent les mêmes services dans l'autre monde. Avec cette multitude de victimes, on renferme dans son tombeau son or, son argent, son ambre-gris, & ce qu'il avoit de plus précieux. Les Jeagres, dont on compare la dignité à celle des Ducs & Pairs en France, s'assemblent pour tirer au sort la royauté, d'une façon assez singulière. Des Negres lancent en l'air la tombe de l'Empereur mort, composée de roseaux & de bois très-léger, & le Jeagre sur qui elle retombe est reconnu Roi, comme si le ciel lui avoit mis la couronne sur la tête. On dit que ce pays ne paroît pas avoir été troublé par des guerres civiles, quoique le droit des Souverains ne soit fondé que sur ce titre; mais la superstition le rend sacré, & il semble être maintenu par les loix politiques. Cependant il est permis de douter de la solidité de cette conjecture, sur-tout si l'isle est en effet partagée entre huit Rois ou même huit Seigneurs héréditaires. Il n'est pas à croire que des peuples barbares, farouches, durement gouvernés, misérables & braves, n'éprouvent point ces inquiétudes, ces jalousies, ces haines, qui embrasent du feu de la discorde les Etats les mieux constitués. Les Papels & leurs voisins sont idolâtres; tout est Dieu pour eux. Brue établit un comptoir François dans cette isle, comme on l'a vu dans le corps de l'histoire. On voit à l'orient de Bissao, les petites isles de Sortières ou des Sorciers & de Bourbon. Les Negres font tous les ans de grands sacrifices dans celle des Sorciers.

*Pays des Balantes.*

Sur la côte située vis-à-vis les isles de Buffi & de Bissao, les Balantes occupent vers la rivière de Geves un canton de



dix ou douze lieues d'étendue. Les Negres ne mêlent point leur sang avec un sang étranger par le mariage. S'ils font quelque commerce en grains, en légumes, en volailles & en bestiaux, avec leurs voisins, c'est sans avoir aucune alliance ni aucune autre sorte de correspondance avec eux; & ils ne leur donnent à connoître que leur méchanceté. La proie qu'ils enlèvent hors de leur pays, si elle consiste en Negres, ils la vendent ou l'échangent contre des bestiaux: ils ne font pas de quartier aux Blancs. L'opinion commune est qu'ils n'interdisent aux étrangers l'entrée de leur pays, qu'à cause des mines d'or qui y sont répandues. La conjecture est fondée sur ce que les Portugais ayant acheté d'eux de la volaille, ont trouvé de l'or dans presque tous les gésiers, plus heureux en cela que les François; & sur ce qu'ils payent leur tribut au Roi de Kafamansa en or, & en or différent de celui de Galam & de Tomba-aura, sans qu'ils soient en commerce avec les Mandingos. Persuadés de la vérité du fait, les Portugais ont entrepris la conquête du pays, mais ils ont été vigoureusement repoussés. Les Balantes se battent avec furie. Leurs armes sont le sabre, l'arc & la zagaie. Ils sont tous libres & gouvernés par les anciens. La côte qu'on découvre de la mer a une apparence de culture, sur laquelle on présume qu'ils sont laborieux. On ne juge pas moins avantageusement de leur terroir, par l'abondance de leur volaille & de leurs bestiaux.

A l'ouest & au sud-ouest des isles des Papels, on rencontre les isles des Bissagos, presque entièrement renfermées dans un cercle de basses & de bancs. L'isle Formose est la plus orientale, & toute isolée. Ses apparences répondent à son nom, & toutefois elle est déserte, par la raison peut-être qu'elle manque d'eau fraîche. Quelques-unes de ces isles ne sont pas connues. On nomme les autres Kafnabak, las Galinas, Kazegut, Karache, Arangena, Papagago ou l'isle des



Perroquets, Babachoka, Bissague & Warange, en les prenant du sud au nord. Leur fertile terroir est mal cultivé; ainsi le commerce ne sçauroit y être fort considérable, si ce n'est en esclaves; car leurs habitans sont des êtres inhumains & dénaturés, qui, pour de l'eau-de-vie, vendent leurs enfans, leurs peres mêmes & leurs meres, quand ils ont assez de force ou d'adresse pour les livrer aux marchands. Aussi, malgré les dangers que l'on court à trafiquer avec ces barbares, il n'y a pas d'année où les Européens ne leur achètent trois ou quatre cents esclaves, du prix de quinze à vingt barres, qu'ils payent en eau-de-vie, en sonnettes, armes à feu, étoffes de coton ou de laine, vaisselle d'étain, bassins de cuivre, grains de verre, &c. En trafiquant avec eux, il faut être sous les armes, & leur enir même le canon pointé sur leurs canots. Il y a moins de péril à fréquenter les isles de Kazegut, de Karacie, de Kosnabak, & de las Gallinas, que les autres. Les habitans de Kazegut sont les plus civils de tous ces insulaires, & toutefois on ne doit pas traiter avec eux sans de grandes précautions; leur isle est une des plus fertiles & des plus grandes. Brue y négocia avec beaucoup de succès: le Roi, pour lui témoigner sa satisfaction, lui fit présent de deux coqs; ce qui passe dans le pays pour la marque la plus honorable, parce que cet animal est consacré particulièrement aux idoles. Chaque isle a son Chef. Souvent elles sont en guerre les unes avec les autres; mais lorsqu'il s'agit d'attaquer les Papels ou les Biafaras, ils n'ont qu'un même esprit; leurs canots & leurs soldats se réunissent; ils vont, avec beaucoup de concert, signaler leur extrême cruauté, & entre leurs trophées, ils ramassent les chevelures des ennemis qu'ils ont tués, pour en tapisser leurs cabanes. Leur furie se tourne contre eux-mêmes, au moindre sujet de chagrin. Leurs héros se poignent: la coutume du vulgaire est de se noyer, de se pendre, de se jeter dans des précipices.



Les Bissagos ont contraint par des guerres cruelles, les Biafaras d'abandonner la grande île de Bulam, sans s'établir eux-mêmes dans leur conquête. Ils se bornent à y faire des lugans ou plantations & des chasses. Cependant l'île est fort agréable, avec un terroir gras & profond, à en juger par la bonté de ses bestiaux & par la hauteur de ses arbres; toute son enceinte est si abondante en poissons & en coquillages, que l'homme le plus paresseux y vivroit avec peu de travail. Brue pensoit qu'une colonie Européenne y feroit bientôt riche & florissante. La longueur de l'île est de huit ou dix lieues, sa largeur de cinq, sa circonférence de vingt-cinq ou trente. Elle est séparée de la péninsule des Biafaras par un canal dont l'entrée peut avoir une lieue de large; c'est une branche de la rivière nommée Rio-Grande, laquelle se divise en deux bras à la pointe sud-est de Bulam.

*Pays des Biafaras, &c.*

Les Biafaras sont répandus sur le continent le long de la côte opposée aux îles de Bulam & de Bissao, depuis la rivière de Géves jusqu'à Rio-Grande. Ghinala, ville sur la rivière du même nom, est leur capitale. Leur pays est fort étendu dans les terres: on y trouve beaucoup de Portugais assez riches. Le territoire est assez bon. Le pays fournit de la cire, de l'ivoire, des esclaves, de l'or, des cuirs séchés, du coton, des plumes d'autruche, des gommes. Toute la côte est entrecoupée de petites rivières bordées de villages. Nous nous trouvons forcés de parcourir ces pays à grands pas. A quatre-vingt lieues de l'embouchure de Rio-Grande, on rencontre les Nalus ou Analoux, nation fort commerçante. Au-delà, les principales rivières sont Nugne ou Nimer, Caffere, Samos, Tafali, Donghé, &c. Sur leurs bords sont les Kakolis, les Zapez, divisés en quatre tribus, &c. Aux environs de la rivière de Nugne, il y a un sel blanc, reconnu pour un des



plus puissans antidotes que l'on ait découverts jusqu'à présent, à ce qu'on assure; une dragme de sel de Nugne délayé dans de l'eau, est un spécifique contre le poison, tant intérieur qu'extérieur. Sans nous arrêter dans tous ces pays, nous passerons à celui de Sierra-Léona.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Pays de Sierra-Léona.*

Les Portugais ont nommé *Sierra-Léona*, montagne des lions, le pays que ses habitans appellent *Bulombel*, grande contrée. Cette dernière dénomination donne lieu de conjecturer que c'étoit autrefois le siège d'un vaste empire ou d'un grand désert. Les limites politiques de ces contrées ne sçauroient être fixées. Quant à leurs limites naturelles, les voyageurs les placent, chacun à son gré, à telle rivière, telle montagne. Il n'y a qu'incertitude sur celles du pays dont nous parlons. Nous nous renfermerons ici dans la partie septentrionale de la rivière de Sierra-Léona, autrement appelée *Mitomba*, *Tagrim*, &c. Son embouchure est à sept degrés & demi de latitude septentrionale.

La baie dans laquelle cette rivière se décharge est bornée par le cap de Tagrim, Sedo, ou Sierra-Léona au sud, & par celui de la Vega au nord: sa largeur est au moins de trois lieues. La rivière s'y jette par trois canaux, dont ceux du nord & du sud sont en tout tems navigables. Vers le cap Tagrim, il a plusieurs petites baies: la plus sûre & la plus commode se nomme encore baie de France; les habitans racontent que les Normands y avoient un comptoir; ils entendent, ils parlent même François, & les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle, n'en diront pas moins affirmativement qu'on n'y trouve aucune trace de l'établissement de la Compagnie Normande, parce qu'on ne sçauroit y reconnoître les pierres ou la terre de leur comptoir. Les Anglois ont eu quelques forts dans les petites îles de la baie; le petit fort



de Benfe leur est resté. La rivière est fort poissonneuse, & infestée de crocodiles.

Les terres du nord sont fort basses ; la partie du sud est montagneuse. Le pays plat forme le royaume de Bolm ou Bulm, le haut pays celui de Burré ou Bourri. Le Roi de Burré fut autrefois très-puissant ; il est aujourd'hui tributaire du Roi des Karrows : plusieurs Seigneurs gouvernent souverainement divers cantons avec la qualité de *Capitaines*.

Le pays de Sierra-Léona est habité par deux nations très-différentes, les *vieux Capez* & les *Kombus Manez*. Il y a apparence que les Capez sont les mêmes que les *Zapez* dont nous avons parlé ci-dessus, & les *Guabes* dont nous parlerons plus bas, leurs voisins. Avec une légère différence dans la prononciation, on multiplie les peuples. Les Capez passent pour les Nègres les plus humains & les plus polis de l'Afrique : ils sont les habitans naturels du pays.

Les Manez, suivant l'opinion des Portugais, sont de la même race que les Jagas, Galles, &c. ils ont les mêmes mœurs. Barbares, entreprenans, inquiets, on dit même qu'ils sont antropophages. S'il est vrai que le mot *Manez* signifie *mangeur d'hommes*, le mot *Man*, commun à tant de langues anciennes & modernes pour désigner l'humanité, sera encore employé dans le même sens jusques au couchant de l'Afrique.

Pendant deux siècles, les Manez ont fait aux Capez une guerre si cruelle, & les Capez se sont si vigoureusement défendus, que leur haine réciproque est devenue impuissante par l'épuisement, & qu'ils n'ont pu se chasser les uns les autres. Les Manez forsoient d'un pays stérile ; les Capez n'avoient point à choisir.

On dit que la capitale a 300 maisons ou huttes rondes, & tout au plus 500 habitans ; il faut ajouter *en état de porter les armes*, sans quoi ce seroit une contradiction manifeste.



Atkins assure qu'on voit souvent dans cette contrée tous les habitans d'une ville se transplanter d'un canton dans un autre , & qu'ils ont en très-peu de tems défriché le nouveau terrain qu'ils se proposent d'habiter. Il y a apparence que des circonstances particulieres auront causé ces transmigrations ; mais elles ne sont certainement pas dans les mœurs des peuples qui bâtissent des villes & cultivent les terres. Villaut , Barbot , Labat , &c. ne parlent pas de cette coutume.

Quoiqu'on ait dit que les Capez , naturels du pays , soient bons , on ajoute généralement que tous ces peuples sont méchans ; à cause qu'ils sont souvent en querelle. Il est à présumer que l'inimitié des deux nations ne leur permet pas de vivre en paix ; mais il ne faut pas appeller méchant celui qui se défend contre un injuste agresseur. Les Capez & les Manez ont leurs loix particulieres ; & la justice leur a été administrée suivant ces loix , même lorsqu'ils ont été soumis. Dans leurs tribunaux , les Avocats portent , dit-on , un masque sur le visage , des castagnettes à la main , & des sonnettes aux jambes , ainsi qu'une casaque ornée de plumes. Ces symboles conviennent assez à leur profession dans un pays où l'on dit qu'il faut réveiller l'attention des Juges , & donner du poids aux discours par un bruit ménagé à propos. Quand un Negre est élu *Saltatesqui* ou Conseiller de justice , le Viceroi lui bat le visage , & lui frotte le corps avec la fressure sanglante d'un bouc tué à ce dessein. Barbot rapporte ces usages comme s'ils n'existoient plus.

Avant que le pays fût subjugué par les Karrows ou le Roi de Quoja , la couronne des Capez passoit au plus jeune des enfans mâles du dernier Roi. Le despotisme ne demande pas beaucoup d'expérience , & l'enfance des Rois est le regne des Grands. Si la ligne masculine manquoit , le premier Prince du sang royal étoit appelé à la succession , mais néanmoins avec les formalités d'une élection libre. On le condui-

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



soit au Palais lié comme un malfaiteur que l'on auroit conduit en prison, & la populace avoit la liberté de le railler, & même de le frapper à coups de verge, pour lui rappeler ce que la nation est au chef qu'elle élit. Porté sur le trône, on lui mettoit une hache à la main; sceptre effrayant au premier aspect, mais pour les méchans seuls, suivant l'intention des peuples, puisqu'on lui apprenoit qu'il ne devoit être employé qu'à punir le crime.

Les personnes accusées de meurtre, d'adultère & autres crimes, sont obligées de boire d'une *eau de purgation*, préparée par les Juges de manière à empoisonner ceux qu'ils ne trouvent pas à propos de sauver, & à ne pas nuire à ceux qu'il leur paroît convenir de déclarer innocens. La fornication est punie par l'esclavage. Quant au poniarring ou vol, la peine n'est qu'une compensation, c'est-à-dire, que celui qui a été volé a le droit de prendre au voleur une valeur égale à celle qui lui a été enlevée.

Les hommes ont beaucoup plus de modestie & de réserve que les femmes: cependant ils les prostituent aux étrangers, à la réserve de celle qui tient le premier rang. Les filles sont élevées aux dépens de l'Etat, & formées dans des écoles publiques, par des femmes, sous l'inspection d'un noble vieillard, aux exercices agréables, tels que le chant, la danse, &c. Elles vont ensuite déployer leurs talens dans les grandes places où les jeunes gens les prennent pour femmes, moyennant un présent à la famille & au vieux précepteur de leurs belles. On dit que les hommes n'ont point de commerce avec leurs femmes pendant qu'elles sont grosses, & même pendant les quatre premières années qui suivent leur délivrance; ce fait est difficile à croire; & s'il y a une loi qui ordonne cette privation, il est à présumer que l'on a pris la loi pour les mœurs. Les deux sexes, au rapport de Desmarchais, ont la taille avantageuse, une figure agréable, les traits réguliers,



les yeux grands, les dents belles : ils sont d'un beau noir, & ils n'ont ni le nez épâté, ni de grosses levres. D'autres disent que leur peau n'est pas d'un noir brillant ; (leur couleur tient en effet le milieu entre le noir & le basané) & que les femmes sont mal-faites. Elles peuvent allaiter leurs enfans derrière les épaules. Occupées à la culture des terres, à la fabrication de l'huile de palmiers, à celle des étoffes de coton, &c. ce genre de vie les rend très-robustes. En général, ces peuples passent pour être assez sobres & fort intelligens. Les Capez sur-tout ont une facilité singulière à apprendre tout ce qu'on leur montre. On ajoute qu'ils sont francs, désintéressés, bons, &c. Nous avons déjà remarqué qu'il falloit distinguer ces peuples des Manez ; il y a presque la même différence dans le caractère entre les habitans du plat pays & ceux des montagnes.

Tous les voyageurs vous diront que l'idolâtrie est la religion dominante ; ils vous diront tous qu'ils reconnoissent un Dieu suprême. On les appelle idolâtres, parce qu'ils se mettent généralement sous la protection de quelques fétiches, d'une corne, d'une patte de crabbe, d'une épine, d'un clou, d'un caillou, d'une coque de limaçon, &c. &c. &c. qu'ils pendent à leur cou, parés de divers ornemens, & auxquels ils ne manquent pas d'offrir à boire & à manger, sans leur adresser d'autre culte. Mais ces prétendues idoles ne sont, à proprement parler, que des especes de grisgris auxquels ils attribuent des vertus particulieres. Il est bon de rappeler la réflexion de Desmarchais ou de Labat sur ce point, pour juger de la valeur de pareils témoignages. Il dit que ces Negres sont *plus heureux*, dans ce culte, *que nos Sauvages de l'Amérique*, que le Diable se donne la liberté de battre, quand il lui en prend fantaisie, au lieu que les fétiches se contentent de se faire craindre, sans en venir jamais aux coups. Il seroit superflu de remarquer que les Negres de Guinée ont la même opinion du Diable que ces Sauvages de l'Amérique. Des



Jésuites & des Capucins ont répandu le Christianisme dans tous les environs de Sierra-Léona. Le Mahométisme n'y a point pénétré, & l'usage de la circoncision commun chez tous les Negres, n'a pas été introduit parmi eux par cette religion. Snelgrave, Atkins, Jobson; &c. rapportent des incursions & des établissemens des flibustiers & autres pirates sur la riviere.

La mort d'un grand nombre d'Anglois dans ce pays a donné lieu de croire que le climat en étoit mal-sain pour les Européens. La chaleur y est excessive, mais le pays plat est rafraîchi par un vent qui s'élève vers le milieu du jour. Aux mois de Juin & de Juillet, les viandes s'y corrompent en quelques heures, au milieu des pluies chaudes & accompagnées de tonnerre qui regnent pendant six mois. Le sommet des montagnes paroît alors embrasé, & les coups de tonnerre retentissent à de grandes distances. Ce bruit entendu de loin sur la mer, ressemble au rugissement des lions : c'est là, suivant quelques Ecrivains, l'origine du nom de *Sierra-Léona* affecté à ce pays. Les tornados répandent une obscurité si profonde & si longue, qu'elle semble annoncer la destruction de la nature, & qu'elle répand l'épouvante parmi les Negres, quoiqu'accoutumés à la voir presque toujours se dissiper sans aucune suite fâcheuse.

Le pays abonde en riz & en millet, principale nourriture des habitans. Les femmes font avec le riz, après l'avoir broyé, des balles que l'on trempe dans l'eau de la mer, pour tout assaisonnement. On fait aussi du pain avec la graine d'une petite plante appelée *pene*. Les oranges, les citrons, les ananas, les figues des Indes, les melons d'eau, les ignames, les patates, différens légumes, des fruits & entr'autres des raisins sauvages d'un goût fort agréable, les *béguils*, fruit gros comme une pomme ordinaire, dont la chair a la couleur, le grain & le goût de la fraise, &c. sont des productions communes du pays. Entr'autres arbres, il y croît une espece de hêtre dont



les coffes renferment des fèves appellées *ogon*, avec lesquelles les Nègres empoisonnent leurs fleches. Le long des rivières, il y a des arbrisseaux dont les branches se courbent & entrent dans la terre, où elles jettent de nouvelles racines d'où sortent de nouveaux troncs, ce qui forme des haies impénétrables. Le pays est si couvert d'arbres qu'il ressemble à une grande forêt si épaisse, qu'il n'est guere possible de tirer les pigeons, les perroquets & autres oiseaux dont il fourmille. Parmi les oiseaux de mer communs sur la côte, il y en a un que l'on appelle bœuf; on y voit des pélicans, des hérons, des outardes, &c. Les habitans élèvent beaucoup de volaille, de porcs, de chevres, &c. Ils préfèrent la chair des singes & celle des éléphans à toutes les autres. Les singes vont souvent en troupe ravager les plantations, & les Nègres mettent tout en usage, poison, pieges, armes pour les détruire. Quand un de ces dangereux animaux est blessé, les autres s'empressent à le secourir, soit en tirant les fleches hors de la plaie, soit en la pansant avec des feuilles mâchées, &c. Ceux qu'on appelle *barrys* sont aussi dociles que monstrueux: on les dresse à broyer les grains, à puiser & porter de l'eau, à tourner la broche. Rien n'est, dit-on, trop difficile pour cet ingénieux animal. Passionné pour les huitres, il va, lorsque les marées sont basses, chercher entre les rocs celles qui sont ouvertes, & jeter entre les écailles des pierres pour les empêcher de se fermer. Les serpens sont d'une grosseur extraordinaire: les Nègres tirent d'une certaine plante un remede souverain contre leur morsure. Les rats, les crapauds, les moustiques, les scorpions, les fourmis infestent les maisons. Les fourmis de l'espece rouge se construisent, dit-on, des logemens de sept à huit pieds de hauteur; elles sont deux ou trois ans à jeter les seuls fondemens de l'édifice. Si elles attaquent une armoire remplie d'étoffes, dans l'espace de vingt-quatre heures tout est réduit en poudre. La baie & la riviere sont



fort poissonneuses. Finch assure que les huitres s'attachent aux branches de certains arbres en si grande quantité qu'on les prendroit pour les fruits mêmes des arbres. Il y a de ces coquillages assez gros pour rassasier un homme.

Les Européens y achètent des dents d'éléphant d'une grosseur & d'une blancheur étonnante, de l'or fourni par les Mandingos en petite quantité, du bois de teinture, de la cire, de la civette, de l'ambre-gris, du poivre long, du cristal, quelques perles, peu d'esclaves, parce qu'on n'y vend, dit-on, que les prisonniers de guerre & des criminels dignes de mort, quoiqu'on ajoute qu'un des droits du Viceroi soit de vendre ses sujets pour l'esclavage. Les Negres achètent des Européens, de l'eau-de-vie, du rum, des barres de fer, des calicots blancs, des toiles de Silésie, des chemises d'homme, des bandes d'étoffe de soie ou de petit point, de vieux draps de lits, de grosses dentelles, des bonnets rouges, des boutons & des colliers de verre, des anneaux & des bracelets de cuivre, des pendants d'oreilles, du papier, des chaudrons, des pots de terre, des serpes, des haches, de la poudre à tirer, des balles, des armes à feu, &c.

*Observations générales sur les Negres de cette partie de l'Afrique, & sur leurs pays.*

Nous traiterons d'abord quelques questions communes à tous les Negres, & aux différentes parties de la côte occidentale qu'ils occupent. Si les problèmes de la couleur de ces peuples, que nous allons examiner, paroissent à quelqu'un de nos lecteurs un objet de curiosité stérile, nous tâcherons, dans l'article du commerce de l'Afrique, dont nous parlerons ensuite, d'occuper le vif intérêt qu'ils prennent aux recherches & aux discussions utiles.



*De la couleur des Negres.*HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les Académies sçavantes de Paris, de Berlin, &c. Vossius, Malpighi, M. Littre, le pere Tournemine, le pere Gumilla, Jésuite Espagnol, M. le Cat, l'Auteur du commerce de l'Amérique, par Marseille, celui de l'Histoire de l'Afrique Francoise & plusieurs autres, ont publié des conjectures & des opinions différentes sur le siege & la cause de la couleur des Negres. Nous exposerons brièvement, & les plus singulieres & les plus vraisemblables.

Caïn massacra son frere Abel ; & Dieu imprima sur lui un signe, afin de le dérober à la vengeance des hommes. Lamech tua un étranger, & il est possible que Dieu l'ait marqué d'un sceau différent pour la même fin. Il n'y a donc qu'à supposer que Caïn fût teint en noir, & que Lamech, son descendant, de noir devint basané ; leurs enfans furent, sans doute, les uns noirs & les autres basanés, quoiqu'on n'en ait jamais rien sçu ; & quelle que fût la couleur de leurs femmes, ceux de Lamech passerent en Amérique, & ceux de Caïn en Afrique, malgré le Déluge & l'Histoire. Ainsi raisonne un homme habile à recourir à la puissance divine, & à accommoder l'Histoire à ses imaginations.

Si le Déluge vous dégoûte de cette hypothese, un autre vous dira que le fondateur des Ethiopiens, Chus, dont le nom signifie en Hébreu la même chose que celui d'*Ethiop* en Grec, c'est-à-dire, noirci ou brûlé par le soleil, fut métamorphosé en Negre, en vertu de la malédiction que Noé, son pere, prononça contre Chanaan, sans toucher à la couleur de ce dernier, qui procréa des enfans blancs comme lui.

Les Negres qui ont entendu parler de Noé, remontent à la même origine : ils disent que des trois enfans de ce second pere des hommes, l'un étoit blanc, l'autre basané, le dernier noir ; & que leurs femmes respectives étoient de la même couleur.



Si l'on veut se renfermer dans l'ordre des merveilles naturelles, qu'on se rappelle qu'il y avoit dans la Béotie deux fontaines, dont l'une blanchissoit les moutons, & l'autre les noircissoit: les eaux de Sibérie ne rendoient-elles pas aussi les hommes & les bœufs noirs? Il n'y a qu'à mettre une pareille source en Afrique: c'est ce qu'a fait un amateur des métamorphoses.

Aime-t-on mieux avoir recours aux bisarreries de la nature qu'aux prodiges? le Pere Joseph Gumilla, Missionnaire en Amérique, grand amateur de la couleur noire, vous citera les brebis de Jacob, & une infinité de traits d'Histoire & de faits particuliers, pour vous persuader que de jeunes femmes se feront peint le corps en noir, ou si on l'aime mieux, leurs maris; & que leur imagination aura ainsi coloré leurs enfans & tous leurs descendans, jusqu'à la postérité la plus reculée, par un privilege particulier que l'imagination des femmes n'aura point partagé chez les Pictes, les Caraïbes, tous ces Sauvages & ces Européens qui bariolent leurs corps ou leur figure. Isaac Vossius avoit eu, avant le P. Gumilla, la même confiance dans l'envie des femmes grosses; mais il leur épargnoit les frais de la premiere teinture: il plaçoit seulement dans leur imagination le beau modele noir qu'elles auroient été jalouses d'exécuter; & comme, suivant Hypocrate, la coutume & l'habitude tournent à la longue en nature, il avoit bientôt une race d'hommes entierement noire, à la réserve de l'émail des dents, ainsi que des yeux, que l'imagination de ces femmes n'avoit pas voulu noircir; car elles n'avoient pas le même goût que les Chinoises, les Indiennes, &c. pour les dents de cette couleur. Il est vraisemblable que ces Auteurs ne désespéroient pas de voir les signes & autres jeux de la nature, imprimés sur le corps des enfans, passer à leur postérité, & caractériser les races par des différences indestructibles.

Passons



Passons à des vraisemblances. Le sang est rouge, la lymphe blanche, la bile jaune chez les Negres comme chez les Blancs. Le lait des nourrices est par-tout le même. La chair, les os, les viscères, toutes les parties intérieures ont la même couleur chez les uns & chez les autres. Il est vrai que dans la dissection du cadavre d'un Negre, faite à Berlin, on a trouvé la substance médullaire du cerveau bleuâtre, & beaucoup plus épaisse que la substance corticale; d'où l'on a très-légerement conclu que cette différence que l'on a reconnue dans un seul individu Negre, après sa mort, & que diverses maladies pourroient également occasionner chez les Blancs, étoit la cause caractéristique de la couleur des Noirs: conjecture qui, quand elle seroit fondée sur une base solide, laisse encore le problème à résoudre.

L'épiderme ou la surpeau, chez les Negres, est d'un blanc jaunâtre: elle n'est donc pas le siège de la noirceur, comme Riolan le pensoit. La couleur noire est adhérente au corps muqueux, ou membrane réticulaire, ou réseau, placé immédiatement au-dessous de l'épiderme. On a fait diverses expériences sur des morceaux de cette membrane réticulaire. M. Littre en laissa infuser pendant plusieurs jours, dans de l'eau tiède & dans l'esprit de vin, & ces puissans dissolvans n'en tirèrent aucun suc noir, & n'en prirent aucune teinture. Il en mit un morceau dans de l'eau bouillante; il s'éleva sur la superficie extérieure de cette peau, quantité de bouteilles grosses comme du grain de chenevi, pleines d'une liqueur très-claire: cette liqueur refroidie forma une espece de gelée fort transparente, sans aucun indice du suc noir & glutineux, contenu, suivant Malphigi, dans le réseau. Ces expériences ont été publiées dans l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, en 1702.

Nous croyons devoir observer que certaines matieres, sans être noires elles-mêmes, impriment à d'autres matieres



cette couleur. Le vitriol, par exemple, n'est point noir; cependant il n'en faut qu'une très-petite quantité pour noircir une grande quantité de liquide. Le suc renfermé dans l'écorce de la noix, des grenades vertes, &c. paroît jaunâtre à l'expression, tandis qu'il noircit bientôt tous les corps qu'il touche. En oignant avec le suc jaunâtre d'une poire la lame d'un couteau, elle devient noire à l'instant; & en l'essuyant sur un linge, elle lui donne une teinte noire très-tenace. Ainsi, quoique la liqueur extraite du réseau dans les expériences précédentes ne fût point noire, l'on ne sçauroit en conclure qu'elle n'est pas la cause de la noirceur de la membrane. Il falloit éprouver si à mesure qu'il en seroit sorti certaines quantités, le réseau n'auroit pas graduellement perdu de sa couleur; ce qui est d'autant plus vraisemblable que la brûlure, les maladies & divers accidens, blanchissent tous les jours la peau des Negres, & détachent par conséquent du corps muqueux le principe de sa couleur.

Si la lymphe des Negres, comme quelqu'un l'a conjecturé, renfermoit une humeur vitriolique, dont les parties trop grossières pour s'échapper à travers la peau extérieure, & arrêtées dans les canaux des mammelons de la peau, reçussent par l'impression d'un air très-chaud, & autres causes, la fermentation requise pour acquérir de la consistance & s'amalgamer avec le corps muqueux, on expliqueroit par-là non-seulement pourquoi la peau des Negres est noire, mais encore pourquoi leurs cheveux sont noirs, courts & crépus; pourquoi ils n'ont presque point de poil sur le reste du corps; pourquoi ils conservent le blanc des yeux; pourquoi le frottement & autres causes dissipent la noirceur de certaines parties, &c. La nature des parties vitrioliques n'est nullement végétative; ainsi il ne sera point surprenant que le fluide qui, en s'insinuant dans la racine bulbuleuse des cheveux, & dans les papilles pyramidales, les remplit & les dilate,



n'operera point l'accroissement ordinaire , si sa vertu est arrêtée par une humeur vitriolique qu'elle contiendra ; ailleurs il aura peu d'effet ou n'en aura point. Quand le frottement & autres causes élargiront les pores des mammelons de la peau , ou empêcheront l'action de l'air & autres principes de fermentation , l'humeur vitriolique s'écoulera par ces pores , & la noirceur s'affoiblira. Si les glandes destinées à filtrer les sucs nécessaires pour former & entretenir le blanc des yeux , ont des pores trop fins , elles n'admettront pas l'humeur vitriolique , & cette couleur se conservera.

Le Pere Tournemine , dans le Journal de Trévoux du mois de Juin 1738 , a réuni plusieurs causes , l'action d'un soleil brûlant , la nudité , les fatigues d'un travail trop pénible , la qualité des alimens , les vapeurs vitrioliques répandues dans l'air , pour donner aux Negres leurs couleurs particulieres. Plusieurs Ecrivains font dans la même opinion , & M. l'Abbé Demanet , qui a donné une dissertation particuliere sur ce sujet à la suite de son Histoire , l'a confirmée par de nouvelles preuves.

L'ardeur du soleil est une des premieres causes de la noirceur des Negres. D'une zone à l'autre , d'une latitude à l'autre , il y a ; en général , des différences frappantes dans la couleur des peuples ; les plus noirs sont autour de la ligne , les plus blancs sont vers le pôle , les peuples intermédiaires sont plus ou moins blonds , bruns ou basanés , suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de la zone torride. Il est vrai que les nations placées en Amérique sous la même latitude que nos Africains , ne sont pas noirs comme eux. Mais il n'est pas moins certain que par des circonstances locales , la chaleur est en général plus vive en Afrique qu'en Amérique , sous la même latitude , le sol plus brûlé , la réverbération plus âpre , la sécheresse plus continuelle , le ferein plus abondant , sans parler des causes particulieres que nous allons



parcourir. Cette remarque prouve seulement que la chaleur du climat n'est pas la cause unique de la couleur des Negres. Les Hottentos sont noirs, tandis que les Candiots sont blancs sous la même latitude : les Anglois sont blonds, tandis que les peuples voisins de la baie de Hudson sont fort bruns, quoique sous des climats aussi septentrionaux l'une que l'autre. Les Saxons sont blancs, & leur voisins les Bohémiens paroissent demi-noirs. Ces exceptions à la règle générale confirment l'opinion qui fonde la noirceur des Africains sur le concours de plusieurs autres causes particulières ; & il n'est pas nécessaire de recourir, comme on l'a fait gratuitement, à la pression d'une comète, par laquelle la terre contrainte de se rapprocher du centre de son tourbillon, aura exposé l'Afrique seule par ce rapprochement subit, à une action violente du soleil dont les feux auront brûlé jusqu'aux derniers descendants de ces peuples.

Sans cesse il s'exhale des entrailles de la terre, des corpuscules nitreux, sulphureux ou métalliques, qui nous percent, nous pénètrent, & se mêlent dans notre sang & dans nos humeurs. Il doit naître de-là une grande variété dans l'habitude interne du corps ; il doit en naître une grande diversité dans le coloris. Les eaux, en circulant sous la terre, se chargent de parties hétérogènes de différente nature. Les végétaux participent aux sels, aux soufres & autres substances du sol qui les produit. Les hommes qui respireront un air, qui boiront des eaux, qui se nourriront d'alimens de différentes qualités, contracteront donc vraisemblablement des différences accidentelles, soit intérieures, soit extérieures. Dans le Nivernois, les personnes qui habitent aux environs des mines de fer, ont le teint brun tirant sur le rouge. Les Liégeois continuellement imprégnés des parties volatiles des mines de houille, & les Hollandois exposés aux impressions de ce charbon & de la tourbe, en ont le teint altéré. Dans



les isles Françoises de l'Amérique, les habitans des environs des soufrieres ont de si fortes nuances de jaune, qu'on les distingue des habitans éloignés seulement d'une demi-lieue de leur quartier. Le pays des Negres semble ne former qu'une vaste mine dans laquelle la nature a rassemblé le fer, le soufre, l'or & tant d'autres minéraux ou métaux, jusqu'à la surface même de la terre : ils doivent donc être sans cesse pénétrés de toutes parts de corpuscules qui altèrent la couleur naturelle de l'homme. La Chymie, soit dans la dissolution des métaux, soit dans la fermentation des sels & des soufres, opere, dans les couleurs, des changemens curieux, qui prouvent par l'exemple ce qu'on ne sçauroit expliquer par les causes. La nature qui conduit les fruits par tant de couleurs différentes jusqu'à celle de leur maturité, ne met-elle pas elle-même tous les jours sous nos yeux un prodigieux contraste dans la couleur des animaux de la même espece, & des fruits de la même nature, cultivés de la même maniere sur le même sol & sous le même ciel ?

Enfin les Africains sont nus, sans cesse exposés aux ardeurs du soleil, frappés jusques dans leurs mauvaises cabanes des impressions d'un air chaud & chargé de parties décolorantes ; & tout concourt à détruire chez eux la couleur distinctive de l'espece. Il est clair que de deux Européens dont l'un sera toujours à couvert, & l'autre sans cesse exposé aux rayons du soleil, le premier conservera toute sa blancheur, tandis que le second sera fort basané. Si on a trouvé des Negres fort loin de l'Afrique, dans les isles de l'Orient & dans le fond de l'Amérique, il est très-vraisemblable que des événemens particuliers en auront conduit quelques familles aux isles Mariannes par les mers des Indes, & que des esclaves marrons ou autres, en auront formé quelque peuplade vers la Californie. Mais il n'est nullement prouvé qu'il y ait dans cette partie du monde des peuples de Negres ; & il



est possible qu'ailleurs des causes semblables aient produit les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit de ces explications qui donnent au moins des vraisemblances, la noirceur, qu'elle qu'en soit la cause, ne forme qu'une variété accidentelle dans l'espece, puisqu'elle est elle-même accidentelle & purement locale, comme nous allons le prouver. Les corbeaux & les merles blancs de l'Afrique sont, sans doute, de la même espece que les corbeaux & les merles noirs de l'Europe : il faut convenir du moins que les ours, les loups, les renards, &c. du nord, en changeant de couleur, d'une saison à l'autre, ne changent point de nature. Si les variétés dans la couleur des cheveux des hommes étoient moins communes, y auroit-il de la témérité à penser qu'on auroit fort bien divisé le genre humain, en autant d'especes qu'il y auroit eu de cheveux de couleurs de différens genres ? Le noir, dans l'espece humaine, se perd & s'acquiert par le mélange des races. Un Blanc avec une Nègresse produit un Mulâtre ; un Blanc avec une Mulâtre, un Quarteron Blanc ; un Blanc avec une Quarterone, un Ochavon Blanc ; un Blanc avec une Ochavone, un Blanc pur. De même un Negre avec une Blanche produit un Mulâtre ; un Negre avec une Mulâtre, un Quarteron noir ; un Negre avec une Quarterone, un Ochavon noir ; un Negre avec une Ochavone, un pur Noir. Il résulte donc de ces mélanges une gradation ou une dégradation de couleur. Or si le noir n'étoit point une qualité accidentelle à la peau du Negre, le Negre ou la Nègresse ne pourroit transmettre qu'une peau noire ; & de leur union avec des Blancs & des Blanches, il ne pourroit sortir que des enfans totalement blancs ou noirs. Il est à propos d'observer que les Blancs ne sont pas vraiment blancs, & les Noirs vraiment noirs ; le fonds des uns & des autres est rougeâtre.

Personne n'ignore que les enfans des Negres naissent



blancs. Les Négrillons, nouveaux-nés, n'ont que le tour des ongles & le cercle des yeux bruns, avec une petite tache foncée aux extrémités des parties naturelles. Cette dernière marque est équivoque, elle se trouve quelquefois chez des Blancs, & quelquefois elle manque à des Nègres. Vers le huitième jour après leur naissance, les Négrillons commencent à changer de couleur, leur peau brunit, enfin elle devient noire. Il est clair que ces enfans ont reçu de leurs parens noirs une sorte de contexture, des dispositions, des principes quelconques de noirceur, qui se développeroient de même après leur naissance, quand même ils seroient mis au monde sous d'autres climats, comme des Chinois & des Chinoises donneroient, transplantés en Europe, à leurs enfans, leurs petits yeux & les autres traits de leur physionomie. Insensiblement ces traits se dissiperoient sans doute. Nous voyons des familles descendues des Pyrénées ou des Alpes en France, chez lesquelles les gouêtres de leurs ayeux ne se sont pas perpétués. Les femmes Samoyedes & Lapons ont, dès l'âge de puberté seulement, le bout des mammelles noir comme du charbon; & les filles des Samoyedes & des Lapons, élevées dans un autre climat, en sont exemptes. Cette singularité étoit donc l'effet du climat, de l'air, de l'eau, des alimens de leur patrie. Si elle ne se conserve pas dans la transmigration, comme celle qui caractérise les Nègres, c'est que la cause en étoit moins impérieuse, si je puis ainsi parler, que l'effet sur une petite partie foible en étoit plus facile à détruire, & que la génération n'y concouroit pas du moins avec la même force. Il est certain que les enfans des Nègres & des Nègresses, nés en Amérique, sont beaucoup moins noirs que les habitans de la zone torride. A la première génération, ils ont déjà perdu de très-fortes nuances. S'ils séjournent en France, ils en perdent encore de nouvelles. Ces Nègres Américains que nous voyons en Europe, sont d'un noir sale, livide &



varié, tandis que ceux de Guinée sont d'un noir caffré, vif & éclatant. Cette expérience incontestable forme la présomption la plus forte sur le changement total de couleur dans la succession des familles Négresses qui s'établirent en Europe : car si le principe de la noirceur s'est affoibli à la première génération, si du beau noir il n'est sorti qu'un noir décoloré, il est évident que ce principe, plus foible à la seconde génération, agira moins fortement sur la troisième, & qu'un noir plus clair n'imprimera qu'une nuance plus légère, & qu'à la fin la cause & l'effet se dissiperont.

Les brûlures, les plaies, les cicatrices, les pustules de la petite vérole, &c. laissent sur le corps des Negres des taches livides ou demi-noires. L'effroi, une violente douleur, la maladie décolorent, si l'on peut s'exprimer ainsi, & blanchissent leur peau. Dans la vieillesse, leur noir pâlit, jaunit & se nuance. Les aisselles, la plante des pieds, toutes les parties moins exposées à l'air ou plus sujettes au frottement, ont des teintes de blancheur très-tranchantes. Tous ceux qui sont occupés à des travaux manuels, ont la paume de la main de la même couleur que nous, & cette blancheur se conserve, quand même ils cesseroient de travailler. Le cadavre d'un Negre noyé demeure pâle. Il y a beaucoup d'exemples de Negres blancs, c'est-à-dire, d'enfans blancs, procréés par des peres & meres noirs. Il est vrai que M. Cassini rapporte l'histoire d'un Aumônier du Cardinal Caraffe, qui, à l'âge de cinquante-cinq ans, de blond qu'il étoit devint noir; qu'en 1764, les nouvelles publiques annoncerent les métamorphoses singulieres d'une femme blanche, qui, dans sa grossesse, changeoit de couleur, jusqu'à prendre celle d'une véritable Négresse; & que l'Histoire Anecdote fait mention de noirs nés de parens blancs. Mais ces singularités sont infiniment plus rares, tandis que tous les jours mille causes diverses approchent les Negres de la couleur dominante de l'espece.



l'espèce. M. Alexandre Russel a communiqué à la Société royale de Londres, la relation du changement d'une Nègresse, nommée Franque, cuisinière du Colonel Barrés, au Maryland, laquelle, à l'âge de vingt-cinq ans, s'aperçut qu'elle commençoit à blanchir, sans qu'aucun accident, aucune maladie, aucune cause sensible opérât cette révolution. La métamorphose fut lente; des ongles elle s'étendit successivement sur les autres parties du corps; la Nègresse ne cessa d'être noire que quinze ans après, c'est-à-dire, lorsqu'elle eut atteint l'âge de quarante ans. A cette époque, son dos, son cou, & la peau qui regne le long des vertèbres, conservoient encore une teinte de noir. Ce phénomène bien attesté offre une circonstance très-remarquable: c'est que les ongles, qui sont les premières parties noires dans les Nègres, commencerent les premiers à blanchir chez cette Nègresse; c'est vraisemblablement là le principal canal par lequel la noirceur s'insinue & se répand dans tout le corps, & qu'il faut porter ses recherches pour parvenir à des découvertes plus lumineuses.

Enfin les conversions des blancs en noirs sous la zone torride, est dans le même ordre de preuves que la conversion des noirs en blancs hors de leur pays. Elle constate & la vertu décolorante de l'Afrique, & la qualité accidentelle de la couleur de ses peuples, & la vraisemblance de la transformation des noirs en blancs sous un autre ciel. Si le climat de l'Afrique noircit les blancs, d'autres climats blanchiront les noirs, puisque quand la cause cesse, l'effet doit cesser. Or il est certain que les enfans des Européens transplantés sous la zone torride acquierent successivement la contexture & les dispositions propres à la métamorphose du blanc en noir, pourvu que les générations reçoivent, les unes après les autres, sans interruption, les mêmes influences, & qu'elles ne détournent point par des absences intercalées, l'effet des causes naturelles. On voit des blancs, qui, basanés dans leur jeunesse,



deviennent absolument mulâtres vers l'âge de quarante ans. L'expérience journalière prouve qu'un Européen & une Européenne qui se marient en Afrique ont des enfans basanés; que les enfans de ses enfans y prennent une teinte de mulâtre livide; que la troisième génération est d'un mulâtre foncé; que la couleur de la quatrième est plus que demi-noir, & que le noir est la couleur décidée de la cinquième. *Le fait est sans réplique*, dit M. l'Abbé Demanet, *dix mille Portugais établis en Afrique les uns après les autres, nous le confirment.*

On ne manquera pas d'attribuer la noirceur de ces Portugais naturalisés en Afrique à des mélanges avec les races Negres. Mais dans les lieux sur tout où les Portugais dominent & forment un peuple, il y a beaucoup de familles, ou plutôt la plupart des familles n'ont eu garde de s'allier avec des Noirs, & elles sont noires comme celles qui se sont confondues avec eux. Les Maures que l'on voit au nord du Sénégal, ne sont parvenus à s'y établir & à en chasser les Negres sur l'autre rive du fleuve que vers la fin du dernier siècle. Ces peuples ambulans changent sans cesse de demeure; & en s'éloignant des causes de la noirceur, ils éloignent le dernier terme de leur métamorphose absolue. Déjà leur couleur est beaucoup plus chargée qu'elle ne l'étoit auparavant; & s'ils se fixent dans le pays sans se dérober à ses influences, ils subiront le sort que tant d'autres Maures ou Arabes ont subi en traversant le Sénégal & se naturalisant dans la Nigritie. Tous ces peuples, encore distingués aujourd'hui, & par leurs mœurs & par leurs traditions & par leur langue, des naturels du pays, ne le sont plus par la couleur.

« En 1764, dit M. l'Abbé Demanet dans sa nouvelle Histoire de l'Afrique Française, tom. 2, pag. 226 & suiv., je me trouvai sur les lieux, j'y baptisai un nombre de ces Portugais métamorphosés. Surpris de leur origine & de leur métamorphose, j'en demandai les causes. Il n'y eut qu'une



» voix pour m'en assurer ; c'est celle que je rends dans cette  
 » Histoire. Pour m'en convaincre de plus en plus, je fis venir  
 » deux Portugais de nation, établis en Afrique dès l'an 1721,  
 » ensuite leurs enfans, tellement métamorphosés, qu'à peine  
 » je pus les distinguer d'avec deux des Negres. Surpris de ce  
 » phénomène, en les baptisant, je les examinai de plus près,  
 » & je vis que le premier coup-d'œil étoit trompeur, puisque  
 » leur peau contenoit de foibles nuances de blanc ».

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

» Pour n'avoir rien à desirer sur cet objet, je fis laver les  
 » corps de ces enfans, sur lesquels j'observai que les parties  
 » les plus exposées au ferein, au climat & à la chaleur du  
 » soleil, telles que la tête, le dessus des bras, le dos, le  
 » ventre, & les épaules découvertes, selon l'habillement du  
 » pays... étoient plus noires que les autres parties : mais  
 » quant aux aisselles, au-dedans des mains, à l'entre-deux  
 » des doigts, au-dessous du menton, à l'entre-deux des  
 » cuisses, au bas-ventre, au-dessous des pieds, ces parties  
 » étoient non-seulement moins noires que les précédentes,  
 » mais elles conservoient une nuance bien marquée de blanc,  
 » quoique ternie & bafanée. J'en demandai la cause ; les  
 » parens de ces enfans me dirent, convaincus par une longue  
 » expérience, qu'elle gissoit dans les influences ( plus sen-  
 » sibles sur ces parties ) du climat... qu'enfin les enfans de  
 » ceux-ci... feroient noirs, & qu'il ne falloit plus qu'une  
 » ou deux générations pour ne pouvoir plus les distinguer  
 » d'entre les Negres naturels ; que cette métamorphose leur  
 » avoit fait perdre de vue le dessein qu'ils avoient eu au com-  
 » mencement, de retourner dans leur pays en Portugal, où  
 » certainement ils feroient méprisés à cause de leur noirceur.  
 » Ceci est si certain, que je ne crois pas qu'on le révoque  
 » en doute, puisque les preuves existent encore aujourd'hui  
 » sur les lieux ».

Il ne me reste plus qu'à parler des *Albinos*, que quelques



Scavans, entr'autres le célèbre M. le Cat, ont opposés au système de l'influence du climat. « On voit, dit-il, des Européens, habitans de l'Afrique depuis plus de deux cents ans, garder de race en race leur couleur originale. Au milieu d'un vaste peuple Maure, au centre de l'Afrique, se découvre une race d'hommes blancs comme le lait (ou la neige), avec la forme & la physionomie de leurs compatriotes ». Nous n'avons jamais entendu parler de ces Européens établis en Afrique depuis plus de deux cents ans; à moins qu'on ne prenne pour des Européens, les Maures dont nous avons parlé ci-dessus, roulant vers la zone depuis un siècle ou même plus, sans s'y arrêter. Nous ne connoissons de peuplades Européennes, transplantées en Afrique, que les colonies Portugaises, noires aujourd'hui comme les naturels du pays. Si l'on veut que les *Albinos* soient cette race Européenne, ils n'y ont certainement pas apporté d'Europe la blancheur du lait ou de la neige; & il faudroit encore attribuer leur couleur aux influences physiques du nouveau climat sous lequel ils auroient subi ce changement par des propriétés particulières & étrangères au reste de l'Afrique, ou plutôt à leur manière de vivre, comme nous le remarquerons bientôt.

L'existence de ces *Albinos* ou *Albinos* est plus que douteuse. On veut croire qu'ils existent, parce que des Portugais qui débitèrent beaucoup de fables, assurèrent jadis qu'ils existoient. Nous ne pouvons croire, sur des témoignages du même poids, qu'il y a dans l'Afrique des nations monstrueuses qui n'aient ni forme, ni figure humaine. Il y a eu de la mal-adresse à donner à ce peuple blanc comme du lait ou de la neige, un nom latin: les Découvreurs de l'Afrique ont à la vérité défiguré ceux que ses habitans se donnoient eux-mêmes, mais ils en ont au moins conservé le fonds. En leur accordant la physionomie des Negres, il ne falloit pas les



peindre avec des yeux de perdrix, le regard louche, des sourcils de laine blanche comme du coton fin, & autres traits qui rappellent trop fortement les fables des anciens, & qui ne permettent d'ajouter foi à de pareils récits, que sur les témoignages répétés de témoins oculaires d'une véracité irrécusable. Il est à croire qu'on ne les auroit pas logés derrière les montagnes voisines du cap de Bonne-Espérance, & qu'on les auroit repoussés bien loin dans l'intérieur de l'Afrique, si l'on avoit prévu que les Hollandois formeroient sur ce cap un bel établissement; que par leurs liaisons paisibles & constantes avec les Hottentots, ils seroient à portée de vérifier un fait si extraordinaire, & que leur silence seul détruiroit une relation fabuleuse. Un marchand d'esclaves aura pu amener à Paris un homme assez ressemblant, ou par accident ou par artifice, au portrait tracé des Albinois, sans qu'il soit permis de conclure d'un individu qui aura pu être produit ou défiguré, ou déguisé en Amérique, en Europe comme en Afrique, à l'existence d'un peuple entier dans telle partie du monde, que les peuples des environs n'aient ni vu ni connu même par récit. Du reste s'il y avoit une race d'Africains accoutumés à vivre dans les cavernes, au lieu d'essuyer toutes les ardeurs de la zone, à respirer dans ces creux de montagnes un air humide & tempéré, au lieu d'un air sec, brûlant, infecté d'exhalaisons de toute espèce, & à demeurer ensevelis pendant le jour dans des souterrains, au point que leur vue ne soutînt plus la lumière du jour, comme on l'a dit des Albinois, ainsi que des Dariens de l'isthme de Panama; il est visible qu'un tel peuple, quoique sous le même ciel que les Negres, pouvoit fort bien n'être pas noir, puisqu'il échapperoit aux causes les plus actives de la noirceur de leurs compatriotes, il seroit d'un blanc fade & livide que tels hommes appelleroient blanc de lait. Donc si cette race blanche, semblable, dit-on, aux Negres, quant aux traits, & différente



d'eux par la maniere de vivre, & par la couleur, existe réellement en Afrique, son existence est une preuve nouvelle & très-forte, que la noirceur n'est pas une couleur naturelle aux Negres, & que ceux-ci n'en sont empreints que par les causes ci-dessus indiquées.

Nous avons dit que les Hollandois du cap n'avoient aucune connoissance de cette race blanche. A la vérité, le P. Tachard, dans son Voyage de Siam, pages 89 & 92, dit que le Commandeur Vander Stell pénétra vers le nord jusqu'au tropique du capricorne, & qu'il trouva une nation très-nombreuse parmi laquelle il y avoit plusieurs hommes aussi blancs que les Européens. Mais outre que quelques Blancs répandus au milieu d'une nation noire ne sont que des étrangers introduits parmi les naturels du pays, Kolbe, dans sa Description, t. 1, c. v à vii, dit à cette occasion qu'il n'a jamais vu de Hottentot sur la côte entre le cap & le tropique, ni personne qui ait oui dire qu'il y eût des peuples blancs aux environs du cap; & que si M. Simon Vander Stell en eût trouvé de tels, il n'auroit pas manqué de donner la relation d'une découverte si frappante, ou même d'amener au cap quelqu'un de ces Blancs, autant pour amuser la curiosité que pour lui servir de trophée au retour d'un si long voyage. Enfin ce Gouverneur lui-même, quoique né de parens Hollandois, à l'isle Maurice située près du tropique du capricorne, n'avoit pas lui-même conservé la blancheur Européenne, & son teint étoit jaunâtre. *La simple naissance dans des pays chauds, dit ce Voyageur, noircira-t-elle un Européen, tandis que les peuples originaires seront blancs?* Il est vrai que M. l'Abbé de la Caille assure, page 325 de son Journal historique, comme un fait certain, qu'à l'est-nord-est du cap, environ à 150 lieues, il y a une nation qu'on peut appeller blanche en comparaison de tous les peuples voisins; ils ont, dit-il, les cheveux longs, & ne sont pas plus basanés que les Chinois qu'on voit au cap,



exilés de Batavia : c'est ce qui leur a fait donner le nom de petits Chinois, par les Européens du cap. Mais cette nation n'a aucune ressemblance avec les Albinois, elle paroît étrangère ; on peut juger par le témoignage de Kolbe, qu'elle est nouvelle ; on voit au cap beaucoup d'Indiens qui pourroient en former d'autres : enfin elle est établie dans des lieux où la chaleur est moins vive, & où les causes de la noirceur ne sont pas aussi puissantes qu'en Guinée & autres contrées de l'Afrique.

« Il faut lire avec un esprit de doute, dit M. de Voltaire, » presque toutes les relations qui nous viennent de ces pays » éloignés. .... on est plus occupé à nous envoyer des mar- » chandises que des vérités ».

*De la Traite des Negres, & de la substitution du Commerce de l'Afrique à celui de l'Amérique & autres pays, avec des observations sur l'Histoire naturelle.*

Mais quelle que soit la cause de la couleur des Negres, ont-ils été créés & mis au monde pour servir d'esclaves aux Blancs ? Il est certain que cette triste couleur a été une des causes de leur esclavage. Louis XIII résistoit à cette étrange institution ; on lui représenta que l'esclavage des Noirs ne pouvoit pas influencer sur la liberté des autres peuples, *par le caractère ineffaçable que la nature avoit gravé sur leurs corps, pour en faire une nation distincte & séparée des autres habitans de la terre.* Cette couleur est celle du diable, tel que le peignent les Européens. Il est vrai que les Africains font le diable blanc, & les Blancs les ont emportés dans un autre monde, où ces malheureux périssent, pour la plupart, ou de chagrin, ou de fatigue, ou de souffrance.

Des Commerçans & des Américains, un Snelgrave & ses nombreux copistes, des Pseudo-politiques, & quelques partisans de la tyrannie, ont dans ce siècle même, justifié



l'esclavage des Negres, de la même maniere que Chieves & les bourreaux des Américains le justifient au commencement, devant le Conseil de Castille.

L'Auteur de l'Essai politique sur le commerce raisonne ainsi : *L'usage des esclaves est autorisé dans nos colonies ; donc il n'est point contre la religion & contre la morale d'avoir des esclaves.* Ce raisonnement est un des meilleurs que l'on ait fait en faveur de l'esclavage des Negres.

Cette question, a-t-on dit, peut être décidée ou par la raison, c'est-à-dire, par les principes immuables & sacrés de la justice éternelle, qui marque invariablement les droits naturels de chacun ; ou par la politique, c'est-à-dire, par des regles arbitraires & versatiles qui supposent le droit de violer tous les droits pour son intérêt particulier. Parlons donc aux hommes des loix de l'humanité, & aux politiques des intérêts de l'Europe.

Louis Hutin, en abolissant l'esclavage par son édit de Juillet 1315, déclara que par *le droit de nature*, tout homme devoit être franc : ce Prince auroit jugé que le Negre étoit homme.

Par le droit de nature, tout homme, Negre ou Blanc, a la propriété de sa personne, c'est-à-dire, de ses facultés & de leur exercice : & par la loi de nature, il est obligé d'employer ses facultés à sa conservation propre, & à son bien être, sous peine de souffrance & de destruction.

Les sens, les organes, toutes les facultés de l'homme sont évidemment inaliénables ; c'est nécessairement pour soi que l'on voit, que l'on mange, que l'on entend, que l'on desire, que l'on pense ; l'usage de ces sens, de ces organes, de ces facultés est donc inaliénable ; car sans ce libre usage, leur propriété seroit une chimere ; elle n'a de valeur que par elle : la liberté est donc inaliénable, puisqu'elle n'est que l'usage de ces sens, de ces organes, de ces facultés pour son propre bien.

Les



Les actes de démenche ne sont pas obligatoires; remettre dans les mains & à la discrétion d'autrui, ses biens, son travail, sa sueur, le fruit de ses peines, son intelligence, toutes ses actions, sa subsistance, sa vie, n'est-ce pas l'acte le plus caractérisé de démenche ?

HIST. DE.  
L'AFRIQUE.

Il seroit plus naturel de penser qu'un pere est le maître absolu de son fils & de sa liberté, quel que soit l'âge de ce fils, que d'imaginer qu'un étranger peut jamais l'être d'un étranger.

Si un individu pouvoit se dépouiller de sa liberté en faveur d'un autre, une nation pourroit se dépouiller de sa liberté en faveur d'un chef; & le despotisme seroit un gouvernement conforme à la justice & à l'ordre.

Il n'y a point d'esclave qui ne regrette, ne réclame & ne reprenne sa liberté, dès qu'il le peut. Sa servitude est donc un état perpétuellement violent & contre nature. Il n'y a point d'homme qui vende sa liberté s'il n'y est contraint, ou par la force, ou par le besoin extrême, ou par le désespoir. Le titre le plus légitime que vous puissiez donc avoir pour acquérir la liberté de votre semblable, c'est sa misère ou son malheur extrême. Barbares! & votre devoir étoit de le soulager, si la chose étoit en votre pouvoir!

On dira que les Negres achetés pour les colonies, étoient esclaves dans leur pays: oui, quelques-uns l'étoient; mais ce malheureux entraîné par un brigand, ce sujet enlevé par son Roi, cet enfant livré par son pere, ce pere surpris par son enfant ne l'étoient pas, & vous les achetez. Lorsque la Sorbone décida que les Capitaines de navires, les Commis des comptoirs, les habitans des colonies devoient s'assurer si les esclaves n'avoient pas été dérobés, vous répondîtes que c'étoit à la police des lieux à veiller à la légitimité des ventes; que dès que la marchandise étoit exposée dans un marché public, votre conscience n'avoit point de recherche à faire pour se tranquilliser.



Mais je le veux , tous vos Negres étoient auparavant esclaves ; & , parce que l'on vend & asservit des hommes dans un pays , vous ferez en droit d'en acheter & de les enchaîner ? Vous auriez donc acheté & mangé la chair humaine que les Jaggas & les sujets de Zingha exposoient dans leurs marchés infernaux !

Quelques-uns de ces esclaves étoient des malfaiteurs dignes de mort , je le supposerai ; mais êtes-vous les bourreaux des peuples de l'Afrique ?

Vous promettez qu'ils seront moins malheureux dans les îles qu'ils ne l'étoient chez eux : vous vous mentez à vous-mêmes ; car vous sçavez qu'il n'y en a pas un seul qui ne retournât dans sa patrie s'il en avoit le choix , & que la plupart meurent de chagrin ou se défont eux-mêmes de désespoir , ou même dans l'espérance de se retrouver en Afrique après leur mort.

Et quand ils devroient être moins malheureux en Amérique qu'ils ne l'étoient en Guinée , auriez-vous le droit de ne laisser à un homme que deux jours de vie , parce que vous l'auriez soustrait au couteau de l'assassin , levé pour le poignarder ?

Qui ne s'indigneroit de voir qu'on osé transformer en acte d'humanité un pareil trafic ?

Les Negres sont fourbes , traîtres , féditieux , violens , ivrognes , paresseux , voleurs , &c. ; cela se peut , & qui vous a chargé de les corriger ? & comment les corrigez-vous ? Vous les rendez plus fourbes , plus traîtres , plus violens , &c. Vos esclaves ne cherchent qu'à vous tromper , à vous voler , à fuir , à vous empoisonner ; & vous , toujours tremblans & toujours cruels , vous redoutez sans cesse leurs complots , ou contre votre vie ou contre la leur.

La piété de Louis XIII fut séduite par l'hypocrisie ou l'ignorance qui lui représenta le caractère de Chrétien imprimé



sur ces Africains par le sceau de l'esclavage. Comme on arme l'humanité même contre le foible & la vertu contre l'innocent. On fait souvent de ces esclaves de mauvais Chrétiens; on en eût fait des Chrétiens en Afrique, on y a converti & des Rois & des peuples entiers. Un Missionnaire moderne assure que plusieurs Princes inclinent fortement vers notre religion, qu'ils permettent la conversion de leurs sujets, & que ceux-ci l'embrassent avec ardeur & l'observent avec zèle. Mais quand ils ne pourroient être Chrétiens que dans les fers, la religion ne permet pas le moindre des maux pour le plus grand des biens, & elle nous ordonne d'abord de commencer par être Chrétiens nous-mêmes.

La religion & l'humanité de nos Rois ont, à la vérité, adouci le joug, autant qu'il étoit possible, par des réglemens multipliés: mais en lui-même ce joug est de fer, il change l'homme en animal domestique; dans la rigueur du terme d'animal domestique, l'homme devient un animal féroce.

Le maître qui a l'esclave sous sa main, est plus fort que la loi qui commande de loin. Le sort des Negres est si misérable qu'ils préfèrent volontiers la société des bêtes farouches à celle de leurs tyrans, que leurs femmes se font avorter pour n'avoir pas la douleur de voir leurs enfans partager leur triste destinée, &c. Je ne dirai pas que les maîtres vont à la chasse des Negres marons comme à celle des loups, que .... que .... que .... J'ai fait assez frémir l'humanité.

Je parle des lieux où la condition des esclaves est la plus douce, que feroit-ce si je parlois des isles Angloises? &c. Aussi l'histoire de ces pays n'est-elle que complots, conjurations, exécutions, &c.

On dira que la loi de la nécessité oblige à faire cultiver l'Amérique par des esclaves Negres. Quelle nécessité que vous cultiviez l'Amérique? Cultivez vos terres.

Européens, vos isles avoient des habitans; & pour leur



voler leurs terres & tous leurs biens, vous les avez égorgés! Le crime produit le crime. Vous avez dévasté l'Amérique, vous dévastez l'Afrique pour la peupler, & vous ne la peuplez pas.

Qui vous a dit que des Blancs libres ne cultiveroient pas ce pays? Je sçais que les premiers Européens employés aux plantations périrent; je sçais aussi que les Negres que vous y employez périssent: car s'ils multiplioient, la traite en auroit cessé depuis long-tems.

Je sçais que les Européens ne paroissent pas propres à ces travaux; je sçais que la plupart des Noirs en sont incapables, & que vous ne les y accoutumez qu'à force de traitemens cruels.

Je sçais encore qu'à mesure que ces terres lointaines ont été remuées, le climat est devenu plus sain; que des Européens sages s'y habituent, & que les Boucaniers & les Flibustiers, blancs comme vous, se sont formés dans ce siècle même, & sous vos yeux au climat, de manière à supporter des fatigues mille fois plus dures que les travaux de vos plantations: niez ces faits.

Je ne dis pas pour cela, qu'il faille y envoyer des Blancs au lieu de Negres: ces projets, ces entreprises sont sujets à trop de vices & d'abus, vous enverriez vraisemblablement ces Blancs au tombeau comme vous y envoyez les Noirs. Je prouve seulement que vos plantations pourroient être entretenues par les uns comme par les autres; mais je prouve aussi qu'il ne faut sacrifier ni les uns ni les autres.

Quelle nécessité que vos Negres soient esclaves? L'esclavage leur donne-t-il des forces & des vertus? Vous le sçavez. Vous ne cesserez de nous rappeler les vices des Negres: vous oublierez donc toujours que l'excès de ces vices est votre ouvrage; vous oublierez qu'avec quelques petits forts, vous en contenez des peuples entiers, dans l'Afrique même,



lorsque vous les traitez comme vous le devez. Vous oublierez que les Negres affranchis de vos colonies, sont ordinairement aussi bons que les esclaves sont méchants. Les Quakres de la Pensylvanie ont rendu la liberté à leurs Negres : avez-vous oui parler depuis de conjurations & de révoltes dans cette province ? & vous n'entendez parler que de conjurations & de révoltes de l'esclavage à la Jamaïque.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ces Negres libres multiplieroient, ils formeroient un peuple, & vous conserveriez la population & le commerce de l'Afrique que vous détruisez ; car vous coupez l'arbre par le pied, & les deux branches de commerce qu'il porte tomberont à la fois : c'étoit bien la peine d'arroser vos isles avec le sang de l'Africain.

La traite des Negres dévaste l'Afrique de mille manieres. Elle entretient des guerres éternelles entre les Princes & les nations uniquement appliqués à se dresser des embûches & à se surprendre réciproquement pour s'enlever les uns les autres. Elle entretient dans le cœur, & des Rois & des sujets, l'avarice, la fourberie, la cruauté, l'inhumanité, qu'ils exercent ensuite contre eux-mêmes qui les excitent. Elle entretient le despotisme, la tyrannie, l'ignorance, la brutalité qui frappent de stérilité les contrées même les plus fertiles & les plus fécondes dans toutes ces especes de productions que vous allez acheter loin & si cher en Amérique, & que l'Afrique vous offriroit, pour ainsi dire, à vos portes & à bon marché.

Vous épuisez donc la mine d'où vous tirez & la matiere du commerce légitime, que l'Afrique fait avec vous, & les outils de la culture, par laquelle l'Amérique fait avec vous un commerce. Et vous pourriez trouver, avec les plus grands avantages, dans l'Afrique, seule conservée & cultivée, tout ce que vous tirez de l'Afrique & de l'Amérique ensemble, en faisant le bien de tous, ainsi que le vôtre.

La traite des Negres est donc aussi contraire aux intérêts



de l'Europe qu'aux droits de l'humanité : le mal que l'on fait à autrui , on se le fait donc à soi-même : la vraie politique , celle qui fait notre vrai bien , c'est donc celle qui fait le bien d'autrui ; elle ne differe donc pas de la justice & de la bienfaisance.

Que demandez-vous à l'Amérique ? Du sucre , du café , de l'indigo , du coton , des fyrops , des bois , des peaux , &c. L'Afrique donne , même sans culture , une partie de ces productions ; elle est riche en quelques autres especes de marchandises ; elle a ses biens propres , & elle jouit même de la plûpart des richesses des Indes orientales , &c.

Il seroit donc évidemment de l'intérêt de l'Europe d'introduire dans cette contrée , & les cultures & les arts , & les connoissances qui la dispenseroient , & des voyages & des établissemens ruineux qu'elle entretient , l'épée à la main , dans les deux Indes.

Les Européens peuvent eux-mêmes cultiver dans leurs établissemens d'Afrique une partie de ces productions : leur exemple éclaireroit & encourageroit les nations voisines. Le Negre a l'esprit vif & pénétrant ; il a la main adroite. On trouve dans la Guinée plusieurs peuples laborieux , qui nous apprennent que la paresse des autres ne provient que de l'oppression & de la barbarie. Leurs vices sont presque tous l'effet de l'ignorance , de la superstition , de la misere , de l'habitude. La luxure est le plus grand & presque le seul obstacle qui s'oppose à leur conversion , ou à leur persévérance dans le christianisme : elle ne les empêche pas de sentir & de goûter les principes de la justice & les regles de la droite raison. Quand les Européens seront hommes vis-à-vis d'eux , ils en feront des hommes. Les exemples d'équité , de modération , de candeur , de bonne foi , leur ont toujours ouvert & leur ouvriront toujours les cœurs de ces peuples naturellement sensibles. Qu'on ne songe pas à les subjuguier ; car



L'Afrique défend invinciblement l'Afrique. Paraissez & soyez leurs amis, leurs alliés, leurs freres. Prouvez-leur, en commerçant avec eux, en leur communiquant vos lumieres, en leur enseignant à faire valoir leur sol & leurs productions, que vous cherchez autant leur avantage que le vôtre. Gagnez leur confiance, ils vous ouvriront leurs trésors. Apprenez-leur à les exploiter, vous participerez au bénéfice. Je parle à des Européens : si ce langage les étonne, ils sont bien plus barbares que les Noirs, qu'ils trouvent si barbares ; si ce projet les effraye, ils sont bien dégénérés, eux qui ont entrepris & exécuté tant de travaux presque surhumains ; si l'intérêt d'autrui ne les touche pas, résisteront-ils à l'évidence de leur propre intérêt, parce qu'on ne leur proposera, au lieu de desseins héroïquement injustes, que des plans dont le succès ne demande que de la patience, de l'équité, quelques vertus naturelles ? Je ne veux pas le croire ; je parlerai donc comme s'ils m'entendoient, & je parcourrai les différentes branches nouvelles de commerce qu'il ne seroit pas difficile d'établir en Afrique.

Nous avons déjà rappelé dans le corps de l'Histoire que les cannes de sucre se trouvoient répandues en abondance, & sur les côtes & dans les isles de l'Afrique. Il seroit sans doute plus avantageux de tirer du sucre de nos cannes ordinaires, comme l'a fait M. Arduini, célèbre Professeur de Padoue, si le produit en est assez abondant pour qu'il ne soit pas absorbé par les frais de fabrication : mais nous sommes encore loin de profiter de cette découverte.

L'indigo croît de lui-même dans toute l'Afrique. Il n'y a qu'à couper la plante, quand elle est mûre. Si cet indigo sauvage rend moins que l'indigo cultivé, la couleur en est plus fine, plus vive & meilleure, & il épargne de grandes dépenses de culture. Les Employés de la Compagnie Française en ont envoyé des montres en France : le coloris en



étoit si vif qu'il effaçoit celui des Indes orientales & celui de Guatimala. Les Negres & les Maures se contentent de piler les feuilles & d'en laisser sécher la pâte à l'ombre, pour teindre leur coton, leurs pagnes, les toiles blanches d'Europe. La couleur qu'il donne a un bel œil, & ne s'efface jamais. Quelle qualité cette plante n'acqueroit-elle pas si elle étoit cultivée dans cette contrée comme elle l'est en Amérique ?

Les cotonniers de l'Afrique, très-communs sur les lieux élevés, portent quantité de fleurs & de fruits. Si le coton en est moins fin que celui de l'Amérique, c'est parce que les Negres ne taillent jamais leurs arbres. Il est de la même qualité que celui du Levant, que l'on préfère à celui de l'Amérique même. L'Afrique en produiroit plus que toute autre partie de l'univers, puisqu'il y croît naturellement & sans culture.

Par les expériences faites dans quelques isles, on ne sauroit douter que le climat de l'Afrique ne soit très-favorable au café. L'Afrique donne les productions les plus recherchées de l'Arabie, la gomme, l'encens, dont on feroit une abondante récolte même aux environs d'Arguim, &c. Et ceux qui connoissent particulièrement son sol ne doutent point que la manne, l'euphosbe, la térébenthine ne fussent cultivées avec un heureux succès sur la côte occidentale dont nous parlons ici. L'aloës y est de la meilleure qualité, & nous le négligeons pour aller chercher à grands frais celui de Socotra sur la mer Rouge, comme nous négligeons l'excellent mastic répandu autour du Cap-Blanc, d'Arguim, de Portendic & sur toute la côte, pour aller dans l'Archipel acheter celui de Chio.

Il y a dans cette contrée d'excellent tabac; mais cette plante vient parfaitement en Europe, & on ne la cultive pas en France.

On



On trouve sur la côte dont nous parlons des forêts de bois d'ébene, du plus beau noir du monde, appelé par les Negres de la côte du Sénégal *Jalambanno*. Tout ce pays est rempli d'arbres de construction. Par exemple, les bords de la rivière de Cachaux sont couverts de mangles ou paletuviers, & autres arbres, si élevés, si gros, si francs qu'on en feroit des canots d'une seule piece, capables de porter jusqu'à quinze tonneaux & trente hommes. Il y en a qui ont jusqu'à cinquante pieds de hauteur, sur une grosseur proportionnée. Croira-t-on que de tant de navires qui couvrent la côte, il n'y en a point qui se lestent avec des pieces de ces arbres, & qu'il y en a plusieurs qui en reviennent lestés de pierres & de cailloux ? Il n'en coûteroit pourtant que de les couper & de les transporter sur les bâtimens. Avec un petit tonneau ou vingt-huit pintes d'eau-de-vie, on en auroit assez pour construire un vaisseau de cent pieces de canon : & nous achetons ces bois si cher !

Le caneficier ou cassier vient dans le Levant & en Egypte ; il n'aime que les pays chauds, il n'y demande point ou presque point de culture : on ne doute pas qu'il ne réussît parfaitement dans l'Afrique occidentale. Le cacaoyer paroît être une production particuliere de l'Amérique méridionale ; mais il a si bien réussi dans tous les pays chauds où on l'a transplanté, qu'il est plus que vraisemblable qu'il se plairoit en Afrique : il en est de même du rocouier.

J'ai parcouru les principaux & presque tous les articles du commerce de l'Amérique ; l'Afrique pourroit nous les fournir presque tous aujourd'hui, il n'en est peut-être aucun qu'il ne nous fournît dans la suite par la culture. Rappelons-nous qu'on y a transplanté des vignes & qu'elles ont donné le meilleur vin de l'univers ; qu'on y a essayé des légumes d'Europe & des plantes des Indes, & que ces productions ont semblé pour la plûpart lui être naturelles ; que la chasse y est



abondante en toutes sortes de gibiers ; que sa pêche n'est pas moins productive même en harengs, en morues, & dans presque toutes les especes de poissons que nous allons chercher dans les mers du nord. Ajoutons-y ses cuirs, d'une excellente qualité, quoiqu'on les jette à la mer, du sel ammoniac naturel, que l'on remplace mal par un sel factice, fabriqué à Venise, en Hollande, &c. son ivoire, son riz, sa gomme, ses perles, & tant d'autres richesses ; & , puisqu'il faut séduire les Européens par l'éclat, ajoutons-y son or.

Il est donc vrai que l'Afrique peut entièrement & surabondamment remplacer l'Amérique dans notre commerce. Je suppose que l'Europe est revenue de la folie des voyages de long cours ; qu'elle n'est plus assez aveugle pour ne pas voir qu'elle paye cher tout ce qui vient de loin ; qu'elle sent que le commerce le plus facile, le plus sûr, le plus secourable, le plus constant est celui que l'on fait avec ses voisins. N'est-ce pas assez de tous ces avantages ? Voyez ce que ces Negres vous demandent en échange pour tant de richesses, de l'eau-de-vie, des barres de fer, des verroteries, de la clincaillerie, des mouchoirs rouges, des toiles communes, des chemises, &c. & vous ne trouvez presque que ces pauvres hommes à acheter dans le pays, & vous les enlevez pour l'esclavage, & vous entretenez la barbarie sur toute cette contrée, & vous y nourrissez une guerre éternelle, & vous y fomentez tous les vices, & vous l'anéantissez autant qu'il est en vous ?

Nous ne sommes pas assez insensés pour nous flatter de réformer le monde, mais il est bien permis de soulager son cœur, de défendre la cause des malheureux, & de montrer à tous leurs vrais intérêts. Si jamais on n'élevoit la voix au nom de la justice & en faveur de l'humanité, la terre seroit un enfer éternel.

On achètera donc encore des esclaves. Puisque l'intérêt



manifeste des armateurs est de les conserver, il sera peut-être utile de rappeler ici la police qu'il est à propos d'observer sur un navire Négrien ou chargé de Negres. On ne sçauroit leur témoigner trop de bonté pour calmer la douleur & le désespoir qu'excite en eux l'idée d'être esclave, sous des maîtres tyranniques, & sans espoir de retour dans leur patrie. Tant qu'on apperçoit la terre, il faut les garder avec le plus grand soin; sans cette précaution, ils se précipiteroient dans la mer pour se sauver à la nage, le danger le plus imminent de périr ne les arrêteroit pas. Il est convenable de séparer les deux sexes qui se mêleroient ensemble brutalement & avec excès. Il faut les gouverner avec autant de fermeté que de douceur, pour se préserver & les préserver eux-mêmes d'une cruelle sédition. En leur accordant plus de liberté, il faut observer tous leurs mouvemens. Le plaisir de la danse adouciroit bien leurs peines. Ces malheureux, entassés dans un cloaque, tous les genres de corruption les attaquent si on ne les fait laver fréquemment avec de l'eau de la mer, s'ils respirent sans cesse un air condensé & infecté, si la moindre cause de maladie les approche. Le salut même de tout l'équipage en dépend. C'est ici sur-tout qu'il faut employer les *moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux* publiés par M. Duhamel. On purifiera & l'on renouvellera l'air par le lavage avec l'eau & le vinaigre, par le feu, les ventouses, les soufflets & pompes, la manche, invention Danoise, qui consiste en un tuyau de toile, en forme de chauffe à filtrer, ouvert par le bas, attaché à la hune, de manière que le vent entre en droiture dans la manche. Le ventilateur de M. Hales sur-tout, ne sçauroit être trop recommandé. L'article des alimens est de la plus grande importance. M. Poissonnier Desperieres, Médecin ordinaire du Roi, vient de prouver par les faits, dans un *Mémoire sur l'avantage qu'il y auroit à changer absolument la nourriture des gens de mer*,

HIST. DE  
L'AFRIQUE



que l'usage des viandes salées infecte les vaisseaux de scorbut & de toutes sortes de maladies, & que les substances végétales, les légumineux, les farineux, entr'autres le riz, sont une ressource assurée contre ces maux. Combien ce régime ne seroit-il pas salutaire pour les Negres, victimes pour la plupart de ces maladies cruelles? Pourquoi encore n'approvisionneroit-on pas le navire des alimens dont ils ont coutume de se nourrir, principalement des végétaux?

Snelgrave, dans sa relation, l'Auteur du Commerce de l'Amérique, par Marseille, & plusieurs autres Ecrivains, ont donné de bonnes instructions sur la traite des esclaves, la cargaison d'un navire négrier, la maniere de commercer en Afrique, les précautions à prendre dans l'achat, &c. Nous sommes obligés de nous borner à renvoyer nos Lecteurs à leurs ouvrages.

Nous avons remarqué que les Européens avoient peint les Negres en hommes qui avoient des usurpations, des persécutions & des oppressions à justifier. Ecoutez celui qui frappe, il frappe toujours un coupable, un méchant, un être indigne de pitié. Nous aimons mieux en croire les Voyageurs les plus modernes, M. Adanson, M. l'Abbé Demanet, & ceux qui savent & veulent voir. Ceux-là nous peignent des hommes dans les Negres, je veux dire un mélange de bonnes & de mauvaises qualités; & dans la plupart de leurs vices, ils ne reconnoissent que le crime du sort, ou l'effet de leur situation.

*Des Mœurs, Usages, &c. des Negres.*

Ces Africains sont d'un caractère naturellement gai : libres des soucis qu'entraîne la prévoyance, le loisir dont ils jouissent les dévoue aux plaisirs. Le cercle de leurs plaisirs est si borné, leur sang est si brûlant, le voile de leur pudeur est si léger, leurs croyances sont si favorables à la lubricité,



leur oisiveté est si tourmentée par l'impatience d'agir, qu'ils se livrent sans frein à la débauche des femmes. Ils ne cherchent qu'à vivre d'un jour à l'autre, parce qu'ils ont peu de besoins, & qu'un léger travail suffit chaque jour aux nécessités du jour. Dès qu'ils ont du riz & du mil, ils sont contents; s'ils ont encore de l'eau-de-vie, ils sont au comble de leur joie. Comment seroient-ils laborieux ces peuples? outre qu'ils vivent de peu, la grandeur même, pauvre comme eux, n'excite ni envie ni émulation; ils n'ont point de propriétés foncières, & ils ne sçauroient en acquérir; ils n'ont que des richesses mobilières, & ces richesses sont si casuelles & si bornées! Des cases de jonc & de paille, que la flamme a bientôt consumés, des esclaves que la fuite & mille accidens leur ravissent, des pots de terre & des paniers d'osier, qu'ils ne multipleroient que par ostentation, des barriques de mil & de riz, qui ne servent qu'à les dispenser de quelques jours de travail, des pagnes de coton, des mouchoirs, un peu d'argent, des bagatelles qui constituent tout leur luxe: c'est là toute la richesse même des Rois. Leur penchant pour le vol est expliqué par ces observations. Des hommes qui n'ont presque rien en propre, qu'un accident prive des moyens de satisfaire aux besoins présents, qui n'ont reçu de leurs pères que la misère ou une misérable succession à partager également, qui regardent presque tous les biens comme des biens communs, puisque s'ils manquent de vivre, ils vont prendre leur nourriture chez leurs voisins. De tels hommes sont fréquemment tentés de voler, & ils succomberont souvent à la tentation. Leurs sentimens religieux influent aussi sur ces actions, comme ils disent, lorsqu'ils essuyent des revers, *Dieu me les envoie*; ils disent lorsqu'ils dérobent quelque effet, *Dieu me le donne*. Rappelons-nous que les loix mêmes autoriserent ou tolérèrent le vol chez les peuples civilisés, dont nous avons la simplicité d'admirer les



mœurs & la constitution : je parle des Egyptiens , des Lacédémoniens , &c.

Quelques peuples de la côte du Sénégal sont invités par une cause particulière à voler les Blancs ; je ne parle pas des tromperies & des infidélités de ces derniers ; cette cause leur est commune avec tous les Nègres , je veux parler d'une tradition qui se perpétue parmi eux sur les trois enfans de Noé. L'aîné de ces enfans étoit blanc , le second basané , le troisième noir. A la mort de leur père , ils partagerent sa succession , c'est-à-dire , son or , ses bijoux , ses armes , ses bestiaux , ses pipes , son tabac. Le partage fait , ils mangèrent , burent , fumerent copieusement & s'endormirent. Le blanc s'éveilla le premier & emporta les effets les plus précieux ; le basané s'éveilla ensuite , & suivit l'exemple du premier : enfin , le noir , en sortant du sommeil , ne trouva que des choses viles , & en fumant il résolut de saisir toutes les occasions d'user de représailles envers les autres.

Lorsqu'ils oublient ces vieilles erreurs , ils sont fort étonnés de la fureur qu'ont les Européens d'aller , à travers mille dangers , se battre entr'eux & avec les peuples pour conquérir de l'or qu'ils ne mangent pas , & toutes ces richesses qu'ils n'emportent pas dans l'autre monde. Ils se persuadent que ces étrangers sont bien fous , ou que leur pays est bien pauvre. Nous aurions peut-être pensé comme eux , si les premiers ils avoient agi comme nous.

Comme après la vie , ils ne voyent que le paradis de Mahomet , ou le ciel , ou le passage dans des corps mieux faits , & à un état plus heureux , ou l'entier anéantissement de l'homme ; en un mot , un état de paix , ils envisagent tranquillement la mort : par elles , ils perdent peu , & pour la plupart ils espèrent acquérir beaucoup. Avec un caractère violent , secondé par ses principes , ils sortiront d'eux-mêmes de la vie , lorsque l'esclavage les menacera , lorsqu'une passion impuissante les emportera.



Tranquilles, dans le cours ordinaire des événemens, ils n'appréhenderont pas l'avenir, ils ne regretteront pas le passé. La curiosité ne les porte pas à rechercher ce qui est arrivé dans les tems antérieurs, les Européens ne devroient pas sans plaindre. Résignés ou à la volonté de Dieu ou à l'ordre de la nature, ils souffrent avec une constance & une fermeté héroïques. La chair en lambeaux, les entrailles en feu, il ne leur échappera pas la plus légère plainte. Près de leur agonie, ils ne donneront pas un signe de souffrance; & leurs amis & leurs proches croiroient les déshonorer s'ils disoient qu'ils ne se portent pas bien. Les femmes n'ont pas moins de courage, de force & de patience : & quand par l'habitude de souffrir sans murmure, & dans la crainte d'être privées du commerce du monde & de leurs maris, elles étoufferont les douleurs de l'enfantement, jusques-là qu'on ne sçait qu'elles sont accouchées que quand on les voit porter leurs enfans nouveaux-nés à la rivière ou à la mer pour les laver : les Européens vous diront qu'elles accouchent sans douleur.

Obliger son prochain, servir ses amis, être fidèle à ses promesses, ne pas manquer à la foi du serment, ce sont des maximes communes parmi ces peuples. Sensible aux égards que l'on a pour lui, un Negre sacrifie tout pour témoigner sa reconnoissance. Il est satisfait quand on ne le méprise pas; il est heureux quand on le flatte. La rigueur l'irrite, la douceur le gagne. Crédule par ignorance, par paresse, par un fonds naturel de religion, il adopte facilement tous les dogmes, toutes les vérités, toutes les erreurs, toutes les superstitions, & il est fidele aux pratiques religieuses. Il croit aux augures qui le trompent, aux grisgris qui ne le préservent d'aucun malheur, aux fétiches ou idoles, dont il est l'ame, aux marabouths, aux imposteurs, aux forciers, par lesquels il ne feroit pas séduit s'il ouvroit les yeux.

Les Mahométans n'ont point de mosquée, les Marabouths



les assemblent dans les places publiques. Ils n'ont pour la plupart d'autre jour de fête ou de repos que le Bairam, qu'ils appellent *Talesquer*. La lune de Septembre, ou l'équinoxe d'automne, est le tems du Ramazan des Negres. Dès que cette lune paroît, ils la saluent en lui présentant la main. La circoncision (cérémonie commune à tous les peuples Noirs) ne se fait que quand il y a un certain nombre d'enfans parvenus au moins à l'âge de puberté, sur lesquels doit être imprimé ce sceau. Les enfans circoncis ensemble contractent une espèce d'alliance entr'eux. Les femmes n'assistent point à la cérémonie.

A l'égard de ceux qu'on appelle idolâtres, & que nous appellerons ainsi pour abrégé & nous conformer au langage vulgaire, ils n'ont presque point de culte réglé. Certains arbres, par une consécration particulière, ont toute la confiance de quelques peuples. On leur sacrifie des bœufs, des chiens, des coqs engraisés. Dans le partage du corps de la victime, ces *Dieux* n'ont pour eux que la peau & les cornes, si elle en avoit. Lorsqu'un Roi va consulter un de ces oracles, un joueur de flûte annonce sa marche; ses femmes & ses courtisans le suivent. Parvenu au pied de l'arbre, il trace un cercle tout autour. Un prêtre des idoles, bisarrement vêtu, & paré de grelots & de sonnettes, présente au Roi la moitié d'unealebasse pleine de vin de palme. Le Roi la soutient avec sa main gauche, les assistans y trempent la main droite. Le Roi parle à l'oracle, ensuite on jette le vin sur l'arbre par asperision, la victime est égorgée, on en verse le sang autour de l'arbre. Après un profond silence, le Roi publie la réponse favorable de l'oracle, & les assistans poussent des cris d'allégresse.

Les Rois, comme leurs sujets, ont pour tout vêtement un pagne, morceau de toile de coton blanc, bleu ou noir, composé de plusieurs bandes de cinq à six pouces de largeur, cousues



tousues ensemble. Ils passent cette toile entre les deux cuisses, & les deux bouts relevés en haut & plissés, forment une espece de caleçon qui se ferme avec un cordon par devant. Quelques-uns ont une autre piece de toile, de la forme d'une serviette, qu'ils passent négligemment sur une épaule, en laissant flotter un bout sur leurs genoux. Sous les pieds, ils ont une semelle de cuir. Les plus pauvres sont nus. Afin de passer pour riches, il y en a qui portent à leur côté des paquets de clefs. Les grisgris entrent dans la parure des deux sexes, ainsi que les peintures. Les femmes ont autour de leur ceinture un morceau de la même étoffe, qui leur tient lieu de jupon. Par luxe & les jours de cérémonie, elles se couvrent les épaules, & quelquefois la tête avec une autre piece de toile. Les enfans sont nus jusqu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire, de dix ou onze ans. Les filles ornent leurs reins avec des vertebres de requin ou des coquillages enfilés. Les meres, même pendant le travail, portent leurs enfans sur les épaules jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge de six mois. Alors abandonnés à eux-mêmes, ils se traînent, avec un air de contentement, au soleil, sur le sable. Les meres les allaitent jusqu'à l'âge de deux ans, & leurs maris ne doivent point approcher d'elles pendant ce tems. C'est ainsi que ces peuples forment des hommes vigoureux & droits : ils ne connoissent point l'art de faire des bossus, des crochus, &c. avec le maillot & les corps, ou des enfans infirmes par ces précautions, le lait étranger & le sevrage précocce. Quant au mariage, chacun achete ses femmes de leurs parens. Il y en a qui engagent leurs filles à leur naissance. Dès que la fille a mis le pied dans la case de son futur époux, elle est sa femme. Le mariage est suivi de trois jours de *folgar* ou bal. Aux funérailles, des questions ridicules au cadavre, des hurlemens, les chansons des Guiriots ou Ménétriers, & le jeûne, précèdent l'inhumation : des festins, des cris de joie, les diver-

HIST. DE.  
L'AFRIQUE.



tiffemens succèdent à cette cérémonie. Il y a des Rois que leur sujets sont obligés de pleurer pendant trois jours, avant que de se livrer au plaisir.

Les Negres morts dans les combats, sont aussi honorés, pendant vingt-quatre heures, de pleurs & de lamentations. Le moindre prétexte suffit, ici comme ailleurs, pour déclarer la guerre. L'ordre de bataille consiste ordinairement à mettre en ligne l'infanterie sur un homme de hauteur, avec des pelotons derrière, soit pour faciliter le ralliement, soit pour faciliter la retraite, & à placer, en seconde ligne, la cavalerie, toujours divisée par petits pelotons, qui courent çà & là sur l'ennemi. L'infanterie fait une décharge de fleches, communément empoisonnées; la cavalerie lance ses dards: on en vient ensuite à la zagaie & au sabre. Ils ont pour arme défensive un bouclier rond, d'un cuir fort épais. Leurs arcs sont d'un roseau fort dur: la corde en est d'une autre espece de bois. Les chevaux sont petits, mais vifs & vigoureux. Les deux armées se ménagent réciproquement; car il ne s'agit pas de repousser l'ennemi pour conquérir des terres, mais de se toucher pour faire des esclaves. De pareilles batailles ne paroîtront à des Européens que des jeux d'enfants; la guerre ne s'ennoblit à leurs yeux que par des torrens de sang, de vastes ravages & des dépenses qui ruinent les vainqueurs comme les vaincus. Les armées Negres ne entraînent pas même après elles des armées de pourvoyeurs, les femmes leur fournissent des provisions sur leur passage. Les prisonniers de guerre sont conduits en esclavage, & ils sont en partie vendus aux Européens, fussent-ils Rois, à moins qu'ils ne payent sur le champ la rançon qu'on leur demande. Un Roi n'oseroit fuir, sans l'ordre exprès du Général; car il seroit détrôné comme un lâche, indigne de commander à des braves. Le premier choc décide le plus souvent de la victoire. Quelquefois les combats se renouvellent & durent.



plusieurs jours , jusqu'à ce que la lassitude entraîne les négociations. Si un Prince remportoit de trop grands avantages sur son ennemi , les Princes voisins l'avertiroient de cesser ses poursuites , sans quoi ils lui déclareroient la guerre. Au moins cette politique met un frein aux passions des Rois.

Les Negres se servent rarement d'armes à feu dans leurs batailles , non - seulement parce que leur objet n'est pas de verser du sang , mais encore parce que ces instrumens leur paroissent ne convenir qu'à des lâches. Ils regardent comme une trahison de tuer un homme , en ne s'approchant de lui qu'à une distance , d'où à peine on peut être distingué.

Les Ferraro ou Forgerons qui fabriquent leurs armes sont tout à la fois Taillandiers , Couteliers , Fourbisseurs , Maréchaux , Chauderonniers , Orfèvres , &c. Il est vrai que ces artisans ne portent pas leur art à une haute perfection , & que leur industrie , restreinte à un seul genre , ne leur rapporteroit peut-être pas des profits suffisans : mais il leur paroît aussi naturel de penser que tous ceux qui travaillent les métaux , & qui emploient le marteau & l'enclume , ne forment naturellement entr'eux qu'un corps. Quoiqu'ils n'aient d'autres outils que cette enclume & ce marteau , des tenailles & des limes , une peau de bouc qui leur sert de soufflet ; sans forges , ils réussissent dans tous ces différens travaux , en or & en argent comme en fer , aussi bien que l'imperfection de leurs instrumens peut le permettre. Les bracelets , les chaînes , les boucles d'oreille , les bagues , les colliers , les poignées de sabre , les couteaux , les haches , les serpes , les ciseaux à froid pour couper les barres de fer , & autres ouvrages de leur fabrication , prouvent assez leur adresse naturelle , & je dirois le ridicule qu'il y auroit à renfermer l'industrie dans les bornes d'un tel art , si ce n'étoit une injustice. Ces ouvriers n'ont point de boutiques ; ils travaillent devant leurs cases , & par-tout où on les appelle.



Ces peuples fabriquent divers instrumens de musique. Leur *tontong* est une espece de tambour, qui sert à donner l'allarme. Leur *baliso* ressemble au tympanon ou à l'épinette. L'harmonie en est assez agréable.

Les Tisserands, classe dans laquelle on comprend les filles & les femmes qui filent & teignent le coton, n'ont d'autre métier que deux bâtons unis, courts, couchés par terre, & joints l'un à l'autre par un troisieme bâton en travers. C'est là-dessus qu'ils assujettissent les fils de la trame, & qu'ils conduisent entre ces fils celui de la chaîne dans toute la largeur, qui n'est guere que d'une aune. Ils font néanmoins des toiles de différentes couleurs, assez belles à l'œil, & des nattes assez curieuses pour qu'on en envoie jusqu'en Perse & dans les Indes. Les Negres mangent, couchent & passent la moitié de leur vie sur ces nattes.

Une des classes les plus distinguées de leurs artisans, c'est celle des *Sepatero*, faiseur de grisgris, boëtes ou étuis dans lesquels ils renferment les charmes tracés sur le papier par les Marabouths. Ce métier est très-lucratif : la superstition met le prix au travail de ces ouvriers.

Les Potiers ne connoissent l'usage ni de la roue ni des fourneaux. Avec de l'écorce de calebasse taillée de différentes façons, ils forment des moules dans lesquels ils étendent & unissent la terre avec la main : ils les couvrent ensuite de paille, à laquelle ils mettent le feu.

Ces Potiers sont les Maçons du pays. La maçonnerie est ordinairement bornée à élever des cases, la plupart en forme de colombier sans fenêtre, sur des fourches de médiocre grosseur, plantées en terre, & jointes ensemble par une sabliere de bois rond & pliant. Sur cette sabliere, ils attachent des gaulettes qui servent de chevrons, s'unissent au centre, & vont former la pointe. Ces cases sont couvertes de paille, de roseaux, ou d'osier. Pere, mere, enfans, esclaves, tous



logent pêle-mêle dans ces huttes. Les femmes, qui font presque tous les travaux, y préparent le couscou, pâte de mil, & le sanglet, gruau de mil, & les autres choses nécessaires au ménage. Jusque chez les Rois, ces habitations ne sont ordinairement éclairées la nuit que par de petits roseaux, malgré l'abondance de la cire. La magnificence des Rois & des Grands consiste à avoir plusieurs édifices pareils. Cependant il y a des Princes, tels que le Damel de Kayor, qui ont des palais très-beaux pour le pays. M. Adanson observe que les Sofes ou Mandingos bâtissent d'une façon beaucoup plus commode que les autres Negres. Les murailles de leurs maisons sont d'une terre grasse, bien liée, fort dure & unie comme de la porcelaine. Un toit de paille qui débord sur une espèce de petit mur, comme un parapet, forme autour de la case une galerie sous laquelle ils sont à l'abri des rayons du soleil. L'Auteur vit, dans les ruines d'un village brûlé quelque tems avant son arrivée, les murailles qui avoient été vitrifiées par l'ardeur du feu. Elles étoient d'un beau rouge. A une certaine distance, on auroit dit qu'elles étoient enduites d'un bel émail & d'un vernis aussi beau que celui de la porcelaine. Les François de l'isle du Sénégal avoient appris aux Negres à garder une espèce d'uniformité dans les dimensions de leurs *tapades* ou enclos de roseaux plantés autour de leurs cabanes, qu'ils avoient réglés de façon qu'ils formoient comme une petite ville, avec plusieurs rues alignées. Cette ville Negre est la plus belle qu'il y ait depuis le Sénégal jusqu'à la Gambia; c'est aussi la plus régulière, la plus grande & la plus peuplée, puisqu'il y a au moins trois mille habitans, nombre prodigieux pour les villes de cette contrée.

Les Negres de toutes les conditions, les Rois & les Chefs de village exceptés, travaillent à la terre. Le seul instrument de leur culture est une espèce de bêche ou de pelle, fait en croissant d'environ trois pouces dans son plus grand diamètre,



& de l'épaisseur d'une ligne au plus : le manche a trois pieds de long. Avec ce chétif instrument , ils enlèvent les herbes & effleurent la superficie du sol. Il est vrai qu'ils cultivent des terres singulièrement fertiles. Vers la Gambie , ils ne sement presque que du riz dans les terres qui sont exposées aux inondations , & sur lesquelles ils arrêtent l'eau par le moyen de chaussées. Après la récolte , ces champs ressemblent à des marais desséchés. Souvent les sauterelles ravagent les moissons ; elles rongent jusqu'à l'écorce des arbres , elles attaquent même les roseaux , dont les cases sont entièrement couvertes. L'air est quelquefois obscurci par des essaims de ces insectes. Les Negres se vengent de leurs dégâts en les mangeant rôties , ou pilées & bouillies avec du lait : c'est pour eux un mets excellent. M. Adanson dit que ces sauterelles sont grosses & longues comme le doigt , de couleur brune , armées de dents aiguës & tranchantes comme des scies , & avec des aîles plus grandes que celles dont les autres Naturalistes ont parlé.

Comme il n'y a point de droit de propriété sur les terres , les familles s'adressent aux Rois ou aux Alcades , pour en obtenir des portions qu'ils ne cultivent qu'à proportion de leurs besoins , retenus par le titre précaire auquel elles les possèdent. De-là des famines , sur-tout sous des Alcades capricieux & durs. Parcourez la terre , vous ne la trouverez cultivée que par la propriété , & en raison du libre exercice de ce droit. Sans ce droit , il y a des associations & des peuplades ; il n'y a ni sociétés ni nations proprement dites. Ces Negres semblent ne demander qu'une possession assurée pour être cultivateurs ; car les défrichemens , les semailles , les moissons sont des fêtes pour eux. Le Seigneur ou le maître des ouvriers , armé comme en un jour de bataille , les encourage au travail , de la voix & du geste. Des Guiriots chantent & battent du tambour. Les ouvriers suivent , dans leurs mouvemens , le



mouvement plus ou moins vif de la musique. Combien l'agriculture seroit florissante dans ce pays, si les champs avoient des maîtres, puisque le plaisir préside à ses travaux & que la joie les anime !

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Rappelons ici, en faveur de l'agriculture, le portrait d'une nation agricole, répandue aux environs du Cap-Verd ; nous parlons des Séreres. Cette nation est libre ; & leurs voisins la regardent comme sauvage, parce que se renfermant dans ses bois, elle craindroit de se souiller de leur barbarie, si elle avoit des communications intimes avec eux. C'est l'homme vertueux, qui se sépare du monde pour se dérober au vice, & vivre avec lui-même. Cette conjecture est fondée sur ce que les Séreres sont honnêtes, doux, charitables, généreux même à l'égard des étrangers : ils ne fuyent donc pas les hommes, ils ne fuyent donc que la corruption. Cette nation est très-laborieuse, & ses terres sont très-bien cultivées : la paresse des Negres n'est donc que l'effet d'une vie politique. Ce peuple agricole est heureux. Auprès de lui est un peuple pasteur, & ce peuple est malheureux. Il s'agit des Peuls ou Foulis, qui errent avec leurs bestiaux.

L'agriculture nous ramene à l'Histoire naturelle. Nous avons exposé les principales richesses des trois regnes, il ne nous reste qu'à recueillir quelques particularités curieuses.

M. Adanson a remarqué que le loup & le lion marchent souvent de compagnie ; & que le dernier n'attaquoit jamais le premier, sans doute parce que la chair de celui-ci ne le tente pas. Des lions qu'on élevoit au Sénégal ne faisoient aucun mal aux chiens ; mais ils se jetoient sur les chevaux & sur les enfans. Les Negres, dit-on, n'osent pas faire la guerre à ces animaux, dans la crainte que s'ils en tuoient un, les autres ne se chargeassent de venger sa mort.

L'hippopotame ou cheval marin, ne se trouve que dans l'eau douce. C'est le plus gros des amphibies ; il ne le cède



pour la grandeur qu'à l'éléphant & au rhinoceros. Il ressemble assez au bœuf : ses jambes sont courtes , il a la tête d'une grosseur démesurée. Il hennit comme le cheval , mais avec une si grande force qu'on l'entend d'un quart de lieue. Il est reconnu , dit l'Auteur de la nouvelle Histoire de l'Afrique François , que quand on lui frappe les dents avec un morceau d'acier , il en sort du feu comme d'une pierre à fusil.

Souvent les arbrisseaux sont tout couverts de caméléons , qui , quand on les touche , changent en noir leur couleur verte : ils se nourrissent de sauterelles & de papillons.

Il y a dans le pays de Bambouck un animal extraordinaire , c'est le ghiamala , beaucoup plus haut , mais moins gros que l'éléphant. Sa figure approche de celle du chameau ; il a sur le dos deux bosses comme le dromadaire. Avec des jambes d'une longueur extraordinaire , il marche très-vîte. Sur la tête , il a sept petites cornes fort droites , de la longueur de deux pieds. Les Negres en trouvent la chair excellente. Les pigeons de ce pays sont tout-à-fait verts ; ce qui souvent les fait prendre pour des perroquets.

Les moutons sont couverts , les uns de laine , les autres de poil. Les moutons à laine ont des queues énormes.

Le gibier est si abondant que pour quatre coups de poudre à tirer on a un cerf , ou un chevreuil , ou un sanglier , &c. Autant de coups que vous donnerez à tirer à un Negre , autant il vous rendra de pieces de gibier , moyennant trois pintes d'eau-de-vie par mois de récompense. Pour trois sous en marchandises d'Europe , vous aurez trois canards ou trois perdrix , trois bécasses , trois ramiers , trois pintades , &c. Vous aurez aussi pour le même prix autant de poisson que trente hommes peuvent en manger , au rapport de M. l'Abbé Demanet. Le riz ne passe guere le prix de 18 deniers la livre.

Les vaches , dit-on , ne donnent du lait que quand elles allaitent leurs veaux. Les Negres ne vendent du lait qu'à condition



condition qu'on ne le fera pas bouillir ; car ils croient que cette préparation seroit mortelle pour leurs vaches.

Le miel du pays est toujours liquide & semblable à un syrop de couleur brune. On le préfère, pour le goût & la délicatesse, au meilleur miel des provinces méridionales de l'Europe.

Les poules pondent peu ; leurs œufs sont chers, ils ne se gardent pas.

Nous avons parlé de différens insectes. Les vagvagues, fourmis blanches, communes à l'isle de Gorée, creusent de petites galeries souterraines, cylindriques, de la grosseur d'une plume d'oie, toutes de terre cimentées avec une délicatesse infinie. C'est un chemin couvert, sous lequel elles travaillent sans être vues. Si elles ont attaqué un lit, vous employeriez en vain l'eau salée, le vinaigre & autres ingrédiens pour les chasser, elles rongent les draps, les matelats ; leurs morsures causent des douleurs très-vives. Détruisez leurs galeries le soir, elles les ont élevées, avant le milieu de la nuit, jusqu'au chevet.

Le cacrelat, animal ailé, de la grosseur du doigt, ronge le linge, le papier, le bois, l'aloës même, si redouté des autres insectes à cause de son amertume, &c. Il répand une odeur insupportable. Il ne sort que la nuit. Si l'araignée, le fourd, espèce de lézard, & autres ennemis ne le détruisoient, ce seroit un des plus terribles fléaux, car il multiplie prodigieusement.

Les puces de sable, ainsi appelées parce qu'elles logent dans les sables des cases habitées, ne sautent point & ne s'élèvent qu'à trois ou quatre pouces. Ainsi on s'en garantit en se tenant un demi-pied au-dessus de terre. Leurs piquûres, sans être vives, ont l'effet d'un picotement ou d'une démangeaison très-incommode.

Les oiseaux appelés *gros-yeux* par les François, ont



quelque ressemblance avec l'outarde. Ils sont gros comme des poules ; la grandeur de leurs yeux n'a point de proportion avec la grosseur de leur tête. Leur chair est tendre & assez bonne.

Le geai du Sénégal, oiseau de passage, est de la plus grande beauté. Son plumage est fauve sur le dos, d'un bleu pâle sous le ventre, & d'un bleu céleste aux ailes & à la queue. L'éclat de son azur, à côté de la vive couleur de feu du moineau appelé cardinal, fait un coup d'œil agréable. Les hirondelles d'Europe passent au Sénégal, où elles couchent dans le sable sur le bord de la mer.

Les Negres du Sénégal ont une vénération singulière pour le *faucon-pêcheur*, qui enleve des poissons, & pour le *guinar*, qui ressemble au coq d'Inde : ils les regardent comme sacrés & les mettent même au rang de leurs Marabouts. M. Adanson, qui en tua deux, fut pris pour un sorcier, parce qu'on les croit invulnérables : on lui prédit même que pour avoir commis un si grand crime, il mourroit dans la journée.

Les oiseaux que l'on dit avoir quatre ailes, n'en ont réellement que deux. Il y a des coqs de bruyère d'une grosseur prodigieuse : M. Demanet en tua un qui pesa trente-cinq livres vuide.

Le pélican ou grand gosier, si monstrueux dans les descriptions des Anciens, approche pour la grosseur, la taille, les pattes, la démarche & la pesanteur, des grandes oies d'Europe. Le long du cou & jusques sur l'estomac, il a une espèce de sac dans lequel il tient en réserve les poissons de sa pêche.

Le poisson-volant est assez commun. Avec ses nageoires, presque aussi longues que son corps, il se soutient en l'air tant qu'elles sont humides. Le poisson nommé *galere* est un des plus singuliers de la côte : il ressemble à une vessie remplie d'air. Cet informe animal est si caustique, qu'il cause, quand



on le touche , une douleur semblable à celle d'une brûlure ; & que si vous portez la main qui l'a touché à quelque partie délicate du corps , vous y ressentez la même douleur.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Quand les poissons moyens sont poursuivis par les gros , ils se réunissent & forment des bancs qui s'approchent de la terre , jusqu'à y échouer. M. Adanson a vu un de ces bancs qui avoit plus de cinquantes toises en quarré. Lorsqu'ils sont près de terre , les Negres se jettent à la nage & pêchent le poisson avec un panier.

A l'isle de Gorée , les poissons & les coquillages rendent pendant la nuit une lumiere semblable à celle des phosphores , & assez éclatante pour que la forme de chaque poisson & de chaque coquille soit sensible. Lorsque la mer est courroucée , ces montagnes d'eau semblent se changer en montagnes de feu.

La conque persique , la plus grande coquille de ces mers , contient un animal qui pèse jusqu'à six livres. On y trouve toutes sortes de coquillages. Les huitres y forment des bancs , qui souvent ont plus de demi-lieue d'étendue. Avec leurs écailles , les Negres font une chaux très-bonne & très-tenace.

Leur *bataule* ou beurte , lard de Bambouk , est une espece de graisse qui approche de celle du mouton , & qui forme la chair d'un fruit , d'un arbre médiocrement gros. A la réserve d'une petite âcreté qui n'est point désagréable , les Blancs ne la trouvent pas différente du lard.

Les *calebassiers* ou *pains de singe* , fournissent aux Negres toute leur vaisselle. Leur hauteur est d'environ soixante pieds , ils n'en ont pas moins de circonférence. Chacune de leurs branches feroit en Europe un arbre monstrueux. M. Adanson vit en 1749 sur quelques-uns de ces arbres , des noms européens , gravés au seizieme & même au quinzieme siècle.

Quand quelques palmiers ou cocotiers sont abattus , on

M m m m ij



coupe la tête de l'arbre à deux pieds au-dessous de l'endroit où les feuilles prennent naissance. Après qu'on a ôté de ce tronçon les enveloppes extérieures, on trouve le cœur de l'arbre, c'est-à-dire, des feuilles plissées comme un éventail, & ferrées les unes contre les autres : c'est ce qu'on appelle *choux-palmistes*. Ces feuilles blanches, tendres, délicates, se mangent crues comme les jeunes artichaux, ou bouillies comme les cardons d'Espagne : elles donnent un très-bon goût à la soupe. Après l'eau-de-vie, le vin de palme est la boisson que les Negres aiment le mieux. Ce vin, tiré par incision, ne conserve sa bonté que trente heures. Le troisième jour, il est passé en vinaigre, & *il faut*, dit un Voyageur, *être Negre pour en boire*.

On voit dans ce pays de fort beaux tamariniers, des gomiers rouges, des acacias, dont le bois fort dur imite par la couleur & la beauté de ses veines, ceux que nous employons dans la marqueterie, un bois-bouton jaune, si facile à travailler, qu'on le préfère à tous les autres pour les ouvrages de menuiserie.

Les figuiers ont quinze pieds de hauteur, sur dix de diamètre, & même beaucoup plus. Les Negres s'assemblent & traitent des affaires de leurs villages sous l'ombrage agréable de leurs feuilles. Les planches qu'on en tire sont très-propres pour la sculpture.

Le benten a cent dix & même cent vingt pieds de haut sur dix de diamètre. Entre la racine & les branches, il porte souvent soixante pieds. Sa tête est bien pommée : il est fort droit. De son bois mou, liant & léger, les Negres font leurs pirogues. Le farobier, autre grand arbre, a le bois dur & pesant. Les Negres font beaucoup de cas de son fruit.

Le plus remarquable des arbrisseaux c'est celui qui porte le poivre, semence de la forme & de la grosseur de celle du chou, assez dure, piquante, & du goût du vrai poivre.



Ces isles sont à environ quarante-deux lieues du continent, entre le Cap-Verd, & le Cap-Blanc. Leur situation est entre 14 degrés 30 minutes, & 17 degrés 45 minutes de latitude septentrionale, & entre 4 & 7 degrés de longitude occidentale. Elles sont au nombre de dix, si l'on ne veut pas compter pour des isles des rocs déserts. Le sel est leur principale richesse; on en porte sur la côte du continent, quoiqu'on en tire des lacs salés, & qu'on y en forme avec l'eau de la mer exposée aux ardeurs du soleil. Les Anglois achetoient autrefois beaucoup de sel dans ces isles. L'air est mal-sain dans quelques-unes. On dit que les Européens les ont originellement peuplées. Elles ont été plusieurs fois dévastées par les Flibustiers & autres Pirates.

L'isle de Mai, découverte, dit-on, le premier du mois de ce nom, a sept lieues de circuit. Dans les hautes marées, l'eau de la mer passe à travers un banc de sable, comme par une écluse, & va remplir une grande saline. Dampier paroît presque étonné de ce que le sel se forme dans la belle saison, parce qu'il croit que le sel des Indes occidentales est cristallisé par la pluie ou les tems humides. Il croît au milieu de la saline un arbrisseau tendre, qui jette un coton soyeux, trop court & trop fin pour être aisément travaillé. L'isle produit aussi le vrai cotonnier. Son terroir est du sable ou une pierre friable, sans autre source pour l'arroser qu'un petit ruisseau. Il y a des fruits, quelques quadrupèdes, des oiseaux assez curieux, tels que les *flamingos*, dont la langue est un mets très-délicat. La mer abonde en poissons. Dampier assure que tous ses habitans sont Negres, sans doute parce qu'ils sont noirs. Sanutus, Linschoien, Lacroix, les disent tous issus de Portugais bannis de leur pays. Ils sont rassemblés dans Pinose, S. Jean, Lagoa, misérables amas de cabanes que l'on appelle villes.



San-Jago ou Saint-Jacques, la plus grande, la plus considérable, la mieux cultivée, la plus fertile de ces îles, peut avoir 85 lieues de circuit. On n'y trouve de Blancs que le Gouverneur, l'Evêque, des Prêtres, des Marchands, &c. La ville de Praya, dans la partie occidentale, a un bon port où les vaisseaux François, Anglois & Hollandois, destinés pour la Guinée ou les Indes, relâchent en grand nombre pour prendre de l'eau & des rafraîchissemens, à moins que le Portugal ne soit en guerre avec quelque Puissance. A leur abord, les habitans vont en foule leur offrir les productions de l'île, cochons, bœufs, volaille, fruits qu'ils troquent pour des chemises, des caleçons, des chapeaux & toutes sortes de vêtemens, sur-tout de toile. Le Gouverneur général des îles pour le Portugal, réside à Ribéira-Grande, capitale de l'île : on y compte quatre ou cinq cents maisons. Les vaisseaux de cette nation en tirent du sucre pour Lisbonne, & de la toile de coton rayée, principale manufacture de l'île pour le Brésil. Le port, au nord de la ville, est la douane des navires Portugais qui vont commercer en Guinée. Il y a encore quelques autres villes & plusieurs villages bien peuplés. San-Jago vend du coton pour le Brésil & pour l'Europe. Son vin n'est pas mauvais. Elle a différentes especes de fruits & d'animaux. Jarric dit qu'on pourroit aisément en tirer trois mille chevaux pour la guerre. Roberts assure que la marcaffite y est fort commune.

L'île Fuego ou de Feu, tire son nom d'un volcan : on l'appelle aussi Île de S. Philippe. Elle a une ville & plusieurs villages. Quoiqu'elle ait très-peu d'eau douce, on dit qu'elle est assez fertile.

L'île de Brava ou de Saint-Jean, a un port où les Portugais & les Hollandois relâchent quelquefois en allant aux Indes. Ses petites vallées produisent du maïs, du riz, des bananes, des patates, des fruits. Les bœufs, les porcs, les ânes y sont



communs. Il y a beaucoup de chevres, mais que les pauvres habitans ne peuvent ni tuer, ni vendre sans la permission du Gouverneur. Roberts dit qu'il y a trouvé une mine d'or. C'est la plus méridionale de ces isles.

Buona-Vista n'a presque que du coton, du sel & de l'indigo. Ses paresseux habitans sont habillés à l'Européenne.

L'isle de Sal ou de Sel n'est, pour ainsi dire, qu'une grande saline. On n'y voit que quelques petits arbrisseaux. Lacroix dit qu'un nombre prodigieux de tortués y pondent leurs œufs. Elle n'a aujourd'hui, pour habitans, que des chevres & des ânes.

L'isle de Saint-Nicolas a plusieurs rades. Ses côtes sont stériles. Dans les vallées de l'intérieur, on trouve des vignes & du bois de chauffage. Les Insulaires cultivent le maiz, les plantins, les melons d'eau, les courges, les oranges, les limons, &c. La ville de Saint-Nicolas est une des mieux bâties & des plus peuplées qui soient dans ces isles.

L'isle Sainte-Lucie abonde en eau douce & en bois: il ne paroît pas qu'elle soit habitée.

L'isle de Saint-Vincent a de bonnes rades, mais de difficile accès. Entre ses montagnes, il y a des vallées couvertes de petits bois de tamarins, d'arbrustes de coton, d'espurge à branches, d'*abrotaneummas* d'une odeur & d'une verdure admirable, de *palma-christi*, &c. On y pêche quelquefois de l'ambre-gris.

L'isle Saint-Antoine, la plus occidentale & la plus septentrionale de ces isles, est remarquable par une montagne d'une hauteur extraordinaire, toujours couverte de neige à son sommet, à ce qu'on assure. Ses vallées, arrosées par des ruisseaux, produisent beaucoup de maiz, de bananes, de plantins, de courges, d'oranges, de melons, de grenades, de cannes à sucre. On y voit des palmiers. Le Marquis Das-Minhas, Seigneur de l'isle, y fit transporter une cargaison de



Negres de Guinée, qui, instruits par les habitans des pratiques de l'agriculture, se multiplierent bientôt en raison des subsistances multipliées par des travaux réglés. La capitale de l'isle contient cinq cents habitans capables de porter les armes, sans compter les esclaves Negres.

*Côte occidentale de l'Afrique, depuis la Baye de Sierra-Léona, jusqu'au Cap-Lopez - Consalvo, ou Guinée méridionale.*

Cette contrée renferme la côte de Malaguettes ou du Poivre, la côte d'Ivoire, la côte d'Or, la côte des Esclaves, & les pays de Benin & de Biafara.

I.

*Côte Malaguettes.*

La côte de Malaguettes, ainsi nommée de son poivre appelé *malaguettes* par les voyageurs François, s'étend depuis la riviere de Sierra-Léona, située vers le 7<sup>e</sup> degré 52 min. nord, jusqu'au cap das Palmas vers le 4<sup>e</sup> degré 50 minutes; espace d'environ 150 lieues.

*Pays intérieurs.*

Entre Sierra-Léona & Rio Sestos, vous trouvez dans l'intérieur, 1<sup>o</sup>. le pays de Buim ou des Bluim, sur les bords du Scherbro, soumis comme celui de Barré à un Gouverneur tributaire du Roi des Quoja : capitale, Baga ou Bagos, à 60 milles de la mer, où les Anglois font un commerce de bois de teinture. 2<sup>o</sup>. Le pays de Silm ou des Slims, à 40 milles de la mer, peuplé d'habitans qui passent pour perfides, & qui sont répandus dans des villages sur les bords de la Quanomara. 3<sup>o</sup>. Le pays de Quilliga, dépendant de Quoja, sur les bords de la riviere das Galinhas (des poules), à l'embouchure de laquelle est la nation des Karabados. 4<sup>o</sup>. Le grand pays de Quoja, au nord du cap Monte, habité par les Quoja-



Quoja-Berkomas & par les Vey-Berkomas, & bordé du côté du nord & du nord-est par les Galas ou Galles, possesseurs de plusieurs villes sur la rivière de Maguiba, &c. les Galaveys descendus des Galas, &c. 5°. Le pays des Hondos, vers le 7<sup>e</sup> d. de latitude, & le 8<sup>e</sup> de longitude, divisé en quatre principautés soumises à des chefs nommés par le Dondagh de Quoja, dépendant lui-même du Roi des Karrous. 6°. Le pays des Konde-Quojas ou Hauts-Quojas. 7°. Le pays des Folgias & celui des Karrous, autrefois ennemis implacables, confondus ensuite en un seul peuple par l'alliance des héritiers des deux Etats, & gouvernés par le même Prince sous la protection de l'Empereur de Manou. 8°. Le pays des Manus ou Manez, ou l'empire de Manou, entre le 7<sup>e</sup> & le 9<sup>e</sup> deg. de latitude, le 5<sup>e</sup> & le 6<sup>e</sup> degré de longitude, arrosé par les rivières de Junco & d'Arvoreda, appanage d'un Prince puissant, auquel les Dondaghs ou Rois des nations voisines, en recevant de lui de petits présens, payent un tribut annuel d'esclaves, de fer, d'étoffe; ils sont libres de faire la paix ou la guerre sans son consentement. 9°. Le pays des Quabes qui habitent les environs de Rio Sestos. L'étendue de ces différens Etats intérieurs, est peu connue; on y parle des dialectes diverses d'une même langue.

HIST. DE.  
L'AFRIQUE.

*Mœurs, &c. des Habitans.*

La superstition, l'extrême lasciveté, le goût des liqueurs fortes, confondent les peuples de ces contrées avec le commun des Negres. Par l'éducation des enfans, la civilité dans les manières, le cérémonial de la grandeur, l'ordre des successions, l'usage de doter les filles, la culture des terres, l'idée de l'Etre suprême, une langue polie, ils se rapprochent des Européens. Lorsqu'ils distribuent aux femmes les membres d'un homme mis à mort par la loi, lorsque les amis du coupable boivent le bouillon fait avec sa tête dont ils clouent



les mâchoires dans le lieu de leur culte, lorsqu'ils étranglent les esclaves, & qu'ils les enterrent avec leurs maîtres pour les servir dans l'autre monde, &c.; on ne voit presque point de peuple au-dessous d'eux. Si l'on considère leur douceur & leur sociabilité, leur horreur pour le sang & leur amour pour la paix, leur ardeur à se prêter des secours, à prévenir les besoins de leurs semblables, à suppléer à l'indigence de leurs amis jusques dans leurs funérailles, on les mettra au rang des nations qui honorent l'humanité.

Le vol, si commun chez leurs voisins, est très-rare chez eux, parce qu'ils connoissent les droits de la propriété, & qu'ils comptent parmi ses devoirs les plus sacrés, la charité envers les pauvres. Le misérable ne vole pas quand on lui épargne jusqu'à la honte de mendier, & même de recevoir d'une orgueilleuse générosité. On dit qu'ils ne sont pas si scrupuleux envers les étrangers, mais on ajoute qu'il faut principalement l'attribuer à l'humeur intéressée des Marchands Européens.

Lorsqu'au milieu des concerts & des cris de joie, les enfans, dix jours après leur naissance, reçoivent un nom & des instructions dans la place publique, les mâles sont étendus sur un bouclier, & on leur met un arc à la main, tandis qu'on donne un bâton aux filles couchées sur une natte. Dans les cérémonies publiques, les Rois, ceux du moins des Quojas, sont assis ou debout sur des boucliers. Les Ambassadeurs, lorsqu'ils vont à leur audience, marchent armés de l'arc & du carquois; &, parvenus au pied du trône, un genou en terre, ils tendent leur arc pour marquer qu'ils sont prêts à s'en servir contre les ennemis du Monarque. L'éducation publique apprend aux enfans à combattre. Les morts sont placés dans une fosse, leur arc & des fleches à la main, avec des ustensiles, du vin & des provisions. Au-dessus du tombeau, où, pendant plusieurs mois on apporte tous les jours des



vivres, ses armes sont suspendues à une verge de fer, au lieu que sur la tombe des femmes on attache des bassins & des gobelets. Leurs amis, autour du corps, feignent une espece de combat, & lancent des fleches pour déclarer qu'ils vengeront sa mort si elle n'a pas été naturelle, ou sa mémoire si elle est attaquée.

Ces coutumes semblent appartenir à des nations guerrieres : cependant ces peuples sont pacifiques, mais jaloux de leur liberté, & dans leurs cérémonies, l'arc est, pour ainsi dire, sous le bouclier ; c'est la guerre défensive que ces armes annoncent. Leurs terres remplissent leur ambition, elle étend leur puissance par l'augmentation de leur culture, sans nuire & sans exciter la haine. Ceux qui paroissent avoir été subjugués, sont demeurés libres ; le vainqueur n'exige de leurs chefs qu'un simple hommage & un léger tribut. La royauté est renfermée dans ses légitimes bornes, son autorité n'est que tutélaire. Si quelque Seigneur est accusé d'un crime, le Souverain lui envoie son bouclier pour lui reprocher de s'être soustrait, & à l'empire & à la protection des loix. L'accusé, lorsqu'il est reçu aux pieds du trône, se couvre la tête de terre, demande grace & se reconnoît indigne du bouclier, symbole de la royauté.

Les Rois savent que l'instruction est un devoir aussi indispensable de la souveraineté que la protection ; mais ils semblent être dans la fausse & cruelle opinion qu'elle suffit à la partie de la nation qui gouverne ; & si l'on s'en tient au récit de Dapper & de Barbot, ils négligent même, à l'égard de ces derniers, les points fondamentaux de l'instruction sociale. On croira que dans le college ou séminaire établi pour former des citoyens capables de remplir les différentes charges de l'Etat, les jeunes gens n'apprennent des Saggonos ou Doyens du corps respectable, ou de la société distinguée de Belli, choisis par le Prince pour présider à cette éducation,



qu'à combattre, danser, pêcher, chasser & chanter le *Bellidong* ou les *louanges de Belli*, exprimées d'une manière obscène, accompagnées de postures immodestes; tandis que les leçons de fidélité, d'industrie, de frugalité, d'économie domestique; de respect pour le bien d'autrui, commencent en quelque sorte à leur naissance; puisqu'à l'imposition des noms, la principale cérémonie consiste dans des harangues qui, par des vœux en faveur de ces enfans nouveaux-nés, rappellent aux assistans ce qu'ils doivent leur enseigner, & ce qu'ils doivent pratiquer eux-mêmes. Ces Voyageurs ajoutent qu'après cette éducation, un Negre parfaitement formé aux exercices de la danse, de la chasse, &c. est, avec le titre d'Associé de Belli, habile à posséder tous les emplois civils & ecclésiastiques, au lieu que les *quolges* ou idiots qui ont été exclus de cette confrairie ou secte, comme incapables de danser, chanter, &c. ne sçauroient être promus à aucune charge. Si l'on en croit leur silence, on n'apprend pas même à ces élèves de l'Etat, l'art de cultiver les terres, quoique ces peuples soient cultivateurs, & que la pêche & la chasse ne remplissent que les intervalles de repos que les travaux de la culture leur laissent. Ce sera pour en former des danseurs, des chanteurs, &c. qu'on tiendra pendant quatre ou cinq ans, ces jeunes gens enfermés dans l'enceinte d'un bois, sans aucune communication même avec leurs parens, & qu'on leur imprimera des signes le long du cou, pour les distinguer de ceux qui auront beaucoup mieux appris qu'eux, & la pêche & la chasse, en les exerçant. Enfin Barbot vous dira qu'après ces études, on leur enseigne à se laver, à s'oindre le corps, &c. comme si à l'âge où ils sont entrés à l'école, ils avoient pu ignorer l'art de la propreté & les autres coutumes de la société, & tandis que Dapper qu'il copie, rapporte seulement qu'ils affectent d'avoir oublié ces usages.

On ne connoît pas mieux les nations par les récits des



Voyageurs, que l'on connoîtroit un édifice par la description de quelques matériaux bruts. Dans cette masse informe de faits qu'ils ont recueillis parmi les traditions & les opinions populaires, il faut découvrir par la critique, ce qu'ils n'ont pas dit, ce qu'ils n'ont pas sçu, ce qu'ils n'ont pas même soupçonné; par la *lettre* imparfaite & infidelle, il faut découvrir *l'esprit*. Nous nous sommes plus d'une fois livrés à ce pénible travail dans le cours de cette Histoire; nos peines n'ont pas toujours été infructueuses; nous n'aurions jamais fourni notre carrière, si nous ne nous étions pas refusés aux recherches auxquelles l'insuffisance des relations nous invite à chaque pas.

Dans la narration précédente, la vérité se présente, pour ainsi dire, d'elle-même. L'école de Belli est manifestement une initiation aux mystères de la religion & de la politique, semblable à celles dont l'ancien Paganisme nous offre des exemples. Lorsqu'après leurs épreuves, les initiés, conduits dans la place publique, exécutent la danse, & chantent l'hymne de Belli, de manière quelquefois à s'attirer les railleries du peuple & sur-tout des femmes qui crient qu'ils ont passé leur tems à manger du riz, ils n'en sont pas moins associés à l'ordre religieux; ils n'en conservent pas moins le nouveau nom qu'ils ont reçu à leur admission dans l'école; le Gouvernement ne les juge pas moins propres à remplir les offices de l'administration. L'œil du peuple ne voit que les exercices du corps, & c'est à ces apparences que le Gouvernement se propose de borner ses vues. Mais ce peuple est conduit par la superstition: le Belli, père de la composition du Bellimo, Grand-Prêtre, les captive dans la soumission religieuse la plus aveugle & la plus profonde, & néanmoins le Grand-Prêtre ne sçauroit exercer son pouvoir, sans le consentement du Roi. Les Negres accusés de vol ou de meurtre, sans qu'il y ait de preuves convaincantes du crime, sont condamnés à tenir dans la main le Belli qui, s'ils sont



coupables, y imprime des marques de feu, ou à avaler une liqueur préparée par le Bellimo, que les innocens rejettent aussi-tôt, tandis que les coupables ne vomissent que de l'écume. Une femme est-elle accusée d'adultère par son mari? on la déclare innocente sur le serment qu'elle en fait par *Belli-Paaro*? Est-elle ensuite convaincue? le Bellimo & les Saggonos la couvrent de confusion dans la place publique, & des voix confuses lui pardonnent son crime, en lui imposant des pénitences. Retombe-t-elle dans le désordre? le Grand-Prêtre & les Saggonos, en présence des autres membres de l'ordre de Belli, la conduisent avec diverses cérémonies, jusqu'au bois sacré des *Jannanins*; & elle disparoît à jamais. Ces Jannanins sont les ames des morts, ou plutôt les morts transformés en esprits, pour protéger les peuples, mais surtout leurs parens. Les Negres leur attribuent tous les événemens heureux; ils réclament leur protection dans toutes les circonstances critiques; ils payent leurs bienfaits par des sacrifices d'animaux & des offrandes de riz & de vin. Chaque village a un bois consacré aux Jannanins, où l'on porte trois fois l'année des provisions, & le Roi lui-même ne commence aucune action, sans rendre honneur aux esprits. Quoique ces peuples reconnoissent un Etre suprême, qu'ils appellent Kanno, créateur de tous les êtres, & doué de toutes les perfections, mais mortel, & remplacé, lorsqu'il cesse d'exister, par un être semblable: les Jannanins sont le seul objet du culte public.

Il est évident que l'institution du Belli est le ressort par lequel les Rois, de concert avec les Ministres de cette secte religieuse & politique, gouvernent arbitrairement & irrésistiblement les peuples. Ces mystères se maintiennent, non-seulement par les précautions qu'il est facile de deviner, mais encore par l'opinion & l'horreur répandue contre les forciers, magiciens, suceurs de sang, instruits par *Sora* ou le Diable,



dans l'art infernal des enchantemens. Les enchanteurs appelés *Billi*, ont le pouvoir de gouverner le tems, & de faire périr les récoltes. Tout homme qui se livre à la mélancolie, qui fuit le commerce du monde, qui ne paroît pas vivre & penser comme les autres, court risque de passer pour *Billi*; & ceux qu'on accuse de l'être, sont impitoyablement mis à mort; ainsi la mort seroit la peine inévitable de l'indiscrétion, & de tout acte contraire à la domination absolue de *Belli*, & à la perpétuité de cette institution.

Par le rapprochement & la combinaison de ces opinions & de ces pratiques dans lesquelles la religion & la politique sont adroitement confondues, l'esprit de l'école de *Belli* & le système du gouvernement se développent de manière à ne laisser dans notre conjecture aucun soupçon d'erreur. Il y a aussi pour les filles & les femmes un ordre & un noviciat semblables à ceux de l'autre sexe. La Supérieure de l'école, nommée par le Roi, s'appelle *Sogouilli*. On nomme les initiées *Sandi Simodifino*, ou filles de *Sandi*. Pendant leur séjour dans leur retraite, on les circoncit; l'opération est douloureuse, mais la plaie se guérit avec des simples en douze jours.

Il ne nous reste plus qu'à recueillir quelques usages particuliers. Le soin des enfans mâles regarde les maris, & celui des filles les femmes. Un Nègre lorsqu'il veut se marier, ne cherche qu'une fille avec une bonne dot, sans s'embarrasser de sa conduite. L'aîné des garçons est héritier des biens & des femmes de son père, qui a néanmoins la liberté de donner de son vivant un appanage aux plus jeunes. Si un homme n'a point d'enfans mâles, sa succession passe à ceux de son frère, ou s'il n'y en a point dans sa famille, au Roi, sous la charge d'entretenir les filles du mort. La coutume d'enterrer les esclaves avec leurs maîtres, commençoit à s'abolir dans le dernier siècle. Si l'on soupçonne qu'un homme a péri de mort violente, ils consultent son cadavre, avant de le laver, & quand



il leur a dénoncé le meurtrier, l'accusé subit les épreuves judiciaires.

Ces peuples s'occupent peu de commerce, parce qu'ils n'ont que peu d'ivoire, de cire & de bois de Cam à vendre; qu'ils sçavent, comme cultivateurs, employer leurs esclaves, & qu'ils ne cherchent pas à en enlever ni par surprise, ni par la force des armes. Comme ils ne permettent pas à leurs voisins de traverser leurs états, ils leur servent de facteurs & de courtiers. La troisième partie du gibier que l'on a tué, appartient au Roi: on ne peut tuer de buffle sans sa permission, & il en prend la moitié. Les pêcheurs offrent toujours une partie de leur pêche aux Prêtres, pour les Jannanins.

Hommes & femmes, tous travaillent à la terre, leur principale occupation: ils sement le riz, comme quelques Européens sement le bled: un homme jette la semence, & un autre la couvre de terre. Lorsque le grain commence à pousser, on entoure le champ de palissades, pour le garantir des bêtes fauves; des esclaves le gardent, & des enfans en chassent les oiseaux. On sème en Janvier & on recueille en Mai. Après cette récolte, on laboure, à la faveur des pluies, les terres les plus dures, & l'on moissonne en Juillet. On passe alors aux terres hautes, & la récolte s'y fait en Novembre.

A la nouvelle lune, ils ne souffrent parmi eux aucun étranger, & ils interrompent leurs travaux, parce que *ce jour est un jour de sang, & que leur maiz deviendrait rouge, s'ils le cultivoient.*

Aux environs du cap Monte, & dans les rivières de Maguiba & de Mara, il y a beaucoup d'éléphants d'eau aussi grands & plus gros que le cheval. Les quin-ja ou porc-épis lancent, dans leur fureur, leurs dards avec tant de violence, qu'ils entament une planche; leur morsure est terrible; ils attaquent les plus forts serpens; & leur chair est un excellent mets pour les Negres. Le Kosi-fou-keghossi, petit oiseau noir qui



qui se nourrit de fourmis, tue, si l'on en croit ces peuples, la plupart de ceux qui meurent subitement. Si, quand ils se mettent en voyage, ils l'apperçoivent ou l'entendent, ils retournent aussi-tôt sur leurs pas; mais le fantom, autre petit oiseau, les dirige dans leurs chasses. Ils sont persuadés que quiconque casseroit les œufs du joua, perdrait en peu de tems tous ses enfans. Desmarchais a pêché aux environs du cap Monte des poissons monstrueux, quant à leur grosseur & à leur figure: celui qu'il nomme *Bécasse de mer*, avoit sur la tête *un canal de respiration*, par lequel il jettoit une grande quantité d'eau, ce qui le fit prendre pour un souffleur. Les environs du cap Mesurando abondent aussi en poissons extraordinaires.

*Pays de Monte.*

Le pays de Monte ou Wakongo, s'étend depuis la rivière de Maguiba ou Nugnes, jusqu'au royaume de Mesurando. Le cap Monte, situé vers le milieu de cette contrée, est à 6 degrés 42 minutes de latitude nord. Ses environs, suivant la description de Villaut, sont d'une beauté admirable. Les habitans se distinguent par leur douceur, leur industrie, leur fidélité, leur désintéressement: l'avarice est leur passion dominante. Les hommes & les femmes entrelacent dans leurs cheveux treffés, des paillettes d'or & de petites pierres. Les hommes portent au poignet, aux oreilles, aux jambes, des bracelets de cuivre, d'étain ou d'ivoire. Les femmes tracent avec un vernis blanc, rouge ou jaune, sur leur front & sur leur corps, des lignes & des cercles. Les riches passent presque toute la journée à demi-couchés, la tête sur les genoux de leurs femmes, & dans cette posture, ils fument & boivent. Les maisons sont propres, & la manière de manger de ces peuples n'est point dégoûtante comme celle des autres Negres de Guinée. Leur principale occupation est de cultiver



le riz & de faire du sel. Leurs marchandises sont les nattes, les peaux, l'ivoire, le bois de teinture, l'or, & des esclaves amenés par les Negres de l'intérieur du pays. Au milieu des plus beaux pâturages, ils ont peu de bestiaux. La Compagnie de Rouen y avoit autrefois formé un établissement, & vers la fin du dernier siècle, le Roi & les Grands parloient encore assez bon françois pour se faire entendre. Le pays est dépendant du Roi des Karrous. Le Gouverneur du cap Monteleve des contributions de grains, de fruits, de légumes, de sel, &c. La vente des criminels forme une branche de ses revenus. Il traite les peuples avec douceur. Les Kabaschirs, qui décident à la pluralité des voix, rendent la justice. Les différends de ces peuples s'accroissent ordinairement à l'amiable : ils n'aiment pas la guerre : leur religion n'est pas connue : ils disoient à Villaut & à Desmarchais que les Blancs adoroient Dieu, & que les Noirs adoroient le diable. Le pays est rempli de villages.

*Royaume de Mesurando.*

Le cap Mesurando, à 6 degrés 9 minutes de latitude nord, & près du 8<sup>e</sup> de longitude, est presque environné d'eau. Il a, à l'ouest, la rivière nommée Mesurando, Rio Duro, ou Rio de San - Paulo, qui sort d'une grande rivière fort éloignée au pays d'*Alain*, Galam, selon Labat. A son embouchure, elle baigne une île agréable & fertile. Le royaume de Mesurando a pour limites à l'ouest une rivière qui le sépare du pays de Monte, & à l'est, la rivière de Junco. La capitale, à sept ou huit milles de l'embouchure de Mesurando, se nomme Andréa : elle est environnée de bois. Il y a, dans cet Etat, beaucoup de villages très-peuplés : les maisons y sont assez belles pour le pays. Au milieu de chaque village, il y a un théâtre couvert comme une halle, où l'on s'assemble pour converser, fumer, traiter d'affaires : une garde



y maintient l'ordre. Les habitans sont doux & pacifiques , mais leur colere est fureur. Jaloux de leurs femmes qui paroissent leur être attachées , ils laissent à leurs filles la liberté d'amasser une dot par leurs prostitutions. On recherche en mariage celles qui ont donné des preuves de fécondité. Les deux sexes sont également laborieux. Ces peuples ont beaucoup d'intelligence pour le commerce. Les gens de marque sont vêtus d'une espece de surplis , dont les manches descendent jusqu'aux genoux , avec un bonnet d'osier ou un mauvais chapeau d'Europe sur la tête. Les femmes des riches ont la taille serrée par un corset , & de la ceinture aux genoux , elles sont couvertes d'un pagne. Desmarchais croit que le Roi n'a pas beaucoup d'autorité sur ses sujets , parce qu'il ne lui est pas permis de faire mourir les criminels , & qu'il peut seulement les vendre pour l'esclavage. Ces Negres offrent au soleil des animaux , du vin de palmier , des fruits , &c. Ils lui sacrifioient des victimes humaines , avant que les Européens achetassent leurs prisonniers de guerre. Chacun a ses fétiches & les honore à sa maniere. La pointe de leurs fleches n'est point armée d'un fer , ils l'enveniment avec un poison des plus subtils. Le pays est très-fertile. Le coton , les cannes à sucre , l'indigo y croissent sans culture ; le tabac , s'il étoit bien préparé , y seroit excellent. Il y a beaucoup de fruits , de bétail : la volaille y est petite & bonne comme dans presque toute cette partie de l'Afrique. Le gibier & le poisson n'y sont pas moins communs. On ne sçait d'où les habitans tirent la quantité d'or qu'ils vendent aux Européens. On préfère à l'ivoire les dents des chevaux marins , dont la chair est très-bonne.

*Royaume de Sestos , &c.*

Le royaume de Sestos , qui occupe 35 lieues de côtes , est traversé par la riviere du même nom , dans laquelle on trouve

O o o o ij

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



des cailloux transparens qui coupent mieux le verre que le diamant, & n'ont gueres moins d'éclat, lorsqu'ils sont bien taillés. Entre le cap Mesurando & cette riviere, coulent plusieurs autres rivières nommées Sainte-Marie, Rio de Junco, la Neel, Rio de Tabo, Rio Saint-Pierre, Rio S. Jean & Barfay; les François avoient autrefois dans une île de Rio Tabo, un fort qu'ils nommoient le petit Dieppe. Rio-Junco, la plus considérable de ces rivières, est à 5 degrés 50 minutes de latitude nord. Son embouchure n'a pas moins de cinq cents pas de largeur, mais elle est peu profonde: ses rives sont ornées de fleurs, de citronniers, d'orangers, de palmiers, &c. Sestos ou Sestio, capitale du royaume, est une ville de trente cabanes à deux ou trois étages fort bas, habitées par la seule Famille Royale. Dans les autres villes, la construction des maisons est la même. Ses habitans grands, bien faits, robustes, braves, officieux envers les étrangers, redoutables à leurs voisins par les incursions qu'ils font pour enlever des esclaves, font de la pêche leur occupation ordinaire. Ils vivent de légumes, de fruits & de poisson: s'ils élèvent de la volaille & du bétail, c'est moins pour s'en nourrir, que pour entretenir commerce avec les vaisseaux Européens qui en allant à la côte d'Or, ou à celle des Esclaves, prennent des provisions à Sestos. Si un Européen leur fait quelque présent ou *daschi*, ils donnent à leurs enfans son nom, & quelquefois ce surnom devient héréditaire dans les familles. Pour obtenir une fille en mariage, ils payent une certaine somme à ses parens. La première de leurs femmes qui leur donne un enfant, est regardée comme leur femme favorite & la maîtresse de la maison. Cet honneur lui coûte cher, car quand son mari meurt, elle est enterrée avec lui. Desmarchais a été témoin de cette cruelle cérémonie: si le mort est un homme de distinction, on assomme deux esclaves, un de chaque sexe, & on les place aux deux côtés du cercueil; après



beaucoup de hurlemens & de cérémonies bisarres, suivies de divertissemens. Le Roi de Sestos, Monarque absolu, dit-on, punit rarement de mort les criminels ; il les vend pour l'esclavage. Il leve des droits sur la pêche, & sur les marchandises d'Europe. Le territoire de Sestos est très-riche en riz & en poivre. Atkins eut ici deux chevres pour un coffre qui passa pour une merveille, à cause qu'il avoit une serrure. Le pays étant marécageux, l'air en est fort mal-sain. Barbot y vit deux hommes singuliers, dont l'un avoit la peau d'un blanc de lait, parsemée de petites taches noires, & l'autre la peau noire marquée de petites taches blanches. Les habitans de Sestos croient que la mort n'est qu'un passage à une autre vie dans un pays éloigné, où ceux qui auront bien vécu jouiront de toutes sortes de biens, & où ceux qui auront mené une mauvaise vie, seront punis par l'esclavage. Leur principal fétiche est une espece de figure humaine : ils honorent les rochers & les arbres. Les Prêtres, médecins du pays, connoissent assez bien la vertu des plantes. Les femmes donnent les clisteres avec des tuyaux de canne, par lesquels elles soufflent la composition qu'elles avoient dans la bouche.

En avançant vers le cap das Palmas, on trouve plusieurs villages, presque tous tributaires de Sestos. Le grand Sestre ou le grand Paris (ainsi nommé par des Marchands de Dieppe) est très-beau & fort peuplé : le commerce est la principale affaire de la nation ; il n'y en a presque point au petit Sestre ou petit Paris. A Wappo, les dents d'éléphant sont grosses & blanches. Le poivre de Guinée abonde dans tous ces cantons : Barbot en eut 350 livres pour une barre de fer. Les Negres de Sestos l'appellent *waižanzag*, & ceux du cap das Palmas, *Emaneghetta*. Bosman assure qu'il y a dans l'intérieur du pays, du poivre entièrement semblable à celui des Indes orientales : on y trouve aussi du piment. Le poivre des Indes a fait tomber le commerce de *Malaguetta*. Marmol rapporte



qu'avant l'arrivée des Portugais sur ces côtes, les Marchands de Barbarie traversoient une grande partie du continent pour venir acheter ce poivre, qu'ils alloient ensuite vendre dans les pays méridionaux de l'Europe.

Il y a dans ces cantons beaucoup de Portugais, qui chassés de la côte par les Anglois & les Hollandois, ont acquis dans des lieux éloignés de la mer, beaucoup de considération & de pouvoir. Ils sont reconnus pour Fidalgos ou Gentilshommes par les Portugais d'Europe. Les François établis dans ce pays avant eux, avoient communiqués aux habitans plusieurs connoissances utiles; aussi leur mémoire est-elle encore chère à ces peuples. Par exemple, ils leur avoient appris l'art de tremper le fer, & ceux de Sestos l'ont porté à un degré de perfection dont on prétend que les Européens n'approchent pas. En général, ces Negres entendent fort bien la culture du riz, du millet & du poivre. Ils ont aussi des ouvriers qui construisent fort proprement des canots de différentes grandeurs.

Il seroit superflu de parler du penchant de ces peuples pour le larcin: on dit que les peres mêmes & les enfans se dépouillent les uns les autres. Nous n'en dirons pas davantage de leurs excès de luxure: Snoeck assure qu'il y en a qui prostituent leurs femmes à leur propres enfans, & que *quand les Européens leur reprochent cette infâmie, ils en rient comme d'une bagatelle*. S'il y a sur la côte des peuples qui commettent ces horreurs, ils sont certainement en très-petit nombre.

Le village de Grova, le dernier de la côte de Malaguettes, est à deux ou trois lieues du cap das Palmas, où commence la côte d'Ivoire.

I I.

*Côte d'Ivoire.*

La côte d'Ivoire ou des Dents, ainsi nommée de la principale matiere de son commerce, regne, l'espace d'environ



90 lieues, depuis le cap des Palmes jusqu'au cap d'Apollonie, situé à 4 deg. 50 minutes de lat. nord. Les Hollandois & quelques Géographes l'ont divisée en côtes du mauvais peuple, qui s'étend depuis le premier de ces caps, jusqu'à celui de Lahou, à 5 deg. 10 min nord. & en côte du bon peuple, qui part du cap Lahou & aboutit à celui d'Apollonie.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Côte du mauvais Peuple.*

Les principaux lieux de la côte du mauvais peuple, sont le grand Tabo, le petit Tabo, Petri, Taho, le grand Drevin, Dromwa-Petri, Botro & Lahou. Le grand Drevin est situé dans une île, au milieu d'une rivière qui coule entre deux chaînes de montagnes, derrière lesquelles sont des prairies agréables & de vastes pâturages. On découvre quelques villages dans ce canton très-fertile, riches en bétail, couverts de bosquets, de citronniers, de palmiers, de noyers, de cotonniers, &c. & qui abondent en cannes à sucre, plus grosses & plus douces que celles de l'Amérique, mais abandonnées par la négligence des habitans, en éléphants & autres bêtes sauvages. Pour une douzaine de couteaux de la valeur de deux sous la pièce, on y donne un excellent bœuf. Sur la rivière de Saint-André, située à une lieue & demie est-nord-est du grand Drevin, il y a un endroit très-favorable pour bâtir un fort qui se défendrait par sa seule situation. La ville de Lahou, sur le cap de ce nom, non loin d'une grande rivière, est fort spacieuse & bien peuplée. Les denrées y sont à grand marché; & l'on y traite avec un peuple doux & affable. La mer bat avec violence son rivage d'un beau sable jaune.

Après de ce cap, il y a un pays nommé *Saka*, dont le Roi passe pour un des plus puissans magiciens de l'univers. Depuis le mois de Décembre jusqu'au mois d'Avril, il envoie successivement des canots en différens lieux de la côte.



d'Or, pour offrir à la mer un des principaux fétiches de toute la côte d'Ivoire, un sacrifice de haillons, de pierres, de cornes de bouc remplies de poivre, &c. pour qu'elle soit favorable à la navigation pendant l'été. En même tems, les Facteurs Negres vendent leurs marchandises dans les lieux vers lesquels le Prêtre offre son sacrifice. En général, les Rois & les Prêtres de la côte d'Ivoire sont singulièrement honorés, comme magiciens & enchanteurs.

Les éléphants, sont dans cette contrée, d'une grosseur si monstrueuse, qu'une seule de leurs dents, si l'on veut en croire Desmarchais, pèse jusqu'à deux cents livres. On y a de l'or & des esclaves, sans parler des grains, des fruits, de la volaille, des bestiaux, &c. Cette côte seroit très-propre au commerce, mais elle est habitée par des peuples si farouches, si brutaux, si fourbes, si traîtres, si cruels, qu'il y a tout à craindre de leur férocité, même d'être déchirés par leurs dents pointues comme des aiguilles. S'ils portent à bord d'un vaisseau de belles dents d'éléphant, ce n'est qu'une amorce pour en attirer l'équipage à terre, l'arrêter, & peut-être le dévorer. Barbot, pour donner du poids à ce récit, raconte l'infortune de plusieurs Anglois, Portugais, Hollandois, enlevés par ces barbares, avides de sang humain; & il conseille de ne pas approcher de la côte même pour prendre de l'eau, sans armer les matelots de mousquets, & faire bonne garde.

Le *mauvais peuple* se représente vraisemblablement les Européens tels que Barbot le peint ici lui-même; car les Européens, comme on le voit dans la relation de Desmarchais, ont enlevé quelques-uns de ces Negres, & c'est depuis ce tems que ce peuple est si défiant, qu'au moindre bruit extraordinaire il se précipite dans la mer pour gagner ses canots à la nage; c'est depuis ce tems qu'il n'oseroit descendre entre les ponts & dans les chambres des vaisseaux; c'est depuis ce tems qu'il a, par représailles, attiré, surpris & entraîné par violence



violence quelques matelots Européens. Peut-être croit-il aussi que ces étrangers prennent des hommes pour les manger, comme on voudroit croire, pour achever la charge du portrait, qu'ils mangent eux-mêmes ceux qu'ils enlèvent.

HIST. DE.  
L'AFRIQUE.

On a donc appelé ce peuple *mauvais* ; on le peint donc des plus horribles couleurs, parce que la méchanceté des Européens les a irrités & excités à la vengeance.

Cependant il ne demande, il ne cherche qu'à entretenir un commerce avec ces nations : il va sur leurs vaisseaux, il leur apporte des marchandises, il traite avec eux, il tâche même de se rassurer & de ranimer sa confiance, en exigeant que les Capitaines des navires se jettent dans l'œil quelques gouttes d'eau de la mer, comme s'ils juroient par cette cérémonie qu'ils aimeroient mieux perdre la vue que de violer la bonne foi ; serment que ces Negres font à leur tour de la même manière.

Ces peuples, nus ou presque nus, à l'exception des riches, vêtus de pagnes avec un poignard au côté, sont grands, bien faits, robustes ; ils ne manquent ni de courage ni d'esprit. Les anneaux de cuivre ou de fer, garnis de grelots, sont une parure fort recherchée, sur-tout des femmes. Petites, mais bien faites, elles ont les traits réguliers, les yeux vifs, les dents d'une blancheur éclatante, un air d'enjouement & des manières attrayantes, assorties à leur conduite. *Nos plus habiles Maîtres de danse*, dit Desmarchais, *apprendroient de ces Negres des pas & des figures qui seroient du goût de nos Dames.*

*Côte du bon Peuple.*

La côte du *bon peuple* est garnie de villages ou royaumes presqu'inconnus, si l'on en excepte celui d'Issini, décrit par Loyer. Ce *bon peuple*, le plus franc, le plus civil, le plus sensé, le plus traitable de ces côtes, suivant Desmarchais,



avec des dehors farouches & même effrayans, est au rapport de Smith, un des plus brutaux, des plus infideles, des plus difficiles, des plus méchans de ces contrées : ce Voyageur l'appelle maudite race de Cannibales, & il ajoute qu'il a bien vu d'autres nations de la Guinée manger des chiens morts, des poissons puans, &c. mais qu'il n'a jamais oui dire qu'aucune autre ait du goût pour la chair humaine. Villault, après en avoir parlé comme du peuple le plus doux, de l'aveu même de leurs voisins, les accuse de manger les Blancs. Si ces Voyageurs parlent des mêmes peuples, ils les ont vus sans doute dans des circonstances bien différentes. En général, il y a lieu de conjecturer par la comparaison de leurs récits, que le *bon peuple* ressemble singulièrement au *mauvais peuple*, qu'ils ne sont dignes ni l'un ni l'autre des qualifications caractéristiques de *bon* & de *mauvais*, & que les Européens ont eu des sujets de se plaindre de tous les deux, comme tous les deux ils en ont eu de se plaindre des Européens. L'un & l'autre, sans être lâches, n'ont pas la bravoure naturelle à la férocité; ils redoutent singulièrement les armes à feu; la même défiance, les mêmes craintes, & sans doute les mêmes épreuves les engagent à prendre les mêmes précautions à l'égard des Capitaines de navires, pour se mettre à couvert de toute insulte.

Ces peuples ont une mine effrayante. Avec des dents crochues & aiguillées, les ongles longs, des tresses de cheveux enduites d'huile de palmier & de terre rouge, le corps frotté de la même matière, les joues & le menton barbouillés avec leur salive rougie par l'usage du bétel, les jambes chargées d'énormes anneaux de cuivre, ils joignent à leur étrange figure, une puanteur insupportable. Ils sont néanmoins grands & bien faits : Villault assure que leurs femmes, à la couleur près, feroient en Europe des beautés parfaites : ce portrait ne convient certainement pas à toutes les Négresses de la côte.



On dit que les enfans sont obligés d'exercer la profession de leur pere : les nations les plus civilisées n'ont point de mauvaise ou de bonne coutume qu'on ne retrouve chez des peuples barbares.

Villault dit que ces Negres fabriquent d'assez jolies étoffes à rayes bleues & blanches.

La côte du bon peuple est aussi connue sous le nom de côte des *Quaqua*, mot qu'ils répètent souvent lorsqu'ils saluent. Au-delà du cap Lahou, on trouve les royaumes de Gammo, Korbi-Lahou, Jack ou Yack & Wallo, avant que d'arriver au royaume d'Issini. Entre Jack & Korbi est *l'abîme sans fond*, c'est-à-dire, un passage où la sonde ne trouve point de fond un peu avant en mer, parce qu'elle est emportée par la rapidité du courant. Les Negres de cette côte sont d'excellens nageurs : si on jette dans l'eau un morceau de fer, de corail, &c. ils plongent, au rapport du Hollandois Snoeck, avec tant de rapidité, qu'ils le saisissent avant qu'il soit tombé au fond.

Au nord du royaume d'Issini, sont placés les Kompas, peuples cultivateurs, presque nus & peu braves. Ils tirent de l'or des Negres plus avancés dans les terres, & le donnent en échange aux Issinois pour des armes à feu, des pagnes & du sel. Les Chefs de leur village s'assemblent pour délibérer aristocratiquement sur les intérêts publics, & décider à la pluralité des voix.

Le royaume d'Issini, arrosé par une des plus grandes rivières de l'Afrique, dont l'embouchure est fermée par un banc de sable, a, sur dix ou douze lieues de côte, douze ou treize villages; Issini-Grande, Issini-Pequéna, Boquu, Bangayo, port, ainsi que Tagueschua, &c. Assoko, sa capitale, située dans une île à quatre milles de la mer, contient 200 maisons, & 1000 ou 1200 habitans; le Roi met sur pied 3000 hommes, & le royaume n'a, en tout, que 4000 ames : il faut

Pppp ij



pour ne pas adopter une contradiction, supposer que ces 4000 ames sont 4000 chefs de famille.

Le terroir d'Issini est un sable sec & blanc : quelques cantons produisent du riz, du millet, du bled d'Espagne. Dans les isles, il croît des ignames, des patates, des figues, des cocos, des ananas, &c. On y trouve des cannes de sucre d'une prodigieuse grosseur. Le tabac & le coton sauvages y sont assez bons. Le poivre rapporteroit un profit considérable, si l'on en faisoit des plantations régulières. Lorsqu'on a mâché l'affayaye, petit fruit rouge, on peut manger les citrons les plus aigres, & boire le vinaigre le plus fort, sans en être incommodé ; on croit même manger des confitures & boire du syrop : Loyer dit qu'il en a fait plusieurs fois l'expérience. Les Issinois ne savent pas traire les vaches : leurs brebis valent mieux que les moutons de France. Le pays est rempli de vermine de toute espece. Les abeilles, très-communes dans ce pays, donnent de très-bonne cire, & un miel délicieux.

Les Véteres, c'est-à dire, pêcheurs de riviere, autrefois nommés Asbini, premiers habitans du canton, ont leurs cabanes bâties sur pilotis au milieu de l'eau. En conservant frais dans des réservoirs le poisson qu'ils prennent avec leurs filets d'herbe ou d'écorce d'arbre, ils sont en état d'en fournir abondamment aux Negres des montagnes pour du pain de millet, du riz, des ignames, de l'huile de palmiers, &c. Ils partagent ces denrées avec les Issinois, qui, sans ce secours, mourroient de faim, & qui par leurs besoins, sont forcés, quoique meilleurs soldats, de les ménager & de les satisfaire. Les femmes des Véteres font avec de l'eau de la mer, un sel âcre : ce peuple a son Chef, ses loix & ses usages particuliers. Il est dans une parfaite union avec les Issinois ; & en cas de guerre, les deux nations n'en forment qu'une seule.

Les Oschins ou Issinois, chassés autrefois du vieux Issini par ceux d'Azim, & favorablement accueillis par les Véteres.



qu'ils aiderent à se délivrer des Esieps, habitent la côte. Ils s'adonnent au commerce; l'or des Kompas passe par leurs mains.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ces peuples, assez bien faits, n'ont pas le nez écrasé; leur figure est même agréable. Pour entretenir la noirceur de leur peau, ils la frottent avec de l'huile de palmier mêlée de charbon: cependant on ajoute que leur propreté est si grande qu'ils se lavent à chaque instant. Ils laissent croître leur barbe & la peignent tous les jours. Le peuple n'a pour vêtement qu'un pagne, commun aux deux sexes. Les Kabaschirs s'enveloppent dans une longue robe. Les femmes, bien faites, mais aussi laides que lascives, ont beaucoup de finesse & d'esprit. Avides & défiants à l'excès, ces peuples accoutumés à se borner à l'étroit nécessaire, & à trouver tout mets bon, même la viande corrompue, ne rendent aucun service qu'ils n'en soient payés d'avance, & n'entrent point en traité que les marchandises d'échange ne soient sous leurs yeux.

Lorsqu'un garçon & une fille se conviennent, leurs parens traitent de la dot de la fille; cet article arrangé, elle avale le fétiche, & elle est maîtresse absolue des esclaves de son mari. Le mari, avec le consentement de sa femme qui ne le refuse pas, peut acheter des concubines qu'il paie huit écus en poudre d'or, & qu'il renvoie quand il lui plaît. Dans chaque habitation il y a un logement séparé, où les femmes & les filles se retirent lorsqu'elles ont les infirmités de leur sexe.

Le mari qui surprend sa femme en adultère a le droit de la tuer, ainsi que le complice du crime, mais celui-ci peut se racheter en payant une amende de cent livres. Les filles & les femmes qui n'ont pas avalé le fétiche, ont la liberté de se livrer aux excès les plus grands, sans crainte d'être même déshonorées.

Ces Negres sont infectés des horribles maladies que



d'infâmes excès entraînent. Avec le jus & le marc d'une herbe pilée, ils guérissent les blessures les plus profondes. On ne connoît point d'autre remède contre la fièvre, que de porter à l'eau les malades qui très-souvent y meurent. Les maux d'yeux sont aussi violens que communs.

Les Issinois reconnoissent un Dieu créateur, mais qui abandonne le soin des Negres aux fétiches, soit publics qui sont de hautes montagnes, de grands arbres, &c.; soit particuliers qui sont des morceaux de bois, des dents de tigre, des os de poulets, &c. Quand un Negre essuye une disgrâce, le devin consulté fait la cérémonie du *tokke*, c'est-à-dire, qu'il jette deux ou trois fois à terre, en prononçant des paroles inintelligibles, neuf courroies de cuir tressées; & par la manière dont elles tombent à terre, le fétiche apprend au devin les moyens de l'appaiser. Il faut égorger tantôt un mouton, une volaille, une vache, &c. tantôt un esclave. Pour tirer la vérité de la bouche de ces Negres, il faut jeter quelque chose dans l'eau, y tremper un morceau de pain, & la leur faire boire en témoignage de la vérité: c'est ce qui s'appelle avaler le fétiche. Ces peuples croient qu'à leur mort, leurs ames vont animer des corps de femme au centre de la terre, d'où elles reviendront animer des corps d'homme.

L'Osnon, seul Prêtre du pays, est chargé du soin de faire les fétiches, & de donner des conseils au Roi qui prend toujours son avis. Les tems de calamité lui procurent des quêtes abondantes. Après qu'il est élu dans l'assemblée des Grands, les peuples lui apportent à l'envi des offrandes pour participer à ses prières.

Le meurtre n'est, ainsi que le parjure, puni que par une amende, à moins que les paréns du mort ne se fassent de l'assassin, avant qu'il ait pu se jeter entre les bras du Roi. Si le meurtrier est un esclave, il est vendu aux Européens, & le Roi a la moitié du prix de la vente. Il a aussi la moitié



de tous les voïs, si les voleurs s'adressent à lui pour s'assurer l'impunité. Il est donc de l'intérêt du Gouvernement qu'il se commette beaucoup de crimes. Les confiscations, une part dans les extorsions des Grands, une autre dans les présens des Européens, font, avec les amendes, les vols, & les produits des terres royales gratuitement cultivées, le revenu du fisc. Il ne faut pas demander si les peuples sont misérables; il ne leur est pas même permis de commercer avec les Européens. Ce privilege appartient aux Brembis & aux Bahumets, c'est-à-dire, aux riches & aux Commandans. Le Roi donne à la vérité ce droit & la qualité de Kabaschir, mais il faut les acheter cher. Ces Kabaschirs composent le Conseil royal dont il est défendu, sous peine de la vie, de révéler les délibérations secrètes. Il y a trop de tyrans pour fouler les pauvres.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

La couronne d'Issini passe au plus proche parent du Roi, en ligne collatérale; le Roi ne peut même laisser à ses enfans la plus petite portion de ses richesses. A sa mort on leur accorde à peine des esclaves, l'héritage passe tout entier au nouveau Roi, à la réserve du trésor caché, dévolu à celui que sa naissance appelle ensuite au trône. Mais suivant cet ordre de succession, la couronne est donc substituée aux enfans du feu Roi, si son successeur n'a plus de frere, puisque les enfans de celui-ci n'en héritent pas.

A l'ouest du cap Apollonia, le royaume de Guiomeré, Ghiomray ou Ghiomo, fort étendu dans l'intérieur, n'a sur la côte que les villages d'Akanimina, de Tabo & d'Albioni, lieux inconnus, quoique le pays, riche & peuplé, soit renommé par son commerce en or, en ivoire, en esclaves, &c. Ses habitans passent pour belliqueux.

Ceux du cap sont commerçans, entreprenans, vifs, guerriers, vêtus de pagnes fort amples, distingués par la figure d'un poignard, gravée sur la joue gauche, & par leurs tresses.



de cheveux, ornées de morceaux d'écaille & de paillettes d'or. Ils sement du bled-d'inde: On dit que leur Gouvernement est républicain, & que les Hollandois, sous prétexte de les protéger, les oppriment jusqu'à les empêcher de commercer avec d'autres nations. Atkins compare la couleur de ces Negres au plus beau jayet.

La côte d'Ivoire réunit tous les fruits & les légumes des pays chauds. Son terroir est généralement très-fertile. Le riz, les pois, les fèves, les groseilles, les citrons, les oranges, les cannes à sucre, le coton, l'indigo, le bétail, le poisson, &c. y abondent. Les paysages en sont charmans. La terre rouge des montagnes forme, avec la verdure perpétuelle des arbres, un agréable mélange de couleurs. On remarque parmi les poissons de la côte, le taureau de mer ou poisson cornu, dont le corps quadrangulaire a cinq pieds de circonférence dans toute son étendue, & huit pieds de long sans y comprendre la queue; le *marteau* ou *zigana*, le même que le pantouffier de l'Amérique, poisson vorace dans le genre des requins; le *diable de mer*, espèce de raze longue de 20 à 25 pieds, large de 15 ou 18, sur trois d'épaisseur, dont le foie donne de fort bonne huile.

Nous avons suffisamment fait connoître le commerce de cette côte, nous en terminons la description par une remarque de Barbot. Les Hollandois, pour détruire les Portugais dans l'esprit des Negres, affectèrent, vis-à-vis de ces derniers, tant de générosité, que ces peuples, accoutumés à recevoir des présens avant que d'entrer en marché, les ont depuis rigoureusement exigés comme des droits, avant que d'écouter aucune proposition de commerce. Leur cupidité n'est donc que l'effet & le prix de la cupidité Européenne; en feroit-il de même de leur barbarie?



Cette côte est située entre le 8<sup>e</sup> & le 4<sup>e</sup> deg. 30 min. de latitude septentrionale, & entre les 16 & 18 de longitude. Elle s'étend depuis le cap Apollonie jusqu'à Rio Volta, espace d'environ 730 lieues de l'ouest à l'est. L'or n'y est guère abondant que depuis Rio de Suciro da Costa près d'Issini, jusqu'au pays de Lampi, à 13 ou 14 lieues d'Akra. On peut y compter environ dix-huit Etats, tant monarchiques que républicains, dont chacun a sur la côte quelques villages, entre ou sous les forts Européens. Quant aux pays intérieurs, on connoît les noms d'environ vingt-neuf royaumes ou républicques. Suivons d'abord la côte en partant du cap Apollonie.

*Etats de la Côte.*

1. Le vieux Issini a sur la mer les villages de Bogio & Agumene.
2. Ankobra ou Cabra est un royaume borné à l'ouest par la rivière de Mankou qui roule de l'or, & à l'est par celle de Cabra dont les rives sont d'une admirable beauté.
3. Igaira, république, est un pays à mines, où il s'est fait autrefois un très-grand commerce.
4. Abokro ou Abokrow, est un Etat républicain, inconnu.
5. Le pays d'Axim, Atsin, Atchiem, à huit ou neuf lieues du cap Apollonie, autrefois royaume puissant, est aujourd'hui gouverné par une espece de Sénat composé de deux corps, celui des Kabaschirs ou Kaboceros, chefs ou anciens, seuls juges des affaires civiles, & les Manceros ou jeunes gens, plus nombreux, proportionnellement plus riches, & souvent prépondérans dans les affaires d'Etat, comme les Communes en Angleterre. Les présens déterminent ou arrêtent les jugemens des Kabaschirs. Quand on est en état de payer des



amendes, il n'y a point de crime qu'on ne puisse commettre sans exposer sa vie. La capitale, Axim ou Achambem, est dans une situation des plus avantageuses, mais les pluies continuelles en rendent l'air mal-sain. Le commerce de l'or enrichit les habitans. Ils mettent quelques poignées de sable de leur riviere dans une gamelle de bois, qu'ils tiennent plongée dans le courant de l'eau; à mesure qu'ils remuent ce sable avec la main, le courant emporte les parties les plus légères, & il reste au fond une poudre jaune & pesante, c'est l'or lavé. Les Negres mêlent dans cet or très-pur beaucoup de cuivre. Ces peuples, adroits & laborieux, sont continuellement occupés à la culture, à la pêche & au commerce.

Ce pays produit beaucoup d'or, nous y trouverons donc des Européens. Du fort Saint-Antoine, les Hollandois tiennent la ville d'Axim sous leur canon; & le chef du comptoir, leur premier Officier après celui de Mina, est le grand Kabaschir de l'Etat, je veux dire qu'il est plus puissant & plus avide que tous les Kabaschirs ensemble; car il s'arroge les deux tiers des amendes, le huitieme de la pêche, &c. De l'ancien fort Prussien de Frédérichsbourg, situé près du cap des Trois-Pointes, sur une côte facile & sous un climat sain, la même nation fait un commerce d'or, d'esclaves, d'ivoire, de sel, avec le peuple le mieux gouverné, le plus humain, le plus judicieux, le plus fidele de la côte d'Or. Le fort Anglois de Disckscove, sur le même cap, formoit en 1726, au rapport de Smith, une jolie forteresse réguliere. Il paroitra surprenant que des Anglois se soient laissé tromper, par les Negres voisins, jusqu'à recevoir dans un seul marché 1700 livres sterling d'or faux. Bosman voudroit qu'on appellât ce lieu *la fausse monnoie de la Guinée*.

6. Anta ou Hante, un des pays les plus favorisés de la nature, n'offre plus que les tristes restes d'une nombreuse population, d'une culture florissante, d'un puissant royaume.



Les éléphants, les singes, les tigres, les serpens, toute sorte de bêtes sauvages, y recueillent les fruits de la guerre, des herbes sauvages. HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Ils'y trouve encore quelques beaux villages ou leurs débris. A Boutry ou Botro, les Hollandois ont le fort de Bandemsteyn. Lorsqu'au commencement de ce siecle, ils résolurent de faire des plantations de cannes de sucre, les Anglois du Cap-Corse se hâterent de représenter au Gouvernement Britannique combien l'exécution de ce projet seroit préjudiciable au commerce des isles; & la cherté du sucre de l'Amérique ne permit pas que l'Afrique en produisît. Le Roi d'Ante réside à quatre lieues du fort, pour s'assurer une protection contre les entreprises de ceux d'Adom ou Adem. Les habitans de Tocarary, grand village, ne vendent aux Européens que de bons canots d'un seul tronc d'arbre, quelquefois longs de trente pieds sur huit de largeur. Sukonda, riche en or, & recommandable par un air salubre, est sous le canon du fort Hollandois d'Orange, & sous celui d'un fort Anglois. Ante est renommé par l'abondance de ses vins de palmier, que le commerce répand sur toute la côte d'Or. On dit que ses habitans sont tourmentés par une faim canine que leur cause l'usage immodéré d'un vin nommé krisha. Les Negres intérieurs de Mampo & d'Iquirá y apportent de l'or en payant un droit à ceux d'Adem, maîtres des passages. A Sama, gros village sur la riviere de S. Juan ou Bossumpra, habité par de pauvres pêcheurs, gouverné par un Sénat sous la protection du Roi de Gavi qui fait sa résidence à quelques lieues de la mer, les Hollandois ont un fort: ils payent un tribut annuel à ce Prince.

7. Le pays de Jabs ou Jabi est si pauvre, que Bosman avertit les Européens de ne pas donner à crédit au Roi pour cent florins de marchandises, parce qu'il seroit insolvable. Cependant la fertilité du terroir enrichiroit bientôt les habi-



tans, s'ils n'étoient exposés aux pillages continuels de leurs voisins. L'or qui se vend au village d'Abrobi est presque toujours altéré.

8. Commendo ou Commany est un royaume assez puissant pour mettre en peu de tems une armée de vingt mille hommes sur pied. Ses habitans sont belliqueux. On assure que le Roi ne permet pas la recherche & la fouille des mines d'or, dans la crainte qu'elles n'excitassent la redoutable avarice des Européens ; & que des Negres en ayant découvert une très-riche vers le cap Aldea, la colline fut aussi-tôt érigée en divinité, ou plutôt en fétiche, afin que le respect empêchât de l'exploiter. On compte au grand Commendo, autrement Guaffo ou Akouaffo, 400 maisons : ils'y tient un gros marché. Le petit Commendo ou Ekke-Tekki, village autrefois très-grand & très-peuplé, est aussi le lieu d'un marché très-célebre où les légumes, les racines & les grains sont à si bas prix, que l'affluence des Européens & des Negres y est prodigieuse. Les Hollandois ont un fort sur cette côte ainsi que les Anglois. Les François s'y sont plusieurs fois établis, il n'a tenu qu'à eux de se rendre maîtres du commerce ; & ils sont encore aimés des habitans. Ces Negres, turbulens, artificieux & voleurs, vendent pour de l'or pur un mélange d'or & de cuivre fondus ensemble, coupé par petites pieces. Ils sont grands pêcheurs, & ils servent, dans le commerce, de facteurs ou de courtiers à leurs voisins.

9. Fétu, Fétou, Afuto a été réduit, par les guerres, à un tel état de foiblesse, que le Roi & les Grands n'oseroient prendre aucune résolution sans le consentement de celui de Commendo : la couronne est élective. Aguaffo est le marché où s'achètent les esclaves destinés à être sacrifiés aux funérailles des Rois. A Abrambo, il se tient tous les ans une grande assemblée où, au milieu des danses continuelles, le Prince, son premier Ministre, des Officiers subalternes, & deux



Commissaires Anglois du Cap - Corse , prononcent sur les affaires qui n'ont pu être terminées par les Juges inférieurs des différens districts. Ces Commissaires ne paroissent au tribunal qu'en habits neufs ; ces habits ne coûtent pas moins de trois cents livres sterling à la Compagnie : telle est l'économie de ces sociétés privilégiées. Fétu , capitale , est située dans les terres.

HIST. DE.  
L'AFRIQUE.

Le village de Mina ou Oddena , bâti en pierres dures , renfermoit six mille habitans avant que le Gouvernement Hollandois , la petite vérole , & les guerres de Commendo en eussent enlevé les neuf dixièmes. Le peuple , lorsqu'il étoit libre , sous l'inspection de trois Officiers nommés *Brassos* , étoit fier & brave. Il est lâche & craintif depuis qu'il est esclave. Les Portugais , au rapport de Bosman , lui ont appris l'art d'altérer l'or ; car , en artifices , en injustices , en infidélités , les Européens ont presque toujours été les maîtres des Negres , s'il faut en croire leurs propres récits , dans lesquels leur discrétion se trahit quelquefois. Les Negres de Mina savent fondre & travailler les métaux , polir & tailler le verre , & exercer divers genres d'industrie , autant que la misère le leur permet. Les Portugais avoient étendu les arts de ces peuples , enrichi leur agriculture , aggrandi leur trafic , mais pour s'en approprier les profits par des loix tyranniques de commerce. Les Hollandois exigent de ces pauvres Negres la cinquième partie de leur pêche. Leur château S. Georges est , sans contredit , un des plus beaux forts de la côte. Le long du village coule la Benja d'où les habitans tirent une prodigieuse quantité de sel. M. Focquenbergh assure que ses eaux sont dix fois plus salées , dans les tems de sécheresse , que la plus forte saumure , & que dans les mois pluvieux de Mai & de Juin , elles sont aussi douces & fraîches que l'eau de pluie.

Ogoua , ville de cinq cents maisons , gouvernée par des



Officiers particuliers, à tous les jours un marché très-abondant en provisions & en or. Ses habitans doux, polis, courageux, habiles à contrefaire l'or, uniquement adonnés à la pêche, sont si mal-propres & si avides de poisson pourri, que leur ville exhale une puanteur insupportable.

Le Cap-Corse ou Cape-Coast, est situé à 4 degrés 49 min. de latitude septentrionale. Sur ce cap est la ville ou le village de Manfro, habitée par des Negres adonnés à la pêche, à l'agriculture & à la fabrication du sel. Le fort Anglois, bâti à côté de Manfro, est un des plus considérables & des mieux fortifiés de la côte. Il y avoit autrefois dans cet établissement une école pour l'instruction des jeunes Negres, singularité remarquée à la honte de l'Europe. Les Auteurs de l'Histoire universelle ne peuvent dire si elle subsiste encore. Mais ce que l'on entretient avec le plus grand soin, c'est la prison des esclaves, taillée dans le roc, éclairée par une ouverture grillée au haut de la voûte, & partagée en cellules très-bien disposées pour prévenir les conspirations & les révoltes. Les maladies ravageroient bientôt ce tombeau des vivans, s'il n'arrivoit sans cesse des navires qui les retirent de ce gouffre pour les jeter dans de nouveaux abîmes. Les Anglois ont encore dans le voisinage du cap, la tour de Philips, & le fort Royal ou de la Reine Anne, bâti par les Danois, sous le nom de *Frédérichsbourg*.

10. Sabu ou Sabo formoit autrefois avec Commendo & Fétu, le royaume d'Adoffemis. Ses habitans passent pour les Negres les plus industrieux de la côte d'Or : ils se partagent entre la pêche, l'agriculture & le commerce. Le bled-d'inde, les ignames, les patates, les bananes, les oranges, l'huile de palmier, le sel, &c. sont les principales productions du sol. Les Hollandois sont haïs de ces Negres, autant qu'ils ont mérité de l'être. Ils ont à Chawri ou Mourec, grand village, le fort Nassau, où les habitans, presque tous pêcheurs,



apportent en tribut la cinquieme partie de leur pêche. On appelle ce lieu le *cimetiere des Hollandois*. Les Anglois ont vers le village d'Icon ou Cong, le fort Queen-Annes-Point, la pointe de la Reine Anne. Sabu, capitale du pays, est à deux ou trois lieues dans les terres.

II. Fantin a, sur dix lieues de côte, un très-grand nombre de villes & de villages. Ce pays est gouverné par des Braffo, soumis à un Conseil souverain. Ses habitans artificieux, trompeurs, hardis, intrépides, mettront bientôt en campagne une armée de dix mille hommes, avec laquelle ils arrêteront tout le commerce du nord & couperont les vivres aux Européens. Aussi les Hollandois n'ont-ils garde de leur refuser le droit de trois cents florins imposé sur chaque vaisseau qu'ils conduisent à la côte : & les Anglois ne cessent, comme eux, d'acheter la conservation de leurs établissemens. Ces derniers ont un comptoir à Anikam ou Inghénésiam, où les Portugais vendent des marchandises de l'Amérique. Anamabo ou Jamissia, une des plus puissantes villes de la côte, à quatre lieues à l'est du Cap-Corse, vend de l'or fort souvent altéré, des esclaves, des grains, des provisions de toute espece, aux Européens, aussi humbles & bas devant ses fiers habitans, qu'ils sont insolens & durs sur les côtes voisines. On distingue parmi les productions de son territoire montagneux, les papas fruits verts de la grosseur d'un petit melon, le vin de palmier, & sur-tout celui qu'on nomme *quaker*, à cause des mouvemens extraordinaires de gaieté qu'il excite, &c. On y trouve beaucoup de jolis perroquets plus petits que des moineaux. Les Anglois y ont un fort. Les Hollandois en ont un au petit Cormantin, village situé sur un terroir excellent, & un autre au grand Cormantin, lieu très-sain, abondant en grains & en fruits, habité par mille ou douze cents Negres négocians ou pêcheurs. En remontant vers Laguyo, on voit un fort Anglois, appelé *Tantumqueri*. Tout le canton est rempli de



villages qu'il feroit inutile de nommer. Vers la capitale, il y a un grand étang qui fournit beaucoup de sel.

12. Le grand Akron, Etat républicain, bien cultivé, & riche en denrées, est heureusement situé pour le commerce; mais le caractère de ses peuples en éloigne les Européens.

13. Le petit Akron n'est pas moins fertile que cette contrée; les deux peuples vivent dans une parfaite intelligence sous la protection des Negres de Fantin. Le petit Akron est gouverné par un Roi. Les Hollandois ont auprès du village d'Apang, le fort de *la Patience*.

14. Le pays d'Agonna ou Agouna est séparé de celui d'Akron par le mont du Diable, d'où il sort quelquefois une fumée semblable à celle d'un volcan, & dont les pluies détachent un sable d'or, quoique ses mines ne soient point exploitées. Dans cet Etat, plus riche & plus étendu, aussi fertile & aussi beau que le pays d'Akron, des Negres fiers & courageux obéissent à une femme, sans pouvoir aspirer à partager le trône, même par le mariage. La Reine choisit pour ses plaisirs de jeunes esclaves qu'elle renvoie quand ils cessent de lui plaire. Si elle a des enfans mâles, la servitude est leur partage. La jeune Princesse destinée à lui succéder a, comme la Reine, le privilege de vivre avec des esclaves. Les Voyageurs paroissent n'avoir trouvé sur ce trône que des femmes dignes du nom de *Rois*. Les Anglois ont un mauvais fort à Winiba, Viamba, Simpa, petit village entouré de champs bien cultivés, & clos par de bonnes haies. Le vieux Barku, Barragu, Bergu, &c. est la principale ville du royaume. La volaille y est à meilleur marché que sur le reste de la côte. Dans la langue des habitans, il y a beaucoup de mots de la langue françoise, mais sur-tout du dialecte normand, introduits sans doute par un très-ancien commerce des François dans ce pays. Un des principaux fétiches est un arbre courbé & brisé en forme de gibet. A Barku, il y a un fort



fort Hollandois. On trouve le comptoir Anglois de Schindo à quatre lieues du petit Barku. Nous passons sous silence les noms de quelques autres villages.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

15. Le royaume d'Akra a dans l'intérieur plusieurs grandes villes : le grand Akra en est la capitale. Sur la côte sont Orfoko ou Orsaki, ville ruinée par les Aquambos ; le petit Akra, misérables restes d'une grande ville : Soko, une des villes les plus belles & les plus peuplées de la côte, formée des débris des deux premières. Les Danois ont à Orfoko le fort de *Christiansbourg* : les Hollandois celui de *Crève-Cœur* au petit Akra ; & les Anglois celui de James à Soko. On remarque que la concurrence des trois Compagnies, loin de nuire au commerce, ne sert qu'à le rendre plus florissant ; & l'on s'en étonne, comme si le commerce d'un pays ne dépendoit pas de sa richesse, & sa richesse, de la concurrence qui met à plus haut prix ses productions & ses marchandises. Les peuples d'Akra, cultivateurs, commerçans, guerriers, laborieux & plus civilisés que la plupart des peuples de la côte d'Or, attirent dans leur grand marché d'Abeno, ville située à sept ou huit lieues de la mer, tout l'or, l'ivoire, la cire, le musc, les esclaves des Negres du nord, en les empêchant d'aller à travers leurs pays, trafiquer avec les Européens. Bosman & Desmarchais assuroient qu'il y avoit tant d'or & d'esclaves dans ce royaume que le Roi en possédoit lui seul plus que tous les peuples de la côte. Ce Prince levoit facilement une armée de seize mille hommes. Leurs terres produisent peu de fruits & beaucoup de légumes. Les fourmis y élèvent des nids qui, dans l'éloignement, ressemblent à ces petites pyramides de sel que l'on voit au commencement de la saison dans l'isle de Ré.

Les Auteurs Anglois de l'Histoire universelle remarquent avec raison que cet Etat n'est plus qu'une province, ou du moins un pays tributaire d'Aquambo : mais il formoit au-



trefois un royaume indépendant : il paroît par le récit des Voyageurs qu'il en a conservé le titre ; & le pays d'Aquambo, proprement dit, ne s'étend pas jusqu'à la mer.

16. Le petit royaume de Labadde n'a sur la mer, que la grande ville de Labadde & celle d'Orfo. Ses habitans sont cultivateurs & pasteurs ; comme ils ont très-peu d'or, ils font peu de commerce, du moins avec les Européens.

17. Le royaume de Ningo ou Lempi, Lampo, Alampo, pays plat & bas, très-fertile & bien peuplé, donne à son chef le titre de Roi, mais ce n'est qu'un vain nom d'honneur. Le puissant Roi d'Aquambo exerce dans ce pays & dans les pays voisins l'autorité la plus absolue. Ningo a plusieurs villes, mais les Européens ne commercent gueres qu'à Sincho ou Chincka, ville de pêcheurs qui portent leur poisson dans l'intérieur au grand marché de Spise, où l'on ne paye point d'impôt : au grand Ningo, dont les habitans mettent en mer un nombre prodigieux de canots chargés d'esclaves & d'or, aussi-tôt qu'ils apperçoivent un navire européen ; & à Lay ou à Lompi, dont les habitans doux, polis, peu riches en esclaves, si ce n'est en tems de guerre, sont si défiants, qu'ils ne vont jamais à bord, qu'on ne leur ait auparavant donné des otages.

18. Le royaume de Soko a quatre villages le long de la côte, Angulan, Bribarou ou Bribeka, Baga & Aquallá, sans parler de plusieurs hameaux. Les habitans s'occupent presque uniquement du soin des bestiaux & de la pêche. Les Portugais y achètent des grains du pays, des étoffes des Akkanes, des esclaves de Kalo. Ce royaume est le plus oriental de la côte d'Or, séparée de celle des Esclaves par Rio-Volta.

*Pays intérieurs.*

Les pays intérieurs sont presque entièrement inconnus : nous les nommerons dans l'ordre que nous avons coutume de



suivre. L'on compte environ 29 Etats. Leur situation est entre 8 deg. & 4 deg. & demi de lat. sept.

1. Avina. Ses habitans d'une probité rare parmi les Negres, portent ordinairement à Issini leur or très-pur & très-fin.

2. Le grand Inkassan, derriere Iguira. Ses peuples traversent le pays d'Adom pour aller commercer au petit Com-mendo, ou à Issini.

3. Inkassia - Iggina. Ses habitans n'ont point de commerce avec ceux de la côte.

4. Taben. De ce pays, on porte du grain, des fruits, de la volaille aux Hollandois de Schama.

5. Adom, sur la riviere de *Schama*, pays riche en or, & par lui-même, & par les droits de passage exigés des peuples intérieurs, grenier des pays voisins, Etat aristocratique, aujourd'hui patrie d'une nation nombreuse, fiere de son abondance, difficile dans le commerce, livrée au brigandage, trop désunie pour être aussi heureuse & aussi redoutable que sa situation le permet. Le premier des cinq ou six Seigneurs qui gouvernoient Adom, est si puissant que, suivant un proverbe du pays, *il porteroit le Roi de Jabi sur ses cornes.*

6. Monpa ou Mampa.

7. Vassabs ou Warshabs, pays stérile qui fait un grand commerce en or.

8. Vanqui ou Wamki. Ses habitans fabriquent de très-belles étoffes d'or & de soie, qu'ils vont vendre jusques sur le Niger.

9. Aquambo ou Akambu, un des plus grands royaumes de la côte de Guinée, habité par un peuple aussi arrogant que brave, toujours en guerre avec les Akkanez, célèbre par ses conquêtes, si commerçant qu'il entretient des facteurs à Mawri. L'idée que l'on donne de son caractère ne s'accorde pas avec la profonde servitude dans laquelle on le plonge. A Aquambo, dit-on, il n'y a que deux ordres d'hommes ; le



Roi & ses amis composent le premier ; & le second est formé par leurs esclaves. Souvent les Voyageurs & ceux qui les copient , attribuent au Gouvernement ou à la constitution de l'Etat , ce qui ne convient qu'à tel tems & à tel regne. On ajoute que le *Roi a plus d'autorité sur les petits royaumes soumis par les armes , que sur ses propres sujets , quoiqu'il ait dans ses Etats une puissance sans bornes*. Contradiction dans laquelle on entrevoit que la tyrannie , en respectant la liberté & le repos du peuple conquérant , exerce encore les fureurs de la guerre contre les peuples mis aux fers.

10. Quifforo ou Juffer.

11. Bunu.

12. Atti , pays fertile , épuisé par des guerres contre ceux de Fantin. Ses peuples ont abandonné le commerce pour l'agriculture. Les Akkanez qui ont ou de l'autorité ou de l'ascendant sur eux , ont établi dans ce pays un marché où ils vendent les marchandises tirées de la côte.

13. Akkani, Akkanez , petit Akkani. Ses habitans, guerriers redoutés , ont mérité la confiance des Européens auxquels ils vont vendre beaucoup d'or. On trouve , dans leur langue , quelques mots de la langue Franque , corruption du latin , de l'italien , du françois & du portugais.

14. Dinkira. Ce pays s'est étendu par la valeur de ses habitans qui portent une grande quantité d'or à Shama , à Com-mendo , à Mina , au Cap-Corse , ou même plus loin sur la côte , lorsque les passages sont fermés.

15. Inta ou Affiente. Ses habitans ont peu de goût pour le commerce.

16. Akim , Akan , Akkani-Grande. Plusieurs Negres affirment que ce pays s'étend fort avant vers la Barbarie. Ses habitans peuvent commercer avec les peuples voisins du Niger , puisqu'ils ont au nord le royaume de Makzara & l'empire de Gago , célèbre par l'abondance de son or qui



passé à Tombuto & de-là à Maroc par la voie des caravanes : mais il est hors de toute vraisemblance qu'ils pénètrent eux-mêmes jusqu'à Maroc, comme un Historien le dit. Une partie de leur or est porté aux forts Européens d'Akra. Les Negres du grand & du petit Akim ou Akkanis, réunis autrefois, affectent encore aujourd'hui la supériorité qu'ils ont eue sur leurs voisins.

17. Aqua ou Aka, petit canton tributaire de Fantin.
18. Sanquay ou Sonquay, tributaire d'Agouna.
19. Aboni, petit territoire où se tient un marché considérable.
20. Quahu ou Quaho. Ses habitans sont connus par leur perfidie.
21. Tafo ou Tafu, pays abondant en or que l'on porte à Aboni & à Mawri.
22. Aboera ou Abura. Son or passe à Aboni.
23. Quaku ou Quaka. Son or, très-abondant, se répand à Aboni & aux côtes d'Akra.
24. Kammana, pays agricole qui nourrit ses voisins, pauvres sur leurs mines.
25. Bonu, autre pays agricole.
26. Equea, autre pays agricole, peu connu des Européens, ainsi que les précédens, par cette raison.
27. Latabi, renommé à cause de ses marchés où l'or abonde.
28. Akkaradi. Ses habitans vendent de l'or très-fin & très-pur au marché d'Aboni.
29. Infoko. Ses peuples, fort bons Tisserands, fabriquent des étoffes assez belles & recherchées de leurs voisins. On dit qu'ils connoissent peu l'or, & qu'ils ne le regardent que comme une curiosité assez inutile.

*Mœurs des Peuples, Histoire naturelle, &c. de la Côte d'Or.*

Nous allons crayonner le tableau des mœurs des Negres



de la côte d'Or, d'après Bosman, Barbot, Artus, Villault & Desmarchais. Cette description sera terminée par des remarques sur l'Histoire naturelle, &c.

Les Negres de la côte d'Or sont assez bien faits dans leur taille moyenne. Artus dit qu'ils ont la vue si perçante, qu'ils désignent les traits d'un homme à une distance où des Européens ne l'appercevroient même pas. Ils ont la conception vive, une mémoire excellente, & une présence d'esprit singulière. Peu sensibles aux événemens heureux, ou malheureux, ils reviennent d'une bataille en chantant, vaincus comme vainqueurs; ils dansent & chantent aux funérailles comme à l'élévation de leurs amis; l'impuissance seule les empêche de danser & de chanter aux approches de la mort; les réjouissances publiques ne sont que des chants & des danses; dans tous les villages on s'assemble le soir pour danser; enfin, à la vue des flammes qui consumeroient leur pays, ils s'écrieroient, dit M. Fockenbrog, *eh bien ! qu'il brûle*. Les femmes, mieux faites encore que les hommes, ont de l'esprit, de la vivacité, de la gaieté. Il est inutile de répéter sans cesse le détail des vices attribués à ces peuples. On a remarqué que les femmes, aujourd'hui si passionnées pour la parure, n'en avoient pas même l'idée avant l'arrivée des Portugais & des Hollandois; & que le goût de ces étrangers pour les ajustemens, leur inspira l'envie de leur plaire par un orgueil toujours ridicule dans un pays barbare, toujours excessif chez des peuples ardents. Ces femmes se scarifient le visage, pour enluminer les incisions de diverses couleurs. Ces peuples passent une partie de leur vie dans l'eau; par besoin plus encore que par propreté; car leurs cabanes & leurs villages sont infectés d'ordures & de l'odeur de leurs poissons pourris: ils sont excellens plongeurs. Comme tous les Negres & tous les hommes adonnés à l'ivrognerie, ils mangent peu. La race bâtarde de *Lapoyers*, & néanmoins



Portugais & autres Mulâtres épars dans le pays, est un corps de brigands. En général, les Européens transformés, pour ainsi dire, en Negres, laissent les vrais Negres fort au-dessous d'eux, quant à la dépravation & à la méchanceté : leurs anciens vices & leurs vices nouveaux s'enveniment & se corrompent réciproquement.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Lorsqu'ils se marient, ils tiennent un état exact des frais de noces, leur seule dépense dans cette cérémonie, afin d'en exiger la restitution, si dans la suite leurs femmes les abandonnent, ou s'ils les renvoyent pour des causes légitimes. Les biens des personnes mariées ne sont pas communs ; chacun fournit à une partie de la dépense, & à la mort de l'un des deux, son héritage passe à sa famille, au préjudice même de leurs enfans. Ceux qu'ils ont eu de leurs *étigafou*, concubines, sont illégitimes. Parmi leurs femmes, la *Muliere-grande*, c'est-à-dire l'ancienne, chargée de l'inspection du ménage, & la *Bossun*, consacrée au fétiche domestique, sont exemptes de travail, & jouissent de plusieurs privilèges, jusqu'à ce que la perte de leurs charmes les abaisse à l'état de viles servantes. En général, ces Négresses n'ont pas un grand nombre d'enfans, soit parce qu'elles les allaitent pendant deux, trois ans, & même au-delà, soit parce que, mariées trop jeunes, elles troublent le cours de la nature par des plaisirs prématurés ; soit parce que les excès de leurs maris ou les leurs s'opposent à la propagation ; soit à cause de leur constitution naturelle. Bosman dit qu'elles accouchent en un quart-d'heure. Un Prêtre impose plusieurs noms aux enfans, si le pere est un personnage distingué ; dans la suite, à chaque action qui leur acquiert une renommée, on leur donne de nouveaux surnoms. Les deux sexes sont circoncis, suivant Artus.

La peine de l'adultère, si le suborneur n'est pas esclave ou trop pauvre pour payer une amende de 40 florins au moins,



n'est que pécuniaire dans les pays intérieurs, comme sur la côte ; mais comme il y a beaucoup plus de richesses, & que de simples particuliers y sont plus opulens que la plupart des Rois des cantons maritimes, ce crime y coûte jusqu'à 50000 florins. Les Maîtres payent les amendes pour les crimes de leurs esclaves ; les peres, pour ceux de leurs enfans, ou les familles pour ceux de leurs proches, pour les sauver de l'esclavage ou du dernier supplice. Dans les pays d'Iguira, d'Ankobar, d'Axim, d'Ante & d'Adom, il y a des *Abeleré* ou femmes publiques, solennellement installées dans l'exercice de leur profession : Bosman dit qu'un moyen de réduire les Negres à la raison, c'est de se saisir de ces femmes, lorsqu'elles sont encore dans la fleur de la beauté.

Ces Negres ont une sorte de politesse : ils se saluent en faisant craquer les deux premiers doigts de la main droite avant de s'embrasser. Les visites des Grands sont assujetties à beaucoup de formalités. Ils ont plusieurs classes d'esclaves, distinguées de différentes manieres ; ceux que le malheur a réduits à se dépouiller de leur liberté sont traités avec douceur. Les Rois & les Nobles ont seuls le droit d'en vendre ; le peuple n'en a pas le moyen.

Leurs arts mécaniques se bornent à la construction des canots, à la fabrication de leurs meubles, à la tissanderie : ils exercent la ferronnerie avec succès. Leurs outils sont si grossiers qu'on est étonné qu'ils puissent travailler les métaux d'une maniere un peu finie. Bosman dit qu'ils font des cordons d'or & d'argent d'un tissu si délicat & d'un travail si curieux, que les artistes d'Europe auroient de la peine à les imiter. Les facteurs Européens sont souvent embarrassés à distinguer l'or, qu'ils altèrent par un mélange de cuivre, d'argent, ou de fer, d'avec l'or pur. Ils coupent les gros lingots par le milieu, pour voir s'ils ne sont pas d'un autre métal recouvert d'une plaque d'or. A l'égard des morceaux plus



plus petits, ils les éprouvent à coups de marteau : si c'est de l'or faux que les Negres composent avec du corail fondu, auquel ils donnent la plus belle couleur, ils se brisent : s'ils sont malléables, on les coupe. Quant à la poudre d'or, on la met dans un bassin, on souffle en la remuant, & le faux or s'envole. On a très-justement remarqué qu'il étoit bien surprenant qu'on éprouvât ce métal par des méthodes si imparfaites & si incertaines, tandis qu'il seroit aisé de connoître la valeur de la moindre partie par la balance de proportion. Il est à présumer que les Marchands Européens ont appris aujourd'hui à se prémunir contre la fraude.

Bosman évaluoit l'exportation de l'or de cette côte à 1500 marcs pour la compagnie Hollandoise d'Occident ; 1200 pour la compagnie Angloise d'Afrique ; 1500 pour les interlopes Zélandois ; 1000 & même 2000 pour les interlopes Anglois ; 1000 au plus pour les Danois, & souvent beaucoup moins ; 800 pour les Portugais & les François : total, 30000 florins, ou 230000 livres sterling, en comptant que trois marcs valent 1000 florins, ou 100 livres sterling. Il paroît que ce commerce est aujourd'hui beaucoup moins considérable.

Ces peuples sont assez généralement cultivateurs. Vers la saison des pluies, tems où la terre ramollie cède à leurs foibles instrumens, ils choisissent un terrain, & demandent au Roi ou au Chef du village la permission de le cultiver ; permission qu'il ne refuse pas, & qu'il refuseroit en vain. Après qu'ils ont ouvert la terre avec leur koldon ou bêche, ils la laissent reposer huit ou dix jours. Le jour du fétiche ou de repos, ils s'assemblent pour délibérer sur l'ordre des semailles. On travaille d'abord les terres du Roi, qui ne donne pour salaire que des chevreaux & du vin de palmier, c'est-à-dire, la nourriture des laboureurs. De-là, chacun va cultiver son champ. L'on danse & l'on chante en l'honneur du fétiche, pour obtenir une bonne récolte. Desmarchais dit que les

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



grains ont poussé hors de terre en moins de huit jours, & qu'en trois mois ils parviennent à une parfaite maturité.

Le prix des grains est réglé par les Officiers de police ; institution sage , dit un Historien , qui prévient les fraudes & les rapines ; institution folle , dirons-nous , qui ne prévient ni les fraudes ni les rapines , car elles n'empêchent pas les manœuvres secrètes , & qui livre la denrée à une évaluation arbitraire & injuste : car en disposant du bien-d'autrui , elle n'a aucune règle pour en fixer la juste valeur ; mais moins folle que dans d'autres pays , parce que la culture n'exigeant que très-peu d'avances , & le transport n'entraînant que très-peu de frais , il est moins difficile d'évaluer ce que le grain coûte au laboureur , & ce qu'il doit lui rendre. Dans les marchés , il n'est levé aucun droit sur les denrées , parce qu'on craindrait que cette imposition n'en éloignât les vendeurs , & qu'on trouveroit plus simple & plus sûr de prendre l'impôt sur la récolte même , que de le rejeter sur la vente. Ce sont les femmes qui portent ordinairement les denrées aux marchés : elles font lestement plusieurs lieues , avec un enfant sur le dos , & sur la tête une charge de grains ou de fruits , qui accableroit une Européenne. Outre les marchés ordinaires , il y a dans le courant de l'année des espèces de foires.

Les cérémonies funébres sont ici assez semblables à celles que nous avons décrites sur les côtes voisines. Le fonds de la religion est le même. La plupart croient un Dieu créateur de toutes choses ; mais la confiance de ces peuples est dans les fétiches & les Prêtres. Bosman croit qu'ils tiennent des Européens l'idée de Dieu , soit à cause qu'ils ne lui adressent point de culte , soit parce qu'ils ne s'accordent pas sur la création du monde , que les uns attribuent à Dieu lui-même , & les autres à une grosse araignée , appelée *Anansié*. Telle est la philosophie de ces Marchands , sur la foi desquels il



faut fonder sa croyance. Il seroit souvent difficile de juger s'il y a plus d'absurdité dans l'opinion du Negre que dans le récit du Voyageur. Dans les relations étrangères, ces peuples disent tantôt que Dieu est noir & le Diable blanc; tantôt qu'il y a deux Dieux, l'un blanc & bon, c'est celui des Blancs; l'autre noir & méchant, c'est celui des Noirs. Dapper prétend qu'ils adorent le Diable, & qu'ils ne prennent jamais de nourriture sans en jeter une portion à terre pour son usage. Bosman assure, & avec fondement, qu'ils n'offrent au Diable aucun sacrifice, & que s'ils partagent leurs alimens, c'est avec leurs fétiches ou les esprits de leurs parens morts. Desmarchais ne doute pas que le Diable ne les batte; souvent ils se croient eux-mêmes battus par leurs fétiches. Dans cette confusion, on voit que ces Negres n'ont que des notions obscures de la Divinité, qu'ils la trouvent plus favorable aux Blancs qu'aux Noirs, & qu'ils reconnoissent un esprit malfaisant, qu'il faut quelquefois honorer pour détourner ses coups. A Axim, le Diable est un géant, qui, avec la moitié du corps pourrie, n'a qu'à toucher un homme pour le faire mourir: dans l'espérance qu'ils l'adouciront en le nourrissant bien, ils déposent dans toute la campagne des vaisseaux remplis de vivres. Ces Negres & ceux d'Axim célèbrent une fête à la fin de laquelle ils chassent le Diable, avec des hurlemens affreux, à coups de pierre & de bâton. Le premier jour de la fête, ils ont la liberté de dire tout le mal qu'ils savent les uns les autres, sans avoir de punition à craindre.

Le serment du *fétiche* a été si souvent violé, les Prêtres en ont si souvent dégagé leurs amis & les riches, lors même qu'ils l'ont avalé pour jurer qu'ils n'en dispenseroient pas, au rapport de Barbot, qu'il ne seroit pas prudent de se reposer sur cette garantie. Le terme *fétiche*, dans le sens strict, exprime toute représentation de Divinité.



Les Rois ou Capitaines de villages, les Nobles & autres classes ont leurs fêtes particulières. Les riches acquièrent la noblesse ou des distinctions par des libéralités aux peuples; l'installation de leurs esclaves dans la prérogative de jouer les airs du pays sur la trompette, une sorte de garde semblable à la veille des armes de l'ancienne chevalerie, la permission de commercer avec les Blancs accordée par le Roi après un discours de Sa Majesté au Candidat sur les devoirs de la condition, une promenade bruyante de l'ennobli, monté sur les épaules de ses esclaves, des repas donnés à ses confrères & aux Officiers du Prince, & la suspension de la tête d'un bœuf dans l'intérieur de sa cabane. La tête de bœuf paroît être la marque distinctive de la Noblesse. Au-dessus d'eux, les Nobles ont les Kaboceros ou Kabaschirs, Magistrats civils & Conseillers d'Etat. Pour élire un de ces Officiers, les membres du corps assemblés dans la salle du Conseil, se plongent jusqu'au menton dans des cuves d'eau; & là, inspirés par les cruches, ils délibèrent sur le choix. Villault attribue cette coutume aux Negres de Juida.

L'autorité des Rois est en raison de leur richesse : Bosman assure qu'ils la maintiennent par des extorsions : Artus prétend qu'ils l'affermissent par des libéralités : ils ont vraisemblablement raison l'un & l'autre. Ces Princes sont aussi simples dans leur vie domestique, qu'ils cherchent à être fastueux dans les cérémonies d'apparat. Ils sont familiers avec leurs sujets, sans que leur majesté en soit avilie. Parmi leurs revenus casuels, on compte l'argent qu'ils retirent du louage de leurs troupes. Si quelquefois ils gardent la solde sans envoyer les soldats, ils colorent si spécieusement leur infidélité pour conserver leur crédit, qu'un Ministre Européen, lit-on dans une relation, n'en imposeroit pas avec plus d'adresse. La médiation entre deux puissances ennemies est encore une ressource : on vend aux uns & aux autres les conditions de la



paix. Les enfans des Rois de l'un & de l'autre sexe, soit qu'ils soient écartés du trône par la loi, soit qu'ils y soient appelés, choisissent de bonne heure une profession, le labourage, la pêche, l'éducation des bestiaux, &c. pour gagner leur vie, & se prémunir contre les revers. On marie les *Princeffes*, sans avoir égard ni à la naissance, ni à la fortune : Si elles épousent des esclaves, leurs enfans sont libres, & héritent de leur chef.

Les habitans de la côte d'Or s'offenseroient, si on les appelloit *Negres*, sans doute parce qu'ils se sont apperçus que les Européens attachoient à ce nom une idée de mépris, car ils disent qu'il ne convient qu'à des esclaves. Villault les appelle *Maures* & Bosman *Ethiopiens*.

La chaleur est excessive sur la côte d'Or, en Octobre, Novembre, Décembre, Janvier, Février & Mars. Pendant les six mois d'hiver, il y a des jours assez froids, pour que le feu soit supportable. Il y tombe des déluges d'eau : on prétend néanmoins que les pluies sont moins abondantes aujourd'hui qu'elles ne l'étoient autrefois ; phénomène que le docteur Bradley explique dans les transactions philosophiques de Londres, par la mutation des poles, & la variation de l'obliquité de l'écliptique. Les pluies rouges d'Avril, Mai & Juin, sont si pernicieuses, que si l'on s'endort dans des habits qui en auront été mouillés, on est constamment attaqué d'une maladie dangereuse. Les *Negres* obligés de se mettre en voyage, se frottent le corps d'huile pour empêcher que l'eau ne pénètre dans leurs pores ; ils se couchent le plus près du feu qu'il est possible. A chaque goutte d'eau qui tombe sur eux, ils frissonnent. Artus dit que les habits trempés de ces pluies, sont bientôt pourris, si l'on ne les fait parfaitement sécher, avant qu'on les renferme. Les tornados, appelés par les *Negres*, *agambrettons*, sont aussi violens que fréquens, à cause des pluies continuelles, des exhalaisons



nitreuses, & des chaleurs excessives particulieres à ce climat. La nuée noire, marquée de taches blanches, annonce des vents impétueux; si la couleur n'en est pas variée, elle n'amene que de la pluie. Le terreno, vent de terre, que les Negres appellent *harmattan*, suffoque & les hommes & les animaux, dérange le cours de la marée, & fait raccourcir le papier, le parchemin, le cuir, comme l'approche du feu. Le climat est dangereux pour les Européens, l'intempérance leur est encore plus funeste.

Les bêtes à corne sont petites, sèches, décharnées: elles ont la chair molle, spongieuse & de mauvais goût. Les moutons, très-différens de ceux d'Europe, sont couverts d'un poil brun & noir, approchant de celui des chiens, tandis que ces derniers animaux qui ne mordent, ni n'aboyent, ont la peau toute nue. Les Negres préfèrent la chair de chien à toute autre espece de viande. Les ânes sont plus grands & plus vifs que les chevaux: ils n'aiment pas la côte.

Le buffle est rare dans ce pays. Il s'y trouve des cerfs si légers, qu'ils paroissent voltiger au milieu des buissons: la chair de ces quadrupedes est assez bonne. La grosseur ordinaire du *bohen* ou tigre, est celle d'un veau. Les *parpors*, *koçokons* ou sangliers, ont la chair fort délicate: elle est préférable à celle des porcs domestiques, molle & fade. Le porc-épic a les dents si tranchantes, qu'il n'y a point de bois qui leur résiste; les Negres en aiment la chair. Le kankan ou chat-civette, jette du musc, qui est plus abondant lorsque le chat s'est nourri de chair crue & d'entrailles d'animaux; & plus parfumé lorsqu'on l'a tourmenté pour le lui faire rendre. Le kokobo, autre espece de chat sauvage, grand mangeur de volaille, est fort dangereux quand on l'irrite. Le *berbé*, autre chat, aime passionnément le vin de palmier; c'est pourquoi les Hollandois l'ont appelé *buveur de vin*. Le *potto* ou paresseux, animal d'une figure horrible, met un jour



entier à parcourir l'espace de dix pas : lorsqu'il est monté sur un arbre , il n'en descend qu'après en avoir entièrement dévoré les fruits & les feuilles ; gras & luisant , il cherche un autre arbre ; avant qu'il l'ait atteint , il est d'une maigreur extrême , quelquefois même il meurt de faim en route , à ce que Bosman assure. L'*arompo* ou mangeur d'hommes , se nourrit de cadavres humains.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Il y a , sur cette côte , une multitude prodigieuse de rats & de souris qui détruisent les grains. Les rats des bois sont plus gros que des chats ; les Européens eux-mêmes en trouvent la chair fort bonne. Les variétés dans les especes des singes sont infinies. On en voit qui ont jusqu'à cinq pieds de haut , & qui violent les Négresses qu'ils trouvent à l'écart. Il y en a qui ont le poil noir avec une barbe blanche ; ce qui les a fait appeller *monkeis* , ou petits moines. Les boggos , pongos , mandris , orang-outang , ressemblent singulièrement à l'homme par leurs traits & leurs qualités. Nous avons parlé , dans notre Histoire des Indes , de l'expérience qu'un célèbre Philosophe jugeoit nécessaire pour constater qu'ils n'appartenoient point à l'espece humaine : l'impudicité des Negres la répète tous les jours , & leur infamie , toujours impuissante , décideroit la question , si elle pouvoit être douteuse , après la solution que nous avons donnée de ce problème étrange. Les Negres croient que c'est une portion de l'espece humaine maudite du Ciel. En général ils ont une haute idée de cette sorte d'animaux , si voisins de l'intelligence vulgaire de leur bas peuple : ils sont même persuadés qu'elle a l'organe de la parole , & qu'elle ne l'exerce pas pour n'être point asservie & condamnée au travail.

Les Européens achètent la peau du *quoggelo* , lézard fort ressemblant à l'alligator ; & les Negres en mangent la chair. Cet animal , lorsqu'il est poursuivi par les léopards & les tigres , se roule en forme de boule , de façon qu'il ne présente



de tous côtés que ses écailles fortes, pointues, & formées comme les feuilles d'artichaux. Le caméléon, de la taille des lézards verts de France, paroît changer de couleur, parce que sa peau dure & unie réfléchit, comme un miroir, les objets qui en approchent. Smith prétend qu'ils vivent plusieurs mois sans autre nourriture que l'air; mais avec leur langue aussi longue que leur corps, ils attrapent des mouches & autres insectes. La salamandre, autre espèce de lézard d'un fort beau gris, est d'une constitution si froide, que si on la manie, même après qu'elle s'est échauffée au soleil sur les pierres presque brûlantes, elle fait la même impression que la grenouille. Cet animal, quand on le jette dans le feu, l'amortit par le moyen d'une liqueur qu'il répand; mais le feu reprend bientôt sa force & le consume.

Artus prétend que toute la volaille du pays y a été apportée par les Portugais & les Hollandois. On y trouve différentes espèces de canards. Le faisan de la côte est le plus bel oiseau de la nature; il a le plumage bleu, tacheté de blanc, le cou entouré de bleu céleste, & la tête couronnée d'une touffe noire. L'oiseau à couronne a de même sur la tête une aigrette de plume, de la même couleur; sa chair est délicate. Bosman dit qu'il y a cent sortes d'oiseaux plus ou moins curieux, tant grands que petits, inconnus même aux plus habiles Naturalistes de l'Europe. Le pokko, oiseau fort laid, & très-doux, ennemi mortel du rat qu'il avale tout entier, a sous le cou un sac rouge dans lequel il tient des alimens en réserve; dans un seul repas il mange autant de poisson qu'en mangeroient quatre hommes. L'étoile ainsi nommée à cause des taches de son plumage terminées en pointe, a la voix si forte, quoiqu'il soit à peine deux fois plus gros qu'un moineau, que les Voyageurs qui aiment le merveilleux, comparent ses cris aux mugissemens des taureaux.

Au rapport de Bosman, il y a dans ce pays des serpens si monstrueux



monstrueux qu'on trouve souvent dans leurs entrailles des cerfs & même des hommes : Artus dit en avoir vu de trente-deux pieds de long & de dix pieds de circonférence, qui avoient des bœufs & des hommes entiers dans le corps : nous ne serions pas surpris que d'autres Voyageurs y trouvassent des éléphants.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'enflure causée par la morsure de ces reptiles se dissipe souvent sans aucune suite fâcheuse : les Negres se régalerent de leur chair. Artus parle de dragons longs de dix aunes, serpens ailés bien petits en comparaison de ceux que l'on voit ailleurs, au témoignage du même Auteur, rapporté par Bry ; car ces derniers n'ont pas moins de cent verges. Nous croyons devoir remarquer que la vue ou l'imagination du Prélat Norvégien, est sujette à grossir prodigieusement les objets ; infidélité qu'il faut peut-être attribuer en partie à l'habitude de voir dans son pays, sur-tout parmi les poissons, les plus grands & les plus monstrueux animaux de la nature, tels que le craquen décrit particulièrement par un témoin irrécusable, M. Pontoppidan, Evêque de Berghen. Il est encore possible qu'il calcule sur des mesures différentes des nôtres, quoiqu'exprimées par les mêmes noms. La plupart des Traducteurs ne sont pas fort exacts sur cet article : ainsi, par exemple, tandis que le pied Anglois n'est pas aussi long que le pied François, ils ne songent point à apprécier cette différence, & leurs traductions, pour être trop littérales, sont infidèles. Il en est de même des poids ; quant aux monnoies, on copie les anciens Voyageurs, sans faire attention aux variations successives & prodigieuses de leur taux, négligence qui produit des erreurs énormes. Nous avons cru devoir donner en passant cet avis à nos lecteurs.

Les crapauds sont d'une grosseur extraordinaire ; ils se battent, ainsi que les porcs-épics, contre les serpens. Il y a des araignées aussi larges que des crabbes : le cockroache,



fort ressemblant à l'escargot, détruit les punaises. Nous avons déjà parlé de plusieurs grosses especes de fourmis. Leurs habitations construites dans les champs, sur les collines & quelquefois sur de grands arbres, ont jusqu'à dix pieds de hauteur, & la maniere est si solide, qu'il est difficile de les abattre: ces insectes sont si voraces que même de grands animaux ne peuvent s'en défendre. Bosman dit qu'en une nuit, elles dévoreroient un de ses moutons, de façon que le plus habile anatomiste n'en auroit pas fait un plus beau squelette.

Les rivières & la mer sont remplies d'especes innombrables de poissons. *La morue fraîche du Bresil*, est grasse, délicate, & à peu près de la grandeur & de la forme de la morue de Terre-Neuve. Le jaco est de la grosseur du veau. La sardine est fort abondante. Nous ne parlerons pas du thon, de la raye, de la dorade, de la bonite, du brochet de mer, du marsouin, du requin, de la melette, de la plie, de la limande, de la tortue, du homard, du maquereau, de la brême, de la sole, du carlet, &c. Le poisson-royal, seffer ou negre, est un des plus délicats, pris dans la saison. Le nez-plat a le goût de la merluche. Le pisipampher, poisson plat, passe pour un mets exquis. *L'épée*, gros poisson dont le museau est armé d'une longue arête, se bat contre la baleine. Le machoran ou poisson cornu, ou petit homme barbu, pousse des soupirs & des gémissemens, lorsqu'il est pris. La lune d'Afrique tire son nom de sa figure plate & de sa peau blanche; elle est attirée par l'amorce des cannes de sucre. Le poisson fétiche, animal ainsi appelé à cause de la vénération que les Negres ont pour lui. Le souffleur, espece de petite baleine de trente-cinq à quarante pieds de long, jette quelquefois par les narines une grande quantité d'eau à une telle hauteur, qu'elle surpasse, au rapport de Bosman, celle des jets d'eau des maisons royales de France. La vache marine, manatée ou lamentin, est longue de 16 à 20 pieds sur 4 ou 5 de diamètre;



on a pris ses nageoires divisées en quatre parties, & terminées par des callosités en forme de cornes, pour des mains. Sa peau, quoique grenée, a la douceur & même l'apparence du velours; elle est en même tems si épaisse qu'on peut la tanner comme du cuir.

Nous terminerons cet article par une observation générale.

La côte d'Or, dit M. Romer, méritoit ce nom il y a 50 ou 60 ans: il s'en faut bien que le commerce y soit aussi florissant aujourd'hui qu'autrefois; non que la nature y soit moins riche, mais des millions d'hommes ont péri, des nations entières ont été détruites; celle d'Akim ou Axim, qui exploitait le mieux les mines, a été chassée de son pays; les Negres des côtes vexent dans le commerce ceux de l'intérieur; ils sont à leur tour assez maltraités par les Européens. Le commerce de l'Afrique se détruit de lui-même.

## I V.

*Côte des Esclaves.*

La côte des Esclaves s'étend depuis Rio Volta jusqu'à Rio de Lagos, espace d'environ quarante lieues. Elle offre de l'ouest à l'est le royaume de Koto, de Popo, de Juida & d'Ardra: les trois premiers sont des démembrements du quatrième.

*Royaume de Koto.*

Koto ou Lampi, pays sablonneux, stérile & pauvre, occupe 16 ou 17 lieues de côte, depuis Rio de Volta jusqu'au cap Monte. Ses peuples feroient exterminés par ceux de Popo, si le Roi d'Aquambo ne tenoit la balance égale entre eux. Bosman leur accorde un bon naturel, en les accusant de la plus horrible perfidie. Desmarchais les trouva intéressés & traîtres à l'excès: ils ont très-peu d'esclaves, & jamais ils n'en ont pour charger un navire, quoiqu'ils aillent enlever des Negres dans l'intérieur des terres, où les malheu-



reux s'enfoncent à l'approche des Européens. Leurs coutumes ressemblent à celles de la côte d'Or. Si ce pays est le même que Quito, comme il y a lieu de le croire, la Compagnie Angloise y a un établissement. La capitale s'appelle Koto ou Verhu.

*Royaume de Popo.*

Le royaume de Popo ou Papa, est divisé en deux parties, dont chacune paroît avoir cinq lieues de côte. Le village du petit Popo, mauvais pays, est sur le bord de la mer. Les habitans ne cherchent qu'à attirer les étrangers dans les terres pour les dépouiller. La côte du grand Popo est presque inaccessible. Dans l'intérieur des terres, il y a beaucoup de fruits, de racines, de bestiaux & de volaille. Le village est situé vers l'embouchure de la riviere de Tari ou Torri, dans une île couverte d'étangs & de marais, qui lui donnent l'air d'un grand lac. Le palais du Roi est fort vaste. Ces Negres appellent leurs Prêtres du nom latin *Domine*. Il faut gagner ces Prêtres par des présens, & ne négliger aucune précaution, si l'on veut traiter dans le pays avec quelque sûreté. Les Portugais, ordinairement pourvus de trop mauvaises marchandises pour pouvoir acheter ailleurs des esclaves, sont presque les seuls Européens qui hazardent de trafiquer dans le royaume de Popo.

*Royaume de Juida.*

Le royaume de Juida, Juda, whida, Fida, Ouida, &c. est un des pays les plus curieux, non-seulement de l'Afrique, mais encore de tout le globe. Nous le décrirons tel qu'il étoit vers l'an 1730, avant l'invasion du Roi de Dahomay; il n'y a point de relations postérieures à celles de Desmarchais & de Snelgrave.

Ce royaume est situé par les 6 deg. 20 min. de latit. sept.



Il a dix, douze, quatorze ou quinze lieues d'étendue, le long de la mer ; il s'avance six ou sept lieues dans les terres. Quelques Ecrivains ne lui donnent que seize lieues de circuit. L'agitation des vagues en rend l'approche si difficile, qu'on est obligé, pour débarquer à terre les hommes & les marchandises, de se servir de légers canots du pays, que les matelots Negres soutiennent des deux côtés en nageant, afin d'empêcher qu'ils ne tournent.

Tous les Voyageurs conviennent unanimement, que ce pays élevé en amphithéâtre, borné par de hautes montagnes, chargé de grands arbres parés d'une éternelle verdure, couvert de moissons sans cesse renaissantes, entrecoupé de ruisseaux, garni de villages agréables, présente la plus belle perspective du monde, & forme une des plus délicieuses contrées de l'univers.

Si l'on parle d'un Etat divisé en vingt-six provinces ou gouvernemens, subdivisées en plusieurs parties, l'imagination se représente aussi-tôt un grand Empire : telle est la division de notre petit royaume. Pour en faire un Etat digne de figurer en Europe, il ne faudroit peut-être augmenter ni sa population, ni ses récoltes, ni son commerce : il suffiroit d'y ajouter des friches. Si les terrains incultes ne font que nuire à la communication, multiplier les frais du commerce, aggraver les soins de la défense, servir de repaire à des animaux destructeurs ; il y a des trônes Européens dont on abaisseroit la hauteur factice fort au-dessous de celle du trône de Juida.

Ce pays n'a point de ville proprement dite. Sabi ou Xavier, sa capitale, n'est qu'un gros village. Il est vrai que plusieurs de ses villages contiennent autant de monde que quelques royaumes des environs, & qu'ils ne sont guere distans les uns des autres que d'une portée de fusil ; en sorte qu'à l'installation du Roi, les cris de joie de la capitale sont entendus



des villages voisins, & que de l'un à l'autre, la nouvelle s'en répand à l'instant dans tout le pays.

Nous avons dit que ce royaume n'avoit point de ville; il ne forme, en quelque sorte, qu'une grande ville ornée de fertiles jardins, coupés par de belles allées, ou plutôt il ne forme qu'une belle & riche campagne couverte de familles agricoles & d'habitations rurales. L'enceinte de la capitale même enferme des champs labourés. La nation ainsi réunie, offre vraiment l'aspect d'une famille. Le pere doit l'aimer d'autant plus tendrement, qu'il voit, pour ainsi dire, tous ses enfans rassemblés autour de lui; & s'il les voit, il sent & partage leurs besoins & leur bonheur.

On pourroit demander si cette nation campagnarde a des arts, mais la question seroit un peu vague. Les arts nécessaires ne manquent pas auprès d'une culture productive & nourricière d'une grande population. Il ne faut pas demander si un peuple pêcheur fait des lignes ou des filets, des barques ou des canots; si un peuple amateur de la danse travaille des instrumens de musique; si un peuple guerrier fabrique des armes, &c. Ces professions sont exercées par les habitans de Juida. Outre les ustensiles du ménage & des étoffes communes, ils font de beaux habits au métier, ils mettent en œuvre les métaux beaucoup mieux que les autres Negres. Enfin, quels que soient leurs arts, on trouve dans leurs marchés toutes sortes de denrées, des épiceries, des indiennes, des porcelaines, des toiles d'Europe, des métaux ouvrés ou bruts, de l'or étranger au pays; en un mot, toutes sortes de marchandises d'Afrique, d'Europe, d'Asie & d'Amérique. Leur agriculture & leur population leur ouvrent un trafic avec les quatre parties du monde: la liberté du commerce & l'abondance des marchés attirent dans le pays, non-seulement tous les peuples voisins & toutes les nations commerçantes de l'Europe, mais encore des peuples



établis dans l'intérieur de l'Afrique, & même à l'autre extrémité de cette région, tels que des Malays, qui y viennent du cap de Guardafu, vers l'embouchure de la mer Rouge.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Labourer & calculer, c'est la principale science & la science vulgaire de ces peuples. Le Roi & quelques Seigneurs sont seuls dispensés des soins rustiques; les femmes, même du Roi, sont assujetties aux travaux manuels. Les Negres calculent de tête les plus grosses sommes, aussi vite que nos plus habiles arithméticiens avec la plume, si l'on s'en rapporte à Desmarchais. Nos plus habiles Marchands prendroient des leçons des femmes du pays, soit dans l'art du débit, soit dans la science du calcul. C'est - là sans doute le signe d'un grand commerce.

Tous les quatre jours, il se tient à Sabi un grand marché. De sept en sept jours, il y en a dans la province d'Aploga, un autre si renommé, qu'on y voit pour l'ordinaire cinq ou six mille Marchands. Les mercredis & les samedis, le marché, qui s'ouvre à un mille de la capitale, sous des arbres touffus, ressemble à une grande foire. Au milieu d'un concours prodigieux de peuples, les femmes de la plus haute distinction, celles du Roi y vendent leurs ouvrages. La police y exerce toutes les fonctions qu'elle a droit d'exercer, c'est-à-dire, qu'elle veille à maintenir la paix, la tranquillité, l'ordre, la bonne foi : les voleurs & les perturbateurs du repos public sont aussi-tôt condamnés à l'esclavage. Les Marchands de tous les pays voisins ou éloignés sont également accueillis, favorisés, protégés, libres d'acheter & de vendre, d'importer & d'exporter, sans avoir aucune gêne à subir. Les Portugais, les François, les Anglois, les Hollandois, ont, sous le nom d'hôtels, des comptoirs, autour de la grande place de Sabi. Les forts François & Anglois de Grégoué, village situé à deux lieues de la capitale, ne leur serviroient, selon Desmarchais, qu'à arrêter les premiers coups d'une attaque



soudaine. Il n'y a point ici, ajoute-t-il, d'autre sûreté pour les Européens, que l'intérêt des Negres, assez judicieux pour comprendre que l'entretien habituel du commerce leur est plus avantageux qu'un pillage passager. Ce commerce immense se maintient sans crédit, ou presque sans crédit. Les habitans, loin de demander & de rechercher les présens, ont plus de plaisir, au rapport de Bosman, à donner qu'à recevoir. L'habitude d'un commerce libre est si forte & si puissante, que même en tems de guerre, les Juidas s'exposent à perdre la vie pour porter des denrées aux ennemis de l'Etat. Aucune circonstance n'interrompt la vente extérieure des denrées, si ce n'est la disette absolue. Cette nation aime mieux souffrir une famine, (& elle la souffre infailliblement dans une mauvaise année, parce que ses voisins ne lui offrent presque point de ressources pour les besoins de première nécessité, & que le pays est trop petit pour que les calamités naturelles n'enveloppent pas presque toujours les terres voisines). Cette nation aime mieux souffrir une famine que de suspendre un commerce auquel elle doit sa constante prospérité. La famine est un mal passager; elle ne frappe que la génération présente: l'interruption du commerce feroit au corps de l'Etat une plaie profonde; elle frappe, & la génération présente & les générations futures.

On dit que la concurrence a été très-désavantageuse aux nations Européennes, principalement aux Anglois, parce que le prix des esclaves autrefois réglé à trois livres sterling par tête, est monté dans ces derniers tems jusqu'à vingt. Mais on ne songe pas qu'un commerce ne se maintient dans un pays qu'autant qu'il est avantageux au pays même. La pépinière se dessèche lorsque le prix de ses plants est vil. On ne tireroit pas de Juida jusqu'à douze mille esclaves par an, si la population étoit une foible richesse, si le bénéfice du commerce n'entretenoit les moyens de la perpétuer & de l'accroître, si



le privilège exclusif réduisoit ce royaume au triste état où il en a réduit tant d'autres.

Juida est, pour ainsi dire, une fourmillere d'hommes. Nous venons de dire qu'on enleve annuellement jusqu'à douze mille esclaves, c'en seroit assez pour changer bientôt en solitudes divers Etats d'Europe, infiniment plus étendus, & ce pays n'en souffre point. Comparés à ce petit canton de l'Afrique, les royaumes d'Europe les plus peuplés ne sont que des déserts. Les Voyageurs assurent que le Roi peut mettre en campagne une armée de cent mille hommes. Une armée de cent mille hommes dans un pays qui n'a que dix lieues sur la mer & six à sept dans les terres ! On ne le croira pas ; mais on croira du moins que la prodigieuse multitude des habitans a séduit ces Voyageurs ; on croira, quand ils s'accordent généralement à regarder comme un prodige incompréhensible, l'immense population du pays, malgré toutes les causes physiques & morales qui la favorisent, qu'elle est imposante ; on croira qu'il est possible d'y lever de grandes armées, & d'y charger d'esclaves un grand nombre de vaisseaux, quand on sçaura qu'un Negre, de quelque considération se plaint de son sort, lorsqu'il n'a que cinquante ou soixante enfans ; qu'une famille de cent quarante enfans n'est pas un phénomène extraordinaire ; que des Vicerois, sans autre secours que leurs fils & petits-fils, au nombre de deux mille, suivis de leurs esclaves, ont repoussé des ennemis puissans. Bosman assure que le Roi lui-même lui attesta ce fait. Les familles forment des villages qui s'aggrandissent à mesure qu'elles s'accroissent.

Les femmes sont à la vérité très-fécondes, mais elles cessent dans la fleur de l'âge d'avoir des enfans. Les Grands en ont par centaines, & les Rois par milliers. Quoiqu'on dise que l'air y est mal-sain, peut-être parce que les Européens y vivent mal, les deux sexes sont très-vigoureux. Si les



causes naturelles concourent à énerver, l'éducation dompte le climat. Hommes, femmes, enfans, ils ont tous la tête rasée & nue. Dans cet état, ils vont à la pluie, au vent, au soleil, sans en être incommodés. Le travail est leur élément. Un porteur, avec un poids de cent livres sur la tête, court une journée entière. Ces hommes forment des hommes.

En est-ce assez pour donner à l'Etat une innombrable population? Non sans doute: si de tels hommes avec le même nombre de femmes non moins robustes, étoient jettés en Europe, douteroit-on que leurs enfans ne mourussent presque tous en naissant? Il ne suffit pas de procréer une génération, il faut l'élever, il faut de grandes avances pour élever un grand nombre d'hommes; rien ne vit & ne prospère qu'en consommant. Où sont, dans nos contrées, les peres de famille qui aient le moyen de porter vingt, trente enfans sur leurs bras, sans tomber avec eux? Trop d'enfans ruineront donc un citoyen, trop d'habitans ruineront donc un Etat. Ce n'est pas tout que d'avoir des terres, il faut avoir des moyens de les cultiver: ce n'est pas tout que d'avoir des hommes, il faut avoir encore les moyens de les nourrir.

Les Negres, à la vérité, n'ont pas autant de besoins factices que les Européens; un enfant leur coûte aussi peu à élever qu'il devroit peu coûter en Europe; le travail de leurs enfans est bientôt une ressource pour la famille; tandis qu'ailleurs ils ne sont, dans différentes classes de citoyens, qu'une charge. Mais on s'abuseroit, si l'on croyoit que la maniere de vivre de ces peuples ressemble à celle des autres Negres. Le palais du Roi est très-spacieux, la disposition des appartemens en est très-belle, les meubles n'y sont pas inférieurs à ceux des palais Européens. Les maisons des Grands & des riches particuliers sont, à proportion, meublées avec la même magnificence. Façonnés à la cuisine européenne, leurs tables sont servies avec la même propreté que les nôtres. Phillips assure



que l'usage des vins de France, d'Espagne, de Canarie, de Madere, y est très-commun : on y boit des liqueurs fines. Les confitures, le thé, le café, le chocolat ne sont point étrangers à Juida. On y a de fort beau linge de table, des porcelaines précieuses, & jusqu'à de la vaisselle d'argent. Les riches sont portés par leurs esclaves dans des hamacs, les uns d'une étoffe serrée, les autres à jour, comme des filets : les plus beaux viennent du Bresil. La serpentine est une voiture plus commode, en ce qu'elle est couverte d'un dais ou baldaquin, d'un bois léger, orné d'une riche étoffe, avec des rideaux de taffetas & des soupentes à franges.

Les femmes & les hommes portent de longues robes traînantes ; on met jusqu'à cinq ou six habits différens les uns sur les autres. Les riches ont des bracelets & des colliers de perle, d'or, de corail, & autres bijoux de prix. Il regne donc ici un luxe prodigieux pour des Nègres, les mœurs y sont donc rapprochées des mœurs européennes ; ce n'est donc ni la frugalité ni la misère qui engendrent cette immense population.

Nous ne trouverons que dans l'agriculture la source de sa population & de son opulence. Nous ne dissimulerons pas que la terre fait tout pour ces peuples, mais aussi ces peuples font tout pour la terre. A peine ont-ils récolté, qu'ils labourent & sement. Le riz, les pois, le millet, le bled de Turquie, les patates & les ignames forment les points successifs du cercle annuel de leurs cultures. Les labours ouvrent ici la terre par des sillons profonds, & l'on dépose les grains dans ces fosses, où la rosée & la chaleur hâtent d'une manière sensible les progrès de la végétation. Sur l'extrémité supérieure des sillons, on cultive des melons & des légumes, de manière que le terrain est toujours entièrement employé. Dans tout le royaume, il n'y a pas un arpent de terre inculte, à la réserve de quelques bois charmans que la nature



semble avoir destinés pour les plaisirs. Dans la saison, toute la surface du royaume est si généralement couverte de grains, qu'il y reste à peine des sentiers pour le traverser. Si ces peuples ne laissent jamais reposer leurs champs, ils ne se reposent jamais eux-mêmes : ils se délassent néanmoins par des concerts, des danses, des exercices, des jeux d'adresse. Quelquefois ils travaillent au son des instrumens & même en cadence, la musique semble les rendre infatigables, & leurs travaux ont l'air d'une fête. Nous paroissions, nous au contraire, ignorer que l'isolement, la langueur & l'ennui sont la plus cruelle des fatigues ; & que le plaisir soulage, anime & fortifie.

Les Rois savent ce que c'est que l'agriculture ; car les héritiers du trône sont envoyés dans la campagne à leur naissance, élevés à la campagne, formés aux travaux de la campagne, sans se connoître, sans soupçonner qu'ils sont appelés à la couronne ; & devenus Rois, ils respectent, protègent, encouragent leur première profession. On dira que cette institution politique est l'ouvrage de l'ambition des Grands qui ont cherché à perpétuer l'ignorance sur le trône, pour régner eux-mêmes sur l'esprit du Roi ; & que par-là ils ont en main le pouvoir, tandis qu'il n'a que le titre, *ce qui n'empêche pas*, dit bonnement Desmarchais, *qu'il ne soit absolu*. Le gouvernement du pays est si simple, les intérêts de l'Etat sont si faciles à démêler, la puissance des Rois est si modérée par le pouvoir des Grands & l'influence des Prêtres, il seroit si facile au père de l'héritier de la couronne de tromper leurs desseins, le Prince est si-tôt instruit de ses droits & de ses devoirs, que cette conjecture a peu de vraisemblance. M. Cook, dans son *Voyage de Russie, de Tartarie & de Perse*, publié l'année dernière à Londres, rapporte une pareille coutume établie en Circassie ; & la raison que les Tartares en donnent, c'est qu'un enfant durement élevé prend assez de



force pour soutenir la fatigue, nécessaire à quiconque veut devenir héros, qualité particulièrement honorée chez ce peuple. Ce n'est pas un héros guerrier que les Juidas demandent, c'est un homme de travail, pénétré de l'esprit national, & pere d'une famille agricole. En lui apprenant à obéir, on lui apprend à commander; en lui apprenant à cultiver la terre, on lui apprend à gouverner l'État.

Le respect des propriétés & le maintien des libertés sont les premières leçons que la religion par la voix des Prêtres, & la nation par la voix des Grands & de deux Nains donnent au Prince, à son avènement au trône; une des loix fondamentales de la monarchie perpétue l'hérédité des charges & des biens qui passent aux aînés des familles; la clôture écarte d'une partie des terres & le vol & le ravage; l'universalité de la culture a banni les bêtes sauvages & dévastatrices; le prix des dépenses & des soins ruraux est assuré par la liberté du commerce; ces loix, ces institutions, ces mœurs, favorables au travail & particulièrement au labourage, ont porté l'agriculture, & par l'agriculture la population & l'empire, à ce haut point de splendeur qu'aucun voyageur Européen n'a pu concevoir, parce qu'ils ont tous ignoré que la fécondité de la terre & l'industrie humaine n'avoient point de bornes, lorsque l'ignorance & la violence ne les limitoient pas.

Si quelques usages ou plutôt des abus nuisibles, tels que celui des amendes & des confiscations qui, très-communes ici, punissent tous les jours une famille pour le délit d'un seul, & qui punissent ailleurs la nation elle-même par la soustraction d'avances nécessaires à des travaux utiles; ces usages, ces abus ont, à Juida, des effets moins sensibles, parce que leur vice est en partie corrigé par de bonnes institutions. La confiscation, par exemple, des biens ne dérobe rien au corps de la société, lors même qu'ils demeurent entre les



main du Prince, parce que ses terres sont aussi bien cultivées que celles des particuliers, & que ses dépenses tendent à l'amélioration du patrimoine public.

On convient que les revenus du Roi de Juida sont considérables. Les terres inaliénables de la couronne, (unique patrimoine primitif de la royauté chez toutes ou presque toutes les nations) distribuées en différentes provinces, donnent un produit net trop fort, pour qu'il puisse être consommé dans le palais. Le superflu, le Prince le fait vendre, comme Charlemagne faisoit vendre des légumes de ses jardins & des œufs de ses poules. Ainsi, s'il y a des droits imposés sur la consommation des denrées, le fisc n'en paye point, comme ailleurs, une forte partie; & leur produit n'est point, à cet égard, un faux revenu supporté par le revenu réel du Prince. Les relations n'expliquent point en quoi consistent les droits sur les marchandises & les autres especes de taxes qu'elles attribuent au Roi. S'il n'est échappé à nos recherches aucune branche du revenu public, il paroît que, dans ces royaumes negres, la culture & les terres sont presque par-tout franches & exemptes de tribut direct. Il semble qu'après avoir assigné aux Rois leur domaine, les peuples se sont réservé la libre & pleine jouissance des leurs; & que le tribut territorial a été censé payé par l'annexion d'une vaste étendue de terres à la couronne. Les Princes n'ont osé attenter à cette immunité, lorsque leur cupidité a voulu grossir leurs revenus; cette innovation auroit eu manifestement, aux yeux de leurs sujets, le caractère d'usurpation; ils ont donc eu recours aux amendes, & elles ont été approuvées, parce qu'elles étoient la peine d'un délit; ils ont eu recours aux droits sur les marchandises, & on ne les a point refusés, parce que la nation agricole a cru que ce genre d'impôt lui étoit étranger, & qu'elle n'a pas compris que les Marchands Européens & autres, les plus chargés de ces taxes, les évalueroient dans le



prix total de leurs marchandises, & en exigeroient ainsi des consommateurs l'entier remboursement.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les droits sur les marchandises & autres impositions sont sans doute légers, eu égard aux facultés du peuple, puisqu'ils n'empêchent pas le commerce & l'agriculture de se maintenir dans l'état le plus florissant; il faut que la richesse du Souverain ne soit que la moindre portion de l'opulence des sujets, qui semblent ne payer un genre d'impôt désastreux par lui-même que de leur surabondance; il faut que la perception, plus ruineuse que l'impôt lui-même, lorsqu'elle est compliquée, soit assez simple pour ne pas donner lieu à l'oppression, & que l'impôt ne coûte que l'impôt.

S'il est vrai, comme Desmarchais l'assure, que les terres de la couronne se cultivent par corvées, la nation paye par-là un tribut personnel, comme elle a payé par la cession du donataire le tribut territorial; le produit de ces champs est un revenu net, leur culture ne demandant au Souverain ni avances ni frais; ainsi la nation paroît avoir pleinement pourvu à la dotation & à l'entretien de la souveraineté. Ce Voyageur ajoute que les sujets ne peuvent labourer, semer & recueillir, que ce travail public ne soit fini; & que souvent leurs grains pourrissent, pendant qu'ils sont occupés à couper ceux des champs royaux. Nous avons de la peine à nous le persuader; la haute & constante prospérité de la culture, attestée par Desmarchais lui-même, paroît démentir ce rapport: le tems des travaux champêtres ne se perd pas, les récoltes ne se perdent pas, la sueur du laboureur ne se perd pas, sans que la culture se détériore & s'anéantisse à la fin, par la succession de ces pertes. La joie singulière des ouvriers employés dans le domaine de la couronne, encore attestée par Desmarchais, s'oppose à son récit: ces laboureurs que l'on prendroit, à ce qu'il dit, à leur allégresse pour le peuple le



*plus heureux du monde*, au lieu d'écouter *le son des instrumens* & de *travailler en cadence*, auroient les regards tournés vers leurs champs, leurs greniers, leurs familles, & leurs yeux se baigneroient de pleurs ; car nous ne pourrions nous résoudre à confondre ce peuple avec le commun des Negres. Si le Souverain ne recueilloit une grande abondance de productions, on pourroit croire que ses terres cultivées par corvées seroient comme les chemins faits ailleurs par corvées ; mais elles ne sont pas moins riches que celles des particuliers, & il est à présumer que les chefs de famille trouvent parmi leurs enfans & leurs serviteurs nombreux, des laboureurs à joindre aux esclaves du Roi, sans dérober à leurs propres champs les bras que leur exploitation exige. Enfin Bosman, quoique fort prévenu contre l'administration du pays, certifie que quand le Prince emploie ses sujets, il faut qu'il les paye *richement* : dans les Etats voisins, tous barbares qu'ils sont, comparés à celui de Juida, les Rois donnent au moins la subsistance à ceux de leurs sujets qui cultivent leurs terres : tout prouve qu'ici le Souverain n'ignore pas que la peine de servir mérite un salaire comme celle de gouverner.

Il faut que les sujets soient riches, puisque les Rois le sont : les Rois sont riches, puisqu'ils font de fortes dépenses militaires & d'énormes offrandes religieuses ; puisque dans leur fastueuse Cour, ils entretiennent des hommes & des femmes par milliers ; puisque, sans parler des dépenses publiques communes à tous les Etats, ils fournissent encore, au rapport de Bosman, quatre mille personnes de toutes les nécessités de la vie ; puisqu'enfin ils levent des armées de cent mille hommes qui reçoivent du fisc toutes les munitions de guerre & une partie des provisions de bouche.

N'oublions pas qu'il s'agit ici d'un royaume renfermé dans une enceinte de vingt, trente ou quarante lieues : ne semble-t-il pas néanmoins que nous parlions d'un puissant Monarque ?



narque ? On ne comprend pas où les hommes bienfaisans avec intelligence prennent tout ce qu'ils donnent : on ne comprend pas où les nations sagement gouvernées puissent tous les biens dont elles jouissent. Le bon emploi des richesses semble les multiplier ; un bon gouvernement agricole les multiplie à l'infini, car il tient le trésor de la nature toujours ouvert ; & plus on fouille dans ce trésor, plus on y recueille.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Résumons. Nous avons ici un peuple immense, eu égard à l'étendue de son territoire ; quel encouragement donne-t-on à la population ? Aucun ; il y a seulement une masse énorme de subsistances, & c'est tout. Nous avons la culture la plus riche ; quel encouragement donne-t-on à ses travaux ? Aucun ; le cultivateur n'a que l'assurance de recueillir le prix de ses peines, & la liberté la plus absolue d'en disposer à son gré, & c'est tout. Nous avons le commerce le plus florissant ; quel encouragement donne-t-on à ce service ? Aucun ; il est parfaitement libre, & c'est tout, car il n'est pas même *immune*.

Nous espérons que nos lecteurs ne nous blâmeront pas d'avoir cédé au desir de chercher un instant des instructions utiles, & de sacrifier à ce plaisir celui d'amuser, par de stériles descriptions, une vaine curiosité. Nous avons assez peint de vices & de ridicules, & il nous en reste encore trop à peindre : on en trouvera dans les coutumes de Juda que nous allons rapidement exposer.

La couronne passe ordinairement au fils aîné du Roi, à moins que des raisons d'Etat n'engagent les Grands à proclamer un de ses frères. La mort du Roi publiée, l'empire des loix cesse, la licence la plus effrénée regne, tous les crimes sont impunément commis, & le peuple ressent vivement le besoin d'une puissance coercitive dans la société, comme les Grands éprouvent la nécessité de la modération sans laquelle ils attireroient sur eux la cruelle vengeance de leurs inférieurs.



Dès qu'ils ont annoncé que le trône est rempli, les loix reprennent leur force, les mœurs ramènent le travail, le commerce & l'ordre. Avec le cadavre du feu Roi, on enterre vivantes ses principales femmes, & l'on jette dans le même caveau le corps de son favori & de plusieurs Officiers, après qu'on leur a tranché la tête. Avant que le nouveau Roi soit couronné, les Grands se prosternent devant le trône, comme s'il y étoit assis. Ils retardent, autant qu'il est possible, la cérémonie du couronnement, afin d'exercer eux-mêmes l'autorité souveraine. Enfin, après de grandes réjouissances & des cérémonies innombrables, tant profanes que religieuses, un Envoyé du Roi d'Ardra met le casque sur la tête du Prince, & son regne commence. Il paroît par cette cérémonie que le Roi d'Ardra conserve encore sur ce royaume une ombre de puissance.

Les Voyageurs disent tout à la fois que le Roi est absolu, & que les Grands partagent avec lui l'autorité, & même qu'ils portent l'indépendance plus haut que dans tout autre pays; qu'il n'y a point de loix établies dans le royaume, & que la constitution assure des libertés & des privilèges immuables, tant à la nation qu'aux Nobles; que les biens, ainsi que les dignités des Grands, sont héréditaires, & que le Roi hérite des biens des Kabaschirs ou Seigneurs du pays, & que les femmes du Roi, quand il les détache pour se venger ou pour punir, pillent & abattent les maisons des Grands, sans qu'ils s'y opposent, parce que ce seroit un crime irrémissible que de toucher & même de regarder ces femmes; & que les gardes des Grands forceroient le palais & perdroient tout respect pour la Majesté Royale, s'ils croyoient leurs maîtres en danger, quoique le Roi soit une espèce de divinité dont on n'approche qu'en rampant, & avec des cérémonies qui tiennent du culte que l'on rend aux Dieux. On démêle facilement à travers ce cahos que le gouvernement est féodal, &



par conséquent alternativement sujet à des usurpations & à des violations, & de la part des Grands & de la part du Roi, suivant la position, le génie & les forces du chef ou des vassaux. Ces Seigneurs dont les domaines sont certainement héréditaires, se font quelquefois mutuellement la guerre, sans que le Roi interpose son autorité dans leurs différends; il ne se met entr'eux que comme médiateur. Dans les guerres de l'Etat, chaque Viceroy ou Gouverneur fournit un nombre réglé de troupes qu'il est obligé de nourrir. En matière civile & militaire, ils décident souverainement dans leur ressort, ils s'y approprient même les amendes & les confiscations.

Personne n'a la liberté de voir manger le Roi, si ce n'est son troupeau de femmes. Bosman croit qu'on veut par-là donner à croire aux peuples qu'il vit sans nourriture, afin de les confirmer dans l'opinion qu'ils ont de sa divinité; tandis que ce Dieu boit devant tout le monde, & que ces peuples sont très-persuadés que leurs fétiches mangent. On prétend que ce Prince épouse quelquefois ses propres filles.

On assure que les Juidas ne sont pas guerriers & qu'ils sont toujours en guerre; qu'ils sont lâches & qu'ils se battent en furieux sans faire aucun quartier; qu'ils craignent la mort jusqu'à n'oser en prononcer le nom, & qu'ils la donnent & la reçoivent en braves & même en désespérés; qu'ils sont francs, droits, désintéressés, généreux, & que *toute la nation n'est qu'une troupe de voleurs*. Dans le détail des mœurs & des coutumes de cette nation, nous trouvons tout ce qui annonce une nation guerrière. Quand cinq mille bons soldats Européens bien armés auront mis en fuite cent mille Juidas, il ne faut pas conclure de-là que ces peuples soient lâches; la discipline, le courage & la bonne armure sont infiniment plus fortes que le courage indiscipliné & mal armé. Il est vrai que dans la guerre des Dahomays, cette nation n'osa pas même se défendre, une terreur soudaine & la superstition l'avoient



abattue. Si c'est un crime de prononcer le mot de *mort* en présence du Roi, c'est la sottise de la grandeur qui ne veut pas entendre qu'elle est périssable. Quant au penchant de ces Negres pour le vol, il n'y a que de l'exagération dans l'accusation de Bosman.

La loi du Talion est assez généralement suivie, *œil pour œil, dent pour dent*. Les incendiaires sont brûlés vifs : on éventre un meurtrier. Le voleur, pris sur le fait, est condamné à la restitution du vol, & en cas d'impuissance à l'esclavage : un porte-faix à qui l'on trouve la main dans le ballot, dit hardiment qu'il reçoit un salaire trop modique, pour qu'il ne se dédommage pas par le pillage. On punit l'adultère de divers supplices toujours cruels. Un homme peut tuer sa femme, quand il la surprend en flagrant délit ; le complice du crime périt sous le bâton, si l'offensé le dénonce au Roi. Le Prince commue quelquefois les peines capitales en confiscation de la personne, des biens, de la famille des coupables. Une accusation destituée de témoignages suffisans, conduit à l'épreuve du fétiche ou de l'eau. On jette, par exemple, l'accusé dans une rivière qui doit engloutir les criminels, & qui justifie les bons nageurs, art très-commun chez les Negres : il en coûte néanmoins une amende. Pour former une union inviolable de cœur, d'intérêt, de fortune, deux Negres mêlent ensemble dans de la terre quelques gouttes de leur sang, & en avalent une partie : cette cérémonie s'appelle *boire Dios* ; elle donne la mort pour la plus légère infidélité.

Il est naturel que, dans un pays où le nombre des enfans est une richesse pour les peres, les filles qui ont donné des preuves de fécondité, soient préférées aux filles chastes ou stériles. Il y a sur les chemins un grand nombre de cabanes de prostitution, dans lesquelles le prix de la débauche n'est que de trois bugis, un liard de notre monnaie. Les dévotes de distinction, quand elles sont au lit de la mort, font acheter



des filles pour ces peuples, action dont elles attendent une récompense dans l'autre vie. L'ainé des enfans mâles s'empare non-seulement des biens de son pere, mais encore de ses femmes avec lesquelles il peut vivre en qualité de mari. Ces Africains sont si passionnés pour le jeu, que, malgré les prohibitions les plus séveres, ils ont continué de jouer jusqu'à leurs femmes, leurs enfans, & leur propre liberté, mais non leur *existence*, comme un Historien le dit. Le jeu le plus ordinaire est l'*Atropo* ou *Attropoé*, c'est-à-dire, six bugis; il a quelque rapport au jeu des dés. Les bugis ou koris, coquilles des Maldives, sont la monnoie courante du pays, les Anglois, les Hollandois sur-tout en remplissent des magasins, pour les vendre aux autres nations. Les Voyageurs ont remarqué des traits singuliers de ressemblance entre ce peuple & les Chinois, sur-tout dans le cérémonial des visites & du commerce ordinaire de la vie, les devoirs de la subordination envers les parens & les supérieurs, la loi des égards & des bienféances, tant en public que dans le particulier. La moindre négligence à observer l'étiquette seroit punie d'une amende.

Les Negres croient confusément l'existence d'un Etre suprême qui laisse le gouvernement du monde aux fétiches, au serpent sur-tout, aux grands arbres, à la mer, à l'*agoye*, figure hideuse assez ressemblante au crapaud & divinité de la prudence, &c. Le serpent, principal objet du culte de Juida, est d'une espece particuliere, ennemie des serpens venimeux. Le royaume seroit rempli de ces reptiles, si les serpens noirs & les porcs-épics n'en détruisoient beaucoup. Ils ont de tous côtés des temples où une Prêtresse reçoit les offrandes qu'on leur présente, & rend les oracles qu'on en attend. Le grand serpent, honoré à quelques milles de la capitale, reçoit sans cesse, par les mains du *Béti* ou grand sacrificateur, de riches présens ordonnés par la religion ou



inspirés par la piété; & par son pouvoir sur toute la nature, le Grand-Prêtre, seul familier avec lui, balance souvent l'autorité royale. La dignité des Féticheres ou Prêtres est héréditaire. Les Bétas ou Prêtresses exigent tant de soumission de la part de leurs maris, qu'il est rare qu'un homme sensé les épouse. Lorsqu'on a besoin d'en consacrer de nouvelles, les vieilles vont, en courant comme des furies, enlever toutes les filles de dix à douze ans qu'elles rencontrent: il en coûteroit la vie à quiconque oseroit leur résister. Le serpent marque ces jeunes enfans de cruelles empreintes; on les renvoie ensuite dans leurs familles. Il leur est défendu de révéler les mystères de leur consécration, sous peine d'être brûlées vives. A l'âge de quatorze ans, leur mariage avec le serpent se célèbre dans un caveau du temple; le fruit de ce mariage, dit Desmarchais, est toujours de l'espèce humaine: dès ce jour, elles participent aux offrandes. Il est facile ensuite de les obtenir en mariage: si elles ne trouvent pas des époux, elles vendent leurs faveurs au public. Il leur est permis de commercer & de cultiver la terre. Dans un certain tems de l'année, le serpent conçoit de l'inclination pour une foule de jeunes filles, des plus belles. Pendant la nuit il les touche, & elles entrent dans une sainte fureur. Leurs parens sont obligés de les conduire dans un édifice voisin du temple, où elles portent une abondante nourriture, jusqu'à ce que leur santé soit rétablie. Après plusieurs mois de séjour dans cette retraite, elles retournent chez leurs parens qui payent aux Prêtres & Prêtresses une somme considérable. On prétend que le Roi partage avec ces fourbes l'immense produit de leur artifice. Enfin les vieilles Prêtresses font un infâme trafic de ces jeunes filles auxquelles elles promettent, au nom du serpent, des délices infinies, pourvu qu'elles accordent leurs faveurs à l'homme qu'elles leur désignent,



Nous avons rapporté dans le corps de notre Histoire les particularités recueillies par Snelgrave & Lamb sur les Negres de Dahomay, dévastateurs de Juida & d'Ardra. Leur pays, situé à 200 milles de la côte, vers le 8<sup>e</sup> deg. de latitude septentrionale, est fort sain parce qu'il est élevé, & qu'il y regne un vent fort agréable. Ils poussent, à ce qu'on assure, la férocité jusqu'à manger des hommes, tels que les prisonniers de guerre qu'ils ont immolés en l'honneur de leurs Dieux. Dans la parure de leurs femmes, on remarque des cristaux de différentes couleurs, tirés de l'intérieur de l'Afrique, & aussi estimés dans ce pays que les diamans.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Royaume d'Ardra.*

Le royaume d'Ardra, pays plat, très-fertile en grains, racines, fruits, sel, &c. a peu d'étendue sur la côte, mais il s'étend au loin dans les terres. Ses principales villes sont Foulaon, capitale du petit Etat de Torri, qui achete la protection du Roi d'Ardra par une petite redevance; Praga, située sur le bord de la mer; Jacquin ou Jakin, où les Hollandois avoient encore un comptoir au commencement de ce siècle; Offra ou le petit-Ardra, où les Hollandois & les Anglois ont des loges bien bâties; le grand Foro où il y a une sorte d'Hôtelier pour les voyageurs; Assen ou Azem, le grand Ardra, capitale, belle ville, régulièrement bâtie, proprement entretenue, du moins avant l'irruption des Dahomays; Ba, fameux marché de sel; Jago, autre marché où, dans certaines saisons, il s'assemble jusqu'à trois ou quatre mille Negres. Toutes ces villes & plusieurs autres sont entourées de murs de terre. De l'une à l'autre, il y a des chemins & des canaux très-commodes. L'air du pays est funeste aux Européens; à peine en échappe-t-il cinq sur quarante: cependant les Negres y vivent long-tems, si la petite vérole les épargne.



Les habillemens, les mœurs, les manieres, la religion, le gouvernement d'Ardra, different peu de ceux de Juida. Les Grands y parlent, lisent & écrivent le Portugais: les gens du commun se communiquent leurs pensées par des nœuds, comme les Péruviens. Le Roi porte sur la tête, au-dessus d'une petite couronne de bois de senteur, une espee de coëffe à dentelle, qui lui tombe sur les épaules: il tient à la main un petit fouet. Les deux sexes ont grand soin de se laver & de se parfumer le corps. On prétend que la Reine, c'est-à-dire, la mere du premier des enfans mâles du Roi, a l'étrange prérogative de pouvoir vendre ses concubines, pour fournir à ses besoins ou à ses fantaisies, si le Roi refuse d'y pourvoir: mais il nous paroît qu'on érige en coutume & en droit, un exemple peut-être unique de cette action. C'est assez la coutume des Voyageurs de supposer que ce qu'ils ont vu arriver une fois, se pratique constamment. Les femmes & les hommes se marient si jeunes, que quelquefois, à l'âge de maturité, les unes cessent d'inspirer des desirs, & les autres n'éprouvent que des desirs impuissans. Les terres sont très-bien cultivées. Les sépultures sont, auprès des maisons, comme à Juida.

Le Roi d'Ardra se qualifie aussi Roi d'Aghemi & de Jacquin. Il a pour premier Ministre le Grand Prêtre, le seul qui, avec le Prince héréditaire l'aîné des garçons, a le privilege de lui parler debout. Ce seroit un crime puni de mort & de l'esclavage de toute la famille du délinquant, comme la défobéissance aux ordres du Roi, que de le voir manger ou boire, & même de regarder servir ou desservir les plats de sa table. Les villes sont gouvernées par des Fidalgos ou Nobles, concussionnaires que le Prince dépouille lorsqu'ils se sont enrichis. Les Officiers du Roi prennent les titres de Capitaines de la viande, du vin, &c. suivant leurs fonctions. Les droits sur les denrées & sur les marchandises étrangères, les



les esclaves livrés par les Etats tributaires, ou pris à la guerre, les confiscations, &c. composent les revenus de la couronne. Bosman assure que ce Monarque est vingt fois plus puissant que celui de Juida, sans qu'il ose l'attaquer, quoiqu'ils soient toujours ennemis. Cependant, selon Barbot, il ne met guere que quarante mille hommes sur pied. Les Voyageurs ne s'accordent point ensemble sur les qualités militaires de ces Africains; la quantité des peuples tributaires de ce royaume paroît décider la question en leur faveur.

Le Roi traite les Marchands étrangers avec beaucoup d'égards: ils sont logés dans son palais & nourris à ses dépens. Les Hollandois font un grand commerce à Ardra: celui des Anglois, sans être si étendu, est encore assez avantageux. On tire du pays des vivres, du sel, des esclaves, du coton, des étoffes, des pierres bleues appellées *acori* ou *aigris*. Les esclaves se payent moitié en bugis, monnoie très-recherchée par ces Negres, moitié en marchandises différentes, sur-tout en écus de Hollande & d'Angleterre, fort estimés dans le pays. Il faut d'abord traiter avec le Roi. D'Elbée dit qu'il ne fait jamais ni emprunts, ni chicanes, & qu'on peut se reposer avec confiance sur sa fidélité. Tous les vaisseaux lui payent d'abord en marchandises la valeur de cinquante esclaves, sans d'autres droits particuliers équivalens à la moitié de cette taxe.

Le même Voyageur a trouvé dans le royaume d'Ardra des vestiges du Christianisme. Dans une conversation qu'il eut avec le Grand-Prêtre sur la couleur du Diable, l'Africain qui avoit autant de raison de soutenir que le Diable étoit blanc, que l'Européen en avoit de dire qu'il ne l'étoit pas, termina le démêlé en assurant qu'il en parloit sur le témoignage de ses propres sens, puisqu'il lui arrivoit souvent de le voir & de lui parler. Dans chaque ville il y a une maison où ce Prêtre envoie tour à tour les femmes se former aux



exercices de la danse & du chant, pendant cinq ou six mois. On les fait sauter jusqu'à ce qu'elles tombent de lassitude : celles qui supportent le plus long-tems cette fatigue, en sont plus estimées de leurs maris. Snelgrave rapporte un trait du profond respect que ce peuple a pour ses Prêtres, quoique moins superstitieux, ou, pour mieux dire, plus éclairé que la plupart des Negres. Par une loi inviolable, il en coûte la vie au Negre dans la maison duquel le feu prend, quand il arrive un incendie. Lorsque le palais de Jacquin fut brûlé, on sçut que le feu avoit pris à la maison du Prêtre, on le soupçonna même de l'y avoir mis à dessein, & l'on s'abstint de toute recherche.

## V.

*Fin de la Côte de Guinée.*

Le reste de la Guinée méridionale peut être divisé en deux principales contrées. Celle de Benin s'étend depuis la rivière de Lagos jusqu'au cap Formose ou Fermose, situé à 4 deg. 30 min. de lat. septent. & 25 de longit. Celle de Biafara regne depuis ce cap jusqu'au cap Lopez Consalvo, à un demi-degré de latitude méridionale.

*Pays de Benin, &c.*

Le royaume de Benin, Binni, Benni, &c. proprement dit, est terminé du côté du midi par Rio Formoso ou la rivière de Benin : il a 50 lieues de côtes. En remontant de Rio Lagos, il a sur différentes rivières ou sur la mer, les villes de Jubu, Almata, Karam, Jabun, places de commerce : les Negres de Karam font d'excellentes étoffes, qui se vendent bien sur la côte d'Or.

Benin ou Oëdo, capitale du royaume, a, selon Artus, onze milles de circuit & cent mille habitans : Nyendaal lui donne six lieues de circonférence. La grande rue est huit



fois plus large , au rapport d'Artus , que celle des villes de Hollande. La ville est défendue d'un côté par un boulevard fort épais , de l'autre par des fossés , des marais , des haies impénétrables. Les rues , toutes droites , longues , larges & bordées de boutiques fournies de toutes sortes de marchandises du pays & d'Europe , sont très - proprement entretenues par les femmes. Les maisons étoient autrefois si serrées qu'elles sembloient ne former qu'un seul bâtiment. Mais depuis qu'un Chef de rues ou Commissaire de quartier , pour éviter le sort de deux de ses collègues mis à mort par l'avidité tyrannique du Roi , a ravagé cette capitale , & attiré une partie de ses habitans auprès de lui dans un lieu situé à quelques journées de Benin , la ville est à demi détruite & fort dépeuplée. Le palais du Roi , respecté par ce rebelle , est lui seul aussi grand que Bordeaux ou la Rochelle , selon Barbot. Il se tient tous les jours dans les grandes rues des marchés , où l'on vend des bestiaux , du vin de palmier , des fruits , du coton , de l'ivoire , des ustensiles , des marchandises d'Europe , ainsi que de la chair de chien , des singes rôtis , des lézards séchés au soleil , des chauves-souris , de gros rats , mets assez généralement aimés des Nègres de la côte de Guinée. L'architecture des principaux édifices n'est nullement méprisable ; divers ouvrages annoncent assez de progrès dans les arts de la part de ce peuple.

Sur les belles rives de Rio Formoso , rivière partagée en plusieurs branches considérables , fréquentées par une foule de Marchands Nègres d'Ardra , de Kalabar , &c. sont les villes de Meiberg , Agaton , Arebo , Bododo , &c. toutes fort commerçantes ; Arebo ou Arbon sur-tout , où les Anglois & les Hollandois avoient un comptoir commun au commencement de ce siècle. L'air de ces cantons est mortel pour les étrangers , sans parler de l'incommodité causée par les moustiques & autres insectes , communs ici comme sur les autres côtes.

Y y y ij

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



Au-delà de la rivière de Benin, est le royaume d'Overri ou Oere, tributaire de cet Empire. La capitale, située sur Rio Forcados, à trente lieues de son embouchure, a deux milles de circonférence. Le palais du Roi est un très-vaste édifice. Les maisons, mieux construites & plus agréables que celles des autres Negres, ont les dehors peints en rouge ou en blanc. Les Hollandois & les Portugais font presque seuls la traite des Negres, plus beaux, plus robustes & plus actifs dans ce pays que dans tout le reste de la Guinée : on en tire à peine cinq cents dans le cours d'une année. On vante la beauté des femmes. Les deux sexes ont une grande cicatrice au milieu du front, & une autre à côté de chaque œil. Leurs pagnes, amples & fins, leur couvrent le dos, la poitrine & les cuisses. La plupart vont tout-à-fait nus. Ce peuple, d'ailleurs doux, civil & de bonne foi dans le commerce, sacrifioit autrefois des victimes humaines à ses idoles ; mais Barbot dit qu'il a en horreur cette barbarie, persuadé qu'il n'appartient qu'au Diable de répandre le sang humain. On voit encore dans le pays des vestiges du Christianisme, embrassé par ces Negres, lorsque les Capucins procurèrent au Roi l'avantage d'épouser une femme Blanche. A la mort d'un Negre, le Roi s'empare de toutes ses femmes pour les vendre ou en peupler son ferrail.

Les Negres de Benin sont doux & sensibles aux égards, fiers & incapables de plier devant la hauteur, peu adroits dans les arts, presqu'uniquement exercés par les femmes & les esclaves, mais assez intelligens pour le commerce ; attrayans par leur caractère, mais difficiles par leur attachement aux anciens usages ; lents, mais exacts à payer ; généreux jusqu'à rendre le double de ce qu'on leur donne ; jusqu'à ne rien refuser de ce qu'on leur demande ; attentifs & zélés envers les étrangers, jusqu'à punir de mort un outrage fait à un Européen ; très-jaloux entr'eux de leurs femmes, & empressés



à les présenter à un Blanc & à leur recommander de les réjouir.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les personnes de distinction s'enveloppent la ceinture & les cuisses de deux paans ou pagnes d'étoffes fines, arrêtés par une écharpe ornée de franges ou de dentelles d'or. Les femmes ferment leurs pagnes par devant avec des boucles; elles ont la tête & les épaules couvertes d'un voile. Les enfans de l'un & de l'autre sexe sont nus jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, & même au tems de leur mariage, à moins que leurs familles n'obtiennent du Roi le privilège de les vêtir, faveur signalée que l'on célèbre par des réjouissances. On grave sur le corps des filles & des garçons différentes figures assez régulières. Les uns & les autres sont circoncis, comme sur toutes ces côtes; les femmes, pendant leurs infirmités périodiques, se retirent de même dans un logement séparé: ils ont aussi pour médecins leurs Prêtres.

Les enfans mâles, dès qu'ils viennent au monde, sont présentés au Roi comme un bien qui lui appartient, & il est chargé de leur éducation. Cependant on ajoute que les hommes naissent tous libres, & qu'il n'est pas permis, même au Roi, de vendre aux étrangers les criminels même condamnés à l'esclavage. Les filles & les femmes ne partagent point ces privilèges.

La naissance de deux jumeaux est d'un bon augure à Benin & dans presque toutes les autres villes. A Arebo, au contraire, l'on sacrifie au Démon d'un bois voisin, les deux enfans ainsi que la mere, si son mari ne la rachete pas en donnant à sa place une esclave. Au commencement de ce siècle, cette barbare coutume commençoit à s'abolir.

L'usage est d'enterrer, avec les Grands, un nombre considérable d'esclaves. A la mort du Roi, c'est une horrible boucherie: non-seulement on jette dans la même fosse une foule prodigieuse de ces malheureux de l'un & de l'autre sexe;



( car les Rois ont ici des esclaves sans nombre, sans doute en partie parce que la défense de vendre les mâles au dehors doit rendre la traite générale presque nulle ) mais encore lorsqu'après plusieurs visites, on s'est assuré de la mort de ces victimes par leur profond silence, le peuple, régale par le nouveau Roi jusqu'à ce que l'ivresse excite sa furie, va, massacrant de tous les côtés, tout ce qu'il rencontre, pour porter une nouvelle offrande à la fosse sépulchrale.

Lorsque le Roi sent approcher sa fin, il déclare à l'un de ses principaux Ministres le successeur qu'il choisit parmi ses enfans. Dès qu'il a rendu l'esprit, le Ministre-Régent s'empare du trésor, & quelques jours après il instruit le Grand-Maréchal du secret de l'Etat, & enfin ces deux Officiers proclament le nouveau Roi. Avant que de prendre les rênes du gouvernement, ce Prince étudie l'art de regner dans le village d'Oisebo, à l'école de quelques politiques expérimentés. Pendant ce tems-là, la Reine-Mere & deux Officiers sont chargés de l'administration.

Les Rois de Benin sont absolus; ( car les Rois Negres le sont tous, dans les relations des Voyageurs, quelque limité que soit leur pouvoir ). Ils exercent la même autorité sur les petites souverainetés dépendantes, si l'on en croit ces Marchands, quoiqu'elles se glorifient d'être libres. Mais l'Etat est réellement gouverné par trois grands Seigneurs ou Ministres, autorisés à prendre connoissance de toutes les affaires, pour en rendre compte au Roi, inaccessible à presque tous ses autres sujets. Dapper leur associe un Grand-Maréchal. Les *Are de Roes*, ou Rois, Chefs des rues, Officiers municipaux, Inspecteurs de police, occupent le second rang dans l'administration. Les *Fiadors*, courtiers & interprètes, nommés par la Cour, s'entremettent, pour toutes les affaires de commerce, entre les étrangers & les habitans. Quelques-uns comprennent dans le même ordre les *Mercadors*, Marchands,



hommes utiles parce qu'ils parlent un mauvais Portugais, mais si différens par le caractère, de leurs compatriotes, qu'on peut douter s'ils sont Portugais d'origine. On y ajoute les *Falladors* ou intercesseurs, & les *Veilles* ou vieillards. Le Roi accorde, pour marque de distinction, à ces trois ordres, des colliers de pierres d'un rouge pâle, dont la perte est punie de mort. Le peuple dérobe, autant qu'il est possible, au gouvernement, la connoissance de son commerce & de ses richesses, afin d'échapper à l'avidité cruelle des Ministres. Les trois grands Officiers partagent les amendes avec les Vicerois ou Gouverneurs. Ceux-ci payent, en argent, un tribut au Roi : il reçoit des Officiers subalternes assez de bétail, de denrées, de fruits, d'étoffes, &c. pour que l'impôt pécuniaire demeure tout entier dans ses coffres. Il n'y a point d'impôt direct sur les marchandises ; il faut seulement acheter le droit de commercer. On assure que le Roi de Benin met sur pied cent mille hommes, bien vêtus & peu guerriers. L'Etat employe les pauvres valides, & nourrit gratuitement les pauvres infirmes.

Le vol & l'adultère commis contre les Grands ou les Administrateurs, sont punis d'une peine capitale, comme le meurtre sanglant ; car si le sang n'a pas coulé, le meurtrier se rachète par une amende. Les fils du Roi ou les Grands n'encourent, pour ce crime, que le bannissement, si toutefois ils ne sont pas secrètement mis à mort. Parmi le peuple, une femme surprise en adultère est chassée de la maison de son mari, après avoir reçu la bastonnade, à moins que ses parens n'assoupissent l'affaire en payant à l'offensé une somme d'argent. Quant au vol, il n'en coûte que de le restituer & de payer une amende.

L'usage des épreuves judiciaires est très-commun ici & très-varié. Si une plume de coq graissée perce facilement la langue de l'accusé, s'il retire aisément des plumes fichées



dans une pâte, si ses yeux ne sont pas enflammés par le jus âcre de certaines herbes, si un cercle de cuivre rougi au feu ne lui brûle pas la langue, s'il n'est pas englouti par les eaux d'une rivière ou d'un gouffre, la loi le déclare innocent.

Le fils aîné entre en possession des biens & des femmes de son pere, en donnant au Roi & aux trois Grands-Seigneurs des esclaves, pour que le gouvernement l'en déclare héritier. Il doit fournir à l'entretien de sa mere; ses freres n'ont rien à attendre que de son attachement & de sa libéralité.

Ces peuples reconnoissent un Etre suprême, sous le nom d'Oviffa, être qu'il ne faut pas, disent-ils, représenter sous aucune forme, parce qu'il est invisible, ni honorer parce qu'il est au-dessus de nos hommages, ni prier parce qu'il est nécessairement bon & bienfaisant. C'est le Diable, ajoutent-ils, c'est-à-dire tout ce qui est mal-faisant, qu'il est convenable de se rendre propice par des sacrifices & des offrandes. Ils placent un enfer & un paradis au fond de la mer. Selon eux, l'ombre ou *passadoor*, est un corps réel, chargé de rendre un jour témoignage de notre conduite. Leurs fétiches sont Dieux ou Diables, suivant l'intention de ceux qui les honorent, ou plutôt les circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

Parmi les prêtres, forciers familiers avec le Démon, le plus habile à prévoir l'avenir, le plus puissant sur la nature, le Grand-Pontife, c'est celui de Loebo, ville située à l'embouchure de la rivière Formose, dans laquelle il commande en Souverain; on n'approche de lui qu'en tremblant. A la fête anniversaire consacrée à l'honneur des morts, on immole des victimes humaines choisies parmi les criminels ou enlevées la nuit dans les rues, s'il n'y en a pas assez dans les prisons.

*Contrée de Biafara, &c.*

Le pays de Biafara commence vers le 4 deg. de lat. sept. Ses habitans sont si entêtés de magie, qu'ils s'imaginent, si  
l'on



l'on en croit Dapper, exciter les orages, les tempêtes, les pluies, le tonnerre : c'est pourquoi, ajoute ce Voyageur, ils adorent le Démon avec tant de zèle qu'ils lui immolent même leurs enfans.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Le nouveau Kalabar, sur le fleuve du même nom, ou Rio Real, est obligé de tirer ses vivres du pays des Kakkous, peuples, qui, quoique Sauvages, à ce que l'on dit, tiennent chaque semaine deux marchés. Le prix commun des esclaves, au rapport de Brazilhier, étoit dans cette ville au commencement de ce siècle, de douze barres de fer pour un homme, & de neuf pour une femme. Ses habitans sont grands, foibles, paresseux, querelleurs, superstitieux, cruels, fourbes & voleurs. Ils ont coutume de se traiter alternativement les uns les autres, hommes & femmes. Le Roi ou Chef ne sort jamais de son palais qu'il n'ait suspendu par une jambe au bout d'une perche, une poule qu'on laisse mourir de faim dans cet état. Lorsqu'un accusé veut se justifier, il se fait une incision au bras & suce son sang. Les peres vendent ici leurs enfans, les maris leurs femmes, les freres leurs sœurs, & ainsi réciproquement. Les Negres de la rive orientale mangent, dit-on, les ennemis qu'ils ont tués dans les combats.

Foko ou Fokké, à l'entrée de la même riviere, est une ville toute entourée de villages, habités par des Negres assez civilisés, qui vendent de l'ivoire, des esclaves, toutes sortes de rafraichissemens. Mais ces esclaves, s'ils ne sont nourris d'ignames & de bananes, tombent malades ; & il en périt un grand nombre dans le trajet.

Dans l'intérieur, on trouve la grande ville de Belli, & les districts très-peuplés de Krikke, Moko & Bani, gouvernés par des Capitaines indépendans. A Moko, il y a une monnoie de fer.

Sur la riviere San-Domingo, Laitomba, Boni, Doni, est la ville de Doni ou Boni, fort grande & fort peuplée,



où l'on trouve des esclaves & de l'ivoire, des bétails & de gros lézards sacrés, distingués entre les Mokissos ou fétiches du pays.

Il y a sur Rio-Condé ou le vieux Kalabar, deux petites villes, dont les Hollandois nomment l'une *ville au poisson*, & l'autre *ville au sel*. Outre ces denrées, elles ont du bled d'Inde & autres provisions.

La ville de Bandi, sur la rivière du même nom, tire de fort loin l'ivoire & les esclaves : les Hollandois y font la plus grande partie du commerce.

La ville de Biafara, qui donne son nom à la côte, est, selon Barbot, sur le Camarones, qu'il ne distingue pas du fleuve Yamur ou Jamur.

Les isles extraordinairement peuplées de la rivière Ambozi, forment une république très-redoutable à ses voisins ; ses habitans, d'un commerce très-dangereux, entendent le Portugais. Dans la fertile contrée d'Ambozi, les Hollandois trafiquent à Serges, à Bodi & à Bodiva.

Les bords du fleuve del Rey sont garnis d'un grand nombre de villages où les mêmes Européens achètent, outre mille ou douze cents tonneaux d'ivoire, & quatre ou cinq cents esclaves, des armes blanches, qu'ils vendent sur la côte d'Or, & de l'aigris, espèce de corail bleu, production commune sur les rives de Rio del Rey & de Camarones.

Les Kalbongos, établis au nord du Camarones, sont divisés en deux nations, toujours en guerre l'une avec l'autre. Ils sont grands, robustes, courageux, perfides, fort mal-propres, & dénaturés jusqu'à vendre leurs plus proches. Tous ces peuples ont le corps cicatrisé & barbouillé de rouge.

Sur les bords de cette rivière est un peuple gouverné par un Prince particulier, dont la résidence est un des plus beaux lieux de la Guinée.

Plus loin, la mer forme les isles de Branca, où les femmes



se prostituent publiquement, & celles de Fernando Po & du Prince.

Dans la baie d'Angra, à un degré de latitude septentrionale, on trouve les isles de Corisco, d'où l'on tire le camwood ou takoel, beau bois rouge, préféré par quelques Marchands à celui du Bresil. Les Hollandois & les Anglois y commercent.

Le pays & les isles de la riviere de Gabon, au nord du Cap Lopez, forment divers Etats indépendans. Les vaisseaux y trouvent, sans parler de l'ivoire, du miel & de la cire, de grandes commodités pour se radouber. Mais les habitans sont d'une humeur peu traitable, d'une insatiable avidité, de la mal-propreté la plus dégoûtante, d'une lubricité si excessive, que les meres reçoivent ouvertement les caresses de leurs fils, & les filles celles de leur pere. Sur une riviere nommée Olibato, il y a des peuples dont Bosman vante la douceur & la civilité. Les principaux d'entr'eux prennent les titres de Princes, de Ducs & d'Amiraux.

#### *Isles.*

Il y a vers le golphe de Benin plusieurs isles situées sur une ligne du nord au sud; l'isle de *Fernand Po*, à 3 deg. & demi de lat. sept. où des peuples sauvages ne laissent guere prendre aux Européens que de l'eau. L'isle du *Prince*, pays fertile, peuplé, où il y a des moulins à sucre, & dont les habitans, quoiqu'ils aient un Chef particulier, reconnoissent le Roi de Portugal; l'isle *Caracombe*, remplie de plantes & de fruits inconnus, habitée par des Negres, aussi difformes, dit-on, d'esprit que de corps; l'isle *Saint-Thomas*, à quelques minutes de la ligne, sous un climat mal-sain, gouvernée pour le Portugal par un Viceroy, propre à la vigne, distinguée du moins autrefois par sa culture, la fabrication & le commerce du sucre, remplie d'animaux domestiques & sauvages,

Z z z z ij



défundue par un château au nord de sa capitale & de son excellente baie; l'isle *Annobon* ou Bon-an, autre isle Portugaise qui renferme de fertiles vallées, & dont le coton égale celui des Indes. Ces dernières isles sont à la hauteur des côtes de Loango. A un deg. 50 minutes de latitude méridionale, on trouve l'isle presque déserte de *Saint-Mathieu*, où les vaisseaux prennent des rafraîchissemens.

*Suite de la Côte occidentale de l'Afrique, depuis le Cap Confalve jusqu'au pays des Hottentots, ou Ethiopie méridionale & occidentale.*

Les pays de Loango, de Congo, d'Angola, de Benguela & des Cimbebas, occupent cette côte presque depuis la ligne jusques vers le 20 deg. de latitude méridionale. Au-delà est une région aride, que M. Danville désigne sous le nom de Côte déserte. Ce pays inconnu remplit 10 deg. ou 200 lieues de côte.

*Royaume de Loango.*

Le royaume de Loango, ancien pays des Oramas, commence à environ un demi-degré de la ligne & finit vers le cinquième degré de latitude méridionale. Ses principaux quartiers sur la côte sont *Gobbi*, la province la plus voisine du Cap Confalve, pays bien arrosé, mal cultivé, & couvert de bêtes féroces, commerçant en bois de teinture, ivoire, & queues d'éléphant, dont le poil, très-estimé, sert à divers usages; *Setté*, remarquable par son commerce en bois rouge, dont la racine est préférée aux autres parties à cause de sa dureté & de sa couleur foncée; *Magomba*, pays de bois habité par les Marambas, qui se nourrissent de racines, de poisson, de chair de bêtes féroces, & gouverné par un Mani ou Chef, qui n'est assujetti envers le Roi qu'à un tribut de dix pour cent sur la vente du bois rouge; *Pyri*, renommé par ses



pâturages & ses bestiaux , principale ressource des Mouviris , ses habitans , qui vivent dans l'aisance & la tranquillité ; le *Kilongo* , la province la plus grande , la plus peuplée , la plus fertile du royaume , autrefois indépendante , & aujourd'hui gouvernée par un Manibelor ou Chef élu par ses peuples , & presqu'absolu ; *Loango* , divisé en quatre seigneuries également fertiles en fruits & en grains , & renommé par les belles étoffes de fil de palmier , de la fabrication de ses industrieux habitans ; *Bongo* , distingué par son commerce de fer , d'ivoire & d'étoffes de palmier ; *Kango* , pays montagneux où l'on trouve un grand nombre de beaux éléphants & de mines d'excellent cuivre ; *Kakongo* , une des plus agréables contrées de l'Afrique , située entre trois ports très-fréquentés , *Kakongo* , *Loango* & *Kapinda* ; enfin , *Angoi* , sur les confins de Congo , qualifié du titre de royaume , peu cultivé , habité par une nation sauvage ennemie des Rois de Loango & de Congo , qui , tour-à-tour , l'ont subjuguée. *Kapinda* , excellent port , très-fréquenté par les Européens , appartient à cette contrée , dont la capitale s'appelle *Bomankoi*.

*Loango* , capitale du royaume , dans la province du même nom , est située à une lieue de la mer , au milieu d'une vaste plaine. Elle est fort grande , & le palais du Roi , seul , n'a pas moins d'étendue qu'une ville ordinaire du pays. De belles allées de palmiers , de patanes & de bananiers donnent de la fraîcheur : ses rues sont fort propres.

Le Roi prend le titre de la Divinité , c'est-à-dire , de *Sambapango*. Le peuple , entr'autres attributs surnaturels , lui accorde le pouvoir de faire descendre la pluie du ciel ; pouvoir qu'il exerce sur les supplications des peuples en tems de sécheresse , au milieu des nobles armés & de la nation assemblée pour jouir du miracle , si le hazard le veut , en lançant contre le ciel une flèche , après un concert effroyable de tambours énormes & de trompettes , formées , comme toutes



celles des Negres, de dents d'éléphants creusées & polies avec art. Les peuples l'invoquent également pour obtenir toute autre espece de bien, si l'on en croit Battel. Il peut se transformer en bête, plier une dent d'éléphant & en faire un nœud. Les grands Seigneurs participent à cette puissance extraordinaire, suivant que leur dignité approche plus ou moins de la royauté.

C'est un crime capital que de voir boire ou manger le Prince, quoiqu'il prenne ses repas entouré de Seigneurs & d'Officiers. On croit qu'un regard indiscret jetté sur lui dans ces circonstances, lui coûteroit la vie, si l'on ne détournoit ce malheur par le sacrifice même. La loi s'étend jusques sur les bêtes. Ogilby & quelques autres rapportent qu'un chien d'Europe dont les Portugais avoient fait présent à un de ces Rois, étant entré dans la salle où il dînoit, il fut massacré sur le champ. Les restes de sa table sont mis dans une fosse, pour que personne n'y touche.

Ces bizarres & barbares coutumes sont entremêlées d'usages dignes d'être imités des nations les plus policées. Vers l'heure de midi, le Roi donne audience au peuple jusqu'à l'heure de son souper, & après ce repas, il la r'ouvre pour ne la fermer qu'à minuit. Ce Prince fait sa charge de Roi, mais en Roi Negre, qui regne par la superstition. A chaque côté de son *Tial* ou trône, il a dans un panier rouge & noir des esprits familiers qui gardent sa personne & menacent ses sujets. Dans les affaires d'importance, il doit consulter la *Makonda*, une de ses femmes qu'il a choisie pour guide, qu'il appelle sa mere, & qui seroit le vrai Roi du pays, si elle avoit l'autorité que lui donnent les voyageurs; car on dit qu'elle a même le droit de tuer les Monarques, lorsqu'elle croit en avoir reçu quelqu'offense. Dans les fêtes solennelles, il paroît en public avec l'appareil le plus pompeux que l'on peut attendre d'un Prince Africain. On agite autour du trône de grands éventails,



nommés *pos* ou *pongos*. Les Nobles, pour rendre le salut appelé Kilomba, secouent les bras, sautent en avant & en arrière, & se roulent à terre. A ses funérailles, on sacrifie des esclaves. La couronne passe à l'aîné de ses frères, & à leur défaut aux enfans de ses sœurs : le même ordre est observé dans les successions particulières. Le domaine royal & les terres de chaque Seigneur sont cultivées par les femmes de leurs sujets ou vassaux, chargées ici comme presque sur toute la côte occidentale, des travaux les plus pénibles.

Les Rois ne manquent pas de choisir pour conseillers magiciens & présidens des cérémonies religieuses, des *Dondos* ou *Albinos*, Blancs nés de parens Negres, élevés par leurs soins, lorsque la nature s'écarte de ses loix ordinaires pour leur faire ce présent. Ce phénomène arrive quelquefois, comme nous l'avons dit ci-dessus : mais ces Albinos, de couleur cadavereuse, &, si l'on en croit Dapper, d'une force extraordinaire, ne forment pas un peuple; Vossius, Dapper, Lacroix, &c. vous diront même qu'ils sont incapables d'engendrer, vraisemblablement parce qu'ils ont vu que leur race ne se perpétuoit pas; & les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle, seront tentés de croire, si le fait est vrai, qu'ils sont les malheureux fruits d'un horrible commerce avec ces grands singes, si ressemblans à l'homme.

Les épreuves judiciaires sont en usage dans ce pays : la plus remarquable se fait avec une liqueur amère appelée *bonda*. Pour arrêter l'effet de ce poison, on avale promptement un antidote composé d'herbes & d'excrémens humains. Les principales dignités sont distinguées par le titre de *Mani*. Les pagnes des Nobles descendent jusqu'aux talons, comme de grandes jupes; ceux du peuple & des femmes ne passent pas le genou : les femmes ne portent point de ceinture. Par dessus le pagne, on jette une pièce de pelletterie. Le Roi seul a le droit de se revêtir des peaux appelées *enkini*, ainsi que



des étoffes à fleurs & à personnages, appelées libongo ou bondo: quelquefois il accorde à ses favoris le privilège de s'habiller de ces étoffes. Les Loangos sont grands & vigoureux, avides, mais généreux les uns envers les autres, & assez industrieux. Les enfans suivent la condition de leur mere. Lorsqu'une fille est nubile, on ne lui laisse sur la tête qu'une couronne de cheveux. Si avant cet âge elle a un commerce charnel, il faut que les deux coupables se présentent devant le Roi, pour obtenir le pardon de ce crime, & exprimer leur repentir par des danses figurées, sans quoi ils seroient exposés, ainsi que les peuples, aux plus grands malheurs.

Le palmier leur fournit la matiere de leurs plus belles étoffes. On en fait sécher les jeunes bourgeons que l'on jette dans du vin du même arbre; & après les avoir frottés avec la main, on les file. Du metamba, arbre de la premiere grandeur, ils tirent un fort bon vin, des poutres, des lattes, des bois de lit, &c. Ses feuilles servent à couvrir les maisons; elles résistent aux plus fortes pluies; on en fabrique aussi une étoffe qui sert de monnoie courante. De l'écorce extérieure de l'alicondi, arbre prodigieux, on fait des vases; son écorce intérieure, humectée & battue, se file & donne un fil plus fin & plus durable que celui du chanvre. Mérolla ajoute que ces habitans suspendent aux branches de cet arbre des pieces de bois creuses, que les abeilles remplissent de miel; & qu'ils en délogent ensuite ces insectes par le moyen de la fumée. On assure que la terre, lorsqu'elle est bien cultivée, produit trois moissons différentes. Les habitans n'ont, pour labourer, qu'une espece de truelle, plus large & plus creuse que celle de nos Maçons.

Ces peuples ont une idée confuse de la Divinité; & en général ils croient une autre vie. Leurs Mokissos ou fétiches n'offrent que des objets bizarres & fantasques, des haillons, des dents, des poils, des bâtons, des cresselles, des cornes,  
du



du bois pourri, &c. Les Gangas ou Engangas Mokissos, Prêtres & fabricateurs d'idoles, consacrent les pénates ou dieux domestiques avec beaucoup de cérémonie & de folies d'énergumènes. Chaque tribu, chaque famille, chaque enfant qui vient au monde, les Grands eux-mêmes sont soumis, pour toute leur vie, à quelque pénitence, en l'honneur des Mokissos, sous peine d'encourir leur disgrâce, & d'être affligés de toutes sortes de maux.

*Royaume de Congo.*

Le royaume de Congo est séparé de celui de Loango par la grande rivière ou plutôt le grand fleuve de Zaïre ou Bar-bela, qui se jette dans l'Océan entre 6 & 7 deg. de latitude méridionale, à travers des îles peuplées, pour la plupart, & gouvernées par des Sova, dépendans de Congo. Dans celle de Bomma, souvent submergée, les Negres construisent des loges sur les arbres. Riches en mines de fer, ils vendent des armes pour avoir des vivres. Ces peuples méritent à peine d'être distingués des animaux; & les deux sexes, mêlés ensemble, n'obéissent qu'à l'instinct le plus brutal.

Le royaume de Congo a environ 120 lieues d'occident en orient. On le divise en six principales provinces qualifiées des titres de duché, marquisat, comté par les Portugais. Le duché de Sundi, le marquisat de Pango, & le duché de Batta sont les plus septentrionaux. Au centre est le marquisat de Pemba. Au-delà sont le comté de Sogno ou Sonho, & le duché de Bamba, séparé du royaume d'Angola par la rivière de Danda. Sur cette rivière on trouve S. Michel, capitale du duché d'Ovando, soumis aux Portugais. Il y a au nord-est de Sundi, un petit royaume de Kondi situé sur la belle rivière de Koango, & gouverné, suivant Dapper, par une femme tributaire de Congo. Dans l'intérieur plusieurs peuples inconnus doivent aussi au Roi de Congo un tribut qu'ils ne



payent que quand ils y sont forcés. Toutes ces provinces sont divisées en plusieurs districts ou seigneuries.

Sundi, appanage de l'héritier présomptif de la couronne, est dans l'intérieur des terres. Il manque à son terroir fertile des hommes laborieux. On traite ses peuples de barbares, parce que des divers métaux produits par leurs mines, ils n'estiment que le métal le plus précieux par ses usages, le fer, dont ils fabriquent des armes & des instrumens d'agriculture. On exploite aussi dans cette province une mine de cuivre d'un beau jaune. Elle vend aussi du sel, des étoffes, des drogues pour la teinture qu'elle achète des Portugais.

Pango, située sur les deux rives de la Zaire, est médiocrement fertile, & n'offre aucune singularité.

Batta, dans l'intérieur comme la précédente, autrefois royaume d'Aghirimba, jouit de grands privilèges, à cause qu'elle s'est, dit-on, volontairement soumise. Son Mani ou Prince tient une cour presque aussi fastueuse que celle du Monarque à la table duquel il est admis (mais sans s'y asseoir), honneur refusé aux enfans mêmes du Roi. Un peuple immense recueille dans ce pays toutes sortes de provisions.

Pemba, pays florissant par sa fertilité naturelle & par l'industrie des habitans, est défendue des incursions des barbares par sa situation au cœur du royaume, & préservé des vexations des Grands par la présence du Roi résident à Barza Salvador ou Banza Congo, à 50 lieues de la mer, sur une montagne couverte de beaux arbres, pleine de mines de fer, & entourée de riches vallées. Le palais du Roi ressemble à une petite ville; il a un mille de circuit, ainsi que le quartier des Portugais.

Sogno, sur la côte, vend beaucoup d'esclaves, du coton, du sel, de l'ivoire, des dattes, & le meilleur cuivre du royaume. Son sol est sablonneux. Le peuple y va presque nu. Les Nobles portent une espèce de camisole de paille qui



descend au-dessous de la ceinture. Ces Negres ont la taille petite, l'humeur gaie, l'esprit vif, & beaucoup d'industrie pour le commerce. Leur Mani, quoique vassal de l'Empire, a sur ses sujets une autorité absolue. Il est élu par neuf Seigneurs, personnages les plus distingués de l'Etat. Mérolla dit que, sans le consentement des Missionnaires, l'élection auroit été nulle. On ajoute que pendant l'interregne, c'est un enfant qui gouverne. La femme du Mani est condamnée à un éternel veuvage, à moins que son successeur ne l'épouse.

Bamba, vaste province, est aussi despotiquement gouvernée, à ce qu'on assure, par ses Manis, premiers Princes du sang royal, que s'ils étoient véritablement Rois. On y trouve des mines d'argent & autres métaux, & toutes sortes de productions. Sur la côte, il se recueille une prodigieuse quantité de sel. La pêche des zinibis ou buggis, coquilles de mer, employées en monnaie courante, non-seulement dans l'Empire & les Etats voisins, mais encore dans des pays très-éloignés, suffiroit seule pour enrichir la province. Ces coquillages se pêchent sur toutes les côtes de Congo : mais les plus beaux sont aux environs d'une petite île située vis-à-vis la ville Portugaise de Loanda. Les Portugais tirent annuellement de cette province plus de cinq mille esclaves. Ses peuples sont robustes & braves. L'Empereur de Congo recueilleroit d'immenses tributs à Bamba, si les Gouverneurs ne s'approprioient la plus grande partie des revenus de la couronne.

L'Empereur de Congo dispose, à ce qu'on dit, arbitrairement de la vie & des biens de ses sujets. Nous venons de voir néanmoins que les Gouverneurs sont assez puissans pour lui refuser le tribut; quelquefois même, ils le forcent, par la révolte, à le laisser entre leurs mains. Le peuple, lorsqu'il est frappé de quelque calamité naturelle, s'en venge souvent sur le trône & sur la tête du Monarque. Ainsi, grands ou

Aaaaa ij

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



petits, despotes ou esclaves, peuples & Rois, ils sont écrasés & broyés tour à tour sous la roue de la tyrannie, si l'on permet cette expression figurée.

Le Roi, distributeur arbitraire des terres, impose, en les donnant, un tribut annuel, sans renoncer au pouvoir d'en disposer après la mort des possesseurs, & même de les en dépouiller de leur vivant. Aussi la surface de l'Empire offre-t-elle par-tout les ronces de la barbarie. Les Portugais ont néanmoins engagé les Rois à perpétuer, pour prévenir les révoltes sans cesse renaissantes, la jouissance des biens du moins de quelques grands domaines dans les familles. Il n'y a donc point, à proprement parler, de loi de la succession, la force fait tout. Les Manis exercent, dans leurs gouvernements, la tyrannie qu'ils représentent. L'hérédité même de la couronne, au rapport du Pere Cavazzi, quoique fixée quant à la famille, ne l'est point quant à la personne : les Grands choisissent entre les enfans, les freres, ou plutôt les parens du dernier Monarque, son successeur ; mais souvent à la fin la victoire en décide. A son avènement au trône, le Prince jure de n'être ni avare, ni vindicatif, ni dur envers les pauvres, ni voleur, &c. ferment qui exprime peut-être les vices de la nation à commencer par le Chef. Après son couronnement, il donne, dans une fête solennelle, sa bénédiction au peuple : bénédiction dont il frustre ceux dont il craint la puissance ou dont il convoite les richesses. Cette espece d'excommunication livre ces malheureux disgraciés au mépris, à l'indignation, à la furie même du peuple, dont ils se vengent en commettant toutes sortes de brigandages sur les grands chemins, jusqu'à ce que le Roi daigne, gagné par les sollicitations ou par les présens, les admettre en sa présence. Les Princes du sang royal sont eux-mêmes quelquefois réduits à la simple condition de Tombokado, hommes privés. Nous avons déjà parlé des tributs que les Manis &



les possesseurs des terres doivent payer à la Couronne, déjà riche en domaines. Sous le plus léger prétexte, le Roi établit de nouvelles impositions, & des soldats les levont en soldats. Car il fait mention d'une armée de neuf cents mille hommes mise en campagne par un de ces Princes & battue par trois cents Portugais. Tel Mani armera près de cent mille hommes dans sa province. De toutes parts, il y a de grands moyens d'abuser de l'autorité. Il est à propos de se rappeler, pour trouver quelque vraisemblance dans cette immense levée de troupes, qu'en cas de guerre générale, la plupart des hommes en état de porter les armes sont soldats. La Mani Mombanda, femme légitime, maîtresse des esclaves du Roi, & fort peu sage pour une Reine, a pour appanage le pintelfo, taxe imposée, à son mariage, sur les lits de tous les sujets, suivant la grandeur de ces lits.

Il seroit inutile de parler ici des funérailles, des deuils, des chants, des danses, des arts, des épreuves judiciaires, de la circoncision, & autres coutumes communes à ces peuples & à leurs voisins. Pour un adultère, le galant paye au mari la valeur d'un esclave, la femme lui demande pardon. Celle qui permettroit à un homme de se servir de sa pipe, lui donneroit des droits à ses faveurs : les deux sexes s'amuseroient également à fumer. Les Congos ou Mosicongos aiment passionnément le jeu. Les gens du commun ont conservé l'ancien habillement, tablier qui couvre la ceinture & les cuisses : les Grands sont vêtus à la manière des Européens. Les Portugais ont introduit dans le pays l'usage des poids & mesures ; le christianisme y a aboli ou affoibli des coutumes barbares, tel que l'usage d'enterrer des esclaves avec les morts. Cependant, lors même qu'il y dominoit, la superstition & le libertinage y perpétuoient des pratiques impures & barbares, & elles y regnent encore. Dans la province de Sogno, les deux époux se prennent à l'essai ; & après une



co-habitation plus ou moins longue, ils se quittent, s'ils ne se conviennent pas réciproquement. Dans tout le royaume, on lie les enfans avec des cordes magiques, & l'on suspend à leur cou des os d'animaux, quelquefois mêlés avec des médailles des Saints, pour les préserver d'accidens. Les femmes, dans leur grossesse, se serrent les cuisses avec des bandes d'une écorce si régulièrement tissue, dit Mérolla, qu'on la prendroit plutôt pour un ouvrage de l'art que pour une production de la nature. Les divorces sont très-fréquens : on n'estime guere moins les bâtards que les enfans légitimes.

Ces barbares, ainsi que les Negres des côtes voisines, sont fortement persuadés qu'on ne meurt presque jamais de mort naturelle; préjugé que l'on croit fondé sur l'habitude assez commune où ils sont de s'empoisonner les uns les autres. Tous les ressorts de la superstition sont mis en mouvement par la famille pour qu'elle découvre l'auteur ou la cause de la mort d'un Negre. Cependant, par une contradiction qui ne surprend pas chez de tels hommes, dans l'opinion que quand on quitte cette vie misérable, c'est pour passer à un état plus heureux; ils regardent, dit-on, comme un acte religieux & humain, d'aider ou de hâter le dernier des soupirs des mourans, afin d'accélérer leur bonheur. Les Chefs Prêtres sur-tout, sont toujours étranglés ou affommés, dès que, pressés par les approches de la mort, ils ont communiqué leur pouvoir absolu à un de leurs disciples. Nous ne parlerons ni des Mokisso, ni des Gangas, ni des Chinghilli, Chefs de ces prêtres; nous ne ferions que répéter les mêmes extravagances.

Ces peuples, d'un noir de jais, si l'on en excepte quelques-uns de couleur olivâtre, sont en général vifs, enjoués, traitables, polis. Les Portugais, qui sont au nombre de quatre mille dans la capitale seule, ont acheté dans ce royaume & sur les côtes voisines jusqu'à quinze & seize mille esclaves.



Comme la traversée de Loanda au Bresil n'est que de trente ou trente-cinq jours, & que la mortalité attaque moins souvent les esclaves dans ce trajet, ils y font toujours une traite considérable. Les Portugais de San-Salvador, ainsi que ceux de Loanda & de Colombo, n'ont jamais moins de 50 esclaves, ils en ont jusqu'à 3000. Les Hollandois, les Anglois & les François prennent part à ce commerce.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Le Pere Cavazzi croit qu'on trouveroit dans ce pays des trésors inestimables en pierres précieuses, parce qu'il renferme une grande quantité de cristal; le Pere Labat, son traducteur, prétend au contraire, que puisqu'il s'y trouve tant de cristaux, on ne doit guere y soupçonner des pierres précieuses: l'une & l'autre opinions ne sont que des conjectures peut-être également mal fondées.

L'hiver est aussi doux à Congo que le plus beau printems en Italie; il commence au mois de Mars & dure jusqu'en Septembre. Pendant cette saison, le pays est inondé par les pluies; les jours & les nuits sont d'une durée presque égale pendant toute l'année. On recueille deux moissons, au rapport de Carli. On y compte plusieurs especes de grains. Le pain se fait principalement, comme dans divers autres pays, avec la racine de maniock. Les fruits sont, en divers cantons, la nourriture ordinaire des habitans. On en distingue quelques especes singulieres, le mabokke, espece d'orange si saine qu'on en donne aux malades dans l'ardeur de la fièvre; le cont, sorte de poire dont la chair, blanche comme du lait, rend un jus exquis; le kaschiou, espece de pomme rafraîchissante, surmontée d'un fruit très-chaud, qui, rôti, a le goût de la châtaigne. Il y croît des cannes de sucre, des graines semblables au poivre, des donno, arbres dont l'écorce a l'odeur & la vertu de la cannelle, de la casse, du tamarin, du storax, du benjoin, & autres drogues médicales & plantes aromatiques. Le porphyre, le jaspe, des marbres



de toute espece, des pieces curieuses d'un usage admirable pour la gravure & la sculpture, sont répandus dans diverses montagnes.

Le pays abonde en bestiaux. La chair des vaches sauvages, animaux terribles quand ils sont blessés, est excellente: avec leur peau, on fait des boucliers impénétrables à la plus forte flèche. L'empalanga, qui a quelques ressemblances avec le bœuf, est d'un naturel si doux, qu'on le dresseroit aisément au labourage & à d'autres services. Le zerba ou zabra, animal très-léger, a la peau semblable à une belle étoffe de soie, rayée de plusieurs couleurs, au rapport de Mérolla: les Nègres trouvent sa chair délicieuse, & ils vendent sa peau très-cher aux Européens. L'élan ou neocco, quoiqu'il paroisse appartenir aux pays froids, est ici très-commun. Les chiens sauvages attaquent les loups comme les moutons, & toute sorte de bêtes. Parmi les chats sauvages, il y en a dont la fourrure surpasse la peau des plus beaux tigres. Il n'y a point de bonne table où l'on ne serve du *sura*, espece de rat de terre. Le nsima ou civette, fournit le véritable musc. Le Roi seul a le droit de porter des peaux d'entiengio, animal aussi petit & aussi délié que l'écureuil. L'insecte infondo, gros comme une fourmi, en se glissant dans la trompe de l'éléphant, le fait entrer dans une telle fureur, qu'il se heurte contre tout ce qu'il rencontre jusqu'à ce qu'il tombe mort. Nous avons fait connoître, dans les articles précédens, différentes sortes d'insectes & de reptiles communs dans ce pays.

Il nous suffira de nommer parmi les oiseaux, le pélican, le gerfaut, l'autruche, le paon, l'aigle, la grue, le milan, le flamingo, la bécasse, le pigeon, l'oie, la tourterelle, la poule, &c. L'oiseau de musique, moins gros que le serin de Canarie, est fort recherché à cause de son ramage. Il est inutile de dire qu'il y a des oiseaux de bon & de mauvais augures.



La mer & les rivières sont très-poissonneuses. L'*ambisagulo* & sa femelle *negulla umasa*, appelée par les Européens poisson-femme, paroissent être, suivant Labat, le tryphon & la naïade des Anciens : la femelle ressemble assez au portrait qu'ils ont laissé de la syrene, & quelques Voyageurs lui donnent ce nom, au rapport de Dapper. On trouve cet animal dans la Zaire & les grands lacs : il y en a qui pèsent jusqu'à cinq cents livres.

Ces remarques sur l'Histoire naturelle de Congo, sont applicables aux pays voisins.

*Royaume d'Angola.*

Le royaume d'Angola, Dongo ou Ambanda, est situé entre les 8 & 11 deg. de latit. mérid. 32 & 39 deg. de longit. si on le réduit à ses propres limites, sans embrasser Benguela & autres pays aujourd'hui détachés de cet Etat. On le divisoit autrefois en dix-sept provinces ou mirindo : on peut se borner à huit principales.

Sinso est dans la partie la plus septentrionale, sur la rivière de Bengo.

Loanda voit ses plus beaux cantons sous la domination des Portugais. Saint Paul de Loanda, capitale de leurs possessions dans les pays d'Angola, de Congo, de Benguela, &c. siége du Gouverneur ou Viceroi, de l'Evêque, & des principales Cours de Justice, est une ville grande, agréablement située, coupée régulièrement, ornée de beaux édifices & d'hôtels bâtis en pierre, peuplée de 3000 Blancs & d'un nombre infini de Negres, entourée de charmantes maisons de plaisance éparées dans une campagne fertile, & si bien cultivée qu'il n'est pas rare d'y voir jusqu'à trois mille Negres occupés à une seule plantation. Son port spacieux, sûr & commode, est couvert par la petite île de Loanda, d'où la ville tire de l'eau douce, des fruits & une grande quantité de



zimbis. Ces zimbis sont avec les azolos, grains de verre, la monnoie courante. On assure que l'eau douce de cette isle devieut faumache & même salée, lorsque la mer est basse.

Ilamba ou Elvama, à l'est de Loanda, sur les deux rives de Bengo, est partagé en quarante-deux districts, très-peuplés. Le Haut-Ilamba produit d'excellent fer.

Ikollo est au nord, & à l'est d'Ilamba.

Enfacka, entre les rivières de Bengo & de Coanza, est une petite province bien cultivée.

Massangano ou Moseché, entre Coanza & Sunda, est la province où le Roi réside, sur une montagne escarpée & inaccessible, qui a sept lieues de tour, & les campagnes les plus fertiles dans ses environs. Les Portugais ont un fort & de beaux établissemens dans ce pays. On y trouve quantité de métaux; & l'on juge de la nature des mines par les variétés dans la couleur des habitans. Lopez & Pigafetta donnent à la capitale du royaume le nom de *Cabazzo*; Jarric lui donne celui de Dongo, & Cavazzi ne lui en donne aucun.

Embacka, au centre du royaume, a, pour principale ville, Suida, place très-forte, située au confluent des rivières de Coanza & de Lukala. Les Portugais, maîtres de cette province, laissent jouir le Gouverneur d'une sorte d'indépendance, à condition qu'il entretiendra des troupes nombreuses à leur service.

Ces Européens divisent leurs possessions en huit principales capitaineries, Danda, la plus septentrionale, Enfacka & Embacka, dans l'intérieur, Mapongo ou Oarii, Massangano & Kamkamba, Muchina, Quisama, la plus méridionale.

Des Voyageurs ajoutent au royaume d'Angola vers le sud, les provinces de Labolo, Cabezzo, Oacco, Tamba, Bembé, Scella, Rimba, Benguela & Chissama.

Les provinces d'Angola sont gouvernées par des *Soni* ou Seigneurs, les uns héréditaires, les autres électifs, qui les



régissent suivant leurs anciennes constitutions, en payant un tribut au Roi. Chaque village a un *Sova* ou Chef particulier, assisté de *Makots*, lorsqu'il s'agit de délibérer sur des affaires importantes. Ce pays peut, dit-on, fournir un million de mauvais soldats. On partage la nation en quatre classes, les *Macotas* ou Nobles, les enfans du *Mirindo*, ou les hommes libres, laboureurs, artisans, marchands; les *Quisicos*, espèce de serfs de la Glebe, & les *Mabicas*, esclaves ordinaires. La religion, les mœurs, les usages, &c. sont à peu près les mêmes qu'à Congo.

On dit que les Portugais enlèvent annuellement de ce pays quinze mille esclaves, on a dit qu'ils en tiroient un pareil nombre du royaume de Congo; c'est un double emploi. La traite de 15000 esclaves provient de la totalité des établissemens qu'ils ont à Congo, à Angola, à Benguela, &c. Le gouvernement de leurs domaines est entre les mains d'un Viceroy, de deux *Bradors* ou Conseillers, d'un *Bridor*, Chef de la Justice, de deux *Jenses* ou Juges inférieurs, & d'un Secrétaire. Les *Sova* dépendans, payent un tribut d'esclaves, entr'autres devoirs de la vassalité: ce tribut est affermé à des traitans, détestés & dignes de l'être. Leur *Contractador* ou Chef exerce à Loanda la fonction de Consul.

*Pays de Benguela & des Cimbebas.*

Le pays de Benguela, très-peu connu, est borné au nord par le pays d'Angola; au sud, par le pays de Mataman; à l'est, par des terres limitrophes de la Cafrerie orientale. L'air y est très-mauvais & très-pernicious pour les étrangers. Le village de Benguela est au centre. Les Portugais y possèdent le nouveau Benguela, sur la baie des Vaches, ville protégée par le fort Saint-Philippe, & pourvue de toutes sortes de rafraîchissemens. La ville de Makikonga est leur magasin de toiles & autres marchandises, ainsi que de munitions de



bouche & de guerre. Les Géographes ajoutent une liste inutile de noms de provinces. Le pays porte le titre de royaume, il est divisé en plusieurs principautés. On trouve ici beaucoup de sel & de zimbis, & des vestiges d'une ancienne abondance.

Les Cimbebas occupent une vaste région située entre 15 & 20 degrés de latit. méridionale, qui est bornée à l'est par le Monomotapa, à l'ouest par l'Océan. L'air en est sain & le terroir fertile. Le principal Roi du pays s'appelle *Mataman*. Il y en a plusieurs autres fort pauvres. On parle d'un peuple, voisin de Benguela, si sauvage qu'il n'a pas même l'usage de la parole, c'est-à-dire, qu'on ne l'a pas vu en faire usage.

*Pays intérieurs.*

Dans l'intérieur, on trouve en remontant vers la ligne le long de Benguela, d'Angola, de Congo & de Pemba, le royaume de Mataman, Meaman, Métamba ou Clibe, ancienne province d'Angola, que quelques-uns étendent à l'orient jusqu'au Monomotapa, & que d'autres renferment dans les domaines des Jaggas; le pays des Macoco, ou des Anzikos ou de Monfal, capitale de l'Etat, dont les principales provinces, Pombo, Vamba, Mopenda, Mofongo, Bakka, Fungeno, &c. s'étendent jusques vers la ligne; le pays des Jaggas qui comprend Bokka-Meala, vers le Loango, Kassangi à l'orient & au midi de Matamba, prolongé par quelques-uns jusqu'aux frontières du Monomotapa & du Monoëmugi d'un côté, & de l'autre jusqu'à Sierra-Léona, & autres provinces.

Les Anzikos, peuples errans, du moins autrefois, cannibales si l'on en croit tous les Voyageurs, robustes, intrépides, francs, brutaux, dénaturés, si alertes qu'ils courent sur les montagnes avec la même légèreté que les chevres; si actifs qu'on veut qu'ils tirent vingt-huit flèches avant que la première soit tombée à terre, adressent, dit-on, leur culte principal au soleil, représenté sous la figure d'un homme,



& à la lune, peinte sous les traits d'une femme. Leur Roi, appelé Grand-Makokko, a passé, suivant Lopez & Dapper, pour le plus puissant Prince de l'Afrique. Le pays produit du cuivre, du sandal, &c. On y fabrique des étoffes de palmier & de soie. Le peuple n'a pour vêtement qu'un tablier : les Nobles portent de longues robes.

Nous avons assez fait connoître dans le corps de l'Histoire l'horrible nation des Jaggas, Jagos, Giagas, Gagas, Galles. Quelques-unes de leurs tribus sont encore vagabondes, sans Chefs & sans police. Leur figure cicatrisée est aussi effroyable que leur caractère est féroce. Les femmes, pour s'embellir & mériter d'être admises dans la société des hommes, s'arrachent quatre dents du devant, deux en haut, deux en bas, au rapport de Battel. Trop barbares pour élever des troupeaux & labourer la terre, ils arrachent les moissons & enlèvent les bestiaux de leurs voisins. Accoutumés à tuer les enfans qui naissent dans leurs camps, ils se recrutent par des incursions fréquentes sur des pays moins barbares. Pour tirer le vin du palmier, ils coupent l'arbre, & creusent dans le tronc des trous qui se remplissent de liqueur pendant plusieurs jours : voilà l'image de leurs mœurs. On assure que ceux de Kazangi ne font aucun cas de l'or que roule une de leurs rivières : chez un peuple si barbare, ce n'est-là qu'une preuve de barbarie. Leur Chef principal s'appelle Grand-Jagga ou Grand-Seigneur. Le jour anniversaire de sa naissance, ses sujets célèbrent sa fête par des combats contre des lions furieux ; ceux qui périssent sont mangés par ceux qui leur survivent. Ces jeux peignent assez les plus horribles monstres que produisent l'Afrique & l'univers entier.

*Isles de l'Ascension & de Ste. Hélène.*

Vers le huitième degré de latitude méridionale, est la petite isle de l'*Ascension*, relâche ordinaire des vaisseaux qui



viennent des Indes. Déserte, nue, rocailleuse, dépourvue de bois & d'eau, elle a été visiblement formée ou brûlée par un volcan. On y pêche des tortues de mer & autres poissons. Le mouillage en est bon & sans danger; le débarquement & l'embarquement y sont difficiles. M. l'Abbé de la Caille assure qu'elle pourroit occuper long-tems un Naturaliste, & fournir de longues réflexions à un Philosophe.

L'île Sainte-Hélène, située à plus de 220 lieues sud-est de l'île de l'Ascension, au seizième degré de lat. méridionale, & à dix degrés 30 minutes de longit. peut avoir douze lieues de circuit. Un Marchand particulier l'a peuplée de toutes sortes d'animaux, & y a transplanté avec succès les grains & les fruits d'Europe. L'on y respire un air très-sain, l'eau en est très-bonne, elle a beaucoup de plantes anti-scorbutiques, & les matelots malades y rétablissent en très-peu de tems leur santé. La Compagnie Angloise qui en est en possession, permet aux autres nations d'y aborder.

*Côte orientale de l'Afrique.*

Nous allons parcourir rapidement du sud le pays des Hottentots & les contrées voisines, l'île de Madagascar & les autres îles de la même mer, les côtes de Sofala, Zanguebar, &c. & enfin l'Abyssinie ou haute Ethiopie.

*Pointe de la Côte orientale ou Pays des Hottentots, &c.*

Quelques Géographes donnent le nom de Cafrerie à la vaste contrée qui s'étend depuis le Cap-Negre sur la côte occidentale jusqu'à l'embouchure du Cuama sur la côte orientale; en y comprenant ou sans y comprendre le pays des Hottentots. Mais il n'y a point de contrée appelée proprement *Cafrerie*; & le nom de *Cafer* n'est qu'un nom injurieux que les Arabes ont donné vaguement aux peuples des pays infidèles.



Selon Don Vaissette, le pays des Hottentots, situé à l'extrémité méridionale de l'Afrique, s'étend entre 26 & 33 deg. de latitude méridionale ; & , selon M. Danville , entre 30 & 33 deg. Sa partie septentrionale renferme la côte appelée *Terrados fumos* : ses peuples sont peu connus. Au midi de cette terre , est celle de *Natal* , entre 29 & 32 degrés : ses habitans sont noirs ; la côte en est très-dangereuse : les corsaires Arabes & les peuples du Monomotapa y trafiquent. Les Hottentots occupent l'intérieur.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Des Hottentots.*

Autour du cap de Bonne-Espérance, dont la ville est située à 33 degrés 55 minutes de latitude, & à 35 degrés 2 minutes de longitude à l'égard du pic de Ténérife, est établie la nation des Hottentots. Le Prussien, Pierre Kolbe, envoyé au Cap au commencement de ce siècle par le Baron de Krosick, pour y faire des observations astronomiques, s'est rendu célèbre par la description de ce pays. Mais M. l'Abbé de la Caille a reconnu pendant son séjour au Cap, que cette relation n'étoit qu'un roman tissu de fables ; & il a appris que le voyageur Prussien, ayant employé son tems à boire & à fumer, demanda des instructions à quelques habitans, qui, en lui communiquant pour leur propre intérêt des Mémoires exacts sur l'iniquité du gouvernement du Cap, composèrent, pour leur amusement, le reste de sa relation, de traditions populaires, de traits merveilleux, imaginés à plaisir, & de misérables fragmens d'une compilation informe laissée peu de tems auparavant par M. Grevenbrock, Secrétaire du Conseil de Justice. Tel est le principal guide que les Historiens & les Géographes ont été obligés de suivre jusqu'à présent. M. l'Abbé de la Caille fera le nôtre.

Dapper, Anderson, Tachard, Lacroix, Kolbe, la plupart des Géographes, des Voyageurs & des Historiens divisent la



nation Hottentote en plusieurs peuples qu'ils répandent à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Notre célèbre Astronome François assure que la multiplication des Européens en a fait retirer un grand nombre, qu'une maladie épidémique enleva en 1713 presque toutes les peuplades voisines du Cap; & que depuis ce tems-là, aucune nation Hottentote n'a fait un corps politique & n'a eu un gouvernement régulier dans toute l'étendue de la colonie, en sorte que les noms mêmes rapportés par ces Ecrivains sont presque tous à présent inconnus au Cap. Enfin le pays, en allant du Cap au nord jusques bien loin au-delà de la baye Sainte-Hélène, étant sec, sablonneux & presque inhabitable, à la réserve d'un petit quartier appelé en Hollandois le *Groëne-Kloof*, il n'étoit pas possible qu'il y subsistât plusieurs nations, à moins qu'elles ne fussent réduites à de simples Kraals ou villages.

Les Hottentots se réunissent auprès des rivières & des forêts en différentes hordes ou peuplades, autrefois régies par des Konques ou Chefs, Commandans des armées & Présidens du Conseil de la nation, composé des Capitaines ou Administrateurs de la Justice, assistés, dans l'exercice de leurs fonctions, des habitans du Kraal, & exécuteurs de leurs propres jugemens dans les affaires criminelles. Ils trouvent des racines & des fruits sauvages dans les cantons fécondés par les rivières, & ils s'en nourrissent. Les forêts, semblables, quant à la hauteur des arbres, à nos bas vergers, leur procurent le même avantage & une ombre agréable dans ce climat chaud. Il n'est pas vraisemblable qu'ils apprennent des hériffons & des davians, espèce de singes, à distinguer les fruits & les plantes salubres, comme le dit un Voyageur. Les davians ne quittent pas les montagnes, si ce n'est pour aller en troupe piller les jardins.

Kolbe assure que *les Hottentots entendent incomparablement mieux l'agriculture que les Européens du Cap qui s'adressent*  
très-



*très-souvent à eux pour avoir leur avis là-dessus.* Il seroit difficile de croire que ces peuples ambulans soient fort habiles dans un art qu'ils n'ont jamais exercé. Ils sont pasteurs de profession. Chaque village a un troupeau commun de moutons & de bœufs que chaque habitant garde à son tour. Le gardien, pour sçavoir s'il ne rode pas dans le canton quelque bête féroce, a la précaution d'envoyer tous les jours à la découverte, principalement sur les bords des rivières où la soif attire ces animaux. Dès qu'on est assuré du danger, le peuple s'assemble & s'arme de flèches & de pieux empoisonnés. Le berger du jour relance la bête dans son antre & l'irrite pour l'exciter à le poursuivre. L'animal, au sortir de son repaire, est accablé de traits; il est rare qu'il échappe du moins au poison. On assure qu'ils font passer leurs troupeaux par le feu, dans l'opinion que les loups, les tigres, les chiens sauvages, &c. redoutent l'odeur de la fumée: si les moutons traversent hardiment les flammes, c'est un présage heureux.

Si l'on en croit Kolbe qui partage les professions, les Bouchers Hottentots sont plus adroits que les nôtres, ils disséquent anatomiquement un animal avec une dextérité qui surprendroit nos Démonstrateurs; les Tailleurs, sans ciseau, sans modèle, avec un os pointu pour aiguille & des nerfs pour fil, travaillent quelquefois aussi-bien qu'un ouvrier d'Europe avec tout son attirail; les Ouvriers en ivoire ne se servent que d'un assez mauvais couteau, pour faire des anneaux parfaitement ronds & aussi polis que s'ils eussent été faits au tour; les Faiseuses de nattes forment des tissus de joncs si ferrés que la pluie ne les pénètre pas, & des cordes aussi durables & aussi fortes que les cordes de chanvre; les Potiers, (& ils le sont tous) fabriquent, avec leurs doigts seuls, des urnes sur lesquelles on ne découvre aucune inégalité, & auxquelles des œufs de fourmis jetés dans le feu donnent un noir de jais; enfin les Forgerons qui tirent le minéral, le



fondent & le forgent, façonnent, sans autre instrument que des pierres, des armes & des ornemens d'une beauté accomplie, ainsi que Vogel l'avoit déjà dit.

M. l'Abbé de la Caille assure au contraire que chaque Hottentot fabrique les meubles & les instrumens dont il a besoin; que leurs chefs-d'œuvres ne sont rien moins qu'admirables; que leurs nattes, par exemple, ne sont qu'une enfilade d'une espece de jonc dont chaque brin est placé parallèlement & traversé dans son épaisseur par cinq ou six fils ou cordons; qu'enfin ils ne fondent aucune espece de métal, & que le procédé rapporté par Kolbé est usité à Madagascar.

Les Kraals ou villages sont composés de cabanes très-basses, couvertes de peaux, & rangées en ligne circulaire. Les hommes qui ne sont pas employés au travail, le Hottentot les passe à dormir à sa porte, couché sur le ventre & le dos exposé au soleil: quand il se réveille, il fume une herbe très-forte. Devant chaque cabane, il y a une pierre sur laquelle les femmes préparent la viande ou les légumes. Pour allumer du feu, l'on met un brin d'herbe sèche dans le trou d'un kirri ou bâton; & l'on tourne dans ce trou un morceau de bois que l'on roule dans les mains avec beaucoup de vitesse. Les Hottentots vivent de légumes, de lait, de la chair de leurs troupeaux; & même de gibier. Avec une racine infusée dans de l'eau & du miel ramassé sur les rochers, ils font une liqueur dont ils boivent jusqu'à ce qu'elle soit épuisée: ils en sont long-tems malades, la diete forcée les rétablit.

Ces Africains, plutôt olivâtres que noirs, se graissent la peau avec de la graisse ou du beurre: cette graisse, durcie au soleil, forme une espece de croûte très-puante. Ils sont de haute stature, avec des yeux grands, le nez plat, les levres épaisses, la chevelure cotonneuse. La hauteur d'un Hottentot d'environ vingt-cinq ans, mesuré par M. l'Abbé de la Caille, nus pieds & tête nue, étoit de six pieds, sept pouces, dix



lignes. Les femmes sont vêtues, ainsi que les hommes, de peaux de mouton, la laine en dehors pendant l'été, & en dedans pendant l'hiver. Elles couvrent leurs épaules d'un premier kross ou mantelet, & le reste du dos & le bas-ventre d'une seconde peau qui descend jusqu'aux genoux. Des anneaux, des colliers, des bracelets, des courroies, des colifichets, composent la parure Hottentote. Quoiqu'en dise Kolbe, ceux qui sont au service des Européens aiment autant à être vêtus de haillons de toile bleue, & les femmes qui peuvent avoir un mouchoir pour s'en couvrir la tête, en sont fort glorieuses. La mal-propreté de ces peuples est extrême. On dit qu'ils mangent les mets les plus dégoûtans, des cuirs de vieux souliers, & même la vermine qui les dévore. Ils sont aussi paresseux qu'ivrognes. Raisonner, dit un Voyageur, c'est travailler, & travailler c'est le fléau de la vie : un Hottentot, dit un autre Ecrivain, met son souverain bien à ne rien faire, & même à ne penser à rien.

Kolbe vante leur douceur, leur sensibilité, leur bienfaisance. Les habitans d'un même village vivent en paix, unis par les liens d'une concorde fraternelle; mais pour l'invasion d'un terrain, l'enlèvement d'un mouton, une querelle de berger, ils font une guerre sanglante à la peuplade voisine. L'attaque résolue, ils tâchent de lui inspirer une profonde sécurité. Dès qu'elle paroît sans inquiétude, on fond inopinément sur elle, rien n'est épargné ni l'âge, ni le sexe, & la colonie est détruite. Quelques Voyageurs font mention de bœufs de combat avec lesquels ces peuples enfoncent les bataillons les plus fermes, tandis qu'il suffit de siffler pour se garantir de leur fureur. Ils ajoutent que ces animaux servent, comme nos chiens de berger, à garder le bétail, & que par un instinct particulier ils discernent les habitans du village des étrangers qui se présentent.

Si l'on en croit le Voyageur cité ci-dessus, la probité,

Ccccc ij



l'amour de la justice, la chasteté, la pudeur sont des vertus que les Hottentots possèdent au suprême degré. Cet éloge est très-exagéré: les Hottentots répandus dans la colonie Hollandoise, ne sont pas plus sages que les esclaves Negres; les filles s'échappent très-souvent de la maison paternelle pour aller dans les habitations Européennes aider à la cuisine, & servir d'amusement aux Noirs; quoiqu'elles ne soient pas naturellement voleuses, il faut avoir grand soin d'enfermer le vin & l'eau-de-vie, dont elles sont très-friandes; enfin, les Hottentots qui sont au service des Blancs s'entendent quelquefois pour les voler avec les *Buschiesmans*, ou gens de grands chemins, Hottentots, voleurs de profession. Ces faits sont attestés par M. l'Abbé de la Caille. Kolbe dit lui-même que les femmes se laissent toucher fort librement pour un peu de tabac, & quoiqu'il en dise, la chasteté des femmes sujettes à l'ivrognerie, est fort suspecte. L'Auteur des Mémoires du Chevalier de Forbin, avance sans aucun fondement, que les deux sexes couchent ensemble pêle-mêle, & qu'ils se mêlent comme les bêtes, sans égard à la parenté.

Ces peuples ont quelques coutumes bien barbares, au rapport de leurs panégyristes. Ils tuent leurs enfans, du moins les filles, qu'ils ne veulent pas nourrir. Un vieillard est-il hors d'état de rendre des services à la société, on l'abandonne pour le délivrer des misères de la décrépitude. Lorsque les enfans sortent des mains des femmes pour entrer dans la société des hommes, c'est-à-dire, vers l'âge de dix-huit ans, ils se mettent, après quelques cérémonies, en possession de la dignité d'*hommes*, en accablant leur mere d'injures & de coups. Vers l'âge de neuf ou dix ans, on les rend demi-eunuques, afin ou qu'ils soient plus légers à la course, ou qu'ils n'engendrent pas constamment deux jumeaux, sans quoi ils ne trouveroient point de femmes, ou ils courroient risque de périr, ainsi que les femmes qui auroient commerce



avec eux. Si une Hottentote accouche de deux jumelles, ou d'une fille & d'un garçon, elle peut obtenir la permission d'enterrer vive la fille ou la plus laide des jumelles, ou de l'exposer aux bêtes féroces.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Dans la cérémonie du mariage, le *Suri* ou Prêtre du Kraal, arrose successivement de son urine les futurs époux. Un vieillard observe la même pratique, avec beaucoup d'autres formalités, à l'égard de celui, qui, pour avoir terrassé une bête féroce, a mérité d'être marqué du sceau des héros. Une fille qui refuse la main d'un homme tandis que ses parents consentent au mariage, est obligée de passer la nuit avec le soupirant, & de résister à ses caresses, si elle veut être dispensée de l'épouser: cette coutume n'annonce pas des mœurs fort pures & une pudeur fort scrupuleuse. Un homme seroit fouillé s'il assistoit à l'accouchement de sa femme. Selon Tachard & Kolbe, l'adultère & le larcin sont des crimes capitaux. On punit sans miséricorde le mariage & la fornication entre cousins-germains ou issus de germains, suivant le témoignage de ce dernier Voyageur, qui ne croit pas donner lieu de soupçonner que la fornication entre des personnes de familles différentes, pourroit être impunie. Une veuve n'a la liberté de se marier qu'en se coupant la première jointure d'un doigt. Après le divorce, libre aux deux parties, il n'est pas permis aux femmes comme aux hommes, de convoler à de nouvelles noces.

On assure que les Hottentots sont habiles nageurs, & qu'ils conservent dans l'eau la même attitude que sur la terre ferme, par le moyen d'une espèce de camifole, dans laquelle ils introduisent plus ou moins d'air: leurs bras étendus au-dessus de l'eau, forment une espèce de balancier; la fureur des vagues ne les effraye point, ils s'élèvent & s'abaissent avec les flots comme des morceaux de liège. On vante leur étonnante agilité & leur adresse à la chasse. Nous avons parlé



de leur soin pour leurs troupeaux, leur principale richesse. Chaque Kraal a son Médecin vétérinaire, comme son Médecin pour les hommes, sa Sage-femme, son Suri ou Prêtre, offices électifs. Il paroît que l'ail entre dans la plupart des remèdes qu'ils administrent à leurs bestiaux, rarement malades, parce qu'ils sont toujours en plein air. Aux pratiques de l'art, ils mêlent des sacrifices & des cérémonies superstitieuses.

S'ils reconnoissent confusément un Dieu suprême, sous le nom de Gounga, ou Gounga-Tekkoa, ils ne lui adressent point de culte, quoique le Pere Tachard dise qu'ils lui immolent des vaches & des brebis. Leurs danses à la pleine lune, ne sont point une coutume religieuse, dont il faille conclure avec Kolbe qu'ils adorent cette planète, puisqu'ils ont eux-mêmes assurés le contraire à Boeving, & que des Mahométans de l'Afrique & de l'Asie suivent le même usage. S'ils se prosternent devant le soleil à son lever, il n'est pas plus raisonnable d'en conclure avec Luillier qu'ils adorent cet astre. Il n'y a aucune vraisemblance qu'ils fassent un Dieu bienfaisant d'un certain insecte, comme l'assure Kolbe; M. l'Abbé de la Caille dit qu'ils le regardent comme un animal de mauvais augure. Leurs prétendues traditions sur le péché originel, leur origine tirée de Noch ou Noé, leur sortie de l'arche, doivent paroître plus que suspectes. Ils rendent une sorte d'hommage à leurs héros décédés. La prière leur est inconnue : ils craignent seulement des puissances mal-faisantes, qu'ils croient d'intelligence avec les magiciens, pour les affliger de différentes calamités. Ces peuples vendent du bétail, du beurre, des dents d'éléphant, des peaux, des œufs d'autruche, &c. Il n'est pas vrai que leur langage soit, comme le dit Kolbe, une espèce de monstre entre les langues : M. l'Abbé de la Caille a seulement remarqué qu'elle avoit deux voyelles de plus que les langues



Européennes, voyelles exprimées l'une par un claquement de langue, l'autre par un froissement d'air entre la langue & le palais.

Les mœurs des sauvages de l'intérieur de l'Afrique diffèrent peu de celles des Hottentots. Un riche Hollandois raconta à M. l'Abbé de la Caille qu'ayant eu la curiosité de pénétrer de fleuve en fleuve à plus de cinq cents lieues dans les terres, accompagné de quatre soldats & de deux domestiques, il avoit reconnu dans toutes les peuplades une uniformité parfaite de mœurs, la même hospitalité envers les étrangers, la même compassion pour les malheureux; une pratique soutenue, des maximes fondamentales du droit naturel, un empressement singulier à lui apporter des provisions, dès qu'il leur avoit donné des signes sensibles d'amitié. Le pays étoit assez garni d'habitans. L'extrémité de l'Afrique du côté du Cap, est entremêlée de montagnes, de bois, de vallées, de plaines sablonneuses, très-dangereuses à parcourir, hérissées de ronces, & infestées d'insectes venimeux. Les Européens se préservent des piquûres de ces animaux, en portant des bottes molles ou des guêtres de cuir. Les esclaves & les Hottentots, qui, pour la plupart marchent pieds nus, se munissent de petits oignons blancs, dont le jus appliqué sur la blessure dissipe sur le champ le venin.

*De la Colonie Hollandoise du Cap.*

La colonie Hollandoise du cap de Bonne-Espérance consiste présentement, au rapport de M. l'Abbé de la Caille, en trois juridictions & six paroisses. La première est celle de la ville du Cap; elle n'a qu'une paroisse, mais le Conseil de Justice décide & juge par appel. La deuxième est celle de Stellenbosch & de Drakestein, où il y a un Landroft ou Intendant de terre, & des Conseillers qui s'assemblent au village de Stellenbosch: il y a, dans ce ressort, quatre



paroisses, Stellenbosch, Drakestein, Swartland, & une autre située au-delà des montagnes du Sable-Rouge. C'est vraisemblablement le canton que Kolbe appelle *waveren*. La troisieme renferme tout le pays qui est au-delà de la grande chaîne de montagnes regnant du nord au sud : elle s'appelle la *Schwellendham*; cette juridiction est nouvellement établie.

L'habitation du Cap, placée sur la côte occidentale, s'étend depuis la pointe qui la forme sur la baie de la Table jusqu'à la Falso, baie où elle se termine du côté du sud. De l'une à l'autre baie il y a tout au plus neuf mille toises de distance, moins de trois milles d'Allemagne. Le mouillage de la premiere est très-sûr, principalement autour du Cap. La montagne de la Table, unie à son sommet, & beaucoup plus haute que ne le dit Kolbe, la domine. Au sud de cette montagne, il y a deux vallons couverts de bois, que la Compagnie s'est réservés. La difficulté d'aller chercher du bois dans l'un de ces vallons l'a fait appeller l'*Enfer*, & la facilité d'en prendre dans l'autre l'a fait nommer le *Paradis*; à l'entrée de ce dernier, la Compagnie a une maison & un jardin. Sur la Table, il s'élève des nuages, avant-coureurs d'un vent de sud-est, qui, quoique violent, n'excite point de tempête. Au nord de cette montagne, l'on voit celle du Lion, dont la tête est inaccessible; de l'autre côté de la Table est la montagne du Diable ou du vent, dont une cave peu profonde la sépare. Les montagnes du Tigre sont très-basses, comme celles des environs de Paris. La baie de Saldagne est au nord du Cap, & la baie du Bois, au midi de celle de la Table. La Falso, baie où le district du Cap se termine au sud, est bornée au nord par une longue plage marécageuse & unie.

La ville du Cap, bâtie sur le bord de la mer, dans la vallée qui est au pied de la montagne de la Table, est vaste, régulière, & commandée par une très-bonne forteresse.

Dans



Dans le commencement les terrains des maisons & des habitations, qui comprennent une lieue en quarré, étoient donnés par la Compagnie. Les Gouverneurs s'étant mis ensuite sur le pied de les vendre, même fort cher, il fut réglé que ceux qui prendroient des habitations nouvelles payeroient à la Compagnie un écu par mois. Aujourd'hui il faut se soumettre à payer vingt-quatre écus par an. Celui qui vend son habitation ou sa maison, doit à la Compagnie le quarantieme du prix. Parmi les plantations du district, on distingue celle du *pain & du vin*, ainsi nommée à cause de sa fertilité; la fameuse brasserie de Jacob Loncren; le fameux vignoble de Constance ou Constantia, composé de deux bonnes habitations appartenant à des particuliers: c'est ici que l'on recueille en petite quantité ce vin qu'on répand en si grande abondance en Europe. Dans les meilleures années, ces deux habitations ne fournissent pas ensemble 60 lecrs de vin rouge, & 80 ou 90 de vin blanc. Année commune, leur produit total est de 120 lecrs: la lecre contient environ 600 pintes de Paris.

Le fameux jardin de la Compagnie ne répond en aucune maniere aux merveilles descriptions qu'on en a répandues. C'est seulement, au rapport de M. l'Abbé de la Caille, un assez beau potager, long de 996 pas, & large de 261, partagé en 44 quarrés, entourés d'une haute charmille de chênes ou de lauriers. De ces quarrés, deux sont destinés à servir de parterre au logement du Gouverneur, un autre est rempli par trois berceaux de châtaigniers, & le reste contient assez peu d'arbres fruitiers & de légumes. Le jardin n'est arrosé que par quelques fossés d'eau vive, & une ou deux rigoles.

Les cantons les plus remarquables du second district situé au nord, ou derriere celui du Cap, en allant de l'est à l'ouest, de la Falso-Baie, ou du cap Falso à la baie de la Saldagne, sont Hottentot-Holland, beau quartier; Stellenbosch, pays gréable, bien planté & fort productif; Bottellary, fort



inférieur aux précédens ; Drakestein, grande vallée bordée des deux côtés d'habitations, & principalement de vignes, & voisine de la petite vallée habitée par des réfugiés François, & appelée, par cette raison, le coin françois ou *Franshoeck*; enfin plusieurs autres quartiers moins considérables & peu cultivés, jusqu'à Swarte-land, paroisse sur la baie de Saldanha. Dans ces derniers cantons il y a des terrains sablonneux & presqu'inhabitables : entre quelques habitations éparées, les colons ont laissé beaucoup de friches, en partie parce que leurs possessions furent d'abord précaires & bornées à des termes fort courts. Les plus laborieux des réfugiés François ont formé, dans leur *coin*, d'assez belles plantations de vignes. Leurs enfans mariés ou alliés avec des Hollandois ou des Allemands qui parlent hollandois, & réduits à négocier dans cette langue, ont négligé celle de leurs peres, & l'on assure que dans 20 ans il n'y aura personne qui sçache le françois dans le Drakestein. Ce district n'est pas, comme on l'a dit, aussi étendu que les dix-sept provinces des Pays-Bas ; puisqu'il y a à peine 30 lieues du Cap au Piquet-berg ou montagne du Piquet, où il se termine ; & que sa largeur entre la mer & les montagnes est tout au plus de douze lieues.

M. l'Abbé de la Caille n'entre dans aucun détail sur la troisième juridiction, le plus septentrional des établissemens Hollandois ; elle paroît répondre au quatrième district de Kolbe, mal cultivé de son tems.

Nous avons dit, suivant l'opinion généralement répandue, que Van-Riebeck, fondateur de la colonie, acheta des Hot-tentots le terrain de cet établissement. Mais M. l'Abbé de la Caille dit que ce Hollandois donna seulement aux naturels du pays quelques grains de verre, & des morceaux de fer & de cuivre rouge ; qu'il les enivra d'eau-de-vie ou d'arrack, dans les assemblées que l'on tint ; que le tout ne montoit pas à 1000 florins, mais qu'il en mit, selon l'usage, 4000 sur le compte de la Compagnie.



L'administration est confiée à différens tribunaux. Le grand conseil représente la Compagnie : avec le pouvoir législatif, il a le droit de statuer sur la guerre & la paix à l'égard des Hottentots, & de régler les intérêts du commerce. Il y a deux cours de justice, l'une pour les affaires majeures, l'autre pour les causes peu importantes. La cour des mariages examine la légitimité des contrats, avant que les bans soient publiés, & après que les parties, par la servitude la plus étrange, ont obtenu le consentement du Gouverneur. La chambre ecclésiastique regle les affaires temporelles de l'église, les cérémonies du culte, la distribution des aumônes. La levée des impôts a été sagement attribuée au conseil de bourgeoisie. On compte encore une chambre des orphelins & des chambres militaires.

« Il en a coûté, dit Kolbe, des sommes immenses à la » Compagnie des Indes avant qu'elle ait pu mettre cet éta- » blissement sur le pied où il est aujourd'hui ; & même, si j'ai » été bien informé, pendant les vingt premières années il » lui en a coûté au moins un million de florins par an. Les » dépenses annuelles du gouvernement montent aujourd'hui, » si je ne me trompe, à environ quatre cents mille florins ; » & c'est bien le tout si les revenus qu'il en tire produisent » cette somme : de sorte que la Compagnie a encore bien de » la peine à retirer de l'établissement du Cap, de quoi payer » les frais qu'elle est obligée d'y faire ». C'est là néanmoins l'établissement le plus florissant qu'il y ait en Afrique. Kolbe conjecturoit que les défrichemens successifs le rendroient dans la suite plus avantageux ; mais les terrains même immédiatement possédés & entretenus par la Compagnie, malgré ses soins & ses dépenses, sont détériorés. Le dixième du produit des terres, un impôt sur les maisons, des droits sur les vins, les liqueurs distillées, la bière, le tabac, constituent le revenu public. La Compagnie débitoit au Cap du tems de Kolbe,

Ddddd ij



pour près de 300000 florins de marchandises, qui donnoient un profit de 75 pour 100. Suivant l'estimation de ce Voyageur, le bénéfice est de 225000 florins; le produit des divers droits mentionnés ci-dessus, de 70000; la taxe sur les maisons, de 14000, somme totale de 309000 florins. Si le dixieme des terres ne porte pas le revenu public jusqu'à 400000 fl. il n'en rapporte pas 30000: la totalité du produit territorial ne sera donc pas de 300000 florins, ou environ 1800000 livres monnoie de France; les dépenses de la Compagnie montant à près de la moitié de la reproduction totale du revenu total de la Colonie; si la recette est égale, elle retire la moitié de ce produit, sans même en prélever les avances de la culture.

Il est à propos d'observer que les Auteurs Anglois de l'Histoire universelle disent, quoiqu'ils aient tiré cet article du même Auteur, que le revenu du dixieme & celui des rentes foncières donnent ensemble quatorze mille florins; & que tous les impôts, c'est-à-dire sans doute les autres droits, sont affermés à sept mille, & non soixante & dix mille, comme le porte l'édition d'Amsterdam de 1743. Sur ce pied-là, la recette de la Compagnie ne monteroit pas à 250000 florins; & Kolbe n'auroit pas pu mettre dans tout le cours du chapitre, la recette presque au niveau de la dépense, puisqu'elle auroit été moindre de plus de trois cinquiemes, ou presque la moitié. Il est vrai qu'on est autorisé à croire qu'il confond dans le premier article du revenu le produit des maisons avec celui des terres, & qu'il les estime en bloc quatorze mille florins; mais il s'ensuivroit de-là que la généralité des récoltes territoriales ne monteroit pas à 100000 florins, & qu'ainsi le revenu seroit nul. Nous avons donc pris généreusement sur tous les points, le sens le plus favorable, afin de donner une consistance & une richesse quelconque à cette colonie, si florissante dans toutes les descriptions antérieures au voyage de M. l'Abbé de la Caille;



car sans cette interprétation, elle seroit au-dessous de la misère

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

En partant donc des données les plus favorables, il paroît impossible que la Colonie prospere, chargée d'un impôt, tel qu'il n'y en eut peut-être jamais de pareil, puisqu'il absorbe la moitié du revenu territorial. Il paroît impossible qu'elle ne décline pas, en conservant la même administration, si l'on considère qu'il n'est pas permis aux habitans de vendre leurs bleds aux étrangers, & qu'ainsi ils n'ont ni motif ni moyen d'augmenter la culture la plus productive; qu'ils n'ont pas la liberté d'armer des vaisseaux de côte pour trafiquer dans le voisinage, & sur-tout pour aller chercher des bois de charpente & de menuiserie, & qu'ainsi on les frustre du commerce le plus avantageux pour les asservir à un monopole destructeur; que la circulation intérieure est très-difficile, & qu'ainsi les frais de transport diminuent & le profit de la vente & la consommation des denrées; que l'on a rendu les emprunts difficiles & ruineux, par les droits attribués au Conseil, ainsi que l'usage du papier timbré, ajoutés à un intérêt de six pour cent, avec obligation de rendre toujours la dette au prêteur, trois mois après qu'il l'a demandée; & qu'ainsi les habitans, bornés à leurs moyens actuels, ne peuvent, pour la plûpart, travailler ni à réparer leurs pertes, ni à étendre leurs entreprises; que les colons sont très-paresseux & très-mal-habiles à tirer parti des productions du pays, & qu'ainsi ils ne retirent qu'un produit très-foible de foibles travaux. En rapprochant & combinant ces faits, rapportés par M. l'Abbé de L. C. nous nous croyons en droit de conclure que l'établissement le plus renommé des Européens sur le continent de l'Afrique est, ou sera infailliblement bientôt un chétif établissement, si l'on en estime la valeur par sa culture & son rapport.

Sa première prospérité apparente en a imposé aux Voyageurs



qui prennent volontiers une grande ville pour une belle colonie, sur-tout après avoir parcouru les pauvres domaines des Européens situés sur la côte occidentale. La gloire des Hollandois est d'avoir formé amiablement une colonie agricole dans des lieux où leurs concurrens ne s'occupoient à établir que des places marchandes sur la spoliation & l'esclavage des naturels du pays. On ne songe pas à apprécier les grandes avances faites par la Compagnie pour fonder & élever cet établissement ; & l'on songe encore moins à calculer qu'elle n'en retire pas même l'intérêt, puisque la dépense absorbe aux moins la recette. Tout est donc consommé par l'établissement même, jusqu'à l'intérêt des avances foncières faites pour sa fondation. Il ne sert donc qu'à nourrir, à l'extrémité de l'Afrique, un peuple assez malheureux de Hollandois, d'Allemands & de François, qui, avec les mêmes dépenses, auroit pu vivre beaucoup plus heureux en Europe : il faut en excepter quelques particuliers que l'administration enrichit aux dépens de ce peuple. Il ne résulte donc pas de cet établissement une augmentation de puissance ; & son utilité se borne à offrir à la navigation un lieu de relâche & des rafraîchissemens.

Avec de grandes dépenses, la prospérité de cette colonie auroit dû d'abord être rapide : quoiqu'en général le terrain ne soit pas excellent, il y avoit de bonnes terres, & l'on défricha les meilleures ; ces terres étoient nouvelles, & on ne les a pas fatiguées, car on les laisse reposer au moins aussi souvent qu'en France ; de nombreux troupeaux y fournissoient beaucoup d'engrais ; enfin, la température du climat seconde merveilleusement des entreprises rurales.

Les colons s'attachèrent d'abord à découvrir les tems propres à labourer, fumer & ensemer les terres : ils ont borné là leurs recherches. Ils ont négligé la fabrication & la conservation des vins. S'ils ne fumoient pas trop souvent



leurs vignes, & s'ils entendoient mieux la façon de cette liqueur, leurs vins ordinaires seroient aussi bons que nos meilleurs muscats de Frontignan ou de Lunel. Pour les conserver, ils les souffrent au point qu'ils en deviennent piquants & désagréables. On plante les vignes dans les fonds, & l'on sème les bleds sur les hauteurs, lorsque les habitations en sont voisines.

Les transports se font sur des chariots, peu longs & peu larges, du prix de 120 à 140 écus, tirés avec assez de vitesse par des bœufs, à travers des roches, & hors d'état de servir après quelques voyages. Le voiturage des bleds devient par-là si cher, que dans les habitations un peu éloignées, il y a peu de profit à attendre du labourage, & l'on se borne à y élever des bestiaux. Quoique les chevaux y soient fort communs, personne ne s'est encore avisé de les charger de grains, peut-être parce qu'on n'a que des sacs forts courts & forts larges, inconvénient bien facile à lever, pour les envoyer, presque sans frais, au Cap : ils n'ont d'autre fonction que de fouler le grain après la récolte, & de traîner la herse après les semences. On s'en sert aussi pour chasser & voyager. La chasse est très-difficile, à cause des galeries souterraines creusées de tous côtés par de fort grosses taupes ; à chaque pas, le cheval fléchit ou tombe : il en est de même de l'homme à pied. On trouve aussi de toutes parts d'énormes fourmillières.

Les habitans, établis loin du Cap, y font quelques voyages dans l'année pour apporter de grosses carottes pleines de beurre salé : cette denrée & leurs bestiaux sont leur unique revenu. Le beurre salé vaut communément au Cap un escalin, ou à peu près douze sous de France la livre : le beurre frais s'y vend le double & le triple. Pour faire le beurre, on se contente de mettre le lait dans une grande baratte, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle soit à moitié pleine ; ensuite on le bat sans autre façon : aussi le meilleur beurre du Cap n'est-il



pas si estimé que celui qu'on y apporte d'Europe. Les vaches ont moins de lait dans ce pays qu'en Europe; elles sont beaucoup moins traitables; enfin l'usage de les laisser traire par des esclaves, joint à ces causes, rend le lait rare dans les maisons de campagne, même les plus riches en bestiaux. On fait peu de fromage, & de mauvais fromage, du petit-lait ou du bas-beurre.

Avec les meilleurs fromens du monde, la plupart des habitans de la campagne ne mangent, maîtres & esclaves, que du pain noir, lourd, gras, dans lequel on compteroit les grains de bled épars çà & là. Outre qu'ils entendent mal la fabrication du pain, leurs moulins à bras, à vent, à eau, ne broient le grain qu'à demi, ou l'écorcent à peine, & l'on ne sépare guère le son d'avec la farine.

La bière du Cap est fort mauvaise: on n'y emploie d'autre houblon que celui qui vient d'Europe. Les riches achètent de la bière de Hollande à 30 écus la barrique de 180 médiocres bouteilles: ainsi la bouteille revient à 16 sous de France. C'est l'usage, dans les bons repas, qu'on vous présente de la bière, après que vous avez bu deux ou trois coups de vin.

Quoique les viandes & le poisson frais abondent au Cap, les habitans ne se régalent que de viandes salées ou fumées, & de poissons salés, fumés ou même séchés qu'ils mangent légèrement grillés, avec beaucoup de poivre & du pain trempé dans de l'eau chaude. Les capitaines de vaisseau ne sçauroient leur offrir de présens plus agréables que des morceaux de bœuf salés en Europe, pour la nourriture des équipages, sur-tout si ces viandes sont noires. Les Dames aiment passionnément toutes les especes d'œchards, légumes ou fruits, salés, épicés & confits au vinaigre. Du stockich dur & jaune, & des jambons d'Europe à demi-pourris, sont des plats distingués.

Les



Les chevaux dressés pour servir de montures, se vendent quatre, cinq & six cents livres.

On n'a pas encore reconnu de riches mines au Cap; & lorsqu'on a essayé d'en exploiter, *les avances* ont été perdues. Le pays offre plusieurs salines naturelles.

Il est faux en général que les graines d'Europe dégénèrent au Cap. Celles qu'on en tire pour nos isles y sont même plus estimées que les grains d'Europe. Les légumes y sont aussi bons qu'en France, si l'on en excepte l'asperge & le céleri. Quant aux fruits, la pêche & l'abricot sont comparables à ceux de France. L'orange y est inférieure à celle de Portugal, & même de Provence, le raisin exquis, la fraise bonne, la figue passable; le reste ne vaut pas grand chose. Le melon y dégénère bientôt. A l'égard des fruits des pays chauds, le melon d'eau n'y est pas mauvais, la gouyave ou grenade est bonne, les bananes & les ananas n'y valent rien. Tous ces fruits & légumes ont été apportés au Cap: le pays ne produit naturellement que des bulbes de plantes assez douces, la figue & le raisin Hottentots, & des baies. Toutes ces denrées sont chères au Cap: une petite botte de carottes ou de navets, coûte un double sou du pays ou quatre sous de France.

Kolbe dit que le bled rend trente ou quarante boisseaux pour un, & l'orge au-delà de cinquante ou soixante; l'avoine ne réussit pas, mais l'abondance de ce dernier grain y supplée. M. l'Abbé de la Caille ne parle point de cette prodigieuse fécondité du sol; il dit au contraire que le terrain n'est pas excellent. Ses terres, lorsqu'elles étoient nouvelles, donnerent sans doute des moissons plus abondantes qu'elles n'en donnent aujourd'hui. Kolbe assure qu'il s'en trouve, mais peu, qui sont si grasses qu'on est obligé d'atteler jusqu'à vingt bœufs à la charrue pour les labourer.

Les bêtes farouches sont à présent fort éloignées du Cap. Elles fuyent à la vue d'un homme, pourvu qu'elles ne soient



pas surprises. Les loups, les tigres, les chiens sauvages, les jacals ou renards, font beaucoup de tort aux habitans. Lorsqu'un loup ou un tigre entre dans un parc à moutons, ces pauvres animaux se serrent dans un coin, & montent les uns sur les autres; en sorte que pour une brebis que le loup aura tuée, il y en a quelquefois trente ou quarante étouffées. Il est rare qu'un bœuf soit tué par un loup. Les jacals n'attaquent guère que les agneaux; les chiens sauvages ne courent que le jour, ils étranglent en une minute un très-grand nombre de moutons, si le berger ne l'apperçoit pas assez tôt. Le lion abbat un bœuf d'un coup de patte & l'emporte sur son dos: quelquefois il saute dans les kraals & jette un bœuf par dessus le mur. M. l'Abbé de la Caille, de qui j'emprunte tous ces détails, n'a jamais entendu parler au Cap ni du léopard ni de la panthere.

En général le gibier n'est pas délicieux: à peine y a-t-il quatre especes de bons poissons. Les autruches, les khorans, (espece de gelinotes) les faisans, les perdrix, les cailles, &c. sont tout au plus propres à être mis au pot. L'espece de chevreaux, appelée steinbock, est excellente. On mange beaucoup de marmores. Les cerfs, les cochons de terre, les lièvres, les poules d'eau, les oiseaux de mer, les porcs-épics, sont très-communs. Nous ne releverons pas les contes débités sur les singes, les grues, les autruches, les aigles & autres animaux. Le bléreau puant, assez ressemblant au furet, lâche des vents extrêmement désagréables, quand il est pressé par les chiens. Le pinguin, animal singulier, qui tient de l'oiseau, de l'homme & du poisson, pond de gros œufs, dont le blanc est beaucoup meilleur que celui des œufs de poules. La volaille est à proportion plus chère au Cap que la viande de boucherie. Quatre poules ou poulets coûtent une piastra ou cent deux sous; pour la même somme, on a depuis vingt-sept jusqu'à trente-six livres de viande. Quoi qu'en dise Kolbe, la



pesanteur ordinaire des queues de mouton, n'est que de trois à six livres au plus; la dent du plus grand hyppopotame pèse à peine trois livres. L'eau de la mer n'est pas verdâtre aux environs du Cap, à cause de la réflexion de la verdure des arbres, car elle est toujours d'un verd sale sur les bancs & près des côtes; enfin, le vent du sud-est ne chasse pas les puces.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Il est échappé à M. l'Abbé de la Caille, ou au Rédacteur du *Journal Historique de son voyage*, une singulière contradiction au sujet de ce *fabuliste* Prussien. Il est dit, p. 300, *ce qu'on trouve dans Kolbe . . . de la manière de prendre les élans, est véritable*; & page 349, ce que l'Auteur (Kolbe) dit ici (tom. II, page 38) *de la manière de prendre les élans (c'est un piège formé avec une corde & une branche d'arbre sur une fosse) est d'autant plus ridicule que cet animal pèse jusqu'à huit ou neuf cents livres, & qu'il n'y a presque pas d'arbre dans la Colonie; que ceux qu'on y trouve sont fort tendres & fort poreux.*

Nous ne dirons qu'un mot sur les moussons ou saisons du Cap. La mousson humide ou l'hiver, est réellement la belle saison, au rapport de M. l'Abbé de la Caille; les plus beaux jours s'y entrelacent avec les tems pluvieux. Dans la mousson sèche, il regne ou une chaleur très-incommode, ou des vents furieux & même froids. Celle-ci commence en Septembre, & la première en Mars.

La côte voisine du pays des Hottentots est si peu connue, depuis la Terre de Natal jusqu'à la Baie du Saint-Esprit, & même au cap des Courants situé vers le 24<sup>e</sup> degré de latit. vis-à-vis une des extrémités de l'île de Madagascar, qu'il feroit inutile de nous y arrêter. Avant que de passer à celle de Mozambique & de Sofala, nous décrirons les îles de ces mers.



*Isle de Madagascar.*

L'isle de *Madagascar* ou *Madecase*, c'est-à-dire, Montagne de la Lune, nommée par les Portugais *Isle Saint-Laurent*, par les François *Isle Dauphine*, par les Persans & les Arabes *Sarandib*, par Thevet *Albarga*, est située entre le 11<sup>e</sup> ou 12<sup>e</sup>, & le 25<sup>e</sup> ou 26<sup>e</sup> deg. de latit. mérid.; & entre le 62<sup>e</sup> & le 70<sup>e</sup> de longitude, s'il est permis de fixer des points au milieu des variations des Géographes. Quelques-uns disent qu'elle est à 660 lieues du cap de Bonne-Espérance, à 126 du cap des Courants, à 110 de la côte de Sofala, à 44 de Mozambique. On lui donne depuis 200 jusqu'à 360 lieues de longueur & au-delà, & depuis 70 jusqu'à 125 lieues de large, enfin depuis 600 jusqu'à 800 lieues de circuit. Il paroît que sa plus grande largeur passe 100 lieues, & sa longueur 300.

On divise cette isle au moins en 23 provinces dont on assure que la plus petite est aussi grande que la Brie. Nous parcourons les principaux cantons en suivant l'Histoire de Flacourt.

Le pays des Vohits-Anghombas peut mettre cent mille hommes sur pied: ses villages sont mieux construits que ceux des autres provinces. Il abonde en riz & en bestiaux: on y trouve du miel, du fer, de l'acier, &c. On y fait, avec du fil de l'écorce des bananiers, des habits aussi fins que des étoffes de soie.

Les Eringdranes, leurs ennemis mortels, sont moins nombreux sur un vaste pays rempli de montagnes entourées de pâturages excellens.

Matatane, province unie & arrosée par une prodigieuse quantité de ruisseaux poissonneux, est très-fertile en miel, riz, ignames: les cannes à sucre y sont en si grande abon-



dance, qu'on pourroit en faire une branche de commerce très-considérable.

Les François ont eu une habitation dans le pays bas & marécageux des Antavares, situé sur la mer des Indes, & entrecoupé ou bordé de rivières, dont celle qu'on appelle Tametavi se jette dans la grande baie nommée *Port-aux-Prunes*.

Le pays de Gallemboulou est habité par des peuples fort doux, fort laborieux, rigides observateurs du sabbat; &, si on en croit leur rapport ou des apparences, descendants d'Abraham. Ils fument les terres avec des cendres de bambou. Le riz est semé ou plutôt planté par les femmes. Elles chantent & dansent en le déposant grain à grain dans des trous qu'elles font avec un bâton pointu. Chaque village forme un Etat indépendant. On trouve dans le pays des pierres, de beau cristal, des aigues-marines & autres pierres de couleur.

L'isle Sainte-Marie ou Nossi-Ibrahim, Isle d'Abraham, séparée de la grande isle par un canal, a du riz, des cannes à sucre, de très-bon tabac, des arbres à gomme, des ananas, du bétail fort gras, de l'ambre-gris, de beau corail blanc, &c. Le Chef de ses habitans peu nombreux, retire le cinquième de la pêche & des récoltes.

Ytamampo, excellente vallée, seroit fort riche si la guerre ne la dévastoit sans cesse. Il y a du fer & de l'acier.

Le Manamboule produit une prodigieuse abondance de riz, sucre, ignames, légumes, &c. Le bois y est très-rare.

La vallée d'Amboulle, fertilisée par la rivière Manatengha, nourrit un bétail de très-bon goût. Il y croît du sezame ou menachie, dont on tire beaucoup d'huile. A côté de ses mines de fer, on forge les plus belles zagaies & les meilleurs ferremens. Il s'y trouve, dit-on, une fontaine dont les eaux sont assez chaudes pour y faire cuire un œuf, & à côté de cette fontaine une rivière roulant des eaux très-froides, sur un



fable si chaud qu'on ne peut y tenir les pieds. Ce pays est le refuge de tous les brigands de l'isle. Dans les tems de disette, les habitans forcent leur Chef ou Rabertau, riche en bétail & en grains, à leur fournir des subsistances ; mais ce n'est qu'un prêt qu'ils lui rendent au quadruple, si la récolte est bonne.

Anossi ou Androbeizaha, est une province très-peuplée, remplie de bourgs, fertile dans l'intérieur. Le fort Dauphin, bâti par les François, étoit situé à la côte orientale, vers la pointe du sud, sur une péninsule, au milieu d'une anse assez grande. Les Portugais y ont trouvé de l'or, mais on a perdu leurs traces. Ses peuples sont les uns Blancs, les autres Noirs, divisés en plusieurs classes. Les Blancs sont Arabes d'origine, ainsi que ceux de Matatane.

Ampatres est un pays hérissé d'épines, repaire d'un peuple très-méchant. On dit que les fourmis y font une gomme blanche.

Le peuple, non moins méchant, de Caremboulles, la partie la plus méridionale de l'isle, élève de fort beau bétail : il a beaucoup de coton, des légumes, du laitage, &c. Ces deux pays sont à la pointe du sud.

Les Mahafales, qui ont la mer au midi & à l'ouest, sont des pasteurs, errans avec leurs troupeaux. Leurs femmes fabriquent des pagnes de coton, de soie, & d'une écorce très-douce d'un très-bel arbre, fait comme une tour pyramidale.

Sieuh ou Sivah, canton aride, ne donne à ses habitans que du laitage, des pois, des fèves, du tamarin qu'ils broient avec des cendres pour en corriger l'acidité, des citrons qu'ils salent ou qu'ils font cuire.

A Houloue, dans les terres, il y a des aiguës-marines, des améthistes, de très-beaux cristaux, &c.

On assure que dans la vaste province de Machicores, il y a



des mines d'or. Les habitans, ruinés par des guerres civiles, se sont jettés dans les bois, où ils vivent de racines & de bœufs sauvages. Le Chef du pays prenoit autrefois le titre de *Dian-Baloualen*, Seigneur de cent mille quartiers.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Nous avons nommé les principales productions de l'isle. Différentes especes de mouches y donnent, comme les abeilles, différentes sortes de miel ou de sucre. Les habitans font des vins de miel, de sucre & de bananiers. De diverses plantes, ils expriment des huiles dont ils s'oignent le corps. On y voit plusieurs especes de vers à soie. On recueille en abondance des gommés odoriférantes & variées du sang de dragon, du musc. Le *vaharanga* a l'odeur de l'encens. Il y a une terre rouge aussi bonne que le *bol d'Arménie*, une terre figillée pareille à celle de l'isle de Lemnos, & une terre blanche aussi bonne que le savon pour nettoyer le linge.

Outre le fer, l'acier & l'or, quelques Ecrivains assurent que le pays produit de l'argent & un métal blanc pareil à l'étain d'Angleterre. Les topazes, les grenats, les cornalines, les émeraudes, les saphirs, les jaspes, les sanguines, les hyacinthes & autres pierres précieuses n'y sont pas rares.

Si ce pays étoit aussi connu que l'Inde, dit Flacourt, on en retireroit des richesses immenses : il est certain qu'il renferme une prodigieuse variété de productions, tant utiles qu'agréables. Il n'est point de nation européenne qui n'ait senti de quelle utilité elle seroit pour la navigation & le commerce des Indes ; & l'on ne cesse de former des projets de s'y établir. L'isle n'est pas moins riche en bois de construction qu'en rafraîchissemens. La volaille, le bétail & le poisson y abondent. Les bœufs y ont sur le cou de grosses loupes de graisse très-délicate au goût. Les moutons y multiplient prodigieusement. Les porcs, les sangliers, les cabris, &c. y sont fort communs. Le pays a des plantes, des insectes, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons particuliers dont nous sommes obligés d'omettre la description.



Les Madécasses sont, en général, cultivateurs. Après avoir mis le feu à des racines, à des plantes, à des arbres, & fait fouler par des bœufs les mauvaises herbes sur leurs horracs ou champs à riz, afin de les fumer, ils pellent la terre avec des fangalis, petites bêches, & sement le grain quand il pleut. Ils négligent une grande partie de leurs richesses. Leur commerce ne se fait que par échanges. Il seroit superflu de remarquer qu'ils ne connoissent d'autre art que la poterie, la menuiserie, la corderie, l'orfèvrerie, la tisseranderie, & autres métiers communs chez les Africains. Leurs charpentiers employent la regle & le rabot. Leurs forgerons fabriquent des couteaux, des fourchettes, des rasoirs, des pinces, des armes, &c. Il sort des mains de leurs potiers de très-jolie vaisselle de terre. Ils pêchent avec des filets & des paniers, ainsi qu'à la ligne & au harpon. La chasse est ordinairement abandonnée aux Ontsoa ou esclaves, comme une occupation servile. Leur papier est d'une pâte d'écorce d'avo bouillie & séchée; ils font leur encre avec une décoction de bois d'*arandranto*, arbre à gomme; enfin, des morceaux de bambou taillés leur servent de plume.

Nous avons déjà dit que l'isle étoit occupée par des Blancs & par des Noirs. Ces insulaires sont, dit-on, les plus fourbes & les plus dissimulés des hommes: ils sont peut-être ce qu'on les fait; car Drary & autres assurent que s'ils méditent des trahisons, c'est qu'ils craignent que les Européens ne méditent de cruels desseins contr'eux. On prétend qu'il faut les gouverner avec hauteur; il faudroit dire avec fermeté, car la hauteur révolte, sur-tout des hommes libres. On ajoute que la vengeance & la trahison passent chez eux pour des actes de vertu, & que la pitié, comme le pardon des injures, est à leurs yeux bassesse d'ame: a-t-on donc remarqué s'ils n'honoreroient pas un acte généreux, lorsque les circonstances ne souffroient pas le soupçon de lâcheté? Il est vrai qu'ils exter-

mineront



mineront quelquefois la race entière de l'homme qu'ils ont blessé, afin de ne laisser aucun vengeur de l'offense; hors de-là ils sont fort charitables, ils ne refuseront pas des secours à ceux qui leur en demandent; enfin, on les accuse de traiter cruellement leurs prisonniers, de couper en pièces les enfans, d'éventrer les femmes enceintes : l'imputation est fautive dans sa généralité; les Madécasses ne sont pas tous cruels; ceux qui le sont ne le sont pas toujours jusques à ces excès; & si l'on juge les peuples par leurs guerres, on trouvera tout le genre humain dans l'état de barbarie. Je croirai que la superstition, sur l'horoscope tiré par leurs *ombial-sesou*, prêtres, ôtera la vie à l'enfant lorsqu'il naît sous une constellation fatale, ou même avant qu'il soit né; la superstition inspire toute horreur, en la légitimant & l'ordonnant : mais le Madécasse n'est alors barbare que par humanité, il veut dérober son enfant aux malheurs qui le menacent; je vois encore qu'il cherche à le dérober à l'arrêt de l'imposture, en sacrifiant à sa place des animaux, & que souvent il le sauve.

Les hommes ont pour vêtemens un *lamba* ou pagne & des caleçons, & les femmes une *acanza*, longue robe sans manches, avec une espèce de jupe. Les femmes d'un même mari s'appellent réciproquement *mirafes*, mes ennemies; leur jalousie réciproque ne doit pas néanmoins être fort vive, s'il est vrai qu'elles jouissent d'une liberté sans bornes, & qu'elles se livrent à une licence effrénée, sans que leurs maris en marquent le moindre mécontentement. On ajoute à la vérité que quelquefois leurs maris les maltraitent, les répudient, les tuent, ce qu'il est difficile de concilier, à moins qu'ils ne mettent une différence entre la débauche publique & les infidélités secrètes. Cependant on dit encore qu'ils ne regardent l'adultère que comme un vol qui se répare par le paiement d'une amende : cette peine donne au crime la publicité. La fornication n'est point infamante, les filles vendent hau-

HIST. DE  
L'AFRIQUE.



tement leurs faveurs ; elles n'épousent un homme qu'après avoir vécu avec lui ; enfin , l'on excite les enfans des deux sexes à s'amuser ensemble.

Les Madécaſſes reconnoiſſent , dit-on , trois fortes de loix , la *loi du Prince* , ou ſa volonté , fondée en raifon & ſur la coutume ; la *loi des particuliers* , c'eſt-à-dire , les réglemens & les uſages propres à chaque profeſſion , à tel commerce , à telle entrepriſe ; enfin , la *loi du pays* , c'eſt-à-dire , les coutumes générales. Le mot *maſſin* , deſtiné à énoncer la loi , ſignifie *coutume* , & les coutumes ſont au-deſſus du pouvoir des Rois. La loi du Prince n'eſt que la diſtribution de la Juſtice ; elle preſcrit , par exemple , au voleur de rendre le quadruple du prix de la choſe volée : quelquefois il eſt tué ſur le fait. La loi particulière s'étend ſur les affaires & le commerce ordinaire de la vie civile : quelquefois ces particuliers ſe font juſtice eux-mêmes. La loi du pays détermine la manière de ſemer , de bâtir , de faire la guerre , de ſ'habiller , de danſer , de chanter. Ces deux derniers articles ſont très-importans pour ces inſulaires. Chaque Souverain a un conſeil , compoſé des principaux de la nation , chargés les uns de la levée des impôts , les autres des ſemences & des moisſons ; ceux-là de la réparation des maiſons royales , ceux-ci de la conduite des troupes , &c. Le Souverain s'appelle *Dian* : dans chaque village , il y a un *Filoubei* ou Gouverneur.

La religion de Madagaſcar eſt un mélange de paganisme , de judaisme , de mahométisme , & de chriſtianisme , ſuivant les récits de Flacourt , Dapper , Rennefort , &c. L'exiſtence de Dieu , la création du monde , la chute d'Adam , le déluge , la miſſion de Moïſe , la divinité de Rahiſſa ou le *Chriſt* , né de la Vierge Marie , les bons & les mauvais eſprits , &c. ſe trouvent parmi leurs traditions & leur croyance , rapportées dans les voyages. Le fait eſt poſſible : il n'étoit pas plus difficile de tirer , par exemple , de l'Abyſſinie ces opinions , qui



viennent des pratiques mahométanes de l'Arabie. Les Voyageurs assurent que les Madagascariens attribuant tout le mal au Diable, n'adorent pas Dieu, quoiqu'ils lui offrent des sacrifices, & qu'ils ne le prient pas, quoiqu'ils confessent leurs péchés; & aussi-tôt ils vous apprennent que dans leurs invocations ils ne nomment Dieu qu'après le Diable, & que dans la cérémonie de la Circoncision, le ministre prononce à haute voix cette prière: *Je te salue, ô Dieu, je m'adresse à toi par ma prière, tu as créé les mains & les pieds; je te demande pardon de mes péchés; je me prosterne devant toi, &c. &c. &c.* Ouvrez toutes les *Histoires* écrites d'après les relations des voyages, & voyez s'il en est une seule qui relève ces contradictions, & qui ne les copie pas fidèlement.

A l'orient de Madagascar, on trouve l'île Bourbon, l'île de France, & l'île Dom Diego Rodriguez. Celle-ci n'offre aucun objet de curiosité; on vient de l'île de France y chercher des tortues.

#### *Île Bourbon.*

L'île Bourbon, autrefois *Mascaraque* ou *Sainte-Apollonie*, est située à vingt deg. trente min. de latitude méridionale, & à soixante & onze deg. trente min. de longitude: elle a vingt-cinq lieues de long sur quatorze de large. On y trouve plusieurs bonnes rades, principalement au nord & au sud; c'est un relâche commode pour les vaisseaux François qui vont aux Indes. Le séjour en est agréable; des brises de mer & de terre y temperent la chaleur. Des eaux pures & saines fertilisent les campagnes. L'île abonde en fruits, en herbagés, en bestiaux: elle produit d'excellent tabac, du café, du poivre blanc, de l'ébène, de l'aloës, &c. Divers arbres donnent en abondance des gommes & des résines odoriférantes comme le benjoin: il y a aussi beaucoup de bois de charpente. Les rivières sont fort poissonneuses: la mer couvre

Fffff ij



ses bords de corail, d'ambre-gris & de beaux coquillages. Ses forêts sont peuplées de tourterelles, de pigeons, de perroquets & de quantité d'oiseaux, aussi beaux à l'œil que bons au goût. Le gibier est très-commun. On voit sur les côtes beaucoup de cabris, de bœufs & de vaches. Les sangliers & les cochons ont la chair fort délicate, à cause, dit-on, qu'ils se nourrissent de tortues. On assure qu'il n'y a dans l'île aucun animal venimeux. Vers la partie méridionale, un volcan vomit des tourbillons de flamme, de fumée, de soufre : sa lave contient quelquefois des espèces d'aigrettes de verre, dont la description se trouve dans la *Gazette de l'agriculture & du commerce*, vers le mois de Novembre 1770. La Colonie Française de cette île est partagée en trois bourgades, Saint-Paul, *Saint-Denis*, *Sainte-Suzanne* : le Gouverneur réside à Saint-Denis.

*Île de France.*

L'île de France, auparavant l'île Maurice, à trente-cinq ou quarante lieues au nord de l'île Bourbon, est située au vingtième degré de latitude méridionale. Suivant les mesures de M. l'Abbé de la Caille, son contour est de 90668 toises ; son plus grand diamètre, nord & sud, à peu près 31890 toises ; sa plus grande largeur, est & ouest, à peu près de 22124 toises ; sa surface de 432680 arpens, l'arpent à 100 perches de vingt pieds de longueur.

Cette île a deux très-beaux ports, à demi-entourés de montagnes, le port *Louis*, vers le milieu de la côte de l'ouest, le port *Bourbon*, vers le milieu de la côte de l'est. Excepté du côté du sud, les vagues se brisent par-tout sur des récifs éloignés de terre, de façon qu'on fait en sûreté une bonne partie du tour de l'île sur une simple pirogue. Les vents viennent ordinairement du sud-est. Les chaleurs sont plus fortes au Port-Louis que dans tout le reste de l'île,



parce que des montagnes la mettent à l'abri de ces vents. L'air est sain, tempéré, & , même dans les habitations élevées , froid, sur-tout le soir & le matin. Vers le milieu de l'isle, il pleut presque tous les jours de l'année. Les pluies sont plus fréquentes dans les mois de Mai, Juin & même Juillet; la sécheresse, qui dure le reste de l'année , rend l'aspect de divers cantons fort désagréable. Malgré cela, le ciel est rarement bien clair. M. l'Abbé de la Caille, pendant son séjour dans l'isle, a vu le baromètre au plus haut le 13 Juillet 1753, à 28 pouces 5 lignes & un tiers, & au plus bas à 27 pouces 11 lignes & demie, les 10 & 12 Janvier 1754, jours d'ouragan. Dans le courant de l'année, le mouvement du mercure est presque insensible; il est seulement un peu plus haut à midi que le soir.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

La partie du nord-ouest est sensiblement unie, & celle du sud-ouest chargée de montagnes de 300 à 350 toises de hauteur; la plus haute en a 424. Le terrain est en général assez bon, mais recouvert de pierres de toute sorte de grosseur, & en grande partie criblé de trous. La surface de la terre est couverte de mines de fer. On y trouve des pierres ponceuses, des laves, des grottes profondes & autres vestiges de volcan éteint.

Les bois sont très-beaux, sur-tout au sud-est. Pour former au sud-ouest des pâturages, on a apporté une plante appelée *squine*, qui croît d'elle-même aussi dru & aussi haut que nos plus beaux seigles, & qui étouffe toutes les autres plantes. Sur la fin d'Août, elle se dessèche, les Noirs y mettent le feu, la flamme se répand, & les arbres chauffés deux ou trois fois de cette manière, périssent. Aussi les bois sont-ils dégradés dans cette partie; & la *squine*, qui gagne toujours du terrain, menace de les ruiner entièrement dans toute l'isle avant la fin du siècle. Les fougues & les lianes, plantes traînantes, en embrassant les arbrisseaux & le mort-bois, ren-



dent la plupart des forêts impraticables : on ne peut y pénétrer que par des circuits qui forment de vrais labyrinthes. Les Noirs marons, esclaves fugitifs, s'y réfugient avec des femmes qu'ils emmènent de gré ou de force. De-là ils se répandent dans l'isle pour exercer des brigandages. On les chasse comme des animaux, les femmes comme les hommes, quoique souvent innocentes. On les tire, on leur tend des pièges ; s'ils sont pris, on les brûle : on coupe seulement les jarrets à ceux qui ne sont coupables que de trahison.

Parmi les arbres, le maport & le bois de nattes sont les plus beaux bois rouges de l'isle. Le bois de *cannelle* n'approche point du cannellier ; assez liant & léger, il est très-propre à la menuiserie. Le bois d'*olive* n'a de rapport avec l'olivier que par la forme de ses feuilles. Le bois de *lait* donne une liqueur blanche & gluante, quand on le casse par le pied. Le *colophone* distille une résine ; c'est l'arbre le plus haut & le plus gros de l'isle. Le *benjoin* n'a point de rapport avec le vrai benjoin : on a voulu dire *bienjoin*, parce que c'est le bois le plus liant du pays. Il y a plusieurs sortes d'ébenes. Le bois *puant* est très-propre à la charpente.

La partie méridionale est arrosée de plus de soixante ruisseaux. Au milieu de l'isle, il y a beaucoup d'étangs d'eau douce. La côte du nord n'a que des mares d'eau salée. Dans les ruisseaux, on pêche des chevrettes, des anguilles, des cabots, des mulots, des carpes, qui ne ressemblent aux nôtres que par le goût. Le requin, la grosse raie, le diable de mer, sont des poissons de mer connus, ceux qui fréquentent le plus la côte. On prend le lamentein comme la baleine, en le harponnant. Les huitres ont les coquilles si baroques, qu'on ne peut les ouvrir qu'à coups de marteau. La poule d'eau, espèce de turbotin, est un mets très-délicat. La chair & la graisse des tortues de terre sont excellentes & très-saines : on en tire de l'isle Rodrigue jusqu'à sept ou huit



milliers , ainsi que des tortues de terre , pour suppléer à la disette du bétail. Il n'y a guere que le cabri & le cochon qu'on élève facilement. Les moutons sont rares & de mauvaise venue. On trouve quelques troupeaux de bœufs & de vaches originaires de Madagascar ; mais ces vaches rendent très-peu de lait , aussi celles qui viennent de France s'y vendent-elles trois fois plus cher. Les habitans vivent de cabris , de volailles , de gibier & de poissons. La chair des cerfs est excellente pendant certains mois : il y a une espece de chauve-souris , bonne à mettre dans le pot pour donner du goût au bouillon. On mange les perroquets. Il y a une espece de ramier très-délicat , mais fort pernicieux. Il y a peu de fruits dans les jardins : les plus communs sont les pêches, les bananes , les ananas , les papayes , les athes, les gouyaves. A peine la dixieme partie de l'isle est-elle cultivée : une partie des terres est en manioc , pour la nourriture des esclaves ; on sème du froment , de l'orge , de l'avoine , du riz , du millet , en jetant les grains dans des trous formés avec la pioche , car on ne peut labourer à cause des pierres. Les singes font beaucoup de dégât dans les plantations : les rats & les souris ravagent les bleds au point qu'il faut quelquefois renoncer à les moissonner : dans les habitations bien tenues , les champs de bled sont entourés de six en six pas de pièges , dont le soin remplit la journée d'un Noir. Les nouveaux défrichés sont assez fertiles ; on les fait trop travailler. A peine a-t-on moissonné un champ , qu'une nouvelle plantation l'exerce. En quelques endroits , on fait du sucre & de fort beau coton. En général la vie est fort chere , parce que l'établissement n'a pas été aussi bien conduit que celui de l'isle Bourbon , où les vivres sont en abondance , & à meilleur marché.

On prétend que les serpens ne peuvent vivre dans l'isle de France , quoiqu'il s'en trouve beaucoup dans les islots voisins. On est incommodé par des nuées de sauterelles , des marin-



gouins, des grillons, des chenilles. Les carias détruisent les plus gros arbres dans les bois, & les poutres des bâtimens. Les maisons sont remplies de fourmis, de scorpions, de mille-pieds. La piquûre des guêpes est plus douloureuse & plus difficile à guérir que celle des scorpions, des araignées, &c.

Il est bien étonnant que les Auteurs Anglois de l'Histoire universelle, pour se borner à copier Mandello & Lacroix, ne parlent de l'isle de France que sous le nom de l'*Isle Maurice*, & comme si cette isle, qui depuis cinquante ans appartient à la France, étoit encore occupée par les Hollandois. Ils disent, en parlant de l'Isle Bourbon, qu'ils ne sçavent à quel titre les François la réclament. Une compilation si riche ne devoit pas être défigurée par de si grossières erreurs.

Il y a dans cette isle un Conseil supérieur : elle appartenoit autrefois à la Compagnie des Indes, ainsi que l'isle de Bourbon; l'une & l'autre sont aujourd'hui sous la direction immédiate de la Couronne, ainsi que les établissemens de l'Inde.

#### *Isles Comores.*

Les isles Comores & de Mozambique sont situées entre la pointe du nord de Madagascar & le continent. On nomme quatre Comores, *Mayotta*, *Mohilla*, *Anjouan* ou *Johanna*, & *Comore* ou *Angazia*, entre le quinze & le onzième degré de lat. méridionale. Elles sont fertiles, mais mal cultivées; habitées principalement par des Arabes mahométans, s'ils ont une religion décidée, gouvernées par des Chefs particuliers, & infestées de pirates.

#### *Isle de Mozambique.*

L'isle de Mozambique, à quinze deg. de latitude, tout près du continent, n'a pas une lieue de long & une demi-lieue



lieue de large. C'est un lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux Portugais, & un lieu d'exil pour les criminels au premier chef, des établissemens Portugais de l'Inde. On prétend que ces misérables sont envoyés à Mozambique à cause que l'air y est très-mal sain, qu'il en revient très-peu, & que cinq ou six années de séjour dans cette île passent pour une longue vie. Voudroit-on nous persuader aussi que le Gouverneur & les autres Officiers Portugais sont envoyés à Mozambique pour expier leurs crimes par une mort lente ? Et comment peut-on ajouter, & que la moitié des habitans sont d'origine Portugaise, & que les soldats & les matelots s'y rétablissent en très-peu de tems des maladies qu'ils ont contractées sur mer ?

Le rivage de l'île est couvert de sable fin. Le terroir produit du riz, du millet, des figuiers, des orangers, des citronniers, des palmiers, des légumes. On y élève des bœufs, des brebis, des chevres, des poules, &c. L'eau douce y est rare. Les Negres, tirés du continent, passent pour de fort bons esclaves. Le Gouverneur fait, dit-on, tout le commerce de l'île, qui consiste en dents d'éléphant achetées sur la côte, & en or tiré de Sofala. Son autorité s'étend sur tous les établissemens Portugais de la côte de Sofala & de Mozambique. Sa commission ne dure que trois ans. On assure qu'il amasse facilement trois cents mille écus ; au rapport de Davity, il n'envoie pour tribut annuel en Portugal, que le tiers du produit des établissemens. Les troupes sont, dit-on, payées en poudre d'or.

## DIVERS ROYAUMES.

*Côtes de Sofala, de Zanguebar & d'Ajan.*

I. La côte de Sofala, Sefalo, Zephala, en allant du sud au nord, est divisée en Etats dépendans, tributaires ou démembrés du grand Empire de Monomotapa. Inhambana



commence vers la riviere du S. Esprit, au vingt cinquieme  
 HIST. DE deg. de lat. & s'étend au-delà du cap des Courans, c'est-  
 L'AFRIQUE, à-dire, depuis le pays des Hottentots jusqu'à celui de Sabia.  
 Sabia regne depuis le vingt-deuxieme deg. jusqu'au ving-  
 tieme. A l'ouest de ces royaumes, sont le Biri & Manica. On  
 voit sur la côte les isles de Bocicas & le cap Saint-Sébastien.  
 Tous ces pays sont peu connus.

*Royaume de Sofala.*

Le royaume de Sofala a trente lieues de large du nord au  
 midi, & quatre-vingt lieues de long d'orient en occident.  
 Sofala ou Cuama, sa principale riviere, célèbre par son  
 sable d'or, se jette dans la mer au vingt-unieme deg. de lat.  
 A quelque distance de son embouchure, est la ville du même  
 nom, capitale du pays, aggrandie par les Portugais, &  
 défendue ou dominée par un fort. On nomme deux autres  
 villes, Haulema & Dardema, & quelques villages, Savone,  
 Boche, Gasta, &c. Les Portugais ont, outre le fort de la  
 capitale, un autre fort nommé Inhaguca, à cinq ou six lieues  
 de là, vers le nord.

Le pays abonde en riz, en millet & en troupeaux. La  
 plupart des habitans se nourrissent de chair d'éléphant: ces  
 animaux y sont en si grand nombre, qu'on en tue, si l'on  
 s'en rapporte à de crédules Voyageurs, quatre ou cinq mille  
 par an. Les habitans de Mozambique, de Quilloa, de Mom-  
 baze & de Mélinde, viennent ici sur de petits vaisseaux,  
 troquer des toiles de couleur, contre de l'or, de l'ivoire, de  
 la cire & de l'ambre gris: & ceux de Sofala vont ensuite  
 porter ces étoffes au Monomotapa, où ils reçoivent de l'or  
 en échange. Les Portugais sont si puissans qu'ils tiennent tout  
 le royaume en respect: ils entretiennent des vaisseaux sur la  
 côte, pour empêcher ce qu'ils appellent la contrebande, sur-  
 tout l'exportation de l'or, sans une permission expresse du



Gouverneur. Du reste, nous ne pouvons parler ici que sur la  
 foi des Voyageurs assez anciens, pour que la face des choses  
 puisse avoir entièrement changé dans toutes ces contrées.

HIST. DE  
 L'AFRIQUE.

Sofala, le pays d'*Ophir*, selon l'opinion de plusieurs sçavans, tire de l'or, non-seulement de ses propres mines, mais encore de Manica, de Massapa & autres pays voisins plus riches en ce genre de richesse que le Sofala proprement dit. Il paroît que, par le canal du commerce, ce royaume en reçoit en abondance des environs. La montagne de *Fura*, *Afura*, *Ophur*, mine si féconde, que le Portugais Faria veut y trouver des *lingots de quatre cents mille ducats*, & dorer magnifiquement jusqu'à l'écorce intérieure de certains arbres du pays, est située vers le Massapa, dans la partie occidentale du Monomotapa. Le missionnaire Dominicain, Vos Santos, qui avoit voyagé à Massapa, où il se tient un grand marché d'or, dit qu'on voit sur le sommet de cette montagne des ruines de plusieurs édifices considérables, restes des magasins de Salomon ou de la Reine de Saba, suivant la tradition du lieu. Plusieurs Voyageurs ont parlé de ces ruines, sur lesquelles on lit encore des inscriptions en caractères indéchiffrables. La forme qu'elles conservent annonce des tours, des forteresses, des bâtimens semblables à divers édifices de l'Abyssinie, Empire dont il paroît que ce pays formoit jadis une province sous le nom d'*Achuma*. C'est-là que les Abyssins placent la résidence de la Reine de Saba ou Séba, vraisemblablement le *Sabia*, dont nous venons de parler. Les Portugais ont ou ont eu à Massapa un comptoir, avec le consentement de l'Empereur du Monomotapa. Bokuto, au nord de cette province, est un autre établissement Portugais.

Les habitans de Sofala sont un mélange de Negres & d'Arabes. Leur habillement ordinaire est une piece de soie ou de coton, autour de la ceinture. Les principaux portent une espece de turban & un sabre à poignée d'ivoire. Le Roi est

G g g g ij



Arabe d'origine. Nous ne sçavons pourquoi des Historiens aiment mieux imaginer avec Jarric, que les naturels du pays n'ont aucune religion, ni bonne ni mauvaise, que de croire avec Pigafeta, Oforius, &c. qu'ils sont, pour la plûpart, du moins Mahométans; ou de conclure du récit de Marmol, que s'ils reconnoissent un Etre suprême, s'ils abhorrent l'idolatrie, s'ils adressent des prieres & des offrandes à leurs ancêtres pour la santé du Roi, ils ont une sorte de religion sans avoir un culte réglé. Ces peuples punissent sévèrement la forcellerie, le vol, l'adultère, & même l'audace de s'asseoir sur un sofa ou sur une natte, à côté d'une femme mariée.

*Monomotapa.*

Il n'est pas possible de fixer l'étendue du Monomotapa; Mune-Motapa, Benemotapa, Benemoaxo proprement dit. Si on le place entre les vingt-six ou vingt-cinquième & les dix-sept ou quatorzième deg. de latitude, on embrasse plusieurs Etats, dont les uns ne sont plus, même aujourd'hui, tributaires de l'Empire. Faria, dans son *Asie Portugaise*, le divise en vingt-cinq royaumes. Les Portugais, autrefois maîtres de la côte, & encore maîtres de son commerce, ont des établissemens à Teté, à Sena, &c. Il y a très-peu d'habitations sur la côte. Lopez Faria dit que l'intérieur contient un peuple innombrable, parce qu'il a vu quelques cantons en effet fort peuplés; mais ces cantons sont fertiles, & l'intérieur est un pays sablonneux, aride, inculte. Autour des montagnes & des rivières, l'air est tempéré. Les habitans, bien faits, robustes, intelligens, habiles plongeurs, plus portés à la guerre qu'au commerce, se nourrissent de fruits, de poisson sec & salé, de chair de bœuf & d'éléphant. Les riches parfument leurs mets, leurs habits, leurs maisons: on assure que l'Empereur dépense deux livres d'or par jour en consommation d'aromates. On donne à ce Prince plus de mille



femmes, toutes filles de Princes ses vassaux : une seule a le titre de Reine; quelques autres, telle que la *Mazarira*, ou mere des Portugais, jouissent d'honneurs, d'offices, de revenus particuliers; elles ont même leur cour à part. Le Gouverneur du royaume ou premier Ministre, le Grand-Maître de la maison, le Capitaine des musiciens, le Capitaine de l'avant-garde, le Chef des devins, le Garde de la pharmacie & des drogues de la divination, le premier portier du palais, &c. sont les grands Officiers de la couronne. Ils portent le titre de *Seigneur*, ainsi que les chefs de cuisine, Princes du sang, & les sous-cuisiniers, gens de qualité. Quoique le département de la cuisine soit affecté aux hommes par le Blanc, Dapper, Pigafeta, Linschonten, ce sont les Princesses & les Dames de la première qualité, si l'on aime mieux en croire Sanut, Barbosa, Davity, Dapper lui-même, qui préparent les mets & servent à table. Les relations de ce pays nous paroissent trop suspectes, pour que nous inspirions à nos lecteurs quelque confiance dans les récits que nous en empruntons. Nous en citons seulement des traits sur lesquels on peut prendre des notions conjecturales des mœurs : on ne doutera point, par exemple, que la superstition ne regne puissamment dans un pays où la divination occupe deux des premières charges de la couronne. Cependant Pigafeta dira que les sortilèges sont sévèrement punis; à la vérité, il ajoutera que ces peuples sont généralement adonnés aux pratiques de la magie les plus détestables.

Parmi les enseignes de la royauté, la bêche est un emblème remarquable : l'Empereur en a toujours une pendue à son côté, lorsqu'il paroît en public, une flèche dans chaque main, environné d'un nombreux cortège de musiciens, de bateleurs & de gardes, porté dans un palanquin, ou monté sur un éléphant ou sur un alfinge, espèce de grand cerf. Il préside à la récolte, ou à son défaut l'Impératrice. Ses sujets & ses



foldats sont obligés de travailler les terres de ses domaines, d'exploiter ses mines, & de lui rendre divers autres services : mais c'est-là, dit-on, l'unique tribut qu'ils lui payent, si l'on en excepte les présens, & lorsqu'ils remplissent ces corvées, il leur envoie des subsistances. Aussi ses peuples se vantent-ils d'être libres dans leur opinion; ils adorent leurs Princes. La magnificence de la cour impériale & toutes les charges de la souveraineté, supposent néanmoins de gros revenus : peut-être le produit des mines d'or appartient-il, du moins en grande partie, à l'Empereur. Il entretient toujours de nombreuses armées pour contenir les grands vassaux, toujours disposés à la révolte, à ce qu'on assure, tandis que les peuples lui sont si attachés. Afin de s'assurer de la fidélité de ces Princes, il fait élever leurs enfans à sa cour avec les siens. On dit que parmi ses troupes réglées, il y a un corps redoutable de vaillantes amazones, établies dans un royaume particulier, sur les confins de l'Abyssinie. Les plus fidèles de ses gardes sont, à ce qu'on ajoute, deux cents gros chiens. Il n'est permis qu'aux Arabes, aux Portugais, & à quelques favoris, de lui parler debout : les autres sont obligés de se tenir assis. Il n'y a que les grands qui aient le privilège d'avoir des portes à leurs maisons & à leurs appartemens : la liberté de s'asseoir sur des tapis, même chez soi, est encore un honneur distingué.

La capitale de l'Empire s'appelle *Benomotapa*, *Banamotapa*, ou *Medrogan*, &c. Les maisons sont bien bâties, blanches en dehors, & ornées de belles toiles peintes, suivant la qualité des propriétaires. Le palais impérial est aussi magnifique que vaste. Cette ville est à six journées d'un ancien palais, appelé *Zimbaoé*, & situé à vingt lieues à l'ouest de *Sofala*, sur la grande rivière de *Zambezé*. Il est permis, dit-on, d'appeller de tous les jugemens à l'Empereur lui-même, ce qu'il seroit difficile d'exécuter dans un Empire, si



DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 791

étendu & si partagé en fiefs assez puissans. On a ici l'usage des épreuves. Les mœurs ne ressemblent certainement pas à celles des autres contrées de l'Afrique, s'il est vrai que les femmes y soient si respectées que, même les Princes du sang, leur cedent le pas & les saluent par une inclination, lorsqu'ils en rencontrent, de quelque condition qu'elles soient.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Le Prince & tous ses sujets sont généralement payens, mais ils n'admettent ni le polythéisme, ni l'idolatrie, ni superstitions inhumaines.* Qu'est-ce donc que leur paganisme? Serroient-ils payens, parce qu'ils sont superstitieux? On envelopperoit, sous cette dénomination, trop de peuples qui se glorifient, avec raison, de ne pas l'être. Ils croient un Dieu suprême, créateur & modérateur de l'univers sous le nom de *Mazira* & d'*Attuno*: ils honorent, sous le nom d'*Al firoo*, une Vierge à laquelle ils dédient des temples & des couvens de filles condamnées au célibat. Ils reconnoissent un Diable appelé *Muzuko*, être fort méchant: ils prient pour les morts, ils les invoquent, ils respectent les reliques de leurs parens, &c. Ces pratiques anciennes donnent lieu de croire qu'ils avoient puisé une partie de leur religion dans le Christianisme des Abyssins & autres peuples, avant que les Portugais répandissent la foi dans sa pureté. Quoiqu'on assure qu'ils n'exercent point d'inhumanité dans leurs superstitions, on dit qu'à la fête de Chuavo, qu'on célèbre à la nouvelle lune de Mai, des Seigneurs sont immolés aux *Muzimos* ou ancêtres de l'Empereur.

Nous avons déjà parlé des mines d'or de Massapa, d'Afura, de Manica, &c.: il s'en trouve encore de très-riches à Boro, pays des Mongas, au royaume de Butua, à celui de Chicova, &c. On prétend même que dans ces derniers, il y a des mines d'argent. Entre 18 & 16 degrés de latit. vers Mozambique, sont les royaumes ou districts d'Angoxa, Bano, Gallo, &c. Toute la côte est bordée d'isles & d'écueils. Les



royaumes de Mauruca ou Moruca & de Mongallo, occupent la côte depuis le 15<sup>e</sup> jusqu'au 10<sup>e</sup> deg. Les Macuas, peuples de Mauruca, sont partagés en plusieurs tribus. Cette côte est vis-à-vis les isles Comores.

*Côte de Zanguebar.*

2. La côte de Zanguebar comprend les régions situées entre le cap Delgado, à 10 deg. de latit. & l'équateur. Ses lieux principaux sont Quilloa, Monbaça, Mélinde, Paté, & dans l'intérieur le Monoëmugi.

*Royaume de Quilloa.*

L'isle de Quilloa, chef-lieu du royaume du même nom, n'est séparée de la terre-ferme que par un canal étroit. Elle est située vers le 9<sup>e</sup> d. de lat. Le Roi & ses sujets, partie basanés, partie noirs, sont Mahométans, & vêtus à la manière des Turcs & des Arabes. La fécondité de leurs terres leur permet le faste & la magnificence. La ville capitale est grande, riche, & bâtie en pierres de taille. Les maisons ont plusieurs étages & tiennent à des jardins bien cultivés. Ses riches Marchands trafiquent avec les peuples voisins, en or, ambre-gris, perles, musc, &c. Les guerres ont ruiné une partie du continent. Ce royaume relève du Portugal. L'isle de Monfia, soumise à un Prince particulier, est aussi tributaire de la même couronne: elle ne contient que des hameaux.

*Royaume de Zanguebar.*

Zanguebar ou Zangibar, est encore une isle située vers le 6<sup>e</sup> degré, entre celles de Monfia & de Pemba, à environ neuf lieues de la côte. Pemba, quoique gouvernée par un Chef particulier, ne mérite pas plus d'attention que Monfia. Zanguebar fait un commerce considérable avec Mombaça, Sofala,



Sofala, Madagascar, &c. Le pays produit du riz, du millet, des cannes de sucre, des orangers, des citronniers d'une grosseur extraordinaire, & d'une odeur exquise. L'eau y est excellente. Les maisons de ses gros bourgs sont bâties de belles pierres sans liaison de chaux & de ciment. On dit que les habitans, en frottant ces pierres, parviennent à les unir au point que, jointes ensemble, elles semblent ne former qu'une seule masse. Le mahométisme est la religion dominante. Ce pays relève du Portugal ainsi que Pemba, située au 5<sup>e</sup> degré.

*Royaume de Mombaça.*

Mombaça ou Mombaze, autre île formée par le bras d'une rivière, à 3 degrés 30 minutes, est très-fertile en grains, fruits, herbages : le bétail y est gras & de fort bon goût. Elle a un port très-commode, défendu par une bonne forteresse, & fréquenté par une foule de Marchands de diverses nations. La ville est fort peuplée. Au-dessus des maisons regnent des terrasses sur lesquelles on peut aller d'un bout de la ville à l'autre : il en est de même dans les autres villes soumises aux Arabes, comme Mombaça. Leurs beaux ameublemens consistent en tapis, peintures, & autres meubles qui viennent de Cambye, de Perse, &c. Le peuple, composé de noirs, de blancs, d'olivâtres, de basanés, passe pour le plus affable & le plus civil de toute la côte. Les Portugais s'y sont maintenus dans un comptoir avec une sorte d'indépendance. Les *cavaliers de Mombaça* sont renommés comme les *femmes de Mélinde*.

*Royaume de Mélinde.*

Le royaume de Mélinde, vers la ligne, abonde en fruits, en légumes, en bétail, en gibier, en volaille, &c. La ville de ce nom, située à 2 degrés 30 minutes, dans une plaine



riante, est une des plus belles de l'Afrique orientale, soit par la régularité de ses rues, soit par l'agrément des maisons bâties en pierres de taille, à plusieurs étages & avec des plate-formes au sommet. Les étrangers viennent en foule y prendre part au commerce de l'or, de l'ivoire, de la cire, des drogues, &c. Les Arabes, maîtres du pays, se piquent de politesse, de galanterie, de bonne grace, de magnificence. L'habillement des femmes est aussi agréable que leur figure est attrayante. Les Africains naturels, plus répandus dans les bourgs que dans les villes, sont d'une constitution robuste & d'une taille avantageuse. Le mahométisme domine, mêlé de superstitions. Lorsque le Roi part pour quelque expédition, il passe trois fois à cheval sur un daim récemment égorgé par les Sabis ou Prêtres; & ces prétendus devins lisent l'avenir dans les entrailles de l'animal, sans doute suivant l'inspiration du Monarque. Peut-être cette cérémonie & tant d'autres pratiques semblables, n'ont-elles été en vigueur que sous les regnes des Princes originaires du pays. Quoi qu'il en soit, la cour des Rois de Mélinde est plus brillante que celle des autres Rois de la côte. Les plus grands Seigneurs les portent sur leurs épaules, lorsqu'ils sortent de leur palais. Des personnes du sexe jettent des fleurs autour de lui, chantent ses louanges au son des instrumens, & brûlent des parfums. Le peuple a la liberté de porter ses plaintes au pied du trône contre les Grands: si l'accusation n'est pas soutenue de preuves convaincantes, la mort est le prix de cette témérité; si le délit est prouvé, le coupable est condamné à des amendes & à des peines corporelles; par exemple, à la bastonnade. Le Roi exécute lui-même en secret, avec son bâton de justice, ce dernier article de la sentence; & l'illustre coupable, après lui avoir baisé les pieds en lui rendant des actions de grace, est reconduit avec les honneurs ordinaires affectés à sa dignité. Les Portu-



gais se félicitent de leur bonne intelligence avec ces Princes, & se vantent d'être fort respectés à leur Cour.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

*Paté.*

L'isle de Paté ou Pata, a un degré 30 min. de latitude, avoit autrefois quatre villes soumises à des Chefs particuliers, Paté, Lamo, Cio, Ampasa. Cio n'est plus. Les Portugais ont des comptoirs à Paté & à Ampasa. On y trouve de l'ivoire & des esclaves. Lamo a des ânes fort hauts & peu propres au travail.

Les Géographes placent assez arbitrairement, ce semble, derrière la côte de Zanguebar, plusieurs peuples ou peuplades, les Mumbos, les Zimbos, les Bororos, les Mastys, les Bengas, les Massagueres ou Mossaguejos, les Maracates, les Machidas, &c. Ces noms n'apprennent rien. Le Grand rapporte que les Mossaguejos ont coutume de couvrir la tête de leurs enfans, dès qu'ils ont atteint l'âge de sept ou huit ans, de calottes de terre qu'ils entassent les unes sur les autres, de manière qu'elles pèsent à la fin jusqu'à huit ou dix livres; & qu'il n'est pas permis de quitter ni jour, ni nuit ce lourd bonnet, ainsi que de parvenir à aucune charge, qu'on n'ait tué un ennemi dans un combat, & apporté sa tête au Chef. Les Zimbos ou Imbas sont de la race féroce des Jaggas ou Galles. On dit que leurs Princes prennent le titre d'*Empereurs de la terre*, & que, quand la pluie ou le soleil les incommode, ils bandent leurs arcs & lancent des flèches contre le ciel. Le P. Lobo dit que les Maracatas courent à leurs filles la partie naturelle que les maris seuls ont droit de découdre: il est permis de ne pas l'en croire. Il paroît que la plupart des peuples dont nous venons de parler, habitent divers cantons du Monoëmugi.

*Monoëmugi.*

Les limites de l'empire du Monoëmugi ou Nimeamaye,

H h h h ij



sont absolument inconnues. On dit qu'il y a beaucoup de riches mines d'or, d'argent & de cuivre. Ces métaux servent à acheter des Marchands de Quilloa, de Mozambique, de Mélinde, de Sofala, & autres Africains orientaux, des toiles des Indes, des étoffes, des merceries, &c. Les sujets d'un Prince qu'on nomme le Grand Macocco, établi au nord, sont aussi dans ce pays un trafic considérable, en allant commercer avec les Portugais à Fongeno, Pombo & Ocango. On ne connoît aucune ville remarquable dans cet Empire. Le pays est en général montueux; & l'on y place les fameuses montagnes de la lune où Ptolémée croyoit que le Nil prenoit sa source.

*Côte d'Ajan.*

3. La côte d'Ajan, Axan, court du sud au nord depuis l'équateur jusqu'au cap de Guardafu, espace d'environ 12 degrés ou 240 lieues. Sous la ligne est le royaume de Juba, suivi des Etats de Brava & de Madagasho ou Magadoxa. La plupart des habitans de ces cantons sont blancs ou basanés. Le commerce est très-considérable dans les villes capitales de ces trois Etats. On prétend que Brava forme une république sous la protection du Roi de Portugal, qui reçoit un tribut du Roi de Juba. Le mahométisme corrompu est la religion dominante de ces contrées. En allant vers le nord, la côte est stérile & déserte. Des Arabes Bédouins appelés Ommo-Zaïdes, sujets d'Adel, errent aux environs du cap de Sable.

*Isle de Socotra.*

A environ 75 milles au nord-est du cap de Guardafu, & au sud de l'Arabie, est l'isle de Socotra, Zocotra, ou Rafulgat, vers 12 deg. 10 min. de lat. septentr. suivant M. Delille. On ne trouve que contradictions & fables dans les voyages, au sujet de cette isle autrefois fort fréquentée, mais fort



négligée depuis que les tems propres à la navigation de l'Inde sont mieux connus des Européens. Les Arabes & le mahométisme y regnent : il paroît que le nom de sa capitale est Tamary ; l'isle est toute entourée de baies très-commodes. Personne n'ignore combien l'aloës de Socotra est estimé en Europe. Il y a encore dans ce pays fertile, de l'ambre-gris, du corail, de l'encens, du sang de dragon, du coco, de la civette, du riz, des dattes, des fruits, du bétail. Les naturels du pays, beaux hommes, font quelquefois un mélange de poisson, de viande, de lait, de beurre, d'herbes qu'ils mangent avec du pain, du riz, ou une pâte de dattes, & qu'ils regardent, dit-on, comme une espece de panacée. Ces peuples se saluent en se baissant l'épaule. Leur camboline est une fort belle étoffe de poil de chevre. On dit qu'avant qu'une femme soit accouchée, le mari peut se délivrer de l'enfant qu'elle est prête à mettre au jour, en déclarant, auprès d'un feu allumé devant sa hute, qu'il le donne à tel homme pour en être le pere adoptif ; & que ce pere étranger est aussi tendre envers ces *enfans de la fumée*, (c'est ainsi qu'on les appelle) que leur véritable pere est dénaturé. On rapporte encore que les Socotrans enterrent les mourans ou les empoisonnent, pour leur épargner les crises douloureuses de la dissolution. Parce qu'ils donnent à leurs femmes le nom de *Marie* (nom qui, selon Dapper, signifie *femme* dans leur langue), parce qu'ils ont un carême, des autels, des croix, &c. on a cru qu'ils étoient Chrétiens de Saint Thomas ou Jacobites, quoiqu'ils ne connoissent aucun dogme de notre religion, & qu'ils adressent à la lune & au soleil leurs sacrifices, leurs prieres & leurs jeûnes.

*Côtes d'Adel, &c.*

4. En suivant le canal qui conduit de la mer des Indes à



la mer Rouge , on trouve la côte d'Adel & d'Abex , que l'on peut étendre depuis le Cap Guardafu , situé vis-à-vis le cap Fartac , pointe de l'Arabie , jusques vers les cataractes de la Nubie , d'où une côte , presqu'entièrement inconnue , conduit jusqu'à celles de l'Egypte. Ces cataractes sont vers le vingtième deg. de latitude septent. Ce canal de mer qui sépare l'Ethiopie de l'Arabie , a 150 lieues de long , jusqu'au détroit de *Babelmandel* , passage étroit de quatre à cinq lieues , par lequel on entre dans la mer-Rouge. Au-delà de l'isle de *Babelmandel* , est un Archipel , composé d'un nombre innombrable de petites isles.

*Adel.*

Le royaume d'Adel s'étend assez au loin des deux côtés du cap de Guardafu , sans qu'il soit possible d'en marquer les bornes. Les Géographes lui donnent pour capitale , les uns Adel , les autres Aran , ceux-là Zeila , ceux-ci Auça-Gurule , située à dix petites journées de la mer. Barbora & Zeila sont deux villes rivales , très-peuplées & très-commerçantes , situées vers le détroit de *Babelmandel*. Il seroit inutile de nommer plusieurs autres villes , dont la position , ou peut-être même l'existence , est incertaine. Les Arabes sont maîtres de ce royaume. Leur principal trafic est en poudre d'or , ivoire , encens & esclaves. Les Marchands d'Arabie , de Cambaye & autres lieux , leur apportent des toiles de coton , des parures de soieries , de cristall ou d'ambre , des armes à feu , des chevaux , des dattes , des raisins , &c. Les belliqueux Adéliens se battent avec un courage & un acharnement extraordinaires contre les Abyssins : bravoure animée , tant par l'espérance du butin que par un zèle de religion.

*Dancali , &c.*

Le royaume de Dancali ou Dancalé est situé entre douze



DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE. 799

& treize deg. sur la mer Rouge. Ce pays , assez stérile , abonde en mines de sel : on y recueille du miel ; l'eau douce y est fort rare ; il y a quelques fabriques de toiles. Le Roi réside au pied d'une colline , dans un palais composé d'une vingtaine de cabanes , bâties sous des arbres : son sceptre est un petit javelot. Bayleur , principal port du pays , est à environ quatorze lieues à l'ouest de Babelmandel. On nomme quelques autres villes , Vella ou Leila , Corcora , Mandeli , &c. Toutes ces côtes sont assujetties aux Arabes & soumises au mahométisme.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

On place un royaume de Dekirn ou Deghim , entre ceux de Dancali & de Balou. Vers le quinzième deg. on voit dans la baie d'Arkiko un beau port & une petite ville , ainsi que la petite île Marcua , qui n'a de remarquable que son port , & l'île fertile & marchande de Dallaka , où l'on pêche des perles d'une valeur médiocre.

*Balou.*

Le royaume de Bali ou Balou , entre seize & dix-sept deg. abonde en provisions & fait un grand commerce avec les Ethiopiens & les Cafres. Ses peuples , braves , ont obligé les Turcs à partager avec eux les douanes de Suaquen. On prétend que les hommes , les moutons & les chevaux sont ici plus grands & plus forts que dans les environs.

*Suaquen , &c.*

La petite île de Suaquen faisoit encore au seizième siècle un très-grand commerce avec l'Abyssinie , l'Égypte , ainsi que dans le golfe Persique & les deux presqu'îles de l'Inde. Son port est vaste , profond & tranquille , mais entouré d'écueils & d'une mer orageuse. De Suaquen à Suez , au fond de la mer Rouge , il n'y a sur 130 lieues de côtes , que deux petites places maritimes , Kossir , rendez-vous des caravanes



d'Afrique, qui s'y embarquent pour passer à la Mecque, & Rondelo, village à trois lieues de Suez, en face de Tor, qui est sur la côte d'Arabie.

Les côtes que nous venons de décrire couvrent le vaste Empire d'Abyssinie, dont elles dépendoient autrefois.

BASSE ETHIOPIE.

*Abyssinie.*

Les Géographes modernes placent les bornes de l'Ethiopie aux 7 & 23 deg. de lat. & aux 45 & 60 deg. de longit. vers l'Egypte au nord, le pays des Cafres au sud, à l'orient la mer-Rouge, à l'occident, des déserts. Sa partie septentrionale, ou basse Ethiopie, autrement Nubie, Sennar, &c. est occupée par des peuples, les uns errans, les autres sédentaires, les Barabra, les Mehasles, les Kenn, les Alkennin, & partagée en divers royaumes; Fungi, Dungala, Soudain, Dekin, quelques-uns situés sur la côte, comme nous l'avons remarqué. On dit que Fungi forme un Etat assez considérable, & que ses habitans font un assez grand commerce au Caire. Nous ne nous étendrons pas davantage sur un pays si peu connu.

*Haute Ethiopie, ou Abyssinie.*

La haute Ethiopie, plus élevée que la précédente & située au sud, est appelée, par les Arabes & autres peuples, Abash, Abesh, Habesh, Abassia, d'où les Européens ont formé le nom d'Abyssinie. On prétend que ces peuples sont originaires de l'Arabie heureuse & de la tribu des Sabéens. Le nom d'*Abyssin* les offense: ils n'en prennent point d'autre que celui d'*Itjopjavian*, d'où dérive celui d'*Ethiopien*. Ils appellent leur contrée, *Manghesta-Itjopja*, royaume d'*Itjopja*, & la partie qu'ils occupent, *Geez-Afi*, ou *Ag-Afan*,  
pays



pays des Passans ou des Francs ; ce qui pourroit désigner la transplantation d'un peuple libre , s'il étoit permis d'asseoir des conjectures sur des fondemens si mal assurés. Nous avons dit , dans le corps de l'Histoire , que cet Empire étoit habité depuis plus de deux mille ans par les mêmes peuples , & possédé par la même famille avec quelque interruption.

*Division, climat, Histoire naturelle, &c.*

L'Abyssinie s'étend entre 8 & 16 ou 17 deg. de lat. Elle a , du midi au nord , & de l'est à l'ouest , à peu près la même étendue , environ 160 lieues. On l'a divisée en 18 , 28 , 30 , 36 royaumes ou provinces. Il ne lui en reste peut-être pas douze. Nous parlerons des parties les plus considérables & les plus connues.

Le royaume d'Amara ou Amhara , au centre de l'Empire , à l'orient du Nil , est distingué par la politesse de ses habitans , les anciens campemens de la famille Impériale , une nombreuse Noblesse , & les rocs de Guechon ou d'Amba-Geshen , anciennes prisons des enfans & des freres des Rois. Quoiqu'il n'ait que 40 lieues de l'est à l'ouest , il est partagé en 36 districts.

Le royaume de Bagemder ou Bagamedri , au nord du précédent , est un pays montagneux , bien arrosé , fertile , renommé par le nombre de ses moutons & la délicatesse de leur chair. On lui donne 60 lieues de long sur 20 de large.

Cambat , vers le midi , est habité par des peuples qui professent différentes religions , & obéissent à un petit Roi , tributaire de l'Empire.

Dambea ou Dambée , sur un grand lac du même nom , vers le couchant , n'a que 24 lieues de longueur & 12 ou 13 de largeur , si l'on ne mesure que ses terres , en général



unies & sujettes aux inondations. Les Empereurs y ont tenu leur cour & leur principal camp.

Enarea ou Narea, vers l'extrémité la plus méridionale de l'Empire, est un royaume, en partie, indépendant de l'Empereur, riche, fertile, commerçant, occupé par des peuples francs, fidèles, honnêtes, belliqueux, grands, robustes, qui se défendent eux-mêmes contre les Barbares, & qui ne payent qu'un tribut volontaire.

Le royaume de Gojam, vers l'ouest, péninsule, presque toute entourée par le Nil, a plus de 50 lieues de long, & environ 30 dans sa plus grande largeur. Le P. Paëz ou Pays, dans sa relation publiée par le Grand, & le P. Lobo dans sa description traduite par le même, placent les sources du Nil, d'une manière assez conforme au témoignage du Papas Grégoire, rapporté dans l'Histoire d'Ethiopie de Ludolf, dans la province de Sacala, partie de ce royaume. LaCroze, Histoire du Christianisme d'Ethiopie, doute de cette découverte du Pere Pays : il y oppose l'opinion du Géographe de Nuremberg, appelé Homan, qui, sans autorité, dérive le Nil & le Niger du lac Zaïre, bien au-delà de la ligne équinoxiale. M. Damville a fixé les sources de ce fleuve, dans sa carte de l'Ethiopie orientale, à 12 degrés de latitude, & 53 de longitude; & dans celle de l'Afrique il dit qu'on les ignore. M. Mailler n'est pas favorable à la prétention des Jésuites Portugais. Enfin, outre les deux fontaines sans fond du Pere Pays, plusieurs autres sources réunissent leurs eaux pour former le canal du Nil, & il n'y a aucune raison d'attribuer son origine à celles-là plutôt qu'aux autres. Quoi qu'il en soit, le royaume de Gojam est fertile, montagneux, & divisé en 20 districts.

Shewa au Chaoa, au sud-ouest de Gojam, est un royaume très-riche, où les Empereurs résidoient autrefois.

Tigré, le plus septentrional & l'un des plus considérables



de ces royaumes , est un peu plus grand que le Portugal. Les Empereurs y tinrent aussi leur cour dans la magnifique ville d'Ascuma ou Chassumo , depuis long-tems réduite à quelques misérables cabanes , au milieu desquelles ces Princes ont continué de recevoir la couronne. On divise ce pays en 34 ou 44 gouvernemens. La partie maritime est gouvernée par le Bahr - Nagas, Préfet ou Intendant de la mer.

Damot ou Damud , au midi de Gojam , est , suivant Lobo , un des meilleurs & des plus agréables pays du monde.

Gingiro ou Zendero , n'est , ainsi qu'Alaba , &c. qu'un petit Etat tributaire.

L'Abyssinie est coupée par plusieurs fleuves ou grandes rivières , sans parler du Nil. Le Bashlo ou Bachilo , sépare le Bagemder d'Amhara. Le Guecem baigne Amhara & Holeca. Damot , Enarea , Bizamo , reçoivent les eaux du Malec & de l'Anguer. Le Tacazé coule de Dembea dans le Dekin , où le Mareb va se perdre , après avoir parcouru le Tigré. De Shewa , l'Hawash se rend dans le royaume d'Adel. L'Enerca traverse Gingiro & divers pays barbares , avant que de déboucher dans la mer des Indes. On assure que ces deux derniers fleuves sont aussi grands que le Nil , qui reçoit la plûpart des autres rivières. Le pays est tout couvert de montagnes dont plusieurs sont beaucoup plus hautes que les Pyrénées & les Alpes.

En général , l'Abyssinie jouit d'un air tempéré ; mais il est des plaines où les chaleurs sont insupportables , tandis que sur certaines montagnes on craint plutôt le froid que le chaud. Quelques Ecrivains ne comptent que trois saisons , tandis qu'ils en nomment quatre. Le matzau ou printems commence à la fin de Septembre. Il est suivi du tzadai ou premier été , saison de la moisson , de la vendange , de la récolte des fruits , ce qui répond à l'automne. Le nagai ou se-



cond été, est très-sec & très-chaud. L'hiver ou cramt, est la saison des pluies & des orages. Il ne se passe presque pas un seul jour que le ciel ne se couvre de nuages après midi, & qu'il ne tombe une grande abondance d'eau. Les montagnes vomissent des torrens, les rivières se débordent, des sources entr'ouvrent les terres, les campagnes sont submergées, les communications sont rompues, des vapeurs mal-saines infectent l'air, chacun s'enferme dans sa cabane; les eaux s'écoulent ensuite dans les rivières, & le Nil, à travers des montagnes & des rochers, va impétueusement inonder l'Egypte, vingt jours après que les pluies ont commencé en Abyssinie. Les jours & les nuits sont presque égaux dans toutes les saisons. Lorsque le soleil se couche, la nuit tombe rapidement. La durée de la vie est assez longue.

Les terres de l'Abyssinie produisent, suivant Ludolf, trois récoltes par an, & suivant Lobo, deux petites moissons. On dit que, dans les années communes, la mesure de bled, du poids de vingt-deux livres, coûte à peine quatre ou cinq sous de notre monnaie. Mais cette valeur isolée n'établit pas le bon marché de la denrée relativement à l'Abyssin; car dans un pays qui n'a point de monnaie, ou qui n'en a que très-peu, comme celui-ci, le prix de quatre ou cinq sous en monnaies européennes peut être haut. Sur quelle règle les Européens ont-ils donc estimé la valeur des grains? Est-ce sur la valeur courante de leurs monnaies d'or ou d'argent, ou de cuivre, &c. en Europe? mais l'argent est très-rare dans cet Empire. L'or y est assez commun, il n'y paroît aucune trace de cuivre, le fer s'y trouve en abondance sur la surface de la terre; ainsi toutes les proportions sont détruites. D'ailleurs, est-ce la valeur intrinsèque de la monnaie que les Abyssins estiment, ou le coin, la forme, la médaille? Prendra-t-on pour base de l'appréciation des grains, les matières d'échange? Si ces matières sont du crû du



pays, on n'établira que leur proportion entr'elles & les grains, & non le prix des grains en monnoie d'Europe; il en fera de même si l'on calcule sur l'achat des étoffes, des épiceries, du poivre, des aromates que ces peuples reçoivent en donnant de l'or, des cuirs, de la cire, de l'ivoire. Il arrivera bien qu'une mesure de grains achetée en Abyssinie ne sera pour l'Européen qu'une dépense de quatre ou cinq sous; mais cette dépense ne prouve pas plus, par rapport à l'Abyssinie, l'abondance de la denrée que la rareté de la monnoie, &c. Nous avons déjà dit, avec certains Auteurs, que ces peuples n'avoient point de monnoie, ou avec d'autres, qu'ils en avoient très-peu. Parmi ces derniers, Lobo prétend qu'il n'y a que de la monnoie de fer, & même dans quelques provinces; cependant il dit que le sel, denrée aussi bonne que commune dans ce pays, gage si ordinaire des échanges, qu'on peut le regarder comme la monnoie courante du pays, s'achète, suivant l'éloignement du rocher de sel, de la mine ou du marché qu'on appelle *terre de sel*, un *écu* les cent, quatre-vingt, soixante ou même dix tablettes; & dans quelques provinces un *derime*, pièce d'or, les trois morceaux. Il est à propos de rappeler encore ici, non-seulement que les Voyageurs donnent ordinairement par leurs évaluations des idées fausses de l'état des denrées & marchandises d'un pays, mais que leurs traducteurs aggravent, pour ainsi dire, l'erreur, en n'ayant point d'égard lorsqu'ils les font parler dans une autre langue, à la différence ni des monnoies de leurs pays, ni des changemens successifs dans la valeur des mêmes monnoies. Par exemple, le Pere Lobo le dernier Ecrivain qui ait vu l'Abyssinie assez longtemps pour la connoître (car Poncey n'a fait qu'y passer) étoit dans cet Empire vers l'an 1630: depuis cette époque, le marc d'argent a presque triplé en France; ainsi cinq sous de ce tems-là équivalent à près de quinze sous de notre



monnoie actuelle. Le Pere Tellez, Ludolf & les autres Ecrivains postérieurs, n'ont travaillé que sur des mémoires dressés à cette époque ou auparavant, & en les copiant fidèlement, sans songer à réduire les valeurs. Enfin, il faut comparer la valeur des principales denrées entr'elles : or les bœufs de la première grosseur (& ces bœufs sont énormes, deux fois aussi gros que ceux de Portugal, au rapport de Lobo) ne coûtent que deux écus, c'est-à-dire, moins de six écus d'aujourd'hui ; & l'on a pour la moitié moins 9 cabris & 5 ou six moutons. Il résultera de la comparaison de ces prix, que les grains sont proportionnellement beaucoup plus chers que la viande. Le sel réduit en monnoie dans les magasins du Roi, est coupé en petites tablettes longues d'un pied & large de trois pouces. Dix de ces tablettes valaient autrefois trois livres de France. Lorsqu'elles sont entrées dans le commerce, on les rompt en petites parcelles suivant le besoin que l'on en a.

D'abondantes moissons enrichiroient l'Abyssinie, s'il étoit possible que l'agriculture y fleurît ; si les terres & les récoltes n'étoient pas sous la main despotique de l'Empereur ; si les sujets n'étoient pas entraînés par les Souverains dans une vie errante & vagabonde ; si le colon, de fermier ambulant de la couronne, devenu propriétaire domicilié des champs, étoit assuré de travailler pour lui & pour sa postérité, en fermant l'accès de son domaine aux éléphants, aux singes, aux serpens, aux soldats, tous animaux dévastateurs ; si des défrichemens, des cultures réglées, des ouvrages publics destinés à contenir ou à recevoir les eaux, diminuoient les affreux & fréquens ravages des sauterelles, des débordemens & autres causes ordinaires des disettes. L'Abbé Grégoire disoit au Duc de Saxe-Ernest, que le Grand Négus n'avoit à envier à l'Europe que *des arts ! des arts !* l'Empereur David ne demandoit à Jean III, Roi de Portugal, que des



Armuriers , des Maçons , des Charpentiers , des Fondateurs , &c. Les Missionnaires n'apprennent aux Abyssins qu'à construire des édifices , &c. *des loix , des loix sociales , la grande loi de la propriété* dans toute son étendue ; voilà ce que l'Abyssinie doit demander bien moins à l'Europe qu'à la raison & à l'ordre invariable de la nature. Une masse d'empire s'est élevée , mais il n'a point de fondement ; il faut le reprendre sous œuvre , & l'asseoir sur la base des sociétés civiles. Les arts sont des fruits de l'industrie , nourris par l'agriculture ; l'agriculture & l'industrie sont excitées par l'intérêt ; l'intérêt est de jouir ; la liberté & la certitude de jouir résident dans la propriété pleine & absolue.

Les grains du pays sont le froment , l'orge , le millet & la très petite semence appelée *teff* , qui a le goût du seigle & qui fournit une bonne subsistance. L'avoine est regardée comme une plante aussi inutile que l'ivraie. L'herbe des prés & l'orge sont la nourriture des chevaux. Les arbres , toujours verts , mais mal entretenus , portent peu de fruits. L'*ensété* , espèce de figuier , est appelé *l'arbre des pauvres* , ou *l'arbre contre la faim* , parce que les branches & les grosses côtes de ses feuilles , broyées & cuites dans le lait sont un mets délicieux ; son tronc & ses racines préparées de la même manière , une substance encore plus nourrissante ; les figues contenues dans la gouffe du sommet , un fruit passable ; ses feuilles d'un beau verd , des vêtements , des nappes , des tapis de pied , des tapisseries , &c. Deux de ces feuilles suffisent pour couvrir entièrement un homme : on dit que si l'*ensété* que les Abyssins douent d'une espèce de sentiment , est coupé à sept ou huit pouces de terre , il en naît un grand nombre de rejettons. Les fruits les plus cultivés ou les plus communs , sont la pêche , la grenade , l'amande , le citron , l'orange , la figue , le raisin. La figue d'inde appelée *mauz* par les Arabes , de la grandeur du concombre , a un parfum agréable & un



HIST. DE  
L'AFRIQUE.

goût exquis. Les Abyssins ne savent pas tirer du vin de leur excellent raisin noir. Ils boivent une espèce de bière, comme presque tous les Africains des côtes orientale & occidentale, ainsi qu'une liqueur exprimée des cannes de sucre fort communes dans le pays, & de l'hydromel qu'il est facile d'avoir aussi bon qu'abondant, attendu la qualité & la quantité de miel que l'on recueille. Il y a des plaines entières couvertes de cardamome & de gingembre. Le féné croît par-tout en petits buissons. Le coton n'est pas moins commun. Certains arbres produisent des espèces de roses d'une odeur très-forte. On y trouve plusieurs plantes médicinales, entr'autres l'assazoe, antidote si puissant, que non-seulement son odeur ou son ombre engourdit les serpents les plus dangereux, mais qu'il suffit de manger de sa racine ou de ses feuilles, pour n'avoir rien à craindre, pendant plusieurs années, des bêtes venimeuses, quand même on se rouleroit un an au milieu d'elles. Cette plante est une bénédiction d'autant plus grande... qu'il y a des serpents qui, après avoir retenu beaucoup d'air, le repoussent avec tant de force & d'abondance, qu'ils empoisonnent & tuent à la distance de quatre pas. Lobo, Ludolf, &c. rapportent gravement ces fables & beaucoup d'autres pareilles.

Les principales richesses de ces peuples sont de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, &c. Leur chair contracte le goût des herbes aromatiques répandues dans les pâturages; il en est de même du lait des vaches, des brebis, &c. On engraisse les bœufs en leur donnant tous les jours le lait de trois ou quatre vaches. On prétend que les cornes de ces grands animaux contiennent jusqu'à vingt pintes de liqueur: les Abyssins s'en servent au lieu de cruches & de bouteilles. Les bœufs de somme ou de labour sont d'une beaucoup plus petite espèce. On estime les richesses d'un homme par les milliers de vaches qu'il possède,



possède. Autant qu'on a de milliers de ces animaux, autant il est d'usage que l'on donne, par an, à tous les parens, de repas & de bains de lait. Les chevaux sont grands, robustes, pleins d'ardeur; les Abyssins les dressent fort bien, mais seulement pour la guerre ou pour les courses. Les mulets, les mules, les ânes sont les montures ordinaires des voyageurs: ces animaux ont le pied sûr, & leur pas, quoique vite, n'est pas fatigant, même sur les montagnes. Pour transporter à travers les plaines, on emploie les chameaux qui supportent avec patience une longue route sur des sables brûlans. L'âne sauvage, appelé *mérus* par les Cafres, a la chair délicate. L'espece de mulets, appelée *zeura* ou *zécora*, est curieuse par la douceur de son pas & la disposition régulière des marques de sa peau. Nous ne parlerons pas des éléphants, des rhinocéros, des hienes, des tigres, des sangliers, des loups, des renards, des lapins, des lievres, &c. Plusieurs Voyageurs assurent qu'ils ont vu dans ce pays des licornes, animaux craintifs & légers comme les cerfs. La giraffe, *girata-kaçin* ou caméléopard a le corps plus haut, mais plus mince que l'éléphant. Mendez dit qu'un cavalier passe sous son ventre sans se baisser & sans le toucher avec son casque. Ponceet donne la description d'un animal un peu plus gros qu'un chat, ayant une face d'homme avec une barbe blanche & une voix plaintive, mais si sauvage que tous ceux que l'on a pris pour les élever, sont morts de chagrin: c'est une espece de singe. Parmi les oiseaux, l'ibis & l'autruche délivrent le pays d'une infinité de serpens; le *pipi*, ainsi nommé de son cri ordinaire, a un instinct admirable pour découvrir le gibier dont il aime le sang & la chair; le *moroc* ou oiseau de miel, ne rend pas un moindre service aux Abyssins, en indiquant les ruches que certaines abeilles construisent sous terre; l'*abagum* ou l'abbé pompeux, a sur la tête une corne ouverte par le haut en forme de mitre; le rossignol, de l'es-



pece toute blanche, a, dit-on, la queue longue de deux palmes; la perdrix est de la grosseur d'un chapon, &c.; l'hippopotame ou *bihat*, animal amphibie très-dangereux, ne ressemble au cheval que par la tête & sur-tout les oreilles, il a les dents plus blanches que le plus bel ivoire, & moins sujettes à jaunir; l'*angue*, autre animal amphibie de la grosseur du chat, a une queue tranchante comme l'épée; la *torpille*, animal commun dans les mers d'Afrique, est connue par la propriété qu'elle a d'engourdir les membres qui la touchent: on dit que les Abyssins guérissent les fièvres les plus fortes en appliquant cet animal sur le corps du malade; mais que ce remède est un horrible tourment. Ces peuples pêchent les tortues en attachant au bout d'une ligne le *sapi*, qui est à ces animaux ce que le furet est aux lapins. Des Voyageurs assurent qu'on voit dans la mer d'Ethiopie quelques baleines & beaucoup de requins. Sur la côte d'Arkiko l'on pêche des perles & du corail. Les Abyssins n'ouvrent aucune mine précieuse.

*Gouvernement, Coutumes, Arts, &c.*

Les royaumes d'Enarée & de Gojam, & quelques autres provinces payent en or un tribut annuel qui va, suivant l'estime d'un Empereur, au rapport du P. Almeyda, cité par le P. Tellez, à cinq ou six mille onces. Il faut envoyer une armée à travers le pays des Galles & des Cafres, grands voleurs, pour recueillir l'impôt chez les Enaréens. Une partie de ce tribut est distribuée aux fils, aux frères, aux favoris de l'Empereur. Il est dû au Souverain, non-seulement comme suprême administrateur de la chose publique, mais encore comme propriétaire des terres dont ses sujets ne sont que les fermiers, des grains, des cuirs, des bêtes de charge, des provisions de toute espèce: mais les Gouverneurs, les Fermiers généraux, ne lui rendent que la moindre partie



du produit. Cet impôt est payé en nature : il sert à soudoyer , outre les Ministres & les Officiers , les soldats auxquels il n'a point été accordé de terres pour se nourrir pendant leur service ; on en réserve une portion pour soulager les malheureux , soutenir des familles distinguées , mais pauvres , & exercer d'autres actes de charité. Les droits de péage , établis au passage d'une province dans une autre , restent dans le trésor des Gouverneurs qui , amovibles à volonté , comme tous les autres Officiers de l'Empire , mettent à profit le tems de leur faveur. Les métiers de coton doivent aussi une taxe dont l'avidité de ces mêmes Fermiers engloutit une partie. Gojam a payé jusqu'à trois mille pieces de toile , & deux cents bezetas , sorte de toile de coton , épaisse & velue d'un côté ; le même droit a produit dans le royaume de Dambie & les districts voisins , environ mille pieces. La dîme des bestiaux , exigée de trois en trois ans , est une des branches les plus considérables du revenu impérial. On imprime sur les animaux de tribut , avec un fer chaud , une marque appelée *tucus* ou brûlure. Enfin l'Empereur vend les grandes charges , & l'on ne se maintient dans la possession des offices & des terres , qu'en la rachetant sans cesse , ou par des redevances ou par des présens. Il seroit superflu de remarquer que les Gouverneurs & Officiers , à l'exemple du Souverain , vendent de leur côté tout ce qu'ils peuvent vendre. Les collecteurs ou receveurs des impôts sont généralement accusés de vexations & d'extorsions. C'en est assez pour donner une juste idée de la misère des peuples.

La puissance de l'Empereur n'est bornée que par les coutumes , la religion , la résistance du Clergé , la crainte des contre-coups de la tyrannie. Il paroît que lorsqu'il s'agit de changer quelqu'ancienne coutume , le Souverain a besoin du concours des Grands : ainsi je trouve dans l'Histoire de Ludolf , que l'ancien usage d'enfermer dans les



fortereffes d'Amba-Geshen, les enfans & les freres du Monarque, fut solennellement aboli par l'Empereur Nahod & par tous les Grands de l'Empire. Il ne faut pas croire que ce Prince soit le maître de la vie de ses sujets; quoiqu'ils se glorifient tous, sans exception, de la qualité d'esclaves, nom auquel ils n'attachent sans doute pas nos idées; car il est impossible qu'un peuple, un peuple Chrétien, un peuple au moins légèrement instruit des droits de l'humanité, tel que les Abyssins, attribue à son Chef le droit d'égorger arbitrairement ses sujets. Il ne faut pas croire qu'il dispose des biens de son peuple; car s'il les dépouille de leurs terres & de leurs charges, c'est qu'il ne les leur a données qu'en se réservant le droit de les reprendre; il n'a pas le pouvoir d'enlever à ses sujets leurs biens mobiliers, tels que leur bétail, ni même à certaines familles nobles de Tigré & autres provinces, leurs domaines patrimoniaux & leurs gouvernemens héréditaires. Enfin il ne faut pas croire que les marques du plus profond respect soient les signes du plus profond esclavage; car il est possible qu'en baissant les pieds, on lie les mains, & certains peuples battent quelquefois leurs idoles. Il ne faut donc pas croire aux assertions vagues des Voyageurs & des Historiens.

Les Empereurs, à leur avènement au trône, reçoivent de la flatterie un surnom honorable. Leur titre ordinaire est *Négus* ou *Nagush*, ou *Neguça Nagast Zaijopja*, Roi des Rois d'Ethiopie. En leur adressant la parole, on les appelle *Hatzeghé*, grand Prince. Les Européens ont long-tems pris le Négus pour le *Prêtre-Jean* de Marc-Paul, Prince Tartare, comme on l'a vu dans notre Histoire de l'Asie. Il est vrai que quelques Empereurs ont été revêtus du caractère sacerdotal, & que tous ces Princes prennent le diaconat, ainsi que les Grands, pour avoir le droit d'entrer dans le sanctuaire, & de communier avec le Clergé. Ludolf dit que des



Scavans Abyssins prétendent que leur Monarque est appelé *Prester-Jean*, ou plutôt *Prestar-Chan*, pour marquer qu'il est le Chan ou le Prince des meilleurs esclaves. La première des femmes du Négus est appelée Itéghé, grande Reine, qualité qu'elle conserve pendant toute sa vie, sans que la première femme du successeur de son mari, puisse la prendre avant sa mort.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Quoique l'aîné des enfans, ou le plus proche parent mâle du Prince régnant, paroisse appelé au trône, les Empereurs choisissent ordinairement leur successeur parmi leurs enfans, & les Grands disposent quelquefois de la couronne toutefois sans la porter hors de la famille Impériale qui prétend descendre de Ménelehec ou David, fils de Salomon & de la Reine de Saba. Souvent le sort des armes décide entre les concurrens. Il est assez vraisemblable de penser, & des faits le prouvent, que dans ces occasions le plus heureux renouvelle l'ancienne coutume d'enfermer dans les prisons d'Etat les Princes du sang qui lui portent ombrage.

Les Empereurs n'admettent pas même les Impératrices à leur table simple & frugale, mais ils accordent quelquefois à leurs favoris l'honneur de s'y asseoir après eux, & de manger les restes de leurs repas. Inaccessibles autrefois dans le fond de leur palais, les moindres particuliers ont obtenu d'eux, dans la suite, audience & justice. Ils campent aujourd'hui sous des tentes. Lorsque la Cour se transporte d'un lieu à un autre, les artisans & les marchands suivent, avec leurs familles, le Prince & sa garde; & après que le Fit-Aurari, ou Commandant de l'avant-garde, a planté le drapeau impérial, ils élèvent symétriquement autour des pavillons de l'Empereur & de ses Officiers, des tentes ou des cabanes de roseaux ou de branches d'arbres. Quelques heures suffisent pour construire ces cités ambulantes divisées en quartiers & en paroisses. Lorsque le P. Pays bâtit en ma-



onnerie un palais à deux étages pour le Roi, les Abyssins étoient ravis d'admiration à la vue d'une *maison construite sur une autre*, ainsi qu'ils s'exprimoient.

Les milices de l'Empire montent à environ quarante mille hommes. Quand elles sont en marche, les soldats sont suivis de leurs familles; il faut que chaque province leur fournisse, à leur passage, des provisions; & les gens de la campagne, par-tout surchargés, applanissent les chemins. Les Abyssins sont vigoureux, endurcis à la peine, braves, adroits, dociles, bons cavaliers. Ils se servent de la zagaie, de la pique, du sabre, du bouclier, & d'une masse d'armes de bois très-dur, appelée *bolota*. Il y a ordinairement dans une armée un certain nombre de mousquetaires fort mal-adroits & mal munis. Malgré la belle ordonnance de leurs marches militaires & de leurs camps, ils ignorent l'art de se ranger en bataille & d'attaquer méthodiquement; leur manière de combattre se borne à fondre tous ensemble sur l'ennemi: la victoire est ainsi promptement décidée.

Le *Ras* ou Général des armées est aujourd'hui le premier Ministre de l'Etat: il réunit, dans sa personne, l'autorité auparavant partagée entre les deux *Bahtuded*, Ministres ou Favoris, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche. Sous ses ordres, deux *Bellatenot-Gueta*, ou Maîtres des esclaves, ont l'inspection, le premier sur les Gouverneurs, Magistrats, Juges; l'autre sur les domestiques & les esclaves du palais. Les Vicerois & les Gouverneurs prennent, suivant l'étendue de leur domination, les titres de Rois, de *Nagash* ou Intendants, Administrateurs, de *Ras* ou Généraux, de *Shum* ou préposés. Dans chaque province, un *Afamacon* leve les tributs; l'*Educ* exerce l'office de Lieutenant-général; chaque village a son *Gadar* ou Commandant. Un Ecrivain cité par le Grand, assure qu'il y a une charge vénale de *Chef des voleurs*, & que le Roi en retire



un tribut. Il est certain que le métier de voleur est si commun qu'on l'exerce presque impunément.

Les Juges civils s'appellent *Umbares* ou Chaires , parce qu'eux seuls sont assis , tandis que les plaideurs & les assistants sont debout. Chacun défend sa cause , la déposition des témoins est la meilleure des raisons , la sentence est prononcée sans délai. Dans certaines affaires , il est permis d'appeler aux tribunaux ou Officiers supérieurs , à l'Empereur lui-même ; mais il est rare qu'on ose s'exposer à la vengeance des Juges , ou qu'on puisse fournir aux dépenses qu'entraînent ces recours. En sortant de charge , les Magistrats & les Gouverneurs achètent à grand prix de la cour , une amnistie pour toutes les injustices & les violences qu'ils ont commises. L'Empire est tout dépeint par ce coup de pinceau.

Une femme adultère est renvoyée de la maison de son mari , avec une aiguille , pour tout moyen de gagner sa vie. Le galant , convaincu en Justice , est condamné à donner à l'offensé quarante vaches , quarante chevaux , quarante habits , ou , s'il est dans l'impuissance de payer cette amende , appelée *circoarba* , il compose avec la partie. Le mari qui viole la foi conjugale en est quitte pour une somme d'argent , dont une partie est au profit de sa femme. Lorsqu'on dit que la femme est elle-même condamnée à une amende pour l'infidélité de son mari , nous présumons qu'on veut dire qu'elle paie une portion de la somme qu'elle reçoit. Les Princesses du sang sont élevées dans une si grande liberté qu'elles passent ensuite leur vie dans les désordres les plus scandaleux. Elles changent , à leur gré , de maris , si elles n'aiment mieux s'en défaire par un crime. Les causes de divorce sont si multipliées que le mariage n'est , à proprement parler , qu'un marché ; la stérilité , l'antipathie , le dégoût , des querelles , sont des titres pour obtenir la dissolution du



mariage : on est venu jusqu'à insérer dans les contrats des clauses & des restrictions qui fournissent des moyens pour le rompre. Souvent après le divorce, un homme épouse une autre femme ; & quelquefois ensuite il renvoie celle-ci pour reprendre la première. La femme obtient aussi de l'Evêque ou des Prêtres la même permission.

Un meurtrier est livré au parent du mort. Ceux-ci, à moins qu'ils ne se laissent appaiser pour de l'argent, l'assomment à coups de massues, ou le tuent à coups de zagaie, ou l'enterrent vif jusqu'à la bouche, & l'abandonnent dans cet état, la tête couverte de broussailles & chargée d'une grosse pierre. Souvent aussi la famille du coupable en venge la mort à son tour : il en résulte une inimitié déclarée & sanglante entre les familles ; c'est ce qu'on appelle *avoir du sang*. Les supplices les plus usités sont de lapider, d'étrangler, ou de décoller. Les moindres délits sont punis de la bastonnade ou du fouet ; lorsque l'auteur d'un meurtre est inconnu, les habitans du lieu où il s'est commis payent une grosse amende. Les prisonniers d'Etat sont enfermés dans des forteresses : on s'assure des autres criminels en les attachant par une chaîne à la main d'un garde chargé d'en répondre.

Les femmes ont d'autant plus de soin de leur parure, qu'il leur est permis de sortir & de visiter leurs parens & leurs amis ; leurs robes sont amples comme nos surplis. L'habit des gens de distinction est une longue veste ou robe boutonnée, de coton ou de soie, attachée avec une belle écharpe ; elle couvre leurs caleçons : le peuple s'habille avec une espèce de pagne & des chausses de toile, la soie lui est interdite. Les vieillards portent sur la tête un bonnet ou turban. Le peuple aime beaucoup les couleurs vives. Quoique la polygamie soit défendue par la religion, le Gouvernement la tolère, mais l'Eglise prive de la communion



nion ceux qui prennent plusieurs femmes. Cependant il faut que cette excommunication ne s'étende pas sur tous les réfractaires, puisque les Empereurs sont ordinairement polygames. Le peuple se renferme dans les bornes de la loi, malgré ce penchant naturel aux Africains, que l'on regarde comme le plus grand des obstacles à leur conversion. Les femmes sont très-fécondes ; elles se délivrent sans secours, même de deux & trois enfans à la fois.

Le commerce des Européens a introduit dans les maisons ou plutôt dans les très-simples cabanes ou tentes des riches, l'usage des matelas. Jaloux de leur coëffure, ils n'ont pour oreiller qu'une fourche, sur laquelle ils appuyent leur cou, de manière à ne pas déranger les tresses de leurs cheveux graissés avec du beurre. Leur table est aussi frugale & dégoûtante, que leurs meubles sont rares & grossiers. Leur grand régal consiste en une piece de bœuf crue ou échaudée, que l'on sert sur un *apas* ou large gâteau dont la table est couverte comme d'une nappe. On l'assaisonne avec du sel, du poivre, de la *manta*, moutarde composée de graisse de tripes, & enfin, avec le fiel de l'animal, boisson délicieuse pour ces peuples, & réservée pour les convives de distinction. On ne boit qu'après le repas ; il faut, dit-on, *planter d'abord, & ensuite arroser*. Il est de la grandeur de ne jamais toucher aux mets, & de la civilité de mâcher avec bruit de gros morceaux, parce qu'il n'y a que des gueux qui prennent eux-mêmes de petites bouchées, & des voleurs qui les roulent tout bas pour ne pas être entendus. L'Empereur & les Grands ont des pages ou des esclaves qui coupent la viande, la mêlent avec le pain, en forment de grosses boules & les leur mettent dans la bouche, comme s'ils empaïtoient la volaille, dit Ludolf. Un Ecrivain dit qu'ils aiment passionnément les herbes qu'ils trouvent digérées dans l'estomac des bœufs ; mais je n'ai rien lu de semblable dans les



Histoires & les Relations; je vois seulement que les Galles, peuples voisins, arrachent quelquefois une bouchée d'herbes de la gueule d'une vache, & que c'est pour eux un mets exquis. Lorsqu'on reçoit des visites, il est de la politesse de s'enivrer en buvant à la ronde de la biere dans le même pot.

Les Abyssins parfument les morts, les couvrent de leurs plus beaux vêtements ou d'un cuir de bœuf, & les enterrent avec leurs armes, leur cheval, &c. après avoir pleuré en cérémonie autour du cadavre, & même s'être meurtri le corps. Les cérémonies de l'inhumation diffèrent peu des nôtres, excepté qu'ils chantent *Alleluia*.

Les Juifs sont les tissérands, les maréchaux, les armuriers, les taillandiers, & presque les seuls artisans de l'Empire. Les mêmes professions, au rapport de Ludolf, se perpétuent dans les familles; ainsi l'on voit les joueurs de flûte & de trompette former une tribu particulière. Le trafic est tout entre les mains des Arméniens, des Arabes & des Turcs.

Les sciences des Abyssins n'excitent pas plus la curiosité que leurs arts. L'homme, dit leur philosophie, est un composé de froid & de chaud, d'humide & d'aride, de palpable & d'impalpable, de visible & d'invisible, d'une ame mortelle & d'une ame immortelle: le soleil se leve par un trou & se couche par un autre, &c. L'année Ethiopienne commence au premier Septembre; elle est solaire: comme les mois n'ont que 30 jours, on ajoute cinq jours tous les ans, & de quatre en quatre ans six; on donne alternativement à chaque année le nom d'un des quatre Evangélistes. Les Médecins connoissent assez bien les propriétés des simples; & quelquefois ils employent avec succès le fer & le feu contre des maladies opiniâtres; la myrrhe est le remède ordinaire des blessures. Ces peuples croiroient offenser Dieu s'ils s'appliquoient à l'étude de la mythologie. Leur poésie ne diffère



de la prose que par des rimes très-imparfaites. Ils aiment les énigmes & les proverbes. Leurs bibliothèques ne sont remplies que de livres de théologie & de dévotion.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Chaque nation, chaque province a sa langue ou son dialecte. L'ancien Ethiopien s'est conservé dans le royaume de Tigré : c'est la langue des sciences, de la religion, des liturgies, des loix, des actes publics ; on l'appelle, ainsi que ses caractères particuliers, *Leshona geez*, langue savante. Ludolf a démontré son affinité avec les langues Orientales ; il seroit très-propre à faciliter l'intelligence des anciens Auteurs, tant sacrés que profanes. Par exemple, en Hébreu & en Phénicien, le mot *adamah* désigne la terre ; dans la langue Ethiopienne il signifie *beau, élégant* ; l'*adamah* des Hébreux & des Phéniciens pourroit donc répondre au *Κόσμος* des Grecs, au *mundus* des Latins, &c.

Les Voyageurs s'accordent à louer en général les qualités de l'esprit & du corps des Abyssins, la vivacité de leur conception, la solidité de leur jugement, la bonté de leur caractère, la douceur de leurs mœurs, les avantages & les agrémens de leur taille & de leur figure. Leur teint est d'un noir olivâtre, qu'ils estiment mieux que la blancheur ; ils ont de grands yeux, le nez bien pris, les lèvres petites, les dents blanches, les traits réguliers, & les membres bien proportionnés ; en général, ils sont les plus beaux hommes de l'Afrique. Les Naréens se distinguent par les qualités morales, tandis que quelques autres peuples déshonorent l'Abyssinie par leurs vices. La charité envers les pauvres est un sentiment que les Abyssins poussent jusqu'à la foiblesse ; car ils souffrent que les mendiants, aussi insolens qu'importuns, taxent leurs aumônes comme des contributions. L'hospitalité est exercée & par devoir & par goût ; lorsqu'un Voyageur entre dans un camp ou dans une tente, la Communauté est tenue de lui fournir, ainsi qu'à sa suite, du pain, de la bière,



de la viande , &c. sous peine de payer une amende beaucoup plus forte que la dépense ordonnée par la loi de l'hospitalité : mauvaise loi , qui en opérant par la force ce qu'il falloit obtenir du sentiment , multiplie sans cesse les vagabonds.

*Religions de l'Abyssinie.*

Les Abyssins sont naturellement religieux. Dans les premiers tems , ils honorèrent le Soleil sous le nom de Jupiter , la Lune sous celui d'Isis , la Nature sous celui de Pan ; leur premier Roi , suivant leurs chroniques , sous celui d'*Arvé-Medr* , & sous la forme d'un Serpent monstrueux. Suivant une tradition immémoriale , Méneleck ou David , fils de Salomon & de la Reine de Saba , leur apporta le Judaïsme ; il enleva même aux Juifs l'Arche d'alliance , que l'on voit encore aujourd'hui avec vénération dans le Camp impérial. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ces chimériques prétentions ; il suffit de remarquer que les mœurs & les superstitions offrent encore de toutes parts les traces manifestes du Judaïsme : les Empereurs prennent le titre de Rois de Sion , & les symboles de la tribu de Juda décorent leurs armes.

Ces peuples croient fermement qu'ils ont reçu la Religion Chrétienne du célèbre Eunuque de la Reine Candace ou Hamdake ; & le P. Almeyda , dans l'ouvrage du P. Tellez , assure que le récit de leurs annales est parfaitement conforme à celui que S. Luc fait de la conversion de Philippe. Quoi qu'il en soit , les dogmes & les pratiques du Christianisme n'étoient point entièrement étrangers à l'Abyssinie , lorsque l'Apôtre de cet Empire , Frumentius ou Fremonat , sacré Patriarche d'Ethiopie par S. Athanase , Patriarche d'Alexandrie , y prêcha l'Evangile dans sa pureté , vers l'an 330 de J. C. suivant le calcul du P. Tellez. En peu d'années l'Empire fut chrétien. Il fut dès-lors réglé par un canon , attribué à S. Athanase par les Abyssins , que leur Abuna ou Evêque ne



recevroit sa mission que du Patriarche d'Alexandrie, & que jamais un Abyssin n'occupoit ce siège. Cette règle n'a point été violée, & souvent les étrangers qui sont mis à la tête de l'Eglise Abyssine, n'entendent pas même la langue du pays.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

L'Empereur Constance tenta vainement d'introduire l'Arianisme dans cette contrée. Lorsque le Patriarche Dioscore, partisan d'Eutichés, rompit l'union dans l'Eglise d'Egypte, le schisme des Eutichéens ou Jacobites entraîna les Abyssins. Cependant, quoiqu'ils regardent comme illégitime le Concile de Calcédoine, leur doctrine diffère de celle d'Eutichés, qu'ils traitent même d'hérétique; car s'ils n'admettent qu'une nature en J. C. ils pensent du moins que la divinité & l'humanité sont distinctes & unies sans confusion; mais ils ne les appellent pas deux natures, comme si l'union étoit *unité*: *Ex duabus non in duabus naturis*, disent-ils, & en conséquence ils appliquent à la divinité les souffrances de l'humanité, sans quoi ils prétendent que la satisfaction du Verbe incarné n'auroit pas été parfaite. Mais si Ludolf, la Croze & plusieurs autres sçavans, ennemis & contradicteurs ardens des Missionnaires Jésuites, sont parvenus à tirer un sens excusable de l'intelligibilité de leur doctrine sur ce point, ils ne sauroient justifier leur foi touchant la procession du S. Esprit, & l'anathème qu'ils lancent contre les Latins, à cause du *filioque* qu'ils ont ajouté au symbole de Nicée.

La circoncision, sans être ordonnée, est pratiquée en Abyssinie sur les deux sexes, comme un signe de leur descendance, non comme un sceau indispensable de l'alliance ancienne; comme une opération physiquement utile dans ces contrées, & non comme un moyen nécessaire au salut; car celui qui a été circoncis n'est admis dans la société des fidèles que par le baptême, & l'on ne souffre pas qu'un homme reçoive la circoncision après avoir été baptisé. Cependant il paroît que la superstition attache les Abyssins à cette cérémonie, &



qu'elle répand l'infamie sur les *cofa*, c'est-à-dire, incirconcis. Un peuple profondément ignorant, & scrupuleusement dévoué à ses anciennes coutumes, brouille & confond si superstitieusement toutes ses idées, qu'il est presque impossible d'en démêler l'esprit.

Les Abyssins observent le sabbat comme une institution divine, en mémoire de la création; en distinguant le *Sabbat des Juifs* du *Sabbat des Chrétiens* qu'ils célèbrent le dimanche; en s'abstenant des animaux fuffoqués, du porc, du lièvre, du lapin, &c. & en recourant aux purifications après certaines fouillures, comme les Juifs: ils ne judaïsent pas, si l'on en croit leurs apologistes, parce qu'ils conviennent que la loi cérémonielle de Moïse a été abolie, & qu'ils n'observent ces préceptes que parce qu'ils ont reçu de Dieu même leur sanction à la création du monde & vers le déluge, ou des Conciles dans les premiers tems du Christianisme. On ajoute que les Phéniciens, par exemple, & les Egyptiens avoient en horreur la chair de porc; que les ablutions sont générales dans l'Orient, & que ces coutumes communes & indifférentes en elles-mêmes ne doivent pas, conséquemment, être notées de Judaïsme chez les Abyssins. Nous sommes fort éloignés de tout esprit de partialité; mais il y a tant d'effort dans ces différentes apologies; elles sont si foibles quand on leur oppose la masse des pratiques juives conservées par les Abyssins, & l'esprit judaïque de la nation dominant dans toutes ses traditions & ses croyances, qu'elles confirment les soupçons d'un homme sage plutôt que de les détruire. Nous ne dissimulerons pas que, par rapport à certains points, elles sont fondées sur des autorités, telles que des explications des Abyssins eux-mêmes; cependant ces autorités mêmes ne nous persuadent pas toujours: par exemple, le témoignage d'un homme aussi ignorant que l'Abbé Grégoire, méprisé par Ludolf lui-même, quoique son oracle



ne nous entraîne pas ; des lettres & autres titres suspects , ou si l'on veut , scellés par l'autorité impériale , ne nous offrent que des interprétations bénignes , données par des esprits disposés pour la conciliation de l'Eglise Abyssine avec l'Eglise Romaine ; ainsi du reste. Il pourra même paroître singulier que pendant qu'on accuse d'un côté des Missionnaires de tolérer à la Chine & aux Indes des pratiques irrégulières pour y faciliter les progrès du Christianisme , on suppose qu'ils multiplient les obstacles à la conversion des Abyssins , en leur imputant faussement des superstitions répréhensibles. Quant à nous , sans nous arrêter à juger des personnes , c'est sur les faits généralement avoués que nous osons dire qu'il seroit infiniment plus aisé de disculper quelque peuple Barbare que ce soit d'idolatrie , que l'Abyssin de judaïsme. Si l'observance scrupuleuse de la plupart des loix Mosaiques , jusqu'à l'encens & au culte offert à l'Arche d'alliance , ne prouve pas l'attachement constant de l'Abyssinie à cette ancienne religion , quelle preuve peut-on en exiger ?

Le Pere du Bertaut , Jésuite François , dans le recueil de Le Grand , allégué les Canons & Rituels de l'Eglise Cophte , pour prouver que les Abyssins admettent les sept Sacremens ; & divers Auteurs en concluent avec lui , que tous les Missionnaires & les Voyageurs qui ont été dans cet Empire , ont eu tort de ne pas les cultiver. Il auroit auparavant fallu constater que la foi & la liturgie des Cophtes est la règle invariable de celle de l'Abyssinie ; mais il y a certainement entre l'une & l'autre Eglise des différences frappantes. Par exemple , les Cophtes , dès l'âge de dix ans , sont obligés de se confesser , de communier , d'observer les jeûnes , &c. tandis que les Abyssins ne sont soumis à ces devoirs qu'à l'âge de vingt ans. Non seulement ces peuples ne reconnoissent pas nos sept Sacremens , mais tous les Missionnaires conviennent qu'ils n'ont que des notions très-impar-



faites sur ce que nous appellons la matiere & la forme , & qu'ils employent le mot *Sacrement* selon sa signification primitive : ainsi , au rapport de Poncet & autres , ils mettent au nombre des Sacremens la Trinité , l'Incarnation , la résurrection des morts.

Ils reconnoissent que le baptême par immersion ou par aspersion est nécessaire au salut. Toutes les Liturgies Ethiopiennes publiées par Renaudot , Ludolf , &c. prouvent qu'ils baptisent au nom du *Pere , du Fils & du Saint-Esprit* : il est néanmoins très-possible , comme plusieurs Missionnaires l'attestent , que la crasse ignorance des Prêtres ait , en quelques lieux , altéré l'essence du Sacrement jusqu'à baptiser au nom de la *Trinité* seulement , ou de *J.C.* ou du *Saint-Esprit* , ou dans l'eau du *Jourdain* , &c. Il est même très-vraisemblable , comme nous aurions dû l'observer dans notre Histoire , que sans y être engagés par la vérité du fait , les Missionnaires n'auroient pas , contre toute raison & tout intérêt , soulevé la nation contr'eux , en exigeant que leurs prosélytes fussent rebaptisés sous condition. Le Pere Codigo , Historien sage & exact , remarque , d'après plusieurs témoignages , que les Abyssins ne s'accordent pas entr'eux , & qu'il est difficile d'acquérir la certitude sur leurs dépositions variables. Par une institution moderne , on célèbre le jour de l'Epiphanie une cérémonie dans laquelle les Abyssins sont baptisés au nom du *Pere , du Fils & du Saint-Esprit* , selon le récit d'Alvarez , témoin oculaire. Ludolf prétend que les Prêtres disent seulement *que le Pere , le Fils & le Saint-Esprit vous bénissent* , formule des bénédictions ordinaires ; & il est vrai qu'on n'y observe pas les rits des baptêmes. Poncet , autre témoin oculaire , en parle comme d'une ablution instituée en mémoire de J. C. mais il ajoute que les Abyssins espèrent être lavés de leurs péchés par cette immersion , ce qui caractérise le Sacrement. Enfin , lorsque les Missionnaires



naires eurent été chassés de l'Empire , on ordonna un baptême général pour effacer les souillures contractées par la réunion à l'Eglise Romaine , de l'aveu de Ludolf & de lui-même. Ils pensent donc que le baptême peut être réitéré plusieurs fois.

Ces peuples pensent que l'onction par le chrême , & la communion du pain & du vin , sont essentielles à la validité du baptême. Il a plu à un Ecrivain de prétendre que cette onction étoit le sacrement de confirmation , absolument inconnu dans cet Empire. Il étoit plus fondé à assurer que le sacrement de l'extrême-onction y étoit administré ; car , en effet , on transporte les malades dans les Eglises pour y recevoir une onction & une bénédiction , mais cette cérémonie est très-différente du sacrement de l'Eglise Romaine.

Leur confession n'est pas plus conforme au sacrement de pénitence. Tantôt on se confesse en termes généraux à un Prêtre , tantôt on se confesse à soi-même ; on crie , *j'ai péché* , pendant que le Prêtre encense ; on jette dans un encensoir des aromates , dont on respire la fumée en disant , *j'ai péché* , & l'on est absous. Quelques Patriarches ont tenté d'abolir cet usage. La confession publique a quelquefois lieu pour des crimes , même secrets ; les Prêtres en absolvent en frappant les pénitens avec des baguettes d'olivier. Leurs formules d'absolution sont très-vicieuses. Cependant Tellez compte la pénitence parmi les sacremens des Abyssins , ainsi que l'ordre & le mariage. La validité de leurs ordinations paroît néanmoins fort douteuse à la plupart des Missionnaires ; & leurs idées sur le mariage ne s'accordent point avec les nôtres , comme on l'a déjà vu.

Quant à l'eucharistie , ils croient à la présence réelle , mais ils consacrent avec du pain levé , & du jus de raisin sec , & ils disent : *ce pain est mon corps*. Nous ne comprenons pas comment M. l'Abbé de M\*\*\* s'est livré ici , suivant



sa coutume, à des idées étrangères, jusqu'à traiter de *chicanes* les justes observations des Missionnaires sur cet article. La forme, *ce pain est mon corps*, paroît conserver le pain, & il n'y a point de vin sans la fermentation. La communion s'administre sous les deux especes : on ne la reçoit jamais hors de l'Eglise. On n'éleve qu'un autel, & l'on ne célèbre qu'une messe, ou plutôt un office de l'eucharistie dans chaque temple. Les Papas bornent leurs instructions à la lecture d'anciennes homélies. Il est rare qu'on se présente dans les Eglises, sans y apporter des offrandes que les Prêtres partagent entr'eux & les pauvres. Ceux-ci, après le service divin, mangent leur portion dans la nef du temple. On invoque les saints, les anges, mais sur-tout la sainte Vierge, pour laquelle on a une vénération si extraordinaire, que les Missionnaires Portugais, malgré leur profond respect pour la mere du Sauveur, étoient regardés comme des *ennemis de Marie*. Sans admettre le purgatoire tel qu'il est reconnu des Latins & des Grecs, ces peuples croient qu'il est un état mitoyen dans lequel les ames peuvent être soulagées par les prieres, les aumônes, les pénitences des vivans, & même purifiées de leurs péchés : c'est pourquoi ils prient avec ferveur pour les morts, de l'aveu du Ludolf. Le Pere Rodriguez assure qu'ils croient assez généralement que les bienheureux ne seront reçus dans le ciel qu'après la résurrection.

Aux livres de l'ancien & du nouveau Testamens, mal traduits du Grec, ils ajoutent plusieurs écrits apocryphes, entr'autres un Recueil de Constitutions apostoliques, qu'ils attribuent à S. Clément, & qu'ils supposent inspiré. Peu s'en faut qu'ils ne donnent la même autorité à leur *Canon eucharistique*, livre liturgique. Le recueil qu'ils nomment *Haimanota-Abau*, la foi des Peres, est une collection d'homélies de Saint Athanase, Saint Basile, Saint Chrysostôme,



&c. Ils ont des martyrologes, des légendes & des livres ascétiques. Tîretia met dans la bibliothèque de l'Empereur, qu'il orne & enrichit très-libéralement, divers écrits inconnus d'Enoch, de Job, de Salomon, d'Esdras, de S. Barthélemi, de S. Thomas, de S. André, des Sybilles, de la Reine Candace, des Pontifes Juifs, des Peres, ainsi que tous les Ecrivains Hébreux, Latins, Grecs, &c. &c. &c. Enfin cette bibliothèque vaut le trésor de l'Empereur, & ce trésor suffiroit pour acheter la moitié du monde.

Les Abyssins respectent les temples au point qu'ils n'oseroient y entrer avec des souliers ou cracher sur le pavé : les femmes en sont exclues dans leurs tems critiques, ainsi que les hommes qui ont usé la nuit du droit conjugal. Les Dames sont dans des tribunes séparées. Dans les monastères, il y a une Eglise pour chaque sexe. On s'y tient debout, appuyé sur des bâtons, ou si l'appui d'une béquille est insuffisant, on s'assied par terre, mais le Diacre avertit de tems en tems de se lever. On n'y voit aucune figure en relief, pas même un crucifix. Les temples sont bas, obscurs, construits de terre & de cailloux, transformés par le Dominicain Uretta en marbre, porphyre, granit, &c. L'autel ou *table sacrée*, est couvert d'un baldaquin, soutenu par quatre colonnes placées dans les angles. On y met une autre petite table quarrée, appelée *tabot* ou arche, sur laquelle le Prêtre pose le calice. Des timbres de bois, de pierre ou de fer, tiennent lieu de cloches. Le chant est une bizarre psalmodie accompagnée de sistres, de cymbales, & autres instrumens, dont les grands, aux fêtes solennelles, jouent par dévotion en dansant comme David devant l'arche. Dans l'observance des jeûnes, les Abyssins suivent la discipline sévère de la primitive Eglise, sans en être dispensés par les voyages & même les maladies, si la chose est possible. Le mercredi & le vendredi de chaque semaine, comme dans le carême,



ils ne font qu'un repas , après le coucher du soleil , & ne se nourrissent que de pain , de fruits , & de légumes cuits à l'eau , sans huile & sans beurre.

L'Abuna , Abbuna , c'est-à-dire , notre pere , seul Evêque d'Abyssinie , peut prendre le titre de Patriarche ou de Catholique , quoiqu'il n'en ait pas les prérogatives. Le Patriarche Copte le dépose à son gré. Mandez parle d'un Abuna qui n'étoit pas même Prêtre , & qui , chassé de son siege , fut réduit à gagner sa vie aux moulins. Ces indignes Prélats , tirés d'une Eglise , où , pour être élevé au sacerdoce , il suffit de savoir lire , retirent des sommes considérables de la vente des dispenses & des ordres sacrés : la portion de leurs domaines titrée dans le royaume de Tigré , leur rapporte annuellement quarante ou cinquante onces d'or : ils reçoivent de Gojam & Dambée des provisions pour leur table ; enfin , la quête du sel & des toiles est pour eux d'un grand rapport. Leurs terres sont exemptes de tout tribut , si l'on en excepte celles de Tigré , chargées d'une redevance de 500 écus , sous le nom d'*eda* ou amende. Uretta établit dans ce pays une magnifique hiérarchie , composée de douze Archevêques représentant les douze Apôtres , & soixante & douze Evêques , figurant les soixante & douze Disciples , tous très-attachés , ainsi que les peuples , à la foi & à la discipline de Rome , depuis la conversion de l'Empire par huit Missionnaires Dominicains , opérée à l'insçu de l'univers entier , & même de l'Abyssinie , au commencement du quatorzième siècle.

Les *Komos* ou *Hegumenos* , Archiprêtres , tiennent le second rang dans la hiérarchie. Leurs droits sont de présider au service divin , de régler les fonctions des Prêtres & du bas Clergé , d'administrer le temporel des Eglises paroissiales , &c. suivent les Prêtres , les Diacres & les Soudiacres. Les *Debferas* ou *Debtera-Gueda* , sont des especes de lé-



vites , chantres & musiciens , dont le chef est chargé du soin des pavillons sacrés dans le camp impérial. Tous les Ecclésiastiques portent à la main une croix qu'ils donnent à baiser au peuple. Même après leur ordination , ils ont la liberté de se marier ; mais la bigamie leur est défendue sous peine de dégradation. La plupart sont fermiers ou pâtres. Quand on dit que le Clergé Abyssin ne jouit d'aucune immunité , nous croyons qu'il ne s'agit que d'exemptions personnelles. Car on ajoute seulement qu'ils sont soumis aux Juges séculiers , pour toutes les affaires , tant criminelles que civiles. Nous voyons d'ailleurs que les moines ne payent aucun tribut , & nous avons remarqué que l'Abuna jouissoit du même privilège.

Nous ne chercherons pas l'origine de la vie monastique dans un pays si voisin de la Thébàide , berceau des solitaires & des ordres religieux. Une ancienne chronique porte que l'Abbé Agaravi & huit autres moines vinrent de *Rum Mi-frain* , la haute Egypte , fonder neuf Eglises en leur nom. On a dit dans la suite que les compagnons d'Agaravi ou Aragawi s'appelloient Pantaléon , Guarima , Aleffi , Sahani , Affé , Licanos , Adimata , Hos ou Guba. A la voix de la plupart de ces Abbés ou Hermites , des dragons périrent , des morts parlerent , les semences se changerent en épis , les rochers & les arbres reculerent par respect. Dieu avoit ordonné prêtre l'Abbé Guarima. Les moines sont divisés en deux ordres : les premiers soumis à un Ichegué ou Général commun , reconnoissent pour leur fondateur , ou plutôt leur réformateur , Techa Haïmanot. Les seconds , établis dans des couvens indépendans les uns des autres , suivent la règle de l'Abbé Eustate. Ces deux chefs d'ordres sont honorés comme des Saints. Eustate conversoit avec Dieu , ressuscitoit des enfans , transportoit des montagnes , traversoit la mer sur son manteau : Techa n'étoit pas un



moins grand Thaumaturge. En parcourant les légendes Abyssines, on voit S. Bessarion marcher sur les flots, l'Abbé Libanos tirer de l'eau d'un rocher, S. Anbaca monter des lions, l'hermite Luc se battre tous les jours avec le Diable, faire voler des tourtereaux rôtis, &c. &c. &c. Ces hommes prodigieux ne l'emportent pas néanmoins sur les Apôtres Dominicains, créés par l'Espagnol Uretta, dans son *Histoire d'Ethiopie*, mais principalement sur un de leurs disciples, fils unique de l'Empereur *Sacaza*, nommé *Techa Hai-manot*, & religieux du même ordre. Les anges apportent à ce prêtre Dominicain le *corba* ou le pain & le vin qu'il doit consacrer à la messe. Avec les Anges, les lions, les tigres, les loups, les crocodiles, s'assemblent autour de lui pour l'entendre prêcher & recevoir sa bénédiction. Le Diable travaille sous ses ordres, pendant sept ans, à élever un vaste monastère qui contient neuf mille religieux, dans une enceinte de quatre lieues. De ce couvent, appelé *Plurimanos*, & d'un autre appelé *Attelagah*, il sort tous les ans une foule de missionnaires qui vont prêcher l'Evangile dans toute l'Afrique, en Arabie, dans l'Inde, à la Chine, en Tartarie, & qui se retrouvent tous les ans à la Pentecôte dans leurs monastères : trois cents mille ont souffert le martyre, &c. Geddes, dans son *Histoire Angloise de l'Eglise d'Ethiopie*, a donné un extrait du roman très-rare du Dominicain Uretta, auquel le Jésuite Godigno a opposé une très-judicieuse histoire. Revenons à la vérité.

Les moines Ethiopiens ne sont ordinairement distingués des séculiers que par une croix & un scapulaire ; mais chacun a la liberté de varier son habillement. Il paroît qu'en général leur règle ne leur impose que le célibat, des prières communes, peut-être aussi des austérités, car ils en exercent de très-rigoureuses. Lorsque le Patriarche Mandez demanda un jour à un secrétaire de l'Empereur, sorti d'un



couvent, si les moines faisoient des vœux, celui-ci lui répondit qu'ils promettoient tout haut de garder la chasteté, & qu'ils ajoutoient tout bas, *comme vous la gardez*; & ainsi des autres vœux. Chacun cultive son petit champ, dispose du produit, & mange dans sa cellule. Ils ont la liberté de sortir. Leur état ne les exclut point des emplois civils & même des hautes dignités. S'ils renoncent à leur institut pour se marier, ils sont regardés comme infâmes, ou du moins ils perdent la considération publique. Cependant il y a des couvens où les hommes mariés sont reçus avec leur femme & leurs enfans. Nous ne parlerons pas des hermites perchés sur des rocs ou enterrés dans des cavernes, quoique le peuple leur porte une singulière vénération.

HIST. DE  
L'AFRIQUE

*Des divers peuples répandus autour de l'Abyssinie.*

Nous avons rapporté dans notre Histoire les faits les plus intéressans concernant les missions de l'Ethiopie : il ne nous reste, pour terminer cette description, qu'à dire un mot de divers peuples répandus dans l'intérieur ou sur les frontières de l'Abyssinie, tels que les Galles, les Agaus, &c. Les Galles sont descendus, selon les uns, d'un peuple d'Africains orientaux; selon les autres, d'une bande d'esclaves mécontens; des Juifs, si l'on en croit quelques érudits; des Gaulois ou Celtes, si l'on s'en rapporte aux Auteurs Anglois de l'Histoire universelle. Cette dernière opinion est fondée par ses partisans, d'abord sur le nom de *Galles*, qui, dit-on, signifie *guerriers*, ensuite sur la conformité des mœurs de ces peuples avec celles des Gaulois septentrionaux. Quant au nom, il seroit aussi facile de lui trouver une origine en Afrique, en Asie & en Amérique qu'en Europe, & il vaudroit encore mieux le tirer de Galam & du Sénégal que des Gaules; d'ailleurs, on donne à ce peuple le nom de *Balli* & plusieurs autres, comme celui de Galles. Pour ce



qui concerne les mœurs, un Galle ressemble à un Gaulois comme un Noir à un Blanc; il n'y a qu'à considérer les rapports remarqués par nos Historiens pour s'en convaincre. Ces peuples, ainsi que nous l'avons déjà dit, sont les mêmes que les Jaggas des pays intérieurs de l'Afrique occidentale.

Ces peuples féroces, dévastateurs de l'Abyssinie, embrassent, comme en demi-cercle, la moitié de l'Abyssinie, en coupant la communication de Cambat & d'Enarée avec le reste du royaume. On les a divisés pour les détruire les uns par les autres; & plusieurs hordes se sont soumises en passant dans les provinces de Dembée & de Gojam. Suivant le récit du Pere Lobo, chaque tribu Galle élit son *Lubo* ou Chef, dont l'autorité est bornée, quant à la durée, au terme de huit ans, & quant au pouvoir, par le conseil de la nation. Un étranger, lorsqu'il est admis dans sa cabane, reçoit à l'entrée des coups de gaule ou de bâton de la main de ses courtisans, pour qu'il apprenne qu'il n'y a point de nation plus brave sur la terre que les Galles, & qu'il faut s'humilier devant eux. Leurs troupeaux & leurs incursions dans les pays voisins, sont leurs seules ressources. Ils mangent la chair crue, le lait leur sert de boisson. Dès l'enfance endurcis à la fatigue, & exercés à une vie militaire ou brutale, ils ne coupent leurs cheveux, c'est-à-dire, qu'ils n'entrent dans la classe des hommes qu'après qu'ils ont tué de leur main un ennemi ou une bête féroce. Tant qu'ils portent les armes, ils vivent sans règle & sans frein; ils ne s'attachent à des femmes, & ne reconnoissent leurs enfans qu'après avoir quitté cette profession: on ne les circoncit pas avant cette époque. Ils donnent le nom d'*Oul* à un être suprême, qu'ils ne distinguent peut-être pas du ciel ou du soleil, & qu'ils n'honorent pas du moins d'un culte réglé. Leur serment est inviolable, quand ils ont juré sur la tête d'une brebis ointe de beurre. Enfin, quoiqu'ils ne manquent pas d'intelligence, la plupart de leurs coutu-  
mes



mes sont si barbares , que Lobo douteroit volontiers qu'ils aient l'usage de la raison. En vérité , ces mœurs-là ne sont pas *Gauloises*.

HIST. DE  
L'AFRIQUE.

Les Agaus ou Agaves , établis dans le Gojam & le Dagemder , ne seroient pas moins redoutables que les Galles , si la fertilité de leurs montagnes ne suffisoit à leurs besoins. Ennemis de la domination des Abyssins, ils sont d'autant plus disposés à secouer le joug , que leurs cavernes impénétrables & leurs rochers inaccessibles les dérobent à la vengeance. Quelques tribus ont été obligées d'embrasser les apparences du christianisme. Tous les ans ils sacrifient une vache dont on jette la tête dans les sources du Nil.

Les habitans de Gingiro ou Zendero , royaume tributaire au midi d'Enarée , ont des coutumes bien barbares. Lorsqu'il s'agit d'élire un roi , les Princes de la famille regnante se cachent dans une forêt ; les électeurs , grands magiciens , font descendre par enchantement un oiseau de proie sur la tête de l'un d'entr'eux. Le prince élu a aussi-tôt un combat à soutenir contre une troupe de bêtes féroces , & les électeurs eux-mêmes n'assurent leur choix qu'en remportant une victoire sur une tribu qui leur conteste le droit d'élection. Le roi du parti triomphant doit , à son installation , arracher avec ses dents la tête d'un ver sorti des narines de son prédécesseur ; enfin les ministres & les favoris du feu roi sont condamnés à le suivre dans l'autre monde pour le servir. A la mort d'un particulier , on brûle ses armes , ses vêtemens , ses meubles , & jusqu'aux arbres de ses jardins , dans la crainte qu'attaché à leur possession , il ne revînt inquiéter les vivans. Le Gingiro ou Roi a pour trône une espece de cage : s'il a le malheur d'être blessé dans un combat , il faut qu'il meure , parce qu'il est honteux de porter les marques de la supériorité de l'ennemi : il en est de même des particuliers. Cette nation doit être bien féroce , puisqu'elle n'est pas bien lâche.



Les Goragues, habitans de la province d'Oggé, sont si habiles magiciens, qu'ils ôtent au feu son activité, & que leurs corps, oints de graisse de vache, sont à l'épreuve des flammes. Mais leur vraie magie consiste à tirer de leurs terres assez de richesses pour payer aux Nègres un tribut considérable en or, mille bœufs, des peaux de lions, d'ours & d'élans, &c.

Les Gafates, au couchant des Goragues, sont un peuple farouche, superstitieux, méchant, irréconciliable ennemi des Abyssins, renommé par ses fabriques de coton & de soie, autant que son pays est remarquable par sa richesse & son étendue. On les croit Juifs d'origine. Cette dernière nation est très-nombreuse en Abyssinie; elle y a possédé de vastes états; elle n'a été entièrement subjuguée que dans ces derniers tems. Quelques-uns se sont retirés vers l'occident sur les bords du Nil, où ils forment, hors les limites de l'Abyssinie, une république indépendante. Quelques Rabbins prétendent, qu'au de-là d'un certain fleuve *Sambation* ou *Sabbatique*, ainsi nommé parce qu'il ne coule pas le jour du Sabbat, leur nation regne encore sur un vaste pays, voisin de la Syrie & de l'Ethiopie: cet Empire ne se trouve que dans le Talmud.

Nous terminerons ici nos recherches sur l'Afrique. L'histoire de cette contrée est celle de la barbarie & du brigandage, & sa description celle d'un désert peuplé de bêtes féroces & d'animaux farouches.

*Fin de l'Histoire d'Afrique & du Tome quatrième.*





# T A B L E

D E S

## M A T I E R E S P R I N C I P A L E S

Contenues dans ce Quatrième Volume.

### A.

**A B A G U M** : Ce que signifie le nom de cet oiseau. Sa forme , page 809.

**Abdallah - Ben - Saad** : ses forces. Il gagne une bataille : suite de cette victoire , 26 & suiv.

**Abdoulhah - Ben - Hadjab** , grand homme : son gouvernement ; est battu , secouru , & abandonné , 40.

**Abdoulrahman** , échappe au massacre de sa famille : ses conquêtes en Espagne ; ses talens , sa douceur , 43.

**Abdoulrahman - Ben - Habid** , obtient le gouvernement d'Afrique , se soustrait à l'obéissance du Calife , est assassiné par son frère , 43.

**Abdoulvahed & Méhémed** son neveu , se renversent trois fois du trône , 126.

**Abeilles** ( essains d' ) mettent en fuite une armée Portugaise , 171.

**Abila & Calpé** . Hercule rompt la chaîne de montagnes qui les unissoit , 8.

**Abil - Faris** . Combien de Rois il rétablit sur le trône , 126.

**Abou - Abdallah** : son déguisement :

pourquoi. Idée de son règne , 103.

**Abou - Abdallah - Mohammed** , chef de secte & conquérant. Excès , fourberie , massacre. Origine de la dynastie des Almohades , 72.

**Abouakkal - al - Aglab** : ses belles institutions ; ses successeurs , 49 & suiv.

**Abou - Hassan** . Sa révolte , ses conquêtes , 107.

**Abou - haff** ( dynastie des ) . Son origine : sa durée & son extinction , 92 & 202.

**Abou - Hamou** . Places qu'il reconquiert : révolte de son armée : est assassiné , 104. Son règne heureux : ses vertus ; ses successeurs : leur mort rapide , 116.

**Aboul - Cassem - Mamour** : ses largesses , ses belles promesses , sa barbarie , sa mort , 57.

**Aboul - Foutouh - Yousouf - Balkin** . Honneur qu'il reçoit , punit ses peuples rebelles : sa mort ; le nombre de ses femmes , & des enfans qu'il eut le même jour , 56.

**Aboul - Hassan** , Roi de Maroc , ses alliances. Trêve : sa conduite : Armemens : malheurs. Il dépouille

N n n n n ij



les Abou-Haffs : meurt : son portrait, 106.

*Abou-Ishak-Ibrahim*. Quel étoit ce Prince : sa cruauté barbare : hommage fait à sa mère : caractère de ce tyran, sa mort, 50 & suiv.

*Abou-Mohammed-Abdalouahed* : ses talens, sa douceur, sa justice. Nom de cette dynastie : son origine, 92.

*Abou-Saïd-Osman*, abdique la couronne ; s'en repent. Bons & mauvais succès de ses armes. Remonte sur le trône, 105.

*Abou-Tamini-el-Moey*. Massacre général sous ce Prince, 59.

*Abou-Yousouf-Yacoub*, Conquérant. Qui il secourt. Beau discours qu'on lui prête. Déclare la guerre. Meurt, 100 & suiv.

*Abrantes* (le Comte d') : Sa charge, & sa conduite dans l'Inde, 162.

*Abyssinie* (le royaume ou l'empire d') Ses noms divers. Ceux que prennent les Peuples Division, climat, histoire naturelle, &c. 800 & suiv.

*Abyssins*. Leur origine, leur nom. Quand passés en Ethiopie. Leurs Ambassadeurs au Concile de Florence. Leur Eglise à Rome ; leur carême, 144.

*Açores* (les îles) : Leur position, leur fertilité, leur éloignement des côtes d'Espagne & d'Afrique, 513.

*Aste* (l') du Parlement d'Angleterre, favorable aux particuliers ; renouvelé & applaudi par la Compagnie Angloise, 358.

*Adel* (le royaume d'). Ses villes : son commerce. Courage de ses habitants 798 & suiv.

*Adom* (les Africains d'), leurs guerres, leurs ravages. Leur Général, ses horribles cruautés, 319.

*Akamusehn*, Reine de Ghionray. Reproche qu'elle fait aux François ; justifiés par leur conduite, 353.

*Afrique* (l') est regardée par les Européens comme devant fournir de la matière pour leurs monnoies, & des animaux de culture pour l'Amérique, 356. Réflexions sur cette idée, *ibid.* Sa figure, son étendue, sa fertilité, sa population, ses noms différens. Différence entre ses richesses & celles de l'Inde. Idée de l'Afrique moderne & de ses habitans, 1 & suiv.

*Agas* ou *Agaves* (les). Peuples de l'Abyssinie, où ils demeurent. Pourquoi moins redoutables que les Gallaes, 831 & 33.

*Aglabites* (dynastie des) est détruite, 53.

*Agnaya* (Pedro de) Amiral Portugais : sa conduite en Afrique. Il y meurt de peste, 162.

*Agriculture* (l'). Pourquoi elle ne fleurit pas dans l'Abyssinie, 806.

*Aguambos* ou *Aquambos* (les). Quels peuples ils chassent de leurs pays. Ce que la terreur de leurs armes produit. Singulière union de deux frères Rois en même-tems. Leurs vexations, 319.

*Ajan* ou *Axan* (côte d'). Sa situation. Etats que le pays renferme, 576 & suiv.

*Aiguilles* (cap des) : sa position à l'égard de l'Afrique, 1.

*Airedin* ou *Chairadin*, de qui frère. Roi d'Alger : ses conquêtes. Détails de son règne, 185.

*A'asini*, Roi d'Issini, faveurs qu'il accorde aux François. Cérémonies de leur prise de possession des terres cédées par ce Prince. Les François attaqués par les Hollandois, les repoussent avec perte, 352.

*Albuquerque* (Alphonse d'), Viceroy des Indes, 172.

*Alcaudette* (le Comte d'). Offres qu'il fait. A qui. Rend un trône. A qui. Mort de ce brave Comte, 198 & suiv.



- Ahmed*, l'un des Schérifs, se fait proclamer Roi de Maroc, après que les siens se sont défait du Prince légitime; se reconnoît vassal du Roi de Fez. Guerre entre les Princes de cette famille. Leurs succès, 179.
- Alcoran* (exemplaire de l'), 98.
- Alfonse Contreras* (D.) défend Marmora contre une armée Mauresque de cinquante mille hommes, secondée d'une flotte Hollandoise, & lui fait perdre quatorze mille tant Officiers que Soldats, 255.
- Alfonse le Grand*, Roi de Léon: Les bons & mauvais succès, 69 & s.
- Alfonse Henriquez* (l'Amiral): ses forces inférieures; ses succès, 120.
- Alfonse le Magnanime*, Roi d'Aragon, remporte une victoire. Où. Quel en fut le fruit, 126.
- Alfonse Mendez* (le Jésuite), Patriarche Catholique d'Ethiopie, fulmine anathème contre les relaps, obtient des revenus considérables pour lui & les Missionnaires. Il abuse de son pouvoir, porte atteinte à sa propre autorité. Comment. Se plaint à l'Empereur. Réponse de ce Prince, est chassé d'Abyssinie, va à Goa proposer au Viceroy d'exciter des troubles en Ethiopie, pour travailler à leur faveur à la conversion de cet Empire, 257 & suiv.
- Alfonse le Sage*, Roi de Castille, est humilié, détrôné. Par qui, 100.
- Alfonse V*, Roi de Portugal: ses projets, sa fermeté. Entreprise sans succès Fonde l'ordre de l'épée. Nouveaux malheurs. Expéditions plus heureuses. Trêve. Autre guerre. Pourquoi, & comment terminée, 137.
- Alger*. Revolution en cette ville. Elle est attaquée par qui. Succès de cette entreprise, 242 & suiv. Les Algériens font construire des vaisseaux. De qui ils prennent des instructions. Ils mettent en mer quarante gros vaisseaux. Deviennent redoutables. Les Maures chassés d'Espagne contribuent à l'accroissement de leur puissance maritime. Ces Pirates infestent les côtes de Provence. Par qui leur flotte est dissipée L'Espagne & l'Angleterre attent contre eux: sont vaincus par les corsaires. Offres de ceux-ci aux Hollandois. Effroi des Anglois ils font une trêve avec les Algériens, *ibid.*
- Algezire* (la ville d'); ses révolutions, 100.
- Aikanis* (les) en guerre avec leurs voisins. Par qui excités. Sous quel prétexte, 321.
- Alliance* de l'Angleterre avec les Algériens. Comment observée par ces derniers, 316.
- Almadies*, espèces de barques. Par qui montées, 131.
- Almansor-Abouf-Yousouf-Yacoub*; ses guerres, sa mort. Roman à ce sujet, 90.
- Almeyda* (Ferdinand d'): ses conquêtes; périt malheureusement, 167.
- Aloës* (l') de Socotra très-estimé. Par qui, 797.
- Altayde* (Fernandez). Heureuse conduite de ce Gouverneur, 169.
- Alvare II*, septième Roi Chrétien de Congo. Bonheur & durée de son règne, 254.
- Alvare III*, Roi Chrétien de Congo. Comment il monte sur le trône. Ses vertus, son éloge, 254. Suite de ses vertueux successeurs, *ibid.*
- Alvare VII*, Roi de Congo, montre d'impiété, de cruauté & d'impudicité. Chassé du trône peu de tems après y être monté, 308.
- Alvare VIII*, Roi de Congo, Prince d'une grande espérance, détrôné après quatre ans de règne, par le Marquis de Pemba, 308.
- Alvarex Fannis*. Qui il est; sauve Tolède, 70.



*Amazones* (corps d'). Au service de qui il est, 790.

*Ambageshen*. Forteresse d'Abyssinie. A quoi servoit cette forteresse. Qui abolit cet usage, 146.

*Ambassade*. Où : son succès, 132. Des Abyssins. A qui. Comment reçue, 172.

*Ambassadeurs* (les) de Tripoli, en France : pourquoi. Leur surprise, 306. De nouveaux Ambassadeurs y reviennent : pourquoi, 399.

*Ambisagulo* & sa femelle *Negulla-Umasa*, comment nommés par les Européens. A quoi ils ressemblent. Où on les trouve, 745.

*Amor*, Roi de Juida, son âge, sa foiblesse, ses Ministres, leur tyrannie. Faute que commet ce Prince. Superstition de ses sujets. Son royaume est envahi : par qui. Suites de cette révolution, 388 & suiv.

*Anès* (Gilles) double le cap de Boyador. Idée de cette expédition ; ses suites. Privilège singulier, 126.

*Anglois* (les) entreprennent le commerce d'Afrique. Le Roi Jacques I accorde un privilège à une Compagnie de Marchands. Mauvais succès. Nouvelle Compagnie, 253. Les Anglois prennent possession de Tanger, perdent quelques forts voisins & abandonnent cette ville, 278. Le Roi de Fantin leur promet de les remettre en possession du fort de Cormantin. Donne son fils pour garant de sa parole. N'accomplit point le traité, & leur redemande son fils. Ils le refusent. Ce que fait ce Prince pour l'obtenir, 288. La Compagnie Angloise ruinée par Ruiter, remet son privilège au Roi Charles II. Ce Prince crée la Compagnie Royale d'Afrique. Ses succès rapides. Elle construit de nouveaux forts, &c. Ses grands profits. Légères disgraces, 296. Leur horrible ingratitude. Ce qui ranime leur cou-

rage. Réflexions sur leur fausse politique, 323. Attaqués par les Nègres d'Anamabo. Suites de cette guerre, & par les François à James-fort, 257 & suiv. Le Roi de Dahomay les traite comme une jeune mariée à qui l'on ne refuse rien, 393. Leurs voyages sur les côtes d'Afrique. Profits qu'ils y font. Leur Compagnie ; son commerce, les guerres, les bons & mauvais succès, les tentatives infructueuses, 212 & suiv.

*Angola*. (royaume d'). Par qui fondé, 210.

*Angola* (les Rois d'). Leur mort violente, 269.

*Angola* (royaume d'). Sa description, 745.

*Angous* (le Roi d'). Sa proclamation publique. Son effet, 310.

*Aniaba* (le Nègre), ou Louis Annibal. Histoire de cet imposteur, 351.

*Antoine* (D.), Roi de Congo. Crimes de ce Prince, accompagnés de foiblesse. Il est enseveli sous les ruines d'un rocher fracassé d'un boulet, dans une sanglante bataille gagnée par les Hollandois, 307 & suiv.

*Anzikos* (les). Caractère, légèreté de ce Peuple. Puissance de son Roi, 748.

*Arabes*. (les). Quand connus en Afrique. Y font des ravages ; conjurent la perte du Roi de Maroc ; sont vaincus. Générosité de ce Prince à leur égard. Ils s'arment, abandonnent le même roi ; en sont punis ; se révoltent, & sont dispersés dans les provinces d'Afrique. Jettent des tribus en Abyssinie, y bâtissent deux villes, 245 & suiv.

*Arbre* sans cesse couvert de nuées ; fournit de l'eau qui découle de ses feuilles, 527.

*Archi* (Muley), frère de Mohammed. Son caractère. Deux fois pris



les armes à la main, deux fois il rompt ses chaînes. Il coupe la tête au Nègre par lequel il avoit reconvré sa liberté la seconde fois, erre parmi des tribus Arabes, s'insinue dans la confiance du chef d'une de ces tribus, le dépouille de ses trésors & de ses places fortes, & le massacre. Il se met à la tête de dix mille Arabes, marche contre son frère Mohammed, remporte deux grandes victoires sur lui, le contraint à se donner la mort, monte sur le trône de Maroc, & assujettit les Chavanets. Voyez ce mot. Sa mort. Son excessive sévérité. Belles Ordonnances. Sa cruauté, traits affreux par lesquels ce barbare signala son despotisme. Il récompensoit comme il punissoit. Caractère de sa générosité, sur qui il répandoit ses bienfaits, 301 & suiv.

*Arguim* (l'isle d'). Sa situation, son étendue, son golfe, sa stérilité, son fort, 529.

*Arguim & Gorée* (les isles d') prises sur les Hollandois, 258. Ils les reprennent, 313. M. de Salvert s'empare encore d'Arguim. Fautes des François qui leur font perdre cette conquête, 313. Ce Capitaine rentre dans Arguim & Portendic. Inutilité de ces conquêtes, 378.

*Armes-à-feu* de peu d'usage. Pourquoi, 508.

*Aristote & Théophraste*. Ce qu'ils racontent d'un vaisseau Carthaginois, de ses découvertes, & des récompenses de l'équipage, 6.

*Arrien*. Où il borne l'Afrique connue, 3.

*Arvi*, premier Roi des Abyssins: sous quel nom adoré, 20.

*Ascension* (isle de l'), 749.

*Assuæ* (l'). Quelle est cette plante. Fable que divers Auteurs en rapportent, 808.

*Assanaghis* (les) Où ils portent un mouchoir. Dans quelle idée, 508.

*Assemi*, qui étoit ce Nègre. Sa perfidie envers les Danois. Est installé dans leur fort, le leur rend ensuite, 320.

*Assenages* (les). Leur langage, leurs caractères. Ce qu'on en conclut. Leur gouvernement, leur terroir, leur avidité pour le bled, 130.

*Assienne ferme*. Compagnie de commerce. Pourquoi ainsi nommée, quand dissoute, pour quelle raison, 359.

*Atlantique* (isle). Ce qu'en dit Platon dans son Timée, 8.

*Atlas* (mont). Jusqu'où élevé. A qui il servoit de théâtre, 8.

*Atza, Atzed & Amey*. Comment régnoient ensemble. Leur convention singulière, 22.

*Avery* (le Capiraine) Sibustier. Fausse idée de sa puissance, 372.

*Aveugle*. D'où retiré. Belle réponse qu'il fait: quel en fut le prix, 166.

*Autriche* (D. Juan d') s'empare de Tunis. A qui il donne le titre de Roi. L. demande au Pape pour lui, ne l'obtient pas. Pourquoi, 218.

*Azamor* (la ville d'). Par qui soumise au Portugal, 171.

*Azem*, Sulthan de Mombas sur la côte orientale d'Afrique, dévore les outrages des Gouverneurs Espagnols, est fidèle. Faussement accusé. Se retire chez les Cafres, qui prennent, malgré lui, les armes pour le venger. Rentre en grace auprès de Malo Pereira. Est de nouveau accusé & condamné. Retourne chez les Cafres. Quelques-uns de ces barbares sont corrompus & assassinent Azem.

## B.

**B A B A - H A L I**. Nombre de personnes que ce Dey immole à sa sûreté. Sa valeur, son mérite. Il soustrait le Dey d'Alger à la



domination de la Porte. Il meurt, est regretté, 347.

*Balou* ou *Bali* (royaume de). Valeur de ses Peuples. Grandeur des hommes, des moutons & des chevaux, 799.

*Bambuk*. Etablissement des François dans ce royaume, fécond en mines d'or. Moyens de s'en emparer rejetés, & pourquoi, 364 & suiv.

*Banane* (la). Fruit excellent. Folles idées qu'on a de lui, 511.

*Barbares* (les Corsaires). Par qui réprimés, 120.

*Barbaresques* (les royaumes) secouent le joug de la Porte Ottomane, s'érigent en républiques. Pourquoi, & de quelle manière, 241. Ils sont travaillés par les vices de leur constitution. Leurs pirateries sont cause que les Chrétiens les attaquent. Toujours en guerre avec eux-mêmes. Sous quel emblème on pourroit les représenter. Trémeçen presque entièrement détruite, & pourquoi, 289.

*Barbarie* (la). Quand & pourquoi ce nom fut donné aux pays septentrionaux de l'Afrique. Peuples modernes de ces contrées, 16.

*Barberousse* (Horruc). Ses commencemens. Comment il monta sur le trône. Dissipe une ligue puissante, s'empare de Trémeçen, en est chassé. Ruse pour qu'on ne le poursuive point. Belle défense : sa mort, 176 & suiv.

*Barrafcha*, guerrier renommé, vaincu & redoutable. Est blessé & fait prisonnier, 147.

*Basilides Négus* ou Empereur d'Abyssinie. A qui il succède. Ses mauvaises dispositions pour les Missionnaires Catholiques. Il fait périr son frère Claude. Sur quels soupçons, 262. Il se lie avec les Arabes & les Turcs. Espèce de tribut qu'il paye à ceux-ci. Sur quel peuple il le levoit.

Il se révolte & soulève diverses provinces. Bela Christos, grand Général de l'Empereur, perd deux sanglantes batailles. Les Adéliens ravagent l'empire, d'autres fléaux le défolent. Cependant quelques Auteurs ont une grande idée de ce Prince. Sa mort, 277.

*Bataille* (la) des sept Comtes. Par qui gagnée, 70.

*Baul*, Sin, Barfalli, Barra (les royaumes de) 556.

*Bazan* (D. Alvar), Général Espagnol : ses exploits, 186.

*Bélizaire*. Fait la conquête de l'Afrique : sur qui, 19.

*Bemoy*. Où ce Prince est baptisé : pourquoi il passa en Portugal. Fait hommage de ses Etats. Armement en sa faveur. Il est lâchement poignardé ; par qui & sous quel prétexte, 148 & suiv.

*Benguela* (le pays de), 746.

*Benin* (le royaume de). Sa situation ; son étendue, ses principales villes de commerce, 722.

*Benin* (le Roi de) venge singulièrement ses sujets outragés par les Hollandois, 354.

*Benin* (les Rois de) chargés de l'éducation des enfans. Pourquoi. Horrible boucherie à leur mort. Manière d'élire les Rois, où ils apprennent l'art de régner, & à quelle école. Forme de leur gouvernement. Ses Ministres. Ordres divers du Peuple, ce qui les distingue. Revenus du Roi. Ses troupes, 725 & suiv.

*Benin* ou *Edo*, Capitale du royaume de Benin. La grandeur de son circuit. Le nombre de ses habitans. Ses remparts. Son grand commerce. Ses rues ; par qui proprement entretenues. La ville est ravagée ; perd la moitié de ses habitans ; par quel événement. Palais du Roi. Ce qu'annonce l'architecture des principaux édifices. Caractère des Maures de Benin.



*Benin*. Sont peu adroits dans les Arts; intelligens dans le Commerce. Généreux envers les étrangers. Jaloux entr'eux de leurs femmes; ils les offrent aux Européens. Jusqu'à quel âge les enfans des deux sexes sont nus. Faveur de les vêtir, de qui obtenue, & comment célébrée. Autres usages, 722.

*Berebers* ou *Berbers*, (les). Quelle est cette nation. Ils seconcent les Arabes. Leur inconstance. Comment contenus. Unis aux Grecs, sont battus. Princesse à leur tête. Elle remporte une grande victoire: ses suites. Révolutions parmi ce peuple, 18 & 19, 28 & suiv.

*Bérangere de Barcelone*, assiégée dans son château; se délivre par adresse, 78.

*Bérénice*, ville. Par qui fondée. Pourquoi. Utilité de son port, 13.

*Bermude* (Jean), Portugais. De qui favori. A quelle dignité élevé. De qui il obtient des secours: ses violences envers son collègue, l'Empereur & l'Impératrice d'Abyssinie, 196 & suiv.

*Biafara* (contrée de). Où elle commence. Description de ce pays. Ses villes. Ses habitans; leur caractère, leurs usages, leurs loix, leurs villes, &c. 728.

*Biledulgerid* (le). Pourquoi ainsi nommé. Description des Provinces qu'il renferme, 505.

*Birar* (Rodrigue Diaz de), surnommé le Cid, l'effroi des Maures, 68.

*Bœufs*. Comment les Abyssins engraisissent ces grands animaux. Enorme grandeur de leurs cornes; ce qu'elles contiennent de liqueur, & leur usage ordinaire, 808.

*Bonda*. Liqueur amère destinée à une espèce d'épreuves judiciaires. Comment l'effet de ce breuvage a été arrêté, 735.

Tome IV.

*Boniface* (le Comté): sa révolte, ses cautes & ses suites, 17.

*Bosman*, Hollandois. Quel fort il commande. Danger auquel il échappe. Construit un nouveau fort, 324 & suiv.

*Bourbon* (isle). Ses divers noms. Sa situation; elle est décrite, 779.

*Bragance* (le Duc de): ses succès en Afrique, 171.

*Brandebourgeois* (les) bâtissent des forts, où. De quel œil ces nouveaux concurrens sont vus des Hollandois & des Anglois, 311.

*Bray*. Gomme résine. Ses propriétés, 520.

*Brue*, Directeur général d'une nouvelle Compagnie François. Ses établissemens. Ses talens, ses précautions, ses menaces, 327 & suiv. Est arrêté, manque à perdre la tête. Est rappelé en France. Jusqu'où il avoit étendu le commerce de sa Compagnie. Ses projets pour le rendre solide, 333 & suiv. Il est remis à la tête des affaires de la Compagnie. Ses entreprises, 360 & suiv. Précautions qu'il prend pour une grande foire. Il corrige divers abus, & fait de grosses emplettes. Nouveau projet, 364. Brue rentre dans le fort de Portendic. Suites de cette conquête, 377.

*Buhançon*. Qui il est. Pourquoi il arme. Triomphe: est proclamé Roi de Fez: prend des villes, & périt dans une bataille, 206.

*Bürschiesmans*. Ce qu'ils sont, 756.

*Bussi*, *Bussifi*, ou *Boissifi* (l'isle de) & de Brilao, 584.

C.

**C**ABO-TORMENTOSO. Pourquoi ainsi nommé, & ensuite Cap de Bonne-Espérance, 142.

O o o o o



*Cabral* (Pedro Alvarez (, Amiral Portugais : ses instructions, ses voyages, 157.

*Cafres*. D'où ce peuple tire son nom, 145.

*Caire* (le grand), ville. Par qui bâtie, 54.

*Camwood* ou *Takoel*. Beau bois rouge, préféré au bois de Brésil. D'où on le tire, 731.

*Canariès* (les îles). Par qui découvertes. Diverses prétentions sur ces îles. Qui y commet des cruautés. Par qui conquises. Contestations à ce sujet. Entre qui, 124 & suiv. Leur description. Pourquoi ainsi nommées. Le nombre de leurs habitans. Productions, qualités du sol, 514.

*Cap-Non*. Ce que les anciens entendoient par ce nom, 6.

*Cap-Verd* (depuis le) jusqu'au golphe Arabe, plus grande largeur de l'Afrique, 2.

*Cap-Verd* (le). Pourquoi ainsi nommé. Beauté de ses arbres. Caractère de ses Habitans, 552.

*Carthaginois*. Partie de l'Afrique qu'ils occupèrent d'abord; leurs conquêtes dans cette région, & en Espagne; leurs colonies. Pourquoi ils ne commercèrent pas en Egypte. Richesses qu'ils trouvèrent en Sicile, en Espagne, dans les Pyrénées, en Angleterre, &c. Rivalité entre Carthage & Marseille. Destruction de Carthage. Elle est rebâtie malgré les plus sévères défenses, 13.

*Castillans*. Leur barbarie. Représailles exercées sur eux. Ils renouvellent la guerre avec succès. Ils font la loi à qui. Ils s'emparent d'une ville: riche butin. Grand vase d'émeraude conservé à Gènes jusqu'à ce jour, 90 & suiv.

*Castillo-Réal* (le fort de). Par qui bâti: pourquoi, 161.

*Cavalarze*. Espèce d'ovation, 586.

*Ceuta*, assiégée par les Portugais; prise après une grande victoire. Butin immense. Idée de cette ville. Quel fut son premier Commandant. Fanimation en recevant ce titre. Guerre civile causée par cette perte. On donne le tems aux Portugais de se fortifier dans leur conquête, 121 & suiv. Soutient un siège de vingt-six ans, contre qui. Perte immense des assiégeans, 374.

*Charles-Martel*. Sa qualité; victoire qu'il remporte sur les Sarrasins; nombre de leurs morts, 42.

*Charles - Quint* (l'Empereur) monte une flotte formidable avec ses meilleurs Généraux, & l'élite de sa Noblesse; va mettre le siège devant Tunis, pour rendre ce royaume à Muley-Hassan. Il entre dans la place: ce qu'il dit à ce Prince. Excès des Espagnols dans la ville conquise. Conditions auxquelles Hassan remonte sur son trône, 188. L'Empereur assiège Alger avec une flotte nombreuse & une puissante armée. Ce qu'on doit penser de cette expédition. Elle est malheureuse. Circonstance de cette entreprise, 197 & f.

*Charpentier*, Gouverneur, pour les François, du fort S. Joseph, remporte des avantages sur les Nègres qui se soumettent, 377.

*Cheban*, Dey d'Alger, bat Mehemet, Bey de Tunis, prend cette ville après un long siège, & y fait un butin immense, 339 & suiv.

*Chevaux* honorés, par qui. Privilege, 508.

*Chingulia* (D. Jérôme), Roi de Mombase, médite de se venger des Portugais. Pourquoi. Ruse qu'il emploie. Elle réussit. Il s'empare de la forteresse Portugaise, tue le Gouverneur, passe la garnison au fil de



*l'épée.* Suites de cette conquête. Une flotte Portugaise vient attaquer le Roi de Mombase, elle échoue & se retire. Chingulia détruit Mombase de fond en comble, court les côtes d'Arabie, est battu à Mozambique, 262 & *suiv.*

*Chrétiens.* Ils ne conclusoient jamais avec les Mahométans de paix absolue, 99.

*Christianisme* (le) règne à Congo, fait de grand progrès, étouffe le germe des révoltes, y établit une paix profonde, 253 & *suiv.* Epoque de l'abolition du Christianisme dans les contrées de l'Afrique. Causes de ce malheur, 262.

*Cibo* (le Cardinal) mande aux Missionnaires de Congo, &c. de mettre tout en usage pour arrêter la traite des esclaves. Suite de ce mémorable dessein, 309.

*Cidy-Ibrahim*, Dey de Tunis, après qui. Ses vertus : ses exploits militaires : ses disgraces. Il est fait prisonnier, remis en liberté ; sage défense de ce Prince ; il périt dans un combat. 343.

*Cidy-Morat* a les yeux crevés. Parvient au Deylik. Ses expéditions malheureuses. Il est poignardé. Contradiction dans son caractère impie, 342.

*Cimbebas* (le pays de), 748.

*Circoarba.* Espèce d'amende. Pour quoi on y est condamné, 815.

*Claude*, Empereur des Abyssins, accorde avec peine aux Jésuites le libre exercice de leur ministère. Réponse de ce Prince à la proposition de se soumettre au Pape. Ce Prince entre en dispute avec les Missionnaires sur les matières du schisme, & les embarrasse. Ces Pères accusent les Abyssins d'hérésie. L'Empereur défend les dogmes de son pays. Il meurt au milieu de ses triomphes sur les Sarrafins & les Adéliens, 215.

*Cochenille.* Son ancien nom : d'où on l'a tiré : quel peuple l'a vendu, 135.

*Colliers* de dents d'hommes. A qui il étoit permis d'en porter. Leur grandeur différente marque les degrés de valeur, 392.

*Colomb* (Christophe), rejeté par la Cour de Portugal : pourquoi, 147.

*Colonie* Hollandoise du Cap de Bonne-Espérance (la), 759.

*Commendo* (les habitans de). Leur haine contre les Hollandois, par qui suspendue, reprend son cours. Quelles en sont les suites, 322 & *suiv.*

*Commerce & navigation.* Leurs premiers progrès dans les parties nouvellement découvertes de l'Afrique, 3. Vues politiques de quelques Rois sur le commerce, opposées à l'intérêt des peuples. Comment ceux-ci les ont souffertes, 104.

*Comores* (les isles). Où sont situées, & par qui habitées, 784.

*Compagnie* de Guinée. Par qui, quand créée ; ses guerres, ses succès, ses établissemens. A qui elle confie la garde de ses forts. Violences, injustices, inhumanités ; à quoi attribuées, 150.

*Compagnie d'Angleterre* (la) cherche un nouveau plan pour relever son commerce : est protégée par le Parlement, 380. Les Compagnies Angloises se multiplient au milieu des disgraces : pénètrent jusqu'à Benin, où aucun navigateur de la nation n'étoit encore arrivé. Leurs établissemens sur le Sénégal & dans les Indes orientales, 229.

*Compagnie Française* du Sénégal, établie en 1673. La Compagnie des Indes occidentales lui rend son privilège en partie. Prospérité de cette nouvelle Compagnie ; presque aussitôt évanouie. Causes de sa décadence. Préjudice porté par ces Compagnies au bien de l'Etat. Effets des



privileges exclusifs. Les Compagnies Françaises réunies en une seule. Dans quelle vue. Réflexions politiques sur cet événement, 368.

*Compagnon* : sa conduite mesurée, & soutenue de fermeté & de prudence. Fruit qu'il en retira, 364 & suiv.

*Congo* (le royaume de). A qui allié : ses Rois embrassent le Christianisme. Joie à l'arrivée d'un Evêque : suite de ces Princes Chrétiens. Elogé de l'un d'eux. Divisions des Ecclésiastiques funestes au Christianisme : sort tragique des Rois. La Race Royale s'éteint. L'Idolatrie se relève. Malheurs du Royaume. Famine. Cruauté des Portugais, 223 & suiv.

*Congo* (le Roi de) envoie quelques-uns de ses principaux sujets ; pour être baptisés en Portugal, & demander des Missionnaires, 140.

*Coutingo* (D. Juan de). Où il commande. Ce qu'il obtient : sa douceur, sa générosité. Bons effets de ses vertus. Il meurt de ses blessures après avoir remporté une grande victoire, 224.

*Covillan* (Pierre de) & Alphonse de Paiva. Qui ils étoient ; leurs talens, leur courage, leur commission ; leurs courses. Covillan forme la première liaison des Portugais avec les Abyssins, 143.

*Croix*. De quelles peines les peuples des Canaries & d'Arguim étoient punis pour mépriser les Croix que les Portugais leur offroient, 131.

*Côte* depuis la Gambia jusqu'à la Sierra-Léona, pays des Flups & autres, 578.

*Côte occidentale de l'Afrique*. Sa division en trois parties. Leur description, 504.

*Cynocéphales* (les). Ce que c'étoit. De quelques autres monstres fabuleux. Où ils habitoient, 7.

D.

*DANCAHI* ou *Dancalé* (le royaume de). Où situé. Ce qu'il produit. Rareté de l'eau douce. Sceptre du Roi. Ses Villes, 798.

*Dancourt*, Directeur général de la Compagnie d'Afrique : sa conduite. Cette Compagnie inquiétée. Pourquoi. Une nouvelle est créée : ses privilèges, 312.

*Danois* (les) perdent le fort de Christianbourg. Ils le rachètent : rendent celui de Fridericksbourg : à quelles conditions, 310 & suiv.

*David*, Empereur d'Abyssinie : ses regrets : à quelle occasion. Jeûne qu'il ordonne. Ambassade en Portugal. Magnifique réception. Il soumet l'Abyssinie au Pape. Règne glorieusement : pendant quel tems : s'abandonne à tous les excès : essuye des malheurs : implore le secours du Portugal : meurt, 192.

*Découverte* (la) des deux Indes. Ce qu'elle a produit : son époque juste : par qui tentée : pour qu'elle raison, & avec quel secours... Des contrées méconnues de l'Afrique, 111 & 119.

*Demanet* (l'Abbé). Route qu'il trace aux vaisseaux François jusqu'aux mines d'or des Royaumes de Bambuk, de Bambaras & de Tombur, 366. & suiv.

*Description générale de l'Afrique*, 414.

*Dey* (le) d'Alger : causes de son éléction : idée de sa puissance : ce qui le fait élire. Factions, guerres civiles à chaque éléction du Dey : sort tragique de plusieurs de ces Princes, 242 & suiv.

*Dian-Baloualen*. Ce que ce mot signifie, 775.

*Diaz* (Paul) de Novais, reçoit un présent : de qui : s'ouvre un grand commerce : où : s'attire des guerres,



les soutient avec courage, fait des conquêtes & s'y maintient, 22.

*Didon.* Qui étoit cette Princesse. Fonda-t-elle Carthage? 11.

*Diegue Simoens Madera.* L'Empereur du Monomotopa lui cède les mines d'or de son royaume: pourquoi. Il en fait la recherche, aigrit les possesseurs. Le pays se soulève contre les Portugais. Ceux-ci réduits à s'enfermer dans un fort, ne peuvent être forcés: l'ennemi se retire. Simoens recherché, est traversé par l'envie des siens: des renforts ne peuvent le soutenir: il est condamné comme un lâche, un traître & un rebelle, 251.

*Diodore de Sicile.* Politique de Carthage, au rapport de cet Auteur, sur la découverte d'une île, 9.

*Dongii.* De quel peuple il étoit chef. Quelle conquête il fait, 236.

*Doria* (le Prince). Quelles escadres il commande: quelles villes il sauve: contre quels ennemis: ses correspondances avec les Arabes: prend des villes, poursuit Dragut, fait un grand butin & dix mille esclaves, 203 & 207.

*Dragon.* Arbre dont la sève épurée forme le sang de Dragon, 513.

*Dragut.* Ce qu'il étoit. Est repoussé: devant quelles villes. Commande une flotte: attaque Tripoli: s'en empare: y est attaqué: par qui. Expédition malheureuse aux Chrétiens. Il assiège Malthe sans succès, & périt au siège, 207 & 216.

## E.

*EDOUARD*, Roi de Portugal, échoue devant Tanger, perd Ceuta pour sauver son armée; donne en otage l'Infant Ferdinand. Malheur, mort, éloge de ce Prince, 127 & suiv.

*Egypte* (l'), bientôt policée & cultivée: pourquoi. Travaux, poli-

tiques de quelques Rois. Révolutions de cet Empire: conquis par Alexandre. Son commerce sous les Ptolémées. Est conquis par les Romains, 12.

*Elouali* (Muley); éloge de son caractère. Succède à son frère Abdelmeleck. Durée de son règne: ses successeurs, 246.

*Emmanuel*, Roi de Portugal, obtient une croisade: pourquoi: fait bâtir un fort: son nom, son utilité. Il réserve ses forces: à quel dessein, 160 & suiv.

*Enfans de la fumée.* Ce qu'on entend par là, 707.

*Enganios.* Manufactures. Leur nombre. Quantité des Ouvriers, 521.

*Enseté* (l'). Espèce de Figuier. Pourquoi appelé l'Arbre des Pauvres, ou l'Arbre contre la faim. Ce qu'on dit de cet Arbre, 807.

*Erick*s ou *Erickson* (Jean), ouvre le commerce de Guinée à sa nation. Guerres à ce sujet entre les Hollandois & les Portugais. Les premiers établissemens sur la côte d'Or y font de rapides progrès: les Anglois en sont jaloux, & les abandonnent, 230 & suiv.

*Eringdranes* (les). Nombre & pays de ce Peuple, 772.

*Espagne* (l'), conquise par les Goths, par les Sarrafins. Les Espagnols affoiblissent ceux-ci, remportent plusieurs victoires sur eux. Troubles. L'Espagne soutient sa gloire en Afrique. Elle chasse les corsaires Barbaresques: défend Bugie. Prodiges de valeur. La Place est délivrée, 33, & suiv. 176.

*Espagne* (l') s'empare de la ville d'Hamamet. Situation de la ville. Cette nation favorise Muley Scheikh. Il lui cède Larache. Ce port ne tombe en sa possession que par une victoire. L'Espagne dépeuple l'Etat pour le délivrer d'une religion ennemie,



Un million de Maures sont bannis, se réfugient en Afrique, & emportent avec eux des richesses, les arts, le commerce & l'industrie, &c. L'Espagne avoit pris deux places dans l'empire de Maroc. Foible dédommagement. Tyrannie de ses Gouverneurs dans les autres contrées de l'Afrique. Ce qu'ils étoient. L'éloignement, l'impunité augmentent leur orgueil, 250. Attaqués par-tout, les Espagnols n'ont que des succès. Détails de leurs victoires, 254 & s.

*Etats Barbaresques.* Leur description topographique, avec des remarques sur l'histoire naturelle, les religions, le gouvernement, les arts, le commerce, les mœurs, &c. de leurs peuples. Etat de Tripoli. De Tunis. D'Alger. De Maroc, 429, 431, 451, 487.

*Ethiopie* (l'). A quel pays ce nom étoit donné, & par qui, 19.

*Europe*, de moindre grandeur que l'Afrique, 1

*Européens* (les). Pourquoi ils commercerent en Afrique. Leurs traitemens envers ses habitans. Fausse opinion, 119.

*Expéditions* (les) malheureuses des Anglois, causes de leurs établissemens dans les Indes Orientales. Pourquoi, 229.

## F.

**F**ADEL, Imposteur. Comment il monte sur le trône & l'y conduit : sa mort tragique, 102.

*Famine* cruelle en Afrique. Autre dans la partie orientale, 82.

*FEMMES*, peu galantes. Pourquoi, 508.

*Fitz-Aurari.* Grade militaire chez les Abyssins. Ses fonctions, 813.

*Flansire*, Roi de Quoja, près du cap Monte, Conquérant célèbre. De quelle nation il étoit chef. Conquêtes

de Flonikerri son oncle. Où Flansire place le siège de son Empire. De quelle manière il périt & fut vengé. Flansire son neveu hérita de sa valeur, & conquiert beaucoup de pays. Il abat à coups de hache les portes de la ville de Falmaba. Dompta Gammana son frère, qui s'étoit mis à la tête des rebelles. Autres exploits de ce Prince. Eloge de sa bonté. Son successeur. Ruine de sa famille, 300 & suiv.

*Flegme* barbare d'un Capitaine Hollandois, 323.

*Flibustiers* (les). Quels étoient ces Pirates. Singulière expédition de l'un d'eux. Leurs pillages. Ils s'unissent trois ensemble; ils répandent la terreur. Ils vivent en petits Princes. Se divisent, s'attaquent les uns les autres; se réunissent, &c. 360 & suiv.

*France* (la) crée une Compagnie pour le commerce d'Afrique. Etendue de son privilège. Ancienneté, durée, nom de son premier établissement, 253. La France forme des établissemens solides dans les isles du cap de Bonne-Espérance : dans quelle vue & sous quelle protection. Commencement de la colonie de l'isle de Madagascar; depuis nommée isle de Bourbon. Besoins de la colonie : qui vint à son secours. Elle essuye diverses disgrâces. Elle jette un moment d'éclat : sous quels Commandans, 276. Les François, premier peuple connu sur la côte de Malaguetie, étoient aimés des Nègres. Joie de ces peuples à l'arrivée de leurs vaisseaux. Ils sont aussi regrettés dans le reste de la Guinée. Diverses preuves de la bienveillance & de l'attachement des Nègres pour les François. Leurs possessions anciennes dans ces pays. Moyens employés par les autres nations pour les en dégoûter. Noms de ces possessions. Leurs tentatives en Afrique pour y mettre leur commerce



à l'abri de quelque fort. Bastion de France : par qui élevé. Guerre qu'il cause entre les François & les Algériens. Bonne & mauvaise fortune des deux partis. Les Algériens battus & forcés à demander la paix : par qui : quelle en fut la suite, 285 & *suiv.* A quoi se réduit le commerce de leur Compagnie. Expédient dont elle se sert. Elle équipe deux vaisseaux : par qui montés. Quel étranger devoit agir pour elle. Ce qu'il demande au Roi d'Ardrâ. Réponse de ce Prince. Il leur fait bâtir un fort : pourquoi il ne leur laisse pas bâtir à eux-mêmes. Politique de son Agent : grandes apparences & peu de fruit. Le Roi d'Ardrâ envoie un Ambassadeur en France. Idée qu'il conçut de ce pays. Démêlé entre ce Ministre & l'Agent de la Compagnie : à quel sujet. Le commerce des François en souffre : leur Facteur se transporte à Juida. Le Roi de ce pays lui accorde toutes ses demandes, & la Compagnie ne profita pas mieux de sa bonne volonté que de celle du Roi d'Ardrâ, 291 & *suiv.* La Compagnie François des Indes Orientales échouoit à Madagascar, nommée Isles Dauphine par Déclaration du Roi. Premier succès de Chamatgon, Gouverneur. Zèle indiscret d'un Missionnaire, à les plus funestes suites. Un Seigneur du pays s'en venge cruellement, déclare la guerre aux François, les met à deux doigts de leur perte. La colonie est deux fois sauvée : par qui. Les François abandonnent l'Isle Dauphine : pourquoi. Ils enlèvent aux Hollandois les isles de Gorée & d'Arguim, & se lient par un traité, 293 & *suiv.*

*François* (Saint). Où martyrisé. Circonstance de sa mort & de celle de ses disciples, 95.

*François* (les) disputent aux Portugais l'honneur des premières dé-

couvertes des côtes occidentales de l'Afrique. Leurs établissemens, leurs forts, leur commerce, leurs flottes. Monumens qui constatent leurs expéditions. Ils renouvellent leurs liaisons de commerce avec les Africains, 116 & 211.

*Francs* (les). Leur expédition en Corse : s'emparent de la Sicile, 66.

*Fremetim* : par qui sacré Evêque. Où il prêche l'Evangile : ses succès, 21.

## G.

*GAFATES* (les). Caractère de ce Peuple. Son origine. Etats qu'ils ont possédés. Quand subjugués, 833.

*Gallemboulou* (le pays de). Par qui habité. Comment cultivé, 773.

*Galles* (les). Peuples de l'Abyssinie. D'où ils tirent leur nom. Leurs habitations; leur caractère féroce; leurs usages, leurs mœurs, 831.

*Gama* (Vaseo de), atteint le but de la navigation Portugaise : honneurs, récompenses qu'il reçoit à son retour. Etablit deux comptoirs : surprend un Roi, en est trompé, & trompe lui-même le Roi de Portugal, 152 & *suiv.*

*Gambra* (la rivière de). Pays qu'elle arrose. Leurs habitans; mœurs; commerce, &c. Etablissement Anglois sur la Gambra, 558 & *suiv.* Les Anglois cherchent jusqu'à quelle hauteur elle est navigable. On ignore les suites de ces recherches, 369.

*Garamantes* (les). Femmes communes chez ces peuples, preuve de barbarie, 7.

*Gaule Gothique* (la) ravagée par les Sarrazins. Suite de leurs courses : leur est soumise & enlevée : par qui, 42 & *suiv.*

*Gozie* (la) : ce que c'est : quand publiée, 108.



*Genues* ( le Comte de ) prend & rase le fort Anglois de James-fort, 328.

*Genferic*, Roi des Vandales, s'empare de l'Afrique. Autres expéditions de ce Prince. Ses enfans. Révolution dans sa famille, 17.

*Gerbes* ( l'isle des ), par qui conquise : espérance qui en est conçue. Les Espagnols y essuyent un échec : pourquoi. Division entre ses Princes. Ce qu'elle occasionne, 168.

*Ghiamala* ( le ). Animal extraordinaire, 547.

*Gibraltar* ( depuis le détroit de ) jusqu'au cap de Bonne-Espérance, plus grande longueur de l'Afrique. Cette ville se donne : à qui : en est mécontente. Foiblement secourue : par qui. Grande victoire remportée dans ce détroit, & ses suites, 120 & 182.

*Gingiro* ou *Zendero* ( le royaume de ). Où situé. De qui Tributaire. Ses coutumes barbares, 833.

*Gingiro* ou *Roi de Gingiro*. Où il se cache avant d'être élu. Quels sont ses Electeurs. De quelle manière il est élu. Contre qui, lui & ses Electeurs doivent combattre après l'élection. Ce qu'on exige du Roi, quand il a remporté la victoire, 833.

*Giraffe* ( la ) ou *Giratakacin*, ou *Caméléopard*. Sa hauteur, 809.

*Gommes* ( commerce des ). Où il se fait. Ce que c'est, 540 & suiv.

*Gomez* ( Fernand ) : ce qu'il étoit : ses richesses. Prête des secours à l'Etat, en est récompensé, 135.

*Goragues* ( les ). La véritable magie de ces Peuples, 833.

*Gorée* ( l'isle de ). Sa distance du Cap-Verd. Détails sur ce pays, 553.

*Goths* ( les ) corrompus, amollis, divisés : leur puissance, leurs forces. Usurpations, guerres de leurs Rois : où, 31 & suiv.

*Gouvernement*. Coutumes, arts, &c. des Abyssins, 810.

*Gracieuse* ( l'isle ), d'où lui vient ce nom. Prise, abandonnée : par qui, 148.

*Guanches* ou *Canarins* ( les ). Leurs mœurs ; leurs coutumes, &c. 519.

*Guillaume & Martin* : guerre singulière entre ces particuliers, 411.

## H.

**H**AMAD. Se révolte sans succès : fonde une dynastie : sa durée, 59.

*Hamed*, Roi de Maroc. Douceur de son règne : sa mort. Quatre de ses fils sont proclamés Rois en six semaines. Guerre civile : ses effets & sa durée, 244.

*Hannon*. Ce qu'il étoit. Il décrit les peuples Africains comme les navigateurs modernes. Fait un établissement : où. Malheurs de ses colonies, 6.

*Hassan-Ben-Noomand*, ses exploits. Est battu. Etats qu'il ravage. Prend des villes : sa clémence, sa politique, 29 & suiv.

*Hussen-Ben-Alix*, Dey de Tunis : son premier état, son âge, sa vigilance, ses enfans, 345 & suiv.

*Havadjé*, qui il étoit : de qui il implore le secours, 27.

*Hélène* ( isle de Sainte ), 750.

*Hélène*, Impératrice d'Abyssinie : de qui elle reprend les desseins ; envoie une ambassade en Portugal, & recherche son alliance, 172.

*Henri* ( D ), Infant de Portugal ; &c. envoie découvrir la communication des Indes. Fruit de cette expédition. Sa devise, son éloge, 123 & 136.

*Hippopotame* ( l' ). En quoi il ressemble au cheval, 810.

*Hollandois* ( les ). Révolutions rapides dans leur commerce. Leurs divers



divers établissemens en Afrique. Pratiques des Portugais : pourquoi. Ils disposent les Nègres en leur faveur : négocient , se fortifient à Mawri. Leurs projets. Ils attaquent le château de Mina. Leurs forces. Elles sont surprises & raillées en pièces. Autre entreprise infructueuse. Leur constance : fruit qu'ils en retirent. Prêtent du secours aux ennemis de l'Espagne & du Portugal. Les Maures de Maroc , malgré leurs secours , échouèrent devant Marmora , où ils firent une grande perte. Nouvelle entreprise contre le fort de Mina : elle réussit. Détails de cette expédition : diverses manières dont on les raconte. Ils s'emparent d'Arguim & d'une partie des établissemens Portugais à Angola. Les Hollandois sont sollicités par le Roi de Congo & par le Comte de Sogno , en guerre ensemble , de leur donner du secours. Sage politique de ces Républicains en cette rencontre. Ils poussent leurs établissemens jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ils achètent des Hottentots leur pays. Heureux succès des semences & des plantations. Avantages proposés pour y former une colonie. Jusqu'à quel degré elle devint florissante. Ils suivent en Guinée la méthode tyrannique des Portugais : ils traitent les habitans avec rigueur : s'érigent en Juges des Nègres , en arbitres de la vie & de la mort ; traitent les Européens en ennemis. Motif de cette conduite. Leur espérance est trompée. Ils sont en guerre avec les Anglois. Leur Compagnie d'Afrique est ruinée & dissoute : une autre lui succède. L'Amiral Anglois leur enlève toutes leurs places dans ces contrées. L'année suivante Ruyter , Amiral Hollandois , dissipe les trophées des Anglois , leur arrache leurs conquêtes. Sa prudence dans ses entreprises : sa prospérité

*Tome IV.*

n'est point sans mélange. Les Anglois se soutiennent dans quelques postes. Cruauté des deux nations. Ruyter emporte la forteresse de Cormantin. Causes de la haine des Nègres contre les Anglois. Quel traité met fin à cette guerre. Réflexions sur ce sujet. Ils appesantissent le joug sur les Nègres : ceux-ci brisent leurs fers. Effets de leurs vengeance sur eux-mêmes. Les Hollandois les poursuivent. Genre de peine qu'ils se proposent de leur faire souffrir. Ils ne profitent point de l'offre que le Négus leur fait de commercer dans ses Etats : pourquoi. Ils entrent dans le Congo : leur prétexte & leur vue. Remportent une grande victoire , où cent mille ennemis & leur Roi perdent la vie. Leur conduite odieuse envers les Fetus , ruine leur commerce. Ils abandonnent l'île Maurice : pourquoi. Qui en prend possession & lui donne un autre nom , 252 , 266 , 281 , 307 , 322 , 359.

*Hottentots* (pays des). Sa description , 751.

*Hottentots* (Nation des). Idée de ce Peuple. Par qui gouverné , 751 & suiv. Ils défont François Almeyda , le Conquérant de l'Afrique orientale , &c. tuent ce Général , & un grand nombre de Capitaines & de Soldats , & s'emparent de l'étendard royal. Vengeance que les Portugais en tirent. Ce qu'elle leur fait perdre , 267.

I.

**J**ACOB , Bâtard de Malac-Saghed , Empereur d'Abyssinie , est mis sur le trône de son père , malgré le défaut de sa naissance. Jusqu'à quand il garda la couronne. Jacob est de nouveau proclamé Empereur. Sa mort , 246 & 249.

P P P P P



*Jacob*, soi-disant Prince d'Ethiopie, arrive en France. Le Cardinal de Richelieu lui accorde une forte pension. Ses galanteries, aventure qui en résulte. Genre de sa mort. Son épitaphe, 261.

*Jaggas* (les), peuple antropophage. Leurs incursions, leurs succès, leur férocité, leurs ravages. Comment ils augmentent leur nombre. Ligue qui les rend plus puissans. Ils sont taillés en pièces. Leur barbarie presque nécessaire. Un de leurs usages. Par où ils se retirent, 233 & suiv.

*Ibrahim*, Dey d'Alger, son surnom. Son inflexibilité à l'égard de la justice. Ses débauches. Il outrage une femme belle & vertueuse. Son discours à son mari. Conjurat. Mort d'Ibrahim, 346.

*Ibrahim*, fils d'Aglab, Gouverneur d'Afrique, se rend indépendant des Abassides. Suite qu'eut son entre-prise, 47.

*Ibrahim* rétabli sur le trône de Quiloa : par quelle voies : son caractère, sa conduite avec les Portugais, 163.

*Jean Emmanuel*. De quel sang. Introduit l'ennemi dans sa patrie, y commet tous les excès, 106.

*Jean XI*, Roi de Portugal : fausse idée de ce Prince. Charge de bâtir un fort sur la côte de *la Mina*. Le fort est bâti & devient une ville. Ce que ce Prince obtient du Pape. Heureux succès du secours qu'il donne aux Abyssins. Il fait des pertes en Afrique, abandonne plusieurs places, 138, 139 & suiv.

*Jeha-Bentafuz*. Généreuse conduite de ce Prince Maure, envers les Portugais. Avantages qu'ils en retirent. Il en est poignardé. Suites funestes qu'eut sa mort pour ses assassins, 147 & suiv. 180 & 182.

*Indes* (les). Qui médite d'y faire

des conquêtes : son motif, ses mesures, 161.

*Inku*. Où se donne ce titre : ce qu'il exprime, 210.

*Interlopes Hollandois*. Courage, adresse de ces marchands particuliers. Ceux d'Angleterre aussi hardis & aussi heureux. Ils sont favorisés par le Parlement d'Angleterre, 126 & f.

*Job-Ben-Salomon*, Seigneur Nègre, se fait admirer en Angleterre. Son pays : ses aventures : son retour dans sa patrie : son éloge, &c. 410.

*John-Conni*, Kabaschir d'un canton près du cap Tres-Puntas, où le Roi de Prusse avoit un fort qu'il vendit aux Hollandois. Ce Seigneur leur refuse l'entrée du fort : en est attaqué, les taille en pièces dans une embuscade. Abus qu'il fait de sa victoire. Fin de sa puissance, 374.

*Ile-de-France*. Sa description, son étendue, 780.

*Ismael*, Empereur de Maroc. Son avarice, sa tyrannie, sa maxime politique. Discours qu'il tenoit à ses Officiers. Ses excès en tout genre. Tranquillité, longueur étonnante de son règne, 303.

*Ismael*, Roi de Grenade, obtient du secours : de qui : contre quels peuples : à quelles conditions. Ses succès, 105.

*Iteghé*. Ce que ce nom signifie ; à qui il sert. Prérogative attachée à cette qualité, 813.

*Juan d'Autriche* (D.) entre dans Tunis ; donne à Muley-Mohammed la qualité de Roi, dont il dépouille Muley-Hamida son frère. Demande au Pape ce titre pour lui-même : pourquoi il ne l'obtient pas, 218.

*Juba*. Malheur du père de ce Prince. Son éducation, son savoir, ses grandes qualités. Statues qui lui sont érigées. Infortune de son fils. Son Royaume divisé en deux provinces : leur nom, 14 & suiv.



*Juida* (le royaume de), fertilité, beauté de ses terres. Idée de ses peuples : leur industrie, leur population, leurs richesses, leurs loix, leurs polices, 388.

*Julien* (le Comte). Affront fait à sa fille : par qui. Vengeance qu'il en tire. Sa mort & celle de sa fille, 39.

## K.

**K** *ABASCHIR*, nom que les Africains donnent aux Gouverneurs de leurs places ou de leurs provinces. Révolte d'un Kabaschir de Benin : suites qu'elle eut, 355.

*Kahinée* ou *Damia*, valeur de cette Princesse : ses exploits, son discours à ses troupes. Belle action. Elle meurt les armes à la main, 29 & suiv.

*Kaïk*. Espèce de casaque. Sa forme, 509.

*Kayor* (royaume de) ou *Kayllor*, 549.

*Kombamba* (les montagnes de). Les Portugais y bâtissent un fort, 235.

*Kombas-Manez*. Quels étoient ces peuples. Leur acharnement contre les Capez, anciens habitans du pays de Sierra-Léona. Dessein des Manez en entrant dans ce pays. Raison qui les y fixa. Le commerce des Européens les rend traitables. Ils sont subjugués : par qui. Ils reconurent leur liberté : par quel événement, 299 & suiv.

*Korker*, Gouverneur de Jamesfort. Vaines négociations avec le Damel de Kayor. Faux principes de commerce. Conseil à la Compagnie Angloise, suivi d'un traité entr'elle & la Compagnie françoise, 329 & suiv.

*Kraals*. Villages des Hottentots, 752.

## L.

**L** *AGOS*, ville où les Portugais formèrent une Compagnie pour la continuation des déconvertes. Sous quels auspices : à quelles conditions, 130.

*Latirfal-Saukabi*. Qui étoit ce Prince. Comment & par quels hommages il fut reconnu Damel de Kayor. Sa hauteur envers les François. Droits exorbitans qu'il exige. Sa mort, 332.

*Leyde* (le Marquis de). Ses triomphes en Afrique contre l'Empereur de Maroc. Il est rappelé en Espagne : pourquoi, 373.

*Loango* (le royaume de). Sa description. De son Roi. De ses villes ; de son commerce ; de ses Habitans ; de leur superstition ; de leurs usages, &c. 732.

*Loango*. Ville capitale du royaume de ce nom. Sa situation ; sa grandeur. Palais du Roi. Allées de palmiers, de paranes & de bananiers dans les rues, 733.

*Louis* (Saint), ou *Louis IX*, Roi de France, passe en Afrique. Motif & malheureux succès de cette expédition. Calomnie contre ce grand Prince, 99.

*Louis XIV* forme une nouvelle Compagnie des Indes occidentales. Droits que ce Prince lui accorde. Il l'aide de ses vaisseaux. Accueil que les Nègres firent à ses Agens. Ils en tirent peu de fruit : pourquoi. Ils parcourent les royaumes de la côte, & trouvent par-tout les mêmes dispositions à leur égard. Offre au Roi d'Espagne Charles II. des secours pour délivrer Cèuta. Politique qui la fait refuser, 286 & 338.

*Lubô*. Nom du Chef de chaque Tribu Galles. Son autorité ; à quel terme bornée, & par qui ; comment ces Chefs reçoivent les Etrangers, 832.



## M.

**MACHICORES.** (les) Restes d'un grand Peuple, 774.

**Madagascar** (île de). Est décrite, 772.

**Madecasses** (les). Industrie de ce Peuple. Son agriculture, 776.

**Madère** (l'île de). Par qui & quand découverte, 124 & suiv. Sa description; sa fertilité. Longue vie de ses habitans. Ses productions; ses vins, 509 & suiv.

**Mahady**, chef des Musulmans, promis par Mahomet. Qui s'annonce pour tel. Il fait des prosélites, acquiert du crédit, & met le Roi en fuite, 53.

**Makonda.** Une des femmes du roi de Loango. Autorité, droits prétendus de cette Princesse, 734.

**Mani.** Qui porte ce titre: dans quel royaume, 209.

**Marabouts.** Apôtres du Mahométisme. Leurs fausses promesses aux Nègres d'Afrique, pour régner sur leurs personnes comme sur leurs consciences, 362 & suiv. Pharisiens du Mahométisme, 507.

**Maracatas** (les). Singulière coutume de ce Peuple, 795.

**Marcation** (la fameuse ligne de): par qui tracée: son objet: est corrigée, 152.

**Magarenhas**, (Nugno) qui il fait assassiner: pourquoi. Force les barbares à demander grace & à donner des otages, 1181.

**Mariages** singuliers des Européens sur la côte de Guinée, 327.

**Matapan** (le royaume de). Ses divers noms. Sa position, ses provinces, 748.

**Matamores.** Ce que c'est; leur usage, 508.

**Mauritanie Tingitane** (la): Par qui conquise. De qui l'asyle. Elle fournit des secours: à qui, 55.

**Maxagan** (la ville de). Par qui attaquée. Armée formidable des alliés. Les assiégés les forcent de se retirer, 217.

**Maxarira.** Ce que c'est que cette Princelle. Ses honneurs, & ses revenus, 789.

**Maxarquivir** (la ville de). Par qui possédée. Entreprise de son Gouverneur. Il perd sa petite armée, se sauve avec peine, 166.

**Méditerranée** (la mer). De quel côté elle borne l'Afrique, 1.

**Méhémet**, Dey de Tunis, Prince avare, mais assez dévot pour bâtir la plus belle mosquée de cette ville. Il quitte, de son plein gré, le gouvernement, & se retire à Cairoan. Il est rappelé, gagne une victoire. Les Tunisiens refusent de lui ouvrir leurs portes: pourquoi: ce qu'il en résulte, 305, 317 & suiv.

**Méhémet**, Bey de Tunis, en est chassé: où il se réfugie: est rétabli, 340 & suiv.

**Méhérez** (Muley), le premier des Schérifs qui se fait connoître. Ses exploits; met bas les armes par force. Indigence de ses enfans: ils se multiplient. Education, hypocrisie de leurs descendans: leur puissance s'accroît: ils font la guerre, bâtissent une ville, & affectent la souveraineté, 178.

**Mélae Saghed**, Empereur d'Abyssinie: ses vertus, sa valeur, sa tolérance: son opinion sur les Prêtres Catholiques. Durée de son règne, 216.

**Mélinde** (royaume de). En quoi il abonde. Beauté de sa capitale; son commerce. Politesse de ses habitans. Femmes belles & richement vêtues; du Roi. Ce qui se pratique quand il part, porté par les Grands. Comment il les punit, quand ils sont coupables, 793 & suiv.

**Menas Adams Saghed** (l'Empereur).



se livre à la haine : contre qui : quand. Qui l'empêche de tuer de sa main le chef des Missionnaires : où il les exile. Cause de la cruauté de ce Prince. Il est tué , 215.

*Ménézès* (Edouard de). Prodige de valeur qu'il fait , 170.

*Menubis* (les). Quelle est cette peuplade : où ils habitoient : avec qui ils se liguent : ce qui en résulte , 235.

*Méralis* (les). Quelle nation c'est : se révolte : contre qui : pourquoi : comment apaisée , 50.

*Mérinès* (les). Origines de cette dynastie. Tunis, leur royaume, théâtre de révolutions. Ils manquent de perdre la couronne. Par qui elle est conservée , 125.

*Mérola*. Dispute entre ce Missionnaire & le Comte de Sogno : pourquoi élevée , & comment terminée , 309.

*Mérus*. Ane Sauvage. Par qui ainsi appelé ; à la chair délicate , 809.

*Milice Turque*, envoie des députés au Grand-Seigneur. Leurs représentations sur les affaires d'Afrique. Leurs motifs , leur plan : ce qui en résulte. Elle élit un Dey à Alger. Serment qu'elle lui fait faire. Qui est-ce qui partage son autorité ou sa force , 241 & suiv.

*Mines d'or* (les) sont ouvertes par les Portugais. Peu de succès. Travail suspendu. Pourquoi , & dans quel tems , 235.

*Mirafes*. Explication de ce terme , 77.

*Missionnaires* (plusieurs) parcourent l'Afrique , & y donnent le baptême aux Rois de Sierra-Léona, de Guinée , de Tora , & à leurs peuples. Le Père Barreira étoit à leur tête , 249. Sont protégés en Abyssinie par l'Empereur Senejos. Y occasionnent plusieurs révoltes ; introduisent des prières qui sont mal reçues ; obtiennent des établissemens

considérables ; forment un séminaire ; y font jouer une comédie. Opinion qu'en eurent les Abyssins. Ils sont bannis d'Abyssinie ; se retirent lentement ; soutiennent un siège dans une province maritime. Les uns quittent le pays , & les autres y restent , 257. Ils nourrissent la vanité de la Reine Zinga , en lui représentant combien sa gloire étoit intéressée à l'exécution de ses Edits sanguinaires. Des Missionnaires Capucins se répandent dans les royaumes de Congo & d'Angola. Progrès de leurs travaux dans ces contrées & dans le pays de Sogno. Voyez *Sogno* , 272 & suiv.

*Moavias-Ben-Kadidgé* , bat les Grecs en Afrique , prend une ville , fait un grand butin , 27.

*Mohammed* , fait la guerre à son frère Ahmet : un traité la termine ; il est rompu : par qui : suites de cette rupture. Nouveau traité entr'eux. Mohammed s'empare du royaume de Fez ; épouse la fille du Roi prisonnier. Autres particularités de sa vie. Il est assassiné : par qui. Son portrait ; ses Etats ; ses successeurs , 183 , 194 , & 204.

*Mohammed-Ankoni*. Par qui élevé sur le trône de Quiloa. Scrupule de ce Prince. Il est assassiné. Divisions qui suivent sa mort , 162 & suiv.

*Mohammed - Eloutas - Mérin*. Prince courageux. Par qui attaqué. Abandonné de ses troupes : fait prisonnier. Son discours au vainqueur. Soutient un siège deux ans. Mène une vie malheureuse. Est assassiné , 204.

*Mohammed*, Empereur de Maroc, choisi par son père pour lui succéder , dans 84 fils. Ses bonnes qualités. Il triomphe deux fois d'un de ses frères , qui lui disputoit la couronne , 278 & suiv.

*Mollac-Affan*. Sous quelle protection il se met. Détail de sa vie ,



Sa mort. Il est le dernier de sa dynastie. Où elle a régné & combien de tems, 201.

*Mombaca* (île de). Riche habillage de ses habitans. Belle ville, grand commerce, terroir excellent, beau climat. Son Roi : par qui & pourquoi attaqué. La ville mise en cendres, 155 & suiv.

*Monoëmagi* (l'empire de). Ses mines; son commerce; ses montagnes, 795 & suiv.

*Monomotapa* (le royaume de). Perte qu'y essuyent les Portugais par leur méintelligence, malgré l'amitié de l'Empereur D. Philippe, 264. Ses noms; son étendue. De son Empereur, 788 & suiv.

*Monnoie* (la fausse) de l'Afrique. Quel lieu de cette contrée étoit ainsi appelé, 328.

*Moore* (François), Facteur de la Compagnie Angloise. Ses soins pour relever son commerce, 409.

*Morabethin* ou *Almoravides*, nation. D'où lui vient ce nom : ce qu'il signifie. Coutume de ce peuple. Renommée de sa dynastie. Ses conquêtes. Elle fonde Maroc. Evénemens de divers règnes. Malheurs. Ils perdent leur royaume. Leur dynastie est éteinte : combien elle a duré, 63 & 80.

*Morat* (le Bèy), Renégat Corse, gendre du Dey Cara-Osman, reçoit un échec contre les Algériens, & un soufflet de son beau-père : comment il se venge de cet affront sur les Eunuques & sur le Dey. Fut dépouillé lui-même & mourut misérablement, 244.

*Moroc* ou l'Oiseau de miel. Son utilité, 809.

*Mossequejos* (les). Calottes dont ils couvrent la tête de leurs enfans, 795.

*Moussa-Ben-Nadir*. Qui il étoit. Ses conquêtes en Afrique & en Espa-

gne. Dévastations, pillage, incendies, triste fin de ce Général & de ses enfans, 31 & suiv.

*Mozambique* (île de). Sa situation, ses habitans. Particularités sur son Roi & Vasco de Gama. Danger où est ce dernier, 155. Sa position, son étendue; ses productions, 784. & suiv.

*Mozarabes* (les). Sens de ce nom. A qui il est donné, 37.

*Muley-Abdallah*, Empereur de Maroc. Maximes affreuses de ce Prince. Trait d'humanité : cruautés inouïes. Est détrôné, continue à faire couler le sang, est encore arraché du trône, y remonte, invente un nouveau supplice horrible, 406.

*Muley-Abdelmelek*, fils du Muley Zeidan, succède à son père, prend le premier le titre d'Empereur de Maroc. Ordonne un deuil général & rigoureux. Guerre avec ses frères. Ses vices, sa cruauté. Par qui il est tué. Sa haine contre les François. Dessein de tuer leur Ambassadeur, 245.

*Muley-Ahmed*, Roi de Maroc : où il marche : dans quel dessein : avec quelle forces : ses victoires. Révolte étouffée pendant son absence. Richesse qu'il rapporte, 231 & suiv.

*Muley-Hamed*, proclamé Roi. Quand, avec quelle cérémonie. Conclut un traité; avec qui : suites de ce traité. Il ménage une puissance. Pourquoi. Qui il fait mourir. Est-ce lui qui cède un port à l'Espagne, 222.

*Muley-Hamet-Deby* ou *Dehaby*, Empereur de Maroc. Troubles, révoltes sous le règne odieux de ce tyran : ses cruautés, son ivrognerie. Il est détrôné; détrône son concurrent à son tour, le fait étrangler, & périt lui-même de ses excès, 400.

*Muley-Hassan*. De quelle dynastie il étoit. Où il cherche du secours. Détrôné par son fils. Cruautés de



ce dernier. Prétentions de Muley : sa mort, son origine, 202.

*Muley-Ismael*, Empereur de Maroc, envoie une ambassade en France; pourquoi. Il donne du secours contre Philippe V. Il s'enfonce imprudemment dans les montagnes de l'Atlas, est battu par le Dey d'Alger, 339. Troubles dans la famille de l'Empereur; son portrait, ses richesses; nombre de ses femmes & de ses enfans, 399.

*Muley-Moluc*. Offres qu'il fait. A qui. Son courage. Il meurt au milieu de la victoire, 221.

*Muley-Scheikh*, Prince estimé, essuye de grandes pertes; sur-tout celle de trois mille volumes qu'il regrette beaucoup. Il est forcé d'abandonner la couronne au plus jeune de ses frères, 244.

*Muley-Zeidan* triomphe de ses frères, est Roi de Maroc; soupçon sur ce Prince. Il détruit les Pirates, s'empare du port de Salé avec le secours de l'Angleterre. Quel présent il fait à Charles I. Il règne long-tems. Dompte les Arabes des campagnes. Meurt, 245.

*Mussassa*, Reine de Matamba; sa valeur, sa férocité, 236.

*Muxembès* Voyez *Jaggas*.

*Mythologistes* (les). D'où, selon eux, l'Afrique tire son nom, 2.

## N.

**N**ATIONS (les) primitives de l'Afrique. De qui connues. Leurs noms. Pays qu'elles habitoient. Leurs caractères, leur barbarie. Fonds de richesses; pourquoi.... Nations Africaines. A quoi elles ressemblent, 11 & suiv. & 239.

*Navarre* (le Comte de): ses exploits. Services qu'il rend. A qui. Récompense qu'on lui offre. Belle réponse qu'il fait. Remporte une

grande victoire: ses suites. Hâte ses expéditions. Pourquoi. Reçoit un échec. En quel endroit, 167 & suiv.

*Nazer-Ledin-Allah-Abou-Abdallah-Mohammed*, Roi de Maroc, fait la guerre. A qui. Fanfaronnade. Il est battu. Cruauté des vainqueurs: suites de leur victoire. Mort de Nazer. Ses réponses au Roi d'Angleterre. Débauche de ses successeurs. Leur mort tragique. Fin de la dynastie des Almohades, 92 & suiv.

*Nechao*. Expédition de ce Prince. Où. Elle a peu de succès. Difficulté de revenir, 4.

*Negus* ou *Monarques des Abyssins*. Leur origine. Deux dynasties. La première détrônée. Quand elle remonte sur le trône. Pour qui le Roi des Abyssins passoit. Permission qu'il accorde aux Portugais. Pompe qu'il étale devant leurs Ambassadeurs, 144, 172 & suiv.

*Nephanter* (Ria del). Opinion sur ce Navigateur, 167.

*Nigritie* (la). Son étendue; ses bornes. Nombre de ses royaumes. Ses mines d'or, 529.

*Norronha* (D. Alvatez), Gouverneur d'Azamor, remporte une victoire. Court un grand danger, 181.

*Numides* (les). Part qu'ils ont prise aux guerres Punique. Démêlés de leurs Princes. Massinissa; ses fils; Jugurtha son neveu, 16.

## O.

**O**BEIDALLAH - ALMAHADI-ABOU-MOHAMED-ABDALLAH, Fondateur d'une dynastie: son nom. Titre de ce Prince. Opinions sur son origine. Conquêtes. Ville fondée, 53.

*Observations* sur les Peuples établis entre le Sénégal & la Gambra, 565.



*Observations* générales sur la Barbarie ou Etats Barbaresques, 415.

*Ombi-alfesou*. Prêtres, 777.

*Olivarès* (le Comte-Duc), Ministre d'Espagne, grand homme, trop ambitieux. Tristes effets de ses vastes desseins, 255.

*Ommozade* (les Arabes), fondent le royaume d'Adel, 145 & suiv.

*Oran* (la ville d') Assiégée. Bien défendue, & délivrée. Par qui, 217.

*Ordres* (les) des Portugais. Pourquoi, 229.

*Oucba* ou *Akbé*, Général, fait des conquêtes en Afrique, est battu & tué, 27 & suiv.

*Ouevri* ou *Ore* (le royaume d'). Où est située sa capitale; quelle circonférence elle a. Palais du Roi, vaste édifice, belles maisons. Qui fait le commerce. Des Nègres; qualités de ceux-ci; leur caractère. Beauté des femmes. Quelques usages de ce royaume, 724.

*Ouevri* (le Roi de). A quelle condition il consent à se faire Chrétien, 310.

*Oviselle*. Plante; sa graine; sa culture, 526.

*Oulène*, Patriarche, chassé honteusement. Pourquoi, 27.

# P.

**P***ACHAS* (les) qui gouvernoient les provinces d'Afrique, abusoient étrangement de leur pouvoir; à l'égard de qui. Bornes mises à leur tyrannie, 241 & suiv.

*Partage* de terres. Entre quels Princes; contre qui réunis. Ce qui manque au traité. Désunion, 86.

*Pays* ou *Peïz* (le Père), Jésuite Portugais, convainc les Papas Abyssins d'ignorance & d'erreur; n'est point d'avis que l'on établisse la Religion Romaine en Abyssinie par

la force. Il écrit de sa main des Lettres au Pape Clément VIII, & à Philippe III, Roi d'Espagne. Contenu de ces Lettres. Ce qu'en pense Ludolphe, 244.

*Penon du Velez de Gomère* (la ville du), inutilement assiégée. Prise ensuite. Par qui. Divers succès en font la suite, 217.

*Phéniciens* (les). Leurs navigations, comptoirs, colonies & établissements sur les côtes d'Afrique, 4.

*Philippe II*, monte sur le trône de Portugal. Evénemens qui accompagnent cette révolution, 228.

*Philippe* (D.), Roi Chrétien de Buré, fait alliance avec les François. Grandes qualités de ce Prince, 226.

*Philipps*, Capitaine Anglois: ses plaintes contre les Hollandois, vante la police de cette nation dans leurs comptoirs, 326.

*Pierre*, Roi d'Aragon; allarme qu'il répand. Où. Quel étoit l'objet de son armement, 101 & suiv.

*Pinguin*. Animal singulier, à qui il ressemble, 770.

*Pintado* (Antoine Anès) s'unit; à qui; pourquoi. Perfidie de son compagnon, 211 & suiv.

*Pipi*. Oiseau. Pourquoi ainsi nommé, 809.

*Plantin*. Fruit. Où il croît; sa grosseur. Arbre qui le porte, 521.

*Politiques Anglois* (quelques) rapportent l'exemple de la France & de la Hollande, pour montrer que la Compagnie Angloise doit être aidée des fonds publics, 381.

*Pomponius Mela*. Idée de cet auteur sur la fertilité & la population de l'Afrique, 2 & 7.

*Poncet* (Charles), Impositeur François. Rôle qu'il joue au Caire & en France, 350.

*Portugais* (les). Leurs guerres en Afrique. Leur situation peu avantageuse, comparée à celle des Maures,



Maures. Pourquoi. Leurs exploits en Abyssinie, 174 & suiv. . . . Ils secouent le joug de l'Espagne ; Leurs courses sur les Maures ennemis. Conjuraton contre Tanger découverte. Ils relèvent leur puissance & leur commerce abattus par les Hollandois. Leurs succès dans le Brésil & en Afrique. Ils rentrent dans leurs possessions d'Angola. Leur commerce décline. sur la côte de Malaguette. Ils y perdent leurs possessions, se retirent dans les terres, s'allient avec les naturels par des mariages, forment une race de Portugais mulâtres, y jouissent de grands privilèges, y sont puissans & révéérés. Les Portugais tournent, les armes à la main, autour de quelques mines d'or. Un Roi de Congo implore leur assistance. Dans quelle vue. Quelle promesse il leur fait. Ils rassemblent leurs forces, s'unissent à celles du Roi, & remportent une victoire sur le Comte de Sogno, qui périt dans le combat. Sage exhortation du successeur de ce Prince ; ses précautions, ses ordres. Il défait les ennemis & meurt couvert de blessures. Reproches des habitans de Sogno aux Portugais, 267 & suiv. 284, 305 & suiv.

*Portugal* ( le ). Où sa puissance) décline. Où elle s'accroît. Par quel moyen, 232.

*Prassum* le promontoire de ). Où les Cartes le placent, 3.

*Prêtre - Jean* ( le ). Sa puissance. On le cherche en vain, 141.

*Prêtre Roi* ( le ). Qui fut ainsi nommé ; après quel événement, 222.

*Prophétie* de l'Alcoran. En quoi elle consistoit, 52.

*Ptolomée*. Où ce Géographe place l'Afrique connue, 3.

Q.

*QUILLORA* ( le royaume de ). Sa fertilité. Magnificence de sa capitale. Richesse des Marchands, 792.

R.

*RAMADAN*, Dey & Bey de Tunis : à qui il abandonne le gouvernement. Sa fin tragique, 341.

*Raptum* ( le promontoire de ). Où il est, 3.

*Ras* ou Général des armées Abyssines. Officiers dont il réunit les fonctions : autres qu'il a sous ses ordres. 814.

*Raz - Athanase*, Gouverneur de Gojam, couronne Susnéjos, l'abandonne, est vaincu avec le parti de Jacob. Susnéjos le laisse tomber dans la disgrâce. Il est méprisé. Sa femme, du sang royal, l'abandonne, 248.

*Religion* des Abyssins, 826.

*Repas* singulier des habitans de Sahara, 508.

*Rio de buenos Sinags*. Rivière des bons signes. Pourquoi ainsi nommée. Idée de ce pays & de ses habitans, 154.

*Rio Formoso* ( la riviere de ). Quelles villes sont sur ses rives ; par qui fréquentées. Air mortel. Pourquoi, 723.

*Ripperda* ( le Duc de ). Idée de cet homme. Il se retire en Afrique, y attaque les places Espagnoles à la tête des Barbaresques. Sa défaite, sa victoire. Il est encore vaincu. Comment il se sauva, & termina sa carrière, 403 & suiv.

*Rocaberti*, Amiral du Roi d'Aragon, punit les Corsaires, & meurt glorieusement en humiliant leur audace, 129.

Q q q q q



*Rocher de la Cyrenaïque* ; à qui consacré. Quelle étoit sa prétendue vertu , 8.

*Rodrigue Dias de Birar*, surnommé le Cid, l'effroi des Maures, 68.

*Roger*, Roi de Sicile, fait des conquêtes en Afrique. Les Siciliens en sont chassés, 82.

*Roi d'Angola* (le) fait massacrer les Portugais de Kabazo, 226.

*Rois* (les anciens) de l'Afrique. Leurs noms, leurs inventions, 11.

*Rois Ethiopiens*. Une généalogie fabuleuse en fait sortir de Chus, fils de Cham. Autre généalogie plus suivie. Quels titres ces Princes prennent aujourd'hui. Leurs devises & armories. Raisons qui les font croire, ainsi que leurs peuples, d'origine Juive, 20 & suiv.

*Rouille* (M. du), Négociant, Ambassadeur de France en Abyssinie. Où il périt, & pour quelle raison, 350.

## S.

*S A F I* (la ville de). Par qui prise. Alliée. Par qui défendue. Quels secours la délivre, 166, 169. & 181.

*Sahara* ou *Zara* (le désert de). Ses divers noms ; son étendue ; ses bornes. Etats qui le composent. Qualités du climat, 504 & suiv.

*Salah-Raix*, Pacha d'Alger. Ses expéditions militaires, son orgueil, sa mort, ses desseins ; son fils le veut suivre & échoue, 201 & 208.

*Salatru* (le Sulthan). A quel peuple il commandoit. D'où il prétendoit descendre. Quel tems il prend pour ravager l'Abyssinie, 146.

*Saldagna* (Antoine) en station. Où. A qui il impose le tribut, 160.

*Samson* (M.) Ambassadeur de France à Maroc. Par quel artifice, il échappe à la fureur de l'Empereur.

Il conclut un traité d'échange avec le successeur de ce cruel Prince, 245 & suiv.

*Sanaga* ou *Sénégal* (le). Pourquoi ainsi appelé. Son ancien nom, 131.

*Sanche*, Roi de Castille. Son surnom, sa réponse, 101.

*Santa-Cruz* (la ville de). Où elle est bâtie. Pressée par les Maures, reçoit des secours. Après divers sièges tombe au pouvoir des Barbares, 186.

*Sarragosse* (la ville de) est enlevée aux Maures. Par qui, 72.

*Sarrasins* (les). A qui l'on donna ce nom, 37.

*Sebastien* (D.), Roi de Portugal. A qui il donne du secours : caractère : imprudente fermeté, forces, & malheureuse expédition de ce Prince, 220.

*Sénégal* (la rivière du). Qui ont commercé les premiers sur ses bords. Grande amitié entre cette nation & ceux du pays. Ce qu'il en résulte, 230. Son cours ; ses cataractes. Rivières qui s'y jettent. Ce fleuve est le Niger des Latins : Pays qu'il arrose. Peuples qui habitent ses bords. Ses îles. Royaumes situés sur le Sénégal, 534 & suiv.

*Sénégal* (l'île du) enlevée sans résistance aux François. Ils la reprennent avec un seul vaisseau, 328.

*Sénégalie*, possessions des Anglois sur les bords du Sénégal & de la Gambie, de grosses dépenses & de peu de profit, 366.

*Serères* (les). Peuples cruels & indépendans, 551.

*Serins* (les) de Canaries. Leurs chants ; leurs plumages, 520.

*Serpens*. Sympathie entre ces animaux & les Nègres ; ce qu'on doit en penser, 550. Ils ne peuvent vivre dans l'île de France, 783.



*Serpens Fétiches*, ou *Dieux des Juives*. De quoi ils sont la cause, 262.

*Sicile* (la) passe successivement sous plusieurs dominations, 49.

*Sièges*. La ville d'Oran en soutient sept en moins de 50 ans. Pourquoi, 317.

*Sinan* (le Pacha). Gouvernement qu'il établit. Où. Suites de ce changement, 218.

*Singe* de l'Abyssinie. Par qui décrit. Sa grosseur; sa figure; sa barbe, sa voix, &c. 809.

*Siratik* (le) des Foulis, ami des François. Comment il monte sur le trône, & s'y soutient. Sa superstition, sa mort, 334 & suiv.

*Sociétés Marchandes Angloises* (les) se multiplient malgré les disgrâces. Où elles pénètrent. Leurs établissemens sur le Sénégal & dans l'Inde, 229.

*Socotra* (île de). Ses différens noms. Ses productions. Pourquoi moins fréquentée aujourd'hui, 796.

*Sofala*, source des riches métaux. Opinion des Septante & des Savans sur ce pays. Règlement de commerce. Habitans comparés à ceux de la Louisiane. Pourquoi, 3 & 164.

*Sofala* (royaume de). Idée de ce pays; son ancien nom; ses richesses, 786.

*Sogno* (le Comte de) se soustrait à la domination de son Roi, s'établit Souverain. Idée de son Etat, 210.

*Soni* (les). Ce qu'ils sont, 746.

*Source de cheval*, fontaine d'Afrique. D'où elle tire son nom, 28.

*Spartel* (le cap de). Sa situation, 504.

*Suez* (l'isthme de). Où il borne l'Afrique, 1.

*Suri*. Qui porte ce nom, 757.

*Susnéjos*, proclamé Empereur d'Abyssinie. Par qui. Il se cache

dans les montagnes. Surprend Jacob, son rival, en triomphe, & devient possesseur unique du trône par sa mort. Terreur dans l'armée vaincue. L'Empereur pardonne à ses chefs, punit le meurtrier de Zandenghel son oncle. Réflexions sur le danger où s'exposent les Rois en violentant la conscience de leurs sujets. Accorde de grandes faveurs aux Portugais en Abyssinie. Pourquoi. Il ne s'occupe que de la Religion, protège ouvertement les Jésuites. Parallèle de ces Pères avec les Papas Abyssins. L'Abuna ou Patriarche de cette nation, se prosterne avec son Clergé aux pieds de l'Empereur. Dans quelle vue. Susnéjos inflexible. Edit contre l'ancien rit. L'Abuna excommunique les Latins & leurs adhérens. Ligue contre eux. Révolte étouffée par la mort d'Elius, Gendre de l'Empereur, & celle de l'Abuna. Nouveaux Edits contre l'ancienne Religion, sévèrement exécutés. Les Jésuites traduisent mal des ouvrages de controverse. Usages qu'ils veulent introduire. Les peuples en sont effrayés. Nouvelle révolte. Les rebelles sont vaincus. L'Empereur abjure le schisme d'Alexandrie. Ce culte est pros crit. Les Abyssins forcés d'adopter la Religion Catholique sous peine de mort. Gros revenus donnés par Susnéjos au Patriarche & aux Missionnaires Latins. Autres détails de cette révolution. Susnéjos fait pendre un nouveau chef de rebelles dont il étoit beau-père. Il exige cruellement que la Reine & autres princesses assistent à cette exécution. Il est forcé de laisser respirer les Papas. Il offense par là les Latins. Représentations qu'il leur fait. Il disperse les Agaus, montagnards révoltés. Beau discours de quelques Jacobites à l'Empereur, sur le nombre des

Q q q q q ij



morts laissés sur la place. L'impression qu'il fait sur son esprit. L'ancienne Religion reprend vigueur. Les Millionnaires s'en plaignent. Sufnéjos n'y a point d'égard. Réjouissance des Abyssins. Leur cantique. Haine publique contre les Jésuites. Mort de Sufnéjos. Son portrait, 247, 256 & suiv.

*Sylveira* (Georges). Beau mot de ce Portugais. A quelle occasion. 164 & suiv.

## T.

**TAKLIMANOUTS**, Empereur d'Abyssinie. Ses menaces. Mal affermi sur le trône. Idée qu'il avoit des François. Est massacré, 351.

*Tamin*. D'où il étoit Roi. Ses conquêtes; ses belles qualités. Trait de générosité. Ses enfans, 69.

*Tan-Ban-Dumba*. De qui fille. Détrône sa mère. Son courage; ses loix barbares. Est empoisonnée. Ses funérailles: ses successeurs, 236 & suiv.

*Tanger* (la ville de) fait partie de la dot de l'Infante de Portugal, mariée avec le Roi d'Angleterre, 278.

*Tatar*, Dey de Tunis, assiégé dans le château. Par qui. Est immolé à la fureur du peuple, 341.

*Teff*. Ce que c'est que cette semence; quel goût & quelle propriété elle a, 807.

*Ténériffe* (l'île de). Sa position; son étendue; sa fertilité; ses vins. Pic de Ténériffe, 522.

*Tentes* (les) des habitans du désert. Leur fabrication; leur forme; leur arrangement, 507.

*Terre du bon peuple* (la). Pourquoi ainsi nommée. Ses habitans; leur passion. Nombre des femmes parmi eux, 154.

*Testesole*, Gouverneur du fort

Anglois dans le royaume de Juida, entreprend une guerre malheureuse en faveur du Roi dépouillé. Sort funeste de ce Capitaine, 395.

*Tétuan* (la ville de) prise, pillée; brûlée. Habitans faits prisonniers. Par qui, 120. Autres événemens qui regardent cette ville, 181 & 218.

*Tierces* (les). Quelle sorte d'impôt. Sur qui levé: en vertu de quoi, 100.

*Titres* des Empereurs d'Abyssinie, & leur signification, 812.

*Tom*, nom d'un esclave Nègre qui joua en Angleterre le rôle d'Ambassadeur, 387.

*Tonneaux de fer*, espèce de canons. Quels peuples s'en servirent les premiers, 110.

*Traité*. Entre quelles puissances. Prétentions qu'il règle, 171.

*Trémegen*, capitale des Beni-Zian; soutient un siège pendant quatorze ans. Quelle en fut la fin, 103.

*Trèves*. Entre qui; sous quelles réserves. Réflexions à ce sujet, 171.

*Tristan de Cunna* ou d'*Acugna*, défend les Rois de Mélinde. Contre qui. Détails de cette guerre. Sac de Brava. Cruautés. Il s'empare de Socotra: ses vues. Belle réponse d'un aveugle, 164 & suiv.

*Triumvirat* à Tunis. Les peuples s'en lassent. Ils rappellent leur tyran. Sur qui il avoit usurpé la couronne. Son ressentiment. Ses troupes le trahissent. Où il se réfugie, 203.

*Tucus*. Ce que c'est, & à quoi sert cette marque, 811.

*Tunis & Tripoli* adoptent la forme de gouvernement d'Alger. A l'exemple de celle-ci ces villes augmentent leurs forces navales. Réflexions sur leur nouveau gouvernement, 243.



*Tunis*, déchirée sans cesse par ses Deys, & par les révolutions qui précipitoient du trône les Princes l'un après l'autre. Divisions des Beys & du Divan. Ce tribunal s'efforce en vain de resserrer les bornes du pouvoir arbitraire, 305.

*Turcs*. (une troupe de) fait des conquêtes en Afrique. Ils enlèvent l'Egypte aux Mameluks : sont redoutables en Afrique & en Abyssinie, 89 & suiv. & 191.

## V.

*VACHER de la Case* (le) sauve deux fois l'isle Dauphine, tue un Prince puissant dans un combat singulier, remporte de grandes victoires, est envié, persécuté. Où il se réfugie. Nom que les naturels lui donnent. Ils se couvrent d'une nouvelle gloire. Fait un grand butin qui ne sert point à la colonie. Pourquoi. La Case est nommé Lieutenant. Ses projets. Ses promesses sont mal reçues. Eloge de ce grand homme, 294.

*Vaches* qui servent de monture, au lieu de chevaux, 958.

*Valid* (le Calife) goûte les propositions du Comte Julien. Traitemens qu'il fait à Monsa, vainqueur d'Afrique & de l'Espagne; à son fils, & à toute sa famille. Il établit en Afrique un chef de la Justice. Dans quelle vue, 31 & suiv.

*Van-Riebeck*. Fondateur de la Colonie Hollandoise du Cap de Bonne-Espérance, 762.

*Vengeance* (la) des peuples d'Angola, & de Guinée. Sur qui. Adresse de ces peuples à éviter les pièges qui leur sont tendus. Cause de leur ressentiment. ... Des Anglois sur les Maures & sur les Portugais, leurs motifs, 226 & suiv. & 228.

*Voleurs* (Chef des). Ce que c'est

que cette charge chez les Abyssins, 814.

*Vohits-Anghombas* (les). Que Peuple c'est, 772.

## X.

*XIMENE'S* (le Cardinal). Son projet s'exécute sur Oran. A qui opposé, & dans quelle entreprise, 168.

## Y.

*YABUS*, Peuples Nègres contre lesquels la fortune du Roi de Dahomay échoue, 375.

*Yagmour*, fonde une dynastie. Où elle règne. Travaux, éloge de ce Prince, 102.

*Yesid* bat les Berbers & les soumet. Plus célèbre encore par sa douceur & sa générosité que par ses victoires, 45.

*Yonsouf* (l'Eunuque noir). Sa prophétie. Efforts des Marabouths contre lui. Diversité d'opinions sur ce fait, 199.

## Z.

*ZADENGHEL*, au préjudice duquel les Grands avoient donné le trône d'Abyssinie à Jacob, & à qui il le rendirent quand Jacob voulut régner par lui-même. Conduite de ce Prince envers ses rivaux & ses ennemis. Ses victoires sur les Galles. Sa bravoure. Beau discours par lequel il relève le courage de ses troupes. L'intolérance fait mettre ce Prince au nombre des tyrans. Il embrasse la doctrine de l'Eglise Romaine. Son zèle impétueux. Edits rendus en conséquence, qui aliènent les esprits. Les peuples lui refusent l'obéissance. Révoltes, guerre civile. L'armée royale est battue par les rebelles, & le Prince est tué en combattant en Soldat, 246.



## 862 TABLE DES MATIERES.

*Zafadola*. Qui il étoit. Sa vengeance. Contre qui. Excite une conspiration contre les Almoravides d'Espagne. Révolution qu'elle cause, 83.

*Zanguebar* ( royaume de ). Sa grandeur ; ses productions. Industrie de ses Habitans, 792.

*Zaslacée*, Viceroy de Dembea, cousin de Jacob ; est vaincu avec ce Prince par l'Empereur Sufnéjos. Enfermé dans une forteresse. Son caractère factieux. De quoi il se vantoit, 249.

*Zeïam*, Prince Maure, sa ruse contre les Espagnols. Quel en est le succès, 106.

*Zeïides* ( les ), famille Arabe. Son établissement ; son chef ; ses bonnes qualités. Divers événemens relatifs à Zeïri & à sa famille, 54 & suiv.

*Zeura* ou *Zécora*. Espèce de mulets ; pourquoi curieux, 809.

*Zimbo*, principal chef des Jaggas. Ce qu'il fait par dérision, 236.

*Zinga*, Reine d'Angola ; soupçonnée d'avoir fait empoisonner son frère, détrônée par les Portugais ;

se retire dans l'intérieur des terres, y répare ses malheurs, fait la conquête du royaume de Matamba. Est battue par les Portugais, fait une multitude d'esclaves. Elle ne cesse de troubler & d'effrayer ses concurrents mis sur le trône d'Angola par les Portugais. Caractère, mœurs de cette Princesse. Horrible sacrifice qu'elle faisoit au diable pour le rendre propice à ses desseins. Ses superstitions mêlées de générosité. Elle abjure ses erreurs. Son despotisme. Esprit de ses Edits. Elle fait un traité avec les Portugais pour les limites des royaumes de Matamba & d'Angola. Conditions de ce traité. Elle bâtit une nouvelle ville sur le bord de la rivière Vamba. Sa mort, son âge & ses successeurs, 169 & suiv.

*Zinga* ou *Singa*. Une des successeurs de la précédente. Conte plaisant sur sa conversion, 308.

*Zones* ( les ) torride & glaciale, moyens qu'emploie la Nature pour les rendre habitables, 7.

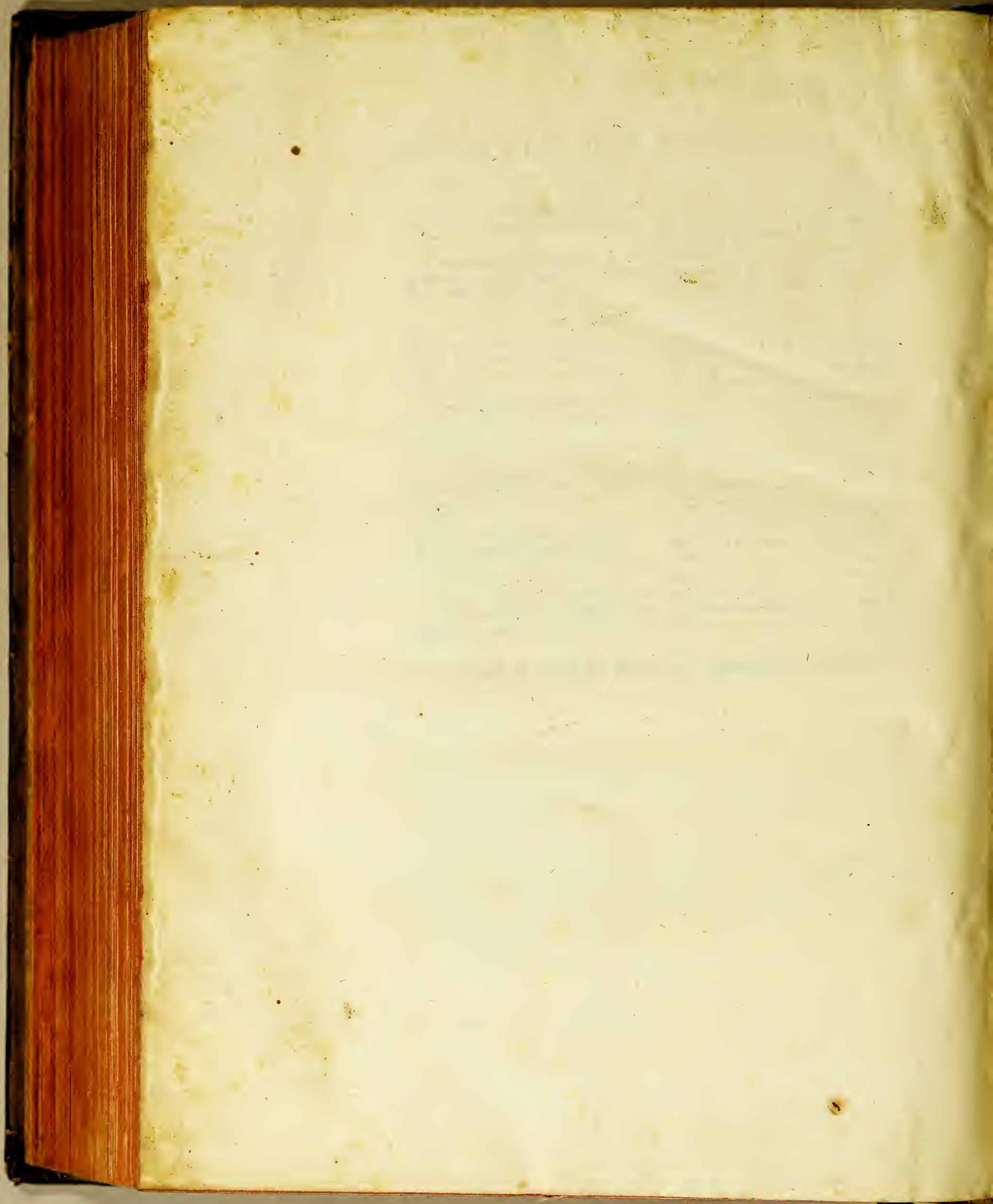
*Zuhéir-Ben-Zirvan* a de bons & de mauvais succès. Il est tué, 29.

*Fin de la Table des Matières du Quatrième Volume.*











E77D  
R853h  
v. 4











